

UNE GUERRE TOTALE ? LA BELGIQUE DANS LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE



NOUVELLES TENDANCES DE LA RECHERCHE HISTORIQUE

Sous la direction de
Serge Jaumain, Michaël Amara, Benoît Majerus et Antoon Vrints

BRUXELLES / BRUSSEL

2005

UNE GUERRE TOTALE ? LA BELGIQUE DANS LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Serge Jaumain, Michaël Amara, Benoit Majerus et Antoon Vrints

AR
AGR



Benoit Majerus

*Une guerre totale ?
La Belgique dans la Première Guerre mondiale
Nouvelles tendances de la recherche historique*

*Actes du colloque international
organisé à l'ULB
du 15 au 17 janvier 2003*

Sous la direction de
Serge JAUMAIN, Michaël AMARA, Benoit MAJERUS et Antoon VRINTS

Archives générales du Royaume
Algemeen Rijksarchief

Études sur la Première Guerre mondiale
Studie over de Eerste Wereldoorlog

11

Illustration de couverture : Cireuse de bottes au travail (Coll. Iconographique du Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire © MRA). Conception graphique : Bart Boon.

Algemeen Rijksarchief – Archives générales du Royaume
D/2005/531/018

Bestelnummer – Numéro de publication: Publ. 4443

Algemeen Rijksarchief – Archives générales du Royaume
Ruisbroekstraat 2 rue de Ruysbroeck
1000 Brussel - Bruxelles

De volledige lijst van onze publicaties kan u gratis bekomen op eenvoudig verzoek
(publicat@arch.be) of raadplegen op internet (<http://arch.arch.be>)

La liste complète de nos publications peut être obtenue gratuitement sur simple
demande (publicat@arch.be) et est également consultable sur notre page électronique
(<http://arch.arch.be>)

*Une guerre totale ?
La Belgique dans la Première Guerre mondiale
Nouvelles tendances de la recherche historique*

*Actes du colloque international
organisé à l'ULB
du 15 au 17 janvier 2003*

Sous la direction de
Serge JAUMAIN, Michaël AMARA, Benoit MAJERUS et Antoon VRINTS

Bruxelles – Brussel
2005

Avant-propos

Près de nonante années après le début des hostilités et à moins de dix ans des « célébrations » du centenaire du conflit, il est regrettable de devoir constater qu'une partie importante des sources belges ne sont pas encore accessibles aux chercheurs.

Heureusement, depuis quelques années, les Archives générales du Royaume et Archives de l'État dans les provinces tentent, dans la mesure de leurs trop faibles moyens, de remédier au problème et de contribuer au renouveau historiographique de la Grande Guerre en Belgique¹.

Cette action se concentre autour de trois axes prioritaires : l'ouverture définitive à la recherche des riches fonds d'archives, trop peu connus et guère exploités jusqu'à présent, réunis par la Commission des Archives de la Guerre au sortir des hostilités² ; la mise à disposition du plus grand nombre via le net d'un catalogue et d'une base bibliographique de plus de 40.000 ouvrages concernant spécifiquement le premier conflit mondial et l'édition de la série de publications intitulée « Études sur la Première Guerre mondiale » dont le présent volume constitue le onzième numéro³.

Outre les aspects déjà évoqués de la politique générale au sein de laquelle elle s'insère, cette série a pour but principal de favoriser l'exploitation et la mise en valeur des sources et du patrimoine archivistique concernant la Première Guerre mondiale conservés dans nos dépôts, mais aussi dans les autres centres publics et privés de conservation d'archives. Elle

¹ C'est dans cette optique que furent entre autres organisés l'exposition « La Belgique occupée. Dessins, estampes et photos des archives de la guerre conservées aux Archives générales du Royaume, 1914-1918 » (DEVOLDER K., SYMOENS B., *La Belgique occupée. Dessins, estampes et photos des archives de la guerre conservées aux Archives générales du Royaume, 1914-1918*, Bruxelles, AGR, 1998) et le colloque « La Belgique et la Première Guerre mondiale. État des sources - État de la recherche » (TALLIER P.-A., BOIJEN R. (ed.), *La Belgique et la Première Guerre mondiale. État des sources - État de la recherche. Actes du colloque des 8 et 9 novembre 2001 (Musée royal de l'Armée, salle 14-18). België en de Eerste Wereldoorlog. Bronnen - Stand van het onderzoek. Acta van het colloquium van 8 en 9 november 2001 (Legermuseum, zaal 14-18)*, Bruxelles, AGR, 2002).

² Voir *État de l'ouverture à la recherche. XII. Département I. Archives de la Première Guerre mondiale et fonds associés. 2^e édition corrigée et mise à jour*, Bruxelles, AGR, 2002.

³ Voir la liste complète des différentes publications de la série en fin de volume.

visé également à faire connaître les travaux des jeunes chercheurs, tout comme à donner l'occasion à des historiens chevronnés de publier des études plus pointues, trop volumineuses pour les revues historiques ou trop peu rentables pour les maisons d'édition.

Progressivement, au fil des publications, cette série a obtenu une visibilité et une reconnaissance certaines. L'édition des actes du colloque international « 14-18 une guerre totale ? Een totale oorlog ? La Belgique dans la Première Guerre mondiale. Nouvelles tendances de la recherche historique. België en de Eerste Wereldoorlog. Nieuwe onderzoeksrichtingen », à la demande expresse de ses organisateurs, en constitue l'illustration parfaite. Nous tenons à les remercier pour cette preuve d'estime et de confiance. Il nous faudra désormais relever le défi et poursuivre la publication d'ouvrages scientifiques de qualité sans pour autant renier nos options de départ. Aujourd'hui comme hier, nous continuerons à encourager les recherches sur la Première Guerre mondiale et à diffuser les résultats originaux des jeunes chercheurs de 7 à 77 ans.

Nous espérons que la découverte de ce volume vous fera apprécier les multiples facettes des recherches novatrices entreprises ces dernières années. La diversité et la qualité des contributions proposées font de cet ouvrage un formidable outil de propagande pour la recherche historique. Merci à tous les auteurs qui ont participé à ce défi et dont certains, sans être tombés au champ d'honneur, n'en ont pas moins quitté la discipline, car la recherche scientifique, particulièrement en sciences humaines, continue à manquer drastiquement de moyens.

Pierre-Alain TALLIER

Herman COPPENS

Responsable de la Série
Études sur la Première Guerre mondiale

Archiviste général du Royaume a.i.

Voorwoord

Bijna negentig jaar na het begin van de vijandelijkheden en minder dan tien jaar vóór de “viering” van de honderdste verjaardag van de Eerste Wereldoorlog, is een aanzienlijk deel van de Belgische bronnen nog steeds niet toegankelijk voor de onderzoekers. Dat is zonder meer jammer.

Gelukkig probeert het *Algemeen Rijksarchief en Rijksarchief in de Provinciën* al sinds enkele jaren – en voor zover zijn al te beperkte middelen het toelaten – dit probleem te verhelpen en bij te dragen aan de hernieuwing van de geschiedschrijving van de Grote Oorlog in België¹.

Deze actie verloopt langs drie hoofdlijnen : de definitieve ontsluiting van de rijke, maar te weinig bekende en totnogtoe amper ontgonnen archiefbestanden die de Commissie voor de Oorlogsarchieven vanaf het einde van de oorlog heeft bijeengebracht²; de terbeschikkingstelling via het internet voor zoveel mogelijk geïnteresseerden van een catalogus en van een bibliografische databank van meer dan 40.000 werken betreffende de Eerste Wereldoorlog en de uitgave van de reeks “Studies over de Eerste Wereldoorlog”, waarvan met dit deel nummer 11 is verschenen³.

Naast de reeds vernoemde aspecten van het algemene beleid waarin deze reeks kadert, zijn haar voornaamste doelstellingen het gebruik en de valorisering van de bronnen en het archivalisch patrimonium betreffende de Eerste Wereldoorlog, of zij nu bewaard zijn in de rijksarchieven dan wel in andere openbare of private archiefbewaarplaatsen. Zij stelt zich bovendien tot

¹ Vanuit deze optiek vonden onder andere plaats de tentoonstelling « Bezet België 1914-1918. Tekeningen, prenten en foto's uit de oorlogsarchieven van het Algemeen Rijksarchief » (DEVOLDER K., SYMOENS B., *Bezet België 1914-1918. Tekeningen, prenten en foto's uit de oorlogsarchieven van het Algemeen Rijksarchief*, Brussel, AR, 1998) en het colloquium « België en de Eerste Wereldoorlog. Bronnen - Stand van het onderzoek » (TALLIER P.-A., BOIJEN R. (red.), *La Belgique et la Première Guerre mondiale. État des sources - État de la recherche. Actes du colloque des 8 et 9 novembre 2001 (Musée royal de l'Armée, salle 14-18). Belgique en de Eerste Wereldoorlog. Bronnen - Stand van het onderzoek. Acta van het colloquium van 8 en 9 november 2001 (Legermuseum, zaal 14-18)*, Brussel, AR, 2002).

² Zie *État de l'ouverture à la recherche. XII. Département I. Archives de la Première Guerre mondiale et fonds associés. 2^e édition corrigée et mise à jour*, Brussel, AR, 2002.

³ Zie de volledige lijst van de delen van deze reeks op het einde van elk deel.

doel het werk van jonge onderzoekers bekend te maken, en tegelijk aan meer ervaren historici de gelegenheid te bieden specialistische studies te publiceren, die ofwel te omvangrijk zijn voor historische tijdschriften ofwel te weinig rendabel voor uitgeverijen.

Met het verschijnen van steeds meer delen is de zichtbaarheid van de reeks vergroot en daarmee kwam er ook een onbetwistbare erkenning. De publicatie, op uitdrukkelijk verzoek van de organisatoren, van de akten van het internationale colloquium «14-18 une guerre totale ? Een totale oorlog ? La Belgique dans la Première Guerre mondiale. Nouvelles tendances de la recherche historique. België en de Eerste Wereldoorlog. Nieuwe onderzoeksrichtingen» is hiervan de perfecte illustratie. Wij staan erop hen te bedanken voor hun blijken van achting en vertrouwen, in de wetenschap dat de eindmeet nog niet in zicht is. Wij moeten de uitdaging aannemen en de publicatie van kwaliteitsvolle wetenschappelijke werken voortzetten, zonder evenwel onze initiële keuzes te verloochenen. Zoals vroeger blijven wij het onderzoek naar de Eerste Wereldoorlog aanmoedigen en de originele resultaten van jonge onderzoekers van 7 tot 77 jaar wereldkundig maken.

Wij hopen dat dit deel u de veelvuldige facetten van het vernieuwende onderzoek van de laatste jaren zal doen ontdekken. De diversiteit en de kwaliteit van de opgenomen bijdragen maken van dit werk een propaganda-instrument voor het historisch onderzoek. Onze dank gaat uit naar alle auteurs die de uitdaging hebben aangenomen en van wie er enkele weliswaar niet gesneuveld zijn op het veld van eer, maar intussen toch het vakgebied hebben verlaten. Het wetenschappelijk onderzoek, vooral in de humane wetenschappen, lijdt immers aan een chronisch gebrek aan middelen.

Pierre-Alain TALLIER

Herman COPPENS

Verantwoordelijke van de Reeks
Studies over de Eerste Wereldoorlog

Algemeen Rijksarchivaris wvd.

Remerciements

Cet ouvrage est le fruit d'un véritable travail d'équipe qui a associé de nombreux acteurs. Je tiens à leur exprimer ici mes remerciements les plus chaleureux.

Il y a tout d'abord les trois doctorants avec qui j'ai eu l'immense plaisir de collaborer. L'expérience fut aussi enrichissante que stimulante car ce premier grand colloque international sur la Belgique dans la Grande Guerre prolongeait admirablement leurs recherches doctorales. Michaël Amara, Benoît Majerus et Antoon Vrints ont beaucoup investi dans la préparation de cet événement puis dans la publication des actes. Ils ont assumé ce long et lourd travail en même temps que la rédaction de leurs thèses respectives. Nous nous souviendrons longtemps de la richesse de nos discussions, de la bonne humeur qui les entourait et du sens du travail d'équipe manifesté par chacun.

Mes remerciements s'adressent aussi au Comité scientifique qui a accompagné la préparation du colloque et joué un rôle majeur dans son organisation. Loin de faire de la figuration, il s'est réuni à plusieurs reprises et fut le cadre de beaux débats sur la meilleure manière d'agencer notre programme après le succès de l'appel à communications. Il était composé d'Annette Becker, José Gotovitch, Eliane Gubin, Alan Kramer, Gerd Krumeich, Patrick Lefèvre, Sophie de Schaepdrijver, Pierre-Alain Tallier et Laurence van Ypersele qui a, en plus, accepté d'épauler le comité d'organisation. Je tiens aussi à associer à ces remerciements Messieurs Jean-François Menin, Paul Jacquemin et Sven Cernel qui ont assuré une dernière relecture des actes.

Mais le succès de cette manifestation et la qualité du présent volume sont d'abord dus à la diversité, à la nouveauté et à la grande qualité des contributions réunies ainsi qu'à l'originalité des rapports de synthèse qui introduisent chaque partie. Que l'ensemble de leurs auteurs trouve ici l'expression de ma gratitude.

Cette entreprise est aussi le fruit d'une collaboration originale entre plusieurs institutions scientifiques. Imaginée et organisée par le CEGES et la Section d'Histoire de l'U.L.B., elle aura permis d'associer la Cinémathèque royale de Belgique, le Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire et les

Archives Générales du Royaume qui ont accepté d'accueillir cet ouvrage dans une de leurs collections. Je leur en suis très reconnaissant.

Par ailleurs, l'organisation d'une manifestation de cette ampleur n'a été possible que grâce à l'aide financière d'une série d'institutions et de personnes que je tiens également à remercier : le FNRS, la Faculté de Philosophie et Lettres de l'U.L.B., le CEGES, Monsieur le Ministre de la Défense nationale André Flahaut, la Communauté française Wallonie-Bruxelles et plus particulièrement son ancien Ministre-Président Monsieur Hervé Hasquin ainsi que Madame Françoise Dupuis, ancienne Ministre de l'Enseignement supérieur.

Malgré l'ensemble de ces soutiens, ce volume n'aurait sans doute jamais vu le jour sans le dévouement, la détermination enthousiaste et l'immense travail d'édition effectué dans la plus parfaite discrétion par Pierre-Alain Tallier, responsable de cette collection pour les AGR. Ce fut tout à la fois un plaisir et un privilège de pouvoir bénéficier de son savoir-faire mais aussi de sa patience à toute épreuve.

Enfin, au moment où José Gotovitch se prépare à quitter l'université, l'équipe d'organisation du colloque souhaiterait lui dédier cet ouvrage qui reflète bien le dynamisme et l'ouverture internationale que le patron du CEGES a contribué à insuffler dans la recherche belge, tout particulièrement auprès des jeunes historiens.

Serge JAUMAIN

Introduction

La recherche sur la Première Guerre mondiale : un champ disciplinaire en plein développement

Michaël AMARA, Serge JAUMAIN, Benoît MAJERUS, Antoon VRINTS

1. Une historiographie européenne déjà très riche

L'étude de la Première Guerre mondiale arrive à un stade de maturation, après une phase d'intenses débats qui ont engendré des courants de recherches novateurs. Le signe le plus évident de ce 'temps du bilan' est la parution presque simultanée de deux encyclopédies, en France et en Allemagne, qui ont la Grande Guerre comme sujet¹.

Si les approches ont été hétérogènes, les sujets divers et les écoles nombreuses, ce champ historiographique présente quelques traits communs qui lui donnent une certaine unité².

Le premier est l'eupéanisation croissante de la recherche. Certes, les barrières liées aux langues et cultures scientifiques restent importantes et elles sont renforcées par les conditions matérielles de la recherche souvent très dépendantes des financements nationaux. Néanmoins, comme dans d'autres domaines, les coopérations transnationales se sont multipliées utilisant les échanges et transferts de concepts et de problématiques. Cette coopération a été facilitée par le développement d'institutions scientifiques comme l'Historial de la Grande Guerre à Péronne fondé en 1992 où l'histoire

¹ HIRSCHFELD G., KRUMEICH G., RENZ I., *Enzyklopädie Erster Weltkrieg*, Paderborn, 2003 et BECKER J.-J., AUDOIN-ROUZEAU S., *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, 2004.

² Ce résumé forcément schématique et réducteur repose sur BEAUPRE N., DUMENIL A., INGRAO Ch., « Des guerres 1914-1918 et 1939-1945 à l'étude des expériences de guerre de 1914-1945 », dans ID., *1914-1945. L'ère de la guerre. Violence, mobilisations, deuil*, tome 1, Paris, 2004, pp. 11-33 ; MAJERUS B., « Kriegserfahrung als Gewalterfahrung. Perspektiven der neuesten internationalen Forschung zum Ersten Weltkrieg », dans JANSEN Ch., *Der Bürger als Soldat Die Militarisierung europäischer Gesellschaften im langen 19. Jahrhundert. Ein internationaler Vergleich*, Essen, 2004, pp. 272-297 et PROST A., WINTER J., *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, 2004.

de l'Allemagne, de la France et de la Grande-Bretagne s'entremêlent. Cette institution a connu une véritable *success story*, notamment grâce à la composition internationale de son comité scientifique et à la volonté des historiens d'intégrer dans le récit une multitude d'histoires nationales.

Ce récit transfrontalier explique peut-être également son aspect novateur au niveau méthodologique. Si l'historiographie de la Deuxième Guerre mondiale se repose souvent sur les lauriers de l'intérêt continu d'un large public, celle de la Grande Guerre a profité de sa position marginale pour se 'refaire une santé' en participant pleinement aux renouvellements méthodologiques qui touchent les différentes corporations nationales depuis la fin des années 80. Que ce soit à travers l'histoire anthropologique, l'*Alltagsgeschichte*, l'histoire culturelle, l'histoire des représentations... des travaux sur la Première Guerre mondiale ont accompagné les fluctuations de ces courants. Si la discussion et l'échange internationaux peinent parfois à se concrétiser au niveau 'factuel', les réflexions méthodologiques permettent de se retrouver sur un terrain d'entente.

Finalement, deux problématiques sont récurrentes. Une fois le caractère total de la guerre admis, les frontières entre front et *home front*, entre le civil et le soldat s'estompent de plus en plus. Le deuxième thème qui est sous-jacent à la plupart des recherches est celui de la violence : la violence donnée et subie, la violence commémorée ou oubliée. La Première Guerre mondiale avec ses 20 millions de morts (aucun bilan chiffré pour l'ensemble de l'Europe n'existe pour les blessés) a fait de la violence physique une expérience européenne commune pour toute une génération. Le sujet ne se limite d'ailleurs pas aux quatre années de guerre, mais a également des répercussions sur les sociétés de l'entre-deux-guerres. La position centrale de la problématique se vérifie par l'ardeur des 'combats' historiographiques que se livrent les différents protagonistes autour de deux grandes questions. L'une a trait à une réalité qui nous semble aujourd'hui parfois difficilement compréhensible : les mutineries ont été relativement rares et la plupart des soldats ont donc participé à cette guerre sans résistance ouverte. L'« école du consentement » explique ce phénomène par la « culture de guerre (...) un corpus de représentations du conflit cristallisé en un véritable système donnant à la guerre sa signification profonde »³ : la haine de l'autre aurait permis aux soldats de tenir. Pour l'« école de la contrainte », les soldats sont restés sur le front par peur de l'appareil répressif qui sous-tend le système militaire et dont le peloton d'exécution constitue l'étape ultime et la plus

³ AUDOIN-ROUZEAU S., BECKER A., *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, 2004, p. 122.

extrême⁴. Ce premier débat s'accompagne d'une discussion sur les conséquences de ces expériences de violence dans l'après-guerre. Conduisent-elles à une « brutalisation »⁵ de la société ou, au contraire, le « Prozess der Zivilisation »⁶ est-il assez puissant pour 'reciviliser' la société en ébullition ?

Si le récit historique de la Grande Guerre a atteint dans les années récentes une nouvelle qualité et a conduit à un réel progrès heuristique, l'unanimité est loin de s'être faite... ce qui est d'ailleurs plus que bénéfique.

2. ...et l'historiographie belge ?

Présenter un bref aperçu de la recherche belge sur la Première Guerre mondiale n'est pas chose aisée. Le renouveau historiographique est ici beaucoup plus récent que dans les autres pays ce qui rend difficile une présentation structurée. En outre, en Belgique, le débat reste souvent sous-jacent : il débouche rarement sur la scène universitaire et encore moins sur la scène publique, d'où la difficulté de dégager les enjeux du questionnement.

Un premier constat s'impose néanmoins : la richesse quantitative mais aussi qualitative de la production belge dans l'entre-deux-guerres. À côté de l'ouvrage pionnier d'Henri Pirenne⁷ qui, jusqu'au récent livre de Sophie de Schaepdrijver⁸, constituait la meilleure synthèse sur la Belgique entre 1914 et 1918, ce sont surtout les recherches éditées pendant l'entre-deux-guerres par la Dotation Carnegie⁹ qui restent des ouvrages de référence. Outre ces travaux qui répondent la plupart du temps à des critères scientifiques, une très

⁴ PROST A., « La guerre n'est pas perdue », dans *Le Mouvement Social*, 199, avril-juin 2002, pp. 95-102.

⁵ MOSSE G. L., *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, 1999. La traduction française du titre de ce livre anglais (*Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*) est pour le moins très libre et ne correspond pas nécessairement à la pensée de George Mosse.

⁶ ELIAS N., *Über den Prozess der Zivilisation. Soziogenetische und psychogenetische Untersuchungen. Erster Band. Wandlungen des Verhaltens in den weltlichen Oberschichten des Abendlandes*, Frankfurt/M., 1939, 1997.

⁷ PIRENNE H., *La Belgique et la guerre mondiale*, Paris, 1928.

⁸ DE SCHAEPDRIJVER S., *De Groote Oorlog. Het koninkrijk België tijdens de Eerste Wereldoorlog*, Amsterdam-Anvers, 1997. La version française de ce dernier ouvrage vient de sortir de presse sous le titre *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, 2004.

⁹ Entre autres PASSELECQ F., *Déportation et travail forcé des ouvriers et de la population civile de la Belgique occupée*, Paris - New Haven, 1928 ; PIRENNE J. et VAUTHIER M., *La législation et l'administration allemandes en Belgique*, Paris - New Haven, s.d., et HENRY A., *Le ravitaillement de la Belgique pendant l'occupation allemande*, Paris - New Haven, 1924.

abondante littérature, plus engagée, représente aujourd'hui encore le seul état de la question sur de nombreux sujets.

La Deuxième Guerre mondiale a tari ce courant fécond. Sorte de « grande fille » de la Grande Guerre, son investissement dans l'espace public et universitaire s'est avéré durable et puissant. Pendant longtemps, seule l'historiographie relative à l'activisme flamand a produit comme 'résidu' un savoir sur cette période qui reste cependant peu exploité de manière systématique. Ce constat se vérifie aussi pour l'histoire militaire et l'histoire locale, deux courants qui ne cessèrent de s'intéresser à la Grande Guerre, sans réussir à mobiliser assez d'énergies pour aboutir à des résultats concluants.

Les efforts de Peter Scholliers à la fin des années 70 et tout au long des années 80, très proches des préoccupations de Jürgen Kocka, semblent encore trop précoces¹⁰. La Belgique rate presque complètement le premier envol de l'historiographie européenne sur la Grande Guerre dans les années 80, fortement inspiré des sciences sociales et qui, en se renouvelant, en a encore récemment montré la force sur le plan historique¹¹. Il s'agit là d'un des grands « blancs » de l'historiographie belge qui, vu l'actuel engouement pour d'autres méthodologies, risque de perdurer. Seule 'l'affaire Roi Albert' réussit à provoquer un certain engouement au terme duquel il apparaît moins « chevalier » et plus *Realpolitiker* que ne le laissait supposer son image¹². Lorsque le Musée de l'Armée publie en 1987 une bibliographie sur la Première Guerre mondiale, celle-ci compte certes presque 600 pages, mais les ouvrages récents et novateurs ne sont pas légion¹³.

Il faut donc attendre la deuxième moitié des années '90 pour que la Belgique soit touchée par la mode historiographique qu'était devenue dans les autres pays l'étude de la Grande Guerre. Plusieurs signes indiquent ce changement d'intérêt. Il y d'abord le succès inattendu du livre de Sophie de Schaepdrijver, cité antérieurement. Écrit par une historienne belge travaillant à l'étranger et édité par un éditeur néerlandais, *De Groote Oorlog*

¹⁰ KOCKA J., *Klassengesellschaft im Krieg*, Göttingen, 1978; SCHOLLIERS P., « Koopkracht en indexkoppeling. De Brusselse levensstandaard tijdens en na de eerste wereldoorlog, 1914-1925 », dans *Revue belge d'Histoire contemporaine*, n°3-4, 1978, pp. 333-380 et SCHOLLIERS P., « België dreunt in zijn voegen. Sociale en politieke troebelen, 1914-1921 », dans VANHEMELRYCK F., *Mensen in oorlogstijd*, Bruxelles, 1988, pp. 151-173.

¹¹ WINTER J., ROBERT J.-L., *Capital Cities at War. Paris, London, Berlin, 1914-1919*, Cambridge, 1997.

¹² *Actes du colloque Roi Albert*, Bruxelles, 1976; ALBERT I^{er}, *Carnets et correspondances de guerre 1914-1918*, (présentés par Marie-Rose Thielemans), Louvain-la-Neuve, 1991; VAN YPERSELE L., *Le roi Albert, histoire d'un mythe*, Ottignies, 1995.

¹³ LEFEVRE P., LORETTE J., *La Belgique et la Première Guerre mondiale. Bibliographie*, Bruxelles, 1987.

sera un véritable *bestseller*. Il montre l'intérêt du grand public pour un livre qui réussit un triple défi : synthèse de la littérature existante, intégration des nouveaux questionnements historiographiques et grande lisibilité du style¹⁴.

Au même moment, quelques institutions scientifiques commencent aussi à s'y intéresser. Si la création du *In Flanders Field Museum* à Ypres en 1998 répond indubitablement à des intérêts économiques (développement d'un pôle touristique) et mémoriels (à destination des anciens combattants anglais et des habitants de la région), le musée a su et pu développer en parallèle un centre de recherches s'inscrivant dans les nouvelles pistes historiographiques¹⁵. Antoon Vrints a récemment décrit l'impact du changement de perspectives qui s'est opéré à travers la transformation du Centre de Recherches et d'Études historiques de la Seconde Guerre mondiale (CREHSGM) en Centre d'Études et de Documentation Guerre et Sociétés contemporaines (CEGES) en 1997. Dans cet élargissement des perspectives, la Première Guerre mondiale fournit la matrice pour la période qui constitue désormais le domaine de recherche de ce centre¹⁶. Les Archives Générales du Royaume et Archives de l'État dans les provinces (AGR), de leur côté, se sont lancées dans un effort plus considérable qui s'articule autour de trois axes. D'une part, un important travail d'inventariage et d'ouverture d'archives à la recherche a été réalisé depuis 1999. L'encodage de la très riche « bibliothèque de Guerre » qui comprend près de 40.000 titres s'inscrit dans cette perspective. D'autres centres d'archives (comme les Archives de la Ville de Bruxelles) se sont inspirés de ce mouvement pour revisiter, et surtout reclasser, les fonds dont ils disposent. Les AGR ont par ailleurs inauguré une audacieuse politique éditoriale en créant une collection entièrement vouée à la Grande Guerre, *Études sur la Première Guerre mondiale*, qui accueille le présent ouvrage après avoir édité notamment une série de mémoires de licence issus des universités belges¹⁷. Troisième axe : le dynamisme de Pierre-Alain Tallier a permis aux AGR de s'associer au Musée Royal de l'Armée pour produire une série de travaux qui ont largement facilité le renouveau de l'historiographie. Il s'agit notamment de la poursuite de la bibliographie de la

¹⁴ Le livre s'est vendu à plus de 12.000 exemplaires. C'est l'éditeur néerlandais Atlas qui, en 1992, a invité Sophie de Schaepdrijver, alors chargée de cours à l'Université de Leiden, à rédiger cet ouvrage. La traduction française n'est sortie que fin 2004 (voir plus haut).

¹⁵ MEIRE J., *De stilte van de salient. De herinnering aan de Eerste Wereldoorlog rond Ieper*, Tielt, 2003.

¹⁶ VRINTS A., « Een verruimde blik. Het Studie- en documentatiecentrum Oorlog en Hedendaagse Maatschappij (SOMA) en de Eerste Wereldoorlog », dans TALLIER P.-A., BOIJEN R., *La Belgique et la Première Guerre mondiale. État des sources – État de la recherche*, Bruxelles, 2002, pp. 329-334.

¹⁷ Les *Cahiers d'Histoire du Temps Présent* (n°11 et 12) ont livré des comptes rendus pour quatre des dix ouvrages parus.

Première Guerre mondiale pour la période 1985-2000¹⁸ et d'un premier état des sources et de la recherche réalisé à l'occasion d'un colloque organisé en 2001¹⁹.

Deux universités francophones, l'Université Catholique de Louvain (UCL), et plus récemment, l'Université Libre de Bruxelles (ULB), ont aussi commencé à investir de manière plus systématiquement le champ de la Première Guerre mondiale que ce soit à travers les mémoires de licence et thèses de doctorat²⁰ ou encore via la préparation d'une grande exposition sur la vie à Bruxelles pendant le conflit²¹. On peut par contre s'interroger sur l'existence d'une différence entre la recherche néerlandophone et francophone. Si au nord du pays, un certain intérêt pour cette période ne peut être nié (les excellentes contributions de chercheurs néerlandophones réunies dans cette publication le prouvent à souhait), les universités ne se profilent guère sur ce sujet : séminaires ou mémoires de licence restent plutôt rares de ce côté de la frontière linguistique. Les deux thèses de doctorat néerlandophones les plus récentes sur la Grande Guerre n'ont pas été écrites dans les départements d'histoire, mais d'anthropologie (Johan Meire) et de sciences de la communication (Leen Engelen) de la Katholieke Universiteit Leuven (KUL). Les raisons de ce désintérêt de l'historiographie flamande semblent diffuses. Est-il lié à l'image d'une Belgique trop patriotique et unitaire? La question de l'activisme aurait-elle occulté les autres questionnements? Faut-il y voir une conséquence d'une recherche influencée par d'autres courants historiographiques? Ou, de façon plus prosaïque, est-ce tout simplement lié à une question de personnes qui, pour diverses raisons, s'intéressent davantage à d'autres problématiques? Il y aurait là une intéressante réflexion à mener.

¹⁸ TALLIER P.-A. et SOUPART S., *La Belgique et la Première Guerre mondiale. Bibliographie. Tome 2, Ouvrages édités de 1985 à 2000*, Bruxelles, Musée Royal de l'Armée, 2001.

¹⁹ TALLIER P.-A. et BOIJEN R. *op. cit.*

²⁰ VAN YPERSELE L., « La Grande Guerre et sa mémoire en Belgique: État de la recherche à l'Université catholique de Louvain », dans TALLIER P.-A., BOIJEN R., *op. cit.*, pp. 285-302 ; GUBIN E., « La Grande Guerre dans tous ses états. Aperçu de la recherche historique à l'Université libre de Bruxelles », dans *Ibid.*, pp. 303-320. On peut aujourd'hui ajouter : MAJERUS B., *Occupations et logiques policières. La police communale de Bruxelles pendant les Première et Deuxième Guerres mondiale (1914-1918 et 1940-1945)*, Thèse de doctorat en Histoire, U.L.B., 2004. D'autres thèses seront soutenues dans les mois à venir (Michaël Amara, Stéphanie Claisse, Antoon Vrints et Leen Engelen).

²¹ *Bruxelles en guerre. Bruxelles occupée (1914-1918)*, Exposition organisée à l'Hôtel de Ville de Bruxelles (novembre 2005-février 2006) à l'initiative du Centre interdisciplinaire de recherche sur l'histoire de Bruxelles (CIRHIBRU) et des Archives de la Ville de Bruxelles.

3. La Belgique au cœur de l'historiographie

Les travaux portant plus spécifiquement sur la Belgique pendant la Grande Guerre ont donc connu ces dernières années un net regain d'intérêt dans l'historiographie belge et surtout internationale. Le remarquable livre de John Horne et d'Alan Kramer sur les atrocités allemandes qui a replacé la Belgique au centre du débat sur la violence de guerre en est sans doute l'expression la plus visible²². La double occupation de la Belgique en fait un véritable « laboratoire » pour étudier les deux grands conflits qui ont marqué le XX^e siècle²³.

Dans ce contexte, après le colloque de 2001 qui proposait à la fois un panorama des nouvelles sources mises à la disposition des chercheurs et un premier bilan des études réalisées, le moment semblait venu de confronter recherche belge et européenne dans le cadre d'un colloque international permettant de faire le point sur la richesse et la diversité des travaux en cours. La section d'Histoire de l'U.L.B. et le CEGES²⁴ ont donc uni leurs forces pour organiser à l'U.L.B., du 15 au 17 janvier 2003, une rencontre internationale sur le thème *Une guerre totale ? La Belgique dans la Première Guerre mondiale. Nouvelles tendances de la recherche historique*. L'objectif était de mesurer l'impact du conflit sur la société belge dans son ensemble à la lumière des recherches les plus récentes. Loin des traditionnels travaux sur l'histoire militaire, les organisateurs ont privilégié une approche permettant d'examiner ce que l'on a appelé « la culture de guerre ». Dans cette perspective, trois grands axes ont été retenus qui structurent le présent ouvrage. Le premier, *une société sous la botte*, vise à mieux comprendre comment l'occupation de la Belgique fut vécue tant par les Belges restés sur place, que par ceux qui furent envoyés de force en Allemagne mais aussi par les Allemands eux-mêmes. Le second, *Gallant little Belgium* propose un panorama de la Belgique en guerre dans le monde. Il s'intéresse aux multiples « regards » portés sur le conflit mais aussi à la question des réfugiés belges à l'étranger. Enfin nous avons voulu examiner les conséquences du conflit sur la société d'*après-guerre* en retenant deux aspects bien spécifiques : les

²² HORNE J., KRAMER A., *German Atrocities 1914. A History of Denial*, Londres, 2001. On y ajoutera une petite dizaine de thèses de doctorat, défendues pour la plupart en 2003 et 2004, dans les universités allemandes.

²³ AUDOIN-ROUZEAU S., BECKER A., « Violence et consentement: la 'culture de guerre' du premier conflit mondial », dans RIOUX J.-P., SIRINELLI, J.-F., *Pour une histoire culturelle*, Paris, 1997, p. 258.

²⁴ Les deux institutions ont en outre bénéficié de la collaboration de la Cinémathèque royale de Belgique et du Musée royal de l'Armée pour organiser l'événement et bien sûr des AGR (par l'intermédiaire de Pierre-Alain Tallier) pour assurer la publication des actes.

contentieux de diverses natures (répression de l'incivisme, difficile retour des réfugiés, les rapports avec l'ennemi d'hier) et les multiples manifestations de la mémoire du conflit.

Les actes du colloque reprennent la structure générale de celui-ci. Chaque partie s'ouvre par un des très riches rapports qui, sur base des communications présentées, permirent à quelques-uns des meilleurs spécialistes belges et étrangers de lancer les débats. Très originales mises en perspectives et excellentes petites introductions, ces textes permettent aussi de mieux comprendre les enjeux des grands débats historiographiques sur les questions abordées dans cet ouvrage.

Ajoutons que le succès (inattendu) de l'appel à communications que nous avons lancé, le nombre, la diversité et l'intérêt des contributions publiées dans ce volume mais aussi l'importance de l'assistance au colloque (qui réunit près de 200 personnes) le prouvent : au seuil du XXI^e siècle l'étude de la Première Guerre mondiale, longtemps négligée par l'historiographie belge, est à nouveau un sujet qui passionne les chercheurs mais aussi le grand public.

Cet ouvrage témoigne donc de la diversité des approches possibles et surtout des multiples pistes de recherche qui s'ouvrent aux historiens, appuyées par l'ouverture de nouveaux fonds d'archives. Elles permettront de mieux comprendre cette période fondamentale de l'histoire de la Belgique et de l'Europe en général.

Ainsi, si l'on savait que, pour les sociétés occidentales, la Première Guerre mondiale constitua une terrible rupture marquant la fin du long XIX^e siècle, les textes réunis dans cet ouvrage soulignent à leur manière la brutalité de cette rupture. La rapidité des changements intervenus au sein même de la société belge est frappante même si les rythmes sont différents d'un secteur à l'autre. Les multiples angles d'approche proposés ici prouvent que c'est un tout autre pays qui sort du conflit. Qu'il s'agisse du rôle de l'État (qui entre plus que jamais dans la sphère du privé), des rapports de genre, des relations entre l'université et la société, des références des intellectuels etc., la société belge s'est profondément transformée pendant la guerre. Il est d'ailleurs saisissant de constater que, dans la plupart des textes, le XIX^e siècle est quasi-absent : le regard est bel et bien tourné vers le siècle nouveau. Le constat est intéressant car il montre qu'une étude raisonnée de la « société belge d'entre-deux-guerres » doit donc commencer en 1914 et non à la fin des opérations militaires. Inversement, il apparaît qu'une analyse globale de la « culture de guerre » ne peut s'arrêter à l'armistice : plusieurs auteurs démontrent que le processus de « démobilisation culturelle » fut en réalité beaucoup plus lent.

L'ensemble des contributions illustre aussi un autre phénomène: c'est la société belge dans son ensemble qui est en guerre. La diversité des angles d'approche choisis par les auteurs pour analyser cette « culture de guerre » prouve en effet qu'au-delà des opérations militaires (volontairement laissées dans l'ombre par ce colloque), pour les Belges, la guerre s'est faite tant à l'intérieur du pays occupé qu'à l'extérieur. À l'intérieur c'est le fameux « home front » qui nous montre un conflit vécu jusque dans les aspects les plus intimes de la vie familiale. À l'extérieur, les Belges exilés, réfugiés, prisonniers et travailleurs déportés sont très douloureusement marqués et participent, à leur manière, à une lutte qui dépasse donc largement les frontières du pays. Plusieurs textes illustrent en outre la « guerre de l'image » tant du point de vue de l'utilisation par les alliés du « martyr » de la Belgique que de la volonté allemande de maîtriser l'image que l'on donne de la puissance occupante. L'ensemble de ces analyses démontre la variété et l'importance de combats livrés parfois bien loin du front.

Derrière ces combats de toutes natures, on peut aussi parler de véritable « choc des cultures ». Plusieurs auteurs le soulignent indirectement : la guerre est, malheureusement, un exceptionnel moment de rencontre, de découverte de l'Autre dans un contexte bien particulier. Il suffit de penser aux contacts développés par les réfugiés et exilés ; aux soldats étrangers qui à l'arrière du front « découvrent » la société belge, aux intellectuels et journalistes du monde entier qui, soudain, se penchent sur la Belgique et, bien sûr, aux multiples contacts entre la population et les troupes occupantes. Ce « choc des cultures » se poursuit bien après la fin des hostilités lorsque rentrent les soldats, les prisonniers, les exilés et autres réfugiés nourris d'une expérience très différente de celle de ceux qui ont vécu quatre ans en Belgique occupée. Le « choc » reste tout aussi fort au moment de la répression de l'incivisme.

Enfin, il faut reconnaître qu'une série de questions restent partiellement sans réponse, mais elles constituent autant de nouvelles et stimulantes invitations à poursuivre la recherche. Qu'en est-il ainsi de l'exemplarité belge ? Seul le développement d'études comparées permettra de répondre à cette importante question. De même le parallélisme entre Première et Deuxième Guerre mondiale est à peine effleuré alors qu'il s'agit d'un élément essentiel, comme vient de le montrer la récente thèse de Benoît Majerus. Et derrière cette problématique, il reste bien sûr une autre grande interrogation : comment et pourquoi la Deuxième Guerre mondiale a-t-elle à ce point occulté la Première (et les recherches sur celle-ci). Enfin, il reste surtout notre ambitieuse interrogation initiale : s'agit-il d'une guerre totale ? En la posant comme point de départ à notre réflexion, nous ne comptons pas

y apporter LA réponse, espérant tout au plus susciter le débat. Ce gros volume indique que, de ce point de vue tout au moins, nous avons réussi. Il nous paraît être une excellente manière d'illustrer la diversité des impacts de ce conflit sur la société belge du XX^e siècle. Il démontre surtout qu'il reste aux historiens belges et étrangers d'immenses champs de recherche à explorer pour mieux comprendre ce conflit majeur et ses multiples implications.

I

Une société sous la botte ?

Een samenleving
« onder het juk » ?



Brüssel Kultur (H. Dupont). Collection iconographique des AGR (© AGR).

1. Communauté imaginaire – Imaginaire gemeenschappen

Verslag van Lode WILS

Twintig jaar geleden betitelde Benedict Anderson zijn studie over de natievorming: *Imagined Communities*, imaginaire of verbeelde gemeenschappen. Zowel tijdens als na de Eerste Wereldoorlog heeft het officiële België natuurlijk het beeld gepresenteerd van een eendrachtige gemeenschap die zich in enthousiast patriottisme verzette tegen de vreemde inval en daarna tegen de vijandelijke overheersing. Het is duidelijk dat dit beeld wel waarheid bevatte, maar niet de hele waarheid. De inrichters van dit colloquium hebben hier vijf bijdragen gegroepeerd over thema's die het patriottische beeld van de gesloten Belgische gemeenschap relativeren. Er zouden nog andere zulke thema's kunnen worden toegevoegd.

De twee eerste bijdragen, die van Benoît Majerus en van Antoon Vrints, tonen paniek en chaos eerder dan enthousiasme, tijdens de eerste dagen van de oorlog.

Benoît Majerus merkt op dat in de buurlanden, Duitsland, Frankrijk en Groot-Brittannië, de vaderlandslievende geestdrift bij het begin van de oorlog, die werd onderstreept in de oudere geschiedschrijving, meer recent werd teruggebracht tot een stedelijk verschijnsel bij sommige sociale groepen. Majerus beschrijft eerst de gelatenheid, de financiële paniek en het speculatieve winstbejag in Brussel tijdens de dagen van acute oorlogsdreiging. België mobiliseerde vanaf 29 juli 1914, het ontving een Duits ultimatum op 2 augustus 's avonds en pas op 4 augustus begon de inval.

Majerus voor Brussel en Vrints voor Antwerpen stellen dat de anti-Duitse rellen die toen uitbraken de trekken van een charivari vertoonden, en Vrints gaat daar dieper op in. Charivari, stelt hij, was een purificatieritueel, gericht op het elimineren van de pollutie uit de gemeenschap. Er zijn inderdaad grote gelijkenissen tussen het gebeuren in beide steden. De hoofdstad telde ongeveer 5.000 Duitse inwoners, Antwerpen een sterke Duitse kolonie van 10.000 leden, waaronder aanzienlijke zakenlui. In Brussel, waar men vroeger dan in Antwerpen op de hoogte was van het Duitse ultimatum, deden zich al op 3 augustus de eerste Duitsvijandige samenscholingen voor.

Voorwerp van de rellen waren de uiterlijke tekenen van de vijandelijke aanwezigheid: uitstalramen van de Duitse winkels en cafés. De beroering begon in de hoofdstad langs de as van de lanen Lemonnier, Anspach, Jacqumain en Max; in Antwerpen op de Meir en de De Keyserlei, om later uit te deinen naar andere buurten met concentraties van Duitse zaken. De onlusten namen toe in de loop van 4 augustus, in aantal deelnemers en in karakter – (in Brussel: jongeren; in Antwerpen: aanvankelijk gemengd publiek, ook burgers, later volkser) – van vreedzame ketelmuziek over het ingooien van ruiten en andere vernielingen tot diefstallen, en in Antwerpen zelfs volslagen plunderingen op 5 augustus, ondanks een intussen afgekondigd samenscholingsverbod. Daarentegen kwamen in Antwerpen weinig gevallen voor waarin personen werden geveiseerd, voor Brussel werd het meer signaleerd. De vijandelijke onderdanen werden tijdens de eerste dagen na de inval door de overheid uit het land gezet, de trein op naar het neutrale Nederland. In beide steden werd de gemeentepolitie overspoeld, ze was uitgedund door de mobilisatie, die in Brussel bijna 40 % van haar bestand kostte. Ook de hulp van de burgerwacht volstond niet om de orde te handhaven, de rijkswacht moest worden ingezet. In Antwerpen werden toch een honderdtal gebouwen beschadigd. Sommige getroffenen hebben dat begrijpelijkerwijze als een pogrom gevoeld, en zo werd het dan voorgesteld in de Duitse pers. Door beide auteurs wordt dat ontkend: “Van medewerking of schuldig verzuim van de Antwerpse overheden ten overstaan van de rellen was geen sprake”, zoals Vrints het formuleerde.

Minder mild is het oordeel over het optreden van de overheden inzake de spionitis, de paniekerige jacht op vermeende spionnen. Die werd door de overheid niet ingedijkt, schrijft Majerus, integendeel door aanplakbiljetten aangewakkerd en inderdaad verrichte de burgerwacht willekeurige aanhoudingen in Brussel. In Antwerpen meldde de burgmeester in een proclamatie dat Duitsland was binnengevallen in Nederlands Limburg, wat het latere gerucht helpt verklaren dat Nederland de vijand ongehinderde doorgang zou hebben verleend. Op 3 augustus vroeg de militaire gouverneur van Antwerpen aan de burgmeester om Duitsers en Nederlanders in het oog te houden inzake spionage. Ook dat was van aard om een anti-Nederlandse stemming te creëren.

De sfeer van eendrachtig patriottisme was opgeklopt. “Il est dangereux de circuler en ville sans avoir à la boutonnière les couleurs rouge, jaune, noir”, noteerde de kabinetschef van de burgmeester van Brussel, Vierset, in zijn dagboek. We weten uit het werk van Daniël Vanacker dat in Gent de politie de burgers opvorderde om de driekleur aan hun gevel te hangen. We weten uit het dagboek van Stijn Streuvels dat op het West-

Vlaamse platteland de sociale druk niet geringer was. Het doet denken aan wat na 11 september 2001 in de Verenigde Staten gebeurde. Zulke feiten betekenen niet dat er geen werkelijke patriottische bezieling zou opgeleefd zijn, wel dat ze ook kunstmatig opgeklopt werd.

Een heel andere invalshoek om de Belgische “imaginaire gemeenschap” uit de Grote Oorlog te onderzoeken, biedt het oorlogsdagboek van Georges Eekhoud. Sophie de Schaepdrijver heeft het bestudeerd met de vraag voor ogen: hoe reageerde het bezette land, gedurende vijftig maanden van afzondering, repressie, desinformatie en gedwongen stilzwijgen, tijdens de afwezigheid van de vooroorlogse elites en onder de culturele propaganda van de bezetter, met wie er in elk geval enige *modus vivendi* moest worden bereikt?

Georges Eekhoud was bij de Duitse inval een zestigjarige leraar in Brussel. Als geboren Antwerpenaar had hij gekozen voor de Franse cultuurtaal, waarin hij naam had gemaakt met naturalistische romans. In zijn publicaties had hij zich heel duidelijk als Vlaming gemanifesteerd.

Tijdens de eerste oorlogsm maanden bejammerde Eekhoud in zijn dagboek de oorlog als de ondergang van de Europese beschaving, maar tegelijk of vooral klaagde hij de barbaarse Duitse slachtpartijen aan, waardoor hij de oorlog ook eens een kruistocht tegen de Duitse barbaarsheid kon noemen. Het gebeurde dat hij de hele Duitse bevolking verantwoordelijk stelde voor haar regering, en dus voor de oorlog.

Mettertijd kwam zijn waardering van de Duitse cultuur en het traditionele Duitse waardenpatroon toch aan de oppervlakte, zodat hij een onderscheid maakte tussen het goede Duitsland en het slechte. Het voortduren van de oorlog en de bezetting veroorzaakte ontgoocheling over de prestaties van Frankrijk en Engeland, met een zekere bewondering voor de militaire kwaliteiten van de tegenstander. Zelfs drukte hij nu twijfel uit of de zelfopoffering van België door de afwijzing van het Duitse ultimatum wel zinvol geweest was. De deportatie van arbeiders door de bezetter, vanaf de herfst van 1916, liet opnieuw uitdrukkingen van haat tegen de “Teutonen” en “tirannen” uit Eekhouds pen vloeien. Maar over de administratieve scheiding tussen Vlaanderen en Wallonië, die de bezetter doorvoerde om België te ontwrichten, noteerde hij niets, integendeel keerde hij zich fel tegen de richtlijnen die de uitgeweken Belgische regering terzake doorgaf – richtlijnen die inderdaad de ambtenaren voor onoplosbare problemen stelden. Eekhoud zag de onderlinge solidariteit verdwijnen ten gevolge van de aanslepende ellende, daarentegen diefstallen en woeker toenemen, de tegenstellingen en de haat onder de bevolking groeien. Hij hield zijn hart vast voor een bijtjesdag bij het wegtrekken van de Duitse troepen.

Wat Eekhout niet onverschillig kon laten, was dat hij van Duitse zijde als literator werd geëerd. In februari 1916 werd hij dik betaald door de prestigieuze Insel-uitgeverij voor een contract tot opname van zijn werk in haar “Flämische Reihe”. Toen het bekend raakte dat hij dus was ingegaan op de culturele Flamenpolitik, klaagde hij over het “franskiljonisme” dat hij gericht zag tegen de Franstalige Vlaamse literatuur in het algemeen en tegen hemzelf in het bijzonder. Hij geraakte nog meer geïsoleerd nadat hij in augustus 1917 een interview over zijn werk had toegestaan aan het Duitsgezinde Brusselse dagblad *La Belgique*. Na de bevrijding zou hem zijn houding zwaar aangerekend worden door het Brusselse gemeentebestuur, dat de 64-jarige leraar ontsloeg wegens tekortkomingen op vaderlands gebied. Daarentegen zou hij zijn leeropdrachten in officiële instellingen van zijn woongemeente Schaarbeek en van Sint-Gillis behouden.

Wat Eekhouds Belg-zijn ook inhield, besluit de Schaepe drijver, het schijnt een literaire identiteit te zijn, eerder dan een staatsburgerlijke, “it seems a literary identity more than a civic one”. Eekhouds uitvoerige beschouwingen over wat het betekende een Belg te zijn, een Vlaming, een patriot enzovoort, betroffen vooral zijn eigen positie in die gemeenschappen.

Ik moet daarbij denken aan Stijn Streuvels, die in de Eerste Wereldoorlog en opnieuw in de Tweede zijn opdracht als literator blijkbaar verheven achtte boven, of alleszins los van zijn patriottisme. Een probleem waar vele kunstenaars en geleerden mee worstelden.

De twee andere bijdragen die in deze eerste groep zijn opgenomen, handelen respectievelijk over de Waalse en de Vlaamse “imaginaire gemeenschappen”, die door de bezetter met min of meer succes tegen de Belgische werden opgesteld; met veel minder succes wat de Waalse betrof dan de Vlaamse.

Chantal Kesteloot behandelt de Waalse beweging, zowel in het bezette land als onder de uitgewekenen in Frankrijk. Een Waals activisme bestond, maar het bleef minimaal vergeleken bij het Vlaamse: een honderdtal Waalse ambtenaren in Namen (waaronder Oscar Colson), 23 vervolgd na de bevrijding, waarvan 20 zouden worden veroordeeld (in totaal werden er ruim 300 Belgen veroordeeld wegens politieke collaboratie: Vlaamse en Waalse activisten, verantwoordelijken voor het dagblad *La Belgique*, of voor het weekblad *De Belgische Socialist* in Nederland, en dergelijke). Er verschenen onder de bezetting enkele wallingantische periodieken: het dagblad *L'Echo de Sambre et Meuse* vanaf januari 1915 (met Franz Foulon), het weekblad *L'Avenir wallon* vanaf november 1916 (idem); *Le Peuple wallon* vanaf februari 1918. Het foute “Comité de Défense de la Wallonie”

telde vooral ambtenaren uit Namen; ook drie leden van de Assemblée wallonne: Arille Carlier, Oscar Colson en Franz Foulon.

Uitgeweken wallingantische militanten in Frankrijk publiceerden, hetzij in Franse bladen, hetzij in hun eigen organen *La Wallonie* en *L'Opinion wallonne* (Raymond Colleje). Deze publicisten wekten de toorn op van de censuur, maar werden niet strafrechtelijk vervolgd na de oorlog, hoewel ze ideologische verwantschap vertoonden met anderen die onder de bezetting publiceerden en achteraf wel werden vervolgd.

Kesteloot stelt een gelijkaardig parallellisme vast aan Vlaamse zijde tussen activisten en passivisten. Bij de lezing van haar stuk viel het mij op dat een heel aantal andere kenmerken van de Waalse beweging tijdens de oorlog die zij aanstipt, eveneens voor de Vlaamse beweging golden.

Daar is vooreerst de radicalisering, het op de voorgrond brengen van de eis van federalisme, die voor de oorlog niet of nauwelijks werd gesteld; de Assemblée wallonne had er voorzichtig over gezweven. Maar wel werd door de geradicaliseerde militanten tegelijk de continuïteit met de vooroorlogse beweging benadrukt. Hun eigen optreden stelden ze voor – en voelden ze tot op zekere hoogte ongetwijfeld aan – als een reactie op de uitdaging door de tegenpartij, als een zelfverdediging tegen het verbreken van de godsvrede door de anderen. Beroep werd gedaan op het zelfbeschikkingsrecht der volkeren. De regering in Le Havre werd als vijandig ervaren en/of voorgesteld.

De activisten waren zeer minoritair in het eigen milieu. Hun bladen hadden grote problemen om aan lezers en medewerkers te geraken, maar ze kregen van de bezetter het monopolie om de lijsten van gevangenen en gesneuvelde af te drukken. Ze namen vooroorlogse artikels van loyale militanten op zonder toelating. Ze namen ook artikels op die in Frankrijk werden gepubliceerd in *L'Opinion wallonne*. Kesteloot besluit daaruit dat nummers van dat blad dus circuleerden in het bezette land, en dat de overname werd goedgekeurd door de Duitse overheid. Het zal daarmee wel gegaan zijn zoals aan Vlaamse kant: de Duitse censurdiensten bezorgden aan de collaborerende journalisten de in het buitenland verschijnende bladen die ze in hun activistische propaganda konden gebruiken. “La duplicité va même jusqu’à tenter de convaincre le lecteur qu’il s’agit somme toute d’un même credo pour le fédéralisme, illustré par une double stratégie : en Belgique occupée d’une part, à Paris d’autre part.” Precies zoals van Vlaams-activistische kant werd gedaan met het blad van Van Cauwelaert en Hoste, *Vrij België*, en met de Frontbeweging.

Zoals de Vlaamse activisten, gingen ook de Waalse ervan uit dat de hervormingen die de bezetter invoerde niet zonder meer zouden worden ongedaan gemaakt na de oorlog, zodat ze een aanwezigheidspolitik moesten voeren. Een aantal uitgeweken wallinganten en flaminganten weigerden de activisten te veroordelen “zonder ze gehoord te hebben”, en namen ze in feite in bescherming. *L'Opinion wallonne* deed dat onbewust, meent Kesteloot. Maar de citaten van 30 mei 1918 die ze aanhaalt, hadden net zo goed kunnen verschijnen in het dagblad van de Frontpartij over de Vlaamse activisten: “Des Wallons ayant ressuscité le mouvement wallon en Belgique (pour des raisons que nous ne pouvons discerner à cause de notre éloignement de quatre années)...Je ne puis approuver leur intervention sous l'occupation allemande. Mais je ne puis contester leur talent, leur intelligence, leur honorabilité...Nous nous garderons de juger en dernier ressort un procès dont nous n'aurions pas devant les yeux, les dossiers contradictoires”. Na de oorlog zou Destrée de Waalse activisten vergoelijken, zoals Van Cauwelaert met de Vlaamse zou doen. Het oordeel van Chantal Kesteloot kan vermoedelijk voor beide activisten gelden: “ Cette “politique de présence”, motivée, notons-le, par des considérations d'ordre linguistique, est un mélange de naïveté, d'idéalisme, de stratégies opportunistes et carriéristes ainsi que de volonté de servir l'occupant.”

Kesteloot wijst op de dubbele, schijnbaar tegenstrijdige weerslag van de oorlog: “La guerre n'a sans doute pas entraîné de ralliement en nombre aux idées wallonnes mais elle les a confortées chez les militants les plus radicaux, tandis d'autres se laissent séduire par un nationalisme belge” of er tijdelijk het zwijgen toe doen zoals Jules Destrée. – Ook dat klopt met wat er aan Vlaamse kant kan worden vastgesteld. Het is meer genuanceerd dan wat Eliane Gubin schreef in *Le grand siècle de la nationalité belge*: dat de Waalse beweging werd weggeveegd door de oorlog. Kesteloot wijst ook op de weerklank van de Waalse beweging in het leger, en op de indruk die ze maakte op koning Albert I. Mijns inziens is dit laatste van groot belang geweest, gezien de belangrijke rol van de koning in de naoorlogse politiek.

Ik stel mij de vraag of, bij een volgende editie van de *Encyclopédie du Mouvement wallon*, nog de zin zal kunnen bewaard worden die er in tenminste drie artikels, van verschillende auteurs (Arnaud Pirotte en J.P. Delhay), voorkomt: “L'activisme wallon durant la Première Guerre mondiale est un phénomène très minoritaire et différent de l'activisme flamand.” Naar het einde toe werd er al openlijk aangestuurd op confederalisme, volgens Kesteloot.

Luc Vandeweyer beschrijft hoe van Vlaamse activistische kant een netwerk van organisaties werd opgezet om aan klantenbinding te doen. Hij

ziet hierin een aanzet tot het Vlaams-nationalistisch zuiltje dat voor en tijdens de Tweede Wereldoorlog werd opgebouwd door het Vlaams Nationaal Verbond.

Dit activistisch netwerk was bedoeld als een tegenhanger tegen het netwerk van het Hulp- en Voedingscomité waarin de traditionele zuilelites waren ingeschakeld, dat nauw samenwerkte met de gemeentebesturen, en dat een machtspositie bekleedde waardoor het druk kon uitoefenen om de bevolking in de patriottische lijn te houden.

Het Vlaamsgezinde Volksopbeuring, dat in 1915 werd opgericht door de Kortrijkse arts August Doussy en mede verspreid door Hippoliet Meert van het Gentse Algemeen Nederlands Verbond, zou later worden uitgebreid tot een echte tegenhanger van het Hulp- en Voedingscomité. In juni 1917 werd daartoe Leo Meert uit Nederland aangetrokken om het hulpverdelingsnetwerk te leiden. Kolenverdeling voor Vlaanderen kreeg een monopolie, maar stelde zich niet geprononceerd activistisch op. De gemeentebesturen werden door de bezetter verplicht om op te treden als geldinzamelaar en als tussenpersoon. De activistische klantenbinding ging van de levering van brandstof voor lampen tot de ziekteverzekering, en dan waren er nog vele duizenden gezinnen voor hun broodwinning geheel of gedeeltelijk afhankelijk van de activistische instellingen.

De *Encyclopédie du Mouvement wallon* kan zijn stelling dat het Waalse activisme verschilde van het Vlaamse, steunen op de afwezigheid van het door Vandeweyer beschreven klantenbindende netwerk.

De vijf auteurs doen elk afbreuk aan het beeld dat heel België tijdens de oorlog een eendrachtige, vastberaden patriottische gemeenschap zou hebben gevormd. Wat hier niet aan bod komt, maar mijns inziens even reëel was, was het onderlinge wantrouwen tussen de aanhangers van de drie politieke partijen: katholieken, liberalen en socialisten. Het is duidelijk dat de godsvrede zelfs bij hun voormannen geen einde kon maken aan de oude tegenstellingen. Verantwoordelijken van het weekblad *De Belgische Socialist* – *Le Socialiste Belge*, dat in Nederland verscheen, werden na de oorlog veroordeeld. De Belgische imaginaire gemeenschap was een stevige realiteit, maar dat wiste de tegenstrijdige belangen en stromingen in haar schoot niet uit.

**« L'âme de la résistance sort des pavés mêmes »¹ ?
Quelques réflexions sur la manière dont les Bruxellois
sont entrés en guerre
(fin juillet 1914 - mi-août 1914)**

Benoît MAJERUS

La phrase prononcée par Vogel, directeur de l'enseignement à Bruxelles, en 1917 dans le cadre de la lutte contre la flamandisation des écoles bruxelloises, exprime l'importance de la rue comme lieu d'articulation d'idées, d'opinions, d'opposition. Plus encore qu'en période de paix, elle constitue un espace privilégié d'expression collective pendant le mois d'août 1914. Les vendeurs de journaux y proclament les nouvelles les plus récentes, les autorités communales y affichent leurs proclamations, le Royaume y montre sa détermination et ses forces, des hommes et des femmes – même s'ils ne se connaissent pas – y échangent les dernières nouvelles.

Comme l'écrit Jean Stengers, l'«image de la Belgique de 1914 est celle d'un peuple qui, soulevé d'indignation par la violation de la neutralité du pays, va faire front contre l'envahisseur dans un élan d'enthousiasme patriotique unanime»². En Allemagne, en France et en Grande-Bretagne où une vision similaire dominait la représentation de l'entrée en guerre, l'historiographie a récemment relativisé ce constat. Par une analyse nuancée, elle souligne que l'enthousiasme patriotique est un phénomène défini géographiquement – surtout dans les villes – et socialement – essentiellement porté par les classes moyennes³. La relecture des événements d'août 1914 à Bruxelles permet de différencier plusieurs temps dans la réaction populaire. En changeant de perspective par l'utilisation d'archives négligées jusqu'à aujourd'hui, une autre vision, moins uniforme, se dégage.

¹ Archives & Musée de la Littérature à Bruxelles, M.L. 3546; BAYET A., *Journal d'un Bruxellois pendant l'occupation allemande du 1^{er} septembre au 31 octobre 1917*, p. 4432.

² STENGERS J., « La Belgique », dans BECKER J.-J., AUDOIN-ROUZEAU S., *Les sociétés européennes et la guerre de 1914-1918*, Paris, 1990, p. 75.

³ Pour un résumé comparatif de cette nouvelle interprétation dans les trois pays: KRUSE W., *Eine Welt von Feinden. Der grosse Krieg 1914-1918*, Frankfurt a. M., 1997, pp. 159-166. Voir l'étude pionnière et très nuancée de DEVLEESHOUWER R., *Les Belges et le danger de guerre 1910-1914*, Louvain, 1958, pp. 273-284 notamment pour les jours précédant l'immédiat avant-guerre.

1. L'inquiétude populaire (28 juillet au 2 août 1914)

La fin du mois de juillet et le début du mois d'août sont marqués par une profonde inquiétude populaire. Contrairement à l'Allemagne où la mobilisation produit de longs cortèges patriotiques, les visages des miliciens belges sont plutôt marqués par la « résignation » comme l'écrivent aussi bien le *XX^e siècle* que l'*Indépendance belge*. Pour de nombreuses familles, la principale source de revenus disparaît d'un jour à l'autre avec le départ des hommes pour l'armée. Ce n'est que le 4 août qu'un arrêté royal apporte un premier remède: des indemnités versées pour toutes les familles des militaires belges sous les armes depuis le 1^{er} août 1914. Quant au nombre de volontaires, symbole de l'enthousiasme patriotique, les chiffres les plus divers circulent jusqu'à aujourd'hui⁴. Même si la guerre est à ce moment un souvenir lointain pour la plupart des Belges, la peur n'est pas absente pendant ces jours d'été comme en témoigne le ministre d'Amérique à Bruxelles: « The dim familiar streets seemed strangely deserted, and yet almost palpably panic and fear stalked through them »⁵.

Cette inquiétude sous-jacente peut facilement se transformer en mouvements de panique. Dès le 30 juillet, des files se forment devant les banques. Les gens veulent retirer leurs avoirs et changer leurs billets en valeurs plus sûres. Le 31 juillet 1914, vers 22 heures, 500 personnes campent encore (ou déjà?) devant la Banque nationale. Ces appréhensions ne sont d'ailleurs pas complètement dénuées de sens; en effet, le 4 août, la Banque Nationale ferme ses portes vers 13 heures alors que 2.000 personnes y font encore la queue. Dans les cafés, les clients paient avec de gros billets, en espérant recevoir de la monnaie. Les tenanciers des établissements refusent ce paiement, le bruit se répandant que les billets n'ont plus de valeur⁶.

⁴ Dans le même livre (!), Jean Stengers parle de 20.000 volontaires (p. 152), Eliane Gubin de 30.000 (p. 166); STENGERS J., GUBIN E., *Histoire du sentiment national en Belgique des origines à 1918. Le grand siècle de la nationalité belge. De 1830 à 1918*, Bruxelles, 2002. VAN CAUBERGH P., *Le début de la Première Guerre mondiale à Bruxelles (fin juillet-décembre 1914)*, mémoire de licence présenté à l'UCL, 1985, de son côté, avance le chiffre de 12.000 volontaires (p. 85). L'étude la plus fouillée sur la question avance le chiffre de 18.000 à 20.000 volontaires: MARCHANT H., *Historique des troupes territoriales en Belgique en 1914. Groupement Clooten (Gardes civiques, Gendarmerie, Corps de Volontaires)*, s.d., s.l., p. 12-13.

⁵ WHITLOCK B., *Belgium under the German Occupation. A Personal Narrative*, volume 1, Londres, 1919, p. 33.

⁶ AVB, Fonds administratif, Archives de la Police, Guerre 1914-1918 (Pol 14-18), boîte 478; télégramme du 4 août 1914 par Ledoux à la Division Centrale et Pol 14-18, boîte 414; rapport du 31 juillet 1914 établi par le commissaire-adjoint de la 2^e division.

À partir du 1^{er} août, cette panique monétaire s'accompagne d'une panique alimentaire. La peur d'un épuisement des ressources de la Belgique se répand très vite; la population se rue dans les magasins qui, eux, n'hésitent pas à augmenter leurs prix. Le 2 août une boulangerie est complètement détruite au centre de la ville. Des marchands ambulants sont pillés. Le même jour, un rapport inquiétant arrive sur le bureau du bourgmestre: « Au bas-fond des protestations se sont déjà fait entendre, les pommes de terre étant d'un prix inabordable pour les gens du quartier. Il règne à ce point de vue un véritable affolement dans la population. Des incidents graves sont à craindre car les habitants exaspérés par les honteuses spéculations qui se font jour pourraient en arriver aux pires extrémités»⁷. Le lendemain, au marché, place de la Bourse, les incidents prennent une telle ampleur qu'un agent de police doit dégainer son sabre pour mettre fin aux désordres, intervention qui fait un blessé⁸. Si ces deux phénomènes sont évidemment liés au contexte urbain, le sentiment de résignation est probablement encore plus répandu à la campagne où la mobilisation tombe en pleine récolte.

Dès le 31 juillet, ces peurs se mélangent au patriotisme, un patriotisme cependant encore assez vague et en partie stimulé par les médias. Ainsi des films d'actualités qui montrent l'armée française provoquent des manifestations de sympathie. La première manifestation dans la rue est d'ailleurs organisée le 2 août par des Français. Le même jour, le bourgmestre interdit par arrêté tout rassemblement ayant pour objet de témoigner des sentiments de sympathie ou d'antipathie à l'égard de l'un ou l'autre pays étranger⁹. Pour empêcher les rassemblements, la vente de journaux à la criée est interdite le lendemain. Des troubles plus sérieux éclatent dans l'après-midi au moment où le propriétaire allemand du magasin Tietz affiche des drapeaux allemands; à partir de ce moment jusque tard dans la nuit des groupes de manifestants traversent le centre de Bruxelles. Ce n'est que vers minuit que le calme revient¹⁰.

Face à cette effervescence dans la rue, une panoplie de mesures est prise par les autorités. D'abord, le bourgmestre fait appel à la gendarmerie.

⁷ AVB, Pol 14-18, boîte 414; rapport du 2 août 1914 de Ledoux au bourgmestre ('Très urgent').

⁸ AVB, Pol 14-18, boîte 478; rapport du 3 août 1914 du Service des marchés à la Division Centrale.

⁹ *Bulletin communal - année 1914. Documents officiels*, Bruxelles, 1914, p. 110. Dans ce contexte, il est intéressant de relever les problèmes de communication qui existent à l'époque. Le 1^{er} août, le ministre de l'Intérieur Paul Berryer invite les bourgmestres à interdire tout rassemblement et les spectacles cinématographiques comportant des scènes militaires. La lettre arrive seulement le 5 août à l'Hôtel de Ville de Bruxelles. AVB, Pol 14-18, boîte 519; lettre du 1^{er} août 1914 du gouverneur du Brabant aux bourgmestres de la province.

¹⁰ AVB, télégrammes du 3 août envoyés par l'Hôtel de Ville à la 3^e division de police.

Pendant le dix-neuvième siècle, les bourgmestres de Bruxelles ont fait preuve d'une grande réticence à réquisitionner la gendarmerie dont ils considéraient l'intervention comme une restriction à l'autonomie communale. Ensuite, la police bruxelloise est mise en état d'alerte. Les agents échangent leur bâton contre un sabre et un revolver suite à plusieurs manifestations qui se sont produites devant des établissements à cause de la hausse du prix des denrées alimentaires¹¹. Le travail judiciaire effectué par la police communale est partiellement mis en veilleuse¹². À partir du 3 août, le service des marchés n'intervient plus uniquement de manière répressive contre les pillleurs, mais aussi en amont contre les marchands. Ainsi plusieurs paysans qui vendent ce jour-là les 100 kilos de pommes de terre à 25, 30 et 35 francs sont amenés au commissariat. Cette mesure d'intimidation sert d'exemple et les prix retombent d'ailleurs assez vite à 9-11 francs par 100 kilos¹³. Le même jour une commission des denrées alimentaires est créée par le collège échevinal qui va acheter des vivres de première nécessité en gros pour les revendre ensuite à la population, les premiers magasins communaux s'ouvrant le 13 août. Le 3 août, la garde civique est mobilisée. Elle sera employée comme force supplétive de la police communale. Des pelotons sont entre autres placés à l'usine d'essence à Haeren, devant le palais royal, dans l'Hôtel de Ville et devant les légations d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie. Finalement, le bourgmestre reçoit le même jour le concours d'une entreprise privée de surveillance, la Ronde de Nuit, qui met 175 personnes à sa disposition, aide acceptée malgré la méfiance régnant avant la guerre entre la police communale et ces entreprises¹⁴.

2. *Le temps de la mobilisation populaire (3 août au 7 août 1914)*

Le 4 août 1914 est marqué par le discours du Souverain devant les deux Chambres. La venue du Roi est précédée de l'arrivée de la Reine et des enfants royaux. Lorsque ces derniers apparaissent « l'enthousiasme devient du délire »¹⁵. Il y aura une assistance nombreuse le long du trajet que parcourt la famille royale. Après ce premier « acte officiel », la foule se rassemble devant

¹¹ AVB, Pol 14-18, boîte 519; rapport du 3 août 1914 établi par le commissaire-adjoint de la 3^e division.

¹² « les informations judiciaires seront traitées succinctement par le parquet se réservant de les compléter dès que les circonstances le permettront » (c'est nous qui soulignons), AVB, télégramme du 3 août 1914.

¹³ AVB, Pol 14-18, boîte 478; rapport du 3 août 1914 établi par le service des marchés.

¹⁴ AVB, Pol 14-18, boîte 519; note du 3 août 1914 d'Adolphe Max et KEUNINGS L., « Veilleurs et détectives privés à Bruxelles, de l'Indépendance à 1914 », dans *Le Folklore brabançon*, N° 233, mars 1982, p. 107.

¹⁵ VIERSET A., *Mes souvenirs sur l'occupation allemande en Belgique*, Paris, 1932, p. 7.

le Ministère de la Guerre, où Broqueville livre un discours public du haut du balcon, discours destiné à mobiliser la population. Le ministre de la Grande-Bretagne livre le témoignage suivant: « The energy, discipline, courage, patriotism and self-sacrifice of all *classes* are beyond all praise »¹⁶. Mais les témoignages proviennent essentiellement de l'élite sociopolitique et... d'hommes. En analysant de plus près les photos prises le 4 août, on constate un grand nombre d'hommes dont les vêtements trahissent plus l'appartenance à la bourgeoisie ou à la petite bourgeoisie qu'au monde ouvrier; de même les femmes y sont peu apparentes. « Mardi 4. Couru toute la journée pour faire des approvisionnements. Il y va de notre sécurité personnelle, aussi nous travaillons ferme »¹⁷. Cet extrait d'un journal personnel d'une femme témoigne du fait que la colère ressentie face à l'invasion allemande peut passer à l'arrière-plan par rapport à des soucis plus quotidiens. Néanmoins, on voit dès le 4 août un détournement partiel, un transfert de l'attention des problèmes alimentaires et monétaires vers l'expression d'un nationalisme « populaire ». La tension qui s'est accumulée depuis fin juillet et qui s'est exprimée partiellement dans ces mouvements de panique, trouve maintenant un autre exutoire sans que la situation monétaire et alimentaire se soit améliorée notablement.

À Bruxelles, la première victime de cette mobilisation populaire est la communauté allemande¹⁸. Les émeutes à caractère germanophobe éclatent dès le 3 août, mais ne prennent leur véritable essor qu'à partir du 4; elles s'arrêtent le 8 août. Cette interruption n'est pourtant pas liée à un refroidissement spectaculaire de l'ardeur populaire, mais à l'expulsion de presque tous les Allemands, par ordre du gouverneur militaire de Bruxelles. Rassemblés au Cirque royal, au moins 9.100 Allemands vont être embarqués à partir du 7 août dans des trains en direction des Pays-Bas. L'étendue de ces expulsions apparaît en comparant ce nombre (plus de 9.000 en quelques jours pour l'agglomération bruxelloise) à celui des expulsés étrangers dans les

¹⁶ Cité d'après STENGERS J., *op. cit.*, 1990, p. 84; je souligne.

¹⁷ Archives de l'auteur; journal personnel d'une Bruxelloise.

¹⁸ En 1910, 16.151 Allemands habitent dans l'arrondissement de Bruxelles où ils constituent le deuxième groupe d'étrangers et forment 1,5% de la population totale. Il y existe cependant de fortes différences dans la répartition spatiale de cette population. Dans cinq communes leur nombre dépasse le millier, la ville de Bruxelles en hébergeant le plus (4.944 ce qui représente un peu plus de 3% de la population totale). À partir des années 1890, la communauté allemande acquiert une plus grande visibilité dans l'agglomération bruxelloise grâce à son pouvoir économique croissant et au dynamisme de ses associations. Après la guerre, la communauté allemande dans l'arrondissement de Bruxelles est réduite à 2.011 membres.

années précédant la guerre. Il oscille entre 8.000 et 10.000 par an pour toute la Belgique¹⁹.

La localisation des troubles anti-allemands sur la carte de Bruxelles induit trois remarques. D'abord, la grande majorité des cas enregistrés se situent le long de l'axe boulevard Lemonnier, boulevard Anspach, boulevards Jacqmain – Max (actuelle dénomination), axe tracé selon un raisonnement haussmannien lors du voûtement de la Senne. Sur cette ligne se trouvent deux places (la Bourse et la place de Brouckère) qui constituaient au XIX^e siècle des hauts lieux de sociabilité urbaine. Ces boulevards ont donc en partie été accaparés par certaines couches de la société pour y exprimer leurs sentiments collectifs. Un nombre assez important de manifestations se déroulent dans le triangle formé par la rue de Laeken, l'avenue du Boulevard et le boulevard Adolphe Max. Ce quartier est connu pour une autre activité où la rue joue un rôle important, à savoir la prostitution²⁰. On peut avancer l'hypothèse que plus un espace urbain est un lieu public, plus des conflits potentiels sont aussi réglés dans la rue. Finalement, il n'y a pas nécessairement corrélation entre la répartition spatiale des Allemands dans l'agglomération bruxelloise et le nombre d'exactions commises (tableau 1).

Tableau 1 - Comparaison entre la répartition de la population allemande à Bruxelles et les exactions anti-allemandes²¹

	<i>Bruxelles</i>	<i>Schaerbeek</i>	<i>Saint-Gilles</i>	<i>Saint-Josse</i>	<i>Anderlecht</i>	<i>Molenbeek</i>
% de la population allemande de l'agglomération bruxelloise	32%	14%	10%	8%	8%	6%
% d'exactions dans l'agglomération bruxelloise	50%	5%	5%	33%	11%	4%

¹⁹ L'afflux des Allemands au Cirque Royal dépasse toutes les attentes. Dans un premier temps, le gouvernement belge n'avait prévu des trains que pour 2.500 personnes. Le rapatriement qui devait se dérouler en un jour, en prenait plusieurs: WHITLOCK B., *op. cit.*, pp. 54-58. Sur les expulsions d'étrangers avant 1914: CAESTECKER F., *Alien policy in Belgium 1840-1940. The Creation of Guest Workers, Refugees and Illegal Aliens*, Oxford, 2000, p. 295.

²⁰ MAJERUS B., « La prostitution à Bruxelles pendant la Grande Guerre: contrôle et pratique », dans *Crime, Histoire & Sociétés*, VII (1), 2003, p. 5-42.

²¹ *Bericht über die Schiedsgerichte, die vom Generalgouverneur in Belgien zur Feststellung der Schadenersatzpflicht der belgischen Gemeinden für im August 1914 verübte Pöbelschäden gebildet wurden*, s.l., s.d.; un exemplaire a été trouvé dans: Bundesarchiv Berlin, Reichsministerium des Innern R1501-19546.

La grande majorité des actes anti-allemands n'est pas dirigée contre des personnes, mais contre les commerces. L'exemple le plus connu est celui du Grand Magasin Tietz qui avait inspiré de nombreuses craintes dans les classes moyennes d'avant-guerre. C'est donc une cible pouvant s'expliquer par des frustrations économiques. Mais en réalité, les manifestants s'en prennent essentiellement aux lieux de sociabilité de la communauté « ennemie » à savoir les nombreux cafés tenus par des citoyens d'Outre-Rhin. Précisément, ceux-ci sont situés dans l'espace public transformé au cours de ces journées d'août en un vaste plébiscite quotidien en faveur de la Belgique. Par leurs noms (Alt Heidelberg, Rhenania, hôtel Austria, Weinstube...), ces établissements dérangent la frénésie noir jaune rouge qui s'empare de la capitale à partir du 4 août. La librairie allemande, établie à la Galerie du Commerce, est deux fois la cible d'une tentative d'incendie. Il est évident que dans ce cas, il ne suffit pas de détruire l'enseigne du magasin, mais qu'il faut faire de même pour le contenu, à savoir les livres considérés comme autant de vecteurs de ce qui définit l'ennemi. Parfois, les manifestants entrent dans le café et détruisent aussi le décor intérieur. Les vols sont toutefois très rares pendant ces jours. Il ne s'agit donc pas d'émeutes socio-économiques *stricto sensu*, même si cet élément n'est bien sûr pas complètement absent.

Les personnes individuelles forment un deuxième groupe important de victimes. À côté d'Allemands, on trouve aussi des Autrichiens, des Luxembourgeois ou des Néerlandais. Le critère linguistique, un des éléments clés de l'identité nationale, montre vite ses limites comme en témoigne une lettre anonyme qui dénonce une famille allemande : « Le mari sort le matin et rentre le soir tard (...) Ils [les membres de la famille] parlent le français sans accent ». L'ennemi réussit ainsi, par une intégration trop réussie, à devenir invisible, mais l'auteur de la lettre dispose d'autres indices pour dénigrer l'Autre : « le type de race [allemande] », « à mine même suspecte »²²... sont des signes qui indiquent clairement l'Allemand. Les tentatives de la population « ennemie » de s'identifier avec la cause nationale sont très mal perçues : le 5 août 1914, l'école allemande, rue des Minimes, affiche le drapeau belge. Assez rapidement un demi-millier de personnes s'y rassemblent pour protester contre cette « usurpation » d'identité par une institution qu'elles estiment représentative de la forte présence germanique.

Du 3 au 7 août, les forces de l'ordre observent chaque jour des rassemblements de personnes qui agissent par bandes. Le premier jour, il s'agit de 2.000 manifestants ; le lendemain ce groupe compte d'abord entre 300 et 500 personnes. Dans la soirée, il rassemble jusqu'à 3.000 individus qui

²² AVB, Pol 14-18, boîte 519 ; lettre anonyme du 6 août 1914 à Crespin, commissaire de la Division Centrale.

traversent le centre de la ville en cassant des enseignes allemandes²³. Dès le lendemain, les cortèges de masse deviennent moins fréquents et réunissent moins de monde. À part ces grandes concentrations, de nombreuses petites grappes parcourent la ville, se formant dès que quelque chose « se passe ». Les attaques dirigées contre des Allemands sont très rarement le fait d'une personne seule, mais fréquemment un phénomène de groupe.

Dans les rapports de police, l'identification des individus participant à ces manifestations reste très floue: « un groupe de manifestants », « on », « un inconnu », « des manifestants ». Deux désignations, « gamins » et « jeunes gens », apparaissent cependant régulièrement. Ces quelques indications ne nous permettent pas de préciser la composition sociale des participants. Deux hypothèses peuvent néanmoins être avancées. D'abord, la présence de jeunes peut s'expliquer par le fait que ce sont eux qui disposent le plus de temps libre. En France et en Allemagne, cette catégorie d'âge est aussi souvent porteuse de l'agitation nationaliste²⁴. Mais on peut néanmoins se poser la question de savoir si ce n'est pas une stratégie (consciente ou inconsciente?) de la part de la police pour minimiser l'importance des troubles. Dans un contexte différent, Thomas Lindenberg a relevé cette construction sémantique pour « neutraliser » des événements²⁵. En se basant sur les personnes arrêtées pour « désordre » ou « bris de clôture » entre les 4 et 8 août 1914 par la 3^e division de police, cette dernière hypothèse se trouve renforcée : certes parmi les premiers écroués se trouvent deux jeunes de 16 et 17 ans, mais la moyenne d'âge est de 30 ans. Pour onze des vingt hommes (aucune femme), la profession est indiquée : on y trouve quatre ouvriers, deux journalistes, deux colporteurs, un garçon de café, un garçon de course et un coiffeur²⁶.

Si les 3 et 4 août, les désordres sont spontanés, un léger changement intervient à partir du 5. Certes, les événements gardent leur caractère de spontanéité et ne sont pas accaparés par un mouvement nationaliste. Mais, par-ci, par-là apparaissent des signes d'une certaine préméditation. Ainsi deux individus se promènent dans la rue de Flandre avec un calicot sur lequel est inscrit « La patrie en danger. Tous debout pour leur casser la gueule »²⁷.

²³ AVB, télégrammes du 3 et 4 août 1914 envoyés par la Division Centrale à la 3^e division.

²⁴ BECKER J.-J., 1914: *Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, 1977, pp. 30-38 et VERHEY J., *Der 'Geist von 1914' und die Erfindung der Volksgemeinschaft*, Hamburg, 2000, pp. 56-57.

²⁵ LINDENBERGER Th., *Strassenpolitik. Zur Sozialgeschichte der öffentlichen Ordnung in Berlin 1900 bis 1914*, Bonn, 1995, pp. 398-399.

²⁶ AVB, livre de permanence de la 3^e division de police.

²⁷ AVB, télégramme du 5 août 1914 envoyé par la 3^e division à la Division Centrale.

Cette chasse aux Allemands témoigne en fait d'une résurgence de la pratique du charivari. Cette forme de sanction symbolique destinée à punir la transgression d'une règle le plus souvent non écrite et « épurer » ainsi la communauté locale d'un élément perturbateur, s'était essouffée dans la seconde moitié du XIX^e siècle²⁸. Le bruit, l'anonymat, la spontanéité, la violence « limitée », les destructions symboliques sont autant d'éléments qui traduisent le retour de cette ancienne forme d'action collective. L'élément moderne de ces manifestations se retrouve dans la définition des « victimes ». Celles-ci n'ont pas particulièrement manqué à une norme, mais, indépendamment de leur comportement individuel, elles sont stigmatisées pour attenter par leur seule présence à la cohésion de la communauté « nationale ». Jusqu'à ce moment, cette dernière n'avait jamais connu un tel investissement en Belgique. Ces mouvements de foule sont les signes précurseurs d'un certain raidissement nationaliste... qui se traduira par une législation plus restrictive après 1918²⁹. Ils témoignent aussi de cette « culture de guerre » (Audoin-Rouzeau, Becker) naissante qui se caractérise par une antinomie extrême entre le Soi-Même (dans ce cas la Nation) et l'Autre³⁰.

Les émeutes s'accompagnent d'une « crise rumorale » (Ploux). Certes, la presse écrite constitue la principale source d'information pour la population. Mais en période de troubles, d'autres modes de transmission des nouvelles acquièrent de l'importance. Dès le début d'août, les rumeurs les plus diverses circulent. En cette période d'incertitude, elles assouviennent le besoin d'informations, rôle que les canaux traditionnels ne sont plus à même de remplir. La rumeur offre un cadre d'interprétation alternative qui recourt entre autres à des expériences, même lointaines, de situations assimilables. Ainsi une des rumeurs les plus précoces est celle de l'empoisonnement de l'eau de l'Intercommunale par des Allemands: elle apparaît dès le 4 août. Cette reformulation d'une peur ancienne – empoisonnement des eaux des puits – sera présente pendant toute cette première moitié du mois³¹.

À côté de cette définition « négative » de l'identité (contre l'Étranger), la patrie belge est aussi mise à l'honneur à partir du 4 août. Avant

²⁸ DENECKERE G., *Sire, het volk mort. Sociaal protest in België (1831-1918)*, Anvers, 1997. Pour une discussion plus approfondie de ce concept: voir l'article d'Antoon Vrints dans ce volume.

²⁹ DE MEESTER T., « De Natie onder Vuur. De impact van de Eerste en de Tweede Wereldoorlog op de juridische afbakening van het 'eigen volk' », dans *Cahiers d'Histoire du Temps Présent*, 3, 1997, pp. 71-94 ainsi que l'article de Frank Caestecker dans ce volume.

³⁰ La notion de culture de guerre a beaucoup perdu de son utilité par une utilisation tout azimut. Dans le contexte des émeutes anti-allemandes, elle garde sa fonctionnalité.

³¹ PLOUX F., *De bouche à l'oreille. Naissance et propagation des rumeurs dans la France du XIX^e siècle*, Paris, 2003, p. 58.

cette date, les manifestations en faveur de la Belgique sont très rares. La population chante la Marseillaise et arbore le drapeau français; la Brabançonne et les couleurs belges sont la plupart du temps absentes. Le 4 août, un changement important devient perceptible. Il semble bien que la mise en scène du cortège royal ait réintégré dans le champ populaire ces « lieux de mémoire » majeurs que constituent l'hymne national et le drapeau. La ville entière est largement pavoisée aux couleurs noir, jaune et rouge. Contrairement à différentes craintes exprimées dans la première moitié de l'année 1914, aucun mouvement d'opposition à la guerre ne se manifeste parmi la population bruxelloise. Néanmoins, si cette éruption est signe de l'indignation provoquée par l'invasion, la dimension du patriotisme *affiché* ne doit pas être confondue avec les véritables sentiments de la population. Comme le note le directeur du cabinet du bourgmestre de Bruxelles « il est dangereux de circuler en ville sans avoir à la boutonnière les couleurs rouge, jaune et noir³² ». La norme sociale imprègne une certaine homogénéisation de l'espace public.

Tout au long de ces journées, il devient de plus en plus évident que la police communale est dépassée. Les autorités se retrouvent dans une situation paradoxale. D'une part, les manifestations contribuent à renforcer leur légitimité, étant les représentants de cette Belgique que la population semble tellement chérir. D'autre part, elles troublent l'ordre jusqu'à mettre en question le « monopole de violence » de l'État. Très tôt, le bourgmestre de Bruxelles y voit plus d'inconvénients que d'avantages. Dès le 4 août, il déclare que « [d]ans une période comme celle-ci, le patriotisme ne consiste pas à organiser des manifestations tumultueuses, qui ne peuvent que causer du désordre dans les rues »³³.

Presque 40% des agents de la police communale ont été embrigadés dans l'armée. La garde civique et la gendarmerie joueront donc un rôle non négligeable dans le maintien de l'ordre. À partir du 4 août, la liste des lieux à surveiller par la garde civique devient de plus en plus longue³⁴. Si celle-ci réussit à compenser numériquement l'absence d'une partie du corps de police, elle se caractérise également par son manque de professionnalisme. Ainsi lors du passage du Roi, rue de la Loi, des gardes civiques s'attaquent à un particulier qui ne s'est pas découvert devant le souverain: le *quidam* en

³² VIERSET A., *op. cit.*, p. 13.

³³ Discours d'Adolphe Max, séance du conseil communal le 4 août 1914; *Bulletin communal de la Ville de Bruxelles*, Bruxelles, 1914, p. 630.

³⁴ Dans la nuit du 7 au 8 août 1914, elle est responsable de 40 lieux, situés partout dans la ville de Bruxelles. AVB, Pol 14-18-519; 'Répartition de la garde civique - Service du 7 au 8 août 1914'.

question est en fait un gendarme attaché au service de surveillance du Roi. Parallèlement, la gendarmerie est également mobilisée; elle apporte un « plus » qualitatif et quantitatif important. Plus de mille gendarmes sont placés sur les lieux stratégiques de la capitale (e.a. 200 à l'Hôtel de Ville, 100 à la Bourse...) ³⁵.

3. Le temps de l'espionnite (7 août au 17 août)

Si précédemment, l'Allemand était la cible des pulsions populaires, un nouvel « ennemi intérieur » apparaît : l'espion. Dès le 6 août, et la diminution des excès contre les sujets allemands vu leur disparition progressive de la rue, cette nouvelle figure gagne en puissance. Certes, « Allemand » et « espion » peuvent se superposer, mais dans un deuxième temps, le dernier motif devient prépondérant.

Ainsi chaque homme se trouvant sur le toit d'une maison est soupçonné d'installer un système de TSF. Une voiture qui roule vite sans avoir de drapeau officiel paraît suspecte. Comme on peut s'en douter des Belges deviennent aussi victimes de l'espionnite. Le 7 août, deux Bruxellois sont attaqués, l'un parce qu'il « est pris pour un espion allemand », l'autre « parce qu'on la prend pour une allemande » ³⁶. L'avancée des troupes ennemies (ré)alimente les rumeurs. La population entière semble participer à cet auto-contrôle, la plupart des affaires d'espionnage dont le Parquet de Bruxelles est saisi venant soit de la garde civique soit de particuliers. Les bureaux de police sont complètement débordés. Un quart des télégrammes qui partent ou arrivent à la 3^e division ces jours-là concernent directement des affaires d'espions. Or, d'après le Parquet, les affaires transférées à l'auditeur militaire sont peu nombreuses, ce qui montre le peu de sérieux de la plupart des accusations.

Tableau 2 - Nombre d'informations ouvertes du chef d'espionnage et de détention d'appareil de TSF au Parquet de Bruxelles entre le 6 août et le 16 août ³⁷

Journée	6 août	7 août	8 août	9 août	10 août	11 août	12 août	13 août	14 août	15 août	16 août
nombre	116	128	152	88	48	67	56	60	57	54	42

³⁵ AVB, Pol 14-18-478; rapport du 4 août 1914 établi par Gilta pour la Division Centrale et télégramme du 6 août 1914 envoyé par la Division Centrale à la 3^e division.

³⁶ Archives Générales du Royaume, I 293-43; enquête sur les brutalités commises à l'égard de sujets allemands au moment de la déclaration de guerre, août 1914-1915.

³⁷ *Ibidem*.

Certaines forces de l'ordre participent d'ailleurs de manière directe à cette chasse à l'espion. Il devient dès lors évident que la garde civique constitue plus un facteur de désordre que d'aide. Elle procède à de nombreuses arrestations arbitraires sur simple indication de la population. La police communale commence même à dresser procès-verbal contre des gardes civiques. Le 9 août, elle doit par exemple intervenir pour arrêter une fusillade qui a éclaté; des gardes civiques croient avoir débusqué un espion qui tire sur eux, mais après vérification, il ressort qu'ils ont visé une cheminée³⁸. Des tensions naissent très vite entre la garde et la police communale. Cette rivalité paralyse parfois l'action des forces de l'ordre³⁹. Mais contrairement à la chasse aux Allemands où le bourgmestre de Bruxelles a appelé au calme, les suspicions d'espionnage ne se voient opposer aucun frein. Les autorités nationales sont d'ailleurs prises au dépourvu. C'est seulement le 4 août qu'un projet sur le délit d'espionnage est adopté par la Chambre. Deux jours plus tard, un appel lancé par Van Hyfte, gouverneur militaire de la province de Brabant, qui déclare que le « Code pénal militaire sera appliqué dans toute sa rigueur pour faits d'espionnage »⁴⁰, est affiché à travers la ville. Les journées suivantes, plusieurs autres affiches sont consacrées à ce « danger » et alimentent une véritable hystérie.

L'espionnage est donc partagée aussi bien par la population que par les autorités nationales et communales. Or, ce phénomène ne semble pas tellement témoigner d'un problème « réel », mais se développe dans un système de représentations où l'espion devient un signifiant pour les incertitudes qui tenaillent la population. Le traquer permet d'abord de mener un combat intérieur dans une situation où les deux acteurs (autorités et population) subissent plus les événements qu'ils n'arrivent à les marquer⁴¹. Ensuite, l'espionnage constitue une preuve supplémentaire de la sournoiserie allemande. Les Allemands sont perçus comme ne menant pas un combat loyal à l'ancienne, les atrocités l'ayant démontré à un autre niveau.

³⁸ AVB, Pol 14-18, boîte 519; rapport du 8 août 1914 établi par la 3^e division et Pol 14-18, boîte 478; rapport du 9 août 1914 établi par la 5^e division à la Division Centrale.

³⁹ Ainsi des membres de la garde civique refusent à des policiers le passage du périmètre de sécurité autour de la Banque nationale. AVB, Pol 14-18, boîte 478; télégramme du 9 août 1914 par Gilta à la Division Centrale.

⁴⁰ AVB, Pol 14-18, boîte 519; déclaration du 6 août 1914 par Van Hyfte.

⁴¹ Voir à cet effet la constatation révélatrice de Vierset : « En attendant les résultats de la violente bataille d'aujourd'hui la foule s'occupe surtout de la chasse aux espions »; VIERSET A., *op. cit.*, p. 16; Une approche stimulante sur l'image de l'espion, aussi en temps de guerre, est présentée par: ALTENHÖNER F., « 'Spionitis' - reale Korrelate und Deutungsmuster der Angst vor Spionen, 1900-1914 », dans RAMMERT W. (éd.), *Kollektive Identitäten und Kulturelle Innovationen: ethnologische, soziologische und historische Studien*, Leipzig, 2001, pp. 77-91.

La militarisation de la population civile inaugurée par la mobilisation générale et la convocation de la garde civique, se trouve encore renforcée. Les mouvements scouts sont utilisés pour pallier le système de communication défaillant. En même temps, des membres de la bourgeoisie bruxelloise proposent leurs services pour concourir au maintien de l'ordre⁴². L'idée de créer une garde bourgeoise fait son apparition dès le 4 août 1914; l'initiative vient des socialistes (De Brouckère), indice supplémentaire de la volonté de la gauche d'intégrer la communauté nationale⁴³. Pour ne pas paraître suspectes, de nombreuses personnes veulent participer à « l'effort de guerre ». Les uniformes, les brassards, les drapeaux et autres symboles distinctifs pullulent jusqu'à rendre inutiles ces symboles d'autorité.

Conclusion

Comment les Belges sont-ils entrés dans la guerre? L'historiographie belge a donné jusqu'ici – en se basant sur des témoignages provenant d'une élite sociopolitique – une réponse claire : « une population tout entière dressée derrière son roi »⁴⁴, mais ressemblant à une image d'Epinal. Or, une analyse de la rue permet de nuancer le constat. On ne pourra plus parler d'une « exception belge ». La plupart des phénomènes – peur lors de la mobilisation, paniques monétaire et alimentaire, exactions contre les étrangers, espionnage – sont communs aux pays voisins. Pendant les journées précédant et suivant le 4 août, la rue devient le témoin de trois phénomènes qui marquent le début des hostilités :

1. L'espace public est d'abord un des lieux que les autorités nationales ont choisi pour montrer leur mobilisation. À côté du cortège du Roi précédé de sa famille vers le Palais de la Nation, le discours public de Broqueville s'adresse particulièrement aux personnes dans la rue. Ceci témoigne de l'importance que la sphère publique a prise.
2. Le patriotisme n'est pas absent de ces journées. La violation de la neutralité belge par l'Allemagne ressoude la Nation. Être pacifiste lorsque l'ennemi se trouve aux portes est difficile à justifier. Les dirigeants des deux groupes

⁴² Le directeur d'une fabrique d'appareil d'éclairage met en tout 9 hommes à la disposition des autorités pour « exécuter les ordres que vous jugerez indispensable (...). Ils porteront (sic) un bonnet de police à bande gros bleu et floche bleu et un brassard avec initiales s.a.c. ». AVB, Pol 14-18, boîte 478; lettre du 14 août 1914 du directeur de « G. Gillon et Cie » au commissaire de la Division Centrale.

⁴³ AVB, Pol 14-18, boîte 519; lettre du 5 août 1914 par l'échevin des travaux publics au bourgmestre. La garde bourgeoise ne sera instituée qu'à partir du 22 août 1914.

⁴⁴ STENGERS J., GUBIN E., *op. cit.*, p. 165.

potentiellement centrifuges, les socialistes et les nationalistes flamands, choisissent la Belgique comme leur patrie. Drapeau, cocarde et hymne national sont à l'honneur. Les observateurs tant belges qu'étrangers sont frappés par cette unanimité. Les rues de Bruxelles sont un des hauts lieux de l'expression de ce sentiment. D'ailleurs, on connaît mal ce qui se passe dans les autres villes ou dans le monde rural⁴⁵.

3. Mais nous ne qualifierions pas nécessairement ce patriotisme d'enthousiaste. Dans les rues de la capitale, il s'exprime plutôt par un nationalisme à la fois agressif, témoignage de la peur, et hésitant. D'abord, comme le montrent les jours précédant le 4 août, les rues sont plus marquées par la panique que par un patriotisme visible qu'on semble d'ailleurs avoir peine à définir. C'est seulement à partir du 4 août, que la symbolique *belge* fait son apparition. Ensuite, les exactions commises contre les Allemands représentent une des premières manifestations xénophobes en Belgique, ce qui témoigne d'une exacerbation du sentiment national. Les immigrés d'outre-Rhin sont symboliquement et physiquement exclus de la communauté nationale. L'espionnage qui se superpose à la chasse aux Allemands à partir du 6 août témoigne des profondes inquiétude et incertitude de la population. Cette « hystérie » qui brouille les limites entre le front et l'arrière est une des caractéristiques de la guerre totale⁴⁶. Indirectement, elle mobilise la population et homogénéise la nation en créant un ennemi commun à l'extérieur de la communauté nationale. L'importance de la figure de l'Autre dans la construction d'une identité y apparaît clairement⁴⁷.

⁴⁵ Une analyse systématique des nombreuses chroniques locales apparues dans l'immédiat après-guerre pourrait déjà conduire à une première vue d'ensemble intéressante : voir par exemple : DE THIER J., GILBART O., *Liège pendant la grande guerre*, 4 vol, Liège, 1919 ou LEMAIRE A., *L'invasion allemande au Pays de Charleroi*, Bruxelles, 1929.

⁴⁶ Sur le concept de guerre totale, voir CHICKERING R., FÖRSTER S., *Great War, Total War. Combat and mobilization on the Western Front, 1914-1918*, Washington, 2000.

⁴⁷ Je tiens à remercier l'équipe de l'École Doctorale de l'EHESS qui m'a permis de 'tester' quelques-unes des idées ici formulées dans le cadre de leurs journées interdisciplinaires « Théories et pratiques de la violence contemporaine » (28 et 29 novembre 2002). Ma communication (avec Antoon Vrints) portait le titre « Manifestation ou charivari? Les émeutes anti-allemandes à Anvers et Bruxelles en août 1914 ». Fabrice Maerten et Alain Colignon m'ont aidé à transcrire ces idées dans un français lisible.

“Moffen buiten!”

De anti-Duitse rellen in augustus 1914 te Antwerpen¹

Antoon VRINTS

1. Inleiding

In oorlogstijd laaien nationalistische sentimenten doorgaans hoog op. De algemene patriottische reactie van de Belgische bevolking op de Duitse inval in 1914 illustreert deze algemene vaststelling uitstekend. Historici benadrukken terecht de “ongekende” geest van nationale samenhang die zich op 4 augustus 1914 van het gehele land meester maakte². Veel minder aandacht bestaat er in de historiografie voor de xenofobe keerzijde van het hoogtepunt van het Belgisch nationaal gevoel. Immers, de verontwaardiging over de schending van België's neutraliteit, wekte bij brede lagen van de bevolking uitgesproken haatgevoelens op tegen al wat Duits was. Het anti-Duitse ressentiment was ongetwijfeld een centraal element in de Belgische *Augusterlebnis*.

Verhelderend voor het ambigue karakter van het Belgische nationale gevoel in augustus 1914, zijn de opvattingen van de Nederlandse socioloog Ton Zwaan³. Hij definieert nationalisme als sentiment als een “diffuus gevoel van verbondenheid en toebehoren, van solidariteit, loyaliteit en identificatie”. Hij omschrijft het verder als een wij-gevoel, waarbij het “wij” verwijst naar de natie, hoe deze ook in specifieke gevallen mag afgebakend zijn. Essentieel is het gegeven dat er afgegrensd wordt. Het nationalistisch gevoel is dus niet alleen een positief sentiment van verbondenheid, maar impliceert tegelijkertijd een negatief sentiment van uitsluiting. Voor (etnische) minderheden betekent de hausse van nationalistisch gevoel in oorlogstijd dan ook meestal slecht nieuws. Immers, door hun positie in de (figuurlijke) marge van de natie, worden ze dan buiten de nationalistische consensus gesloten. In het bijzonder geldt dit voor groepen die geconfronteerd worden met een conflict tussen het

¹ Mijn bijzondere dank gaat uit naar Maarten van Alstein voor het ter beschikking stellen van archiefnotities en naar Veerle Vanden Daelen en de deelnemers van de studiedagen “Théories et pratiques de la violence contemporaine, EHESS, 28-29/11/02” voor hun kritische bemerkingen bij een eerdere versie van deze tekst.

² STENGERS J., “La Belgique”, in BECKER J.-J. en AUDOIN-ROUZEAU S. (ed.), *Les sociétés européennes et la guerre de 1914-1918*, Parijs, 1990, pp. 75-91.

³ ZWAAN T., *Civilisering en decivilisering. Studies over staatsvorming en geweld, nationalisme en vervolging*, Amsterdam, 2001, pp. 87-90.

land van oorsprong en het immigratieland⁴. Veelal worden ze in het immigratieland volkomen vereenzelvigd met de “vijand”. Ten aanzien van groepen mensen die gezien hun “vijandelijke” afkomst niet geheel te vertrouwen zijn, worden dan ook vaak van overheidswege restrictieve maatregelen getroffen (internering, verplichte emigratie of erger). In vele gevallen krijgen ze daarenboven af te rekenen met een vijandige publieke opinie. Deze vijandigheid kan zich onder meer uiten in spionnenkoorts, samenzweringstheorieën én geweld.

Net als in andere oorlogsvoerende landen kregen in augustus 1914 ook in België “vijandelijke” -met name Duitse- minderheden af te rekenen met gewelddadige collectieve acties van de kant van de autochtone bevolking⁵. In onderhavige bijdrage wordt getracht het karakter van deze gewelddadige explosie te duiden door het bronnenmateriaal te confronteren met theorievorming in verband met collectieve acties en geweld. Concreet wordt dieper ingegaan op de anti-Duitse rellen in de stad Antwerpen. De keuze voor Antwerpen kan tweevoudig gelegitimeerd worden; de Metropool herbergde voor de oorlog een belangrijke Duitse kolonie en bovendien vonden de Antwerpse rellen bijzondere weerklank in Duitsland.

2. Pogrom of charivari?

De verdrijving van de Duitsers en vooral de anti-Duitse rellen in België bij het uitbreken van de oorlog wekten bijzondere verontwaardiging in Duitsland. In het nationalistische klimaat van de eerste oorlogsdagen nam de pers zonder enig voorbehoud de schokkende getuigenissen over van getraumatiseerde vluchtelingen. Een bijzondere plaats in deze stroom berichten nam “das wilde Antwerpen” in. Het gepeupel zou er zich niet enkel aan have en goed, maar ook aan lijf en leden van Duitse immigranten vergrepen hebben. Men had volgens deze getuigenissen kinderen verminkt met messen, vrouwen gefolterd en naakt bij de haren door de straat gesleept

⁴ PANAYI P., “Dominant Societies and Minorities in the Two World Wars”, in PANAYI P. (ed.), *Minorities in Wartime. National and Racial Groupings in Europe, North America and Australia during the Two World Wars*, Oxford en Providence, 1993, pp. 3-23.

⁵ Over de recuperatie van deze incidenten door de oorlogsvoerende partijen cf. HORNE J. en KRAMER A., *German Atrocities, 1914. A History of Denial*, New Haven en Londen, 2001, p. 114. Voor de anti-Duitse rellen in Groot-Brittannië cf. PANAYI P., “Anti-German riots in Britain during the First World War”, in PANAYI P. (ed.), *Racial Violence in Britain in the Nineteenth and Twentieth Centuries*, Londen en New York, 1996, pp. 65-91. Voor Frankrijk : FARCY J.-C., *Les camps de concentration français de la première guerre mondiale (1914-1920)*, Parijs, 1995, pp. 13-14 ; BECKER J.-J., *Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Parijs, 1977, pp. 497-513.

en mannen op straat gelyocht. Een aantal mensen zou er het leven bij ingeschoten hebben. De overheden in Antwerpen zouden geen vinger uitgestoken hebben om het anti-Duitse geweld te verhinderen, maar het integendeel soms impliciet goedgekeurd hebben of zelfs in bepaalde gevallen eraan deelgenomen hebben. Gezien de veronderstelde implicatie van de overheden en de geweldpleging tegen personen, beantwoordde het geschetste beeld van het oproer aan de karakteristieken van een pogrom⁶. De Belgische overheid was dermate verontrust door de berichten dat zij een onderzoek gelastte naar de aard van de rellen, maar kon opgelucht concluderen dat alles beperkt was gebleven tot schade aan Duitse eigendommen⁷. Later kwamen ook de Duitse overheden tot dezelfde conclusie. Dat belette echter niet dat men in een aantal Duitse publicaties gretig het relaas over het bestiale België bleef uitsmeren⁸. Vooral de berichten die in de eerste dagen van de oorlog verschenen, bleken echter achteraf van belang. Fernand Van Langenhove wees er reeds tijdens de oorlog op dat het verwrongen beeld van de anti-Duitse acties in België bijgedragen heeft tot de geboorte van de franc-tireurmythe die de bekende noodlottige gevolgen zou ressorteren⁹.

Toch zou ik de eeuwige vraag van het al dan niet gestuurde karakter van de rellen willen overstijgen door een beroep te doen op de historische antropologie. Om de eigenaardige “morfologie” van het anti-Duitse protest te kunnen duiden, biedt met name de theorievorming over charivari’s een vruchtbaar perspectief¹⁰. Een charivari kan omschreven worden als een rituele sanctie gericht tegen deviant gedrag, een instrument tot sociale controle van een gemeenschap. Mensen die de ongeschreven regels van een gemeenschap geschonden hebben (met name op het terrein van huwelijk en seksualiteit) worden publiekelijk te schande gemaakt. Veelal tegen het vallen van de avond wordt de overtreders onder begeleiding van het nodige lawaai (“ketelmuziek”) blootgesteld aan openbare vormen van bespotting, vernedering en belediging.

⁶ BRASS P., “Discourses of Ethnicity, Communalism, and Violence”, in BRASS P. (ed.), *Riots and Pogroms*, Londen, 1996, p. 33.

⁷ HORNE J. en KRAMER A., *op. cit.*, p. 114.

⁸ *Die belgischen Greuelthaten gegen die Deutschen, der Franktireurkrieg und die Verwendung von Dum-Dum Geschossen im Kriege 1914, Amtliche und glaubwürdige Berichte*, Leipzig, s. d.; VAN DER BLEECK K. en BORNGRÄBER W., *Das Schwarzbuch der Schandthaten unserer Feinde*, Berlin, 1915; WALDMANN F., *Aus Belgien ausgewiesen*, Berlijn, 1915.

⁹ VAN LANGENHOVE F., *Comment naît un cycle de légendes. Francs-tireurs et atrocités en Belgique*, Parijs, 1917, pp. 145-148. Volgens J. Horne en A. Kramer is deze veronderstelling weinig waarschijnlijk; het nieuws over het anti-Duitse geweld in België bereikte de Duitse troepen pas toen de aanval op Luik reeds ingezet was, zie: HORNE J. en KRAMER A., *op. cit.*, p. 115.

¹⁰ Aan het fenomeen charivari werden twee belangrijke congressen gewijd cf. LE GOFF J. en SCHMIDT J.-C. (ed.), *Le charivari*, Parijs, 1981; themanummer *Volkskundig Bulletin*, 15(1989) nr. 3.

Het zijn meestal mannelijke adolescenten die met stilzwijgende instemming van de lokale gemeenschap de overtreders sanctionneren. Het ritueel is gericht op de uitstoting en verbanning van de overtreder uit de gemeenschap. De Nederlandse antropoloog Anton Blok omschrijft in een grensverleggend artikel de charivari dan ook terecht als een purificatieritueel, gericht op het elimineren van pollutie uit de gemeenschap¹¹. Bij charivari's kan een heel divers symbolisch vocabulaire aangesproken worden. Het is bovendien niet noodzakelijk dat alle elementen aanwezig zijn om van een charivari te kunnen spreken. Er bestaat dan ook geen charivari in "zuivere" vorm¹². Lawaai of percussie is een vaak voorkomend element. De overtreder wordt als het ware letterlijk uit zijn huis getrommeld. Het lawaai kan hierbij verstaan worden als het tegendeel van echte muziek. Dergelijke inversies zijn een vaak voorkomend element in charivari's. Net als het carnaval heeft de charivari een subversief karakter: het komt tot gedragingen die onder normale omstandigheden niet getolereerd zouden worden¹³. Het meest in het oog springende element is hierbij ongetwijfeld geweldpleging. Anton Blok merkt terecht op dat doorgaans onvoldoende aandacht geschonken wordt aan het gewelddadige karakter van de charivari. Hij schrijft dit toe aan het rituele karakter van de charivari. Blok meent echter dat geweld en ritueel elkaar niet uitsluiten. Hij verdedigt de stelling dat charivari's doortrokken zijn van geweld: geweld tegen personen en tegen goederen, symbolisch en daadwerkelijk geweld. Verder benadrukt hij bij charivari's steeds sprake is bedreiging, intimidatie en terroriseren van het slachtoffer. Toch moet in het spoor van E. P. Thompson onderkend worden dat het bij charivari's slechts zeer zelden tot fysieke geweldpleging tegen personen komt¹⁴. Vernielingen zijn daarentegen zeer frequent bij charivari's. Een zeer karakteristieke vorm van charivaresk geweld tegen goederen is de collectieve en anonieme beschadiging van het huis van het slachtoffer.

Sinds de jaren tachtig groeit onder de impuls van Charles Tilly de belangstelling voor politieke charivari's¹⁵. Tilly hecht veel belang aan het feit dat in de jaren 1830-1850 in Franse steden traditionele actievormen zoals charivari's aangewend werden voor nationale politieke doeleinden. Hij

¹¹ BLOK A., "Charivari's als purificatie-ritueel", in *Volkskundig Bulletin*, nr. 15, afl. 3, 1989, pp. 253-280.

¹² JACOBS M., "Charivari en volksgerichten. Sleutelfenomenen voor sociale geschiedenis", in *Tijdschrift voor sociale geschiedenis*, nr. 12, 1986, p. 380.

¹³ Zie VERHEY J., *The Spirit of 1914. Militarism, Myth, and Mobilization in Germany*, Cambridge, 2000, pp. 25-26.

¹⁴ THOMPSON E., "'Rough Music': Le Charivari anglais", in *Annales ESC*, 27(1972), p. 289.

¹⁵ TILLY C., "Charivaris, repertoires and urban politics", in MERRIMAN J. (ed.), *French cities in the nineteenth century*, Londen, 1982, pp. 73-91.

situeert dit gegeven binnen de transformatie van traditionele naar nieuwe repertoires van collectieve actie. Fenomenen zoals voedselrellen, belastingrellen en charivari's maakten plaats voor nieuwere vormen zoals stakingen en demonstraties. Tilly situeert de cesuur tussen beide repertoires, met overgangsvormen, rond 1850. Gita Deneckere confronteerde Tilly's stelling met de Belgische situatie en kwam daarbij tot belangwekkende vaststellingen¹⁶. Zo bleek dat de politieke charivari in de Belgische steden enkel voorkwam in de context van de staats- en natievorming en de strijd tussen klerikalen en antiklerikalen. De politieke charivari behoorde dus niet het repertoire van de opkomende arbeidersbeweging. Voorts bleek dat charivari's uitstekende graadmeters zijn voor politieke spanningen. Zo verdwenen de charivari's die erop gericht waren België's onafhankelijkheid te consolideren logischerwijs na de definitieve vrede met Nederland in 1839. Levensbeschouwelijk getinte charivari's werden pas veel later afgelost door nieuwere vormen van collectieve actie. Voor België kan Deneckere Tilly's cesuur zelfs verleggen van 1850 naar 1884¹⁷. Vanzelfsprekend bestonden er qua morfologie merkelijke verschillen tussen de rurale charivari's die veel meer van het oude actierepertoire behouden hadden, en de politieke charivari's in de steden¹⁸. Zo bleef het gebruik van geweld bij de politieke charivari zeer beperkt (ruiten inwerpen, deuren inbeuken, verbaal geweld...). Dit gold althans voor de levensbeschouwelijke charivari's. Bij de anti-orangistische rellen werd niet teruggeschrokken voor vernieling en plundering van huisraad.

3. Een vooroorlogse traditie?

Volgens Panikos Panayi blijkt uit vergelijkend internationaal onderzoek dat er een verband bestaat tussen het al dan niet aanwezig zijn van "traditions of intolerance" in een bepaald land en de reactie tegen minderheden in oorlogstijd¹⁹. De Belgische samenleving kende voor 1914,

¹⁶ DENECKERE G., *Geuzengeweld. Antiklerikaal straatrumoer in de politieke geschiedenis van België, 1831-1914*, Brussel, 1998. DENECKERE G., "Anti-orangistische plunderingen als purificatieriten (1831-1834)", in *Handelingen van de Koninklijke Maatschappij voor Taal- en Letterkunde en Geschiedenis*, 48(1994), pp. 69-86.

¹⁷ Hierbij dient nog opgemerkt te worden dat de verplettering van het antiklerikaal kartel in 1912 charivareske uitbarstingen voor gevolg had.

¹⁸ Voor de rurale charivari's in het 19^{de}- en 20^{ste}-eeuwse Vlaanderen, cf. JACOBS M., "Charivari in Vlaamse dorpen (18^{de}-20^{ste} eeuw). Macht, cultuur en symbolisch geweld", in *Machtsstructuren in de plattelandsgemeenschappen in België en aangrenzende gebieden (12^{de}-19^{de} eeuw)*. *Handelingen 13^e Internationaal Colloquium Spa, 3-5 sept. 1986*, Brussel, 1988, pp. 589-614.

¹⁹ PANAYI P., *Dominant Societies...*, op.cit., p. 21.

relatief gezien, geen uitgesproken xenofobe traditie. Al bij al bleef het aantal vreemdelingen in België voor 1914 zeer beperkt. Bovendien betrof het voor het overgrote deel migranten uit de buurlanden²⁰. België was veeleer een emigratie- dan een immigratieland. De aanwezigheid van vreemdelingen was slechts zelden het voorwerp van publieke discussie²¹. Anders dan in de grote buurlanden bleven grootschalige gewelddadige uitbarstingen tegen immigranten in België voor 1914 uit. Paradoxaal genoeg was het vooral de binnenlandse migratie van verpauperde Vlaamse plattelanders naar de Waalse bekkens die voor spanningen zorgde²².

De situatie in Antwerpen week in deze niet af van het algemene beeld in België. Het aandeel vreemdelingen in de Antwerpse bevolking mocht het nationale gemiddelde dan wel ver overstijgen, van uitgesproken spanningen tussen Belgen en buitenlandse bevolkingsgroepen was geen sprake. Er heerste integendeel een vrij tolerant klimaat ten aanzien van vreemdelingen²³. Etnisch geweld was dan ook zeldzaam in de Scheldestad. Wel kwam het in de joodse buurt al eens tot straatgevechten tussen joodse jongens uit de wijk en niet-joodse jongens uit andere buurten van de stad²⁴. In 1912 zorgde een anti-semitisch getinte revue in de Provinciestraat voor een hoogtepunt in dit verband. Nu waren gevechten tussen jongens uit verschillende buurten voor 1914 een normaal verschijnsel. Toch zouden ze in de joodse buurt een specifiek hatelijk karakter gehad hebben. Duitse Antwerpenaars kregen voor zover bekend nooit af te rekenen met etnisch getint geweld, op enkele mineure incidenten die verband hielden met de *Kulturkampf*, na. Dit neemt niet weg dat de sterke positie van de Duitse immigranten om een aantal redenen wrevel wakte²⁵. Hun invloed was tegen 1914 dermate gegroeid dat er van een Duitse kolonie gesproken kon worden. De gemeenschap die een kleine 10.000 zielen telde en gedomineerd werd door rijke kooplui, had een grote impact op het sociale, culturele en economische leven in Antwerpen.

²⁰ STENGERS J., *Emigration et immigration en Belgique au XIX^e et au XX^e siècles* (Académie royale des Sciences d'Outre-Mer, Classe des Sciences Morales et Politiques XLVI-5), Brussel, 1978, p. 77.

²¹ CAESTECKER F., *Alien Policy in Belgium, 1840-1940. The Creation of Guest Workers, Refugees and Illegal Aliens*, New York en Oxford, 2000, p. 47.

²² FONTEYN G., *In de Rue des Flamands. Het schamele epos van de Vlaamse emigranten in Wallonië*, Groot-Bijgaarden, 1996, p. 30.

²³ SAERENS L., *Vreemdelingen in een wereldstad. Een geschiedenis van Antwerpen en zijn joodse bevolking (1880-1944)*, Tielt, 2000, pp. 94-100.

²⁴ BRACHFELD S., *Brabosch. Een sjetel aan de Schelde*, Herzlia, 1986, p. 155.

²⁵ Voor een goede analyse van de positie van de Duitse gemeenschap voor 1914 cf. DEVOS G., *Inwijking en integratie...*, pp. 145-153 ; DEVOS G., GREEFS H., "The German presence in Antwerp in the nineteenth century", in *IMIS-Beiträge*, 14(2000), pp. 105-128; PELCKMANS G. en VAN DOORSLAER J., *De Duitse kolonie in Antwerpen 1796-1914*, Kapellen, 2000.

Met name was de (vermeende) invloed van de Duitsers op de politieke verhoudingen een heikel punt. Zo verzetten de katholieken zich tegen de versoepeling van de naturalisatiewetgeving in 1881 omdat ze vreesden dat de vaak protestantse Duitsers het liberale kiezerskorps zouden versterken. Daarenboven was er flamingantische irritatie over de francofilie van de Antwerpse Duitsers. Ook hun economische succes wekte wrevel. Tenslotte was het verwijt tegen sommigen dat ze te sterk vast hielden aan hun Duitse identiteit.

4. Augustus 1914

Naarmate de oorlogsdreiging toenam, groeide voor de Belgische overheden de behoefte om een beleid uit te stippelen ten aanzien van de vreemdelingen die in België woonden. In het bijzonder in Antwerpen dat sinds jaren uitgebouwd was tot de “nationale vesting”, drongen maatregelen zich op. Immers, in geval van een invasie konden in het hart van ’s lands defensie om veiligheidsredenen geen “vijandelijke” vreemdelingen getolereerd worden²⁶. Op 31 juli vroeg krijgsgouverneur Dufour aan burgemeester Jan de Vos om met name Duitsers én Nederlanders scherp in het oog te houden om eventuele spionnen te kunnen ontmaskeren. De Vos gaf in dit verband instructies aan de politie en had reeds eerder contact gehad met de *Sûreté Générale*. Om de neutraliteit te vrijwaren en mogelijk zo alsnog aan de oorlog te ontsnappen, traden de overheden vanzelfsprekend erg behoedzaam op. Dufour had wel de machtiging gekregen van de Minister van Oorlog dat hij tot uitwijzing van de Duitsers kon overgaan vanaf het moment dat men officieel in oorlog zou zijn met Duitsland. Toen het op 4 augustus zover was, liet Dufour het bevel drukken dat alle Duitse en Oostenrijks-Hongaarse burgers de stad dienden te verlaten voor 6 augustus om middernacht. De stadspolitie werd met de uitwijzingen belast. Het gros van de Duitsers en Oostenrijkers verliet inderdaad binnen gestelde termijn de stad. Via het spoor of per schip trok de meerderheid onder hen naar het nabije neutrale Nederland. Toch waren er ook mensen die het bevel naast zich neerlegden en trachtten zich schuil te houden in de stad. Zo trof de burgerwacht een groep Duitsers en Oostenrijkers aan in het Nachtegalenpark. Anderen verstopten zich thuis. Zo werden onder massale belangstelling een honderdtal Duitsers door de politie uit hun huizen in Zurenborg gezet. Enkel een zeer beperkt aantal Duitsers van wie de loyaliteit aan België boven twijfel verheven stond

²⁶ Voor een uitvoerige analyse van de rol van de stedelijke overheid bij de uitwijzingen zie : VAN ALSTEIN M., *Belegerde stad. Het Antwerps stadsbestuur 4 augustus-10 oktober 1914*, OLV, Gent, 2000, pp. 145-159.

(bv. families van wie een zoon dienst deed in het Belgisch leger), ontsnapte aan uitwijzing. Stelselmatig werd de druk om te vertrekken opgevoerd. In de stad verschenen plakaten dat Duitsers of Oostenrijkers die zich niet zouden aanmelden, vanaf 9 augustus beschouwd zouden worden als spionnen en “met den kogel bestraft” worden²⁷. Zo’n vaart liep het uiteindelijk niet. De militaire overheden brachten opgespoorde “vijanden” voor de krijgsraad, maar tot veroordelingen kwam het niet²⁸. Mannen van dienstplichtige leeftijd werden gevangen gehouden, terwijl de overigen per trein naar Nederland werden gestuurd.

Voor de uitgewezen Duitsers en Oostenrijkers was het overhaaste vertrek ongetwijfeld een traumatische ervaring. Jozef Muls getuigde later over de “doodschrik” op van het gelaat van vele arrestanten: “Er waren van die arme stakkers die, als zij binnen werden gebracht voor ons al snikkende op hunne knieën vielen en met biddende handen om genade riepen, meenende dat zij hun doodvonnis gingen hooren”²⁹. Voor velen moet de situatie volkomen uitzichtloos geleken hebben. Een enkele Duitser pleegde zelfmoord met een pistool nadat hij van de politie te horen had gekregen dat hij het land moest verlaten³⁰. De joodse auteur Salomon Dembitzer beschreef de ontzetting en verwarring die de uitzetting in de joodse wijken veroorzaakte³¹. Immers, een groot deel van de Antwerpse joden stamde uit Duitsland en Oostenrijks Galicië of Hongarije.

De oplopende internationale spanning in de zomer van 1914 had vanzelfsprekend ook een weerslag op de Belgische publieke opinie. In Antwerpen werd de nervositeit begin augustus ook op straat zichtbaar. Met name de mobilisatie van Antwerpse Duitsers in het Duitse leger zorgde voor spanning. Toen op 2 augustus een groep dronken Duitse gemobiliseerden strijdliders zingend op de Suikerrui weigerde in te gaan op een verzoek van de politie om de betoging te ontbinden, kwam het tot een eerste confrontatie³². Omstanders gingen de Duitsers te lijf, die uiteindelijk door de politie ontzet werden. Toch werd die vijandige opstelling niet door iedereen gedeeld. Zo klinkt in het commentaar van het katholieke dagblad *La Métropole* over het incident de waardering van de rechterzijde voor het behoudende Duitsland

²⁷ *De Nieuwe Gazet*, 11 augustus 1914.

²⁸ MULS J., *De val van Antwerpen*, Parijs en Gent, 1918, pp. 36-38.

²⁹ *Ibidem*, p. 37.

³⁰ Stadsarchief Antwerpen (voortaan SAA), Mordern Archief (voortaan MA) 42033, pv 2753, 5/8/1914. *De Nieuwe Gazet*, 6 augustus 1914. Daarnaast waren nog ten minste twee zelfmoordpogingen bekend, zie : *De Nieuwe Gazet*, 10 augustus 1914.

³¹ DEMBITZER S., *Aus engen Gassen*, Berlijn, 1915, pp. 54-63.

³² VAN ALSTEIN M., *op. cit.*, p. 58.

door³³. Een proclamatie van burgemeester Jan de Vos van 2 augustus waarin hij de Duitse inval in Nederlands Limburg meldde en opriep tot kalmte, droeg eveneens bij tot de spanning. Toen in de loop van 3 augustus het Duitse ultimatum aan het adres van België en het Belgische antwoord erop in de Scheldestad bekend raakten, werd door het publiek met een mengeling van trots en verontwaardiging gereageerd. Toch bleven grootse manifestaties van patriottisme op 3 augustus vooralsnog uit. Wel vormde zich 's avonds op de Suikerrui spontaan een betoging rond een detachement infanteristen³⁴.

Toen het nieuws van de Duitse inval op 4 augustus rond 15 uur in Antwerpen bekend raakte, kwam het al gauw tot een patriottische explosie met een uitgesproken anti-Duits karakter³⁵. De anti-Duitse stemming was in Antwerpen nog sterker dan in de rest van het land. Wellicht kan dit gegeven toegeschreven worden aan de prominente positie van de Duitse kolonie in de havenstad. Het gevoel was algemeen dat men een “vijfde colonne” in eigen stad geduld had. Jozef Muls verwoordde dit gevoel aldus: “Antwerpen voelde een echte haat tegen alles wat duitsch was, een haat sterker dan elders in het land, omdat de vijand hier zoo hartelijk was onthaald geweest en zoo vrij zijn gangen had mogen gaan”³⁶. Van meet af aan waren de Antwerpse Duitsers dan ook het mikpunt van de collectieve woede. In de Beurs kwam het onmiddellijk tot confrontaties tussen Belgische en Duitse kooplieden³⁷. Onder geroep van *A la frontière!* werden de Duitsers er met harde hand verwijderd. In het stadscentrum stroomden in de late namiddag spontaan groepen opgewonden burgers samen³⁸. Getooid met vlaggen en strikken in Belgische, Franse en Britse kleuren wou men uitdrukking te geven aan de verontwaardiging over de inval. Ook Nederlandse vlaggen werden uitgestoken, omdat men nog in de veronderstelling verkeerde dat ook Nederland aangevallen was. Op een aantal symbolisch belangrijke plaatsen werden serenades gehouden die uitdrukking moesten geven van de verbondenheid tussen België en zijn garanten. Bij het Koninklijk Paleis en de *Banque de France* op de Meir en voor de Franse, Britse en Russische consulaten werden de *Brabançonne* en andere vaderlandse liederen ten gehore

³³ *La Métropole*, 3 augustus 1914.

³⁴ *La Métropole*, 3 augustus 1914.

³⁵ STENGERS J. en GUBIN E., *Le grand siècle de la nationalité belge. Histoire du sentiment national en Belgique des origines à 1918*, deel 2, Brussel, 2002, pp. 143-163; DE SCHAEFDRIJVER S., *De Groote Oorlog. Het koninkrijk België tijdens de Eerste Wereldoorlog*, Amsterdam en Antwerpen, 1997, pp. 59-62.

³⁶ MULS J., *op. cit.*, p. 39.

³⁷ ANGERMILLE K., *De lotgevallen van een activist. Van Antwerpen naar Antwerpen! 1914-1929*, Antwerpen-Borgerhout, 1931, p. 10; *De Nieuwe Gazet*, 5 augustus 1914.

³⁸ *De Nieuwe Gazet*, 5-9 augustus 1914; *La Métropole*, 5 augustus 1914. SAA, MA 2922/4, oorlogszaken : schade, politieverslag 4/8/1914; MA 17845, pv 1683, 4/8/1914.

gegeven. Kreten als *Leve België!*, *Vive la France!* en *Leve het leger!* moesten de boodschap kracht bijzetten. Passerende militairen werden op gejuich onthaald en triomfantelijk rondgedragen. Het standbeeld van Leopold I werd bedekt onder Belgische vlaggetjes en bejubeld. De Meir was aanvankelijk het zwaartepunt van de acties. Tegen zes uur zag hij letterlijk “zwart van het volk”. Een groep jonge mannen ging alle huizen met een vlaggenstok af zodat de hele buurt in een mum van tijd bevlagd was. Hierop werd bij een aantal gebouwen die symbool stonden voor de Duitse aanwezigheid, charivareske acties ondernomen. Het bekende warenhuis Tietz op de Meir dat het eigendom was van een joodse Duitser, was het eerste doelwit. Ondanks de massa Belgische vlaggen die de gevel tooiden, verzamelden zich demonstranten voor het warenhuis. Met oorverdovend gefluit en geroep (*Hoe! Hoe!*) gaf de menigte uiting van haar afkeer. Ze eiste dat een in de Duitse kleuren geschilderde vlaggenstok voorzien van een gesculpteerde rijksadelaar, werd binnengehaald. Toen dit niet mogelijk bleek, zag een bediende van het warenhuis zich verplicht hem langs buiten neer te halen. Honderden handen trachtten hem op te vangen, waarop de adelaar tegen straatstenen verbrijzeld werd en triomfantelijk bij wijze van trofee door de straten van de stad gedragen werd. De verwantschap met charivareske rondragen en aanpakken van het slachtoffer *in effigie* is duidelijk. De aanzwellende menigte zette zich na deze “overwinning” weer in beweging. De volgende halte was Hotel Weber op de De Keyserlei, waar de actie beperkt bleef tot het zingen van de *Brabançonne*, aangezien Weber de komst van de manifestanten niet had afgewacht om het hotel in de Belgische kleuren te tooien. Een cafébaas op de Kunstlei was minder voorzichtig. Hij had de Duitse vlag uitgestoken, waarop de massa eiste dat ze zou worden ingetrokken. De herbergier weigerde hierop in te gaan met als gevolg dat de menigte de herberg geheel aan diggelen sloeg. De massa werd slechts tot bedaren gebracht door alsnog de Duitse vlag in te trekken. Dit gewelddadige incident was een uitzondering gedurende de eerste uren van het anti-Duitse protest. Het bleef in eerste instantie de bedoeling de Antwerpse Duitsers op een symbolische manier te laken en hen te dwingen zich voor België uit te spreken. De eerste fase van het protest werd om 7 uur afgesloten met een rumoerige betoging voor het Duitse consulaat op de Leopoldplaats. De politie ontbond de betoging en de burgerwacht werd ingeschakeld om de wijk te bewaken.

In de loop van de avond kregen de anti-Duitse acties een steeds destructiever karakter. Bij de Duitse scholen moest niet enkel de Duitse vlaggenstok wijken, maar werden ook de ruiten ingeworpen en de gordijnen

in brand gestoken³⁹. Diverse groepen trokken tot laat in de nacht verontwaardigd door de stad. Het Statiekwartier met zijn vele Duitse cafés kwam het eerst aan de beurt. Tal van herbergen werden kort en klein geslagen en de inboedel werd door de ramen naar buiten geworpen. De politie wist in de Anneessensstraat met de blanke sabel een groep uiteen te drijven, waarop bewaking ingesteld werd. Het zwaartepunt van de acties verschoof naar de eerste wijk die een deel van het oude stadskern rond de Grote Markt en het Schipperskwartier omvatte en waar zich eveneens een grote concentratie aan Duitse cafés bevond⁴⁰. Onder hen bevonden zich ook velen die eerder rond het station geageerd hadden. De menigte die aanzwol tot meer dan 1000 mensen, trok onder het zingen van het gelegenheidslied *Wij zijn liever dood dan Duitsch* en getooid met Belgische en Congolese vlaggen door de wijk. Een dertigtal Duitse herbergen, voornamelijk in het Schipperskwartier, moest eraan geloven. De wijkpolitie die uitgedund was door de mobilisatie, was aanvankelijk niet in staat een einde aan het oproer te stellen en riep vergeefs de hulp van de krijgsoverheid in. De toestand was erg gespannen. Zo zag een passant zich verplicht zes schoten af te vuren om te aandacht van de politie te vestigen op de penibele situatie in café Bass op de Oude Koornmarkt. De massa wierp straatstenen door de vensters van het verkeerdelijk voor Duits gehouden café. Een Engelsman raakte gewond door een revolvershot, gelost door de Belgische echtgenote van een Duitse herbergier op het ogenblik dat men de ruiten van de herberg begon te verbrijzelen⁴¹. Pas om 24 u 45 kwam versterking van de burgerwacht opdagen, waarna alles geleidelijk weer rustig werd.

Een ander zwaartepunt van de acties was het volkse Sint-Andrieskwartier en de aangrenzende Scheldekaaien⁴². Rond halfelf verzamelde zich ongeveer 1.000 man in de Reyndersstraat die vaderlandse liederen zong. Mijkpunt van de volkswoede waren hier zes Duitse cafés en twee Duitse opkopers. Togen, buffetten en piano's werden de straat op gesleept en geheel versplinterd. Ook op het Zand, de Vlasmarkt, de Plantijnkaai, de Sint-Janskaai en in de Sanders- en de Fortuinstraat werden Duitse horecazaken aangevallen⁴³. In totaal werden er in de vierde wijk

³⁹ VRINTS A., *Bezette stad. Vlaams-nationalistische collaboratie in Antwerpen tijdens de Eerste Wereldoorlog* (Studies over de Eerste Wereldoorlog 5), Algemeen Rijksarchief, Brussel, 2002, p. 302. *De Nieuwe Gazet*, 5 augustus 1914. *La Métropole*, 5 augustus 1914.

⁴⁰ SAA, MA 3214, rechtszaken : onlusten en woelingen, diverse processen-verbaal. *La Métropole*, 5 augustus 1914.

⁴¹ SAA, MA 3214, rechtszaken : onlusten en woelingen, bestuurlijke akte politie eerste wijk 5/8/1914.

⁴² SAA, MA 17013, pv's 2984, 2985, 2987, 2988, 3006, 3015, 3016, 3025 en 3087, 5-6/8/1914.

⁴³ SAA, MA 17013, pv politie vierde wijk nrs. 2985 en 2986, 5/8/1914.

ongeveer 15 zaken het slachtoffer van de volkswuede. Volgens de politie ging om dezelfde bende die elders in de stad actief geweest was. Opmerkelijk is dat in de processen-verbaal in de loop van de nacht van 4 op 5 augustus voor het eerst en nog in beperkte mate sprake is van plundering van verbrijzelde cafés. Op het Zuid richtte een bende van een paar honderd personen die gewapend was met ijzeren staven, stokken en planken een ware ravage in de omgeving van Cockerillkaai. Een zestal herbergen en één bakkerij werden geheel vernield. Ook in de Volksstraat en op de Leopold De Waelplaats werden eigendommen geschonden.

De stedelijke politie werd de avond van 4 augustus geheel overweldigd door de gebeurtenissen. Het feit dat een groot deel van de manschappen in het Belgisch leger gemobiliseerd was, was hier zeker niet vreemd aan. De inschakeling van de burgerwacht bij de bewaking van Duitse eigendommen bleek onvoldoende om een einde aan de rellen te kunnen stellen. Gealarmeerd door de gebeurtenissen, trachtte de stedelijke overheid in overleg met de krijgsoverheden de orde te herstellen⁴⁴. In de loop van de ochtend van 5 augustus verschenen patrouilles rijkswachters te paard in het straatbeeld om de politie bij te staan en een samenscholingsverbod werd afgekondigd. Bovendien werd door het parket en de rechtbank van eerste aanleg besloten prioriteit te verlenen aan de bestraffing van de woelmakers⁴⁵. De maatregelen ressorteerden ook effect, want in vergelijking met de dag ervoor was het aantal vernielingen op 5 augustus redelijk beperkt. Eén van de meest in het oog springende incidenten deed zich voor in café *Monaco* in het Statiekwartier⁴⁶. De menigte begon er de ruiten in te werpen, waarop de Belgische schoonbroer van de gevluchte Duitse eigenaar het vuur opende om de massa af te schrikken. Hierbij vielen twee gewonden. Door het samenscholingsverbod was de situatie tegen de avond kalm te noemen. Slechts op enkele plaatsen deden zich geïsoleerde opstootjes voor. Bijzondere betekenis had de vernieling in twee golven van de Duitse slagerij K. in de Lange Dijkstraat. Niet enkel de nationaliteit van de slager wekte de toorn van de massa, maar vooral het feit dat hij het gewaagd had de vleesprijzen op te trekken. Een anti-Duitse charivari versmolt er met een voedselrel⁴⁷.

Opvallend is echter vooral dat de anti-Duitse charivareske vernielingen op 5 augustus geheel in de schaduw werden gesteld door

⁴⁴ Voor de stedelijke politiek inzake openbare orde in augustus 1914 zie : VAN ALSTEIN M., *op. cit.*, pp. 47-65.

⁴⁵ Algemeen Rijksarchief (voortaan ARA), *Archives de la Commission d'Enquête sur la violation des règles du droit des gens, des lois et des coutumes de la guerre (1914-1926)*, nr. 43, parket-procureur-generaal, Antwerpen, 25/8/1914.

⁴⁶ SAA, MA 27853, pv politie zevende wijk nr. 1674, 5/8/1914.

⁴⁷ SAA, MA 3214, rechtszaken : onlusten en woelingen.

plunderingen. Vanaf vroeg in de ochtend werden de opengebroken cafés leeggehaald. “Zooals het al dadelijk te verwachten was, zijn de anti-Duitse betoogingen van gisteren namiddag in volslagen plunderingen ontaard. Al het schuim van de bevolking is naar boven gekomen, en voert het gestolene, met gansche armvullen, om niet te zeggen met stootwagens weg. Dat de herbergen en winkels aan Duitsers toebehooren, is maar een voorwendsel meer”⁴⁸. Er zijn ook aanwijzingen dat men er niet voor terugschrok vluchtende Duitsers op straat tegen te houden en hen onzacht te verplichten bagage af te staan. Aan de plunderingen kon slechts een einde worden gesteld door bijkomende proclamaties met een dreigende ondertoon. Opmerkelijk is dat ook gewaarschuwd werd voor anti-Nederlandse daden. Nu duidelijk geworden was dat Nederland niet zij aan zij met België zou strijden, sloeg de pro-Nederlandse gezindheid van de eerste uren om in bitterheid ten opzichte van de noorderburen.

Na 5 augustus bleef het de gehele maand betrekkelijk rustig. De ordebewarende maatregelen hadden hun effect niet gemist. Bovendien was de overgrote meerderheid van de Antwerpse Duitsers en Oostenrijkers uitgewezen, zodat het voorwerp van de volkswoede verwijderd was. De anti-Duitse woede maakte plaats voor vrees voor de interne vijand bij uitstek, de spion⁴⁹. Een Duitsklinkende naam of een groene hoed volstonden al om iemand in de problemen te brengen. Geruchten over Duitsers in nonnen- of paterskleding of over een dreigende vergiftiging van het drinkwater door een Duitser deden de ronde, waarbij duidelijk geput werd uit de oude anti-semitische beeldentaal. De overheid werd overspoeld met veelal anonieme verklikkingsbrieven van verontruste burgers die aandrongen op aanhoudingen⁵⁰. Occasioneel kwam het zelfs tot geweldpleging ten aanzien van vermeende spionnen⁵¹. Literator Willem Elsschot omschreef de situatie einde augustus in een brief aan een Nederlandse uitgever met treffende woorden : “Zooals u weet voert België oorlog met... Duitsland en de toestand is hier dan ook vreselijk. Alles ligt stil. De bevolking houdt zich bezig met het afranselen van ‘moffen’ en van Belgen met blond haar of die anderszins aan Duitsers doen denken, terwijl je op straat ieder ogenblik

⁴⁸ *De Nieuwe Gazet*, 6 augustus 1914.

⁴⁹ VAN GEET W., *De burgerwacht van Antwerpen. O zaliger gedachtenis*, Antwerpen, 1981, pp. 169-171.

⁵⁰ SAA, MA 2922/1, oorlogszaken : aanklachten.

⁵¹ SAA, MA, 2922/1, oorlogszaken, brief Van O.-burgemeester, 31/8/1914. *De Nieuwe Gazet*, 5 augustus 1914.

gearresteerd kunt worden door schutterij, padvinders en doodgewone schooiers die je vragen of je wel een Bels bent”⁵².

Over de identiteit van de anti-Duitse betogers en de plunderaars is weinig bekend⁵³. Het aanvankelijke onvermogen van de ordediensten om de situatie onder controle te krijgen is hier niet vreemd aan. Wel lijkt het duidelijk dat het publiek van de anti-Duitse charivari's en dat van de latere plunderingen grondig verschilde. De charivari's trokken een sociaal gedifferentieerd publiek aan. Zowel mensen uit de burgerij als uit de arbeidersklasse waren vertegenwoordigd. Hierbij viel de procureur des konings vooral de deelname van vele jonge mannen op⁵⁴. In een aantal latere getuigenissen werd ook expliciet gewezen op de prominente rol van dokwerkers⁵⁵. Bij de plunderingen zijn er een aantal elementen die er op wijzen dat voornamelijk mensen uit lagere klassen er zich mee inlieten. De terminologie waarin de pers over de plunderaars gesproken werden (gepeupel, leeglopers, schuim...) wijst in die richting. Bovendien blijkt uit de politiearchieven dat de plunderingen vaak het werk waren van mensen uit buurt. Met name op Sint-Andries en in het Schipperskwartier, twee volkse wijken die het brandpunt van de plunderingen vormden, was dit het geval. Velen zagen blijkbaar hun kans schoon hun karige interieur aan te vullen met de inboedels van de gevluchte Duitsers. Zowel mannen als vrouwen namen deel aan de plunderingen.

Het overgrote deel van de getroffen gebouwen bestond uit Duitse horecazaken. Gezien het verhitte klimaat wekt het geen verwondering dat per vergissing ook een paar “Belgische” eigendommen geschonden werden. Een realistische schatting houdt het op een honderdtal beschadigde gebouwen⁵⁶. Het is opmerkelijk hoe zwak de getroffen eigenaars op de gebeurtenissen gereageerd hebben. Van de woedende menigte ging zo'n bedreiging uit dat de bewoners doorgaans onmiddellijk vluchtten of zich op het dak schuilhielden tot de menigte uitgeraasd was.

⁵² Geciteerd in : SURMONT J., *Willem Elsschot 1882-1960. Een biografie*, Brussel, 1990, p. 59.

⁵³ Een grondig sociaal gedifferentieerd onderzoek over de Belgische “Augusterlebnis” naar de voorbeelden van J. Verhey (VERHEY J., *op. cit.*) en J.-J. Becker (BECKER J.-J., *op. cit.*) zou zeer wenselijk zijn. Tot op heden moeten we het stellen met een “image d'épinal” van een algemeen gedeeld patriotisme (STENGERS J. en GUBIN E., *op. cit.*, p. 153).

⁵⁴ ARA, *Archives de la Commission d'Enquête sur la violation des règles du droit des gens, des lois et des coutumes de la guerre (1914-1926)*, procureur-procureur-generaal, 25/8/1914.

⁵⁵ VAN DYCK F., “Van jongen tot jongeman : 1914-1921”, in *Bevrijding. Orgaan van de sektor onderwijs van de Algemene Centrale der Openbare Diensten*, Antwerpen, 1968, pp. 74-75.

⁵⁶ SAA, MA 3215, woelingen, lijst beschadigde huizen.

5. Besluit

Het is duidelijk dat de propagandistische voorstelling van een anti-Duits pogrom geenszins aan de werkelijkheid beantwoordde. Van medewerking of schuldig verzuim van de Antwerpse overheden ten overstaan van de rellen was geen sprake. De laattijdige reactie is geheel terug te voeren op de ontwrichting van de stedelijke politie door de mobilisatie en op het feit dat de overheden door de gebeurtenissen geheel overweldigd werden. Het spontane karakter van de rellen illustreert integendeel juist goed de hoge mate van *self mobilisation* van de Belgische samenleving bij de inval⁵⁷. Bovendien was van geweldpleging ten aanzien van personen vrijwel geen sprake. De rellen geheel terugvoeren op materiële motieven, gaat evenmin op. Natalie Davis' waarschuwing voor economisch reductionisme bij de interpretatie van rellen kan best ter harte genomen worden⁵⁸. Het feit dat er bij de rellen ook geplunderd werd, doet geen afbreuk aan het fundamenteel nationalistische karakter ervan. Bovendien doet de chronologie van de feiten vermoeden dat de plunderingen een secundair gevolg van de vernielingen waren. Vormelijk gezien, lijken de rellen veeleer de karakteristieken van een charivari te vertonen. Het lawaai, de woonstschennis, de eerste-rangrol van jonge mannen zijn allemaal charivareske elementen. Buitendien ging het duidelijk om een volksgericht, waarbij – net als bij het carnaval – groepen burgers optraden als vertegenwoordigers van de “publieke opinie” en de “wet” oplegden. Carnavalesk was ook de uitgelaten, bijna subversieve sfeer, waarbij gedragingen die normaal verboden waren, toch getolereerd werden. Jozef Muls beschreef deze geestesgesteldheid als volgt: “Er hing als het ware een feestlucht over de stad : door alle straten het kleurgewemel der waaiende vlaggen, de menschen alle dagen van de week in hun zondagsche pak, kuierend of verteer makend in de volgepropte koffiehuzen en terrassen alsof het kermis ware geweest”⁵⁹.

Voor het eerst sinds de anti-orangistische acties werd vanuit een nationale motivatie overgegaan tot charivari's. Hoe valt nu te verklaren dat voor het anti-Duitse protest teruggегреpen werd naar het oude repertoire van collectieve actie? Het feit dat het protest vrijwel onmiddellijk na de bekendmaking van de Duitse inval spontaan ontstaan was en dus onmogelijk door een organisatie gekanaliseerd kon worden, is in dit verband ongetwijfeld van belang. Het specifieke karakter van de charivari als purificatieritueel maakte hem bovendien uitermate geschikt om uiting te geven aan anti-Duitse

⁵⁷ Met dank aan Alan Kramer voor de suggestie.

⁵⁸ DAVIS N., “The Rites of Violence: Religious Riots in Sixteenth-Century France”, in *Past & Present*, 59 (1973), p. 65.

⁵⁹ MULS J., *op. cit.*, pp. 28-29.

gevoelens. Het gaf uitdrukking van de wil van de Antwerpse bevolking om de Antwerpse Duitsers uit de stedelijke en nationale gemeenschap te stoten. De sterke positie van de Duitse kolonie in Antwerpen voor de oorlog zorgde er voor dat de anti-Duitse reactie er nog sterker was dan elders in het land. De purificatiedrift wordt nog onderstreept door het feit dat de woonstschennis intensiever was dan gebruikelijk bij politieke charivari's. Het bleef niet bij het klassieke inwerpen van ruiten, maar men ging massaal over tot het naar buiten werpen en vernielen van huisraad. Op het platteland rond de stad zouden zelfs villa's van Duitsers in de as gelegd zijn⁶⁰. Zo beoogde men het slachtoffer ertoe te bewegen de stad te verlaten en niet meer terug te komen. Bij de Antwerpse Duitsers kwam de boodschap zeer zeker over. Hun vreselijke verhalen in de Duitse pers verraden ongetwijfeld het trauma over de uitstoting door hun stadsgenoten.

De specificiteit van de anti-Duitse charivari's lag (in tegenstelling tot bv. de anti-orangistische acties) in hun uitgesproken etnisch karakter. Gezien de afwezigheid van een betekenisvolle traditie van etnisch geweld in België, waren de anti-Duitse rellen van augustus 1914 dan ook uitzonderlijk⁶¹. In die zin ressorteerde de nationalistische mobilisering veroorzaakt door de Eerste Wereldoorlog dan ook een brutaliserend effect⁶². De opvattingen van Ton Zwaan over de relatie tussen nationalisme en geweld zijn in dit verband wellicht verhelderend⁶³. Na analyse van een aantal etnische conflicten en vervolgingen concludeert hij dat onder de invloed van extreem nationalisme gebroken kan worden met de geciviliseerde gedragsstandaard van geweldsonthouding. Onder dergelijke omstandigheden is het niet langer vanzelfsprekend dat mensen die niet tot de eigen natie behoren met hetzelfde geciviliseerde gedrag tegemoet getreden worden als leden van de eigen groep. Net omdat ze geacht worden daar niet of niet langer toe te behoren, kunnen de voorschriften van geciviliseerd gedrag ten opzichte van hen in meerdere of

⁶⁰ *Het Handelsblad*, 7 augustus 1914.

⁶¹ Ook in Groot-Brittannië waren de anti-Duitse rellen tijdens de Eerste Wereldoorlog de belangrijkste uiting van etnisch geweld sinds 1800. PANAYI P., "Anti-immigrant violence in nineteenth- and twentieth-century Britain", in PANAYI P. (ed.), *Racial Violence...op.cit.*, p. 11.

⁶² AUDOIN-ROUZEAU S. en BECKER A., *14-18, retrouver la Guerre*, Parijs, 2000, p. 44-50. Ook qua intensiteit en omvang zijn de anti-Duitse rellen atypisch voor de Belgische samenleving sinds 1830. Ze zijn vormelijk slechts te vergelijken met het anti-orangistische oproer en de bevrijdingsperikelen in 1918 en 1944/1945. Het is ongetwijfeld geen toeval dat net in periodes dat het staatsgezag sterk onder druk kwam te staan teruggegrepen werd naar een archaisch, gewelddadig repertoire van collectieve actie. Dergelijke – tijdelijke – "bewegingen in omgekeerde richting" zijn dan ook niet in tegenspraak met Norbert Elias' civilisatieproces, juist gezien de prominente rol die de socioloog aan de vestiging van het staatsgezag in de pacificatie toekent. Een zeker voorbehoud ten aanzien van de term brutalisering blijft dan ook geboden.

⁶³ ZWAAN T., *op. cit.*, pp. 382-390.

mindere mate of in het geheel niet van toepassing geacht worden. De binnen de eigen groep geldende remmingen op het gebruik van geweld kunnen dan daarbuiten hun werking verliezen. Bij de anti-Duitse rellen in 1914 speelde een dergelijk mechanisme. Het nationalistische wij-gevoel bij de Duitse inval hield niet enkel een positief sentiment van verbondenheid onder alle Belgen in, maar ook een negatief sentiment ten aanzien van al wat Duits was. Dit ressentiment leidde tot een volkomen desidentificatie ten aanzien van Duitse immigranten die als vertegenwoordigers van de vijand geheel buiten de eigen groep werden geplaatst. Gevolg hiervan was dat ten aanzien van deze groep de geciviliseerde gedragsstandaard van geweldonthouding losgelaten werd. Ten aanzien van vijanden van de natie werd geweld geoorloofd geacht dat men binnen de eigen groep niet zou dulden.

Het uitsluitingsmechanisme ten aanzien van mensen van Duitse origine zou later nog sterk gevoed worden door de Duitse wreedheden bij de invasie, het harde bezettingsregime en de (vermeende) collaboratie van een aantal Duitse immigranten⁶⁴. Het wekt dan ook geen verwondering dat (ocassioneel) tijdens de bezetting, maar vooral bij de bevrijding in 1918 Duitsers opnieuw het slachtoffer werden van gewelddadige acties. Nog in 1920 liep een anti-Duitse betoging in Antwerpen uit op de schending van Duitse huizen. In eenklank met de publieke opinie voerden de Belgische overheden na de overwinning een zuivering van de natie door die een definitief einde zou stellen aan de bloeiende Duitse immigrantengemeenschappen in België⁶⁵.

⁶⁴ VRINTS A., “De ‘Klippen des Nationalismus’. De Eerste Wereldoorlog en de ondergang van de Duitse kolonie in Antwerpen”, in *Bijdragen tot de Eigentijdse Geschiedenis*, nr. 10, 2002, pp. 7-42.

⁶⁵ Zie in dit verband de bijdrage van Frank Caestecker in dit boek en DE MEESTER T., “De natie onder vuur. De impact van de Eerste en de Tweede Wereldoorlog op de juridische afbakening van het ‘eigen volk’”, in *Bijdragen tot de Eigentijdse Geschiedenis*, nr. 3, 1997, pp. 71-94.

Séparation administrative et Première Guerre mondiale : le patriotisme et la Belgique des militants wallons

Chantal KESTELOOT

L'histoire du mouvement wallon est faite de moments d'exaltation et de phases de repli. Au nombre des premiers figure sans conteste l'année 1912. Il suffit de rappeler le Congrès wallon de juillet où l'on brandit la menace de la séparation administrative, la « Lettre au Roi » de Destrée et, à l'automne, la création de l'Assemblée wallonne. Par contre, la Première Guerre mondiale, généralement perçue comme une phase de silence, pourrait apparaître comme une phase de repli. À l'examen, la réalité apparaît pourtant plus nuancée... Contrairement à l'idée que rien ne se serait passé, des militants wallons ont été actifs pendant le conflit, clandestinement ou publiquement¹. Une poignée d'entre eux ont publié sous le couvert des Allemands, quelques-uns ont accepté des nominations proposées par l'occupant mais rien de comparable à l'activisme flamand, ni dans la structuration, ni dans l'organisation. Sur le plan numérique également, la comparaison frise la dérision : face à 20.000 activistes flamands – chiffre considéré comme minimal par Pieter Van Hees dans la *Nieuwe Encyclopedie van de Vlaamse Beweging*² – on ne peut aligner plus d'une centaine de Wallons³ qui vont se retrouver dans les « ministères wallons » de Namur⁴ et tout au plus vingt à trente militants actifs dans la presse censurée ou ayant adhéré au Comité de Défense de la Wallonie. Au total, vingt-trois personnes seront poursuivies ; vingt seront condamnées à des peines allant de deux ans d'emprisonnement à quinze ans de travaux forcés et trois seront acquittées⁵. À titre de comparaison, 268 jugements ont été

¹ Pour les sources, voir GODEFROID C., « La Première Guerre mondiale et le Mouvement wallon dans les collections du Fonds d'Histoire du Mouvement wallon », in *La Belgique et la Première Guerre mondiale. État des sources – État de la recherche/België en de Eerste Wereldoorlog. Bronnen – Stand van het onderzoek*, textes réunis par TALLIER P.-A. et BOIJEN R., Bruxelles, 2002, pp. 211-216.

² VAN HEES P., « Activisme », in *NEVB*, dl. 1, p. 223.

³ DE SCHAEPDRIJVER S. (*De Groote Oorlog. Het koninkrijk België tijdens de Eerste Wereldoorlog*, Amsterdam/Antwerpen, Uitg. Atlas, 1997, p. 259) cite, elle, le chiffre de 300 sans mentionner ses sources.

⁴ Dans le *Bulletin officiel des Lois et Arrêtés pour la Wallonie* daté du 21/1/1918, il est question de la nomination par von Haniel, le « Verwaltungschef pour la Wallonie », de « 63 fonctionnaires wallons ».

⁵ DEGEYE A.-F., *Répression des collaborations et "activisme wallon" : conséquences de la Première Guerre mondiale dans la Province de Namur. Contribution à l'histoire judiciaire et politique*, Louvain-la-Neuve, mémoire de licence en histoire, 1998, pp. 93-94.

prononcés contre des activistes flamands mais surtout des sanctions administratives ont été formulées à l'encontre de « plusieurs milliers » de fonctionnaires⁶. Pour l'occupant d'ailleurs, la situation est claire : s'il existe un mouvement flamand qu'il va pouvoir utiliser, « von einer wallonischen Bewegung im separistischen Sinne war bisher überhaupt kaum zu sprechen gewesen ; sie müsste erst geschaffen und entwickelt werden »⁷.

L'engagement de militants wallons prend plutôt la forme d'une réaction au mouvement flamand. Il s'agit d'être présents dans un contexte général dont les règles sont dictées par l'occupant. Ceux qui, au lendemain du conflit, prendront la plume pour défendre l'action publique des militants wallons durant la guerre, considéreront le qualificatif d'activiste comme impropre dans la mesure où les Wallons – contrairement aux activistes flamands – n'auraient rien demandé à l'occupant mais se seraient trouvés confrontés à une situation de fait, conséquence des initiatives flamandes.

En France, des militants en exil ont publié des articles soit dans des pages belges de journaux français, soit dans des publications propres, *La Wallonie*⁸ d'abord, *L'Opinion wallonne* ensuite. Les points de vue qu'ils défendent sont assez proches de ceux des militants en Belgique ; ils s'attirent les foudres de la censure mais pas celles des tribunaux militaires. On peut d'ailleurs établir un parallélisme assez similaire du côté flamand entre activistes et passivistes. Entre ces deux groupes, on constate également une certaine proximité idéologique. Ce qui les distingue fondamentalement, c'est la question de savoir s'il faut saisir l'opportunité de l'occupation pour voir mises en œuvre des revendications non satisfaites ou si le combat n'a de sens que dans le cadre d'une Belgique libre et indépendante. En d'autres termes, la question du patriotisme est la grille de lecture essentielle qui démarque les uns des autres.

1. En Belgique occupée : une politique de présence

Pour les militants wallons, la Première Guerre se caractérise d'abord par la dispersion. Les associations wallonnes cessent leurs activités de même

⁶ VAN HEES P., « Activisme », in *NEVB*, dl. 1, p. 223.

⁷ VON FALKENHAUSEN L., *Erinnerungen aus dem Weltkrieg 1914-1918*, Band 2, copie Ceges, p. 266.

⁸ Le journal est fondé en février 1916 par Raymond Colleye. Après trois numéros, il est purement et simplement interdit par la censure française, agissant à la demande du gouvernement belge. Voir LEROY M., « La presse belge en Belgique libre et à l'étranger », *Cahiers du Centre interuniversitaire d'Histoire contemporaine*, n°63, Louvain-Paris, 1971, p. 207.

que l'Assemblée wallonne. Jules Destrée quitte Charleroi le 21 août 1914⁹ entamant ainsi un périple qui le conduit jusqu'en Russie. Certains se retrouvent en Angleterre ; d'autres gagnent la France ou encore les Pays-Bas. Il y a enfin tous ceux qui restent en Belgique.

Ce sont les dispositions prises en matière de flamandisation de l'Université de Gand (ouverte le 16 octobre 1917) d'abord et de séparation administrative (21 mars 1917) ensuite qui vont, dans le chef de l'occupant, poser le problème de la situation de la Wallonie et, pour certains militants wallons, la question de l'action. Bruxelles est décrétée ville flamande par une ordonnance du 15 novembre 1916, une décision qui rencontre les revendications des activistes flamands. Quels sont les motifs invoqués par les militants wallons qui acceptent un rôle public sous l'occupation ? Ils sont quelques-uns à estimer que face à la politique allemande, le mouvement wallon se doit de réagir. Cette « politique de présence » est un mélange de naïveté, d'idéalisme, de stratégies opportunistes et carriéristes ainsi que de volonté de servir l'occupant.

La présence publique wallonne en Belgique occupée va se caractériser par trois formes d'actions : la publication de journaux sous la censure allemande, la participation aux ministères wallons établis à Namur par l'occupant et, enfin, l'adhésion au Comité de Défense de la Wallonie. Le premier journal proche des activistes wallons est *l'Écho de Sambre et Meuse*. Sa parution débute en janvier 1915 mais ce n'est qu'après la proclamation de la séparation administrative qu'il plaide pour le fédéralisme et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes¹⁰. Parmi ses rédacteurs figure Franz Foulon¹¹, membre de l'Assemblée wallonne et co-fondateur de la Ligue wallonne d'Ath.

En novembre 1916, paraît le premier numéro de *L'Avenir wallon*. Cette publication s'inscrit manifestement dans le droit fil des objectifs allemands en matière de séparation administrative. Ici aussi on retrouve Franz Foulon. Parmi les collaborateurs du journal, figurent initialement les députés René Branquart¹² et Emile Buisset¹³ de même qu'Oscar Colson¹⁴ ; ces deux

⁹ Jules Destrée, *Souvenirs des temps de guerre*, édition annotée par Michel Dumoulin, Louvain/Louvain-la-Neuve, Université de Louvain, Recueil de travaux d'histoire et de philologie, 6^e série, 1980, p. 5.

¹⁰ Voir PIROTTE A., « Écho de Sambre et Meuse (1915-1918) », in *EMW [Encyclopédie du Mouvement Wallon]*, t. 1, p. 543.

¹¹ Franz Foulon (1861-1928) est l'un des fondateurs de la Ligue wallonne d'Ath. Il s'installe à Bruxelles en 1907. Voir notice biographique de Jean-Pierre Delhay dans l'*EMW*, t. 2, pp. 660-661.

¹² René Branquart a publié deux articles dans *L'Avenir wallon* : « Pour les Wallons...C'est une fameuse leçon ! », 14-20/12/1916, p. 1 et « Question d'opportunité », 18-24/1/1917, p. 1. Dans

derniers sont membres de l'Assemblée wallonne. La question de la collaboration effective de certains militants à *L'Avenir wallon* n'est pas toujours aisée à trancher. Il en ira de même ultérieurement avec *Le Peuple wallon*. En effet, ces deux journaux rééditent sans complexe des articles d'avant-guerre sans référence à la publication initiale. Cette stratégie a pour but d'asseoir la légitimité des activistes en tentant de faire croire que leur attitude s'inscrit dans la foulée du mouvement wallon d'avant-guerre et qu'ils ont reçu l'assentiment des auteurs des textes.

Mais ces activités publiques ne couvrent pas l'ensemble des faits et gestes commis par des militants. La guerre est mise à profit pour nourrir les discussions en matière de réforme de l'État : « On commettrait une erreur profonde en s'imaginant que les Wallons demeurés au pays ne se sont pas préoccupés de la réorganisation intérieure du pays. De nombreux projets ont été conçus, étudiés, discutés dans des palabres fréquents, notamment chez les parlementaires bien au-delà des milieux wallons. De ces discussions sont sortis divers projets, qui ont été reproduits à la machine et qui ont circulé sous le manteau : tels les projets de Troclet, député de Liège, Pater, de la *Gazette*

ce dernier article, Branquart développe la nécessité d'une politique de présence mais ce texte est le dernier de sa plume. Il sera reproduit ultérieurement dans *Le Peuple wallon*, 7/4/1918, p. 1 sans l'assentiment de Branquart. Voir BRANQUART R., *En Wallonie pendant la guerre*, Braine-le-Comte, 1919. René Branquart (1871-1936), médecin, militant socialiste, élu conseiller communal à Braine-le-Comte, il y devient échevin (1922-1927) avant d'en devenir le bourgmestre (1927-1936), député (1899-1900, 1902-1904, 1912-1932) avant de devenir sénateur provincial (1932-1936). René Branquart est l'un des fondateurs de l'Assemblée wallonne. Il soutient un bref moment la démarche des « activistes » wallons. Au lendemain du conflit, il est l'un des rares à continuer à oser s'afficher comme fédéraliste. Il quitte d'ailleurs l'Assemblée wallonne en 1923. Il signe le *Compromis des Belges*, collabore à divers organes fédéralistes. C'est à Waterloo, en 1935, qu'il prend une dernière fois la parole pour défendre son engagement wallon. Voir DELHAYE J.-P., « Branquart René », in *EMW*, t. 1, p. 194.

¹³ Voir DELHAYE J.-P., « Activisme », in *EMW*, t. 1, p. 23. Emile Buisset (1869-1925), docteur en droit de l'Université de Liège, libéral, conseiller communal (1903), échevin, puis éphémère bourgmestre de Charleroi en 1921 et député de 1904 à 1925. Il joue un rôle pionnier dans les débuts du mouvement wallon dans le Hainaut. Il participe au Congrès wallon de 1912 et devient tout naturellement membre de la jeune Assemblée wallonne. Durant la guerre, après avoir un temps soutenu la perspective d'une activité wallonne, il se retire. Il demeure particulièrement attaché à la défense de la langue française, symbole de l'identité nationale de la Belgique. Voir DELFORGE P., « Buisset Emile », in *EMW*, t. 1, pp. 208-209.

¹⁴ Oscar Colson (1866-1933) : instituteur, passionné d'ethnologie, il est l'un des trois pères fondateurs de *Wallonia*, la revue de référence par excellence pour tous ceux qui s'intéressent au militantisme wallon, culturel et politique, avant 1914. Organisateur du Congrès de 1905, il figure parmi les premiers ralliés au fédéralisme. Libéral, franc-maçon, il participe à la création de l'Assemblée wallonne. Son action pendant la Première Guerre mondiale jette un profond discrédit sur sa personne. Il s'exile d'ailleurs en Allemagne où il passe le reste de ses jours alors que la Cour d'Assises de Namur le condamne à 20 ans de travaux forcés. Voir COLIGNON A., « Colson Oscar », in *EMW*, t. 1, pp. 298-299.

de Charleroi, le confrère Gustave Abel, qu'une étude impartiale de la question amena à la situer sur son véritable terrain et à en chercher la solution dans la décentralisation ; enfin, les études des confrères Buisset et Pastur. (...) Dans le groupe des Wallons liégeois, les mêmes études circulent chez les confrères d'Andrimont, Remouchamps, Mallieux, Buisseret »¹⁵. Des contacts ont lieu entre des militants de Liège et du Hainaut et certains militants, qui ont agi publiquement, ont conservé des contacts plus ou moins réguliers avec ceux qui préfèrent se taire. Ainsi est-il question, dans le dossier d'instruction d'Arille Carlier, d'un cahier qui lui a été remis par Remouchamps et commençant par ces mots : « Textes améliorés. Principes wallons II » et d'une farde de documents « S.A. (séparation administrative), documents non censurés » dans laquelle se trouvent aussi des notes d'Emile Buisset sur la question des nationalités en Belgique. En mars 1915, Buisset écrit une lettre de protestation au gouverneur général von Bissing, s'offusquant du traitement infligé aux prisonniers de guerre wallons¹⁶. Il est également fait mention, toujours dans le dossier d'instruction d'Arille Carlier, de la tenue d'une réunion clandestine à Bruxelles début juillet 1917¹⁷. Dans le rapport d'activités de la Fédération liégeoise du POB pour les années 1913-1918, il est question de réunions de la Fédération pour examiner les grandes questions politiques dont « la question wallonne »¹⁸. Des documents plus radicaux, plaidant pour l'annexion de la Wallonie à la France, auraient également circulé à Liège¹⁹.

L'objet des réunions clandestines demeure problématique. S'agit-il d'envisager le sort de la Belgique après la guerre ou envisageait-on d'agir durant le conflit ? Manifestement, la plupart des militants préfèrent attendre et profitent des circonstances de guerre pour nourrir leurs réflexions. Il suffit de s'en référer aux réactions extrêmement négatives formulées à l'encontre d'Arille Carlier après qu'il ait apposé sa signature au bas du premier Manifeste du Comité de Défense de la Wallonie. L'utilisation du titre de

¹⁵ *Mémoire présenté par Maître Carlier en réponse à l'inculpation dont il est l'objet*, juin 1920, Archives Carlier, Procès politiques, boîte 1, FHMW [Fonds d'Histoire du Mouvement Wallon].

¹⁶ SCHEPENS L., *Albert 1^{er} et le gouvernement Broqueville 1914-1918. Aux origines de la question communautaire*, Paris-Gembloux, 1983, pp. 36-37. Au sujet de cette différence de traitement, voir RUDIGER, *Un livre noir de la trahison activiste*, Bruxelles, « Le Journal des Combattants », s.d., pp. 3-104.

¹⁷ Voir document n° 94, 6/3/1919, Procès politiques, boîte I, FHMW.

¹⁸ Voir VANLOUBBEECK C., « L'activité politique à Liège pendant la guerre 1914-1918 », in *RBHC/BTNG*, II, 1970, 2, pp. 113-131 (fait cité p. 120).

¹⁹ « En revanche, je t'envoie également quelques documents irrédentistes : deux brochures anonymes et non censurées publiées à Liège (et non à Paris) pendant l'occupation ». Lettre de Remouchamps à M.L. Gérard, 11/4/1919, Fonds Max-Léo Gérard 3/ 1, APR [Archives du Palais Royal].

membre de l'Assemblée wallonne suscite l'indignation. Dans les archives Delaite, nous avons retrouvé le manuscrit d'une lettre émanant de membres de l'Assemblée wallonne et adressée à von Falkenhausen²⁰. Ce document, non signé, nie toute représentativité au dit Comité.

L'importance accordée à la démarche de Carlier démontre bien qu'il ne s'agit pas d'un inconnu. Celui-ci s'est engagé très jeune sur le plan wallon. Il n'a pas vingt ans lorsqu'il fonde la Jeune Garde wallonne à Charleroi. Comme tous les militants d'avant-guerre, il est farouchement opposé à la flamandisation de l'Université de Gand. Mais c'est surtout un proche de Destrée chez qui il a effectué son stage comme avocat. Avant-guerre, il est l'un des fondateurs de la Ligue wallonne de Charleroi et membre de l'Assemblée wallonne. C'est dire si sa décision de signer le Manifeste du Comité de Défense de la Wallonie ne passe pas inaperçue dans les cénacles wallons²¹. La soif d'action tenaillait manifestement Carlier depuis longtemps déjà puisqu'en signant le manifeste du Comité de Défense wallonne, il n'en est pas à son coup d'essai. Un an plus tôt, au printemps 1917, il a déjà diffusé sous le pseudonyme « Lecocq Hardy » une brochure intitulée *La Wallonie autonome*, officiellement éditée à Paris²². Carlier s'inscrit dans la doctrine wilsonienne sur le droit des peuples. Il y justifie son attitude (« garder le silence plus longtemps, c'eût été trahir notre devoir vis-à-vis de la Wallonie ») dans le contexte du conflit mais aussi dans l'optique de l'après-guerre tout en étant conscient du fait qu'étant imposée par les Allemands la séparation s'en trouve desservie. Il s'agit à la fois d'un texte théorique où Carlier définit ce

²⁰ Lettre adressée à Son Excellence, le Général Freiherr von Falkenhausen, Gouverneur général de Belgique, s.d., Fonds Delaite, Archives Divers, s.d., SUC [Salle Ulysse Capitaine, Bibliothèque de Liège].

²¹ Son attitude durant le conflit lui vaut un non-lieu à la fin de la guerre mais surtout une interdiction professionnelle d'un an. Après la guerre, Carlier (1887-1963) poursuit son engagement wallon à la Ligue wallonne de Charleroi et dans les milieux dialectaux. Dans les années 1930, il milite à la Concentration wallonne d'abord et surtout dans le sillage de l'Abbé Mahieu. Durant la Seconde Guerre, on le retrouve dans l'équipe carolorégienne de la Wallonie libre, une organisation à laquelle il restera attaché jusqu'à la fin de ses jours. Dans les années 1950, il est l'un des signataires du Manifeste Schreurs-Couvreur. Voir DELFORGE P., « Carlier Arille », in *EMW*, t. I, pp. 230-232.

²² LECOCQ-HARDY, *La Wallonie autonome*, Paris, 1917, 91 p. La question des circonstances de la parution de cette brochure a été longuement abordée lors de l'instruction de l'affaire Carlier. La mention de Sansot comme éditeur était, en tous les cas, crédible car ce dernier avait déjà édité le texte d'Emile Jennissen, *Le spectre allemand*, (Paris, 1906) et éditera également, en 1922, la plaquette de Raymond Colleye portant sur « Le nationalisme français de Belgique » (« Affaire Carlier – continuation de l'instruction », 14/11/1919, p. 2, Fonds Carlier, FHMW). En réalité, la brochure a été éditée à Charleroi, un fait déjà signalé par Remouchamps en 1919. L'auteur anonyme de *Activisten* n'y a vu que du feu et croit que la brochure a effectivement été publiée à Paris.

qu'il entend par *nation*, *pays*, *race* mais aussi d'un historique de la question wallonne et du rôle du mouvement wallon. À l'instar de son maître à penser, il attribue à la langue un rôle essentiel : elle est « la pierre de touche de la nationalité ». La même filiation saute aux yeux lorsqu'il évoque les facteurs d'opposition entre la Flandre et la Wallonie, entre la germanophilie des uns et la francophilie des autres. Il rappelle l'opposition intrinsèque des Wallons à tout bilinguisme, « bilinguisme qui n'avait aucune tradition historique en pays wallon ».

Suite à la parution du décret allemand sur la séparation administrative, les administrations sont transférées à Namur, promue capitale de la Wallonie. On y retrouve quelques militants d'avant-guerre et des opportunistes extérieurs au combat wallon. Parmi les premiers figurent Oscar Colson, l'un des militants wallons les plus respectés d'avant-guerre, directeur de la revue *Wallonia*. Il devient directeur général de l'enseignement primaire et des Beaux-Arts au ministère des Sciences et des Arts à Namur, se compromettant ainsi de manière radicale avec l'occupant. Ce sont les collaborateurs de ce que l'on a appelé les « ministères » wallons de Namur qui ont d'évidence le plus contribué à la condamnation de l'activisme wallon. Là où la publication d'articles, la signature de manifestes peuvent encore passer pour des gestes naïfs et désintéressés, l'acceptation de nominations ou de promotions, elle, suppose rémunération, avancement et desservait donc la cause wallonne. Par rapport aux fonctionnaires d'avant-guerre qui ont démissionné, ont été emprisonnés voire déportés, ceux qui ont accepté un emploi à Namur sont perçus comme de véritables traîtres.

Enfin, dernière initiative à signaler, la mise sur pied du Comité de Défense de la Wallonie. Parmi ses membres, figurent trois délégués de l'Assemblée wallonne (Arille Carlier, Oscar Colson et Franz Foulon); les six autres étant des fonctionnaires de Namur sans passé militant. Ce comité voit le jour au lendemain de la proclamation indépendantiste du « Raad van Vlaanderen ». Au cours de sa brève existence, il diffuse deux manifestes réclamant le fédéralisme²³. Le premier, au printemps 1918, s'inscrit dans la continuité de *L'Avenir wallon* : il y est question de belligérants, on y plaide pour l'internationalisation de la question belge – ce que *L'Opinion wallonne* fait d'ailleurs aussi. Du fait des initiatives flamandes, la Wallonie y est présentée comme condamnée à réagir dans un contexte où la séparation administrative est devenue réalité. Les signataires s'abritent en outre sous l'autorité morale de l'Assemblée wallonne et s'en réfèrent plus

²³ « Au peuple de Wallonie », in *L'Avenir wallon*, 21/3-27/3/1918, p. 1 et « Proclamation wallonne », in *L'Avenir wallon*, 7/7-13/7/1918, p. 1. Le premier texte est signé, le second ne l'est pas et se présente plutôt comme une note.

particulièrement à l'article 9 de ses statuts stipulant notamment que « la Belgique ne peut poursuivre ses destinées que par l'union des deux peuples qui la composent, union basée sur une indépendance réciproque et faite d'une entente loyale et cordiale ». Le second manifeste, diffusé en juillet 1918, s'inscrit dans le prolongement du premier. Il réaffirme l'espoir de voir la Flandre et la Wallonie inscrire leurs destinées dans une structure fédérale.

2. *Paris et la Belgique occupée : des convergences de vues*

En termes de doctrine, peu de choses séparent les militants exilés à Paris qui publient des articles dans *L'Opinion wallonne* des idées formulées par Foulon et son équipe dans *L'Avenir wallon*. De part et d'autre, c'est la même revendication fédéraliste qui est mise à l'avant-plan, la même hargne vis-à-vis du gouvernement du Havre dont la censure harcèle *L'Opinion wallonne*, la même volonté de s'inspirer de modèles étrangers. Certains articles semblent même être des appels explicites²⁴. La revendication du fédéralisme dans le contexte particulier de la Première Guerre mondiale aura, on s'en doute, des conséquences importantes sur l'évolution du mouvement wallon après-guerre. En effet, lorsque l'on étudie le discours public, tant en Belgique occupée qu'à Paris, ce qui frappe c'est le radicalisme. On est loin des hésitations d'avant-guerre. On revendique clairement le fédéralisme et, dans la foulée des 14 points du président Wilson, l'application du principe des droits des peuples à disposer d'eux-mêmes. La question des minorités linguistiques est laissée à l'arrière-plan et considérée comme extérieure au mouvement wallon. Tout se passe comme si les questions qui avaient précisément empêché la formulation d'une doctrine cohérente avant-guerre – les minorités linguistiques, le bilinguisme de la Flandre, le statut de Bruxelles – avaient purement et simplement disparu.

Pour se forger une légitimité, *L'Avenir wallon* inscrit son combat dans la continuité du mouvement d'avant-guerre : on retrouve de nombreux discours prononcés avant 1914, des articles de type ethnologique, des comptes rendus d'activités de l'Assemblée wallonne, la réédition d'articles antérieurs. Censure oblige, c'est à peine si l'on évoque la guerre. En fait, le conflit est évoqué en termes de « belligérants » sans qu'il ne soit jamais question de responsables, d'État agresseur ou d'État agressé. De ce point de vue, *L'Avenir wallon* et *L'Opinion wallonne* divergent complètement. Pour le premier, il est certes question du retour du gouvernement belge et du rejet de toute politique

²⁴ « Il n'était pas possible qu'au sentiment wallon de l'intérieur, ne répondît pas le sentiment wallon de l'extérieur ». Article de *L'Opinion wallonne* reproduit par *L'Avenir wallon*, 26/7-1/8/1917.

annexionniste – *L'Opinion wallonne* y est également hostile – mais jamais de défaite allemande. Un hypothétique départ de l'occupant est évoqué sans que le lecteur sache dans quelles conditions il pourrait avoir lieu. Pour *L'Opinion wallonne*, il faut poursuivre la guerre jusqu'à la victoire. Si l'on sent poindre une nette francophilie dans *L'Opinion wallonne*, fort logiquement, rien de similaire ne s'exprime dans *L'Avenir wallon*. Quoi qu'il en soit, de part et d'autre, la réalité belge avec ses deux nationalités est perçue comme une nécessité.

Au-delà de l'existence des deux entités, la question de Bruxelles n'est pas véritablement posée bien que sa situation spécifique soit évoquée dans quelques articles. Cet état de fait s'inscrit à la fois dans une certaine tradition fédéraliste wallonne, qui n'entend pas voir le destin de la Wallonie compromis par le sort de Bruxelles, mais aussi dans le contexte de la Flamenpolitik. Du côté flamand, on intègre purement et simplement la capitale comme ville flamande. Aucune voix ne s'élève pour revendiquer l'appartenance de Bruxelles à la sphère d'influence de la Wallonie. *L'Opinion wallonne* s'indigne certes de la flamandisation de la capitale mais ne se montre guère préoccupée du sort des minorités linguistiques.

Ce qui rapproche également les militants exilés en France et ceux demeurés en Belgique occupée, c'est leur attitude à l'égard des fédéralistes flamands. Si la situation en Belgique occupée semble s'inscrire dans la logique de la politique allemande et donc du nécessaire respect des « activistes flamands », rien de comparable en France où, pourtant, on pratique la même politique d'ouverture à l'égard de fédéralistes flamands. A plusieurs reprises, *L'Opinion wallonne* reprend des extraits de *Ons Vaderland*, journal flamand publié en France qui passe pour être l'organe officiel du Frontbeweging. Certes, certaines manœuvres, prises de position et attitudes des Flamands continuent d'irriter les militants wallons mais l'objet de leur ire va plus au gouvernement du Havre ou aux passivistes flamands réfugiés aux Pays-Bas. Ces derniers sont accusés d'avoir été les premiers à rompre l'union sacrée et à tirer profit des circonstances de guerre pour mettre sur pied leur cahier de revendications. Cette politique de la main tendue à l'égard des fédéralistes flamands se retrouve dans les points de vue défendus : droit des Flamands de s'exprimer dans leur langue et de bénéficier d'un enseignement dans cette même langue, de l'école primaire à l'université²⁵.

²⁵ « Flamands et Wallons sont patriotiquement unies (sic) », in *L'Opinion wallonne*, 1-15/7/1916, p. 4.

3. *L'écho des points de vue wallons*

Le bilan de l'activisme wallon apparaît en définitive bien mince. Du côté des autorités allemandes, on devait également être de cet avis. *L'Avenir wallon* rencontre un succès mitigé et *Le Peuple wallon* cesse rapidement d'être un journal wallon militant. Dans les sphères gouvernementales, on se montre surtout préoccupé par l'activisme flamand. Il n'empêche que les idées formulées tout à la fois par *L'Avenir wallon* et *L'Opinion wallonne* déplaisent voire même inquiètent. Ainsi, au cours de l'audience qu'il accorde à Prosper Poullet, le 15 septembre 1916, le roi évoque le mouvement wallon et se montre préoccupé de « la tendance wallonne qui a trouvé à Paris un remarquable terrain d'expansion et qui glisse même vers l'inféodation à la France »²⁶.

Diverses informations transmises de Belgique occupée, que ce soit à l'intention du gouvernement et/ou de l'entourage du roi font état d'un mécontentement des ou, tout au moins, de Wallons²⁷. Il s'agit là du reflet de points de vue qui se développent plus particulièrement à partir de 1917. Ainsi le Liégeois Charles Magnette, sénateur libéral et membre de l'Assemblée wallonne, envoie divers documents faisant état de l'exaspération que suscite, dans certains milieux wallons, l'attitude jugée trop flamande du gouvernement²⁸. Ce mécontentement ne reste pas lettre morte. Les deux arrêtés-lois adoptés au Havre en avril 1917 condamnant les faits et gestes des activistes sont diffusés en Belgique occupée. Le texte des arrêtés est précédé d'un *Rapport au Roi* où il est question de la « splendide attitude des Belges de langue flamande ». Ce texte suscite l'indignation de Charles Magnette qui le fait savoir au nom des députés et sénateurs de tous les arrondissements wallons²⁹. Le texte est dès lors amendé en ce sens : « la splendide attitude des Belges de langue flamande, qui rivalisent de patriotisme avec leurs frères

²⁶ Albert I^{er}, *Carnets et correspondance de guerre 1914-1918* présentés par Marie-Rose Thielemans, Paris-Louvain-la-Neuve, 1991, p. 122 et p. 282. Sur cette rencontre, voir également SCHEPENS L., *op.cit.*, p. 114. Ce qui semble étonnant, c'est que le roi considère que « la tendance wallonne » est encouragée par les amis de M. de Broqueville.

²⁷ « Ce qui est frappant, c'est que tous ces avis insistent sur le mécontentement chez les Wallons, à la suite des agissements activistes flamands et allemands, et de l'attitude du gouvernement, trop favorable aux Flamands ». SCHEPENS L., *op.cit.*, pp. 117-119, voir également p. 126, l'allusion à une lettre reçue par Fernand Neuray, directeur du *XX^e Siècle*, émanant d'un « groupe de Wallons qui ont pour devise : Wallons toujours, Flamands jamais, Français peut-être ».

²⁸ Voir Albert I^{er}, *Carnets...* *op.cit.*, p. 122 et SCHEPENS L., *op.cit.*, pp. 117-118.

²⁹ *L'Opinion wallonne* (1-15/5/1917, p. 1) proteste également contre l'allusion mais ne rectifie pas le tir après que le texte ait été amendé.

wallons »³⁰. Mais qui dit exaspération wallonne ne signifie pas pour autant séparation administrative. Néanmoins, dans un rapport transmis à l'automne 1917 par Emile Francqui et parvenu au secrétariat du roi³¹, il est question d'un mouvement wallon séparatiste risquant de se manifester à la fin du conflit. Les chefs de file en seraient Paul Van Hoegaerden³², Charles Magnette et Emile Digneffe chez les libéraux, Charles Francotte chez les catholiques. Ce mouvement comprendrait également des socialistes mais aucun nom n'est cité. Un autre rapport – anonyme celui-là – transite par le ministre des Affaires étrangères, le libéral Paul Hymans. On y parle de la « question wallonne, car il existe une question wallonne et peut-être est-elle plus sérieuse que l'autre [la question flamande] »³³.

Si ces documents sont bel et bien perdus dans la masse des rapports qui exaltent le patriotisme et la résistance des Belges, ils évoquent néanmoins l'existence d'un état d'esprit, certes minoritaire, mais dont la réalité ne peut être niée. Au fil des mois, à mesure de la poursuite de la guerre, l'attitude de l'occupant et celle des activistes flamands et la réaction réelle – ou perçue comme telle – du gouvernement du Havre par rapport à l'activisme flamand ont nourri un ressentiment chez certains Wallons. Nombre d'observateurs³⁴ sont également de plus en plus convaincus de l'importance de la question des langues que ce soit à l'armée ou dans la question emblématique de l'université de Gand. Quant au gouvernement, il est manifeste qu'au vu de la politique allemande en Belgique occupée, il se doit d'adresser des promesses au peuple

³⁰ L'anecdote est relatée par FAINGNAERT A.L., *Verraad of zelfverdediging. Bijdragen tot de geschiedenis van den strijd voor de zelfstandigheid van Vlaanderen tijdens den oorlog van 1914-18*, Kapellen, 1932, pp. 577-578 et Schepens L., *op.cit.*, pp. 117-118. Après la guerre, lors de la discussion du projet de bilatéralisme en séance de la commission sénatoriale de révision de la Constitution, le catholique Paul Berryer (1868-1936), ministre de l'Intérieur de 1910 à 1918, déclare que le texte initial était « une erreur matérielle et nous-mêmes avons protesté avant d'avoir reçu votre protestation ». Et de Broqueville d'ajouter : « Il s'agissait d'une erreur purement matérielle de transmission ». Cité dans *La Défense wallonne*, novembre 1921, p. 193.

³¹ Rapport annexé à une lettre de Hymans au Comte van den Steen de Jehay, 24/1/1918, Albert, cabinet 1914-1918, n°335, APR.

³² Paul Van Hoegaerden est d'ailleurs l'auteur d'un rapport qui transite par le secrétariat du roi. Il y est question du mouvement wallon et de la question des langues. Paul Van Hoegaerden, « L'état moral et politique ». Lettre de Hymans au Comte van den Steen de Jehay, 24/1/1918), Albert, cabinet 1914-1918, n°335, APR. Paul Van Hoegaerden (1858-1922), docteur en droit, libéral, député (1892-1894, 1914-1922) puis sénateur (1912) et, enfin, nommé ministre d'État en 1918. Voir VAN MOLLE P., *Het Belgisch Parlement 1894-1969*, Leberg-Gent, 1969, p. 354.

³³ Rapport annexé à une lettre d'Hymans à van den Steen de Jehay, 16/2/1918, Albert, cabinet 1914-1918, n°335, APR.

³⁴ Dans une note sur l'organisation interne du Parti libéral, datant de février 1918 et conservée aux archives royales (Albert, cabinet 1914-1918, n°344, APR), Albert Devèze épingle prioritairement la question des langues.

flamand, de montrer que, lui aussi, est attentif aux récriminations qui se font entendre. Mais, du côté wallon, certains perçoivent cette attitude comme autant de provocations et n'hésitent pas à agiter la menace d'un rattachement à la France³⁵.

Manifestement, ce malaise est observé avec attention. Quels sont les motifs de l'intérêt porté par certains ministres et par le roi à la question wallonne ? Craint-on un mouvement d'opinion en faveur de la France ? On sait que cette préoccupation existe mais celle-ci est-elle fondée ? Quelle est la sphère de diffusion de *L'Opinion wallonne* ? Question difficile à trancher. Le journal est lu par les militants réfugiés en France³⁶. Évidemment, selon les adversaires de la séparation administrative, *L'Opinion wallonne* n'a aucun écho. Est-ce vraiment crédible ? Des numéros de *L'Opinion wallonne* circulent également en Belgique occupée. Il y est fait allusion à de nombreuses reprises dans des journaux wallons censurés. Parmi les collaborateurs du journal figurent des soldats wallons. Avant son interdiction, le journal est lu sur le front. Quel en est l'impact ? Le journal publie des lettres d'encouragement de soldats – lettres dont la teneur est parfois censurée – mais dans le même temps le *XX^e siècle* publie des articles dénonçant la propagande au front de *L'Opinion wallonne*. Quoi qu'il en soit, ces réactions attestent à tout le moins une bonne diffusion.

L'Opinion wallonne a, en tous les cas, été jugée dangereuse par les milieux officiels. À partir de mars 1917, la censure s'amplifie allant parfois jusqu'à sabrer la moitié de certains articles. À partir de l'automne 1917, il est carrément interdit de vente sur le front mais les abonnés semblent continuer de recevoir leur numéro. Il bénéficie d'un crédit plus important que la presse wallonne à la solde de l'occupant. Il est clair que si l'on suit les discussions de l'immédiat après-guerre, fin 1918-1919, les idées véhiculées depuis Paris en matière de fédéralisme et du droit des peuples ont trouvé un écho certain auprès des militants wallons. L'aile radicale de l'Assemblée wallonne, qui n'avait guère eu l'occasion de s'exprimer avant-guerre, trouve dans la capitale française un terreau favorable à ses idées.

³⁵ « Par une politesse maladroite, voire haineuse à leur égard, on a réveillé chez les Wallons d'anciennes aspirations qui sommeillaient. Aujourd'hui, leurs yeux se tournent vers la France ; un pas de plus dans cette voie et demain l'irréversible s'accomplira. À qui reviendra la responsabilité de cette dislocation de la Belgique ». Cette citation est extraite d'une longue lettre de Magnette exposant les sources du mécontentement wallon à Liège. Le destinataire (« Mon cher Sénateur ») n'est malheureusement pas identifié (elle a été transmise par l'entremise du baron Capelle), 7/7/1917, Albert, cabinet 1914-1918, n°280 bis et 348, APR.

³⁶ Sur l'écho de *L'Opinion wallonne*, voir BOLLE DE BAL M. (ed.), *Les survivants du boyau de la mort. Lettres de deux jeunes Wallons en 14-18*, Bruxelles, Presses Interuniversitaires Européennes (P.I.E.), Collection « Mémoires d'Europe », 1998, pp. 95-97 et 113-114.

Si la guerre n'a sans doute pas entraîné de ralliements en nombre aux idées wallonnes, elle les a confortées chez les militants les plus radicaux tandis que d'autres se laissaient séduire par un nationalisme belge – voire même grand belge – auquel ils semblaient étrangers avant le conflit. On assiste à un double phénomène, d'une part une vague de radicalisme dans le chef des militants exilés à Paris qui s'expriment dans *L'Opinion wallonne* et d'autre part un vent de modération de ceux qui n'agissent désormais plus prioritairement en militants wallons mais en responsables politiques, en élus de la nation. Cette évolution est manifeste chez Destree dont on n'enregistre plus la moindre prise de position wallonne ; il loue au contraire l'attitude des Flamands dans leur refus de collaborer avec l'Allemagne³⁷. Dans ses *Souvenirs des temps de guerre*, plus rien n'évoque ses prises de position d'avant-guerre. C'est tour à tour le parlementaire, le diplomate, l'homme privé qui parle mais de la Wallonie ou de la séparation administrative, il n'en est pas question. À ses yeux, la guerre a révélé l'essence de la Belgique en tant que nation : « Là est le vrai miracle. (...) Ainsi la Belgique est une nation – indestructiblement. Le baptême de feu et de sang l'a sacrée »³⁸. Evidemment, un tel plaidoyer en faveur de la Belgique est aux antipodes des considérations fédéralistes de *L'Opinion wallonne*.

Manifestement, dans les sphères gouvernementales et royales, on semble peu enclin à se mettre les Wallons et les francophones à dos. De nombreuses récriminations flamandes ont trait à la situation linguistique à l'armée. Or, le corps des officiers est dans son immense majorité d'expression française. Dès lors, bien plus qu'indisposer les Wallons, ce que l'on semble refuser, c'est de toucher à l'édifice de la Belgique francophone d'avant-guerre. Certains ministres peuvent apparaître proches du mouvement flamand, mais il n'en demeure pas moins que le courant de ceux qui défendent l'unité nationale et donc la prédominance du français – y compris dans l'entourage royal – continue de dominer. Toutefois, dans le même temps, les responsables politiques sont conscients que des gestes significatifs devront être posés à l'égard des Flamands même si l'on exclut la création de régiments séparés. C'est bien là que réside toute la difficulté : comment à la fois satisfaire des revendications flamandes déjà anciennes sans pour autant mécontenter les Wallons et les francophones dont certains ont manifestement du mal à

³⁷ DESTREE J., « Bravo les Flamands », in *Le Petit Parisien*, 15/6/1916, article reproduit dans PASSELECQ F., *La question flamande et l'Allemagne*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, pp. 311-313.

³⁸ DESTREE J., « Le Principe des Nationalités et la Belgique », in *La Grande Revue*, mai 1916, pp. 385-412 (la citation figure aux pp. 399-400). Ce texte a également paru en anglais : *Belgium and the Principle of Nationality*, Westminster, The Council for the Study of International Relations, 1916 (Foreign Series, 5), pp. 24-29.

admettre que des concessions soient faites à l'encontre des Flamands ? Comment battre en brèche la radicalisation du mouvement flamand sans entraîner une réplique du mouvement wallon et comment éviter que les francophones de Flandre ne le rejoignent ? C'est la question de l'identité de l'État belge au lendemain de la guerre qui est posée.

La fin du conflit consacre la condamnation générale de l'activisme et l'ouverture de poursuites judiciaires à l'encontre de ses auteurs. Les peines prononcées, en majorité par contumace, vont du non-lieu à une condamnation de vingt ans de détention. Oscar Colson ne remet plus les pieds en Belgique, s'exile en Allemagne où il devient professeur de droit. La plupart des condamnés cessent toute activité militante. Seuls Franz Foulon et Arille Carlier – dont les démêlés judiciaires se soldent par un non-lieu – réintégreront ultérieurement les sphères militantes wallonnes. En termes de doctrine, passé le vent du radicalisme de 1918-1919, le mouvement wallon du début des années vingt va surtout s'investir dans les enjeux linguistiques et tourner le dos au fédéralisme, une revendication que les circonstances de la guerre ont profondément discréditée.

An outsider “inside”: the occupation diary of Georges Eekhoud

Sophie DE SCHAEPDRIJVER

1. Introduction: Communities, War, and A Diary

World War One, variously described by modern historians as “the Original Sin of the twentieth century” (Furet) or, rather more contemptuously, as “the greatest mistake of modern times” (Ferguson), was, for those who experienced it, first and foremost a collective effort of colossal proportions. Societies were mobilised for war on all dimensions – military, economic, social, and cultural. This mobilisation was both enforced from above – sometimes very brutally so – and rested on a broad base of what cannot but be called popular consent, or, at least, a form of self-persuasion, carried by the multitude of organizations that constituted prewar civil society. To be sure, persuasion and self-persuasion had largely eroded by 1917; the second half of the war saw a more interventionist stance by states. Yet even this “remobilization” from the top down had to rest on a base of legitimacy¹. This legitimacy, for all that it is hard to comprehend today, must be reconstituted by the war’s historians if they want to avoid anachronism. It involved, among other things, citizens’ sense of belonging to a national community, with a territory to be defended as well as “distinctive values, ways of life and political institutions”². The question is how the national community and what it stood for were defined, by whom, and for whom, against the *basso continuo* of the call to ultimate sacrifice.

In Belgium, the “decision for war” consisted of the rejection of the German ultimatum, which was very widely regarded as an outrage; the rejection went hand in hand with an outburst of patriotism all the more remarkable as it was unexpected³. But what of the war’s duration? How were cultural, political, and military mobilization maintained over the years when sacrifices dwarfed issues? Especially given the separation of the front from (most of) the home front, now under a regime of military occupation? Indeed

¹ For an illuminating appraisal of issues of mobilization, remobilization, coercion, (self-)persuasion, and legitimacy, see HORNE J., “Introduction: mobilizing for ‘total war’, 1914-1918,” in IDEM (ed.), *State, Society and Mobilization in Europe during the First World War*, Cambridge University Press, 1997, pp. 1-18.

² HORNE J., *op. cit.*, p. 2.

³ STENGERS J., “L’entrée en guerre de la Belgique”, in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 179 (1995), pp. 13-33.

how did occupied Belgium fare? How was the “war effort” defined “inside”, over fifty months of isolation, repression, misinformation, and enforced silence, in the absence of large parts of the prewar elite (including the government, King Albert, and a considerable segment of Parliament and of the intelligentsia), given the inventiveness of the cultural policy pursued by the occupation authorities⁴, and given the awkward necessity of achieving a *modus vivendi* with the “invader”?

Answering these questions requires a plethora of sources. Among these sources are documents of a personal nature, such as the diaries written during the occupation by a considerable number of Belgians (overwhelmingly middle-class men). For all their obvious limitations, individual testimonies such as these possess certain merits for the historian intent on gauging wartime public opinion: as Stéphane Audoin-Rouzeau has recently argued, they keep scholars of World War One from blanket generalizations regarding war and culture, for “the individual exactly fits the mazes in our net”⁵.

As individuals go, the Belgian novelist and essayist Georges Eekhoud (1854-1927) is particularly likely to slip through the mazes of any war historian's “net”. *The Rough One*, as the literary scholar Mirande Lucien has called him in her recent, affectionate and insightful biography⁶, was a lifelong misfit within Belgian bourgeois society. An orphan of genteel background but slender means sent to an expensive Swiss boarding school and later to the Military Academy, from which he was expelled for his homosexuality; a Fleming who defined himself passionately as a Fleming, but expressed himself in French – an unclassical, Rabelaisian French – all his life; a eulogist (and lover) of appetizing youngsters from the dangerous classes, on trial in 1900 for a novel exalting “uranist” love, Eekhoud, as a “borderliner” on three

⁴ On this issue, see WILS L., *Flamenpolitik en aktivisme*, Leuven, Davidsfonds, 1974, confirmed by DOLDERER W., *Deutscher Imperialismus und belgischer Nationalitätenkonflikt. Die Rezeption der Flamenfrage in der deutschen Öffentlichkeit und deutsch-flämische Kontakte 1890-1920*, Melsungen, Verlag Kasseler Forschungen zur Zeitgeschichte, 1989. See also ROLAND H., *Die deutsche literarische “Kriegskolonie” in Belgien 1914-1918. Beitrag zur Geschichte der deutsch-belgischen Literaturbeziehungen 1900-1920*, Bern, Peter Lang, 1999. See also DE SCHAEPPDRIJVER S., “Occupation, Propaganda, and the Idea of Belgium”, in ROSHWALD A. and STITES R. (eds.), *European Culture in the Great War: the Arts, Entertainment, and Propaganda, 1914-1918*, Cambridge University Press, 1999, pp. 267-294, and TIEDAU U., “De Duitse cultuurpolitiek in België tijdens de Eerste Wereldoorlog”, in *Bijdragen tot de Eigentijdse Geschiedenis*, 11 (2003).

⁵ Presentation, international conference *Dix ans d'histoire culturelle de la Grande Guerre*, Historial de la Grande Guerre, Péronne (Somme), July 2002.

⁶ LUCIEN M., *Eekhoud le rauque*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1999.

different dimensions – the social, the sexual, and the cultural – is exactly the kind of witness of interest to the contemporary historiography of the war⁷.

His testimony is all the more important given his controversial war record. Belgian patriotic opinion during the war, and especially in the immediate postwar, pillorized him for his dealings with the Germans. Under the occupation, Eekhoud concluded a lucrative contract with the German *Insel Verlag*, allowing his work to appear in its wartime *Flämische Reihe*, a propaganda effort. In August 1917, he granted an interview to one of the newspapers which patriotic opinion termed *embochés* because they were created and controlled by the occupying authorities. In the course of this interview, he declared the decision to publish or not to publish under the occupation to be purely a matter of individual conscience. All of these constituted open departures from an unspoken rule of silence and distance, for which Eekhoud was duly denounced: on November 22, 1918 – the day of King Albert's triumphant return to Brussels – a grandiloquent “Manifesto of Belgian Authors”, claiming to represent all those who had resigned themselves to “four years of silence” at the price of obscurity and penury, reprimanded Eekhoud, “whom we once venerated as a Master” and solemnly withdrew “the esteem we once granted him”⁸. This “campagne de malveillance”⁹ against Eekhoud was followed by a professional sanction: on December 26, 1918, the City of Brussels stripped him of some of his teaching positions – a “sanction brutale d'une faute vénielle” in the words of the literary scholar Robert Van Nuffel¹⁰. In her assessment of Eekhoud's predicament, Lucien makes a more general point regarding his position vis-à-vis the surrounding culture. Her reading of Eekhoud's situation essentially concurs with his own: “Certains de ces compatriotes ne lui pardonnent pas tout simplement d'être ce qu'il est: un homosexuel belge, anarchiste et pacifiste, qui a eu la dent dure envers les conservateurs cléricaux comme les socialistes arrivistes, qui a refusé de céder à l'élan patriotique manichéen, en un mot: un

⁷ Cfr. MELMAN B. (ed.), *Borderlines: Genders and identities in War and Peace, 1870-1930*, New York: Routledge, 1998.

⁸ In the literary magazine *Le Thyse*, November 22, 1918; quoted in LUCIEN M., *op. cit.*, pp. 173-4. The magazine – which, its needs to be stressed, by no means represented Belgian francophone literature in its entirety – referred to two “Maîtres”, Eekhoud as well as Edmond Picard, the celebrated literary mécenas, author, and lawyer, presently pillorized for his support of the occupation regime's pacifist campaign.

⁹ VAN NUFFEL R., “Georges Eekhoud”, in *Biographie Nationale*, vol. 35 (1970), pp. 207-222, specifically pp. 218-219.

¹⁰ VAN NUFFEL R., *op. cit.* N.B. According to this entry, Eekhoud lost all his teaching positions; Lucien however points out that he was able to retain two of them, as the municipal authorities of Sint-Gillis and Schaarbeek (two Brussels suburbs) did not align themselves with the central Brussels authorities. LUCIEN M., *op. cit.*, p. 178.

homme libre”¹¹. From this perspective, the wartime defiance of the “Belgian Genet” and “Flemish Pasolini” – Lucien’s terms¹² – was in essence a continuation of his lifelong habit of flinging his gauntlet in the face of received opinion. Eekhoud’s wartime stance might even be the crowning achievement of a lifetime of recalcitrance: the distinguished Danish critic Georg Brandes singled him out for praise because of his detachment from hysterical postwar Belgium¹³.

This apparent continuity between prewar and postwar defiance draws attention to Eekhoud’s trajectory during the war itself. In what terms does this perpetual misfit couch his critical stance vis-à-vis his surrounding community-at-war? How does the “outsider” reflect on the universe “inside” – on the boundaries and cracks of the imagined community under occupation?

An observer, one should add, well used to reflecting on his own trajectory. The preserved portion of Eekhoud’s diary starts in January 1895¹⁴, and is continued until the eve of his death in May 1927; the years 1910-1920 are recorded most assiduously¹⁵. The war years have not been systematically studied before, occasional references notwithstanding¹⁶. Totalling over 1,700 pages out of (roughly) 5,000, this part of the diary was kept very systematically. Eekhoud wrote an entry almost every day; hiatuses are few in number and quite short (three days at most). Eekhoud’s war journal, then, continuing as it does his prewar recording of his life, is unlike that of some compatriots who expressly set out to chronicle the war era, such as the Flemish author Virginie Loveling, whose remarkable diary logs her

¹¹ LUCIEN M., *op. cit.*, p. 175, see also pp. 179 and 182 on Eekhoud’s “radical” refusal of “the bourgeois order” and his refusal to “enter into the war logic”. See also Lucien’s Web-circulated essay, “Georges Eekhoud et ses éditeurs”, in *Le séminaire gai* (http://semgai.free.fr/contenu/textes/ml_Eekhoud_editeurs.html).

¹² LUCIEN M., *op. cit.*, p. 11.

¹³ BRANDES G., *Der Tragödie zweiter Teil. Der Friedensschluss*, Gotha, Verlag F.A. Perthes, 1920, p. 51.

¹⁴ Lucien suggests that Eekhoud started keeping a diary well before this time (LUCIEN M., *op. cit.*, p. 61).

¹⁵ The *Archives et Musée de la Littérature* at the Royal Library in Brussels acquired the document in 1972 (where it is kept under the call number ML 2954). It is approximately 5,000 pages long, not all of it consisting of diary entries stricto sensu (one cahier is entirely devoted to teaching notes). It has not been published, save for a typescript edition of the years 1895-1905 by Mirande Lucien (D.E.A. thesis). For further specifications regarding the diary, see LUCIEN M., *op. cit.*, pp. 283-284. All references to the diary *infra* are by date.

¹⁶ LUCIEN M., *op. cit.*, pp. 167-182, and especially LUCIEN M., “Le journal de guerre de Georges Eekhoud (1914-1920). Extraits”, in HERMAN J., et al. (eds.), *Lettres ou ne pas lettres: Mélanges de littérature française de Belgique offerts à Roland Beyen* (SYMBOLAE FACULTATIS LITTERARUM LOVANIENSIS, Series D, Vol. 14), Leuven, Presses Universitaires de Louvain, 2001. Also ROLAND H., *op. cit.*, pp. 126 and 173-181.

impressions of “the life of a great city in wartime” (in her case, Ghent)¹⁷. Nor is Eekhoud's diary of the war years exclusively a *war diary*; it also records his daily life and socializing, recollections, drafts for short stories, plans for future writing, teaching syllabi, transcriptions of literary texts, and bookkeeping. Still, the war is the major presence in this document, as attested by the space devoted to its most momentous period (August-December 1914)¹⁸.

2. *Diary of An Occupation*

When the war breaks out, Eekhoud is 60; he and his devoted wife of twenty-seven years, the 67-year-old Cornélie Van Camp, live in a rented house with a small garden in the old suburb of Schaarbeek, in a street of rather faded elegance¹⁹ called, poignantly, rue du Progrès.

An inhabitant of the rue du Progrès in more senses than one, Eekhoud faces the outbreak of the war with utter dismay; a dismay which he is still to voice at war's end.

“Et moi qui me flattais”, he writes on July 31, 1914, realizing the conflict will not be confined to the Balkans, “de mourir avant d'avoir jamais assisté à une guerre... Et celle-ci serait le suicide de l'Occident, la banqueroute de notre civilisation, la fin de l'Europe, voire du monde!” On August 3, he laments the “banqueroute de la civilisation et du Progrès!” The situation strikes him as surreal, a “nightmarish”²⁰ reversal of all that is rational; and, as such, an “anachronism”²¹. An anachronism that is “sacrilège” and “impie”²² – terms that convey the notion of a break with Progress as transcendently evil. As the war drags on, the chasm between Progress and the twentieth century only deepens: the first anniversary of the invasion of Belgium elicits the reflection that “plus cette horrible guerre continue et plus elle concourt à

¹⁷ STYNEN L. and VAN PETEGHEM S. (eds.), *In oorlogsnood: Virginie Lovelings dagboek (1914-1918)*, Ghent, Koninklijke Academie voor Nederlandse Taal- en Letterkunde, 1999. See DE SCHAEPRDIJVER S., “Drie Vlaamse schrijvers en de Grote Oorlog: over de oorlogsaantekeningen van Virginie Loveling, Stijn Streuvels en Cyriel Verschaeve”, in *Handelingen der Maatschappij voor Geschiedenis en Oudheidkunde te Gent*, Nieuwe Reeks, LVI (2002), pp. 283-298, and DE SCHAEPRDIJVER S., *Gent: een stadsmuseum in Vlaanderen*, Ghent, Gent Cultuurstad, 2002.

¹⁸ The months August through December of 1914 fill 385 pages, the year 1915 takes up 534, the year 1916 282, the year 1917 no more than 267; the period January through November 1918 spans 309 pages.

¹⁹ By Eekhoud's own admission: July 26, 1916.

²⁰ August 20 and 28, 1914.

²¹ August 30, September 3, 1914.

²² September 3, 1914.

nous enlever des illusions sur le progrès, le meilleur avenir, le bonheur de l'humanité!"²³ All of which translates into a personal traumatism for Eekhoud, as it must, he reflects in late 1915, for many an intellectual: "De combien d'intellectuels cet état d'énervement, d'angoisse, de fièvre, d'obsession, de douleur, de lancinantes révoltes, aura abrégé les jours!"²⁴ Three years and many imprecations later,²⁵ he finally welcomes the impending end of "cette abominable saturnale d'or et de sang"²⁶.

Whether these bitter laments signal a constant refusal to "enter into the war logic"²⁷ is another matter. "Dès le début du conflit," Lucien writes, "son attitude est comparable à celle de Romain Rolland"²⁸. This is true, though not in the sense Lucien refers to. In fact Rolland was one of the most eloquent voices in the chorus of indignation meeting Germany's brutal invasion of Belgium²⁹; the detached "above the fray" stance for which Rolland is best known, took a while to emerge – exactly like Eekhoud's "refusal to hate"³⁰. In September of 1914 Eekhoud bluntly declares the "slaughter" of German soldiers on the battlefield "providential"³¹ and vents his horror over the civilian massacres in vehement terms: "C'est à ne pas y croire tant cela dépasse l'imagination. Quand on nous rapportait en classe les férociétés des Huns, des Vandales, ou des Normands, on était tenté de croire à de l'exagération. Et nous voilà en 1914!!! Et c'est la nation qui se vante d'être à la tête de la civilisation qui se livre à de telles abominations!" – an assessment which promptly leads him to rally to H.G. Wells' definition of the war as a "crusade of Civilisation against Barbarity"³². In late September and early October, a full twelve pages of the diary are devoted to transcriptions of anti-German philippics, one by the Belgian author and Nobel Prize laureate Maurice Maeterlinck; Eekhoud enthusiastically endorses Maeterlinck's assertion ("which is mine also") that the German nation as a whole is

²³ August 4, 1915.

²⁴ December 11, 1915 – an observation inspired by the death of Stuart Merrill, Eekhoud's former colleague at the *Mercure de France*; an earlier, comparable observation on October 10, 1915.

²⁵ See especially January 25, March 25 and 31, July 4, August 12, September 21 and October 17, 1916; March 11, April 11, July 27, October 13 and November 30, 1917; and January 24, June 27, and August 5, 1918.

²⁶ October 8, 1918.

²⁷ LUCIEN M., *op. cit.*, p. 182.

²⁸ LUCIEN M., *op. cit.*, p. 168.

²⁹ See STENGERS J., *op. cit.* Eekhoud welcomed Rolland's indignation: September 20, 1914, and again on April 21, 1915.

³⁰ LUCIEN M., *op. cit.*, p. 169.

³¹ September 3; 1914; see also August 8, 1914.

³² September 19, 1914. Both the reports of civilian massacres and Wells' text were published in a smuggled copy of the Ghent newspaper *La Flandre libérale*.

responsible for its government, hence for the war³³. These are the days in which Eekhoud's indictment of the German nation is total: all modern-day Germans, he writes, have been formed in the same mold – that of a frame of mind which combines bonhomie and sentimentality, on the one hand, with, on the other, “le fanatisme, le servilisme, l’obéissance passive poussée jusqu’au néant de toute humanité”; and he contrasts “ce peuple horriblement terre à terre, cupide, basement et vulgairement sensuel, trivial et scatologique (voir l’ignominie de leurs cartes postales, articles de Vienne et de Berlin, fessards, excréments, pots de chambre) qui se croit un nouvel Israël” with the Germany of Schiller c.s. “Cette Allemagne-là, c’était presque la France, (...) mieux que la France, c’était l’Europe, tandis que celle-ci c’est la Barbarie, c’est le pire Moyen Âge, c’est la force brutale mis au service du lucre et de la camelote industrielle!”³⁴

It is true that after this diatribe, the tone mellows markedly. Through late 1914 and early 1915, Eekhoud's admiration of German culture softens his perspective on Germany. “[À] certaines heures”, he writes on January 30, 1915, “il me faut faire un effort pour me raisonner et me convaincre de la complicité totale de toute cette Allemagne [that of Schiller c.s., SdS] avec le militarisme, le féodalisme, l’hiérarchisme et l’arbitraire, la force brutale de ses gouvernants!” (Yet Eekhoud's earlier indignation even at its most intense never assumed such a “complicité”: through 1914, the distinction between Schiller's Germany and that of the atrocities remains neatly drawn). By March 1915, Eekhoud's disapproval of Germany's “hiérarchisme” has abated to such a point that in a conversation with his friend the Flemish painter Jakob Smits (a fellow professor at the Academy of Fine Arts) “nous sommes tombés d’accord pour louer l’admirable organisation militaire de l’Allemagne, en l’opposant à ce qui existait en France. Nous avons rendu hommage aussi à ce que leur esprit hiérarchique a de bon, à leur respect des supériorités intellectuelles, à leur sentiment et à leur reconnaissance des valeurs. Chez nous, comme aussi en France d’ailleurs, l’esprit démocratique est devenu basement égalitaire. C’est le mépris de toute supériorité, surtout de toute intellectualité! L’argent seul en impose. (...) Nous avons aussi comparé la situation des professeurs là-bas à celle de ceux ici, et la comparaison était toute à l’avantage de l’Allemagne. Il n’y a pas à dire ici l’excès du *nivelage* conduit à un débraillé, à un manque de tenue et même de conscience, à une absence complète [de] dignité! Cette guerre nous servira-t-elle de leçon? Dans tous les cas nous avons bien des choses à apprendre des Allemands”.

³³ September 28 and October 4, 1914.

³⁴ October 16, 1914; see also September 25 and 26, October 18 and November 5. On Schiller (c.s.) as the antithesis of the Germany of 1914, see also September 8, 22.

Interestingly, this assessment is preceded by a report (transcribed from a smuggled London *Times*) on the brutal murder by German troops of the priest of Gelrode during the 1914 invasion; and it is followed – in much smaller handwriting – by what amounts to half a disclaimer: “Ceci soit constaté tout en nous rendant bien compte de toute l’iniquité de leur agression brutale et de toutes les atrocités qui l’ont accompagné”³⁵. Indeed, the official reports of the 1914 atrocities³⁶ and, even more so, their justification by German intellectuals³⁷ are both met with a recrudescence of indignation. By mid-June, Eekhoud again claims to discern “entre la Gaule et la Germanie, et même entre celle-ci et tout l’univers civilisé, un abîme que la succession des siècles aura peine à combler”³⁸.

Still even this vehement judgment contains an element of deliberate self-persuasion, and is followed, not coincidentally, by a remark disparaging the enemies of prewar “germanism” in literature as “néo-classiques dénués de toute culture, sans goût, sans la moindre sensibilité”. A telling non-sequitur; equally telling is the fact that, by mid-1915, Eekhoud has virtually stopped calling the Germans “Boches”, “Alboches”, or “Teutons”. (Between August and December 1914, he uses these terms no less than fifty-seven times; they crop up no more than twelve times for the full remainder of the war³⁹). By late August of 1916, his disgust for the more rabid anti-German rhetoric produced in France (apparently – and perhaps not coincidentally – widely available in otherwise culturally isolated Brussels) has engendered a certain sympathy for Germany-at-war: “Si l’Allemagne n’était la cause de la guerre, ou du moins ce qui l’a rendue possible, ce qui l’a irrémédiablement déchaînée, j’avoue qu’à certains moments je me sens tenté d’admirer la force, l’endurance, la ténacité, la bravoure, voire l’héroïsme qu’elle oppose à présent à la ligne de presque toute l’Europe décidée à la battre et à la désarmer”⁴⁰. Conversely, Belgium’s allies by now come in for much criticism: “Ah! France! France! France!

³⁵ March 11, 1915.

³⁶ Now investigated by the Belgian government in exile, and disseminated through the underground press.

³⁷ On March 22, 1915, Eekhoud berates Verhaeren for his intransigent stance toward Germany; he agrees with Verhaeren that Germany, as a state, is a “monstrous organism”, but wishes him to consider his prewar friendships with irreproachable German poets such as Dehmel. But a note inserted after April 18, when Eekhoud finally read the October 1914 German intellectuals’ exculpatory manifesto “An die Kulturwelt”, adds: “Dehmel a signé l’odieux manifeste”; after which, Eekhoud’s tone sharpens once more.

³⁸ June 15, 1915; see also April 3, 18, 21, and May 24. On the atrocities reports, see February 15, 27, 28, March 11 and 24, April 18, June 12, 14, 26.

³⁹ Of which no more than two times from January 1916 onward.

⁴⁰ August 29, 1916. On the anti-German rhetoric of the French and Belgian refugees in France, see, among other entries, June 4, June 4, and July 7, 1916.

Avait-elle assez *bluffé* et *blagué*!... Et l'Angleterre? Pas brillante non plus," he writes in early 1916, and concludes that as far as belligerents' valour is concerned, "Il n'y eut vraiment que la pauvre Belgique et la non moins héroïque Serbie!"⁴¹ A judgment repeated more forcefully in August: "En somme il n'y a que notre pauvre mais grande Belgique qui se comporta dans cette sinistre et sordide aventure, comme une pure et belle conscience individuelle, noblement, altièrement humaine —"⁴². It should be noted that Eekhoud adheres to the notion of Belgium's 'honourable sacrifice'; indeed unwaveringly so⁴³. He does however seem to lose the conviction that this sacrifice has served a purpose. In late 1915, he makes this point implicitly by juxtaposing the war's essential meaninglessness – the slaughter of millions to avenge an archduke, as he puts it – with Belgium's "martyrdom (...) to its given word"⁴⁴. By mid-1917, the German ultimatum is retrospectively judged with great mildness: "l'histoire fera précisément un grief aux Allemands du scrupule qu'ils ont apporté dans la violation de la neutralité belge. On les honnira (...) pour nous avoir demandé l'autorisation de passer par chez nous pour aller combattre la France, pour nous avoir proposé de faillir à (...) notre honneur! Il aurait mieux valu pour eux (...) qu'ils traversent la Belgique sans crier gare pour fondre sur Paris (...). Plus tard, victorieux, sans avoir été forcés de (...) ruiner la Belgique, ils se seraient fait excuser leur passage par notre territoire. Ils auraient invoqué la nécessité et la réussite de leur campagne leur eût donné raison jusqu'à un certain point"⁴⁵. What Eekhoud used to call "the arrogant and cynical ultimatum"⁴⁶ now ranks as scrupulousness; military success is its own justification; no longer is the war considered a crusade of "Right against Might".

In other words, Belgium's rejection of the ultimatum, once considered a sublime morality tale, has by mid-1917 lost much of its halo. If even "August 1914" can lose its moral simplicity, then the occupation must be even more attrition-prone. King Albert's August 1914 rallying-cry of "dogged resistance" ("résistance opiniâtre") was never easy to translate into the circumstances of a lengthy cohabitation, and by mid-1917, as far as Eekhoud is concerned, the lines of 1914 are no longer drawn with any clarity at all. In

⁴¹ February 27, 1916.

⁴² August 29, 1916. A comparable assessment on February 28, 1917.

⁴³ Eekhoud's novel *Le Terroir incarné*, published in 1923, ends with Belgium's entry into the war, described in these terms: "Oui, la guerre venait de nous être imposée. Il y allait de la destinée de tout un peuple emporté sur les ailes de l'honneur..." (Reprint Brussels, La Renaissance du Livre, 1932, p. 219).

⁴⁴ November 28, 1915.

⁴⁵ June 7, 1917; Eekhoud here reports the assessment of his friend and fellow novelist Hubert Stienet, an assessment to which he fully adheres ("Rien n'est plus vrai ni plus juste").

⁴⁶ August 3, 1914. See also January 30, 1915.

mid-1917, the Germans' administrative scission of the occupied country has caused a patriotic strike of higher-ranking civil servants, followed by a series of sanctions on the part of the military authorities. Eekhoud expresses no opinion whatsoever regarding the administrative scission, feels scant sympathy for the incarcerated or deported resisters, and is vehemently dismissive of the directives to resist issued by the Belgian government in exile: "Décidément nos gouvernants du Havre me semblent aussi loufoques que ceux qui sont restés ici"⁴⁷. Eekhoud, then, cannot bring himself to discern any moral meaning in this confrontation between the occupying powers and the Belgian administration.

It is true that, during the preceding winter, the deportation and forced labour of Belgian workers has temporarily resuscitated Eekhoud's hostility to the point that even the term "Teuton" – not used since mid-1915 – re-emerges: "Et dire que par ces temps terribles, ils continuent, nos tyrans, à déporter nos chômeurs en Allemagne (...)! (...) Ah, ces Teutons sont en train de se mettre pour tout de bon hors de l'humanité! Et moi qui me sentais de temps en temps pris d'indulgence et de commisération pour eux, les jugeant irresponsables des forfaits de leurs dirigeants!"⁴⁸ In June, he records stories of the appalling physical condition of the returning deportees. But he does take care to note that "on a raconté tant de mensonges, l'exagération, la calomnie, les bourdes sont devenues si grossières, que j'ai fini par devenir sceptique et même incrédule"⁴⁹. Eekhoud's scepticism goes hand in hand with a shift in perspective: for all the vexations of the occupation, he now sees the Germans as far less of a threat than the Belgians themselves. This conviction is fully formed by the spring of 1916: "Il n'est pas vrai que nous soyons à la merci des Allemands; non, hélas, non, nous sommes terrorisés et menacés par nos compatriotes mêmes, nos chers, nos très chers Belges! Pouah! C'est là ce que cette guerre aura produit de plus hideux!"⁵⁰ Eekhoud fears the random violence of his compatriots: "ces haines qui couvent, cette rage froide, cette irritation sourde et crispée, risquent d'éclater en d'abominables jacqueries et en des représailles plus atroces encore que toutes les horreurs et atrocités de cette guerre! Aussi serait-il à souhaiter que les occupants ne quittent la Belgique que quand le gouvernement, les autorités, l'armée belge seront rentrés au pays"⁵¹.

⁴⁷ June 27, 1917. See also April 5 and November 9.

⁴⁸ January 23, 1917.

⁴⁹ June 7, 1917.

⁵⁰ March 31, 1916.

⁵¹ September 6, 1917.

Eekhoud's perspective, then, is the mirror-image of that of patriotic opinion: instead of a unified, calmly defiant "community of suffering" confronting arbitrary tyranny, the diary paints a corrupt and cutthroat mob only barely kept in check by the occupying authorities⁵². Of all the recurrent themes in Eekhoud's recording of the occupation, the dominant one by far is that of what I would like to call the *dystopic* nature of the community (or, to be more precise, non-community) of the occupied. The recipients of Eekhoud's disgust vary somewhat over time. In 1914 and 1915, he paints women ("femelles", "garses" (sic), "grues", "chiennes en folie"⁵³), rural Flemings ("Flamins"), and Belgians who have fled abroad ("froussards") as foils to Belgian sublimity; they are the shadows to the "superbe tableau de notre résistance héroïque aux hordes teutones!... Cette épopée comptera bien des repousseurs... ignobles... repoussants!"⁵⁴ In 1916, with scarcity steeply on the rise⁵⁵, Eekhoud's wrath turns squarely toward the hoarders ("accapareurs") and sundry war profiteers⁵⁶. This ill-defined yet ubiquitous, and profoundly louche "brood" ("engeance" – Eekhoud's favourite term in this context, which well expresses his sense of a teeming threat) is the reverse image of war heroism. "Ah l'envers de la Belgique héroïque et sanglante! Qu'il est abominable et sordide cet envers! Et pour un héros que d'ignobles et cyniques voleurs, que de trafiquants et d'exploiteurs de la pire espèce!"⁵⁷ The theme of the war profiteer as the negation of the community's sacrifice is, of course, common in 1914-1918 rhetoric, as scholars of London, Paris, and Berlin have shown⁵⁸. But Eekhoud's view is far bleaker. Profiteering, as he sees it, is not so much an antithesis to a "community of sacrifice" as the very essence of a *non-community* – Hobbesian, anarchic, ruthless – which is exactly what occupied Belgium amounts to. The occupation's sufferings, far from generating a community of suffering, exacerbate egotism and mutual mistrust. "Il faut voir," he notes in late 1915, "les regards malveillants, hostiles,

⁵² See, for instance, his reactions to the "judiciary strike" of 1918: February 18, April 2, April 30.

⁵³ August 22 and 28 and September 1, 1914. A slightly milder criticism on September 14, 1917.

⁵⁴ January 10, 1915. ("Flamins" here.)

⁵⁵ See SCHOLLIERS P. and DAELEMANS F., "Standards of living and standards of health in wartime Belgium", in WALL R. and WINTER J. (eds.), *The upheaval of war: family, work and welfare in Europe, 1914-1918*, Cambridge University Press, 1988, pp. 139-158. This is nicely illustrated by the fact that at Easter, 1916, Eekhoud for the first time records the details of a good meal. He will do so on another 24 occasions.

⁵⁶ Among other entries, see: March 18, June 18, 25, August 3, 12, 19, 21, 1916; March 22, April 7, May 4, 7, 28, June 7, July 21, September 6, 14, 17, and October 7, 1917; and February 24, March 19, 22, April 25, May 31, June 5, 28, and October 16, 1918.

⁵⁷ August 3, 1916; see also June 18, 1916.

⁵⁸ See WINTER J. and ROBERT J.-L. (eds.), *Capital Cities At War: London, Paris, Berlin 1914-1919*, Cambridge University Press, 1999.

méfiantes dont les gens se regardent dans les trams! Ils ont l'air de se reprocher mutuellement la misère et le tragique de ces temps!”⁵⁹ In September 1917, he laments that “le pire c'est que toute solidarité s'écroule. Au lieu de nous rapprocher la détresse commune nous sépare de plus en plus. L'égoïsme prévaut sur tout le reste. Et la malveillance!”⁶⁰ That same dystopic image of occupied Belgium, it should be noted, is broadcast by the occupying authorities: a German poster of that same month informs the Belgians that they have nobody but their profiteering compatriots to blame for their misery - in this particular instance for the dearth of potatoes. In this view, the confiscation by the German Army of five-sixths of the potato harvest is irrelevant⁶¹. (As it is for Eekhoud, who interrupts his rants against potato hoarders and corrupt food relief officials only to casually note that “[I]es Allemands en prélèvent la part du lion; c'est dans l'ordre”⁶²). Patriotic local elites sharply protest this perspective, portraying instead a community where, against mounting odds, valiant efforts are made to maintain a fair distributive network⁶³.

But Eekhoud has, by the middle of the war if not earlier, utterly repudiated this perspective, just as he has repudiated patriotic opinion, dismissing it as “con-patriotisme”⁶⁴ or “patriotarderie”⁶⁵. Which is not to say that he repudiates Belgian patriotism altogether; on the contrary, he considers himself one of the few *authentic* patriots, and opposes his own genuine “amour de la patrie” to the false sentiment “qui est aujourd'hui celui des accapareurs et des pires pêcheurs en eau trouble!”⁶⁶ By the summer of 1918, Eekhoud has come to passionately define himself as a member of a “rare elite”, to wit, that of “true Belgians” – which is to say, Belgians who have embraced both the “germanic” and the “gallic” part of their heritage⁶⁷.

Whether Eekhoud's embracing of his Flemishness, “cette autre essence de mon être, la plus maternelle, la plus intime”⁶⁸ makes Eekhoud into

⁵⁹ December 15, 1915.

⁶⁰ September 11, 1917. See also – among other, similar entries – May 7 and 25, 1917 and March 19, 1918.

⁶¹ GILLE L., OOMS A. and DELANDSHEERE P., *Cinquante mois d'occupation allemande*, 4 vols., Brussels, Albert Dewit, 1919, Vol. III (1917), September 17-19.

⁶² September 14, 1917.

⁶³ In this particular case, see, for instance, the official protestation against the poster, sent by the senators of Brabant to the Government-General (GILLE et al., *op. cit.*, October 19, 1917). The underground press was equally indignant.

⁶⁴ March 31, 1916.

⁶⁵ July 19, August 8, September 6 and 7, 1917.

⁶⁶ August 8, 1917.

⁶⁷ June 5, 16, July 4, 1918.

⁶⁸ June 16, 1918.

a ‘fellow traveler’ of the Flemish Movement⁶⁹, remains to be seen. The members of his “rare elite” are, to a man, francophones, as is his entire social circle⁷⁰. Contradicting Flemishist accounts, Eekhoud fiercely denies ever having deplored his choice of French: “mon éducation [fut] toute française, toute latine (...). Oui je suis sympathique à la langue flamande mais je subordonne cette sympathie à mon amour de la langue et de la littérature françaises”⁷¹. He barely perceives that this choice might rank him among the *bêtes noires* of Flemishism, viz., the *fransquillons* (Frenchified Flemings)⁷². For Eekhoud uses the term “fransquillons” (sic) in its traditional sense to denote gallophile Belgians favouring some sort of annexation by France; in other words, for him, “fransquillon” and “gallomane” are coterminous. As far as Eekhoud is concerned, the greatest threat to his “rare elite” of loyal Belgians emanates from these gallophiles: “Pourvu que nous ne soyons pas livrés plus tard à l’anarchie, au mob, à une sorte de terreur patriotarde dans laquelle la populace instiguée par les gallomanes ou “fransquillons” (...) fomenteraient (sic) l’extermination des Flamands attachés à leur race et à leur langue sans être tombés dans la folie des fanatiques et des énergumènes”⁷³. Indeed the second half of the diary abounds in imprecations against the sinister (and never specified) menace of the “fransquillons”, to whom Eekhoud attributes the most vicious hostility toward francophone Flemish literature in general and his own literary identity in particular⁷⁴.

That literary identity, by contrast, meets with a much warmer welcome on the German side. Of the four francophone Belgian novels worth

⁶⁹ A view put forward, among others, by Herman VAN PUymbrouck in his *Georges Eekhoud en zijn werk. Een studie*, Antwerp, De Nederlandsche Boekhandel, 1914. The back cover of *Eekhoud le Rauque* claims that Eekhoud was punished after the war for not “sufficiently disconnecting himself from the Flemish Movement”. For an assessment of Eekhoud’s fickle “Flemishism”, see the entry on Eekhoud by Roland BEYEN in *Nieuwe Encyclopedie van de Vlaamse Beweging*, Tiel, Lannoo, 1998.

⁷⁰ At no point during the war does he mention meeting fellow Brussels authors – but who wrote in Dutch – such as August Vermeylen, Karel Van De Woestijne or Herman Teirlinck. This state of affairs seems to have predated the war: Eekhoud barely registers in the fin-de-siècle Flemish literary revival, see VAN DIJCK L., et al. (ed.), *Het ontstaan van Van Nu en Straks: een brieveneditie 1890-1894*, Antwerp, Centrum voor de Studie van het Vlaamse Cultuurleven, 1988, 2 vols.

⁷¹ June 22, 1915. This presumed statement of Eekhoud’s was published in the activist press.

⁷² When he does, his surprise is palpable; see the indignant entry of February 25, 1918. See also May 8, 1917.

⁷³ September 6, 1917.

⁷⁴ February 9, April 10, July 18 and 21, August 3 and 12, and September 2, 1916; March 22, April 15, May 4, July 19, August 8, September 6 and 7, 1917; June 16, July 9 and 11, August 27 and 29, 1918 (Through 1914-1915, Eekhoud does skewer the “fransquillons” for their lack of Belgian patriotism, but he does not perceive them as a menace: November 3, 5, and 14, 1914; January 18, February 16, and April 22, 1915).

translating in their entirety, two are by Eekhoud, so a 1915 German publication claims⁷⁵. In that same year, the prestigious *Insel Verlag* actively seeks to sign him on; as Hubert Roland has shown, Insel's literary agent first meets with Eekhoud in November 1915⁷⁶. The following February, after having signed a contract for the publication of his work in Insel's *Flämische Reihe*, he is paid 3,000 francs' worth of author's rights⁷⁷ (A sizeable sum, more than one-third his entire 1915 income⁷⁸). The "flattering" letters Eekhoud receives from his German translator retrospectively throw a bleak light on his work's prewar reception in Belgium⁷⁹. Eekhoud's unclassical French, frowned upon by purists in prewar Belgium, is hailed in the wartime German press as the perfect expression of "die tragische Wildheit der Flamen", more perfect even than the Flemings' ancestral language, for Eekhoud's style "[verdeutlicht] die flämischen Naturanlagen vielleicht noch schlagender als die flämischen Schriftsteller selber", no mean praise⁸⁰. This highly positive reception of Eekhoud's francophone Flemishness contrasts sharply with what he calls the "rocher de l'indifférence nationale"⁸¹; and, re-reading his work, he bitterly reflects that "[e]n Allemagne, en Angleterre, même en France, les éditions s'en seraient enlevées comme du pain et les lettrés, tous les intellectuels, artistes ou savants, s'en fussent régalez! Il me semble lire les feuilletons consciencieux que m'auraient consacré des journaux tels que la *Frankfurter Zeitung*, le *Berliner Tageblatt* ou la *Neue Freie Presse* de Vienne! Ici, il n'en fut rien, ou du moins presque rien"⁸².

Nor is Eekhoud very sanguine about his fellow Belgians' future appreciation of his work, as he writes in September 1916: "après la guerre, j'ai la conviction que [ce pays] sera plus que jamais fermé à la belle littérature, à la littérature créée et tout à fait originale! Et plus que jamais nous serons encombrés d'arrivistes, d'écrivains politiques, de chicaneaux et de cuistres, sans parler des *patriotards* et des Belges de la dernière heure!!!"⁸³ The

⁷⁵ June 1, 1915.

⁷⁶ ROLAND H., *op. cit.* By contrast, Flemish novelists such as August Vermeylen refused to be published in Germany while the occupation lasted; see GOVAERTS B., "De kleine oorlog van Anton Kippenberg", in *Dietsche Warande en Belfort*, 135:6 (December, 1990), pp. 738-761.

⁷⁷ February 13, 1916.

⁷⁸ Eekhoud earned 8,790.28 francs over 1915 (December 23, 1915). His income in 1916 was fr. 1,190.77 (December 31, 1916). Of the 3,000 francs, 1,000 were to go to Eekhoud's French publisher *Mercure de France*. He apparently received another 1,000 francs in October (October 29, 1916).

⁷⁹ September 16, 1916.

⁸⁰ Editorial in the *Kölnische Zeitung*, August 19, 1917; partial transcription in the entry of August 21.

⁸¹ March 10, 1918.

⁸² July 19, 1918. See also June 10, 1918.

⁸³ September 16, 1916. The underlining is Eekhoud's.

“patriotards” make a rather unexpected appearance here; but then since the spring of 1916, when word of Eekhoud's contract with *Insel* spread, he has felt the menace of “cette engeance fransquillonne et belgophobe, les pires malfaiteurs, les vrais traîtres qui se sont improvisés patriotes irréductibles et qui en remontreraient aux Belges les plus fervents et les plus convaincus”⁸⁴. After his August 1917 interview with the censored daily *La Belgique* (whose journalist he describes as a “bonhomme (...) fort gentil, déférent, très épris de mon oeuvre”⁸⁵), even former friends stay away, as becomes painfully clear the following spring, when Eekhoud in order to supplement his income gives a series of lectures on his own work. “Une chose n'a pas laissé de m'affliger hier”, he notes after the first lecture: “l'absence complète, l'on aurait dit voulue et systématique, de tous mes amis littéraires, voire de mes prétendus disciples. [Q]uand je songe à toutes mes leçons sur eux, à la façon dont je les loue et les prône, dont je les interprète, et cela sans relâche, depuis des années, il faut avouer qu'ils me témoignent bien peu je ne dirai pas de reconnaissance, mais de simples, de plus élémentaires égards. Est-ce encore un des effets de cette immonde et démoralisante guerre? Peut-être bien”⁸⁶. The experience (which to boot is highlighted in the censored press⁸⁷) only serves to exacerbate Eekhoud's feelings of persecution. It also exacerbates what one is tempted to call Eekhoud's literary egocentrism, viz., his implicit conviction that the country's troubles somehow originate in a lack of appreciation for his oeuvre and its crucial contribution to the cause of national unity. One example is Eekhoud's post-Armistice outline for a novel to be called “Les Activistes”. In this blueprint, an assortment of weaklings is led astray by a cynical leader with the argument that “vous voyez bien il n'y a pas de Belgique, il n'y a pas de belges. C'est monsieur Merwil même qui le proclame! Merwil! Un professeur de l'université! Et il leur lisait des passages de brochures tendancieuses. Des articles où sous prétexte de critique littéraire on se moquait de la ferveur patriale, de la foi d'un écrivain belge en son pays...”⁸⁸. The sinister “Merwil” is the philologist Maurice Wilmotte, one of Eekhoud's

⁸⁴ March 12, 1916. See also March 13.

⁸⁵ August 30, 1917. The interview (by the publicist Paul Ruscart) is indeed conducted in a highly deferential tone (“Maître”). See *La Belgique*, September 5, 1917.

⁸⁶ April 18, 1918.

⁸⁷ See the indignant article in the censored *Le Bruxellois* (“Il est inadmissible que dans toute l'agglomération de Bruxelles il ne se soit trouvé qu'une centaine de personnes pour venir entendre lire par Georges Eekhoud les plus beaux passages de sa grande œuvre. Où sont donc ceux qui aiment leur pays?”), transcribed with great approval by Eekhoud on April 26, 1918 (“articulet d'un ton et d'une compréhension, d'une ferveur que je n'ai pas été habitué à découvrir dans la critique de nos quotidiens d'avant la guerre!”).

⁸⁸ November 24, 1918.

prewar critics and his (perceived) nemesis⁸⁹. The identity of the fervently patriotic “*écrivain belge*” needs no specification.

3. Eekhoud's Imagined Communities

The overwhelming impression from Eekhoud's war notes is that of a growing sense of menace; of an ominous contraction of the imagined community. At the outset of the war, suddenly-glorious Belgium vindicates, as it were, Eekhoud's literary and national selves. Those who, like himself, professed patriotism all along, now deserve to be honoured. As he writes after the Yser battle: “*nos soldats ont consacré nos poètes!*”⁹⁰ In 1914, then, “true Belgians” like Eekhoud are rightfully consecrated by a community of sacrifice. By 1918, however, they are mortally threatened by a vindictive mob resentful of their “superiority”⁹¹. Throughout, Eekhoud defines himself as a “true Belgian”. (Hence his outrage, after the Armistice, at being put on a par with the despised activists – “*moi (...) dont toute l'œuvre représente l'hymne le plus fervent et le plus passionné que jamais écrivain (Jamais Verhaeren même) ait clamé à l'honneur de son pays*”⁹²). But whereas this identity – as he perceives it – connects him to a wider universe in 1914, by 1918 it condemns him to membership of an endangered “rare elite”. (It should be noted that whatever Eekhoud's “Belgian-ness” exactly entails, it seems a *literary* identity more than a *civic* one: the occupation authorities' curtailing of constitutional rights, which for the likes of Pirenne was a direct attack on everything that Belgium stood for, barely registers in his journal⁹³).

Lucien portrays Eekhoud during the war as a free spirit, a demobilised mind in a war culture: “Eekhoud est radicalement incapable de considérer qu'un Allemand est son ennemi du seul fait qu'il est allemand. Il se sent infiniment plus éloigné d'un patriote borné qui ne désire qu'une chose, que tout redevienne comme avant, que de ceux qui, en Allemagne comme en Flandre, refusent radicalement l'ordre bourgeois”⁹⁴. But the image arising from this diary is more complex and less flattering. It is that of a vain,

⁸⁹ In the diary, the name “Merwil” originally started with a W, which was later crossed out. Wilmotte – who spent the war years in France – is skewered throughout the diary as the antithesis of Eekhoud's literary message, indeed the antithesis of Belgian patriotism (Ironically, Wilmotte's editing-house would reprint most of Eekhoud's oeuvre in the 1930s).

⁹⁰ November 16, 1914.

⁹¹ June 16, 1918.

⁹² November 22, 1918.

⁹³ As evidenced by his relatively casual acceptance of the introduction of censorship (October 16, 1914, March 5, 1915).

⁹⁴ LUCIEN M., *op. cit.*, p. 182.

wounded man, whose vulnerable sense of self hinges on his literary accomplishments. Eekhoud does not so much observe a society's experience of war as seek his own reflection (or, as the case may be, fears his own rejection) in it. His elaborate reflections on national belonging – on what it means to be a Belgian, a Fleming, a patriot – are, more than anything else, assessments of his own position within a wider community; hence his wildly varying judgments⁹⁵.

Hence, also, a persistent lack of precision. This is an occupation diary which offers few of the precise, poignant occupation vignettes that abound in the records of Eekhoud's aforementioned *consoeur* Virginie Loveling. Loveling's war notes contain few direct reflections on national belonging, but they do express a keen sense of the lived experience of occupation, both for Belgians and for Germans. Conversely, what Eekhoud's war diary offers in extensive reflections on national community, it lacks in actual details regarding that community at war. Eekhoud's notes on the imagined community-at-war are not observations so much as reflections on his own perceived status within that community: in other words, narcissism writ large. Yet, self-absorbed though they may be, these bleak jottings and musings do suggest a multitude of hairline cracks running through Belgian society at war.

⁹⁵ On Flemishism: “Désormais *flamingantisme* et *pangermanisme* devront être considérés comme synonymes” (October 19, 1914). “Il convient de dire à la louange des *flamingants* les plus brouillons que jamais ils ne firent de *pangermanisme*” (June 5, 1918). The underlinings are Eekhoud's.

Zuilvervorming tijdens de eerste wereldoorlog

Luc VANDEWEYER

België is een land waar het concept “zuil” in sterke mate heeft bijgedragen tot verdieping van het inzicht in de politieke en sociale geschiedenis. De Vlaamse beweging is in die onderzoekstraditie echter slechts zelden mee in het blikveld genomen; ook al omdat flamingantische organisaties zich vaak voordeden als een verlengstuk, een “sub-zuil”, van de bestaande zuilen. Dat was op uitgesproken wijze het geval in de katholieke zuil¹. In de liberale en socialistische zuil was die flamingantische sub-zuilverontwikkeling veel minder krachtig.

Ondertussen werd in de historiografie erkend dat er een netwerk van organisaties met alle kenmerken van een onafhankelijk zuil(tje) was ontstaan rond de Vlaams-nationale partij, het V.N.V., in de jaren dertig. Tijdens de tweede wereldoorlog zou die zuil zich zo omvangrijk mogelijk proberen te maken met het doel heel Vlaanderen te beheersen en alle andere zuilen weg te drukken². Dat doet de vraag rijzen wat er gebeurde tijdens de Eerste Wereldoorlog. In hoeverre was het “middenveld” van toen een strijdtoneel waar Belgische patriotten en pro-Duitse Vlaamsgezinden – de “activisten” – een strijd om de macht over de massa voerden? Was verzuiling ook in die jaren een zaak van “tussen bescherming en verovering”³? Deze bijdrage wil meer licht laten schijnen over de bedoelingen en de besluitvorming die achter deze “activistische” zuilvervorming verscholen zaten.

1. De tijd van de flamingantische drukingsgroepen

Het ontstaan van België was het product van de samenwerking tussen de liberale en de katholieke opinie maar dit “unionisme” hield geen stand en werd verdrongen door de levensbeschouwelijke breuklijn. De politieke

¹ “Sub-zuil” is een term van L. Wils die wijst op zowel de aspecten van verbondenheid omwille van de gedeelde levensbeschouwing als op politieke distantie omwille van het flamingantisme.

² DE WEVER B., *Griep naar de macht. Vlaams-nationalisme en Nieuwe orde: het V.N.V. 1933-1945*, Tielt 1994.

³ De belangrijkste literatuur werd verwerkt in de bundel *Tussen bescherming en verovering. Sociologen en historici over zuilvervorming* (red. BILLIET J.) Kadoc-Studies 6, Leuven 1988. Voor het internationale perspectief zie HELLEMANS S., *Strijd om de moderniteit. Sociale Bewegingen en verzuiling in Europa sinds 1800*, Kadoc-Studies 10, Leuven 1990. Sindsdien is de aandacht voor de historische aspecten van de zuilvervorming wat verminderd.

stromingen vormden op de duur netwerken van organisaties met de partij in het centrum als politieke emanatie. Voor de periode van 1830 tot 1914 is het duidelijk dat de levensbeschouwelijke, en op het tweede plan de sociaal-economische tegenstelling, het politieke landschap in België – en dus ook de verzuiling – veel meer in hun greep hadden dan het communautaire strijdpunt.

Naarmate er bij het naderen van de 20ste eeuw radicalisering optrad, ontstonden er drukkingsgroepen die van het flamingantisme hun enige programmapunt hadden gemaakt. Vele radicale Vlaamsgezinden geloofden ondertussen dat de levensbeschouwelijke tweespalt nefast was voor de politieke slagkracht van de beweging. Ze probeerden gelovigen en vrijzinnigen te verenigen maar dat bleek een moeilijke opgave. Na de eeuwwende zwakte het ritme van de taalwetgeving snel af terwijl de flamingantische aanhang groeide. Die discrepantie zorgde voor nog meer radicalisme. De bestaande partijen geraakten bij deze militanten in discrediet.

Dat trof de Vlaamsgezinde sub-zuylorganisaties want daardoor groeide de neiging om uit de bestaande zuilen te treden. De jongeren groepeerden zich ondermeer in de Groeningerwacht die op 11 juli 1909 in Antwerpen werd gesticht met als doel: “De banden der broederlijkheid en der eensgezindheid, die Vlaamse strijders snoeren moeten, buiten alle partijgeest, nauwer toe te halen...”⁴. De levensbeschouwelijke tegenstelling werd dus uitdrukkelijk afgewezen. Het Algemeen Nederlandsch Verbond (A.N.V.) was eveneens een van deze ontmoetingsplaatsen. Ook daar werd de communautaire tegenstelling gepromoveerd tot de belangrijkste. Op de bestuursvergadering van de Antwerpse afdeling op 17 april 1914 werd er nagedacht over het inrichten van een groot congres over “Bestuurlijke Scheiding”; een idee die er op wijst hoe sterk de Vlaamse natiegevoelens ondertussen waren geworden. Maar was daar enig maatschappelijk draagvlak voor? Maarten Rudelsheim klaagde op de vergadering over het gebrek aan nationaliteitsgevoel bij de Vlamingen: “Het eigenlijke volk is niet Vlaamsgezind, wij kunnen eisen wat wij willen, de politieke verenigingen gaan hun gang en bekreunen zich niet om ons... Het enige middel is dan ook het stichten van een Vlaamse partij en daarvoor is ons volk nog niet rijp”⁵.

Eigenlijk wees Rudelsheim er op dat ze geen achterban hadden die groot en trouw genoeg was om de communautaire breuklijn inderdaad tot prioritair strijdpunt te promoveren. Er waren wel drukkingsgroepen die los stonden van de bestaande zuilen maar er was geen breed palet aan zorg- en

⁴ Geciteerd in: FAINGNAERT A., *Verraad of zelfverdediging*, Kapellen, 1932, p. 284, noot 1. Uitvoerige eigentijdse berichtgeving over de Groeningerwachten in *De Witte Kaproen*, augustus 1912.

⁵ Bestuursvergadering Tak-Antwerpen, 17 april 1914 (AMVC, dossier ANV V 34505/D).

dienstverlenende organisaties en al evenmin een stabiele politieke partij die in staat was om aan een Vlaamsgezinde zuil politiek leiding te geven. Het gevolg was gebrek aan aanhang en dus ook aan politieke slagkracht. Dat vertaalde zich in deze jaren net voor 1914 ondermeer in een afstand nemen van de parlementaire democratie. Net voor de Duitse agressie waren er dus al kleine kringen misnoegde flaminganten die hun geloof in het pluralistische en parlementaire politieke systeem verloren hadden.

Toen kwam de oorlog. Duitsland viel België binnen. De bezetting begon.

2. Het activisme

De Duitse agressie botste aanvankelijk op een eensgezind patriottisme. De traditionele partijen verenigden zich en kondigden de “godsvrede” af. Ze spraken af alle politieke strijdpunten aan de kant te schuiven tot na de verdrijving van de agressor. Dit kwam er op neer dat de “zuilen” zichzelf grotendeels stil legden wat hun politiek-ideologische werking betrof. De respectievelijke zuilelites werden ingeschakeld in het netwerk dat het Hulp- en Voedingskomiteit over het land uitspreidde en dat de verantwoordelijkheid kreeg voor het verzekeren van de voedselbevoorrading. Daaraan werden nadien nog tal van andere welzijnsinitiatieven gekoppeld. Katholieke, liberale en socialistische prominenten bestuurden samen de geledingen van dit netwerk. Dat gebeurde op plaatselijk vlak in nauwe samenwerking met de gemeentebesturen. Dat was het enige bestuursniveau dat zonder al te veel Duitse inmenging kon blijven doorwerken.

Voor de Duitsers was dit Komiteit erg belangrijk want het hielp hen om de bevolking in leven te houden en dus ook om de orde en de rust te verzekeren. Anderzijds groeide het Komiteit uit tot de ware ruggengraat van het Belgische patriottisme in het bezette land. Het kreeg de kenmerken van een “patriottische” zuil. Het Komiteit had de vroegere partijen vervangen in het centrum van het netwerk. Er was plaats voor duizenden werknemers. Door haar hupverleningsfunctie had het Komiteit bovendien een sterke greep op de bevolking. Haar financiële middelen hielden daarnaast erg belangrijke sociale organisaties zoals mutualiteiten in leven. De vroegere zuilelites hadden er een objectief belang bij omdat het Komiteit de beste verzekering was om na de oorlog weer van start te kunnen gaan met het traditionele politieke leven, verzuiling inbegrepen.

Uiteraard was niet iedereen tevreden over het Komiteit. Dat dit netwerk heel de Belgisch-patriottische elite kon groeperen, had ondermeer voor gevolg dat de rol van de Franse taal in de diverse geledingen heel groot

was. Dat zette kwaad bloed bij Vlaamsgezinden. De sociaalvoelende Kortrijkse arts August Doussy die voor de oorlog bedrijvig was geweest in de daensistische beweging en in de Groeningewachten, vond dat de Vlaamsgezinden werden geminoriseerd en tegengewerkt. Hij zocht op 13 september 1915 steun in het Gentse A.N.V. Zijn plan was een “Vlaamse inrichting” te plaatsen tegenover de, wat hij noemde “Waalse en Fransgezinde” werking van het Komiteit. De Duitsers waren niet echt happig op een nieuwe hulpverlenende organisatie en de toestemming voor het Etappengebied kwam er pas op 18 april 1916 en voor de rest van het bezette Vlaanderen op 2 september 1916⁶.

Dat hij steun zocht in A.N.V.-kringen is geen toeval. De belangrijkste leider, Hippoliet Meert, had zich voor de oorlog al geprofileerd als een Vlaamse nationalist die goed beseftte dat Vlaamse organisaties van grote betekenis waren bij het creëren van een achterban. Hij was zelf de stimulator geweest achter de oprichting van een Vlaamsche Toeristenbond. Op dat moment was de bezetting al twee jaar oud. Tot op dat ogenblik had het activisme zich getoond als een verzameling drukingsgroepen, even schimmig als radicaal. Jong Vlaanderen was daarvan de belangrijkste. Het bleek dat de Duitse *Flamenpolitik* zijn eerste adepten kon vinden in kringen van het A.N.V., de Nederduitse Bond, de Groeningewachten... vaak mensen die voor de oorlog interesse hadden betoond voor de “bestuurlijke scheiding” en voor de stichting van een Vlaamse politieke partij. In eerste instantie leken deze eerste activisten niet erg op zoek naar achterban. Ze waren er immers van overtuigd dat Duitsland de oorlog al vrijwel gewonnen had en dat “België” niet meer zou hersteld kon worden. De bezetter zou uiteindelijk beslissen en de mening van de bevolking deed er dus niet toe. Dan kwam het er niet echt op aan om te zorgen voor aanhang.

Maar de bezetter was minder zelfverzekerd. Een totale overwinning was twijfelachtig. Berlijn wilde in België een situatie creëren zodat de Duitse invloed werd verzekerd, ook na een eventuele militaire aftocht. Daarom kozen de Duitsers voor het ontmantelen van de eenheidsstaat door het toepassen van een “bestuurlijke scheiding”. Dat proces maakte het immers mogelijk een nieuwe bestuurlijke elite te creëren: ambtenaren, leerkrachten in het overheidsonderwijs... mensen die banen of promoties aan de bezetter te danken hadden. Om dat naar de buitenwereld toe enige legitimiteit te geven moest die “bestuurlijke scheiding” gevraagd worden door een vertegenwoordiging van de Vlamingen. Het zogenaamde leidende organisme dat begin 1917 werd gesticht, de Raad van Vlaanderen, leek daarom oppervlakkig op een parlement.

⁶ VANACKER D., *Het aktivistisch avontuur*, Gent, 1991, pp. 81-85.

3. *Op weg naar zuilvorming*

Er waren radicalen en minder radicalen in het activisme, maar het Vlaams-nationalisme moest hen samensmeden en uitingen van de oude levensbeschouwelijke tegenstelling werden daarom niet getolereerd. Vermits de Raad van Vlaanderen ook een propaganda-organisatie patroneerde, was dat belangrijk. Er waren al activistische groepjes die onder de vlag van het Vlaams-nationalisme een katholiek, socialistisch of liberaal karakter wilden aannemen, maar die werden tegengewerkt. Op de propagandacommissie van 7 november 1917 verzette Richard De Cneudt er zich tegen dat “politieke inrichtingen” werden gesubsidiëerd en hij vond daarvoor algemene bijval⁷. De activisten van het eerste uur waren doodsbang dat de oude “partijtwisten” zoals ze dat noemden, weer de kop zouden opsteken en hun kleine beweging verdelen en krachteloos maken.

De Raad van Vlaanderen moest propagandisten recruter en subsidies stoppen in de uitbreiding van het activisme. Een achterban kon immers enkel aangetoond worden door organisaties met leden en door publieke manifestaties met veel volk. Het bleek in de loop van 1917 dat een louter Vlaams-nationalistisch boodschap daartoe niet volstond. De activistische organisaties groeiden slechts heel langzaam aan in ledental. Het activisme kon slechts rekenen op enige aanhang in beroepsgroepen die baat konden vinden bij de bestuurlijke scheiding. Dat was zo voor ambtenaren, leerkrachten en ook voor geneesheren bijvoorbeeld. Die groepen stonden voor de oorlog al los van de partijgebonden zuilen en er waren toen al afscheuringen van de “Belgische” beroepsorganisaties.

De Duitsers vonden dat een koerswijziging aangewezen was want ze wilden een veel bredere achterban. Daarom lieten ze toe dat activistische organisaties ook een ideologische kleur aannamen. Dat hielp. Daarnaast kon de aanhang verbreed worden door dienstverlening in een activistisch kleed te steken. Het werd daardoor mogelijk om Volksopbeuring snel te versterken. Daarvoor werd Leo Meert aangetrokken. Hij was de neef van Hippoliet en als bedrijfsleider een van de drijvende krachten achter de oprichting van het Vlaamsch Handelsverbond in 1908 dat de Vlaamse bedrijfsleiders wilde groeperen. Hij kreeg de leiding over Volksopbeuring en bouwde dit uit tot een heel Vlaanderen overspannend hulpverleningsnetwerk waarin honderden activisten een inkomen en duizenden mensen allerlei materiële voordelen vonden. De overeenkomst met het netwerk van het Komiteit is frappant.

⁷ Verslag van 7 november 1917 (ARA, Raad van Vlaanderen, D 77 map Centraal Vlaamsch Propagandabureau).

Met Leo Meert hadden de activisten een prima organisator in huis gehaald. Maar Meert was – naast bijzonder ambitieus – ook een nuchter politiek strateeg. Hij was niet van plan uit de handen van de Duitsers te blijven eten. Een van de redenen was dat hij de mogelijkheid van een Duitse terugtocht ernstig nam en hij schroomde niet dat openlijk te zeggen op de zitting van de Raad van Vlaanderen op 29 juli 1917. Het was een reden te meer voor het activisme om, wat hij noemde, “een zelfstandige macht” te worden. Daar hoorde een zo groot mogelijke financiële onafhankelijkheid bij⁸.

Geld kon hij alleen maar halen bij de burgers. Het ging om een nieuw opzet onder de naam “Kolenverdeling voor Vlaanderen”⁹. Deze organisatie kreeg van de bezetter het monopolie over de verdeling van steenkool voor verwarmingsdoeleinden. De gemeentebesturen werden door de bezetter verplicht als geldinzamelaar en tussenpersoon op te treden. Daarnaast moesten schippers en voerlieden zorgen voor de distributie. Controleurs werden aangesteld. Op 27 maart 1918 vertelde hij een aantal andere leidende activisten: “Uit de gehele bespreking die de oprichting van Kolenverdeling voor Vlaanderen voorafging, blijkt ten duidelijkste dat deze inrichting de Vlamingen werd in handen gegeven om hen in staat te stellen aldus hun politieke invloed te versterken en tegelijkertijd in het bezit te komen van kapitalen, die zij zouden kunnen verantwoorden tegenover iedereen. Thans mag er echter van de gelden die reeds verdiend zijn, geen cent voor Vlaamse doeleinden afgezonderd worden”. Er werd weloverwogen op langere termijn gedacht¹⁰. Op het hoogtepunt sprak Meert van tegen de duizend werknemers. Dat waren niet eens allen overtuigde activisten, tot grote ergernis van de propagandisten¹¹.

Het is opmerkelijk: in een belangrijk deel van de activistische zuilorganisaties werd het zwaaien met de activistische vlag nadrukkelijk vermeden. Dat zou immers de aantrekkingskracht verzwakken. Die lag volledig op het materiële vlak. In een werkingsverslag werd onomwonden geschreven dat vele plaatselijke activisten vooral bezig waren met activiteiten waar ze persoonlijk beter van werden, zijnde Volksopbeuring, Kolenverdeling, allerlei vergoedingen opstrijken... Hun patriottische tegen-

⁸ Verslag zitting, 29 juli 1917, p. 18 (ARA, Raad van Vlaanderen, P 37).

⁹ VANDEWEYER L., “Kolenverdeling voor Vlaanderen” en de financiering van het activisme”, in: *Wetenschappelijke Tijdingen op het gebied van de geschiedenis van de Vlaamse Beweging*, 1991, pp. 7-27.

¹⁰ Commissie van Gevolmachtigden, 27 maart 1918 (AMVC, Raad van Vlaanderen R. 1008 H De Decker/10).

¹¹ Angermille aan Nationaal verweer, 4 mei 1918 (ARA, Raad van Vlaanderen, D43/1 map Kolenverdeling, nr. 312).

standers scholden: “plaatskenschjagers” en ook vele overtuigde activisten namen dat woord in de mond. Het was niet helemaal onterecht¹².

4. De verbreding van de beweging

Voor al de Duitsers eisten dat het activisme aantoonde dat het kon rekenen op een achterban. Dat werd urgent toen de zogenaamde “volksraadplegingen” van februari 1918 duidelijk maakten dat het activisme zwak was. De beweging zou daardoor te licht wegen als argument op de onderhandelings tafel waar de oorlog vroeg of laat zou afgesloten worden. De tijd drong. Doorgedreven zuilvorming was de enige manier.

Er waren individuele activisten die goed begrepen hadden dat organisaties met leden een troefkaart betekenden voor hun persoonlijke positie binnen de collaborerende beweging. Om de subsidiestromen in hun richting te kanaliseren hadden ze nood aan argumenten. In de nieuwe context was achterban, vastgehouden en vorm gegeven in een minizuiltje, het best denkbare argument. Dergelijke initiatieven gingen vaak uit van mensen die na ruzie uit hun vooroorlogse politieke milieu waren gestapt en die nu hoopten op de uitbouw van een nieuwe machtspositie dankzij het activisme.

Sociale wetgeving voor loontrekkenden was natuurlijk het instrument bij uitstek om de arbeidersbevolking naar activistische zuilorganisaties te lokken. De Duitsers zagen dat in en in de loop van 1918 zorgden ze er voor dat de katholieke ambtenaar en vooraanstaande mutualist Emile Ver Hees van het vooroorlogse ontwerp van wet een “Verordnung” kon maken die op activistische maat was gesneden¹³. De bewuste wet was inderdaad sterk aangepast zodat ze de activisten gelegenheid bood om zich te profileren in de sector van de mutualiteiten. Dat werd al snel ingezien in de grote steden waar de activisten konden hopen een volkse achterban aan te trekken.

Laat ons Gent als voorbeeld nemen. Bernard Van de Sompel was daar leider van Volksopbeuring. In de loop van 1918 gaf hij Volksopbeuring nieuwe impulsen met een kosteloze dienst “medische raadplegingen”. De arts dr. Doussy zorgde daarvoor. Maar ook juridische en administratieve problemen konden door bezoekers aangekaart worden in het bureel van Volksopbeuring. Op 6 juni riep Van de Sompel vertegenwoordigers van andere Gentse activistische organisaties samen. Zijn voorstel was om onder de

¹² Verslag werking in de gemeenten Bornem, Puurs, Burcht, Bazel, 26-31 augustus 1918 (ARA, Raad van Vlaanderen, D 101 map Temse).

¹³ *Gesetz- und Verordnungsblatt für Flandern*, met in kleine letters als ondertitel: *Wet- en Verordeningsblad voor Vlaanderen*, 20 juli 1918. Het Besluit dateerde van 4 juli.

hoede van Volksopbeuring een afdeling “Maatschappelijke Werken” op te richten. Dankzij de “wet-Ver Hees” waren alle werknemers met een inkomen onder 3.000 fr. per jaar immers verplicht aan te sluiten bij een ziekteverzekeringskas. Er waren nog heel veel loslopende arbeiders zonder aansluiting. Het kwam er op aan deze mensen op te vangen in door activisten geleide ziekenfondsen. Doussy wond er geen doekjes om en legde uit hoe belangrijk het stichten van “maatschappelijke werken” wel was. “Het zou gevaarlijk zijn het niet te doen”, zei hij. Vroeger hadden alle politieke partijen pensioenkas, vakverenigingen, ziekenkassen en samenwerkende vennootschappen. “Met welk doel hoeven wij niet te vragen”. Het ging om het binden van een achterban en dus om macht. Er waren mensen die nog niet in dergelijke partijgebonden netwerken verstrikt zaten. Daar lag een kans voor het activisme: “Nu, met de toepassing der verplichte ziekteverzekering, zullen tal van lieden, hetwelk vroeger buiten deze soort verenigingen bleven, verplicht zijn zich bij een of andere vereniging aan te sluiten”. Doussy hoopte dat Volksopbeuring klaar zou kunnen staan om dit gat te dichten. Er moest dus een afdeling “ziekteverzekeringen” en een pensioenkas komen. Een andere Gentse activist, Jules Van Roy, wees de aanwezigen er op dat het een goede zaak was, “dat ook wij Vlamingen trachten dit wapen, de mutualiteit, in handen te krijgen”. Het was niet moeilijk de toehoorders te overtuigen. De vergadering ging “in de beste stemming” uiteen, werd in het verslag genoteerd¹⁴.

De geesten sloegen zelfs op hol. Op de volgende vergadering, een week nadien, werd gezegd dat er dan ook een eigen ziekenhuis, sanatorium, dienst voor thuisverpleging en een uitleendienst voor medische apparatuur moest komen. Op 9 juli werd de Gentse “Maatschappij voor Onderlingen Bijstand” formeel boven de doopvont gehouden. De gevraagde bijdrage was vrij hoog omdat ze niet alleen behoeftigen wilden aantrekken maar vooral mensen die, wat men noemde, “vooruitzienden” waren. Volksopbeuring vroeg aan de Propagandadienst in Brussel een eenmalige starttoelage van 5.000 fr. De gevraagde centen werden echter niet toegezegd. De Duitse supervisors waren tegen. Daardoor leidde de “Ziekenzorg” de eerste maanden een stil bestaan¹⁵. Op de vergadering van 6 juni had Doussy al aangekondigd dat Ver Hees, “de man der mutualiteiten”, gevraagd was om in Gent te komen spreken over de nieuwe wet. Op zondag 23 juni was het zover. Hij werd ingeleid door Eduard Goossens, de vader van de Gentse activist Pol Goossens. De man deed dat uit hoofde van zijn voorzitterschap van het “Verbond der Maatschappijen

¹⁴ Verslag van Bernard Van de Sompel met titel: “Vergadering van 6 juni 1918 met het doel onder bescherming van Volksopbeuring Maatschappelijke werken te stichten” (ARA, Raad van Vlaanderen D 10/1).

¹⁵ VANACKER D., *op. cit.*, Gent, 1991, pp. 319-320, ook voor volgende alinea.

van Onderlinge Bijstand van het arrondissement Gent”¹⁶. Het verbond verspreidde daarna de nieuwe verordening op honderden exemplaren.

De bedoeling van dergelijke initiatieven is duidelijk: in het gat springen dat de wet had geschapen. Ziekencassen en pensioenfondsen oprichten dus. Leden en bijdragen creëerden immers macht. Maar macht is erg aantrekkelijk. De al langer bestaande machtsstrijd onder activisten werd nu ook op dit terrein doorgevoerd. De bijzonder machtshongerige Gentenaar Jan Wannyn kon niet verdragen dat er daarmee een belangrijk potentieel cliënteel aan zijn greep zou ontsnappen. Aan Volksopbeuring liet hij weten dat hij twee maanden geleden al een eigen ziekenfonds had opgericht onder de naam “De Vooruitziende Vlamingen”. Meteen daarna verschenen er inderdaad pamfletten op straat die de werkmensen opriepen bij de bond van Wannyn aan te sluiten. Maar ook hij kreeg waarschijnlijk geen geld van Brussel, al was 2.000 fr. gevraagd. Pas eind augustus stond Wannyns ziekenfonds startklaar. Op 1 september 1918 ging de eerste ledenvergadering door. De opkomst was gering. De vetes in Gent irriteerden de activistische leiding in Brussel en Wannyn werd naar de hoofdstad geroepen om uitleg te geven aan de Commissie van Gevolmachtigden op 5 juli 1918. Hij wees op de grote activiteit die hij en zijn medewerkers ontplooiden. Al die vergaderingen, voordrachten meetings, enz.! En daar bleef het niet bij want hij bond de mensen ook op andere manieren. En hij vertelde: “Wij hebben een ziekenbeurs gesticht, die reeds een groot aantal bijtredingen telt, wij hebben reeds de bakkers in groep verenigd en houden ons nu bezig met de mecaniekbewerkers”. Wannyn had terdege begrepen dat de nieuwe wet een buitengewone kans bood voor ondernemende activisten als ze bereid waren om een achterban te organiseren in zuilorganisaties die dan (weliswaar geringe) lidgelden konden vragen en subsidies aantrekken¹⁷.

Vergelijkbare initiatieven waren er ook in Leuven, Mechelen, Antwerpen en in Brussel... maar de enkele maanden die de bezetter nog voor zich had lieten niet toe iets duurzaam uit de grond te stampen. Een betekenisvolle aanhang kon in de arbeiderswijken niet geworven worden.

5. *Wiens brood men eet...*

Het is duidelijk dat het aantal gezinnen dat voor haar inkomen, geheel of gedeeltelijk, van het activisme afhankelijk was, in de vele duizenden liep.

¹⁶ *Nieuwe Gentsche Courant* 28 juni 1918. Knipsel in ARA, Raad van Vlaanderen, D 80/I map "Algemene Zaken".

¹⁷ Commissie van Gevolmachtigden, 5 juli 1918 (AMVC Dossier Raad van Vlaanderen, R. 1008 H De Decker/10).

Er waren niet alleen de nieuwbakken of bevorderde staatsambtenaren. Daarnaast waren er de opzieners, schippers en voerlieden van Kolenverdeeling; de vele honderden mensen die in de winkels en magazijnen van Volksopebeuring werkten; de honderden die een inkomen verdienden door in het propagandanetwerk van Faingnaert bedrijvig te zijn... En dan waren er nog vele en vele honderden die aan de zijlijn stonden maar hoopten op een baan in de activistische rijkswacht waarvan de oprichting in het verschiet lag, in de gemeentelijke administraties, in de ministeries, enz. Voor die mensen betekende de creatie van een Vlaamse satellietstaat de hoop op een inkomen. Om hun kansen te bevorderen, waren ze bereid tot dienstbaarheid aan het activisme. Vermits dergelijke mensen door het Komiteit en door de sociale omgeving uitgestoten werden, groeide het activistische organisatieleven al vlug uit een toevluchtsoord voor heel het gezin. Daardoor kregen ook jeugdgroepen en vrouwenkransjes een kans.

Die verscheidene duizenden gezinnen waren zeker een kern waarmee een zuil kon uitgebouwd worden. Dat was ook de uitdrukkelijke bedoeling van de voornaamste protagonisten van het activisme. De vrijzinnige Leuenaar Pieter Ursi – afkomstig uit de socialistische zuil – beweerde begin april 1918 dat zijn Vlaamsche Gouwbond sinds drie maanden stevige vooruitgang boekte. Zijn tactiek vatte hij als volgt samen: “Het eerste werk van de Vlaamsche Gouwbond bestond in het bijeen brengen van alle Vlaamse voormannen, het stichten van een Vlaams Huis, om alzo het activisme tot ontwikkeling te brengen. We mogen gerust zeggen dat het Vlaams Huis de biekorf is geworden der Vlaamse werking, niet alleen te Leuven, maar ook voor heel het arrondissement.” In dat lokaal zaten Jong Vlaanderen, een jeugdgroep, een toneelvereniging, een turngroep, een zangkoor, een studiekring en een bibliotheek met een leeszaal. De komende zomer ging er nog een padvindergroep gesticht worden¹⁸. Dat mini-zuiltje was zijn beste argument en hij probeerde de katholieke activisten van het arrondissement weg te drukken. In zijn woorden: “Zij kunnen op geen noemenswaardige werking wijzen. Wij integendeel hebben flink werk verricht. Wij stichtten o.a. een vrouwenbond, een jeugdafdeling, een boekerij, een toneel- en zangafdeling, richtten debatavonden en volksvergaderingen in en zo meer: wij bewijzen dat wij werken, zij niet”¹⁹.

¹⁸ Vlaamsche Gouwbond Leuven. (groep Ursi) Verslag der werking vanaf zijn ontstaan tot op heden. z.d. ; in Brussel op propagandabureel ontvangen op 10 april 1918 (ARA, Raad van Vlaanderen, D 87).

¹⁹ Verslag van 15 juli 1918 (ARA, Raad van Vlaanderen, D 77 map Centraal Vlaamsch Propagandabureel, Verslagen propagandacommissie).

De zogenaamde “Vlaamsche Huizen” waarin een permanent bemand “bureel”, vergaderlokalen, een leeszaal en een gelagzaal aanwezig waren, vormden een essentieel element van het activistische netwerk. Daar was immers nestwarmte onder gelijkgezinden te vinden. Deze afspiegeling van de vooroorlogse socialistische volkshuizen en hun katholieke pendanten, zorgden er voor dat de activistische kernen in de steden en stadjes op eigen benen konden bestaan. De activisten hadden daarmee de infrastructuur die hen toeliet elkaar in een afgeschermd omgeving te ontmoeten. Het aantal “Vlaamsche Huizen” dat werd opgericht of in oprichting was op het einde van de bezetting, bedroeg enkele tientallen.

6. *Zuilvervorming of niet?*

De activistische zuilvervorming was in 1918 zonder twijfel ingezet. Maar de felle ruzies in vele activistische kernen laten vermoeden dat het erg moeilijk zou zijn geweest om te gelegener tijd een echte “netwerkpartij” in te richten. De radicalen van Jong Vlaanderen konden zich organiseren over het hele land maar door hun anti-Belgische en pro-Duitse boodschap bleven ze afgesneden van elke massa-aanhang. De meest pientere plaatselijke voormannen beseften dat wie macht wilde in de activistische beweging, er alle belang bij had lokaal zoveel mogelijk organisaties te stichten en in handen te houden via een groepje acolieten. Maar dat reikte niet verder dan de eigen stad of arrondissement. Voor een nationale politieke structuur, gespreid over heel Vlaanderen werd er gerekend op de Raad van Vlaanderen. Maar de Raad was en bleef zwak en verdeeld en werd zelfs door de bezetter niet ernstig genomen. Er waren nochtans activisten die beseften dat het de beweging ontbrak aan een partij die op een krachtige wijze de leiding kon nemen en de onderlinge conflicten smoren. Volgend fragment wijst daarop: “De enige mogelijkheid tot het oplossen van het geschil is het stichten van een nationale partij, met de hoofdzetel te Brussel”²⁰. Het bleef een losse flodder.

Banen en bijverdiensten uitdelen, Vlaamse huizen inrichten, organisaties subsidiëren... dat was natuurlijk een erg kapitaalsintensieve manier om een achterban te scheppen en vast te houden. De noodlijdende bevolking zocht voedsel, warmte, onderdak en ze was – heel begrijpelijk – formeel tot héél veel lippendienst bereid om daaraan te voldoen. Vele mensen hadden er geen probleem mee om heel even hun trots en hun patriottische gevoelens in te slikken en bij de activisten aan te kloppen. Maar tot ideologische aanhankelijkheid leidde dat niet of amper.

²⁰ Uit een verslag van de propagandacommissie van 14 juni 1918 (ARA, Raad van Vlaanderen, D 77, map Centraal Vlaamsch Propagandabureel, Verslagen propagandacommissie).

Bovendien bleef het alternatief, het Komiteit, bestaan. De bezetter had het voortbestaan van het gemeentelijke bestuursniveau en het netwerk van het Hulp- en Voedingskomiteit, nodig, ook al vormden ze de meest massieve dam tegen het activistische opdringen. Dat kon omdat de vooroorlogse elites zich hier verzameld hadden. Ook de activisten beschouwden het Komiteit als de voornaamste tegenstander en pleitten herhaaldelijk voor de liquidatie er van²¹. Maar zover kwam het nooit omdat de activistische zuilvorming pas goed van start kon gaan in de loop van 1918 en zolang er geen volwaardig alternatief was, hadden de bezetters het Komiteit nodig. Het is duidelijk dat het in de Duitse bedoeling lag om het activistische netwerk geleidelijk meer macht in handen te spelen en het patriottische netwerk te verzwakken tot het geheel kon opgeheven worden. Maar daar waren vele jaren voor nodig.

In plaats van breuklijnen op de levensbeschouwelijke en de sociaal-economische as centreerde de tegenstelling zich in oorlogstijd volledig op de communautaire conflictas. De band tussen dit type van zuilvorming en het ingrijpen van een autoritair bezettingsregime opent perspectieven in de richting van comparatief onderzoek naar de manier waarop bezettingsregimes tijdens de eerste en de tweede wereldoorlog, en nadien de koude oorlog, in staat zijn geweest om oude organisatieketten weg te drukken en te vervangen door een middenveld dat de nodige serviliteit kon opbrengen om te passen in de geopolitieke strategie van de bezettende macht.

²¹ Op de bestuursvergadering van de Raad van Vlaanderen, 16 mei 1918, werd letterlijk gezegd dat het noodzakelijk was het Komiteit aan de kant te schuiven. (ARA, Raad van Vlaanderen, D 147).

2. Vivre l'occupation – De bezetting beleven

Rapport de Sophie DE SCHAEPDRIJVER

1. La résistance civile, où “home” et “front” se confondent

Commençons par une image, qui se retrouve dans plusieurs des exposés de cette séance. C'est l'image d'une famille, parents, enfants, qui habite, sous l'occupation, une maison située tout près d'un des grands axes de chemin de fer. Cette famille, c'est la dite “cellule ferroviaire” au service d'un réseau de renseignements clandestins. Que font les membres de cette famille? Ils observent les trains, depuis leurs fenêtres; s'il le faut, douze heures d'affilée, jour ou nuit, assis dans le noir. Ils observent et notent, minutieusement, sur des minces bouts de papier, horaires, nombre de wagons, signes distinctifs, et autres informations. Ils font un travail ingrat, immense. Ils risquent la peine de mort.

Nous sommes ici en présence d'une sorte de front, d'un autre front. L'expérience de guerre belge diffère de celle de la plupart des belligérants en ce qu'elle ne se compose pas d'un front militaire pourvu d'un “arrière”, ou, pour reprendre le terme anglais qui met si bien en exergue la mobilisation partagée, pourvu d'un *home front*. Le pays occupé n'était pas le *home front* du front de l'Yser, puisqu'il n'était ni un *home*, lieu de régénération du combattant, ni un *front* mobilisable sur le plan industriel ou financier.

Mais la Belgique occupée est bien un *home front* dans un sens autre; un sens particulièrement poignant. C'est là, dans ce pays qui à l'époque comptait sans doute la plus haute densité de population de la planète, que *home* et *front* se confondent; que la confrontation avec l'ennemi a lieu pour ainsi dire chez soi, comme c'était le cas des familles observatrices de chemins de fer auxquelles je viens de faire allusion, et pour lesquelles la demeure se muait en avant-poste d'observation. Comme le dit Tammy Proctor au sujet des femmes engagées dans le service clandestin de renseignements : “[These] women had no concept of a home front since their homes were fronts (...)”. “Les civils sont en première ligne”, écrit Eliane Gubin. Et Emmanuel Debruyne souligne les enjeux géopolitiques (notamment en matière de renseignements militaires) d'un pays occupé qui forme l' “arrière”, non de son propre front, mais du front ennemi.

Cette séance compte trois contributions qui traitent de la résistance civile en pays occupé. Ces solides recherches se complètent avec bonheur. Le très utile travail d'Emmanuel Debruyne nous permet de nous retrouver dans l'écheveau des services de renseignements alliés, surtout britanniques; cette recherche souligne notamment à quel point était rudimentaire et mal organisé cet effort immense de comptes rendus, effort trop souvent dispersé faute de collaboration entre états-majors. Tammy Proctor se penche également sur les services de renseignement, en particulier le grand réseau liégeois de la Dame Blanche, qui recruta environ mille agents en Belgique occupée et dans les départements occupés de la France – dont un tiers de femmes, et ce sont elles qui forment le sujet de son étude. Étudier les femmes dans ce contexte, ce n'est pas seulement faire œuvre de complémentation historiographique; c'est une recherche qui nous permet de tracer plus nettement la ligne du front au sein du pays occupé. Les femmes, sous l'occupation, sont considérées comme la partie la plus "molle" de la société, celle qui dès lors ressemble le moins à un "front". Comme le souligne Tammy Proctor, la complicité sexuelle des femmes qui s'acquittaient de tâches domestiques pour les Allemands était même plus ou moins présumée. Dès lors l'engagement résistant des femmes *faisait front*, non seulement à l'occupant, mais encore à un "climat de circonspection" généralisé.

Ce constat pose d'emblée la question de la motivation. Quelle motivation à s'engager, pour celles auxquelles la patrie (!) nie la citoyenneté? Cette question – qui est une question majeure d'appartenance à la communauté imaginaire, et qui dès lors dépasse la seule dimension du genre – est traitée dans l'analyse très fouillée que fait Eliane Gubin du "*Front*" des femmes, "front" qu'elle analyse tant sur le plan des motivations que sur le plan de l'ampleur et du fonctionnement. Eliane Gubin souligne notamment le caractère diffus de la participation féminine : autour des réseaux de résistance pour ainsi dire "comptabilisés", et où on compte déjà un tiers d'agentes officielles, gravite toute une "nébuleuse" féminine, qui assure des tâches dont dépend la survie du réseau, mais qui resteront "souterraines". Parmi les femmes sollicitées pour une aide ponctuelle, citons l'exemple des voisines qui logent des soldats alliés.

Un exemple qui souligne, une fois de plus, ce qu'on pourrait appeler la "domesticité" de ce combat, livré à même le quartier, la rue, la demeure, le paysage familier, devenus de la sorte une étrange zone de front. "[Traquées] par la police allemande, nous avons erré dans nos villes", telle est la description qu'en donne l'agente Jeanne Delwaide, citée par Tammy Proctor.

Ce qui précède tente de résumer une dimension qui ressort très clairement de ces trois exposés : dans le pays occupé, et pour ceux qui s'engagent dans la résistance civile, *home* et *front* se confondent.

Qu'est-ce qui déclenche ce processus? Qu'est-ce qui fait que le *home* se mue en *front*? C'est avant tout le choc de l'invasion et de ses brutalités. Il est vrai que les "atrocités allemandes" étaient fortement localisées, comme l'ont démontré John Horne et Alan Kramer¹. Certaines régions ont été très éprouvées; d'autres, à peine. Dès lors, il incombe à la culture patriotique clandestine, plus particulièrement aux prohibés, de diffuser l'image de ces "atrocités" et de mettre en lumière, à travers tout le pays envahi, l'existence d'une communauté de souffrance, d'une communauté de vulnérabilité. D'une communauté d'indignation aussi. Comme l'écrit Marie de Croÿ : "Rien ne peut décrire le sentiment de révolte, de nausée même que provoque la première apparition de l'ennemi chez soi". Gabrielle Petit (également citée par Eliane Gubin) s'exprime ainsi : "Ma patrie! (...) Je ne sentais pas que je l'aimais. Mais depuis qu'ils la martyrisent, ces monstres, je la vois partout. Je la respire dans les rues de la ville, à l'ombre de nos palais (...) elle vit en moi, je vis en elle". Chez soi, dans les rues : dans ces témoignages, plus la patrie envahie est reconnue comme *home*, plus elle devient, par-là même, *front*.

2. *Front et home front: le sacrifice partagé*

En définissant, par leur engagement même, le pays occupé comme front, les résistants mettent en exergue la solidarité de sacrifice entre les combattants sur l'Yser et les civils sous l'occupation. Leur engagement se greffe sur celui des soldats, dont le sacrifice est perçu comme absolu, à l'aune duquel tout autre engagement sera mesuré. "L'idée d'une communion entre combattants et non-combattants, renouée grâce à l'action clandestine, est très présente", comme le remarque Eliane Gubin. Ainsi une très jeune recrue de la Dame Blanche, citée par Tammy Proctor, décrira-t-elle plus tard son "bonheur" face à l' "honneur de devenir soldat". Il s'agit en l'occurrence d'une "mobilisation" quasi officielle : en effet, les recrues de la Dame Blanche prêtaient serment "en tant que soldats du service de renseignement militaire allié", et ce, pour la durée du conflit; serment que ne manquaient pas de leur rappeler les dirigeants, par message codé, jusque dans leurs cellules de prison. Le statut militaire du réseau de la Dame Blanche est reconnu par le ministère de guerre (War Office) britannique, ce qui constitue, comme le souligne Tammy Proctor, un "outil de recrutement particulièrement puissant".

¹ HORNE J. et KRAMER A., *German Atrocities 1914: A History of Denial*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2001.

L'importance majeure de la "militarisation" de l'activité résistante ressort d'ailleurs clairement des trois exposés. Cette militarisation est en quelque sorte métaphorique, puisqu'il ne s'agit pas ici, à la différence de la deuxième occupation, de résistance armée. Mais c'est une métaphore majeure : comme l'a écrit Emmanuel Debruyne, "la perspective d'être considéré sur pied d'égalité avec les soldats (...) permet de vaincre la répulsion qu'on peut éprouver envers l'espionnage", qui est une "activité envers laquelle les *a priori* négatifs ne manquent pas", puisque l'espion, c'est le mouchard vénal, l'antithèse donc du soldat /chevalier. La promesse de "militarisation" du service de renseignement est une promesse de reconnaissance (mal tenue après la guerre d'ailleurs) et une promesse de clarté : le statut de soldat devrait dissoudre l'équivoque qui flotte autour des activités résistantes.

Équivoque, en effet : l'occupation d'un côté invite – les trois auteurs le soulignent – le refus, la résistance, la *confrontation*, et, d'un autre côté, fait s'estomper les lignes du "front intérieur". Les historiens de la culture de guerre ont démontré l'importance majeure, au sein du système de valeurs qui rendait possible la guerre, du concept de "sacrifice"². Mais comment cerner le sacrifice "pur" dans les circonstances de l'occupation? Considérons la problématique de la vénalité. La littérature hagiographique d'après-guerre va taire cet aspect-là de l'engagement résistant, alors que, comme le souligne Emmanuel Debruyne, "l'argent a joué un rôle de premier plan dans le fonctionnement des réseaux et dans la participation de leurs agents". C'était inévitable, vu le coût très élevé de la collecte de renseignements : il fallait louer des habitations près des lignes de chemin de fer, il fallait se déplacer, être disponible. Soulignons que la rémunération n'était pas exactement le pactole; aussi Emmanuel Debruyne conclut-il que, vu les risques énormes, "la course à la rémunération restera subordonnée au devoir envers la patrie". Il importe de ne pas perdre de vue que l'occupation n'affranchissait pas, bien au contraire, des contingences matérielles.

3. Le pays occupé comme "home"

Ce constat me conduit au deuxième groupe d'exposés de cette séance, dans lesquels est souligné l'aspect *home* du *home front*, et posée la question de l'initiative publique et caritative dans le domaine social et matériel. C'est une question de citoyenneté, et, dès lors, une question qui touche à celle de

² HORNE J., "Locarno and the Politics of Cultural Demobilization, 1925-1930", communication présentée à la conférence internationale "Demobilizing the Mind: Culture, Politics and the Heritage of the Great War, 1918-1933" (Trinity College, Dublin, 26-28 septembre 2001) p. 3.

l'endurance et à celle de la définition de la communauté-en-guerre. En ces temps d'appel au sacrifice, les pouvoirs publics interviennent-ils pour assurer un minimum d'équité? Le cadre légal et moral des réseaux distributifs est-il crédible auprès des citoyens³? Questions évidemment fort complexes en pays occupé, où le rôle de l'état doit être repris par la société civile et par les autorités locales. Repris, voire même improvisé, car le pays occupé va vivre une expansion majeure de l'intervention publique. Expansion qui est un effort collectif redevable à une multitude d'œuvres, de municipalités, de sociétés. Même la Croix-Rouge belge, sujet de l'exposé de Luc De Munck, réussit malgré l'accaparement massif par l'occupant à maintenir un terrain d'activité plus ou moins autonome. Signalons à ce propos le terrain spécifique des renseignements concernant des soldats belges malades, blessés ou morts. C'est une activité cruciale, vu la difficulté extrême des communications entre le pays occupé et le front belge. En effet, une série de décrets allemands, énumérés par Luc De Munck, va progressivement couper presque tous les moyens dont disposent les Belges en pays occupé pour se renseigner sur leurs proches sur le front de l'Yser. Ne reste en fin de compte que la Croix-Rouge, goulet exigü de communication qui complémente tant bien que mal le service prohibé du Mot du Soldat (qui, comme le souligne Eliane Gubin, se risque toujours plus avant dans la clandestinité).

Le reliaison du *home* au *front* se fait aussi dans d'autres domaines : ainsi Catherine Jacques et Valérie Piette notent-elles, au cours d'une analyse très fine des œuvres de l'enfance, la symétrie dans l'effort caritatif entre les œuvres au profit des soldats et celles au profit de l'enfance; le soldat et l'enfant sont tous deux emblématiques, l'un du présent, l'autre de l'avenir de la patrie. À plus forte raison se soucie-t-on du sort de l'enfant du soldat, et surtout de l'orphelin de guerre. Alors qu'avant la guerre, l'orphelin, redevable à la société, en était réduit à la portion congrue – la biographie de Gabrielle Petit en témoigne – à présent, en ce qui concerne les orphelins de guerre du moins, un rapport du Comité National de Secours et d'Alimentation affirme solennellement que "la Nation doit s'acquitter à leur égard d'une dette sacrée". Ce qui amène Catherine Jacques et Valérie Piette à la conclusion que "l'orphelin de guerre est devenu le double symbole de la barbarie allemande et du patriotisme paternel".

L'enfance en général, en ces temps d'"impôt du sang", bénéficie d'une sollicitude accrue en haut lieu, comme le démontre également l'exposé sur la mortalité infantile de la démographe Godelieve Masuy-Stroobant. Ses

³ Cfr. WINTER J., "Paris, London, Berlin 1914-1919: Capital Cities at War", dans WINTER J. et ROBERT J.-L. (éds.), *Capital Cities at War: London, Paris, Berlin 1914-1919*, Cambridge University Press, 1997, pp. 3-25.

rigoureuses interpolations statistiques permettent de maintenir l'hypothèse d'une baisse de cette mortalité en temps de guerre. La mise en place d'une politique de protection maternelle et infantile est antérieure à la guerre mais la question de l'alimentation de l'enfance est posée dès le début du conflit, dès la mise en place de dispositifs permettant au pays occupé de faire face à la crise engendrée par la guerre. Le Comité National crée une section spécifique appelée "Aide et protection aux œuvres de l'Enfance". Il faut noter, comme le soulignent Valérie Piette et Catherine Jacques, que cette initiative est au départ motivée surtout par un souci d'autopréservation organisationnelle. Ce qui n'empêchera pas cette section de jouer rapidement un rôle non plus réactif mais novateur, surtout au moment où, par le biais des inspections médicales scolaires, l'instruction obligatoire introduite en 1915 attirera l'attention sur la santé précaire des enfants. De là la création, entre autres, des services de consultations de nourrissons à travers le pays. Des chiffres révélateurs, relevés par Godelieve Masuy-Strobant : 231 consultations en 1915, 922 (actives dans 768 communes) à la fin de la guerre. En ce n'est pas tout : "l'explosion du nombre d'œuvres est vraiment impressionnante", comme le notent Valérie Piette et Catherine Jacques; "elle quadrille le territoire occupé". Qui plus est, "la sollicitude sélective du début du siècle s'étend, au fil de la guerre, à tous les enfants (...) La Belgique va même dépasser la simple protection en entrant résolument dans la voie de la prévention" (le même exposé démontre d'ailleurs un foisonnement parallèle en Belgique non occupée).

En mettant en exergue ces efforts, il importe bien entendu de ne pas verser dans l'excès du discours infatué d'après-guerre. Les historiennes que j'ai le plaisir de citer ici décèlent le courant paternaliste, voire nataliste qui sous-tend ce début d'intervention des pouvoirs publics dans le domaine familial. Le vécu de l'enfance en guerre, ainsi que le vécu des parents assistés, nous est mal conté à travers le discours des œuvres. Qu'il y ait eu une part de condescendance, que des tensions existaient à l'encontre de ce qui s'annonçait parfois comme une "offensive civilisatrice", est fort probable. Nous savons que les pouvoirs caritatifs ne se privaient pas d'intervenir pour que le *front* soit fermement maintenu au sein du *home*, en sanctionnant tout comportement insuffisamment patriotique, tel celui des femmes accusées de relations avec des Allemands, et qui se voyaient parfois privées de secours⁴. Il n'empêche que nous sommes ici en présence d'un effort collectif consciencieux et ample. La somme des multiples consultations de nourrissons, œuvres de la "goutte de lait", cures de grand air pour lesquels on réquisitionne villas et châteaux, cantines maternelles, cantines pour enfants débiles et autres *couques*

⁴ Voir HENRY A., *Études sur l'occupation allemande en Belgique*, Bruxelles, Office de Publicité, 1920, pp. 449-462, surtout pp. 460-461.

scolaires, constitue une présence très concrète au cœur d'un souci prioritaire pour les citoyens belges : leur progéniture.

4. *L'envers du home/front*

Les deux directions de recherche ici présentées touchent à deux types d'engagement collectif sous l'occupation : l'engagement clandestin, de résistance, et l'engagement caritatif de solidarité. Ces deux types d'engagement ont ceci en commun qu'ils se fondent tous deux sur la notion du pays occupé comme communauté, une communauté solidaire dans le sacrifice, un sacrifice mesuré à l'aune de celui, emblématique, du soldat, vis-à-vis duquel le *home* se doit de former *front* contre l'occupant, se montrant ainsi à la hauteur du front proprement dit.

L'antithèse de cette image est celle du pays occupé comme un univers *dystopique*, où règnent égoïsme et malveillance, où le discours patriotique n'est qu'hypocrisie; monde d'accapareurs, voire de délateurs, où la résistance civile est, au mieux, futile, et, au pire, dangereuse pour la communauté; où l'occupant n'est plus le porteur de la violence et de l'iniquité, mais forme presque un rempart contre elles. C'est l'image qu'on retrouvera dans certains romans d'après-guerre comme le très honni *Dans les ténèbres* d'Alix Pasquier⁵; image véhiculée par la presse dite embochée, mais qui se retrouve aussi ailleurs. C'est l'image d'un pays occupé qui n'est ni *home*, ni *front*.

Deux regards sur une seule et même occupation. La perspective change-t-elle selon le milieu, selon l'idéologie, selon le niveau de vie rendu possible ou justement annihilé par les circonstances de l'occupation? Ce niveau de vie n'est pas, comme l'a si finement défini Amartya Sen, simplement fonction de revenus ou de "panier calorifique", mais bien une balance individuelle, un jeu multidimensionnel de *capacités* dont dispose l'individu dans sa faculté de *fonctionner*. Sen souligne également à quel point le bien-être est une mesure non exclusivement économique, mais encore politique, culturelle, voire morale⁶.

Pour en revenir à notre question : quel regard pour quel milieu? Il faut sans doute chercher la réponse dans la mise à plat socio-culturelle des différents milieux sous l'occupation; parmi les exposés sur les milieux

⁵ PASQUIER A., *Dans les ténèbres. Roman*, Paris : Eugène Figuière et Cie, s.d. [fin 1920 ou début 1921]. NB "Alix" Pasquier est le pseudonyme de l'avocat bruxellois Alex Pasquier.

⁶ Voir, entre autres, SEN A., "Capability and Well-Being", dans NUSSBAUM M. et SEN A. (éd.), *The Quality of Life*, Oxford, Clarendon Press, 1993, pp. 30-53. Jay Winter fut le premier à souligner la valeur, pour l'historien des *home fronts* de 14-18, des pistes de réflexion ouvertes par Sen.

patriotiques ici présentés, celui d'Eliane Gubin sur la résistance civile féminine s'engage le plus loin dans cette direction. Il s'agit entre autres de répondre aux questions sur la répartition géographique (citadins ou campagnards?), linguistique, confessionnelle et socioprofessionnelle. Il s'agirait aussi, dans un deuxième temps, de mesurer les engagements dans la durée, et d'essayer de détecter, pour autant que les sources réticentes nous le permettent, les tensions, fissures et défaillances.

Impossible, sans doute, de trancher la question de savoir lequel des deux regards sur le pays occupé – le regard dystopique ou le regard patriotique – “voit juste”. Cela dit, l'étude des multiples expériences vécues de l'occupation permet un constat général : même si les certitudes de 1914 s'estompent au fur et à mesure que la “résistance opiniâtre” s'inscrit dans la durée, les Belges qui, sous l'occupation, n'appellent *pas* de leurs vœux le rétablissement de l'État belge ne forment jamais qu'une petite minorité⁷. Minorité qui, pour certains historiens, fait aujourd'hui figure d'avant-garde, car le patriotisme belge d'il y a un siècle est devenu quasiment inadmissible. Il fait partie de ce que Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker ont si bien défini comme “Le socle de représentations auquel s'est adossé l'immense consentement collectif (...) de 1914-1918, [et qui] s'est volatilisé”⁸. Et pourtant, il faut constater que le patriotisme belge a bel et bien existé, et qu'il fut robuste (même si le “consentement collectif” ne fut sans doute jamais total, ni en Belgique ni ailleurs⁹). Le refus d'admettre ce constat ne se fait qu'au prix d'anachronisme¹⁰.

⁷ Constat corroboré, paradoxalement, par certains témoignages allemands. À titre d'exemple, WAENTIG H., *Belgien* (AUSLANDSSTUDIEN AN DER UNIVERSITÄT HALLE-WITTENBERG, 2ème série, fasc. 2), Halle, 1919, p. 18.

⁸ AUDOIN-ROUZEAU S. et BECKER A., *14-18. Retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 18.

⁹ Cf. le dossier consacré à l'ouvrage de Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, dans *Le Mouvement Social*, vol. 199, 2002, pp. 95-119.

¹⁰ Comme ne cessa de le souligner Jean Stengers : STENGERS J. et GUBIN E., *Le grand siècle de la nationalité belge. Histoire du sentiment national en Belgique des origines à 1918*. Tome 2, Bruxelles, Éditions Racine, 2002.

Soldiers Without Uniforms: Women's Intelligence Work in Occupied Belgium, 1916-18

Tammy M. PROCTOR

I find myself knee deep, waist deep, in the mud of a trench. And what am I doing here? Because after all I am a woman. I am not cast in a soldierly mold. – Susan Griffin, from *A Chorus of Stones: The Private Life of War*

In the past three decades, scholars of women and the civilian experience have examined women's labor as well as their lives as mothers, wives, sisters and daughters of soldiers during the First World War¹. Other works have explored women's literary imaginations of the war and their symbolic role in propaganda. Yet as several recent historians have noted, most studies of women and war look at women's role in defining the home front, positing a neat division between home and battlefronts. The reality of women's experiences in the First World War belies this division². After all, with aerial bombing, civilian internment, and mass executions, what was the combatant-civilian distinction? In a militarized society, what is the fundamental distinction between a citizen-soldier and a civilian? While work

¹ Many historians since the 1970s have sought to understand the mixed legacy of the First World War for women. Especially good have been studies of women workers. See, for example: BRAYBON G., "Women and the War", in CONSTANTINE S., KIRBY M. W. and ROSE M.B. (ed.), *The First World War in British History*, London, Edward Arnold, 1995; BRAYBON G., *Women Workers in the First World War*, Totowa, NJ, Croom Helm, 1981; CULLETON C., *Working-Class Culture, Women and Britain, 1914-1921*, New York, St. Martin's Press, 1999; DANIEL U., *The War From Within: German Working-Class Women in the First World War*, trans. Margaret Ries, Oxford/New York, Berg, 1997; DOWNS L. L., *Manufacturing Inequality: Gender Division in the French and British Metalworking Industries, 1914-1939*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 1995; DUBESSET M., THÉBAUD F., and VINCENT C., "The Female Munition Workers of the Seine", in FRIDENSON P. (ed.) *The French Home Front 1914-1918*, Providence/Oxford, Berg, 1992; THOM D., *Nice Girls and Rude Girls: Women Workers in World War I*, London/New York, I. B. Taurus Publishers, 1998; WOOLLACOTT A., *On Her Their Lives Depend: Munitions Workers in the Great War*, Berkeley, University of California Press, 1994; and ZEIGER S., *In Uncle Sam's Service: Women Workers with the American Expeditionary Force*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 2000.

² See, for example, GRAYZEL S., *Women's Identities at War: Gender, Motherhood, and Politics in Britain and France during the First World War*, Chapel Hill/London, University of North Carolina Press, 1999, p. 245, and DE SCHAEPELDRIJVER S., "Occupation, propaganda and the idea of Belgium", in ROSHWALD A. and STITES R. (ed.), *European Culture and the Great War: The Arts, Entertainment, and Propaganda, 1914-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, pp. 267-268.

of the 1980s sought to expose women at work on the home front or “behind the lines”, my work seeks to question the nature of the lines themselves through a short study of women intelligence agents in occupied territory³.

As Jeanne Delwaide described it, spying for the British in wartime was heroic, terrifying and fulfilling all at once: “Soldats sans uniformes, nous n’avons pas connu l’ivresse du combat où l’on s’avance coude à coude au son entraînant des clairons, ni les soirs de bataille triomphants. Mais nous avons connu la lutte âpre et sourde de toutes les heures, cette lutte dans l’ombre et l’angoisse du péril qu’on ne voit pas mais qu’on devine sous chaque pas – cette lutte sans joie aussi parce qu’on n’en voit jamais le résultat ... traqués par la police allemande, nous avons erré dans nos villes ...”⁴. Belgian women agents such as Delwaide were hired alongside men for the dangerous tasks of gleaning information from the Germans occupying their nations, coding and transporting that information, and organizing sophisticated networks under the eyes of the enemy. Employed by British, French and Belgian intelligence officers, thousands of women participated in small and large ways in gathering information and in resisting German occupation of Belgium, Luxembourg, and northern France. Women often provided an important component to intelligence and escape networks because their movements aroused fewer suspicions than those of men in occupied Belgium⁵.

This paper addresses women’s intelligence work in occupied territory largely through the examination of just one of the many intelligence services run by Allied governments in occupied Belgium. The British ran three discrete organizations: two Army (GHQ) branches, one at Folkestone and one in London; and one War Office branch in Holland. None of these branches

³ Scholars have recently begun to examine women spies and their cultural meaning by including studies of individual female spies. These works provide balanced views of the realities of women’s lives while simultaneously examining the powerful cultural images their names evoke. Although these scholars interrogate and expose the archetypal women spies of popular imagination, some of them unintentionally feed the popular notion that a few glamorous or exceptional women became involved in wartime intelligence, but that they were virtually alone in their pursuits. See, for example, DARROW M., *French Women and the First World War: War Stories of the Home Front*, Oxford/New York, Berg, 2000; MCPHAIL H., *The Long Silence: Civilian Life under the German Occupation of Northern France, 1914-1918*, London/New York, I. B. Taurus, 2001; and WHEELWRIGHT J., *The Fatal Lover: Mata Hari and the Myth of Women in Espionage*, London, Collins and Brown, 1992. A recent work on female spies is PROCTOR T., *Female Intelligence. Women and Espionage in the First World War*, New York, New York University Press, 2003, which includes a version of this paper.

⁴ Qtd. in DECOCK P., “La Dame Blanche: un réseau de renseignements de la grande guerre 1916-1918”, (licence dissertation, Histoire Contemporaine, Université Libre de Bruxelles, 1981), p. 141 [TH 183, CEGES, Brussels].

⁵ MCPHAIL H., *op. cit.*, p. 137.

cooperated well with the others, and hostility among them endangered the work of all agents in these services⁶. La Dame Blanche was such a service, funded and managed by the British War Office through representatives in Holland, and staffed by more than a thousand Belgian and French civilians⁷. Named after a legendary female specter that was supposed to herald the destruction of the Hohenzollern dynasty, La Dame Blanche was an intricate network of information gathering, which was concentrated in the eastern and southern part of Belgium and headquartered in Liège⁸.

Founded in 1916, the group affiliated with the British in 1917, and La Dame Blanche began recruiting couriers, territorial observers, train watchers and other personnel to aid the Allied war effort with much-needed information on German morale, troop movements, and technology. Regardless of age, social class or sex, French and Belgian civilians could enroll as soldiers by taking an oath of loyalty, and thus could participate actively in resisting German occupation. Soldier status was an unusual structure for such a group, but it proved to be a crucial recruiting tool by legitimizing the covert intelligence work that both men and women were doing. For men, this was particularly important because of the societal expectation that they serve in a military capacity if possible. In contrast, La Dame Blanche permitted women to function in roles formerly perceived to be masculine. Women in occupied zones were in a tenuous position, subject to the dual fears of rape and accusations of intimacies with the enemy⁹. Active

⁶ OCCLESHAW M., *Armour Against Fate: British Military Intelligence in the First World War*, London, Columbus Books, 1989, pp. 147-157.

⁷ Work on *La Dame Blanche* has been sparse, even among historians of intelligence networks. The most detailed study is the Decock dissertation from 1981. Other works that include information on La Dame Blanche and its wartime work are: ANDREW C., *Secret Service: The Making of the British Intelligence Community*, London, Heinemann, 1985; BERNARD H., *Un géant de la résistance: Walthère Dewé*, Brussels, La Renaissance du Livre, 1971 and OCCLESHAW M., *op.cit.* The other useful source is a book banned in Britain but published in the United States by the British officer assigned to manage *La Dame Blanche* from 1917-1919: LANDAU H., *Secrets of the White Lady*, New York, G.P. Putnam's Sons, 1935. See also the essay in this volume by E. DEBRUYNE, which puts LDB into the context of British intelligence networks in Belgium.

⁸ The White Lady (die Weisse Frau or la Dame Blanche) supposedly appeared just before the death of the Hohenzollern kings or other important members of the family. Her most famous appearances came before the assassination of King Friedrich Wilhelm and before the death of Wilhelm I. The legend appeared in plays and opera as well as in popular folklore. LEVEQUE A., "Le 'Spectre en Femme Voilée' dans le Dom Juan de Molière", *Modern Language Notes* 76:8 (December 1961), p. 746, and "The White Lady of the Hohenzollerns", *The Living Age* 26:324 (3 August 1850), 201.

⁹ In wartime, the lines between prostitution (especially to feed families) and rape are blurry. See the author's discussion of sexual intercourse as occupation of women's bodies and as

resistance gave women a way to end their powerlessness and to protect themselves against rumors of collaboration.

For women the strain of occupation was particularly apparent because of its sexual overtones. Historically women have participated in war as an invisible part of expeditionary forces, performing “needed support services” as cooks, nurses, prostitutes, laundresses, wives, drivers, and provisioners¹⁰. The military’s need for “hidden” services is complicated by the experience of occupation, with its explicit power dynamic between invading enemy male and conquered female. Women, especially working-class women, were seen as sexually available by many soldiers, and the combination of desperate civilian conditions and the longevity of the war led many females to prostitute themselves in order to survive and help their families. Many other women, who billeted, provisioned or worked for Germans, faced accusations of prostitution, their sexual complicity assumed.

It was in this climate of suspicion that women were recruited into a British militarized force of foreign soldier-agents, among whom were minors, old-age pensioners, and nuns. Rather than being excluded or consigned to secondary functions, women were employed at all levels of the organization. La Dame Blanche’s three male leaders, fearing capture and/or deportation, wanted a service that could run entirely on womanpower, if necessary. They developed a shadow executive body comprised entirely of women who had the skills and knowledge to assume control of the service. This “feminine reserve” functioned in leadership roles throughout the organization, but was also designed to take over should the men be arrested¹¹. Other women served as corps commanders and as members of the executive offices in Liège¹².

Before allying themselves formally with the British War Office, La Dame Blanche executive council insisted upon formal militarization for all members of this network. In other words, the agents of La Dame Blanche saw themselves not as “vulgar spies” but as soldiers in the Corps d’Observation Anglais au Front de l’Ouest, who took an oath and registered for service. In fact, the directors of the network forbade members from using the terms “espionage” or “spy”. Instead, La Dame Blanche personnel used the label “agent” or “soldier” when referring to their responsibilities and military

surrender (collaboration, complicity) in DWORKIN A., *Intercourse*, New York, Free Press Paperbacks, 1987, pp. 122-143.

¹⁰ ENLOE C., *Maneuvers: The International Politics of Militarizing Women's Lives*, Berkeley/London, University of California Press, 2000, pp. 40-45.

¹¹ DECOCK P., *op.cit.*, p. 86.

¹² Archives Générale du Royaume (AGR), Archives des Services Patriotiques (ASP), P-212.

intelligence gathering¹³. To help reinforce the respectable service credentials of these anonymous fighters, the British government formally recognized and reimbursed La Dame Blanche after the war as an auxiliary army to the Expeditionary Force. LDB soldiers submitted claims for expenses, hardships, prison time, and wages, which were settled in a lump sum by the postwar intelligence staff. In addition, the whole network received British War Medals and Order of the British Empire decorations¹⁴.

The militarization and postwar recognition of the network is particularly surprising given that one-third of its agents and some of its most prominent leaders were women. Two women managed the Secretariat General, and the Service de Garde was commanded by two sisters from Liège, Emma and Alice Weimerskirch. In addition, women controlled and protected LDB's prison information network throughout the war. Of LDB's three battalions, Battalion III was controlled by an unmarried woman in her forties, Laure Tandel, who along with Louise, her sister and La Dame Blanche assistant, ran a school in Brussels. Laure Tandel had had a reputation for defying the German authorities early in the war before she took over the command of Battalion III, and in 1916, she had spent a year in the German prison of Siegburg for her work on the radical underground postal service, *le Mot du Soldat*¹⁵.

Of the 190 members of Battalion III, fifty-nine were women, about one-third¹⁶. Thus, Battalion III serves as a useful microcosm of the larger organization, because in La Dame Blanche as a whole, the number of women also made up around 30% of the total¹⁷. Women in both Battalion III and the larger network were the main couriers who transmitted reports between agents and cities. More than a dozen women in Battalion III undertook the dangerous work of maintaining a regular correspondence between battalion headquarters in Brussels and La Dame Blanche commanders in Liège.

For women, service in the network depended on their ages, which ranged from sixteen to eighty-one (with a concentration of women in their forties and fifties), and on occupation and marital status. About three in ten women in the battalion were married. In Battalion III, just over half of the women reported themselves as “without profession”, leaving them time to

¹³ DECOCK P., *op.cit.*, p. 129.

¹⁴ Public Record Office, WO 106/6192 “Names of French and Belgian Secret Service Agents – Awards”.

¹⁵ AGR, ASP, P-224. THULIEZ L., *Condemned to Death*, trans. Marie Poett-Velitchko, London, Methuen & Co, Ltd., 1934, p. 81.

¹⁶ AGR, ASP, P-224.

¹⁷ DECOCK P., *op.cit.*, p. 49.

work in some of the labor-intensive jobs in La Dame Blanche, such as train watching and traveling with reports. Other clusters of women in the group worked as teachers or principals, domestics, shop assistants, and merchants¹⁸. Despite a diversity of recruits, these statistics suggest that independent older women were more likely to work in Battalion III as formal soldiers in the corps.

One major motivating factor regardless of age or occupation appears to have been familial connections, and many women joined at the same time as other family members or were recruited by family members already in the service. These family connections cemented loyalties and provided convenient recruiting pools¹⁹. One such family of women became instrumental in Battalion III as couriers, transcribers, and letterboxes (people who received and passed on messages). Anna Kessler, a widow in her mid-fifties, lost her only son in battle near Anvers in 1914, which spurred her to help British intelligence. As Battalion Commander Laure Tandel noted in her postwar report, Kessler was “a patriotic and courageous mother who had already lost her only son”, but who “n’a pas hésité à autoriser ses quatre filles à prendre part active au service de LDB et à les seconder de tout son pouvoir”²⁰. All five women worked for the service, and two of the daughters, Germaine and Maria, served as regular couriers between Brussels and Liège as well as running the battalion’s secretariat in Brussels. These two important links in the network were assigned ranks of sergeant (Germaine) and corporal (Maria), despite being only twenty-three and twenty-one years old, respectively²¹. The Kesslers were not unique in La Dame Blanche, as kin worked together throughout the network.

Family connections were an important part of La Dame Blanche and other intelligence groups, with many members of a formation being related through blood or marriage. This was especially true of the railway observation posts, which needed 24-hour surveillance of the rail lines. Often it was easiest for a family or a couple working in shifts to maintain this sort of schedule from a residence situated near the rail lines. The Latouche family, father (a former railway employee), mother, and two daughters aged thirteen and fourteen, maintained a crucial post in Fourmies that overlooked the rail line

¹⁸ AGR, ASP, P-224.

¹⁹ Other networks operating in Belgium deliberately hired people living outside the realm of respectability in order to gain different kinds of information. These intelligence groups included prostitutes, thieves, and con-men, and the agents were paid in cash or drugs for their services.

²⁰ AGR, ASP, P-224.

²¹ AGR, ASP, P-222.

from Aulnoye-Hirson from September 1917 to the end of the war²². The two daughters watched during the day, while the parents took the night shift. Another family, the Arnolds, worked an observation post in Gouvvy from July 1917 to November 1918. The parents took turns watching, and once a week, the father carried the information to a letterbox. Gerardine, the thirteen-year-old daughter of the house, explained her role in her post-war report: “Quand des amis ou des étrangers étaient à la maison et que mes parents étaient empêchés de remplir leurs missions, c’était moi ou mon frère qui les remplaçais. À d’autres moments on ne pouvait pas déterminer exactement ce qui se trouvait sur les wagons ou le genre de troupes, alors nous allions jouer sur le pont ou le long de la tranchée et nous venions rapporter ce que nous avions vu”²³.

Such family and individual trainwatching posts made up the backbone of the information networks of La Dame Blanche and other Allied services, making much of the larger work of intelligence gathering possible. Although useful logistically to organize train-watching posts around families, the nature of these units made the work particularly dangerous since all the members of a family could face arrest, imprisonment or death. Beyond train watching, families also cooperated in running letterboxes (drop-off points for information), safe houses for traveling agents, or courier networks. For example, the unmarried Weimerskirch sisters ran a bookstore in Liège, which also functioned as a letterbox for La Dame Blanche and as a liaison for the news service inside St. Leonard’s prison. This bookstore remained one of the most reliable links in the service, functioning without detection until the end of the war²⁴.

One of the most unusual formations in La Dame Blanche featured several closely-connected aristocratic families. Platoon 49 was conceived as one of three special overlapping groups that provided connections between battalions and areas not well integrated into the service; it was centered around the château de Conneux, near Leignon. The de Radiguès family at Conneux became involved almost immediately in the war effort in 1914 with four sons managing to join the army at the Front. The remaining family members did their part in the war by caring for wounded French soldiers and then helping them escape to Holland. This escape service, known as the Service de Monge, relied on a series of aristocratic homes and abbeys as safe houses for soldiers brought by guides to the Belgian-Dutch frontier. The

²² Imperial War Museum (IWM), La Dame Blanche Box 2, Folder 13 – CHAUTARD P., “La Dame Blanche des Hohenzollern”, in *La Liberté* (24 février 1922), p. 1.

²³ AGR, ASP, P-223.

²⁴ AGR, ASP, P-207.

service, organized and led by the Vicomtesse Gabrielle de Monge, functioned from November 1914 to April 1916 before dissolving in a series of arrests, imprisonments and executions. De Monge herself was sentenced to three years of hard labor for her role as a guide, but not before she and another guide had conducted nearly four hundred soldiers to the border²⁵.

By the time that Platoon 49 was formed in 1918 with many of the old de Monge network, the only family members at Conneux who had not been imprisoned or who were not at the front were Thérèse, Marquise de Radiguès de Chennevière, and her three daughters, Marguerite (aged 26), Marie-Antoinette (aged 20) and Agnès (aged 15)²⁶. Led by Thérèse de Radiguès, Platoon 49 gathered and ferried information between locations in eastern Belgium, but also it sent individuals into new areas to organize additional train-watching posts. Two young comtesses, Françoise (aged 22) and Anne de Villermont (aged 24), were charged with setting up a post at Givet, while two other young women, Marie-Antoinette de Radiguès and Baroness Clémie de l'Epine (aged 25), traveled on foot sixty miles round-trip through occupied territory to establish a new unit at Charleville. As the platoon leader, Thérèse de Radiguès, noted, the platoon's total contribution to the work of La Dame Blanche was small, but it was still important to the functioning of the service in Liège and around the Belgian-French border in the east.

Exploiting and capitalizing on family ties were relatively easy and safe ways to develop intelligence networks, especially since informal flow of information already moved through these kin webs. Enlisting families, although sometimes dangerous, also ensured an extra measure of loyalty and perseverance. Parents would protect children, siblings would shield each other, and longtime family friends could be depended on in emergencies. Beyond these familial webs that helped forge relationships in La Dame Blanche was another powerful motivation for women: militarization. In order to become a formal soldier of the service, men and women had to take oaths of loyalty, either as soldiers (for the majority) or as attached civilians. The oath was a simple one: "Je déclare prendre engagement en qualité de Soldat au service militaire d'observation des Alliés, jusqu'à la fin de la guerre. Je jure devant Dieu de respecter cet engagement, d'accomplir consciencieusement les fonctions qui me seront confiées, de me conformer aux instructions qui me seront données par les représentants attitrés de la Direction, de ne révéler à qui que ce soit, sans autorisation formelle, rien de l'organisation du service, même si cette attitude doit entraîner pour moi ou

²⁵ IWM, La Dame Blanche Box 2, Folder 11, "Service de Passage organisé par la Vicomtesse Gabrielle de Monge de Franeau (Nov 1914-April 1916)". LANDAU H., *op. cit.*, p. 242.

²⁶ BERNARD H., *op. cit.*, pp. 53-55.

pour les miens, la peine de mort; de ne faire partie d'aucun groupement similaire et de n'assumer aucun rôle, qui puisse m'exposer à des poursuites de la part de l'autorité occupante"²⁷.

The oath was a point of pride for the men and women who took it, and it lent credence to their patriotic service, reassuring those who saw intelligence work as less than honorable. Although La Dame Blanche emphasized honor and egalitarian principles, the oath suggested the hierarchy of military service. Agents, although not uniformed for obvious reasons, were encouraged to carry themselves as soldiers and to act appropriately. In addition to the oath they took, members were formally registered, given small lead identity badges that carried the seal of the Corps, and assigned false names for their work²⁸. For example, one of the network chiefs, Walther Dewé, was known as van den Bosch, Gauthier and Muraille to agents, which helped maintain security if members were arrested²⁹. The directors distributed to new La Dame Blanche soldiers copies of rules, including general operating procedures and instructions regarding what to do if arrested or interrogated. Finally, members were given important information on German uniforms, weapons, and regiments, plus a code list for encrypting the information they gathered³⁰.

Militarization was a key part of the success of La Dame Blanche because it helped enforce loyalty and promised a post-war court marshal for any who betrayed the organization. Military status also reassured those who enlisted that their work would be officially recognized.

Militarization was crucial precisely because it conferred legitimacy on the organization. La Dame Blanche agents saw themselves not as spies or resisters *per se*, but as soldiers in service to the cause, risking their lives just as those on the front lines did. Although the men and women of La Dame Blanche were officially non-combatants, they were still silent soldiers who had remade their homes and businesses into battle zones. After the war, the network chiefs were "flooded with demands" from agents asking for proof that they had been formally enlisted in the observation corps³¹.

This postwar process was complicated, however, especially by the presence of large numbers of women in the service. Although militarization had seemed to bring legitimacy, the British government balked at militarizing

²⁷ AGR, ASP, P-212.

²⁸ AGR, ASP, P-212.

²⁹ LANDAU H., *op.cit.*, pp. 61-62.

³⁰ AGR, ASP, P-212.

³¹ AGR, ASP, P-207.

the large number of women in La Dame Blanche when their usefulness ended in 1919. Although it had recently created a women's auxiliary army corps, the British government in London did not favor creating women soldiers in Belgium, despite the promises made. Only vigorous lobbying by some British intelligence officers and the repeated requests of La Dame Blanche chiefs led to the eventual official acceptance of militarization for the women. In a contentious letter to London written in February 1919, Landau pleaded the case for the women, saying that they "ran exactly the same risks as the men". He also suggested that militarization was really important to the women, "having so had the military spirit drilled into them, that they are much keener on it ..."³².

Many women clearly were excited at the prospect of active service in roles generally filled by men. Here was a chance to join men on an equal footing in wartime service. Irene Bastin, later Soeur Thérèse de l'Enfant Jésus, explained her feelings as she took the military oath. Both she and her friend Marie-Thérèse Collard were enlisted in May 1918, aged only 17 and 18 respectively. Irene described the scene thus: "[N]ous avons eu l'honneur de devenir soldats, grâce aux bons Messieurs Dewé et Chauvin, Marie-Thérèse n'osait croire à la réalité de ce bonheur. Le soir elle ne savait pas s'endormir, et elle me dit plusieurs fois: "Enfin ce que j'avais tant désiré s'est réalisé, je vais travailler pour notre Patrie, et ce, comme soldat"³³.

Likewise, Thérèse de Radiguès, leader of Platoon 49 and mother of several of its female members, described her sense of purpose and engagement in the corps. Her reminiscences reinforce the notion that these perilous endeavors energized many of the women: "La sensation du danger suspendu nuit et jour sur nos têtes n'était pas faite pour nous décourager, loin de là, il nous semblait que plus le danger devenait grand, plus le service avait de charme à nos yeux"³⁴. The notion that war was an exciting and liberating experience for many women is of course not a new concept. Feminist scholars have demonstrated that women felt an intoxicating excitement in the sense of purpose and usefulness the war provided for them³⁵. The First World War created a societal fissure that allowed some European women a brief interlude of increased freedom before the realities of the post-war world led to

³² IWM, La Dame Blanche Box 2, Folder 12a/b; Henry Landau to Capt. Vigors, Sect 4a MI1c, 24 February 1919.

³³ IWM, La Dame Blanche Box 1, Folder 4(a/b).

³⁴ T. de RADIGUES, "Notice sur le Poste 49" (27 janvier 1919), in IWM, La Dame Blanche Box 1, folder 8.

³⁵ See for example GILBERT S., "Soldier's Heart: Literary Men, Literary Women, and the Great War", in HIGONNET M. et al. (ed.), *Behind the Lines: Gender and the Two World Wars*, New Haven, Yale University Press, 1987, pp. 197-226.

a backlash of anger and resentment against women, especially those who had replaced men in jobs³⁶.

Women in La Dame Blanche felt that sense of mission and intoxicating liberation, and they tested their mettle before firing squads and behind prison bars. Prison became both a political act of defiance against the German occupying force and an act of solidarity with other women soldiers, a statement of female power in the face of adversity. Famously, Gabrielle Petit, a Belgian working for British intelligence, captured this act of national and female defiance at her execution, when she said, “I will show them that a Belgian woman knows how to die”³⁷. This sentiment is echoed in postwar accounts of the audacity and courage of women agents who were captured, many of whom were imprisoned in Belgian jails or in the German prison at Siegburg, near Köln. For example, Marie Birckel, imprisoned in St. Leonard’s Prison in Liège after a botched intelligence mission, helped organize an information service into and out of the prison. For her, patriotism was the motivation. She wrote to her chief, “Je suis fière de souffrir pour elle [la France], et très heureuse. Mais je regrette de ne pas avoir réussi dans ma mission ...”³⁸.

Like Birckel, the women confined at Siegburg for their political activities (running escape networks or working in intelligence) used their common bonds to stay alive, maintain morale, and continue their work of resisting the Germans. Some spent Easter 1917 encouraging hope and writing a “fantasy menu” of delicacies that they would enjoy after their release³⁹. Four women at Siegburg escaped while on a work party outside the prison walls; they later sent a gleeful and insouciant postcard to the director of the

³⁶ GILBERT S., *op.cit.*, p. 200. Many scholars have begun to examine the gender anxieties created by the war and its aftermath. See, for example, works by BEDDOE D., *Back to Home and Duty: Women Between the Wars, 1918-1939*, New York, Harper Collins, 1998; BOURKE J., *Dismembering the Male: Men’s Bodies, Britain and the Great War*, Chicago, University of Chicago, 1996; GROSSMAN A., *Reforming Sex: The German Movement for Birth Control and Abortion Reform, 1920-1950*, Oxford/New York, Oxford University Press, 1995; KENT S., *Making Peace: The Reconstruction of Gender in Interwar Britain*, Princeton, Princeton University Press, 1993 and ROBERTS M. L., *Civilization Without Sexes: Reconstructing Gender in Postwar France, 1917-1927*, Chicago, University of Chicago Press, 1994. Bourke argues that “female soldiers threatened to devalue the sacrifice made by their male counterparts” and that there was a fear that women would kill men’s warrior ethic (pp. 326-337).

³⁷ Inscribed on Gabrielle Petit monument in Place St. Jean, Brussels.

³⁸ AGR, ACP, P-207.

³⁹ Postcard from Siegburg quoted in MACINTYRE B., *The Englishman’s Daughter: A True Story of Love and Betrayal in World War I*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2001, p. 168.

prison⁴⁰. Also at Siegburg, women sentenced to hard labor refused to make shell fuses for munitions to be used against Allied armies. The ringleaders of this revolt, Marguerite Blankaert and Louise de Bettignies, were put in solitary confinement, but the strike held. Women with political or social connections wrote letters to high officials, and soon other work was found for the prisoners⁴¹.

Stories of the hardships the women had endured and their bravery and silence helped solidify the image of the female soldier in the intelligence service. Former women prisoners formed postwar associations and social clubs to retain ties with each other and to legitimize their wartime activities. Female agents in the service sought to serve their nation and to demonstrate that their patriotism was as strong as men's. In some ways, the women seemed to go beyond the call of duty, perhaps feeling the need continually to prove their readiness for the work of resistance soldier and intelligence agent⁴². Undoubtedly their military oaths and the thought of a post-war court martial helped steel their resolve, but women had clearly shown their suitability for intelligence work by maintaining silence in prison and honoring their pledges. Women saw their war service and their reaction to adversity and imprisonment as only reinforcements of their case for militarization and as legitimizing their post-war demands for military decoration. As Jeanne Delwaide said in her public acceptance of a British Empire medal after the war: "Nous n'avons fait que notre devoir – en bons soldats britanniques – et nous l'avons fait avec joie, sans autre espoir que l'assurance que nos modestes services ne seraient pas inutiles à la grande cause commune"⁴³.

In conclusion, LDB helps expose the complexities of women's participation in war. This is especially true in Belgium where the blurring of the line between combatant and civilian occurred, and the experience of occupation undermined expectations about women's role in warfare and peacetime. In all combatant nations a "regendering [of] the social order" accompanied the end of the war, and women's active participation in

⁴⁰ DE CROÿ M., *Souvenirs de la Princesse Marie de Croÿ 1914-1918*, Paris, Librairie Plon, 1933, p. 191.

⁴¹ DERUYK R., *Louise de Bettignies: Résistante Lilloise 1880-1918*, Lille, La Voix du Nord, 1998, p. 214, and CROÿ M., *op. cit.*, p. 193.

⁴² For more information on women's motivation for war service in Belgium, see the essay in this volume by E. GUBIN.

⁴³ News clipping from *Moniteur*, 31 janvier 1919 in IWM, La Dame Blanche Box 2, folder 13.

rebuilding the family was demanded⁴⁴. Historical amnesia characterized some of the interwar writing of history, as stories that did not fit with the demands of the postwar world seemed to drop from view. Women soldiers of La Dame Blanche disrupted the narratives of women as frail victim and brought to mind the period of occupation when lines between friend and enemy did not always seem clear. Claire Hénin, a schoolteacher in northern France, encapsulated the problem when she reminded German authorities that they weren't technically prisoners of war, "Monsieur, you forget that we are an occupied country, not a conquered one"⁴⁵. In this slippery world of occupation, women's intelligence work helped them avoid "conquest", but it did not help them escape the postwar backlash against the "unnatural" work of female soldiers of the war.

⁴⁴ HAGEMANN K., "The Military, Violence and Gender Relations in the Age of the World Wars", in HAGEMANN K. and SCHÜLER-SPRINGORUM S. (ed.), *Home/Front: The Military, War and Gender in Twentieth Century Germany*, Oxford/New York, Berg, 2002, p. 4.

⁴⁵ Quoted in MACINTYRE B., *op. cit.*, p. 108. For her patriotic defiance, Hénin was arrested and imprisoned in Siegburg prison in Germany.

Les services de renseignements alliés en Belgique occupée

Emmanuel DEBRUYNE

En terme de représentations de la guerre clandestine, la Résistance, dont le souvenir est viscéralement lié à celui de la Seconde Guerre mondiale, occupe probablement la première place. Ce vaste mouvement d'envergure européenne connaît pourtant un précédent, plus spécifique à nos régions et au Nord de la France, lors de la première occupation allemande. Mais de celui-ci ne subsistent dans la mémoire collective que quelques figures, magnifiées pour leur force morale ou comme martyrs de la répression allemande. C'était sans doute oublier qu'avant d'être propulsée au premier rang du panthéon national par fusillade, Gabrielle Petit¹ avait, comme plusieurs milliers de ses concitoyens, exercé cette étrange activité que la morale ne manquait pas de condamner en temps de paix et qui trouva cependant une fois la guerre venue l'occasion de connaître un extraordinaire développement : l'espionnage.

1. La Belgique sous la botte allemande...

Lorsque le front se stabilise à l'automne 1914, le pays, presque entièrement occupé par les armées allemandes, se retrouve en quelque sorte « encagé ». Fait nouveau dans l'histoire militaire, les deux armées sont séparées par un réseau défensif absolument impénétrable, non seulement pour les troupes, mais aussi pour quiconque, agent secret ou autre, qui voudrait le franchir. Le terrain des opérations militaires, si étanche qu'il soit pour la transmission des renseignements, est pourtant aussi un des champs les plus propices à la récolte d'informations militaires. À ce titre, le territoire belge est particulièrement bien placé, puisqu'il couvre une large part des arrières du front et relie ceux-ci à l'Allemagne. La création de l'*Etappengebiet* va cependant considérablement compliquer la collecte et l'exfiltration des renseignements. En effet, l'approche des arrières immédiats du front est strictement défendue et la circulation à l'intérieur même des zones d'étape est très sévèrement limitée, de même que les contacts avec le reste du territoire occupé.

¹ Petit, Gabrielle (1893-1916) : Agent de renseignement belge ayant travaillé pour le service WL (voir note 8). Fusillée le 1^{er} avril 1916, elle fera bientôt figure d'héroïne nationale. RONVAUX P., *Gabrielle petit, la mort en face*, Izegem, 1994.

Le pays occupé est donc privé de communications avec l'extérieur et isolé des arrières du front par le Sud. Reste le Nord et la frontière avec les Pays-Bas, restés neutres. Au cours des premières semaines du conflit, cette frontière est franchie par des centaines de milliers de réfugiés, mais avec la stabilisation des opérations, les Allemands vont en assurer une surveillance étroite afin de boucler le cloisonnement du pays. Aux mesures administratives imposées dès 1914 en vue d'en contrôler le passage va s'ajouter l'installation d'une clôture chargée de dissuader ou d'empêcher toute tentative de franchissement clandestin. L'épine dorsale de cette clôture est un réseau électrifié courant le long de la frontière, et dont la mise en place débute au printemps 1915².

2. ... et sous les yeux des Alliés

Subie comme une terrible calamité par la population et comme un revers stratégique par les forces armées alliées, l'occupation de la Belgique va pourtant se révéler favorable aux entreprises des services de renseignements de l'Entente. En effet, le viol de la neutralité du pays, les pertes militaires, les destructions et le massacre de milliers de civils causés par l'armée allemande, sans compter les privations imposées par son régime d'occupation, rendent l'Envahisseur particulièrement impopulaire auprès d'une large partie de la population. Aussi la situation belge apparaît-elle aux yeux des responsables du renseignement allié comme une formidable possibilité de disposer d'espions en plein cœur du dispositif allemand. Mais la coordination de la guerre secrète entre les Alliés laisse plus qu'à désirer... Lors de la conférence interalliée de Farnes fin novembre 1914, décision est prise d'instaurer un bureau de renseignements militaire commun à Folkestone. Les trois sections, belge, britannique et française, sont censées coordonner un tant soit peu leur action et s'échanger les renseignements obtenus. En pratique, les différentes nationalités ont leurs propres réseaux et se livrent à une véritable guerre des services³.

Les plus prompts à disposer d'agents en Belgique sont sans doute les Français⁴. Certes, une grande partie des efforts du renseignement militaire de

² Au sujet du fil électrifié, voir VANNESTE A., « Le premier 'Rideau de fer'. La clôture électrifiée à la frontière belgo-hollandaise pendant la Première Guerre mondiale », in *Bulletin de Dexia Banque*, n° 214, 2000, p. 39-82.

³ Afin d'offrir une vision succincte des services alliés, nous proposons un organigramme en fin d'article.

⁴ Au sujet des services français en Belgique, voir LEDENT P., *Les réseaux de renseignement du Grand quartier général français en Belgique pendant la première guerre mondiale*, Louvain-la-Neuve, 1994 (mémoire de licence en histoire U.C.L., dir. J.Lory). Ce mémoire de

ce pays se concentre sur la Suisse, mais dès août 1914, la France envoie des agents en Belgique. Les opérations d'espionnage en Belgique et dans le Nord de la France seront bientôt conduites depuis trois directions installées aux Pays-Bas⁵, directement dépendantes de la section française de Folkestone. Une fois le front stabilisé, l'effort de recrutement devient extrêmement important, particulièrement au cours de l'hiver 1914/1915. Pendant toute l'année, les services français parviennent à entretenir en permanence une centaine d'agents opérationnels, répartis sur plusieurs petits services. Cependant, à partir de la seconde moitié de 1915, les désastres s'accumulent, de sorte que dès les premiers mois de l'année 1916, le renseignement français en Belgique connaît un recul certain.

Étant donnés leurs moyens plus limités et la situation du pays, les jeunes services de renseignements du GQG belge⁶ vont concentrer toutes leurs ressources sur le territoire national. La Belgique envoie au début des hostilités un petit nombre de missions aux ambitions limitées. Mais dès l'enlèvement des opérations militaires, l'espionnage belge va se livrer à un effort de recrutement presque aussi important que celui des Français. Un grand nombre de services vont être créés dès la fin de 1914 à partir de deux directions installées aux Pays-Bas et dépendant de la section belge de Folkestone⁷. Les services belges vont connaître un développement à peu près semblable à celui des Français : après un recrutement très poussé autour de l'hiver 1914/1915, l'expansion ralentit et connaît une régression à partir de 1916, notamment du fait de la répression allemande.

La Grande-Bretagne est bien sûr le troisième pays intéressé par l'installation de réseaux en territoire belge⁸. Cependant, la mise en place des

licence, tout comme ceux que nous mentionnerons par la suite, se base en grande partie sur le très riche fonds d'archives issu de la Commission des Annales Patriotiques (*Archives des Services Patriotiques*), conservé aux AGR.

⁵ À Flessingue (1914), Maastricht (1914) et Rotterdam (septembre 1915). Quelques services de renseignements d'obédience française et installés aux Pays-Bas ne dépendent pas initialement de Folkestone, mais y seront rattachés pendant le courant de la guerre.

⁶ Le 2^e Bureau belge n'existe que depuis 1910. Voir MIGNON L., *Les services belges d'espionnage et de contre-espionnage (juin 1910-avril 1915)*, Liège, 2001 (mémoire de licence en histoire U.Lg., dir. F. Balace). Au sujet des services belges, voir ABAD MIER M.-T., *Les réseaux de renseignement du Grand Quartier Général belge pendant la Première Guerre mondiale. 1914-1918*, Louvain-la-Neuve, 1996 (mémoire de licence en histoire U.C.L., dir. J. Lory).

⁷ Ces directions choisissent, pour des raisons évidentes de communication, les mêmes bases que les Français : Flessingue (novembre 1914) et Maastricht (juin 1915). Celle de Flessingue est remplacée par celle de Rotterdam en décembre 1916, tandis qu'une troisième direction vient compléter l'ensemble à Breda en mars 1917.

⁸ Au sujet des services britanniques, voir ANDREW C., « *Secret intelligence on the western front* », dans *Secret Services. The Making of the British Intelligence Community*, Londres,

services dépendant des Britanniques sera fort différente de celle de leurs homologues belges et français. En effet, s'ils sont plus nombreux, on les verra pourtant apparaître de manière un peu plus tardive et, surtout, dépendre d'organisations se livrant une violente concurrence. La section anglaise de Folkestone est dirigée par le major Cameron⁹, qui opère pour le *Great Headquarter (GHQ)* britannique et qui, tout comme ses collègues alliés, installe, via les Pays-Bas, des services en pays occupé dès la fin de l'année 1914. Le major Wallinger¹⁰, qui travaille lui aussi pour le *GHQ* et débute son activité de renseignement en interrogeant des réfugiés, commence à installer ses propres réseaux à partir d'avril 1915. Totalement indépendant de Cameron, il dirige, depuis son bureau londonien, ses services clandestins par l'intermédiaire de ses antennes installées aux Pays-Bas sous la couverture d'une soi-disant compagnie céréalière. Mais une troisième organisation, et non la moindre, va entrer dans la compétition : le *Secret Service* (futur *M.I.6*), qui dépend du *War Office (W.O.)* et dispose de sa propre organisation aux Pays-Bas, dirigée par l'homme d'affaires Richard Tinsley¹¹, qui profite de nombreuses accointances parmi les officiels hollandais. La concurrence sera rude entre ces trois organisations qui, à la mi-1915, disposent toutes de réseaux en Belgique¹².

3. L'observation ferroviaire, reine du renseignement

Les efforts initiaux en matière d'espionnage à l'arrière des lignes allemandes ne sont sans doute pas très systématisés. À l'heure où les armées alliées sont en plein recul, tous les renseignements semblent bons aux quartiers généraux, l'essentiel étant de ne pas se sentir aveugle. Les premiers réseaux sont lancés dans la précipitation et les agents collectent ce qu'ils peuvent comme ils le peuvent. L'idée d'établir des postes d'observation continue du trafic ferroviaire est d'abord développée par Cameron, mais va connaître un grand succès. En effet, la connaissance systématique du trafic nécessaire au déplacement des troupes offre une clé unique pour déceler tout

1985, p.127-173 et OCCLESHAW M., *Armour against Fate. British Military Intelligence in the First World War*, Londres, 1989, pp. 144-250.

⁹ Cameron, Cecil Aylmer (1883-1924) : Officier d'artillerie britannique. Après avoir purgé une peine de trois ans de prison pour fraude aux assurances, il devient chef de la section britannique de Folkestone et de l'organisation CF.

¹⁰ Wallinger, Ernest (ou Edmund) A. : Officier d'artillerie britannique. Gravement blessé en 1914, il dirige dès l'année suivante depuis Londres l'organisation WL.

¹¹ Tinsley, Richard Bolton, alias 'T' : Officier de marine et homme d'affaires britannique. Agent du *War Office* aux Pays-Bas dès avant la guerre, il devient le chef de l'organisation T.

¹² S'y ajoutent encore quelques services de moindre ampleur, comme ceux de l'organisation Amiraute.

changement dans le déploiement des unités allemandes, et par conséquent pour établir les points forts du dispositif de l'ennemi et reconstruire ses intentions stratégiques. La pertinence de cette méthode entraînera son adoption par l'ensemble des organisations d'espionnage alliées, probablement au début de l'année 1915. À cette époque, la collecte des renseignements ferroviaires semble avoir pris un caractère prioritaire pour l'ensemble des services, bien que certains aient pratiqué ce type d'observation de manière plus rudimentaire dès le mois de septembre 1914. La demande des Alliés en ce domaine se généralisant, l'ossature de la majorité des réseaux va désormais se constituer autour d'un certain nombre de postes d'observation ferroviaire¹³. C'est ainsi que 80% des renseignements transmis par la Dame Blanche¹⁴ concernent les chemins de fer. Généralement, les services alliés prennent la décision d'établir un poste d'observation sur tel tronçon de ligne ferroviaire et transmettent leur directive à un de leurs réseaux en territoire occupé, celui-ci se chargeant des modalités d'installation de ce poste. Dans chaque poste, plusieurs agents (souvent une même famille) se relaient en vue d'assurer une surveillance continue, tant de jour que de nuit, de la voie ferrée qui leur est confiée. Afin d'éviter que les agents ne se contentent de renseignements superficiels, une grande rigueur leur est demandée dans l'établissement du descriptif de chaque convoi. Cette tâche ingrate, bien loin du romantisme de la plupart des récits d'espionnage, sera menée jour après jour par une véritable armée de centaines d'espions amateurs, répandus le long de tous les axes à usage militaire du pays.

Les rapports envoyés par les réseaux ne se limitent pas à la seule rubrique ferroviaire, même si celle-ci figure en première place. Bien des services disposent, en plus ou en lieu et place de leurs postes fixes dédiés au chemin de fer, d'agents ambulants chargés de circuler dans une région bien délimitée et d'y relever toute information concernant les effectifs, l'état et le matériel des troupes qui y seraient stationnées, les fortifications, les dépôts de munitions ou les champs d'aviation. Le renseignement d'ordre politique, administratif ou économique n'est pas pour autant négligé. En effet, le gouvernement, installé au Havre, s'efforce de se tenir informé de l'état du pays. Il lui importe de connaître les conditions de vie, l'état de l'économie ou

¹³ Ainsi, dès la fin de l'année 1915, l'organisation Tinsley dépense à cette seule fin 2.000£ par mois, soit 40% de son budget.

¹⁴ Au sujet de ce célèbre service, qui travaillait pour l'organisation Tinsley, voir BERNARD H., *Un géant de la résistance. Walthère Dewé*, Bruxelles, 1971 ; DECOCK P., « La Dame Blanche, 1916-1918 », dans *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 1987, t. 27 (3), pp. 217-226 ; IDEM, *La Dame Blanche. Un réseau de renseignement de la Grande Guerre. 1916-1918*, Bruxelles, 1981 (mémoire de licence en histoire U.L.B., dir. J. Stengers) ; LANDAU H., *Secrets of the White Lady*, New York, 1935.

des services publics¹⁵, non seulement pour essayer de limiter la mainmise allemande sur le pays, tout en atténuant les souffrances endurées par la population, mais aussi de préparer l'immédiat après-guerre, notamment en matière de reconstruction et de répression de l'incivisme. Cependant, le renseignement non-militaire semble avoir été dans l'ensemble fort minoritaire par rapport à l'immense masse d'informations collectées au sujet des troupes allemandes. Il est certain qu'il peut d'ailleurs revêtir une connotation négative pour les agents, ceux-ci dissociant volontiers observation d'ordre strictement militaire et espionnage, lequel impliquerait l'usage de moyens jugés immoraux¹⁶.

4. La transmission : les obstacles et leur franchissement

L'acquisition du renseignement n'est qu'une première étape, car ensuite, il faut en organiser la transmission. À cause des limitations de déplacement et des nombreux contrôles imposés par les Allemands, le simple rassemblement des renseignements collectés n'est déjà pas une simple affaire. Dans les plus petits services, le chef fait lui-même la tournée de ses agents, mais, pour peu que le service ait une certaine ampleur, se développe souvent un système articulé autour de boîtes aux lettres et d'agents de liaisons. Ce type d'organisation a également pour effet de renforcer le cloisonnement interne des services, et par conséquent leur sécurité. Mais une fois rassemblés en un « pli », dont les passages les plus délicats sont éventuellement codés, les renseignements doivent encore traverser la frontière.

Au cours des premiers mois de la guerre, le flot des réfugiés permet de passer la frontière sans trop d'efforts de dissimulation. Mais dès la fin de l'année 1914, les autorités allemandes imposent une réglementation sévère aux passages frontaliers, laquelle est bientôt suivie par l'installation de la clôture électrique. Les fouilles et les contrôles aux endroits de passage obligent en 1915 à traverser la frontière discrètement, de préférence de nuit et dans des endroits isolés. Il faut faire appel à une série de techniques permettant de se jouer des fils électriques, les plus élémentaires étant l'emploi

¹⁵ C'est ainsi que dès la fin 1914, le ministre Segers est informé dans ces domaines par le Service des télégraphistes, qui travaille également pour Cameron.

¹⁶ Ainsi, la Dame Blanche refuse la corruption ou le détournement. Elle défend également à ses agents de s'infiltrer dans les services ennemis, préférant dans le panel des méthodes de la guerre secrète la discrétion au mensonge. Se rendant compte que l'infiltration peut s'avérer payante, les dirigeants de la Dame Blanche lèvent certains de leurs scrupules en 1918, mais cette fois, c'est Landau, leur officier traitant, qui leur demande de s'en tenir aux méthodes éprouvées pour ne pas mettre en danger l'organisation. DECOCK P., *La Dame Blanche*, pp. 132-133.

d'une grande planche, d'une échelle pliable, ou le creusement d'un fossé. Cette contrainte conduit également à une spécialisation des fonctions. Dans bien des petits services du début de la guerre, le chef passe lui-même la frontière avec ses documents. La plupart du temps, il est nécessaire de faire appel à des passeurs. Ceux-ci peuvent être occasionnels, tels que des hommes désireux de quitter la Belgique pour rejoindre le front, mais il existe aussi des passeurs « professionnels », notamment parmi les contrebandiers. Beaucoup sont grassement payés pour franchir la frontière et délivrer leur courrier ; ils n'hésitent parfois pas à se mettre au service du plus offrant, fût-il allemand... Les bateliers naviguant vers la Hollande sont régulièrement sollicités. La taille de leurs péniches rend la découverte du courrier en cas de fouille relativement peu probable, mais le trajet est malheureusement beaucoup trop lent. Dès lors, plutôt que de faire appel à des individus extérieurs, dont la fiabilité est parfois douteuse, un service peut disposer d'agents spécialisés dans cette fonction. Étant donnés les risques encourus, ceux-ci sont d'ailleurs souvent payés pour chacun de leurs passages.

Ces difficultés contribuent à terriblement ralentir la transmission des courriers. Les services installés aux Pays-Bas demandent que les courriers leur arrivent en moins de 72h, mais même la Dame Blanche, qui dispose de transmissions efficaces n'est pas en mesure de toujours respecter ce délai : il s'écoule en moyenne 3 à 4 jours entre le départ du courrier de l'état-major et sa réception par Landau¹⁷.

Le passage de la frontière et les moyens mis en œuvre pour y faire face constituent également le principal point faible des services de renseignements. Aux dangers inhérents au passage proprement dit s'ajoutent les risques liés à la vénalité courante de la fonction de passeur, ainsi qu'à l'infiltration dans ce milieu de nombreux traîtres tentant par ce biais de remonter les réseaux et de les livrer à la police allemande. De plus, du fait des obstacles à surmonter, les activités de passage de courrier et d'aide à l'évasion sont souvent réunies. Cette faille récurrente dans le cloisonnement mènera elle aussi à bien des catastrophes. Nombreux sont les services démantelés à cause de problèmes liés au franchissement de la frontière¹⁸.

¹⁷ Landau, Henry : Officier britannique d'origine boer. Chef du département militaire de l'organisation T à partir de novembre 1916, il supervise notamment l'activité de la Dame Blanche. À titre de comparaison, les plis du petit service M.300, qui dépend lui aussi du *W.O.*, mettent en moyenne 10 jours à arriver aux Pays-Bas. Sur 34 courriers envoyés entre août 17 et mars 18, seuls 2 arrivent dans un délai de 3 jours. Plus d'un tiers mettent plus d'une semaine à être acheminés. Correspondance vers la Hollande du service M.300, s.l.n.d., in AGR, *Archives des SP*, P. 230.

¹⁸ Les trois réseaux constituant le service des télégraphistes sont ainsi démantelés en novembre 1915. L'infiltration de trois taupes dans le service à partir des têtes de lignes aux Pays-Bas

Cependant, plusieurs solutions alternatives au passage frontalier sont envisagées. La plus connue est l'utilisation des pigeons voyageurs, sans doute facilitée par la popularité des compétitions mettant en œuvre ces colombrins en Belgique et dans le Nord de la France. Dès 1915, des agents déposés par avion par les Français et les Anglais sont munis de quelques-uns de ces précieux volatiles pour assurer leurs communications. D'autres sont infiltrés en contrebande à partir des Pays-Bas. Des largages de paniers contenant plusieurs pigeons sont également organisés par le *Royal Flying Corps* pour en doter les réseaux mais, à partir de 1916, l'intensification des défenses aériennes allemandes ralentit ce type d'opération. Une nouvelle méthode est employée dès mars 1917 : profitant de la dominante de vents soufflant du sud-ouest, des centaines de paniers accrochés à des ballons, et contenant pigeons et questionnaires, sont expédiés à partir de la France. L'objectif est de profiter des sentiments patriotiques de l'ensemble de la population pour suppléer de façon prompte aux lacunes des services organisés. Les résultats dépassent toutes les espérances : 40% des oiseaux rentrent au bercail avec les informations désirées, bien souvent une demi-journée après leur largage !

5. De nobles motivations pour une sordide activité ?

D'une manière générale, avant le déclenchement du conflit, l'espionnage est une activité envers laquelle les *a priori* négatifs ne manquent pas¹⁹. À l'opposé de la vertu citoyenne de transparence et de l'idéal chevaleresque de la guerre ouverte, l'espionnage est envisagé par beaucoup comme une activité abjecte. L'espion est avant tout le mouchard, le délateur prêt à livrer son prochain pour quelque vil argent. Par ailleurs, l'implication de citoyens d'un pays occupé dans le renseignement est une forme de participation des civils au conflit. Or, celle-ci est généralement rejetée par les lois et coutumes de la guerre, particulièrement tels que formalisés dans les conventions de La Haye²⁰. En plus d'être stigmatisée pour son caractère immoral par la personne privée, cette activité est donc également considérée comme illicite par le droit international. La peine prévue dans de tels cas est généralement la mort. Les massacres perpétrés lors de l'avance des troupes allemandes en 1914, sous prétexte de coups de feu tirés par des francs-tireurs,

aboutit au bout de quelques semaines à 38 arrestations. Beaucoup seront reconnus coupables, mais seuls trois d'entre eux, dont le télégraphiste Omer Lefèvre (1878-1916), seront exécutés en mai 1916.

¹⁹ Voir notamment à ce sujet DEWERPE A., *Espion. Une anthologie historique du secret d'État contemporain*, Paris, 1994, pp. 21 et sv.

²⁰ Ces deux conventions de La Haye (1899 et 1907) sont d'ailleurs ratifiées par les différentes puissances belligérantes.

laissent entendre que l'Envahisseur n'est pas disposé à transiger lorsqu'il s'agit de la participation de civils au conflit.

Au premier rang des motivations de ces civils qui vont se lancer dans le renseignement figure bien entendu le patriotisme. La flambée du sentiment national qui accompagna l'entrée en guerre de la Belgique sera encore renforcée par les atrocités commises par l'armée allemande et alimentée par la dureté de l'Occupation²¹. Le patriotisme sera souvent accompagné d'une haine féroce de l'Allemand, qui trouve ses racines dans le rejet du responsable des malheurs du pays. Dans bien des cas elle peut prendre la forme d'une véritable vengeance, nourrie par une humiliation personnelle subie du fait de l'ennemi ou par la perte d'un être cher, civil ou militaire tué lors de l'Invasion.

Il existe aussi une manière de « patriotisme dans le cadre des obligations professionnelles », que l'on rencontre particulièrement chez certains fonctionnaires. Ceux-ci conçoivent leur activité de renseignement comme un prolongement de leur devoir professionnel envers l'État. Leur cadre de travail conditionne de ce fait souvent leur recrutement et les relations qu'ils entretiennent avec les autres agents du service²². À leur tour, les convictions religieuses ont pu contribuer à l'engagement. Pour un bon nombre d'agents, notamment au sein de la Dame Blanche, le devoir patriotique épouse le devoir religieux, comme le proclame le cardinal Mercier dans sa pastorale *Patriotisme et Endurance* de janvier 1915.

Néanmoins, l'éveil de ces vocations patriotiques ne se fait pas toujours sans arrière-pensées. En effet, le présent oblige à une discrétion certaine, mais il n'engage aucunement l'avenir, que certains verraient volontiers brillant du reflet des médailles octroyées pour services rendus. Ce souci de reconnaissance se manifeste également au travers de l'enjeu que représente la promesse de militarisation des agents de renseignements. L'engagement traduit souvent la volonté de se sentir solidaire, dans l'effort comme dans les risques, avec les troupes engagées sur le front, tout en leur étant militairement utile. La perspective d'être considéré sur pied d'égalité avec les soldats, et de recevoir un même statut, tant juridique que social, permet de vaincre la répulsion qu'on peut éprouver envers l'espionnage. Les

²¹ Voir à ce sujet STENGERS J. et GUBIN E., *Histoire du sentiment national en Belgique des origines à 1918*, t. 2, *Le grand siècle de la nationalité belge*, Bruxelles, 2002, pp. 143-171.

²² Le service des télégraphistes en offre un exemple flagrant, mais on retrouve de semblables situations dans bien d'autres cas, comme parmi le personnel des chemins de fer vicinaux dans les réseaux Hunter. Au sujet de cette organisation, voir GUILLUY V., *Edouard Lagasse de Locht et les services Hunter. Réseau de renseignement en 1916-1918*, Louvain-la-Neuve, 1988 (mémoire de licence en histoire U.C.L., dir. J.Lory).

promesses en ce sens faites par le *W.O.* auront ainsi un effet très positif sur le recrutement des membres de la Dame Blanche. Mais les désillusions à ce sujet seront grandes une fois la guerre terminée...

Ainsi, environ 6.000 personnes, dont un quart de femmes, sont recrutées, à travers toutes les classes sociales²³. Néanmoins, il existe une certaine disparité entre les provinces, notamment du fait de l'*Etappengebiet*, qui rend les tentatives de recrutement dans les zones qu'elle recouvre particulièrement ardues. Au contraire, les provinces frontalières avec les Pays-Bas sont particulièrement sollicitées, du fait de l'importance que revêt la transmission des courriers vers ce pays. Soulignons à ce propos l'importance de la participation flamande aux services de renseignements²⁴.

6. Gain, salaire, compensation ou bénévolat ?

S'il est un aspect sur lequel la littérature cocardière se gardera d'insister après la guerre, c'est bien celui de la vénalité de l'activité patriotique. Pourtant, l'argent a joué un rôle de premier plan dans le fonctionnement des réseaux et dans la participation de leurs agents.

Les improvisations des premiers mois de la guerre vont favoriser la course au renseignement : certains individus peu scrupuleux disposés à vendre à prix d'or les informations, pas toujours fiables, qu'ils pourront glaner. Ils n'hésitent pas à vendre leurs renseignements au plus offrant, ou à procéder à des échanges avec d'autres agents afin de gonfler leurs rapports respectifs ! Le manque presque total de coordination qui règne entre les services de renseignement militaires des différentes nations alliées ne fait rien pour atténuer cet état de fait. La stabilisation de la situation permettra de mettre en général un peu plus d'ordre dans les relations qu'entretiennent les services clandestins et leurs bailleurs de fonds. Les chefs de services, souvent recrutés aux Pays-Bas, se voient à leur départ confier une certaine somme, nécessaire à l'établissement de leur organisation. Ils recevront par la suite un financement régulier, en proportion de la taille et de l'efficacité de leur réseau. À eux de gérer ce budget de telle sorte que leurs agents soient justement rétribués. Mais un service de renseignements coûte cher, et les questions d'argent sont régulièrement au cœur des contentieux qui peuvent opposer les chefs de

²³ D'après Decock, le nombre total des agents de renseignements, si l'on prend en compte le Nord de la France, varie entre 6.400, selon une estimation basée sur les archives des SRP et 7.500, selon une estimation britannique. DECOCK P., *La Dame Blanche. Un réseau de renseignement de la Grande Guerre. 1916-1918*, p. 8.

²⁴ La participation flamande peut également être appréciée par le nombre de rapports rédigés en néerlandais (ou dans un français approximatif).

services à leurs employeurs. Plusieurs services n'hésiteront pas à changer d'obédience pour cause de financement insuffisant.

Cependant, si beaucoup d'agents ont été rétribués, il semble que ce ne soit que rarement par véritable appât du gain. Nombreux sont les agents que la guerre a privés d'un revenu régulier et pour qui l'argent encaissé ainsi ne constitue pas une source de profit, mais simplement un moyen de survie pour eux et leur famille. Souvent, l'argent reçu est aussi considéré non comme une fin, mais plutôt comme un moyen de pratiquer l'espionnage. En effet, pour beaucoup de particuliers peu fortunés, l'espionnage coûte très cher. Les agents d'observation territoriale doivent parcourir sans cesse la zone qui leur est confiée, ce qui implique d'importants frais de transport, souvent alourdis par des frais administratifs. Les postes d'observation ferroviaires coûtent encore plus cher aux agents. La surveillance continue de la voie ferrée mobilise la plupart du temps une cellule familiale ; le père de famille est parfois contraint d'abandonner son travail pour s'adonner à cette activité, ou la famille entière doit acheter ou louer une maison proche de la voie à observer. Alors que le « panier de la ménagère » est bien vide en cette période de crise, il est pratiquement impossible pour la plupart des agents de faire face sans aide aux dépenses nécessaires à l'espionnage. Les services s'efforcent donc de procéder au minimum au remboursement des frais dans le cas des agents promeneurs, et à fournir une rémunération régulière aux cellules ferroviaires, celle-ci faisant office de revenu d'appoint ou même de salaire de substitution. Quant aux courriers, intérieurs ou transfrontaliers, ils sont en général payés pour chaque livraison de pli, proportionnellement aux risques encourus.

Le bénévolat n'est pas non plus inexistant, mais les impératifs de la survie en pays occupé font de l'idéal de l'action désintéressée un luxe lorsqu'il s'agit de le mettre en pratique. Dans les réseaux Hunter, seul un agent sur six refuse d'être rétribué. Même la Dame Blanche, qui préfère recruter des agents disposant d'une situation financière suffisante afin d'éviter les engagements de caractère vénal, doit recourir au paiement pour permettre à ses membres de continuer leur activité.

7. Quatre années de guerre secrète

La concurrence féroce qui règne pendant la guerre entre les différents services atteint des proportions de plus en plus spectaculaires. Les officiers traitants des différentes nationalités refusent de coopérer et se dénigrent les uns les autres auprès de leurs supérieurs comme de leurs agents. Plusieurs conférences en 1915 et 1916 tentent sans réel succès d'aplanir les conflits, notamment en essayant de distribuer le travail sur base d'une répartition

géographique²⁵. Mais ces luttes intestines atteignent leur paroxysme à l'été 1916. Alors que les services belges et français commencent à s'essouffler, du fait de leur manque d'organisation (notamment en matière de sécurité) et de moyens financiers, les Britanniques tentent de se voler les uns aux autres des services encore actifs pour compenser les pertes.

La situation ne s'aplanira progressivement qu'à partir de 1917. À cette époque, le travail répressif mené par les Allemands a pratiquement réduit à néant les efforts belges et français. Après les premiers mois d'occupation, durant lesquels les services alliés semblent agir presque impunément, les polices allemandes ont entamé un impitoyable travail répressif dès le milieu de l'année 1915²⁶. La justice allemande devient particulièrement impitoyable à partir d'octobre 1915 : les arrestations se succèdent, bientôt suivies par les mises à mort. 45 patriotes sont exécutés lors du dernier trimestre 1915²⁷. Au-delà du démantèlement de certains réseaux, l'impact de la répression sur l'activité clandestine est difficile à évaluer. Certains rapports évoquent les difficultés de recrutement engendrées par la peur dans les régions les plus durement touchées, mais *a contrario*, les exécutions ont pu créer un désir de vengeance. C'est ainsi que l'exécution de Dieudonné Lambrecht²⁸ balayera les appréhensions de son cousin Walthère Dewé²⁹, et donnera naissance à la Dame Blanche, au cœur de la province la plus durement touchée par la répression.

En tout, plus d'un agent sur quatre aura fait l'objet d'une arrestation. 225 agents de renseignements figurent parmi les 332 patriotes exécutés en Belgique et en France. Quand vient l'année 1917, Belges et Français ont déjà perdu énormément de réseaux³⁰, et n'ont plus le dynamisme nécessaire pour

²⁵ Du côté anglais, Tinsley et Cameron s'attribuent respectivement l'Est et l'Ouest du pays, tandis que Belges et Français se divisent le travail de part et d'autre d'une division Nord-Sud, le Nord revenant aux Belges.

²⁶ Une des premières grandes affaires est le démantèlement du service Lenders, qui se solde par l'exécution à la Chartreuse de Liège de 8 agents de renseignements travaillant pour Cameron.

²⁷ La répression restera importante au cours des années 1916 et 1917, au cours desquelles on fusille en moyenne 20-25 personnes chaque trimestre, mais elle s'atténuera néanmoins légèrement en 1918, particulièrement lors des tout derniers mois du conflit. 11 femmes seront fusillées, dont Gabrielle Petit, déjà citée, et Edith Cavell (1865-1915), infirmière britannique fusillée en octobre 1915 pour avoir passé des évadés.

²⁸ Lambrecht, Dieudonné (1882-1916) : À la tête d'un service d'observation ferroviaire dépendant de Cameron depuis 1914, il est capturé par les Allemands et fusillé le 18 avril 1916.

²⁹ Dewé, Walthère (1880-1944) : Ingénieur belge. Chef de la Dame Blanche de 1916 à 1918. En 1940, il crée le service Cleveland-Clarence. Il est abattu en pleine rue à Bruxelles en janvier 1944.

³⁰ Ces services sont en effet les plus touchés par la répression allemande. 40% des agents du GQG belge et du GQG français font l'objet d'une arrestation, ce qui aboutira respectivement à 35 et 46 exécutions. Voir ABAD MIER M.-T., *op.cit.*, p.181 et LEDENT P., *op. cit.*, p. 128. À

en créer beaucoup d'autres. Les Belges ont recruté environ 600 agents depuis le début de la guerre, et les Français sans doute un petit millier, mais rares sont ceux qui sont encore opérationnels en 1917. Les nombreuses arrestations ont entraîné le démantèlement de bien des services, et les agents encore enclins à travailler ont souvent préféré se tourner vers les Britanniques, jugés plus fiables. Les organisations du *GHQ* sont encore fortes au début de l'année 1917, mais elles commencent à s'essouffler. Début 1918, Wallinger reprend sous sa coupe les derniers services de Cameron. À deux, les organisations du *GHQ* britannique auront totalisé quelques 2.000 agents, mais au moment de l'Armistice, Wallinger ne dispose plus que de 11 services, dont 3 pénétrés par l'ennemi³¹ ! Par contre, dès la fin 1916, l'organisation Tinsley se réorganise complètement, notamment grâce à l'arrivée aux Pays-Bas d'un nouvel officier traitant, Henry Landau. De nouveaux services d'observation sont mis en place en territoire occupé. Afin de leur épargner les difficultés de la traversée de la frontière, beaucoup sont reliés par Landau à Oram³², un organisme qui s'est notamment spécialisé dans le passage de la frontière. La dernière année du conflit est celle de l'hégémonie du *W.O.* Bon nombre de ses 3.000 agents sont encore opérationnels à la fin de la guerre, dont plus d'un millier pour la seule la Dame Blanche, raccrochée par Landau au détriment de Cameron en juillet 1917.

8. Conclusion

La participation de nombreux Belges à une activité pourtant fort dévalorisée avant le déclenchement des hostilités s'explique par le contexte très spécifique de cette longue occupation. Devoir patriotique et haine de l'ennemi, souvent associés à une certaine détresse matérielle, vont conduire plusieurs milliers d'hommes et de femmes d'origines diverses à répondre aux demandes alliées. En effet, la situation géostratégique du pays, notamment en matière de liaisons ferroviaires, permet de fournir aux quartiers généraux anglais, français et belge de nombreuses informations sur le dispositif allemand. Quelque 250 services clandestins se développeront tout au long du conflit. Pour l'essentiel, seuls les réseaux britanniques parviendront à surmonter jusqu'à l'Armistice les difficultés engendrées par la répression allemande, qu'aggrave encore un climat de concurrence malsain entre les services. Même si l'après-guerre apportera aux agents plus de désillusion que

l'inverse, seuls 39 agents des services du *W.O.* sont exécutés, alors que l'organisation Tinsley en emploie environ 3.000!

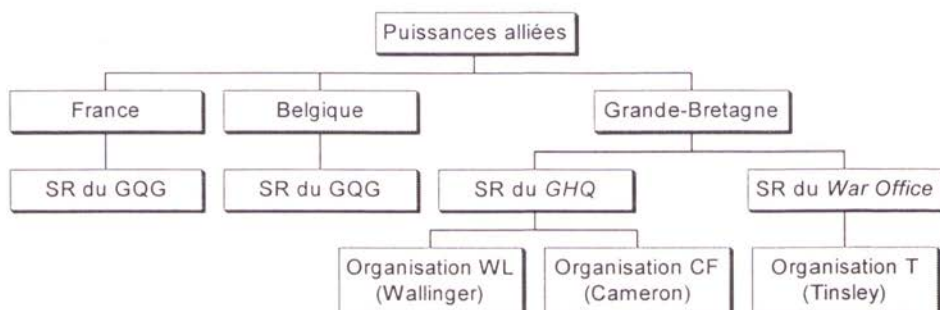
³¹ ANDREW C., *op. cit.*, p. 169.

³² HENDRICK A., *Oram – Un réseau de renseignement allié pendant la Première Guerre mondiale*, Louvain-la-Neuve, 1982 (mémoire de licence en histoire U.C.L., dir. J.Lory).

de reconnaissance, cette première expérience de la lutte clandestine contribuera sans doute à constituer un terreau favorable à l'organisation du refus lors de la seconde occupation allemande.

Annexe

Organigramme succinct des services de renseignements alliés



Les femmes dans la “ résistance ” civile en 1914-1918

Eliane GUBIN

Au premier choc de l'invasion allemande, les hommes s'engagent massivement comme volontaires, les femmes se précipitent par milliers pour soigner les blessés¹. La première vague passée, beaucoup se retrouvent dans le maillage infini d'œuvres d'assistance mais un petit nombre s'engage dans des réseaux de résistance civile. Dans la société d'après-guerre, ces femmes occuperont une place particulière : elles sont les seules à obtenir, à titre personnel², le suffrage général avant 1948.

La participation des femmes à ce “ front intérieur ” n'a pas encore été systématiquement explorée³. Combien de femmes se sont-elles engagées ? Sont-elles affectées à des missions spécifiques ? Encourent-elles les mêmes risques que les hommes ? Arrêtées, sont-elles jugées de la même manière que les hommes ?

Qu'est-ce qui les pousse à s'engager dans une activité considérée comme “ virile ” ? Et quelles sont les justifications qu'elles en donnent ? En d'autres termes, comment la différence de genre traverse-t-elle la période de la guerre⁴ ?

1. L'ampleur et les risques de l'engagement féminin

En Belgique occupée, la “ résistance ” à l'ennemi s'est organisée rapidement sur une large échelle dès novembre 1914, selon trois types d'interventions indispensables à l'action militaire alliée : le renseignement, le recrutement d'hommes et la presse clandestine. Dominer l'ensemble de ces réseaux (plus de 300) serait évidemment un travail de titan, mais surtout

¹ GUBIN E. et MONTENS V., « La symbolique de la souffrance. Les infirmières en 1914-18 », dans *Sextant*, n°3, 1995, pp. 83-106.

² Les veuves de guerre et les mères de soldats morts pendant la guerre (si elles sont veuves) votent en réalité “ au nom du mort ». Elles perdent ce droit en cas de remariage.

³ Cette communication se base sur des recherches en cours, à partir de mémoires manuscrits inédits (G. de Monge, M. de Crombrugghe, M. van den Steen, J. Carton de Wiart) ou publiés. Elles recourent aussi à des dossiers de la Commission des Archives des Services patriotiques (AGR) et du Fonds Marie de Croÿ (Archives de l'État à Mons).

⁴ Sur cet aspect, une première approche dans GUBIN E., “ Bespiegelingen over sekse en oorlog in België 1914-1918 », dans *Jaarboek voor Vrouwengeschiedenis*, n°15, 1996, pp. 33-48.

l'estimation quantitative précise des agents se heurte à l'enchevêtrement des services, qui disparaissent ou se recomposent au cours du conflit. Des membres passent d'un réseau à l'autre, de sorte qu'il n'est pas toujours aisé d'éviter de comptabiliser plusieurs fois les mêmes personnes. Mais en admettant que l'on puisse évaluer le nombre d'agents actifs, la part des femmes restera toujours sous-estimée. Car elle est beaucoup plus diffuse que celle des hommes : l'examen des réseaux montre que beaucoup de femmes ont gravité autour des "résistants" sans être comptabilisées comme agentes. Épouses, fiancées, sœurs, voisines forment une "nébuleuse" féminine qui accompagne le réseau et dont dépend souvent sa survie. Il existe un mode de fonctionnement propre aux femmes qui n'hésitent pas à solliciter des solidarités voisines, des amies, puis "des amies des amies" pour loger, cacher ou ravitailler des soldats alliés ou des volontaires. Edith Cavell a bénéficié d'aides occasionnelles de 11 femmes, en dehors du personnel de l'École d'Infirmières ; le réseau Parent bénéficie de l'aide ponctuelle de la tante de Léon Parent, de sa sœur Marie (12 ans), et de 7 autres femmes, voisines ou connaissances de sa mère. Les rapports d'activité de réseaux signalent l'existence de postes temporaires qui ont fonctionné grâce à des femmes qui n'ont pas laissé de trace "officielle". Il s'agit souvent d'un effet d'entraînement : des mères sollicitent les filles ou vice-versa. Cette "nébuleuse" se précise lors des arrestations : des familles entières – mères et filles – sont incarcérées et détenues⁵.

Ces "résistantes" présentent une très grande diversité d'âge. Des adolescentes, voire des fillettes, sont utilisées "parce qu'elles [passent] plus facilement que les femmes"⁶. À l'inverse, on recense quelques femmes très âgées, mais la moyenne d'âge se situe entre 25 et 35 ans.

On relève autant d'épouses, de mères que de célibataires. Les professions sont très variées, mais on note une forte proportion de "femmes au foyer"⁷. La diversité sociale est forte, la noblesse est sur-représentée, en partie sans doute en raison de son patriotisme et sa loyauté à l'égard de la monarchie mais aussi des relations qu'elle peut mettre en œuvre dans les milieux politiques et diplomatiques. Enfin, les classes aisées disposent des moyens matériels indispensables : les châteaux de province, après s'être transformés en ambulances, se sont largement mués en cachettes et en abris

⁵ Des exemples dans DE WEERDT D., *De vrouwen van de Eerste Wereldoorlog*, Stichting Mens en Cultuur, Gand-Bruxelles, s.d., pp. 263-294.

⁶ DE CROY M., *Le martyre des pays envahis. 14-18*, Paris, 1933, p. 15.

⁷ CELIS K. et GODFROID A., *Femmes et Guerre. 16^e-20^e s.* Catalogue de l'exposition organisée à Bruxelles par les AGR et le CEGES, Bruxelles, 1997, p. 53.

pour volontaires et soldats alliés. Les moyens financiers sont aussi déterminants : cet aspect est fondamental. Agents d'observation, passeurs, fournisseurs de fausses pièces d'identité doivent être payés (selon un tarif d'ailleurs strictement défini par l'*Intelligence Service* et par le Grand Quartier général français)⁸. Faire vivre un réseau coûte cher : Louise de Bettignies opéra pour l'*Intelligence Service* plutôt que pour le Renseignement français, parce que "le 2^e Bureau remboursait les dépenses alors que l'*Intelligence Service* en faisait l'avance"⁹.

Ces remarques mises à part, on considère généralement que les femmes représentent 30% des effectifs, avec de fortes variations selon les réseaux. Le plus important, La Dame Blanche, mobilise au cours de la guerre près de 300 femmes (sur un peu plus de 900 agents)¹⁰ ; le conseil de direction comprend 53 femmes sur 128 membres (41%), un "dédoulement" destiné à prévenir le démantèlement du réseau en cas de déportation des hommes en Allemagne pour le travail obligatoire. Cette féminisation assez remarquable est explicitement soulignée après la guerre : "Les femmes ont joué un rôle considérable dans notre organisation [...] Nous avons consacré cette situation dans notre organisation intérieure en les plaçant indifféremment à tous les postes et dans notre activité en leur confiant les missions les plus délicates et les plus périlleuses"¹¹.

S'il existe de fortes variations selon les réseaux, nos dépouillements indiquent néanmoins un taux de participation féminine assez stable, de l'ordre de 25 à 35%. Quelques réseaux sont exclusivement masculins, mais inversement d'autres sont créés et dirigés par des femmes (Louise de Bettignies, Madeleine Doutreligne, la baronne Marthe Boël, parmi les plus connues)¹².

La distribution de journaux clandestins ne semble pas avoir mobilisé plus de femmes que le renseignement ou le recrutement. Sur près de 600 personnes impliquées dans la fabrication et la distribution de

⁸ LEDENT Ph., *Les réseaux de renseignement du G.Q.G. français en Belgique pendant la Première Guerre mondiale*, mém. lic. Histoire, UCL, 1994, pp. 65-66.

⁹ D'ARGÈUVRE H., *Louise de Bettignies. Portrait*, Paris, 1930, p. 21.

¹⁰ Au 11 novembre 1918, le réseau compte 278 femmes et 626 hommes (AGR, CASP, 222. Notice historique, résumée par H. DEWE, D III, 20, p. 9). Sur la Dame blanche : DE COCK P., *Un réseau de renseignement de la Grande Guerre : la Dame blanche 1916-18*, mém. lic. Histoire, ULB, 1981.

¹¹ AGR, CASP, 222. Notice historique, résumée par H. DEWE, *op. cit.*

¹² Citons encore les réseaux Roche (Mme Delaet, 1917), Cornu & Namur (Mme Maes, 1917), Alice (Alice Deleye 1917), Debeir (Mme De Beir 1915), Zilliox (Mme Mozin 1915), Beljean (Adrienne Beljean 1915).

La Libre Belgique au cours de la guerre, on compte environ 140 femmes (24%), auxquelles s'ajoutent les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, celles des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul à Bruxelles et le Couvent du Sacré-Cœur à Liège.

Les activités de renseignement et de recrutement pouvaient être confiées indifféremment à des hommes et des femmes – ce qui rend donc moins pertinente une répartition sexuée des tâches. Cette interchangeabilité permet d'ailleurs de maintenir le réseau en cas d'arrestations : Marie-Thérèse Collard (18 ans) prend la relève de ses deux frères arrêtés puis fusillés en 1918; Madeleine Doutreligne succède à Alexandre Franck, arrêté en juillet 1915 ; Germaine Lenertz (17 ans) reprend la diffusion de *La Libre Belgique* quand son frère est emprisonné.

Si l'observation territoriale et des trains comporte des risques majeurs (elle est passible de peine de mort), le transport des messages codés constitue également une activité à haut risque, physiquement épuisante, qui exige parfois de longs déplacements à pied, souvent de nuit, avec des faux papiers, en évitant les postes les plus fréquentés. Les réseaux diversifient d'ailleurs leurs activités : le passage d'hommes vers la Hollande se double souvent d'un service de courrier. Au cours de la guerre, les réseaux étendent leurs services et des jeunes femmes, sollicitées pour une aide ponctuelle, se retrouvent ainsi entraînées dans des actions de plus en plus périlleuses. Le Mot du Soldat est, à cet égard, exemplaire : à l'origine il ne s'occupe que de courrier, puis il s'élargit progressivement au renseignement, au recrutement et à la diffusion de journaux clandestins. Beaucoup de femmes sont utilisées parce qu'elles sont " moins suspectées que les hommes " et qu'elles peuvent plus facilement cacher des messages dans leurs vêtements. Les anecdotes abondent à ce propos, pas souvent vérifiables, mais les documents administratifs des Services patriotiques témoignent aussi d'une ingéniosité et de " cachettes " toujours renouvelées : baleines de corset, talons des chaussures, poignées de sac, ourlets des jupes, lacets de soulier, rubans des cheveux. Parfois les femmes " banalisent " leur mission en emmenant avec elles de très jeunes enfants¹³.

Le passage d'hommes vers la Hollande devient, quant à lui, très dangereux dès le début de 1915. Non seulement la surveillance allemande est renforcée, mais surtout la frontière hollando-belge est progressivement fermée

¹³ C'est ainsi que l'autorité allemande suspecta l'œuvre La Santé à l'Enfance chargée de convoyer des enfants débiles en Hollande, de passer en même temps du courrier : SORGELOOS C. et VEIRMAN G., "La guerre du silence ou Journal de la comtesse d'Oultremont 1914-1916 ", dans *Revue belge d'Histoire militaire*, XXIX, 2, 1991, p. 133.

par une haie de barbelés et une ligne électrique à haute tension. À certains endroits le terrain est miné. Les descriptions laissent entrevoir de multiples dangers – jusqu’aux chiens errants qu’il faut égorger pour éviter d’être repérés. De très jeunes femmes, au motif de leur agilité et de leur petite taille, sont chargées d’ouvrir le passage ; le 19 juillet 1917, la jeune Rosalie Cortvrint (24 ans) est électrocutée en tentant de faire passer six hommes à la hauteur de Kalmthout¹⁴. Ces femmes font ainsi l’expérience physique du danger et de la peur.

Les risques encourus sont grands et varient selon le degré de professionnalisation des réseaux : l’*Intelligence Service* enregistre le moins de pertes (la Dame blanche fait état de 45 arrestations en deux ans, soit à peine 4% des effectifs) ; à l’inverse, les Services de renseignements français et belge sont beaucoup plus vulnérables (respectivement 42,5% et 38% d’agents arrêtés). Cette différence est rapidement connue et guide le choix de certains dirigeant(e)s de réseaux, comme Louise de Bettignies ou les dirigeants de la Dame blanche, qui optent pour le GQG anglais. De plus, l’*Intelligence Service* “prépare” ses agents et leur procure une formation accélérée : c’est le cas de Louise de Bettignies et de Gabrielle Petit.

Les arrestations sont nombreuses ; on ne dispose toutefois pas d’une statistique fiable pour l’ensemble de la guerre. Les femmes ne sont épargnées ni en raison de leur sexe, ni de leur âge, pas plus qu’elles ne sont protégées par l’habit religieux. Des religieuses sont condamnées : Sœur Ursuline (Jeanne Wilrijckx) aux travaux forcés à perpétuité pour avoir observé le passage des trains, la mère Thérèse à 15 mois d’internement pour avoir aidé au recrutement. Trois religieuses sont incarcérées pendant plusieurs mois pour avoir distribué *La Libre Belgique*.

Inculpées d’espionnage ou de recrutement, les femmes comparaissent devant des tribunaux d’exception ; l’instruction est alors menée par la police criminelle secrète, sans être communiquée à l’avocat de la défense. Pour protester contre ce qu’elles considèrent être un simulacre de justice, quelques-unes assument elles-mêmes leur défense, comme Marthe Boël ou Juliette Carton de Wiart.

Les verdicts sont particulièrement sévères dans les affaires d’espionnage ; même la complicité des épouses ou des compagnes est

¹⁴ CELIS K. et GODFROID A., *op. cit.*, p. 54.

lourdement punie¹⁵. Des 93 femmes défendues par l'avocat bruxellois Sadi Kirschen et accusées respectivement de recrutement (33), d'espionnage (25), de publications clandestines (22) et d'actes patriotiques divers (13), 5 sont condamnées à mort, 4 aux travaux forcés à perpétuité, 16 à différentes peines de travaux forcés, 45 à peines de détention, une seule à une amende. Douze sont acquittées (la peine des 10 autres n'est pas mentionnée). Denise de Weerdt mentionne (mais ce n'est pas un relevé exhaustif) 358 femmes arrêtées, jugées et condamnées : 37 condamnations à mort (10%) dont 13 exécutées, les autres commuées en travaux forcés à perpétuité (une condamnée, Emma Sabbe, s'est pendue dans sa cellule).

La récidive (fréquente dans les activités patriotiques) constitue évidemment une circonstance aggravante, tout comme le port d'une arme. Si la peine capitale prononcée contre une femme est assez généralement commuée en travaux forcés à perpétuité, une série de condamnations sont toutefois exécutées. Louise Derache, épouse Frenay (27 ans), condamnée pour espionnage, est la première à être fusillée à Liège au début juin 1915, en même temps que sept agents du même réseau. Cette exécution est suivie par celle d'Edith Cavell (11 octobre 1915), qui semble donner le signal d'une sévérité accrue contre les femmes. Jusque là, en effet aucune femme n'avait été condamnée à la peine capitale pour des faits de recrutement. Mais les autorités allemandes tentent, semblent-il, de mettre fin à une "escalade" féminine : en juillet 1915, le gouverneur von Bissing constate la sévérité renforcée des Conseils de guerre à l'égard de femmes, "vu l'attitude chaque fois plus provocatrice des Dames belges, due sans doute à l'impunité, à l'indulgence et à la commutation de peine dont elles ont joui jusqu'ici"¹⁶.

Sur les 13 femmes qui comparaissent dans l'affaire Baucq-Cavell (35 prévenus), 11 sont condamnées, dont 3 à la peine capitale (Cavell, Louise Thuliez, la comtesse Jeanne de Belleville). Seule Edith Cavell est exécutée, la peine des deux autres est commuée en travaux forcés à perpétuité. C'est, très clairement, une exécution "pour l'exemple", de même que celle de Gabrielle Petit (23 ans) le 1^{er} avril 1916. Si on enregistre une recrudescence de condamnations à mort en 1916¹⁷, plus aucune exécution n'a lieu cette année après celle de Gabrielle Petit. Il est vrai qu'à l'étranger les exécutions

¹⁵ Dans l'affaire Mus, Amandine Proost est condamnée à 10 ans de travaux forcés alors qu'elle n'est impliquée dans aucune mission et nie être au courant des activités de son compagnon (KIRSCHEN S., *Devant les Conseils de guerre allemands*, Bruxelles, 1919, p. 239).

¹⁶ Rapport de l'ambassadeur d'Espagne à Berlin (conversation à Bruxelles avec von Bissing, 12.07.1915) dans AGR, Papiers H. Carton de Wiart, microfilm 2349, n°227/8. Cf. aussi Archives de l'État à Mons, Fonds Marie de Croÿ, ch. I, doc. 3.

¹⁷ DE WEERDT D., *op. cit.*, en recense 16.

féminines ont suscité un véritable scandale qui se révèle désastreux pour l'image du Reich. En revanche, sur 8 femmes condamnées à mort en 1917, toutes sont exécutées¹⁸. Parmi elles, de très jeunes, comme Léonie Rammeloo (19 ans) (3 juillet 1917) ou Emilie Dhondt (18 ans) (12 septembre 1917).

Les condamnées politiques sont le plus souvent déportées à la forteresse de Siegburg près de Bonn, la plus importante prison de femmes pendant la guerre. D'autres sont envoyées à Delitz ou à Holzminden, ou internées dans des prisons belges. Les plus "dangereuses" sont isolées dans des cellules séparées, comme Louise de Bettignies, la princesse de Croÿ ou Marguerite Blanckaert. Cette dernière, condamnée aux travaux forcés à perpétuité, rappelle combien l'isolement, souvent dans l'obscurité, est éprouvant : "... matériellement c'est horrible, moralement c'est affolant. Oui, au bout de quelques temps, la folie vous tient"¹⁹. Si quelques-unes, comme Juliette Carton de Wiart, ont joui d'un régime spécial en raison d'interventions étrangères, la majorité sont mises au travail dans des conditions très dures, dans une briqueterie voisine ou dans les champs. Certaines sont affectées à des travaux de couture.

Dans tous les cas²⁰, l'état sanitaire déplorable, les épidémies, les carences alimentaires, la faim, le froid, les conditions psychologiques font des victimes : Louise de Bettignies et Louise Ramet meurent en détention à Siegburg, la fille de cette dernière décède peu après sa libération ; Marie Mouton, une compagne de Cavell, meurt à Delitz en mai 1917. La réalité des sévices n'est pas toujours précisée par les formules "pudiques" des rapports : ainsi Jeanne Maisin, une jeune femme de 23 ans (réseau Brésil), arrêtée le 8 août 1918, est incarcérée à la prison Saint-Léonard de Liège, et, selon le rapport, maltraitée, battue et "soumise aux pires tourments".

2. Les motivations de l'engagement féminin²¹

Parallèlement à l'étude quantitative et qualitative, il est intéressant de s'interroger sur les motivations de l'engagement féminin. Pour les hommes, la

¹⁸ Georgina Danel, Marie Desmet, Emilie Dhont, Elise Grandprez, Flore Lacroix, Marie Preenen, Léonie Rammeloo, Emilie Schatteman.

¹⁹ Lettre citée dans KIRSCHEN S., *op. cit.*, p. 32

²⁰ Les conditions n'étaient pas toujours meilleures en Belgique : AGR, CASP, DIII, n°143, Vilvorde, Service des Prisons. Aussi Nady MORTIER, *Souvenirs de captivité*, Bruxelles, 1930, pp. 103-104.

²¹ Une communication plus développée sur cet aspect a été présentée au Colloque international "Paroles de femmes dans la guerre – Female Voices in Wartime", Nantes, juin 2001. Elle sera publiée dans les Actes sous le titre *Femmes en Belgique occupée 1914-1918*.

résistance peut être interprétée comme une alternative à la mobilisation, impossible en raison de l'occupation du territoire. Elle apparaît comme une activité "virile", l'espionnage ou le recrutement s'apparente aussi à une mission masculine par les risques encourus ; les réseaux forment une véritable "armée de l'intérieur". La Dame blanche obtient d'ailleurs sa militarisation en 1917.

Si l'on admet généralement que le patriotisme masculin tire sa source du "devoir civique" dû à la patrie, quel peut être alors le fondement du patriotisme féminin ? Denise de Weerdt y voit une "vertu bourgeoise", inculquée dès l'enfance par l'éducation et l'école – ce qui éclaire peu sur le patriotisme des classes populaires. Virginia Woolf pose, quant à elle, la question de manière frontale dans un essai qui fit scandale au moment de sa publication en 1938 : elle nie qu'une femme puisse être patriote puisqu'elle est écartée de toute vie politique et qu'elle est privée de sa nationalité si elle épouse un étranger : " [...] en tant que femme je n'ai pas de pays. En tant que femme, je ne désire aucun pays. Mon pays à moi, femme, c'est le monde entier " ²². C'est évidemment une perception exacerbée mais la question ne manque pas de pertinence.

Les sources que nous avons récoltées jusqu'ici sont disparates et doivent encore être complétées. Elles comprennent des dépositions lors des procès, des souvenirs personnels, des mémoires inédits, ou publiés après guerre, et même des biographies "romancées" qui témoignent des mentalités de l'époque. Dans ces sources, il faut évidemment faire la part des déclarations convenues : devant des tribunaux d'exception, les avocats conseillent aux prévenus de faire état de leurs sentiments patriotiques. Toutefois, il est intéressant de noter combien certaines femmes sont entraînées à des déclarations exaltées – qui dépassent de loin le registre conseillé et leur valent en retour une peine plus dure.

La plupart de ces récits sont évidemment postérieurs aux faits : l'action menée est, par définition, clandestine et les souvenirs sont retranscrits *a posteriori*, parfois à l'aide de notes. On peut aussi s'interroger sur le moment de leur publication. Il semble y avoir un temps de latence nécessaire avant de pouvoir rendre compte d'une expérience émotionnelle forte (un constat qui a aussi été fait pour la Seconde Guerre) et ce délai paraît d'autant plus long chez des femmes qui n'ont pas la même légitimité de parole publique que les hommes.

²² WOOLF V., *Trois Guinées*, trad.. française, Ed. des femmes, Paris, 1977, p. 43.

À ce stade-ci des recherches, on peut néanmoins proposer quelques pistes.

2.1. “*L’union sacrée*” et le patriotisme

Beaucoup utilisent le langage convenu de la “révélation” : l’amour du pays leur serait brutalement révélé par le choc de l’invasion allemande. Les violences exercées sur des civils, les massacres et les dévastations légitiment leur propre résistance. Sous des expressions souvent stéréotypées percent des accents d’exaltation sincère ; Marthe Boël souligne aussi cet état d’esprit chez les détenues qu’elle côtoie à Siegburg : d’âge, d’origine et de conditions très variées, “elles étaient de mentalité et d’éducation différentes [...] mais où toutes étaient semblables et d’une identité absolue, c’était dans le besoin qu’elles avaient de se dévouer à un idéal supérieur qui, à cette époque, se concrétisait dans l’idée de la Patrie”²³.

Ce sentiment participe parfois d’une sorte de fièvre collective qui anime la population et qui est entretenue par la propagande orchestrée autour du martyr de la Belgique. Devant ses juges, Marguerite Blanckaert ne mâche pas ses mots : “Je travaille pour mon pays, vous travaillez pour le vôtre... Lors de l’invasion et de la destruction imméritée de mon pays par vos hordes barbares qui ont pillé et saccagé tout sur leur chemin, je me suis jurée de le servir de tout mon pouvoir”²⁴. La haine de l’envahisseur est le plus souvent présentée comme l’élément déclenchant ; pour Marie de Croÿ, “Rien ne peut décrire le sentiment de révolte, de nausée même, que provoque la première apparition de l’ennemi chez soi”²⁵.

2.2. La “*lutte contre la barbarie*” et pour la civilisation

Ce thème constitue un autre leitmotiv de l’engagement féminin. Dans une grande part des témoignages, se dégage la conviction de lutter pour le bien de l’humanité – qui s’inscrit comme un prolongement presque “naturel” des grands mouvements humanitaires de la fin du siècle qui avaient fortement mobilisé les femmes et le féminisme²⁶.

La noblesse belge y voit aussi une légitimation et l’affirmation de sa séculaire vocation de guide chevaleresque. Chez les femmes catholiques, l’engagement se double d’un profond sentiment religieux. En conformité avec

²³ BOEL M. (b^{onne}), *Trente ans d’activité féminine. Extraits de discours et de messages*, Paris-Bruxelles, s.d., p. 16.

²⁴ KIRSCHEN S., *op. cit.*, p. 110.

²⁵ DE CROY M., *Le martyr...*, p. 121.

²⁶ Sur ces courants : KÄPELLI A-M., *Sublime Croisade. Ethique et politique du féminisme protestant*, Genève, Ed. Zoé, 1990.

les positions du cardinal Mercier, le devoir civique n'est jamais dissocié du devoir religieux. La prière joue d'ailleurs un rôle important, surtout lors des arrestations et des détentions. Dans les prisons de femmes, à Siegburg, à Holzminden, ou ailleurs, les détenues, croyantes ou non, assistent à la messe, devenu seul lieu de sociabilité et d'information. La recrudescence des pratiques religieuses en temps de guerre n'est d'ailleurs pas propre aux femmes, elle est soulignée comme un des traits généraux de la culture de guerre²⁷.

2.3. *Le désir d'action*

L'engagement correspond aussi à un désir d'action. Quand le pays presque tout entier est occupé, l'action patriotique paraît salvatrice et seule capable d'atténuer la séparation avec les combattants de l'Yser. L'idée d'une communion entre combattants et non-combattants, renouée grâce à l'action clandestine, est très sensible. Ce désir d'agir revêt alors des tournures différentes selon les personnalités : Marthe McKenna rêve d'action d'éclat, "comme un soldat sur un champ de bataille, avec les doigts reconnus aux combattants, en face d'un envahisseur perfide qui n'a commis que le pillage et les rapines"²⁸. Cet engagement se double d'abord d'une bonne dose d'inconscience puis se nourrit d'une sorte d'ivresse devant le danger déjoué.

D'autres invoquent la solidarité active entre femmes. Elles emploient alors, paradoxalement, des arguments naturalistes féminins pour justifier leurs activités "viriles". La baronne Boël inscrit ainsi son engagement dans une double perspective "traditionnelle", celle des devoirs de la maternité (les mères doivent s'entraider) et celle de la philanthropie (une des principales missions dévolues aux classes supérieures dans la société d'avant 1914), se référant ainsi à une distribution sociale classique des rôles en termes de classe et de sexe.

Chaque fois que possible, les avocats des prévenues tenteront d'atténuer les charges qui pèsent sur elles en plaçant leur "mission naturelle". Dans l'affaire Cavell-Baucq, M^{mes} Cavenaille et Crabbé sont acquittées au motif qu'elles ont logé et caché des soldats par "obéissance maritale".

Inversement la guerre permet aussi aux femmes de se réaliser autrement que dans le mariage et la maternité et d'accéder à une évidente reconnaissance sociale. Ce désir de reconnaissance prend parfois une

²⁷ G. MOSSE pour sa part n'hésite pas à parler "d'une sorte de religion civique extensive" chez les soldats.

²⁸ McKENNA M., *Souvenirs d'une espionne*, Paris, 1933, p. 249.

connotation tragique. Arrêtée, Gabrielle de Monge pourrait échapper à la justice en plaçant la folie – ce que lui conseille très vivement son avocat (Gabrielle Petit vient d'être fusillée pour des faits moins graves). Mais plaider la folie, c'est enlever tout sens à son action et la jeune femme est partagée entre son désir d'échapper à la mort et celui de clamer publiquement le rôle qu'elle a joué. Dans sa cellule, les moments de désespoir succèdent aux moments d'exaltation. Elle choisit finalement d'assumer sa responsabilité pour ne pas être dépouillée de son histoire et déclare devant le Conseil de Guerre à Namur, le 14 août 1916 : " Je suis parfaitement responsable de mes actes et demande à être condamnée " ²⁹.

2.4. Une activité " rémunératrice "

D'autres femmes, enfin, avouent " avoir fait du renseignement " pour survivre. C'est sans doute le reflet d'une nécessité de guerre, moins glorieuse, dont on parle peu. Dans l'affaire Schmitz, Marie Mertens plaide la nécessité de nourrir sa famille : " J'ai fait cela [observer le passage des trains] pour vivre... il fallait donner à manger à mes [trois] enfants ". Apparemment, l'argument passe mal : elle est condamnée aux travaux forcés à perpétuité ³⁰.

3. Conclusions

La guerre permet de transgresser la distribution traditionnelle des rôles sexués. Pourtant, en s'engageant dans la résistance, les femmes coulent leur patriotisme dans un moule masculin. Elles invoquent le courage viril, le " désir de se battre " et témoignent de leur adhésion à un système de valeurs somme toute masculin, même si elles le tempèrent parfois en invoquant leurs devoirs de mères ou leur rôle de (re)moralisation sociale.

Au cours de leurs missions, beaucoup sont confrontées à des situations éprouvantes, contrastant brutalement avec leur existence antérieure. Ces expériences bouleversent non seulement leur mode de vie mais aussi leur système de valeurs. Confondues dans la même misère morale et physique lorsqu'elles sont détenues, elles nouent une solidarité au-delà des clivages sociaux traditionnels, qui se perpétue après-guerre notamment au sein de l'Amicale des anciennes détenues de Siegburg.

²⁹ *Les heures tragiques de ma vie. Mémoires de guerre de Mademoiselle G. de Monge de Franeau, chevalier de la Légion d'Honneur, chevalier de la Couronne*, recopiés par son amie, Mme de ROBIANO, archives privées, cahier 3.

³⁰ KIRSCHEN S., *op. cit.*, p. 387.

En retour, elles prennent conscience de leur valeur et développent des aspirations égalitaires. C'est bien au nom de leurs actions patriotiques que les femmes revendiquent la citoyenneté politique en 1918. La plupart d'entre elles continueront sur leur lancée après la guerre, s'engageant dans le travail social ou la politique communale. En ce sens, la guerre a constitué une rupture dans les mentalités et a interféré dans les rapports de genre.

Les enfants et la guerre

Godelieve MASUY-STROOBANT

1. La chute de la natalité des années 14-18 est la principale responsable de la décroissance de la population

N'eût été l'hécatombe occasionnée par la terrible épidémie de grippe espagnole de 1918, précédée d'une augmentation assez sensible du taux brut de mortalité en 1917 (il passe de 14 ‰ en 1916 à 17 ‰ en 1917, puis 21 ‰ en 1918), on n'enregistre pas, en Belgique, cette augmentation brutale de la mortalité qui accompagne généralement les crises de ce type (Figure 1)¹. À noter que si la grippe fut aussi meurtrière, c'est qu'elle a frappé une population affaiblie par des années de privations et de relative malnutrition ...

La natalité, en revanche, a chuté très rapidement, passant d'un niveau de 21 ‰ en 1914 à des chiffres-planchers de 13 à 12 ‰ en 1916, 1917 et 1918. La reprise observée au lendemain de la guerre, ne permettra jamais de récupérer le déficit des naissances occasionné par cette période de crise, comme ce fut le cas du « baby-boom » d'après la Seconde Guerre mondiale. La Belgique poursuit en fait sa transition démographique.

Plus étonnants sont les chiffres de mortalité infantile : au moment de l'invasion allemande, la Belgique connaissait, comme la plupart des pays d'Europe, une mortalité infantile encore très élevée, et particulièrement sensible à tout phénomène de crise (été trop chaud, hiver trop froid, épidémies, crises économiques, etc.), comme en témoigne d'ailleurs l'évolution en « dents de scie » de la mortalité infantile dans la période qui précède immédiatement la Grande Guerre (Figure 2)². Ainsi, l'été 1911, particulièrement chaud et sec, occasionna une surmortalité importante des nourrissons par entérites et diarrhées en Belgique, mais aussi en France, aux Pays-Bas et dans la plupart des pays d'Europe occidentale. Et pourtant, une tendance à la baisse se dessinait déjà depuis 1900, tendance qui ne semble pas avoir été particulièrement affectée par la guerre. On enregistre même une diminution significative de la mortalité des « moins d'un an » en 1915, et davantage en 1916. L'augmentation enregistrée en 1917 (hiver particulièrement froid), puis en 1918, suit la tendance de la mortalité générale.

¹ Voir page 170.

² Voir page 170.

2. *Quelle validité accorder à ces chiffres en période de guerre ?*

La question qui se pose ici est celle d'un éventuel sous-enregistrement des naissances et des décès infantiles au cours de cette période d'instabilité, et donc d'une diminution artificielle de la mortalité infantile, telle qu'elle figure dans les publications. À ceci, seules des réponses indirectes peuvent être apportées : l'une a trait à la longue tradition statistique implantée en Belgique depuis 1841, à l'obligation de déclaration des naissances et des décès au service d'état civil installé dans chaque commune; l'autre s'intéresse à l'attention toute particulière portée aux enfants, à leur alimentation et à leur santé pendant la guerre.

2.1. *Le point de vue statistique : le problème posé par les « présentés sans vie »*

Si le calcul du « taux » de mortalité infantile s'effectue classiquement en rapportant, année par année, le nombre de décès d'enfants nés vivants survenus avant leur premier anniversaire au total des naissances vivantes de l'année³, ce calcul a longtemps nécessité des ajustements en Belgique en raison de l'existence d'une catégorie particulière de naissances (et de décès), les « présentés sans vie »⁴. Lors d'une naissance, trois situations peuvent se produire : soit l'enfant est décédé avant ou en cours d'accouchement, il est dit « mort-né », soit il naît vivant, mais décède peu de temps après sa naissance, et, si ce décès se produit avant que la naissance soit déclarée à l'état civil, il est dit « présenté sans vie ». Ces deux types de naissances font l'objet d'une inscription dans un registre spécial, le registre des « présentés sans vie », qui

³ En réalité une correction est introduite au dénominateur, afin de tenir compte du fait que les décès survenus au cours de l'année sont en partie des enfants nés l'année précédente, en partie des enfants nés dans l'année. Le dénominateur est une moyenne pondérée des naissances de l'année en cours et de l'année précédente. Cette correction est importante en cas de grandes fluctuations du nombre de naissances d'une année à l'autre. C'était le cas pendant tout le XIX^e siècle et ce fut surtout les cas des années de guerre.

⁴ Cette catégorie particulière de naissances procède du maintien en Belgique du Code Napoléon, repris par notre Code Civil, qui impose la déclaration de toute naissance survenant après 180 jours de durée de gestation comptés à partir du jour probable de la conception. À l'état civil, deux registres de naissances distincts sont tenus : le premier répertorie toutes les naissances d'enfants « présentés vivants » à l'officier d'état-civil, le second enregistre les naissances de « présentés sans vie » qui, à partir de 1880, peuvent être classés en mort-nés vrais et ce que les démographes ont longtemps appelé des « faux » mort-nés. Il s'agit en fait d'enfants nés vivants, mais décédés avant la déclaration de leur naissance. De même que le registre des naissances, le registre des décès ne s'intéressait qu'au décès d'enfants « présentés vivants ». Cette procédure était encore en vigueur en Belgique jusqu'en 1988, année à partir de laquelle la notion de « présenté sans vie » disparaît pour ne conserver que celles de mort-né et de né vivant.

acte simultanément leur naissance et leur décès. La troisième situation est celle de l'enfant vivant lors de sa déclaration à l'état civil, il sera inscrit au registre des naissances « présentés vivants », son décès sera consigné au registre des décès, quel que soit l'âge auquel il survient.

Pendant longtemps, les statistiques publiées relatives à la mortalité infantile ne tenaient compte que des décès (et des naissances) de présentés vivants, ce qui représente une sous-estimation des niveaux réels de mortalité infantile de l'ordre de 5 à 7% jusque vers 1925. La possibilité d'ajustement existe, dans la mesure où la statistique des présentés sans vie est également publiée ... et qu'il suffit d'ajouter ces décès précoces aux décès de présentés vivants, et les naissances correspondantes aux naissances de présentés vivants, pour produire des mesures correctes de la mortalité infantile.

Le problème qui se pose ici, c'est que les présentés sans vie n'ont pas fait l'objet de publications au cours des cinq années qui nous intéressent, 1914-1918. Il se peut, bien sûr, que la déclaration en était défectueuse, mais il est plus vraisemblable que l'Institut de statistiques ne disposait plus des moyens nécessaires à la collecte et l'élaboration de l'ensemble des statistiques qu'il publiait annuellement. Les données relatives aux années de guerre ont été collationnées en un seul volume et le Service de la Statistique générale y signale en introduction qu'il « ... n'a pas la prétention d'avoir fait œuvre complète, impossible du reste à réaliser. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que la Belgique a été envahie, qu'une partie de son territoire a été comprise dans la zone des opérations et qu'à partir du moment où l'occupant a essayé d'introduire la séparation administrative, bien des services publics ont cessé de fonctionner »⁵.

Le trait en pointillés (Figure 2) donne une estimation des niveaux de mortalité infantile des années 1914-1918 incluant les « présentés sans vie ». Ceux-ci représentent ici 6% du total des décès de nés vivants. Cet ajustement ne change pas fondamentalement les observations précédentes : l'hypothèse de l'absence d'une augmentation significative de la mortalité infantile, voire le constat d'une diminution de celle-ci en temps de guerre reste vérifiée. Pareille observation fut faite dans d'autres contextes : en Allemagne, en Italie, aux Pays-Bas, en Grande-Bretagne et, dans une moindre mesure, en France : « ... la Première Guerre mondiale ne semble pas marquer spécifiquement les

⁵ Ministère de l'Intérieur et de l'Hygiène, *Annuaire statistique de la Belgique et du Congo belge, 1915-1919*, Tome XLVI, Bruxelles, Lesigne, 1922, p. 1.

évolutions. La Seconde, au contraire, est à l'origine de la dernière crise de mortalité du siècle." ⁶

2.2. ... et d'autres causes possibles de sous enregistrement des décès infantiles

Dans la réalité, il y eut – et il y a encore – un certain nombre de naissances – et donc de décès – qui ne sont pas déclarées et qui donc ne figurent pas dans les statistiques : il s'agit le plus souvent du résultat de grossesses non-désirées, voire condamnées par la société. Une fraction, difficile à chiffrer, de naissances illégitimes sont sans doute dans ce cas et il est certain que l'infanticide, bien que peu fréquent, était une des formes (sévérement réprimée) de régulation (*ex post*) des naissances. Dans ce cas, c'est la découverte du corps de l'enfant qui en permet la déclaration et la prise en compte dans les statistiques. Les enfants abandonnés étaient déclarés. Restent les cas de décès non retrouvés.

Une autre cause de non-déclaration de naissance est l'enfant né très pré-terme ou de trop faible poids, qui décède peu de temps après la naissance et qu'on assimile à une fausse-couche, non soumise à l'obligation de déclaration. Les problèmes d'alimentation et d'appauvrissement général de la population pendant les années d'occupation allemande ont pu, il est vrai, entraîner une augmentation de la prévalence des accouchements avant terme et de retards de croissance intra-utérin des fœtus.

Ces situations de non-déclaration probable sont sans doute peu fréquentes, dans la mesure où elles concernent surtout des décès survenus très peu de temps après l'accouchement : ce qu'on appelle aujourd'hui la mortalité néonatale précoce. Dans le contexte de la mortalité infantile du début du siècle, celle-ci ne constituait qu'environ 10 % du total des décès infantiles ; la majorité des décès avaient lieu plus tard, en période postnéonatale, et étaient dus pour l'essentiel à des maladies infectieuses, parmi lesquelles les entérites et diarrhées dominaient très nettement⁷. Par ailleurs, il ne devait pas être facile de dissimuler une grossesse et ses conséquences, et la délivrance d'un permis d'inhumer requérait la déclaration de l'enfant. Enfin, comme on le verra ci-après, les mères et les futures mères n'avaient guère intérêt à

⁶ MESLÉ F., « La mortalité infantile en Europe pendant les deux guerres mondiales », dans MASUY-STROOBANT G., GOURBIN C., BUEKENS P. (éd.), *Santé et mortalité des enfants en Europe. Inégalités sociales d'hier et d'aujourd'hui*, Chaire Quetelet 1994, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant/L'Harmattan, 1996, pp. 245-268.

⁷ MASUY-STROOBANT G., *Les déterminants individuels et régionaux de la mortalité infantile. La Belgique d'hier et d'aujourd'hui*, Louvain-la-Neuve, Ciaco, 1983.

dissimuler une grossesse ou d'abandonner un enfant dans le contexte de la Première Guerre mondiale : cette crise majeure fut, en effet, l'occasion de la mise en place, puis de la généralisation rapide de tout le système de Protection Maternelle et Infantile que nous connaissons encore aujourd'hui.

3. Un contexte particulièrement favorable à la « protection de l'enfance »

Les deux décennies qui précèdent la Grande Guerre sont, en effet, cruciales dans l'histoire de la lutte contre la mortalité infantile au niveau de l'ensemble du monde industrialisé du début du XX^e siècle. La mise en place de ce qui sera une véritable politique de protection maternelle et infantile résulte de la conjonction de toute une série de découvertes, innovations et prises de conscience qui se sont succédées et complétées à la fin du XIX^e siècle.

- Il y eut, tout d'abord, les découvertes scientifiques « révolutionnaires » de Louis Pasteur et ses contemporains : la note rédigée par Louis Pasteur en collaboration avec Jules-François Joubert et Charles Chamberland sur « *La théorie des germes et ses applications à la médecine* », qui fut présentée à l'Académie des Sciences de Paris le 29 avril 1878, puis l'année suivante, la mise au point par Chamberland de procédés de stérilisation par la chaleur assurant la conservation des aliments, et surtout du lait⁸.
- Puis, simultanément, la prise de conscience de l'énorme mortalité des nourrissons (en Belgique elle se situait autour de 180 décès pour mille naissances), qui, fin du XIX^e siècle, ne manifestait aucune tendance à la baisse, alors que la mortalité à partir d'un an diminuait significativement depuis les années '70 environ, et celle d'une diminution de la natalité, qui va d'ailleurs se poursuivre tout au long du XX^e siècle. De la conjonction des deux évolutions se développe une préoccupation accrue pour la sauvegarde des enfants déjà nés : « À une époque (...) où chez toutes les nations de l'Europe, la natalité décroît d'une manière sensible, l'existence des enfants devient de plus en plus précieuse »⁹.
- La mise en relation du mode d'alimentation du nourrisson et des chances de survie très différentes selon que l'enfant était allaité ou

⁸ RAICHVARG D., *Louis Pasteur, l'empire des microbes*, Découvertes Gallimard n°235, 1995.

⁹ COUSOT, Intervention lors de la discussion du projet de loi instituant l'Œuvre Nationale de l'Enfance au Sénat le 2 septembre 1919, dans *Annales Parlementaires*, 1920, p. 674.

alimenté « artificiellement »¹⁰ : tous les chiffres publiés par les médecins sont en faveur de l'allaitement maternel¹¹ et d'un allaitement d'une durée de plusieurs mois. Or, les Rapports des Commissions médicales provinciales (Belgique) sont unanimes à déplorer l'abandon de plus en plus fréquent de l'allaitement maternel dans toutes les provinces du pays, sans qu'il soit possible de chiffrer cette tendance.

- Et, enfin, il y eut l'initiative de Pierre Budin : il crée à Paris la première Consultation de nourrissons (1892), tandis que Léon Dufour crée la première « Goutte de lait » à Fécamp (1894). Ces deux initiatives vont rapidement se rejoindre pour se compléter. La Consultation de nourrissons tenue par un médecin avait pour objectif d'examiner régulièrement les nourrissons, de les peser, d'encourager l'allaitement maternel et de donner des conseils aux mères en matière d'élevage des enfants. La « Goutte de lait » avait pour objectif principal de distribuer du lait stérilisé conditionné dans des biberons aux mères nécessiteuses qui se trouvent dans l'incapacité d'allaiter. La Consultation de nourrissons fonctionnait soit seule, soit en association avec une « Goutte de lait », offrant ainsi un service préventif complet aux nourrissons. En Belgique, la première « Goutte de lait », associée à une Consultation de nourrissons, fut créée à

¹⁰ L'allaitement du nouveau-né n'était pas la règle au dix-neuvième siècle, ni même au cours des siècles précédents en Europe. Le mode d'alimentation, souvent appelé dans la littérature contemporaine « mode d'élevage » des enfants, était en effet culturellement et socialement déterminé. Des pratiques très différentes s'observent en Europe : à côté de l'allaitement maternel exclusif (cas de la Norvège) pendant plusieurs mois (seule méthode sûre avant les découvertes de Pasteur), il y avait la mise en nourrice à la campagne dès la naissance où l'enfant devait souvent « partager » le sein de sa nourrice avec d'autres nourrissons, d'où l'appellation « frère ou sœur de lait » (cas de la France), le nourrissage précoce par panades et bouillies, le recours au biberon dès le premier mois de la vie (la Flandre)... Les informations dont on dispose pour la Belgique ne permettent pas de connaître les pratiques avec exactitude, mais le profil par âge de la mortalité infantile, de même que la structure des causes de décès des nourrissons vers la fin du XIX^e siècle, laissent penser que l'allaitement maternel était de très courte durée (moins d'un mois) dans les deux provinces de Flandre, et qu'un sevrage plus tardif de l'enfant (vers 6 mois) était de pratique plus courante dans le reste du pays, à l'exception de la province du Brabant où une situation intermédiaire devait prévaloir. (MASUY-STROOBANT G., « La surmortalité infantile des Flandres au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Mode d'alimentation ou mode de développement ? », dans *Annales de Démographie Historique*, 1983, pp. 231-256.

¹¹ BOUCHUT E., *Traité pratique des maladies des nouveau-nés, des enfants à la mamelle et de la seconde enfance*, Paris, Baillière et fils, 1878.

Bruxelles en 1897 par le Dr Eugène Lust dans les locaux de la Société Protectrice des Enfants Martyrs¹².

La Consultation de nourrissons, associée ou non à la « Goutte de lait », va permettre aux médecins (hommes) de former les mères aux nouvelles règles de la puériculture – en application directe des règles pastoriennes – qui permettent un « élevage hygiénique et scientifique » des enfants, en rupture avec un passé séculaire où sages-femmes, garde-couches et matrones (des femmes exclusivement) transmettaient leur savoir traditionnel aux nouvelles accouchées.

Le moyen s'avère efficace et les initiatives se multiplient, dans les grandes villes surtout¹³. Des statistiques relatives aux enfants suivis en Consultation en démontrent l'efficacité¹⁴, des congrès internationaux de « Gouttes de lait » sont organisés, à Paris d'abord, en 1905, puis à Bruxelles en 1907 et, enfin, à Berlin en 1911. Lors de ces Congrès des médecins et représentants de la plupart des pays industrialisés se réunissent pour présenter les « *Mesures prises dans leur pays pour lutter contre la mortalité infantile* », présentent des statistiques de mortalité infantile et discutent de la question du lait¹⁵. La « Goutte de lait », associée ou non à une Consultation de nourrissons, est à l'honneur et les résultats mesurés en termes de taux de mortalité infantile sont probants : le début de la chute de la mortalité infantile, en Belgique, comme dans la plupart des pays d'Europe occidentale date de 1900, alors qu'il est évident que ces « œuvres » sont loin de couvrir tous les territoires nationaux et qu'ils sont le plus souvent le fait de l'initiative privée et de la bienfaisance. Il est vrai que cette action doit son efficacité au fait qu'elle était destinée prioritairement aux groupes les plus à risque (femmes pauvres, ouvrières, mères célibataires), en mettant à leur disposition un moyen simple et efficace – le lait « pur » et stérilisé – de prévention d'un des fléaux de la petite enfance, les entérites et diarrhées.

En Belgique, une « Ligue nationale belge pour la protection de l'enfance du premier âge » est instaurée en 1903 à l'initiative du Dr Lust, qui en sera le

¹² Dr MARCHANDISE, « Mesures prises en Belgique pour lutter contre la mortalité infantile », dans *Deuxième Congrès International des Gouttes de Lait*, Section I.3.a, Bruxelles, 1907, pp. 1-19.

¹³ Les villes et les régions urbaines, en général, souffraient depuis la moitié du XIX^e siècle, d'une surmortalité infantile systématique par rapport aux régions rurales (MASUY-STROOBANT G., *Les déterminants individuels et régionaux ... op. cit.*)

¹⁴ Dr CORDIER, « De l'allaitement en général », dans *Annales de la Polyclinique Centrale de Bruxelles*, 1908, pp. 1-17.

¹⁵ MASUY-STROOBANT G., *Les déterminants individuels et régionaux...*, *op. cit.* ; ROLLET C., « La santé et la protection de l'enfant vues à travers les Congrès internationaux (1880-1920) », dans *Annales de démographie historique*, n°1, 2001, pp. 97-116.

secrétaire général, et avec l'appui du Dr Wibo, trésorier de la Société de médecine publique. Cette Ligue a été créée afin de fédérer les œuvres existantes et de systématiser l'action, en vue d'initier une véritable politique de protection maternelle et infantile. Son programme d'action, clairement annoncé lors de son inauguration officielle en 1904, proposait de favoriser la création d'assurances maternelles et d'œuvres d'assistance mutuelle, afin d'assurer « aux femmes pauvres et ouvrières un repos possible pendant les derniers temps de la grossesse et les premières semaines après l'accouchement », encourager l'allaitement maternel, favoriser le développement de Consultations de nourrissons et d'œuvres de distribution de bon lait, faire une propagande active en faveur de l'application la plus large possible des mesures d'hygiène se rapportant à l'élevage des nourrissons, empêcher les assurances infantiles mal comprises, dites « primes à la mort » qui constituent un véritable encouragement à l'infanticide¹⁶, et, enfin, organiser une surveillance efficace sur les enfants mis en nourrice, en sevrage ou en garde, moyennant salaire, dont la mortalité était semble-t-il « effrayante »¹⁷.

Lors de sa création en 1904, la Ligue regroupait un peu moins de 30 œuvres de protection de l'enfance, ce nombre sera porté à 90 en 1913. Il s'agissait principalement de Consultations de nourrissons (43) et de « Gouttes de lait » (20), mais aussi de 3 écoles de puériculture, d'autant d'œuvres d'assistance maternelle, d'un restaurant maternel, une laiterie maternelle, six crèches, une pouponnière et huit œuvres de nourrissons sans autre précision¹⁸.

¹⁶ Une loi portant répression de l'assurance de la mortalité infantile sera adoptée le 26 décembre 1906 (*Moniteur* du 6 janvier 1907). Cette assurance dont l'initiative venait des Pays-Bas, s'était développée en France, en Angleterre et en Belgique vers la fin du XIX^e siècle. Elle s'adressait aux « classes nécessiteuses » et, dans la plupart des cas, permettait aux parents d'enterrer décemment leur enfant (les indigents n'avaient droit qu'à la fosse commune). Des abus ont cependant été constatés, et les médecins estimaient que ces assurances étaient un encouragement à la négligence. Par ailleurs, la publicité qui accompagnait certaines de ces assurances était pour le moins douteuse : « Des brochures rédigées en dialogue familier vantent cyniquement l'aisance que semblables accidents amènent dans les familles qui ont contracté des assurances de ce genre (...) » (Dr DELBASTEE, « Proposition de loi portant répression de l'assurance sur la mortalité infantile. Développements », dans *Règne de Léopold II, loi du 26 décembre 1906*, n° 370, *Moniteur du 6 janvier 1907*, p. 339). L'interdiction concerne les morts-nés et tous les décès d'enfants âgés de moins de cinq ans.

¹⁷ Dr DEVAUX, « Discours prononcé lors de la séance solennelle d'inauguration de la Ligue, le 1^{er} mai 1904 », dans *Bulletin de la Ligue Nationale Belge pour la Protection de l'Enfance du Premier Age*, n°1, 1904, pp. 24-27.

¹⁸ *Bulletin de la Ligue Nationale Belge pour la Protection de l'Enfance du Premier Age*, n° 10, 1913, tableau en annexe.

En 1912, un projet de loi sanitaire¹⁹ est déposé par le Ministre de l'Intérieur, Paul Berryer, dont un chapitre concerne spécifiquement la protection de l'enfance : trois des quatre articles de ce chapitre traitent exclusivement du placement en garde et en nourrice et le quatrième prévoit l'octroi de subventions aux « Consultations et autres œuvres, publiques ou privées, de protection de la première enfance ». Cette loi sera rejetée. Par contre, la même année, la « Loi de protection de l'enfance » est votée. Cette loi pénale porte sur les crimes et délits « contre la moralité ou la faiblesse des enfants », sur la déchéance paternelle et sur les mineurs traduits en justice. Elle est l'œuvre du ministre Henri Carton de Wiart, qui participera à la création de l'Œuvre nationale de l'enfance (ONE) après la guerre ...

Enfin, un Congrès international pour la protection de l'enfance est organisé en juillet 1913 à Bruxelles, s'intéressant à la fois à la protection judiciaire et à la protection sanitaire des enfants. Placée sous le haut patronage de son éminence le Cardinal Mercier, du président du Sénat, de 22 ministres, dont Henri Carton de Wiart, ministre de la Justice et Pierre Berryer, ministre de l'Intérieur, de la magistrature, de tous les gouverneurs de province, des bourgmestres des quatre grandes villes du pays (Bruxelles, Anvers, Liège et Gand) et du président de l'Académie royale de médecine, ce congrès est organisé par ceux qui comptent dans la lutte contre la mortalité infantile : on y retrouve notamment le Dr Eugène Lust (au titre de secrétaire général de l'Union internationale pour la protection de l'enfance du premier âge), parmi les secrétaires généraux adjoints, et Henri Velge²⁰ (au titre d'avocat et secrétaire particulier du ministre de la Justice). Les congressistes venaient d'Allemagne, Autriche, Chili, Danemark, Égypte, Espagne, États-Unis d'Amérique, France, Grande-Bretagne, Hongrie, Italie, Japon, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Russie, Suède et Suisse ; ils étaient soit professeur d'université, soit responsable de mouvements de lutte contre la mortalité infantile ou magistrat, et il faut y ajouter une délégation officielle de quelque trente-quatre pays. Les débats ont porté sur, d'une part, l'enfance moralement abandonnée (domaine qui relève de la justice) et, d'autre part, de

¹⁹ HUMBLET P. C., *Analyse et évaluation de la mise en œuvre du programme de l'œuvre Nationale de l'Enfance pour les milieux d'accueil de jeunes enfants*, Thèse de doctorat en sciences de la santé publique, ULB, polycopié, 1998, pp. 85-92.

²⁰ Henri Velge jouera un rôle fondamental dans la création de l'ONE en 1919 : il est alors chef de cabinet de Henri Jaspar, ministre des Affaires économiques qui présente et signe la Loi de création de l'Œuvre Nationale de l'Enfance. Henri Velge sera aussi la « mémoire » de l'action de l'ONE, dont il a été secrétaire général de 1919 à 1948.

l'hygiène de l'enfance et de la puériculture, ces deux questions devant aboutir à la création d'un Office international pour la protection de l'enfance²¹.

4. La section « Aide et Protection aux Œuvres de l'Enfance » est active dès février 1915

La crise économique qui s'abattit sur la Belgique dès les premiers jours de l'occupation allemande ne pouvait manquer d'entraîner immédiatement une crise alimentaire. Très dépendante de l'importation de produits de base, tel le froment, la Belgique occupée et brutalement coupée de l'extérieur par suite du blocus maritime des alliés, dût s'organiser pour faire face à l'imminence d'un risque de famine. En l'absence d'un gouvernement légal, refoulé au Havre par l'occupant, un Comité national de secours et d'alimentation s'est constitué à Bruxelles dès le lendemain de l'occupation, sous la présidence d'Ernest Solvay et soutenu par le bourgmestre Max et des directeurs de banques et de grands établissements industriels ou financiers de la capitale²². Ce Comité national put pendant un temps faire face à l'urgence et organiser les secours en complément de ce qui se faisait déjà au niveau local, où les communes établirent des boulangeries communales, des boucheries économiques et des comités de ravitaillement, à côté de diverses œuvres qui apportaient leur secours aux plus pauvres. Mais les ressources nationales se sont rapidement avérées insuffisantes et il fallut trouver le moyen de rétablir des importations de vivres, tout en s'assurant qu'elles ne profiteraient pas à l'occupant. C'est alors, qu'en vertu d'une ancienne amitié, Emile Francqui et Herbert Hoover mirent au point un système de financement permettant, grâce au concours de l'Espagne, des États-Unis²³ et des Pays-Bas, d'assurer un approvisionnement régulier de la Belgique sous l'égide de la *Commission for Relief in Belgium*.

Dans ce contexte de crise généralisée et vu l'urgence de la question alimentaire, les enfants sont rapidement identifiés comme étant particulièrement vulnérables, d'autant plus que les sources de financement (subsides de l'État, cotisations, collectes, fêtes, etc.) se sont taries « au moment où la population indigente du pays augmentait considérablement, et

²¹ *Congrès international pour la protection de l'enfance*, Bruxelles 23-26 juillet 1913, Bruxelles, A. Lesigne, s.d. Le premier Congrès Général de l'Enfant sera organisé par cet Office International à Genève en août 1925, J. Maquet, alors directeur général de l'ONE était également le secrétaire général de cet Office international.

²² PIRENNE H., *Histoire de la Belgique des origines à nos jours*, Tome V, La Renaissance du Livre, 1975, pp. 263-282.

²³ Aux États-Unis, notamment, des dons étaient collectés auprès de la population civile au nom de « Save the Belgian Children ».

où, par suite du chômage, la presque totalité de la population ouvrière se trouvait sans travail ». Le problème posé au Comité national de secours et d'alimentation en janvier 1915 s'énonçait d'abord en ces termes : « Qu'étaient devenus, notamment, les milliers d'enfants placés par les juges chez les particuliers ou dans des institutions, pour lesquels plus aucune pension n'était payée depuis le début de la guerre ? (...) ». Par ailleurs, la question de l'alimentation de l'enfance fut également posée, ainsi que celle de la situation critique des œuvres, qui, « dépourvues de ressources, devaient faire face à une clientèle de jour en jour plus nombreuse »²⁴. La réponse ne se fit guère attendre, une section spécifique appelée « Aide et protection aux œuvres de l'enfance » fut mise sur pied le 20 février 1915 dans une circulaire adressée à tous les organismes protecteurs de l'enfance dont elle connaissait l'existence. En un premier temps, la nouvelle Section proposait de « Venir en aide aux administrations publiques et aux institutions qui étendent leur action aux enfants indigents, orphelins trouvés, moralement abandonnés, malades, arriérés, etc. »²⁵. Au départ, l'activité de la Section devait se borner à venir en aide aux œuvres existant avant la guerre, elle s'abstiendrait de créer ou de favoriser la création de nouveaux organismes. Ce principe ne devait pas être maintenu longtemps : à peine créée, la Section étend son action aux orphelins de guerre, en créant l'Œuvre nationale des orphelins de la guerre, le 16 mars 1915. Par ailleurs, toutes les Gouttes de lait, crèches et Consultations de nourrissons se sont très vite adressées à la nouvelle Section, qui a répondu en leur allouant des subsides mensuels et réguliers. Dès lors, l'impulsion fut donnée : l'extension d'une aide alimentaire spécifique à l'enfance de tout le pays était devenue une nécessité et, à partir du mois d'août, le Comité national autorisa sa nouvelle Section « à créer dans tout le pays, partout où la nécessité s'en ferait sentir, des Consultations de nourrissons et des Gouttes de lait ». Deux mois plus tard, l'établissement de cantines pour enfants débiles²⁶ et de cantines maternelles, accessibles aux futures mères dès le 5^e mois de grossesse et aux mères nourrices jusqu'au 9^e mois après l'accouchement²⁷, puis l'organisation du « Repas scolaire » permit de couvrir les besoins alimentaires de l'ensemble de la population enfantine. Une distinction fut cependant introduite entre « Œuvres d'alimentation de la première enfance » qui s'intéressaient aux enfants âgés de moins de trois ans et celles qui s'intéressaient aux enfants d'âge scolaire. Fixé au départ à 50.000 francs

²⁴ *Rapport annuel de l'Œuvre Nationale de l'Enfance*, Bruxelles, Lebègue & Cie, 1921, pp. 6-8.

²⁵ *Ibidem*, p. 8.

²⁶ On désignait par là les enfants mal nourris ou pesant moins de 2.500g à la naissance.

²⁷ Chambre des Représentants, *Projet de loi instituant l'Œuvre Nationale de l'Enfance*, séance du 12 février 1919, n° 64, 1919, p. 25.

mensuels, le budget du Comité national pour l'alimentation de l'enfance allait rapidement être revu, afin de faire face à l'extension considérable de ses activités : il atteindra 4.000.000 de francs par mois.²⁸

S'ensuivit la « fondation de Consultations de nourrissons dans toutes les localités où l'on rencontra les concours nécessaires pour réaliser ces œuvres (...). En annexe à ces Consultations, était organisée une distribution d'aliments pour l'enfance du premier âge et notamment de lait dans des organismes dénommés 'Gouttes de lait' ». Le « concours nécessaire » ce sont les médecins²⁹ qui peuvent assurer la Consultation, dont la mission était d'abord et avant tout d'encourager l'allaitement maternel et, ensuite, de suivre l'évolution pondérale des nourrissons, de diffuser les nouvelles notions de puériculture aux mères, etc., ce sont aussi les bénévoles, les « Dames du Comité » et les diverses œuvres de bienfaisance qui étaient amenées à trouver des locaux, les organiser en vue des Consultations, assurer la distribution de lait aux tout-petits ou préparer et distribuer les repas ou suppléments alimentaires aux enfants sevrés, gérer les cantines maternelles destinées en priorité aux mères allaitantes, etc. À Bruxelles et dans l'agglomération bruxelloise, les « Petites Abeilles »³⁰ ont pris une part très active à la collecte de fonds et de vivres et à l'organisation de cantines pour enfants de moins de 3 ans. Ces cantines sont placées sous la surveillance d'un médecin qui pèse et examine les enfants et donne des conseils quant à leur alimentation. Les Petites Abeilles seront plus tard chargées d'organiser des cantines maternelles destinées aux futures mères et aux mères nourrices.

5. Les résultats ... et l'après-guerre

En 1915, on comptait 231 Consultations de Nourrissons, en 1918, il y en avait 922, actives dans 768 communes. Afin d'encourager les familles à fréquenter ces œuvres, l'« octroi de n'importe quel secours, par le Comité national ou par des organismes patronnés par lui, fut subordonné à la

²⁸ RENCY G., *La Belgique et la guerre. Tome I. La vie matérielle de la Belgique durant la Guerre mondiale*, Bruxelles, H. Bertels, 1922, pp. 252-267.

²⁹ La toute première livraison de la *Revue mensuelle* de l'Œuvre Nationale de l'Enfance (octobre 1919, n°1, p. 18) signale que : « plus de douze cent médecins apportèrent leur collaboration désintéressée et dévouée aux Consultations de Nourrissons, cantines maternelles, cantines d'enfants débiles, œuvres de repas scolaires et colonies ».

³⁰ Les Petites Abeilles sont une œuvre créée en 1909 par quelques jeunes filles de la bourgeoisie bruxelloise et dont le but était de vêtir les petits nécessiteux. À la veille de la guerre, elles comptaient quelque 4.000 membres et s'étant rapidement rendu compte que nourrir les enfants était plus important que les vêtir, elles ouvrent dès le 8 août 1914 quatre cantines pour enfants en-dessous de trois ans, action qui va rapidement se multiplier (G. Rency, 1922, *op.cit*).

fréquentation régulière des Consultations de nourrissons, chaque fois qu'il y avait, dans la famille aidée, des enfants en bas âge »³¹. L'état de guerre et les carences alimentaires justifiaient l'emploi de méthodes autoritaires, mais, entre-temps, un premier résultat fut acquis : les mères, et surtout les plus nécessiteuses d'entre elles, prirent contact, à l'occasion de la guerre, avec les méthodes de la « puériculture moderne ».

L'allaitement maternel des mères fréquentant les Consultations a atteint 83 %³² et la mortalité infantile plutôt que d'augmenter a probablement diminué. La tendance à la baisse se poursuivra de façon décisive dès l'immédiat après-guerre, et la création officielle de l'Œuvre nationale de l'enfance, le 5 septembre 1919, va permettre la poursuite de l'action nationale de protection maternelle et infantile engagée en 1915.

³¹ VELGE H., *L'activité de l'Œuvre Nationale de l'Enfance pendant vingt-cinq ans (1915-1940)*, Bruxelles, s.d., p.13.

³² Dr VAN CAUWENBERGHE, dans *Revue Mensuelle de l'Œuvre Nationale de l'Enfance*, n°1, 1919, p. 24.

Figure 1 : Taux bruts de natalité et de mortalité
Belgique 1900-1930

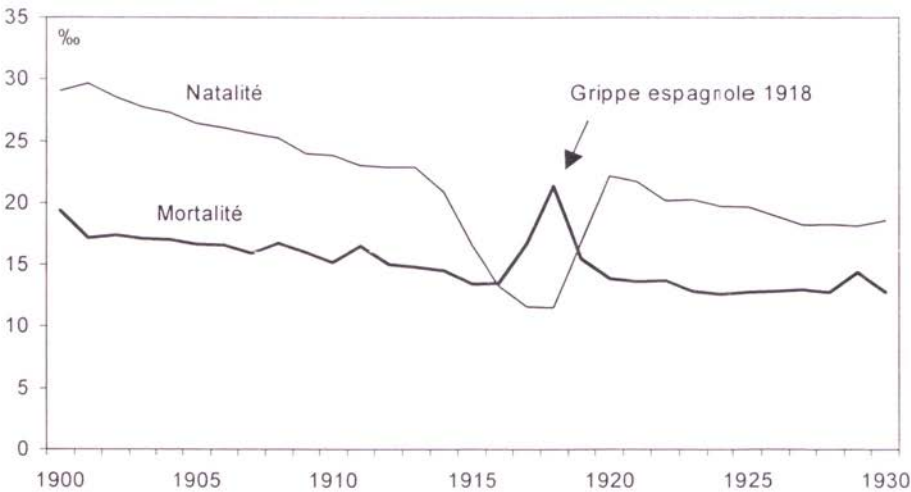
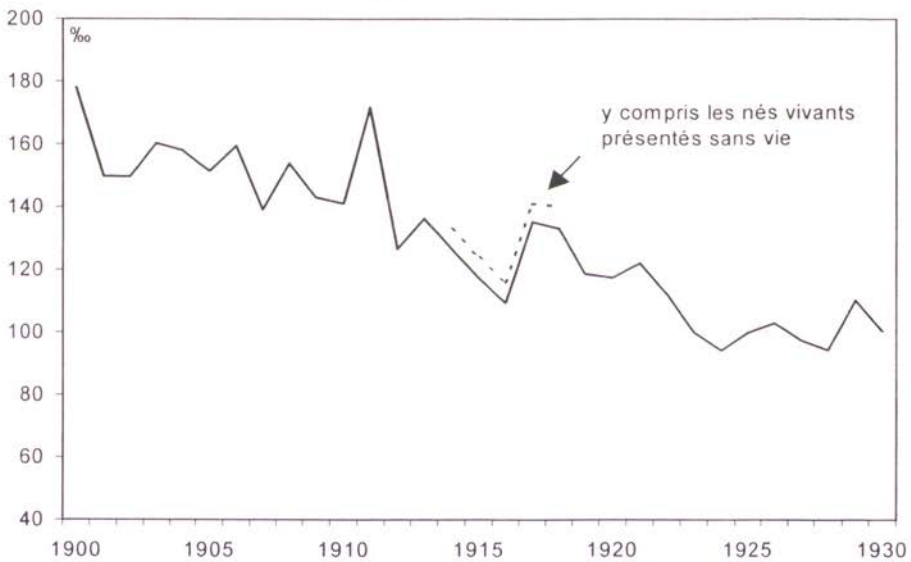


Figure 2. Mortalité infantile pour 1000 nés vivants
Belgique 1900-1930



Une grande bataille : sauver l'enfance

Catherine JACQUES et Valérie PIETTE

L'intérêt pour les enfants dans la guerre est relativement récent. À l'étranger, il a produit quelques ouvrages pionniers mais sans équivalence en Belgique¹. Lorsque l'enfance est évoquée, c'est le plus souvent pour glorifier ceux et celles qui se sont dévoués dans les multiples œuvres d'assistance. La Belgique martyre s'émeut devant son 'enfance martyre' mais s'enorgueillit surtout du tissu associatif mis en place pour la sauvegarder. Les résultats sanitaires réellement étonnants – la mortalité au 1^{er} âge a baissé pendant la guerre – sont autant de motifs de fierté placés sur l'autel du patriotisme. En 1919, la création de l'*Office national de l'Enfance* (ONE) contribue à focaliser l'attention sur l'encadrement plutôt que sur les enfants eux-mêmes.

En gros, l'historiographie retient surtout que la guerre a été un moment décisif dans l'élaboration politique de la protection de l'enfance et se penche moins sur le vécu des enfants. Les témoignages d'époque sont rares² ; quelques récits de fiction viennent à la rescousse³. De même les séquelles psychologiques de la guerre sur les enfants sont peu étudiées alors qu'elles ont retenu l'attention rapidement : dès 1920 l'Union internationale de Secours aux Enfants entreprend de "soulager les misères sans nombre, physiques et morales des enfants des régions dévastées et des pays soumis au blocus"⁴. Les enquêtes se multiplient pour évaluer les conséquences physiques et psychiques du conflit⁵ dans une génération affectée par la guerre – du nourrisson jusqu'à l'adolescent.

Cet article vise à dégager les grandes lignes d'intervention en faveur des enfants, les ruptures et les continuités avec la situation d'avant-guerre.

¹ Signalons toutefois : *Kinderen in de Eerste Wereldoorlog*, Tielt, 2000 et SCHEPENS L., *Retrospectif 14/18. Een oorlog in Vlaanderen*, Tielt, 1984.

² Mis à part une conférence très documentée et publiée, de Juliette Carton de Wiart, à Paris au début 1918 : CARTON DE WIART H. (M^{me}), "L'enfant belge et la Guerre", dans *Les Cahiers Belges*, t. 25, 1918, pp. 9-39.

³ Comme le récit (autobiographique) de LINZE G., *Les enfants bombardés*, Lecture de Madeleine Frédéric, espace Nord, Labor, 2002 (1^{ère} éd. 1925) ; ou HARRY G., *Les enfants belges à la guerre*, Paris, 1916 (mettant en scène des adolescents qui cherchent à rejoindre le front).

⁴ "La guerre et les enfants", dans *Le Service Social*, mai-juin 1932, p. 62.

⁵ Voir notamment *La Guerre et les Enfants*, documents présentés aux Délégués à la Conférence pour la Réduction et la Limitation des Armements, Genève, 1932.

L'approche par les œuvres⁶ sert moins à les identifier qu'à mettre au jour les besoins des enfants, et partant leur situation matérielle et morale, qui devra être approfondie par ailleurs.

1. Avant la guerre : une sollicitude sélective

Avant la guerre, une seule loi (loi Pouillet, mai 1914, sur l'obligation scolaire) concerne tous les enfants, sans distinction de sexe, de condition ou de statut. La sollicitude des pouvoirs publics à l'égard de l'enfance s'est longtemps heurtée au sacro-saint principe de la puissance paternelle et de la non-intervention de l'État dans la sphère privée. Cependant, à la fin du XIX^e siècle, un changement s'amorce sous l'influence de juristes. Regroupés au sein de la Commission royale des Patronages, les promoteurs sont des hommes⁷ mais une femme joue un rôle majeur – Juliette Carton de Wiart⁸. Ce courant débouche sur la loi de protection de l'enfance du 15 mai 1912 et sur l'Office de Protection de l'Enfance au sein du ministère de la Justice (2 octobre 1912).

Parallèlement le nourrisson est au centre d'une médicalisation croissante de la maternité et des débuts de la puériculture⁹. Cet intérêt médical s'était concrétisé en 1904 par la *Ligue Nationale belge pour la Protection de l'Enfance du Premier Age*, qui entend clairement veiller à "créer des citoyens valides pour sauvegarder les intérêts de la nation"¹⁰. Des consultations de nourrissons sont créées, avec l'aide des pouvoirs publics dans certaines conditions. Mais au total, l'organisation demeura embryonnaire : une cinquantaine de crèches situées essentiellement dans les grandes agglomérations, quelques colonies scolaires et soupes scolaires dans les

⁶ Cet article se base en partie sur une étude des œuvres d'assistance à l'enfance à Bruxelles entreprise avec des étudiants de 1^{ère} candidature en histoire en 2001-2002, que nous remercions très vivement.

⁷ Henri Carton de Wiart, Jules Le Jeune, Adolphe Prins, notamment. Sur ce courant : voir les travaux de Sylvette Dupont-Bouchat.

⁸ GUBIN E., "Juliette Verhaegen. Une vie au service de l'enfance", dans *Pierre-Théodore Verhaegen. L'homme, sa vie, sa légende. Bicentenaire d'une naissance*, ULB, Bruxelles, 1996, pp. 217-226.

⁹ DEBUISSON M. et BUEKENS P., "Guerres mondiales et prévention maternelle et infantile : le cas de la Belgique", dans MASUY-STROOBANT G., GOURBIN C. et BUEKENS P. (dir.), *Santé et mortalité des enfants en Europe*. Chaire Quetelet 1994, Academia Bruylant, L'Harmattan, 1996, pp. 269-297 ; DEBUISSON M., "The decline of infant mortality in the Belgian districts at the turn of the 20th century", dans *Revue belge d'histoire contemporaine*, XXXI, 2001, 3-4, pp. 497-527.

¹⁰ *Bulletin de la Ligue Nationale belge pour la protection du Premier Age*, 1904, 1, p. 8. Statuts dans *Idem*, 1904, 1, pp. 56-60.

grandes villes. La protection morale de l'enfance était nettement mieux développée que sa protection sanitaire¹¹.

La guerre interfère brutalement dans ce premier processus et abolit d'un seul coup toutes les résistances. En même temps elle fait naître des besoins tels qu'ils exigent impérieusement une mise en œuvre systématique.

2. Les problèmes nés de la guerre

Quelques initiatives personnelles et ponctuelles naissent dès le début du conflit¹². Ce n'est pas la dégradation des conditions matérielles qui entraîne l'intervention du *Comité National de Secours et d'Alimentation* (CNSA) mais bien les efforts des juristes pour préserver le patronage de l'enfance moralement abandonnée mis en place avant-guerre. Ils redoutent notamment que les centres d'hébergement pour "enfants du juge" ne soient désorganisés. Lors de la réunion de la Commission Royale des Patronages (26 janvier 1915)¹³, quelques voix s'élèvent bien pour souligner l'urgence – vitale – des besoins alimentaires, mais elles restent minoritaires. Le 20 février 1915, une section "Aide et Protection aux Œuvres de l'Enfance" est créée au sein du CNSA ; elle est placée de manière significative sous la présidence d'Adolphe Prins pour "venir en aide aux administrations publiques et aux institutions qui étendent leur action [...] à tous les enfants qui ont besoin d'une aide matérielle et morale".

Aussitôt toutes les Gouttes de lait, les crèches, les consultations de nourrissons, les soupes, les colonies scolaires... se tournent vers la nouvelle section. Fondée pour parer aux besoins "moraux" des enfants, la section est rapidement submergée par les problèmes alimentaires sur lesquels se greffe bientôt un état sanitaire jugé inquiétant. L'instruction obligatoire, appliquée en Belgique occupée à partir de 1915, permet en effet de centraliser les observations sur les enfants des écoles. Or les inspections médicales scolaires soulignent les effets rapides de la malnutrition et de la pauvreté qui entravent le développement de l'enfant et risquent d'en faire un adulte chétif, souffreteux, qui sera une charge pour la société d'après-guerre¹⁴. Les actions se multiplient, mais de manière inégale. La section du CNSA, après de nombreuses hésitations (la dépense est considérable) met sur pied un système généralisé de repas scolaires.

¹¹ VELGE H., *L'activité de l'Œuvre nationale de l'Enfance pendant 25 ans, 1915-1940*, Bruxelles, s.d., p. 11.

¹² CARTON DE WIART H. (Mme), "L'enfant belge et la Guerre...", p. 13.

¹³ *Documents parlementaires*, Chambre des Représentants, session 1918-1919, n° 64, (p. 18).

¹⁴ HENRY A., *op. cit.*, p. 258.

Très vite aussi, l'attention est décuplée par la baisse significative de la natalité. Sensible depuis la fin du XIX^e siècle, ce déclin avait déjà suscité de fortes réactions avant la guerre, d'abord des autorités ecclésiastiques¹⁵ puis d'associations fondées pour lutter contre la "régulation" des naissances¹⁶.

La guerre accentue drastiquement cette chute de la natalité. Si l'on prend pour indice 100 le nombre de naissances en 1901, en 1915 il tombe à 62, en 1917 et 1918 à 43¹⁷. Plus que jamais il importe de sauver toutes les vies : plus seulement celles des nourrissons mais de tous les enfants. Il faut aussi les préserver du rachitisme afin de maintenir une "race" forte pour la reconstruction d'après-guerre. L'urgence remet en piste les médecins aux côtés des juristes : dès juillet 1916, une sous-section spécifique (Alimentation de l'Enfance) gère les problèmes alimentaires, tandis que celle de la Protection de l'Enfance se limite aux orphelinats, sociétés protectrices d'enfants martyrs et comités de patronage des enfants moralement abandonnés.

Le nombre d'œuvres explose : elles quadrillent tout le pays occupé. Les consultations de nourrissons passent de 231 en 1915 à 922 en 1918 ; les cantines maternelles de 68 à 368, les cantines pour enfants débiles de 12 à 515. L'intervention financière suit la même progression : un million, 2 millions, 4 millions de francs sont bientôt prévus pour secourir l'enfance et le CNSA est encore contraint de créer de nouvelles œuvres.

Dans le même temps, le CNSA est confronté à un autre drame : la hausse considérable du nombre d'orphelins. Durant tout le XIX^e siècle, les orphelins à charge des pouvoirs publics ont constitué une catégorie d'enfants déconsidérés, que l'on estimait redevables à la société¹⁸. Dès le début de la guerre, le courant s'inverse : les sympathies vont spontanément vers les enfants de soldats et de civils décédés. Un nombre impressionnant d'œuvres privées naissent en leur faveur. L'orphelin de guerre devient "l'enfant" parmi les enfants ; "la Nation doit s'acquitter à leur égard d'une dette sacrée"¹⁹. L'orphelin de guerre est devenu le double symbole de la barbarie allemande et du patriotisme paternel. Devant la débauche d'œuvres privées,

¹⁵ STENGERS J., "Les pratiques anticonceptionnelles dans le mariage aux XIX^e et XX^e s. Problèmes humains et attitudes religieuses", dans *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, XLIX, 1971, 2 et 4. (p. 1162, 1173).

¹⁶ En 1911 est fondée la Ligue nationale contre l'infécondité intentionnelle, rebaptisée après la guerre Ligue nationale contre la Dépopulation.

¹⁷ *Recensement général de la population au 31 décembre 1920*, t. II, Bruxelles, 1925, p. 444-508.

¹⁸ Voir BURNIAT P., *Orphelins et orphelinats à Bruxelles au 19^{ème} siècle*, mémoire de licence en histoire, ULB, année académique 2002-2003.

¹⁹ *Documents parlementaires*, Chambre des Représentants, session 1918-1919, n° 64, (p. 33).

mais aussi l'accroissement des besoins, le CNSA fonde l'*Œuvre nationale des Orphelins de guerre* (mars 1915). Si une distinction persiste durant la guerre entre les orphelins de soldats ou de civils, la loi du 19 juin 1919 la supprime et officialise la mission de l'Œuvre des Orphelins de la Guerre pour tous.

En quelques mois, la Section initiale du CNSA s'est donc scindée en trois sous-sections spécifiques qui témoignent clairement des problèmes qui se posent à l'enfance en temps de guerre. En 1918, ces trois sous-sections se sont occupées d'environ 1.200.000 enfants belges, auxquels s'ajoutent près de 12.000 enfants français des départements du Nord. Juliette Carton de Wiart évalue à 20.000 le nombre de personnes qui se sont consacrées à la protection de l'enfance²⁰. Parmi elles, les femmes occupent la part la plus importante : consultations de nourrissons, préparation quotidienne des repas scolaires, collectes de vêtements ou de nourriture²¹.

Au fil de la guerre, la sollicitude s'étend à tous les enfants, sans distinction d'âge ou de classe sociale. La guerre entraîne donc la généralisation rapide d'initiatives qui, auparavant, ne répondaient qu'à des situations particulières. L'assistance dépasse même bientôt la simple protection pour aborder résolument la voie de la prévention, une voie tout à fait neuve pour l'époque, qui provoque l'admiration de Charlotte Kellog, seule femme américaine déléguée du CRB²².

L'étude des œuvres bruxelloises confirme cette brusque extension. La philanthropie a rapidement envahi tous les domaines de la vie quotidienne : au 1^{er} mars 1916, par exemple, plus de 160 associations charitables couvrent le territoire bruxellois. Beaucoup d'œuvres sont intégrées au CNSA mais d'autres demeurent résolument autonomes et vivent de dons privés et de collectes. Certaines de ces œuvres bruxelloises connaissent un développement considérable et deviennent de véritables institutions 'nationales' – comme les Petites Abeilles²³, ou l'Aide au Village²⁴, soutenue par le Canadian Fund, qui se préoccupe de nourrir et de vêtir les enfants des campagnes – plus délaissés que ceux des villes. Ces deux œuvres poursuivront d'ailleurs leurs activités après-guerre. Plus de 10% de l'ensemble des œuvres bruxelloises sont exclusivement destinées aux enfants (auxquelles il faut ajouter bien

²⁰ CARTON DE WIART H. (Mme), "L'enfant belge et la Guerre ...", p. 20.

²¹ *Idem*, p. 21.

²² KELLOG Ch., *Women of Belgium. Turning Tragedy to Triumph*, New York-London, 1917, p. 111.

²³ VAES-DUPRET H. (Mme), *Les œuvres de guerre en Belgique occupée*, extrait du Touring Club de Belgique, Bruxelles, 1920, p. 11.

²⁴ *L'Aide au Village. Œuvre des petits villageois*, Bruxelles 1916-17 ; *Rapport de L'Aide au Village. Œuvre des petits villageois, 1914-15* ; *Rapport de l'Aide au Village. Œuvre des petits villageois, depuis sa fondation en 1914 jusqu'au 1^{er} janvier 1921*, slnd.

évidemment celles qui aident la famille dans sa globalité). Elles rivalisent en nombre avec les œuvres pour les soldats. Le soldat et l'enfant : deux symboles du présent et de l'avenir, à aider prioritairement.

Il faut aussi souligner l'aspect particulier lié à la prévention. Celle-ci s'avère indispensable au regard des examens médicaux scolaires qui font craindre le rachitisme et une recrudescence de la tuberculose. Des cures de grand air sont organisées à grande échelle. Une fois encore, si le principe n'est pas neuf²⁵, la guerre oblige à mettre en place un système généralisé là où il n'y avait que des initiatives sporadiques, ponctuelles, pendant les vacances scolaires. Le CNSA fonde un réseau pour restaurer les enfants affaiblis par les privations. Tout (hôtels, villas particulières, châteaux) fut réquisitionné pour organiser un réseau préventif de cures, destinées à restaurer en quelques semaines la santé d'enfants de 3 à 17 ans. Regroupés par région, les enfants sont dirigés par chemin de fer ou vicinal vers la colonie. Pesés, lavés et habillés dès leur arrivée, ils y bénéficient de cinq repas par jour et d'une surveillance alimentaire stricte. Le séjour dure, en moyenne, six semaines. Les colonies du CNSA hébergeront 5.382 enfants (dont 2.407 garçons et 2.975 filles)²⁶. Mais elles sont aussi largement concurrencées par les colonies de Hollande, créées et dirigées par *La Santé à l'Enfance*, une association privée qui resta jalousement autonome.

La Santé à l'Enfance est fondée le 14 juillet 1916 avec l'aide conjointe de Brand Whitlock, ministre des USA, du marquis de Villalobar, ministre d'Espagne et de Van Vollenhoven, ministre des Pays-Bas, grâce à l'entregent de la comtesse d'Oultremont²⁷. Grâce à ses relations, elle obtient l'autorisation du gouverneur-général von Bissing d'envoyer chaque mois 200 enfants débiles aux Pays-Bas en cures de santé²⁸. L'Œuvre se dote tout de suite d'une double direction : un comité belge (présidé par Mme Léon Vandenperre et sous la présidence d'honneur de Van Vollenhoven et de la comtesse d'Oultremont), qui " trie " les enfants à envoyer en Hollande et un comité hollandais à La Haye, qui les place dans les colonies et qui exerce la

²⁵ Voir notamment : GILSON M., " L'œuvre des colonies scolaires de Schaerbeek ", dans *Le Service Social*, janvier 1927, p. 14. Celles de Schaerbeek datent de 1891. De 1891 à 1913, 2.369 enfants des écoles communales de Schaerbeek ont été envoyés en colonies de vacances à Virton.

²⁶ *Documents parlementaires*, Chambre des Représentants, session 1918-1919, n° 64, (p. 32).

²⁷ Épouse de John d'Oultremont, l'ancien Grand maréchal de la Cour sous Léopold II, la comtesse d'Oultremont fera jouer ses relations pendant toute la guerre en faveur des enfants débiles. À Bruxelles elle fréquente régulièrement les milieux diplomatiques et financiers. Le comité belge se divise lui-même en sous-comités régionaux, relativement autonomes et très largement animés par des femmes de la noblesse.

²⁸ SORGELOOS C. et VEIRMAN, " La guerre du silence ou le Journal de la comtesse d'Oultremont 1914-18 ", dans *Revue belge d'histoire militaire*, XXIX, 2, 1991, pp. 123 et sv.

surveillance. Neuf colonies sont ainsi érigées²⁹. La comtesse d'Oultremont accompagne elle-même 7.087 enfants, d'août 1916 à mars 1918. Elle n'est pas la seule à faire les voyages, encadrés chaque fois par des infirmières allemandes : on estime à plus de 10.000 le nombre d'enfants envoyés en Hollande pour des séjours de six semaines à deux ans. Plus de 800 enfants, orphelins ou particulièrement affaiblis, furent en effet admis à rester en Hollande jusqu'à la fin de la guerre³⁰. Mais les tensions seront fortes avec le CNSA car la comtesse d'Oultremont le suspecte de vouloir lui "mettre la main dessus" : la concurrence pour les subsides – notamment américains – rend la situation conflictuelle. L'Œuvre de la *Santé à l'Enfance* poursuivra sa tâche après la guerre grâce au soutien financier de l'Albert Fund.

3. En Belgique libre : une situation chaotique

Mais qu'en est-il des enfants des territoires libres ? Les priorités ne sont évidemment pas les mêmes qu'en territoire occupé. Ce sont les blessés et les morts qui retiennent avant tout l'attention des observateurs, ensuite la disette, les pénuries alimentaires, l'état sanitaire, les destructions.

De plus, l'obligation scolaire, qui a permis un contrôle assez systématique des enfants en zone occupée, se révèle beaucoup plus difficile à appliquer en zone libre. De nombreuses écoles sont détruites ou réquisitionnées par l'armée³¹. Enrôlés comme brancardiers, les instituteurs se font rares ; des classes sont fusionnées. À proximité du front, les leçons sont régulièrement interrompues par les bombardements ou les évacuations forcées³². Beaucoup d'enfants sont abandonnés à leur sort et vagabondent autour des tranchées. D'autres ont perdu leurs parents dans les bombardements ou dans le chaos de l'exode ; ils se retrouvent entre les lignes de front, vivant de mendicité, de rapines et de petits commerces : ils ramassent des douilles, les revendent pour le cuivre, proposent aux soldats des cigarettes, du thé ou encore du café³³. À Elverdinghe, un village "tout proche des tranchées, ... les enfants vivent errants"³⁴. Bientôt des mesures énergiques sont prises pour organiser la vie des enfants restés en Belgique

²⁹ À Flessingue, Egmont-aan-Zee, Eindhoven, Bergen-op-Zoom, Middelbourg, Utrecht, à Breda, à Katwyck et à Lahren.

³⁰ RENCY G., *La Belgique et la guerre*, t. 1, La vie matérielle de la Belgique durant la guerre mondiale, Bruxelles, Bertels, 1922, pp. 266-267.

³¹ NAERT U., *Hoogstade 1914-1918*, s.l., 1983.

³² SCHEPENS L., *Retrospectief 14-18. Een oorlog in Vlaanderen*, Tielt, 1984, pp. 84-85.

³³ *Idem*, p. 85-87.

³⁴ Comtesse Van den Steen de Jehay, *L'Autre Guerre*, manuscrit, archives privées, (p. 106).

libre en les scolarisant sur place, ou pour les éloigner des lieux des combats en les plaçant en France ou en Suisse.

3.1. Organiser la vie des enfants sur place : les écoles de la Reine

S'il paraît plus sûr, à première vue, d'éloigner les enfants des zones de combat, certains parents refusent de les envoyer à l'étranger³⁵. Il faut donc organiser leur scolarisation sur place. Les efforts se portent, pêle-mêle, sur les orphelins, les enfants abandonnés ou les enfants pauvres, confondus dans la même précarité. Ainsi quand la reine ouvre une petite école proche de la villa royale de La Panne, " trente enfants orphelins ou appartenant à des familles ruinées par la guerre ont été réunis " ³⁶. Diverses écoles se réorganisent, tant bien que mal. À Poperinghe l'école primaire accueille 320 élèves des deux sexes à partir du 19 juin 1915, placés sous la direction des Sœurs bénédictines³⁷. Ailleurs, des baraquements sont construits à la hâte : à Elverdinghe, une maison en planches est bâtie en trois jours. Ces " écoles de la Reine " sont soumises à l'inspection du ministère des Sciences et des Arts et adoptées par le gouvernement³⁸. La plus importante, celle de Vichem, est fondée avec l'aide personnelle de la reine Elisabeth³⁹ et confiée à la congrégation des Dominicaines portugaises. L'école " se transforma promptement en un vaste complexe groupant autour de l'école plusieurs pavillons, deux sections distinctes se répartissant les élèves : l'école Marie-José pour les petits (moins de 3 ans), l'école Charles-Théodore pour les grands (jusqu'à 14 ans) " ⁴⁰. Elle fonctionna aussi comme une école professionnelle veillant à l'apprentissage des métiers manuels⁴¹. D'autres écoles – y compris des initiatives plus tardives en France ou même des orphelinats – sont communément appelés " écoles de la reine ", pour peu qu'elles reçoivent l'aide morale et la visite de la souveraine.

Des écoles pour enfants belges sont également ouvertes dans les zones sous contrôle français ou britannique. À Caestre (Nord de la France, juin 1915), elle regroupe une centaine d'enfants. Sans abri après le bombardement de l'école en 1918, ils sont ballottés d'un refuge à l'autre⁴².

³⁵ DUMONT G.-H., *Elisabeth de Belgique*, p. 135

³⁶ WILMET L., *Elisabeth, Reine des Belges*, p. 142.

³⁷ van den STEEN DE JEHAY M., *L'autre Guerre*, p. 105.

³⁸ *Idem*, p. 106.

³⁹ NEURAY F., " En Flandre libre. Les écoles de la Reine des Belges ", *L'Illustration*, n° 3890, 1917, pp. 299-300.

⁴⁰ DUMONT G.-H., *op. cit.*, p. 136.

⁴¹ DE GROOTE H., *Domaines de Reine*, 1924, p. 27.

⁴² van den STEEN DE JEHAY M., *L'autre guerre*, pp. 107-108.

Même chose à Bailleul, en zone britannique : “...mars 1918, sous un effroyable bombardement et dans l’affolement général, c’est [la destruction de l’école] la fuite des sœurs et la dispersion des enfants”⁴³.

Quelques établissements privés voient aussi le jour grâce à l’initiative et le dévouement de particuliers, à Furnes Miss Innes-Taylors, représentante du Belgian Soldiers Fund canadien, réunit 300 enfants avec l’aide de Pauline van Hee⁴⁴.

3. 2. Placer les enfants à l’étranger

Il semble évidemment plus efficace d’évacuer les enfants vers la France ou vers la Suisse. Très vite, une véritable structure se met en place.

Miss Fyffe, une étonnante Écossaise, débarque à Calais au début de la guerre. Elle travaille surtout dans la zone belge et dans la zone française. Soutenue par le Belgian Front Relief Fund qu’elle a fondé dès octobre 1914,⁴⁵ elle est l’une des premières à s’occuper des enfants⁴⁶. Avec l’aide de la Croix-Rouge anglaise puis belge, Miss Fyffe organisera 14 convois d’enfants vers la Suisse, évacuant ainsi des zones de combat 753 enfants entre 1915 et 1916. Devant l’urgence de la situation, la Reine Elisabeth (alertée par Miss Fyffe), intervient également en mai 1915. Entre-temps, dès novembre 1914, le placement d’enfants belges en Suisse a fait naître une première structuration et la création du Comité central suisse d’aide aux réfugiés belges, présidé par M^{me} Widmer-Curtat⁴⁷. Les premiers convois d’enfants belges arrivent à Lausanne à la fin de 1914. Plusieurs milliers seront ainsi évacués⁴⁸ et placés en Suisse romande (très peu en Suisse alémanique). Lavés, désinfectés, vaccinés, habillés, les enfants sont accueillis dans des familles ou des colonies scolaires, par l’intermédiaire de Comités régionaux du Comité central suisse de Secours aux Réfugiés. Hébergés dans les familles, les enfants fréquentent les écoles locales et sont scolarisés en français (plus rarement en allemand). Dans les colonies scolaires, les cours sont essentiellement donnés en flamand. Garçons et filles sont séparés.

⁴³ van den STEEN DE JEHAY M., *L’autre guerre*, p. 106.

⁴⁴ SCHEPENS L., *op. cit.*, p. 87.

⁴⁵ Alimenté durant toute la guerre par des donations anglaises et écossaises.

⁴⁶ À son propos : Archives des Palais royaux (APR, Bruxelles), Secrétariat de la reine Elisabeth, dossiers 763 à 767.

⁴⁷ Voir notamment DUFLOU L., “Belgische kinderen in Zwitserland gedurende de periode 1915-1919”, dans *Iepers Kwartier*, mai 1983, pp. 1-27.

⁴⁸ Quelques convois arrivèrent exceptionnellement de la région liégeoise en août 1917, avec autorisation de l’autorité allemande (APR, Secrétariat de la Reine, 764, 84).

À mesure que le conflit s'enlise, les moyens financiers stagnent et une certaine lassitude s'installe. L'aide internationale prend pourtant le relais: la Croix-Rouge américaine et la Fondation Rockefeller apportent une aide considérable. Mais la Suisse rechigne de plus en plus devant l'“afflux” d'enfants: elle craint que leur présence ne mette en péril ses propres ressources alimentaires. En août 1917, le gouvernement suisse fait savoir qu'il ne désire plus recevoir d'enfants supplémentaires. Même plus, il hésite à poursuivre leur hébergement⁴⁹, ce qui pousse le gouvernement belge à envoyer une mission officielle, conduite par Charles Graux (en même temps que des délégués de la Croix-Rouge américaine) du 20 au 24 août 1917. Le rapport décide le gouvernement belge du Havre à rapatrier les enfants de Suisse en France où il entreprend de créer des écoles, avec l'aide du gouvernement français et de la Croix-Rouge américaine. En avril 1918, six écoles fonctionnent, 1.250 enfants ont été rapatriés⁵⁰.

L'évacuation d'enfants belges vers la France n'est pas une démarche neuve; elle avait débuté en mai 1915. Près de 6.000 enfants sont ainsi “évacués”, en région parisienne ou en Normandie près de Rouen⁵¹. Regroupés dans des centres d'accueil provisoires, à La Panne ou à Hazebrouck, ils sont convoyés par des dames bénévoles⁵². Ils arrivent le plus souvent dans les colonies, confiées à des religieuses et des infirmières, dans un état lamentable: “rongés par la vermine [...], atteints de gale [présentant] une insuffisance assez générale du système musculaire... Chez certaines fillettes, un état d'anémie assez accentué... Beaucoup d'entre eux sont porteurs de ganglions cervicaux tuberculeux ou autres”⁵³. Dans les colonies pour garçons, des soldats instituteurs enseignent “aux mioches la discipline”⁵⁴... et le programme officiel. Les fillettes hébergées sont rapidement mise à contribution: dès l'âge de 10 ou 12 ans, on leur confie le soin des tout-petits. On leur enseigne aussi l'économie domestique: tenir une maison, la laiterie, la cuisine et ... l'art de la dentelle! Si la guerre réaffirme souvent les rôles sexués traditionnels, il en va de même pour les plus jeunes qui sont systématiquement orientés vers des formations “masculines” ou “féminines”.

Le monde entier s'apitoie sur le sort de “ces enfants de l'Yser”, une sollicitude qui se traduit pas des convois de vêtements et de jouets venant “de

⁴⁹ APR, Secrétariat de la Reine, dossier 762, pièce 32.

⁵⁰ APR, secrétariat de la Reine, dossier 765.

⁵¹ SCHEPENS L., *Retrospectief 14/18...*, p. 87.

⁵² Cf. le Journal de Thérèse et Estelle BIESWAL (manuscrit conservé au Musée de l'Armée, Bruxelles).

⁵³ Lettre datant du 16 décembre 1917, APR, dossier 764.

⁵⁴ CARTON DE WIART H. (Mme), “L'enfant belge et la Guerre...”, p. 35.

France, d'Angleterre, du Canada, d'Australie, de Nouvelle-Zélande, du Transvaal, de l'Argentine, du Brésil"⁵⁵. Mais la vie en communauté n'est pas toujours facile ; le mal du pays décuple souvent les petites difficultés quotidiennes. Quand des enfants s'enfuient, on les retrouve le plus souvent chez leurs parents.

Des efforts sont également entrepris pour les tout-petits, mais moins nombreux, non centralisés, et limités à des initiatives privées. Ainsi des Consultations pour nourrissons et Gouttes de lait sont organisées dans une dizaine de villages des régions dévastées à partir d'avril 1915 par le Friends Ambulance Unit (Quakers) : 481 enfants participèrent à ces distributions qui ont duré 18 mois⁵⁶. Deux orphelinats pour garçons (Wizernes) et pour filles (Wisques) sont également fonctionnels, grâce à de "de généreux donateurs français"⁵⁷. Comme ceux-ci ne peuvent accueillir les nouveaux-nés, une crèche est créée, attenante à l'hôpital de Poperinghe. On y héberge surtout des bébés nés à l'hôpital et abandonnés par leur mère, ou des petits orphelins retrouvés après les bombardements⁵⁸. La crèche hébergea ainsi 48 enfants, illégitimes pour la plupart⁵⁹. À la maternité de Poperinghe (on l'on enregistre 102 naissances), la plupart des enfants sont illégitimes et conçus avec des soldats alliés. Leur cantonnement dans la région fut, si l'on en croit le comtesse van den Steen, le signe d'un "dévergondage général"⁶⁰. Beaucoup de ces enfants illégitimes, mis en nourrice, moururent rapidement.

4. Conclusions

En provoquant une situation de carence généralisée, la guerre a permis l'essor rapide des œuvres en faveur de l'enfance. Toutes les résistances, opposées jusque-là à l'intervention des pouvoirs publics dans le domaine familial, cèdent brutalement sous le coup de la nécessité.

La protection englobe désormais TOUS les enfants, abandonnés, perdus, nécessiteux, débiles, orphelins.... alors que précédemment, seules quelques catégories particulières d'enfants avaient retenu l'attention. Les courants préexistants, juristes et médecins, se fondent rapidement au sein du CNSA et préfigurent la politique de protection de l'enfance et de la maternité, poursuivie après la guerre.

⁵⁵ *Ibidem*.

⁵⁶ van den STEEN DE JEHAY M., *L'Autre Guerre*, p. 104.

⁵⁷ *Idem*, p. 107.

⁵⁸ *Ibidem*.

⁵⁹ *Idem*, p. 32.

⁶⁰ *Idem*, p. 31.

L'extension de cette sollicitude n'est pas seulement quantitative, elle est aussi qualitative. On passe ainsi rapidement de la protection généralisée à la prévention généralisée, en raison du faible taux de natalité et de la nécessité de préserver les générations futures. L'alimentation des enfants est au centre de toutes les préoccupations – une alimentation “rationnelle”, scientifique, soupesée, selon des gradations en fonction des âges. Une véritable “politique du bon lait” s'amorce, elle trouvera son point d'orgue après-guerre avec la création de l'Office du Lait et ses dérivés.

Cette situation exceptionnelle se greffe sur de premiers essais, préexistants à la guerre mais ponctuels et localisés le plus souvent dans les grandes villes. Le conflit leur apporte une légitimité nouvelle et un statut, l'exemple le plus spectaculaire étant celui des orphelins de guerre.

Ces besoins nés de la guerre – et surtout leur généralisation à toutes les classes de la population – provoquent cependant une rupture avec le passé. La guerre balaie toutes les résistances, ouvre la vanne de la philanthropie privée mais aussi de l'intervention publique. La paix retrouvée, beaucoup de mesures subsisteront, formant le socle d'une nouvelle législation sociale. Enfin, la guerre met aussi en lumière les problèmes psychologiques de l'enfance, dans le sillage des questions posées par l'absence du père. À terme, c'est l'ensemble du regard sur l'enfance qui sort transformé du conflit. Posé comme richesse centrale, l'enfant de la guerre annonce l'ère de l'enfant-roi.

De werking van het Belgische Rode Kruis in bezet gebied tijdens de Eerste Wereldoorlog

LUC DE MUNCK

De werking van het Belgische Rode Kruis in bezet gebied tijdens de Eerste Wereldoorlog is, in tegenstelling tot deze in niet-bezet gebied¹, nog niet eerder gedetailleerd beschreven. Alhoewel het aantal bronnen niet zo talrijk is in vergelijking met de bronnen betreffende de activiteiten in niet-bezet gebied², is het toch mogelijk een vrij volledig overzicht te geven van de rodekruisactiviteiten in bezet gebied. Daarbij kunnen we een onderscheid maken tussen de werking in de periode van de bezetting vanaf oktober 1914 en de periode van de overname van het Belgische Rode Kruis door de Duitse bezettende overheid in april 1915.

In deze bijdrage leggen we de nadruk op laatstgenoemde periode, waarbij het Belgische Rode Kruis ondanks de Duitse overname actief blijft op drie actieterreinen: het medisch comité, meer bepaald de dienst voor inlichtingen over zieke, gewonde of overleden soldaten, het hospitaal van het Koninklijk Paleis in Brussel en de plaatselijke rodekruisafdelingen. Voor ieder van deze drie terreinen maken we eerst een inleidende situatieschets, waarbij zowel de beginperiode van de oorlog als de bezettingsperiode van oktober 1914 tot de Duitse overname in april 1915 aan bod komt. Daarna volgt een overzicht van de activiteiten van het door de Duitse bezettende overheid overgenomen Belgische Rode Kruis. Tot slot trekken we een aantal conclusies over de werking van het Belgische Rode Kruis in bezet gebied.

¹ Voor een algemeen overzicht hiervan, met beperkte aandacht voor de werking in bezet gebied: DE MUNCK L., *De Grote Moeder in de Grote Oorlog. De hulpverlening van het Rode Kruis tijdens de Eerste Wereldoorlog/La Grande Mère dans la Grande Guerre. Les secours de la Croix-Rouge au cours de la Première Guerre Mondiale*, Ieper, 2000, 56 pp. De inleidende situatieschets over de werking van het medisch comité en van het hospitaal van het Koninklijk Paleis is grotendeels gebaseerd op gegevens uit deze publicatie.

² Voor een overzicht van de bronnen: DE MUNCK L., "Het Belgische Rode Kruis en de Eerste Wereldoorlog. Bronnenoverzicht en recent onderzoek", in TALLIER P.-A. en BOIJEN R. (red.), *La Belgique et la Première Guerre mondiale. État des sources - État de la recherche. Actes du colloque des 8 et 9 novembre 2001/België en de Eerste Wereldoorlog. Bronnen - Stand van onderzoek. Acta van het colloquium van 8 en 9 november 2001* (ARCHIVES GENERALES DU ROYAUME. ÉTUDES SUR LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE/ALGEMEEN RIJSARCHIEF. STUDIES OVER DE EERSTE WERELDOORLOG, 9), Brussel, 2002, pp. 191-210.

1. De blijvende werking van het Belgische Rode Kruis ondanks de Duitse overname

1.1. Het medisch comité

Het medisch comité wordt op 1 augustus 1914 opgericht door het directiecomité³ van het Belgische Rode Kruis. Dit medisch comité vergadert vanaf dan bijna dagelijks onder voorzitterschap van Dr. Antoine Depage; het schenkt in eerste instantie alle aandacht aan de hospitalen en hulpposten⁴ die in de Brusselse agglomeratie worden geïnstalleerd. Op 10 augustus 1914 is de organisatie daarvan voldoende gevorderd, zodat het comité zich ook gaat bezighouden met het erkennen en bevoorraden van goed functionerende hospitalen en hulpposten in de provincies. Een ander prioritair aandachtspunt is de oprichting van een dienst voor inlichtingen over zieke, gewonde of overleden soldaten.

De Duitse inmenging in het comité laat zich geleidelijk voelen. Een circulaire van 31 augustus 1914 bepaalt dat enkel rodekruiswagens met een geschreven toestemming van de Duitse plaatscommandant in Brussel gewonden buiten de stad mogen gaan halen. Op 4 september 1914 neemt Dr. Stuertz – directeur van de Duitse medische dienst in Brussel – voor het eerst deel aan een vergadering van het comité. Eind september 1914 beslissen de Duitsers dat alleen het hospitaal van het Koninklijk Paleis in Brussel wordt behouden en dat de andere hospitalen en hulpposten worden afgeschaft. Het medisch comité blijft toch in functie, om verder hulp naar de provincies te kunnen sturen en om zijn werkzaamheden te kunnen hernemen wanneer de omstandigheden veranderen.

In reactie op de aanduiding van graaf Bonifacius von Hatzfeldt-Trachenberg⁵ als vertegenwoordiger van de bezetter in het directiecomité in februari 1915, beslist het medisch comité tijdens een buitengewone zitting op 2 maart 1915 de werking voorlopig op te schorten. Deze beslissing wordt bevestigd tijdens een vergadering op 19 april 1915, enkele dagen nadat een decreet van de Duitse bezettende overheid het mandaat van het directiecomité

³ Het directiecomité is statutair het hoogste beleidsorgaan van het Belgische Rode Kruis; het bestaat – net zoals het medisch comité – uitsluitend uit vrijwilligers.

⁴ Hospitalen zijn chirurgisch goed uitgerust, terwijl hulpposten beperktere medische voorzieningen hebben.

⁵ In het tijdschrift *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge. Officieel Tijdschrift van het Rood Kruis van België/Offizielle Zeitschrift des Belgischen Roten Kreuzes/Bulletin officiel de la Croix Rouge de Belgique* vinden we – op één uitzondering na – Hatzfeldt als schrijfwijze terug, in de briefwisseling is er bijna altijd sprake van Hatzfeld. Een door hem geschreven en ondertekende brief van 6 april 1915, die zich in het archief van het Belgische Rode Kruis bevindt, vermeldt echter duidelijk Hatzfeldt.

opheft. Er wordt wel de wens uitgedrukt om de activiteiten van de dienst voor inlichtingen over zieke, gewonde of overleden soldaten voort te zetten, wat ook effectief gebeurt.

Deze dienst van het medisch comité ontvangt en beantwoordt gedurende de hele oorlog vragen naar inlichtingen over zieke, gewonde of overleden soldaten. Over de werking zijn slechts een beperkt aantal verslagen – respectievelijk vier maandverslagen van eind 1915-begin 1916⁶ en een jaarverslag van 1918⁷ – bewaard, maar ze laten toch toe een beeld te schetsen van de activiteiten van de dienst.

Het aantal bezoekers aan de loketten evolueert eind 1915-begin 1916 als volgt: 10.879 bezoekers in december 1915, 12.520 in januari 1916, 10.652 in februari 1916 en 11.691 in april 1916. Het aantal verstrekte inlichtingen aan de loketten geeft volgende evolutie: 425 inlichtingen in december 1915, 763 in januari 1916, 410 in februari 1916 en 360 in april 1916. Het aantal beantwoorde schriftelijke vragen⁸ evolueert als volgt: 908 antwoorden in december 1915, 1.853 in januari 1916, 1.712 in februari 1916 en 1.591 in april 1916⁹.

In 1918 worden 7.877 vragen aan de loketten of per brief ontvangen, 99 inlichtingen aan de loketten verstrekt en 469 brieven en kaarten met

⁶ Gegevens over de werking in december 1915 en januari 1916 komen uit het verslag van het medisch comité van 9 februari 1916, dat zich in het archief van het Belgische Rode Kruis bevindt. Gegevens over de werking in februari 1916 komen uit een brief van personeelslid Uytterhaeghe aan voorzitter Leboeuf van 2 maart 1916, die zich ook in het archief van het Belgische Rode Kruis bevindt. Gegevens over de werking in april 1916 komen uit een brief van personeelslid Uytterhaeghe aan voorzitter Leboeuf van 1 mei 1916, die zich eveneens in het archief van het Belgische Rode Kruis bevindt.

⁷ Gegevens over de werking in 1918 komen uit een brief van personeelslid Uytterhaeghe aan voorzitter Leboeuf, 2 januari 1919 (Algemeen Rijksarchief (AR), *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 133).

⁸ Uit de verslagen van februari 1916 en april 1916 is niet te achterhalen of de vlag hier precies dezelfde lading dekt; daarom geven we een detaillering van de door ons samengetelde aantallen, die zeer waarschijnlijk het totaal aantal beantwoorde schriftelijke vragen omvatten. In februari 1916 worden 1.073 antwoorden aan correspondenten vermeld, naast 167 verstrekte inlichtingen in de Brusselse agglomeratie en 472 in de provincies. In april 1916 is er sprake van 1.130 verstuurd ontvangsbewijzen en 461 brieven en kaarten.

⁹ Voor het beantwoorden van de vragen wordt vooral een beroep gedaan op inlichtingen van het Internationale Rodekruiscomité (CICR) in Genève; het gaat hier over 1.197 gestelde vragen in januari 1916, 1.236 in februari 1916 en 2.110 in april 1916. Het aantal ontvangen berichten uit Genève bedraagt 193 – 125 over overledenen, 68 over gewonden en vermisten – in januari 1916, 224 – 109 over overledenen, 115 over zieken, gewonden, vermisten en krijgsgevangenen – in februari 1916 en 290 – 135 over overledenen, 155 over zieken, gewonden en vermisten – in april 1916. In december 1915 zijn er geen gegevens over het aantal gestelde vragen aan Genève beschikbaar, noch over het aantal ontvangen berichten uit Genève.

inlichtingen verstuurd¹⁰. Het is opvallend dat de jaarcijfers van 1918 lager liggen dan de maandcijfers van eind 1915-begin 1916. Omdat er geen cijfers uit de periode voor december 1915 en uit de periode tussen mei 1916 en december 1917 beschikbaar zijn, is het echter niet mogelijk conclusies te trekken over de evolutie van de werking van deze dienst tijdens de oorlog.

De dienst voor inlichtingen over zieke, gewonde of overleden soldaten moet bij zijn werking ook rekening houden met de steeds strenger wordende bepalingen van de Duitse censuur. Er bestaat hiervan geen enkel overzicht; op basis van de briefwisseling tussen het medisch comité (meestal ondertekend door Dr. Louis Leboeuf¹¹, voorzitter van het comité) en de afgevaardigde van de Duitse gouverneur-generaal bij het Belgische Rode Kruis¹², van de correspondentie van het medisch comité met particulieren die inlichtingen vragen¹³ én van de briefwisseling tussen het medisch comité en het Internationale Rodekruiscomité (CICR) in Genève¹⁴ is het wel mogelijk een aantal van deze bepalingen te reconstrueren¹⁵.

Reeds in een brief van 24 december 1914 verbiedt de bezetter correspondentie over te maken tussen soldaten – zonder onderscheid tussen gewonden en niet-gewonden – die zich in Frankrijk en Groot-Brittannië bevinden en hun familie die in België is gebleven¹⁶. Vanaf augustus 1915

¹⁰ Ook in 1918 zijn er geen gegevens beschikbaar over het aantal gestelde vragen aan Genève; in het jaarverslag wordt wel vermeld dat er 1.456 brieven en 653 kaarten uit Genève zijn toegekomen.

¹¹ Af en toe vinden we ook Le Boeuf als schrijfwijze terug.

¹² Terug te vinden in de *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique* in het Algemeen Rijksarchief in Brussel, vooral in de mappen nr. 60 en 61. Ook in het archief van het Belgische Rode Kruis bevindt zich briefwisseling tussen het Belgische Rode Kruis en de afgevaardigde van de Duitse gouverneur-generaal bij het Belgische Rode Kruis. Deze heeft uitsluitend betrekking op de periode tussen de aanduiding van de Duitse afgevaardigde en de opheffing van het mandaat van het directiecomité en bevat geen informatie over censurbepalingen.

¹³ Eveneens terug te vinden in de *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique* in het Algemeen Rijksarchief in Brussel, meer bepaald in de mappen nr. 48 tot 58.

¹⁴ Ook terug te vinden in de *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique* in het Algemeen Rijksarchief in Brussel, meer bepaald in de mappen nr. 1 tot 47.

¹⁵ Voor dit chronologisch overzicht beperken we ons wel tot de vermelding van censurbepalingen waarvan het mogelijk is te achterhalen wanneer deze worden ingevoerd. Daardoor is de omvangrijke correspondentie van het medisch comité met het CICR in Genève amper bruikbaar; ze bevat immers – op één uitzondering na – geen verwijzingen naar de begindata van censurbepalingen.

¹⁶ Vermeld in een niet-ondertekende brief [van secretaris van het medisch comité Alfred Goldschmidt] aan markies de Villalobar, 8 januari 1915 (AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 65). Markies de Villalobar is de gevolmachtigde minister van de Spaanse koning in Brussel; met toestemming van de bezettende overheid treedt hij meermaals op als intermediair tussen het medisch comité en instanties in niet-bezet gebied.

mogen alleen inlichtingen worden gecommuniceerd betreffende Belgische soldaten die ziek, gewond of overleden zijn¹⁷. In juli 1916 laat de bezettende overheid weten dat er geen correspondentie tussen Belgische burgers in bezet en niet-bezet gebied wordt toegelaten¹⁸. Vanaf september 1916 mag er niet langer worden gecorrespondeerd met het etappengebied, de zone die zich onder de bevoegdheid van de militaire overheid bevindt¹⁹.

In november 1916 verbiedt de bezetter om inlichtingen over afgekeurde soldaten te zenden of te ontvangen; dergelijke soldaten worden door de bezettende overheid gelijkgesteld met burgers²⁰. Het medisch comité mag aan hun familie wel bevestigen dat deze afgekeurde soldaten zijn vrijgelaten, maar inlichtingen over hun gezondheidstoestand en hun verblijfplaats zijn verboden²¹.

Eind 1916 laat de bezetter niet langer toe dat particulieren zich wenden tot buitenlandse organisaties. Vragen over gewonde of overleden soldaten moeten voortaan steeds via het medisch comité lopen, dat zich op zijn beurt enkel mag wenden tot het CICR in Genève of tot het Rode Kruis in Berlijn²².

Vanaf eind 1916 worden herhaalde stappen ondernomen om de inwoners van Belgisch bezet gebied te laten corresponderen met hun familie in niet-bezet gebied via het Rode Kruis in Frankfurt, zoals dit mogelijk is voor de bevolking in bezet Frankrijk²³. Ondanks tussenkomsten van het CICR en

¹⁷ AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 133, Brief van graaf von Hatzfeldt-Trachenberg aan voorzitter Leboeuf, 14 augustus 1915.

¹⁸ AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 50, Brief van voorzitter Leboeuf aan Henri Leboeuf, 20 juli 1916.

¹⁹ AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 60, Brief van voorzitter Leboeuf aan graaf von Mengersen, 7 september 1916. Graaf von Mengersen is sinds 21 februari 1916 afgevaardigde van de Duitse gouverneur-generaal bij het Belgische Rode Kruis, in opvolging van graaf von Hatzfeldt-Trachenberg.

²⁰ AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 51, Brief van voorzitter Leboeuf aan L'Oeuvre Nationale des Orphelins de la Guerre, 28 november 1916. Een referentie naar de datum waarop deze maatregel ingaat is te vinden in een brief van voorzitter Leboeuf aan Bonhirsers Reiter, 19 december 1916 (AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 51).

²¹ AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 52, Brief van voorzitter Leboeuf aan Donnay, 13 april 1917.

²² AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 51, Brief van voorzitter Leboeuf aan Manchel, 20 december 1916. Deze maatregel wordt – zonder verwijzing naar het Rode Kruis in Berlijn – ook al vermeld in een brief van voorzitter Leboeuf aan Poels, 22 november 1916 (AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 51).

²³ AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 51, Brief van voorzitter Leboeuf aan Vauthier, 21 december 1916.

van verschillende Belgische personaliteiten geeft de bezettende overheid hiervoor in 1917 geen toestemming²⁴.

Eind 1917 laat de bezetter het medisch comité via een instructie weten dat het niet langer stappen mag ondernemen voor de repatriëring of de overbrenging naar Zwitserland van zieke Belgische gevangenen. Voortaan moet de familie van de betrokkene zelf een aanvraag richten tot de bezettende overheid²⁵.

Op 1 juli 1918 voert de bezetter nog een laatste – voornamelijk administratieve – censuurbepaling in. Vanaf dan moet het medisch comité de vragen naar inlichtingen aan het CICR opstellen op lijsten die genummerd zijn met Romeinse cijfers, terwijl voor de daarop voorkomende soldaten een nummer in Arabische cijfers moet worden vermeld²⁶.

Ondanks de moeilijkheden om inlichtingen over zieke, gewonde of overleden soldaten te krijgen²⁷, slaagt de dienst erin om zeven lijsten van Belgische soldaten gesneuveld voor het vaderland te publiceren²⁸. Deze lijsten zijn gebaseerd op de inlichtingen die de Belgische regering publiceert in de bijlagen van het Belgisch Staatsblad en op de inlichtingen die de gemeenten verstrekken. In totaal worden in deze lijsten 20.630 namen opgenomen.

Voor de realisatie van zijn activiteiten kan de dienst voor inlichtingen over zieke, gewonde of overleden soldaten een beroep doen op een aantal bezoldigde personeelsleden; hiervan zijn twee overzichten beschikbaar. In een verklaring van 7 december 1916 wordt vermeld dat 9 personen als bediende voor de dienst werken²⁹, terwijl uit een document van 5 november 1918 blijkt dat de dienst op dat ogenblik 12 personeelsleden telt³⁰.

²⁴ AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 54, Brief van voorzitter Leboeuf aan Gendron, Crédit Anversoï, [oktober 1917].

²⁵ AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 54, Brief van voorzitter Leboeuf aan Charles Lefebure, 22 december 1917.

²⁶ AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 30, Brief van voorzitter Leboeuf aan het CICR, 25 juni 1918.

²⁷ Hierop wordt reeds allusie gemaakt in de eerste gepubliceerde lijst van overleden soldaten; *Première liste des soldats belges morts pour la patrie. 1914-1915*, Brussel, 1915, p. 3.

²⁸ Referenties van deze zeven lijsten in DE MUNCK L., *Het Belgische Rode Kruis en de Eerste Wereldoorlog. Bronnenoverzicht en recent onderzoek*, in TALLIER P.-A. en BOIJEN R. (red.), *op. cit.*, p. 194.

²⁹ AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 60, Niet-ondertekende verklaring [van voorzitter Leboeuf aan graaf von Mengersen], 7 december 1916.

³⁰ AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 61, Bijlage bij een brief van voorzitter Leboeuf aan Dr. Keitel, 5 november 1918. Dr. Keitel is hoofdgeneesheer van de Duitse bezettende overheid en op dat ogenblik zeer waarschijnlijk de verantwoordelijke van de Duitse bezettende overheid voor het Belgische Rode Kruis. Op 1 oktober 1918 is er immers een

1. 2. *Het hospitaal van het Koninklijk Paleis in Brussel*

Meteen bij het begin van de oorlog wordt de hoofdvleugel van het Koninklijk Paleis in Brussel ter beschikking gesteld van het Belgische Rode Kruis voor de installatie van een hospitaal. Nadat de Duitsers eind september 1914 beslissen dat enkel dit hospitaal wordt behouden, blijft het effectief functioneren gedurende de hele oorlog. De directie van het hospitaal stelt vanaf het begin duidelijk dat geen enkele inmenging wordt geduld in de behandeling van zieken en gewonden, noch in de administratie van het hospitaal. Tot begin 1915 verzorgt het hospitaal 293 Duitse soldaten, daarna worden er geen meer opgevangen.

Na de ontbinding van het Belgische Rode Kruis door de Duitse bezettende overheid beschouwt de directie van het hospitaal het als een noodzaak om zelf te kunnen zorgen voor het voortbestaan ervan. Dit lukt dankzij de steun van verschillende grote financiële instellingen en van een aantal weldoeners³¹.

Opmerkelijk is wel dat de directie erin slaagt niet louter te zorgen voor de medische opvang van zieken en gewonden. Om de eentonigheid van het hospitaalleven te doorbreken en de patiënten wat verstrooiing te bieden, worden in het hospitaal geregeld conferenties, filmvoorstellingen en muzikale of literaire middagvoorstellingen georganiseerd, evenals bezoeken aan wetenschappelijke, industriële of commerciële instellingen³².

Misschien nog opmerkelijker is dat de directie vanaf begin 1915 start met het organiseren van verschillende cursussen (Vlaamse en Franse taal, algebra, commercieel recht, elektronica, muziek...), met de bedoeling de patiënten – vooral invaliden – in de toekomst een broodwinning te kunnen bezorgen. Geleidelijk groeit dit initiatief uit tot een echte school, die ook wordt bezocht door invaliden die niet in het hospitaal verblijven³³.

Op 1 januari 1916 sluit de directie van het hospitaal een conventie met de bezetter, met nieuwe regels voor de werking. Deze conventie laat toe dat het hospitaal zijn activiteit uitbreidt door de opvang van meer invaliden en

einde gekomen aan het mandaat van graaf von Mengersen als afgevaardigde van de Duitse gouverneur-generaal bij het Belgische Rode Kruis; brief van graaf von Mengersen aan voorzitter Leboeuf, 30 september 1918 (AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 61).

³¹ Gegevens uit het hoofdstuk 'Ressources et dépenses', in *Ambulance du Palais-Royal. Bruxelles. 1914-1919*, Brussel, 1919, geen paginerings.

³² Gegevens uit het hoofdstuk 'Distractions et fêtes' van het bovengenoemde werkingsverslag van het hospitaal van het Koninklijk Paleis.

³³ Gegevens uit het hoofdstuk 'Cours institués à l'ambulance' van het bovengenoemde werkingsverslag van het hospitaal van het Koninklijk Paleis.

bevestigt dat zowel voor de verzorging van deze invaliden als voor de voorbereiding op hun reïntegratie in het beroepsleven wordt gezorgd³⁴. De conventie wordt bekrachtigd door een beslissing van de Duitse gouverneur-generaal Moritz von Bissing van 17 juli 1916³⁵.

De bezettende overheid probeert zowel in juli 1916 als in januari 1918 het hospitaal over te nemen, met de bedoeling het te gebruiken voor de opvang van Duitse soldaten. Beide pogingen mislukken; daarbij speelt het protest van de directie en de steun van vertegenwoordigers van neutrale landen in België een belangrijke rol³⁶.

In totaal worden in dit hospitaal 945 zieken en gewonden opgevangen. Naast de 293 Duitse soldaten uit de beginperiode worden er 605 Belgen, 43 Fransen, 3 Britten en 1 Rus (vrijwilliger in het Belgische leger) verzorgd, samen goed voor 77.481 hospitalisatiedagen³⁷. Het hospitaal doet hiervoor een beroep op de vrijwillige medewerking van niet minder dan 272 personen, waaronder 124 verpleegsters³⁸.

1. 3. De plaatselijke rodekruisafdelingen

In de eerste oorlogsm maanden leggen de plaatselijke rodekruisafdelingen zich vooral toe op de medewerking aan de installatie en de uitbouw van hospitalen en hulpposten in hun werkgebied. Tot eind september 1914 – het moment waarop de Duitsers deze hospitalen en hulpposten afschaffen – kunnen de vrijwilligers van de afdelingen hun werkzaamheden zonder veel problemen uitvoeren. Nadien zoeken zij naar nieuwe actieterrains op het vlak van hulp aan oorlogsslachtoffers, maar de bezetting maakt dit niet eenvoudig.

³⁴ AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 80, Nota van Dr. Leboeuf aan graaf von Mengersen, 12 juli 1916. Naast voorzitter van het medisch comité is Dr. Leboeuf eveneens hoofdgeneesheer van het hospitaal van het Koninklijk Paleis.

³⁵ Vermeld in een brief van Dr. Leboeuf aan prins Ernest de Ligne, 24 juli 1916 (AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 80). Dezelfde brief wordt ook gericht aan de Luxemburgse en de Nederlandse zaakgelastigde in België.

³⁶ Gegevens uit het hoofdstuk 'Rapports avec l'autorité occupante' van het bovengenoemde werkingsverslag van het hospitaal van het Koninklijk Paleis. Vermoedelijk schrikt de bezetter er uiteindelijk toch voor terug om te raken aan een hospitaal dat in het Koninklijk Paleis is gevestigd.

³⁷ Gegevens uit het hoofdstuk 'Relevé du nombre des malades et de la durée des séjours' van het bovengenoemde werkingsverslag van het hospitaal van het Koninklijk Paleis.

³⁸ Gegevens uit de bijlage 'Liste des personnes ayant collaboré, à titre gracieux, aux différents services de l'ambulance du Palais Royal' van het bovengenoemde werkingsverslag van het hospitaal van het Koninklijk Paleis.

Wanneer het Belgische Rode Kruis in april 1915 wordt overgenomen door de Duitse bezettende overheid, leggen de plaatselijke rodekruisafdelingen zich niet neer bij deze overname en blijven zij zo goed en zo kwaad als het kan autonoom verder functioneren. Een opvallende vaststelling op basis van de (eerder schaarse) bewaarde verslagen is dat de afdelingen soms verder werken onder een andere naam, om op die manier opeising door de bezetter te voorkomen. De meeste afdelingen zetten zich in voor het verzenden van pakketten naar krijgsgevangenen, in het kader van de werking van het agentschap voor inlichtingen over krijgsgevangenen en geïnterneerden, alhoewel daarbij meer dan eens tegenkanting van de bezetter wordt ervaren³⁹. Een aantal afdelingen legt gedurende de bezetting eigen klemtonen, waarvan we hier een overzicht geven.

De afdeling Anderlecht installeert vanaf 15 april 1915 bij acht verschillende organisaties hulpposten, die tot het einde van de oorlog blijven functioneren. In totaal worden hier 5.665 personen verzorgd. Ook worden slaapplekken voor vluchtelingen uit Vlaanderen en uit het noorden van Frankrijk ingericht⁴⁰.

De afdeling Antwerpen organiseert in 1916 een cursus voor ambulancier, waaraan 112 leerlingen deelnemen; in 1917 zijn er 31 kandidaten. In 1918 opent de afdeling een polikliniek voor noodlijdenden⁴¹.

De afdeling Elsene beslist na de Duitse overname om opnieuw te starten met een eerstehulp cursus. Ondanks het feit dat de afdeling geen affiches ter aankondiging wenst te verspreiden, om zodoende te ontsnappen aan de Duitse censuur, kennen deze cursussen veel succes: er zijn 75 leerlingen in 1915-'16, 90 in 1916-'17, 36 in 1917-'18 en 85 in 1918-'19. De afdeling start eveneens met een school voor verpleegsters die openstaat voor leerlingen die het eerste jaar verpleegkunde achter de rug hebben; deze school wordt tweemaal georganiseerd, met eerst 93 en dan 32 ingeschreven leerlingen. De afdeling installeert een hulppost in een gebouw waar soep wordt bedeed: van 14 oktober 1915 tot midden 1919 gebeuren hier meer dan 3.000 verzorgingen. Een soortgelijke hulppost wordt geïnstalleerd in een magazijn voor werklozen: van 26 juni 1916 tot begin 1918 gebeuren hier meer

³⁹ Dit valt vooral op bij de werking van de afdeling Gent; DE SCHAMPELAERE E. en PEETERS T., *Rapports sur les travaux du Comité de Gand de la Croix Rouge de Belgique durant la guerre 1914-1918*, Gent, 1919, pp. 63-82.

⁴⁰ *Rapport sur l'activité de la Croix-Rouge Comité d'Anderlecht depuis le 1er août 1914 jusqu'au 30 août 1919*, [Anderlecht], [1919], geen paginering.

⁴¹ *Croix Rouge de Belgique. Comité d'Anvers. Rapport sur l'activité du Comité pendant la guerre 1914-1919*, [Antwerpen], [1919], pp. 8-15.

dan 600 verzorgingen. In 1918 helpt de afdeling ook bij de opvang van vluchtelingen in Brussel⁴².

De afdeling Luik is bij ons weten de enige die erin slaagt tijdens de bezettingsperiode nog een tijdlang een hospitaal te laten functioneren: het hospitaal bij de 'Filles de la Croix' blijft in werking tot september 1915. In dit hospitaal worden 702 zieken en gewonden opgevangen; vanaf november 1914 wordt vooral aandacht besteed aan de verzorging van afgekeurde Belgische en Franse soldaten⁴³. In 1916 begint de afdeling met een dienst voor thuiszorg; de bezochte zieken krijgen niet alleen verzorging aan huis, maar ook hygiënische raadgevingen. In totaal voert deze dienst 250 interventies uit. Tijdens de griep epidemie van 1918 worden meer dan 500 huisbezoeken afgelegd. Er wordt eveneens geholpen bij soepbedelingen en hulp verleend aan Franse vluchtelingen. Opmerkelijk zijn ook de hulpposten in de stations van Guillemins en Kinkempois, waar respectievelijk 340 en 3.077 gerepatrieerden worden verzorgd⁴⁴. Daarnaast wordt in Kinkempois in 1916 een mobilisatieoefening georganiseerd en vinden er tussen 1916 en 1918 vier bijscholingscursussen plaats⁴⁵.

De afdeling Roeselare legt zich toe op de opvang van vluchtelingen: tot februari 1916 zorgt zij voor de bereiding en bediening van maaltijden⁴⁶.

De afdeling Tienen helpt vluchtelingen uit het zuiden van België en het noorden van Frankrijk, verleent hulp bij twee vliegtuigbombardementen, bevoorraadt gedeporteerden met levensmiddelen, linnen, kleding en geld, onderhoudt een aantal soldatenkerkhoven en zorgt voor ontspanning voor kinderen van soldaten⁴⁷.

⁴² *Croix Rouge de Belgique. Comité d'Ixelles. Rapport sur l'Activité du Comité pendant la Période de la Guerre 1914-1918*, [Elsene], [1919], pp. 17-24.

⁴³ DELSEMME A., *Quatorze mois d'ambulance chez les Filles de la Croix*, Luik, 1919, 39 pp.

⁴⁴ SNYERS E., *Croix Rouge de Belgique. Comité Liégeois. Pendant la Guerre de 1914-1919*, Luik, 1919, pp. 57-71.

⁴⁵ *Ambulance de Kinkempois. Quelques Documents relatifs à son Activité de 1914 à 1918*, Kinkempois, [1919], 119 pp.

⁴⁶ DE WEERDT A., "Het Rode Kruis te Roeselare onder het voorzitterschap van Fernand Baudoux (1910-1927)", in *Rollariensia XVII 1986-1987. Jaarboek van het Geschied- en Oudheidkundig Genootschap van Roeselare en Ommeland*, Roeselare, 1989, p. 54.

⁴⁷ *Rapport sur la marche financière des divers services de guerre 1914-1918 du Comité de Tirlemont de la Croix Rouge de Belgique*, [Tienen], 1928, 2 pp.

De afdeling Turnhout zorgt voor honderden werklozen in de kantsector; voor vele gezinnen betekent deze steun de enige mogelijkheid om te overleven⁴⁸.

2. De werking van het Belgische Rode Kruis onder Duits beheer

We staan ook stil bij de activiteiten van het Belgische Rode Kruis onder Duits beheer. Dit gebeurt op basis van het wekelijkse tijdschrift *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge. Officieel Tijdschrift van het Rood Kruis van België/Offizielle Zeitschrift des Belgischen Roten Kreuzes/Bulletin officiel de la Croix Rouge de Belgique*⁴⁹, dat tussen 30 mei 1915 en 10 juni 1917 verschijnt en waarvan Dr. Pannwitz uitgever is.

De reden waarom het Belgische Rode Kruis in april 1915 door de Duitse bezettende overheid onder beheer wordt geplaatst, moet in de eerste plaats worden gezocht in het feit dat de bezetter het Belgische Rode Kruis volledig wenst te modelleren naar het Duitse Rode Kruis. Daarbij ligt de nadruk sterk op de zorg voor behoeftigen, meer bepaald op de bestrijding van prostitutie en geslachtsziekten. Deze accentverschuiving biedt tegelijkertijd het grote voordeel dat ze de aandacht wegtrekt van de zorg voor zieken en gewonden, een onderwerp waaraan de bezettende overheid geen overdreven aandacht wil schenken.

In Brussel gaat meteen een inrichting van start met drie afdelingen: kinderverzorging, tuberculosebestrijding en werkverschaffing. Het is de bedoeling deze afdelingen zodanig te organiseren dat zij als model van sociale hulpverlening overkomen; dit wordt extra onderstreept omdat dergelijk model niet bekend is bij de Belgische bevolking⁵⁰.

De eerste doelstelling van het Belgische Rode Kruis onder Duits beheer is het bestrijden van de werkloosheid en haar gevolgen. De bestrijding van de werkloosheid onder de vrouwelijke bevolking is hierbij cruciaal omdat zo ook de prostitutie wordt bestreden. Bij die bestrijding wordt een onderverdeling gemaakt in drie doelgroepen. Ten eerste gaat het om vrouwen die worden verpleegd in ziekenhuizen die speciaal voor de bestrijding van geslachtsziekten zijn ingericht. Ten tweede gaat het om vrouwen die door de

⁴⁸ JANSSENS D., *Een historisch archief. De geschiedenis van het Rode Kruis op basis van herontdekte Turnhoutse documenten*, Turnhout, [1985], p. 88.

⁴⁹ In de referenties wordt verder verwezen naar *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*.

⁵⁰ Gegevens uit het verslag van het Belgische Rode Kruis onder Duits beheer in Brussel van 1 september 1915, geciteerd in *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 18, 26 september 1915, p. 4.

zedepolitie in een verdachte omgeving zijn opgepakt. Ten derde – en hoofdzakelijk – gaat het om jonge meisjes die door werkloosheid de straat opgaan en dan moreel en lichamelijk in het verderf worden gestort.

Om in deze drie gevallen hulp te kunnen bieden, gaan speciaal gevormde verpleegsters uitgebreid onderzoek doen in verdachte huizen, lokalen en kroegen. Daarnaast worden ook pogingen ondernomen om kinderen van slechte ouders te beschermen omdat ze anders de straat worden opgestuurd om zich te prostitueren. Dit repressieve werk kent duidelijk niet veel succes: in juni en juli 1915 halen de verpleegsters slechts 72 van de 414 met raad en daad bijgestane meisjes en vrouwen uit de prostitutie. 58 van hen krijgen een mogelijke andere tewerkstelling aangeboden.

Een tweede doelstelling is het lenigen van de algemene nood en van de armoede in al haar vormen. Deze wordt meestal veroorzaakt door de werkloosheid van de mannelijke bevolking, die door de oorlog wordt beroofd van haar dagelijkse broodwinning. Ook hier worden de bezoeken van verpleegsters aan huis beschouwd als een goed middel om de noden te ontdekken. Daarbij wordt nagegaan of deze noden al dan niet de schuld zijn van de onderzochte personen; indien dit niet het geval is, wordt hulp verleend. Meestal krijgen de vrouwen dan wel waarmee ze kousen kunnen breien⁵¹.

Organisatorisch benoemt gouverneur-generaal von Bissing voor elke provincie een bijzondere commissaris als vertegenwoordiger van zijn afgevaardigde bij het Belgische Rode Kruis. De rol van deze commissarissen bestaat erin zich per provincie in verbinding te stellen met de plaatselijke rodekruisafdelingen⁵² en met alle organisaties die zich bezighouden met liefdadigheidsdoelstellingen⁵³.

⁵¹ Gegevens uit het verslag van het Belgische Rode Kruis onder Duits beheer in Brussel van 1 augustus 1915, geciteerd in *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 15, 5 september 1915, pp. 2-4.

⁵² In de geraadpleegde verslagen voor het overzicht van de werking van de rodekruisafdelingen in bezet gebied vinden we hiervan alleen in het verslag van de afdeling Antwerpen een duidelijk spoor terug. Hoofdaalmoezenier Schowalter – de Duitse bijzondere commissaris voor de provincie Antwerpen – dringt aan op een samenwerking met de Duitse overheid, maar de afdeling weigert en verneemt nadien niets meer van deze commissaris; *Croix Rouge de Belgique. Comité d'Anvers. Rapport sur l'activité du Comité pendant la guerre 1914-1919*, [Antwerpen], [1919], p. 14. Daarnaast schrijft de afdeling Turnhout op 3 juli 1915 een brief aan commissaris Schowalter, waarin afwijzend wordt geantwoord op zijn zeer vermoedelijke vraag tot samenwerking; brief gedeeltelijk gepubliceerd in JANSSENS D., *op. cit.*, p. 92.

⁵³ Bekendmaking gepubliceerd in *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 1, 30 mei 1915, p. 11.

In oktober 1915 start een sociale leergang, met de uitdrukkelijke bedoeling verpleegsters naar Duits model op te leiden⁵⁴. Daarbij worden in Brussel verpleegsters voorbereid om ze nadien naar de provincies te sturen. De cursus bestaat uit lezingen, wandellessen en praktische voordrachten; dagelijks wordt ook één uur gewijd aan het onderwijs van het Nederlands⁵⁵. De deelnemers aan deze cursus zijn immers voornamelijk ervaren verpleegsters uit alle delen van Duitsland⁵⁶. Daarnaast nemen een beperkt aantal Belgische, Nederlandse en Oostenrijkse verpleegsters deel; in totaal volgen 40 deelnemers deze cursus⁵⁷. In februari 1916 gaat een tweede soortgelijke leergang van start⁵⁸; deze wordt gevolgd door 24 deelnemers⁵⁹.

Een ander aspect van de rodekruiswerking onder Duits beheer is de organisatie van tentoonstellingen. Zo wordt in oktober 1915 onder de naam ‘Moeder en kind’ in Brussel een tentoonstelling over zuigelingenverzorging georganiseerd, met de bedoeling een brede grondslag aan de kinderverzorging in België te geven⁶⁰. Deze tentoonstelling loopt tot 14 november 1915 en krijgt meer dan 100.000 bezoekers⁶¹. Op 6 december 1915 opent dezelfde tentoonstelling in Luik⁶². Van 15 juli tot 15 oktober 1916 vindt in Brussel een tentoonstelling over sociale voorzorg plaats⁶³; bedoeling hiervan is een toelichting te geven van de rechtstreekse en onrechtstreekse resultaten van de Duitse maatschappelijke verzekering⁶⁴. De tentoonstelling krijgt 140.000 bezoekers, waarvan 100.000 Belgen⁶⁵.

In de strijd tegen de werkloosheid wordt in februari 1916 een sigarenfabriek opgericht in Vilvoorde, met de bedoeling werklozen aan werk te helpen. Tevens wordt daarbij een consultatiebureau voor moeders en kinderen en een arbeidsbemiddelingsbureau ingericht, evenals een breikamer

⁵⁴ *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 18, 26 september 1915, p. 6.

⁵⁵ *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 21, 17 oktober 1915, p. 11.

⁵⁶ *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 26, 21 november 1915, p. 6.

⁵⁷ Vermeld in het verslag voor de algemene vergadering van 26 maart 1916, geciteerd in *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 12, 26 maart 1916, p. 6.

⁵⁸ *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 11, 19 maart 1916, p. 10.

⁵⁹ Eveneens vermeld in het verslag voor de algemene vergadering van 26 maart 1916, geciteerd in *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 12, 26 maart 1916, p. 6.

⁶⁰ *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 19, 3 oktober 1915, p. 11.

⁶¹ *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 27, 28 november 1915, p. 13.

⁶² *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 30, 19 december 1915, p. 13. Er zijn geen gegevens beschikbaar over het totaal aantal bezoekers aan deze tentoonstelling, noch over de duur ervan. Kort na de opening is er wel sprake van meer dan 10.000 bezoekers; *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 31, 26 december 1915, p. 12.

⁶³ *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 25, 25 juni 1916, p. 10.

⁶⁴ *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 28, 16 juli 1916, p. 9.

⁶⁵ *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 43, 29 oktober 1916, p. 7.

en een plaats waar wol wordt uitgedeeld⁶⁶. In Bergen en Leuven zijn er soortgelijke werkhuizen, terwijl in Antwerpen, Bergen en Namen wasinrichtingen bestaan, waar vrouwen dagelijks werk ontvangen⁶⁷.

Op 16 juli 1916 vaardigt gouverneur-generaal von Bissing een verordening uit, waardoor de afdeling voor sociale voorzorg – die in het najaar van 1915 is opgericht⁶⁸ – wordt afgesplitst van het beheer van het Belgische Rode Kruis. Deze afdeling treedt voortaan zelfstandig op onder de naam ‘Centrale voor Sociale Voorzorg’ en heeft als opdracht de noden van de bevolking binnen het werkgebied van de gouverneur-generaal te verzachten⁶⁹.

Nadien is er geen relevante informatie over de activiteiten meer voorhanden. Er is nog wel sprake van een algemene vergadering op 24 maart 1917, maar verdere gegevens hierover ontbreken⁷⁰. Op 10 juni 1917 wordt dan het einde van het tijdschrift aangekondigd⁷¹, waardoor de voornaamste bron over de werking van het Belgische Rode Kruis onder Duits beheer verdwijnt.

3. Conclusies

Het Belgische Rode Kruis heeft het tijdens de Eerste Wereldoorlog zeker niet gemakkelijk om aan de wurggreep van de Duitsers te ontsnappen, vooral nadat de organisatie in april 1915 formeel door de Duitse bezettende overheid wordt overgenomen. Toch slaagt zij erin op pragmatische wijze een eigen werking voort te zetten. Het medisch comité blijft via de dienst voor inlichtingen over zieke, gewonde of overleden soldaten gegevens over deze soldaten verspreiden ondanks de steeds strenger wordende bepalingen van de Duitse censuur. Het hospitaal van het Koninklijk Paleis in Brussel is het enige dat gedurende de hele oorlog functioneert zonder Duitse inmenging; de beide

⁶⁶ *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 7, 20 februari 1916, p. 12.

⁶⁷ Ook vermeld in het verslag voor de algemene vergadering van 26 maart 1916, geciteerd in *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 12, 26 maart 1916, p. 8.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 5.

⁶⁹ Verordening gepubliceerd in *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 31, 6 augustus 1916, p. 2. Een reden voor deze afsplitsing wordt niet gegeven; vermoedelijk wil de gouverneur-generaal dit in zijn ogen zeer belangrijke onderdeel van de rodekruiswerking nog rechtstreeks onder zijn bevoegdheid laten ressorteren.

⁷⁰ Uitnodiging gepubliceerd in *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 12, 25 maart 1917, p. 2. Over deze algemene vergadering bevindt zich wel een krantenknipsel - met voornamelijk financiële informatie - in het Algemeen Rijksarchief, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 60. Er wordt ook nog een algemene vergadering gehouden op 25 maart 1918; een jaarverslag van graaf von Mengersen bevindt zich eveneens in het Algemeen Rijksarchief, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 61.

⁷¹ *Het Rood Kruis/Das Rote Kreuz/La Croix Rouge*, nr. 23, 10 juni 1917, p. 2.

pogingen van de bezetter om het hospitaal over te nemen mislukken. De plaatselijke rodekruisafdelingen werken soms verder onder een andere naam, om op die manier opeising door de bezetter te voorkomen; zij zetten zich onder andere in voor het verzenden van pakketten naar krijgsgevangenen, het opvangen van vluchtelingen en het installeren van hulpposten ondanks het feit dat ze door de Duitsers zijn afgeschaft.

Met uitzondering van enkele drukbezochte tentoonstellingen vinden de activiteiten van het door de Duitsers overgenomen Belgische Rode Kruis geen weerklank bij de Belgische bevolking. Het gepropageerde model van behoeftezorg slaat niet aan en de repressieve werking inzake de bestrijding van prostitutie en werkloosheid kent niet veel succes. Ook de traditionele Belgische liefdadigheidskringen verlenen geen medewerking aan de caritatieve werking van het Belgische Rode Kruis onder Duits beheer.

Volledigheidshalve wijzen we er nog op dat tijdens de Eerste Wereldoorlog geen enkel contact mogelijk is tussen de werking in bezet en deze in niet-bezet gebied⁷². Het zal nog tot 1920 duren vooraleer de beide werkingen worden geïntegreerd en een grondig hervormd Belgische Rode Kruis ontstaat, maar dat onderwerp valt buiten het bestek van deze bijdrage.

⁷² Het duidelijkste voorbeeld hiervan is het feit dat het Belgische Rode Kruis in bezet gebied informatie over de gezondheidstoestand van Dr. Antoine Depage, hoofdgeneesheer van het rodekruishospitaal 'L'Océan' in niet-bezet gebied, ontvangt via het CICR in Genève; het bericht van Genève van 25 april 1916 wordt geciteerd in een brief van voorzitter Leboeuf aan Héger, 4 mei 1916 (AR, *Archives du Comité Médical de la Croix-Rouge de Belgique*, nr. 49).

3. Les Belges en Allemagne – De Belgen in Duitsland

Report of Alan KRAMER

The question of prisoners of war is an under-researched aspect of the history of the First World War. Pöppinghege divides his chapter into two halves: the first is devoted to the treatment of prisoners of war in general in Germany and Belgians in particular, and the second to *Flamenpolitik* with respect to the prisoners in one camp, that at Göttingen.

Pöppinghege argues that although the vast number of soldiers taken captive was not foreseen by Germany, or any of the belligerent nations, the Prussian Ministry of War developed “a relatively efficient system of camps and logistics”. Contrary to the accusations of Allied propaganda, which depicted a barbarian German nation that cruelly maltreated its prisoners, he states that conditions in Germany were in general no worse than in any other country. However, it should be pointed out that there is no consensus in the sources or among scholars on death rates, and that there are not even agreed figures on the number of prisoners, estimates of which range, for example, from 535,000 French prisoners in Germany on German official figures to 844,000 on French official figures.

The great problem for prisoners in Germany was food supply, which deteriorated in the second half of the war – for the civilian population as well. For the Belgians this was exacerbated because unlike the French and British prisoners, they could receive only a restricted amount of food in parcels from home. The reason was that Governor-General von Bissing wanted to protect food supply in Belgium itself. A second ground for accusations of maltreatment was the great variation in standards across the country, because the quality of the camps varied with local conditions and with the personality of the camp commandants. Overall, nevertheless, the death rate among Belgian prisoners was only 2.18 per cent according to German statistics, lower than that for the prisoners of any other country¹.

¹ DOEGEN W., *Kriegsgefangene Völker*. Vol. 1: *Der Kriegsgefangenen Haltung und Schicksal in Deutschland*, Bearbeitet in Verbindung mit Theodor Kappstein und herausgegeben im amtlichen Auftrage des Reichswehr- Ministeriums von Wilhelm Doegen, Berlin, 1921, p. 56.

The essay shows how administrative confusion and conflicts between Bissing and other military authorities led to what must have appeared to the Belgian prisoners as pure chicanery in telling 2,500 of them they were due for release in January 1915, only for consent to be withdrawn after a long wait until summer that year. The author rejects the army's argument that the security of the occupation troops would be threatened by the release of the men, the real reason being the need for Belgian labour in Germany. However, the army had genuine fears: in August 1914 the invading Germans mistakenly thought they had encountered the resistance of "francs-tireurs", and thereafter the nightmare of a popular uprising in Belgium was a powerful factor in the military imagination.

The privileged treatment accorded to Flemish prisoners is discussed in the second half of the chapter. Pöppinghege argues that the initiative for such propaganda came from the Flemish activist prisoners themselves, not the German authorities. This is a significant finding that may prove controversial in the historiography of the Flemish movement. With German support the weekly magazine *Onze Taal* was published by Flemish activists in Göttingen and distributed among Flemish prisoners in other camps. At first it was not openly anti-Belgian, but by early 1917 it dropped loyalty to Belgian unity, and openly called for the division of Belgium. Finally the author evaluates the success of the propaganda. Initially most Flemish prisoners were anti-German, and sceptical of the propaganda efforts. After the formation of the *Raad van Vlaanderen* the hopes of the activists grew, although the Flemish nationalists were divided between pro-Germans and anti-Germans. The influence of the pro-Germans grew in 1917, and views on the future of Belgium became more radical. However, from spring 1918 the mood among Flemish activists deteriorated when they realized Germany had different interests. There were increasing tensions between the activists and the majority of Flemish prisoners, and even between the activists and the German military authorities who were actually rather careful not to prejudge the future shape of Belgium by promising Flemish independence, and whose main interest was in the difficult task of making Belgians pro-German. Here the essay provides the kind of detailed local study we need to understand why neither Flemish activism nor the German attempt to encourage separatism was very successful.

The issue of the deportation and forced labour of Belgians has long been a desideratum of historical research, important for the history of the First World War and raising questions of long-term continuities. The historical context was that although Germany employed hundreds of thousands of seasonal labourers and immigrant workers before the war, 1.2 million by

1914, mainly from Austrian and Russian Poland, Italy, and the Netherlands, the number of Belgian workers in Germany was very low. As soon as the war began, German enterprises felt the shortage of labour. Belgium was divided into two areas: in the *Generalgouvernement* there was recruitment of labour for work in Germany. In addition, the German army itself needed a large input of labour for work in the *Operations- und Etappengebiet*, the operations and communication zone behind the front.

The background to this is the massive unemployment mentioned by both authors, with an average of 650,000 unemployed from 1915 to 1918, a rate of 54 per cent². Fernand Passelecq, director of the wartime Bureau documentaire belge, showed in his reports to the Commission of Inquiry on the Violation of International Law and to the Carnegie Foundation that the cause was not merely “the war” as an abstract force. It was quite materially the removal, from 1914 to 1916, of hundreds of thousands of machines and machine tools from Belgian industry, stocks of oil, minerals, chemicals, and textiles, the restriction or banning of Belgian exports, and the transfer of over one billion francs to Germany³. By June 1915 requisitions and indirect occupation costs already amounted to two billion francs, which caused massive disruption of employment. Even those in work suffered impoverishment: by 1918 the purchasing power of coal miners’ wages was only 25 per cent of its 1914 level⁴.

Although the bare facts and figures have been known since the Belgian reports were published in the 1920s, major questions remained unanswered, such as who exactly wanted the policy of deportations, why the conditions were so poor, or why so few Belgians volunteered to work in Germany. Many of these questions are now answered by Jens Thiel and Kai Rawe. Jens Thiel argues that the deportations and forced labour resulted from the turn towards total war, marked by the increased labour demands of the Hindenburg Programme of 1916. However, the context was of labour recruitment, which constituted the “actual continuum of German labour policy before and after the deportations” (i.e. of late 1916). This is convincing, and it

² PIRENNE H., *La Belgique et la Guerre mondiale*, Paris – New Haven, 1928, p. 179. German sources agree on these figures : German ambassador (Bernstorff) in Washington to the Secretary of State, 8 January 1917 in *Papers Relating to the Foreign Relations of the United States*, 1917, *Supplement I*, Washington, 1931, pp. 668-672, here p. 670.

³ PASSELECQ F., *Déportation et travail forcé des ouvriers et de la population civile de la Belgique occupée (1916-1918)*, Paris, 1928, pp. 35-36, 45.

⁴ DE VOS L. and LIERNEUX P., “Der Fall Belgien 1914 bis 1918 und 1940 bis 1944”, in THOSS B. and VOLKMANN H.-E. (eds), *Erster Weltkrieg, Zweiter Weltkrieg. Ein Vergleich. Krieg, Kriegserlebnis, Kriegserfahrung in Deutschland*, Paderborn – Munich – Vienna – Zürich, 2002, pp. 527-553, here pp. 531 and 537.

is fascinating to read how the conservative, paternalist Governor-General von Bissing was pushed to adopt ever more radical policies tending towards total war. The question is: who was pushing? Especially the Rhenish-Westphalian heavy industrialists sought to recruit Belgian labour independently from the outset, but the Prussian War Ministry prevented this. In addition, the Chancellor, the Foreign Ministry, and the Reich Office of the Interior preferred a policy of moderation. In June 1915, however, a meeting between Rhenish-Westphalian industrialists and the occupation authorities decided to begin voluntary recruitment. This programme had rather meagre success, with only 30,000 workers recruited for work in Germany by October 1916. The crucial point made by Thiel is that it was the German industrialists who wanted a policy of forced labour and deportations, not General von Bissing. In other words, it was the civilians who were the advocates of “total mobilization”. Bissing instead wanted to give war production contracts to Belgium, an idea which German industrialists rejected because they did not want to give Belgian industry a chance to compete. However, the occupation was already using coercive measures for the direction and deportation of labour, through the ominously named *Verordnung gegen Arbeitsscheu* of 1915 (Ordinance against Work-shyness). As from 1916, with the shift in German policy on all fronts symbolized by the Hindenburg programme, the policy adopted was coercion of labour, advocated by German industrialists who put massive pressure on Bissing via the War Ministry.

Thus began in October 1916 the deportation of 58,500 Belgians for forced labour, taken away from their families, transported often in unheated cattle wagons, and accommodated in poor conditions in camps. Due to inadequate nutrition, clothing, and sanitation, the mortality rate was high, with about 1,300 deaths resulting – about 2.22 per cent in less than a year, compared with the death rate for Belgian prisoners of war of 2.18 % over 4 years. Thiel argues that the harsh treatment was not merely administrative chaos, but deliberate policy to encourage the workers to agree to sign voluntary work contracts. Kai Rawe shows that despite the inducement of better pay and conditions, only 8,000 of the deported volunteered for work, which indicates how stubbornly Belgian workers opposed the occupation. Another 8,000 were actually forced to work. Although the deportation policy was a failure, it provoked enormous protest in Belgium and from neutrals like the Vatican and the United States; moreover, German industrialists were disappointed with the results. After the German trade unions, the SPD, and the Catholic Centre Party politician Matthias Erzberger belatedly began to demand an end to the programme, it was dropped in February 1917. The deportations were ended in March 1917, and the majority of deportees allowed to return home.

At the same time, in October 1916, the OHL (German supreme command) introduced compulsory labour in the *Operations-und Etappengebiet*, with 62,000 civilians working as militarized labour by the end of the war, virtually as prisoners, under harsh conditions. For reasons of space this topic has to be left out here, but future research will soon no doubt cast light on this.

The Belgian government regarded the deportations and forced labour as a war crime, and the Allies attempted to have the accused extradited to face trial after the war. The German government and the OHL were aware that the deportations and forced labour breached international law: they were, after all, expressly forbidden in the Hague Convention on Land Warfare. Thiel rightly concludes that they marked a radicalization of policy, a step on the road to total war, but they never became a “total” measure. He poses, but leaves open, the important question of whether the policy set a pattern for the forced labour policies of the Third Reich in the Second World War. Undoubtedly, forced labour in the First World War represented a “learning process” for the second⁵. Yet this did not mean linear radicalization: Nazi occupation policies in fact turned out to be rather flexible, with lenient policies of inducements to volunteer for well-paid work in Germany for workers from western Europe, and ruthless exploitation of forced labour from eastern Europe.

German industry had better luck with so-called voluntary recruitment. The precise figures are difficult to establish, but numbers clearly increased after deportations were threatened. There were only 22,000 voluntary workers when deportations started, but 160,000 by the end of the war. Still, this was surprisingly low considering that the voluntary workers had the same pay and working conditions as Germans, and better access to food than in Belgium⁶.

We may conclude that labour policy in occupied Belgium was a grotesque parody of Bismarckian policy: social policy without social welfare. While Belgian labour was recruited using more or less overt compulsion, there was a promise to introduce social insurance and labour protection on the German model after Germany's victory. Reality was the stick of repression, while the carrot remained a utopian promise, predicated on the dubious benefit of permanent German occupation. It is not surprising hardly anyone was fooled.

⁵ HERBERT U., “Zwangsarbeit als Lernprozess. Zur Beschäftigung ausländischer Arbeiter in der westdeutschen Industrie im Ersten Weltkrieg”, in *Archiv für Sozialgeschichte*, 24, 1984, pp. 285-304.

⁶ *Ibid.*, p. 293.

Kai Rawe's chapter is an analysis of Belgians in Ruhr coal mines during the war. There were three categories of Belgian workers in the Ruhr: prisoners of war, civilian volunteer labourers, and deported forced labourers. Prisoner labour was not very productive: forced labour for the enemy, dangerous conditions, low pay, and little incentive to earn freely convertible cash. The recruitment of voluntary workers to work in the Ruhr should have been relatively easy, given the severe unemployment and poverty in Belgium. However, in the first year, 1915/16, only 12,000 Belgians volunteered to work in Germany, of whom 6,700, in mining. In the same period, 75,000 Polish workers came to Germany. The explanations offered by the author are very convincing, citing the Belgians' united national will to resist Germany, unlike in Poland which was encouraged to conceive of the German invasion as liberation from the Tsarist empire. In addition, in Belgium, unlike in Poland, there was the international relief programme to help feed the population. Belgian coal-mining companies were encouraged to continue production for export to Germany, and there were therefore few unemployed miners. However, this still would not account for the small number overall. Is the reason different degrees of compulsion between Poles and Belgians?

The failure of voluntary recruitment led to the third aspect, namely deported labour. Rawe concludes by stating that neither enticement nor coercion really succeeded in recruiting Belgian labour for the mines. The only Belgians who proved to be productive miners were those who were already skilled miners; most others were conspicuous by their attempts to escape, sabotage, and absence of hard work; and indeed by their absenteeism.

These three chapters raise many important questions which are pointers for future research. Did Belgian workers and prisoners go home with changed attitudes towards Germany? Were the voluntary workers regarded at home as collaborators? Rawe's hypothesis about traditional miners' solidarity between Germans and Belgians leads us to ask about the influence of German trade unions on conditions for Belgian labour. In relation to skills levels: was there a measurable effect of the employment of foreign unskilled workers to allow German workers to "skill up", as happened in a large way during the Second World War?

I end by pointing out a historical paradox. U. Herbert wrote that the forced labour of foreigners could not succeed fully unless the state were willing to ignore the political pressure of international and national public opinion. So long as a government had to heed the attitude of neutral states, "total" forced labour was not feasible⁷. Thus unrestricted submarine warfare,

⁷ *Ibid.*, p. 302

another measure often seen as the symbol of the return to “total war”, was continued after the USA entered the war, yet paradoxically the deportation of Belgians was ended, when the German government no longer had to respect anyone’s opinion. Perhaps Belgium was after all somehow special.

Belgian Life behind German Barbed Wire

Rainer PÖPPINGHEGE

1. *The Treatment of Prisoners of War in Germany*

The treatment of prisoners of war (POW) in each of the combatant nations during wartime to a great deal relied on individuals like the camp commandants. Apart from this personal responsibility of how prisoners were punished, fed or housed, external factors became more and more important. During the first weeks and months of the war apparently nobody had foreseen the rapidly growing number of prisoners. This not only applied to Germany but to England and France, too. The German army in the early stage of the war captured a particularly great number of enemy soldiers. The country faced considerable difficulties as regards accommodation and – later on – nourishment of the prisoners. Despite these grievances, the Prussian Ministry of War – responsible for POWs all over Germany – created a relatively efficient system of camps and logistics. After a few weeks POWs could move from tents into newly built barracks. While conditions in the large parent camps (*Stammlager*) were tolerable, worse treatment was detected in minor labour camps, which were built and run by local employers. From a general perspective treatment of prisoners of war under the prevailing conditions was not worse than in any other country participating in the military actions. German military authorities were keen to stick to the rules of the Hague Convention from 1907/10¹ although nourishment decreased from worse to worst when Germany lacked food in the second half of the war – but this also applied to the civilian population². Although western prisoners enjoyed substantial support by parcels as regards nutrition, Belgian prisoners to a great deal were exempt from these benefits. In March 1916 General Governor von Bissing decreed that parcels sent to POWs from the occupied territories were only permitted to contain a clearly defined maximum of meat, bread, cakes, fat and sugar. The reason: von Bissing was keen to ensure food supply in Belgium itself, which otherwise might have been endangered³. Thus the

¹ Regarding prisoners of war the convention claimed that they were to be treated in the same way as a country's own troops, a demand which hardly any nation could fulfil.

² Belgian PoW Abel Lurkin reported about malnutrition in camp Munster, although his report seems quite prejudiced as regards the Germans. LURKIN A., *Les Ronces de Fer. Petits Mémoires d'un Prisonnier de Guerre*, Bruxelles, 1920, p. 62.

³ Württembergisches Hauptstaatsarchiv, Stuttgart [WüHStA] M 77/1-865.

importance of nutrition within the camps increased, making the Belgian POWs⁴ subject to the economic crisis in Germany. Food supply decreased both in quantity and quality, when food grew short all over Germany.

Contrary to the obvious efforts to provide at least tolerable living conditions we find the allied propaganda⁵, which used the question of POW-treatment as one of its most distinguished weapons. The governments of the Entente were quite successful in producing the image of a barbarian German nation, which did not care about prisoners, mistreated them and afflicted various cruelties upon its victims. However, several sources – e.g. reports of delegates from neutral countries, secret papers and empirical sources – lead to the conclusion that POWs in Germany were not treated worse than elsewhere⁶. Moreover German authorities were keen to reject any reproaches of barbarianism by granting the POWs a wide range of activities whenever they showed signs of cooperation. What can at least be said is that the treatment of prisoners in Germany could by no means prove any reproaches of barbarianism or a particularly unfair treatment in an international comparative perspective⁷. What might be stated instead is that the War Ministry did not completely succeed in producing standardised and acknowledged measures of treatment while much deficiencies depended on local authorities⁸. While tolerable food supply and housing was self-evident due to the Hague Convention, intellectual occupations were not. During the long months of internment the prisoners in German camps with the consent of their commandants turned the provisional heap of barracks into small cities and communities. Sports activities, crafts and theatres were as common as camp

⁴ This article focuses on the Flemish prisoners which is partly due to a lack of sources for Walloon POWs. On the other hand the activities of Flemish prisoners rise particularly interesting political questions.

⁵ Unfortunately we are still lacking a comparative study on the treatment of POWs in different European nations.

⁶ The lethality of prisoners in German camps did not exceed 5.4 %. In England 3.0 % of the prisoners died, in France at least 5.8 %, while all figures about the total number of POWs and those killed in combat vary. I am grateful to Dr Alan Kramer for his comment on the relatively low lethality of Belgian POWs in Germany (2.9 %). Here probably the fact that most of them were taken prisoner at an early stage of the war when they had not been worn out by combat activities might be important. Another explanation might be the privileged living conditions which many of the Flemish prisoners enjoyed.

⁷ After the armistice had been signed and the Germans had no more prisoners as “counterweights” left, the French did not regard the Treaty of Berne (April 1918) as a legal basis any more. German prisoners were not allowed to exert sportive activities outside any more, and only basic standards in hygiene and nourishment should have been provided. Service Historique de l’Armée de Terre, Paris [SHAT] 18 N 59, Announcement of the État-Major GQG, 23rd November 1918.

⁸ This was the central problem which all governments and ministries had to face.

schools, musical events and social institutions like a health insurance. Unlike their German comrades in France⁹, prisoners in large camps were allowed to publish their own newspapers, could attend courses of various subjects and made frequent use of the camp libraries.

2. Belgian POWs in Germany

During the First World War between 40,000 (1914) and 46,000 (1918) Belgian Prisoners of War were interned in Germany¹⁰ – most of them for a long period of time i.e. for almost four years from the beginning of hostilities up to the end of the war in November 1918. They were accommodated in 17 camps in the northern parts of the country and in small camps provided by civilian employers¹¹. Defining whoever was a military prisoner and whoever was regarded as a civilian was not as simple as one might expect. One of the first tasks was to identify Belgian prisoners of war because many members of the civilian militia “Garde civique” were among those who had been arrested and deported to a camp in Germany¹². Those who had refrained from taking up arms against the German invaders were to be released¹³. However, individual proofs could not be put forward so that some of them had to wait for a more benevolent regulation. In January 1915 the General Governor proclaimed the release of 2,500 Belgian civilians from German camps – only to withdraw his consent in June. The official argument in summer 1915 was that the security of German troops in Belgium was endangered, once the prisoners were returned to their native land. Another reason was to motivate more civilians to stay in Germany as labourers – when they realised that the chance of returning to their families had diminished. However, von Bissing got into opposition to the interests of military authorities in Germany in December 1915, when he changed his mind once

⁹ The French authorities only allowed officers and civilians to publish camp newspapers.

¹⁰ See DOEGEN W., *Kriegsgefangene Völker*, vol. 1, *Der Kriegsgefangenen Haltung und Schicksal in Deutschland*, Berlin, 1919, pp. 28-9, 22,000 of them were Flemings, of which up to 2,500 were gathered in Göttingen. Stadtarchiv Göttingen [StA Göt], KGL 52a No. 45i.

¹¹ *Commission d'Enquête sur les violations des règles du droit des gens, des lois et des coutumes de la guerre: Rapports et Documents d'Enquête*, Deuxième Volume, *Rapports sur les Déportations des ouvriers Belges et sur les traitements infligés aux Prisonniers de Guerre et aux Prisonniers Civils Belges* (Rapports et Documents), Bruxelles, 1923, p. 344. Small groups can be found in further camps all over the country.

¹² In several camps (Krefeld, Paderborn-Senne, Holzminden) civilians and military prisoners were kept together which makes it impossible to analyse these groups separately.

¹³ WüHStA M 77/1-865. Prussian War Ministry, 28th November 1914. Belgium on the other hand urged those prisoners who had been released to join the army again – otherwise this behaviour would have been interpreted as desertion. WüHStA, M 77/1-866. Order by GHQ-Commander Henon, 13th September 1914.

again. His plan was to return 2,200 former military personnel to Belgium – while in Germany they were regarded as an important labour force¹⁴. Yet a clear concept was not to be seen.

One of the greatest problems of the Belgian Government in dealing with POW-questions was the lack of equal opportunities. While France and Britain were able to exert pressure on the German Government via the treatment respectively exchange of German prisoners (and *vice versa*), the Belgians simply were short of such “hostages”. Only a few civilians – women, children, doctors, priests and those prisoners unable to serve in the army – were subject to a mutual agreement in April 1918. The Belgians were released in exchange for German civilians who had been interned by Belgian troops in Tabora (German East-Africa) in 1916¹⁵. However, most of the Belgian POWs stayed in Germany while a minority was released on the grounds of the Treaty of Berne from April 1918, allowing long-time prisoners to be released to exile in Switzerland. Some of those who were eligible even renounced exchange to Switzerland because they preferred to stay in Germany as civilian workers¹⁶.

In February 1915 the Prussian War Ministry made provisions for a more active policy of ethnic and national dimension¹⁷. Göttingen-Ebertal was chosen as a privileged camp, where Flemish POWs enjoyed better material treatment and a wide range of leisure facilities. Professors Beyerle and Stange were responsible for the implementation of *Flamenpolitik* within the camp while the latter had been active in the care for prisoners before¹⁸. His motivation founded on Christian ethics while Stange’s protestant confession

¹⁴ WüHStA M 77/1-866. The *Armeeoberkommando 4* in the Communication Zone rejected von Bissing’s plan.

¹⁵ WüHStA M 77/1-865. Agreement between Germany and Belgium, 8th April 1918.

¹⁶ Within one month 817 renounced, while 271 of them stayed as workers in Germany. DOLDERER W., *Deutscher Imperialismus und belgischer Nationalitätenkonflikt. Die Rezeption der Flamenfrage in der deutschen Öffentlichkeit und deutsch-flämische Kontakte 1890-1920*, Melsungen, 1989, p. 176.

¹⁷ It was by no means unusual to separate prisoners according to their nationality in order to influence them or to make them change sides. The Germans tried – mostly in vain – to mobilize the Irish prisoners against England and the Ukrainians against Russia in the camps of Salzwedel, Rastatt and Wetzlar. The French on the other hand took members from ethnic minorities in Germany like the Polish, Danish or prisoners from Alsace-Lorraine to privileged camps like Monistrol-sur-Loire, St. Rambert or Montbrison. In England Feltham was supposed to be a “traitors’ camp”. Here the Polish Legion tried to recruit compatriots. WüHStA, M 77/1-933; FARCY J.-C., *Les camps de concentration français de la première guerre mondiale (1914-1920)*, Paris, 1995, pp. 360-61; Public Record Office, London, FO 383/433.

¹⁸ *Les Archives du Conseil de Flandre*, publiées par la Ligue Nationale Pour l’Unité Belge [ACF], Bruxelles, 1928, p. XVIII. Carl Stange was an evangelic theologian and had been professor at Göttingen university since 1912.

did not seem to have played a decisive role as regards the strong catholic tradition among the Flemish soldiers¹⁹. In Göttingen Beyerle and Stange cared for better food and officially supported the Flemish prisoners as regards their cultural activities – always anxious not to arouse suspicion among Walloon prisoners²⁰. Göttingen thus became the centre of pro-German and pro-Flemish propaganda among Flemish POWs. The Göttingen *Fürsorgeausschuss* (Welfare Committee) was responsible for all Flemish prisoners in Germany. In particular Flemish intellectuals were brought from other camps in order to influence them – while those who were supposed to be critical and those who simply rejected the propaganda had to leave Göttingen and were sent to regular non-privileged camps²¹. On the other hand Göttingen served as a turntable: activist prisoners from other camps attended courses in Göttingen – only to return as well-trained propagandists to their “home”-camps. At the same time reliable activists from Göttingen were sent to other camps and commandos to support local activists. The number of Flemish prisoners in Göttingen rose from 200 up to 2,500 while British and French prisoners had to make space for them by being taken to Kassel and Langensalza. A controversial question was the treatment of Walloon prisoners in Göttingen: Should they be separated or even taken to other camps as August Borms, member of the nationalist *Raad van Vlaanderen*, the Flemish Council (RV) suggested? Or could they serve to refute the reproach that Göttingen was a privileged camp for the Flemings – this was Stange’s argument against separation²². The discussion seized because at the end of the war there was only a small minority of Walloons left at Göttingen. But in many cases like the selection for labour commandos, Flemish prisoners were privileged. They received better treatment and got more attractive jobs while the camp commander frequently consulted Göttingen activists for their opinion about individual prisoners. The more “activist” a prisoner behaved the more

¹⁹ As to the catholic roots of the Flemish movement see WILS L., *Honderd jaar Vlaamse Beweging*, part 1: *Geschiedenis van het Davidsfonds tot 1914*, Leuven, 1977; part 2: *Geschiedenis van het Davidsfonds 1914-1936*, Leuven, 1985. WILS L., *op. cit.*, part 1, p. 243, points out that particularly the Davidsfonds during the 19th century was one of the most influential catholic-Flemish organizations and promoter of the Flemish movement.

²⁰ However, facilities like theatre, school and library also existed in other German camps. See PÖPPINGHEGE R., “Leben im Lager. Die Kriegsgefangenen-Zeitschrift” *L’Echo du Camp de Rennbahn* “als sozialgeschichtliche Quelle” in *Westfälische Zeitschrift* n° 149, 1999, pp. 185-97.

²¹ According to an official report – probably by Stange – dating early 1917 those Flemish prisoners being “adverse to propagandistic purposes” were brought to Kassel. StA Gö, KGL 14 Nr. 22.

²² StAGö, KGL 5a Nr. 10a. The non-Flemish prisoners in Göttingen – British, French and Russians – should also enjoy the privileges in order to diminish their suspicions that only the Flemings were privileged.

tolerable were his living conditions. Among the various institutions founded for the benefit of the Flemish POWs were a camp school which offered vocational courses and close ties to Göttingen University, a library with 6,300 volumes, barracks for artists and craftsmen and a department store²³.

Would privileging the Flemish POWs include that they were exempt from work? In the sense of a more efficient propaganda among them this surely would have been desirable. The military and civil administration of Göttingen camp was in steady conflict with other military authorities like the Army Commander No. 10 or the camp in Kassel. Labour became more important than propaganda – this applied to the Flemings, too. The share of those prisoners in labour commandos ranged from 40 to 60 % depending on the year and the area²⁴. Apparently there was no distinction made between Flemings and Walloons as regards the quantity of work force: both groups contributed to prisoners' labour with the same share, although Flemings often got the more attractive jobs. The Göttingen commandant had to claim the propagandistic interests towards other camps to "release" the prisoners from their labour camps and get them to Ebental. The commandants of Kassel and Langensalza proved to be very reluctant to diminish their labour force for propagandistic reasons²⁵. Conflicts about opposing interests were frequent, so that the propaganda suffered from labour tasks. In the second half of the war when labour force grew short in Germany, prisoners were more than ever used as workers. The collection of Flemish prisoners in Göttingen was by no means systematic and free of tensions within the German military administration²⁶.

3. Prisoners of War as Objects of German and Flemish Propaganda

Propagandistic aims were two-fold depending on whoever was responsible. The Germans aimed at communicating their efforts to support the

²³ MIRWALD C., "Ausländer in Göttingen – von 1914 bis heute", in *100 Jahre Göttingen und sein Museum, Texte und Materialien zur Ausstellung im Städtischen Museum und im Alten Rathaus 1. Oktober 1989–7. Januar 1990*, Göttingen, 1989, pp. 92-4. Cf. also PÖPPINGHEGE, R., "Das Kriegsgefangenenlager Ebental als Zentrum flämischer Propaganda im Ersten Weltkrieg", in *Göttinger Jahrbuch* n° 51, 2003, pp. 49-60.

²⁴ StA Gö, KGL 14 No. 22.

²⁵ StA Gö, KGL 30 No. 32a.

²⁶ The prisoners' labour duties were viewed critically in Belgium where their quantity was taken as proof of German reliability. The General Governors' press delegate von Kardorff in a letter to professor Stange complained that several artists and intellectuals had been sent from Göttingen to smaller labour camps and had to take up manual work. "What the hell has happened in Göttingen? The Flemings [in Belgium] are absolutely annoyed". StA Gö, KGL 5b No. 106.

Flemings in occupied Belgium (e.g. the implementation of language laws). To them, Flemish nationalism was a tool – not the aim. This was a decisive distinction towards the activists' interests who regarded cultural emancipation or even a separate state as their main motive. Those various motives only superficially seemed identical while the official political course in Germany towards Flanders was not at all clear. The German Government – contrary to General Governor von Bissing – did not completely support the activists' plan to shatter Belgian unity.

Flemish activists from Belgium made frequent visits to German camps. They served two purposes: the first was to give the visitors an impression about the way Flemish prisoners were treated, thus providing those visits with the character of an inspection. On the other hand the visitors were expected to spread ideas of Flemish nationalism or notions in favour of Germany. This was the case when professor Alfons van Roy came to Göttingen as delegate of the Flemish activists in Belgium²⁷. Cyriel Rousseu, delegate of the nationalist *Raad van Vlaanderen*, visited German POW-camps several times and proposed direct measures of how the treatment could be improved, e.g. the separation of Flemish and Walloon prisoners. Professor Stange's opinion was different: he believed that it was more credible to leave them together. But Rousseu insisted that the French influence would be detrimental to the Flemish prisoners whom he expected to become „healthy strong Teutons“²⁸. In May 1917 Stange himself travelled to Flanders in order to promote an arts-exhibition with items made by POWs, which he organized in cooperation with the Flemish *Volksopbeuring*²⁹. On his way back, he was joined by activists Cyriel Rousseu and August Borms. Stange organised a complete 2-weeks-visitors-programme including meetings in various camps and labour commandos as well as contacts to German military authorities³⁰. In November 1917 the famous Flemish poet René de Clerq came to Göttingen where he got in contact with several activist prisoners and where he held a lecture about Flemish nationalism³¹.

Propaganda material was sent to Germany via Göttingen camp. Here the brochures, newspapers and parcels were looked through and were afterwards distributed among Flemish POWs all over Germany. In particular

²⁷ VANACKER D., *Het aktivistisch avontuur*, Gent, 1991, p. 331.

²⁸ StA Gö, KGL 12 No. 20c.

²⁹ StA Gö, KGL 18 No. 26; VANACKER D., *o. c.*, p. 85.

³⁰ StA Gö, KGL 19 No. 27. For reports of the delegates' voyages see: ACF, p. 398-410.

³¹ The visit was filmed for propagandistic reasons by the *Bild- und Filmamt*, copies were distributed in Flanders by the *Centraal Vlaamsch Propagandabureau*. OPPELT U., *Film und Propaganda im Ersten Weltkrieg. Propaganda als Medienrealität im Aktualitäten- und Dokumentarfilm*, Stuttgart, 2002, p. 159.

prisoners working for private employers received printed propaganda material and attended nationalistic lectures by fellow-prisoners from Göttingen in order to make them familiar with Flemish nationalism and motivate them for better working efforts³². On 21st March 1917 the German-Flemish Society was founded in order to spread propaganda among Flemish workers and prisoners³³. The society often met at Munster camp, where a committee had been founded under the command of a German *Flamenoffizier* [Flemings' Officer]³⁴. A monthly donation of 250 marks supported the theatre, the library and the Flemish camp-school, long before that the *Volksopbeuring* had been founded in 1915. The organisation acted as part of the RV-Central Committee of Propaganda and provided material support (school soups) for the public in Flanders. One of its subdivisions called *Soldatentroost* organised the distribution of parcels, letters and books to POWs in Germany. Its aim was to create a material basis for activists' propaganda work. Several thousand subscription copies of the leading Flemish newspapers were sent to Germany on a regular basis³⁵.

The weekly magazine *Onze Taal* (OT) was one of more than 100 periodicals published by prisoners of war in German camps³⁶. Unlike the POW-magazines and newspapers in other camps it was not free from German influence since Göttingen professor Stange frequently wrote articles for OT and took over a considerable amount of editorial work³⁷. He – together with some Flemish activists – initiated the project while still in March 1915 the War Ministry in Berlin was reluctant to support his plans: In its opinion prisoners of war did not believe in what papers under German supervision wrote and so it regarded the whole thing as too much effort while little of use³⁸. Here we must point out a characteristic of the ministry's behaviour: at least in the early months it merely reacted to proposals and actions of Flemings. The initiative was on the side of the latter – the Flemish activist prisoners were subjects rather than objects in this case. Later, in November the Prussian War Ministry discovered the propagandistic opportunities and asked Stange how the Flemish prisoners could be influenced in a pro-German

³² StA Gö, KGL 35a No. 31i.

³³ ACF, p. 370ff.

³⁴ There was one officer in each military district ("*Wehrkreis*") who organised propaganda among the prisoners.

³⁵ StA Gö, KGL 11 No. 20b. For example: *Het Vlaamsche Nieuws*, *Ons Land*, *De Eendracht*, *De Socialistische Vlaming*, *Gazet van Brussel*, *Nieuwe Tijd*, *Gazet van Leuven*.

³⁶ Other newspapers published by Belgian POWs were: *Eigen Schoon* and *Nieuw Leven* (Altengrabow), *Les Camps de Hanovre* (Soltau).

³⁷ Despite his undisguised pro-German propagandistic articles Stange believed himself to enjoy a high reputation among prisoners because he was a civilian.

³⁸ StA Gö, KGL 5a No. 10a. Letter to Stange dating 11th March 1915.

sense. It particularly aimed at communicating the benevolent German rule in Belgium and how it presumably contributed to the emancipation of the Flemish people.

The paper appeared from March 1915 until November 1918 thus becoming the longest running of its kind. Its founding coincides with the first efforts of privileging the Flemings in Göttingen in March 1915. The camp at that time had been the centre of a small group of pro-Flemish activists who became editors of *Onze Taal*: Godfried Rooms and Roland Clymans. Starting with 500 copies it later reached a circulation of 5,000 copies in the camp of Göttingen, in the various little labour camps in the countryside and everywhere else where Flemish prisoners were kept. It was also sent to Belgium and was read by many members of the Flemish-nationalist movement. Outside Göttingen camp the editors realised a remarkable degree of opposition to their newspaper, because the Flemish movement was not as influential as in the privileged camp of Göttingen. On the other hand German commandants in some camps containing Flemish POWs prohibited its distribution in order to avoid comparisons between the camps. Not in each camp a theatre, an orchestra, sports facilities and a school were to be found. Prisoners might have demanded the same standard as in the privileged camp of Göttingen³⁹. Thus the restricted distribution also served to calm down high flying expectations elsewhere.

In the beginning *Onze Taal* appeared to be a moderate paper praising King Albert as courageous⁴⁰. In its editions of April 1915 *OT* put forward arguments in favour of a more distinct Flemish self-confidence as regards language policy. “Flanders first, Belgium second” was the parole spread by the paper. We also find early anti-French statements while the question of language remained in the focus of national Flemish identity. The editors of *Onze Taal* promoted a free Flanders in a free Belgium in July 1915. The newspaper followed a moderate course, which was not openly radical anti-Belgian – although this might be the result of tactical thoughts. Probably the paper tried to avoid open resistance among its readers, which it might have caused by presenting radical notions too early. Even moderate articles about the Flemish question resulted in fervent discussions among the Belgian prisoners. Its quite modest aim seemed to consist in making Flemish POWs

³⁹ This was the argument of the camp commandant in Zerbst near Magdeburg. StA Gö, KGL 79 No. 75.

⁴⁰ *Onze Taal* No. 1, 3.3.1915. Professor Stange regarded the journal as a good opportunity to spread pro-German ideas. According to Edwin Bauwens, member of the Belgian camp union, the editors had to publish one article about Germany in each number. *Rapports et Documents*, p. 525.

sensitive towards the Flemish movement. In a federalist sense loyalty to the Belgian state was still upheld. A decisive change might be seen in early 1917 with the founding of the RV. In spring 1917 *OT* got itself rid of tactical restrictions and openly propagated the splitting of Belgium. “Vlaanderen vrij en Wallonië vrij”⁴¹ was the frankly declared aim of the Young Flemish movement. The paper intensely informed its readers about RV-activities, especially about RV-members visiting the German chancellor. From spring 1916 onwards it also published articles about camp-life in Göttingen itself. Its last number dates on the 23rd November 1918, when the war was over and the POWs were to return home.

Celebrations offer a good opportunity for both expressing political attitudes as well as fostering them. On April 8th 1915 the Belgians in Soltau camp – led by several non-commissioned officers (NCO) – with the consent of commandant Rübesamen celebrated King Albert’s 40th birthday. The *Brabançonne* followed a hurrah on the king – together with a cheerful “Long live Belgium”⁴². Apparently the commandant had given his consent being ignorant of the political dimension of the event. In this respect the factor time is important to consider. At the outbreak of the war many Flemish soldiers regarded their military activities as a means of emancipation within the Belgian army resp. state. More than two third of the infantry were Flemish soldiers – and they were eager to prove themselves as vital contributors to Belgian warfare efforts⁴³. Later on in the German camps national celebrations were permitted while the Flemish prisoners were encouraged to celebrate July 11th, the “Guldensporenfeest”, a reminiscence to the decisive battle against “romanic” influences in 1302⁴⁴. On this occasion prisoners from various German camps gathered in Göttingen, joined by leading RV-activists. In the local theatre several prisoners performed Albrecht Rodenbach’s anti-French drama “Gudrun”.

4. Success and Failure of Propaganda Efforts

How efficient was the propaganda? Did it actually lead to a boost in Flemish nationalism? Many sources deny this effect. Prominent civilian internee Henri Pirenne in camp Holzminden could not detect the least hostilities between Flemish and Walloon prisoners. It had not been their wish

⁴¹ *Onze Taal* No. 93, 24.3.1917.

⁴² OTTE K., *Lager Soltau–Das Kriegsgefangenen- und Interniertenlager des Ersten Weltkriegs (1914-1921). Geschichte und Geschichten*, Soltau, 1999, pp. 58-9.

⁴³ BOIJEN R., “Het Leger als Smeltkroes van de natie?”, in *Bijdragen tot de Eigentijdse Geschiedenis* n° 3, 1997, pp. 55-70, p. 63.

⁴⁴ StA Gö, KGL 58 No. 50a.

at all to be separated.⁴⁵ One of Pirenne's fellow-prisoners ascertained that in Soltau, too, both groups got along with each other perfectly⁴⁶. As long as the Flemish prisoners regarded themselves as Belgians – and most of them did so – no conflicts arose. On his visit to camp Munsterlager in July 1916 professor Stange noticed that the Belgian POWs were suspicious against anything German. In his opinion several factors were detrimental to the pro-German propaganda: the camp commandant showed no great interest, the Flemish priest in the camp was anti-activist and there were bad conditions in the camp – twice a week the prisoners found seal on their plates⁴⁷. In many camps the Belgian non-commissioned officers hampered the activists' propaganda work with the result that *Onze Taal* wasn't welcomed everywhere outside Göttingen.

The Göttingen welfare committee identified four phases of propagandistic reception: 1. Until spring 1917 the mood was anti-German, sceptical and adverse to propaganda efforts. 2. Due to the founding of the Flemish Council in February 1917 hopes were growing together with activist action while Flemish nationalists still remained a minority-divided into those who supported close ties towards Germany and those who did not. 3. In the second half of 1917 the pro-German prisoners gained more influence and grew more radical as regards the future of Belgium/Flanders with the Young Flemish gaining ground. 4. From spring 1918 onwards a polarisation was to be seen, coinciding with a deteriorating mood among Flemish activists when they realised that Germany had different interests⁴⁸.

Even in Göttingen camp Flemish prisoners were not completely enthusiastic. A small minority of 20-50 Flemish nationalists (*Flamingants*) formed the inner circle of the activist movement while about 80 per cent

⁴⁵ LYON, B. and LYON, M. (ed.), *The "Journal de guerre" of Henri Pirenne*, Amsterdam, New York, Oxford, 1976, p. 103. Pirenne was taken prisoner since he was reluctant to teach at the Flemish university at Ghent and was interned in the officers' camp at Krefeld from March–May 1916, in Holzminden (May–August 1916), in Jena (August 1916–January 1917) and Kreuzberg/Thuringia (January 1917–November 1918). In Jena and Kreuzberg he was permitted to live in a hotel and continue his studies. During his internment he wrote the *Histoire de l'Europe des invasions au XVI^e siècle*. As a privileged internee he travelled in a first class train compartment and had at disposition a single room, first rate food, newspapers and a budgie.

⁴⁶ Many Flemings in the camp school attended courses in French. In Holzminden there were elections among the camp community which brought Pirenne 273 out of 400 votes as one of seven Walloons and seven Flemish prisoners representing the camp committee. LYON B. and LYON M., *op. cit.*, p. 156.

⁴⁷ StA Gö, KGL 22 No. 30.

⁴⁸ DOLDERER W., *op. cit.*, p. 177. A mood of crisis gained ground within the RV in late 1917 and early 1918, cf. *Encyclopedie van de Vlaamse Beweging*, Utrecht, 1973, p. 1275.

showed no interest in nationalist questions at all⁴⁹. The *Flamingants* apparently succeeded in increasing the number of their supporters only temporarily⁵⁰. The fact that Flemish prisoners came to Göttingen quite eagerly does not necessarily relate to their political attitude. Many of them accepted the propaganda in exchange for better living conditions and intellectual benefits. When opposition against pro-Flemish propaganda grew the activists became more radical and tried to convince their opponents by privileging their supporters more open than ever. Official reports state that during 1917 the mood had changed in favour of Germany within Göttingen camp resulting in efforts of assimilation like marriages and naturalisations. But after a brief period of time the majority was disillusioned when – after the RV-declaration of independence – no release to Flanders took place. In Göttingen the propaganda committee stepped down from its office in August 1918 for just this reason⁵¹.

In Göttingen as well as in other camps the activist minority felt greater confidence while – presumably – being backed by German authorities. In Ganderkesee near Bremen they founded a militia, the *Vlaamsche Wacht*, whose aim it was to organise Flemish propaganda and form a military force for Flemish independence. They were convinced that Germany would support this aim because it was supposed to be interested in the “renaissance of the Germanic tribe of the Flemings”⁵². Likewise, on 8th February 1918 Göttingen activists demanded a Flemish revolution against French supremacy in Belgium. According to their ardent announcement up to 500 POWs were willing to form a guard in the so called *Rijkswacht*⁵³. Whenever opposition to Flamingants grew, the tensions between RV-activists and the German authorities did so as well. Cyriel Rousseu was booed out of Altengrabow camp with the prisoners calling him “Traitor” and “Boche”. Only 500 litres of free beer could calm them down later on⁵⁴. Particularly in 1918 RV-delegates returned from their journeys disillusioned. Rousseu complained that the German Government and the camp officers were ignorant or even unwilling to support the Flemish movement – accordingly Göttingen commandant

⁴⁹ DOLDERER W., *op. cit.*, p. 179.

⁵⁰ Catchword “Goettingen”, in *Encyclopedie van de Vlaamse Beweging*, Utrecht, 1973, p. 605. It seems doubtful that there was indeed an “aanzienlijk deel bereid [...] de activistische politiek te steunen”. The reception of activism was all but enthusiastic among the majority. See also *Nieuwe Encyclopedie van de Vlaamse Beweging*, Tiel, 1998.

⁵¹ StA Gö, KGL 37 No. 34a. The announcement of an imminent but not realised release by some RV-delegates in March 1916 had already been responsible for a downturn in the prisoners’ mood. StA Gö, KGL 14 No. 22.

⁵² StA Gö, KGL 11 No. 20b.

⁵³ ACF, p. 293.

⁵⁴ ACF, p. 400.

Bogen stated that in summer 1918 the Flemish movement was on the retreat⁵⁵. In this respect the statement applies both to the eve as well as the end of the First World War: the Flemish movement was strong enough to pose the “Flemish question” but was still too weak to solve it⁵⁶.

The German military authorities regarded the Flemish activists as willing tools – who followed their own goals. The War Ministry within the camps did not wholeheartedly promote *Flamenpolitik*. One particular reason was that Propaganda stood against labour. A conflict between various interests in the German war administration arose when the privileged Flemish POWs were exempt from labour while others regarded all prisoners as an indispensable labour force. The collection of Flemish prisoners in Göttingen was by no means systematic and free of tensions within the German military administration. In most cases Flemish activists themselves were dedicated to propagandistic tasks and cooperated closely with the Germans and in many cases took the initiative for the propagandistic efforts. Regarding them as mere “puppets on a German string” means both to overestimate the consistence of German *Flamenpolitik*⁵⁷ and to underestimate the intrinsic motivations of the activists⁵⁸. German propaganda was a side effect and would not have been so widespread without the activists’ encouraging activities⁵⁹. The German Government supported the idea of a pro-German group of Flemish prisoners but was – contrary to General Governor von Bissing – very careful in questions of national Flemish independence⁶⁰. Thus there were at least two underlying concepts which only temporarily served the same purpose: authorities in Germany intended to spread knowledge about German

⁵⁵ Even in Göttingen 57.5 % of the letters written by Flemish prisoners were in French. ACF, p. 412.

⁵⁶ VAN VELTHOVEN H., *De Vlaamse Kwestie 1830-1914. Macht en Onmacht van de Vlaamsgezindheden*, Kortrijk, 1982, p. 360.

⁵⁷ However, there were frequent theoretical debates about a more consistent *Flamenpolitik* throughout the first half of the 20th century, cf. DIETZ, B., GABEL, H. and TIEDAU, U. (eds.), *Griff nach dem Westen. Die ‘Westforschung’ der völkisch-nationalen Wissenschaften zum nordwesteuropäischen Raum (1919–1960)*, Münster, 2003.

⁵⁸ I am grateful for critical comments on my understanding of German *Flamenpolitik* and the argument put forward by Lode Wils in his *Flamenpolitik en activisme* that *Flamenpolitik* in Belgium as a whole was initiated by the Germans. Yet, as referred to the prison camps, a very small minority of Flemish prisoners took the initiative and was more active than the military authorities in Germany who realized the propagandistic potential only late and by no means wholeheartedly.

⁵⁹ VANACKER D., *op. cit.*, p. 422, also states that the *Flamingants* demanded measures by the German Governor to enforce the language laws.

⁶⁰ The inconsistency of German *Flamenpolitik* is described by REUTER L., *The German Occupation of Belgium During the First World War and the Flemish Movement*, Hamburg, 1990.

culture among prisoners thus trying to make them change sides while Flemish activists promoted Flemish nationalism, which was not necessarily the same.

Working in the Coal Mine: Belgians in the German War Industry of the Ruhr area during World War I

Kai RAWE

One of the issues of World War I that caused a massive debate among contemporaries was the deportation of Belgian civilians to Germany¹. These deportations accompanied by firm international protest – and by German justifications – were meant to solve one of the major problems of the German war economy: the lack of manpower. The coal-mining industry of the Ruhr, one of the most important sectors of the war industry, stands as a prime example of this dilemma as well as for the efforts to solve it. But deportees were by no means the only Belgians who worked in the mines of the Ruhr. In order to study the “Belgians” in the mining industry one has to distinguish first between three different groups. First, the Belgian prisoners of war (POWs), second the civilian migrant workers, and finally the deportees. Different legal regulations applied to each of these groups and living- and working conditions varied among them.

When war broke out in 1914, millions of soldiers were mobilized all over Europe. Since everyone expected only a short „campaign“ the economy of the combatant states largely remained geared toward peacetime production. It seems that no one had anticipated the economic effects of a prolonged war.

When considering their plans for a war economy, the German civil departments and the Prussian War Ministry worked on the assumption that the war would last for about nine months. Under these circumstances there was little inducement to make plans for a transformation of the peacetime economy to a war economy. Following the Battle of the Marne in September 1914 the military as well as the economic extension of the „campaign“ became obvious². At this point it was already evident that sooner or later the

¹ This paper is based on research for a doctoral thesis on “Forced labour and foreign employment in the coal mines of the Ruhr during the Great War”. This thesis is written in the framework of a research project on “Forced labour in the German mining industry”. This project is carried out at the “Institut für soziale Bewegungen” [Institute for social movements] at the Ruhr-Universität Bochum under general supervision of Prof. Dr. Klaus Tenfelde.

² HERBERT U., “Zwangsarbeit als Lernprozeß. Zur Beschäftigung ausländischer Arbeiter in der westdeutschen Industrie im Ersten Weltkrieg”, in *Archiv für Sozialgeschichte*, No 24, 1984, pp. 285-304. See: p. 288.

discrepancy between military and economic mobilization would lead to serious ammunition crises not only in Germany but also in France and Britain³. The “armaments boom” of September 1914 marks the beginning of a far reaching transformation of the economy to serve the needs of war. It became clear very quickly that “economic warfare” was not only about war finance but “chiefly about real resources, workforce, raw materials and production capacities”⁴.

The German dependency on imported raw materials led to the early introduction of a state-controlled rationing system. At the same time the distribution of manpower became another important issue in the economic transformation process. Initially mobilization had caused mass unemployment in some industrial branches, but the “armaments boom” and further conscription of manpower led to a labour shortage in other areas, such as the armaments industry, mining and agriculture. Calls for the introduction of foreign labour were heard as early as the autumn of 1914⁵. In the mines of the Ruhr the workforce fell by 27% due to mobilization in August 1914. Coal and coke production was reduced by 50%⁶. German miners joined the armed forces, while foreign workers, mainly from Austria, the Netherlands and Italy, went back home. The decline in the workforce continued until June 1915, when it reached its lowest point, ca. 69% of its pre-war level. Since the industries essential to the war effort had a high demand for coal, coke and their by-products for the production of explosives and ammunition, the workforce of the mines had to increase in order to maximise production. In this situation the mining industry did not have any resources to carry through modernisation or technical development. Instead, it tried to raise production by using more workers.

In order to deal with the shortage of manpower, a variety of steps were taken during the war. Apart from exemptions and the release of recruitable workers⁷, the employment of POWs and foreign workers was one

³ HARDACH G., *Der Erste Weltkrieg 1914 – 1918*, Munich, 1973, pp. 65, 113.

⁴ *Ibid.* p. 62.

⁵ HERBERT U., *op. cit.*, p. 289. OLTMER J., “Zwangsmigration und Zwangsarbeit – Ausländische Arbeitskräfte und bäuerliche Ökonomie im Ersten Weltkrieg”, in *Tel Aviver Jahrbuch für deutsche Geschichte*, Vol. 27, 1988, pp. 135-168.

⁶ HARTEWIG K., *Das unberechenbare Jahrzehnt. Bergarbeiter und ihre Familien im Ruhrgebiet 1914 – 1924*, Munich, 1993, p. 45.

⁷ Mine owners tried, from the beginning of 1915 onwards, to obtain exemptions for miners who were called up for military service, or to reclaim them from the front. But it became clear that the demand of both the military and the economy could not be met. This conflict continued during the entire war even when the 3rd OHL under Hindenburg paid credit to the necessities of the mining industry by granting more exemptions to called-up miners. MAI G., *Arbeiterschaft*

of those measures. But at first it was hoped that the gap in the workforce could be filled by invalids, youth and women⁸.

Mobilization had stripped the mines of its most productive workers without consideration of the consequences for the mining industry. The high number of casualties at the Battle of the Somme in the summer of 1916 led to a “regrouping and concentration of political forces, and of military and economic resources” among all belligerent states⁹. With the inauguration of the 3rd Oberste Heeresleitung (OHL) on 29 August 1916, the German war economy made its crucial turn. On 31 August 1916 Hindenburg had already demanded a drastic increase in arms production from the Prussian War Ministry and proposed a programme to raise the production of armaments and to improve the procurement of raw materials and manpower. The central issue of this utopian “Hindenburgprogramm” was the “total mobilisation of the workforce”¹⁰. Models for this program were similar plans made by the Entente states, such as the British “Munitions of War Act” of July 1915. Apart from these efforts, the “Gesetz über den Vaterländischen Hilfsdienst” (Auxiliary Service Law) from December 1916 was created to secure the supply of workers, especially for the armaments industry¹¹. The original concept of this law, coming from the military circles of the OHL and parts of German heavy industry, called for a far-reaching militarisation of the entire economy. It should be organised in military fashion on the principles of order and obedience, to be enforced brutally if necessary¹². However, the majority of the Reichstag rejected such proposals. In some ways the “Hilfsdienstgesetz” established a compulsory “civil conscription” alongside the military service. Its intended rigorous application however was not realised. Neither the “Hilfsdienstgesetz” nor the “Hindenburgprogramm” ultimately succeeded in providing the necessary workforce, which was essential to the increase of production in the mining industry of the Ruhr. As

in *Deutschland 1914 – 1918. Studien zu Arbeitskampf und Arbeitsmarkt im Ersten Weltkrieg*, Düsseldorf, 1985, p. 15.

⁸ On 4 August 1914 a law was passed allowing several industrial safety regulations to be suspended, such as the employment of youth in the mines (*Reichsgesetzblatt* 1914, p. 333). As the proportional increase of employed adolescents (age group from 16 to 19 years) from 15.5% in 1914 to 40.5% in 1918 suggests, the mining industry made extensive use of these new regulations. The employment of women underground in the mines, although considered during the entire war, never happened. (Staatsarchiv Nordrhein-Westfalen (StA NRW), Oberbergamt (OBA) Dortmund, 1862).

⁹ MAI G., *Arbeiterschaft in Deutschland...*, *op.cit.*, p. 9.

¹⁰ HARDACH G., *op. cit.*, p. 74.

¹¹ This law was created following the British example of the “national service”. MAI G., *op.cit.*, p. 11. Footnote 6.

¹² *Ibid.*, p. 10.

the number of German miners declined, it became increasingly evident that, especially in terms of coal-production, the problem was in essence one of manpower. This problem can be put in a simple formula: no miners, no coal!

The Belgians who came to the coal mines of the Ruhr, together with other foreigners as POWs, deportees or voluntary labour migrants, were supposed to solve or at least to reduce the work force problem of the German war economy. A significant number of the Belgians came to the Ruhr as POWs. Therefore, I would like to highlight a few aspects of the employment of POWs in the coal mines.

All objections against the employment of POWs in the mining industry had to be abandoned since the recruitment of the “Landsturm” threatened to diminish the number of German workers in the mines even further¹³. The first 1,600 French and Belgian POWs were employed in the mines of the Ruhr in February 1915¹⁴. In August 1918 the employment of POWs in the Ruhr reached a peak of 73,000. Up to this point both their absolute number and their percentage share increased dramatically from 0.97% in March 1915¹⁵ to 16.43% in August 1918¹⁶. Statistics by the “Verein für die bergbaulichen Interessen”, the employers’ association of the coal mining industry of the Ruhr, reveal the nationality of the 56,676 POWs employed in the mines on 1 February 1918: 46% Russians, 37% French, and 5% each of Belgians, English and Italians. There were also a handful of smaller groups, such as Serbs and Portuguese.

Almost every pit of the Ruhr appears to have employed POWs at some time during the war. The degree of their employment, i.e. their percentage per pit, however, varied greatly from mine to mine¹⁷. Mining companies who wished to employ POWs had to apply for them to the “Stellvertretendes Generalkommando” in Münster, the military headquarters which became the executive power under the Prussian Law of Siege. There the POWs were organised into so-called “Arbeitskommandos” which came under the authority of the employers. The employers had the entire

¹³ Due to the special dangers of mining work such objections arose mainly seen out of fear of sabotage. Few responsible administrators had reservations with respect to international law and the Hague Convention of 1907.

¹⁴ “Mines of the Ruhr” refers to the mines in the district of the Oberbergamt Dortmund. The figures are quoted in “Glückauf” 55 (1919) nr. 15, p. 269f.

¹⁵ *Ibid.* 3,000 prisoners of war (POW) / 310,800 total number of employed.

¹⁶ *Ibid.* 73,670 POW / 448,479 total number of employed.

¹⁷ HARTEWIG K., *op. cit.*, p. 51.

responsibility for accommodation and food supplies, not just for the POWs, but also for the guards¹⁸.

The army reimbursed some of the expenses for food and accommodation according to fixed rates per prisoner and guard. The rates per prisoner were lower than for a guardsman, but during the war both rates were adjusted to the rising cost. Generally the POWs were supposed to earn the same wage as a free worker doing the same work in the same mine. Of this gross income only a maximum of 25% was actually paid to the POWs, the rest was transferred to the army¹⁹. One of the reasons why the firms complained about the low performance of the POWs might have been the fact that wages could be reduced “if the work of the prisoners appears to be inferior to that of the free workers”²⁰. In this case, companies would only have to pay a smaller charge to the army. Therefore, observations on the work of POWs have to be considered carefully, especially as for example the “Bergrevierbeamte”, state supervisors, made quite contradictory statements. Generally, it seems appropriate to estimate the performance of POWs as below that of free workers. Many of them never had worked in a mine before, their food rations were of poor quantity and quality and their whole situation as imprisoned enemies in a foreign environment resulted in an understandably low work morale.

The mining companies were allowed to pay an additional bonus for good performance. In this way, they tried to encourage a higher output. This bonus amounted to 1 Mark per day for underground work and 0.50 Mark for surface work. It allowed POWs to buy “luxuries” such as sugar and tobacco, but the purchase of alcohol was strictly forbidden. These goods were all sold in company shops, so in fact the mines gained some of the wages back as proceeds from their own shops.

If the number of POWs was high, accommodation was provided in barack-camps on the grounds of the factory or mine. Smaller groups were accommodated in the so-called “Ledigenheime” or “Menagen”, special dwelling houses originally built for unmarried workers. In the beginning,

¹⁸ “Bedingungen für die Überweisung von Kriegsgefangenen für die Industrie” (Bergbauarchiv (BBA) Bochum; 32 / 4340).

¹⁹ In order to raise the will to work this amount could be increased. Some of the mining companies paid the POWs wages in a special “camp currency”, notes which were useless outside the camp or factory grounds. Thus the POWs had no “real” money if they wanted to escape from the mine. After the war these notes became much sought after collectables (BBA Bochum; 32 / 4340).

²⁰ Circular letter of the Verein für die bergbaulichen Interessen, 17 May 1915 (BBA Bochum; 32 / 4340).

catering was quite often organised by canteen-leaseholders²¹. Very often these contractors turned out to be dishonest; therefore many mining companies had to deal with continual complaints about the bad quality and small quantity of the rations. As a result, many of the companies set up their own works canteens. The general deterioration of food supply in Germany, especially during the “Steckrübenwinter” (turnip winter) of 1916/1917, which caused much hardship amongst the civil population, had a devastating effect on the POWs. They were on the lowest level of priority when it came to the distribution of scarce food.

On the surface, many POWs worked in the coking-works of the mines. Underground, the unskilled POWs were mainly employed at the loading points and on the conveyor belts, where supervision was easiest under the difficult working conditions of the coal mines. The hours, overtime and additional shifts performed by the POWs were equal to those of the German workers. However, generally the German workers were not allowed to work with the POWs. “Should the free workers work with the prisoners, they must only do so as foremen”²². In this way it was possible for the German workers to climb up the work hierarchy, although this did not necessarily mean that the POWs were placed under greater pressure, as Hartewig has argued²³. Indeed, it is possible that the traditionally elevated sense of solidarity amongst miners and the dangerous nature of the work encouraged a sense of solidarity between the POWs and the German workers rather than friction.

The increasing difficulties of ensuring an adequate or at least minimal supply of provisions (e.g. food, clothing, etc.), coupled with declining productivity, would seem to suggest that the employment of POW labour in the mines was not the best solution to the problems of the German war economy. However, there existed few alternatives.

One alternative was the employment of foreign voluntary workers from German-occupied areas of Russia and Belgium. The first recruitment of labour from the occupied eastern areas began in 1915 following the lifting of certain legal restrictions. In November of the same year the first Poles living in the Russian Empire were deployed in the Ruhr. This recruitment reached a high point in 1916²⁴. In the final two years of the war the average annual number of these Poles in the Ruhr amounted to 15,309 (1917) and 13,440

²¹ See specimen contract between a mining company and a canteen – leaseholder (BBA Bochum; 32 / 4340).

²² “Bedingungen für die Überweisung von Kriegsgefangenen für die Industrie” (BBA Bochum; 32 / 4340).

²³ HARTEWIG K., *op. cit.*, p. 53.

²⁴ *Ibid.*

(1918) respectively²⁵. The decline in their numbers in 1918 was a result of the end of the war. Of the 15,508 Poles employed in November 1918, only 4,065 remained by December²⁶.

After the Poles, Belgians were the second largest group of voluntary workers in the Ruhr. As early as the winter of 1914/15 the recruitment of workers from Belgium was proposed by Duisburg shipping magnate Carl Schroers²⁷. In early 1915 this proposal was taken up by the “Nordwestliche Gruppe des Vereins deutscher Eisen- und Stahlindustrieller”, which founded the “Deutsches Industriebüro” in Brussels in order to recruit Belgian workers for western Germany’s heavy industry²⁸.

The occupation had seriously disrupted the Belgian economy, causing unemployment to climb above 500,000. Freiherr von Bissing, governor general of Belgium, and the German authorities therefore supported the work of the Deutsche Industriebüro not least as a means to reduce the danger to public order presented by mass unemployment. The recruited Belgian workers were considered equal to the Germans in terms of working conditions and wages. At the end of their six month contract, they were not prohibited from returning home, in contrast to the Poles. They also received “Handgeld”, a bonus, when they signed up. The first Belgian workers appeared in the Ruhr soon after the “Deutsches Industriebüro” officially began its work in June 1915. After a time some expressed the desire to have their families join them in Germany. This seems to suggest that they had little difficulty in integrating into their new surrounding and they showed little desire to return to Belgium as soon as possible. In order to “anchor them (the Belgians) more securely in their new jobs” and to prevent them from “taking to drinking and wild living”, as was argued by the governor general of Belgium, the German authorities regarded the bringing of Belgian families to the Ruhr as a positive step. It was hoped that this would encourage a relatively smooth integration of the Belgians into German society²⁹. The Belgian workers thus enjoyed a

²⁵ “Glückauf”. 55 (1919). No. 15. p. 270.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ ZUNKEL F., “Die ausländischen Arbeiter in der deutschen Kriegswirtschaftspolitik des I. Weltkriegs”, in RITTER G. A. (Ed.): *Entstehung und Wandel der modernen Gesellschaft*, Berlin, 1970, pp. 280-311. See p. 289.

²⁸ GUTSCHE W., “Zu einigen Fragen der staatsmonopolischen Verflechtung in den ersten Kriegsjahren am Beispiel der Ausplünderung der belgischen Industrie und der Zwangsdeportation von Belgiern”, in KLEIN F. a.o. (Ed.), *Politik im Krieg 1914 – 1918. Studien zur Politik der deutschen herrschenden Klassen im ersten Weltkrieg*, Berlin, 1964, p. 66-89. See p. 82.

²⁹ Statement by the Stellvertretendes Generalkommando Münster, 27 October 1915 (Stadtarchiv Bochum; LA 1621).

privileged position, and in the first months it seemed that the experience on both sides was generally positive³⁰.

In the first year of recruitment the “Deutsches Industriebüro” succeeded in deploying around 12,000 Belgians in Germany, 6,700 of them in the German mining industry. In the same period 75,000 workers were brought to Germany from the occupied Russian areas³¹. Despite the high level of unemployment and the favourable working- and living-conditions of the Belgians, in comparison with the Russian-Poles, the results of the recruitment initiative lagged far behind expectations³².

In September 1916 a conference of military commanders and the leaders of the armaments industry was held, in order to discuss the “Hindenburgprogramm”. Carl Duisberg demanded that “the great human reservoir of Belgium” be opened in order to answer the ever increasing labour shortage in Germany³³. The massive intervention of heavy industry and the OHL finally pushed the German authorities in Belgium to agree to forced deportations of labour. Governor General von Bissing felt himself the protector of Belgium against the ruthless efforts of the German Army to exploit the country³⁴, but finally he had to submit to its demands. In October 1916, von Bissing passed a decree against “Arbeitsscheu” which provided the legal grounds for the deportation of Belgian workers. “The workers were arbitrarily rounded up in Belgium and brought to Germany under brutal conditions (in cattle wagons or uncovered wagons, without heating or adequate provisions), to await their distribution in armaments factories in

³⁰ The German authorities had a different opinion on family reunification for Polish workers bringing their families to Germany. It was generally forbidden and could only be granted under special conditions and in exceptional cases. Statement by the Stellvertretendes Generalkommando Münster, 28 December 1915 (Stadtarchiv Bochum; LA 1621).

³¹ HARDACH G., *op. cit.*, p. 76.

³² One of the reasons for the uneven success rates with regard to these voluntary recruitment efforts appears to be the difference between political and social conditions in Belgium and in the occupied Polish territories of Russia. In Belgium there existed a united national will to withstand the enemy even if he occupied most of the country. The passive resistance of the Belgian people found support on almost all levels of society, e. g. in local administration and the clergy. Both national and international relief efforts helped to supply the population with the necessities of life. In the Polish territories of the Russian empire on the other hand, there was no relation between the striving for national independence and the resistance towards the occupying German forces. Some political groups even hoped to gain national independence by collaborating with the Germans, whilst others strictly opposed this line of action. In the meantime the population was basically left to itself, without (international) assistance and thus totally dependent on the good will of the German forces. For them there were far less alternatives to work for the Germans than there existed for the Belgians.

³³ HERBERT U., *op. cit.*, p. 289, footnote 14.

³⁴ RITTER G. A., *op. cit.*, p. 434.

concentration camps³⁵. Once they arrived in Germany the deportees were assigned jobs, but had no influence on the nature or extent of their work. Furthermore, their freedom of movement was restricted. Unlike the Belgian civil workers, the deportees had no employment contract and accordingly could not return home after a set period of time. They were interned, guarded, prevented from returning home and forced to work.

The deportation caused an unexpectedly high level of protest internationally as well as nationally. The USA, the Netherlands and Pope Benedict XV sharply condemned the deportations and called upon the German government to immediately cease its action. In Germany, the trade unions and the SPD exhibited only a restrained reaction to the deportations. The concessions made over the Auxiliary Service Law led to an accommodation in domestic politics. However, after a delegation from the General Commission of German Trade Unions met with its Belgian equivalent to discuss this issue, more energetic protests were raised in Germany. Vigorous debate occurred in the Reichstag, in which Philipp Scheidemann, SPD Executive member, demanded an immediate end to the deportations. Scheidemann was joined in this demand by Matthias Erzberger, Zentrum member and one of the most active opponents of the deportations.

The suspension of the deportations on 10 February 1917 and the release of the Belgian deportees in June 1917 was motivated by the desire to prevent further political damage, both in terms of domestic and foreign politics. The deportees were now allowed to return home. If they decided to stay in Germany and to sign a normal employment contract, they were placed on an equal footing with the German workers. The “Verein für die bergbaulichen Interessen” reported to Deputy Commanding General von Gayl in July 1917 on the importance of the Belgian workers for the targeted increase in coal production³⁶. By this time there were around 17,000 Belgians employed in the mines of the Ruhr. From January to March, the last months of the deportations, the average number of newly-employed Belgians was under 1,000 per month. It is remarkable, therefore, that after the end of the deportations the average number of Belgian workers newly-employed in April and May 1917 was over 4,000 per month³⁷. Freiherr v.d. Lancken, head of the political department of the General Government in Belgium, had suggested

³⁵ HARDACH G., *op. cit.*, p. 77.

³⁶ The reason for this correspondence was the prohibition on recruitment of Belgian miners from the coalfields of Charleroi, Liège, and Mons decreed in June 1917 (Staatsarchiv Nordrhein-Westfalen (StA NRW) Münster; OBA Dortmund. 1159, p. 90ff).

³⁷ Verein für die bergbaulichen Interessen to commander general von Gayl, 12th July 1917 (StA NRW Münster; OBA Dortmund; 1159, p. 90).

the suspension of deportations as early as January 1917, but at the same time he regarded its “reimposition as a sword of Damocles hanging over the Belgians to encourage them to volunteer (to work in Germany)”³⁸. Since the number of Belgians who volunteered to work in Germany increased following the cessation of the deportations, it would seem that his prediction was right.

In January 1917 Lancken prepared a report on the deployment of Belgian labour in German industry. At this time the “Deutsches Industriebüro” had recruited 42,000 Belgians for Germany. Besides this voluntary recruitment, the number of deportees brought to Germany between October and December 1916 amounted to about 56,000. Of these only 8,000 were actually forced to work, while another 8,000 voluntarily agreed to work in Germany following their deportation. “Actually, of these 56,000 deportees only 16,000 are at work. Almost 40,000 remain idle in the camps, among them lawyers, students, teachers and so on”³⁹. The deportations were not only politically damaging, but also failed to achieve their economic purpose. When judged against its actual purpose, the deportation, distribution and employment of the deportees proved to be a total failure.

It appears difficult to estimate the contribution of the Belgian workers to the German war economy. If judged by primary sources from the industrialists, the work performance lagged behind their initial expectations. But these sources have to be considered with great care. As shown in the example given above, the companies had a financial interest to downplay the Belgian productivity. But there had been rather positive experiences with Belgian labourers. A report by the Bergrevierbeamte of the mining district “Essen II” states the following: “The work performance of the Belgians in the pit “Dahlbusch” is quite satisfactory, while in the pit “Friedrich Ernestine” it is not. The reason for this seems to be that in “Dahlbusch” there is a foreman who speaks perfect French as well as the Walloon dialects. Therefore communication between the Belgians, who are willing and hard-working, and the foreman is very good. Mines wishing to employ Belgians should therefore also try to get a translator who is able to communicate with them in their native tongue”⁴⁰. It appears that there existed hardly any reasons for complaints about the performance of the skilled Belgian miners. The “Oberbergamt Dortmund”, the state supervisory board of the mining industry of the Ruhr, even allowed under certain circumstances Belgians to become

³⁸ BA; R 901 / 84024.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ Bergrevierbeamte “Essen II” to OBA Dortmund, 15 January 1917 (StA NRW Münster; OBA Dortmund; 1862).

“Ortsälteste”, i. e. foreman in a working group of miners⁴¹. Although limited, this opened up the possibility for Belgians to obtain positions of responsibility within their work environment. Naturally such steps were only possible for skilled miners.

In early 1917 the general situation in the mines appears to have brought about a shift in the assessment of the Belgians' work performance. The Bergrevierbeamte of the mining district “Bochum-Süd” complained, that “we have not had any positive experience with the Belgian work performance or their willingness to work”; he therefore doubted that additional recruitment of Belgians would help to raise coal production in a sufficient manner⁴². Despite the good work of the Belgian skilled miners, most of the Belgians – being unskilled, did not meet expectations. Mining companies especially complained about the length of time it took to acquaint them with their new job. By the time the Belgians had received some training and their work started to become somewhat productive, their six month contracts ended⁴³. This situation ultimately led to the companies demand to extend the minimum duration of the contracts. It appears that living- and working conditions were so difficult that the mining companies rarely succeeded in making the Belgians sign longer contracts. Many of the Belgians took the first opportunity to return home as soon as their contract ended.

Alongside the actual work performance, the second complaint concerned absenteeism. In January 1917, the Commander General in Münster pointed out that reports to the police on absent foreign workers had “put an alarming burden on law courts and prisons”⁴⁴. The “Verein für die bergbaulichen Interessen” was especially discontent with the low work ethic of the Belgians. Absenteeism of Belgians amounted to 25% of the regular shifts in some of the mines of the Ruhr. Therefore, the mining companies demanded from the military authorities a “tougher line of action” against those absentees and wanted them to “be treated as POWs for a fixed period, to be put under strict supervision”⁴⁵. This demand was refused by the

⁴¹ Decree by the OBA Dortmund, 23 November 1916 (StA NRW Münster; OBA Dortmund; 1159, p. 15f).

⁴² Bergrevierbeamte “Bochum-Süd” to OBA Dortmund, 16 January 1917 (StA NRW Münster, OBA Dortmund; 1862).

⁴³ Bergrevierbeamte “Gelsenkirchen” to OBA Dortmund, 14 January 1916 (StA NRW Münster; OBA Dortmund 1862).

⁴⁴ The number of trials had increased in some districts up to 7-times of the peace time level due to these offences. See note by the Stellvertretendes Generalkommando Münster, 10 January 1917 (StadtA Bochum; LA 1621).

⁴⁵ Verein für die bergbaulichen Interessen to commander general von Gayl, 12 July 1917 (StA NRW Münster; OBA Dortmund; 1159, p. 94).

Commander General. In the spring of 1917 Belgians even went on strike in some of the mines. The “Deutsch-Luxemburgische Bergwerks- und Hütten AG”, a mining company, reported to the Landrat, the district administrator in Bochum, that “Belgian deportees refuse to work in the mine ‘Bruchstrasse’”. Entreaties as well as threats had no effect because we could not enforce our demands by any judicial means. Therefore we ask you to enforce our point of view and, if necessary, to exert pressure on the Belgians to resume work”⁴⁶. The mining company insisted on “firm bureaucratic action against the dangerous conduct of these people”, especially since the rebellious Belgians agitated among those still willing to work.

“You bring us the people, we will make them work!”⁴⁷. Reality belied this remark by Ruhr industrialist Hugo Stinnes. The Belgians could be brought to Germany by brutal force. But as shown by the example given above, unwilling and unskilled workers with a tendency to acts of sabotage were of little use to the German war economy.

Another issue of complaints raised by the mining companies was the unwillingness of most of the Belgian workers to settle down in the Ruhr for a longer period⁴⁸. Although some Belgians asked for their families to join them, especially in the beginning of their work experience in Germany, this never became a “mass movement” among foreign labourers. Of 28,000 Belgians who had worked in the Ruhr at any time up to May 1917, half of them had returned home already. Accordingly, there were only about 14,000 Belgians left in the mines of the Ruhr in May 1917. Naturally, such a high level of fluctuation was not in the interest of the mining companies. As they saw it, it was desirable to keep the Belgians in their jobs, if necessary by force. But government and the military disapproved of such a demand, especially since the deportations and the forced labour of Belgians had come to an official end. If a Belgian worker did not want to prolong his contract, the mining companies had to let him go home⁴⁹.

The employment of Belgian labour in the mining industry of the Ruhr, regardless whether the workers came to Germany as POWs, deportees or free migrant workers, appear to allow the following conclusions. During

⁴⁶ Deutsch-Luxemburgische Bergwerks- und Hütten AG to Landrat in Bochum, 9 February 1917 (StadtA Bochum; LA 1621).

⁴⁷ This was Stinnes’ answer to von Bissing, when the Governor General expressed his doubts about the efficiency of forced labour. See: ZUNKEL F., *op. cit.*, p. 297.

⁴⁸ Verein für die bergbaulichen Interessen to Commander General von Gayl, 12 July 1917 (StA NRW Münster; OBA Dortmund; 1159, p. 93).

⁴⁹ Minutes of a meeting on Belgian workers in the Kriegsamt, 22 April 1917 (Bundesarchiv (BA); R 901 / 84025).

the period up to the autumn of 1916 there had been a truly voluntary movement of Belgian workers into the German war industry. This small but steady stream of volunteers was brought to an abrupt end when the deportations were launched. Although they brought several thousand Belgians into the mines and were able to raise the recruitment numbers even after their suspension, they did not create a “willing workforce”. Increasing attempts at escapes, breaches of contract, absenteeism and strikes as well as poor work performance, speak a clear language. Living- and working conditions were hard. In addition the awareness that by working for the enemy they could be regarded as collaborators, was another psychological burden for the Belgians. Under these circumstances, the number of Belgian workers who were willing to offer their services to the German war economy beyond the necessary minimum was relatively small.

The mandate of the mining industry to reach its requested production level was responsible for the elaboration of different schemes to obtain the necessary work force. The employment of the Belgians was one of them and formed a substantial part of what could be called the forced labour programme of imperial Germany during World War I. It appears that it did not meet the high expectations not only on economic and other levels. Its aftermath of this experience put a heavy burden on the relation between the two nations, far beyond the moment when open hostilities ended between Germany and Belgium in November 1918.

Forced Labour, Deportation and Recruitment The German Reich and Belgian Labourers During the First World War¹

Jens THIEL

The deportation and forced labour of Belgian workers, starting in the autumn of 1916, was one of the darkest chapters of German occupation policy during World War One. Along with the systematic destruction or dismantling of industrial facilities and machines and their relocation to Germany, deportation and forced labour were components of an economic policy concept of ruthless exploitation in occupied Belgium ("Nutzbarmachung"), advocated primarily by the Supreme Command of the Army. In the autumn of 1916 and the winter of 1916/17, this concept gained favour over the longterm plan for Belgium's economic penetration ("wirtschaftlichen Durchdringung") originally favoured by the German government and the German civil administration. There was no doubt within the circles of the military command and the closely associated industrial magnates and business associations that coercive measures would be necessary to enforce plans to pillage Belgium.

The following paper will outline the German labour policy in occupied Belgium as well as the interrelation of labour recruitment methods. The paper will argue the thesis that the recruitment drives constitute the actual continuity of German labour policy before and after the deportations, whereas deportation and forced labour could be interpreted as hybrid forms of labour recruitment under conditions leaning toward total warfare².

¹ Translated by Natalie Gravenor.

² This paper basically follows the main argumentation lines of the dissertation about the same topic presented in 2003 at the Humboldt Universität zu Berlin. This dissertation includes all further source and bibliographical references which I have chosen to widely forego in this paper. As standard works about Belgian deportations I will refer in this paper only to: PASSELECQ F., *Déportation et travail forcé des ouvriers et de la population civile de la Belgique occupée, 1916-1918*, Paris/New Haven, 1929; VAN DER HOEVEN L., *Les déportations Belges*, Harlem, 1931; GUTSCHE W., "Zu einigen Fragen der staatsmonopolistischen Verflechtung in den ersten Kriegsjahren am Beispiel der Ausplünderung der belgischen Industrie und der Zwangsdeportationen von Belgiern", in Arbeitsgruppe Erster Weltkrieg (Leitung F. Klein), *Politik im Kriege. Studien zur Politik der herrschenden Klassen im ersten Weltkrieg*, Berlin 1964, pp. 67-89; ELSNER L., "Belgische Zwangsarbeiter in Deutschland während des ersten Weltkrieges", in *Zeitschrift für*

With the occupation of the country, the problem of labour and unemployment in Belgium soon became a central issue of German occupation policy. While the food issue, closely related to unemployment, could basically be resolved with the help of the *US Commission for Relief in Belgium* and the Belgian *Comité National*, the civil administration failed to reduce the continually high unemployment which directly affected 500,000 people. In addition to the aforementioned economic policy and food supply problem, the labour issue also affected other policy areas, especially social policy and relations with the Flemish population. The disputes over forced labour, criticised both by Flemish activists and German Flanders supporters as counterproductive³, foregrounded clearly the conflicts and diverging interests related to the resolution of the labour issue. Announced social policy measures such as the promise to prepare and implement by war's end social and labour protection legislation patterned after that in Germany, served as an offer of allegiance to the Belgian workforce⁴, at least for appearances' sake. The true motives, however, lay in the German business associations' very pragmatic plans to impose longterm restrictions on the Belgian economy through increased social security percentages and ideally by eliminating the "Belgian dumping price competition" entirely⁵.

Nevertheless, German labour policy's prime objective was the recruitment of as much manpower as possible for the German war economy

Geschichtswissenschaft n° 24, 1976, pp. 1256-1267; ELSNER L., "Zur Zwangsarbeit belgischer Arbeiter in Deutschland während des ersten Weltkrieges", in *Wissenschaftliche Zeitschrift der Universität Rostock* (Gesellschafts- und sprachwissenschaftliche Reihe, Heft 9), n° 24, 1975, pp. 719-729; VANDEWEYER L., "De verplichte tewerkstelling tijdens de Eerste Wereldoorlog", in *De verplichte tewerkstelling in Duitsland, 1942-1945. Acta van het Symposium gehouden te Brussel op 6 en 7 oktober 1992*, Brussel 1992, pp. 39-48; DE SCHAEPPRIJVER S., *De Grootte Oorlog. Het Koninkrijk België tijdens de Eerste Wereldoorlog*, Amsterdam/Antwerpen, 1997, pp. 222-235; ROOLF C., "Die Deportationen von belgischen Arbeitern nach Deutschland 1916/17", in ROOLF C., RAUTHE S. (Ed.), *Projekte zur Geschichte des 20. Jahrhunderts. Deutschland und Europa in Düsseldorfer Magister- und Examensarbeiten*, Neuried bei München, 2000, pp. 30-45 and DELPLANCQ T., "Une Chasse aux "Oisifs". Les Déportations de Civils à Bruxelles en 1917", in *Archives et Bibliothèques de Belgique*, n° spécial 64, Bruxelles, 2001, pp. 513-539.

³ See also VANDEWEYER L., "Collaboreeren en arbeiders deporteren! Dilemma's voor Activisten en Duitsers tijdens de Eerste Wereldoorlog?", in *Brood & Rozen. Tijdschrift voor de Geschiedenis van Sociale Bewegingen* n° 4, 1996, pp. 15-32.

⁴ See also BITTMANN K., *Werken und Wirken. Erinnerungen aus Industrie und Staatskunst, Dritter Band: im besetzten Belgien (1914-1917)*, Karlsruhe, 1924.

⁵ See Bundesarchiv Berlin (henceforth BAB), R 1501, 119.565, Bl. 4: Karl Bittmann: Beiträge zur Frage: Welche Bedeutung würde die Einführung der deutschen Sozialgesetzgebung in Belgien für die Wettbewerbsfähigkeit der belgischen Industrie auf dem Weltmarkt haben? Denkschrift im Auftrage des Generalgouverneurs in Belgien, Generaloberst von Bissing, Berlin 1916.

and for the German army's own interests. During the war, the General Governorship (*Generalgouvernement*) was considered an especially ample manpower reservoir due to the high unemployment there.

Already by the autumn of 1914, the German war economy was marked by an acute shortage of manpower. Conscriptions and the transition to heavy arms production created a continuous need for manpower. The use of prisoners of war and hiring more youth and women could not compensate the shortage. Thus the responsible departments in the Prussian War Ministry, but also the war industry itself, focused increasingly on the occupied territories and their recruitment potential. These institutions could benefit from a longstanding tradition of foreign workers in Germany.

Already before the war, foreign workers had played an important role in the German economy, especially in the agricultural Eastern Reich provinces and in the Western industrial and mining regions. Before 1914, there were approximately 500,000 seasonal workers and about 700,000 foreign industrial labourers and miners in Germany. The majority of them came from Polish areas then belonging to Russia, from Italy and the Netherlands⁶. There were only a few Belgian labourers, their number hovering around 8,000 during the 1910s. They found employment primarily as specialists in Western Germany's developing glass and mirror industry. Isolated attempts to use Flemish itinerant workers in German agriculture had proved unsuccessful.

Besides the prisoners of war who would soon be brought to Germany and dispatched as agricultural and mining workers, the Russian-Polish seasonal workers who happened to be in Germany at the outbreak of the war were the first victims of the quickly established system of forced labour⁷. For

⁶ For a summary see NICHTWEIß J., *Die ausländischen Saisonarbeiter in der Landwirtschaft der östlichen und mittleren Gebiete des Deutschen Reiches (1890-1914)*, Berlin, 1959; BADE K. J. (Ed.), *Deutsche im Ausland – Fremde in Deutschland. Migration in Geschichte und Gegenwart*, Munich 1992, pp. 295-332 and HERBERT U., *Geschichte der Ausländerpolitik in Deutschland. Saisonarbeiter, Zwangsarbeiter, Gastarbeiter, Flüchtlinge*, Munich, 2001, pp. 13-127.

⁷ Besides the works of Klaus J. Bade and Ulrich Herbert, see also ELSNER J., *Die ausländischen Arbeiter in der Landwirtschaft der östlichen und mittleren Gebiete des Deutschen Reiches während des 1. Weltkrieges. Ein Beitrag zur Geschichte der preußisch-deutschen Politik*, Dissertation, Universität Rostock, 1961; ZUNKEL F., "Die ausländischen Arbeiter in der deutschen Kriegswirtschaftspolitik des 1. Weltkrieges", in RITTER G.A. (Ed.), *Entstehung und Wandel der modernen Gesellschaft. Festschrift für Hans Rosenberg zum 65. Geburtstag*, pp. 281-311; OLTMER J., "Arbeitszwang und Zwangsarbeit. Kriegsgefangene und ausländische Zivilarbeitskräfte im Ersten Weltkrieg", in SPILKER R., ULRICH B. (Ed.), *Der Tod als Maschinist. Der industrialisierte Krieg 1914-1918*, Bramsche 1998, pp. 96-107 and OLTMER J., "Zwangsmigration und Zwangsarbeit. Ausländische Arbeitskräfte und bäuerliche

the duration of the war, they were not, as before, ordered to but prohibited from returning home. They also were forbidden to change jobs or to relocate. The working and living conditions of the approximately 500,000 Russian-Polish and later Eastern European Jewish labourers were abominable. As a rule, they were treated worse than their newly arriving Belgian counterparts. Within the hierarchy of foreign workers, labourers from the East occupied the lowest tier⁸.

Pressure from business and the government forced the responsible military agencies to gradually eliminate obstacles against employing foreign workers. As early as March 1915, the Prussian War Ministry approached the Governor-General with demands for recruiting Belgian labourers. They were to be recruited on a voluntary basis. Before, the Prussian War Ministry had impeded all attempts by Rhine-Westphalian businessmen to independently recruit in Belgium.

These recruitments failed also for other reasons. Primarily, there was no appropriate and extensive infrastructure for systematic recruitment. Thus, some businessmen soon strived for a closer co-operation with the General Governorship and the civil administration. In this respect, the close links between the civil administration and some of the firms would prove to be extraordinarily useful. The goal of this concerted action was to most efficiently recruit labour from Belgium. At a joint meeting of the Governor-General's economic commission and the short-lived *Deutsche Wirtschaftsausschuss für Belgien*, which was dominated by Rhine-Westphalian industrialists, on 19 June 1915 in Brussels, manpower recruitment was the central topic on the agenda. The representatives of the most important German businesses, the upper echelon of the General-Governorship and the officials of the government, who were called in at the last minute, were all in favour of recruiting markedly more workers from Belgium than before – for the time being on the basis of voluntary recruitment and expressly without using overtly coercive measures⁹.

From this meeting resulted most importantly the enhanced status of the *Deutsche Industriebüro* (DIB) in Brussels, which had been founded by the

Ökonomie im Deutschland des Ersten Weltkrieges", in *Tel Aviver Jahrbuch für Geschichte* n° 27, 1998, pp. 135-168.

⁸ See also PYTA W., "Polnische und belgische Arbeiter in Preußen während des 1. Weltkrieges", in *Geschichte in Köln* n° 14, 1983, pp. 62-105 and HEID L., *Maloche – nicht Mildtätigkeit. Ostjüdische Arbeiter in Deutschland 1914-1923*, Hildesheim/Zürich/New York, 1995.

⁹ BAB Berlin, N 2181 (Nachlaß Lumm), 157, unfoliiert (looseleaf): Protokoll der Ersten Sitzung des Deutschen Wirtschaftsausschusses für Belgien vom 19. Juni 1915.

Nordwestliche Gruppe des Vereins Deutscher Eisen- und Stahlindustrieller (Northwest Group of the Association of Iron and Steel Industry Management). The bureau's task was the recruitment of Belgian workers for the Rhine-Westphalian heavy industry. The bureau was organised as a private enterprise and worked closely, although not always smoothly, with the civil administration. The DIB had the monopoly on recruitment of Belgian labourers in the jurisdiction of the General-Governorship. The Belgian and Northern French operational and communication zone (*Operations- und Etappengebiet*) was, with a few exceptions, off limits to the DIB. Here the Supreme Command or the armies' general commands organised the recruitment themselves. Since the summer of 1915 a tight network of recruitment posts had evolved in the General-Governorship. But up until the first deportations in 1916, the DIB had had comparatively little success. Only an average of 500 labourers a week had been assigned to Germany; by late October 1916, the total number of recruits was approximately 30,000.

Although they were repeatedly discussed, extra-economic or administrative coercive measures for labour recruitment were the exception in Belgium until the autumn of 1916. However, the civil administration did use compulsory labour to threaten workers and unemployed, one example being the “*Verordnung gegen Arbeitsscheu*” (Ordinance Against Reluctance to Work) enacted by the Governor-General on 15 August 1915. Although before the autumn of 1915, the ordinance was enforced in some cases, coercive measures were restricted to isolated instances, small groups of labourers or those of single firms such as the German Military-Railroad-Administration.

The decisive impetus to forcibly bring Belgian labourers to Germany came in March 1916 from the Prussian War Ministry, itself pressured by Rhine-Westphalian industrialists. The civil administration in Belgium resisted the plans presented to it for solving the manpower and unemployment problems. Instead, Governor-General Bissing advocated the giving more defence contracts to Belgium, which for competition reasons alone found few supporters in the German defence industry. Bissing's position corresponded with his patriarchal worldview and his vision of, if not an outright annexation, the intention of binding Belgium in the long run to Germany. Treating the civilian population sensibly was, in his opinion, one prerequisite for securing future rule.

During the following months, the option of forced recruitment gained more ground, especially with the DIB's recruitment numbers failing to meet expectations. In May 1916 demands for forcibly procuring Belgian labourers could still be resisted. But as a concession to hardline demands, the Governor-General enacted a stricter ordinance against “reluctance to work”

on 15 May 1916 which, for the first time, included forced deportation to Germany as a punishment for refusing offered employment. Starting in late August 1916, after the establishment of the third Supreme Command under Hindenburg and Ludendorff, the advocates of coercive measures gained the upper hand once and for all. To fulfill the unrealistic objectives of the so-called Hindenburg-Programme, far more labourers than before were to be recruited: women, youths, prisoners of war and especially manpower from the occupied territories in the East and West. As debates in the German Reichstag on the Auxiliary Service Law, which was passed on 5 December 1916, show, the Supreme Command banked on forced labour for procuring manpower – even when dealing with the German civilian population. Although this aspect was thwarted by the resistance of the trade unions, the SPD and the Reichsleitung, the Supreme Command was able to realise its plans of forced recruitment of “enemy aliens” in the occupied territories against the reservations of the civil administration and the Reichsleitung.

Industrial magnates such as Carl Duisberg, Alfred Hugenberg, Hugo Stinnes or Walther Rathenau also saw the possibility of solving manpower problems by forcibly deporting the approximately 500,000 Belgian unemployed labourers, thus putting massive pressure on the Governor-General. Under conditions leaning toward total warfare, they considered compulsory labour and deportation legitimate means to procure badly needed manpower.

On 3 October 1916, the Supreme Command introduced compulsory labour in operational and communication zones. So-called *Zivil-Arbeiter-Bataillone* (civilian worker battalions) were formed for the forcibly recruited workers and unemployed. The labourers were considered civilian prisoners; they were under military supervision and forced to wear armbands. Their living and working conditions were abysmal, as even the Flemish activists co-operating with the Germans had to admit. By the end of the war, about 62,000 Belgians had been drafted into the *Zivil-Arbeiter-Bataillone*.

After the civil administration's last unsuccessful attempts to avoid coercive measures, the General-Governorship began to deport Belgian labourers and unemployed persons to Germany for forced labour. The selection and deportation in the various communities was subject to the decisions of respective local commanders. Due to the often arbitrary procedure on the part of those locally in charge, there were many instances of brutality during the selection and transportation of the deportees. The male population of the respective towns was ordered by public notice to appear at control assemblies prior to the date of deportation. Exempt from deportation were officially designated professional groups and trades as well as persons

designated unfit to work. During the control assemblies, the deportees were selected, put under military surveillance and carted away by train – often in unheated cattle cars. The forced separation for their loved ones, the completely inadequate supply of deportees with food and clothing and the hardship of the coming winter all painted a grim portrait of misery and desperation. Even German eyewitnesses reported the ruthlessness with which these measures were carried out.

Between 26 October 1916 and 10 February 1917, approximately 60,000 Belgians were deported to Germany as forced labourers.

Once in Germany the deportees were put up in so-called “Verteilungsstellen” (distribution centres) or “Unterkunftsstätten für Industriearbeiter” (lodgings for industrial workers). Incidentally, this term was chosen to avoid the expression “Konzentrationslager” (concentration camp), which had already then negative connotations¹⁰. Famine, disease and poor sanitary and hygienic conditions were the order of the day. The mortality rate was accordingly high. About 900 Belgians died as a result of these completely unbearable and well-documented conditions.

The poor treatment of the Belgian labourers was not only due to the chaotic circumstances in the camps, but was also to some degree deliberate. The guidelines decreed by the Prussian War Ministry in December 1916 stipulated the following: “Der Aufenthalt der Leute in der Verteilungsstelle muß so eingerichtet werden, daß möglichst jeder zum Abschluß eines Arbeitsvertrages bewogen wird. [...] Durch straffe Zucht und nachdrückliche Heranziehung zu den inneren notwendigen Arbeiten auf der Verteilungsstelle muß die Vorbedingung dafür geschaffen werden, daß die Belgier jede Gelegenheit zu gut bezahlter Arbeit außerhalb der Verteilungsstelle als eine erwünschte Verbesserung ihrer Lage begrüßen”¹¹.

The Belgian deportations were heavily criticised both nationally and internationally. In Germany, especially members of both Social Democracy

¹⁰ Bayrisches Hauptstaatsarchiv München IV, Kriegsarchiv, M Kr 14208, looseleaf: Begleitschreiben zum Erlaß des preußischen Kriegsministeriums, Kriegsamt, Nr. 893/10.16 AZ(S) vom 15. November 1916.

¹¹ “The stay of these people at the distribution centre must be organised in a manner to ensure everyone signs an employment contract. [...] Stern discipline and strict assignment to the necessary tasks inside the distribution centre should create the prerequisite that the Belgians will welcome any opportunity for well-paid employment outside of the distribution centre as a desirable improvement of their situation.” See Grundsätze über Heranziehung arbeitsscheuer Belgier zu Arbeiten in Deutschland vom 15. November 1916”, cit. in *[Das] Werk des Untersuchungsausschusses der Verfassungsgebenden Deutschen Nationalversammlung und des Deutschen Reichstages 1919-1928: Verhandlungen/Gutachten/Urkunden. Dritte Reihe: Völkerrecht im Weltkrieg*, Erster Band, Berlin, 1927, p. 243.

parliamentary factions and the Catholic Centre Party condemned the coercive measures and fought for the improvement of the conditions for the deportees and for an end to the deportations. In the plenary session and in the Reichstag chief committee, representatives of other parties also criticised Germany's policy. But there never was any clear and official protest. In the "liberal imperialistic" camp, the deportations were criticised mainly because of their ramifications on foreign policy. Quite justifiably, it was feared that relations with the United States would be damaged. Many civil servants in the General Governorship also thought the deportations were a mistake; others, like the poet and author Gottfried Benn, then working as an army doctor in Brussels, welcomed the involuntary deportations.

As could be expected in Belgium itself the measures were met with strong disapproval. Cardinal Mercier, the Catholic Church's charismatic primas, spoke out forcefully against the German measures. Many institutions, professional associations, political organisations and parties, as well as individuals petitioned the Governor-General. The Belgian exile government in Le Havre organised the protest movement abroad. In allied and neutral countries, public opinion was clearly on the side of "poor little Belgium" and disapproved of the Prussian-German militaristic monster's latest barbaric deeds. The critical attitude of the government and public opinion in the USA carried special weight. A part from the submarine war, the Belgian deportations were a decisive factor in mobilising the United States to enter the war on the side of the Allies. The German coercive measures not only undermined Germany's peace offer in December 1916, but also President Wilson's negotiating efforts – at that time, he had offered to mediate a peaceful outcome to the worldwide conflict and Germany's actions in Belgium were considered an affront.

By January 1917 at the latest, it became apparent that the mass deportations from Belgium had not achieved the desired effect had not been achieved. The manpower problem remained unresolved. Of those deported to Germany, barely one quarter had signed employment contracts. Industry lost interest in employing Belgian forced labourers, especially since industry's experiences with the involuntarily employed Belgian workers had been predominantly negative.

After the General Governorship, the Foreign Ministry, the Imperial Ministry of the Interior, the Bavarian Prime Minister and several Reichstag deputies had repeatedly spoken out in favour of ending deportation, the Prussian War Ministry and the Supreme Command also indicated a willingness to back down on the Belgian labourer issue. After at times turbulent negotiations, an Imperial Decree on 14 March 1917 initiated the end

of the deportations from the General Governorship. Afterwards, the workers deported to Germany who had signed a contract were granted the status of free enemy aliens, giving them equal status to the Belgian workers recruited by the *Deutsche Industriebüro*. The 20,000-25,000 deportees who still refused to work in Germany were allowed to return to Belgium by the summer of 1917. This did not apply to forced labourers dispatched involuntarily in the operational and communication zone. Here forced labour and involuntary deportations continued until the end of the war.

After the deportation fiasco, the General Governorship in Belgium oriented its labour policies towards an aggressive recruitment policy which was pursued on a larger scale than before. The impression left by the deportations, and fear of new ones, actually helped to boost recruit numbers, just as the proponents of coercive measures had hoped. By the end of the war, the number of Belgian workers recruited for the German war industry had risen to approximately 160,000 – when deportations started, the number was only 22,000¹². Fear of new deportations, systematic obstacles to and targeted dismantling of large parts of Belgian industry on side, bonuses, privileges and financial aid for Belgians working in Germany and their families on the other were both Damocles sword and incentive to assume employment in Germany.

By the end of the war, employment of Belgians in Germany was discontinued. Plans to employ Belgian labourers beyond war's end, which the civil administration and the *Deutsche-Arbeiter-Zentrale* (German Workers' Central Organisation) had developed, remained inconsequential, as did the idea to reroute Flemish itinerant workers from France to Germany, proposed by ultra-nationalistic minded politicians and journalists as well as Flemish nationalists.

The often vehement political, legal and journalistic debates about the Belgian deportations burdened German-Belgian relations considerably for years after the war. Belgium demanded that those responsible for the deportations be extradited and punished. In addition to civil servants, soldiers and officers, Kaiser Wilhelm II, former Chancellor Bethmann Hollweg and Ludendorff were to be tried for the deportations, which had been designated

¹² It is not possible to determine an exact figure of workers recruited by the DIB due to double counting and incomplete files. See BAB, R 1501, 113.718, (looseleaf): Wilhelm Asmis: *Nutzbarmachung belgischer Arbeitskräfte für die deutsche Volkswirtschaft nach dem Kriege*, pp. 105 und BAB, R 3301 (alt R 38), 266, Bl. 9: Reichsentschädigungskommission des Reichsministeriums für Wiederaufbau. Kriegsschäden Belgien, Teil V.

as war crimes by the Treaty of Versailles¹³. While the prosecution duties assigned to the Reichsgerichtshof in Leipzig yielded practically no results, Belgian courts in the 1920s sentenced some German participants – often tried in absentia – to sometimes long prison terms¹⁴.

Parliamentary investigative committees in both countries examined forced labour and deportation during the war with better results than the courts' slow pace in dealing with German coercive measures and their snail-paced restitution negotiations for Belgian workers formerly in German service. While the Belgian *Commission d'Enquête* designated the deportations as war crimes and presented a comprehensive final report (1923)¹⁵, the work of the third sub-committee of the *Untersuchungsausschuß des Deutschen Reiches zum Völkerrecht im Weltkrieg* (Investigative Committee of the German Reich on International Law During the World War) in 1925/26 ignored all other aspects and only considered the question whether the deportations adhered to international law.¹⁶ In the final debate of the *Reichstag* about the investigative committee's report, the political left, especially the KPD, heavily attacked the committee's unsatisfying results. The Belgian people and government were likewise perturbed by the German justification attempts which seamlessly fit into the rhetoric in the debates on war responsibility and war guilt¹⁷.

¹³ See also SCHWENGLER W., *Völkerrecht, Versailler Vertrag und Auslieferungsfrage. Die Strafverfolgung wegen Kriegsverbrechen als Problem des Friedensschlusses 1919/20*, Stuttgart 1982.

¹⁴ See also HANKEL G., *Die Leipziger Prozesse. Deutsche Kriegsverbrechen und ihre strafrechtliche Verfolgung nach dem Ersten Weltkrieg*, Hamburg, 2003, pp. 378-395.

¹⁵ Commission d'Enquête sur les violations des règles du droit des gens, des lois et des coutumes de la guerre (Ed.), *Rapports et documents d'Enquête*, Deuxième volume: *Rapport sur les déportations des ouvriers belges et sur le traitement infligé aux prisonniers de guerre et aux prisonniers civils belges*, Bruxelles/Liège, 1923.

¹⁶ [Das] *Werk des Untersuchungsausschusses der Verfassungsgebenden Deutschen Nationalversammlung und des Deutschen Reichstages 1919-1928: Verhandlungen/Gutachten/Urkunden. Dritte Reihe: Völkerrecht im Weltkrieg*, Erster Band, Berlin, 1927.

¹⁷ See also HEINEMANN U., *Die verdrängte Niederlage. Politische Öffentlichkeit und Kriegsschuldfrage in der Weimarer Republik*, Göttingen, 1983; JÄGER W., *Historische Forschung und politische Kultur in Deutschland. Die Debatte 1914-1980 über den Ausbruch des Ersten Weltkrieges*, Göttingen, 1984; WIELAND L., *Belgien 1914. Die Frage des belgischen "Franktireurkrieges" und die deutsche öffentliche Meinung von 1914 bis 1936*, Frankfurt am Main/Bern/New York, 1984; DREYER M., LEMBCKE O., *Die deutsche Diskussion um die Kriegsschuldfrage 1918/19*, Berlin, 1993; PÖHLMANN M., *Kriegsgeschichte und Geschichtspolitik: Der Erste Weltkrieg. Die amtliche deutsche Militärgeschichtsschreibung 1914-1956* (Krieg in der Geschichte, 12), Paderborn/München/Wien/Zürich, 2002; HORNE J., KRAMER A., *German Atrocities 1914. A History of Denial*, New Haven/London, 2001.

The question to what degree the experiences gained by the Belgian deportations set a pattern for the system of forced labour during the Third Reich cannot be discussed here. However, it appears certain that the Belgian deportations played a relatively formed a background experience. But the according experiences of World War One were without doubt very important. Ulrich Herbert correctly used the terms “Lernprozeß” (learning process) und “Prädisposition” (predisposition) to describe the transfer of experience¹⁸.

The attempt at ruthless exploitation of all available resources for the German war economy – including human labour – in the autumn of 1916 marks a transition to a tendency of total warfare in occupied Belgium. Coercive measures played a decisive role, as the deportation of Belgian workers for forced labour in Germany and in the operational and communication warzone demonstrates. It was no coincidence that the decision to carry out the deportations was made only after the Supreme Command had been assumed by Hindenburg and Ludendorff, the two protagonists of the deportation concept. Roger Chickering and others have rightfully recognised this moment in time as the final turning point towards total warfare.¹⁹ For labour policy in occupied Belgium this meant the transition from a policy based, at least on principle on voluntary recruitment and on economic pressure to a policy using the directly coercive measures of deportation and forced labour, thus marking a radicalisation. This policy’s failure, at least in the General Governorship, and the return to an – albeit more aggressive – recruitment policy, however, shows that the totalisation of warfare was still only a tendency. The complete totalisation of warfare would not occur until World War Two.

¹⁸ See also HERBERT U., *Fremdarbeiter. Politik und Praxis des “Ausländer-Einsatzes” in der Kriegswirtschaft des Dritten Reiches*, Bonn, 1985, pp. 24-35 and HERBERT U., “Zwangsarbeit als Lernprozeß. Zur Beschäftigung ausländischer Arbeiter in der westdeutschen Industrie im Ersten Weltkrieg”, in *Archiv für Sozialgeschichte*, n° 24, 1984, pp. 285-304.

¹⁹ See CHICKERING R., *Imperial Germany and the Great War, 1914-1918*, Cambridge, 1998, pp. 65ff.

4. Les Allemands en Belgique – De Duitsers in België

Rapport de Peter SCHÖTTLER

Après les « Belges en Allemagne », voici maintenant les « Allemands en Belgique » : sujet évidemment redoutable, même si les papiers qui nous sont proposés n'évoquent pas (ou du moins pas en premier lieu), de soldats ou de fonctionnaires en titre de l'armée allemande, mais plutôt de représentants officiels, de professeurs, voire même d'intellectuels, engagés dans des débats ou des pratiques culturelles dont le degré d'autonomie par rapport aux pouvoirs publics et à la politique officielle pose justement problème.

Cinq papiers nous sont donc proposés que je me propose de résumer brièvement (en vous priant d'avance de bien vouloir excuser les schématisations et les raccourcis auxquels il me faudra recourir) :

Commençons par le premier papier dont l'auteur est M. Christoph Schmidt-Suppran (du Trinity College Dublin). Il est intitulé : *German Economists and the "Antwerp Question" during the First World War*. Il traite donc des économistes allemands et de la question de l'appartenance politique du port d'Anvers.

À juste titre, les interminables débats sur les buts de guerre, menés discrètement ou ouvertement dans tous les pays belligérants, ont longtemps retenu l'attention des historiens. Même s'il paraît douteux que les différents responsables aient poursuivi, durant tout le conflit, une stratégie unifiée et des intérêts clairement désignés, la reconstitution des luttes continuelles ou ponctuelles autour des « programmes » que certains groupes ou certaines personnes voulaient « faire passer », est sans aucun doute une tâche importante de la recherche pour comprendre, de part et d'autre, les prises de décision, mais aussi les retournements et les déceptions. C'est à un tel débat, que M. Schmidt-Suppran nous introduit en nous présentant quelques professeurs allemands qui, à coup de mémorandums, d'articles ou de brochures, se disputèrent à propos de l'avenir d'Anvers et de son port.

D'un côté nous avons le professeur Wiedenfeld, de l'Université de Leipzig. C'est un grand spécialiste du commerce maritime, et il connaît très bien Anvers et les ports de la mer du Nord. Il sait parfaitement qu'Anvers, notamment dans sa concurrence avec Rotterdam, a besoin de l'Allemagne comme « Hinterland » – et vice-versa : l'Allemagne et le Rhin ont tout intérêt à entretenir un rapport privilégié avec le port belge. Or, c'est justement ce statut particulier qu'une annexion d'Anvers mettrait en danger, car d'une part l'Allemagne se mettrait à dos la population et d'autre part elle provoquerait un départ massif du commerce international vers Rotterdam. Paradoxalement, ce n'est que grâce à sa « spécificité belge » qu'Anvers peut servir les intérêts de l'Allemagne.

Face à cette position qu'il faut bien appeler « modérée » (et M. Schmidt-Supprian la compare à celles de l'historien Hans Delbrück et du sociologue Max Weber), un certain nombre d'économistes ont tenté de persuader la direction du Reich d'une position absolument contraire : ainsi, selon Hermann Schumacher, professeur proche de l'industrie de la Ruhr, seul le rattachement d'Anvers à l'Allemagne, et ne serait-ce que sous la forme d'une Ville-État (comme Hambourg ou Brême), pourrait, à long terme, assurer une prédominance allemande sur ce qui était à l'époque le plus grand port du continent.

Que peut-on conclure de cette controverse, dont M. Schmidt-Supprian nous présente encore quelques autres protagonistes ? D'une part, elle souligne, une fois de plus, l'importance des questions belges pour l'opinion publique allemande et plus particulièrement les milieux académiques, fascinés par l'expansionnisme. Et d'autre part, elle montre combien les spéculations sur l'avenir étaient dépendantes de la conception même que l'on se faisait de l'évolution économique et politique, autrement dit : de la part de libéralisme ou d'autoritarisme que l'on était prêt à envisager. En ce sens, il est peu surprenant que, pour M. Schmidt-Supprian, le duel entre le pragmatisme et l'annexionnisme allait se terminer, pendant la guerre, plutôt à l'avantage de ce dernier.

Voici maintenant le deuxième papier dont l'auteur est M. Christoph Roolf (de l'Université Heinrich-Heine de Düsseldorf) et qui s'intitule : *German scientists in Belgium at the First World War between occupation policy and planning of plundering cultural assets – the case example of palaeontology*.

À nouveau, nous sommes confrontés à des professeurs allemands, mais cette fois-ci d'une toute autre discipline, puisqu'il s'agit de

paléontologues. Et les objets de leur désir le plus cher sont les ossements de l'Iguanodon, autrement dit d'un dinosaure aux grosses dents vivant à l'époque du Crétacé. À la fin du 19^e siècle, dans une mine des charbonnages de Bernissart avaient été découverts pas moins de 32 squelettes complets de ce reptile. Or, dans la situation d'exception créée par la guerre et l'occupation, certains chercheurs allemands comme le professeur Jaeckel de l'Université de Greifswald dans le Mecklembourg, pensaient que l'occasion était vraiment trop belle. Jaeckel était un volontaire de 14, blessé en Flandre et ensuite stationné à Bruges. C'est donc de Belgique qu'il s'adressa en 1915 à un certain Gustav Krupp von Bohlen und Halbach pour lui demander de financer gracieusement des fouilles dans les fameuses mines de Bernissart. Il restait seulement un problème : la compagnie des mines refusait tout accès et soulignait par ailleurs que toute découverte à Bernissart devait être impérativement remise au Musée des sciences naturelles de Bruxelles.

Comment le professeur Jaeckel a failli atteindre son but, malgré toutes les résistances, au point de pouvoir annoncer, en septembre 1918, qu'à 350 mètres de profondeur l'emplacement des squelettes était enfin trouvé, voilà ce que l'étude de M. Roolf tente de reconstituer. Mais elle ne se limite pas à ce qui pourrait apparaître comme un simple épisode de la « petite histoire » de la paléontologie. En effet, dans la conclusion de son texte, l'auteur n'hésite pas à tirer quelques parallèles avec la Deuxième Guerre Mondiale, et à défendre au moins l'hypothèse que la politique d'appropriation culturelle pratiquée par l'administration civile allemande pouvait bel et bien être interprétée comme un « premier essai » dans le long processus de radicalisation qui allait mener aux spoliations systématiques pratiquées par les occupants nazis.

J'en viens au troisième papier, présenté par Mme Christina Kott (de l'EHESS de Paris). Il est intitulé : « *Inventorier pour mieux contrôler ?* » *L'inventaire photographique allemand du patrimoine artistique belge entre recherche historique et politique d'occupation.*

Le sujet, bien entendu, est différent mais l'action en elle-même, du moins est-ce une des questions que pose Mme Kott, est peut-être comparable. En effet, l'étude qui nous est présentée, porte sur le projet d'un groupe d'historiens de l'art allemands qui, sous la direction du professeur Clemen de l'Université de Bonn, a systématiquement inventorié et photographié tous les châteaux, les églises, les palais et les objets d'art qui lui paraissaient faire partie de l'espace culturel belge. Voici donc à nouveau des savants, des spécialistes, parfois en uniforme, parfois en civil, qui avec l'aide des autorités militaires et de leur pouvoir quasi-illimité, profitaient de l'état d'exception

pour mener à bien un projet unique en son genre. Résultat : quelque 12.000 plaques de verre (qui se trouvent aujourd'hui dans les collections de l'Institut royal du patrimoine artistique), et à partir desquelles on pouvait produire de magnifiques photographies. D'ailleurs, la preuve en était fournie dès 1923, lorsque le professeur Clemen lui-même publiait en Allemagne deux gros volumes sous le titre : *Belgische Kunstdenkmäler* pour lesquels, très naturellement, il avait utilisé les clichés produits par son équipe durant l'occupation.

La question qui se pose est évidemment celle-ci : s'agissait-il, comme le prétendaient les Allemands, d'une pure mesure de catalogage et même de protection et de préservation, puisqu'en en cas de dommages les restaurateurs allaient pouvoir travailler à partir de ces photographies extrêmement précises et prises par des spécialistes ? Ou bien, s'agissait-il d'une sorte d'appropriation symbolique du patrimoine artistique belge ?

La réponse de Mme Kott est d'autant plus nuancée qu'il paraît difficile de toujours différencier le *Kunstschutz* et le *Kunstraub*, la préservation et la spoliation. En effet, selon Mme Kott, cette campagne photographique était, à l'origine, dominée par un projet universitaire et orienté sur le modèle de campagnes précédentes en Rhénanie ; mais cette posture académique n'excluait pas que la prise de vue par les Allemands était ressentie par les Belges comme une sorte de substitut à la prise réelle de l'objet, peut-être aussi douloureuse que celle-ci par son caractère symbolique. Car prendre l'image pour l'emmener chez soi signifiait aussi un contrôle et un pouvoir d'interprétation sur les objets photographiés, sans même parler du droit de reproduction dont les Allemands, bien entendu, étaient les seuls détenteurs.

Encore une fois, le redoutable problème des parallèles avec l'occupation nazie se pose. Dans un « épilogue », Mme Kott n'hésite pas à y répondre en insistant d'une part sur l'étrange parallélisme entre le mécénat de Guillaume II et celui de Hitler lorsqu'il s'agissait de financer une nouvelle campagne photographique, dirigée cette fois par le professeur Richard Hamann de Marbourg ; mais elle souligne également que, durant la deuxième guerre, les services belges « riches de leur expérience de la première occupation, [...] réussirent [...] à éviter une nouvelle mainmise sur leur patrimoine » en proposant à Hamann de lui fournir des tirages de l'inventaire de 14-18 ainsi que des travaux récents ou en cours. Et Mme Kott de conclure : « Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la création de l'*Institut royal du patrimoine artistique* en 1948 repose en partie sur cette double impulsion suscitée d'une part par le risque de destruction et d'autre part par la menace de 'l'appropriation photographique' du patrimoine artistique par les services de

l'ennemi, lesquels, environ vingt ans plus tôt, avaient fourni une base importante à ce même inventaire ».

Le quatrième papier, de M. Hubert Roland (du FNRS), est intitulé : *Les avant-gardes internationales, la guerre et l'occupation. Une mise au point.*

Au centre de cette étude, il y a ce que l'on appelle la « colonie littéraire allemande » qui se trouvait en Belgique, et notamment à Bruxelles, durant la guerre. Elle réunissait quelques grands noms de l'expressionnisme allemand tels que Carl Sternheim, Carl Einstein ou Gottfried Benn, mais aussi un réseau d'intellectuels proches de l'éditeur Anton Kippenberg, tels que Rudolf Alexander Schröder, Wilhelm Hausenstein ou Friedrich Markus Huebner. Bien que ceux-ci étaient directement impliqués dans la politique culturelle allemande – Hausenstein, par exemple, dirigeait la revue *Der Belfried*, organe de la *Zivilverwaltung*, et Kippenberg publiait une « série flamande » dans son *Insel-Verlag* de Leipzig – ils entretenaient de bons contacts avec les milieux intellectuels belges, et notamment flamands, et M. Roland de citer Stijn Streuvels, Felix Timmermans ou Georges Eeckhoud.

Alors, quelle importance faut-il accorder, après-coup, à ces activités et à ces contacts ? C'est ce que l'exposé de M. Roland voudrait explorer, et les conclusions de son enquête nous sont présentées ici, très explicitement et je dirais presque brutalement, sous la forme de six thèses qu'il soumet à la discussion.

La première thèse prend comme point de départ le traumatisme causé par l'invasion, perçue par les milieux cultivés belges comme une terrible trahison. Car étant donné le discours identitaire qui valorisait la « terre d'entre-deux », avec ses composantes latine d'une part et germanique de l'autre, la perte soudaine de l'appui allemand pouvait être ressentie comme une rupture et une catastrophe.

Mais un choc analogue frappait également l'avant-garde allemande dont le comportement face à la guerre était caractérisé, selon M. Roland, qui reprend ici une formule de Georg Lukács, par un « manque de défense idéologique ». C'est ce qui expliquerait le profond désarroi et les comportements très contradictoires des expressionnistes, partagés entre pacifisme et nationalisme, pacifisme et bolchévisme, etc.

En fait, selon M. Roland, les deux avant-gardes, tant allemande que belge, avaient hérité d'une mentalité qu'il qualifie de « mentalité de fin-de-siècle », c'est-à-dire d'une façon de penser qui plaçait « l'art en soi » au-

dessus de toute actualité et de tout engagement politique. Et pris dans cette mentalité ou cette idéologie particulière, ces artistes pouvaient alors penser que, même en Belgique et en pleine guerre, ils vivaient dans une étrange zone de tranquillité, ce qu'un observateur récent a qualifié de « l'œil du cyclone »¹.

Tout en se croyant ainsi à l'écart d'une réalité trop déprimante, plusieurs acteurs de ces avant-gardes n'hésitèrent pas à se rapprocher du pouvoir politique pour tenter de l'instrumentaliser à leurs fins, avec pour conséquence, évidemment, d'être instrumentalisés à leur tour et de devenir des agents plus ou moins conscients ou inconscients de la propagande de l'occupant. C'est ce qui arriva par exemple au mensuel *Résurrection*, dont le premier numéro était pourtant dédié à Romain Rolland, ou bien à la fameuse « série flamande » de la *Insel-Bücherei* de Kippenberg. Car si ces artistes d'avant-garde ne voyaient peut-être pas toujours très clair, la *Zivilverwaltung*, elle, n'avait pas peur de subventionner et d'influencer, de façon indirecte, des milieux qu'en d'autres temps, le gouvernement allemand avait toujours combattus. Ou comme le dit l'auteur dans sa conclusion: « Quant au discours identitaire radical, plaidé avec plus ou moins de conviction, il sert très souvent des intérêts qui le dépassent et prête le flanc à la récupération de ceux qui entendent diviser pour mieux régner, l'exemple de la *Flamenpolitik* s'avérant éloquent à ce sujet ».

Puisqu'il vient d'être question de propagande, venons-en, pour finir, au cinquième et dernier papier, celui de M. Guido Convents : *Film en de Duitse inval en bezetting in België* qui examine le rôle joué par le cinéma dans la propagande de guerre allemande.

La Belgique était en 1914 un des pays avec le plus grand nombre de salles de « bioscopes », comme on disait à l'époque : 650 installations. L'Allemagne également, avec 2.370 bioscopes, possédait un marché important et, par conséquent, il est peu surprenant que ce médium de plus en plus populaire devint, durant la guerre, un enjeu important pour faire « passer » les messages de la propagande.

Ainsi, dès les premiers jours de l'invasion, l'armée allemande permettra le travail de photographes et de cameramen afin de pouvoir fournir des images authentiques de l'avancée victorieuse. Au fil des mois, les reporters des agences et notamment de la Eiko-Filmgesellschaft de Berlin

¹ Cette métaphore me fait d'ailleurs penser à l'écrivain Felix Hartlaub qui utilisera la même métaphore durant la deuxième guerre lorsqu'il écrira ses histoires en plein *Führerhauptquartier*.

envoyaient leurs matériaux afin qu'ils soient, après avoir passé la censure, présentés aussi bien en Allemagne qu'en Europe Centrale ou dans les pays neutres.

Mais la censure ne frappait pas seulement les images ou les films produits ; d'une certaine manière, elle intervenait déjà avant, au moment de la prise de vue, puisqu'à partir d'octobre 1914 l'accès au front était strictement contrôlé par l'état-major et limité aux journalistes allemands. De plus en plus consciente de l'impact de la propagande par l'image, l'armée allemande finira même par fonder, en janvier 1917, une administration spéciale, le *Bild- und Filmamt*, dont la tâche consistera justement à rendre plus efficace encore la production et la distribution des films.

L'étude de M. Convents, qui s'appuie notamment sur le dépouillement des revues spécialisées, comme *Der Kinematograph* en Allemagne ou *The Bioscope* en Angleterre, met surtout en évidence la prise de conscience, de part et d'autre, des enjeux et des possibilités du cinéma de propagande mais également les différentes tentatives de promouvoir, avec des documentaires ou des films de fiction, une vision particulière de la guerre : avantageuse pour les uns et horrifiante pour les autres ; héroïque et presque humaine du côté des « bons » et bien entendu repoussante quant il s'agit des « ennemis ». Parfois même, ce manichéisme était retourné de façon ironique comme l'indique le titre d'un film allemand de 1915 : « *Wir Barbaren* », Nous, les barbares (cela dit, à l'époque, de l'ironie au cynisme il n'y avait qu'un pas).

Mais, à la fin de son papier, M. Convents évoque également un autre rôle que le cinéma finit par jouer durant cette période : tandis que les « actualités », les *Wochenschauen* allemandes, avec leur part de propagande indissimulable, devenaient quasiment normales, ce sont les films de fiction, souvent d'origine américaine mais aussi de production allemande, qui occupaient le devant de la scène et attiraient un large public, toujours avide de divertissements. C'est ainsi que, d'une façon surprenante, les grandes vedettes de la UFA, comme Paul Wegener, Asta Nielsen ou Emil Jannings, deviendront des stars en Belgique – presque au même titre que les stars en provenance de Hollywood.

German Economists and the “Antwerp Question” during the First World War

Christoph SCHMIDT-SUPPRIAN

In the London *Times* of Tuesday 4 July 1916 an article was published entitled ‘Through German Eyes: Antwerp’s Future’. It informed the contemporary reader that a ‘pleasing controversy about German intentions in Belgium’ had arisen behind enemy lines: in a ‘sort of pamphleteering duel’, two German Professors, Kurt Wiedenfeld and Hermann Schumacher, fought over the Belgian port city of Antwerp, ostensibly quarrelling about its economic character. Yet, the political dimension of their argument was not lost on the German press, which used it as welcome material to circumvent the official ban on public discussions of Germany’s war aims¹. This conjunction of scholarly dispute and war aims, as highlighted in the article of the *Times*, seems still intriguing today.

Indeed, the central role played by university professors in the German public discourse on the war – their self-declared calling to define its meaning and its aims, their polarisation into ‘annexationists’ and ‘moderates’, and their common construction of a ‘German cause’ to legitimise the war and the suffering – is a well-established topic in the historiography of the First World War². The following paper, then, by exploring the Schumacher-Wiedenfeld dispute in detail, intends to investigate a very specific chapter of this topic, namely the stance of academic economists towards the so-called

¹ *The Times*, 4 July 1916, Column: ‘Through German Eyes: Antwerp’s Future.’

(Abbreviations: AGR=Archives Générales du Royaume, Brussels; BA= Bundesarchiv, Koblenz; BAMA=Bundesarchiv-Militärarchiv, Freiburg; BArch=Bundesarchiv, Berlin; Bremen StA=Staatsarchiv Bremen; GNM=Germanisches Nationalmuseum, Nuremberg; HH StA=Staatsarchiv Hamburg; PA AA=Politisches Archiv des Auswärtigen Amts, Berlin.) (Translation of quotations: original language for whole sentences; my own translation for short quotes.)

² See for example: SCHÜCKING W., *Die deutschen Professoren und der Weltkrieg* (Bund Neues Vaterland, Flugblätter, No.5), n.pl., 1915; VOLKMANN E., *Die Annexionsfragen des Weltkrieges*, Berlin, 1929; SCHWABE K., *Wissenschaft und Kriegsmoral. Die deutschen Hochschullehrer und die politischen Grundfragen des Ersten Weltkrieges*, Göttingen, 1969; MOMMSEN W. (ed.), *Kultur und Krieg: Die Rolle der Intellektuellen, Künstler und Schriftsteller im Ersten Weltkrieg*, Munich, 1996; See also Christoph Rooff’s contribution to this colloquium.

Antwerpenfrage. Like the Flemish and the Belgian Question, this Antwerp Question asked for a thorough review of the *status quo ante bellum* in the light of the transformative powers of war. Raised both in government offices and by the press throughout the war, it concerned the future relationship of that hub of world trade, Antwerp's seaport, with the German *Reich*³. Its assessment was thus home ground for economists. Besides Schumacher and Wiedenfeld, Professors Gerhart von Schulze-Gaevernitz, Max Weber, Paul Arndt and Heinrich Waentig have shown considerable interest in the Antwerp Question⁴. In tracking their statements, this paper attempts to pay particular attention to the presence of a 'war mentality'. In this way, it is less concerned about the validity of their economic arguments, than about their political conclusions, their specific motives, the language they employed, and their influence on governmental and popular war aims.

The Professors' basic positions on the future of Antwerp were divergent, ranging from the expansionistic assertion of 'we have to stay in Antwerp' to the caution that 'Antwerp will always be a non-German city'⁵. The examples of Gerhart von Schulze-Gaevernitz and Max Weber illustrate this division well. Interestingly, both were outspoken 'liberal imperialists' before the war, though Schulze-Gaevernitz in Weber's eyes tended to exaggerate his support for world policy (*Weltpolitik*) and a German navy⁶.

Schulze-Gaevernitz⁷ became most likely interested in Belgian matters only after the outbreak of war, probably when he was asked to report to the Foreign Ministry about economic conditions in Belgium while he worked on provisioning issues in The Netherlands and in Switzerland⁸. Thereafter, from mid-1915 onwards, he contributed actively to German policies in occupied Belgium – using his various roles as war volunteer, member of the *Reichstag* and University Professor to gain influence in Brussels and Berlin. He became

³ For the treatment of Antwerp as a war aim by the German Government see in particular: WENDE F., *Die belgische Frage in der deutschen Politik des Ersten Weltkrieges*, Hamburg, 1969, pp. 53-60, 160.

⁴ Professors Edgar Jaffé and Jakob Strieder, too, voiced an interest, with Jaffé working in the *Bankabteilung* of the occupation regime and Strieder being commissioned to study sixteenth-century Antwerp.

⁵ The statements are by Jaffé and Weber. See diary by Schulze-Gaevernitz, BAMA, N 523/1.a, no pagination (entry before 2 Oct. 1915); and WEBER M., *Zur Politik im Weltkrieg: Schriften und Reden 1914-1918* (Max Weber Gesamtausgabe, vol. 15), Tübingen, 1984, p. 177.

⁶ See especially KRÜGER D., *Nationalökonomien im wilhelminischen Deutschland*, Göttingen 1983, p. 43. See also MOMMSEN W., *Max Weber and German Politics 1890-1920*, (translation M. Steinberg) Chicago/London, 1984, ch. 4.

⁷ Gerhart von Schulze-Gaevernitz (1864-1943): Professor in Freiburg; member of the *Reichstag* for Progressive Party since 1912; member of the National Assembly in 1919.

⁸ See BAMA, N 523/8, 'Übersicht über eigene Kriegserlebnisse und Tätigkeit'.

quickly a strong proponent of the creation of a 'Kingdom of Flanders', which would be closely tied to Germany, possibly even as federal state. Yet, his conception of such a Flemish solution to the Belgian problem was very flexible, being primarily concerned with the practical extension of German power and influence in the west⁹.

In fact, in terms of concrete war aims, his main concern was that Germany should keep control over the port of Antwerp. In his letters, newspaper articles and speeches, he put great stress on its economic significance for Germany¹⁰. Holding on to Antwerp was imperative for him, partly for defensive reasons, which were prompted by anglophobia and a fear of Belgian revenge: without protection, the German entrepreneurs would have to fear for their lives and German trade would lose a major asset on the world market to its English rivals, who were preparing to fill the vacuum. However, grander, offensive reasons gave rise to real enthusiasm. Schulze-Gaevernitz assigned a key-role to Antwerp for a general war aim that was widely shared among intellectuals in Germany – the establishment of Germany as a world power (*Weltmacht*) on a firm geo-economic basis¹¹. His favourite image was that of a 'German line' which ran between the estuaries of the Rhine and the Euphrates, from Antwerp to Basra¹². In his vision, German control of Antwerp stood thus for the crucial link between economic hegemony over the southeastern neighbours (*Mitteleuropa*) and fully developed trade with the western powers (*Weltwirtschaft*). Moreover, it guaranteed that Germany would never be a junior partner in maritime world trade. Until as late as September 1918, Schulze-Gaevernitz insisted on this 'priceless value of the future' that Antwerp signified for Germany¹³.

⁹ For Schulze-Gaevernitz as *Flamenpolitiker* see DOLDERER W., *Deutscher Imperialismus und belgischer Nationalitätenkonflikt*, Melsungen, 1989, esp. pp.100-103.

¹⁰ Antwerp played a key element in addresses by Schulze-Gaevernitz in: the *Reichstag* (29 May 1916), Breslau (1 Aug. 1916), Essen (12 Jan. 1917), and Bremen (11 May 1917). See also his article 'Vlandern' in *Der Panther*, 5/3 (March 1917), pp. 307-320; and letters to: Helfferich (8 May 1916), to Zimmermann (4 Jan. 1917), in BAMA, N 523/1.c.

¹¹ See FISCHER F., *Griff nach der Weltmacht*, Düsseldorf, 1984, pp. 135-145. See also SCHWABE K., 'Ursprung und Vorbereitung des alldeutschen Annexionismus in der deutschen Professorenschaft im I. Weltkrieg', in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 14/2 (April 1966), p. 107.

¹² Schulze-Gaevernitz used this image in a private letter as early as August 1914, but with the significant difference of Rotterdam as the northern endpoint! This shows that his later fixation on Antwerp was somewhat arbitrary, and entirely due to the coincidental result of military strategy. The letter is quoted in KRÜGER D., *Nationalökonomien*, p. 309, n. 3.

¹³ See his article 'An der Schwelle des dritten Kriegsjahres', in *Deutsche Politik*, 1/36 (1 Sept. 1916); his lecture in Breslau (1 Aug. 1916) and his report 'Europalage und Weltlage, Herbst 1918', in: BAMA, N 523/8.

Max Weber¹⁴ approached the Belgian questions quite differently. His first priority was the *rapprochement* with the West, especially with Britain, after the war. According to his sense of political realism, this precluded any changes to the Belgian *status quo ante*, except for temporary military measures to secure Belgium's neutrality. Thus, unlike Schulze-Gaevernitz, he was not eager to participate in the policies of the occupation regime, even though he was initially noted down as a reporter of the scientific commission that was set up in Brussels in mid-1915 to produce some thirty memoranda on the political, economic and legal effects of an annexation of Belgium. But he preferred to fight annexationist ideas with respect to Belgium, including the special case of Antwerp¹⁵.

In two essays on war aims, dating from the end of 1915 and from autumn 1916, Weber reflected in concrete economic terms on the benefits that the 'possession' of Belgium would have for Germany, both times starting with Antwerp – in order to categorically dismiss the type of arguments used by Schulze-Gaevernitz¹⁶. In the 1915 text, Weber rejected the thesis that its port signified a 'German Rhine estuary.' Taking this phrase perhaps more literally than others, he pointed out that all waterway connections between the Rhineland and Antwerp – including a future canal – had to traverse Dutch territory. This, however, meant clashing with the powerful interests of The Netherlands. A year later, he added more doubts. He observed ethnic-emotional complications, as Antwerp was simply not a 'German' city. In any form of incorporation, Antwerp, just like the Belgian industry, would not integrate smoothly into the German economic body but would retain its character as an alien rival. In line with this view, he also disagreed that Germany had a national economic interest in Antwerp. Precisely those private investments that Schulze-Gaevernitz had singled out for the protecting hand of the German state were merely the profit interests of individual businessmen for Weber – and he evidently did not find them worth the risk of continual enmity with the western powers.

Thus, it was an issue of keen debate among academic economists whether Antwerp constituted a real stake in the war. If it was to be resolved, thorough studies that clarified the relationship between Antwerp and Germany

¹⁴ Max Weber (1864-1920): Professor in Heidelberg.

¹⁵ A list of these memoranda, dated 8 Sept. 1915, can be found in BArch, R 1501/119523, fol. 170-176. See also MOMMSEN W., *Max Weber*, pp. 199 ff.

¹⁶ WEBER M., *Zur Politik*: 'Zur Frage des Friedensschließens', pp. 58-62; and 'Deutschland unter den europäischen Weltmächten', pp. 176-178. For the following see especially pp. 58, 177.

seemed to have been necessary. Kurt Wiedenfeld¹⁷ was the first one in the war to publish detailed economic descriptions of the port of Antwerp and its role in the global economy. He contributed an essay to the 'Belgium' edition of the *Süddeutsche Monatshefte* in April 1915 and he brought out a pamphlet later in the year¹⁸.

In the decade before the war, Wiedenfeld had made his name in Germany's academic world as an expert on *Welthäfen* – those ports that constitute 'true centres of world traffic'¹⁹. One of them, the port of Antwerp, had formed an important part of his research. During a festive conference on Antwerp's economic relations with the Rhineland in June 1907, Wiedenfeld addressed the representatives of German and Belgian trade. His paper 'Anvers et son hinterland' was subsequently published in the Belgian journal *Revue Économique Internationale*²⁰.

It is interesting to cast a quick look at this eleven-page essay, as it contains the same interpretations of the Antwerp-German relationship that Wiedenfeld would highlight during the war. No doubt, Wiedenfeld emphasised, Antwerp was at the time 'one of the great doors of exit for the economic activity of Germany' and about a third of Germany, its most industrious portion, counted as Antwerp's hinterland²¹. However, although German commercial development had contributed greatly to the stupendous rise of traffic in Antwerp since the abolition of the Scheldt duties in 1863, it was not its actual cause. Rather, the German input was an effect of conditions that had already been created by essentially Belgian factors: the export drive of Belgian industry, the need for fast and secure transport for its finished quality goods – demanding steam liner services, which in turn attracted more commerce –, as well as intelligent financial policies undertaken by the communal and national governments. An energetic business community,

¹⁷ Kurt Wiedenfeld (1871-1956): Professor in Cologne ('Handelshochschule'); in Halle since July 1914; 'Ministerialdirektor' in the Foreign Ministry, November 1918 to 1923; diplomatic mission to the Soviet Union 1921-22; then Professor in Leipzig.

¹⁸ 'Deutschlands Seehäfen mit besonderer Berücksichtigung von Antwerpen' in *Süddeutsche Monatshefte*, April 1915. *Antwerpen im Weltverkehr und Welthandel* (Weltkultur und Weltpolitik, vol. 3), Munich, 1915.

¹⁹ WIEDENFELD K., *Welthäfen* in ELSTER L. (ed.), *Wörterbuch der Volkswirtschaft in zwei Bänden*, (third edition) Jena, 1911, p. 1322. His habilitation thesis was: *Die nordwesteuropäischen Welthäfen*, Berlin, 1903. See also his autobiography (editor F. Bülow): *Zwischen Wirtschaft und Staat*, Berlin, 1960.

²⁰ See *Revue Économique Internationale*, July 1907 (special print), p. 3, n. 1. For the event itself see: DEVOS G., 'Die Deutschen und die wirtschaftliche Entwicklung vom Ende des 18. Jahrhunderts bis zum ersten Weltkrieg', in ASAERT G. et al., *Antwerpen und Deutschland*, Antwerp, 1990, p. 68.

²¹ WIEDENFELD K., 'Anvers et son hinterland', *op. cit.*, pp. 7, 10.

aided by the expansion of Belgian capital, had also managed to attract the market for certain bulk imports to Antwerp²². Further, Wiedenfeld stressed that Antwerp did not have any natural monopoly over its German hinterland; on the contrary, it had to continually struggle against the competition of Rotterdam, which had a much better waterway connection in the Rhine, and against the German seaports, which were favoured by German railway tariffs²³. His conclusion, that Antwerp and Germany each benefited from a close relationship, was of course in keeping with the spirit of the conference. What seems more significant with respect to the later controversies in Germany, are his penultimate statements: Antwerp had acquired an autonomous position in world commerce; and while its entrepreneurial spirit strengthened the German national economy, it remained advantageous for Germany to have a viable choice between Antwerp and other seaports²⁴. In other words, it made economic sense for Wiedenfeld that Antwerp was located in Belgium and not in Germany.

Eight years later, in his wartime essay for the *Süddeutsche Monatshefte*, Kurt Wiedenfeld employed a more chauvinistic language. Considering Antwerp among the German North Sea ports, he chose to accentuate the intricate German connections of Antwerp in such a way that an annexationist reader could find ammunition for his/her opinion. Not only did he blur the boundary between politics and economics by adding Antwerp in transport-economical respects to 'Germany', but he also seemed to provide moral claims on its port: 'Der Scheldehafen ist wirtschaftlich fast mehr noch als Rotterdam ein Ergebnis deutscher Unternehmertätigkeit'²⁵. However, attentive reading reveals that Wiedenfeld did not abandon his thesis that Antwerp's principal base lay in the – independent! – Belgian state, which had been a benefactor of German exports²⁶.

On 11 April 1915 Professor Wiedenfeld sent this essay to the Secretary of Foreign Affairs, writing that as a long-standing author on Antwerp and with his manifold connections to that city, his descriptions might 'not be without interest' to the Ministry²⁷. He added that the Antwerp Question could only be solved when Belgium's future was decided on. But he was adamant that there were political as well as severe economic concerns against both an annexation and a close economic association (*Angliederung*),

²² *Ibid.*, pp. 5-7, 11.

²³ *Ibid.*, pp. 8-9.

²⁴ *Ibid.*, pp. 12/13.

²⁵ WIEDENFELD K., 'Deutschlands Seehäfen', *op. cit.*, pp. 62, 71.

²⁶ *Ibid.*, p. 69.

²⁷ PA AA, R 21400, fol. 107 (He also sent a brochure in favour of German colonialism).

which concerns, significantly, could not be mitigated by the special Antwerp case.

In this way, Wiedenfeld became one of the strongest opponents of Antwerp-centred arguments for aggressive expansion into Belgium. In his brochure of autumn 1915, a description of Antwerp's port organisation and economic position in the world, he supported his arguments of the 1907 paper on a broader scope. Interestingly, he withdrew most of the overtly nationalistic phrases that he had used in the *Süddeutsche Monatshefte*. A striking indication of this change of tone was his frequent use of the epithets 'the Belgian city' and 'the Belgian port'.²⁸ In fact, Wiedenfeld's brochure could be read as a conscious and comprehensive refutation of the thesis that the great modern port of Antwerp was just a function of German economic needs²⁹. Although it ostensibly refrained from discussing possible future developments, in the conclusion Wiedenfeld's analysis culminated in the clear warning that Germany would be disadvantaged economically if Antwerp were to be detached from 'the Belgian specificity' in any way³⁰.

In December 1915, Wiedenfeld sent a confidential memorandum to the Government, in which he spelt out how certain conceivable peace arrangements would affect German economic use of Antwerp³¹. He considered three eventualities: first, Belgium regained its independence, except that Antwerp, perhaps with a connecting corridor, would be annexed; second, all of Belgium was put under some form of German suzerainty; or third, Belgium was fully restored – possibly with the exception of an eastern frontier strip. Not surprisingly, he rejected the first two options. Even though the second one maintained the decisive union with the Belgian industrial districts, Antwerp's hinterland would still be reduced because of a likely political protest from France and because Germany would not be in a position to focus its transport policies on the needs of Antwerp, as the independent

²⁸ WIEDENFELD K., *Antwerpen im Weltverkehr*, pp. 14, 29, 32, 41, 43, 47.

²⁹ *Ibid.*, p. 12 (primacy of Belgian hinterland; German connections secondary), p. 15 (impressive import organisation cannot be explained by German requirements of goods), p. 25 (German colony and its success due to vibrant Belgian economic life), p. 38 (exports guaranteed by Belgian industry), p. 47 (prosperity of Antwerp linked to Belgian state).

³⁰ *Ibid.*, p. 47: 'Antwerpen aus der belgischen Besonderheit irgendwie herauslösen, heißt Antwerpens wirtschaftliche Bedeutung für Deutschland untergraben'.

³¹ 'Antwerpens wirtschaftliche Zukunft'. I used a copy of this *Denkschrift* found in HH StA, Familie Sthamer, 622-1/5, 13 typed pages. Printed copies are in BArch, 1501/119528, fol. 21-23 (with approving remarks by the *Reichsamt des Innern*), and in the Geheimes Staatsarchiv, Berlin, Rep. 120/VIII/1, No. 84, Adh. 5, vol. 4 (with question marks by the Ministry of Trade!). Schwabe dates the receipt of the memorandum in the Foreign Ministry as early as April 1915, probably confusing it with Wiedenfeld's essay in the *Süddeutsche Monatshefte*. SCHWABE K., 'Ursprung', p. 132, n. 119.

Belgian state had done. A spiral of traffic reduction would set in, to the detriment of German exports and to the benefit of Rotterdam only, but not Hamburg or Bremen. Only the third option, Wiedenfeld maintained, preserved Antwerp's economic position. He then dealt with the main objection, namely the threat posed by Belgian war-induced hatred against the Germans. He countered that the actual effects of this would be very limited because Germany always had the choice of the other North Sea ports to remind the Belgians of their own material self-interest.

As concerned the 'German colony', Wiedenfeld took a threat of its elimination quite seriously, since he put great value on personal links in commerce. He reacted in two different ways, calculating on the one hand, that the number of people affected would not be disastrous because many had become politically loyal Belgians. On the other hand, he proceeded to suggest an ingenious way through which Germany would gain some influence over the port after all. Provided Belgium were to pay a war indemnity, this should be put at the disposal of a newly created Antwerp port authority (*Hafengesellschaft*) that would include German representatives. This, Wiedenfeld reckoned, was a purely economic method of protecting 'the German work' in Antwerp and possibly in all of Belgium³². It is not clear how much importance Wiedenfeld attached to this suggestion; he seemed to intend it as basis for negotiations. He certainly did not want to let it get in the way of his main message, which he formulated again at the end: 'Rein wirtschaftlich gewertet, entspricht also den Interessen Deutschlands an Antwerpen am meisten die politische Selbständigkeit Belgiens einschließlich Antwerpens'.

How influential was Kurt Wiedenfeld? He did not seem to give as many lectures as for example Gerhart von Schulze-Gaevernitz did. His brochure, however, was widely reviewed in the German press and the content of his memorandum received some publicity later in the war³³. In the academic world, he formed part of the circle of 'moderates' around Hans Delbrück, where his interpretation of the Antwerp question must have strengthened their calls for caution in western war aims – particularly as Antwerp often figured as a reason for annexationist demands³⁴. Yet, as the

³² WIEDENFELD K., 'Antwerpens wirtschaftliche Zukunft', p. 12/13.

³³ For example in *Vossische Zeitung*, 19 Nov. 1915. The Belgian *Bureau Documentaire Belge*, collected an impressive amount of such reviews. See AGR, T 180/62. Schumacher and Waentig quoted from his memorandum: SCHUMACHER H., *Antwerpen. Seine Weltstellung und Bedeutung für das deutsche Wirtschaftsleben*, Munich, 1916, pp. 125, 134; WAENTIG H., 'Antwerpen-Literatur' in *Der Belfried*, 1/12 (June 1917), p. 574.

³⁴ His participation in anti-annexationist events is for example documented in BA, N 1199/14, fol. 144; and BA, KLE 303/17, fol. 66. See also SCHWABE K., 'Ursprung', p.132. Tirpitz and Stresemann could be named as examples of annexationists who often evoked Antwerp in order

example of Schulze-Gaevernitz shows, Wiedenfeld's impact on convinced expansionists seems to have been small. Finally, in his communications to the Government, Wiedenfeld tried to lend as much force as possible to his arguments by highlighting his long-standing expertise, as shown above³⁵. Indeed, someone in the Foreign Ministry noted down that Wiedenfeld might perhaps be of use in the preparation of war aims³⁶; and Chancellor von Bethmann Hollweg and Secretary of State Karl Helfferich knew his work well at least, for they referred to it extensively in order to assuage a concerned Bremen Senate in late 1915³⁷.

In September 1915, Wiedenfeld was also recruited by Governor-General von Bissing to work for his 'brain trust'³⁸. His task was to research the profitability of the Belgian state railways, as well as the possible impact that the adoption of the Prussian rail tariffs would have on the Belgian economy. Although he worked avidly in Brussels until early November, he never finished this particular memorandum. The reason lay possibly in the difficulty of gathering all the necessary material, yet it almost seems that Wiedenfeld became reluctant to contribute to Bissing's annexationist project. As we know, the memorandum on Antwerp that he ended up writing shortly afterwards sought to disprove any economic benefits of annexation.

However, no records have been found so far of any further involvement of Wiedenfeld in the Antwerp debate after spring 1916³⁹. In November 1915, he had accepted different work in the Prussian Ministry of War, where he stayed until November 1918⁴⁰. In addition to that, the vociferous opposition that he encountered from one of his colleagues doubtlessly limited his influence.

to call for western annexations. See STIBBE M., *German Anglophobia and the Great War*, Cambridge, 2001, p. 85.

³⁵ See also PA AA, R 21561, fol. 84, letter dated 15 Dec. 1915.

³⁶ Quoted in SCHWABE K., 'Ursprung', p. 132, n. 199 (Wiedenfeld joined the Foreign Ministry after the war. See WIEDENFELD K., *Zwischen Staat*, p. 68).

³⁷ Bremen StA, 3 M2h2/9/39, fol. 79, 81.

³⁸ BAArch, 1501/119523, fol. 170. Universitätsarchiv Halle, 17001 (Personalakte Wiedenfeld), letter Wiedenfeld to the curator, dated 16 Oct. 1915. WIEDENFELD K., *Zwischen Staat*, p. 49.

³⁹ The last one is a summary of his brochure in *Mitteilungen der Volkswirtschaftlichen Gesellschaft in Belgien*, 1/12 (April 1916).

⁴⁰ See Universitätsarchiv Halle, 17001, letter dated 2 Nov. 1915. From autumn 1916 onwards, he worked in the *Kriegsrohstoffabteilung*. See WIEDENFELD K., *Zwischen Staat*, p. 50.

Early in 1916, Professor Hermann Schumacher⁴¹ sent the following letter to the Foreign Ministry: ‘Herr Professor Wiedenfeld hat vor vierzehn Tagen eine vertrauliche Denkschrift über « Antwerpens wirtschaftliche Zukunft » verschickt. Sie [...] enthält viel richtiges und wertvolles. Trotzdem scheint sie mir in der Grundauffassung von Antwerpens Bedeutung und damit natürlich auch in ihren Folgerungen für die Zukunft unrichtig und schief zu sein. Ich bin damit beschäftigt, das in einer Gedenkschrift ausführlich darzulegen; doch ist der Abschlusss meiner Arbeiten leider [...] verzögert worden. Sollte die Frage der Zukunft Antwerpens jetzt schon dringend werden, so wäre ich sehr gerne bereit, Ihnen eine vorläufige gutachtliche Äusserung zukommen zu lassen’⁴².

So, how did Schumacher differ from Wiedenfeld? Before the war, he was, like Wiedenfeld, a well-known expert on *Weltwirtschaft*, and it appears that there was a long history of animosity between the two. With the outbreak of war, Schumacher devoted himself untiringly to assisting the war effort wherever he could⁴³. From September to November 1914, he famously cooperated with the heavy industrialists of the Rhineland in order to develop a wide-ranging war aims programme⁴⁴. The territorial and political part of this document recommended the destruction of the current Belgian state. While the precise form of a replacement was thought to be a difficult and divisive issue, there was surprising clarity concerning Antwerp: because of its extraordinary importance for Germany’s position in the world economy, the document insisted that Antwerp had to stay under German administration in order to become a new German federal state, analogous to the Hanseatic cities⁴⁵. In other words, this was exactly the scenario that Wiedenfeld would warn against during the following year.

⁴¹ Hermann Schumacher (1868-1952): Professor in Bonn; succeeded to the Berlin University chair of Adolph Wagner in 1917. A recent paper concluded that: ‘Schumacher gehört zu den herausragenden und bestimmenden Persönlichkeiten der Volkswirtschaftslehre des 20. Jahrhunderts’. See GOLDSCHMIDT N., ‘Hermann Schumacher – nur ein weiterer Erbe Schmollers oder der erste Ordoliberal?’’, (paper given at a conference in Erfurt on 28/06/2002. Downloaded on 4/10/2002 from www.uni-erfurt.de/finanzwissenschaft/konf/ProgrammHistSchools180602.htm), p. 27.

⁴² PA AA, R 21561, fol. 98.

⁴³ He worked in the Ministry of Trade, the Treasury and the Ministry of Finance. See his unpublished memoirs, ‘Ein Leben in der Weltwirtschaft’, pp. 639-665, in GNM, Hermann Schumacher, I/B/6.u.

⁴⁴ See SOUTOU G.-H., *L’Or et le sang*, Paris, 1989, p. 62 ff. SCHWABE K., ‘Ursprung’, pp. 14-115.

⁴⁵ The memorandum is printed in BASLER W., *Deutschlands Annexionspolitik in Polen und im Baltikum 1914-1918*, Berlin (East), 1962, pp. 367-380, p. 370 for Antwerp.

Hermann Schumacher studied the Belgian economy intensively from autumn 1915 to spring 1916 – having had little knowledge of Belgium before the war⁴⁶. Figuring on Bissing's brain trust, too, he made several research trips to Brussels, Antwerp and Rotterdam during this time⁴⁷. The most important results of his efforts were a treatise on Antwerp, published in April 1916, and a – initially confidential – memorandum on 'the solution of the Belgian Question'⁴⁸. Almost half of the 180 pages of his Antwerp-book were taken up by endnotes that formed a direct polemic against Wiedenfeld. Schumacher contended that Wiedenfeld had failed to grasp the 'deeper roots' of Antwerp's special significance⁴⁹. His own interpretation emphasised the economic interdependence of Antwerp and its German hinterland, denying that Belgian political independence was a precondition for the port's growth. Two contradictory principles determined his reasoning. On the one hand, the economic hinterland of a seaport was determined by 'Nature' and not by humans. On the other hand, politics could seriously – if only temporarily – disrupt natural links, and Schumacher believed that a restored Belgian state would be prone to do much damage⁵⁰.

His memorandum took this threat for granted; analysing the German transit trade to Antwerp again, as well as the fierce competition between the German and the Walloon industries, it concluded that a complete separation of Flemish from Walloon Belgium was the best solution to the Antwerp/Flemish/Belgian set of problems. Germany would have an interest in the independent Flanders only, which would join the German Customs League⁵¹. Just like Schulze-Gaevernitz, he had discovered Flemish separatism as an indirect means of ensuring the unrestricted availability of the port of Antwerp to the German economy⁵². Importantly, returning to the primacy of 'Nature' in economics, he also argued at length that the separate Walloon

⁴⁶ GNM, Hermann Schumacher, I/B/6.u, p.641.

⁴⁷ BArch 1501/119523, fol. 171. GNM, Hermann Schumacher, II/C/7.d, II/C/7.e.

⁴⁸ *Antwerpen. Seine Weltstellung und Bedeutung für das deutsche Wirtschaftsleben*, Munich 1916. *Die Lösung der belgischen Frage. Der deutsch-belgische Wettbewerb und seine Regelung*, manuscript printed May 1916, published Leipzig, 1918.

⁴⁹ SCHUMACHER H., *Antwerpen*, p. 118.

⁵⁰ See especially *ibid.*, p. 29.

⁵¹ SCHUMACHER H., *Die Lösung*, p.35 (possible Walloon customs union with France), p.42 (separate state of Flanders), pp.46/47 (solving the Antwerp Question by German-Flemish customs union and Prussian-Flemish railway union).

⁵² Consequently, his works were full of lyricisms in praise of the Flemish people, particularly for the hardiness of the Flemish dockworkers. See for example SCHUMACHER H., *Die Lösung*, preface; SCHUMACHER H., *Antwerpen*, p. 71.

state would have no choice but to continue conducting its maritime trade through Antwerp⁵³.

Hermann Schumacher defended and actively promoted this position for the rest of the war⁵⁴. Was he able to successfully assert it against Wiedenfeld? In his private correspondence, Schumacher repeatedly complained that his colleague was ‘manoeuvring’ and ‘intriguing’ against him, and during autumn 1915 he confessed feeling isolated in Berlin as well as in Brussels⁵⁵. This was also how he felt initially during an official debate in Berlin in February 1916, at which both he and Wiedenfeld presented papers on Antwerp. But he considered Wiedenfeld’s lecture a scholarly disaster and triumphantly reported afterwards that he had ‘fought brilliant victories’ during subsequent discussions with a ‘small group of very influential men’⁵⁶. From then on, Schumacher maintained that he was gaining much support in high places⁵⁷. No direct, independent evidence has been found so far to confirm this claim. Wiedenfeld was strikingly silent after mid-1916, while Schumacher continued publishing on the subject. The *Flamenpolitik* was making reasonable progress at the time, which may explain an increased sympathy for Schumacher’s model. However, his claim that Germany had no economic interest in the Walloon provinces met with firm resistance, especially in the Foreign Ministry, which delayed the publication of his memorandum for half a year⁵⁸.

As indicated by the article in the *Times*, the disagreement between Wiedenfeld and Schumacher received international press coverage, which generally noted the aggressive implications of Schumacher’s position⁵⁹. In Germany, other economists extended it in further publications. The syndic of the Duisburg chamber of commerce, for example, defended one of Wiedenfeld’s central proofs for Antwerp’s essential Belgian foundations – the

⁵³ SCHUMACHER H., *Die Lösung*, p. 46.

⁵⁴ For example, in January 1917, he gave a speech on the subject in front of a Bremen audience of 2,500. See GNM, Fritz Schumacher, I/C/13.l. Interestingly, after the war but before ‘Versailles’, he maintained that, in the event of a boycott in Antwerp, it was possible, after all, to redirect German commerce to the national seaports! *Die Nordseehäfen. Ihre Bedeutung in der Weltwirtschaft und Stellung im Deutschen Reiche*, Leipzig/Berlin, 1919.

⁵⁵ See letters to his wife: GNM, Hermann Schumacher, II/C/7.d (27 Oct. 1915, 13 Nov. 1915), II/C/7.e (1 Feb. 1916), II/C/7.f (9 Feb. 1917). In 1916, Gustav Schmoller thought Schumacher was ‘kränklich, unverträglich.’ Quoted in GOLDSCHMIDT N., ‘Hermann Schumacher’, p. 7.

⁵⁶ It is not clear what format this debate had (organisers, location, audience). See GNM, Hermann Schumacher, II/C/7.e. (1 Feb. 1916); GNM, Fritz Schumacher, I/C/13.k. (8 Feb. 1916); SCHUMACHER H., *Antwerpen*, pp. 109, 134, nn. 2, 19.

⁵⁷ GNM, Fritz Schumacher, I/C/13.l.

⁵⁸ Until June 1918. See BArch R/1501/119533, fol. 180-200.

⁵⁹ See AGR, T 180/62, for international (Belgian, Argentinean, Spanish) reviews.

traffic movement on the interior waterways – with further statistical information. A student of Schumacher's then differentiated this to the effect that there was a Belgian preponderance in terms of imported goods only, whereas transit from Germany accounted for over half of the weight of the export goods arriving in Antwerp on interior waterways⁶⁰.

Further, Professor Paul Arndt⁶¹ compared the economic analyses of Schumacher and Wiedenfeld, concluding diplomatically that they were mostly in agreement. The disagreements, according to Arndt, stemmed from several miscalculations by Wiedenfeld, and from Schumacher's exaggerated notion of the role of 'Nature'⁶². Identifying differing political judgements as the real difference between the two, Arndt reviewed the possible future developments. He thought that Antwerp's return to the pre-war situation as 'international port' would be most desirable from the city's own perspective. But, like Schumacher, he believed that wartime animosities would find expression in economic harassments after the war, indeed that in the light of the Allied Economic Conference of Paris in June 1916 Antwerp had only two options: it could either become part of a Western economic bloc – or of *Mitteleuropa*⁶³. The first case would lead to the decline of Antwerp and to serious problems for Germany, whereas the second one would introduce a new era of prosperity for both. In this way, Arndt was very close to the views of Schumacher and of Schulze-Gaevernitz, although he did not share their strategy of a Flemish state, but rather thought in terms of German-Belgian customs and railways unions⁶⁴.

Finally, from 1916 to 1918, Professor Heinrich Waentig⁶⁵ published numerous articles on the Belgian economy⁶⁶. Most of them focused on

⁶⁰ Dr. Schröter in *Kölnische Zeitung*, 26 July 1916 (Nr.751). Siegfried Rosenthal, 'Der Binnenschiffsverkehr Antwerpens' in *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, 42 (1916/17), pp. 936-940.

⁶¹ Paul Arndt (1870-1942): Professor in Frankfurt; liberal imperialist; work for *Reichsbank* since 1917.

⁶² ARNDT P., 'Die wirtschaftliche Bedeutung Antwerpens' in *Zeitschrift für Sozialwissenschaft*, 8 (1917), pp. 73-96, 258-286, here pp. 55/56. Arndt, too, sent this essay to the Foreign Ministry. PA AA, R 21563, fol. 31. He later extended it into a book: *Antwerpen, Rotterdam und die deutsche Rheinmündung* (Finanz- und volkswirtschaftliche Zeitfragen, 50), Stuttgart 1918.

⁶³ ARNDT P., *Die wirtschaftliche*, p. 279 ff.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 280. In his book of 1918, he explicitly sides with Schumacher. See pp. 50/51.

⁶⁵ Heinrich Waentig (1870-1943): Professor in Halle 1904-9, 1914-27; member (SPD) of the Prussian *Landtag* since 1921; *Oberpräsident* of the Prussian province of Saxony 1927-1930; Prussian Minister of the Interior during 1930.

⁶⁶ Including: eight contributions to the wartime journal *Der Belfried*; 'Die Grundfragen der belgischen Volkswirtschaft' in *Jahrbuch für Nationalökonomie und Statistik*, (Aug., Nov., Dec. 1917); GEHRIG H. and WAENTIG H. (eds.), *Belgiens Volkswirtschaft*, Leipzig/Berlin 1918;

Antwerp and the Antwerp-German relationship, sometimes investigating a particular historical development, sometimes commenting on current policies of the Belgian Government. Waentig followed Schumacher's emphasis of Antwerp's dependence on the German economy⁶⁷; yet, significantly, in contrast to Schumacher, he argued that Germany could theoretically divert its entire transit trade to Rotterdam⁶⁸. Adopting a conciliatory tone, he indicated that an independent Belgium in control of Antwerp would be best for both parties – thus agreeing politically with Wiedenfeld⁶⁹.

Waentig was a member of the occupation regime for the entire duration of the war. One of his tasks, as head of a press department, was to coordinate a propaganda effort with the collaborating Belgian press against the idea of a post-war economic war against Germany⁷⁰. His publications on Antwerp clearly formed part of this effort. However, it appears that he was opposed to an aggressive protection of German interests in Belgium⁷¹. As advisor to the *Chefkommission* – a special commission for the preparation of the peace that met in Brussels from December 1917 to July 1918 – Waentig actually proved to be a moderating force. He spoke up against the suggestion of demanding a 'preponderant' German influence on the port-administration in Antwerp, so that a compromise formulation had to be agreed on for the official guidelines (*Leitsätze*), which was defensive rather than offensive⁷².

What, then, can be concluded? During the First World War, the *Antwerpenfrage* was one of many issues concerning Germany's war aims that was continually discussed in the German public and to which the German Government devoted considerable attention. The above sketches show how many Professors of economics became involved in the debate. Using their

'Belgien. Das wirtschaftliche Problem', in GOETZ W. (ed.), *Deutschland und der Friede. Notwendigkeiten und Möglichkeiten deutscher Zukunft*, Leipzig/Berlin, 1918.

⁶⁷ He used statistical tables to prove that Germany's exports created Antwerp's famous 'balance of tonnage' (= active load factor), which was decisive for Antwerp's attractiveness. See: WAENTIG H. 'Belgiens Handel und Antwerpen' in *Der Belfried*, 1/10-11 (April/May 1917), pp. 456-458, 562.

⁶⁸ *Ibid.*, p.462; Id., 'Die Zukunftspläne' in *Der Belfried*, 1/1 (July 1916), p. 15.

⁶⁹ WAENTIG H., 'Belgien. Das wirtschaftliche', p. 321. See also AGR, T 180/62, *Frankfurter Zeitung*, 27 Oct. 1917, report about lecture by Waentig.

⁷⁰ See the memoirs of Ludwig von Falkenhausen in BAMA, N 21/2, p. 310.

⁷¹ Waentig's role in the Government-General would merit closer investigation. As head of the press section, and president of the 'Volkswirtschaftliche Gesellschaft in Belgien', he seemed to have been an important figure. Governor-General von Falkenhausen thought him not military-minded enough and removed him from the press section in 1917/1918. BAMA, N 21/2, p. 271. See also Waentig's very critical remarks in a post-war lecture: *Belgien* (Das Ausland und der Weltkrieg. Auslandsstudien an der Universität Halle, 2), Halle, 1919, pp. 26/27.

⁷² BArch, N 2181/18, esp. fol. 66-68.

authority as general experts on economic matters, they wanted to inform public opinion and to influence the Government through a host of publications, talks, letters, and secret memoranda. Their activity was an expression of their own intellectual self-mobilisation, as well as the result of the occupation regime, which employed several of them.

At the centre of their contributions lay the dispute between Wiedenfeld and Schumacher, which embodied a fundamental split in their attitudes towards Antwerp. Simply put, those agreeing with Schumacher campaigned for German control – direct or indirect – over the port of Antwerp, while the ‘Wiedenfeldian’ side warned against such infringements of Belgian sovereignty. Differing judgements about post-war politics played an important part in their divergent positions. Wiedenfeld, Weber and Waentig generally assumed that it would not be long before normal commercial relations were re-established between Germany and its current Western enemies. But the others believed firmly that Belgium was very likely to discriminate against German trading interests for a considerable time.

Economic arguments seem to have been at the same time motivation for and justification of the respective positions. Thus, for Schulze-Gaevernitz, Schumacher and Arndt, the above defensive argument was always accompanied by an offensive vision, whereby a ‘German Antwerp’ would facilitate considerable economic growth of Germany, and consolidate German power in the world. For Wiedenfeld, however, a ‘German Antwerp’ would undermine Antwerp’s economic foundations. Similarly, the expansionists were emphatically trying to establish the absolute economic interdependence of Antwerp and its German hinterland, while Weber and Wiedenfeld played it down.

It seems that Schumacher ‘won’ this latter part of the argument. Most publications, even by Waentig, who was moderate in his political conclusions, considered his the better economic analysis, and tended to insist with him that Germany was essential for Antwerp’s greatness. Because of this broader consensus, one could even speak of a ‘German school’ on the port of Antwerp⁷³. It was undoubtedly a product of the war and its generation of patriotic enthusiasm – a force that Wiedenfeld initially succumbed to as well. In this way, Schumacher and the ‘German school’ probably contributed to expansionist hopes much more than Wiedenfeld diminished them.

⁷³ See LOYEN R. et al., ‘Trends and Challenges in Comparative Port History’ (Paper prepared for the XIIIth Economic History Conference, Buenos Aires, July 2002: <http://eh.net/XIIICongress/>, downloaded on 07/10/2002), p. 13.

German scientists in Belgium at the First World War between occupation policy and planning of plundering cultural assets – the case example of palaeontology

Christoph ROOLF

“...könnte Berlin mit diesen schönsten aller Dinosauriertieren zu einer Centrale dieses interessanten Forschungsgebiets werden”

For the first time this paper sheds a detailed light on an until now completely unnoticed and above all disbelieve producing aspect of German Science History. It exemplarily examines the still unresearched activities of numerous German scientists and disciplines within the scope of the German occupation policy and plans of plundering cultural assets during the First World War. My contribution focuses on the activities of palaeontology in Belgium from 1914 to 1918, which were mainly concentrated on one aim: the famous excavation site of the dinosaur *Iguanodon* in the west Belgian industrial town of Bernissart between Mons and Tournai. After the most spectacular find, to this very day, of dinosaurs in Europe in a hard coal mine in Bernissart in March 1878, altogether 32 complete skeletons of *Iguanodon* were recovered until the end of the excavation (1882), prepared and displayed at the Museum of Natural History in Brussels. On this not wholly exploited excavation site in Bernissart, German palaeontologists turned their interest during the occupation of Belgium in the First World War. According to the plan of the palaeontologist Otto Jaekel (University of Greifswald), launched in spring 1915, the remaining skeletons of *Iguanodon* should be dug up and transported into German natural history museums and collections¹.

¹ I thank Achim Helbig M.A. (Chair of Medieval English Literature and Historical Linguistics at Heinrich-Heine-Universität Düsseldorf) for his careful reading. For detailed references see ROOLF C., “Dinosaurier-Skelette als Kriegsziel: Besatzungspolitik, Kulturgutraubplanungen und die deutsche Paläontologie in Belgien im Ersten Weltkrieg” in *Berichte zur Wissenschaftsgeschichte*, N°27, issue 1, 2004, pp. 5-26. Most important base sources are two files from archives in Greifswald and Berlin. At the “Institut für Geologische Wissenschaften” of the Ernst-Moritz-Arndt-Universität Greifswald, the workplace of the initiator of the new excavation, Otto Jaekel, there is an extensive file under the title “Ausgrabungsangelegenheit Bernissart” with correspondence, expert opinions and memorandums. A few letters of Jaekel, not filed in Greifswald, can be found among secondary specimens of expert opinions and memorandums in the Geheimes Staatsarchiv Preußischer Kulturbesitz (GSPK) Berlin-Dahlem, I. HA Rep. 76 (Preußisches Kultusministerium) Vc Sekt. I, Tit. 11, Teil VII Nr. 15 Adh. (“Die

Whereas the role of the German academic elites as war interpreters and their position in the war goal movement can be considered to be well-researched, little is known on the general activities of German scientists in occupied territories of Western and Eastern Europe. That applies to the historical World War One research and to science-, university- and discipline-historical research that often characterises the time of the First World War as a period of extensive scientific stagnation².

On this occasion it is not seen, that with the establishment of German occupation administrations in Western and Eastern Europe in autumn 1914 numerous fields of activity were presented to scientists of various disciplines. Above all occupied territories presented the “günstige Gelegenheit”, so often called by the involved scientists and disciplines, to assert ambitious research projects with the support of occupation administrations. They often led to sweeping plans of plundering cultural assets and to the confiscation of cultural assets as “Faustpfänder”.

Of course the activities of scientists and disciplines namely in Belgium took place within the scope of the general base lines and objectives of German occupation policy (war-economic exploitation, “Flamenpolitik”, reorganization of Belgium as a part of the distant aim “Mitteleuropa” under German leadership), which competed occasionally with the specific interests of scientists. Their activity in occupied territories became very problematic especially after the German war crimes in Belgium in August 1914, the destruction of the university library in Louvain and the “Barbarei”-reproach.

Firstly the conflict-heavy assertion of the project of a new excavation in Bernissart in the context of German occupation policy since the middle of the year 1915 is shown in its outlines. Following is the analysis of the dynamic process of the interest of German scholarly institutions in a participation in this project. A conclusion will integrate the case example of palaeontology into the context of German science activities in occupied Belgium.

Unfortunately scarcely any documents are left about the early phase of the plan to carry out a new excavation on the discovery site of *Iguanodons* in Bernissart. Originator was the noted German palaeontologist Otto Jaekel (1863–1929), professor for geology and palaeontology at the University of

Ausgrabung von *Iguanodonten* in Bernissart, Belgien, 1915–1918”). Still some complementary documents come from various sources supplied by seven German archives in Greifswald, Berlin, Koblenz and Munich.

² Acting for this, the palaeontology historian Edwin H. Colbert is to quote: “In 1914 the world exploded, and there were other things than the digging of dinosaurs to think about” (COLBERT E. H., *Men and Dinosaurs: The Search in Field and Laboratory*, London, 1968, p. 247).

Greifswald since 1906. The war volunteer Jaekel, who had been wounded in Flanders in November 1914, was member of a reserve regiment in Bruges since February 1915, where he stayed till his return to Greifswald in August 1916. The earliest document, where a detailed description of the project of a new excavation is given, is a letter from Jaekel to Gustav Krupp von Bohlen und Halbach on April 27th 1915, in which he asked for a financial participation of the Essen industrialist on the excavation costs.

Jaekel proclaimed that the aim of the excavation project was the setting up of *Iguanodons* in the central museum of natural history of the German Reich, the “Museum für Naturkunde” in Berlin. There the ensemble of the *Plateosaurus* skeletons excavated by Jaekel in Halberstadt and the gigantic dinosaur skeletons from the “Tendaguru”-expedition in German East Africa should “in vortrefflicher Weise ergänzt werden” by the *Iguanodons*. This would have resulted in a spectacular increase of reputation for the Berlin Natural Museum in the worldwide race of the natural history museums. Concerning his motives, Jaekel told Krupp that “eine günstige Gelegenheit, diese Funde zu machen, kaum wiederkehren dürfte, auch nicht, wenn wir Belgien dauernd besetzen” – a notion, that had an importance hardly to be underestimated as a short-range motivation for action for the whole research activities of German university scientists in occupied Belgium since autumn 1914³.

Jaekel secured for his plan till the end of the year 1915 the support of several German administrations in Belgium as well as that of the Prussian ministry of Kultus and the “Reichsamt des Innern”. Finally they all agreed with Jaekel's view, that a new excavation of dinosaur skeletons in occupied Belgium will be “von Wert für die K[öni]gl[ichen] Museen”, as Rudolf von Valentini (chief of the ‘Geheimes Zivilkabinett’ of Kaiser Wilhelm II.) remarked in October⁴. Jaekel had mainly formulated his ideas about the aims of the dinosaur excavation in a “Denkschrift über eine neue Ausgrabung von *Iguanodonten* in Bernissart”, completed in September 1915⁵. He could also

³ Otto Jaekel (Bruges) to Gustav Krupp von Bohlen und Halbach, 27.4.1915, p. 1–3 (here all quotations), Arndt-Univ. Greifswald, Inst. f. Geolog. Wiss., File “Bernissart”. See generally from a museum historical and museological perspective now KÖSTERING S., *Natur zum Anschauen. Das Naturkundemuseum des deutschen Kaiserreichs 1871–1914*, Cologne/Weimar/Vienna, 2003.

⁴ Rudolf von Valentini to the Prussian ministry of Kultus, 26.10.1915, GSPK, I. HA Rep. 76 Vc Sekt. 1, Tit. 11, Teil VII Nr. 15 Adh.

⁵ A technical expert opinion on the excavation plan in the mine in Bernissart, that projected the new construction of a tunnel on 340 metres depth (actually exactly between the two digging tunnels of the Belgian excavation from 1878 till 1882 on 322 respectively 356 metres depth) was submitted by the help official in charge on the Brussels “Bergbau”-department, Albert Boehm: “Plan und Kostenberechnung zum Neuaufschluss fossiler Tierreste im Felde der Grube

secure several promises for a financial patronage of the dinosaur excavation in Bernissart, among others from the German Kaiser Wilhelm II.

However, conflicts arose between the scientist Jaekel and the German occupation administration in Belgium about the choice of means how to enforce the assertion of the new excavation towards the Directors' Board of the "Société anonyme des Charbonnages de Bernissart" and the "Musée d'Histoire Naturelle de Belgique".

Jaekel who behaves as an unsuspected expert with purely scientific interests, had mainly argued in favour of the interest of German palaeontology in the Iguanodons of Bernissart with the alleged necessity of the modernisation of the discipline of a worldwide operating palaeontological science. The legitimate, but from his point of view inefficient self-image of the Brussels natural history museum as national museum was countered by Jaekel with the alleged "allgemeinen Interessen der Wissenschaft"⁶. This would in the case of palaeontology be scientifically more productive and thus higher to assess by the global exchange of fossil duplicates between the collections and the thereby possible anatomic comparisons. Since October 1915 the mining company and the natural history museum strongly opposed the German excavation plan during the occupation. The mine relied on the promise given in those days to deliver possible new discoveries exclusively for the museum in Brussels. The museum again argued to have constantly planned an own second dinosaur excavation.

In order to break the Belgian resistance, the Greifswaldian palaeontologist flirted with the idea of imposing sequestration on the coalmine, which should have paved the way to the new excavation in one go. The department "Bergbau" however, generally refused coercive sanctions against the mine out of consideration for the high war-economic importance of the coal mine. The precedence of the general German occupation aims (among these enlisting of the Belgian coal districts for the German war economy and the securing of the continuing work of the Belgian local and central administrations as well as the avoidance of further allied "Kulturbarbarei"-propaganda nourishing incidents) against the specific

Bernissart (Société des charbonnages de Bernissart), Bergbaubezirk Mons", 1.9.1915, p. 1-30 (plus four maps as enclosures, a.o. enclosure I: "Sandige und tonige Schichten des Kreidegebirges", scale 1:500, enclosure II: "Schnitt Nord-Ost + Süd-West. Fundstelle der Iguanodonten im Jahre 1878", scale 1:2000), Arndt-Univ. Greifswald, Inst. f. Geolog. Wiss., File "Bernissart".

⁶ See the quotation in the letter from Otto Jaekel (Bruges) to the administration of the "Société anonyme des Charbonnages de Bernissart", 29.11.1915, p. 1-4, here p. 2, Arndt-Univ. Greifswald, Inst. f. Geolog. Wiss., File "Bernissart".

interests of scientists took effect in spite of all fundamental consensus. Of course particularly the mine company in Bernissart saw itself urged in spring 1916 to give way to the German insistence for a new excavation for *Iguanodons* to escape the theoretically threatening sequestration.

At May 10th 1916 it finally came to a temporary agreement between the German “Zivilverwaltung”, Jaekel, the Bernissart mine and the natural history museum: provisional taking-over of the costs by the mine, the right for Jaekel for inspections of the excavation at any time and the delivery of all present discoveries to German museums in return for costs refunding to the mine. Of course, the persons involved on German (and Belgian) side were well aware, that the implementation of the agreement would ultimately depend on the outcome of the war.

In his central memorandum to the *Iguanodon*-excavation from autumn 1915 Otto Jaekel had chosen above all the “Museum für Naturkunde Berlin” for taking over and setting up the main body of the new discoveries transported to Germany. Jaekel projected already, that especially Berlin as the leading German natural history museum “mit diesen schönsten aller Dinosauriertieren zu einer Centrale dieses interessanten Forschungsgebiets werden könnte”⁷.

Simultaneously he had spoken about (and the use of the plural should be considered here), that “derartige Schätze nun auch die deutsche Forschung in hohem Maße fördern und unseren Museen eine überaus wertvolle Bereicherung ihrer gerade auf diesem Gebiete noch recht beschränkten Sammlungen bringen würden”⁸.

In his memorandum Jaekel also had other natural history museums and collections in Germany in mind as places for the *Iguanodon* skeletons (and financial promoters of the excavation): the “Senckenberg-Museum der Senckenbergischen Naturforschenden Gesellschaft” in Frankfurt on Main, the “Roemer- und Pelizaeus-Museum” in Hildesheim and the “Mineralogisch-Geologisches Staatsinstitut Hamburg” as well as other unnamed university institutes (probably Tübingen and Munich). The massive interest that began in late autumn 1915 out of Bavaria for the Bernissart-project can be considered

⁷ Incomplete handwritten draft of a letter from Otto Jaekel (Bruges) to Friedrich Schmidt-Ott (Head of a ministerial department at Prussian ministry of Kultus), undated [circa at the end of November 1915], p. 1–3, here p. 1, Arndt-Univ. Greifswald, Inst. f. Geolog. Wiss., File “Bernissart”.

⁸ See Otto Jaekel: “Denkschrift über eine neue Ausgrabung von *Iguanodonten* in Bernissart”, 22.11.1915 (copy, originally undated, circa at the middle of September 1915), p. 1–10, the quotation p. 2, Arndt-Univ. Greifswald, Inst. f. Geolog. Wiss., File “Bernissart”.

as symptomatic for the transition of ambitious research projects towards plans of plundering cultural assets in the occupied territories.

Jaekel had first turned to the Bavarian ministry of Kultus in Munich with his “Iguanodonten”-memorandum in October 1915 to interest it for a Bavarian participation in the Bernissart-project. At the beginning of December 1915 in the mathematical-physical class of the “Bayerische Akademie der Wissenschaften” the Bernissart-project of Jaekel and a possible participation of the Munich academy was discussed for the first time. In spite of initial scepticism of a part of the members, the leader of the directly interested “Bayerische Geologisch-paläontologische Staatssammlung München”, August Rothpletz, put forward the Bavarian interest at the German occupation authorities in Brussels.

Professor in mathematics Walther von Dyck, member of the German occupation administration in Belgium and colleague of Rothpletz, had acted as a go-between. Simultaneously to Jaekel, he stimulated the interest of the “Bayerische Akademie der Wissenschaften” in the Bernissart-project in late autumn 1915. From autumn 1915 to the end of the war von Dyck led the department “Universität Gent” of the German “Zivilverwaltung” and played a leading part in imposing Dutch as official language at the Ghent university while simultaneously dismissing unwilling professors. The Munich request, passed from von Dyck to the Brussels “Bergbau”-department and to Jaekel, was clear. The “Bayerische Akademie der Wissenschaften” could already decide on the next class conference, a partial financing of the excavation in Bernissart with 10,000 Reichsmark, as far as corresponding securities, i.e. the guaranteed assign of a new excavated dinosaur skeleton could be offered⁹.

⁹ For the Munich collection director Rothpletz the problematic nature of a Munich participation was as follows: “Eine besondere Schwierigkeit [...] sehe ich darin, dass wir einerseits voraussichtlich mehr als 10,000 M nicht bereit stellen können, andererseits aber doch einen greifbaren Anteil, an der Ausbeute versprochen bekommen müssten. Angenommen z.B. dass die Kosten der Ausgrabungen im Ganzen auf 90,000 M anliefen, wovon wir 1/9 zu tragen hätten und dass an vollständigen Skeletten nur 3 oder 4 gefunden würden, dann würde dem algebraischen Verhältnisse zufolge nur 1/3 oder 4/9 Skelett der Akademie zu-[]kommen, d.h. also tatsächlich so wenig, dass wir nichts hätten. Es müsste also mit einem anderen Masstab gemessen werden, der sich vielleicht ganz von selbst aus dem Umstand ergebe, dass zur Zeit in Deutschland wohl nur 3 Museen für Aufstellung eines ganzen Skelettes sich eignen, nämlich Berlin, Frankfurt und München. Selbst wenn also auch München nur 1/9 an Geld hergäbe, könnte es doch 1/3 der Ausbeute verlangen, wenn die Teilbarkeit der Beutestücke keine kleinere der Natur der Sache nach sein kann”. Compare August Rothpletz (Bayerische Geologisch-paläontologische Staatssammlung München) to Walther von Dyck (Brussels) (copy), 11.12.1915, p. 1 f.; Dyck to an unnamed addressee [that is Wilhelm Bornhardt, head of the department “Bergbau” at the “Abteilung für Handel und Gewerbe” in Brussels] (copy),

Also the interest of the “Mineralogisch-Geologische Staatsinstitut Hamburg” for a participation in the dinosaur excavation in January 1916 in Brussels ran on structurally similar paths. The head of institute Georg Gürich was informed about the excavation plan through a Hamburg colleague acting in Belgium, the national economist and colonial scientist Karl Theodor Rathgen (since spring 1915 member of several scientific advisory bodies of experts in Brussels, busy above all with preparing the take-over of the Belgian Congo).

So in both cases it were individuals like von Dyck and Rathgen acting in the occupied territories, who had access to information because of their exclusive vicinity to the occupation authorities in Belgium. They sent these to their home institutions with the prospect of importance profit by a strengthened participation of German research projects in the occupied territories.

This has to be especially emphasised for the First World War. In spite of the absence of institutions explicitly responsible for plundering cultural assets in occupied territories like in the Second World War (“SS-Ahnenerbe” or the “Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg”) it regularly came to the development of ideas of plundering cultural assets. We can speak about the planning of plundering in spite of the absence of central (planning) institutions. First the term refers to the usually not realised intentions of scientists and occupation authorities. But above all, it illustrates the nature of the process, which was a radicalising interest on the assertion of research activities in the course of occupation policy – a development that is ascertainable throughout the First World War, without which the transition to the realisation of plundering cultural assets as a structural condition is not imaginable.

Because apparently no agreement was reached on the modalities of the Munich participation in the Bernissart-project at the beginning of 1916, Rothpletz and the Bavarian ministry of Kultus increased their insistence until May 1916 on an assertion of the dinosaur excavation in Belgium. The head of the ministerial department Friedrich von Winterstein unsuccessfully demanded in March 1916 the sequestration of the mine in Bernissart from the German general governor in Belgium, von Bissing. On this occasion he was not afraid to cover the interest of the German collections with the ideology of the so called “friedlichen deutschen Kulturarbeit im besetzten Feindesland”, that was above all propagated from the German art historians, archivists,

14.12.1915; Bornhardt to Jaekel, 15.12.1915, p. 1 f., all: Arndt-Univ. Greifswald, Inst. f. Geolog. Wiss., File “Bernissart”.

librarians, monument preservators and archaeologists acting in the occupied territories¹⁰. It regarded the objective of the propagandistic repulse of the allied “Kulturbarbarei”-thesis equally “supranationally” and generously (because allegedly doing good for the endangered cultural assets of the occupied states) as well as “angesichts der Gefahren des Krieges” indirectly threatening. Besides it had the function to camouflage to a large degree secret German plans of plundering cultural assets and research activities in the occupied territories. In the subtle threatening words of Winterstein it sounded like this: “Wenn heute durch einen Unglücksfall das Brüsseler Museum zerstört würde, wären alle Skelette von Iguanodon nach einem kaum 35jährigen Museumsaufenthalt wieder vernichtet, nachdem sie unzählige Jahre in der Tiefe der Erde geruht hatten. Diese Gefahr könnte vermieden werden, wenn einige Skelette auch in anderen Museen, zumal in Deutschland aufbewahrt würden”¹¹.

In the middle of April 1916 Winterstein suggested a course of action to Friedrich Schmidt-Ott at the Prussian ministry of Kultus, that directly refers to an often applied practice of other scientists in the setting of the German plans of plundering cultural assets for Western Europe – the confiscation of the mine as a “Faustpfand” for future peace negotiations to secure an excavation right at any time, even in the case of a partial German retreat out of Belgium¹². This method played a central part especially with the “Rückforderungs-Aktion” of all cultural assets of German provenience plundered during the Napoleonic Wars and not given back 1814/15, stimulated by individuals since August 1914¹³. On the occasion, extensive

¹⁰ Compare for this the example of the German art historians who was active in Belgium KOTT C., “«Kulturarbeit im Feindesland». Die deutsche Kunst- und Museumspolitik im besetzten Belgien im Ersten Weltkrieg” in BAUMANN R. und ROLAND H. (Hg.): *Carl-Einstein-Kolloquium 1998. Carl Einstein in Brüssel: Dialoge über Grenzen*, Frankfurt a.M. a.o., 2001, pp. 199–225.

¹¹ Friedrich von Winterstein (head of a ministerial department at Bavarian ministry of Kultus) to the son of the general governor, the Munich egyptologist Prof. Friedrich Wilhelm von Bissing, also active in occupied Belgium (copy), 18.3.1916, p. 1 f., the quotation p. 1, Arndt-Univ. Greifswald, Inst. f. Geolog. Wiss., File “Bernissart”.

¹² Winterstein to Friedrich Schmidt-Ott (Head of a ministerial department at Prussian ministry of Kultus), 15.4.1916, p. 1–3, GSPK, I. HA Rep. 76 Vc Sekt. 1, Tit. 11, Teil VII Nr. 15 Adh. An answer of Schmidt-Ott hasn’t survived. In the same way the obligation of the Munich participation in the Bernissart-project till autumn 1918 unfortunately can’t be clarified.

¹³ See for a short overall view HEUSS A., *Kunst- und Kulturgutraub. Eine vergleichende Studie zur Besatzungspolitik der Nationalsozialisten in Frankreich und der Sowjetunion*, Heidelberg, 2000, pp. 251–259; SAVOY B., *Patrimoine annexé. Les biens culturels saisis par la France en Allemagne autour de 1800*, tome 1, Paris, 2003, pp. 293–307. On the example of especially the occupied Northern France detailed KOTT C., “Histoire de l’art et propagande pendant la Première Guerre mondiale. L’exemple des historiens d’art allemands en France et en

lists were set up till 1918 by searches from numerous scientists of the occupied territories of Belgium and Northern France. They comprised above all works of art, archivalias and manuscripts lying in Paris and Northern France, partly also in Belgium (Brussels, Ghent). For the support of the reclaiming of the desired cultural assets at a future peace conference with France a large part of the persons involved demanded, since 1915, the confiscation and the transport of the investigated and available cultural assets of German provenience as well as the works of art and manuscripts stocks from the Northern French museums and libraries as “Faustpfänder” and objects of exchange, which regularly failed because of the veto of the German Foreign Office.

The schedule of the dinosaur excavation beginning in July 1916 in Bernissart, originally estimated with at most one year, was impossible to keep. The dinosaur skeletons were finally very close at hand at the beginning of September 1918. On September 5th Jaekel wrote from Greifswald in a fragmentary hand-written draft of a letter to von Berg, the successor of Valentini as chief of the “Geheimes Zivilkabinett”, “dass die 350 m. tiefe Fundstelle der Skelette nun erreicht ist und hoffentlich neue Funde erschlossen werden”¹⁴.

The source breaks off there. Further excavations were probably ended without result close to the finishing line regarding the beginning retreat of the German occupation authorities out of Belgium.

Conclusion

The conclusion firstly regards the main structures of the whole “Kriegseinsatz” of German scientists in the setting of occupation policy during the First World War and finally integrates the case example of palaeontology into the context of German science activities in occupied Belgium.

Belgique” in *Revue germanique internationale*, n°13, 2000, pp. 201–221; KOTT C., “Die deutsche Kunst- und Museumspolitik im besetzten Nordfrankreich im Ersten Weltkrieg – zwischen Kunstraub, Kunstschutz, Propaganda und Wissenschaft” in *Kritische berichte. Zeitschrift für Kunst- und Kulturwissenschaften*, issue 2/1997, pp. 5–24. The of course scarcely researched “Rückförderungs-Aktion” and its connections to the research and political advisory activities of German scientists especially in Belgium is an important component of the author’s doctoral thesis (supervisor: Prof. Dr. Gerd Krumeich, Düsseldorf).

¹⁴ Incomplete handwritten draft of a letter from Jaekel to Friedrich Wilhelm Freiherr von Berg, 5.9.1918, p. 1 f., Arndt-Univ. Greifswald, Inst. f. Geolog. Wiss., File “Bernissart”.

One has to emphasize, that German scientists, disciplines and scientific institutions often found their ways into occupied Belgium through an extensive self-mobilization. Only rarely did the German “Zivilverwaltung” approach scientists for special services, so that the term of “Kriegseinsatz” in the case of the First World War is problematic. Part of the German scientists were regular members of the occupation authorities and were often simultaneously acting at various commissions or pursued their own research projects in their spare time (for example historians, archivists, archaeologists, national economists, colonial scientists). Partly scientists were installed for a short time in the occupation administration for a single project of politics advisory (for example geologists, librarians, constitutional lawyers). They often pursued their research activities on the side of their regular service in reservist regiments in Belgium or during semester vacations in their home university in Germany. Specific scientific institutions like the art historian project of the “Belgische Denkmäler-Inventarisierung” were rarely founded¹⁵.

The motives and aims of German scientists in occupied Belgium partly differed. They can't be put in a nutshell. Progress and aims of scientific activities were often already depending on the specific interests and situations of the prevailing scientific disciplines and institutions and on the personal academic career situation. They often used several functions at the same time:

1. The complex of the so-called “Kunst-, Archiv- und Bibliotheksschutz” had two functions: defend allied propaganda from “(Kultur-)Barbarentum” against the Germans and camouflage the secret German plans of plundering cultural assets from Belgium.
2. Scientific political advisory of the occupation authorities in special cases through expert opinions and commissions.
3. Supporting research to legitimate German occupation and war aims (for example historians and archivists for the tried proof of the Belgian break of neutrality before 1914, or the “Hanseforschung” and Rhineland-historians for the historical proof of a “natural” German-Flemish solidarity).
4. Plans of plundering cultural assets as war pillage (especially the case of the “Rückforderungs-Aktion”).
5. The pursue of own research projects during the so-called “günstige Gelegenheit” of the German occupation for personal, disciplinary and institutional gain of importance.

¹⁵ Compare detailed paper of Christina Kott in this book.

The new excavation for dinosaurs in Bernissart, that appears to be an episode during the first German occupation of Belgium shouldn't be dismissed as a marginalia of the First World War and the history of science. Rather it stands representatively for the activities of numerous other scientists and disciplines in the occupied territories of the First World War. The co-operation in the setting of occupation policy was often experienced as an unexpected challenge by the persons involved in a world historical upheaval situation and was attractive, because it promised disciplinary and institutional gain of importance and personal promotion. Politically it served solely to the aim of the cultural foundation and "processing" of a strived for "reorganisation" of Central Europe under German leadership. It should also be seen and studied as the first run of an extensively National Socialist plundering of art and cultural assets of Europe not realized before the Second World War.

The sudden end of Otto Jaekels Bernissart-project also stands as an example for the failure of all ambitious and wide-reaching German research programmes and plans of plundering cultural assets in the occupied territories of the First World War. The disappointment and bitterness about this was without doubt an important cause for the non-acceptance of the German war defeat, the Versailles peace treaty and the revolution of 1918/19 by a not insignificant part of the German academic elites and their distance and opposition to the first democracy in Germany. The abrupt end of the high-reaching aims of the scientists acting in the occupied territories can hardly be more remarkably illustrated than with the personal war end of Otto Jaekel. Instead of the hoped-for dinosaur skeletons he returned home merely with a plain bundle of files of the Bernissart-project that was sent to him on December 5th 1918 from mining civil servant Pyrkosch the last head of the distraught "Militär-Bergverwaltung Mons", by post to Greifswald¹⁶.

¹⁶ Pyrkosch (Breslau) to Jaekel, 5.12.1918, Arndt-Univ. Greifswald, Inst. f. Geolog. Wiss., File, "Bernissart".

"Inventorier pour mieux contrôler ?" L'inventaire photographique allemand du patrimoine culturel belge, 1917-18

Christina KOTT

1. "De superbes photographies grand format"

L'historien ou l'historien de l'art qui demande à consulter des images de tel ou tel monument belge à l'Institut royal du patrimoine artistique (IRPA) de Bruxelles reçoit parfois de grands tirages en noir et blanc dont le carton porte la mention "Cl. All. 14-18", cliché allemand de 1914-18. Des photographies d'une telle qualité technique et esthétique prises en pleine guerre mondiale, à quelques centaines ou même dizaines de kilomètres des opérations de guerre sont susceptibles d'attirer la curiosité du chercheur, d'autant plus qu'il s'agit non pas de quelques exemplaires isolés, mais de plus de 10.000 plaques de verre, aujourd'hui dispersées dans l'ensemble de la collection photographique de l'IRPA. Selon Liliane Masschelein-Kleiner, directrice de l'Institut jusqu'en 2002, ces "superbes photographies sur plaque de verre grand format (50x60cm) [...]", et qu'elle qualifie comme étant en elles-mêmes des œuvres d'art, auraient été réalisées par les Allemands en 14-18, mais uniquement pour leur propre compte. Après la guerre, les plaques et les clichés auraient été "achetés à l'Allemagne sur le compte des marks bloqués"¹. En revanche, aucune information n'est donnée sur leur provenance exacte, ni sur leurs auteurs et commanditaires, ni sur les circonstances et l'objectif de leur création. Le croisement d'informations recueillies dans plusieurs archives, allemandes et belges², permet aujourd'hui une reconstitution du moins partielle de leur histoire.

¹ MASSCHELEIN-KLEINER L., "Les cinquante ans de l'IRPA", dans *50 ans 1948-1998, Bulletin de l'Institut royal du patrimoine artistique*, n°27, 1996-1998, Bruxelles, 2000, p. 16. Je remercie vivement M^e Masschelein-Kleiner ainsi que M^e Françoise Gerards de m'avoir facilité la recherche au sein de l'IRPA.

² Notamment au Bundesarchiv Berlin, aux Archives du ministère des Affaires Etrangères de Belgique (AAEB), aux Archives générales du Royaume (AGR) et aux Archives du Kunsthistorisches Institut der Universität Bonn (Archives KHI). Je remercie Christoph Roolf de m'avoir signalé récemment l'existence de ce dernier fonds non-répertorié et qui mériterait certainement d'être étudié plus en profondeur. D'ores et déjà, quelques informations nouvelles par rapport au texte du colloque m'ont paru si importantes que j'ai décidé de les intégrer ici.



L'église collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles, dans laquelle on croyait reconnaître l'influence ottonienne, la façade ouest avec les deux tours jumelles ressemblant au fronton ouest de la cathédrale de Trèves, cliché allemand 1917-18 (Copyright IRPA - Bruxelles).

2. L'inventaire photographique allemand, entre science et politique d'occupation

2.1. La naissance de l'idée

En 1923, avant d'être vendus à la Belgique, environ 600 clichés avaient été reproduits dans un ouvrage collectif en deux tomes, intitulé *Belgische Kunstdenkmäler*³. En effet, selon la préface signée Paul Clemen, le responsable de la publication, la documentation ayant servi à la rédaction des articles avait été rassemblée pendant l'occupation de la Belgique, entre 1917 et 1918 : "La présence permanente ou occasionnelle en Belgique d'un nombre important d'historiens de l'art, d'architectes et de conservateurs de musée, dans des positions civiles, militaires ou dans le cadre de missions spéciales, avait éveillé de la manière la plus naturelle l'envie de profiter de ce séjour pour se consacrer également à des recherches en histoire de l'art"⁴. À partir de 1915, de nombreux projets de recherche, soit personnels, soit semi-officiels, avaient vu le jour en Belgique occupée⁵. Au cours de leur réalisation, l'idée serait apparue de rassembler de manière plus systématique une documentation pour l'étude de l'art belge. Selon Clemen, il n'y avait jamais eu d'intention de créer un inventaire systématique et complet du patrimoine artistique belge, ceci restant la tâche des institutions belges telles que la Commission royale des monuments et des sites (CRMS), à laquelle il ne fallait pas se substituer. En revanche, il existait depuis la fin du 19^e siècle au musée du Cinquenaire à Bruxelles une collection de photographies de monuments qui constituait l'amorce d'archives photographiques censées couvrir un jour l'intégralité du territoire belge. Cet inventaire n'étant qu'à ses débuts, c'était là que "l'activité des architectes et des savants allemands pouvait intervenir de manière favorable". Des dessins, des levés topographiques et des références bibliographiques devaient compléter ce que Clemen décrit comme étant "exclusivement une riche documentation"⁶.

Or, il s'agissait bien d'un projet d'inventorisation photographique du patrimoine artistique belge, effectué selon un programme topographique

³ CLEMEN P. (éd.), *Belgische Kunstdenkmäler*, Munich, Bruckmann, 1923 (2 tomes).

⁴ "Die dauernde oder vorübergehende Anwesenheit einer so grossen Zahl deutscher Kunstgelehrter und Architekten in militärischen oder zivilen Stellungen oder mit Sonderaufträgen in Belgien hatte ganz von selbst den Wunsch wachgerufen, diese Zeit auch zu kunstgeschichtlichen Arbeiten zu benutzen"; in *Ibidem*, p. VI.

⁵ Voir à ce sujet mon article : "«Kulturarbeit im Feindesland»: Die deutsche Kunst- und Museumspolitik im besetzten Belgien im Ersten Weltkrieg", dans BAUMANN R. & ROLAND H., *Carl-Einstein-Kolloquium 1998, C.E. in Brüssel: Dialoge über Grenzen/ C.E. à Bruxelles: Dialogues par-dessus les frontières*, Francfort-sur-le-Main, Berlin, Bern, Peter Lang, 2001, pp. 199-225.

⁶ "[...] ausschliesslich eine umfangreiche Materialsammlung", in CLEMEN P., *op. cit.*, 1923.

rigoureux et visant l'exhaustivité. De plus, il bénéficiait du soutien financier et logistique des autorités allemandes. En outre, l'intention de faire réellement bénéficier les institutions belges de cette documentation peut être mise en doute. Enfin, l'inventaire photographique semble bien s'inscrire dans un projet de recherche de longue haleine visant à faciliter et à promouvoir l'étude des productions artistiques de l'espace géographique situé à l'ouest de la frontière allemande, dans les régions limitrophes en Belgique, en France, aux Pays-Bas et au Luxembourg.

2.1.1. L'inventaire photographique du patrimoine, entre utopie et réalité

Les principes d'une telle opération remontent aux premières campagnes d'inventorisation photographique en France telle que la Mission héliographique de 1851⁷. Indéniablement, toutes ces entreprises revêtirent un caractère patriotique, ethnocentrique voire nationaliste dans le sens où leur objectif était de mettre en valeur un patrimoine artistique particulier et circonscrit, compris dans sa dimension identitaire.

L'établissement d'archives photographiques du patrimoine artistique réunissait deux grandes utopies du 19^e siècle : d'une part, "la confiance en l'appropriation totale et définitive des monuments par une saisie systématique" et de l'autre, "la croyance de pouvoir prendre possession de la réalité à l'aide de [...] la photographie"⁸. Depuis son invention, la photographie entretenait des rapports étroits avec la conservation des monuments. Si ces derniers étaient des sujets idéaux pour les pionniers de la photographie, leur prise de vue fournissait aux conservateurs du patrimoine l'illusion de pouvoir préserver l'objet par l'image. Dans les inventaires du patrimoine, la place de la représentation photographique d'un monument ne cessa de croître au détriment de la place accordée au texte.

⁷ Voir DE MONDENARD A. (éd.), *La Mission héliographique. Cinq photographes parcourent la France en 1851*, Paris, 2002 et *Les Premiers travaux de la Commission des monuments historiques 1837-1848 : Procès verbaux et relevés d'architectes* (publiés par Françoise Bercé), Paris, 1979. Ce modèle fut par la suite repris, développé et modifié dans d'autres pays d'Europe vers la fin du 19^e et le début du 20^e siècle. Voir aussi TIETENBERG A., "Die Fotografie – eine bescheidene Dienerin der Wissenschaft und Künste ? Die Kunstwissenschaft und ihre mediale Abhängigkeit", dans *ibidem* (éd.), *Das Kunstwerk als Geschichtsdokument : Festschrift für Hans-Ernst Mittig*, Munich, 1999, pp. 62, ici pp. 63-65.

⁸ "[...] die Zuversicht, man könne der Denkmalwelt durch inventarisierende Erfassung gänzlich und abschliessend habhaft werden, und der Glaube, die Realität sei durch [...] die Photographie in Besitz zu nehmen [...]", BREUER T., "Die Photographie im Dienste der Inventarisierung von Bau- und Kunstdenkmälern", dans *Photographie im Dienste der Denkmalpflege. Das Bildarchiv des Bayrischen Amtes für Denkmalpflege : Aufbau und Erhaltung* (n° 3 du bulletin *Denkmalpflege Informationen*, éd. par le Bayr. Amt für Denkmalpflege, 2 juillet 1987), p. 1.

Parallèlement, des archives photographiques à vocation universelle, destinées aux historiens d'art virent le jour. La reproduction photographique, comparée à d'autres moyens tels que le dessin, procurait l'illusion de "l'objectivité totale" en transformant l'œuvre d'art en document. En permettant l'interprétation de l'œuvre d'art à partir de son image photographique, le nouveau médium eut une incidence significative sur la méthode même de l'histoire de l'art⁹.

2.2. La réalisation de l'inventaire photographique

Le projet allemand est une combinaison de ces tendances. Il s'agissait prioritairement d'une campagne photographique destinée à enrichir les archives iconographiques allemandes. Si elle ne s'inscrivait pas dans un projet global de conservation du patrimoine artistique belge, elle prit néanmoins la forme d'un inventaire, effectué selon le système appliqué lors de la mise en œuvre d'un programme national ou régional de conservation du patrimoine.

En Belgique, un inventaire systématique et homogène dans toutes les provinces faisait toujours défaut en août 1914, ceci malgré l'ancienneté de la Commission royale des monuments et des sites (CRMS), fondée en 1835. La commission s'était heurtée à l'hostilité du gouvernement qui refusa d'accorder les crédits nécessaires à une telle entreprise. L'un des modèles dont elle était censée s'inspirer fut l'inventaire des provinces rhénanes de Paul Clemen¹⁰, devenu un véritable ouvrage de référence en Allemagne et dans ses pays voisins¹¹.

L'ironie de l'histoire veut que ce fût justement sous la direction de Clemen qu'une partie de cet inventaire tant souhaité par les Belges se concrétisa. Dans l'esprit des Allemands, il s'agissait en effet de constituer et

⁹ Voir TIETENBERG A., *op. cit.*, p. 74. La méthode d'analyse formelle de Wölfflin, décrite en 1915 dans les *Principes fondamentaux d'histoire de l'art*, était fondée sur la comparaison, selon une structure binaire, d'images photographiques d'œuvres d'art reproduites dans un format standardisé. Voir aussi TERRIEN L., *L'histoire de l'art en France. Genèse d'une discipline universitaire*, Paris, 1998, en particulier son court chapitre sur "Les photographies et les projections", pp. 397-407.

¹⁰ CLEMEN P. (éd.), *Die Kunstdenkmäler des Kreises Kempen : Die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz*, tome 1, vol. 1, Düsseldorf, 1891. Cet inventaire fut terminé en 1945.

¹¹ Les Hollandais s'en étaient largement inspirés, de même que de toute l'organisation de la conservation des monuments dans les états allemands. Dans son bulletin, la CRMS publia en 1912 un aperçu sur les inventaires en Hollande, qui consacre une large place aux inventaires allemands et autrichiens et dans lequel il est fait état de contacts professionnels entre Clemen et la Commission des monuments hollandaise, voir DE CEULENEER A., *L'inventaire des monuments d'histoire de l'art de la Hollande*, dans *Bulletin des Commissions royales d'art et d'architecture*, 1912, p. 5.

de mettre en valeur, pour le profit de l'histoire de l'art "internationale", des outils de travail jusqu'alors ignorés en raison de la négligence de l'administration belge des Beaux-Arts. Entre l'été 1917 et l'automne 1918, une équipe d'environ 30 personnes, composée d'historiens de l'art, de conservateurs de monuments, d'architectes et de photographes, sillonna le pays et effectua entre 10.000 et 12.000 prises de vue. La *Commission pour l'inventorisation photographique des monuments belges* (Kommission für die photographische Inventarisierung der belgischen Kunstdenkmäler) était présidée par Clemen ; Erwin Hensler, à la fois responsable du projet auprès du Gouvernement général et chargé de coordonner les travaux dans le Brabant, faisait le lien entre les responsables des équipes dans les différentes provinces¹².

Une partie importante des prises de vue fut dirigée et réalisée par Richard Hamann, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Marburg et fondateur des *Archives photographiques de Marburg* (Bildarchiv Foto Marburg), encore de nos jours l'une des plus importantes collections d'images à caractère encyclopédique¹³. L'*Institut prussien de photogrammétrie de Berlin* (*Preussische Messbildanstalt*)¹⁴, également associé au projet, mit à la disposition de la commission des opérateurs professionnels ainsi que des appareils photos spécialement conçus pour la prise de vue de monuments et de sites. Au vu des difficultés rencontrées par les civils pour obtenir des véhicules et du carburant, produit rare pendant l'occupation, on peut

¹² Hugo Kehrer, assisté de Martin Konrad, pour la région d'Anvers, Christian Rauch, pour la Flandre orientale, Hermann Flesche, architecte, pour la Flandre occidentale (secteur contrôlé par la Marine), von Schenk zu Schweinsberg, pour l'Ouest (West-Vlaanderen : secteur contrôlé par la 4^e armée), Max Schmid-Burgk assisté de Grete Ring, pour le Hainaut, Paffendorf, architecte, pour le Luxembourg, Baron von Schmidt, architecte, pour la région de Namur, un certain Laur, puis Julius Baum, pour la région de Liège et le Limbourg. En outre, des spécialistes tels que Wilhelm Köhler et Adolf Goldschmidt, ainsi que Richard Graul et Max Dvořák, prêtèrent leur collaboration au projet.

¹³ La campagne photographique en Belgique était par ailleurs l'une des toutes premières et les photographies belges sont parmi les plus anciens documents que possèdent ces archives. Les informations concernant Richard Hamann sont issues du manuscrit d'une conférence d'Angela Matyssek intitulée *Photography as a Research Tool in Art History: The Foto Marburg Picture Archive and the Artistic Monuments of Belgium in World War I*, manuscrit non-publié, Max-Planck-Institut für Wissenschaftsgeschichte, Berlin, 9 janvier 2003. Je remercie l'auteur de l'avoir mis à ma disposition.

¹⁴ Fondé en 1864 par l'architecte Albrecht Mey(d)enbauer, inventeur du terme "photogrammétrie" et qui avait contribué à la diffusion de la méthode du colonel français Laussédad de levé topographique à l'aide de la photographie. Voir SOUGEZ E., *La Photo. Son Univers*, Paris, 1969, pp. 37-39.

s'interroger sur la manière dont ce matériel fut transporté d'un endroit à l'autre¹⁵.

2.2.1. Programme topographique et intérêts scientifiques

Calqué sur le modèle de la Rhénanie, l'accent principal de l'inventaire était mis sur les quatre grands centres Bruxelles, Anvers (Antwerpen), Gand (Gent) et Liège, qui monopolisaient à eux seuls un grand nombre de clichés¹⁶. Ils étaient suivis de très près par Bruges (Brugge), Louvain, Tournai, Courtrai (Kortrijk), Mons (Bergen), Charleroi, et des villes d'une densité en monuments moins importante, mais dotées de quelques chefs-d'œuvre, comme Malines (Mechelen), Nivelles, Hal, Lierre (Lier), Aarschot et Dinant. Les grandes églises monumentales occupaient la première place, suivies par les édifices religieux et profanes présentant un intérêt pour l'histoire de l'art. Ensuite, selon l'ordre encore appliqué de nos jours, c'est-à-dire de l'extérieur vers l'intérieur de l'édifice, étaient traités les peintures et les sculptures, les éléments de décor, les objets d'art et de culte. Les bibliothèques et les musées, ainsi que leurs collections étaient également pris en compte dans l'inventaire. Ce principe fut appliqué dans un grand nombre de communes, répertoriées selon l'ordre alphabétique, comme ce fut le cas de l'inventaire de la Rhénanie¹⁷.

Outre le principe topographique, des critères scientifiques et esthétiques semblent avoir déterminé la sélection. De manière générale, l'inventaire englobe environ neuf siècles de production artistique, du 9^e/10^e jusqu'au 18^e siècle. Quelques rares exemples datent du 19^e siècle, alors que l'art du 20^e siècle naissant semble être totalement absent. Mais au-delà des styles et des époques, certains types de monuments et d'œuvres d'art semblent avoir été privilégiés :

- 1° Les monuments ou œuvres d'art que l'on suppose avoir subi de multiples influences stylistiques, les styles étant compris tantôt comme des styles d'époque (*Zeitstile*), tantôt comme des styles nationaux (*Volksstile*).
- 2° Les monuments ou œuvres d'art qui traduisent les liens historiques avec l'Allemagne et l'Autriche.

¹⁵ On ignore si le développement des plaques se faisait dans un laboratoire ambulant ou fixe.

¹⁶ L'inventaire des clichés établi par les Allemands n'a pas encore été retrouvé. Les inventaires effectués par le soin des Belges au moment de l'entrée des clichés dans les collections de photos existantes sont aujourd'hui déposés à l'IRPA. Voir *Inventaires documentation* en cinq volumes n° IV à VII à l'IRPA/Bruxelles (cités par la suite : DOC. INV.)

¹⁷ Les inventaires belges laissent apparaître un ordre alphabétique dans l'énumération des petites communes, qui était probablement celui d'origine.

- 3° L'architecture profane et l'urbanisme.
- 4° Des écoles dont seuls quelques rares exemplaires subsistent ou des maîtres jusqu'alors négligés par les historiens d'art.
- 5° Des écoles ou des sujets qui ont fait l'objet de travaux belges ou français, que l'on cherche à réfuter.

Ce choix reflète d'une part la vision, très répandue à l'époque, du patrimoine artistique belge comme étant un bouillon de culture propice à la fusion des mondes germanique et latin. Le projet initial qui consistait à prendre en compte uniquement les provinces belges voisines de la Rhénanie, afin de permettre et d'encourager des études comparatives, apparaît ici en filigrane. D'autre part, la sélection se fait l'écho des centres d'intérêts de l'historiographie de l'art de l'époque : l'architecture gothique, la sculpture gothique et baroque étaient incontestablement des objets privilégiés, alors que l'art moderne et contemporain étaient quasiment absents du corpus.

2.2.2. L'inventaire photographique comme laboratoire esthétique et technique

Compte tenu des circonstances de leur création, les photos prises entre autres par Richard Hamann, Franz Stœdtner¹⁸, Paula Deetjen¹⁹ et le photographe munichois Hanns Holdt, sont exceptionnelles, aussi bien pour leurs qualités techniques (netteté, profondeur de champ, lumière, etc.) que pour leur aspect graphique et esthétique. En effet, au-delà d'un intérêt purement documentaire, certaines ne sont pas dépourvues de qualités artistiques : elles présentent des cadrages intéressants, des jeux de lumière, des perspectives inhabituelles et des mises en scène d'objets. Elles témoignent de la tension entre "objectivité scientifique" et "subjectivité artistique" qui caractérise la photographie de monuments et d'œuvres d'art depuis ses débuts²⁰. Qui plus est, elles anticipent certaines tendances de la photographie d'œuvres d'art dans les années 1920 : le goût du détail et du gros plan, l'isolation de motifs intégrés dans un ensemble, "l'humanisation" lorsqu'il s'agit de figures humaines et la tendance à l'icônisation²¹. Recherche

¹⁸ Selon A. Matyssek, Franz Stœdtner, qui avait lui-même fondé des archives photographiques à but commercial, était le maître de Hamann en matière de photographie.

¹⁹ Paula Deetjen était photographe au Musée Folkwang à Hagen et probablement future collaboratrice du Bildarchiv Marburg.

²⁰ Voir BREUER T., *op. cit.*, 1987, p. 1.

²¹ Voir par exemple les choix esthétiques du photographe des statues du Bamberger Reiter Walter Hege dans les années 1920 : ULLRICH W., "Der Bamberger Reiter und Uta von Naumburg", dans FRANCOIS E. / SCHULZE H. (éd.), *Deutsche Erinnerungsorte*, t.1, pp. 322-334, ici pp. 324-325.

esthétique, moyens techniques et intérêt scientifique se conjuguent dans les nombreuses prises de vue de détails architecturaux, sculpturaux et décoratifs, difficiles à étudier à l'œil nu, car situés en hauteur ou dans des endroits peu éclairés. Des échafaudages spécialement conçus à cet effet permettaient de s'approcher des objets et des éclairages artificiels fournissaient une lumière suffisante. Au vu de l'évolution ultérieure de la photographie d'œuvres d'art dans l'entre-deux-guerres, cette campagne photographique apparaît comme un véritable laboratoire technique et esthétique.

2.3. *L'appropriation du patrimoine artistique par l'image photographique*

Quelle était l'attitude des historiens de l'art lorsqu'il s'agissait d'accéder à des maisons privées ou des châteaux ou d'obtenir l'autorisation de photographier des objets sacrés ? Est-ce qu'ils avaient systématiquement "[...] sollicité et obtenu [...] le concours de la force armée", et "[...] arraché des clichés à leur propriétaire par la violence"²², comme le déclara le président de la CRMS en 1920 ? Ou bien les travaux allemands bénéficièrent-ils du soutien des responsables de la conservation des monuments et des historiens d'art belges, comme l'affirma Paul Clemen ?²³ Il semblerait que les savants occupant des positions militaires, comme Hugo Kehrer, n'hésitaient pas à faire pression voire à user de leur pouvoir, alors que certains civils bénéficiaient, à l'instar d'Adolf Goldschmidt, des mêmes modalités d'accès aux documents qu'avant la guerre²⁴. Il n'est pas exclu non plus que des activistes flamands, des sympathisants de cette mouvance ou des germanophiles y contribuaient.

Dans les milieux cultivés belges, la prise de vue par l'occupant était ressentie comme une sorte de substitut à la prise réelle de l'objet, peut-être même aussi douloureuse que celle-ci par son caractère symbolique et abstrait. "Les œuvres d'art nous sont restées, mais on ne peut en dire autant de leurs

²² Lettre du 13 janvier 1920 adressée par le président de la CRMS au ministère des Affaires économiques, reproduite dans : *Bulletin des commissions royales des monuments et des sites*, LXIIe année, 1920, p.72.

²³ Voir CLEMEN P., *op. cit.*, 1923 (I), p. XI.

²⁴ Richard Graul et Max Dvořák ne connurent pas les mêmes privilèges : lorsqu'ils demandèrent à la fabrique de la cathédrale Sainte-Gudule à Bruxelles l'autorisation de procéder à des travaux photographiques à l'intérieur de l'édifice, ils rencontrèrent une vive résistance, à laquelle ils renoncèrent à s'opposer. Or, selon les informations d'August Grisebach, qui signa également un article sur la cathédrale, l'Institut de photogrammétrie de Berlin avait procédé à des prises de vue, avec la collaboration de Paula Deetjen, qui effectua les prises de détails. Lettre de Graul au ministère de l'Intérieur, le 11 juillet 1916 (Bundesarchiv Berlin, Reichsministerium des Innern, *Akten die belgische Kunst betreffend*, t.1, n° 19480, feuillet n° 277).

reproductions par la photographie", peut-on lire dans un rapport de l'après-guerre²⁵. Ce qui les révoltait le plus était le fait que "[...] les Belges, propriétaires des œuvres photographiées, étaient exclus de la faculté de mise à leur disposition des épreuves".

Prendre l'image du patrimoine artistique belge pour l'emmener chez soi signifiait non seulement se l'approprier symboliquement, mais exercer un contrôle et un pouvoir d'interprétation sur les objets photographiés, sans parler du droit de reproduction dont les Allemands étaient les seuls détenteurs. Mais au-delà de cette mainmise abstraite, l'inventaire photographique ne constituait-il pas une première étape, relativement facile à atteindre, d'un recensement global des richesses culturelles de la Belgique qui, dans un avenir proche, sera un pays tributaire de l'Allemagne ? Si cette intention n'est jamais formulée ouvertement, l'engagement des autorités allemandes dans ce projet, né d'une initiative universitaire et financé au départ par un mécène, semble en révéler des velléités. Convaincus de l'impact positif d'une politique d'occupation en faveur de la conservation du patrimoine artistique belge, non seulement en tant que moyen de contrôle, mais aussi pour ses retombées propagandistes, le ministre prussien des Cultes et de l'Instruction publique Schmidt-Ott et le ministre des Finances approuvèrent la mise en œuvre du projet. Un memorandum, probablement de la plume de Clemen, fut présenté à l'Empereur Guillaume II qui accorda au projet une subvention de 35.000 marks, imputés directement sur la Caisse générale de l'État de Prusse (*Generalstaatskasse*)²⁶. Grâce au soutien des plus hautes instances, les travaux avaient pu être étendus à toute la Belgique placée sous autorité allemande, voire au nord de la France²⁷.

D'autres projets d'inventaires, plus ou moins avancés, témoignent également de la volonté conjuguée des autorités et des savants d'inspecter et de contrôler ainsi le patrimoine culturel belge. Selon un rapport administratif, les sites préhistoriques auraient été répertoriés en juillet 1916 ; un an plus tard, à l'instigation de l'Institut impérial d'archéologie (*Kaiserliches*

²⁵ Rapport de M. van Rymbeke de la Flandre occidentale lors de l'Assemblée générale et réglementaire [de la CRMS] du 27 octobre 1919, dans *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, op.cit., p. 117.

²⁶ Voir CLEMEN P., op. cit., 1923 (I), p. VII et VIII, et l'article "Neue Massnahmen des deutschen Kunstschutzes in Belgien. Inventarisierung der belgischen Kunstdenkmäler", dans *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, n° 38, le 21 janvier 1918. Sur le Kaiser et le Kunstschutz voir KAISER WILHELM II, *Ereignisse und Gestalten aus den Jahren 1879-1918*, Leipzig/Berlin, 1922, pp. 221-211. Les administrations civiles allemandes ainsi que le Gouvernement général auraient également débloqué des fonds. Néanmoins, Clemen dut venir plusieurs fois en aide au projet en injectant quelque 10.000 marks.

²⁷ Un début avait été fait à Laon, dont la cathédrale fut photographiée par Lüpke, le directeur de l'Institut de photogrammétrie, et Richard Hamann.

Archäologisches Institut), l'inventorisation des sites romains et paléochrétiens aurait été mise en œuvre²⁸. L'inventaire des incunables, un projet belge d'avant-guerre, fut réalisé par les savants allemands, mais financé par les Belges. Il était censé faire l'objet d'un catalogue, dont des exemplaires devaient être cédés à la *Vlaamsche Akademie* ainsi qu'à l'administration belge²⁹.

Présentés comme des mesures de conservation, intégrés dans la politique culturelle du Gouvernement général, les différents projets d'inventorisation du patrimoine culturel belge témoignent de la volonté de "saisir" les richesses culturelles du futur pays tributaire sans heurter de façon brutale ses sensibilités.

3. L'inventaire photographique après l'Armistice

3.1. Réclamations belges

Au moment du retrait des troupes allemandes, la plus grande partie du programme avait été réalisée, mais à des niveaux très inégaux dans les différentes provinces³⁰. À part les clichés effectués juste avant le repli, abandonnés sur place comme par exemple à Liège³¹, tout le matériel avait pu être ramené en Allemagne.

Initialement, le projet prévoyait l'intégration des clichés aux Archives des monuments artistiques de Rhénanie (*Rheinisches Denkmälerarchiv*) créées par Clemen au sein de l'Institut d'histoire de l'art à l'Université de Bonn, qui possédait déjà une bibliothèque riche en ouvrages sur l'histoire de l'art de la Belgique – un indice supplémentaire pour l'intégration du projet

²⁸ Voir *Bericht von Schaible/Haniel über die Massnahmen der deutschen Verwaltung vom 9.2.1918*, p. 4 (Bundesarchiv Berlin, Reichsministerium des Innern, *Akten die belgische Kunst betreffend*, t.2, n° 19481, feuillets 25-28).

²⁹ Lettre de Schmidt-Ott, ministre des Cultes et de l'Instruction publique de Prusse, au chancelier, le 8 octobre 1917 (*ibidem*, n° 19480, feuillet 363). Cet exemple de "coopération" entre activistes flamands et autorités allemandes dans le domaine culturel mériterait d'être étudié davantage.

³⁰ Karl Haniel, chef de l'administration civile de la Wallonie, affirma en 1919 que la majorité des prises de vue avait été réalisée dans son secteur, voir *Verwaltungsbericht des Verwaltungschefs für Wallonien (Haniel) für die Zeit vom 1. August bis zur Räumung Belgiens, 12. Bauwesen, Denkmalpflege, 15. Dezember 1919* (Archives du ministère des Affaires Étrangères de Belgique (AAEB), *Auswärtiges Amt. Akten Belgien. Verwaltung der besetzten Gebiete*, 1917, microfilm FNSR 8).

³¹ Voir lettre circulaire de Paul Clemen aux membres de l'ancienne Commission pour l'inventorisation photographique des monuments belges, 4 mai 1927, p. 1 (Archives du Kunsthistorisches Institut der Universität Bonn, Akten KHI, *Belgische Inventarisierung I*, 1917-35).

dans l'historiographique de l'espace rhénan³². En revanche, les négatifs sur plaques de verre devaient être centralisés aux Archives photographiques de l'État (*Staatliche Bildstelle*, anciennement *Königlich-Preussische Messbildanstalt*) à Berlin, dans une perspective de mise à disposition, au public savant ou amateur, de tirages dans plusieurs autres institutions du pays – un concept éminemment moderne mais qui ne fut jamais réalisé.

Or, sous la menace d'une saisie opérée par les forces alliées occupant la Rhénanie, il fut jugé plus prudent d'éloigner temporairement toute la documentation de ce territoire. En effet, dès décembre 1919, des initiatives pour récupérer par la force ce qui fut considéré comme propriété nationale avaient été lancées par différentes personnalités belges, en premier lieu le professeur d'histoire de l'art à l'université de Gand, Leo van Puyvelde. Interrogé par le Haut commissaire belge à Coblenz, Clemen, insistant sur le caractère privé, non systématique et anticommercial de ces photographies, affirma qu'elles avaient été "dirigées vers Berlin, d'où la plupart ont été réparties entre les divers professeurs allemands, chacun s'appropriant les clichés ayant trait aux études spécifiques auxquelles il voulut se livrer"³³. Or, selon une liste établie en janvier 1923, plus de 5.000 plaques étaient restés à l'Institut d'histoire de l'art de Bonn où une commission d'historiens de l'art se consacrait dès 1918/19 au dépouillement, au classement et à l'élaboration d'un catalogue³⁴. Alors que la CRMS persista dans sa revendication de saisie, les autorités belges, selon lesquelles il n'existait aucune base juridique permettant la saisie des photographies, préférèrent une solution du conflit à l'amiable. Clemen s'engagea à fournir des séries complètes aux musées belges et à tenir à la disposition des savants qui voudraient les examiner les clichés en sa possession³⁵. En 1922/23, un jeu complet de clichés fut transmis à la Bibliothèque universitaire de Louvain dans le cadre du volet "objets d'art" des réparations en nature, accordées par le Traité de Versailles pour la

³² CLEMEN P., *op. cit.*, 1923 (I), p. X.

³³ Le Haut commissaire belge à Coblenz à son ministre des Affaires étrangères le 30 janvier 1920 (AAEB, N/A, dossier restitution n° 382, feuillet 346).

³⁴ Une liste manuscrite datée du 6 janvier 1923 énumère le nombre de plaques déposés dans chaque ville : 5.271 à Bonn, 816 à Marburg, 807 à Giessen, 736 à Darmstadt et 8.777 à Berlin, au total donc 11.407. Une autre liste, établie vers 1925, donc après leur "rapatriement" à Bonn, fait état de 10.005. Le nombre exact de plaques et de clichés reste incertain. (Archives du Kunsthistorisches Institut der Universität Bonn, Akten KHI, Belgische Inventarisatie I, 1917-35).

³⁵ Rolin Jaquemyns au ministre belge des Affaires étrangères, le 30 janvier 1920 (AAEB, N/A, dossier restitution n° 382, feuillet 346).

reconstitution des collections artistiques de la célèbre bibliothèque incendiée fin août 1914 par les troupes allemandes³⁶.



MONS RATHAUS

L'hôtel de ville de Mons (Bergen) avec l'enseigne de l'*Etappenkommandantur*. L'une des rares reproductions publiées dans *Belgische Kunstdenkmäler* qui rappelle l'époque de l'occupation.

³⁶ Voir la déclaration de Paul Clemen du 1^{er} décembre 1922 (Archives du Kunsthistorisches Institut der Universität Bonn, Akten KHI, Belgische Inventarisierung I, 1917-35), dans laquelle il confirme la commande de la collection complète de tirages, faite par Louis Stainier, commissaire belge, via la commission allemande des réparations, qui, elle, devait assumer les frais. Voir aussi SCHIVELBUSCH W., *Eine Ruine im Krieg der Geister. Die Bibliothek von Löwen August 1914 bis Mai 1940*, Francfort/Main, 1993, p. 77.

3.2. La publication allemande de 1923

La publication, au début de l'année 1923, de l'ouvrage *Belgische Kunstdenkmäler* provoqua d'abord un choc en Belgique. C'était l'occasion pour le président de la CRMS d'accuser l'État belge de négligence du patrimoine artistique national, en attirant l'attention sur l'humiliation infligée à la communauté scientifique belge par la publication de ce livre³⁷. Un inventaire systématique des monuments "eût permis de mesurer l'étendue et de dévoiler, avec précision, la sournoise perfidie des déprédations allemandes de 1914 à 1918"³⁸. Mais la publication donna aussi un coup d'accélérateur aux procédures de ratification du projet de loi relatif à la protection des monuments, en cours d'examen dans plusieurs ministères belges.

L'ouvrage présente quant à lui un caractère hybride, à plusieurs égards. Il remplace, en quelque sorte, l'inventaire complet du patrimoine artistique belge, projet auquel on avait dû renoncer en raison d'importantes lacunes dans la documentation. Vraisemblablement aussi, la situation politique marquée par la crise de la Ruhr était jugée inopportune pour une publication plus complète et de nature officielle. Pourtant, l'existence d'un projet officiel n'y est plus occultée. Mais on peut également supposer que ce fut la menace d'une restitution imminente qui avait poussé Clemen à publier rapidement des échantillons du travail des historiens d'art allemands.

L'allure et le ton de la préface, ainsi que de certains textes, oscillent entre modestie, exprimant ainsi la volonté de réconciliation, et des relents d'arrogance, que l'on peut interpréter comme l'expression d'une sorte d'obstination propre aux vaincus. Comment en effet interpréter le fait que l'historien d'art Wilhelm Koehler introduisit son texte, de surcroît placé au début du premier volume, par le nom de l'historien belge Henri Pirenne, alors que celui-ci s'était détourné de ses anciens collègues allemands³⁹ ? S'agit-il

³⁷ Lagasse de Loch au ministre des Sciences et des Arts, le 27 octobre 1923 (AGR, BA, Nouveau Fonds, n° 2).

³⁸ Ibidem. Probablement à la suite de ce "forcing" de la part de la CRMS, un comité interministériel fut créé et se pencha sur la question. Les modifications qu'il apporta trouvèrent l'approbation de la CRMS, qui considéra néanmoins son rôle lors du classement d'un monument pas assez explicite. En 1927, la loi n'était toujours pas entrée en vigueur, lorsqu'un autre projet de loi prit forme : celui relatif à l'interdiction d'exporter des œuvres d'art présentant un intérêt évident pour le patrimoine national. En avril 1927, l'avant-projet de loi relatif à la protection des monuments fut adopté par le Conseil des ministres, avant d'être voté par les Chambres législatives. Pourtant, il faudra attendre l'année 1930 avant sa ratification et sa publication (AGR, BA, Nouveau Fonds, n° 3 et n° 13). Le projet de loi fut discuté dans la chambre des représentants à la séance de débat du 13 mars 1930 et sera publié dans le bulletin n° 153 de la session 1929/1930.

³⁹ Voir la contribution de Peter Schöttler dans ce même volume.

d'un hommage à Pirenne, dans la perspective d'une future réconciliation ou bien d'un geste provocateur, puisque Koehler considère les thèses de Pirenne non pas fausses mais insuffisamment étayées ? Cette référence à Pirenne relève-t-elle de la naïveté politique ou d'une certaine audace, ou encore de la provocation en direction de son propre camp, eu égard au fait que la citation en termes positifs du défenseur d'une historiographie "humaniste" et socio-politique soit devenue un acte d'hérésie ?⁴⁰

De toute évidence, l'ouvrage poursuit un double objectif : affirmer la volonté de réintégrer le cercle des nations civilisées, et témoigner rétrospectivement de la sollicitude de la communauté des historiens d'art allemands envers le patrimoine artistique belge. Tout en constituant un précieux ouvrage de référence, grâce à des contributions de grande qualité, il est aussi la dernière expression collective de l'histoire de l'art allemande au sujet de la guerre récente et le dernier chaînon dans la longue série d'ouvrages consacrés à la propagande par l'histoire de l'art. S'il a donc un pied dans le passé qu'il cherche à légitimer, l'autre pied se situe déjà dans l'avenir. En effet, l'ouvrage est censé être le point de départ d'une étude plus vaste sur l'évolution de l'art en Belgique, vue sous l'angle de ses relations étroites et nombreuses avec l'art et l'historiographie de l'art en Allemagne. Il s'inscrit de ce fait dans la mouvance des recherches historiques régionales ou interrégionales auxquelles participèrent également des historiens d'art, et qui furent menées à l'*Institut für geschichtliche Landeskunde* dès sa fondation en 1920 à l'Université de Bonn⁴¹.

3.3. De l'inventaire photographique à la "Westforschung"

La suite de l'évolution est susceptible de corroborer cet ancrage du projet. Dès 1922-23, l'idée apparut que Bruxelles serait le meilleur endroit pour la conservation et l'exploitation des plaques et des clichés. Parallèlement, l'ancien directeur des Musées royaux du Cinquenaire van Overloop, puis son successeur Jean Capart manifestèrent l'intérêt d'acquérir l'inventaire pour la collection photographique du musée du Cinquenaire. Grâce à la médiation de Gerhard Bersu⁴², les négociations avec les

⁴⁰ Voir SCHÖTTLER, P. (éd.), *Geschichtsschreibung als Legitimationswissenschaft 1918-1945*, Francfort/Main, 1999 (2^{ème} éd.), pp. 225-227.

⁴¹ Voir MAXIM W., "Das Institut für geschichtliche Landeskunde der Rheinlande in Bonn", in DIETZ B., GABEL H., TIEDAU U. (éd.), *Griff nach dem Westen. Die 'Westforschung' der völkisch-nationalen Wissenschaften zum nordwesteuropäischen Raum (1919-1950)*, Münster, 2002.

⁴² L'archéologue Gerhard Bersu fut pendant l'occupation responsable d'un bureau artistique auprès du chef de l'administration civile allemande. Selon différentes sources, il entretenait des

responsables belges débouchèrent le 18 mai 1926 sur un accord selon lequel les "10.011 clichés photographiques [...] seront remis aux Musées Royaux du Cinquantenaire [...] contre versement d'une somme de 140.000 marks or, payables le 1^{er} mai 1927 au plus tard"⁴³. Les Belges acceptèrent cette offre, et quelques jours avant le terme, le 28 avril 1927, la Reichsbank reçut l'argent dont la provenance demeure incertaine – il s'agirait de comptes bloqués de l'ancien Gouvernement général allemand.

Dans l'objectif de servir la recherche universitaire en histoire de l'art, les membres de l'ancienne commission de l'inventorisation décidèrent d'utiliser les intérêts annuels d'environ 10.000 marks pour subventionner des travaux, des publications, des photographies et des excursions qui auraient comme objet d'étude les productions artistiques de la vallée du Rhin, mais aussi de Belgique, des Pays-Bas, de la Suisse et des régions françaises limitrophes. Ainsi espérait-on "s'en rapprocher et rester fidèle à l'idée initiale de la très grande entreprise, à savoir montrer et expliquer les liens entre la culture allemande et les pays à l'ouest de nos frontières"⁴⁴. Mais ce n'est qu'en 1931, sous l'impulsion du ministère prussien pour la science, les arts et l'éducation populaire qu'eut lieu la création officielle du Fonds pour le soutien de l'étude de l'art dans les zones frontalières entre l'Allemagne et l'Europe de l'Ouest (*Fonds zur Förderung der kunstwissenschaftlichen Forschung im Grenzbereich des deutschen und westeuropäischen Kulturkreises*) ou Fonds Monuments artistiques frontaliers (*Grenz-Kunstdenkmal-Fonds*)⁴⁵. Sans entrer ni dans les détails des nombreux projets de recherche subventionnés entre 1929 et 1945 ni dans la politique

rapports amicaux avec certains responsables belges, dont notamment Jean Capart, qui l'aurait "reconnu comme ami pendant la guerre", voir lettre de Clemens à Bersu, datée du 25 août 1930 (copie), (Archives du Kunsthistorisches Institut der Universität Bonn, Akten KHI, Belgische Inventarisatie II, 1917-35).

⁴³ Accord (option d'achat) fait à Bruxelles le 18 mai 1926, signé par Gerhard Bersu et Jean Capart (Archives du Kunsthistorisches Institut der Universität Bonn, Akten KHI, Belgische Inventarisatie I, 1917-35). Au-delà de cette date, une somme plus importante aurait dû être réglée en 5 annuités.

⁴⁴ "Auf diese Weise glaubten wir, dem ursprünglichen Gedanken der ganz grossen Unternehmung, die Verbindung der deutschen Kultur mit den westlichen angrenzenden Ländern aufzuzeigen und zu klären, näher zu kommen und treu zu bleiben". Circulaire de Clemens aux membres de l'ancienne commission pour l'inventorisation du patrimoine belge, 4 mai 1927 (Archives du Kunsthistorisches Institut der Universität Bonn, Akten KHI, Belgische Inventarisatie I, 1917-35).

⁴⁵ Bestimmungen für die Verwaltung des "Fonds zur Förderung der kunstwissenschaftlichen Forschung im Grenzbereich des deutschen und westeuropäischen Kulturkreises". (*Grenz-Kunstdenkmal-Fonds*), copie, s.d. (1931), (Archives du Kunsthistorisches Institut der Universität Bonn, Akten KHI, Belgische Inventarisatie II, 1917-35). Il s'agit d'une esquisse, le document final ne se trouve pas dans les archives.

d'attribution de ces bourses (ceci restant l'objet d'un travail ultérieur), il apparaît d'ores et déjà que la majorité des bénéficiaires vivaient et travaillaient en Rhénanie, et que parmi eux se trouvaient des historiens d'art adeptes d'une "géographie artistique" proches de la "Volksgeschichte" national-socialiste. En finançant, entre autres, les activités du Groupe de travail pour l'étude de l'héritage germanique à l'ouest de l'actuelle frontière du Reich (*Arbeitsgemeinschaft zur Erforschung des germanischen Erbes westlich der heutigen Reichsgrenze*) dès sa fondation en 1937, le fonds récolté grâce à la vente de l'inventaire photographique de 1917-18 a favorisé l'émergence de la "Westforschung" dans laquelle étaient impliqués bon nombre d'historiens, d'historiens de l'art et d'archéologues⁴⁶.

3.4. D'une guerre à l'autre

L'un des résultats de cette étude, plus ou moins attendu mais encore difficile à prouver est sans aucun doute la continuité entre la Première et la Seconde guerre mondiale, tant au niveau du projet scientifique qu'au niveau du transfert d'idées et de savoirs – même sous une forme "pervertie" – entre les deux pays.

Le Service de la documentation belge, créé en 1920 au sein des MRAH (Musées royaux d'art et d'histoire, anciens Musées Royaux du Cinquantenaire), était encore en train d'enregistrer les clichés allemands de 14-18, lorsque qu'en 1940, la Belgique se réveilla une nouvelle fois envahie par les "bottes allemandes". Devant la menace des destructions, Paul Coremans, alors chef du Service, fut chargé de compléter la documentation photographique allemande, certes importante, mais "loin de couvrir tout le patrimoine du pays"⁴⁷. Des équipes composées de collaborateurs scientifiques et de photographes furent mises en place, un financement assuré. Or, en juillet 1940, le service du *Kunstschutz* allemand sous la direction de l'historien d'art Rosemann, puis en mai 1941, le *Kunstgeschichtliches Institut* sous la direction de Richard Hamann, menacèrent de reprendre l'inventaire à leur compte⁴⁸. Lors de plusieurs campagnes de prises de vue, financées en partie par Hitler – étonnant parallèle avec Guillaume II –, et grâce à l'aide des autorités d'occupation, Hamann réussit à effectuer plusieurs dizaines de milliers de

⁴⁶ Voir l'ouvrage collectif *Griff nach dem Westen* et la discussion qu'il a suscitée parmi les historiens allemands (voir les nombreux comptes rendus publiés depuis fin 2002 sur le H-NET, mailing list pour l'histoire culturelle et sociale).

⁴⁷ MASSCHELEIN-KLEINER L., *op. cit.*, 2000, pp. 16-17.

⁴⁸ *Ibidem*.

clichés en France⁴⁹. En revanche, riches de leur expérience de la première occupation, les services belges réussirent à éviter une nouvelle mainmise sur leur patrimoine en proposant à Hamann de lui fournir des tirages de l'inventaire de 14-18 ainsi que des travaux récents ou en cours. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la création de *l'Institut royal du patrimoine artistique* en 1948 repose en partie sur cette double impulsion suscitée d'une part par le risque de destruction et de l'autre par la menace de "l'appropriation photographique" du patrimoine artistique par l'ennemi allemand, celui qui, environ 20 ans plus tôt, avait fourni une base importante à ce même inventaire.

⁴⁹ La position de Hamann en 39-45 était pour le moins ambiguë : alors qu'il refusait les décorations militaires, il était sans scrupules lorsqu'il s'agissait de faire financer ses campagnes photographiques par le pouvoir en place, voir la conférence d'Angela Matyssek, *op.cit.* Voir aussi NAGEL A. Chr. (éd.), *Die Philipps-Universität Marburg im Nationalsozialismus*, Stuttgart, 2000, cité dans une recension du même ouvrage : "Die Uni Marburg im Nationalsozialismus", dans *Marburger Uni Journal*, n° 6, juin 2000, p. 45.

Les avant-gardes internationalistes, la guerre et l'occupation : une mise au point

Hubert ROLAND

La réflexion qui va suivre se situe dans le prolongement d'une recherche doctorale que j'ai consacrée à la « colonie » littéraire allemande en Belgique en 1914-1918. Après avoir publié cette thèse sous forme de monographie en langue allemande chez Peter Lang en 1999, j'en ai rédigé une adaptation française, revue et augmentée, à la demande de l'éditeur Labor, pour la collection « Archives du Futur »¹. Parallèlement à ce travail et sans concertation initiale, d'autres recherches récentes, dont les résultats ont déjà été partiellement publiés – je pense entre autres aux travaux de Christina Kott, Christine Van Everbroeck et Ulrich Tiedau² – mettent en évidence l'importance de la donnée culturelle dans la politique d'occupation allemande en Belgique pendant la Première Guerre mondiale. Dans sa thèse, certes dépassée mais dont toutes les propositions n'ont pas encore été exploitées comme elles le pourraient, Frank Wende, à la suite de Fritz Fischer, insistait déjà en 1969 sur la double importance de la pénétration des intérêts économiques et de la politique culturelle dans le chef d'un Gouvernement général soucieux de garantir une influence allemande en Belgique sur le moyen terme et au-delà d'une annexion éventuelle du pays, rapidement évaluée comme non-réaliste par beaucoup³. L'importance des liens culturels, notamment dans le cadre de la *Flamenpolitik*, a finalement été mise en évidence par la thèse de Winfried Dolderer, de même que par l'ouvrage et les publications les plus récentes de Sophie de Schaepdrijver⁴.

¹ ROLAND H., *La « colonie » littéraire allemande en Belgique 1914-1918*, Bruxelles, 2003.

² Cf. les publications de ces trois auteurs dans BAUMANN R., ROLAND H. (éd.), *Carl-Einstein-Kolloquium 1998. Carl Einstein à Bruxelles: Dialogues par-dessus les frontières/ Carl Einstein in Brüssel: Dialoge über Grenzen*, Frankfurt/M. [e.a.], 2001.

³ WENDE F., *Die belgische Frage in der deutschen Politik des Ersten Weltkriegs*, Hamburg, 1969.

⁴ DE SCHAEPDRIJVER S., « Occupation, propaganda and the idea of Belgium », dans ROSHWALD A., STITES R., (eds), *European Culture in the Great War: the Arts, Entertainment and Propaganda*, Cambridge, 1999, pp. 267-294; ID., « Deux patries. La Belgique entre exaltation et rejet, 1914-1918 », dans *Cahiers d'Histoire du Temps présent*, n° 7, 2000, pp. 32-35.

La « colonie » littéraire allemande s'est bâtie autour de deux axes principaux : d'une part celui des représentants de l'expressionnisme littéraire (Carl Sternheim, Gottfried Benn, Carl Einstein), rassemblés à Bruxelles et à La Hulpe, autour de la propriété de Carl et Thea Sternheim, le domaine de « Clairecolline » ; d'autre part celui des artisans de la « série flamande », vaste entreprise de traduction vers l'allemand d'œuvres belges et flamandes par le réseau de traducteurs et d'intellectuels belgophiles rassemblés autour de l'éditeur de la maison d'édition Insel, Anton Kippenberg : le poète Rudolf Alexander Schröder, Wilhelm Hausenstein (qui dirigea également la revue *Der Belfried. Eine Zeitschrift für Geschichte und Gegenwart der belgischen Lande*) et Friedrich Markus Huebner. Dans le cadre de ces deux réseaux, une « collaboration culturelle » vit le jour avec des écrivains belges contemporains : Sternheim joua un rôle prépondérant dans la conception de la revue *Résurrection*, de l'écrivain dadaïste Clément Pansaers, qui fut également précepteur de ses enfants à « Clairecolline » ; quant aux traducteurs de Kippenberg, ils cherchèrent en règle générale à se concilier les auteurs auxquels ils se consacraient. Des contacts plus ou moins étroits se nouèrent avec Stijn Streuvels et Felix Timmermans ; on épinglera encore la relation quasi amicale entre Friedrich Markus Huebner et Georges Eekhoud, bien documentée par leurs documents d'archives respectifs. Pour le réseau Sternheim comme pour le réseau Kippenberg, il importa avant tout – et ce fut une volonté sincère dans le chef de ces acteurs – de tisser des relations intellectuelles entre les artistes de nations différentes, dans un esprit d'ouverture au monde et d'internationalisme, « au-delà des frontières des pays » et des contingences immédiates de la guerre (ou « au-dessus de la mêlée » pour paraphraser Romain Rolland). Ceci explique pourquoi la critique littéraire, aussi bien belge qu'allemande, a longtemps refoulé la dimension immédiatement politique de cette collaboration, pour n'en retenir que l'esprit positif, hâtivement assimilé aux tentatives de réconciliation d'un Rolland pendant et après le conflit.

Sans vouloir remettre en cause l'esprit internationaliste de ces entreprises ni leur ôter toute valeur, j'aimerais donc mettre en évidence les liens réels qu'elles ont entretenus avec le pouvoir politique de l'occupation. En effet, les résultats d'une recherche approfondie m'ont mené à considérer la « série flamande » de Kippenberg comme un outil de la propagande culturelle allemande initiée par la *Flamenpolitik*, au même titre que la revue *Der Belfried* et au même titre que *Résurrection*, soutenue directement par le gouverneur Haniel, chef de l'administration de la Wallonie autonome. À cause du statut de facto des « écrivains occupants », le dialogue culturel belgo-allemand, inspiré par l'esprit internationaliste des avant-gardes, s'avéra

un « impossible dialogue » – pour reprendre l'expression de Sophie de Schaepdrijver – car il ne pouvait faire abstraction des intérêts de l'occupant⁵.

L'exposé suivant se fera donc sous la forme d'une mise au point sur les rapports idéologiques complexes entretenus par les avant-gardes littéraires avec la politique, partant du contexte de la guerre et de l'occupation allemande en Belgique. J'englobe les deux réseaux de Kippenberg et de Sternheim dans une même démarche, en dépit de leurs divergences de vues esthétiques, dont j'ai parlé par ailleurs. L'internationalisation grandissante des échanges caractérise d'ailleurs l'Europe littéraire de la modernité depuis les dernières décennies du 19^e siècle, que celle-ci entende se rattacher à une conception « classique » de la littérature – comme dans le cas de Kippenberg – ou bien qu'elle veuille mettre cette tradition à mal dans l'esprit de l'expressionnisme. J'intègre enfin ces considérations dans le contexte du dialogue culturel belgo-allemand, dont on resitue mal l'importance au tournant du siècle, depuis sa rupture brutale dès les premiers jours de l'occupation. Les six énoncés suivants sont volontairement formulés de façon relativement abrupte et doivent par conséquent être nuancés. L'objectif est par-là de susciter un débat d'idées qui pourrait s'appuyer sur des connaissances plus larges que les miennes, notamment par rapport à l'expressionnisme flamand.

1. Le traumatisme d'août 1914 éprouvé par les milieux intellectuels belges et allemands est directement proportionnel à l'intensité de l'échange culturel entre les deux pays jusque et y compris dans l'immédiat avant-guerre. La rupture est donc d'autant plus nette qu'elle se fait au moment d'une apogée relative.

Cette thèse n'appelle pas de longs développements car elle se trouve confirmée par les recherches récentes consacrées aux relations culturelles belgo-allemandes au début du 20^e siècle⁶. L'« âge d'or » de la génération du symbolisme belge a trouvé une pleine reconnaissance dans les pays germanophones, qui ont largement consacré ses deux représentants majeurs Maurice Maeterlinck et Émile Verhaeren. Ce dernier a fait l'objet d'une campagne de promotion magistralement orchestrée par Stefan Zweig et Anton

⁵ DE SCHAEPPDRIVER S., « Bruxelles occupée, ou l'impossible dialogue », dans *Carl-Einstein-Kolloquium 1998*, op.cit., pp. 140-141.

⁶ Cf. plusieurs essais publiés dans LEONARDY E., ROLAND H. (éd.), *Die deutsch-belgischen Beziehungen im kulturellen und literarischen Bereich/ Les relations culturelles et littéraires belgo-allemandes 1890-1940*, Frankfurt/M. [e.a.], 1999.

Kippenberg pour Insel dans les années d'avant-guerre⁷. Quant à Maeterlinck, ses textes sont diffusés par le prestigieux éditeur Diederichs depuis plus longtemps encore et ils ont connu une résonance exceptionnelle dans la Vienne de la Fin de siècle⁸. L'influent critique Hermann Bahr considère d'ailleurs que l'auteur belge incarne l'esprit de cette littérature contemporaine qui, en Europe, surmonte et dépasse le positivisme et le naturalisme. Dès avant la guerre, ce n'est pas toujours sans ambiguïtés idéologiques que le monde intellectuel allemand s'intéresse à ces « Flamands de langue française », parfois considérés comme les émissaires d'un esprit « germanique », civilisateur au cœur de l'espace de la romanité. Toutefois, l'intérêt pour la Belgique en Allemagne et en Autriche ne se laisse pas réduire à de telles considérations, il se fait le plus souvent dans le respect des auteurs et des textes.

Quant à l'intérêt que la Belgique porte à son voisin allemand, il est clairement synthétisé en 1921, sur le mode de la confession, par Joseph Cuvelier dans le 2^e volume de *La Belgique et la guerre*, consacré à *L'invasion allemande* (Bruxelles, Henri Bertels, 1921 ; vol. préfacé par Henri Pirenne), publication peu suspecte de germanophilie. « Car nous aimions l'Allemagne, comme tant d'autres, et nous espérons que cet aveu nous vaudra l'indulgence de nos lecteurs qui furent atteints de la même maladie », écrit Cuvelier peu après la guerre (p. 5). La Belgique catholique vouait une grande admiration à ce peuple « profondément religieux », rappelle-t-il, citant au passage une lettre du cardinal Mercier au clergé et aux fidèles du diocèse de Malines du 2 mars 1918, abondant dans le même sens (p. 5). Surtout, « le monde savant, sans distinction de race ni d'opinion politique, se sentait attiré vers l'Allemagne » (p. 7) ; nos quatre universités envoyaient, davantage que vers la France, ajoute Cuvelier, leurs plus brillants éléments avec des bourses de voyage.

« Nommés à leur tour dans nos universités ou occupant des postes dans nos institutions scientifiques, nos jeunes docteurs, remplis d'admiration pour la science et la méthode allemandes, formaient de nouvelles générations de savants qui continuaient à se nourrir de la même pâture intellectuelle à la plus grande gloire de l'Allemagne.

⁷ Cf. la substantielle introduction de Fabrice van de Kerckhove à son édition critique de *Emile et Marthe Verhaeren – Stefan Zweig. Correspondance*. Édition établie, présentée et annotée par Fabrice van de Kerckhove. Bruxelles, 1996.

⁸ Cf. le chapitre du livre de GORCEIX P., *Maurice Maeterlinck. Le symbolisme de la différence*, s.l., 1997 consacré aux relations du Belge comme « initiateur de la modernité viennoise », pp. 201-242.

À ceux qui leur montraient les dangers que nous faisions courir le militarisme et l'impérialisme allemands, nos savants répondaient que les plus grands hommes de l'Allemagne avaient été des prédicateurs d'humanité, de fraternité universelle, épris d'un idéal de civilisation et de culture intellectuelle se développant sans trêve au milieu d'une paix définitive (p. 7) ».

Ce dernier argument a certainement renforcé la colère des intellectuels belges, lorsqu'ils se sentirent profondément trahis par l'appel de leurs 93 collègues allemands *An die Kulturwelt ! Ein Aufruf*, dans lequel ceux-ci déclaraient leur soutien inconditionnel à la politique de guerre⁹.

2. La « trahison allemande » est ressentie dans toute son ampleur dès le début août. Ce sentiment intense précède donc les atrocités des premiers mois de l'occupation et les intellectuels le ressentent de plein fouet sur le mode affectif. C'est bien l'identité de la terre d'entre-deux qui se retrouve brutalement amputée de sa composante germanique et l'acte de l'invasion lui-même qui provoque une perte d'identité traumatisante que personne ne souhaitait.

Faisant écho aux atrocités du début de l'occupation, Henry Bauchau écrit dans son premier roman *La déchirure* (1966) : « L'incendie de Sainpierre modifie fondamentalement nos rapports avec eux. Avant cela, seulement nos ennemis, ils sont ensuite des barbares. Comme si nous nous étions toujours trompés sur eux, et peut-être aussi sur nous-mêmes »¹⁰. Le discours sur « l'âme belge » et la « terre d'entre-deux », initié par Edmond Picard et Henri Pirenne, ne tenait pas de la simple rhétorique. Car il a généré un puissant modèle d'identification, que Jean-Marie Klinkenberg a appelé « le mythe nordique » (nordicité + langue française) pour les écrivains francophones¹¹, et qui définit la civilisation belge comme une fusion de romanisme et de germanisme. Dans ce cadre, la valorisation de la composante germanique de cet héritage permet de se différencier et de se positionner par rapport à la France. Il y a donc une certaine fierté à ne pas être réduit au statut de province

⁹ Ce texte, signé notamment par l'écrivain Gerhart Hauptmann, le metteur en scène Max Reinhardt et Karl Lamprecht, est reproduit entre autres dans la revue *Die Aktion*, V. Jg., 29 mai 1915, col. 284-285. Contrairement à ce qui est parfois mentionné dans la littérature critique, Thomas Mann n'a pas signé ce texte. On trouvera toutefois un reflet de son enthousiasme patriotique dans les *Considérations d'un a-politique*.

¹⁰ BAUCHAU H., *La déchirure*, Bruxelles, 1986, p. 32.

¹¹ Cf. KLINKENBERG J.-M., « La production littéraire en Belgique francophone. Esquisse d'une sociologie historique », dans *Littérature*, n° 44 (*L'institution littéraire II*), décembre 1981, pp. 42-43.

française, dans le chef d'un monde intellectuel belge qui se porte le meilleur garant de l'héritage de la peinture des Primitifs flamands ou qui s'attache, comme Maeterlinck, à se présenter comme un agent de transmission de la mystique flamande et du romantisme allemand. Pour reprendre à nouveau Cuvelier: « De par sa situation géographique comme de par sa composition racique, la Belgique devait prêter une égale attention aux deux grands courants de l'Europe occidentale et c'eût été une faute que de vouloir l'orienter dans un sens unique » (p. 7).

Dans un récent exposé consacré à l'histoire des relations littéraires germano-belges¹², Marc Quaghebeur a également défini le traumatisme des écrivains belges au moment de l'invasion comme une crise identitaire sans précédent, la trahison allemande entraînant la chute instantanée de ce modèle. Le souvenir des atrocités des premiers mois, et plus tard celui de la déportation des chômeurs, ne fera qu'amplifier cette blessure préalable, qui suffit en elle-même à mobiliser les intellectuels belges pour le compte de la propagande.

3. Pour reprendre le jugement de Georg Lukács, la réaction de l'avant-garde allemande face à la guerre se caractérise par un « manque de défense idéologique », celui-ci devant être ramené à une compréhension fondamentalement abstraite des rapports politiques et sociaux. Contrairement à ce que soutient Lukács, il ne s'agit pas d'un phénomène spécifiquement allemand, l'avant-garde belge ne se comportant pas autrement.

La querelle sur l'expressionnisme, qui opposa notamment Georg Lukács à Ernst Bloch dans la revue de l'exil soviétique *Das Wort* à la fin des années 1930, gagnerait à être réévaluée en fonction des recherches récentes sur les positions idéologiques contradictoires des représentants des avant-gardes littéraires à différents moments de la guerre. On sait que le jugement de Lukács est déterminé par ce qu'il appelle « le caractère idéaliste de la culture et de la littérature allemande » à travers l'histoire, qui « est essentiellement déterminé par son opposition à la structure étatique » depuis la philosophie des Lumières :

« La vision du monde dans la littérature allemande à son apogée est surtout idéaliste et utopique. Elle s'intéresse beaucoup moins à ce qui est qu'à

¹² Aix-la-Chapelle, 26 septembre 2001.

ce qui devrait être. Son effort ne tend pas à dégager les directives cachées de la réalité, mais à anticiper par la pensée un monde idéal et rêvé »¹³.

Une continuité est suggérée entre l'idéalisme allemand antérieur au 20^e siècle et la réaction des expressionnistes lors du déclenchement de la guerre impérialiste. À la question de savoir si l'adhésion enthousiaste de la majorité des intellectuels allemands à la politique de guerre en août 1914 implique une défense sans réserve de l'agression impériale, Lukács répond : « C'est ici précisément que nous nous trouvons devant le problème spécifique des intellectuels allemands: leur manque de défense idéologique devant la réaction. La cause de cette situation est dans leur éloignement de tous les problèmes sociaux réels, dans l'absence de toute compréhension réelle des rapports sociaux qui atteignait un degré qu'on ne retrouve dans aucun pays civilisé »¹⁴.

Ce désarroi idéologique caractérise en effet les positions contradictoires de nombreux représentants de l'expressionnisme allemand qui, comme Carl Einstein ou Ernst Toller, se portèrent volontaires pour le conflit en août 1914, avant de passer par un processus de politisation qui déboucha sur un engagement sincère et généreux dans la révolution spartakiste de 1918. Encore constate-t-on chez Einstein une progression linéaire et relativement cohérente dans son changement d'attitude, qu'on situe, comme chez beaucoup, vers 1916. Que dire en revanche de Benn, pour en rester au microcosme de la *Kriegskolonie* en Belgique, qui au cours de la même année 1915, rédige la virulente pièce anti-militariste *Etappe* à l'adresse des « Excellences et profiteurs » de l'occupation – ce texte court tourne notamment en dérision ceux qui, parmi les Allemands de l'administration civile, voudraient se gagner la sympathie de la population en faisant progresser la législation sociale en Belgique sur le modèle allemand – et se comporte comme un fidèle serviteur de l'occupant lors de l'exécution d'Edith Cavell, dont il constate la mort comme médecin légiste? Aussi tard qu'en février 1917, lors de sa première visite chez les Sternheim à La Hulpe, Benn considère toujours la mort de l'infirmière britannique comme un incident « normal » de l'occupation, tout comme il estime « correctes » les atrocités de Louvain et Dinant et la déportation des chômeurs¹⁵. L'estime personnelle qu'il porte pour le courage d'Edith Cavell et des autres condamnés n'est pas incompatible avec le point de vue qu'il défendra encore plus de dix ans après

¹³ LUKÁCS G., *Brève histoire de la littérature allemande (du XVIII^e siècle à nos jours)*, Paris, 1949, pp. 23-24.

¹⁴ *Ibid.*, p. 221.

¹⁵ ROLAND, H., *op. cit.*, 2003, pp. 64 sq. à propos de Benn et de l'exécution de Cavell; pp. 315 sq. à propos de *Etappe*.

la fin de la guerre : « Comment juger l'exécution de Miss Cavell? Selon les formes, elle s'est faite suivant le droit [formell ist sie zu Recht erfolgt]. Elle avait agi comme un homme et fut punie par nous comme un homme. Elle avait combattu activement l'armée allemande et fut anéantie par cette armée. Elle était rentrée en guerre et la guerre l'a détruite [...] Non, l'histoire du monde n'est pas le terrain du bonheur et les colonnes du Panthéon sont recouvertes du sang de ceux qui ont agi et souffert comme l'exige la loi de la vie »¹⁶.

Benn s'accommode donc de toutes les contradictions, via des positions qui, de prime abord, s'excluent mais qu'il n'a pas de problème à défendre simultanément, comme si la réalité d'une conscience fondamentalement fragmentée et dissociée épousait non seulement la logique de ses textes littéraires mais aussi celle de ses convictions idéologiques.

La radicalisation des positions nationalistes due à la guerre entraîne également les avant-gardes belges dans une position floue, qui témoigne d'un certain malaise. Là où la génération symboliste des aînés a opté pour le patriotisme inconditionnel, les plus jeunes ne veulent pas s'identifier à cet idéal désuet. Si Clément Pansaers se distingue par son pacifisme engagé et convaincu, sa revue *Résurrection* plaide pour la séparation administrative de la Flandre et de la Wallonie, renforçant par-là la politique de l'occupant, ce que Pansaers pouvait d'autant moins ignorer qu'il bénéficia du soutien de ce dernier pour publier cette revue. Dans la lettre désespérée qu'il rédige au sous-secrétaire d'État allemand Eduard David le 30 octobre 1918 depuis Berlin, au moment où il cherche encore à gagner la Suisse, il avoue avoir quitté la Belgique par crainte du retour du Gouvernement belge, qu'il a « combattu sur le terrain de la séparation de la Flandre et de la Wallonie »¹⁷. Quant à l'avant-garde anversoise, incarnée par Paul Van Ostaijen, elle rejette également l'héroïsme belge et le sens du sacrifice comme des idées « bourgeoises », dépassées par l'esprit internationaliste de l'avant-garde. Comme le constate Sophie de Schaepdrijver, on ne s'étonnera pas que les services de la censure allemande n'aient pas non plus éprouvé le besoin d'intervenir contre ses publications¹⁸.

¹⁶ BENN G., *Gesammelte Werke in 4 Bänden* (hrsg. Von Dieter Wellershoff), Wiesbaden, 1959-1966. Vol. 4: *Autobiographische Schriften*, pp. 200-201.

¹⁷ Cité d'après ROLAND H., *op. cit.*, 2003, p. 186.

¹⁸ DE SCHAEPDRIJVER S., *op. cit.*, 1999, p. 280.

4. Les avant-gardes allemandes et belges héritent directement d'une mentalité *Fin de siècle*, qui place l'idéologie de l'art pour l'art au-dessus du rapport entre l'art et la société. En se situant d'emblée « au-delà » de l'actualité politique de la guerre, elles continuent à incarner cette mentalité et ne visent pas à faire de l'artiste un acteur du changement social. Les slogans insistants adressés à la société ne font que souligner leur conscience « romantique » des rapports politiques.

Avec insistance, Lukács insiste encore sur la « faiblesse idéologique centrale » dans la révolte d'une jeunesse expressionniste qui met l'accent principal sur l'élément formel et artistique, sur la création d'un art « radicalement neuf »¹⁹. Cette prépondérance de la recherche esthétique formelle et de l'autonomie de l'art faite partie intégrante du programme de l'importante revue *Der Sturm*, qui, contrairement aux deux autres revues majeures de l'expressionnisme littéraire (*Die Aktion* de Franz Pfemfert et *Die weißen Blätter* de René Schickele) ne se consacre que très peu aux thèmes politiques, a fortiori pendant la guerre. Comme le rappelait encore Nell Walden en 1954 à propos de son mari, directeur de cette revue et de la galerie « Der Sturm » à Berlin, « Art and politics have nothing in common, decreed Herwarth Walden, and we all lived and worked in accordance with this undoubtedly perfectly correct principle »²⁰.

Ce credo de Walden ne concerne certes pas le prophétisme politique d'un Johannes Robert Becher ou des expressionnistes qui s'engageront dans la révolution spartakiste. Il convient donc de nuancer notre propos, tout en soulignant qu'il est manifeste que les avant-gardes ont entretenu un rapport ambivalent vis-à-vis de l'esthétique *Fin de siècle*, dont ils sont les héritiers directs et souvent même les contemporains. Tout cela n'est pas resté sans incidence sur la conscience de la réalité des auteurs d'avant-garde, entraînant et présupposant pour la création artistique une mise à distance du réel. C'est dans la tranquillité de « l'œil du cyclone », suivant la formulation de Reinhold Grimm, que Benn laisse libre cours à ses talents de créateur, tandis qu'à proximité immédiate, l'histoire se déchaîne. Une sorte de « transe » caractérise, d'après Benn lui-même, un sentiment de « perte de réalité » :

« À la guerre, en temps de paix, au front et à l'arrière, comme officier ou comme médecin, parmi les nouveaux riches, parmi les Excellences, devant les cachots des prisons et les cellules caoutchoutées, au chevet des lits et au

¹⁹ LUKÁCS G., *op. cit.*, p. 226.

²⁰ Cité d'après WINSKELL K., « The Art of Propaganda: Herwarth Walden and 'Der Sturm' », dans *Art History*, Vol. 18, No. 3, September 1995, p. 315.

pied des cercueils, dans le triomphe comme dans la défaite, j'ai toujours eu la sensation (dans une « transe »), que cette réalité n'existait pas »²¹.

Si l'écrivain expressionniste quitte le terrain de l'écriture expérimentale pour celui de la critique sociale, il est également à la recherche d'un point de vue « au-delà », qui, chez Carl Sternheim, est incompatible avec l'engagement politique : « Le poète est celui qui ne représente que l'entière du monde et qui voit ce monde beaucoup plus clairement que la plupart des gens. Son œuvre montre combien ce point de vue le possède et le transporte. Il n'est ni pessimiste ni optimiste, il n'a pas d'opinion politique ou sociale et ne préfère en aucun cas un être vivant à un autre. Il n'est que le témoin le plus fort et le plus compétent d'un monde qui n'a pas été fait selon son idée, mais à qui il se donne généreusement et qu'il aime dans toutes ses nuances, ses ombres et ses lumières »²².

Dans le cadre de ce projet, Sternheim, qui exerça une influence considérable sur les auteurs de la *Kriegskolonie*, défend que la poésie a pour mission de présenter le monde dans son « essence » propre et est avant tout à la recherche de formes originales²³. Dénonçant néanmoins les violences et l'absurdité de la guerre, il resta hostile à tout engagement politique collectif pendant la guerre. En dépit de sa sympathie pour des écrivains engagés comme Einstein ou Ludwig Rubiner, il tourna le dos à la révolution spartakiste, estimant qu'une vaste et nécessairement utopique révolution des mentalités, qu'il s'obstina à esquisser dans ses publications, devait précéder toute action politique.

Quant à l'engagement réel d'un Carl Einstein au début de la révolution des soldats-ouvriers à Bruxelles en novembre 1918, il est vrai qu'il ne tient plus de la philosophie de la tour d'ivoire, mais de celle de l'action. Toutefois, à la suite du jugement de Carl Zuckmayer sur les écrivains groupés autour de la revue *Die Aktion* de Franz Pfemfert, on insistera sur la conception « romantique » de la révolution chez ces auteurs, dénuée de tout pragmatisme politique : « La pensée des jeunes poètes qui se sentaient unis sous cette bannière restait une pensée non-politique. Cela tenait plutôt d'une illumination visionnaire : on rêvait d'une révolution de l'esprit qui partirait de l'Allemagne culturelle et qui serait diffusée par les intellectuels de tous les peuples. [...] Comme lors du déclenchement de la guerre, on n'était pas

²¹ BENN G., *Curriculum d'un intellectualiste* (1934). Traduction française par Alexandre Vialatte dans BENN G., *Double Vie*, Paris, 1954, p. 22. Cf. aussi GRIMM R., « Im Auge des Hurrikans: Brüssel 1916: Gottfried Benns Urerlebnis », dans *Die Neue Rundschau*, 103. Jahrg., 1992, Heft 4, pp. 121-137.

²² STERNHEIM C., *Gesamtwerk* (hrsg. Von Wilhelm Emrich), Neuwied/Darmstadt, 1963-1976. Vol. 6: *Zeitkritik*, p. 285.

²³ *Ibid.*, pp. 37-38.

préparé à la réalité. On ressentait fondamentalement à nouveau les choses sur le mode romantique, idéaliste, héroïque, même si les indices étaient à présent différents »²⁴.

La comparaison suggérée ici entre l'enthousiasme nationaliste de 1914 et l'enthousiasme révolutionnaire de la fin de la guerre devrait être poursuivie, notamment par rapport au sentiment très fort qu'eurent les écrivains d'appartenir dans les deux cas à une « communauté ».

5. En revanche, plusieurs acteurs des avant-gardes se montrent particulièrement habiles à vouloir instrumentaliser le pouvoir politique pour faire progresser leurs objectifs, devenant par-là même des agents de propagande. Ces mêmes acteurs amnésient en bonne partie leur instrumentalisation effective par le pouvoir politique.

Depuis quelques années, l'expressionnisme allemand fait l'objet d'une réévaluation, qui prend en compte les relations de nature éminemment politique qu'il a pu entretenir avec le pouvoir. En particulier ceux qui proclamaient la souveraine indépendance de l'art, comme Herwarth Walden, semblent avoir cherché dans cette voie la solution à leurs problèmes financiers en temps de crise – la guerre soulevant bien entendu des problèmes matériels majeurs pour les animateurs de revues et de galeries. C'est ainsi que, dans ses mémoires, Nell Walden révéla qu'elle put soutenir la fondation de l'entreprise du « Sturm », grâce aux matériaux pro-allemands, supervisés par l'*Auswärtiges Amt*, qu'elle livra à des organes de la presse neutre scandinave. Documents d'archives à l'appui, Kate Winskell a démontré que Walden lui-même fut le directeur d'une agence de presse fournissant des traductions d'articles de la presse scandinave et hollandaise pour la propagande allemande²⁵. Un rapport interne du *Auswärtiges Amt*, daté du 11 mai 1915, apprécie à sa juste valeur la double fonction du bureau de presse de Walden : alimenter la presse scandinave en articles pro-allemands et informer les politiciens de Berlin quant à l'évolution de la presse neutre.

De la même façon que Clément Pansaers par le biais de *Résurrection*, de la même façon qu'Anton Kippenberg par le biais de la série flamande, Walden trouve à concilier les intérêts d'une entreprise foncièrement artistique – nul doute qu'il s'agit là de la première de ses priorités – avec ceux de la politique impérialiste du gouvernement allemand. Dans ce cadre, il concilie

²⁴ ZUCKMAYER C., *Als wär's ein Stück von mir. Horen der Freundschaft*, Frankfurt/M., 1966, p. 247.

²⁵ WINSKELL K., *op.cit.*, pp. 322-323.

les intérêts de chacun dans le cadre de voyages à l'étranger, financés par le gouvernement allemand, à la fois « voyages d'information » ou « d'orientation » pour le compte de la propagande et occasions d'exposer les artistes qu'il promet à l'étranger : exposition Franz Marc à Stockholm en août 1915 ; exposition des expressionnistes et cubistes à La Haye au printemps 1916²⁶. Le « Sturm » entretient de cette manière une relation dialectique avec le pouvoir ; si les activités de Walden pour la propagande ne constituent pas sa motivation première, il n'empêche qu'elles sont la condition nécessaire à ses projets internationaux, qui ne pourraient pas avoir lieu autrement, étant donné – insistons – le contexte de crise.

Ainsi Walden « instrumentalise »-t-il le pouvoir politique pour faire progresser ses objectifs et diffuser un message d'internationalisation de l'art. Par ailleurs, il est tout aussi indéniable que l'instrumentalisation se fait également dans le sens inverse. Concernant le cas de *Résurrection*, il faudrait encore distinguer le degré d'intentionnalité de l'éditeur Pansaers dans les messages diffusés et encouragés par la propagande de l'occupation. Mon hypothèse est que le souhait de la fédéralisation de la Belgique proclamé avec tant d'insistance par l'écrivain dadaïste a été directement dicté par l'occupant, l'homme de Lettres s'accommodant de cette concession qu'il estime sans doute mineure ; en revanche, on ne peut nier l'authenticité du message pacifiste de Pansaers, qui sert toutefois aussi la « propagande de paix » de l'occupant, soucieux de stimuler un climat de lassitude à ce stade avancé du conflit et de montrer à l'opinion internationale que l'Allemagne n'est pas responsable du bain de sang qui s'éternise²⁷. La priorité première que l'artiste accorde au message qu'il veut véhiculer avant tout (renouveau des formes dans l'art et la littérature, changement des mentalités, internationalisation de l'art etc.) fait qu'il entend se situer d'emblée au-delà des contingences de la politique immédiate et qu'il amnésie ainsi le rôle qui est le sien dans le cadre de la propagande.

6. Le discours internationaliste n'est pas nécessairement incompatible avec une conscience nationaliste ou identitaire des rapports culturels.

Kate Winskell ponctue son étude sur Walden en définissant l'artiste d'avant-garde en temps de guerre sous forme d'oxymores : Walden est un internationaliste qui œuvre à la cause nationale allemande ; il plaide par-dessus tout l'autonomie de l'art même quand il se mue en agent secret²⁸. Elle

²⁶ *Ibid.*, pp. 326-329.

²⁷ Cf. DE SCHAEPDRIJVER S., *op.cit.*, 2000, pp. 32-35.

²⁸ WINSKELL K., *op. cit.*, p. 337.

va jusqu'à suggérer que, dans sa conception même de l'internationalisme, Walden n'est pas dégagé d'une conscience nationale de l'art, notamment lorsqu'il inclut, déjà avant la guerre, le cubisme et le futurisme italien dans sa définition de l'expressionnisme, suggérant par là que tout art d'avant-garde serait en fin de compte allemand²⁹. Il y aurait donc un instructif travail à mener sur les prolégomènes identitaires éventuels des mouvements d'avant-garde internationales, pas uniquement en Allemagne d'ailleurs. Dans ce sens, et même s'il ne représente pas une littérature d'avant-garde au sens strict, les conceptions de Kippenberg, selon lesquelles on ne peut être ouvert sur le monde qu'à condition d'être bien ancré dans une culture nationale, suggèrent aussi une tension dialectique entre internationalisme et nationalisme. La confession de Georges Eekhoud sur sa nationalité « flamande » à Friedrich Markus Huebner, reproduite dans le roman autobiographique inédit de ce dernier, est univoque : « 'Quand on vous écoute', dit Gruber [i.e. Huebner], 'on a l'impression d'entendre à la fois un nationaliste et un cosmopolite'. 'Certainement, je suis les deux. Mais on ne peut être cosmopolite que si on a une nationalité, à laquelle on appartient, à laquelle on se confesse, celle qui s'agite en nous et qui nous protège, de ses flux nourriciers maternels. C'est ma confession, même si j'écris en français. L'idée de nationalité est aussi importante pour notre existence que celle de citoyenneté mondiale, les deux se conditionnent mutuellement. Là où l'une ne vit pas, l'autre est dénuée de sens. Le chemin du monde passe par la fidélité à la patrie' »³⁰.

Quant au discours identitaire radical, plaidé avec plus ou moins de conviction, il sert très souvent des intérêts qui le dépassent et prête le flanc à la récupération de ceux qui entendent diviser pour mieux régner, l'exemple de la *Flamenpolitik* s'avérant éloquent à ce sujet.

²⁹ *Ibid.*, pp. 315-316.

³⁰ Cf. l'entièreté de la conversation entre Huebner et Eekhoud dans Friedrich Markus Huebner, *Die Mütter des Daniel Gruber*, typoscript, RKD (Rijksarchief voor Kunsthistorische Documentatie) La Haye, pp. 479-482.

Film en de Duitse inval en bezetting in België 1914-1918. Of op welke wijze de overheid film als machtsinstrument ontwikkelde

Guido CONVENTS

Weinigen beseffen dat op de vooravond van de Eerste Wereldoorlog de Europese en ook Amerikaanse filmindustrie uitgegroeid is tot een niet weg te denken fenomeen in de samenleving. Nochtans bestaat het medium in de zomer van 1914 pas twee decennia. De eerste stappen van de visuele globalisatie zijn dan al een feit. De filmcamera en de –projectie dringen door tot in de kleinste uithoek van de aardbol. Er worden dan duizenden reportages, filmjournaals, documentaires en ook fictiefilms geproduceerd die wereldwijd te zien zijn. Het bioscoopwezen behoort in België en in Duitsland met hun respectievelijk om en bij de 650 en 2.370 bioscopen tot het meest ontwikkelde in Europa. Een veelvoud van dit aantal vertoont dagelijks films in Frankrijk, Italië, de Verenigde Staten en Groot-Brittannië. Kortom, film is een belangrijke bron voor ontspanning en informatie. Al vanaf de eerste jaren van zijn bestaan is het duidelijk dat het uitermate geschikt is als een instrument om politieke en maatschappelijke visies te verspreiden¹.

Vanaf hun eerste jaren gaan filmbeelden en militair optreden, hoewel niet officieel, al hand in hand. In 1897 draait de Brit John Bennet Stanford (1870-1947) beelden van de voorbereiding van de slag van Omdurman in Soedan waarin generaal Kitchner de hoofdrol speelt (*Alarming Queen's Company of Grenadier Guards at Omdurman*). Ze worden enthousiast onthaald in Groot-Brittannië. In de loop van de daaropvolgende jaren volgen

¹ Over het onderwerp publiceerde de auteur al een aantal uitvoerige artikels: CONVENTS G., "De Duitse bezettingsstrategie en bioscopen te Leuven (1914-1918)"; in *Brabantse Folklore*, Brussel, winter 1980, pp. 364-374; CONVENTS G., "Le Cinéma et la première guerre mondiale en Belgique. Quelques aspects inconnus", in *Revue Belge du Cinéma*, nr 38-39, Brussel, maart 1995, pp.29-36. Over Film en Flamenpolitik: CONVENTS G., "Film", in *Nieuwe Encyclopedie van de Vlaamse Beweging*, Tielt, 1998, pp. 1141-1142; CONVENTS G., "Cinema and German Politics in Occupied Belgium", in *Film and the First World War*, edited by Karel Dibbets & Bert Hogenkamp, Amsterdam, 1995, pp. 171-178. Groot-Brittannië telt om en bij de 5000 bioscopen. Zie in dit verband ook: HÄFKER H., *Die Aufgaben der Kinematographie in diesem Kriege*. München, 1914. HERLIGHAUS H., "Die Filmpolitik der Militärgewalten 1914-1917", in *Deutsche Filmkunst* Nr 8/1957, pp. 240-250.

de cameramannen militairen bij manoeuvres, bij de inzet in Cuba, de Filippijnen en Zuid Afrika, de oorlog tussen Russen en Japanners, de conflicten in de Balkan en Mexico, enz. In Duitsland wordt eind april 1898 het Deutsches Flottenverein opgericht om bij de tegenstanders in eigen land de noodzaak van een nationale machtige vloot te propageren. Dergelijke privé-organisaties bestaan in Italië, Groot-Brittannië en op de vooravond van de Eerste Wereldoorlog ook in Frankrijk. Ze gebruiken in hun activiteiten filmvoorstellingen die hen door commerciële firma's worden aangeleverd. Zo maken voor de oorlog alleen al in Duitsland honderd-duizenden Duitsers kennis met films die de vloot en het marineleven verheerlijken. Patriottisme, propaganda, militarisme en film hebben elkaar duidelijk gevonden². Tijdens de Balkanoorlog publiceert de in Berlijn uitgegeven *Erste Internationale Film-Zeitung* op 16 november 1912 een uitvoerig artikel waarin de oorlog en filmbeelden van het front aan bod komen: "(...) hat doch die Kinematographie zum Unterschied von den Theatern ein glänzendes Mittel, um dem vorherrschenden Interesse für kriegerische Vorkommnisse Rechnung zu tragen; Sie setzt einfach den Kriegsfilm an die erste Stelle des Programms. Es ist hinreichend bekannt, dass eine tapfere kleine Elite Armee von Operateuren die Truppen aller Nationen auf den Kriegsschauplatz begleitet und mit wahrer Todesverachtung am Werk ist, um möglichst rasch und möglichst wahrheitsgetreu das lebende Bild der historischen Begebenheiten herzustellen und allerorts zugänglich zu machen". Drie weken later gaat Hans Bourquin met *Das Kino als Kriegsberichterstatler* in hetzelfde tijdschrift verder in op het fenomeen "oorlogsfilmreporter". Voor hem moet een dergelijke reporter met zijn filmopnamen een duidelijk over- en inzicht bieden van de wijze waarop de veldtocht verloopt. Niet meer en niet minder!

Pas tijdens de Eerste Wereldoorlog nemen de Franse, Britse en Duitse overheid film ernstig. De Duitsers gaan hierin het verst, hetgeen in en voor bezet België consequenties heeft. Ze beseffen dan meer dan ooit dat de Franse producties, voornamelijk van de firma Pathé Frères, de internationale bioscoopmarkt domineren en dat deze een negatief beeld van Duitsland verspreiden. Het is een constante bekommernis in de publicaties van het Duitse filmwezen en van de overheid.

² LOIPERDINGER M., "Beginnings of German Film Propaganda. The Navy League as travelling exhibitor 1901-1907", in *Historical Journal of Film, Radio and Television*, Vol.22, nr 2, Abingdon, 2002, pp. 305-313. De *Illustrierte Kino Woche* uit Berlijn vermeldt op 25 juli 1913 de film van de firma Messter "*Der Feind im Land*" waarin de Duitsers bij de bezetting van een woning –galant zijn tegenover de vrouw des huizes. Deze zal evenwel niet aarzelen om als spionne informatie door te spelen (via de telegraaf), hetgeen de dood van een aantal Duitse soldaten betekent.

Doel van dit artikel is na te gaan hoe film tijdens de Duitse inval en de bezetting van België zijn plaats krijgt in de propaganda van de oorlogvoerende partijen. Kortom, er wordt gekeken hoe voornamelijk de inval door zowel Duitse, Engelse als Franse cineasten in beeld gebracht wordt, en hoe hun opnamen onderdeel van de oorlogspropaganda vormen. De studie wil eveneens kort ingaan op de aard van de beelden die in en over bezet België worden gedraaid en verspreid. Het is een eerste resultaat van het lopend onderzoek naar de enkele duizenden films die in deze jaren in de Belgische bioscopen te zien zijn. Daarnaast wordt kort gewezen op de plaats van film in de Duitse bezettingspolitiek, een aspect dat tot op heden amper in publicaties over de Eerste wereldoorlog aan bod is gekomen. Voor deze studie is voornamelijk teruggегреpen naar de eigentijdse algemene en de gespecialiseerde Franse, Duitse en Engelse filmpers.

1. De inval – beelden zijn sterker dan woorden

In augustus 1914 vallen de Duitsers België binnen. Ondanks de ervaring van het koloniaal leger en de Kriegsmarine met film, heeft de legerleiding in de eerste oorlogsmaand duidelijk geen rekening gehouden met de film als instrument om de binnen- en buitenlandse opinie te bewerken³. De Duitse filmwereld is daarentegen alerter. Op 5 augustus staan oorlog en film centraal in *Der Kinematograph* uit Dusseldorf, één van de oudste Duitse filmvakbladen. De publicatie wijst op het feit dat het conflict op een wereldoorlog zou kunnen uitdraaien. De commotie en de angst in die eerste oorlogsdagen die onder de Duitse bevolking leeft kan (en wordt) voor een deel door filmbezoek opzij gezet. In het editoriaal van die week roept de hoofdredacteur op, om op de vraag naar nieuws van het front in te spelen met “Bilder aus den kriegführenden Ländern, Illustrationen zu der Mobilisierung, Ansichten der strategischen Punkte, vor denen eine Entscheidung zu erwarten ist”. Hiervoor kan in eerste instantie teruggегреpen worden naar bestaand materiaal van voor de oorlog. Zulks gebeurt zowel in Duitsland als in Frankrijk of Groot-Brittannië. De bioscoopbezitters kunnen ook met de projectie van dia's met informatie, het laatste nieuws van het front tussen de verschillende titels van het programma op het scherm brengen. De

³ De Britse filmpers merkt daarentegen op dat de Duitse overheid film in zijn oorlogsstrategie heeft ingevoerd, REED L., “The Cinematograph and War. Unique experiments in England and Germany”, in *The Bioscope*, Londen, 20 august 1914, p. 753. Over de Britse oorlogspropaganda: REEVES N., *Official British Film Propaganda During the First World War*, Londen, 1986. HILEY N., “Der Erste Weltkrieg im britischen Film”, in ROTHER R. (Ed.), *Die letzten Tage der Menschheit/Bilder des Ersten Weltkrieges*. Katalog, Berlín-Londen, 1994.

hoofredacteur weet nog te melden dat in de Amerikaans-Mexicaanse oorlog de legerleiding de journalisten en de foto- en filmpers nauw controleert: “Die Hauptverordnung dieses Kontrollerlasses bezog sich auf die kinematographischen Aufnahmen. Die Films mussten nach Washington gesandt werden und wurden dort vor den Zensoren entwickelt. (...) Die Zensur ließ naturgemäß nur Films passieren, die Siege oder Heldentaten verzeichneten”. Overigens bestaat er in Duitsland al voor de oorlog in elke stad voor film een censuurdienst.

Volgens *Der Kinematograph* kan film eveneens op een andere wijze door de legerleiding gebruikt worden. In de Bulgaars-Turkse oorlog worden films als ontspanning aan de troepen aangeboden en in de Italiaanse veldtocht in Libië krijgen de manschappen opnamen te zien van hun familieleden, die hen groeten en moed toewensen. Het tijdschrift roept de filmexploitanten op hun programmatie in dienst te stellen van de oorlogstoestand en zo het land te dienen. Het voorziet wel dat de exploitanten het niet gemakkelijk zullen hebben en dat velen de deuren van hun etablissement zullen moeten sluiten. Onrechtstreeks is er al een en ander veranderd. De filmdistributeurs uit de landen waarmee Duitsland in oorlog is, hebben het land al eind juli verlaten. De neutrale landen, waaronder de Verenigde Staten, Denemarken en Nederland, mogen hun activiteiten verder uitoefenen.

Eind augustus 1914 wil het Duitse publiek actualiteitsbeelden van de veldtocht zien. *Der Kinematograph* heeft begrip voor het feit dat voor commercieel bioscoopgebruik (nog) geen opnamen van het front kunnen gemaakt worden, maar het blad dringt er op aan dat dit op de vier fronten voor militair gebruik en voor de toekomst wel zou worden gedaan⁴. Wat brengen de Duitse bioscopen in die eerste drie weken van de oorlog dan op het scherm? Eenvoudig-weg datgene wat ze in hun depots hebben liggen: patriottische films als deze van de Berlijnse producent Eiko Film Gesellschaft *Bismarck* uit 1913, gedraaid door de regisseurs Richard Schott, Gustav Trautschold en William Wauer, en oudere beelden van onder meer Belgische troepenmanoeuvres. Hierin komt snel verandering. Foto's van het front verschijnen in de kranten en geïllustreerde tijdschriften.

Ongeveer een maand na het uitbreken van de oorlog neemt een aantal firma's het initiatief om speciale oorlogsjournaals op te starten zoals de *Eiko-Woche*. Het Duitse publiek krijgt opnamen te zien uit het veroverde Namen en Luik. Er blijken reprieke in te zitten op de internationale verontwaardiging

⁴ *Der Kinematograph*, Düsseldorf, 26 augustus 1914. LASER K., “Zentrum der Filmpropaganda. Das bewegte Bild während des Ersten Weltkriegs”, in *Berlinische Monatsschrift*. Heft 4, Berlin, 2000, pp. 49-57.

op de Duitse verwoestingen en slachtpartijen onder burgers bij de inval in België. Zo verwijst de tekst bij een aantal beelden uit Namen naar de problematiek van de talrijke Belgische burgerslachtoffers, en naar het bestaan van de zogenaamde “frances-tireurs”, althans hiernaar wordt verwezen in een aantal beelden waarin Belgische gevangen burgers stellingen voor Duitse troepen opwerpen⁵. De Eiko Film –Gesellschaft laat in de loop van september weten dat dan dagelijks nieuwe opnamen van het front binnenlopen. Op het einde van die maand is de vierde uitgave van de *Eiko-Woche* gewijd aan de grote overwinnings-parade voor de gouverneur en generaal veldmaarschalk Freiherrn Colmar von der Goltz (1843-1916) te Brussel, en aan de verwoestingen die de Russische troepen in Oost-Pruisen hebben veroorzaakt. In september 1914 komt een andere Berlijnse firma, namelijk Messter Film GMBH met *Dokumente zum Weltkrieg*, een soort van oorlogsfilmjournaal, in de bioscopen. De derde aflevering van dit journaal, dat begin oktober op de markt komt, toont Duitse troepen in Brussel met het bezette Noordstation en de overwinningsparade op de Grote Markt. Hier is ook een Pruisische veldkeuken geïnstalleerd. Daarnaast zijn er ook beelden van de Duitse militaire overheid in het Brusselse stadhuis en van terugkerende vluchtelingen naar het verwoeste Leuven.

Midden oktober maken Duitse filmproducenten ook bekend dat hun cameramannen enkel met de goedkeuring van de legerleiding opnames kunnen maken. In de voorwaarden die op 6 oktober bekend worden, wordt uitdrukkelijk vermeld, dat de cineasten Duitsers moeten zijn die met Duits geld en Duits filmmaterieel werken. Uitdrukkelijk wordt gesteld dat ze de oorlog vanuit patriottische standpunt moeten filmen. In die maand zijn de film journaals ook gevuld met beelden van het Belgische front zoals *Unsere Blaujacken bei Mechelen* en *Vor der Toren Antwerpens*⁶. Voor de Duitse filmwereld vormen ze eveneens een probaat tegengif tegen de oorlogstegenstanders in eigen land! Dit is een duidelijke verwijzing naar het feit dat dergelijke films niet alleen moeten gezien worden als propaganda voor buitenlands maar ook voor binnenlands gebruik. Overigens in het najaar van 1914 draaiden de Duitse cineasten amper beelden aan het front, wel achter de linies. Eind maart 1915 publiceert het blad *Projector* uit Berlijn dat in totaal slechts vier Duitse filmproducenten aan het front beelden mogen opnemen. Ze maken elk hun journaal: *Eiko-Woche*, *Messter-Woche*, *Express* en *Kinokop*.

In november 1914 staan de gevechten rond Antwerpen en Oostende centraal in de Duitse oorlogsactualiteiten. De Duitse vakpers wijst er herhaaldelijk op dat film meer is dan entertainment (“ein Stück

⁵ *Der Kinematograph*, 23 september 1914.

⁶ *Der Kinematograph*, 14 oktober 1914 Kino Kriegsschau nr 3.

Volksbelustigung”), maar dat het een politiek instrument is. Het is een duidelijk wenk naar de overheid om iets te doen. Deze gaat rond die tijd tot de actie over. De Zentrale für Auslandsdienst onder de leiding van de ervaren diplomaat Freiherr Alfons von Mumm von Schwarzenstein (1859-1924) stuurt Duitse filmbeelden naar de neutrale landen om het Duitse standpunt in de oorlog te benaderdrukken⁷. Er wordt gesteld dat ze tot de belangrijkste factoren van de moderne “Aufklärung” behoren. De Duitse legerleiding is zich op dat ogenblik meer dan ooit van bewust dat het hier om een belangrijk medium gaat , maar ze heeft deze belangstelling nog niet optimaal in praktijk gebracht, meent journalist Horst Emscher⁸.

2. Deutsche Gräueltaten in Ausländischen Kino's

In december 1914 verschijnen de eerste berichten uit de Verenigde Staten van Dr. Berthold A. Baer. Hij heeft in een filmzaal in Philadelphia filmbeelden gezien met gruwelijkheden van het Duitse leger, met verwoeste dorpen en verhongerenden Belgische weduwen en wezen. Dat heeft hem niet zozeer gestoord, maar wel de door Belgen gevangen genomen Duitse soldaten. Hij roept de legerleiding op om te handelen en deze berichten te ontkennen. Hij vraagt om het toezenden van beelden waarin de gevangengenomen geallieerden in de krijgsgevangenen-kampen goed worden behandeld. Het moeten films zijn waardoor de Amerikanen (en andere neutrale landen) positief naar Duitsland kijken. Baer vermeldt ook uitdrukkelijk dat hij filmbeelden wil van Leuven, waarin duidelijk is dat de stad niet vernietigd is in tegenstelling wat in de Verenigde Staten en elders te zien is. In New York protesteren de Amerikaanse Duitsers tegen de anti-Duitse bioscoopprogramma's. Ze roepen de Amerikaanse overheid op om de “neutraliteit” ook op het witte doek te behouden en alle mogelijke insinuaties, waarbij “Duits” synoniem staat voor barbaarendom en “hunnen”, te verbieden. Een Amerikaanse film als *The Ordeal* van William S. Davis die vanaf november 1914 in de bioscopen komt, wordt daarop in New York verboden.

⁷ VOGEL W., *Die Organisation der amtlichen Presse- und Propagandapolitik des deutschen Reiches*, Berlijn, 1941, p. 28-30. MUMM VON SCHWARZENSTEIN VON A., *Ein Tagebuch in Bildern*, Berlin, sd (?1902). Alfons von Mumm von Schwarzenstein was blijkbaar een amateurfotograaf. Hij is van 1914-1917 hoofd van de Zentrale fuer Auslandsdienst en is daarna kortstondig gezand in Kiev. X. *Der Film im Dienste der nationalen und wirtschaftlichen Werbearbeit. Mit Anhang: Film und Bild im Dienste unserer Feinde*. Herausgegeben von der Deutschen Lichtbild Gesellschaft e.d. Berlin (sd. 1918?). Hierin wordt film (p.7) als een nieuw wapen in de oorlog beschouwd.

⁸ *Der Kinematograph*, 25 november 1914. *Der Film*. Berlijn, 29 januari 1916. Vermelding dat Majoor Schweitzer werkt voor de Generalstab-Presseabteilung Abt III b- abteilung für Kinematographie.

De film is gesitueerd in de Frans-Duitse oorlog van 1870/71 waarin de Duitsers vrouwen en ouderlingen folteren voor informatie en een dorp uitmoorden. Kortom, Duitsers in de neutrale landen dringen er op aan dat tegen anti-Duitse films krachtig moet worden opgetreden⁹. Het gaat hen vooral over de producties van de “grote Britse leugenfabriek”. Het is inderdaad zo dat in die eerste oorlogsmaanden bij gebrek aan “actualiteitsbeelden” de Britten fictie films produceren zoals *War's Crim Reality*. In deze kortfilm van ongeveer 20 minuten die begin september al op de Britse markt komt, gaat het om een Duitse patrouille die in bezet België-Noord Frankrijk een verborgen Frans soldaat in een hoeve vindt. Voor de ogen van de boerfamilie en de jonge dochter doden ze hem. 's Nachts zal het dorp op vraag van de dochter de Duitsers in hun slaap verrassen en vermoorden. Dergelijke Britse films worden in de ogen van de Duits Amerikanen als opruiend beschouwd en bezoedelen de Duitse ziel. De Duitsers betitelen deze producties als “*Hetzfilme*” met “Greuelpropaganda”.

Vanaf de tweede helft van september duiken de eerste beelden van het Belgische front in Groot-Brittannië en in de VS op. Een aantal productiehuisen brengt mogelijk een mengeling van echte (*Views of Brussels and Antwerp deserted by civil population*) en mogelijke nagespeelde opnamen (*Uhlans set fire to a red Cross Van*) op de markt¹⁰. Als reactie daarop laten Duitse filmproducenten en ook de Zentralstelle für Auslandsdienst weten dat ze nu massaal filmbeelden naar de VS zullen sturen. Ook andere landen, zoals bondgenoot Turkije, krijgen dergelijke film toegeleverd. Het internationale publiek maakt op die wijze kennis met beelden van de “Durchmarsch der braven deutschen Truppen durch ganz Belgien” (en), “die berühmten Festungen von Lüttich, diese teilweise in Trümmern liegend, Namur, Charleroi, Brüssel...” enz. Een toeschouwer vertelt over deze opnamen dat: “alle bekannten Schlachtorte an unserem Auge vorüber ziehen, die masurischen Seen, in denen General Hindenburg die russischen Feinde ihre Greuelthaten hat entgelten lassen. Auch Aufnahmen der unglücklichen Opfer des Krieges fehlen nicht. Kurz; wir erleben den ganzen Krieg mit, es würde zu weit gehen auf alle Einzelheiten einzugehen”¹¹. Het gevolg is dat nu de Britten in onder meer de VS bij hun regering een oproep doen om een filmpolitiek uit te werken om de voor hen effectieve Duitse filmpropaganda van antwoord te dienen¹². De Duitsers bestempelen de talrijke oorlogsfilmbeelden van de Duitse inval in België die door de Britten en Fransen in eigen land en daarbuiten verspreiden eenvoudig weg als “vals en

⁹ *Der Kinematograph*, 9 december 1914.

¹⁰ *The Bioscope*, Londen, 17 september 1914.

¹¹ *Der Kinematograph*, 16 december 1914.

¹² Public Record Office, FO 371, Vol. 2538/89982/8992 –Brief 24 juni 1915.

nagemaakt”. Gelijkaardige reacties zijn ook in de Britse pers over de Duitse opnamen te lezen!

In januari 1916 komen er in de Londense bioscoop Scala films van Duitse makelij te zien. Ze stammen uit neutrale landen en tonen op welke wijze de Duitsers er “propaganda” maken. Er zijn beelden uit bezet België waarin de goede verstandhouding tussen bezetter en de vrouwen en kinderen te zien is. De Britse pers vermoedt dat deze nagespeeld zijn: “various obviously prearranged scenes designed to illustrate the loving-kindness displayed by the Huns towards the women and children of tortured Belgium”¹³. De Duitsers publiceren dat voor december 1914 geen Britse cineasten aan het front verbleven, om zo toch hun beweringen te staven dat alle beelden die negatief zijn voor de Duitse troepen, op onwaarheden berusten. Deze Duitse bemerkingen zijn natuurlijk fout. Van het begin van de oorlog, augustus 1914, zijn er cineasten van geallieerde en neutrale landen die in België de oorlogsgebeurtenissen verslaan. Het is zelfs zo dat de Amerikaanse cineasten zelfs tot achter de linies van de Duitsers kunnen filmen. Vanaf 12 oktober 1914 zal de Duitse legerleiding de controle op beeldopnames aan het front evenwel strikt controleren.

3. *Filmen achter de linies*

Buitenlandse cineasten hebben het niet gemakkelijk aan de andere kant van het Belgisch front, namelijk achter de linies van de terugtrekkende troepen te werken. Met hun camera worden ze snel van spionage verdacht, zeker wanneer ze de taal van het land niet spreken. De Britse of Belgische legerleiding, net zoals de Duitse, staan aanvankelijk weigerachtig om cineasten met hun soldaten mee te laten optrekken. Eind september 1914 brengt de Amerikaanse firma Lubin de eerste filmopnamen van de Duitse verwoestingen in België op de markt met *The Destruction of Termonde* (“Showing the Annihilation of a town of 10.000 inhabitants – Afwul beyond all description”). Met deze ongeveer 15 minuten durende opnamens, worden de ruïnes van de stad en van de getroffen bevolking getoond. “The film is absolutely authentic and contains some very effective photography. It should form a valuable issue and once more emphasize the fact that the bioscope camera, where allowed out an easy “first” as a means of placing current or topical events before the masses”¹⁴. In Britse bioscopen worden met dia’s ook voordrachten gehouden over de Duitse inval door onder meer de Britse

¹³ *The Bioscope*, januari 1916.

¹⁴ *The Bioscope*, 24 september 1914.

eigenaar van het Grand Hotel de La Citadelle te Namen¹⁵. Begin November zijn er films als *German Entry into Brussels*, *Defence of Alost* (Lubin), *Battle of Lebeke Antwerp under Shot and Shell* (Cherry Kearton), en van de Franse firma Éclair *German Atrocities*. De Britse firma Topical Film Co levert dan de titels *With the Belgian Army*, *Louvain*, *Evacuation of Ghent and Ostend*, *Scenes in and Around the Belgian Capital*, *The Great Battle before Antwerp*, *War Scenes in Belgium* en *The Defence of Belgium*¹⁶. Het is de cineast van de Topical Film Co F.W. Engholm die in Antwerpen, Brussel, Gent, Luik, Leuven, Oostende, Dendermonde en Ieper filmt. Hoewel de firma beweert dat haar correspondent de film *The German Occupation of Historic Louvain* draaide, is dit waarschijnlijk door een cineast van een neutraal land gebeurd¹⁷. De film werd blijkbaar overal in de wereld vertoond. Mogelijk onder een andere benaming, zoals *War Stricken Louvain* of *the Destruction of Historic Louvain*. Op 22 november 1914 maken de Costa Ricanen in San José met *Lovina azotada por la Guerra* kennis¹⁸.

Voor het overvallen België en zijn geallieerden is de vernietiging van Leuven op 25 augustus 1914 een hoeksteen in de propaganda tegen de Duitsers. De Britten melden dat de Duitsers van plan zijn om voor de neutrale landen in de eerste plaats met beelden te bewijzen dat Leuven slechts licht door de oorlog verwoest is. En dat afgezien van enkele beschadigde muren, deze stad, waar Franchet-troepen op de troepen zouden hebben geschoten, nog steeds hetzelfde is. De Duitse soldaten zouden zelfs alles gedaan hebben om de belangrijke gebouwen te redden¹⁹. Mogelijk gaat het hier over de film die in maart 1915 in Parijs over de vernietiging van Leuven te zien was: “Die Kino-unternehmung versuchte es mit der Besatzung der halberzerstörten Belgischen Stadt Löwen, und das war gewagt. Der Regisseur musste eigens vor die Rampe treten und verkünden, dass die Vorstellung sofort abgebrochen würde, wenn Manifestationen laut werden. ... Da herrschte Grabesstille, die eigentlich doch mit Bewunderung gemengt war beim Anblick der netten deutschen Landwehrmänner, die vor den zerschossenen Gebäuden Wache halten. Landsturm, aus den vielverspotteten Professoren bestehend, die vor dem Kommandierenden einen Parademarsch ausführen. Vergleich man das

¹⁵ *The Bioscope*, 8 oktober 1914.

¹⁶ *The Bioscope*, 5 november 1914, supplement. Zie ook BROWNLOW K., *The War the West and the Wilderness*, Londen, 1979, p. 9. Kearton laat in oktober 1914, na zijn terugkeer van het Belgische front, weten dat hij niet alles op film heeft vastgelegd van wat hij gezien heeft. Hij vond het niet opportuun – en ook te gruwelijk – om beelden van stervende en dode soldaten te filmen, in *Cinema News*, Londen, 22 oktober 1914.

¹⁷ MCKERNAN L., *Topical Budget*, Londen, 1992, p. 23.

¹⁸ MARRANGHELLA D., *El cine en Costa Rica, 1903-1920*, San José, 1988, p. 147.

¹⁹ *The Bioscope*, 12 november 1914.

mit dem Gange, der Haltung der Franzose, ist das Ergebnis selbst für Freunde der letzteren beklemmend. Offenbar wussten auch die Deutschen vor der Anwesenheit des Kinokurblers, aber anmerken lässt sich das keinem einzigen”²⁰. Deze beschrijving stemt overeen met de beelden van *The German occupation of historic Louvain* met een duur van ongeveer 15 minuten.

De Berlijnse firma National-Film komt in het voorjaar 1915 met de fictie film *Wir Barbaren* op de proppen. Ze stelt het als een cultuurhistorisch document voor om de Duitse eer te verdedigen. De producent adverteert de film als de filmische vertaling van het Witboek van de Duitse regering om de internationale beschuldigingen van de gruwelijkheden van de Duitse troepen in bezet België te ontcrachten. De Engelsen en Fransen doen zulks volgens de Duitsers ook “Unsere Feinde (...) bedienen sich (...) des Films um (das Volk) in erlogenen Darstellungen Beweise unseres Barbarentums vorzuführen”²¹. Op 4 juli 1917 uit het hoofd van de Generale staf van het Duitse leger Erich Ludendorff (1865-1937) over de negatieve invloed van de geallieerde filmpropaganda. Hij laat het oorlogsministerie in Berlijn dan weten dat de vijanden een voorsprong hebben in de filmpropaganda en voor hem is het duidelijk dat “für einen glücklichen Abschluss des Krieges (es) unbedingt erforderlich ist dass der Film überall da, wo die deutsche Einwirkung noch möglich ist, mit den höchsten Nachdruck wirkt”²².

4. Filmvoorstellingen tijdens de bezetting

Tijdens de inval werden tal van Belgische bioscopen, zeker deze waarvan de eigenaar een Duitser was, verzamelaarsplaatsen voor vluchtelingen, troepen en gewonden²³. Doch al op het einde van dat eerste oorlogsjaar komt er de vraag van Belgische bioscoophouders om opnieuw films te vertonen. De Duitsers blijken onmiddellijk groot voorstander te zijn om de bioscopen opnieuw te openen. Ze gaan met deze politiek lijnrecht in tegen deze van de

²⁰ *Der Kinematograph*, 10 maart 1915: Deze film werd enkele jaren geleden door de auteur in een buitenlands archief teruggevonden en een exemplaar ervan belandde door zijn toedoen in het Brusselse en Leuvense filmarchief. CONVENTS G., “Filmbeelden van het vernietigde Leuven (augustus-september 1914)”, in CEUNEN M. & VELDEMAN P. (Red.), *Aan onze helden en martelaren. Beelden van de brand van Leuven (augustus 1914)*, Leuven, 2004, pp. 95-110.

²¹ *Der Kinematograph*, 12 januari 1916.

²² BARKHAUSEN H., *Filmpropaganda für Deutschland im Ersten und Zweiten Weltkrieg*, Hildesheim, 1982, p. 259.

²³ STRONG E., “War and Cinematography. Cinemas for Hospitals in Brussels”, in *The Bioscope*, 20 augustus 1914, p. 737-739.

plaatselijke overheden. Deze willen niet dat haar verarmde bevolking naar de door de Duitsers gecontroleerde bioscopen gaat. In de eerste plaats omdat ze van mening zijn dat de bevolking haar geld op een andere manier zou moeten besteden dan aan film kijken. Bovendien weten ze dat een deel van de bioscoopopbrengst naar de bezetter vloeit. Om het bioscoopbezoek af te remmen belast de plaatselijke overheid de filmvoorstellingen. In de winter 1916-1917 tellen de bioscopen en de music-halls ongeveer vijftig miljoen bezoekers. Alleen al in de provincie Brabant worden er tussen de twintig en dertig miljoen amusement zoekenden geteld²⁴.

De opening van de bioscopen heeft voor de Duitsers nog een interessante bijkomende “propagandistische waarde”, namelijk het toont aan de buitenwacht dat het “normale leven” in bezet België hernomen heeft. Het betekent evenwel ook dat voor de eigen filmproductie een nieuw afzet gebied vrijkomt en dat ook de Duitse soldaten met verlof van het front er ontspanning kunnen vinden. De “Bildungszentrale” van de Duitse bezettingsoverheid in België publiceert in het voorjaar van 1916 in het *Handbuch fuer die Veranstaltung von Soldaten Vortrags- und Unterhaltungsabenden im Besatzungs- und Kriegsgebiet* dat film de beste medicijn is voor de naar rust zoekende frontsoldaten. Tenslotte maakt film deel uit van de verdeel en heers politiek van de bezetter. Hij gebruikt het medium met betrekking tot de Vlamingen in het algemeen en in deze van de flaminganten en activisten in het bijzonder²⁵.

In het eerste oorlogsjaar putten de Belgische verdelers nog uit hun voorraden aangekochte films. Daarna verschijnen meer en meer films uit de neutrale landen zoals de Verenigde Staten en Denemarken. De Deense firma Nordisk is daarvan een mooi voorbeeld. De firma wordt evenwel door de Duitsers gecontroleerd²⁶. Films uit neutrale landen komen voor een belangrijk deel via Duitsland op de Belgische markt, maar soms ook rechtstreeks uit bijvoorbeeld Nederland, hetgeen zeker merkwaardig was²⁷. In de laatste twee oorlogsjaren vullen geleidelijk aan Duitse films de Belgische bioscoop

²⁴ BECO (de) E., *La Croisade entreprise contre les mauvais Cinémas pendant la guerre*, Turnhout, 1919, p. 33; VON DER LANCKEN O., *Tätigkeitsbericht der Politischen Abteilung bei dem Generalgouverneur in Belgien. Von Anfang August 1917 bis Ende Januar 1918*, Berlin, 1918, pp. 32-33. Met dank aan Daniel Vanacker.

²⁵ CONVENTS G., “Film”, in *Nieuwe Encyclopedie van de Vlaamse Beweging*, Tielt, 1998, pp. 1140-1141.

²⁶ ENGBERG M., “Nordisk in Denmark”, in *Film and The First World War*, edited by Karel Dibbets & Bert Hogenkamp, Amsterdam, 1995, pp. 43-49.

²⁷ Uitzonderingen zijn er cfr. BLOM I., “L’artère Nord-Sud. Jean Desmet, distributeur hollando-belge, et la Belgique”, in *Revue Belge du Cinéma*, nr 38-39; Brussel, maart 1995, pp. 25-28.

programma's. Tientallen Duitse verdelers sturen wekelijks hun films naar de honderden goeddraaiende Belgische bioscopen. Naast Deense sterren als Asta Nielsen, Gunnar Tolnaes en Olaf Fönns treden Duitse op de voorgrond met namen als Henny Porten, Rosa Porten, Paul Wegener, Max Landa, Ellen Richter enz²⁸. De avant-garde dichter Paul Van Ostaeyen (1896-1928), die in Antwerpen een verwoed bioscoop en music-hall bezoeker is, wijdt in 1917 een lang gedicht aan de Deense filmster Asta Nielsen²⁹.

Einde 1917 worden de Belgische bioscoopschermen overspoeld met oorlogsfilms waarin Duitse helden op de voorgrond staan. Het zijn niet de Belgische bioscoopbezitters die hiervoor kiezen, maar wel de Duitse bioscoop Pantheon aan de Noordlaan 152. Mogelijk heeft deze onderneming contacten met een afdeling van het Deutsches propaganda bureau. Een plaatselijke krant beweert ten stelligst dat ze zich naar deze firma heeft geïnformeerd en dat deze geen speciale politieke doelstellingen beoogt. Ze wil enkel het Belgisch publiek zo objectief mogelijk beelden van de oorlog brengen en heeft daarbij in Brusselse bioscopen een groot succes³⁰. Op 18 november 1917 komt in Leuven de film *La Guerre sur Mer* op het scherm. Waarschijnlijk gaat het hier om de Duitse propagandafilm *Seeschlacht*, die de Duitse Marine verheerlijkt. De acteurs hebben ondertussen al een zekere populariteit in België verworven. Het gaat om Paul Wegener, Emil Jannings en Conradt Veidt. Zij werken, zoals ook de filmproducent en –pionnier Oscar Messter, voor de Duitse propagandadiensten. Het staat evenwel zo goed als vast dat de firma Pantheon Kino onder directe invloed van de Duitse bezetter staat. Pantheon biedt al in oktober 1917 de marine film *Graf Dohna und seine Möwe* aan het Belgische publiek aan. Het is een verheerlijking van de Duitse marine. In het voorjaar 1918 komen er ook beelden van het front zoals *Combats de Lens et d'Oppys; Nach der Grossem Schlacht im Westen*³¹. De meeste films die deze onderneming aan de Belgische klanten aanbiedt, stammen van het Bild-und Filmates (BUFA).

Het Bild- und Filmamt wordt in januari 1917 opgericht om de filmpropaganda vanuit de legerleiding te optimaliseren. Doch al sedert 1915 bestaat bij het General-Gouvernement te Brussel een speciale "audiovisuele" dienst (Bildungszentrale). Deze aan de Kunstlaan 9 gevestigde dienst,

²⁸ CURRY R., "How Early German Film Stars Helped Sell the War(es)", in *Film and The First World War*, edited by Karel Dibbets & Bert Hogenkamp, Amsterdam, 1995, pp. 139-148.

²⁹ VAN OSTAEYEN P. (Samengesteld en ingeleid door Gerrit Borgers), *Music- Hall*, Amsterdam, 1982, p. 112-118; BOGMAN J., "Poetry as a filmic and historical document: Occupied City", in *Film and The First World War*, edited by Karel Dibbets & Bert Hogenkamp, Amsterdam, 1995, pp. 179-187.

³⁰ *Journal des Petites Affiches*, Leuven, 18 november 1917.

³¹ *Der Belgischer Kurier*, Brussel, 1 februari, 9 februari en 9 maart 1918.

organiseert voor de Duitsers (en Duitsgezinden) ontspanningsavonden met film, concerten, dia-voorstellingen, wetenschappelijke voordrachten enz. Ze verspreidt foto's en films in het bezette gebied. De verantwoordelijke dienst is de Abteilung III met aan het hoofd Th. Jansen. Hij programmeert ook wekelijks het Kaiserpanorama dat in Brussel aan de bevolking stereoscopische beelden uit onder meer Duitsland maar ook het front toont. Jansen is blijkbaar een foto en filmexpert. Hij houdt onder meer een voordracht over het reilen en zeilen in de filmwereld³². De dienst biedt meer dan ontspanning. Zo organiseert de Hauptmann Volkmann van de politieke afdeling van de Bildungszentrale op 22 januari 1917 in Brussel voor de gouverneur generaal de film *Belgien unter deutscher Verwaltung: sein Handel und seine Industrie* uit 1916. De film wordt door de firma Eiko geproduceerd en internationaal verspreid. Met de oprichting van de BUFA in april 1917 groeit film meer dan ooit voor de Duitse bezetter uit tot een ernstige zaak. Eén van de zeven filmploegen van de BUFA is ook in bezet België actief en ze draaien films als *Hilfsdienst in Gent* en *Der Besuch des flämischen Nationaldichter René de Clercq im Kriegsgefangenen Lager Göttingen*. Het weekbericht van het Bild- und Filmamtes van 18 tot 24 februari 1918 vermeldt dat er ongeveer 26.750 meter film naar bezet België en Polen gaat. De tientallen frontkino's in deze bezette gebieden krijgen die week 20.000 meter nieuwe film³³.

Duitse exploitanten in dienst van het leger zijn ook in bezet België actief. In januari 1915 richt een Duitser het Scala theater van Oostende, met zijn 1.800 plaatsen, in als bioscoop voor de Kriegsmarine. Het is zowel toegankelijk voor soldaten als burgers. Er zijn niet alleen ernstige films maar ook “humoresken- und Lustspiele” te zien. Die producties hebben de voorkeur van de Soldaten op verlof. Er worden bioscopen als Deutsches Lichtspielhaus, geopend in Namen en Luik. In Luik ligt het etablissement in de Rue Haute Sauvenière en het wordt naar buiten uit ligt in de handen van een zekere A. Boosfeld, maar de eigenaar is de Duitser Heinrich Düx³⁴.

Mogelijk heeft een Belgisch bedrijf ook een belangrijke bijdrage geleverd bij de inzet van film in de oorlogsstrategie van de Duitse bezetter. Eén van de grote problemen bij de blokkade van de geallieerden van Duitsland en zijn bondgenoten is de productie van celluloid of het basis materiaal voor de film. De firma Gevaert is al in voor de Eerste Wereldoorlog internationaal bekend voor de productie van onbelichte film en fotomaterieel.

³² *Der Belgische Kurier*, 10 december 1915.

³³ TRAUB H., *Die Ufa. Ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte des deutschen Filmschaffens*, Berlijn, 1943, p. 185.

³⁴ *Der kinematograph*, 28 juli 1915.

Een bericht in de Engelse vakpers doet vermoeden dat de productie na de troebelen van de inval wordt hernomen en aan Duitse of neutrale filmproducenten verkocht wordt³⁵. Verder onderzoek moet hier nog duidelijkheid brengen.

5. Epiloog

Film heeft tijdens de Duitse inval en de daaropvolgende bezetting een niet onbelangrijke rol gespeeld. De opnamen tijdens die eerste oorlogsmaanden dienen zowel voor de Duitsers als de Geallieerden voor nationale en internationale propagandacampagnes. Daarnaast schakelen de Duitsers film ook in hun bezettingspolitiek in. België, met zijn om en bij de vijf miljoen inwoners is immers een interessante markt voor de Duitse filmindustrie. Ze gebruiken het medium, en de aantrekkingskracht ervan, om bij de bevolking in het algemeen en bij de flaminganten in het bijzonder, een zekere sympathie te verwerven. Deze studie wijst ook op het bestaan van de tientallen films die in en over België tijdens de Eerste Wereldoorlog tot stand zijn gekomen.

³⁵ In 1916 maken de Britten zich al zorgen over de naoorlogse filmpolitiek van de Duitsers. Ze menen dat de Duitsers hierbij onder meer de filmproductie van de Antwerpse firma Gevaert gaan gebruiken om de internationale markt te destabiliseren. () *“Then there is the well-known Gevaert Company of Belgium, whose business of late has been conducted under licence of the German authorities, and we should think that the German film stock people would take care that the Gevaert Company's output was commandeered long before Belgium was vacated. Germany excels in this end of the business and the competition in film stock from that source prior to the war was formidable and growing. Everything points to the fact that a large quantity of cheap film stock will be put on the market by Germany immediately after the declaration of peace”*. *The Bioscope*, 28 September 1916.

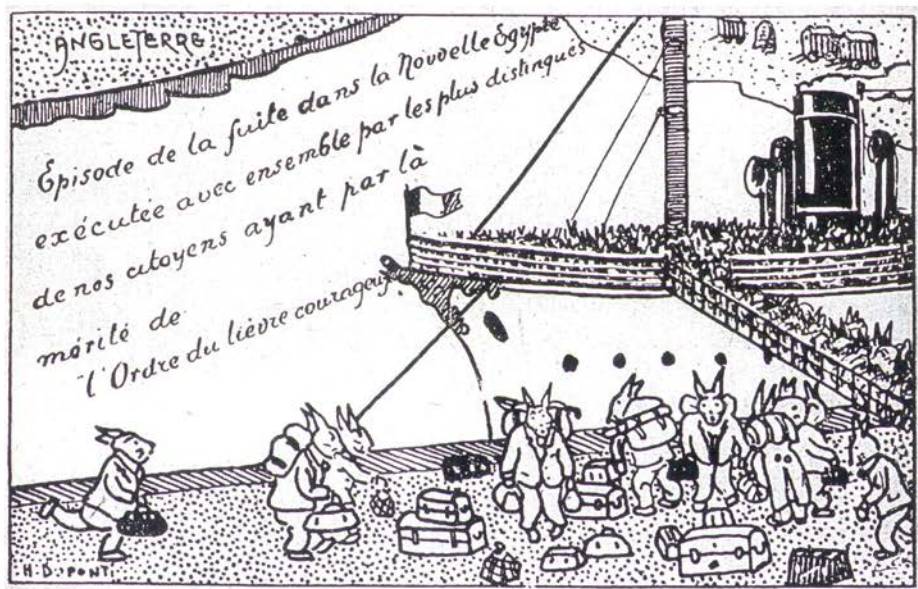
II

Gallant Little Belgium

La Belgique en guerre dans le monde

1914-1918

België internationaal



Épisode de la fuite dans la nouvelle Égypte ... (H. Dupont). Collection iconographique des AGR (© AGR).

1. Regards - Beeldvorming

Rapport de Chantal KESTELOOT

Quatre contributions sont évoquées dans cette introduction. Trois ont trait à l'image de la Belgique en guerre, image véhiculée en Belgique et à l'étranger. Serge Jaumain aborde la question des représentations de la Belgique à travers le quotidien québécois « Le Devoir », Paul Hodges traite de l'attitude des soldats britanniques à l'égard de la Belgique, de sa population civile et son armée. John Horne analyse le regard des intellectuels belges dans la question des atrocités allemandes. Enfin, la contribution de Dominiek Dendooven porte sur la présence de contingents étrangers dans la zone du front, dans le Saillant d'Ypres.

1. *L'image de la Belgique en guerre*

À la veille de la guerre, la Belgique, pays neutre, est peu et mal connue. Des doutes sont exprimés quant à la capacité de son armée voire même, plus marginalement, quant à son esprit de résistance. Pour l'opinion, l'envahissement de la Belgique entraîne le basculement de la Grande-Bretagne dans la guerre et ce viol de la neutralité belge donne sens au conflit et à l'engagement des Alliés. C'est la croisade du Bien contre le Mal, l'épopée de David contre Goliath, des images utilisées à profusion dans la presse internationale.

1.1. *La mobilisation directe à travers les témoignages de soldats britanniques*

En Grande-Bretagne, l'histoire de la Belgique, dont l'image est jusqu'alors – événements du Congo obligent – plutôt négative, devient une véritable épopée. Cette démarche peut être assimilée à une volonté d'appropriation du passé d'une Belgique exaltée, agressée et martyrisée. Cette appropriation associée à la question des atrocités sont deux éléments d'un récit construit qui permettent les conditions du consentement, dans ce cas-ci, celui des soldats britanniques à la guerre.

Il y a d'abord, les récits populaires. Paul Hodges insiste sur l'impact des récits des quelque 200.000 réfugiés belges. Avec les réfugiés, c'est le poids de l'oralité qui l'emporte, c'est le triomphe de la rumeur avec tout ce qu'elle peut signifier comme exagérations et amplifications. Il s'agit de susciter la pitié. On assiste à une profusion de descriptions. Ces récits ont leur utilité propre et servent à nourrir la mobilisation britannique. Ils permettent la représentation d'une vision déshumanisée de l'ennemi, réduit à un monstre extérieur à l'espace de civilisation. On se trouve à la croisée des chemins entre spontanéité des témoignages, volonté politique et dimension commerciale. Les récits populaires sont ensuite relayés par la propagande gouvernementale. Ce travail prend des dimensions sans précédent. Une large part est consacrée aux atrocités commises par les Allemands en Belgique, des récits accrédités par le contenu du rapport Bryce, un historien britannique, ancien ambassadeur à Washington. La profusion des témoignages et la multiplicité des sources rend toute remise en cause suspecte. On assiste à un véritable patriotisme de la rumeur. La contester devient difficile voire impossible. Témoignages oraux et propagande écrite se confirment et permettent d'accréditer les rumeurs les plus effroyables. Cette utilisation de la rumeur à des fins de mobilisation est importante. Certes, quelques doutes sont formulés mais ils demeurent marginaux et ne pèsent guère dans le mouvement d'empathie générale à l'égard de la population belge. Ce ne sont pas tant les faits en tant que tels qui importent mais bien leur instrumentalisation. C'est cette vision de la « Poor Little Belgium » que les soldats britanniques emportent avec eux.

Dès lors, il apparaît somme toute logique que les rapports entre civils belges et soldats britanniques à l'arrière du front aient été bons même si l'auteur évoque aussi des rumeurs de meurtres, deux versions difficilement compatibles. Il signale le peu de cas d'histoires d'amour de même que de cas de prostitution, deux phénomènes qu'il relie aux difficultés de communication (la fameuse barrière linguistique) et aux zones de contact réduites comparées à la zone de front côté français. Cette vision britannique devrait être confrontée aux sources belges. Au niveau de la mobilisation, le récit des atrocités allemandes a continué à peser sur le front. D'ailleurs, s'ils se risquaient à l'oublier, l'État-major distribue le rapport Bryce pour rappeler les atrocités.

Ces récits sur les atrocités allemandes demeurent opérationnels durant toute la guerre ; seul le torpillage du *Lusitania* se traduit par un nombre comparable de citations dans les journaux personnels des soldats mais il ne fait que confirmer le visage inhumain de l'ennemi. Qui plus est, cette inhumanité de l'ennemi est inscrite dans son histoire et un fil rouge imaginaire est tracé entre les Allemands de 1914 et la cruauté légendaire des Huns.

1.2. *La quête de vérité d'intellectuels belges*

John Horne nous montre combien les intellectuels, qui sont aux sources de la « fabrication du discours national », ont à cœur, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, de s'attacher à la notion de « vérité ». Son analyse s'inscrit dans une histoire des intellectuels sur le long terme. Depuis le XIX^e siècle, ils ont été enrôlés dans l'élaboration des identités nationales, dans des nations européennes alors en plein exercice d'auto-affirmation. On peut parler d'une véritable « mobilisation » des intellectuels. Comment celle-ci va-t-elle se traduire à l'heure d'un conflit sans précédent ? Quelle va être l'attitude des intellectuels belges ? Certains se retrouvent mobilisés et sont dès lors absents de l'espace public. Mais ce n'est pas le cas de tous. La guerre avec ses enjeux et la configuration particulière qu'elle prend dans le cas belge revalorise des fonctions traditionnelles de l'intellectuel : recherche de la vérité et expression de valeurs morales et politiques, une démarche essentielle de la mobilisation nationale et de la culture de guerre.

Le contexte belge est particulier : nombre d'artistes et d'intellectuels prennent le chemin de l'exil. La guerre marque l'arrêt de la vie intellectuelle, les universités sont fermées, les académies cessent de fonctionner. Malgré ce contexte, une mobilisation intellectuelle va se déployer tant en Belgique occupée qu'en exil. Elle va être largement déterminée par les conditions mêmes de l'invasion, par les atrocités allemandes mais aussi et surtout par le récit et la construction du récit côté allemand avec la notion de « Volkskrieg » et de ses franc-tireurs. Dès le mois d'octobre 1914, 93 intellectuels, artistes, académiciens et artistes allemands d'envergure signent un appel marquant leur solidarité avec l'armée allemande niant le viol de la neutralité belge ainsi que toute atteinte à la population civile belge (sauf dans un contexte d'autodéfense). Bref, une négation de la culpabilité de l'Allemagne dans le déclenchement de la guerre. À cette mobilisation intellectuelle répond, côté allié, une mobilisation au nom de la vérité. C'est la signification culturelle de la guerre elle-même qui est en cause au-delà de ses circonstances. C'est la mise en avant réciproque de représentations de l'autre avec une survalorisation de soi et une dénégation de l'autre. Les intellectuels sont pleinement mobilisés dans cette démonstration.

Mais revenons-en à la quête de vérité. Côté belge, cette mobilisation prend du temps. Il n'est pas facile de se livrer à la quête des faits dans le silence de l'occupation. Pour saisir l'ampleur du traumatisme, il faut d'abord se rappeler de l'intensité des liens qui unissaient certains intellectuels belges à l'Allemagne d'avant 1914. Songeons notamment à Pirenne et à Godefroid Kurth. Chez eux, le besoin de vérité est quasiment consubstantiel. Il s'agit d'éviter que les mythes ne se transforment en vérités. Cette « croisade » de la

vérité est un investissement direct – enquêter au plus vite – publier si possible, à l'extérieur bien évidemment, mais aussi à l'intérieur et notamment dans la célèbre *Libre Belgique* clandestine. Faire circuler l'information en recourant au besoin à des circuits clandestins. Il s'agit de décoder les mécanismes du mythe des francs-tireurs cher aux Allemands. La démarche se veut scientifique, rigoureuse. Des commissions d'enquête officielles sont créées en exil. Parmi ces initiatives, mentionnons le Bureau Documentaire Belge établi au Havre. On assiste à un véritable chassé-croisé, version allemande – version belge. Il s'agit de contrer la version allemande (le fameux *Livre Blanc* publié en 1915), une tâche à laquelle s'attelle Fernand Passelecq, auteur d'un texte significativement intitulé « Truth or Travesty ». Mais il est loin d'être le seul.

L'exemple le plus connu de ce travail d'établissement des faits est sans conteste celui du sociologue Van Langenhove. Dans son célèbre opuscule, il se propose de déconstruire le mécanisme en recourant aux sources allemandes pour mettre à nu ce qu'il qualifie de « cycle de légendes ». Il recourt à la psychologie sociale, montrant qu'un témoin traumatisé peut, de bonne fois, témoigner d'une réalité illusoire. Mais il n'en reste pas là, il démontre que le mythe ne peut fonctionner que s'il inscrit dans un substrat culturel profond, en l'occurrence, la mémoire de la guerre de 1870. Certes, tout n'est pas dit et Horne nous rappelle que van Langenhove a sous-estimé la manipulation du mythe par l'armée allemande elle-même. Il n'empêche que l'exercice, mené presque au cœur de l'événement, impressionne. Van Langenhove veut convaincre et pas uniquement les Alliés. Il veut aussi interpeller les Allemands puisque dès 1917, l'ouvrage paraît en traduction allemande à Zurich. Il n'est d'ailleurs pas le seul à vouloir informer et peut-être convaincre les intellectuels allemands. Le botaniste Jean Massart conçoit le projet de s'adresser aux 93 intellectuels allemands signataires de l'Appel déjà évoqué, une démarche qui se solde par un échec.

À travers van Langenhove et d'autres, c'est la quête de sens du conflit qui anime les intellectuels. On se retrouve au cœur de la question de la définition de la nation et du rôle des intellectuels. Le propos n'est pas propre à la Belgique comme l'avaient déjà montré les travaux sur la mobilisation intellectuelle au nom de la patrie de Christophe Prochasson et Anne Rasmussen¹. Dans le cas belge, la guerre conforte l'idée de la nation et des théories de Pirenne. Elle a montré que la Belgique n'était pas un État artificiel. Le passé de la Belgique s'en trouve conforté et valorisé. On se retrouve ici au cœur du paradoxe de cette Première Guerre, paradoxe que ce triomphe de la nation belge à l'heure où émerge une nation rivale, comme

¹ PROCHASSON Ch., RAMUSSEN A., *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, Éditions La Découverte, 1996.

l'ont montré Eliane Gubin et Jean Stengers². D'autres vecteurs de la nation sont mis en exergue par des intellectuels et là encore la brutalité de l'attaque allemande fonctionne pleinement comme anti-modèle. Il s'agit d'opposer les beautés intrinsèques des paysages et des monuments à l'horreur de la destruction, d'associer pleinement identité locale et identité nationale comme deux facettes inséparables et complémentaires de l'identité belge. Le passé belge est pleinement valorisé alors que l'histoire de l'Allemagne est réenvisagée à travers un nouveau déterminisme : la criminalité et la barbarie deviennent les caractères intrinsèques de la culture allemande et disqualifient donc par essence la nation allemande. Une disqualification qui permet la requalification et la recomposition de la nation.

1.3. Un système de représentation et d'instrumentalisation indirecte par une élite intellectuelle catholique québécoise

Cette utilisation des événements de guerre – qu'il s'agisse de faits avérés ou de rumeurs – se retrouve dans l'exemple développé par Serge Jaumain à travers l'analyse du quotidien *Le Devoir*, un journal catholique fondé en 1910 par Henri Bourassa, un des chantres du nationalisme québécois du début du XX^e siècle. *Le Devoir* n'est pas une tribune populaire, c'est l'organe de l'élite catholique et nationaliste québécoise. Contrairement au cas britannique, l'intérêt du *Devoir* pour la Belgique est antérieur à la guerre. Pour les milieux catholiques québécois, il existe en effet un véritable modèle belge, allusion au rôle et à l'organisation des institutions ecclésiastiques qui ont su concilier catholicisme et modernité. Le modèle est d'autant plus pertinent qu'il y a d'autres parallélismes : en Belgique aussi, deux langues coexistent difficilement et la question d'affirmation de soi par rapport à de « grands voisins » y est posée. Le cas du Québec est évidemment intéressant : le Canada fait partie de l'Empire britannique, les Canadiens francophones s'y sentent malmenés et se battent pour maintenir leur identité. Mais si leurs sentiments sont ambivalents par rapport à la métropole, ils se sentent en revanche très attachés à la France, également partie prenante dans le conflit. Pourtant comme le souligne Serge Jaumain, la conscription est un échec au Québec (avec même une véritable « crise de la conscription » et des émeutes qui secouent le Canada). Il est dès lors significatif de voir quels échos sont donnés aux événements de guerre et, plus particulièrement, de ce qui se passe en Belgique. Premier constat, c'est l'intérêt régulier et soutenu du journal.

² STENGERS J., GUBIN E., *Histoire du sentiment national en Belgique des origines à 1918. Tome 2 : Le grand siècle de la nationalité belge. De 1830 à 1918*, Bruxelles, Éditions Racine, 2002.

Mais ici, le cas belge n'est pas utilisé pour nourrir la mobilisation guerrière mais à des fins intérieures. Cette utilisation prend la forme de l'identification : c'est la résistance héroïque d'un petit État. *Le Devoir* épingle la cohésion de la société belge, sa capacité à transcender ses conflits intérieurs pour nourrir la mobilisation nationale. Non seulement, il y a identification avec la Belgique en lutte mais aussi identification de l'autre, le gouvernement de l'Ontario, avec l'ennemi. Mais de l'autre côté de l'Atlantique, la cause belge est également présentée dans sa dimension matérielle et le journal d'en appeler à la solidarité avec la Belgique. Cette image misérabiliste n'est pas sans poser problème à plus long terme. Journal catholique, *Le Devoir* a bien évidemment un discours et des préoccupations particulières dès lors qu'il traite de la Belgique : la personnalité de Mercier est omniprésente de même que le couple royal mais il y a aussi la sort des communautés religieuses, l'incendie de la bibliothèque de Louvain. Cette identité catholique du journal transparaît aussi dans la stigmatisation de l'ennemi, la patrie de Luther mais aussi dans le malaise affiché par rapport à l'attitude réservée du Saint-Siège. Ce qui frappe surtout, au-delà de grandes tendances que l'on retrouve dans la presse internationale (éloge de l'attitude de la population belge, de son armée, de son roi...), c'est l'identification et l'instrumentalisation du modèle belge dans une perspective québécoise et dès lors la sélection des faits et la vision idéalisée d'un peuple entier uni et meurtri.

2. La guerre multiculturelle

La communication de Dominiek Dendooven s'inscrit dans un registre différent. Sur base de critères actuels de nationalité ou d'appartenance à des groupes ethniques distincts, il épingle la présence de plus de 30 nationalités dans le Saillant d'Ypres faisant de cette zone ce qu'il appelle une « société multiculturelle » avant la lettre. Ces troupes étrangères, quelles sont-elles et d'où viennent-elles ? Elles sont, pour une large part, issues des empires coloniaux français et britannique. Elles arrivent d'Afrique, du continent asiatique ou nord-américain sans compter, en dehors du monde colonial, les multiples nations européennes. Grosso modo, seul le continent sud-américain est absent. Cette présence et surtout les conditions de cette présence sont également significatives quant à la perception que les armées alliées ont de ces troupes et de leur propre image. Pour l'armée britannique, pas question par exemple, à l'exception des troupes indiennes, d'utiliser ces troupes sur la ligne de front de crainte qu'elles n'érodent l'image d'invincibilité de l'armée britannique et que le colonialisme britannique n'en subisse les conséquences après-guerre. De même, une discrimination interne est de mise : un Corps expéditionnaire sud-africain composé de soldats blancs (infanterie) et des

unités de travail séparées composées de recrues noires. Si elles ne se battent pas (renforçant ainsi le racisme atavique des soldats blancs...), ces troupes sont mises au travail dans les ports du nord de la France, sur les lignes de communication entre la France et la Flandre et assurent le ravitaillement du front en vivres et en munitions.

Le sujet est quasi vierge et révèle son lot « d'oubliés de l'histoire ». L'article dresse le tableau des sources disponibles et des rares travaux existants, pointant de nombreuses perspectives de recherche. Déjà, la question des rapports entre la population locale et les troupes françaises, britanniques voire allemandes, n'a guère été étudiée. Que dire dès lors de la question des rapports entre cette même population locale et des groupes appartenant à un univers totalement extérieur à l'univers mental de l'habitant de la région.

L'attention de Dominiek Dendooven s'est surtout focalisée sur les travailleurs chinois, les fameux « coolies » (étymologiquement, des laboureurs loués à la journée, un terme utilisé pour qualifier les indigènes engagés en Indochine pour porter les bagages ou le matériel de l'armée) : ceux-ci ont été recrutés dans leurs armées par la France, l'Amérique et la Grande-Bretagne. Leur nombre oscille entre 94.500 et 98.000. Près de 2.000 d'entre eux décèdent dans la région. Présents à partir de 1916, ils sont recrutés sur contrat. En principe, ils ne sont pas mis au travail dans la zone de front mais dans les faits, ils sont aussi la cible de l'artillerie et de l'aviation ennemies. Bien que n'étant pas soldats, ils sont soumis à la discipline militaire et leurs conditions de travail sont déplorables. Ils ne disposent d'aucune liberté de mouvement, étant quasiment assignés à résidence. Tout est mis en œuvre pour qu'ils n'aient pas de contacts avec la population locale, une disposition qui vaut d'ailleurs aussi pour les Indiens et les Africains en général, du côté britannique tout au moins. Ce qui est particulier dans le cas des Chinois, c'est que la fin de la guerre ne marque pas le retour dans leur pays d'origine puisqu'ils vont être utilisés pour nettoyer les champs de bataille.

Comment ces groupes ont-ils vécu cette expérience cauchemardesque, ce traumatisme effroyable ? Comment ont-ils vécu cette plongée dans une guerre qui n'était pas la leur ? Impossible au stade actuel de répondre à toutes ces questions même si, et l'auteur insiste, des sources sont souvent disponibles. Comme toutes les sources, celles-ci recèlent leurs problèmes spécifiques d'ordre linguistique, culturel, monolithique. Elles nécessitent une plongée et une familiarisation dans les cultures étudiées et dans leurs systèmes de représentations mentales. Qui plus est, tous ces enrôlés ne disposaient pas d'un même recours à l'écrit. C'est donc une partie d'entre eux, souvent des officiers, qui témoignent.

Mais ce sujet, la présence de ces troupes « multiculturelles » sur le Saillant d'Ypres, peut s'étudier par une autre entrée. Quel regard la population locale a-t-elle porté sur cette présence alors qu'elle-même se trouvait confrontée à un traumatisme sans précédent ? L'auteur note que cette question n'est quasiment jamais abordée dans les publications disponibles. En ce qui concerne la population locale, on dispose de dizaines de témoignages. Là encore, un décodage s'impose. Dans quelle mesure ces témoignages sont-ils représentatifs ? Par ailleurs, certains, de par leur qualité intrinsèque ou la personnalité de leur auteur, peuvent porter ombrage à d'autres. Comme c'est fréquemment le cas, les témoignages en disent davantage sur leurs auteurs que sur les faits ou les groupes évoqués. Outre ces témoignages écrits, le recours à l'objet – et à des objets transformés –, à la photographie et à l'image permet de donner une autre dimension de visibilité à cette présence.

À l'évidence, cette rencontre forcée ne pouvait que se traduire par des chocs de culture, des formes de xénophobie, au sein des armées et avec la population locale. De part et d'autre, des comportements sont perçus en fonction de la culture d'origine et donnent lieu à des incompréhensions. Incapable d'accéder à la culture de l'autre, on entre au cœur de la formation du stéréotype considéré comme un système de représentations mentales, à la fois préjugé et cliché dont le but est de graver une image de l'autre, image généralement négative mais qui sert de valorisation à son propre groupe. La réception n'est pourtant pas toujours négative.

Mais la perception évolue au gré des conjonctures. Lorsque la guerre se termine, le regard peut changer. S'agissant des travailleurs chinois, l'auteur note que l'on passe progressivement des « pauvres Chinois » aux « effrayants Chinois ». Ils deviennent des boucs émissaires. La fin de la guerre marque en effet un tournant. On assiste à l'émergence de rumeurs. Les autres soldats étant partis, seuls restent les Chinois qui focalisent dès lors sur eux les angoisses peut-être contenues du temps de la guerre. Soudain leur visibilité devient plus grande. D'autre part, de par leur travail de nettoyage des champs de bataille, ne risquent-ils pas d'avoir accès à des armes ? L'encadrement n'est plus le même. La région elle-même doit se remettre de quatre années de conflit. Aux angoisses succèdent la détresse, le retour de réfugiés qui prennent conscience des destructions massives. Le comportement des Chinois n'est plus le même, déçus qu'ils sont de ne pas rentrer chez eux aussitôt la guerre terminée.

Chacune des contributions insiste sur l'importance du rapport à l'autre, des idées préétablies, des modalités de représentations préexistantes mais aussi des constructions d'images induites par la guerre.

Il faut revenir sur les silences. John Horne nous parle des intellectuels actifs, partie prenante dans cette quête de vérité. Mais il est aussi d'autres intellectuels qui, au début de la guerre se taisent encore, mais qui choisissent ensuite la voie de l'activisme. Pour eux, c'est une autre « culture de guerre » qui est en jeu, une autre définition de l'espace national. Au registre des silences toujours, et Serge Jaumain le souligne d'ailleurs, certaines questions emblématiques des enjeux de l'occupation ne sont pas abordées dans *Le Devoir*. C'est une Belgique aux contours lisses qui est proposée aux lecteurs.

Relevons aussi le rôle essentiel des événements d'août 1914 à la fois pour la perception de l'Allemagne sous les traits d'un ennemi diabolique mais aussi, pour la perception de la Belgique comme victime d'un ennemi barbare. « Les atrocités allemandes » sont au cœur de ce schéma avec d'une part la construction d'un « ennemi imaginaire », les francs-tireurs et d'autre part le patriotisme de la rumeur qui donne aux atrocités une ampleur qu'elles n'ont pas alors que la réalité des faits, suffisamment atroce, devrait suffire. Mais comment terminer la guerre avec cette image de « Poor little Belgium », comment réintégrer le champ des nations et être pris en considération quand les images qui restent ne sont que ruine et désolation ? Cette nécessité d'ajuster l'image de la Belgique va être ressentie par le monde politique. Il s'agit dès lors de montrer que les Belges sont un peuple valeureux et combatif, non pas en endossant une nouvelle identité mais en puisant dans le passé plus ancien les éléments de cette mobilisation. Avec, là encore, des intellectuels au service de la nation.

Un regard original sur la Belgique en guerre *Le Devoir de Montréal (1914-1918)*¹

Serge JAUMAIN

La Première Guerre mondiale est un moment fort dans l'histoire des représentations collectives de la Belgique à l'étranger. De nombreux travaux ont mis en exergue l'extraordinaire mouvement de sympathie dont le petit royaume fait l'objet dans une grande partie de la presse internationale. Comme le résume bien Jean Stengers : « Ce qui est relatif à la Belgique, dans la presse de 1914 – et notamment dans une grande partie de la presse internationale –, est souvent extraordinairement magnifié et grossi. On pourrait constituer à ce sujet une abondante anthologie »². On n'a jamais autant parlé de la Belgique et on ne l'évoquera sans doute plus jamais dans des termes aussi élogieux. L'image du petit pays à la neutralité violée par l'un de ses puissants garants et qui choisit, malgré tout, de résister ne peut qu'émouvoir l'opinion internationale. C'est la lutte de David contre Goliath³. Le courage attribué à la petite armée belge et plus particulièrement à son chef, débouche sur des descriptions dithyrambiques de la détermination du souverain à tirer l'épée pour faire respecter le droit et la justice. L'intérêt porté à la résistance de la Belgique n'a d'équivalent que l'horreur suscitée par le sort réservé à sa population : la presse internationale ne tarde pas à reproduire les récits les plus effrayants sur les atrocités et massacres attribués aux troupes allemandes⁴.

En août 1914, il est probable que ces récits étaient moins le fait de la propagande que de « l'esprit de guerre, avec tout ce qu'il comporte d'excitation, qui conduit aux enthousiasmes de plume et aux dérapages de

¹ Cette étude a pu être menée grâce à une bourse de recherche du Ministère canadien des Affaires étrangères.

² STENGERS J., « L'entrée en guerre de la Belgique », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°179, 1995, p. 27.

³ Cette image, très souvent utilisée, se retrouve dans un discours prononcé par le ministre des Postes L.P. Pelletier, à la mi-août 1914 à Beauport (Québec) (*La Presse de Montréal*, 15 août 1914).

⁴ Sur la construction et l'utilisation de ces récits des atrocités allemandes voir HORNE J. et KRAMER A., *German atrocities, 1914. A History of a Denial*, Londres et New Haven, 2001.

l'information »⁵. Mais très vite, le « martyr » de la Belgique est habilement repris et instrumentalisé tant par les autorités belges qu'alliées⁶. Cette politique contribue à entretenir dans la presse internationale, une image bien spécifique de la population belge, rappelant sans cesse son courage, ses souffrances et les immenses pertes matérielles, culturelles et humaines dont elle est victime.

Dans ce concert d'éloges, le Québec occupe une place particulière pour deux raisons majeures : l'importance de ses relations avec la Belgique et diverses similitudes qui facilitent une identification avec le sort de la population du petit royaume. Il était donc tentant d'examiner comment la presse de cette province a appréhendé la « Belgique en guerre » et quelles résonances la situation de ce pays, placé au cœur du conflit, a pu avoir pour les lecteurs francophones d'Outre-Atlantique. L'étude de leur regard est un sujet passionnant, l'une des approches les plus intéressantes pour l'analyse de leur identité collective. Plusieurs auteurs ont déjà consacré des travaux de fort bonne facture à l'impact de la guerre sur la société canadienne et québécoise en particulier⁷. En ce qui concerne la presse, une excellente thèse de doctorat défendue en 1999 par Jérôme Coutard a largement balisé le terrain. L'auteur y montre comment, les grands quotidiens québécois ont pratiqué une sorte d'autocensure, devenant de véritables vecteurs de la propagande alliée et participant ainsi à la création d'une « culture de guerre » très spécifique⁸.

L'évolution des représentations collectives de la Belgique au Québec entre 1914 et 1918 n'a par contre jamais fait l'objet d'une approche globale. Nous avons choisi d'y apporter une modeste contribution, prolongeant l'analyse de Jérôme Coutard, en étudiant plus spécifiquement le discours sur la Belgique d'un des grands quotidiens québécois : *Le Devoir*⁹.

⁵ STENGERS J., « L'entrée en guerre... », p. 28.

⁶ AMARA M., *La propagande belge durant la Première Guerre mondiale (1914-1918)*, Mémoire de licence, U.L.B., 1998. Ce mémoire a servi de base à l'article « La propagande belge et l'image de la Belgique aux États-Unis pendant la Première Guerre mondiale », *RBHC*, XXX, 2000, 1-2, pp. 173-226.

⁷ Voir notamment LEGAULT R. et LAMARRE J. (éds.), *La Première Guerre mondiale et le Canada*, Montréal, Éditions du Méridien, 1999.

⁸ COUTARD J., *Des valeurs en guerre : presse, propagande et culture de guerre au Québec, 1914-1918*, Université Laval, 1999. Voir aussi ID., « Presse, censure et propagande en 1914-1918 : la construction d'une culture de guerre », dans *Bulletin d'Histoire politique*, 8, 2-3 (automne 1999), pp. 151-171.

⁹ Nous avons procédé à un dépouillement systématique du *Devoir* de 1914 à 1918. Nous l'avons complété par quelques coups de sonde dans le journal plus populaire *La Presse* (qui tirait quotidiennement dix fois plus d'exemplaires que *Le Devoir*).

Cette approche, très ciblée, permet d'illustrer les constats généraux de Jean Stengers en mettant en exergue les grands traits de l'image de la « Belgique en guerre » dans un journal d'une région lointaine mais fort attachée au petit royaume. Une telle étude montre en même temps comment le sort de la Belgique a pu y être habilement réutilisé à des fins de politique intérieure.

1. La Belgique et le Québec : des relations anciennes marquées par le poids de l'Église

Au moment où éclate la Première Guerre mondiale, la Belgique est loin d'être une terre inconnue pour l'intelligentsia québécoise. Les relations entre ces deux régions sont bien antérieures à la fondation de l'État belge : dès le XVII^e siècle des prêtres originaires des territoires qui accèderont à l'indépendance en 1830 sillonnent déjà l'Amérique du Nord. Leur rôle dans l'évangélisation des populations amérindiennes et dans l'encadrement religieux des premiers colons est aujourd'hui bien connu¹⁰. Au cours des siècles suivants, un nombre croissant de clercs venant de nos régions continue à répondre aux besoins des paroisses nord-américaines. Cette implication belge est renforcée par la fondation à Louvain, en 1857, d'un Collège américain où passent nombre de futurs missionnaires. Le mouvement prend une telle ampleur que Matteo Sanfilippo n'hésite pas à parler d'une « véritable migration de clercs »¹¹. Parallèlement, la Belgique constitue très vite une étape prisée dans le périple européen de nombreux voyageurs québécois qui, dans le courant du XIX^e siècle, visitent les « Vieux Pays ». La présence sur notre territoire de l'Université catholique de Louvain, considérée comme un phare de la pensée catholique européenne, n'y est bien sûr pas étrangère.

Les contacts s'intensifient au tournant des XIX^e et XX^e siècles lorsque le Canada, et le Québec en particulier, lancent d'intenses campagnes de propagande pour attirer des immigrants belges vers les terres à coloniser¹². Par ailleurs, le clergé québécois, inquiet face aux conséquences de

¹⁰ JAENEN C., *Les Belges au Canada*, Ottawa, Société historique du Canada, brochure n° 20, 1991.

¹¹ SANFILIPPO M., « Un regard original sur les Belges en Amérique du Nord. L'apport des sources ecclésiastiques romaines (XVIII^e-début du XX^e siècle) », dans JAUMAIN S. (éd.), *Les immigrants préférés. Les Belges*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1999, p. 58.

¹² Pour une analyse globale de cette propagande voir COURVILLE S., *Immigration, colonisation et propagande. Du rêve américain au rêve colonial*, Éditions MultiMondes, Ste Foy, 2002. Pour son impact en Belgique voir JAUMAIN S., « Le Canada des récits de voyages et brochures de propagande diffusés en Belgique (1867-1914) », dans ID., *Les immigrants préférés...*, pp. 75-100.

l'industrialisation de la province, s'intéresse aux nouvelles techniques d'encadrement mises en place par l'Église belge et qui semblent porter leurs fruits¹³. À la veille du premier conflit mondial, le directeur du quotidien montréalais *Le Devoir*, Henri Bourassa, est d'ailleurs en Belgique pour étudier les œuvres sociales mises en place par le père Rutten¹⁴. Il revient enchanté de ce voyage, persuadé que la Belgique offre la parfaite démonstration de l'absence d'antinomie entre religion catholique et modernité : « Les catholiques du monde entier doivent à la Belgique un hommage tout particulier, car elle offre un éclatant démenti à cette niaiserie qui traîne encore les revues, les journaux et les parlements libres-penseurs ou protestants : la discipline et la morale catholiques sont incompatibles avec le progrès matériel et intellectuel des peuples »¹⁵. Les œuvres catholiques belges ont donc tout pour séduire l'intelligentsia cléricale québécoise et la persuader de l'intérêt de bien étudier ce « modèle belge » !

Au-delà de ces contacts, l'attrait de la Belgique est renforcé par quelques points communs : le poids de la religion catholique, une communauté de langue avec une partie de la population belge et une communauté de « combat linguistique » avec l'autre, enfin la nécessité (et la difficulté) d'affirmer son identité face à de puissants voisins.

2. Le Québec en guerre

Si les éléments que nous venons de présenter singularisaient déjà le regard des Québécois, il faut y ajouter que leurs sentiments étaient mitigés face à un conflit où les avait entraînés leur appartenance à l'Empire britannique (l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne avait automatiquement signifié celle du Canada). La dépendance par rapport à la vieille métropole, si mal ressentie par des Canadiens-français qui, depuis un siècle et demi, se battaient pour maintenir leur identité au sein d'un État dominé par les anglophones, apparaissait dans toute sa clarté. Ce n'était pourtant pas la première fois. En 1899, le tout jeune député libéral Henri Bourassa avait déjà démissionné de la Chambre des Communes pour marquer son opposition à la décision du gouvernement canadien d'envoyer des troupes en Afrique du Sud.

¹³ LAMONDE Y., « La trame des relations entre la Belgique et le Québec (1830-1940) : la primauté de la question sociale », dans KURGAN-VAN HENTENRYK G. (éd.), *La question sociale en Belgique et au Canada. XIX^e-XX^e siècle*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1988, pp. 173-183.

¹⁴ Henri Bourassa (1868-1952), journaliste, essayiste et homme politique québécois, fonda en 1910 *Le Devoir* qu'il dirigea jusqu'en 1932. Il publia ses observations sous forme d'articles très étayés, au début du mois d'août 1914. Les références de ces articles sont présentées plus loin.

¹⁵ BOURASSA H., « Les syndicats chrétiens en Belgique », dans *Le Devoir*, 1^{er} août 1914.

Cette implication dans une guerre anglaise constituait pour lui un précédent inacceptable. Le futur directeur du *Devoir* se faisait le porte-parole d'un nationalisme canadien-français heurtant de front les conceptions de Canadiens-anglais qui, tout en souhaitant à terme une autonomie de la politique étrangère canadienne, respectaient et acceptaient les contraintes imposées par l'appartenance à l'Empire britannique¹⁶.

La Première Guerre mondiale repose donc, douloureusement, une question qui depuis une quinzaine d'années faisait l'objet de vives controverses¹⁷. La position des élites nationalistes québécoises est toutefois complexe. Si le fait de se retrouver en guerre suite à une décision prise à Londres provoque un réel mécontentement, on ne peut oublier que, cette fois, la France a été, elle aussi, entraînée dans le conflit et se bat aux côtés de la Grande-Bretagne. Elle se retrouve même, tout comme la Belgique, au cœur des opérations militaires. Difficile dès lors de rester insensibles au sort des populations belges et françaises dont les élites québécoises se sentent très proches. L'identification est d'autant plus aisée que les liens avec l'Allemagne sont nettement moins développés¹⁸.

Les nationalistes québécois ne s'opposent pas à la participation du Canada à la guerre mais, pour eux, elle doit être limitée et établie sur une base volontaire¹⁹. Dans cette optique, ils rejettent très vigoureusement la conscription imposée en 1917 par le gouvernement fédéral. La « crise de la conscription » débouchera d'ailleurs sur de véritables émeutes qui diviseront durablement le Canada²⁰.

Pour bien comprendre le regard québécois sur la Première Guerre mondiale, il faut encore préciser qu'elle éclate à une période où les relations

¹⁶ COUTARD J., *op. cit.*, pp. 9-10.

¹⁷ Le débat avait été relancé en 1910 sur la question de la création d'une marine de guerre canadienne.

¹⁸ Pierre Savard a par exemple montré qu'au début du XX^e siècle, l'Allemagne faisait rarement partie des « tours » européens des voyageurs canadien-français. SAVARD P., « Voyageurs canadiens-français dans l'Allemagne de Bismarck et de Guillaume II », dans *Zeitschrift der Gesellschaft für Kanada-Studien*, I, 3, 1983, pp. 55-64.

¹⁹ Cette position est bien présentée dans un éditorial d'Henri Bourassa qui, sous le titre « Le devoir national », argue tout à la fois que le Canada n'a aucune obligation morale ou constitutionnelle dans le conflit en cours mais qu'il ne peut y rester indifférent. Son « devoir national » est donc « de contribuer dans la mesure de ses forces et par les moyens d'action qui lui sont propres, au triomphe » de la France et de l'Angleterre (*Le Devoir*, 8 septembre 1914).

²⁰ La conscription sera un échec au Québec : elle permettra d'enrôler 19.050 personnes tandis que 18.827 refuseront de se soumettre. LINTEAU P.-A., DUROCHER R. et ROBERT J.-C., *Histoire du Québec contemporain*, Montréal, Boréal Express, 1979, pp. 599-600. Voir aussi COMEAU R., « L'opposition à la conscription au Québec », dans LEGAULT R. et LAMARRE J., (éds.), *op.cit.*, pp. 91-109.

entre francophones et anglophones du Canada sont des plus tendues. En 1913, le gouvernement ontarien a en effet pris une série de directives (connues sous le nom de « règlement 17 »), qui restreignent les droits des francophones de l'Ontario à disposer d'écoles dans leur langue. Cette décision, vigoureusement combattue par les leaders nationalistes québécois, les conduit bien sûr à s'interroger sur la nécessité d'aller rétablir la justice en Europe au moment même où les droits des francophones sont bafoués au Canada.

3. « *Le Devoir* » de Montréal

Examiner les représentations de la Belgique en guerre à travers *Le Devoir* est un exercice intéressant pour autant que l'on en trace immédiatement les limites. Ce jeune quotidien montréalais (il a été fondé en 1910) d'apparence un peu austère, se distingue de ses concurrents et tout particulièrement de *La Presse* (journal populaire plus volumineux, à la mise en page, aux illustrations et aux titres plus attrayants) par un tirage peu élevé mais un lectorat composé essentiellement de membres de l'intelligentsia canadienne-française (intellectuels, membres du clergé, hommes politiques, étudiants...) ²¹. Voué à la défense de la cause francophone en Amérique du Nord, le journal est profondément marqué par son attachement à la religion catholique. Son directeur, Henri Bourassa, dont les éditoriaux sont très lus, est l'un des principaux chantres du nationalisme québécois au début du XX^e siècle. Pendant toute la période considérée, le journal reproduit d'ailleurs, de manière quasi systématique, ses conférences, nombreuses et fort suivies.

Ajoutons que le discours du *Devoir* ne peut être considéré comme un reflet exact de l'« opinion québécoise ». Non seulement parce que celle-ci est multiforme mais surtout parce que, sur une série de points, ses jugements sont en décalage par rapport à la presse populaire. Ses virulentes positions nationalistes et anti-militaristes le conduisent souvent à prendre le contre-pied de la presse participationniste. Toutefois, s'il conserve toujours une distance critique par rapport à l'engagement du Canada dans le conflit et se garde des emportements de certains de ses concurrents, il suit les opérations militaires avec la plus grande attention et soutient bien sûr la cause des Alliés. Il exerce surtout un impact non négligeable sur la perception des événements par l'élite catholique et nationaliste québécoise et plus généralement par les leaders d'opinion canadien-français. Dans cette perspective l'étude du discours de ce quotidien s'avère donc un élément essentiel à la compréhension du regard

²¹ DE BONVILLE J., *La presse québécoise de 1880 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Sainte Foy, Presses de l'Université Laval, 1988.

porté par les classes dirigeantes canadiennes-françaises sur la Belgique au cours de la Première Guerre mondiale.

Avant d'entamer l'analyse proprement dite, il convient encore de préciser qu'au Canada, comme dans les autres pays en guerre, la presse jouira d'une liberté relative. Dès le début du conflit, un accord tacite est passé entre les directeurs de journaux et les autorités canadiennes au terme duquel les premiers acceptent de collaborer au contrôle de l'information en matière militaire pour autant que leur liberté ne soit pas entravée pour ce qui concerne les débats d'ordre politique.

Le système de censure sera toutefois progressivement renforcé au cours de la guerre. D'abord parce que certains journaux alléchés par les perspectives que représentait l'augmentation de leurs ventes (suite à la forte demande de nouvelles de la part du public) publièrent des informations et des photographies considérées comme pouvant être utiles à l'ennemi. En 1915, le gouvernement canadien adopte donc un décret qui organise de manière très précise la censure. Il vise à empêcher la diffusion d'informations sensibles en matière militaire et de nouvelles qui pourraient être utilisées par l'ennemi.

Le nouveau censeur en chef²² travaille en tenant compte, autant que possible, de l'avis des directeurs de journaux mais le nombre de matières soumises à la censure augmente tout au long du conflit. On assiste surtout à un important tournant en avril 1918 lorsque les vives protestations soulevées au Québec par la conscription conduisent le gouvernement fédéral à étendre la censure à toutes les opinions critiques sur l'effort de guerre canadien.

L'historiographie canadienne a surtout retenu de cette période le fonctionnement volontariste du système censorial et la collaboration enthousiaste des journalistes. Les recherches récentes de Myriam Levert ont toutefois permis de nuancer quelque peu ce tableau idyllique en montrant que la conscription puis, en 1918, la mise en place d'une censure « politique » tempérèrent fortement l'adhésion de la presse québécoise à ce système²³.

Finalement, rares furent les quotidiens qui eurent à subir une interdiction temporaire. Plusieurs fois inquiété par le Bureau de la censure

²² KESHEN J.A., « All the News That Was Fit To Print: Ernest J. Chambers and Information Control in Canada 1914-1919 », dans *Canadian Historical Review*, LXXIII, 3, 1992, pp. 315-343. Voir aussi ID., *Propaganda and Censorship during Canada's Great War*, Edmonton, University of Alberta Press, 1996.

²³ LEVERT M., « Le Québec sous le règne d'Anastasie : l'expérience censoriale durant la Première Guerre mondiale », dans *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 57, 3, hiver 2004, pp. 333-364. Cet article est tiré de son mémoire de maîtrise *La censure de la presse d'expression française du Québec durant la Première Guerre mondiale*, UQAM (Histoire), 2001.

Le Devoir ne fut jamais interdit, probablement parce qu'une telle décision aurait enflammé les esprits au Québec²⁴. Précisons que le journal montréalais fut attentif à ne pas enfreindre trop directement les lois censurales. C'est dans cette optique qu'il faut d'ailleurs replacer la décision prise par Henri Bourassa, le 18 avril 1918, au lendemain du renforcement de la censure, de ne plus collaborer activement à la rédaction du quotidien²⁵.

4. La Belgique dans « *Le Devoir* »

Le premier constat qui se dégage d'un regard d'ensemble sur les textes consacrés spécifiquement à la Belgique par *Le Devoir* entre 1914 et 1918, c'est leur régularité. Le sort de ce pays et de sa population est loin de laisser le quotidien indifférent. Tout au long de la guerre, il se passe rarement un mois sans qu'il n'offre à ses lecteurs un minimum de deux ou trois articles concernant spécifiquement la Belgique. Outre quelques grands textes de ses éditorialistes, rédigés parfois à l'occasion d'« événements belges » au Canada (fête nationale, visite d'une mission belge etc.), le journal publie des correspondances de Grande-Bretagne et de France (où se trouve son correspondant particulier pour la Belgique) et il reproduit de longs articles rédigés par des Belges pour des quotidiens européens (*La Croix*, *La Libre Parole*, *Le Gaulois*...). Il n'hésite pas non plus à publier in extenso quelques lettres officielles (dues notamment à la plume du Cardinal Mercier) qui ont été rendues publiques. Il diffuse enfin des informations sur les opérations militaires en territoire belge tout en ne cachant pas à ses lecteurs le caractère incomplet de celles-ci, du fait de la censure²⁶.

On ne peut manquer de relever aussi une coïncidence originale qui témoigne, à sa façon, d'un intérêt pour la Belgique bien antérieur au conflit : au moment de l'invasion allemande, le *Devoir* a entamé la publication d'une série d'articles de fond sur le syndicalisme chrétien en Belgique. Henri Bourassa y propose une analyse détaillée (et très enthousiaste) de ses structures qu'il a eu tout le loisir d'observer lors de son séjour européen

²⁴ CHAMBERS E.-J., « Rapport sur le service de la censure de la presse canadienne. Première Guerre mondiale », dans *Cahiers d'histoire politique*, 2, 1996, pp. 185-288 ; COUTARD J., *op. cit.*, pp. 71-82. Dès le début du conflit, *Le Devoir* avait pris la précaution d'informer ses lecteurs que les informations parvenant du théâtre des opérations étaient soumises à la censure : « Comment sont organisées les agences de nouvelles », *Le Devoir*, 13 août 1914.

²⁵ BOURASSA H., « Nouveau régime de la presse », *Le Devoir*, 18 avril 1918 ; LEVERT M., « Le Québec... », p. 354.

²⁶ « Un voile couvre les opérations belges », *Le Devoir*, 13 octobre 1914.

évoqué plus haut²⁷. L'entrée en guerre de la Belgique n'entrave pas la poursuite de la série mais lui donne un nouveau sens en offrant un regard original sur ce pays soudain plongé au cœur de l'actualité internationale.

À côté de ces articles détaillés, décrivant un aspect particulier de la Belgique d'avant-guerre, *Le Devoir* suit bien sûr avec la plus grande attention la progression des troupes allemandes. Comme de nombreux quotidiens étrangers, il ne manque jamais de souligner la résistance de la petite armée belge tout particulièrement à Liège où la « défense héroïque » du général Leman en fait un des premiers héros du conflit²⁸. Les observateurs québécois sont d'autant plus critiques face au viol de la neutralité belge qu'ils s'identifient aisément à ce petit État aux moyens de défense limités et qui résiste comme il peut à l'envahisseur.

L'enthousiasme du *Devoir* pour la cause belge ne l'empêche pas de conserver, tout au long du conflit, une certaine distance critique, bien éloignée des emportements de la presse populaire. Pour donner une seule illustration de cette différence d'approche, il suffit de comparer le ton du *Devoir* à celui de l'autre grand quotidien montréalais, *La Presse*, le 29 août 1914.

Ce jour là, *La Presse* choisit de consacrer toute sa première page à la Belgique. Sous le titre « La Belgique Héroïque », barrant la Une, ses lecteurs découvrent une série de petits dessins illustrant différents épisodes de l'histoire de Belgique : depuis Jules César qui « a appelé les Belges les plus courageux de tous les Gaulois », en passant par Charlemagne « le plus grand des héros dont s'enorgueillit la Belgique » (!) et les croisades où « les Belges furent les premiers à s'enrôler sous la bannière du Christ »²⁹. La résistance de l'armée dirigée par Albert I^{er} s'inscrit donc dans cette prestigieuse lignée.

²⁷ BOURASSA H., « Les syndicats chrétiens en Belgique », *Le Devoir*, 1, 8, 12, 14 et 15 août 1914. Le correspondant du *Devoir* en Belgique avait par ailleurs publié au début du mois de juillet deux articles analysant l'action sociale des catholiques belges : « Les débuts de l'action sociale catholique en Belgique » et « le rôle social de la Ligue démocratique belge », *Le Devoir*, 3 et 4 juillet 1914.

²⁸ Voir « Défense héroïque des Belges. La bataille de Liège », *Le Devoir*, 6 août 1914 ; « Les Allemands sont entrés à Liège. Défense héroïque des Belges », *Le Devoir*, 7 août 1914. Le grand quotidien montréalais *La Presse* n'hésitera pas à comparer la résistance du général Leman à celle de Léonidas au passage des Thermopyles (« Bienvenue à la vaillante Belgique », *La Presse*, 23 septembre 1914). Jean Stengers a montré que cette comparaison était très fréquente même si les historiens ont quelque peu démystifié la qualité de la défense de Liège (STENGERS J., « L'entrée en guerre », p. 25 n. 43 et pp. 23-25).

²⁹ *La Presse* consacra à nouveau la première page de ses éditions du 7 novembre 1914 (« Sur le théâtre de la guerre. Quelques-uns des lieux qui sont les plus fréquemment mentionnés au cours des sanglants combats qui se livrent en Belgique et dans le Nord de la France ») et du 19 octobre 1918 (« La Belgique sous les armes ») aux opérations militaires en Belgique.

Le même jour Henri Bourassa signe dans son journal un long éditorial intitulé « le partage des responsabilités. La leçon de la Belgique » au style fort différent. Il y présente d'abord le conflit comme un « châtiment nécessaire pour l'humanité roulée dans la fange du plaisir, de la luxure, de la matérialité abjecte (...) » ; c'est le percement de l'abcès dont le pus s'accumule depuis un demi-siècle ». Il tempère ensuite les jugements portés sur l'Allemagne : « tenir l'empereur Guillaume seul et personnellement responsable de la catastrophe paraîtra exagéré sinon injuste à tous ceux qui ont observé avec sang-froid et vigilance les prodromes de la tempête (...) » ; l'histoire établira peut-être que la responsabilité principale de la guerre actuelle réside plutôt à Petersbourg qu'à Berlin ». C'est seulement après avoir exprimé « ces réserves » qu'il rend hommage à « l'attitude irréprochable, digne de toute admiration, de la France et de l'Angleterre » puis se lance dans un vigoureux plaidoyer en faveur de la Belgique : « s'il est une nation vers qui l'hommage de l'humanité doit se porter plus vif et plus respectueux encore, c'est l'héroïque Belgique (...) ». Le prix que paie la Belgique pour le respect chevaleresque de ses engagements internationaux et le service incalculable qu'elle rend par là aux nations alliées sont beaucoup plus considérables, proportionnellement, que toutes les pertes d'hommes, de territoire et d'argent que la France, même vaincue, aurait à subir ». Ceci lui permet une habile transition vers... la situation canadienne ! Il termine en effet son article en soulignant que malgré leurs oppositions et leurs différences linguistiques et ethniques, les Flamands et les Wallons se sont immédiatement unis pour défendre leur patrie et d'ajouter : « Croit-on que les Flamands eussent donné au monde un tel exemple d'héroïsme et de désintéressement (...) si les Wallons longtemps maîtres du gouvernement, des lois et de l'administration avaient traité les Flamands (...) comme le gouvernement de l'Ontario traite aujourd'hui les Canadiens-français ? Puisse cette leçon ouvrir les yeux des anglicisateurs de notre pays qui parlent tant d'unité nationale et de dévouement à l'Empire, et qui travaillent plus efficacement que Guillaume II et ses Uhlans à la désintégration de l'Empire et au désaccord des races canadiennes ».

Ce dernier texte résume la ligne de conduite du *Devoir* pendant tout le conflit : soutien indéfectible mais raisonné aux puissances de l'Entente, grande admiration pour la Belgique et recherche des leçons à en tirer au Canada. Seules les réserves à l'égard de l'Allemagne se transformeront en critiques de plus en plus véhémentes, notamment dans les articles venant d'Europe et qui la rangent au ban des nations civilisées³⁰.

³⁰ Voir par exemple le récit d'un américain à Anvers qui note que « Les Allemands ont attaqué la ville endormie comme des hyènes qui sautent sur leur proie la nuit, tuant des femmes et des

5. Les grands thèmes

L'examen de l'ensemble des articles du *Devoir* relatifs à la Belgique entre 1914 et 1918, permet de dégager cinq grands thèmes. Le premier c'est bien sûr l'héroïsme de la population belge et la nécessité pour les Canadiens-français de lui apporter aide et assistance. Le deuxième est plus ponctuel mais il permet, l'espace de quelques jours, de focaliser l'attention de l'ensemble des journaux canadiens : il s'agit de la visite au Québec, fin août 1914, d'une importante délégation belge qui vient exposer aux Canadiens la situation du pays et, indirectement les inciter à soutenir l'effort de guerre. Un peu plus tardif et faisant l'objet de moins d'articles, le troisième thème n'en est pas moins très intéressant : le journal se fait petit à petit l'écho des protestations de certains milieux belges qui craignent les conséquences à moyen terme de la diffusion de l'image d'un pays entièrement dévasté par les opérations militaires. Enfin deux sujets retiennent très régulièrement l'attention des lecteurs du quotidien montréalais : la situation difficile du clergé et les parallélismes que l'on peut établir entre la résistance des Belges à l'occupant et celle des Canadiens-français aux menaces qui pèsent sur leur langue.

5.1. L'héroïsme de la « Belgique martyre »

L'héroïsme belge³¹ suscite l'admiration et un concert d'éloges vantant le courage, l'abnégation et la fermeté de l'armée, de la population, des souverains et bien sûr du clergé d'un pays présenté comme « l'orgueil de l'humanité »³². De même que l'ensemble de la presse canadienne et internationale, *Le Devoir* suit la progression des troupes allemandes sur le territoire belge et il ne manque jamais une occasion de mettre en évidence la bravoure et la qualité des troupes belges³³. Souvent implicite, le parallélisme

enfants sans défense » (« Les États-Unis protesteront-ils ? », *Le Devoir*, 27 août 1914) ou encore la traduction d'un long article publié dans *The Times* du 21 juillet 1916 et qui est particulièrement virulent à l'égard de la population allemande (« L'hommage du Colonel Repington à l'armée et à la population belges », *Le Devoir*, 2 septembre 1916).

³¹ Le qualificatif « héroïque » revient avec une impressionnante régularité dans les titres des articles consacrés à la Belgique.

³² « L'héroïsme de la Belgique », *Le Devoir*, 16 janvier 1915. *La Presse* est sur la même longueur d'ondes. Pour elle « L'héroïsme de ce petit peuple irréductible (...) a grandi l'humanité et a provoqué la vénération universelle » (« Secourons les Belges », *La Presse*, 28 septembre 1914).

³³ Les articles du *Devoir* sont assez nombreux sur la défense de Liège (6-10 août 1914), la bataille d'Anvers (8-12 octobre 1914), le début de la bataille de l'Yser (fin octobre 1914) puis tout au long de la guerre sur la défense de la dernière portion de territoire resté sous le contrôle de l'armée belge (« L'héroïsme des Belges », *Le Devoir*, 13 janvier 1916 ; « L'épopée de l'armée belge », *Le Devoir* 28 avril 1916 ; « Ce que font les Belges », *Le Devoir*, 29 mai 1917 ; « Choses de Belgique. L'effort militaire belge », *Le Devoir*, 18 août 1917 ; « Les Belges

entre la défense courageuse du territoire belge et celle de la langue française au Canada, annoncé dans l'éditorial du 29 août 1914, sera, comme nous le verrons, évoqué de temps à autre de manière plus explicite, facilitant l'identification de la cause belge à la lutte des Canadiens-français dans un univers anglophone, tout particulièrement en Ontario.

Le courant de sympathie à l'égard de la population belge est bien sûr accentué par les multiples témoignages relatifs aux atrocités et exécutions commises par les troupes allemandes³⁴, à la famine qui menace une grande partie de la population³⁵ et plus tard aux déportations de travailleurs vers l'Allemagne³⁶.

Les récits des atrocités allemandes renforcent l'image du peuple martyr qui pour avoir choisi de résister à l'Allemagne fait l'objet des pires exactions. *Le Devoir* revient régulièrement sur les massacres de civils, sur les terribles représailles visant ceux qui tentent de résister et sur les exactions dont sont victimes nombre de prêtres. Mais très tôt l'attention se porte sur une terrible conséquence de la guerre : l'arrêt des circuits d'approvisionnement traditionnels de la population qui rend la famine inéluctable. Ce thème est l'un des plus fréquemment traités, non seulement parce que la situation est inquiétante mais aussi parce que c'est une manière pour le journal d'apporter son soutien aux œuvres de secours à la Belgique. À Montréal, un comité de secours voit le jour, en septembre 1914, après la publication d'une lettre de Lambert Jadot à H. Prudhomme (Directeur général de la Société Canadienne d'entreprises Générales à Montréal et représentant de plusieurs banques belges au Canada) dans laquelle il décrit la situation tragique de la population et suggère d'ouvrir une souscription publique pour assurer sa subsistance³⁷.

héroïques », *Le Devoir*, 13 mars 1918 ; « la télégraphie sans fil dans l'armée belge », *Le Devoir*, 15 juin 1918). Au cours de l'été 1916, le journal répercutera aussi l'avance des troupes belges en Afrique orientale (*Le Devoir*, 6 et 15 juin, 13 juillet et 13 août 1916). Enfin, l'offensive finale sera suivie avec le plus grand intérêt (« Les Belges obtiennent des succès remarquables », *Le Devoir*, 1^{er} octobre 1918 ; « Les alliés s'emparent de Roulers en Belgique », *Le Devoir*, 15 octobre 1918 ; « Recul considérable de l'ennemi en Belgique », *Le Devoir*, 17 octobre 1918).

³⁴ TREMBLAY U., « La Belgique et l'Allemagne », *Le Devoir*, 15 décembre 1915.

³⁵ Voir sur ce point les appels du comité de secours évoqués plus loin.

³⁶ Les articles sur ce thème apparaissent à la fin de l'année 1916. « Déportation des Belges », *Le Devoir*, 9 novembre 1916 ; « Les Belges en esclavage », *Le Devoir*, 21 novembre 1916 ; « Les Belges rançonnés », *Le Devoir*, 21 novembre 1916 ; « le règne de l'esclavage », *Le Devoir*, 24 novembre 1916 ; « Sanglante révolte à Anvers », *Le Devoir*, 4 décembre 1916. Le thème est aussi utilisé dans un encart publicitaire du Fonds de secours belge sous le titre : « La déportation des hommes de Belgique laisse les femmes et les enfants dans un dénuement plus grand que jamais », *Le Devoir*, 12 décembre 1916 ; « La déportation des Belges », *Le Devoir*, 23 décembre 1916.

³⁷ « Une initiative du Consul belge », *Le Devoir*, 11 septembre 1914.

Placé sous les auspices du consulat de Belgique, le comité s'engage activement dans la collecte de fonds³⁸. C'est dans ce contexte que de nombreux articles insistent régulièrement sur la misère qui sévit en Belgique et se terminent par un appel à la générosité des lecteurs³⁹. D'autres tiennent les lecteurs informés des dons parvenus au comité de secours, en insistant notamment sur le nombre important de contributions modestes par lesquelles des Canadiens aux revenus limités veulent marquer leur solidarité avec la Belgique⁴⁰. Dès août 1916, la campagne de levée de fonds est renforcée par la publication régulière d'encarts publicitaires illustrés. On y représente des bateaux chargés de vivres à destination de la Belgique, une femme éplorée dans un cimetière ou une autre sur fond de maisons en feu qui rêve à un sac de farine canadien. Parfois, on y ajoute un portrait du roi Albert⁴¹. Ces encarts

³⁸ *Idem*.

³⁹ Les articles consacrés spécifiquement à ce thème sont surtout publiés en octobre et novembre 1914, pour reprendre en 1916. Fin octobre 1914, on annonce déjà « près de 7 millions de Belges sans pain » (« Entre Nieupoort et Dixmude », *Le Devoir*, 27 octobre 1914). Voir aussi « La misère en Belgique », *Le Devoir*, 3 novembre 1914 ; « La situation en Belgique », *Le Devoir*, 6 novembre 1914 ; « La situation à Anvers », *Le Devoir*, 25 novembre 1914 ; « la famine en Belgique », *Le Devoir*, 28 février 1916 ; « La Belgique qui a faim », *Le Devoir*, 2 septembre 1916 ; « La famine aux portes de la Belgique », *Le Devoir*, 6 octobre 1916. À partir de 1916, on voit par ailleurs apparaître des encarts illustrés (voir plus bas).

⁴⁰ Des articles sur les secours aux Belges sont très régulièrement publiés de septembre 1914 à mars 1915 (*Le Devoir*, 28 septembre 1914, 21 octobre 1914, 9 et 25 novembre 1914, 5 et 17 décembre 1914, 14 janvier 1915, 6 mars 1915). Ils s'espacent ensuite quelque peu jusqu'en décembre 1915 (15 et 24 décembre 1915). À partir de 1916, ces articles sont en grande partie remplacés par les grands encarts illustrés évoqués plus bas. Par ailleurs au début de l'année 1917, on s'interroge évidemment sur les conséquences de la rupture entre les États-Unis et l'Allemagne (« Les secours aux Belges », *Le Devoir*, 8 février 1917 ; « Les Belges n'auront pas à souffrir », *Le Devoir*, 13 février 1917 ; « une violation de promesse », *Le Devoir*, 6 mars 1917 ; « les secours aux Belges », *Le Devoir*, 9 mars 1917 ; « M.B. Whitlock est rappelé », *Le Devoir*, 26 mars 1917 ; « Navire de secours belge confisqué », *Le Devoir*, 4 mai 1917). Le comité de secours canadien dont H. Prudhomme semble avoir été la cheville ouvrière était présidé par le Consul général à Ottawa, M. Goor. Ses activités furent facilitées dans un premier temps par les compagnies de chemin de fer et de transport qui acceptèrent de convoier gratuitement les dons destinés au peuple belge. Il put aussi profiter, à Montréal, d'entrepôts gracieusement mis à sa disposition par six sociétés canadiennes. Voir PRUD'HOMME H., *Relief Work for the Victims of the War in Belgium. Report on donations received and shipments made to Belgium since the work was started up to February 5th. 1915. Œuvre de secours pour les Victimes de la Guerre en Belgique. Rapport relatif aux dons reçus et aux expéditions faites vers la Belgique depuis l'organisation de l'œuvre jusqu'au 5 février 1915*, Montréal, 1915 et DE JARDIN A., *Relief Work for the Victims of the War in Belgium. Report from September 1914 to 15th. June 1917*, Montréal, 1917. La fin de l'année 1915 verra par ailleurs le lancement du « livre du soldat belge », une œuvre destinée à protéger les prisonniers belges contre « l'oisiveté intellectuelle » (« Le Livre du soldat belge », *Le Devoir*, 11 décembre 1915).

⁴¹ Voir ces encarts illustrés dans *Le Devoir* des 12, 19, 26 août 1916, 4, 18 et 25 novembre 1916. Un grand encart, non illustré cette fois, est publié le 16 décembre 1916 sur le thème des conséquences de la déportation des hommes pour les femmes et les enfants.

rappellent en quelques formules chocs la détresse de la population et se terminent généralement par le terrible slogan : « 2.5 \$ nourrissent une famille belge pendant un mois »⁴². Tout au long du conflit ces appels à la générosité des Québécois en faveur de la Belgique seront une manière de les impliquer indirectement dans le conflit et de renforcer leurs liens avec ce pays.

5.2. La visite de la « mission belge »

L'idée d'envoyer une mission auprès du président des États-Unis avait vu le jour dans les milieux gouvernementaux belges, à la fin du mois d'août 1914 alors que la plus grande partie du territoire était déjà sous contrôle allemand. Cette délégation dirigée par le ministre de la Justice Henri Carton de Wiart⁴³ comprenait les ministres d'État Louis de Sadeleer, Paul Hymans et Émile Vandervelde (qui assuraient ainsi la représentation des trois grands partis traditionnels) et le Comte de Lichtervelde en qualité de secrétaire. Cette mission, reflet d'une remarquable prescience de l'évolution du conflit, avait pour objectif d'exposer au président des États-Unis la situation de la Belgique et d'éveiller la sympathie de la population américaine sur les problèmes du peuple belge⁴⁴. Dans le cadre de sa tournée américaine, la mission décide de faire un détour par Montréal. Il est intéressant de noter que le Québec ne faisait pas partie de son programme initial. Cette courte halte (24-25 septembre 1914) semble avoir été le fruit des recommandations de l'ambassadeur Spring-Rice afin de stimuler la participation des Canadiens-français à l'effort de guerre⁴⁵.

Le Devoir consacra deux grands articles au séjour canadien de la mission belge faisant largement écho à ses activités, aux propos tenus lors des exposés publics de ses membres et à la nécessité de répondre à leur appel en

⁴² L'idée apparaît dans un appel du comité paru dans *Le Devoir* du 24 décembre 1915 (« Pour secourir les pauvres belges ») où l'on indique qu'« un sac de farine, coûtant seulement \$ 2.50 suffit pour tenir en vie deux Belges pendant un mois ». Le slogan est ensuite appliqué à « une famille belge ».

⁴³ Notons qu'en 1916, se souvenant sans doute de cette visite, *Le Devoir* reproduira une interview de la femme du ministre de la Justice racontant comment elle fut traitée suite à sa condamnation par les juges allemands (« Madame Carton de Wiart », *Le Devoir*, 12 février 1916).

⁴⁴ Sur l'activité de cette mission aux États-Unis voir TASSIER S., *La Belgique et l'entrée en guerre des États-Unis (1914-1917)*, Bruxelles, 1951, pp. 40-57.

⁴⁵ Suzanne Tassier note que Carton de Wiart et de Lichtervelde lui ont confirmé que cette visite avait été réalisée dans cette perspective, à la demande de l'ambassadeur Spring-Rice. TASSIER S., *op. cit.*, p. 51, note 11.

faveur de la population belge⁴⁶. Une (intéressante) fausse note vient toutefois se glisser dans le concert de louanges. La délégation ne semble pas avoir bien compris le contexte québéco-canadien car, dès son départ, une polémique s'engage : dans leurs exposés, les représentants officiels de la Belgique n'ont quasiment pas soufflé mot de la France, alors que leurs auditeurs s'attendaient à un hommage soutenu. Plus grave, Emile Vandervelde aurait énuméré « avec complaisance » les humiliations que dans le passé l'Angleterre fit subir à la France tandis que Paul Hymans aurait répondu à un Québécois qui regrettait cette attitude « afranaïse » : « C'est parce que nous sommes ici en *pays britannique, dans une colonie anglaise* ». Il n'en fallait pas davantage pour choquer une partie de l'opinion nationaliste québécoise. L'attitude des représentants belges sera considérée comme un véritable manque de tact, Henri Bourassa craignant même qu'elle n'entrave le mouvement en faveur de la Belgique⁴⁷. Du point de vue du journal, l'incident est suffisamment grave pour que son directeur revienne sur ce point, quelques trois semaines plus tard, dans le cadre d'une importante conférence (2.500 auditeurs selon *Le Devoir*) consacrée à l'histoire de Belgique et résumée dans un grand article (5 colonnes). S'interrogeant sur l'évolution des relations franco-belges, Henri Bourassa calcule que, depuis Louis le Débonnaire, les territoires qui forment la Belgique ont été envahis 117 fois par les armées françaises ce qui permettrait, selon lui, de mieux comprendre la méfiance des Belges à l'égard de la France⁴⁸.

5.3. Un pays dévasté ?

La visite de cette délégation et les nombreux articles consacrés à la Belgique contribuent à imposer peu à peu l'image d'un pays entièrement détruit, plongé dans une profonde misère et qui ne peut plus faire autre chose que solliciter l'aumône. Dans ce domaine, les exagérations sont d'ailleurs légion pour attirer les dons. En novembre 1914, *La Presse* moins prudente que *Le Devoir* publie ainsi, sous le titre « la Belgique dévastée », un article parlant déjà de six millions de Belges sans foyer⁴⁹ !

Si au début du conflit de telles exagérations permettront de susciter la sympathie du public pour la cause belge, cette image n'aura pas que des

⁴⁶ *Le Devoir*, 24-25 septembre 1914. L'impact du passage de la délégation belge sera prolongé par une petite publication : LEMONT A., *La mission belge au Canada. Récit détaillé de la visite et texte sténodactylographié des discours des représentants belges à Montréal*, Montréal, 1914.

⁴⁷ BOURASSA H., « Aide à la Belgique », *Le Devoir*, 28 septembre 1914.

⁴⁸ « La Belgique, ses peuples et ses langues », *Le Devoir*, 23 octobre 1914.

⁴⁹ *La Presse*, 2 novembre 1914.

aspects positifs. Comme l'ont bien montré les recherches de Michaël Amara, les autorités belges ne tarderont pas à s'en rendre compte et déploieront des trésors d'imagination pour tenter, sans grand succès, de corriger le tir⁵⁰. Au Québec, cette volonté se perçoit dès septembre 1916, lorsqu'un clerc revenu de Belgique et interrogé par le journal, note que « Les Belges ne sont pas larmoyants ». Il ajoute que le cardinal Mercier lui-même se dit irrité par toutes les lettres et témoignages qui se terminent par « pauvre Belgique ». Pour lui cette formule apitoyée ne correspond pas à la réalité, il préférerait largement « Grande Belgique ! Admirable Belgique, si courageuse dans l'adversité ! »⁵¹.

Face à la situation difficile que connaissent les Belges, d'aucuns s'interrogent sur l'intérêt qu'il y aurait à ouvrir largement les portes aux immigrants et aux capitaux de ce pays. Ces propos visent à répondre à une situation d'urgence à un moment où les exilés aux Pays-Bas, en Angleterre et en France sont déjà nombreux⁵². Mais ils ont aussi en vue le long terme, en suggérant qu'à la fin de la guerre, une partie de la population européenne et belge en particulier, dépourvue de tout, puisse se montrer très intéressée par un établissement au Canada⁵³. La médaille a cependant son revers : dès 1917 d'aucuns s'inquiètent de la probable arrivée soudaine et massive d'immigrants sans ressources et prônent une sévère sélection à l'entrée⁵⁴.

⁵⁰ AMARA M., « La propagande belge et l'image... ».

⁵¹ « La Belgique patiente. Entrevue avec le R.P. Coutu », *Le Devoir*, 20 septembre 1916.

⁵² Voir les recherches en cours de Michaël Amara dans le cadre de sa thèse de doctorat (présentées dans GUBIN E., « La Grande Guerre dans tous ses états. Aperçu de la recherche historique à l'Université Libre de Bruxelles », dans TALLIER P.-A. et BOIJEN R. (éds.), *La Belgique et la Première Guerre mondiale. État des sources – État de la recherche*, Bruxelles, AGR, 2002, pp. 313-315).

⁵³ L'idée d'encourager l'installation de Belges au Canada avait déjà été suggérée par Lambert Jadot dans la lettre évoquée plus haut et publiée par *Le Devoir* du 11 septembre 1914. Sur les projets d'immigration : PELLETIER G., « La guerre. Au Canada », *Le Devoir*, 1^{er} octobre 1914 ; Jean DUMONT « le projet d'immigration belge », *Le Devoir*, 2 octobre 1914 ; « Lettre du Québec », *Le Devoir*, 29 janvier 1915 ; « Belges à Niagara », *Le Devoir*, 4 mai 1915 ; J.D., « Les Belges aux États-Unis », *Le Devoir*, 18 août 1915. Le thème est aussi évoqué dans *La Presse* (« Bienvenue à la vaillante Belgique », *La Presse*, 23 septembre 1914). Sur l'encouragement d'investissements belges au Canada : « une industrie belge », *Le Devoir*, 30 octobre 1914 ; « La Belgique commerciale et financière », *Le Devoir*, 17 décembre 1914. Pour une bonne synthèse des investissements belges au Canada voir KURGAN-VAN HENRENTYK G. et LAUREYSSSENS J., *Un siècle d'investissements belges au Canada*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1986.

⁵⁴ HEROUX O., « L'immigration. Un cri d'alarme », *Le Devoir*, 4 janvier 1917 ; ID., « A propos d'immigration. La revanche du bon sens – Propos d'après-guerre », *Le Devoir*, 18 juillet 1918. Il convient toutefois de préciser que ce « cri d'alarme » ne vise pas spécifiquement les Belges. L'immigration belge vers le Canada reprendra en effet au lendemain de la guerre mais sans confirmer les craintes exprimées par certains. Voir JAUMAIN S. (éd.), *op. cit.*

5.4. L'Église dans la tourmente

À côté de sa sympathie affichée pour le sort de la population belge, *Le Devoir* se montre particulièrement inquiet quant à la situation du clergé, symbolisé par la figure omniprésente du Cardinal Mercier. Le quotidien montréalais suit avec la plus grande attention les prises de position du prélat et ses relations difficiles avec les autorités allemandes⁵⁵. Au début de l'année 1916, son voyage à Rome fait l'objet d'une série d'articles tout comme les écueils mis à son retour⁵⁶. Plus tard, le quotidien publiera in-extenso deux longues lettres de protestation du Cardinal (contre les déportations de travailleurs belges puis contre l'inventaire des cloches et des orgues des églises)⁵⁷. La régularité, le nombre, l'importance et la chaleur des articles consacrés au primat de Belgique en font, avec le roi Albert, la personnalité belge la plus en vue au cours de ce conflit et, sans conteste, le meilleur symbole de la résistance civile à l'occupant.

En marge de la couverture médiatique réservée au prélat belge, le cléricisme du journal montréalais le conduit à relever régulièrement les souffrances endurées par les religieux belges⁵⁸. Ces articles permettent d'illustrer du même coup l'inhumanité attribuée à la puissance occupante, avec quelques exemples percutants comme cet extrait d'un récit publié par *Le Devoir*, le 8 janvier 1915, (à partir d'une dépêche du bureau officiel de Londres) et qui évoque "Le curé de Spontin (...) pendu par les pieds, puis par les mains, enfin percé à coups de baïonnettes"⁵⁹. Une présentation qui doit réveiller, chez les Québécois, les souvenirs du martyr des premiers missionnaires envoyés auprès des populations amérindiennes et qui, surtout, renforce l'idée d'une armée allemande dont les comportements sont très éloignés de ceux que l'on pourrait attendre d'un peuple "civilisé". Citons dans le même sens, et parmi de très nombreux exemples, celui de ce vieux

⁵⁵ « La captivité du Cardinal Mercier », « Le P. Bernard Vaughan et le cardinal Mercier », « Le pape demande des explications », « Une protestation du Cardinal Mercier », *Le Devoir*, 9, 10, 13 et 20 janvier 1915; « Protestation du Cardinal Mercier », *Le Devoir*, 21 mars 1916; « Le cardinal Mercier n'ira pas », *Le Devoir*, 21 novembre 1916; « Les souffrances de la Belgique » (extrait d'une lettre privée du cardinal Mercier), *Le Devoir*, 11 janvier 1917.

⁵⁶ *Le Devoir*, 7 janvier, 10, 21 et 25 février, 4 mars 1916.

⁵⁷ « La conduite des Allemands en Belgique. Texte de la vigoureuse protestation du Cardinal Mercier, Archevêque de Malines, au nom de l'épiscopat belge » *Le Devoir*, 27 janvier 1917; « Les cloches belges. La protestation du cardinal Mercier », *Le Devoir*, 25 mai 1918. En août 1918, le quotidien reproduira encore une allocution prononcée par le cardinal à l'occasion de la fête nationale belge de 1916 (« La fête nationale en Belgique envahie », *Le Devoir*, 21 août 1918).

⁵⁸ « Les prêtres belges tués par les Allemands », *Le Devoir*, 7 avril 1915; « Le martyr de la Belgique », *Le Devoir*, 9 août 1915.

⁵⁹ « Le martyr du clergé belge », *Le Devoir*, 8 janvier 1915. Voir dans le même sens le récit de l'industriel Hubert Biermans au retour d'un voyage en Belgique. « Ils fusillent les prêtres et égorgent femmes et enfants », *La Presse*, 26 septembre 1914.

sacristain de Sainte-Gudule, emprisonné « pour avoir fait remarquer à un officier allemand qu'il n'est pas respectueux d'introduire des chiens dans l'église »⁶⁰.

Dans la même optique, le journal s'indigne bien sûr de l'incendie de la bibliothèque de l'Université de Louvain⁶¹. Cet événement marque douloureusement le clergé québécois qui connaît le rôle intellectuel de cette institution dans la chrétienté européenne voire mondiale. « Nombre de Canadiens, écrit Omer Héroux, anciens élèves de la grande université catholique auront comme le cardinal Mercier senti couler leurs larmes à la nouvelle que les trésors d'art, de science et de littérature qu'abritait Louvain sont disparus dans l'incendie volontairement allumé par un peuple qui se prétend le principal représentant de la haute culture »⁶². Quelques mois plus tard, ce sera la destruction des trésors architecturaux d'Ypres, présentée comme totalement gratuite, qui viendra renforcer cette image d'une armée sans le moindre scrupule⁶³. Tout au long du conflit, ces destructions seront régulièrement rappelées comme l'une des plus flagrantes illustrations du mépris allemand pour la culture belge et catholique en particulier. Dans une conférence sur le « martyr de Louvain » prononcée en mars 1916 Mgr Lenfant se demandera d'ailleurs « s'il n'y avait pas là (...) un acte préparé par un fils de Luther qui avait lui-même poussé un cri de haine contre cette université et cette église de Louvain »⁶⁴.

Dans ce contexte bien particulier, il est aisé de comprendre le véritable triomphe réservé au père Rutten lors de sa visite en juin 1915. Ses conférences largement annoncées par *Le Devoir* rencontrèrent un important succès. Il est vrai que le père dominicain apparaissait tout à la fois comme le porte-parole de la population belge soumise aux lois de l'envahisseur, comme le messenger personnel du Cardinal Mercier et, bien entendu, comme le principal promoteur de l'Action sociale catholique belge dont les Québécois espéraient retirer nombre d'enseignements. *Le Devoir* suivra attentivement

⁶⁰ TREMBLAY U., « Le martyre de la Belgique », *Le Devoir*, 27 novembre 1915.

⁶¹ « Destruction de Louvain », *Le Devoir*, 29 août 1914.

⁶² HEROUX O., « Autour de la guerre. Louvain », *Le Devoir*, 31 août 1914.

⁶³ « La ville d'Ypres est en ruine », *Le Devoir*, 10 novembre 1914 ; « La Belgique pressurée », *Le Devoir*, 1^{er} décembre 1914 ; « L'agonie d'un peuple de héros » *Le Devoir*, 16 janvier 1915 ; « L'origine d'Ypres », *Le Devoir*, 3 mars 1915.

⁶⁴ *Le Devoir* du 31 mars 1916 reproduit de larges extraits de cette conférence. La sympathie à l'égard de Louvain débouchera sur la création à Montréal d'un comité belge pour la restauration de l'Université de Louvain (« L'Université de Louvain », *Le Devoir*, 1^{er} octobre 1914).

l'ensemble de ses conférences à travers la province et leur donnera un important retentissement⁶⁵.

La présentation du « martyr de la Belgique », des souffrances de son clergé et de l'inhumanité des troupes d'occupation accréditent l'idée que les catholiques n'ont d'autre choix que d'épouser entièrement la cause belge. Dans cette perspective, l'extrême réserve du Vatican détonne. Le malaise du journal est évident comme l'illustre le nombre d'articles qui s'efforcent de justifier l'attitude du souverain pontife dont la marge de manœuvre serait réduite par la présence de catholiques dans les deux camps. *Le Devoir* tente d'accréditer l'idée que le pape a été aussi loin qu'il le pouvait dans la défense de la chrétienté belge⁶⁶. Un long texte consacré en janvier 1917 à l'attitude des catholiques espagnols à l'égard de la Belgique va dans le même sens. Ses auteurs répondent aux critiques dont ils font l'objet en tentant de démontrer que si le statut de neutralité de leur pays limite leur liberté d'action, la solidarité catholique les rend néanmoins très sensibles à la situation de la Belgique. Ils affirment calquer leur attitude dans ce dossier sur celle du pape. La publication de ces articles résonne comme une intéressante tentative de réponse à ce qui apparaît comme une ambiguïté au sein de la catholicité européenne⁶⁷.

⁶⁵ « Un appel de Belgique », *Le Devoir*, 29 mai 1915 ; « Le R.P. Rutten », 8 et 10 juin 1915 ; ARCHAMBAULT J.-P., « Un apôtre moderne. Le R.P. Rutten », *Le Devoir*, 11 juin 1915 ; HEROUX O. « Un homme, un pays », *Le Devoir*, 14 juin 1915 ; « L'héroïsme de la Belgique », *Le Devoir*, 15 juin 1915. L'intérêt porté à ses propos fut tel que l'abbé Gouin prit l'initiative de les résumer dans une petite publication qui fut largement diffusée : *L'expérience belge ou leçons pratiques d'Action sociale catholique d'après les causeries à Montréal du R.P. Rutten, O.P.*, Montréal, 1915. Cette publication sera annoncée en première page du *Devoir* (HEROUX O., « L'expérience belge », *Le Devoir*, 19 novembre 1915). Un autre exposé du Père Rutten portant plus spécifiquement sur la guerre sera également publié : RUTTEN C.G. *L'attitude de la Belgique. Conférence faite au Monument national de Montréal, le 14 juin 1915*, Montréal, 1915 (extrait de la *Revue canadienne*).

⁶⁶ Voir les articles sur le Pape et la Belgique dans *Le Devoir* des 3 avril, 13 juillet, 4 et 18 août, 3 novembre 1915, 4 avril 1916, 24 janvier 1918. La question était suffisamment importante pour qu'Henri Bourassa publie en 1918 un ouvrage intitulé *le Pape arbitre de la Paix*. Le quotidien en présente quelques pages dans son édition du 26 janvier 1918. Le journal reproduira encore in extenso une conférence sur ce thème faite au Havre par un prêtre belge (« Le pape, la Belgique et la guerre », *Le Devoir*, 6 juillet 1918).

⁶⁷ « Les catholiques espagnols et la Belgique. Une adresse remarquable », *Le Devoir*, 5 janvier 1917. Le texte est une traduction officielle d'une déclaration publiée par « un groupe considérable de catholiques espagnols ».

5.5. Toutes similitudes avec des faits connus...

Outre son intérêt marqué pour le clergé belge, *Le Devoir* évoque bien entendu très régulièrement le roi Albert I^{er} auquel il associe souvent la reine Elisabeth⁶⁸. Tout comme dans le reste de la presse internationale, les éloges sont innombrables. Si le cardinal Mercier est le symbole de la résistance civile, le souverain personnifie celle de l'État tout entier et plus particulièrement de l'armée. Bien que les informations en provenance du front soient irrégulières et censurées, de nombreux articles mettent en exergue le courage du monarque⁶⁹. Le journal retrace la vie du couple royal et n'hésite pas à affirmer que « le roi, la reine de Belgique appartiennent déjà au monde de la légende »⁷⁰.

Aux yeux des Québécois, le roi Albert est la figure d'une unité belge mainte fois louée dans des articles qui insistent tous sur la grande cohésion de la population belge. Face à l'adversité, elle aurait rangé ses oppositions linguistiques pour présenter, derrière le souverain, un front commun et très soudé face à l'envahisseur⁷¹. *Le Devoir* ne peut bien entendu qu'effectuer un certain nombre de rapprochements avec une situation canadienne très éloignée de cette unité. Il laisse entendre que si la Belgique a pu rassembler ses forces, elle le doit en grande partie à la manière très correcte dont les francophones ont traité les Flamands. Sur ce point le journal souligne les différences qu'il croit déceler avec le sort réservé aux francophones du Canada. Dans une conférence résumée en octobre 1914 par *Le Devoir*, Henri Bourassa argue qu'en Belgique, « il ne fut jamais question de faire de l'une des deux races la conquise ou la servante de l'autre (...). Dès que la réaction flamingante s'affirma (...) elle trouva chez les Wallons des hommes intelligents qui firent

⁶⁸ Sur la construction du « mythe » du roi Albert voir VAN YPERSELE L., *Le roi Albert, Histoire d'un mythe*, Ottignies-Louvain-la-Neuve, Quorum, 1995. Sur Albert : NOTHOMB P., « Une figure de Roi. Albert de Belgique », *Le Devoir*, 5 août 1915 ; « La fête d'Albert I^{er} », *Le Devoir*, 25 novembre 1915. Sur Elisabeth : « Les reines allemandes », *Le Devoir*, 7 avril 1915 ; « Elisabeth de Belgique », *Le Devoir*, 18 et 25 novembre 1915 ; « Médaille à la reine des Belges », *Le Devoir*, 24 juillet 1917.

⁶⁹ « Le roi Albert échappe à la mort. Une bombe frappe l'auto du souverain des Belges », *Le Devoir*, 2 septembre 1914 ; « La guerre n'est pas un accident », *Le Devoir*, 16 septembre 1914.

⁷⁰ HEROUX O., « La leçon de la Belgique ». Cette image très positive contribuera à l'immense popularité du souverain belge sur le continent américain qui se traduira par la chaleur de l'accueil qui lui sera réservé lors de sa visite au lendemain de la guerre. Cette visite a été analysée dans ROBAEYS P., *De triomftocht van de koning-ridder door America. Het Staatsbezoek van koning Albert I aan de Verenigde Staten (1919)*, mémoire de licence en Histoire, KUL, 1993.

⁷¹ F.H., « Lettre de Belgique », 3 février 1915.

droit, bien que lentement, aux demandes des Flamands »⁷². Si de telles affirmations montrent que, sur ce point tout au moins, la visite en Belgique du Directeur du *Devoir* ne lui a pas permis d'acquérir une compréhension très fine de la situation linguistique, l'objectif est bien sûr ailleurs. Ce discours très optimiste a d'abord une portée politique interne. L'exemple belge sert à démontrer qu'un minimum de respect réciproque permet de dépasser les différends linguistiques... un respect qui selon *Le Devoir* n'existe pas au Canada⁷³.

Parfois, l'utilisation de l'émotion suscitée par le martyr de la population belge va plus loin encore. Ainsi le 19 janvier 1915, *Le Devoir* n'hésite pas à titrer « La famine menace les « Belges » de chez nous »... pour décrire la lutte désespérée des francophones de l'Ontario⁷⁴. Six mois plus tard, une lettre explique qu'en Belgique, un commandant allemand a offert une escorte pour accompagner le Saint-Sacrement. L'auteur ajoute qu'un Canadien lui a confié qu'un an plus tôt un commandant Canadien-français avait eu des ennuis avec le ministre de la milice parce que des miliciens avaient accompagné l'ostensoir. Faussement naïf, il dit mettre ces propos en doute « car comment croire qu'un ministre canadien puisse faire montre de plus de fanatisme envers des compatriotes, qu'un commandant allemand envers des ennemis ? »⁷⁵. Mise en rapport avec les descriptions peu flatteuses de l'attitude des Allemands évoquées plus haut, une telle interrogation est bien sûr lourde de critiques à l'égard des Canadiens-anglais.

Notons enfin que l'avenir de la Belgique n'est guère évoqué. Plusieurs articles s'interrogent sur l'organisation intérieure du pays au lendemain du conflit⁷⁶. D'autres tracent d'intéressantes perspectives. Le correspondant du *Devoir* note ainsi, dès 1915, que « tout prépare (...) ce pays traditionnel des échanges à devenir le trait d'union » entre la France et l'Angleterre. Il ajoute déjà que d'aucuns se préparent à exiger des compensations territoriales telles que l'annexion des provinces rhénanes. La

⁷² « La Belgique, ses peuples et ses langues », *Le Devoir*, 23 octobre 1914.

⁷³ HEROUX O., « La leçon de la Belgique », *Le Devoir*, 21 juillet 1916 ; F.H., « Lettre de Belgique. Le lendemain de la guerre », *Le Devoir*, 3 février 1915.

⁷⁴ La sympathie à l'égard de la Belgique sera parfois aussi utilisée dans un autre registre. Le 23 avril 1918, Omer Héroux signe ainsi en première page du *Devoir* un éditorial intitulé « L'invisible tragédie » et consacré à « l'assistance maternelle ». Il regrette qu'une telle œuvre reçoive trop peu d'aide par rapport aux œuvres de guerre étrangères et de préciser : « il faut faire voir que la vie d'un petit Canadien ou d'une mère du faubourg Québec est aussi précieuse que celles des martyres de la Serbie ou de la Belgique ».

⁷⁵ « Lettre de Belgique », *Le Devoir*, 22 juin 1915.

⁷⁶ F.H., « Lettre de Belgique. Le lendemain de la guerre », *Le Devoir*, 3 février 1915 ; JANNE A., « La restauration économique de la Belgique », *Le Devoir*, 11 mai 1918 (article repris de *La Libre Parole*).

Belgique d'après guerre devrait s'étendre jusqu'à la rive gauche du Rhin, quitte à expulser les Allemands des provinces annexées⁷⁷ ! Henri Bourassa, se révèle pour sa part assez perspicace lorsqu'il suggère déjà « une adaptation des fonctions administratives et judiciaires conforme à la situation des deux peuples et des deux langues : en un mot, il faudra avoir une sorte de fédération belge »⁷⁸ !

Conclusions

Cette petite contribution, basée sur l'analyse d'un organe d'opinion à la diffusion restreinte mais qui exerça une influence considérable sur les classes dirigeantes du Québec au tournant du siècle, permet de mesurer à quel point, le premier conflit mondial fut un moment privilégié pour la diffusion d'informations nombreuses et diverses mais toujours très positives sur la Belgique. La guerre permet aux lecteurs du *Devoir* de découvrir de multiples facettes de ce petit pays, de parfaire leurs connaissances sur son histoire, sa géographie et ses structures. À la fin du conflit, et pendant de longues décennies encore, des noms comme « Louvain », « Ypres » mais aussi « le roi Albert » ou le « cardinal Mercier » seront familiers aux oreilles de nombreux Québécois.

En suivant attentivement le discours du *Devoir*, on comprend mieux comment s'est construite l'image de la Belgique de l'Entre-deux-guerres. Tout au long du conflit, on peut parler d'un véritable cortège d'éloges adressées à la population belge, à son armée, à son souverain et à son Église. Ce discours n'est pas propre au Québec ; il se retrouve dans une grande partie de la presse internationale, sauf peut-être en ce qui concerne la mise en valeur de l'Église. Toutefois, ce qui fait l'originalité de la présentation du conflit aux Canadiens-français c'est que chez eux, il prend une résonance toute particulière : l'identification à ce petit pays qui résiste courageusement face à une immense puissance est immédiate. Elle rappelle aux Québécois leurs propres combats en Amérique du Nord et est bien illustrée par un discours du ministre des Postes L.P. Pelletier qui, en août 1914, évoque « Ces petits Belges qui, sur la terre d'Europe, sont devenus les émules de Dollard des Ormeaux »⁷⁹, en référence à la résistance courageuse, en mai 1660, de ce jeune héros français face à des centaines d'Iroquois.

⁷⁷ « Lettre de Belgique », *Le Devoir*, 14 août 1915.

⁷⁸ « La Belgique, ses peuples et ses langues », *Le Devoir*, 23 octobre 1914.

⁷⁹ Discours prononcé lors d'une cérémonie organisée à Beauport, *La Presse*, 15 août 1914.

On est par ailleurs frappé par la mise en exergue systématique de l'unité du peuple belge qui, dans l'adversité, aurait réussi à dépasser ses conflits linguistiques. Cette insistance n'est pas non plus le fruit du hasard. *Le Devoir* cherche lui aussi à instrumentaliser, à sa manière, la situation belge au profit de la défense du fait francophone au Canada. Toutes les aspérités qui ne servent pas le raisonnement sont gommées pour offrir l'image d'une Belgique idéale, capable d'inspirer le Canada. À cet égard un certain nombre de silences sont révélateurs. Dans ses rétrospectives historiques *Le Devoir*, pourtant très disert sur le mouvement flamingant, se garde bien de s'étendre sur les rudes conflits philosophiques qui ont marqué la Belgique du XIX^e siècle. De la même manière, s'il souligne à maintes reprises le ralliement des flamingants à la défense du pays, il ne dit pratiquement rien de celui des socialistes. Cette discrétion permet de construire une Belgique modèle qui peut ensuite être mise au service de la cause. Le quotidien nationaliste peut ainsi suggérer aux anglophones de s'inspirer, dans leurs relations avec les Canadiens-français, du comportement qu'auraient adopté les Wallons à l'égard des Flamands et de tirer un certain nombre de « leçons » de l'expérience belge.

La situation très spécifique du Québec et ses liens avec la Belgique font que le regard du *Devoir* ne peut être assimilé à celui de l'ensemble de la presse internationale. Le journal est beaucoup plus attentif au sort de la Belgique et il examine l'évolution de la guerre en ayant toujours un œil rivé sur la réalité canadienne. C'est précisément ce qui fait le grand intérêt de son analyse.

Soulignons en terminant que cette brève étude n'aborde qu'un des aspects des représentations collectives de la Belgique au Québec pendant la Première Guerre mondiale. De nombreux autres éléments ont participé à la construction de l'image québécoise du petit pays européen. Une étude plus complète devrait bien sûr prendre en compte les lettres, récits, romans et autres œuvres rapportées par les Québécois qui se sont battus en Europe mais aussi tout simplement leurs souvenirs oraux qui seront transmis pendant plusieurs générations.

The plight of Belgium and the British soldier

Paul HODGES

“One has only to think what these Huns did to the Belgians and I say that when you catch one kill him slowly but make sure you are doing away with him”. Soldier’s diary entry – 1st May 1915.

The invasion of Belgium by German troops was immediately and popularly portrayed as the primary reason for Britain entering the war. The subtle kaleidoscope of reasons, diplomatic, political and cultural, for the start of the World War and for Britain’s entry, studied so often since, were obscure (and, it could be argued, obscured) for most British people. Belgium was the focus of attention of a mighty propaganda push. The act of invasion itself was strongly portrayed as criminal and atrocious in Britain. This impression was reinforced by numerous and graphic reports of individual acts of atrocity, cruelty and crime committed by the invading German forces. Until its invasion this small, neutral country, had been paid little regard by the European or British public. Indeed, the little publicity Belgium had received in the preceding decade was mainly negative concerning its own cruel behaviour in its colonial ventures in the Congo. Indeed, Horne and Kramer attribute the roots of the severed hands stories, possibly the most rife of all atrocity myths springing from the German invasion, to the charges made against the Belgian Congo Company between 1903 and 1908¹. The widespread ignorance or negative attitude in Britain towards Belgium swiftly changed upon its invasion. A mass of articles, comment and books were quickly published, covering Belgium’s short but noble history, its peoples’ courageous national character and so on. As well as a general portrayal of national bravery, specific personality cults grew up, particularly around the Belgian king, Albert and the defiant Cardinal Mercier. Even the titles of some of these books are evocative of the general stance at the time, for example, *Belgium’s Agony*, *The Unconquerable Soul*, *Brave Belgians*, and *Heart of Europe*².

¹ HORNE J. and KRAMER A., *German atrocities 1914. A History of Denial*, New Haven – London, Yale University Press, 2001, pp. 223-224.

² VERHAREN E., *Belgium’s Agony*, London, Constable, 1915; DE GERLACHE DE GOMERY A., *The unconquerable soul: Belgium in wartime*, London, Hodder & Stoughton,

Enser's subject bibliography of the war lists 59 books published in the US or Britain between 1914 and 1918 directly concerned with the invasion or occupation of Belgium. This bibliography is not fully comprehensive and does not include pamphlets³. One study calculates that the British government's propaganda operation at Wellington House had produced a total of 2,500,000 items, in 17 languages, by June 1915⁴. A fair proportion, if not the majority, of these concentrated on reports of German soldiers committing atrocities against the Belgian population. Presses in Britain, France and world-wide produced compendiums of atrocity reports ranging from mawkish reports of refugee hardship to sensationalist tales that seemingly take grisly delight in piling on the gore, woe and agony. Titles such as *The German Fury in Belgium*, *The Barbarians in Belgium* and *The German Terror in Belgium* indicate the tone⁵. The publishers of such tomes displayed both patriotism and commercial shrewdness, but were also following in the clearly marked footsteps of official government publications. The official reports produced by Allied governments from 1914-1915 were no less reliant for their main argument and appeal on gruesome atrocity stories. The inclusion of sensational accounts of cruelty is clearly flagged in the flagship British report, from the committee chaired by the Right Hon. Viscount Bryce. Bryce was a noted historian and diplomat, who had been an excellent Ambassador to Washington. In his report's introduction, his authors declare, "we have inserted among the depositions printed in the Appendix several cases which we might otherwise have deemed scarcely credible"⁶. The Bryce Report does not disappoint in this respect, including in its main text many of the most extreme examples of atrocity stories current, including, "At Haecht several children had been murdered, one of two or three years old was found nailed to the door of a farmhouse by its hands and feet, a crime which seems almost incredible, but the evidence for which we feel bound to accept"⁷. It also frequently presented its material in a manner clearly aimed at promoting pathos in the extreme. In its main section on Hofstade it lists: "In a cafe a

1918; BUFFIN C. (ed), *Brave Belgians*, New York, Putnam, 1918; CRAM R. A., *Heart of Europe*, New York, Scribner, 1915.

³ ENSER A. R. S., *A Subject Bibliography of the First World War: Books in English 1914-1987*, Aldershot, Gower, 1990, pp. 24-27.

⁴ TAYLOR P. M. *British Propaganda in the Twentieth Century*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1999, pp. 38.

⁵ MOKVELD L., *The German fury in Belgium*, London, Hodder & Stoughton, 1917; NOTHOMB P., *The barbarians in Belgium*, London, Jarrolds, 1915; TOYNBEE A. J., *The German terror in Belgium*, London, Hodder & Stoughton, 1917.

⁶ VISCOUNT BRYCE, *Report of the Committee on Alleged German Outrages*, London, HMSO, 1915, "Introductory Observations", pp. 7.

⁷ *Ibid.*, pp. 28.

young man, also killed with the bayonet was holding his hands together as if in the attitude of supplication. Two young women were lying in the back yard of the house. One had her breasts cut off, the other had been stabbed. A young man had been hacked with the bayonet until his entrails protruded. He also had his hands joined in the attitude of prayer”⁸.

The sheer profusion of so many different atrocity descriptions, from sources official and unofficial, was a large part of the propaganda power writing on Belgium carried, as the introductory observations of the Bryce Report make clear. Anticipating disbelief of various accounts included, the report asserts: “The force of the evidence is cumulative. Its worth can be estimated only by perusing the testimony as a whole”⁹. The later years of the war saw the printed propaganda battle bolstered by the seductive support of the visual media of film. Shots of Germans attacking innocent civilians were still at the heart of the popular 1918 films *The Leopard's Spots* and *Hearts of the World*, the latter commissioned from D. W. Griffith by the British government¹⁰.

There was also another powerful method by which stories of the atrocities in Belgium were conveyed to the British people, civilian and military. This was the influential contact many had with Belgian refugees. The sheer number of people who fled from the war and occupation zones into the allied or neutral countries, or near to the front lines, is not always remembered nor the force of their influence realised. Over 200,000 Belgian civilians had found refuge in Britain by the end of 1914, and a further 500,000 in the Netherlands¹¹. Such a sudden and large influx of refugees could not fail to make an extraordinary impact on the country.

Anti-German feeling was also directly correlated to influxes of refugees, with great sympathy being raised for the Belgian plight as more refugees came into contact with British civilians, troops and troops-to-be. For example, the German advances of 1918 and the resulting renewed tide of fleeing refugees produced in France a situation where, “hatred of the Germans was now being expressed more strongly and frequently than at any time since the beginning of the war”¹². Indeed, as would be expected, it would seem that

⁸ *Ibid.*, pp. 25-6.

⁹ *Ibid.*, “Introductory Observations”, pp. 7.

¹⁰ TAYLOR P. M., *Munitions of the Mind: War Propaganda from the ancient world to the nuclear age*, Wellingborough, Patrick Stephens, 1990, pp. 177.

¹¹ GILBERT M., *A History of the Twentieth Century: Volume One*, London, Harper Collins, 1997, p. 338.

¹² FLOOD P. J., *France 1914-1918: Public Opinion and the War Effort*, New York, St Martins Press, 1990, p. 154.

direct contact with refugees had a more powerful and profound effect than printed propaganda or “Chinese whisper”-type rumours of atrocities. Belgian refugees had a very high profile in Britain throughout the war. Hotels clamoured to have them as special guests. At Christmas huge dinners were arranged for them, with some 3,500 dining at Earls’ Court exhibition centre and another 2,500 at Alexandra Palace in 1914¹³. Their cause was prominent among the many supported by large-scale and consistent street collections and other fund-raising, mostly conducted by upstanding ladies of the community. Sometimes their efficiency was bolstered by the prize presence of their equivalents in the actual Belgian refugee community. In the very frequent absences of significant or detailed war news, stories from refugees, mainly atrocity focused, often took up the slack in the press¹⁴.

The influential presence of Belgian refugees, whether in Britain or encountered by British troops on their war travels, seems to have had little bearing on the veracity of resulting stories. This is true of those in print and, particularly, of those passed on orally. In an undated letter to a cousin in the US, a school age English girl writes about the German actions in Belgium and Belgium refugees arriving in the English port towns: “Mother has just had your letter. Yes the German atrocities are quite true but it is not true that the Belgians have committed any atrocities. They have tended the German wounded carefully... A couple he [her uncle] knows well wished to take in a Belgian child as they had no children of their own. To their horror the child sent had no hands. They had been cut off! There are Belgian children in Liverpool without hands”¹⁵.

Rumours were perhaps the most virulent method by which atrocity tales spread, often in their most gory form. More were probably spread in rumour, both among troops and civilians, than were ever printed. Soldiers’ texts often contain rumours of atrocities, particularly those that played on their own fears, such as stories of soldiers being hacked into pieces, that cannot be found elsewhere. Luckily for the soldiers perhaps, rumour was also the form of atrocity narration that could be most easily dismissed. Their lurid nature often seems to have counted against their believability; one British private wrote home to his sister, “I bet your rumours are nothing to ours, we hear the most amazing things and now nobody believes anything unless they see it

¹³ BROWN M. & SEATON S., *Christmas Truce* (revised edition, Pan Macmillan), London, 1994, p. 116 (original edition, Leo Cooper, London, 1984).

¹⁴ MACDONALD L., *1914: The Days of Hope*, London, Michael Joseph, 1987, p. 202.

¹⁵ Imperial War Museum [hereafter IWM], Department of Documents, 96/31/1, Collection of Misses A. and R. Mc Guire, A. Mc Guire’s letter.

done”¹⁶. A French sergeant, Marc Bloch, later a renowned historian, was equally dismissive of, “such manufactured news as ‘the hanging of Antwerp priests as living clappers to the bells that rang the German victory of October 1914’”, which, “had little impact on the men in the trenches”¹⁷. But many others in the trenches seem perfectly willing to believe anything that they were told, as the numerous records they make of Germans crucifying prisoners and other unlikely tales indicates. Perhaps, as Siegfried Sassoon describes, patriotic chauvinism played a part in the acceptance of atrocity rumours: “The newspapers informed us that German soldiers crucified Belgian babies. Stories of that kind were taken for granted; to have disbelieved them would have been unpatriotic”¹⁸. One British lieutenant, Charles Carrington, was certainly roundly condemned and called pro-German by his comrades for doubting atrocity stories, writing home that, “German atrocities are being taken absurdly seriously.” Despite the criticism he received, he continued to believe that, “distraught refugees and drunken Tommies will tell all sort of tales. Heard stories of British atrocities on Belgian peasants”¹⁹. Carrington was certainly isolated. Among many hundreds of soldier’s texts his is the only one that displays complete mistrust in the whole notion and veracity of German atrocities and suggests serious British assaults on Belgian citizenry. Both he and Bloch were professors after the war, so perhaps sceptics were rare and particular sorts of men.

By whatever means the dire image of the Germans in Belgium was conveyed, the effect was largely the same. British soldiers felt great pity and empathy for the Belgian people. Seeing the new phenomenon of refugees and their plight particularly seemed to move British soldiers greatly. One sergeant wrote in his diary in August 1914 of, “People all leaving home; very pitiable sight”²⁰. Another British soldier, writing in July 1917, thought that seeing Belgian refugees was one of the worst experiences of his war so far: “You get used to seeing its [war’s] horrors that they tend to make no impression. Yet I think the sight of women and babies fleeing for safety moved the hardest”²¹.

¹⁶ University of Leeds, Brotherton Library, Liddle Collection, [hereafter LC], GS 1214, E.A. Packe’s Letter dated 13th October 1914.

¹⁷ BLOCH M., *Memoirs of War, 1914-1915* (Eng ed., trans. Fink C., Cambridge University Press), 1988, p. 44 (original French edition – *Souvenirs de guerre 1914-1915*, Armand Collin, Paris, 1969), and also see BLOCH M., “Réflexions d’un historien sur les fausses nouvelles de la guerre”, in *Revue de synthèse historique*, No 33, 1921, pp. 48-52.

¹⁸ SASSOON S., *Memoirs of a Fox-Hunting Man*, London, Penguin, 1999, p. 247 (original edition, Faber & Faber, London, 1928).

¹⁹ LC, GS 0273, C. E. Carrington’s Letters Nos 16 & 29, dated 25th September 1914 & 2nd February 1915.

²⁰ IWM, 81/14/1, A. H. J. Lane’s Diary, entry 24th August 1914.

²¹ LC, GS 0326, W. Claughton’s Letter, dated 26th July 1917.

Perhaps, after the experience of the battlefields where men exclusively suffered, seeing women or children in a similar situation greatly upset soldiers by what they perceived as the cruel contrast with “proper (male) war”. When the retreats in 1918 created another great tide of French refugees, reactions were again vivid and heartfelt. One British gunner wrote, “the sight of these homeless people made my heart ache”²². A 2nd Lieutenant concurred, stating, “I think that is the cruellest part of the whole show”²³.

Refugees could also be a “direct” source of atrocity stories. In October 1914 a soldier marching near to the Belgium-France border writes of meeting and giving stew to a hungry, homeless woman. “[She had two] children in her arms when the Germans came passed [sic] they took them from her and dashed them on the ground and stabs them to death. This was confirmed by the French minister”²⁴. “Fresh from the horse’s mouth” such narratives could have a profound effect on the troops avidly listening. A British Sergeant’s diary entry for 29th April 1915 makes this clear, in quite a thoughtful manner: “I was talking to our Belgian interpreter today and he was telling me about the G [German] atrocities. He keeps a note of 3 Regiments of Bavarians who are responsible for the atrocities in Dinant and he told me he would give not mercy to any man of those Regiments who fell into his hand”. Burgoyne then tells a story (which is quite frequently found in British soldiers’ texts in various variations) of a German Major killing three of a mother and father’s seven children because, ‘You have too many’. He concludes the day’s entry by stating, “If one did not know such stories to be authenticated, one would almost be sorry for the Gs, when the Fr and B [British or Belgian?] troops get into G territory”²⁵.

Pity, empathy and sympathy were without a doubt the strongest and most frequently stated reactions of British troops to Belgian civilians they encountered while with the Expeditionary Force. However, as would be expected when so many individuals interact with so many other individuals new and strange to them, the type and range of responses could prove extremely diverse. Romance was one of the more frequent responses, although Belgian women seem not to have been such a fecund source of “sweethearts” or “camp wives” as their French counterparts. This was probably due to greater language difficulties with Belgians and because the British trenches were only close to small, provincial Belgian towns that had

²² LC, GS 1136, G. Mortimer’s Letter, dated 9th April 1918.

²³ LC, GS 0795, H. E. Hopthrow’s Diary, entry, 27th March 1918.

²⁴ IWM, 97/18/1, P. Botting’s Diary, entry 2nd October 1914, MS Vol 2.

²⁵ BURGOYNE G. A., *The Burgoyne Diaries*, London, Thomas Harmswoth, 1985, p. 196 [Transcript of contemporary notebooks].

been devastated by the effects of war, whereas quite modern, well-supplied and undamaged French towns were within striking distance. This trend seems also strongly true for sources of paid for sexual activity (prostitution). Compared to these two phenomena rape was very, very rarely reported or recorded in soldier's contemporary texts or memoirs, but obviously must have occurred. Looting for food and home comforts was endemic among all troops and the British, despite their high self-regard, were no exception whatsoever, albeit their efforts in Belgium tended to concentrate on truly abandoned property. Requisition (promissory) notes salved the consciences of NCOs and officers "forced" to join such endeavours.

Maltreatment of Belgian citizens, despite Carrington's comments to the contrary²⁶, appears to have been highly unusual and uncommon. In a fairly thorough trawl of the British archives, this Second Lieutenant's comment is the only strong reference and even this is not specific or clear-cut. The accusation is not repeated in his well-known memoirs²⁷. Language difficulties and great cultural differences could interfere with general good feeling though and spy-mania could exert a troublesome influence. Billeted soldiers generally appreciated good hosts greatly, although again many more British troops were billeted on French homes than Belgian. However, those Belgian hosts were generally particularly highly praised for offering respite, nourishment and some comfort when living in poor conditions themselves. British soldiers often recorded feelings of great pre-emptive or post-factual concern over German maltreatment of their Belgian hosts.

Overall it is possible to conclude that, largely from feelings of pity, sympathy and empathy, relations between British troops and Belgian civilians were generally good throughout the war years. The same cannot be said for the two armies. Early eulogising of the small Belgian army's defence of their country, and in particular their fortifications, seems to have ensured that disenchantment between the two soon became a problem. Partly this was the result of two military cultures clashing and the standard difficulties and ructions one would expect when two different forces are handing over sectors to each other, integrating their military efforts in some ways or actually fighting alongside one another. These seem to have been aggravated by British feelings of military superiority, which seem to have often ensured aggressively disparaging comments and contact with their Belgian allies. Afterall, the small British army's efforts in August 1914 were also greatly eulogised. British superiority feelings seem also to have frequently damaged

²⁶ LC, GS 0273, C. E. Carrington's Letter, dated 2nd February 1915 (Letter Nr. 29).

²⁷ CARRINGTON C. E., *A subaltern's war: being a memoir of the Great War*, New York, Arno, 1972.

the British army's co-operation and good feelings with their French allies, their own coloured colonial troops, and to a lesser extent their American allies. Their own white colonial troops got the best of a bad deal, only tending to be disparaged for exceedingly poor discipline. The bad effects of the disenchantment that grew throughout the war between the British and Belgian forces can be seen right down to the ground level – minor punch ups and accusations of Belgians being the worst for “live and let live” attitudes are frequently found in soldiers' texts.

Although disenchantment with the Belgian Army was rife among British troops, there seems to have been a consistent enchantment with the Belgian people as a whole and their plight. As many British troops felt strongly that they were fighting to defend Belgium's honour, a direct and real culture of attachment to the country as a whole and in particular the towns and villages near or forming the British lines. The Ypres salient which many defended for long periods in challenging conditions quickly gained powerful emotional value to troops. This was partly due to the time and lives expended there, but also because they were aware of the military value of their difficult work there. A cavalry officers diary entry for Wednesday 24th to Saturday 27th March 1915 demonstrates an example of this: “We are extending our line to the Menin road. This looks as if we are going to do the holding part of the business and the French the attacking - I do not like this. I do not think we ought to extend too much especially towards Ypres, the line round that place should be very strong and in great depth. At all costs the Germans must not be allowed to get Ypres, it would add two months on to the war”²⁸.

For others the emotional tie and debt to the dead dominated their feelings towards the salient, as with this Battery Signals Officer: “The towns I actually have re-visited long after the war are few: Lille, Ypres, Douai, Cambrai and St Quentin, plus a few of the more dreadful villages of our war years, now rebuilt and flourishing. But of that short list of towns, only one wasn't a target for our guns – Ypres... for which we had strange affection, for was it not a symbol of our determination to hang on and not to let the Hun through? Did it not stand in our subconscious thoughts as a standard which we must not let fall into the hands of the enemy? Had not the gaunt ruins of the Cloth Hall watched so many thousands of our comrades from Britain and the Empire pass through to the hell beyond and to death and maimings, that they became, along with all the other shattered buildings of that famous city, a sacred thing whose integrity, battered and skeleton-like, must be defended at all costs, even of our lives? No generation of young fighting men before or

²⁸ HOME A., *Diary of a Cavalry Officer* (Costello), Tunbridge Wells, Kent, 1985, pp. 61 [transcript of contemporary diary].

since has ever known or will know the emotions that the name of Ypres aroused in the breasts of my generation... the undying symbol of what we were fighting for, and of no other town or city... could this be said. The French had Verdun, but for us the name of Ypres far transcended that of Verdun"²⁹. The case for regarding Ypres as a "British Verdun" could not be put forward any better than from this veteran.

With such strong pro-Belgium feelings, it is not surprising that the most common and fiercest reaction to the plight of the Belgian people among British troops was anti-German. During the oft eulogised Christmas Truce of 1914, Belgium was still in the mind of this British Private: "They seem decent fellows [Germans met during truce]... I cannot bring myself to shake hands with them, as I know I shouldn't if they were in our country, I have not forgotten Belgium and I never did like the word German"³⁰. The following year Major-General Haldane, in command of the 3rd Division, encouraged similar reactions among his men, using the potent words of Bryce: "As Christmas approached, aware that the Germans paid more attention to that season than ever we do, I issued orders with the object of discouraging any approach to friendly overtures in the front-line between our men and theirs. I had procured the report of Lord Bryce's committee on the atrocities committed in Belgium towards the inhabitants of that State and had issued several copies to the troops so that they might not forget the brutal kind of enemy to whom they were opposed. I had no fear of weakness as regarded the behaviour of the Scottish and Irish soldiers, but their more tender-hearted and forgetful comrades of the southern kingdom could not be trusted to exhibit the proper attitude"³¹.

Not only did Germany's invasion of Belgium give whole nations a reason to fight, but also it seemed to give individuals within the nations reason to participate in the struggle. One British artillery man wrote in his diary: "We know we are suffering these awful hardships to protect our loved ones at home from the torture and rape of these German pigs [who] have done some awful deeds in France and Belgium cutting off childrens hands and cutting off womans breasts, awful deeds they will have to pay for this"³². Moreover, as this suggests, the German army's presumed brutal actions in Belgium and France gave motivation and justification to those fighting against it to act in a similar way. Even in fighting areas far away from

²⁹ IWM, 92/36/1, DIXON R. G., *Unpublished Memoir* (written in 1970).

³⁰ BROWN M. & SEATON S., *Christmas Truce*, p. 94 [Private W Tapp Diary entry, 25th December 1914].

³¹ HALDANE J. A. L., *A Soldier's Saga*, London, William Blackwood, 1948, p. 160 [memoir].

³² IWM, 97/4/1, B. C. Myatt's Diary, entry 16th February 1915, Diary Vol. 2.

Belgium, what had happened there was cited as reason for the brutal and systematic killing of wounded Germans and their Turkish allies. A Chief Petty Officer with the Royal Navy Armoured Car Division who was attached to the 29th Division, describes this brutal scene six days after landing on the Gallipoli beaches: “At the top of the gully on the road down at the beach stands a Serj Major who examines all stretchers as the wounded are being carried down and if the being be a German or a Turk the order rings our “Drop it and Stand Clear!”, immediately there is a sharp report and the wounded man is a dead one. It is some game upon my word. I took his place for a couple of hours till he got a rest and after the things I saw I am quite clear in my mind. One has only to think what these Huns did to the Belgians and I say that when you catch one kill him slowly but make sure you are doing away with him”³³.

Even journals back home gave broad support to such actions, the frequently forthright *National Review* was clear that all methods of warfare should be allowed, giving a “free hand to our boys”: “It is for their elders to see that they are not obstructed by any of those influences that supervene whenever Germans are about to get medicine they dislike. It is the least the effete can do for the gallant young souls who are winning the war which some of their fathers are trying to lose”³⁴.

There was no other reason of a vaguely “geo-political” nature that figured in British soldier’s own explanations for their presence at the warfront other than Belgium; only the sinking of the *Lusitania* garnered anything like a comparable number of mentions in soldiers’ texts. Although German actions in Belgium had been a response to a specific situation – a situation that was not to be repeated through the rest of the war – they, or rather, exaggerated reports of atrocities, ensured that the rest of the war had an edgy enmity between the opposing sides. Events in Belgium had created a lasting atmosphere in which the primary response to the enemy was mistrust and hatred. In this atmosphere, little further justification was needed for unethical killing to take place.

³³ IWM, 86/5/1, SHARKEY G. V., *Memoir based on contemporary notes*, Entry for 1st May 1915, pp. 110-1.

³⁴ Editorial on “Episodes of the Month”, *The National Review*, No 422, April 1918, p. 152.

The Multicultural War in Flanders

Dominiek DENDOOVEN

1. “Many nations”

The section of the conference featuring this contribution was called ‘*Gallant Little Belgium*’: *Belgium at war in the world 1914-1918*. However, my theme is more the presence of the world in Belgium, rather than the reverse.

In the “unoccupied” part of Belgium, or to be more precise, in the area behind the front of the Ypres Salient, according to a current estimate the number of nationalities present during World War I was more than 30¹. Here, I consider a “nationality” as being a native of a present-day independent country or a distinctive ethnic group within a present-day state. The armies of smaller warring nations, present in the Ypres Salient and its back area, such as Belgium and Portugal, were fairly mono-ethnic, but this was certainly not the case with the armies of the larger warring nations.

The French and certainly the British brought over troops from every corner of their respective empires to the bloody fields of Flanders. In the French Army one would meet Moroccan, Algerian, Tunisian and Senegalese soldiers, later joined by colonial infantry from West Africa and Guyana, as well as labourers from Viet Nam, the Annamites². The British possessed of the world’s greatest empire: there were the dominions Canada, Australia, New Zealand and South Africa and the crown colonies of Newfoundland and India³. Even here a uniform sense of nation remained blatantly absent. The New Zealand contingent counted a Maori pioneer battalion⁴ amongst their ranks. The Canadian Expeditionary Force boasted both French speaking

¹ For a complete overview: DENDOOVEN D., “Many Nations”, in *In Flanders Fields Magazine*, vol. 3, Jan. 2001, pp. 8-9.

² CARLIER C. & PEDRONCINI G. (Ed.), *Des troupes coloniales dans la Grande Guerre*. Paris, 1997. A good general overview is also provided by DINE P., “The French Empire”, in BOURNE J., LIDDLE P. & WHITEHEAD I. (Ed.), *The Great World War 1914-1945. Vol 2. The People’s Experience*, London, 2001, pp. 275-290.

³ LUCAS C. (Ed.), *The Empire at War*, Oxford, 1923.

⁴ PUGSLEY Ch., *Te Hokowhitu A Tu : the Maori Pioneer Battalion in the First World War*, Birkenhead, 1995.

Canadians as well as native Americans (f.i. Blackfoot and Cree Indians) and even some Japanese troops⁵. The South African Expeditionary Corps consisted of white soldiers (in the infantry brigade) and separate coloured and black labour units such as the Cape Coloured Labour Battalion and the South African Native Labour Corps⁶. The then troops of the Indian Army or Indian Labour Corps would, in our present age, be hailing from India, Pakistan, Bangladesh, Burma or Nepal. Even some of the smaller constituent parts of the British Empire sent their sons to Flanders Fields: Egypt (Egyptian Labour Corps), British West Indies (Jamaica, Trinidad, Barbados, other Caribbean islands) and Bermuda, the Fiji Islands (Fijian Labour Corps). The universally renowned coolies were in fact hired Chinese labourers who served in three armies: the British, the French and the American. There was also a Russian Labour Corps in the British Army. Even in the German rank and file one could encounter large distinctive ethnic groups such as Poles or Danes from Sønderjylland⁷.

This enumeration is without any doubt incomplete – although I have restricted the list to those nationalities whose presence in the Ypres (back) area is undeniably proven by evidence of written documents, testimonials or material artefacts.

In today's news the multicultural society in which we live is a hot topic. However, it will be clear to everybody that the Flanders Westhoek of 1914-1918 was in fact already a multicultural society before the term existed. Surprisingly enough, this theme has never attracted the interest of any World War 1 historian so far, though has been acknowledged as an area for serious research by anthropologists⁸.

2. *Status quaestionis*

What I can do in this text, is just lifting a corner of the veil, indicating what could be done, which directions the research in this field could take. Actually, nearly all the work in this research field still needs to be done. It is important to keep in mind that the situation of the local population of the Flanders Westhoek in the Great War and their relationship to the British and French troops (or Germans at the other side of the frontline) in general up to

⁵ HARRIS G. (Ed.), *Canada and the Great War 1914-1918 : a nation born*, Ottawa, 1998.

⁶ BUCHAN J., *The History of the South African Forces in France*, London, s.d. ; NASSON B., "South-Africa", in BOURNE J., LIDDLE P. & WHITEHEAD I. (Ed.), *op.cit.*, pp. 243-255.

⁷ KRAGH-NIELSEN N.H., *Sønderjyder i den store krig*, Aabenraa, 1993.

⁸ SAUNDERS N., "Excavating memories: archaeology and the Great War, 1914-2001", in *Antiquity*, vol. 76, 291, March 2002, pp. 101-108.

this day hardly ever had the interest of any historian (due to the language barrier?). Thus, it might be clear that this is even more the case for the “coloured” part of these French and British troops. To allow myself a workable restriction, I will consider just three clearly distinctive ethnic groups from the long list of above, and all within a ‘British’ context: the Indians (on itself already a very large and mixed ethnic group), the British West Indies Regiment and the Chinese labourers and what is known about their presence in Belgium and more precisely their relationship with the local population and vice versa.

The best studied group of these three are the Indians and more precisely the Indian Army Corps (consisting of the Meerut and Lahore infantry divisions and 2 cavalry divisions) that was in action in Northern France and near Ypres in 1914 and 1915 at the cost of very heavy losses⁹. However, one should not overestimate the historical production related to the Indians in the 1st World War: despite the publication of Gordon Corrigan’s summarizing work *Sepoys in the trenches* from 1999¹⁰, the two most important and most detailed works on the Indian Army Corps date from the immediate post-war years¹¹. Also, some regimental histories from Indian units are available. In the Imperial War Museum (IWM), Public Record Office (PRO)¹² and British Library (BL) as well as in India sources are kept. Extremely useful for our subject are the reports of the censors who controlled the letters from the Indian soldiers, now kept in the India Office Library of the BL. Some years ago, dr. David Omissi has published a selection of these letters detained by the censors¹³. They offer us a fascinating and unique insight in the life and mentality of the Indian military on the Western Front.

Besides the Indian Army Corps, men from the Indian Labour Corps were active in Flanders up until 1920. Like always, these labour units have never had hardly any attention from the historians, despite the availability of enough source material (in the PRO, for one).

⁹ The Indian Army Corps counted some 16,000 British and 28,500 Indian rank and file. Some 7,700 sepoys died on the Western Front.

¹⁰ CORRIGAN G., *Sepoys in the Trenches: The Indian Corps on the Western Front, 1914-1915*, London, 1999.

¹¹ MEREWETHER J.W.B. & SMITH F., *The Indian Corps in France*, London, 1919; WILLCOCKS Gen.Sir J., *With the Indians in France*. London, 1920.

¹² See BECKETT I., *The First World War. The Essential Guide to Sources in the UK National Archives*, London, 2002, pp. 22-25.

¹³ OMISSI D. (Ed.), *Indian Voices of the Great War: Soldiers' Letters 1914-1918*. London, 1999.

The historian's attention for the British West Indies Regiment (BWIR), that consisted mainly of black and coloured soldiers from different British territories in the Caribbean, with Jamaica in the first place¹⁴, is even less, despite the availability of good source material in the PRO, IWM and the Institute for Commonwealth Studies. With the exception of a good, though rather general article in 1971¹⁵, research into the West Indians in the First World War has just recently gained momentum with two PhD theses still awaiting to be published¹⁶. The general public in the UK too has discovered this "forgotten group" after a TV-documentary in 1999 and a flow of articles on the Jamaican veteran Eugen Clarke, aged 107 in 2002. However, the number of West Indians on the Western Front was limited: just two battalions of the BWIR, the 3th and 4th, served from September 1916 on in France and Belgium¹⁷.

This can not be said of the Chinese Labour Corps (CLC). Both the French, the American and the British army have recruited Chinese labourers during the Great War. For the British army alone, their figure is estimated at as much as 94,500 to 98,000. About 2,000 have died. On as much as 15 British war cemeteries in West Flanders we find Chinese graves. The first Chinese arrived on the Western Front in 1916. In the Flanders Westhoek they remained until the end of 1919 as in the immediate months after the armistice they were deployed to clear the former battlefields. Of all coloured recruits, the Chinese loom largest of all in the collective memory of the Flanders Westhoek. Despite their massive presence on the front, the Chinese Labour Corps too, as all the other labour corps, has hardly been studied. Nevertheless, some interesting source material is available: the PRO keeps 27 files on the corps and in the IWM many ego-documents of officers are kept. However, it is such that, apart from one company, there are hardly any war diaries. In 1973 in the U.S. a PhD thesis was written¹⁸ and ten years later in

¹⁴ Most of the white inhabitants of the Caribbean joined regular British regiments.

¹⁵ JOSEPH C.L., "The British West Indies Regiment 1914-1918", in *The Journal of Caribbean History*, vol. 2, May 1971, pp. 94-124.

¹⁶ HOWE G.D., *West Indians and World War One: A Social History of the British West Indies Regiment*, Univ. of London, unpublished PhD thesis, 1994; SMITH R.W.P., *Engendering Race: Jamaica, Masculinity and the Great War*, Univ. of North London, unpublished PhD thesis, 2000.

¹⁷ The BWIR counted 11 battalions, totalling about 15,600 men. They also served in Italy, Egypt and Mesopotamia. 185 were killed in action or died of wounds and 1,071 died of disease (mainly pneumonia). Four were executed by firing squad. One of them was Herbert Morris, a seventeen year old, who was shot in the courtyard of the town hall of Poperinge on 20 September 1917.

¹⁸ GRIFFIN N.J., *The Use of Chinese Labour by the British Army*, Univ. of Oklahoma, PhD thesis, 1973.

London an unsatisfactory book was published on the CLC¹⁹. Some years ago at the Katholieke Universiteit Leuven an excellent licentiate thesis on this theme was delivered in the sinology department²⁰. A good summarizing article was published in 2000 in the *Journal of the Hong Kong Branch of the Royal Asiatic Society*²¹. At the moment dr. Paul Bailey from Edinburgh University is studying the CLC. He is interested in the recruitment of the Chinese workers during WW1 by Britain and France, set against the larger context of Sino-French cultural and educational interaction in the early twentieth century²².

With the above overview, I would like to make clear that, certainly in comparison with the troops from the UK, Canada, Australia or New Zealand, the research into the “coloured overseas troops” has lagged behind, as a result of which we often lack a necessary background for the research into the coexistence of these troops with the Belgians in the Flanders Westhoek.

In view of the fact that the actions of these “coloured” units up until now have never been studied in depth, it might seem, with the present state of the research, a step too far to study the relationship between the local population and these relatively unknown units.

However, from my point of view as a Belgian, as a historian of the Flanders Westhoek in the 1st World War and as employee of a museum that brings to the fore the personal experiences of people at war, it is immediately to the point, even if we are sometimes lacking specific information on a certain unit, its composition, its mores, etc.

The relationship with the local population does hardly come up in nearly all of the above mentioned books and articles, which means we have to get back to the available source material.

Besides the specific sources for each of these three groups, there are tens of witness accounts, passed down to us in diaries, memoirs, but mainly

¹⁹ SUMMERSKILL M., *China on the Western Front*, London, 1982.

²⁰ HAGEN G., *Eenen dwazen glimlach aan het front. Chinese koelies aan het westers front in de Eerste Wereldoorlog*. KU Leuven, unpublished licentiate thesis, 1996.

²¹ FAWCETT B., “The Chinese Labour Corps in France 1917-1921”, in *Journal of the Hong Kong Branch of the Royal Asiatic Society*, Vol. 40, 2000, pp. 33-111.

²² BAILEY P., “Recruitment of workers for Britain and France”, in PAN L. (Ed.), *The Encyclopedia of the Chinese overseas*, Harvard University Press, 1999, pp. 64-65 ; BAILEY P., “From Shandong to the Somme: Chinese indentured Labour in France during World War I”, in KASHEN A.J. (Ed.), *Language, Labour and Migration*. Aldershot, Ashgate Publ., 2000, pp. 179-196.

interviews (oral history)²³. It is evident that sometimes time has touched up memory somewhat, but very often the witness account of the interviewee is the only information we have on a certain aspect of the multicultural war.

As in some cases the number of witness accounts on an ethnic group is all in all rather limited, it is difficult to judge in how far their story can be considered representative for the whole of the Flemish population at and behind the front. Moreover, it is obvious that the opinion of an educated person, like the famous diary writer priest Van Wallegghem, will be often more shaded than the opinion of the average man in the street.

Besides the written and oral sources, possible material witnesses (objects) may not be lost out of sight. Pieces of so-called ‘trench art’ might for instance reveal this and that about the multicultural presence in the front area. Thus, recently, the In Flanders Fields Museum was given a walking stick of which the knob is a beautifully carved head of Sikh with its turban. The giver explained that it was at the time given to his family by billeted Indian soldiers. Also very recently, Saunders has documented a German artillery shell evidently fired at the beginning of the war but which lay abandoned until Chinese labourers collected it while clearing the battlefields and transformed into a “shell vase”, covered with two intricate Chinese motifs – a dragon and a bird singing in trees²⁴. Similar objects, and especially the story behind the objects, enable us to learn more about the situation of the “coloured” troops and their relationship with the locals. And the same goes for photographs and other pictures: our museum keeps a series of pictures taken during a Sikh religious ceremony, with one picture showing the Sikhs handing over presents to a local boy.

3. The relationship between colored recruits and the local Belgian population

Some non-European “coloured” recruits, like the rank and file of the British West Indies Regiment, were trained soldiers but with the exception of Indian troops who fought in the front line during the opening months of the war, in Flanders none were allowed into the front lines. This was because the generals did not wish to erode the image of invincibility that was an essential

²³ To name just the most important of the published sources: VAN WALLEGHEM A., *De oorlog te Dickebusch en omstreken 1914-1918*, Brugge, 1964-1967, 3 vols.; ELFNOVEMBERGROEP, *Van den Grooten Oorlog. Volksboek*. Kemmel, 1978; DELBECKE J. a.o., *Kinderen in de Eerste Wereldoorlog*, Tielt, 2000; DUMOULIN K. a.o., *Getuigen van de Groote Oorlog*, Koksijde, 2001.

²⁴ SAUNDERS N., *Trench Art: Materialities and Memories of War*. Oxford, Berg Publ., 2003.

part of imperial racist mythology and they were afraid that battle prowess in Europe might later be used to undermine British colonialism²⁵.

Instead, these coloured recruits, including the BWIR, Indian Labour Corps and Chinese Labour Corps, mostly worked in the ports of Northern France or on the lines of communication in France and Flanders. Their deployment enabled white military labour to be used as reinforcements for front line units: their efforts ensured millions of tons of ammunition and vital military supplies reached the men in the trenches.

On signing their contracts, the labourers were told that they would not be employed in the fighting zone but they soon found themselves being bombed by enemy aircraft and shelled by long range artillery. Although not soldiers, they were also subject to military discipline, so when these labourers ran away from the shelling or protested about their terms and conditions of work, they were rounded up and fined, flogged or imprisoned. Refusals to work were frequently settled by force and dozens were killed or injured when British troops opened fire on strikers.

When not working, the labourers were rigorously segregated, imprisoned under armed guard in barbed wire compounds that were identical in design to army field punishment camps. Chinese labourers were sometimes issued with passes, allowing them to travel a short distance outside their compounds for a few hours but most other labourers were denied similar privileges. Though wartime security generally demanded careful monitoring of all personnel, the authorities' major concern was to prevent fraternization between the labourers and local inhabitants, especially if the latter involved sexual relationships with white women²⁶.

In *The Times* of 27 and 28 December 1917 it was explained that "The Chink has to be kept under ward when he is not working. He gives little trouble if rightly managed, gambles a good deal, but does not get drunk or commit crimes of violence, and is docile and obedient. But he must be restrained from contact with Europeans". "...And in the case of Chinese, African and Indian companies the officers must see that the rules against unrestricted intercourse with the population are rigidly enforced".

Most of this multinational force was promptly shipped home after the fighting ended. However, the Chinese and Indian Labour Corpses were retained and detailed to carry out burial and salvage work. It was they who

²⁵ WAITES B., "Black men in white men's wars", in BOURNE J., LIDDLE P. & WHITEHEAD I. (Eds), *op.cit.*, London, 2001, p. 257-274.

²⁶ based on a yet unpublished article by PUTKOWSKI J., *The multinational war*.

shared responsibility for clearing away war rubbish from the battlefields, including the Flanders Westhoek until mid-1920²⁷.

When taking all this into consideration and while shifting towards our main focus: the relationship between the “coloured recruits” and the local population, we should never lose sight of one particular aspect. Namely that the clash of cultures and xenophobia have been ever-present. This was no different during World War I. Tensions existed both within the armies themselves as well as between the local population and those sometimes mightily strange soldiers or labourers. To make matters worse, the majority of local inhabitants had never ever laid eyes on an Indian, Chinese or black man before 1914, nor had they much knowledge of the customs and cultures of these strange people.

Father Van Walleghe of Dikkebus, for instance, painstakingly observed those strange troops who passed through or settled in his area. His diary notes are still worth reading, as they throw light not only on the people he describes but just as much on the author’s own mentality. An entry dated June 8, 1915, details some Indian soldiers: “Several Indian soldiers are also staying at the parish closest to Vlamertinghe. Their skin is dark, their army dress typically British, apart from a turban which they have artfully wound around their heads. They speak English, some even French, They are very curious and ask and talk a lot. They would walk for half an hour to get some milk, stand around watching your every move as you serve them, are highly suspicious, but they can hardly be trusted themselves. If they can make a run for it without having to pay, they won’t have a second thought about it, even if it means a quarrel. They get their Indian money out, called the rupee (2.80) and get mad when people refuse to accept their currency. They do not (or feign not to) understand the value of our money and when they want to exchange they want more in return than the amount they have given. In fact, the people prefer not to do business with them. By and large they are friendly and polite, yet their curiosity often gets the upper hand as they take you in from head to toe. They especially like to take a peek through the windows of our homes. They bake some type of pancakes and eat a type of seed with a very strong taste”²⁸.

Conversely, the amazed reaction of Asian or African soldiers upon seeing this strange country with its strange inhabitants was just as great. On October 20, 1914 and on its way to the Ypres Salient, the 47th Sikh Regiment

²⁷ BAERT K. a.o. *Ieper, de herrezen stad*, Koksijde, 1999.

²⁸ VAN WALLEGHEM A., *De oorlog te Dickebusch en omstreken*. vol I. Brugge, 1964, pp. 134-135.

of the Indian army was billeted in a large abbey near Saint-Omer (Northern France). Curious, the troops continuously scrutinized the statues of the twelve apostles that stood in the main aisle of the abbey. Finally they accepted their British officers' explanation that these were images of Christian gurus²⁹.

In their letters home the sepoys tell about the country they are fighting in, the harsh circumstances as well as the strange customs of the inhabitants. According to Lance Dafadar Chanda Singh in a letter to his wife: "... This is a very fine country. The father and mother invite a visitor to kiss them. If he declines, they are offended. Then all the family, men and women, indulge in indecent talk, and are very much amused... It is indeed a free country. Nothing is prohibited, whatever may be done. In the presence of father and brothers a man will catch a girl by the arm and lead her outside. They will say nothing. They are quite at ease...". The censor remarked that this letter "gives a curious picture of life in a billet which one may hope is hardly typical. The writer is either drawing on his imagination or has fallen by chance into a very loose family... [The passage] was excised from the letter as being calculated to convey a wrong impression and discredit our Allies in India"³⁰.

Obviously, their stay in Europe had a cultural influence which extended to India. Dafadar Ranji Lal of the 20th Deccan Horse wrote to his father: "... When I look at Europe, I bewail the lot of India. In Europe everyone – man and woman, boy and girl – is educated. The men are at war and the women are doing the work. They write to their husbands and get their answers. You ought to educate your girls as well as your boys and our posterity will be the better for it!"³¹. These sentiments became widely shared by the troops as is apparent from other letters, too.

Of all three groups upon which we focus here, we have least witness accounts on the West Indians. Father Van Walleghem describes them as such: "On the farm of Alouis Adriaen and the "3 Goen" negroes have arrived (from West-India Jamaica). They are dressed like the English soldiers, are civilised, speak in a soft way, but they are not loved because of their 'long fingers' [i.e. they steal – DD] and usually the civilians prefer to see their heels than their toes, because when they enter somewhere for a cup of coffee, they can stay there as well a couple of hours as only 5 minutes (note: I have found a letter of one of those blacks written to him by his mother, what a sincere, Christian motherly feelings! Not one of our mothers would speak in a better way). The blacks are very much afraid of the guns. They stare in fear and brutalized if

²⁹ 47th Sikhs War Record. *The Great War 1914-1918*, Chippenham, 1992, p. 13.

³⁰ OMISSI D., *op.cit.*, pp. 257-258.

³¹ *Ibidem*, p. 153.

they hear a bomb coming and if it touches the ground not too far away, they run away like mad”³².

One thing that is striking from all of the witness accounts is that there is often a big difference in perception as to what group of foreign soldiers or labourers is concerned. Also, the opinion of the Belgians could change considerably as the war lasted or after the war had finished. A case which makes this clear, is that of the Chinese labourers.

The general attitude of the Belgian civilians towards the coolies during the war was moderately favourable and the coolies could even count on a certain sympathy on the part of the population. In one interview Jeanne Battheu from Poperinge constantly speaks of the Chinese as “poor fellows” because of their illiteracy, because they were out of place and because of the harsh treatment they received on the part of their British officers³³. Father Van Wallegghem describes the Chinese the first time he mentions them, in these words: “They are strange fellows and have very childish manners, not any better than our boys from 10-11 years old. Their favourite occupation is gazing at the shop windows, preferably of the candy and fruit shops and when they see something in their like, they go in with as much as ten at the time, asking the price of every item and when it finally pleases them to buy something, they are very suspicious that they will be deceived. However, many shopkeepers are tired of their doings, and that is why the shopkeeper sometimes makes an angry gesture, which makes them fly out of the shop like sparrows. Yellow of colour, with a flat nose and oblique eyes, they have nearly constantly a foolish grin on their face and they non stop stare around, so that it is a mystery that so far none of them has had an accident on our overcrowded roads. ... They are not lazy and work at least as hard as our civilians or as the English soldiers...”³⁴. In Poperinge some shopkeepers even learned some words of Chinese in order to attract the coolies. It was forbidden for the Chinese to go to taverns. However, from the witness accounts it is apparent that this frequently happened, and that the local population, who obviously got better from frequent visits to their pubs, did not stop them. Sometimes there is talk of even having a party together: when the Chinese celebrated their New Year on 11 February 1918 in the streets of Poperinge, the children of the town jumped and danced along and were cheered and photographed by their parents.

³² VAN WALLEGHEM A., *De oorlog...*, vol. II, p. 206.

³³ HAGEN G., *op.cit.*, p. 82.

³⁴ VAN WALLEGHEM A., *De oorlog...*, vol. III, pp. 16-17.

The moderately positive attitude of the Belgian population towards the coolies disappeared after the end of the war and public opinion completely turned against them. The Chinese labourers stayed on until one year after the Armistice, to help cleaning up the battlefields, amongst other things. They rather inspired fear than joy in the returned population: “They were strange guys, conspicuously dressed, with strange eating habits and a strange language. The only thing they were not able to do, was to work”, according to Laura Lannoote in *De Boezingenaar* of June 1993 – notice the contradiction with the last mentioned quotation of father Van Wallegghem. Some returned refugees always carried a gun “to defend themselves against the chinks, if necessary”³⁵. Many different witnesses have declared and did believe that armed gangs of Chinese wandered the area. “The English officers, of which there were very few now, had no longer any authority on these men. They ran away from their camps, and armed with easily found grenades and guns, they wandered around”, according to Van Wallegghem³⁶. Many tens of stories about armed raids, murders and rapes by Chinese labourers were and are told. However, just very little of these stories were based on facts. In the nearly lawless situation of the former front zone right after the war, where the nearest police station was to be found tens of kilometers away and where the few already returned inhabitants lived in pill boxes or hastily built wooden huts, the Chinese were ideal scapegoats to blame for unsolved crimes. Needless to say that the Westhoek population felt very relieved when this so-called “riff-raff” was finally replaced by labourers of the Indian Labour Corps in September 1919.

On the other hand, more objective sources give testimony of an indeed degrading behaviour of the men of the CLC. This can be partly explained by the facts that indeed weapons were readily available everywhere, that a police force was still lacking, that the Chinese were in a way “betrayed” by their British employer who had promised them a quick return home after the war and by the fact that there was no doubt a difficult relationship with the former refugees who returned to a completely devastated area, who had lost everything and who saw all these mightily strange men wandering around in their homeland.

However, it is noticeable that stories about these supposed brutal armed raids, rapes etc. still live on in the region’s collective memory today. The presence of the Chinese labourers until long after the war had ended is also one of the reasons why there are so many witness accounts regarding the

³⁵ VANDEMAELE J. & COUDRON G., *Zillebeke, verdoken dorp in de glooiingen van de natuur*. Zillebeke, 1974, p. 187.

³⁶ VAN WALLEGHEM A., *De oorlog...*, vol. III, p. 142.

coolies: for many inhabitants who had lived in exile far behind the frontline, the Chinese were the only coloured troops they have ever met.

4. Research Problems

Many different problems are inherent at studying the multicultural war. There is a large dependence on ego-documents and personal accounts with all its disadvantages. Nearly everything we know about the relationship between the local population and the “coloured” troops comes from diaries, memoirs and witness accounts. An eventual latent racism and xenophobia reinforce the heavy subjectivity of these sources. As dr. David Omissi wrote about the Indian soldiers’ letters: “The historian can be too sceptical as well as too credulous. The crucial issue is, surely, less what we cannot learn from these letters, than what we can learn from them. What do they reveal about the experiences and mentalities of the Indian peasant-soldiers?”³⁷

The biggest problem is getting together all the sources – both the material as well as the written (oral) sources and finding a healthy balance between personal accounts and more objective source material, considering the matter from a broader point of view. Moreover, like in the case of the Chinese, we often have at our disposal only one-sided witness accounts from the side of the Belgian population, which makes dressing up a balanced image very hard. It only makes the whole enterprise even more difficult. Or to quote again dr. David Omissi in his introduction to the Indian Soldiers’ letters: “I do not propose here to examine the complex arguments which surround the question ‘Is a history from below really possible?’. Suffice it to note that attempts to approach history ‘from below’ are – especially in the colonial context – normally hampered by the problem of finding sources generated by the ‘subaltern’ or subordinate classes themselves. Historians typically have to recover the experience and values of marginal groups by making inferences drawn from their recorded actions, or by deconstructing texts written by and for the colonial elite. The significance of the soldiers’ letters therefore lies partly in the simple fact of their existence: they allow us to read the words of the illiterate and to hear the voices of those who were (at least from the point of view of historical records) normally voiceless”³⁸.

To this we have to add the problem of the language barrier: nearly all of the witness accounts on the Belgian side have been written or recorded in the mother tongue of the witnesses: Dutch, or to be more precisely: the local

³⁷ OMISSI (D.). *Indian voices...*, *op.cit.*, p. 9.

³⁸ *Ibidem*, p. 17.

dialect (with its many particularities). Hardly any of these have been translated in English, and even important diaries, such as the Van Wallegghem diary – in total more than 1,000 pages – have never been translated. On the other hand, the mother tongue of the coloured troops could be English but more likely it was Chinese, Urdu or Gurmukhi. And with every translation, we might lose some nuances.

And last but not least, a correct interpretation is only possible with the help of people with a profound knowledge of a certain culture, of people's customs and habits.

5. Conclusion and final thought

Studying the relationship between the different ethnic groups, present in the Ypres Salient and its back area, can give us a fascinating insight in a multicultural society before the term existed. However, the lack of source material, the lack of differentiated sources, the language barrier and the need for a profound knowledge of cultural characteristics make it a difficult enterprise.

Never before and never since in history, so many people from so many different races, cultures and backgrounds were present in Belgium as during the 1st World War in the Flanders Westhoek. By studying the multicultural war, we not only keep the memory alive of many otherwise forgotten soldiers and labourers, but it can also be a mirror for today's sometimes heavily challenged multicultural society.

Belgian intellectuals and the German invasion, 1914-15

John HORNE

This paper will explore how Belgian intellectuals responded to the invasion and mobilized on behalf of a cause that was not just national but international. From the outset Belgian intellectuals faced singular conditions. The Germans overran most of their nation, committed atrocities against civilians, desecrated cultural monuments, and damaged the fabric of a densely settled urban civilization. They precipitated a mass exodus of civilians as well as the departure of the government to eventual exile in France. Intellectuals and artists formed part of that exodus while the German occupation rendered normal intellectual life within the country impossible. Universities stayed closed, the academies ceased functioning, and communications were controlled by the occupation regime¹. Intellectual life was reconstituted abroad but was dominated by the need to fight Belgium's corner in a global conflict.

Despite these constraints, intellectual mobilization of a kind comparable with elsewhere took place in both occupied Belgium and Belgium-in-exile². However, it was shaped by a further set of circumstances. The German government claimed (with the aid of falsified documentation)

¹ MASSART J., *Belgians under the German Eagle*, London, 1916, originally published as *Comment les Belges résistent à la domination allemande*, Paris, 1916; DE SCHAEPPDRIJVER S., "Occupation, Propaganda and the Idea of Belgium", in ROSHWALD A. and STITES R. (ed.), *European Culture in the Great War. The Arts, Entertainment and Propaganda 1914-1918*, Cambridge, 1999, pp. 267-294.

² The literature on the subject of intellectuals and the outbreak of war in general is enormous. See amongst others: CORK R., *A Bitter Truth. Avant-Garde Art and the Great War*, New Haven and London, 1994, pp. 13-65; CROSS T. (ed.), *The Lost Voices of World War I. An International Anthology of Writers, Poets and Playwrights*, London, 1988, new ed. 1998; HANNA M., *The Mobilization of Intellect: French Scholars and Writers during the Great War*, Cambridge, Mass., 1996, pp. 26-77; MOMMSEN W. (ed.), *Kultur und Krieg. Die Rolle der Intellektuellen, Künstler und Schriftsteller im Ersten Weltkrieg*, Munich, 1996; ID., "German Artists, Writers and Intellectuals and the Meaning of War, 1914-1918", in HORNE J. (ed.), *State, Society and Mobilization in Europe during the First World War*, Cambridge, 1997, pp. 21-38; PROCHASSON C. and RASMUSSEN A. (ed.), *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la première guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, 1996, esp. pp. 11-123; STROMBERG R., *Redemption by War. The Intellectuals and 1914*, Lawrence, Kansas, 1982; WALLACE S., *War and the Image of Germany: British Academics 1914-1918*, Edinburgh, 1988; WOHL R., *The Generation of 1914*, Cambridge, Mass., 1979.

that pre-war arrangements with Britain and France had compromised Belgian neutrality and justified the German demand for a right of passage³. The German army also declared that the Belgian government had organized an uprising of its people against German troops, an act that the Germans believed to contravene the laws of war and which justified their applying severe sanctions⁴. The accusation was repeated officially throughout the invasion. The Belgian government, for its part, denied that any such resistance had occurred although it pointed out that under the Hague Convention (IV) on Land Warfare of 1907, which Germany had signed, civilian resistance to foreign invasion was permitted under certain conditions. Both the cause and conduct of the invasion were thus matters of dispute between the two governments. The question of “truth” lay at the heart of the events of 1914⁵.

1. *The international context*

Belgian intellectuals could not avoid this issue. Yet whether occupied or in exile, their support for the national cause was also part of the larger clash between academics and artists on the two sides, with each accusing the other of betraying scholarly and aesthetic values in support of an unjustified war. As the invading power, Germany – and thus German intellectuals – had the most to answer for. In particular, the destruction of Leuven University library and the shelling of Rheims cathedral brought the accusation of cultural atrocities. It was in response to this international outcry that the notorious “Appeal to the World of Culture” was issued in early October 1914 by 93 leading German writers, academics and artists. Most of them had no detailed knowledge of the content of the Appeal, which had been drafted at the prompting of the Navy Ministry’s propaganda service. The text rebutted Allied accusations that Germany had started the war and committed war crimes in Belgium and robustly declared the intellectuals’ solidarity with the German army⁶.

³ PASSELECQ F., *Essai critique et notes sur l’altération officielle des documents belges*, Paris, 1915.

⁴ Declaration by von Moltke, *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, 14 August 1914.

⁵ HORNE J. and KRAMER A., *German Atrocities, 1914. A History of Denial*, London and New Haven, 2001. See also, WIELAND L., *Belgien 1914. Die Frage des belgischen ‘Franktireurkriegeres’ und die deutsche öffentliche Meinung von 1914 bis 1936*, Frankfurt, Berne, New York, 1984.

⁶ VOM BROCKE B., “Wissenschaft und Militarismus. Der Aufruf der 93 ‘An die Kulturwelt!’ und der Zusammenbruch der internationalen Gelehrtenrepublik im Ersten Weltkrieg”, in CALDER W.M. III, FLASHAR H. and LINKEN T. (ed.), *Wilamowitz nach 50 Jahren*,

Allied intellectuals organized their own campaigns to establish the “truth” behind the invasion and German atrocities. Yet they often couched their case in sweeping cultural and historical terms that assigned collective guilt to the German nation for the alleged crimes of the government and army. Emile Durkheim saw the war as the defence of the “humanitarian morality of the Christianized west” against a Nietzschean drive for world dominance by Germany⁷. Over a hundred leading British academics and artists published a “Reply to the «Appeal to the World of Culture!»” that – along with Nietzsche – blamed the historian Treitschke and the nationalist general, Bernhardt – for fostering expansionist violence⁸.

The quarrel over the German invasion was thus overshadowed by a larger and even more intransigent conflict about the cultural significance of the war itself. Intellectuals on each side projected the enemy in the guise of their own particular hate figures. Where French Republicans saw Germany as a violent autocracy bent on overturning democracy and international law, French Catholics saw the enemy as driven by heretical Lutheranism and godless philosophy. In Germany, conservative and modernizing intellectuals alike considered the “ideas of 1914” the historic equivalent of 1789 for France. The spiritual values and national particularities that were seen as the source of German superiority over a materialistic or superficially democratic “west” provided the ideological framework through which Europe as a whole could be refashioned under German influence. The pamphlet by the noted sociologist, Werner Sombart, *Händler und Helden* (Merchants and Heroes), which contrasted the warrior idealism of German *Kultur* with the deadening capitalism and hypocritical self-interest of the British, was only the most notorious expression of beliefs held much more widely⁹.

It would be easy to dismiss this cultural dimension of the war as “propaganda”, which is how it has been seen for too long. Propaganda

Darmstadt, 1985, pp. 649-719. For the fullest study of the Appeal, see VON UNGERN-STERNBERG J. and VON UNGERN-STERNBERG W., *Der Aufruf 'An die Kulturwelt!'. Das Manifest der 93 und die Anfänge der Kriegspropaganda im Ersten Weltkrieg*, Stuttgart, 1996. For contemporary translations of the text of the Appeal into English, see VAN HOUTTE P., *The Pan-Germanic Crime: Impressions and Investigations in Belgium during the German Occupation*, London, 1915, pp. 155-161, and into French, DIMIER L., *L'Appel des intellectuels allemands*, Paris, 1915, pp. 46-63.

⁷ DURKHEIM E., *L'Allemagne au-dessus de tout*, Paris, 1915, pp. 4, 14. Durkheim's booklet was published by the same committee of leading Republican academics, the Comité d'Études et Documents sur le Guerre, that published Bédier (HORNE J. and KRAMER A., *op. cit.*, pp. 285-287; HANNA M., *op. cit.*, pp. 86-90).

⁸ *The Times*, 21 October 1914.

⁹ HORNE J. and KRAMER A., *op. cit.*, pp. 278-279; STIBBE M., *German Anglophobia and the Great War, 1914-1918*, Cambridge, 2001, pp. 49-79 (esp. 76-78).

occurred, of course, in the sense that each side strove to use such ideas to its own advantage, notably in persuading the key neutral powers to opt for one side in the war or to preserve a benevolent neutrality. The diplomatic stakes were high, the arguments not innocent, and the means employed were often unscrupulous. Yet far more was at issue. Real differences underlay the range of views on the war and the enemy both within and between each belligerent society. If 1914 marked the moment when intellectuals embraced the nation it might also be said to mark the point at which international politics became more ideological, a development that the war would accentuate.

Moreover, in the eyes of contemporaries the neutral nations constituted a “tribunal of world opinion”. They acted as an international public sphere of the sort that European powers had become used to seeing as frame of moral reference for their actions. Such beliefs underlay the Hague Conventions of 1899 and 1907¹⁰. Intellectuals and others felt passionately that the war was a conflict of fundamental moral and political values on which neutral opinion sat in judgement, as well as a struggle for national survival. The invasion of Belgium symbolized that conflict.

2. *Belgian intellectuals and ‘German atrocities’*

The Belgian population correctly understood that it had been blamed for a resistance that, even if justified under the Hague Convention, had not taken place. The war of the *francs-tireurs* was a collective illusion on the part of the German military, a fantasy rooted in the Franco-Prussian War and driven by fear of the political implications of civilian involvement in combat. Ideological loathing of guerrilla warfare explains the harsh response of the German army. This resulted in six thousand civilians killed, the deportation of thousands more to Germany, the use of human shields against Allied troops, the deliberate burning of over twenty thousand buildings, and the desecration of churches and monuments. Pillage and rape were commonplace. In the worst massacres, e.g. Dinant, Andenne, Tamines and Louvain, hundreds perished¹¹.

Yet it was hard in the silence of occupation or the isolation of exile to establish what had happened. It was six months before coherent narratives emerged of incidents such as Dinant and longer before the full scale of death and destruction became clear¹². Explaining why the German armies behaved

¹⁰ For this point, see HORNE J. and KRAMER A., *op.cit.*, pp. 249-250.

¹¹ *Ibid.*, pp. 9-86.

¹² *Ibid.*, pp. 205-206.

as they did was harder still. Because of close pre-war links with German colleagues, some academics who remained in Belgium but were outside the invasion zone initially found it hard to credit accounts of German brutality. In Ghent Henri Pirenne, who was president of a Belgian organization to foster Franco-German intellectual cooperation, did not accept that atrocities had been widespread until late September. He only read the “Appeal to the World of Culture”, signed by his friend Lamprecht, in early 1915¹³. His condemnation of the “barbarians” and the academics supporting them was all the stronger for the sense of betrayal. But disbelief, plus the difficulties of establishing the facts, made the “truth” of the atrocities a vital issue for Belgian intellectuals, in exile or under occupation.

Refugees provided much of the information from which the Belgian official commission compiled its accounts in a series of reports published from Antwerp and Le Havre¹⁴. The writer Henri Davignon conducted an inquiry amongst refugees in Britain which confirmed that German soldiers obsessed by the fear of *francs-tireurs* had committed systematic “barbarities” in contravention of the 1907 Hague Convention¹⁵. Lord Bryce, who was a distinguished academic and a president of the British Academy, used the same source for the official British inquiry. In a classic exposition of the “two Germanies” theory, he concluded that while ordinary German people were innocent, German “militarism” was guilty. The Bryce Report, published in May 1915, proved enormously influential and was presented by Davignon to a French-language readership¹⁶. Undoubtedly the most sustained effort by Belgians in exile to establish the facts and rebut the official German accusation came from the remarkable group of men who staffed the Belgian government information office, the Bureau Documentaire Belge (BDB), at Le Havre¹⁷. Under the able chairmanship of a Brussels lawyer, Fernand Passelecq, the BDB produced a stream of publications on the invasion and occupation. The method, according to Passelecq, consisted in “the obligation to distinguish ourselves in all our works by a rigorous scientific discipline

¹³ LYON B., *Henri Pirenne. A Biographical and Intellectual Study*, Ghent, 1974, pp. 206-217. The organization was for a Rapprochement Intellectuel Franco-Allemand.

¹⁴ Commission d'enquête sur les violations des règles du droit des gens, des lois et des coutumes de la guerre, *Rapports sur la violation du droit des gens en Belgique*, Paris, 1915, 2 vol.

¹⁵ DAVIGNON H., *Les Procédés de guerre des allemands en Belgique*, Paris, 1915.

¹⁶ *Report of the Committee on Alleged German Outrages Appointed by His Britannic Majesty's Government and Presided over by the Right Hon. Viscount Bryce O.M.*, London, 1915; DAVIGNON H., *La Conduite des Armées allemandes en Belgique et en France d'après l'Enquête anglaise*, Paris, 1915.

¹⁷ AMARA M., *La Propagande belge durant la Première Guerre mondiale, 1914-1918*, Licence dissertation, Université libre de Bruxelles, 1998, pp. 13-39.

and as far as possible to undertake the work of serious investigators, indeed of historians”¹⁸.

When in 1915 the German government published its own official inquiry (or *White Book*) into the invasion, which upheld the accusation of *franc-tireur* warfare and reproduced the mythic belief of German soldiers in ferocious Belgian civilians, Passelecq drafted a formidable rebuttal. This used the accumulated evidence of the Belgian commission to demonstrate major flaws in the German case and draw attention to the severity of unjustified “reprisals”¹⁹. Passelecq also wrote a popular summary of the Belgian response significantly entitled in English, *Truth or Travesty*²⁰. Since the German *White Book* had been heavily doctored to disguise the lack of credible German evidence for a Belgian insurrection, it is not surprising that the solidity of Passelecq’s refutation achieved greater credence internationally²¹.

Inside Belgium, a pall of grief and trauma hung over the areas most affected by the invasion. Intellectuals were among those who braved the occupation regime to piece together accounts of military atrocities. Godefroid Kurth, emeritus professor of History at the University of Liège, wrote a history of the invasion that remained unfinished on his death in 1916. When German soldiers billeted in his home recounted how the burgomaster’s son in Aarschot had assassinated a German colonel, he conducted his own on-the-spot investigation which confirmed that the tale was a myth, although German “reprisals” led to the death of 156 civilians.

“Via the press, the legend of Aarschot passed into the trenches; the entire German army related it with horror; ten days after the event, soldiers billeted in my house [in Liège] informed me about it: they took it as gospel truth. Even today, it is taken as law; it has already passed into popular books and in the future it will, like Tilly’s burning of Magdeburg [in the Thirty Years’ War], be one of those Protestant dogmas that it takes centuries to extirpate from history”²².

¹⁸ In a note of October 1918, cited in AMARA M., *op. cit.*, p. 17.

¹⁹ Auswärtiges Amt, *Die völkerrechtswidrige Führung des belgischen Volkskriegs*, Berlin, 1915; Ministère de la Justice et Ministère des Affaires Étrangères, *Réponse au Livre blanc allemand du 10 mai 1915*, Paris, 1915.

²⁰ PASSELECQ F., *La Réponse du gouvernement belge au Livre blanc allemand du 10 mai 1915. Étude analytique de la publication officielle du gouvernement belge*, Paris, 1915, translated into English as *Truth and Travesty: An Analytical Study of the Reply of the Belgian Government to the German White Book*, London, 1916.

²¹ On this point, see HORNE J. and KRAMER A., *op. cit.*, pp. 237-249.

²² KURTH G., *Le Guet-Apens prussien en Belgique*, Brussels and Paris, 1919, p. 208.

Likewise, a retired academic, Jean Chot, carried out an inquiry during the winter of 1914-15 into atrocities in the province of Namur, as did two clerics, Jean Schmitz, secretary of the diocese of Namur, and Norbert Nieuwland of the abbey of Maredsous. In all these cases, simply amassing evidence (much of it by interviews with survivors) was an act of patriotic resistance, but publication was only possible after the war²³.

Just how hard it was to speak out is demonstrated by the conflict between the Catholic hierarchy and the occupation regime. Cardinal Mercier and the bishops acted in some respects as a surrogate for the absent Belgian government when they rejected German justification of the invasion along with the charge that Belgian civilians had committed atrocities against German soldiers. In doing so, they had the support of clerical intellectuals especially since Leuven, the leading Catholic university in the country, had suffered so severely. Both Monseigneur Ladeuze, rector of the university, and Simon Deploige, director of the Institute of Philosophy, wrote lengthy accounts for the Vatican, which Mercier certainly knew about²⁴. Yet it was not their authority as intellectuals but the political and spiritual power they enjoyed as bishops that enabled the hierarchy to challenge the Germans²⁵.

Intellectuals and academics had no such status, though Henri Pirenne's deportation to Germany in 1916 for his role in refusing to reopen the University of Ghent attracted international attention. Fragmented meetings of scholarly and academic bodies took place in semi-secrecy²⁶. Although Belgian academics were directly implicated by the German "Appeal" of October 1914, they were unable to issue a collective response. In a remarkable account published after his escape to France in August 1915, the botanist and Vice-Director of the Class of Sciences in the Royal Academy of Belgium, Jean Massart, described how he obtained and secretly circulated the German "Appeal" together with replies by some of the major academic bodies in Allied countries. But he could only attempt to respond on behalf of Belgian academics once he escaped to exile. In 1916, Massart conceived the idea of writing via a Swiss colleague to the 93 German

²³ CHOT J., *La Furie allemande dans l'Entre-Sambre-et-Meuse (journées des 23,24,25 et 26 août 1914)*, Charleroi, 1919 ; SCHMITZ J. and NIEUWLAND N., *Documents pour servir à l'histoire de l'invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg*, Brussels and Paris, 1919-1924, 7 vol.

²⁴ Vatican Archive, Segretaria di Stato, 244 D7 (Belgio), f. 108, DEPLOIGE S., "Le point de vue des catholiques belges dans la guerre de 1914", typescript ; Vatican Archive, Affari Ecclesiastici Straordinari, Belgio, 199, fasc. 101, LADEUZE, handwritten report. LADEUZE, handwritten report.

²⁵ HORNE J. and KRAMER A., *op.cit.*, pp. 267-277.

²⁶ LYON B., *op.cit.*, pp. 211, 223-225.

signatories of the “Appeal” in order to suggest establishing a joint commission of Belgian and German intellectuals to establish the truth about the “Belgian” or “German atrocities”. Unlike the German *White Book*, the inquiry (chaired by a neutral *savant*) would look impartially at the evidence from both sides.

“[It would] interrogate not only those who ordered the reprisals but also those who were simple witnesses; we believe that during the German inquiry conducted in Belgium during the winter of 1914-1915, numerous inhabitants were heard but their responses were deliberately suppressed; the new commission would naturally take account of all depositions, from whichever side”²⁷.

Massart received only one reply - a refusal.

However, intellectuals were able to contribute with others to the underground press, for which the violation of Belgian neutrality and the German atrocities were of prime interest. *La Libre Belgique*, to take the most celebrated of the resistance papers, made the “truth” its credo. Its very first issue featured a story on the return of 1,700 inhabitants of Leuven who had been deported to Germany as *francs-tireurs*. “It is hardly necessary to say”, commented the paper, “that among these supposed *francs-tireurs* many had never held a rifle in their hand. None, absolutely none, had fired a single cartridge”²⁸. The second issue was devoted to specious German arguments on Belgian neutrality. Both questions, and especially atrocities, remained central as successive issues of *La Libre Belgique* refuted the German charges of Belgian guilt. The secret press performed this function more generally. Indeed, although communications between the two Belgiums were never easy, it is clear that occupied Belgium was not the hermetically sealed environment that the Germans intended. Many of the standard texts on the atrocities published in France, Britain, and Belgium-in-exile circulated clandestinely, including the Bryce Report, the Belgian official reports, the brochures of the French Comité d’Études et Documents, Bédier’s pamphlets and, as we have seen, the translated text of the German “Appeal”. Some of these works were even reprinted in Belgium. The cartoons of the Dutch satirist Louis Raemaekers – many of which dealt with German atrocities – were distributed in the banned review, *La Cravache*²⁹.

In some regards there was little distinctively academic or intellectual in the way Belgian scholars and writers attempted to expose the “falsity” of

²⁷ MASSART J., *Les Intellectuels allemands et la recherche de la vérité*, Paris, 1918, p. 4.

²⁸ *La Libre Belgique*, 1, February 1915.

²⁹ MASSART J., *La Presse clandestine dans la Belgique occupée*, Paris, 1917, pp. 1-71

the German account of the invasion. This was because of the disruption caused by the invasion. Normal intellectual institutions and networks were inoperative. The skills of the politician, lawyer, and journalist were those frequently in demand, and many from these backgrounds were involved in the BDB and the underground press. Yet explaining why the Germans had behaved so brutally was the heart of the problem. It was the point at which German motivation could all too easily be dismissed in terms of the sweeping values of wartime intellectual mobilization and the clash of cultures. Two academics stand out for the way they deployed their intellectual skills to provide precise answers.

The first was Jean Massart. One of his principal tasks after the invasion, along with contributing to *La Libre Belgique*, was to account for German atrocities by using all the sources that were available and especially German texts. Massart focused on the myth that lay at the core of the phenomenon, citing copious evidence that German soldiers believed the illusion of *franc-tireur* resistance. He identified many of the contributory factors. These included the institutional memory of French warfare in 1870, a military doctrine of harsh reprisals against guerrilla warfare, fatigue and drunkenness on the part of the soldiers, and anti-Catholicism that resulted in priests being targeted as supposed leaders of the People's War. His ultimate explanation was conspiracy – the deliberate manipulation of the myth by the German military leadership in order to terrorize the Belgians and make ordinary German soldiers see them as the enemy.

Massart could only publish his account from exile³⁰. Exile provided the basis for the fullest explanation of the German atrocities by Fernand van Langenhove, who wrote a book for the BDB that remains a neglected classic. Van Langenhove was a young sociologist who had been formed by his mentor, Emile Waxweiler, according to the methods of “functional sociology” that were the hallmark of the pre-war Institut Solvay in Brussels, of which Waxweiler was the director and van Langenhove the scientific secretary. The method was characterized by a pragmatic, multidisciplinary approach based on direct observation and an avowedly “scientific” spirit. It was applied by both men to the work of the BDB on which they collaborated during the war³¹.

³⁰ ID., *Comment les Belges résistent à la domination allemande*, Paris, 1916, esp. pp. 63-178. Translated into English as *Belgians under the German Eagle*, London, 1916.

³¹ VAN LANGENHOVE F., *Semaine Sociale d'octobre 1912. Compte rendu par F. van Langenhove, Secrétaire Scientifique de l'Institut*, Brussels, 1912, p.5 (for Waxweiler's definition of the orientation of the Institute); STENGERS J., “Notice sur Fernand

The problem addressed by van Langenhove was the mass of sincere testimony by German soldiers concerning the *franc-tireur* war published in the German *White Book* and elsewhere. Proving that civilian resistance had not occurred was insufficient. The illusion itself had to be explained. Van Langenhove set out to do this in his book, *Comment naît un cycle de légendes. Francs-tireurs et atrocités en Belgique* (1916). He achieved his aim in three stages. First, working exclusively with German sources, he established that the core of the illusion lay not simply in false rumours but in a substantial “cycle of legends”. These turned on the image of the treacherous *francs-tireurs* ambushing German soldiers, priests inciting their flocks to attack the invaders or firing from their own church towers, and women and girls who blinded and castrated wounded soldiers. The “cycle of legends” acquired a simple but terrible capacity to account for unfamiliar experiences and unleash the soldiers’ violence against civilians.

Secondly, van Langenhove applied recent work in social psychology to demonstrate that witnesses may in all good faith testify to the reality of illusions. The more traumatized the witness, the more likely this is. But false memory expresses a real psychological state and Van Langenhove insisted on the sincerity of the German soldiers who claimed they had faced Belgian atrocities. Finally, he observed that apparently ephemeral myths only work if they draw on deeper currents of cultural history – in this case the memories of 1870 as transmitted by German military traditions and popular literature.

Van Langenhove underestimated the manipulation of the myth by the German military and did not account for the harshness of military reprisals. But his central insight, that most soldiers and much of German society to the top-most levels believed the *franc-tireur* illusion, was fundamental. As Passelecq acknowledged, in writing a popular summary of Van Langenhove’s book, it had the “surprising result” of mitigating German collective guilt for war crimes. However, Passelecq redeemed the case by explaining that pre-war German militarism had unwittingly prepared the “formidable illusion”, which had been aided by the influence of Pan-Germanism on the German people³². Van Langenhove’s book, in its balance and intellectual integrity, was exceptional even by the high standards of the BDB.

Vanlangenhove”, *Académie Royale de Belgique, Annuaire*, Brussels, 1984, pp. 135-225 (esp. 142-143).

³² PASSELECQ F., *Francs-tireurs et atrocités belges. Un cycle de légendes allemandes*, Le Havre, s.d., originally published in the *Correspondant*, 25 December 1915.

3. *Belgian intellectuals and the meaning of the invasion*

Belgian intellectuals played an important part in establishing the “truth” about German war crimes against Belgian civilians. Yet their broader cultural mobilization behind the national and Allied efforts went far beyond this. Explaining German guilt became a way of assigning meaning to the war, although the degree to which this happened and the self-image of Belgium that was generated in the process varied with the intellectual, his milieu, and his wartime function. A full investigation is beyond the scope of this paper but a few examples indicate how intellectuals used the invasion to define both the nation and the war.

German behaviour in attacking Belgium – disregarding international agreements, forging diplomatic evidence, committing murder and pillage, burning down property – read like an orgy of criminality, a theme that was easily embroidered with historical references, from the barbarian invasions to the Prussian past. Maurice Maeterlinck claimed (in a book of essays published in exile) that the scale of German crimes overwhelmed him. “I tried to lift myself above the fray; but the higher I rose, the more I saw of the madness and the horror of it, of the justice of one cause and the infamy of the other”³³. He went on to argue a common theme, that Germany combined savage criminality with advanced science and organization, doubly betraying “civilization”.

“At this moment, a tragedy is being enacted in Belgium such as has no precedent in the history of civilized peoples, nor even in that of the barbarians, for the barbarians, when committing their most stupendous crimes, lacked the infernal deliberation and the scientific, all-powerful means of working evil which today are in the hands of those who profit by the resources and benefits of civilization only to turn them against it and to seek the annihilation of all its noblest and most generous characteristics”³⁴.

Criminality and barbarism thus became the defining characteristics of German *Kultur*, making it the antithesis of “civilisation”. German artists and intellectuals traduced the common heritage of a “European” or a “Latin” civilisation. Emile Verhaeren, Belgium’s pre-eminent poet, also in exile, wrote an extended prose work on *Belgium’s Agony* which refused to allow the enemy the benefit of the “two Germanies” theory favoured by Lord Bryce and others. For Verhaeren, Prussian militarism stifled the intellectual

³³ MAETERLINCK M., *The Wrack of the Storm*, London, 1916, p. vi.

³⁴ ID., “Pro Patria II” (13 March 1915), in *ibid.*, pp. 64-65.

and artistic life that the signatories of the German “Appeal” had maintained was inseparable from the army’s place in national life.

“Under German domination [Europe] will drift dismally into a gloomy officialdom, organized and drilled by a tyrannous ruling caste. Nowadays we are forced to believe, however sadly, that the true Germany is, only by accident, that of Goethe, Beethoven, and Heine. Generally [...] she is a country of cruel barons and brutal soldiery”³⁵.

As in the other Allied countries, different ideological inflections could be given to the conflict – Catholic intellectuals seeing it as a war of religion, a socialist such as Destrée considering it a crusade against “barbarity and despotism”³⁶.

The same impulse that condemned Germany indiscriminately for the invasion produced idealized portraits of martyred Belgium. Drawing on the historicist tendencies of the nineteenth century and the cult of the landscape and historical monuments as sources of local and national identity, the destruction caused by the invasion became a violation of the nation. Writing for the Belgian Flag Day in Britain in 1915, Maeterlinck evoked:

“Our plains and meadows, the fairest and most fertile in Europe, now ravaged to such a degree that the utmost one can say is powerless to give any idea of a desolation which seems irremediable [...] and in Flanders] the last of our cities to be menaced, the fairest, the proudest [...] which constitute the very face of our country and which only a miracle could now save”³⁷.

The trope was used widely. M. Siron, editor of a Belgian art review and co-director of the Alliance Franco-Belge, projected lantern-slides of Belgian beauty-spots in a lecture tour of France in order to underline the crime of the invasion and atrocities.

“You know the beautiful countryside of Liège, so industrial, with its coal-mines, its blast furnaces, its armaments plants and its huge factories. You have visited the Belgian Ardennes, so pretty and which we called with good reason ‘our little Switzerland’ [...] The district of Charleroi and the Borinage with their great industries and mines renowned through the entire world [...] Flanders and its old

³⁵ VERHAEREN E., *Belgium's Agony*, London, 1915, p. 96.

³⁶ MELOT A., *Le Martyre du clergé belge*, Paris, 1915, esp. p. 6 ; J. DESTREE, *En Italie avant la guerre 1914-1915*, Paris, 1915, p. 91.

³⁷ MAETERLINCK M., *Wrack... op.cit.*, pp. 93-94.

cities celebrated by the poets [...]. Of all that, what remains? I am tempted to say nothing [...] almost nothing”³⁸.

As a statement of the physical damage caused by the invasion the exaggeration is absurd. But as an evocation of how landscape and monuments endow the nation with a cultural and historical sovereignty it was deeply felt.

Such arguments were not the preserve of the literature of exile; preoccupation with martyrdom permeates the underground press³⁹. In a more sophisticated form, the binary structure of the Belgian war culture of 1914 is evident in Henri Pirenne’s wartime thinking. The invasion confirmed Pirenne’s theses on the specificity of Belgian history. A civic culture, the defence of traditional freedoms, and a location at the crossroad of Europe constituted the unity of the Belgian nation even though it contained two “races” and two languages. This historically constructed identity was the very opposite for Pirenne of the national essentialism and racial theories espoused by the German nationalist right, which dismissed Belgium as an “artificial” creation. The fact that former colleagues like Lamprecht shared such views confirmed Pirenne’s opinion that the survival of Belgium as a nation turned on the outcome of the war⁴⁰.

The response of intellectuals to the invasion raises important questions about the Belgian “war culture” of 1914. It might be more appropriate to use the term in the plural, to cover the differences between occupied Belgium and Belgium-in-exile. Yet the two Belgieums shared the traumatic experience of invasion which, in 1914-15 at least, conferred certain similarities on their responses. Belgium may have been an abstract symbol for others, but the invasion was painfully direct for most Belgians. The violation of the country’s neutrality, unlike in 1940, was greeted with shock⁴¹. The impact of the largest invasion force in history was palpable. The violence visited on harmless civilians, towns and cultural monuments, was incomprehensible. Understandably, contemporaries reached for earlier periods of European history – the barbarian invasions or the Thirty Years’ War – to describe their outrage.

³⁸ SIRON M., *Ce que j’ai vu en Belgique. Conférence faite au cours de sa tournée dans les principales villes de France*, Paris, 1915, pp. 4-5.

³⁹ “La Belgique martyre”, in *La Libre Belgique*, 6 March 1915.

⁴⁰ LYON B., *op.cit.*; CHICKERING R., *Karl Lamprecht: a German Academic Life (1856-1915)*, New Jersey, 1993; PIRENNE H., *Souvenirs de captivité en Allemagne (mars 1916-novembre 1918)*, Brussels, 1920, esp. 36-37.

⁴¹ STENGERS J., “L’Entrée en guerre de la Belgique”, in *Guerres Mondiales et Conflits Contemporains*, n°179, 1995, pp. 13-33.

But the invasion was not just a military event. It was deeply imbued with cultural significance. The German government's view of Belgian neutrality and the German army's obsession with a People's War were intrinsic to what occurred, and forced Belgians – intellectuals among them – to respond with their own interpretations of the "truth". Moreover, national survival seemed to be at stake in a country that the occupiers planned to divide and reorganize. This produced a heightened self-consciousness of what it meant to be Belgian. It is not surprising if many Belgian intellectuals in 1914-15, whether at home or in exile, saw themselves in the front line of a cultural war.

2. Réfugiés et solidarité – Vluchtelingen en solidariteit

Rapport de José GOTOVITCH

Phénomène de masse, l'exil fut-il en 1914-1918 un effet collatéral du conflit ou, au contraire, un élément constitutif de ce que l'on désigne à plaisir et que l'on place au centre du discours obligé d'aujourd'hui, la « culture de guerre » ? Phénomène de masse, il l'est sans contestation possible puisqu'il concerna jusqu'à un million de personnes et, selon nos auteurs, plus de 500.000, voire 600.000 de manière récurrente. Comme le souligne Michaël Amara, il s'agissait alors de près de 10 % de la population belge.

Plus interpellant encore, s'il s'agit, à l'Ouest, d'un phénomène qui concerna trois pays – la France, les Pays-Bas et la Grande-Bretagne – dont l'historiographie de la Grande Guerre est riche et précoce, l'ouvrage scientifique le plus ancien retrouvé par nos auteurs sur ce sujet est américain et ne remonte qu'à 1982¹ !

Les trois contributions présentées au colloque indiquent que le sujet est désormais sérieusement pris en charge². Trois problématiques s'offrent à nous. Passage obligé, la première consiste en une appréhension directe, disons positiviste de l'événement : que fut l'exil, qui furent les exilés. Une multitude de paramètres peuvent servir de guides. Une deuxième interrogation porte sur la place de l'exil et des exilés dans la stratégie effective et symbolique des forces en présence : « à quoi les exilés ont-ils servi » ? Enfin, dimension également incontournable : quelle en est la place et/ou la trace dans la mémoire collective, dans le transmis générationnel ? Je reviendrai en fin de parcours sur l'absence étonnante, mais sans doute fort signifiante, du troisième volet, celui de la mémoire.

¹ CAHALAN P., *Belgian refugee relief in England during the Great War*, New York, Garland, 1982.

² La contribution de Monsieur Hugh R. Boudin n'est pas reprise dans cet ouvrage. Nous renvoyons à son ouvrage publié récemment : BOUDIN H.G., *Pastorat, consulat et espionnage : la vie insolite de Adolphe Frédéric Peterson*, Bruxelles, 2003.

Des trois communications, celle de H.R. Boudin s'inscrit dans la première catégorie, les deux autres répondent, à des échelles diverses, aux deux premières. Ainsi, Michaël Amara brosse un tableau global du phénomène et pose de nombreuses questions. Pierre Purseigle, tout en évoquant différentes réalités, affiche une volonté plus théorique. Les deux travaux renvoient l'un à l'autre par certains aspects tout en s'opposant sur quelques points.

H.R. Boudin nous livre donc un exemple précis, quasi un témoignage, significatif et pourtant tout à fait particulier. Folkestone connut très tôt une affluence record de réfugiés belges. L'aide apportée à ceux-ci fut tout aussi précoce, mais, c'est le fait remarquable, résultat de l'activité d'une communauté protestante francophone établie dans la ville depuis 1893 et dirigée alors par un pasteur originaire de Seraing, seul protestant à avoir sans doute jamais été nommé consul de Belgique ! La description qui nous est détaillée frappe par la rapidité, la diversité et l'efficacité du développement d'une vie associative belge couvrant de multiples aspects sociaux et culturels de cette communauté reconstituée. Mais la solidarité qui se déploie dans cette population protestante en faveur de réfugiés catholiques-romains chemine à travers mythes et stéréotypes. Stéréotypes quant à la nature même des Belges : « frugalité, austérité, ardeur au travail, sobriété, entêtement et patience », toutes qualités inhérentes à la condition paysanne qui est la leur dans l'imaginaire britannique. Mais aussi dans le contexte psychologique défavorable et toujours prégnant de la campagne hostile aux pratiques léopoldiennes au Congo. Notons en passant, le transfert opéré de Léopold II aux Allemands : un philanthrope propose des prothèses pour les mains coupées par ces derniers en Belgique !

Cette remarquable activité de soutien qui couvre tous les aspects du quotidien n'échappe pas cependant au phénomène sans doute le plus spécifique de l'exil et que nous retrouverons à chaque pas : la stratification sociale du monde des réfugiés à laquelle répond, en miroir, la fragmentation des aides apportées, tant par la société britannique que belge. À cela s'ajoute la fracture philosophique traditionnelle : peu active sur les autres plans, l'Église catholique monta au créneau dès qu'il s'est agi d'enseignement : elle entendait maintenir le caractère catholique de celui-ci.

Ce parcours sur le terrain introduit avec profit les deux autres contributions. Les deux auteurs se croisent sur de nombreux champs et leurs différences aident à mieux comprendre les problématiques en présence. Si Pierre Purseigle affine une approche plus théorique, Michaël Amara nous livre les prémices d'une analyse en profondeur de la société diasporique belge

dans les trois lieux de dispersion, avec sans doute un moindre accent sur la France que privilégie le premier.

Ne pouvant reprendre l'ensemble de ces très riches communications, je voudrais en souligner quelques éléments dont je revendique très clairement la subjectivité du choix.

1. Pierre Purseigle met en lumière et construit toute sa présentation sur la fonction de mobilisation sociale que remplit le monde des réfugiés auprès des nations accueillantes, sur l'instrumentalisation des réfugiés comme facteur de cohésion nationale. Pour lui, le réfugié est au cœur du discours sur la Barbarie et la Civilisation. Il incarne la résistance héroïque face aux atrocités du barbare, il en est le témoignage vivant. Il participe largement à l'ethnisation de l'ennemi (vocables « boche », « barbare ») qui efface l'idéologie et fonde la solidarité sur la morale et le droit. Le réfugié constitue donc un outil hors pair, voire providentiel, de mobilisation de la nation.

2. Ceci conduit à mettre en évidence un deuxième point, souvent et curieusement oublié, le facteur temps. Or celui-ci incurve, modifie et parfois inverse les mentalités mais aussi les rôles aussi bien des accueillants que des accueillis. Et de produire cette savoureuse exclamation d'une Londonienne : « Tout le monde était fou des Belges... ». Mais ensuite vint l'ingratitude de ces derniers, dès lors ...« Il est peut-être vrai que la Belgique a sauvé l'Europe, mais... qu'on nous sauve des Belges... la Belgomanie s'est bien calmée ».

Pierre Purseigle cherche l'explication de cette évolution au niveau de la représentation et du statut du réfugié au sein de la culture de guerre dont, nous dit-il, le réfugié disparaît au profit de la victimisation de la population civile. Et comme Michaël Amara, il évoque à l'appui, les incidents de mai 1916 entre Belges et Britanniques à Londres, les tensions qui éclatent en France dès 1915.

J'avoue être plus sensible personnellement aux explications sociales et économiques que nous apporte Michaël Amara de ces phénomènes – vieux péché positiviste, voire marxisant – sans récuser toutefois les nuances que nous fournit la piste culturelle.

3. Ainsi en va-t-il d'ailleurs du choc des cultures résultant de la première confrontation de masse de deux mondes qui s'ignoraient profondément et dont l'alimentation n'est qu'un des nombreux aspects, et non des moindres.

Rappelons en effet combien « le voyage », voire « les vacances » constituent alors un privilège des classes aisées ou la damnation des sans

emplois et sans espoirs, donc un phénomène ultra-minoritaire. Ces chocs, découlant en ce cas de la situation de guerre, sont des phénomènes en soi, identifiables et analysables sans recours aucun à une « culture de guerre » à moins d'assimiler cette dernière à la crise de la pomme de terre en Irlande ou à la pauvreté du Mezzogiorno, également génératrices de migrations massives et de chocs culturels.

4. De tous les apports de ces travaux, également pionniers à mes yeux, domine la mise à jour de l'extraordinaire ségrégation de classe qui régit tant le monde des réfugiés que l'appréhension du phénomène « réfugié » par les États et les sociétés de bienfaisance privées.

C'est une société de classe qui mobilise des sommes gigantesques pour que les riches puissent conserver leurs privilèges en exil. C'est la distribution des rôles et des affectations qui observe les mêmes principes : les bourgeoises dans les hôpitaux, les pauvres à l'usine. On frise ici la caricature, clichant ainsi la réalité du XIX^{ème} siècle. La palme revient sans doute aux Pays-Bas dont Michaël Amara nous décrit les camps d'internement ouverts et répartis selon le rang social ! Le vocabulaire est sans équivoque ni vergogne : il s'agit de Homes « for better class Belgian refugees », de « minder gewenste behoeftigen » opposés aux « fatsoenlijke behoeften ». On corrige les « erreurs » commises comme celle d'avoir logé des artisans malinois dans des demeures « upper class ».

Voilà bien confirmé le déplacement de la fracture séculaire à la fin du conflit mondial.

5. En revanche, l'analyse de l'évolution des rôles respectifs de l'État et du privé annonce bien les rapports futurs. Dès 1916, l'État se substitue peu à peu à l'initiative privée, malgré le foisonnement des organismes, comités et fondations qui couvrent la France, la Grande-Bretagne et les Pays-Bas. Nous renvoyons à l'analyse très fine qui nous est donnée des différences entre les pratiques respectives.

6. Parmi les différences culturelles, c'est-à-dire sociales, qui opposent en ce cas Belges et Britanniques, la culture du travail est parmi les plus essentielles car elle fonde et/ou découle de deux systèmes sociaux opposés. Entre un monde britannique de l'entreprise déjà bien socialisé et balisé de conventions strictes et le système d'exploitation auquel sont soumis les ouvriers belges, le choc sera rude, et ce n'est point une métaphore. Acceptant horaires arbitraires et cadences infernales, les Belges sont rapidement considérés comme des jaunes et les heurts dégénéreront parfois en véritables émeutes. Ces leçons syndicales ne seront pas perdues et la Centrale des

métallurgistes, principal protagoniste syndical en terre d'exil, saura y puiser quelques enseignements.

Ainsi cette triple incursion dans le monde de l'exil belge nous renvoie paradoxalement à un portrait de la société belge de 1914, d'autant plus dissécable qu'elle est mise en situation d'isolement et de confrontation. Ce portrait témoigne d'une société fort fragmentée, peu solidaire, engagée dans un rapport fluctuant dans le temps avec les populations d'accueil, et réciproquement. Les chocs ressentis sont proportionnels à l'enfermement, à l'archaïsme relatif de cette Belgique d'avant 1914 confrontée brutalement à la modernité naissante.

Il reste à nous poser la question que ces communications n'ont pas abordée : qu'en est-il de la mémoire de cet exil, de la marque de celui-ci sur la société belge de l'entre-deux-guerres. Cette absence est-elle le reflet de la réalité ou simplement fortuite. Nous ne pouvons le faire qu'en posant à notre tour des questions qui sont autant de chantiers à creuser.

Il est patent que l'exode de '40 et l'exil londonien de 1940-1945 ont suscité récits, reportages et mémoires dès la fin du conflit. Le délai entre l'événement et le démarrage de son étude par les historiens détonne fortement avec le sort fait à l'exil de 1914-1918.

À défaut d'une mémoire collective exprimée et l'interrogation que nécessite son hypothétique absence, ne devons-nous pas suivre quelques pistes susceptibles de « faire parler » ce passé ?

Ainsi dans le domaine du politique, quelles marques ont pu laisser l'action et la proximité des socialistes français auprès des socialistes belges réorganisés en France et disposant d'un organe régulier. L'étude de l'exil néerlandais dans ses rapports avec l'histoire du mouvement flamand est, elle, largement entamée. Mais cette approche mériterait de sortir du cadre étroit du nationalisme flamand pour être appréhendée en termes de société. De même, comme indiqué plus haut, la fréquentation du syndicalisme britannique n'a pu être sans suites.

Mais que dire alors de la marque imprimée chez tous ces enfants et adolescents par les écoles, du changement d'échelle, de l'apprentissage de la langue anglaise, de la découverte de sa culture, des liens personnels, des mariages, etc... Y eut-il une anglomanie telle que celle qu'on attribue communément au Prince Charles ? Le monde économique fut-il insensible à la City ? Hors un Theunis ou un Gutt, on n'en connaît pas grand-chose.

Et l'on n'évitera pas de se demander si l'exil ne fut pas un moment noir dans la vie des personnes concernées, dont nul n'eut plaisir à se rappeler.

Rien à voir avec le côté « grandes vacances » de l'exode de 40 pour certains. Mais pourquoi si noir ? Conditions matérielles ou sentiment d'infériorité, d'hostilité, d'étrangeté par rapport aux Britanniques ? Ou bien alors dans la grande mise en scène patriotique et héroïque construite autour des tranchées, des massacres, des fusillés, la violence de l'occupant, la misère des occupés, n'y avait-il pas de place pour le récit de ceux qui avaient échappé à toutes ces situations dramatiques et qui n'avaient « que » survécu.

On le voit, de multiples questions restent posées. À les couvrir du nom de « culture de guerre », on y gagne peu en clarté. Si l'emballage paraît savant, la diversité du contenu force à recourir à de multiples paramètres et problématiques. C'est au pied de ceux-ci que se reconnaît l'historien. Les textes qui suivent en sont déjà une belle démonstration.

Les réfugiés belges de la Première Guerre mondiale De l'action humanitaire à la participation à l'effort de guerre

Michaël AMARA

Les premières semaines de la guerre virent se jeter sur les routes plus d'un million de Belges fuyant devant l'invasion allemande. Cet exode massif vers des pays profondément ébranlés par l'entrée en guerre met en lumière une multitude de problématiques largement ignorées jusqu'il y a peu par l'historiographie européenne. Les conditions de vie de ces exilés, les processus de solidarité mis en œuvre pour leur venir en aide, leurs relations avec les populations locales apparaissent pourtant comme autant d'éléments particulièrement révélateurs de l'implantation de la culture de guerre dans les différentes sociétés d'accueil¹.

L'exode de 1914 (son ampleur et ses causes), l'action humanitaire mise en place au profit des réfugiés, l'intégration des réfugiés au sein des sociétés d'accueil (la perception de l'exilé au sein de l'arrière et son intégration dans le monde du travail, la rencontre de peuples aux cultures différentes et ses conséquences), l'image du réfugié en Belgique occupée pendant et après la guerre et les conséquences de l'exil sur la Belgique d'après-guerre forment les grands axes des recherches que nous menons dans le cadre de notre thèse de doctorat. Il est bien sûr impossible de dresser ici un aperçu complet de ces différents éléments. Nous aborderons donc deux caractéristiques de l'histoire de cette diaspora : l'action humanitaire sans précédent mise en œuvre au profit de ces exilés et l'intégration des réfugiés dans le monde du travail.

I. L'action humanitaire en faveur des réfugiés

L'arrivée massive de plusieurs centaines de milliers de réfugiés aux Pays-Bas, en Grande-Bretagne et en France donna lieu, dans chacun de ces pays, au déploiement d'une action humanitaire d'une ampleur sans précédent. Les processus de solidarité mis en œuvre dès les premières semaines de la guerre et leur évolution illustrent à merveille la façon dont l'arrière vécut et subit le conflit.

¹ Ces différentes problématiques font l'objet d'une thèse de doctorat menée à l'ULB sous la direction de M. Serge Jaumain.

1.1. Une extraordinaire ampleur

Dans tous les pays, l'action humanitaire mise en place pour venir en aide aux réfugiés fut à la hauteur du mouvement de population extraordinaire que connut la Belgique.

En Angleterre, les premiers réfugiés arrivèrent dès le mois d'août mais ce n'est qu'à partir d'octobre 1914 que le flux devint particulièrement important. Dans la seule semaine qui suivit la chute d'Ostende, plus de 26.000 réfugiés débarquèrent sur les côtes anglaises et l'occupation du littoral belge fut loin de tarir le flot des arrivées². En effet, beaucoup de Belges qui s'étaient réfugiés aux Pays-Bas s'empressèrent de franchir la Manche. Le courant migratoire vers l'Angleterre se maintint plusieurs mois durant. Ainsi, le nombre de réfugiés débarqués au Royaume-Uni jusqu'à la fin de novembre 1915 peut être estimé à 250.000. Ensuite, les retours vers la Belgique et les départs vers la France firent décroître ce nombre qui se stabilisa autour des 180.000³.

Aux Pays-Bas, on peut raisonnablement évaluer le nombre de Belges réfugiés après la chute d'Anvers à environ un million⁴. Le nombre de réfugiés dans les provinces néerlandaises diminua cependant dès le mois d'octobre 1914. Au 1^{er} novembre 1914, ils n'étaient plus que 324.000 et, un mois plus tard, près de 125.000. Le chiffre le plus bas fut atteint en juillet 1915 avec 85.000 réfugiés. Toutefois, à partir de 1916, leur nombre augmenta sensiblement pour se stabiliser aux environs des 100.000 jusqu'à la fin de la guerre⁵.

Contrairement à ce qui se produisit en Angleterre ou aux Pays-Bas, la population belge réfugiée en France ne cessa de croître tout au long du conflit. L'exode vers la France commença dès le mois d'août, après les batailles de Charleroi et de Mons, mais le gros des réfugiés cherchèrent asile en France après la chute d'Ostende. D'après les chiffres du Ministère français de l'Intérieur, leur nombre se chiffrait à 205.000, le 1^{er} juillet 1915 et à 250.000, le 1^{er} juillet 1917 pour atteindre les 290.000 au 1^{er} juillet 1918. D'autre part, un recensement opéré fin novembre 1918 par les soins du Comité officiel

² *Report on the work undertaken by the British Government in the reception and care of the Belgian refugees*, Londres, 1920, p. 6 et p. 60.

³ DE JASTRZEBSKI T.T.S., « The register of Belgian refugees », in *Journal of the Royal Statistical Society*, mars 1916, p. 137.

⁴ VERDEYEN R.W.R., *België en Nederland, 1914-1919. De vluchtoorden Hontenisse en Uden*, La Haye, 1920, p. 6.

⁵ *Verslag van de werkzaamheden der Centrale Commissie tot behartiging van de belangen der naar Nederland uitgeweken vluchtelingen*, La Haye, s.d., pp. 30-32.

belge de Secours aux réfugiés releva 325.298 réfugiés en France métropolitaine, chiffre qui semble plus conforme à la réalité⁶.

En somme, on peut raisonnablement évaluer le nombre total des réfugiés belges à près de 600.000, soit un peu moins de 10 % de la population belge de l'époque.

L'arrivée dans ces différents pays de ces dizaines de milliers de déracinés donna lieu au déploiement d'une action humanitaire née tant de l'initiative privée que publique. Dès les premières semaines de la guerre, spontanément, des comités destinés à venir en aide aux réfugiés fleurirent dans chacun des pays d'accueil sous l'impulsion de notables locaux, de fonctionnaires, de Belges ou d'hommes d'Église. Témoins de l'immense élan de générosité qui se mit en place, ces œuvres se comptèrent par milliers. Rien qu'en Angleterre, près de 2.500 comités furent recensés fin 1914.

Certaines de ces associations prirent en charge tous les besoins des réfugiés, d'autres se spécialisèrent dans des domaines bien spécifiques. Distributions de repas, de vêtements, de jouets, aides au logement ou dans la recherche d'emplois, consultations médicales pour enfants en bas âge, bureaux de renseignements chargés de réunir les familles dispersées... l'éventail de leurs activités est immense.

Aux Pays-Bas, dès l'arrivée des premiers réfugiés originaires des provinces de Liège et du Limbourg, des comités s'organisèrent dans tout le pays pour récolter des fonds et envoyer nourriture et vêtements. Durant les premières semaines de la guerre, les Néerlandais mirent un point d'honneur à dispenser un accueil chaleureux aux Belges en leur ouvrant des milliers de bâtiments publics ou de demeures généreusement mises à leur disposition. Dès la fin du mois d'août 1914, le *Nederlandsch Comité tot steun van Belgische en andere Slachtoffers* d'Amsterdam tenta de coordonner l'activité des nombreux comités locaux et envoya de très grandes quantités de nourriture et de vêtements dans le sud des Pays-Bas.

À Londres, un vaste comité chargé de l'accueil des réfugiés belges vit le jour dès la fin du mois d'août 1914 sous l'impulsion de plusieurs bonnes âmes de la haute société anglaise. Les premiers appels aux dons que le *War Refugees Committee* publia dans la presse remportèrent un extraordinaire succès. En France, l'engagement de l'État à venir en aide aux réfugiés n'empêcha pas la même éclosion d'initiatives privées de toutes sortes

⁶ « Statistique des réfugiés belges en France », in *Bulletin de la Commission des Archives de la Guerre*, I, 1921, pp. 45-59.

destinées à porter secours à ces victimes de la guerre. À Paris, comme en province, de nombreuses œuvres virent le jour dès la fin d'août 1914.

1.2. *L'aide aux réfugiés : « un devoir et non une faveur »*

L'importance du rôle tenu par les réfugiés dans ces vastes processus de mobilisation ne peut se comprendre sans prendre en compte leur fonction sociale. Partout, le sort des réfugiés participa de la consolidation de communautés nationales en guerre en contribuant à affirmer leur unité. Par conséquent, les autorités n'eurent de cesse de rappeler les exigences de solidarité et l'importance de l'accueil des réfugiés que rien ne devait remettre en cause.

En février 1918, le Ministre de l'Intérieur français gratifia les autorités locales de la République d'un long exposé de leurs obligations vis-à-vis des réfugiés⁷. Il y rappelait pourquoi la solidarité à l'égard des réfugiés était un devoir national et non « une faveur (qu'il était) loisible d'accorder ou de refuser aux intéressés dans des conditions qui laissent place à l'arbitraire ». Pour lui, la Nation avait contracté une dette envers les populations exilées. Les habitants des villes et villages d'accueil devaient comprendre que c'était « faire œuvre de solidarité nationale que de recueillir en leur foyer avec empressement et sympathie des victimes de la guerre ». Rappelées quelques mois avant l'Armistice, ces instructions sonnaient comme un rappel à l'ordre destiné tant aux autorités locales qu'à des populations dont la volonté de partage et d'accueil s'était irrémédiablement émoussée, mais elles n'en apparaissent par moins comme une véritable définition de ce que devait être l'Union sacrée en cette matière.

La place prépondérante jouée par les femmes dans l'action menée en faveur des réfugiés s'inscrit parfaitement dans ce type de processus. Traditionnellement, les femmes de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie occupaient une large part de leur temps à venir en aide aux plus démunis mais, dans le cadre de la guerre, leur engagement revêtit une dimension supérieure. Pour elles, l'engagement au sein de comités de secours aux réfugiés apparut – en même temps que leur investissement dans les hôpitaux – comme un moyen sûr de pouvoir participer à l'effort de guerre, de payer leur tribut à un conflit dont elles semblaient devoir être écartées.

Cette course à la participation atteignit des sommets en Angleterre à l'automne 1914. Le *War Refugees Committee* fut submergé, peu après sa

⁷ AGR, Papiers Schollaert-Helleputte, n° 693, *Extrait du Journal Officiel de la République française du 17 février 1918*, « Instructions portant fixation du régime des réfugiés ».

création, de milliers d'offres d'hébergements. Chacun réclama « ses » réfugiés comme on réclame un insigne patriotique. Pour des milliers de bénévoles, offrir leur aide allait au-delà du simple soutien à une cause humanitaire. L'aide aux réfugiés permettait de jouer un rôle dans la catastrophe ambiante. Travailler pour ces pauvres devint à la fois un moyen de conjurer l'ennui, de se donner bonne conscience et d'afficher publiquement son engagement à la cause commune.

1.3. Le rôle croissant des États

Le 9 septembre 1914, jour où Herbert Samuel annonça le souhait du gouvernement de voir la Nation anglaise participer activement à l'accueil des réfugiés, une réunion eut lieu entre le *Local Government Board* (LGB), le Ministère en charge des réfugiés, et le WRC pour déterminer les compétences respectives de l'État et de la charité privée. Le gouvernement anglais se montra disposé à fournir les différents locaux destinés au premier accueil, à superviser la réception des Belges dans les ports, à supporter les frais de transport entre la capitale et les différents lieux d'accueil et à affréter quelques bateaux pour faire traverser la Manche aux réfugiés fuyant l'avance allemande⁸.

Dans un premier temps, la participation des autorités anglaises se limita à ces seules actions. Dans leur conception, les efforts déployés par les centaines de comités locaux devaient seuls suffire. L'État comptait abandonner une bonne part de l'action à mener en faveur des réfugiés à la charité privée. Toutefois, dès novembre 1914, le lent recul de l'enthousiasme en faveur des Belges sonna le glas de ces espérances. Le LGB lança plusieurs appels dans la presse pour inciter la population à maintenir ses efforts sans rencontrer le succès espéré. Noël 1914 vit refluer à Londres plusieurs milliers de réfugiés renvoyés par des particuliers ou des comités locaux arrivés au bout de leurs ressources. Dès 1915, la LGB fut contraint de s'impliquer toujours plus activement dans la question des réfugiés. En Angleterre, dès 1916, l'essentiel des dépenses mises en œuvre pour les réfugiés furent supportées par l'État.

Ce même phénomène se produisit aux Pays-Bas. D'abord tenté de se décharger sur les autorités locales et les associations privées, le gouvernement se vit contraint d'intervenir directement dans la gestion du problème.

⁸ IWM, BEL 1/2/6, War Refugees – Notes on interview on Wednesday, 9th September 1914 between the Rt. Hon. Herbert Samuel, MP, president of the LGB and a deputation from the WRC consisting of Lord Hugh Cecil, MP, Lord Gladstone, Major Legget and Mr. Morgan.

Quelques semaines avant la chute d'Anvers, le Gouvernement néerlandais s'était engagé à venir en aide à toutes les victimes du conflit qui trouveraient refuge sur son territoire. Toutefois, les autorités néerlandaises n'avaient pas prévu l'ampleur du flot de réfugiés qui se déversa sur leur pays trois semaines plus tard.

Les 8 et 9 octobre 1914, les Pays-Bas virent arriver sur leur territoire plusieurs centaines de milliers de réfugiés. Certaines communes frontalières comme Bergen op Zoom ou Roosendaal virent leur population quadrupler en l'espace de quelques heures. Dans un élan de charité incroyable, la population, l'armée et les autorités locales se mobilisèrent pour parer au plus pressé. Les bâtiments publics de toutes sortes, écoles, églises, entrepôts, furent mis à la disposition des réfugiés. En dépit des trésors de générosité déployés de toutes parts, la situation n'en devint pas moins dantesque. Des milliers de réfugiés encombrèrent les routes des jours durant et passèrent la nuit à la belle étoile dans les rues et les alentours de villes et de villages surpeuplés. Le maintien d'un million de réfugiés dans un pays qui comptait 6,3 millions d'habitants risquait ni plus ni moins que de plonger la Hollande dans un inextricable chaos.

Par la force des choses, l'État néerlandais fut obligé de s'impliquer. Lui qui, jusque-là, avait délégué la gestion de cette question à un organisme privé – le Comité d'Amsterdam – fut contraint de prendre le problème à bras le corps. Les premiers cas de typhus qui se déclarèrent à la fin du mois d'octobre 1914 finirent de faire du problème des réfugiés une question qui mettait en jeu tout l'équilibre de l'État néerlandais.

Dès le 10 octobre 1914, les opérations de dispersion dans le pays commencèrent. Des trains spéciaux chargés de réfugiés furent acheminés vers le nord du pays, sans réussir toutefois à faire diminuer l'immense pression qui pesait sur les communes frontalières. Deux semaines après la chute d'Anvers, l'ampleur de l'exode avait épuisé une bonne part des fonds récoltés par la charité privée. La situation était telle que le Gouvernement hollandais se vit contraint de solliciter l'aide des autorités belges et allemandes.

Le 15 octobre, les Néerlandais firent publier dans la presse une déclaration émanant de l'administration communale de la Ville d'Anvers. Le bourgmestre et les échevins de la ville portuaire y invitaient la population à regagner la Métropole et assuraient, au nom des autorités occupantes, que la propriété privée serait respectée et que personne ne serait enrôlé de force dans l'armée allemande. Pour certains, employés communaux, médecins ou boulangers, l'administration y ordonnait le retour dans les cinq jours, sans indiquer cependant la nature des éventuelles mesures répressives qui étaient envisagées. Dès le lendemain, les autorités néerlandaises affrêtèrent plusieurs

dizaines de trains destinés à reconduire les réfugiés gratuitement à la frontière mais les résultats furent pour le moins décevants.

De nombreuses réunions publiques furent organisées par les différents comités belges pour discuter de l'opportunité de rentrer au pays. Les débats furent souvent houleux. Les motifs invoqués pour différer le retour au pays étaient nombreux. Pour certains, il s'agissait ni plus ni moins que d'une question de principe. Le *Journal des Réfugiés* se fit le champion de ce type d'arguments⁹. Rentrer au pays fut assimilé à un acte de trahison. Pour d'autres, la peur des représailles allemandes joua un rôle décisif. Quel crédit pouvait-on accorder aux promesses de dirigeants allemands qui s'étaient rendus coupables de tant d'exactions ? Qui pouvait assurer que les autorités communales d'Anvers n'avaient pas publié leur proclamation sous la contrainte allemande¹⁰ ? Enfin, la crainte de subir la famine en Belgique semble avoir joué un rôle essentiel. Les nouvelles qui arrivaient de la Métropole n'étaient pas faites pour rassurer. Le chômage était quasi généralisé et le rationnement alimentaire était particulièrement strict. Au moins, les Pays-Bas s'étaient engagés à aider les Belges...

Tant du côté belge que néerlandais, tout fut mis en œuvre pour rassurer les réfugiés. Avec l'appui des autorités néerlandaises, Louis Franck, président de la commission intercommunale d'Anvers, et Frans van Cauwelaert sillonnèrent les communes frontalières pour inviter les réfugiés au retour.

Les faibles résultats engendrés par ces démarches poussèrent le Gouvernement à durcir sa position vis-à-vis des réfugiés. Dès la mi-novembre 1914, la volonté des autorités néerlandaises fut de rassembler tous les réfugiés nécessiteux dans des camps. Ces camps, appelés pudiquement « vluchtoorden », fleurirent à Bergen op Zoom, Roosendaal, Hontenisse et même Amsterdam et La Haye. Officiellement, les autorités néerlandaises ne contraignirent personne à se rendre dans ces centres mais, dans les faits, la suspension des distributions alimentaires à ceux qui s'y refusaient était clairement destinée à y pousser les réfugiés.

Face aux critiques de plus en plus vives suscitées par les conditions de logement désastreuses des réfugiés placés dans ces centres, les autorités se virent contraintes de fermer la plupart de ces camps. Seuls quatre « belgische dorpen » furent maintenus tout au long de la guerre à Nunspeet, Uden, Ede et Gouda. À l'exception de ce dernier, les frais engendrés par ces camps étaient entièrement à la charge de l'État néerlandais.

⁹ «Faut-il oui ou non rentrer au pays», in *Journal des Réfugiés*, 16 octobre 1914.

¹⁰ *Verslag Belgische Vluchtelingen in Groningen*, Groningen, s.d., p. 35.

En l'espace de quelques mois, deux gouvernements, pour qui la charité devait ressortir pour l'essentiel de l'action privée, s'étaient vus contraints de s'engager dans une action humanitaire sans précédent. Tant aux Pays-Bas qu'en Angleterre, la prise en charge des réfugiés par les pouvoirs publics nécessita la mobilisation de sommes considérables. À la mi-1917, les sommes engagées par le Gouvernement néerlandais avoisinaient les 42 millions de florins¹¹. En Angleterre, les sommes dépensées tout au long de la guerre par le gouvernement avoisinaient les 3,5 millions de Livres auxquelles il faut rajouter plus de 3 millions de Livres récoltés par la charité privée¹².

1.4. La ségrégation sociale à la base de l'action humanitaire

L'exil de dizaines de milliers de Belges, très majoritairement catholiques dans des pays de tradition protestante ne donna lieu à aucun conflit d'ordre religieux. Certes, en Angleterre, les réfugiés protestants et juifs furent tous pris en charge par des organisations à caractère confessionnel¹³ mais, pour l'essentiel, l'appartenance religieuse n'interféra en rien dans l'action humanitaire. Le clivage qui traversa toute l'action en faveur des réfugiés ne fut pas religieux mais social. Œuvre de solidarité teintée à la fois d'arguments patriotiques et moraux, l'action humanitaire en faveur des réfugiés n'en est pas moins empreinte des stéréotypes et des mécanismes hérités du XIX^{ème} siècle.

L'appartenance à une certaine classe sociale conditionna dans une large mesure le secours aux réfugiés. De la part du WRC, les *better class refugees* bénéficièrent d'un traitement plus enviable que celui réservé aux ouvriers ou aux paysans que les Anglais pensaient mieux disposés à affronter les traumatismes de l'exil. L'aménagement des locaux de l'*Alexandra Palace* illustre à lui seul cette ségrégation. D'emblée, les réfugiés les plus démunis furent parqués au rez-de-chaussée dans de vastes dortoirs pendant que les réfugiés des classes supérieures bénéficièrent à l'étage de petites chambres aménagées spécialement pour eux.

Le réfugiés de l'*upper* et de la *middle class* bénéficièrent indiscutablement d'une solidarité de classe de la part de leur homologues anglais. Les docteurs, avocats et autres architectes purent compter sur le

¹¹ JASPAERS G., *Les Belges en Hollande 1914-1917*, Amsterdam, 1917, p. 22.

¹² *Report on the work undertaken...*, op. cit., p. 5.

¹³ En Angleterre, les quelques centaines de réfugiés protestants furent secourus par le *Belgian Protestant Relief Committee*. Quant aux réfugiés juifs, ils furent pris en charge, tout au long de la guerre, par le *Jewish War Refugees Committee*.

soutien de leurs collègues d'outre-Manche. De plus, certaines œuvres telles que les *Homes for Better class Belgian Refugees* furent destinées aux seuls réfugiés de la bourgeoisie. Le WRC fit de cette ségrégation une règle, quitte à dépenser des sommes considérables pour louer à destination de ces réfugiés des chambres d'hôtels ou des appartements coquets dans la banlieue huppée de Londres.

Dans le chef du WRC, les dépenses énormes engagées pour venir en aide aux exilés issus des classes supérieures ne furent jamais perçues comme exagérées. Dans de nombreux domaines, le WRC se montra bien plus dispendieux vis-à-vis des réfugiés de la *better-class*. Si le remboursement des frais de dentisterie ou de chirurgie pour les réfugiés les plus aisés apparaissait comme quelque chose de naturel, il était considéré comme un luxe pour les autres. Enfin, si les femmes enceintes des classes supérieures furent prises en charge par des comités spécialisés, les autres furent le plus souvent renvoyées dans les hôpitaux de la charité publique¹⁴.

Les principaux animateurs de la charité britannique se firent un devoir de séparer les représentants des *respectable classes* des autres réfugiés afin de les protéger des éléments les plus rustres de la classe populaire. Pour cet organisme, comme pour la majorité des comités locaux, il était tout simplement impensable que ces réfugiés soient forcés de côtoyer les plus pauvres ou de dépendre de l'assistance publique. Éviter les perversions que pouvait susciter le contact entre riches et pauvres fit partie intégrante de l'action charitable en faveur des réfugiés, au point d'être considéré comme un gage essentiel au bon relèvement de la Belgique après-guerre¹⁵.

Cette ségrégation ne fut jamais remise en cause tant du côté anglais que belge. Les cafouillages que connut le WRC dans son processus de « classification » servirent à justifier le maintien de ces mesures discriminatoires. En effet, au milieu de la désorganisation des débuts, le WRC s'était peu soucié de cette question. De nombreuses familles ouvrières de la région d'Anvers ou des petits artisans de la région malinoise s'étaient parfois retrouvés placés dans les riches demeures cossues de l'*upper class* anglaise¹⁶.

Le choc des cultures fut particulièrement violent. Au fossé culturel lié aux différences d'habitudes s'ajoutèrent une incompréhension liée au fossé social qui séparait des gens qui n'avaient rien en commun. Beaucoup de généreux hôtes ne tardèrent pas à blâmer l'ignorance et la rustrierie de

¹⁴ War Refugees Committee, *Third Report*, Londres, 1919, pp. 38-40.

¹⁵ War Refugees Committee, *First Report*, Londres, 1916, p. 6.

¹⁶ SELLERS E., « On the Entertaining of refugees », in *Nineteenth Century*, 77, juin 1915, pp. 1371-1383.

« leurs » réfugiés. Une bonne part des clichés qui furent accolés à l'image des Belges semblent découler directement de ce choc. Les Anglais s'offusquèrent du peu d'empressement de leurs hôtes à prendre leur bain quotidien, leur tendance permanente à hurler en public ou à cracher en rue. Ces reproches se muèrent rapidement en stéréotypes tenaces qui ne tardèrent pas à infiltrer toutes les classes de la population anglaise et qui se maintinrent tout au long du conflit. Ils trouvent leur origine tant dans des différences culturelles que sur la rencontre de personnes issues de milieux sociaux très différents.

Pour éviter ce genre de mésaventure, les Pays-Bas firent de ce type de ségrégation un des principaux fondements de leur action humanitaire. Nulle part ailleurs plus qu'aux Pays-Bas, la sélection sur base de caractères sociaux atteignit une telle ampleur.

Dès novembre 1914, le gouvernement néerlandais exigea le classement des Belges nécessiteux en trois catégories distinctes : les éléments indésirables, les « *minder gewenste behoeftigen* » et les « *fatsoenlijke behoeftigen* ». L'appartenance à un de ces trois groupes décidait de l'envoi des réfugiés dans tel ou tel autre camp de réfugiés. Ainsi, le camp de Nunspeet fut réservé aux deux premières catégories, Uden aux deux dernières et Ede fut conçu comme un camp modèle destiné aux réfugiés indigents issus des classes moyennes. Dès la mi-1915, pour éviter aux réfugiés des classes supérieures arrivés au bout de leurs ressources de devoir vivre dans les camps, les autorités néerlandaises créèrent à leur intention un statut particulier : les « *pauvres honteux* ». Le Gouvernement leur alloua une allocation quotidienne de 0,70 florins par adulte et de 0,50 florins par enfant. Ce statut tendait uniquement à adoucir le sort de milliers de nouveaux pauvres pour qui le contact avec les plus démunis aurait été vécu comme la pire des déchéances.

2. Les réfugiés au travail : l'exemple anglais

En tant qu'excellent révélateur du degré d'intégration dans les sociétés d'accueil et qu'élément déterminant dans la description des conditions de vie des exilés, l'étude de la mise au travail des réfugiés mérite que l'on s'y attarde quelque peu.

2.1. L'emploi au début de la guerre

Dans les premières semaines du conflit, certain que la crise économique suscitée par la guerre allait provoquer une augmentation massive du chômage, le gouvernement anglais découragea la mise au travail des réfugiés en interdisant leur embauche dans certains secteurs. Tous persuadés

que la guerre serait courte, les différents comités chargés de venir en aide aux Belges se soucièrent peu de la question. Partageant la même conception, la majeure partie des réfugiés ne virent pas l'utilité de chercher un emploi. Les comités et leurs protégés partageaient l'idée que la mise au travail des réfugiés ne cadrerait pas avec l'hospitalité qui leur était due¹⁷. Pour autant, l'entrée progressive des Belges sur le marché de l'emploi britannique ne tarda pas à susciter la crainte des milieux syndicaux.

Afin de statuer sur les mesures à prendre, le LGB institua en octobre 1914 une commission chargée d'étudier la question. La Commission Hatch – du nom de son Président – soumit, en décembre 1914, plusieurs propositions destinées à éviter que les réfugiés ne rentrent en concurrence avec les ouvriers anglais. Priorité absolue devait être donnée à l'engagement de chômeurs anglais. L'emploi des Belges devait être soumis aux conventions collectives négociées par les syndicats anglais et interdiction devait être faite de payer les réfugiés en-dessous des salaires habituels. Cette commission se mua en janvier 1915 en un comité chargé de favoriser la création d'ateliers pour réfugiés. En l'espace de quelques semaines, ces ateliers de menuiserie et de vannerie virent le jour en de nombreux points du pays mais la pénurie de main-d'œuvre qui commença à faire ressentir ses effets au printemps 1915 porta un coup fatal à ces entreprises. Une telle initiative ne pouvait réussir que dans un contexte de chômage élevé.

À cet égard, l'exemple hollandais est très intéressant. À l'exception de certains réfugiés installés dans les centres industriels autour d'Eindhoven ou de Rotterdam ou dans le bassin minier du Limbourg néerlandais, l'inactivité fut très grande parmi les réfugiés belges aux Pays-Bas. Dans le cadre néerlandais, les ateliers tels qu'imaginés par la Commission Hatch remplirent leur objectif en employant plusieurs milliers de réfugiés. Le succès remporté par les ateliers de la *Rockefeller Foundation* contraste avec l'échec des expériences similaires menées outre-Manche. En offrant un travail rémunéré à près de 5.000 ouvrières belges, ces ateliers s'imposèrent comme le principal employeur de la main-d'œuvre belge en Hollande¹⁸.

En Grande-Bretagne, en l'espace de quelques mois, la situation économique du pays changea radicalement. En tant que main-d'œuvre appréciée, les réfugiés devinrent un réel enjeu de l'effort de guerre britannique. Dès la fin de 1914, les Belges rentrèrent en masse dans l'industrie de guerre. Attirées par l'immense réservoir de main-d'œuvre qualifiée que

¹⁷ SELLERS E., « On the providing of work for refugees », in *Nineteenth Century*, 78, octobre 1915, pp. 837-850.

¹⁸ *Verslag van de werkzaamheden der Centrale Commissie...*, op.cit., p. 85.

représentait la Belgique, plusieurs grandes entreprises anglaises dépensèrent des sommes considérables pour financer des réseaux de recruteurs clandestins en Belgique occupée. De plus, le Gouvernement britannique déploya des moyens très importants pour transférer les ouvriers réfugiés en Hollande vers la Grande-Bretagne. Au début 1916, la *Commission for Transportation of Belgian refugees*, gérée par le *Board of Trade* et fixée à Rotterdam, avait supervisé le transfert de près de 30.000 réfugiés outre-Manche¹⁹.

En Angleterre, en l'espace de quelques mois, les différentes barrières mises en place pour écarter les réfugiés du monde du travail disparurent sous les effets de la pénurie progressive d'ouvriers. Les Belges ne tardèrent pas à s'imposer comme la main-d'œuvre étrangère la plus importante dans l'industrie de guerre britannique. À la mi-1916, le *Board of Trade* s'enorgueillit d'avoir trouvé un emploi à 50.000 Belges, actifs, pour la grande majorité, dans l'industrie de guerre²⁰.

En France, les réfugiés furent considérés d'emblée comme une main-d'œuvre potentielle dont il fallut tirer profit. Dans un pays où la pénurie de main-d'œuvre fit ressentir ses effets dès les premières semaines de la guerre, l'arrivée massive des réfugiés apparut aux yeux de certains comme une réelle aubaine. L'empressement affiché dans certaines régions agricoles à accueillir les Belges ne peut se comprendre qu'à l'aune de la pénurie de bras qui frappa l'agriculture française de plein fouet. En France, les réfugiés intégrèrent le monde du travail sans que cela ne suscite l'établissement de la moindre entrave par les autorités.

2.2. Les ouvriers belges dans l'industrie anglaise, une difficile intégration

Ne connaissant ni la langue, ni les lois et les usages qui prévalaient dans l'industrie locale, les ouvriers belges éprouvèrent de graves difficultés à s'intégrer au monde du travail anglais.

La principale raison de cette difficile intégration réside dans l'énorme disparité qui existait entre les deux pays au niveau de la législation sociale et des habitudes de travail. La position sociale de l'ouvrier anglais différait beaucoup de celle de son homologue belge. En Belgique, avant-guerre, il n'était pas rare que la semaine de travail compte entre 60 ou 70 heures et les salaires étaient réputés pour être parmi les plus bas d'Europe. En revanche, en Angleterre, la semaine de travail oscillait entre 48 et 54 heures, la semaine

¹⁹ *Report on the work...*, op. cit., p. 24.

²⁰ PRO, MUN 5/78/327/104, Memorandum on the importation of foreign labour for munitions work, 28 août 1916.

anglaise était en vigueur quasi partout, les rythmes de production étaient beaucoup moins élevés et les syndicats s'étaient taillés une place de choix dans les négociations collectives qui régissaient l'organisation du travail. En somme, au point de vue de sa réglementation sociale, l'Angleterre comptait 10, voire 20 ans d'avance sur la Belgique.

Dans de nombreuses entreprises, ces différences dans l'organisation du travail contribuèrent à envenimer les rapports entre Belges et Anglais. Les ouvriers anglais ne tardèrent pas à reprocher à leurs homologues belges leurs cadences infernales ou leur réticence à ne pas travailler le week-end. Par leur attitude, les Belges risquaient de remettre en cause des acquis sociaux obtenus de haute lutte par les syndicats anglais. L'hostilité marquée qui vit le jour entre ouvriers anglais et belges contraignit rapidement de nombreuses entreprises à organiser en leur sein des équipes exclusivement composées de réfugiés et dirigées par des contre-mâtres belges²¹.

En consacrant la séparation entre ouvriers belges et anglais, cette mesure permit une réelle amélioration que l'instauration de la conscription obligatoire remit en question. En effet, la détérioration des rapports entre ouvriers anglais et belges atteignit son paroxysme au printemps 1916. Le *Military Service Act*, adopté en 1916, appela sous les drapeaux tous les hommes anglais célibataires de 18 à 40 ans alors que la limite d'âge fixée par la loi belge était de 30 ans. Le remplacement dans de nombreuses usines anglaises d'ouvriers appelés par des réfugiés, parfois sous-payés, provoqua une réelle indignation parmi le prolétariat anglais. Les anciens héros de 1914 apparurent aux yeux de beaucoup comme des profiteurs. Le lancement à la mi-mai 1916 d'une campagne de presse destinée à fustiger les «Belgian Job Stealers» ne fit qu'attiser un ressentiment qui s'exprima violemment lors d'incidents anti-belges qui éclatèrent dans la banlieue de Londres.

2.3. Les centres industriels belges en Angleterre

Les rapports difficiles qu'entretenaient ouvriers belges et anglais favorisèrent l'éclosion de centres industriels exclusivement belges. Les premières usines belges en Angleterre virent le jour dès la fin 1914. Les deux principales – les *Pelabon Works* à Richmond et les Usines Kryn et Lahy à Letchworth comptaient à la mi-1917, respectivement 1.705 et 1.470

²¹ WOLFE H., *Labour supply and regulation*, Oxford, 1923, pp. 82-83 – AGR, Archives COBA, n° 3, P.-V. du 30 août 1915. Ces équipes composées uniquement de réfugiés se généralisèrent dans la plupart des grandes firmes anglaises.

ouvriers²². Enfin, en 1916, un accord signé entre les gouvernements belge et anglais permit de créer à Birtley un centre industriel exclusivement belge. Pour accueillir les ouvriers et leurs familles, les autorités britanniques créèrent de toutes pièces un village – Elisabethville – qui compta jusqu'à 7.000 habitants²³.

Ces colonies belges qui fleurirent à Richmond, Letchworth et Birtley illustrent les limites de l'intégration des réfugiés au sein des sociétés d'accueil et le repli identitaire de ces communautés. Partout, les Belges vécurent repliés sur eux-mêmes en tentant à tout prix de préserver leur mode de vie.

Ce repli se traduisit notamment par la création d'un vaste réseau de petits commerces. Ainsi, les réfugiés fréquentèrent en priorité les « boutiques belges ». Rien qu'à Richmond, une cinquantaine de ces magasins virent le jour. Les Belges se rendaient dans les épiceries, boucheries et boulangeries susceptibles de leur servir les principales spécialités culinaires nationales : les têtes-pressées, filets d'Anvers et autres pains d'épices. De plus, ils se réunissaient dans les bistrotts belges, en fumant du tabac belge et en lisant leur propre presse. Enfin, ils recréèrent en exil un tissu social et associatif par le biais de dizaines de sociétés chorales, de troupes théâtrales ou de clubs sportifs de toutes sortes. En tenant vivace les habitudes nationales, cette vie en commun devait maintenir le souvenir d'une patrie largement magnifiée.

Cette tendance à se grouper au sein de quartiers belges généra la naissance de véritables ghettos qui ne furent pas faits pour favoriser les rapports entre populations locales et Belges. L'arrivée massive de populations étrangères dans les banlieues ouvrières surpeuplées des grandes villes anglaises et l'augmentation sensible des loyers qu'elle provoqua constituèrent une cause majeure du ressentiment que nourrit une bonne part de la classe ouvrière anglaise envers les réfugiés.

Dans ce contexte, le principal syndicat belge en Angleterre – la Centrale des Métallurgistes belges (CMB) – fit de l'amélioration des rapports entre ouvriers son principal cheval de bataille. L'harmonisation des conditions de travail appliquées aux Belges devait conditionner dans une large mesure l'amélioration de ces relations.

²² Comité officiel belge en Angleterre, *Rapport adressé à Monsieur le Ministre de l'Intérieur le 31 août 1917* Bruxelles., s.d., p. 97.

²³ FABRY C., *Nos « Hors-combats » à Elisabethville-Birtley*, Seraing, 1919.

2.4. La Centrale des Métallurgistes Belges

Dans sa lutte, le syndicat fit usage de toutes les armes que lui offrait la législation anglaise. À cet égard, les nombreux procès intentés par le syndicat aux patrons belges illustrent à merveille les difficultés qu'éprouvèrent ces patrons à s'adapter aux lois sociales en vigueur outre-Manche. Les procès qui émaillèrent la vie de l'industrie belge en Angleterre jettent une lumière crue sur la manière archaïque dont une bonne part du patronat belge en exil concevait les rapports sociaux.

Peu habitués aux mécanismes de la concertation sociale qui prévalaient en Angleterre, la majorité des patrons belges se firent remarquer par leur incapacité à appliquer les conventions sectorielles concernant les salaires et autres primes. Dans de nombreuses usines belges, les salaires étaient inférieurs à la norme, les heures supplémentaires prestées le week-end n'étaient pas systématiquement accompagnées de primes, enfin, le paiement de périodes de préavis apparaissait aux yeux de certains patrons belges comme une incongruité.

Les nombreuses victoires remportées par la CMB devant les Tribunaux des Munitions permirent un lent alignement des conditions de travail entre ouvriers belges et anglais dès 1917. Cette harmonisation contribua à améliorer les rapports entre ouvriers des deux pays. Que l'agitation entre ouvriers belges et anglais ait été tellement forte aux alentours des usines belges – à Birmingham, notamment – n'est pas un hasard. Ces usines étaient perçues par le prolétariat anglais comme de dangereux agents de la régression sociale. Accusés d'être des « supplanteurs », des « blacklegs », les ouvriers belges pâturent des conditions que leur imposait un patronat belge peu enclin à s'adapter au modèle anglais.

2.5. Des ouvriers nouveaux...

Les représentants de la bourgeoisie et des professions libérales – les *professional classes*, les *white-collar workers* – eurent les plus grandes difficultés à trouver un emploi en rapport avec leurs compétences. Handicapés par leur méconnaissance de la langue anglaise, beaucoup végétèrent dans l'inactivité avant de tenter de gagner la France dès 1915. Sur les 350 avocats belges exilés en Angleterre à la fin de 1914, seule une infime minorité trouvèrent à s'occuper dans leur secteur d'activité²⁴.

²⁴ HATCH E., « Belgian refugees in United Kingdom », in *Quarterly Review*, janvier 1916, p. 209.

Certains n'eurent d'autres choix que d'enfiler un tablier et de chercher à s'employer dans l'industrie de guerre. L'image de ces anciens employés et travailleurs intellectuels reconvertis en ouvriers occupe une place prépondérante dans l'imaginaire collectif lié à la mémoire de l'exil. Malheureusement, les chiffres manquent pour se faire une idée précise de l'ampleur de ces reconversions forcées mais tout laisse à penser que le phénomène fut limité.

Il n'en reste pas moins que ce contact inédit entre (petits-) bourgeois et ouvriers fit naître chez beaucoup l'espoir d'une amélioration future de la condition ouvrière : « À se coudoyer, à se mêler, ouvriers et bourgeois ont trouvé un égal profit. Maintes préventions injustifiées se dissipent. Les bourgeois apprennent à mieux apprécier l'ouvrier, à rendre justice à ses qualités, à compatir à ses petites misères dont le hasard des événements les a amenés à prendre leur part. Et ceux-là, plus tard, quand le monde du travail reprendra la lutte pour l'amélioration de sa condition – lutte qui ne pourra plus désormais prendre la forme d'une lutte de classes – comprendront, parce que eux aussi, ils auront été ouvriers²⁵ ».

En fait, même s'il est communément admis que l'exil permit à beaucoup de faire l'apprentissage de ce que pouvait être la condition ouvrière, l'influence de ce phénomène sur le syndicalisme de l'après-guerre semble avoir été minime.

En effet, à en croire l'image véhiculée par de nombreux romans populaires²⁶, cette expérience fut vécue par la majorité de ces nouveaux ouvriers comme un déclassement particulièrement traumatisant. Ce sentiment fut d'autant plus mal vécu que nombre d'ouvriers voyaient leur position sociale s'améliorer. La presse belge en exil n'eut pas de mots assez durs pour critiquer les habitudes de « nouveaux riches » affichés par de nombreux réfugiés²⁷. La vue des ces ouvrières habillées de vêtements luxueux ou des ces ouvriers paradant dans leurs nouvelles voitures ou dans les théâtres à la mode renforça chez beaucoup un sentiment de déchéance que les hauts salaires gagnés ne réussirent pas à atténuer.

L'enracinement précoce de la culture de guerre dans les différents pays d'accueil constitua une pierre de touche solide qui permit la mise en place de processus de solidarité très importants. En l'espace de quelques semaines, les populations puis les autorités de Grande-Bretagne, de France et des Pays-Bas se lancèrent dans une action humanitaire d'une ampleur sans précédent. La

²⁵ WALLON J., *Une cité belge sur la Tamise*, Bruxelles-Londres, s.d. (1917), p. 47.

²⁶ Par exemple : PROUMEN H.-J., *Les transplantés chez Albion*, Paris-Bruxelles, 1921.

²⁷ *Le Métallurgiste Belge*, octobre 1917.

charge trop lourde qu'ils représentèrent pour la charité privée et le lent glissement des réfugiés dans le « palmarès des douleurs » suscitées par le guerre contraignirent petit à petit les gouvernements à prendre à leur compte l'entretien des réfugiés. Toutefois, à aucun moment, cette action ne fut remise en question.

Les immenses efforts déployés par la charité privée ne doivent cependant pas occulter les nombreux accrocs qui émaillèrent les rapports entre populations locales et réfugiés. Ces difficultés se cristallisèrent le plus souvent autour de la question de la mise au travail. Sans entraver la participation des Belges à l'effort de guerre allié, ces tensions n'en contribuèrent pas moins à renforcer un isolement tant subi que voulu.

L'expérience unique de la Belgique de l'extérieur, tout occultée qu'elle fut dans la mémoire de l'après-guerre, n'en ouvre pas moins des perspectives particulièrement intéressantes pour tout qui cherche à cerner l'impact de la Grande Guerre sur les populations civiles.

Les mobilisations sociales à l'épreuve de l'exil belge
Étude comparée France – Grande-Bretagne

Pierre PURSEIGLE

La guerre ravageait l'Europe depuis plusieurs années lorsqu'un nouveau drame frappa Styles, Essex, avec l'assassinat d'une de ses personnalités les plus éminentes, Mrs Inglethorp. La perte fut particulièrement ressentie parmi les réfugiés belges que la défunte avait accueillis et secourus. L'un d'entre eux en fit une affaire personnelle, exprimant avec émotion et le regard embué de larmes, le chagrin de toute une communauté : « Dans tout ça, voyez-vous, je pense à la pauvre Mrs Inglethorp qui est morte. Elle n'était pas extraordinairement aimée, non. Mais elle fut très bonne pour nous, les Belges – J'ai une dette envers elle »¹.

Une tasse de café brisée, quelques gouttes de suif et un lit de bégonias lui permirent bientôt de s'acquitter de cette dette. Hercule Poirot entra ainsi de plain-pied dans la légende du roman policier et demeure sans doute de nos jours le plus populaire des réfugiés belges de la Grande Guerre.

Pourtant, si la fortune de Poirot se poursuivit au-delà de ce premier roman, l'expérience des réfugiés belges s'extraît avec difficulté de l'oubli dans lequel l'historiographie et la mémoire collective l'ont longtemps cantonnée. Malgré les travaux pionniers de Cahalan², l'histoire de cette *Belgique de l'extérieur* est longtemps demeurée écartée des problématiques centrales de l'histoire de la Grande Guerre et il est heureux et significatif que notre colloque ait entrepris d'éclairer cet angle mort.

L'invasion de la Belgique par les troupes allemandes au mois d'août 1914 ne se signale plus seulement en effet aux historiens dans ses dimensions militaires. En jetant sur les routes des centaines de milliers d'hommes, de femmes, et d'enfants, les premiers succès allemands soulignèrent d'emblée la « dimension civile »³ d'un conflit en voie de totalisation. Au terme d'un trajet

¹ CHRISTIE A., *The mysterious affair at Styles*, London, Harper Collins, 2001 (1st ed. 1920), p. 125. Les traductions sont de moi.

² CAHALAN P., *Belgian refugee relief in England during the Great War*, New York, Garland, 1982.

³ GEISS I., « The civilian dimension of the War », in CECIL H. and LIDDLE P. (ed.), *Facing Armageddon. The First World War experienced*, London, Leo Cooper, Pen & Sword Paperback, 1996, pp.16-24.

où l'angoisse et l'épuisement le disputaient souvent au dénuement et à la faim, de nombreux réfugiés belges se trouvèrent bientôt dispersés au plus loin de la ligne de front et de la mère patrie. Dès lors, au cœur des communautés locales qui les accueillirent, des provinces françaises méridionales aux comtés de la Vieille Angleterre et du Pays de Galles, s'organisa dans l'urgence et la confusion des premières semaines du conflit, la solidarité présidant à la prise en charge de « ces frères que la guerre [avait] déracinés »⁴.

En provoquant dans des circonstances tragiques un déplacement de population considérable⁵, l'expérience de guerre permit une rencontre à bien des égards inédite entre les populations française et britannique et leurs alliés belges. L'étude de ce moment unique, menée sous les auspices de l'histoire culturelle de la Grande Guerre, donne à voir les logiques et configurations de la réponse sociale apportée au conflit, et rend compte d'un contact entre communautés qui tourna dans certains cas à une confrontation paradoxale, à la mesure du poids des réfugiés dans la *Weltanschauung* contemporaine. Incarnation paradigmatique de la « culture de guerre », le réfugié belge constituait en effet un des points de cristallisation autour desquels s'ordonnait la mobilisation sociale entre 1914 et 1918.

Conscient des limites de notre propos et de l'ampleur du champ à explorer, nous proposerons ici quelques pistes de réflexion susceptibles de donner à la *Belgique de l'extérieur* toute sa place au sein d'une histoire culturelle des sociétés en guerre. Par ailleurs, l'analyse des pratiques de solidarité et de l'accueil des réfugiés révèle les mécanismes d'engagement des populations belligérantes. Enfin, l'étude du sort fait aux réfugiés, des conditions de leur intégration au sein des communautés locales, souligne les forces et les faiblesses des mobilisations nationales mises à l'épreuve de l'exil belge et rend compte d'un glissement, de la solidarité à l'oubli.

1. *Le réfugié belge dans la culture de guerre*

Désormais au cœur de la réflexion historiographique, la culture de 1914-1918 est présentée comme la « véritable matrice » d'un conflit dont la

⁴ *Le Petit Méridional*, 17 février 1916.

⁵ Malgré de sérieuses difficultés comptables, le nombre de Belges réfugiés en Grande-Bretagne est estimé à près de 250.000 et à plus de 320.000 en France. Cf. *Report on the work undertaken by the British government in the reception and care of the Belgian refugees*, 1920 et DUPAQUIER J. (ed), *Histoire de la population Française. T. 4. De 1914 à nos jours*, Paris, PUF, 1988, p. 64.

logique totalisatrice provoqua l'engagement culturel, moral, idéologique de chaque nation à combattre l'ennemi jusqu'à sa capitulation⁶.

1.1. *Un point de cristallisation de la culture de guerre*

Les réfugiés offraient un point de cristallisation de la culture de guerre, si bien que l'accueil qui leur fut réservé, sans traduire pleinement les linéaments de cette mobilisation culturelle, permet néanmoins d'en saisir les lignes de force.

Les réfugiés occupaient une place primordiale dans les discours sur la guerre, nourrissant une vision de la conflagration entendue essentiellement comme une guerre pour la Civilisation, contre la Barbarie, et menée dans l'attente des réparations certaines du droit. La singularité de l'expérience des réfugiés leur conférait alors une place particulière au cœur de l'arrière épargné par les opérations militaires. Rassemblées sous l'étendard commun de la cause sacrée, les victimes de l'invasion trouvaient refuge auprès de leurs « frères d'armes »⁷, soulevés d'indignation. Les réfugiés apparaissaient ainsi comme les victimes accablées d'un conflit cruel dont les provinces de l'intérieur n'avaient encore imaginé le cortège de souffrances et de détresses⁸. De fait, les sociétés civiles française et britannique avaient alors la pleine conscience de la disproportion du malheur que connaissaient les réfugiés, et de l'inégale répartition du poids de la guerre⁹.

Victimes de l'agression allemande, les réfugiés n'en étaient pas moins considérés comme des héros, certes défaits par l'adversaire, mais dont la présence même à l'arrière était un témoignage de la résistance valeureuse opposée à un adversaire d'autant plus redouté que l'on en connaissait la valeur militaire. À ce titre, le secours aux réfugiés belges devenait « un hommage éclatant au pays qui a fait l'admiration du monde »¹⁰.

En quittant les zones de combat, les réfugiés donnèrent littéralement « corps » à un système de représentation qui, dans les premiers temps du conflit, s'était déployé sans que les populations n'eussent aucun contact direct avec l'ennemi. La souffrance et le malheur engendrés par l'invasion s'incarnaient à mesure que les premiers réfugiés gagnaient leur asile. Leur

⁶ AUDOIN-ROUZEAU S. et BECKER A., *14-18. Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2001.

⁷ *Le Petit Méridional*, 17 février 1916.

⁸ Archives Départementales de l'Hérault, 2 R 729, *Appel du Ministre de l'Intérieur aux maires de France*, le 1^{er} décembre 1914.

⁹ *Le Petit Parisien*, 17 août 1914 ; *Petit Méridional*, 2 septembre 1914 et *Bulletin mensuel de l'association amicale des instituteurs et institutrices de l'Hérault*, février 1915.

¹⁰ *Bulletin mensuel de l'association amicale des instituteurs et institutrices de l'Hérault*, février 1915.

expérience, leur contact direct avec l'ennemi, fui ou subi, prit alors toute sa place au cœur d'une culture de guerre qui portait en son sein l'hostilité et la haine de l'ennemi. Malgré la prégnance de l'idéologie dans la justification de la guerre, ses aspects culturels se concentrèrent bientôt sur la personne même de l'ennemi, du "Boche", du "barbare", répondant ainsi au processus d'"ethnisation de la conscience historique et politique" décrit par M. Jeismann, et fournissait le socle d'une interprétation du conflit¹¹ nourrie en outre par l'évocation des atrocités commises par les puissances centrales¹².

1.2. *L'assistance aux réfugiés : un devoir de guerre*

Par conséquent, il n'eût sans doute pas convenu que les réfugiés ne trouvassent pas dans l'accueil et la solidarité de l'arrière, le secours que leur insigne position dans la *Weltanschauung* contemporaine leur promettait.

L'évocation du devoir que constituait le bon accueil des réfugiés conduisit les autorités à rappeler l'exigence de solidarité¹³. Face à la demande de secours matériel et moral formulée par les réfugiés, la générosité et la solidarité des populations épargnées par l'invasion constituaient le terreau sur lequel on entendait fonder le secours aux premières victimes civiles de l'ennemi¹⁴.

Traduisant les valeurs cardinales de la culture de guerre, l'accueil des réfugiés liait en outre la morale et le droit puisqu'à l'exigence morale d'une réparation du préjudice subi par les réfugiés devait correspondre l'instauration d'un régime juridique particulier¹⁵. Les fonds préfectoraux donnent à voir combien, en France notamment, cette dimension morale irriguait la protection juridique du réfugié et présidait à l'action administrative menée en sa faveur¹⁶.

Action de solidarité aux accents moraux indéniables, l'accueil des réfugiés de la Grande Guerre tirait tout aussi sûrement son importance de son éminent caractère patriotique évoqué tout au long du conflit par les plus

¹¹ JEISMANN M., *La Patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, Paris, CNRS Editions, 1997 (1^{ère} ed. allemande 1992), pp.296-301.

¹² HORNE J. and KRAMER A., *German atrocities, 1914. A history of denial*, Yale – London, Yale University Press, 2001; Archives Municipales de Béziers, ID 103, 15 Novembre 1914.

¹³ Archives Départementales de l'Hérault, 3 R 30, télégramme du Ministre de l'Intérieur aux préfets en date du 2 décembre 1914. cf. également télégramme du 3 novembre de la même année.

¹⁴ Archives Départementales de l'Hérault, 2 R 729, *Appel du Ministre de l'Intérieur aux maires de France, le 1^{er} décembre 1914*.

¹⁵ Archives Départementales de l'Hérault, 3 R 31.

¹⁶ *Idem*.

hautes autorités de l'État¹⁷. Néanmoins, il s'agissait surtout ici d'assurer la confiance du pays et le maintien du moral que le sort des réfugiés n'aurait pas manqué de saper. Cette action de défense nationale où la préservation du moral faisait figure de nécessité impérieuse étendait à l'ensemble du corps social ce que l'Union Sacrée avait imposé au champ politique.

1.3. *Figures et fonctions des « réfugiés belges »*

Objet légitime de l'histoire culturelle de la guerre, il ne saurait être question de réduire l'expérience de cette *Belgique de l'extérieur* et la réalité qui nous occupe au langage et aux productions symboliques qui la constituent sans l'épuiser. La difficulté principale soulignée avec force par la question de l'accueil des réfugiés belges réside dans l'articulation que l'historien doit restituer entre représentations et pratiques, individuel et collectif¹⁸. En l'occurrence, la démarche est rendue d'autant plus nécessaire et délicate par la charge symbolique et humaine du traitement réservé aux victimes de l'invasion. Ainsi, de même que la construction culturelle des atrocités allemandes de 1914 doit être distinguée des pratiques qui la rendirent possible, il importe sans doute de la sorte d'encadrer de guillemets le terme « réfugié » pour illustrer ses figures et fonctions particulières¹⁹.

Cette précision rappelle que l'histoire des « réfugiés » demeure indissociable de celle des « atrocités allemandes » de 1914. C'est en effet dans ce contexte que doivent être approchées les représentations des réfugiés, leur production, leur dissémination et leur usage, puisque ces dernières précéderent généralement les troupes allemandes²⁰. À leur arrivée, puis au cours de leur installation, les réfugiés belges étaient donc autant de vecteurs de représentations. Tout juste arrivés à la Gare du Nord à Paris, les réfugiés de Belgique et du Nord de la France racontaient ainsi « des choses effroyables »²¹. Installés au cœur des communautés épargnées par l'invasion, ils portaient en leur sein une parole de l'invasion d'autant plus forte qu'elle était nourrie de l'expérience de l'exil : « Dans nos écoles, les petits réfugiés prennent vite de l'importance. Ils racontent ce qu'ils ont vu. On fait cercle

¹⁷ *Idem.*

¹⁸ CHARTIER R., *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998 ; PROST A., « Sociale et culturelle indissociablement », in RIOUX J.-P. et SIRINELLI J.-F., *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, coll. L'univers historique, 1997, pp.131-146.

¹⁹ HORNE J. and KRAMER A., *Op. cit.*

²⁰ *Idem*, pp. 175 et s.

²¹ *Le Petit Parisien*, 27 août 1914.

autour d'eux. Le maître leur témoigne un peu plus de tendresse. Ils reviennent du front. Parfois, on les appelle les poilus »²².

L'importance du rôle tenu par les « réfugiés » dans le processus de mobilisation transparait nettement lorsque l'on s'interroge sur la fonction sociale qu'ils occupaient parmi les populations qui les recevaient. Instrument de mobilisation sociale, la détresse des réfugiés participait de la consolidation de la communauté nationale en guerre, et répondait aux objectifs assignés de manière latente ou explicite aux productions symboliques et à l'action collective. Il s'agissait en effet de « créer autour des victimes de la guerre une atmosphère d'affection et de fraternité »²³ et d'attester « cette magnifique unité nationale qui de toutes les âmes françaises fait une seule âme enthousiaste et vibrante : l'âme même de la France »²⁴. Malgré la singularité de l'expérience des réfugiés, elle n'en participait pas moins d'une intégration nationale que la guerre rendait d'autant plus nécessaire que l'existence même de la Nation était en jeu. La solidarité que traduisait l'accueil des réfugiés répondait en outre au versant négatif de l'intégration et de l'engagement de nations, tout entière tendues, arc-boutées, sous les assauts d'un ennemi aussi redouté et haï que mythifié. Car victimes de l'état de guerre, les « réfugiés » l'étaient plus encore d'un ennemi « barbare ». De fait, lorsque le *Petit Méridional* entendait dénoncer « leurs procédés et les nôtres », « les violations des lois de la guerre », il lui suffisait bien souvent de décrire « comment ils trait[ai]ent les Belges »²⁵.

La situation des réfugiés renforçait en effet dans l'outillage mental des populations, la logique totalisatrice du combat. Cibles innocentes d'une action militaire ne ressortissant pas aux usages traditionnels de la guerre, les réfugiés étaient les victimes d'une conflagration fondée très largement sur une vision social-darwiniste et ethnique d'un combat à mort²⁶. Les sociétés belligérantes participaient pleinement d'un mode de figuration du conflit reposant sur un ensemble de schèmes principaux, dont les « réfugiés » étaient une unité majeure. En un mot, les « réfugiés » proposaient une métonymie de la guerre,

²² GAUBERT E., « Scènes et types de réfugiés (notes d'un sous-préfet) », in *La Revue de Paris*, n°10, 22^{ème} année, 15 mai 1915 ; WALLON J., *Une cité belge sur la Tamise*, Bruxelles-Londres, Librairie Moderne, s.d., BDIC O 8947, *Reports of the Newport (Mon.) Belgian refugees committee, and forty other Belgian refugees committees in Monmouthshire and neighbourhood*.

²³ Archives Départementales de l'Hérault, 2 R 729, *Appel du Ministre de l'Intérieur aux maires de France, le 1^{er} décembre 1914*.

²⁴ Archives Départementales de l'Hérault, 10 R 43.

²⁵ *Petit Méridional*, 8 septembre 1914.

²⁶ AUDOIN-ROUZEAU S. et BECKER A., « Violence et consentement : la 'culture de guerre' du premier conflit mondial », in RIOUX J-P. et SIRINELLI J-F. (éd.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, p. 259.

de l'enjeu des combats autour de laquelle se déployait un système cohérent de représentations et s'articulaient des pratiques sociales constitutives en dernière instance de la mobilisation sociale.

2. *Les mobilisations sociales à l'épreuve de l'exil belge*

Fluctuant très logiquement avec le développement des opérations militaires, l'accueil des réfugiés belges s'organisa malgré l'impréparation aux conséquences d'une évacuation inédite.

2.1. *Face à la vague*

Surpris, désemparés, les commentateurs belges, britanniques ou français filèrent avec constance la métaphore maritime, voyant dans l'afflux des réfugiés, une réponse à « la marée teutonne [qui] continuait à rouler ses vagues formidables »²⁷.

Cette vague vint se briser sur la mobilisation des pays alliés qui, dans l'urgence et la confusion des premières semaines du conflit, tâchèrent de mettre en place une organisation et de fixer ses principes de fonctionnement. Dans ce processus, des organisations nationales telles que le *War Refugee Committee* (WRC) ou le Secours National, avec le soutien des états français et britannique, posèrent les bases institutionnelles et juridiques de l'accueil tandis que les comités locaux de secours aux réfugiés en étaient tout à la fois le bras armé et le visage compatissant. Jusqu'en novembre 1914, les comités locaux anglais se multiplièrent avant de voir leur nombre se stabiliser en 1915 aux alentours de 1500. Dans la plupart des cas, ces derniers avaient vu le jour spontanément à l'initiative d'individus et de notables, d'institutions ou de communautés préétablies²⁸. Le comité des réfugiés de Newport illustre ici parfaitement la démarche suivie et les principes de fonctionnement adoptés. Le 16 septembre 1914, le maire de la ville convoqua une réunion où les bonnes volontés intéressées au sort des réfugiés formèrent un comité. A la suite d'un appel à la population, les offres d'hospitalité furent soumises au WRC. Parallèlement, le comité fut élargi et ouvert à diverses personnalités et organisations invitées à représenter l'ensemble des citoyens. Soucieux de conserver un ancrage semi-officiel, le Maire conserva la présidence du comité qui bénéficia en outre de la collaboration suivie et gracieuse des organes de presse locaux, le *South Wales Argus* et le *Monmouthshire Evening Post*²⁹.

²⁷ GAUBERT E., *op. cit.*

²⁸ CAHALAN P., *op. cit.*, pp. 170-171.

²⁹ *Reports of the Newport (Mon.) Belgian refugees committee, op. cit.*

Au-delà toutefois des questions organisationnelles, l'irruption des réfugiés belges à l'arrière marqua un moment décisif pour les sociétés belligérantes, l'une des toutes premières rencontres avec les désastres de la guerre moderne. Les journaux parisiens fournissent ainsi le récit de l'arrivée des victimes de l'invasion qui, dès l'arrivée sur le quai des gares de la capitale, naissaient « réfugiés » aux yeux des civils épargnés dans un « spectacle douloureux » et vivement ressenti³⁰.

Des scènes similaires se produisaient alors à Folkestone, principal port d'entrée des réfugiés en Grande-Bretagne, où « chaque bateau amenait un contingent toujours plus digne de secours et de pitié »³¹. À Londres, les gares de Victoria, Charing Cross, et Liverpool Street où s'organisaient l'accueil et la répartition des exilés connaissaient de tels moments, tandis qu'à Northampton dans les Midlands, les réfugiés atteignaient enfin leur destination, emportant avec eux les malheurs de la guerre : « L'arrivée des premiers groupes de Belges, ici, et les trains chargés se dirigeant vers le Nord ont conduit chez nous la tragédie de leur pays martyr »³².

Dans les premières semaines du conflit, où les restrictions de l'information empêchaient les populations de prendre la pleine mesure de ce qui se tramait sur le front, l'arrivée des réfugiés belges fut une des premières expériences des conséquences du conflit. Dans ces gares, d'où étaient partis les maris, les frères et les pères, où s'était noué le drame de la séparation, se jouait désormais celui des réfugiés et des blessés.

2.2. *Communautés intermédiaires et accueil des réfugiés*

Avec le déclenchement des hostilités, chaque niveau de sociabilité, chaque communauté intermédiaire fit face à la tourmente grâce à ses ressources propres. Au-delà de la solidarité interalliée, ce furent des sociabilités infra ou supranationales qui assumèrent une partie non négligeable de l'accueil des réfugiés belges.

Déduisant de l'héritage catholique de la nation belge l'appartenance confessionnelle des réfugiés, les organisations privées ou officielles qui leur vinrent en aide se soucièrent très rapidement d'impliquer les catholiques locaux et leurs organisations caritatives. Ainsi à Northampton, ces derniers prirent-ils les premières initiatives en la matière avant de constater que leurs

³⁰ *Le Petit Parisien*, 29 août 1914.

³¹ VARLEZ A., *Les Belges en exil*, Bruxelles – Londres, Librairie Moderne, 1917, p. 40.

³² HOLLOWAY W., *Northamptonshire and the Great War*, Northampton, Northampton Independent, c. 1920, p. 220.

forces propres n'y suffiraient pas et de faire appel à l'ensemble des groupements confessionnels et sociaux locaux³³. De même, la *Catholic Women's League* prit en charge sur les instances du WRC la réception en gare des réfugiés qui repéraient ses volontaires au moyen d'une écharpe portant en capitales noires sur fond blanc : *Ligue des femmes catholiques*. Pourtant à l'instar des autres nations européennes, la Belgique connaissait un paysage religieux diversifié illustré par le secours apporté, là encore sur des lignes confessionnelles, aux réfugiés juifs par le *Jewish War Refugees Committee*³⁴.

L'accueil des réfugiés donne en fait à voir les déterminants de l'action collective unitaire mise en œuvre durant le conflit. Cette dernière doit être réévaluée à la lumière des processus discriminatoires qui soutinrent l'effort des communautés locales et renforcèrent les mobilisations nationales. Dans ce cadre, des solidarités spécifiques nées de sociabilités particulières rendent compte de la dynamique entrevue à travers le secours aux réfugiés. L'*Amicale des instituteurs et institutrices de l'Hérault* fournit ici un premier exemple de solidarité professionnelle redirigée en faveur des réfugiés belges et détaille les initiatives en faveur des collègues réfugiés tel le « Franc des Camarades belges »³⁵. De même, le *Railway Executive Committee* se prononçant au nom des Chemins de Fer Britanniques, décida d'offrir l'hospitalité aux cheminots belges tandis que le Syndicat National des Pompiers soumit le même type de proposition en faveur de leurs homologues belges³⁶.

L'effort formidable consenti par les sociétés civiles, notamment au profit des réfugiés belges, apparaît cependant paradoxal dans la mesure même où le conflit entraîna un renforcement des pouvoirs de l'État sur, et au détriment des sociétés civiles qui, dans les cas de la France et de la Grande-Bretagne qui nous occupent ici, lui avaient permis de faire face aux épreuves du conflit³⁷. Bientôt en effet l'État dut soutenir voire se substituer à l'initiative privée et philanthropique pour assurer, face au fléchissement des énergies caritatives, le soutien aux réfugiés³⁸. Deux chronologies doivent être ici envisagées qui se rejoignent sans pour autant coïncider parfaitement : celle de

³³ HOLLOWAY W., *op. cit.*

³⁴ *Report on the work undertaken by the British government in the reception and care of the Belgian refugees*, 1920; IWM, Essington-Nelson Miss A 86/48/1.

³⁵ ADH, Par 2267, *Bulletin mensuel de l'association amicale des instituteurs et institutrices de l'Hérault*.

³⁶ *Report on the work undertaken by the British government in the reception and care of the Belgian refugees*, 1920, p. 94.

³⁷ PURSEIGLE P., « 1914-1918 : Les combats de l'arrière. Étude comparée des mobilisations sociales en France et en Grande-Bretagne », in BEAUPRE N., DUMENIL A., INGRAO CH. (éd.), *Expériences de guerre. 1914-1945*, Paris, Agnès Viénot Editions, 2004, pp. 131-151.

³⁸ *Report on the work undertaken...*, *op.cit.*, p. 15.

l'engagement matériel en faveur des réfugiés et des œuvres les soutenant, mais aussi celle de l'attitude envers les exilés belges.

Dès le début de l'année 1915, les organisations de secours locales ou nationales constatèrent un tarissement parfois inquiétant des sources de revenus dans lesquelles elles puisaient jusqu'alors les fonds nécessaires³⁹. Le WRC et le *Local Government Board* (LGB) engagèrent alors une campagne de re-mobilisation qui ne cessera qu'au moment du rapatriement. Herbert Samuel, en charge du LGB, adressa ainsi le 7 janvier 1915 à la presse britannique une missive rappelant les principes de l'aide aux réfugiés belges et contrastant l'engagement de la Grande-Bretagne avec celui, nettement plus important, de la neutre Hollande en leur faveur.

D'évidence, les restrictions et les perturbations de la vie économique pesèrent lourdement sur l'initiative privée soutenue principalement par les classes moyennes et supérieures. Toutefois, la disparité entre cette chronologie et celle des mobilisations nationales situant le début de la crise en 1916⁴⁰ engage à prolonger l'analyse pour analyser les conditions d'une rencontre qui, dans quelques cas, tourna à une confrontation paradoxale à la mesure du poids des réfugiés dans la culture de guerre.

3. *De la solidarité à l'oubli*

Jusqu'au début de 1915, le destin des réfugiés symbolisait la conduite de la guerre barbare menée par les puissances centrales. Lorsqu'ils parvenaient en nombre dans les villes de l'arrière, les réfugiés étaient comme autant de héros, boucliers opposés à l'invasion, victimes du militarisme allemand et traités comme tels. Pourtant, dès 1915 des tensions se firent jour et des incidents éclatèrent entre Belges et autochtones. Les insultes à l'encontre des exilés se multiplièrent entraînant des récriminations amères de la part de leurs représentants indignés de voir leurs compatriotes traités de « Boches du Nord », de « Sales Belges », « d'Allemand »⁴¹. Bien que les cas d'affrontements physiques ou d'échauffourées paraissent avoir été peu nombreux, il faut relever parmi ceux-ci les émeutes de Mai 1916 à Londres où la foule fit subir aux Belges un sort comparable à celui des Allemands identifiés ou suspectés après le déclenchement des hostilités⁴².

³⁹ CAHALAN P., *op.cit.*, pp. 86 et s.

⁴⁰ HORNE J. (ed.), *State, society, and mobilization in Europe during the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

⁴¹ Archives Départementales de l'Hérault, 3R33.

⁴² Imperial War Museum, Fernside Mrs E Con shelf & 92/49/1.

Le croisement de sources privées et de rapports émanant d'associations ou des services publics nous éloigne de tels paroxysmes mais rendent sans doute mieux compte des préjugés, frustrations, et souffrances respectives qui peu à peu aigrirent les relations entre les Belges et leurs hôtes. À titre d'illustration, le journal de Miss Coules, une jeune londonienne, décrit les changements successifs de perspective parmi les Britanniques : « Tout le monde était fou des Belges pour un temps. Mère aida à meubler une maison pour des Belges & cotisa mensuellement & Mercedes monta un chœur de 20 filles [...] pour chanter les hymnes nationaux des Alliés dans la rue au profit des Belges. Nous récoltèrent une somme plutôt considérable, & c'était très drôle. Mais les Belges sont ingrats. Ils ne font rien & se plaignent de tout & leurs mœurs ! Il est peut-être vrai que la Belgique a sauvé l'Europe, mais... qu'on nous sauve des Belges ! En ce qui me concerne, la Belgiamanie s'est bien calmée »⁴³.

Intéressant témoignage de la versatilité d'une partie des classes supérieures britanniques, ce texte énonce également les deux principaux griefs adressés aux réfugiés belges : le manque d'ardeur au travail et des mœurs pour le moins surprenantes. D'évidence, les convois de réfugiés comportaient des individus douteux. Néanmoins, Belges, Britanniques ou Français, s'accordaient à reconnaître que la proportion d'individus problématiques demeurait faible et ne devait pas entraîner de généralisations et de condamnations systématiques. De Londres au Pays de Galles, de Paris aux provinces françaises méridionales, l'on s'entendait finalement sur le caractère somme toute ordinaire des qualités et des défauts présentés par les réfugiés.

En outre, les attitudes face à l'exil belge découlaient en partie de l'ambivalence de l'arrière à l'égard de la participation à l'effort de guerre. Écartés du mythe de l'expérience combattante décrit par George Mosse⁴⁴, les civils étaient parfaitement conscients d'être subordonnés à la conduite d'une guerre incarnée par le Poilu ou le Tommy. L'image de ces derniers soutenait une « éthique de la mobilisation »⁴⁵, une morale du temps de guerre reposant sur une vision traditionnelle de l'ordre social. Dans ce cadre, le combattant proposait aux civils le modèle d'une vie quotidienne désormais régie par le devoir, le sacrifice et la solidarité⁴⁶. Mais l'impasse stratégique et

⁴³ Imperial War Museum, Coules Miss, M 97/25/1.

⁴⁴ MOSSE G.L., *Fallen soldiers. Reshaping the memory of the world wars*, NY-Oxford, Oxford University Press, 1990.

⁴⁵ PURSEIGLE P., «Beyond and below the nations. Towards a comparative history of local communities at war», in MACLEOD J. and PURSEIGLE P. (éd.), *Uncovered fields. Perspectives in First World War studies*, Boston-Leyden, Brill, 2004, pp. 95-123.

⁴⁶ HORNE J., «Social identity in war: France, 1914-1918», in FRASER T.G., JEFFERY K. (dir.), *Men, women and war*, Dublin, Lilliput Press, 1993, p.121 and "Soldiers,

la durée du conflit conduisirent l'arrière à reformuler sa position au sein du système de représentation. Tandis que le soldat en demeurait un personnage central, la population civile entraînait en effet dans un processus de victimisation provoqué par les restrictions, les privations, mais surtout par l'ampleur croissante des pertes et des deuils individuels et collectifs en résultant.

Les marques de l'altérité des réfugiés, linguistiques et juridiques notamment, renforçaient en outre un ensemble de préjugés défavorables soutenus par une profonde méconnaissance respective⁴⁷. En quelques mois, le système de représentation qui soutenait l'engagement en faveur des réfugiés se trouva considérablement altéré et les réfugiés n'occupaient plus de position éminente dans la culture de guerre. Chaque famille affrontait son chagrin et son travail de deuil, et l'impôt du sang était acquitté par la plus large part des sociétés belligérantes bientôt unies dans une tragique communauté de douleur.

« Combien les morts vont vite ; et combien certains amis des Belges semblent ne plus garder qu'un souvenir confus et distrait de ce qu'ils ont souffert. N'en incriminons point ces amis ; ce sentiment est humain. Au surplus, ils souffrent aussi, dans leur chair, dans leur cœur, dans leurs intérêts ; aujourd'hui chacun est à sa douleur »⁴⁸.

Pour les hôtes, la déception était à la mesure de l'investissement initial sur la figure du « réfugié ». Instrument de la mobilisation, il se retournait bientôt contre les exilés, finalement victimes d'une erreur qui ne leur incombait pas. Le sous-préfet Gaubert le reconnut d'ailleurs dès 1915 : « D'autre part, on a eu tendance à vouloir faire des réfugiés, des ascètes et des martyrs. Ce sont des hommes comme les autres, mais ils ont plus souffert que les autres : cela doit nous faire admirer davantage leurs qualités et nous rendre indulgents pour leurs défauts »⁴⁹.

Les populations locales ne leur attribuaient plus de qualité discriminante et réclamaient avec insistance leur participation totale à l'effort de guerre⁵⁰. Ici, la chronologie s'avère particulièrement significative puisque cette attitude ne se trouva modifiée ni durant la crise de 1917, ni après les succès militaires de 1918⁵¹.

civilians and the warfare of attrition. Representations of combats in France, 1914-18", in COETZEE F., SHEVIN-COETZEE M. (ed.), *Authority, identity and the social history of the Great War*, Providence - Oxford, Berghahn Books, 1995, pp. 223-249.

⁴⁷ CAHALAN P., *op.cit.*, pp. 13 et s.

⁴⁸ VARLEZ A., *op. cit.*, p.10.

⁴⁹ GAUBERT E., *op.cit.*, p. 377.

⁵⁰ Archives Départementales de l'Hérault, sub-series 3R 2*.

⁵¹ Service Historique de l'Armée de Terre, 16N 1536.

Gardons-nous de conclure que l'amertume et les tensions oblitérèrent chez les réfugiés tout sentiment de reconnaissance. À n'en point douter, les communautés britanniques et françaises qui les accueillirent tirèrent également une fierté légitime de l'aide qu'elles leur apportèrent. Cette solidarité interalliée fut ainsi célébrée à de nombreuses reprises avant même le retour au pays des exilés⁵². Pourtant, la mémoire collective ensevelit très vite l'expérience singulière des réfugiés bientôt rangés parmi les « oubliés de la Grande Guerre ». L'impossibilité de commémorer les victimes civiles de 14-18 dans leur diversité fut consacrée par l'historiographie qui ignora trop longtemps la complexité des processus de victimisation à l'œuvre parmi les sociétés belligérantes⁵³.

L'expérience des réfugiés de la Grande Guerre et de cette Belgique de l'extérieur constitue un ensemble problématique que ce chapitre n'espérait pas épuiser. Il semblait toutefois pertinent de souligner l'importance que revêt l'accueil des réfugiés pour qui entend approcher les mécanismes des mobilisations sociales à l'œuvre en France et en Grande-Bretagne.

Néanmoins, il paraît difficile de conclure ce bref propos sans plaider pour une histoire comparée embrassant dans une même perspective l'expérience des Belges accueillis en Suisse et en Hollande, mais aussi celle des rapatriés français originaires des régions envahies, dévastées, ou d'Alsace-Lorraine. À l'exception du cas hollandais que nous n'avons eu à connaître, nous demeurons en effet frappé par les similitudes entre les mécanismes de mobilisations et de solidarités déployés à l'égard des Belges dans des contextes géopolitiques très différents⁵⁴ et par la communauté de destins des réfugiés d'un même conflit⁵⁵.

⁵² Cardiff Refugee Committee, *Report on the work undertaken by the British government in the reception and care of the Belgian refugees*, 1920.

⁵³ BECKER A., *Oubliés de la Grande Guerre. Humanitaire et culture de guerre 1914-1918. populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, Paris, Noësis, 1998.

⁵⁴ Pour un exemple suisse cf. *Les réfugiés belges en Suisse. Réception et hospitalisation dans le Canton de Vaud*, Lausanne, Ed. Léon Martinet, 1915 et « Reims à Paris », in *Bulletin des réfugiés de la Marne*, 13 novembre 1915

⁵⁵ Pour une première approche, cf. PURSEIGLE P. et LE NAOUR J-Y., « Hommes du Sud et gens du Nord, entre solidarité nationale et confrontation. L'accueil des réfugiés de la Première Guerre mondiale dans la France méridionale », in *Actes du 126^{ème} Congrès des sociétés historiques et scientifiques*, à paraître et surtout le mémoire d'habilitation à diriger des recherches de Philippe Nivet, « 'Les Boches du Nord' : les réfugiés français de la Grande Guerre (1914-1920) », 2002, inédit.

III

L'après-guerre : mémoire et contentieux

De naoorlogse herinnering en verwerking



Dépouille de soldat allemand trouvée sur le front de l'Yser en mars 1919. Collection iconographique des AGR (© AGR).

1. Contentieux - Verwerking

Rapport de John HORNE

Les six communications dont on m'a chargé d'établir le rapport traitent toutes des façons dont les Belges essayèrent de confronter les émotions, les engagements et les blessures laissées par le cyclone dont leur pays fut l'œil en 1914-18. Attardons-nous un instant sur cette image. L'œil, qui est indéniablement au centre de l'ouragan, se démarque toutefois de la fureur qui l'entoure, et retrouve les marges par sa tranquillité relative. On peut se demander si l'histoire de la Belgique dans la Grande Guerre ne se résume pas par cette métaphore. Car le pays fut à la fois au cœur et en marge du conflit, ce qui explique certains aspects de son après-guerre.

Lors de l'invasion de 1914, la Belgique est au centre de la guerre et de son symbolisme. Mais comme d'autres petits pays, elle se trouve en marge de la reconstruction du système de pouvoir européen entreprise en 1919 par ses puissants Alliés et elle est obligée, par la suite (lors de Locarno ou après l'occupation de la Rhénanie), de composer avec l'Allemagne. La Belgique se trouve non moins au centre de la guerre en tant que pays soumis à l'occupation, jouant un rôle crucial dans le dispositif logistique et industriel de l'effort allemand à l'ouest. Sa population civile (exception faite des réfugiés) vit la guerre on ne peut plus directement. Cependant, l'expérience de la guerre ailleurs est majoritairement celle du combat et la mémoire dominante deviendra celle des anciens combattants. L'expérience des zones occupées (le nord de la France, la Pologne russe) est refoulée – ce qui marginalise encore l'expérience dominante des Belges. Enfin, le gouvernement et les élites politiques de la Belgique qui prennent le chemin de l'exil sont littéralement poussés aux marges et doivent réintégrer le pays à la fin du conflit et négocier leurs rapports avec une population restée sur place et qui a vécu la guerre d'une manière bien différente. Cette expérience de l'exil – qui deviendra générale lors de la Deuxième guerre mondiale – reste exceptionnelle (et donc marginale) pendant la Première.

Bref, la Belgique vit un spectre d'expériences – invasion, occupation, collaboration, exil, combats et libération – qui est plus complet que celui des pays qui dominent habituellement l'historiographie de la guerre mais qui, pour la même raison, est atypique. Ce qui est vrai pour la

guerre doit l'être également pour l'après-guerre qui nous concerne ici. Si l'immédiat après-guerre se place moins sous le signe de la paix que sous celui d'une culture de guerre qui atteint son paroxysme ultime à ce moment, on pourrait interroger cette période en termes d'un prolongement de l'univers de la guerre. Dans cette optique, la notion de « contentieux » – de désaccords et de controverses fondamentaux – vient tout à fait à propos, d'autant plus que la dimension judiciaire que le terme implique est particulièrement évidente. La guerre « pour le droit » se termine par un recours massif au droit (tant national qu'international) pour résoudre toutes sortes de questions laissées sans réponse par les combats. Ainsi, on pourrait utilement étudier le sort d'une culture de guerre très particulière dans l'après-guerre belge. Je vais l'aborder sous quatre aspects – l'ennemi externe ; l'ennemi interne ; la reconstruction et enfin, la réconciliation.

1. L'ennemi extérieur

La construction de la figure de l'ennemi est, à l'évidence même, une dimension fondamentale des cultures de guerre qui reste bien ancrée dans l'après-guerre. L'« ennemi total » est la contrepartie d'une mobilisation totale de son propre pays. Frank Caestecker montre bien l'hostilité continue envers les Allemands qui se trouvent encore en Belgique après la guerre, simplement à cause de leur origine nationale. L'exode sous la contrainte d'environ 9.000 personnes de nationalité allemande en 1919-20 démontre l'application d'une logique d'exclusion de l'ennemi, d'autant plus que les tentatives de modérer cette politique de la part du Ministre de la Justice, le Socialiste Émile Vandervelde, sont vivement critiquées. Néanmoins, la complexité de certains cas (résidents Allemands ayant fait preuve de leur loyauté envers la Belgique, femmes belges qui ont perdu leur nationalité en se mariant avec un Allemand décédé ou divorcé par la suite), imposait une pratique moins uniformément discriminatoire. S'agit-il d'un début de « démobilisation culturelle » – comme nous le suggère Frank Caestecker – ou simplement d'un certain pragmatisme devant les complications de la vie ? La question reste ouverte. Et on se demande dans cette optique comment l'État belge fit pour laver du pêché d'être allemande la population des zones allemandes incorporées en Belgique par le traité de paix, notamment Eupen.

La communication de Christophe Bulté nous instruit sur la continuation de cette logique d'antagonisme sur le plan économique¹. De

¹ La contribution de Monsieur Christophe Bulté n'est pas reprise dans cet ouvrage. Nous renvoyons à l'article publié récemment par un de ses collègues du « groupe d'étude des archives des séquestres » : CARREIN K., « De sekwesterarchieven na de Wereldoorlog I :

même que les biens et les capitaux d'individus ou de sociétés commerciales implantées à l'étranger sont confisqués pendant la guerre comme partie intégrante des ressources économiques de l'ennemi, le Traité de Versailles permet la séquestration de biens allemands en Belgique comme moyen de financer les réparations. Les remarquables archives des séquestres que Christophe Bulté a étudiées révèlent une vague d'hostilité qui se déchaîne non seulement contre les grandes compagnies allemandes (Allianz, Deutsche Bank) mais aussi contre de petits individus. Faut-il y voir la revanche des pillages de 1914 et des misères de l'occupation ? La motivation et l'imaginaire de cet épisode mériteraient une réflexion approfondie. Toutefois, comme le démontre Christophe Bulté, la logique punitive des expropriations (qui semble dépasser largement la justification officielle de réparations anticipées) est en contradiction directe avec la reprise de rapports économiques avec l'Allemagne et le rétablissement des circuits commerciaux et financiers européens que nécessite la reconstruction économique. À la longue, la normalisation économique et la volonté de punition de l'ennemi sont incompatibles.

À ce dossier il faudrait ajouter la volonté de punir les ennemis qui sont tenus personnellement responsables de l'invasion, des atrocités et des exactions commises à l'encontre de la population pendant l'occupation. Là aussi, on constate le recours à l'instrument judiciaire. Si le Kaiser, malgré l'article 227 du Traité de Versailles, ne peut pas être extradé de son exil hollandais, le gouvernement belge tient à ce que le tribunal international prévu par le Traité soit établi pour juger les crimes de guerre commis pendant l'invasion et l'occupation. Après une résistance farouche de la part du gouvernement allemand, on arriva à un compromis qui fut le procès d'un nombre symbolique d'inculpés devant la Cour suprême allemande à Leipzig en 1921. L'acquittement des accusés fut fustigé par le gouvernement belge qui poursuivit des inculpés allemands par contumace devant des conseils de guerre en Belgique. On continue ainsi à poursuivre l'ennemi jusqu'au milieu des années vingt. Mais là aussi, l'acharnement à punir contrecarre une normalisation des rapports politiques avec l'Allemagne avant de céder le pas face à celle-ci.

beschouwingen over het ontstaan, het beheer en de aanwending voor (bedrijfs)historisch onderzoek van een unieke verzameling bedrijfsarchieven », dans *Revue belge d'histoire contemporaine*, XXXIII, 2003, 3-4, pp. 425-454.

2. *L'ennemi intérieur*

J'en viens à cette autre incarnation de l'ennemi qui est « l'ennemi intérieur ». Le personnage de celui-ci est inhérent aux « cultures de guerre » de 1914-18. Chaque pays belligérant connaît sa vague d'« espionnite » et ses traîtres. Chacun élabore aussi (ce qui n'est pas exactement la même chose) une galerie de portraits typés du « mauvais civil », portraits qui sont l'inverse des comportements idéaux prônés pour ces mêmes civils. Il s'agit du profiteuse, du spéculateur, du défaitiste, de l'embusqué.

Dans presque tous les pays belligérants cette image du « mauvais civil » persiste dans l'après-guerre et fournit un vocabulaire plus permanent qui mériterait une grande étude à l'échelle européenne. Xavier Rousseaux et Laurence van Ypersele nous montrent que dans le cas belge ce vocabulaire est celui de l'incivisme. En l'étudiant à travers les tribunaux et la presse locale, ils établissent que l'incivisme est une question bien plus importante pendant quelques années que celle de l'activisme flamand. Ils nous montrent également que l'incivisme est une catégorie floue. Il va du profiteuse minable au collaborateur qui tire un bénéfice considérable de l'occupation allemande, et jusqu'au véritable traître – tel ce Joseph Douard qui trahit des agents et passeurs sur la frontière hollandaise entraînant ainsi la mort d'une bonne vingtaine de ses compatriotes.

Or, si l'on s'interroge sur la spécificité belge de la notion d'incivisme, force est de constater qu'elle exprime particulièrement bien le poids de l'occupation. Son opposé normatif serait logiquement le civisme exprimé par les comportements modèles tels que le patriotisme et la moralité sociale traditionnelle (le prix juste, la solidarité caritative). Dans d'autres pays belligérants, ces mêmes comportements sont activement encouragés par l'État qui corrige et châtie le mauvais civil ou le traître. En l'absence de l'État national, la société belge (encadrée certes par l'Église et d'autres autorités sociales) est obligée de s'auto-régler par rapport à ces questions en présence d'un régime d'occupation qui les rend infiniment plus sérieuses (jusqu'à des cas de vie ou de mort). L'impossibilité d'effectuer cette auto-régulation de manière satisfaisante pendant l'occupation explique l'explosion de violence contre les « mauvais Belges » après la guerre. En ceci, la question de l'incivisme en Belgique anticipe les « cultures d'occupation » de la Deuxième guerre mondiale et les règlements de compte de la Libération.

Une autre spécificité de l'incivisme belge pourrait être l'absence de référence au personnage type de l'embusqué. En effet, dans les pays où le service militaire universel est en vigueur et dont l'expérience de guerre est dominée par la mort de masse dans les tranchées, la mesure du bon et du mauvais civil se juge à l'aune du sacrifice des soldats. Y a-t-il place pour

l'homme qui a fait son devoir militaire – et de celui, l'embusqué, qui ne l'a pas fait – dans la distinction entre civique et incivique, ou ce dernier exprime-t-il la marginalisation du vétéran par rapport à l'expérience – et la mémoire – des civils de la Belgique occupée?

L'incivisme nous amène au problème de l'activisme flamand. Sauf pour un courant d'opinion très minoritaire en Flandre, les activistes sont perçus comme des traîtres dans l'immédiat après-guerre et sont les seuls « mauvais Belges » à être flétris publiquement par le Roi Albert. Cependant, la « culture de guerre » patriotique semble éclater par la suite et s'orienter bien différemment dans les deux communautés linguistiques (s'inscrivant évidemment dans une évolution à plus long terme). La presse francophone étudiée par Laurence van Ypersele et Xavier Rousseaux en vient au début des années vingt à faire de l'activisme une cause de première importance. Elle le confond avec la cause flamingante tout court et crée le stéréotype d'une Flandre « embochée ». L'opinion flamande modérée, par contre, relativise et dédramatise l'activisme du temps de guerre à la lumière de la réticence du gouvernement d'union nationale à entreprendre une réforme linguistique et communautaire fondamentale. Une certaine démobilisation de la « culture de guerre » patriotique du Parti Catholique flamand permet la réhabilitation de l'activisme, qui n'équivaut plus à la trahison mais à un idéalisme certes égaré, mais compréhensible et même louable. Toutefois, les extrémistes invétérés de l'activisme, tel August Borms, maintiennent leur version (ou plutôt leur inversion) de la « culture de guerre » qui fait de l'État belge l'ennemi réel. Christine van Everbroeck esquisse les rapports subtils entre ces différents courants à l'intérieur de la communauté flamande.

Ce qui me frappe en juxtaposant ces deux communications, c'est d'abord le jeu réciproque de mobilisation continue de « cultures de guerre » opposées (nationalistes wallons et activistes flamands) et de démobilisation de ces mêmes cultures (Catholiques flamands ou Socialistes modérés). C'est, deuxièmement, l'impact de ce jeu réciproque de mobilisation/ démobilisation culturelle sur l'évolution des rapports communautaires, comme si la guerre fournissait un vocabulaire de violence et une mémoire identitaire toujours susceptible de déjouer les tentatives de démobilisation et de réconciliation à l'intérieur de la Belgique. C'est enfin, la place de l'occupation par rapport au combat, des civils par rapport aux anciens combattants, des deux côtés. Christine van Everbroeck fait référence aux rapports connus entre activistes et *Frontbeweging* dans le cas du nationalisme flamand. Mais comment font-ils pour réconcilier deux expériences si opposées de la guerre? Quant à l'opinion wallonne, dans quelle mesure juge-t-on les « flamingo-boches » ou les « aktiboches » par rapport aux souffrances des civils occupés ou aux

sacrifices des soldats sur l'Yser? Quel est le poids relatif de ces deux expériences de la guerre dans le « contentieux » avec l'extrémisme flamingant?

3. *Reconstruire*

La reconstruction tient une place à part dans l'expérience et l'imaginaire de l'après-guerre car elle représente un des endroits où le pôle positif de la « culture de guerre » – celui de la Nation qui s'est défendue – essaye de résoudre ses tensions internes et de racheter les sacrifices par un avenir meilleur – que ce soit physique, social, ou politique. Sven Carnel décrit les premières étapes du retour des réfugiés dans les zones sinistrées (principalement en Flandre occidentale mais aussi dans d'autres endroits touchés par l'invasion en 1914, tel Dinant). D'une part, les autorités sont lentes à fournir un logement adéquat. Même en 1920 la solution adoptée est celle d'habitations « semi-définitives ». On pourrait se demander si la raison se trouve dans la conviction que les Allemands vont payer. En effet, en Belgique comme en France, le consensus politique est large qui lie la reconstruction physique aux réparations allemandes. On considère celles-ci comme une affaire de justice élémentaire – ce qui explique en partie l'engagement belge dans l'occupation de la Ruhr en 1923. D'autre part, Sven Carnel évoque « le véritable élan de solidarité qui a unifié la Belgique dans l'immédiat après-guerre et lui a permis de panser les blessures profondes que la guerre lui a infligées ». On pourrait se demander si cette tâche énorme de reconstruction physique constitue en même temps un lieu privilégié où la Belgique de l'exil (le gouvernement, les réfugiés) et la Belgique de l'occupation se rencontrent et se réintègrent, où le tissu du national se reconstitue. Si tel est le cas, l'enjeu de la reconstruction ne fut pas mince.

4. *Réconcilier*

Enfin, j'en viens à la communication de Peter Schöttler sur Henri Pirenne face à l'Allemagne dans l'après-guerre que je place – avec un point d'interrogation – sous le signe de la 'Réconciliation'. Peter Schöttler nous livre un portrait tout à fait crédible de l'historien belge face à la guerre. Profondément choqué par l'invasion, Pirenne brouille ses contacts avec les collègues allemands et fait l'expérience douloureuse de la déportation. Ayant élaboré son analyse de la Belgique comme modèle d'un état libéral et d'une « nation élective », et donc comme l'opposé de l'Allemagne, Pirenne entame une autocritique pendant sa captivité qui l'amène à se prononcer en faveur d'une histoire comparée et universelle. Il s'agit de ce document

remarquable : les « Réflexions d'un solitaire ». En poursuivant cette histoire-là dans l'après-guerre, Pirenne ne refuse pas le contact avec les historiens allemands mais cherche plutôt des interlocuteurs valables, qui ne sont pas contaminés par leur rôle pendant la guerre.

Faudrait-il voir dans l'expérience de Pirenne, alors, un cheminement de décripation idéologique et une volonté de réconciliation avec l'ancien ennemi – bref, un désir de liquidation partielle du contentieux né de l'invasion et de l'occupation ? Sans doute. Mais je serais tenté de mettre l'accent plutôt sur les tensions qui font de Pirenne un cas d'étude exceptionnel pour l'après-guerre belge. Civil occupé endeuillé par la perte d'un fils sur le front de l'Yser, déporté célèbre, membre de l'enquête officielle sur les atrocités allemandes de 1914, recteur de l'Université de Gand rétablie et historien quasi-officiel non seulement de la Belgique mais de la Belgique pendant la guerre, Henri Pirenne incarne – et exprime – bien des aspects de l'expérience belge de la guerre et de l'après-guerre. Il se doit surtout de rendre un sens continu aux sacrifices et aux tribulations de son peuple durant la guerre et sa vision européenne de l'histoire s'inscrit, me semble-t-il, dans cette perspective. D'où son refus d'admettre les historiens allemands attirés au Congrès International des Sciences Historiques tenu à Bruxelles en 1923 – qui fut très préoccupé par l'histoire de la guerre récente. S'il y eut une volonté admirable de reconstituer les réseaux scientifiques d'avant-guerre, cette volonté excluait le pardon prématuré de ceux considérés comme responsables de la guerre.

À la longue, un accommodement avec l'ancien ennemi, une reprise de relations normales, un refoulement des mémoires troublantes furent à l'ordre du jour dans divers secteurs de la société belge. Mais à la lumière des six communications présentées ici le chemin de la « démobilisation culturelle » fut pénible et différencié selon qu'il s'agit de l'ennemi extérieur ou de l'ennemi intérieur.

Pratiques et représentations de la répression de l' « incivisme » en Belgique après la Première Guerre mondiale

Xavier ROUSSEAUX et Laurence VAN YPERSELE

Au lendemain de l'Armistice de novembre 1918, l'urgence est de donner du sens à cette guerre, de légitimer les sacrifices consentis et les souffrances subies, de remettre en place les institutions nationales après quatre ans d'occupation. Ce qui passera, d'un côté, par l'exaltation « des héros et des martyrs » et, de l'autre, par la stigmatisation et le châtimement des « mauvais Belges ».

Au sortir de la guerre, le pays est ruiné. Le roi, à la tête de l'armée, revient de l'Yser sous les acclamations de la population. Le gouvernement et les exilés, par contre, reviennent sans fanfare. Les morts font sentir leur absence. Et la population réclame des têtes : les industriels qui avaient fermé leurs usines veulent une répression dure à l'encontre des industriels dont les usines ont continué de tourner. Les journalistes qui ont brisé leur plume réclament la plus grande sévérité à l'égard de la « presse embochée ». Et la population qui a quotidiennement souffert cherche des dérivatifs à sa rancœur.

Les mémoires collectives n'ont retenu de cette période que la condamnation des activistes. Du côté francophone, ces derniers furent et restèrent jusqu'il y a peu le symbole de la plus ignoble trahison, tandis que, du côté du mouvement flamand ils devinrent progressivement les martyrs de la cause flamande... Mémoire fragmentée, mais mémoire amputée des deux côtés. Au sortir de la guerre, en effet, les activistes ne furent pas la seule cible de la vague de haine qui se déchaîne, loin s'en faut. Un coup d'œil sur la presse de l'époque suffit pour s'en rendre compte. La place extraordinaire que tous les journaux accordent à la répression de 1918 à 1921 témoigne de l'importance du phénomène aux yeux d'une population qui réclame justice. Une analyse à partir des archives judiciaires vient confirmer ce constat, mais surtout permet de nuancer et d'approfondir l'analyse de ce que fut la répression de l'après Première Guerre mondiale.

1. Qu'est-ce que fut l'incivisme ? La construction sociale de la répression d'après-guerre

La place centrale occupée par l'appareil judiciaire belge à la sortie de la Grande Guerre est frappante. Non seulement la relégitimation de l'État belge est effectuée par le canal judiciaire à travers l'entreprise de répression des atteintes à la Sûreté de l'État. Mais encore, cette entreprise se bâtit sur l'image que se donna l'appareil judiciaire belge en novembre 1918 : celle du symbole de la résistance nationale aux tentatives de désagrégation de l'État par l'Occupant. Impossible donc de prendre la mesure de l'activité répressive sans se situer sur le plan d'une justice écartelée entre rigueur du droit, pressions de l'opinion publique et volonté politique nationale.

1.1. L'état du droit pendant et au sortir de la guerre

Fin 1918, juristes et praticiens furent confrontés à un droit belge profondément modifié par la guerre. Une accélération subie par le droit durant les événements du 4 août 1914 à novembre 1918 puis la paralysie engendrée par le « cès de justice » de février 1918 entraînèrent une transformation des institutions chargées de la répression dans l'immédiate après-guerre¹.

À la veille de la guerre, les atteintes à la Sûreté de l'État sont régies par les articles 111 à 118 du code pénal belge, par le code pénal militaire belge et par la convention de La Haye du 18 octobre 1907. Le code pénal militaire s'occupe de la sanction du comportement des militaires face aux armées ennemies. Les articles du code pénal punissent les comportements des citoyens face aux ennemis de leur État. La convention de La Haye s'efforce de donner un cadre de conduite aux belligérants et surtout à leur rapport avec les populations occupées². En effet, le droit belge datant du premier XIX^e siècle, n'avait guère pris en compte la situation d'une population occupée durant de longs mois par les forces d'un État étranger en guerre contre l'armée nationale résistant sur un lambeau du territoire national.

¹ Ces pages étaient rédigées lorsque parut l'article de DECKERS M., « De strafrechtelijke vervolging van het activisme. Deel I : het wettelijk kader » in *Wetenschappelijke Tijdingen*, LXI, 3, 2002, p. 156-178 [la poursuite judiciaire de l'activisme, première partie : le cadre légal] qui analyse en détail la politique judiciaire envers l'activisme. Nous avons déjà intégré ses principales conclusions sur base de son mémoire.

² On sait que si l'Allemagne et la Belgique avaient signé toutes deux la Convention, l'Allemagne avait émis des réserves sur l'article 44 prévoyant qu'il était « interdit à un belligérant de forcer la population d'un territoire occupé à donner des renseignements sur l'armée de l'autre belligérant ou sur ses moyens de défense » MECHELYNCK A., *La Convention de La Haye concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre*, Gaid, 1915, p. 17.

Assez rapidement, le gouvernement belge en exil au Havre se trouva confronté à la difficulté de modifier la législation répressive en l'absence d'un Parlement. Le 4 août 1914, les Chambres avaient confié au gouvernement et au Roi le pouvoir de légiférer par arrêtés-lois.

Deux arrêtés-lois vont donc modifier la répression des atteintes à la sûreté de l'État pour l'ensemble des habitants de la Belgique. Celui du 11 octobre 1916 en renforce la sévérité en instaurant la peine de mort à la place de la détention perpétuelle. Prenant en compte de nouveaux comportements « inciviques » suscités par l'occupation, l'arrêté-loi du 8 avril 1917 ajoute deux nouveaux articles au Code : 118bis et 121 bis³. Le premier est consacré à la répression de « ceux qui auraient servi un plan perfidement combiné par lui (l'ennemi) contre l'unité et les institutions du Royaume »⁴. Le second vise ceux qui ont « méchamment, par la dénonciation d'un fait réel ou imaginaire, exposé une personne quelconque aux recherches, poursuites et rigueurs de l'ennemi »⁵.

À l'Armistice se pose bien vite la question de la validité des arrêtés-lois pris sous l'Occupation⁶. Juristes et politiques sont alors confrontés à quatre grandes questions :

- Le Roi avait-il le droit de légiférer par arrêtés-lois ?
- Ces arrêtés peuvent-ils être considérés comme des lois ?
- Le pouvoir légitime était-il en vigueur en territoire occupé ?
- Les habitants de la Belgique occupée avaient-ils été informés de ces arrêtés-lois ?

Aux trois premières questions la grande majorité des juristes donna une réponse positive. Néanmoins, pour que ces textes fussent considérés comme loi, il fallait qu'ils soient ratifiés par les assemblées légalement

³ Sur la position du gouvernement du Havre envers les « activistes » voir WILS L., *Flamenpolitik en Activisme. Vlaanderen tegenover België in de Eerste Wereldoorlog*, Leuven, Davidsfonds, 1974 (Flamenpolitik et activisme. La Flandre contre la Belgique durant la première guerre mondiale) et DECKERS M., *Van verraders tot martelaars, de strafrechtelijke repressie van activisme (1918-1921)*, Mémoire de licence en histoire inédit, Leuven, KU Leuven, 1998, pp. 46 et sv. [Des traîtres aux martyrs. La répression pénale de l'activisme] (Nous remercions le professeur Louis Vos de nous avoir autorisé à consulter ce travail).

⁴ Rapport au Roi précédant l'arrêté-loi du 8 avril 1917 dans BENOÏDT P., *Recueil de législation pénale en matière de crimes et délits contre la sûreté de l'État*, Liège, 1919, p. 33.

⁵ *Ibidem*, pp. 38-39.

⁶ DE MEYER J., « Over de legitimiteit van de Besluitwetten van de oorlogsregeringen in 1914-1918 en in 1940-1944 », in *Liber Amicorum August de Schrijver, Minister van Staat*, Gand, 1968, pp. 303 et ss. [Sur la légitimité des arrêtés-lois des gouvernements de guerre en 1914-1918 et 1940-1944].

réunies, ce qui ne put se faire qu'après la date de la plupart des faits incriminés. Quant à la communication des arrêtés-lois publiés dans le *Moniteur* du Havre, elle avait été très faible en Belgique occupée notamment dans les administrations subalternes et dans le grand public. Ce que la jurisprudence du temps de guerre avait admis⁷. Devant la difficulté, la cour d'Appel de Liège reconnut, au sortir de la guerre, la publicité des arrêtés-lois sous deux conditions minimales : publication en deux langues et délai de dix jours avant leur application. Deux jurisprudences s'affrontaient. La cour de Cassation ne trancha pas réellement en reconnaissant « la validité de la législation de guerre sur ceux qui se trouvaient en dehors du territoire occupé ». La cour militaire estima, quant à elle, que seule l'application de cette législation avait été temporairement suspendue dans les territoires occupés, mais qu'elle devenait d'application dès la libération du territoire. La cour de Cassation refusa cette conception et affirma l'application dès la promulgation de la loi. Pour les deux juridictions suprêmes, la question de la publicité de la loi était ainsi résolue et ne pouvait donc plus être retenue comme moyen de recours par les avocats des prévenus.

La rétroactivité des arrêtés-lois posait un autre problème juridique. Ici encore la Cour militaire en donna une interprétation restrictive. La non rétroactivité de la loi n'étant reconnue que par le Code civil, n'étant pas inscrite dans la Constitution belge, et ce principe n'étant pas d'application pour les délits continus, donc la plupart des atteintes à la Sûreté de l'État n'étaient pas concernées. De toute manière, seuls les articles du code de 1867 (à l'exclusion des 118bis et 121 bis) et dans leur formulation originale (art. 115 de 1914) restaient applicables pour les faits d'incivisme antérieurs au 8 avril 1917.

Enfin, la clause d'amnistie de l'article 6 du Traité de Versailles, interdisant les poursuites contre les collaborateurs avec l'Occupant, fut invoquée par certains activistes dans leur défense. Il est cependant clair qu'elle ne s'appliquait pas aux territoires alliés libérés mais aux territoires rhénans à occuper par les Alliés⁸.

Un dernier débat sur les articles 115 et 118, les plus souvent invoqués. Pour l'article 115, le débat porta sur la question du dol exigé pour la constitution de l'infraction de secours à l'ennemi. Le débat, alimenté notamment par les industriels inquiets devant les possibles poursuites, tourna

⁷ M. DECKERS, "De strafrechtelijke...", pp. 168-169.

⁸ M. DECKERS, "De strafrechtelijke...", pp. 174-176. L'auteur fait remarquer que la France interpréta la clause dans le même sens en faisant poursuivre les collaborateurs devant ses tribunaux. MARTINAGE R., « Les collaborateurs devant la Cour d'assises du Nord au lendemain de la très grande guerre », in *Revue du Nord*, n° 2, 1995.

autour de la question : fallait-il prendre l'intention de nuire en compte dans l'établissement de la prévention ? La cour de Cassation trancha le 29 juillet 1919 en estimant que pour être établies, les atteintes à la Sûreté de l'État ne supposent pas la nécessité d'une intention subjective (dol spécial) la simple réalité objective des conséquences (dol général) était suffisante.

1.2. *Quelle politique pénale : punir, épurer, gracier et amnistier ?*

Michel Deckers propose une interprétation séduisante des objectifs du gouvernement par sa politique d'arrêtés-lois. Pour lui, il s'agissait de limiter la répression à deux catégories précises : seuls ceux qui avaient appliqué la politique allemande de séparation des communautés (flamandisation de l'Université de Gand et séparation administrative (Conseil de Flandre et « ministères wallons ») et les collaborateurs économiques qui avaient traité en dehors du territoire belge avec les Allemands (certains grands industriels) devaient subir les peines les plus lourdes. L'après-guerre allait montrer la limite de cette politique. Cette vision externe d'une élite politique rencontra de plein fouet les frustrations des populations occupées. Celles-ci exigeaient la poursuite des petits collaborateurs et des grands industriels, parvenus ou enrichis durant l'Occupation. Pressés à la fois d'en haut par un gouvernement d'Union nationale et d'en bas par une opinion publique vengeresse, les juges s'inscrivirent tant bien que mal dans un processus de « rétribution politique »⁹. D'autant qu'ils avaient eux aussi des comptes à régler avec les emprises de l'Occupant. Ce dépassement de la répression peut expliquer les bricolages juridiques auxquels donna lieu la politique concrète.

À la veille de l'Armistice, un certain flottement régnait sur le terrain. Entre l'Armistice et la fin novembre, les pouvoirs locaux, comme à Bruxelles et à Liège étaient dépassés par la retraite allemande. L'armée belge occupa le terrain : la Sûreté militaire instruisit les affaires, tandis que les Conseils de guerre exercèrent de larges compétences¹⁰. Cette mainmise de l'armée sur l'appareil répressif ne plût guère aux autorités judiciaires civiles. Il fallut cependant attendre le retour à l'état de paix par la loi du 30 avril 1919 pour que les juridictions civiles redevinssent compétentes en matière d'infraction à la Sûreté de l'État.

⁹ HUYSE L., «The Criminal Justice System as a Political Actor in Regime Transitions : The Case of Belgium, 1944-1950», in DEAK I., GROSS J.T. et JUDT T. (eds.), *The politics of retribution in Europe. World War II and Its Aftermath*, Princeton, 2000, pp 157-172.

¹⁰ Leur compétence établie par la loi du 15 juin 1899 fut modifiée par les arrêtés-lois de 17 avril 1916, 16 novembre 1918 et par les lois des 30 avril 1919 et 17 septembre 1919.

Dès décembre 1918, le ministre de la Justice avait adressé une circulaire aux parquets civils et militaires pour préciser le cadre de la répression. La relative mansuétude des instructions fit l'objet de vives réactions dans une partie de l'opinion publique. Ainsi, on assista à de vives remontrances de la part des Chambres de commerce d'arrondissement envers l'article 115bis. Elles témoignent de la fracture entre les milieux d'affaires s'estimant lésés par l'Occupation et ceux jugés comme enrichis par celle-ci¹¹.

La suspension de l'activité de jugement par la plupart des juridictions de février à novembre 1918 fut suivie d'une brutale accélération des poursuites, en temps de sortie de la guerre¹². Ces deux phénomènes provoquèrent un arriéré judiciaire estimé à près de 20.000 affaires au début 1919. Pour mener une répression à la fois rapide et juste, il fallait donc réformer un appareil judiciaire affaibli par quatre années d'occupation. C'est dans ce contexte qu'une série d'innovations furent entreprises :

- La possibilité de multiplier les cours d'assises dans une province (loi du 30 avril 1919), la nomination de magistrats surnuméraires pour un an, l'extension des prérogatives du parquet devant les cours d'assises.
- L'instauration de chambres à un juge (juge unique) dans les tribunaux correctionnels pour résorber l'arriéré judiciaire.
- La création, demandée depuis la fin du XIX^e siècle, de la police judiciaire près les parquets par la loi du 7 avril 1919.
- L'élargissement des conditions d'accès au jury par la loi du 23 août 1919.

Ces différentes réformes n'étaient pas purement techniques. Elles s'inscrivaient dans un contexte politique très instable et renouvelé, autour d'un premier socialiste aux commandes de la Justice. Il fallait affirmer l'autorité de l'État, tout en assurant une répression « civilisée ».

¹¹ DE RYCKERE R., *Les secours aux Ennemis de l'État et le Crime de trahison*, Bruxelles, Emile Bruylant, 1945, p.153 (réimpression des articles parus dans *La Belgique judiciaire* en 1919 et 1920).

¹² Sur l'activité de la magistrature vue par ses plus hauts représentants, voir les discours du Procureur général près la cour de Cassation TERLINDEN M., « La Magistrature belge sous l'occupation allemande. Souvenirs de guerre, août 1914-octobre 1918 », in *La Belgique judiciaire*, n° 35, 2 novembre 1919, col. 1169-1180 et 36, 9 novembre 1919, col. 1201-1225 ; du Procureur général près la cour d'appel de Gand CALLIER A., « L'invasion allemande », in *La Belgique judiciaire* n° 11, dimanche 16 mars 1919, col. 391-400; et du premier avocat général (puis procureur général) près la cour d'appel de Liège MEYERS, « La Force et le Droit. Audience solennelle de rentrée de la Cour d'appel de Liège le 25 novembre 1919 » in *La Belgique judiciaire*, n° 6, dim. 9 février 1919, col. 212-223 et « La Magistrature et l'occupation », in *La Belgique judiciaire*, n° 41, 14 décembre 1919, col. 1362-1381.

Ainsi, le renforcement des cours et tribunaux civils devait mettre fin à la militarisation du traitement des atteintes à la Sûreté de l'État. Une composition sociale plus large des jurés devait favoriser une démocratisation des convictions. Il s'agissait de rencontrer la réticence d'une partie des élites devant une possible vindicte des jurés comparable à celle reprochée aux conseils de Guerre. La création de la police judiciaire répondait à la suppression de la Sûreté militaire tout en renforçant le contrôle social étatique sur des formes nouvelles de criminalité (le banditisme notamment).

Enfin la condamnation à des peines d'emprisonnement de leaders nationalistes accéléra une modernisation de l'administration pénitentiaire, lancée par le ministre Vandervelde en 1920¹³. Il s'agissait d'appliquer le principe de l'individualisation de la sanction envers des condamnés issus pour l'essentiel de la petite bourgeoisie lettrée et non des classes populaires.

Figure 1 : L'aménagement légal de la répression

28-août-1919	Loi	Amnistie de certaines infractions commises entre le 4 août 1914 et le 4 août 1919
31-oct-1919	Loi	Amnistie militaire
28-juin-1921	Loi	Élargissement de l'amnistie militaire du 31 octobre 1919
8-nov-1921	Arrêté Royal	Remises de peines et d'amendes
26-nov-1921	Arrêté Royal	Remises de peines et d'amendes
12-mars-1929	Arrêté Royal	Grâces collectives
19-juil-1930	Arrêté Royal	Actes de clémence
23-févr-1934	Arrêté Royal	Remises de peines
4-avr-1934	Arrêté Royal	Remises de peines
11-juin-1937	Loi	Amnistie des crimes et délits commis entre le 4 août 1914 et le 4 août 1919
3-janv-1940	Loi	Modifie l'amnistie du 28 juin 1921

Menée essentiellement de 1919 à 1922, la répression judiciaire des atteintes à la Sûreté de l'État fut accompagnée d'un ensemble de mesures, dont les conséquences s'étendirent jusqu'à la veille de la Seconde Guerre et

¹³ DE RUYVER B., *De strafrechtelijke politiek gevoerd onder de socialistische ministers van justitie E. Vandervelde, P. Vermeylen en A. Vranckx*, Antwerpen, 1988 ; MARY P., « De la cellule à l'atelier. Prins et la naissance du traitement des détenus en Belgique », in VAN DER VORST P., MARY P. (eds.), *Cent ans de criminologie à l'ULB*, 1990, pp. 162-184.

même au delà¹⁴. Une série de lois d'amnistie, d'arrêtés de grâce et de réduction de peines s'étendirent en effet de 1919 au 3 janvier 1940.

En août et octobre 1919, deux importants textes de lois réglementèrent l'amnistie des infractions commises en temps de guerre par les civils et les militaires. Pour les militaires, les lois de 1919, 1921 et finalement 1940, entraînèrent une amnistie de plus en plus étendue pour les infractions commises durant la guerre. Pour les civils, la loi du 28 août 1919 amnistia toute infraction entraînant une peine inférieure à un an de prison commise entre le 4 août 1914 et le 4 août 1919. Le champ d'application de cette loi sera encore étendu en 1937, pour comprendre les infractions prévues par les articles 104, 109 et 188 bis du Code pénal, ainsi que les infractions prévues par les articles 115, 117 et 121 bis du même Code, c'est-à-dire certaines atteintes à la Sûreté.

En janvier 1921, le Parlement discuta la possibilité d'étendre l'amnistie aux victimes civiles de l'épuration : journalistes, enseignants ou fonctionnaires subalternes. Néanmoins, cette amnistie ne fut pas votée¹⁵.

Enfin, il faut tenir compte de la politique de grâces menée par les Ministres de la Justice, notamment en 1934, où l'avènement du roi Léopold III fut l'occasion d'une radiation des peines disciplinaires encourues par le personnel de l'État¹⁶. Procédure lourde, la réhabilitation ne fut obtenue que par une minorité de condamnés¹⁷.

1.3. Quelles pratiques judiciaires : la répression de l'incivisme : premiers résultats

Nous ne disposons pas de recherche d'ensemble sur la répression. Très tôt, le coup de projecteur a éclairé la répression de l'activisme comme moment essentiel du mouvement flamand. C'est moins vrai du côté wallon où l'activisme fut réel mais minoritaire et perçu comme illégitime par l'ensemble du mouvement wallon. Il est vrai qu'en l'absence d'accès aux

¹⁴ Cet aspect qui nuance les peines prononcées par les cours et tribunaux reste à étudier.

¹⁵ *Annales Parlementaires, Chambre des Représentants, sessions ordinaires*, 1921, p. 336 et p. 357, 18 et 25 janvier 1921.

¹⁶ *Pasinomie, Collection complète des lois, arrêtés et règlements généraux qui peuvent être invoqués en Belgique*, Bruxelles, 1919 à 1940.

¹⁷ En ce qui concerne les 204 condamnés par la cour d'Assises de Brabant de 1919 à 1922 pour incivisme, huit obtiennent une réhabilitation ; trois avant la seconde guerre (1930, 1936, 1939), un en 1947, les quatre autres en 1951, 1954, 1956 et 1959 ; Anderlecht, Archives de l'État en région de Bruxelles-capitale (AE Anderlecht), Cour d'assises de Brabant, 371 rôle des causes en état d'être jugées.

archives répressives, l'analyse reposait essentiellement sur les débats de la presse et le discours des protagonistes, pour l'essentiel de certaines catégories de « victimes » de la répression.

Activisme, incivisme ou collaboration ?

Cette focalisation sur l'activisme nous entraîne à lever certaines ambiguïtés terminologiques. Le terme « collaboration » n'apparaît guère avant la Seconde Guerre mondiale. Au sortir de 14-18, en Belgique, on parle de trahison et surtout « d'incivisme ». Bien qu'elle ne fût pas juridique, cette notion évoquée par la presse fut reprise par les juristes. Mais que recouvre la répression de l'incivisme ? La justice ne connaît que les atteintes à la Sûreté de l'État qui seront poursuivies devant les conseils de guerre, puis dès avril 1919, les cours d'assises en cas de crimes et les tribunaux correctionnels en cas de délit contre la Sûreté intérieure et extérieure de l'État.

Récemment les premières études reposant sur l'exploitation des archives judiciaires permettent d'affiner l'analyse, notamment en mettant en lumière les politiques pénales menées par les parquets¹⁸.

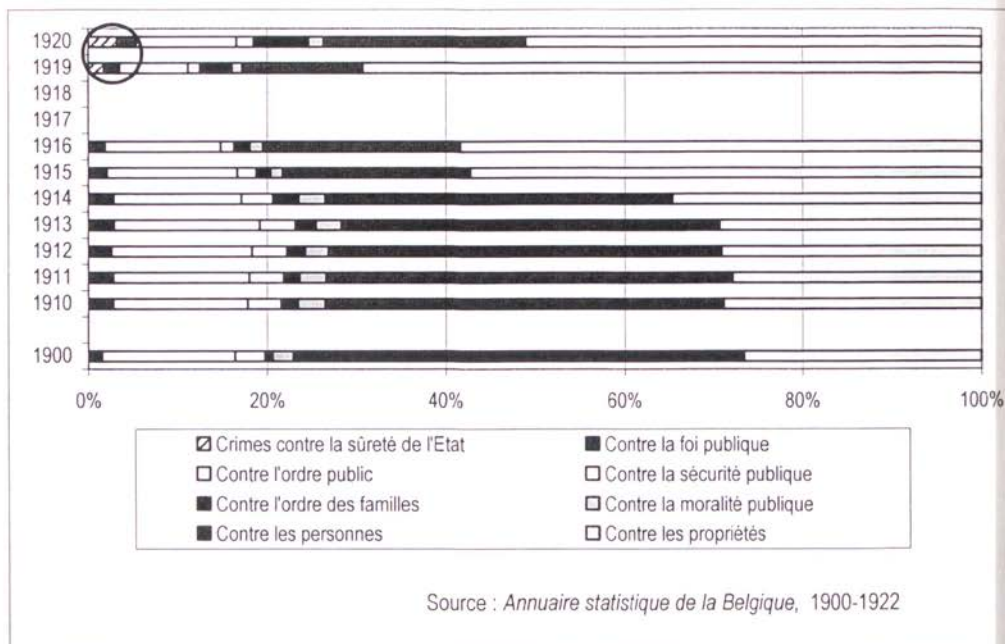
En revanche, en insistant à juste titre sur la répression politique (article 118), d'autres types de comportements inciviques ont été négligés : la collaboration de type économique (article 115), l'espionnage (art 116) et les phénomènes de dénonciation à l'Occupant (art. 121 bis).

Quelques chiffres

Plusieurs chiffres circulent quant à la répression des atteintes à la Sûreté de l'État. Phénomène révélateur, la *statistique judiciaire de la Belgique* consacrée aux années 1919 et 1920 détaille les atteintes à la Sûreté de l'État par province, ce qui ne sera plus le cas pour les années suivantes. Les données publiées pour 1919-1929 permettent cependant de cadrer les caractéristiques de ce contentieux : importance quantitative, répartition entre juridictions militaires et civiles, chronologie des poursuites, typologie des accusations et géographie des procès.

¹⁸ Plusieurs recherches sont actuellement en cours à l'UCL sur la pratique répressive des cours d'assises de Brabant, Namur, Dinant, Liège, Arlon et Verviers ainsi que sur le tribunal correctionnel de Namur et les échos de cette répression dans la presse francophone locale.

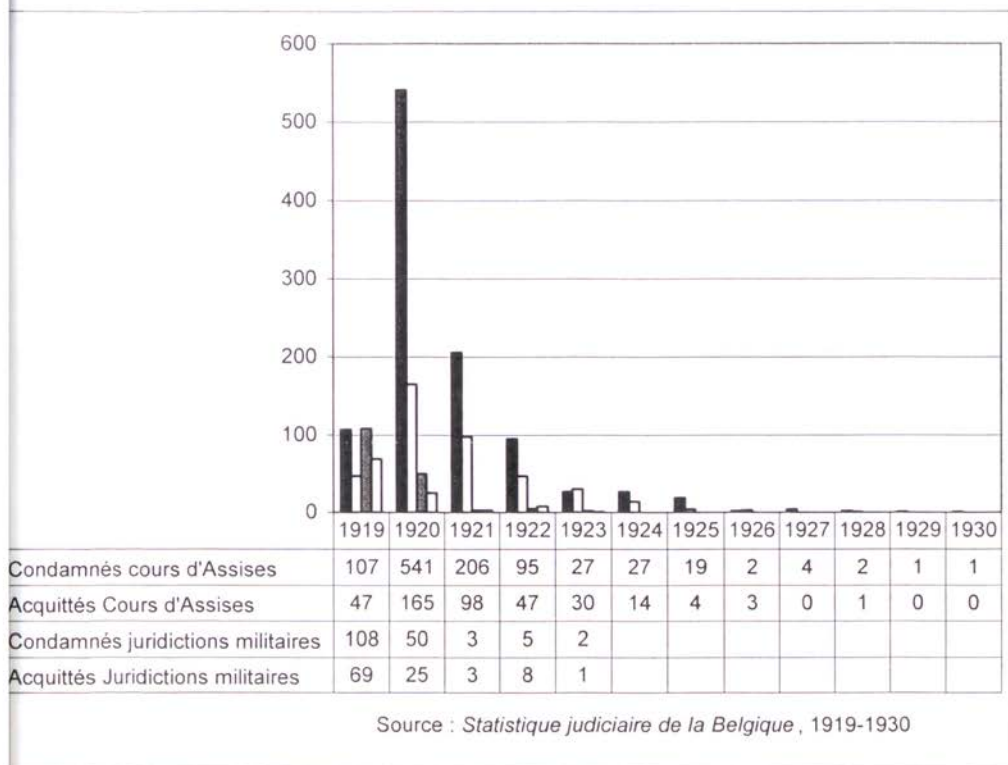
Figure 2 : Nature des crimes et délits jugés par la justice belge (1900, 1910-1920)



Replacés dans le contexte global du fonctionnement de l'appareil judiciaire belge, les crimes et délits pour atteintes à la Sûreté de l'État représentent un contentieux mineur dans l'énorme masse des affaires traitées par la justice pénale.

Comparable en nombre d'infractions aux atteintes à l'ordre des familles, ce contentieux n'en est pas moins significatif, par la gravité des accusations et des peines. Il est de plus très daté (1919 et 1920), indice de son caractère conjoncturel prononcé. En outre, il faut y ajouter les individus jugés par les juridictions militaires, pour l'essentiel en 1919.

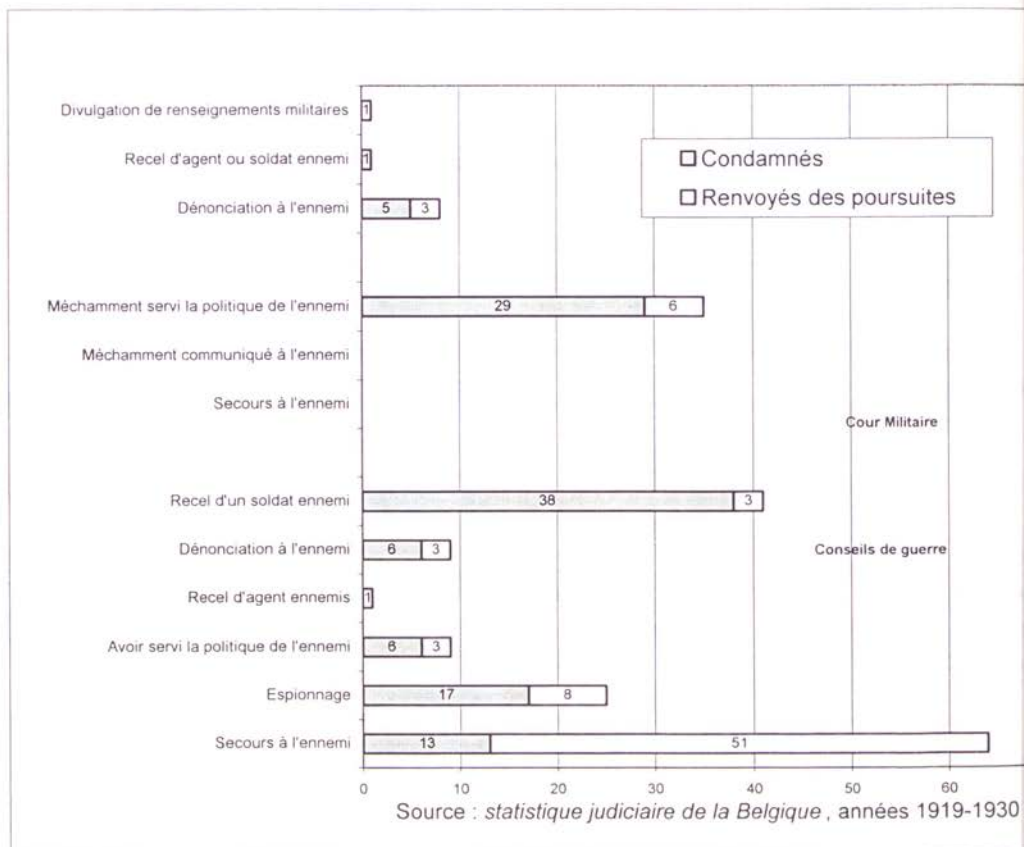
Figure 3. La répression des atteintes à la Sûreté de l'État en Belgique (1919-1930)



D'après les statistiques publiées, 776 « crimes et délits contre la Sûreté de l'État » auraient été jugés en 1919 et 1517 pour l'année 1920¹⁹. Le détail nous est fourni par la Statistique judiciaire qui comptabilise 331 crimes jugés par les conseils de guerre et les cours d'assises en 1919 (et sans doute 345 individus jugés en correctionnelle) et 771 en 1920 (soit 846 individus en correctionnelle).

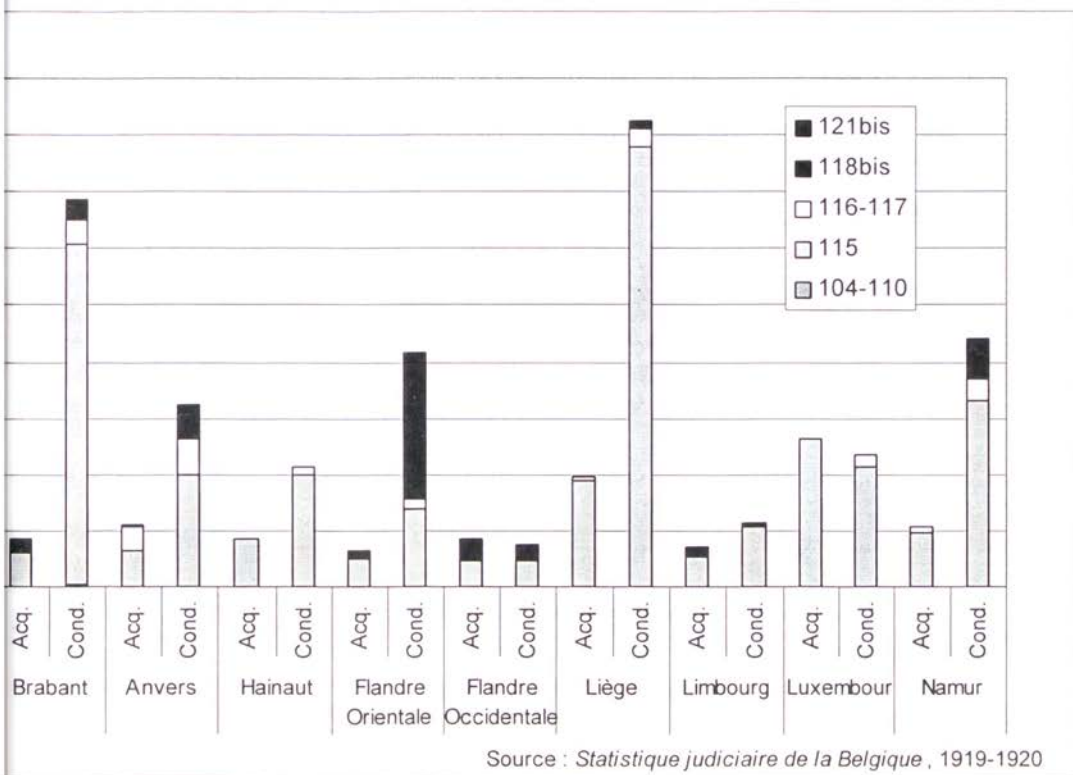
¹⁹ *Annuaire statistique de la Belgique*, Bruxelles, 1920.

Figure 4. Les atteintes à la Sûreté de l'État devant les Conseils de guerre belges (1919-1923)



La répression criminelle fut d'abord exercée par les juridictions militaires. Les conseils de guerre jugèrent les atteintes à la Sûreté extérieure de l'État commises sous l'état de guerre en première instance. En appel, ces affaires furent jugées par la cour militaire. Les affaires concernent donc des militaires mais aussi environ 300 civils. Les taux de condamnation sont respectivement de 54 % pour les conseils de guerre et 70 % pour la cour militaire.

Figure 5. Les atteintes à la Sûreté de l'État devant les cours d'Assises belges en 1919-1920



La répression devant les cours d'assises concerna environ 1.500 individus de 1919 à 1930. Dans cette période, le taux de condamnation est supérieur à celui des juridictions militaires (58 %). Les statistiques fournissent les chiffres par province pour 1919 et 1920, selon les articles du code pénal concernés. En ce qui concerne les actes d'espionnage (article 116 et 117), ils sont minoritaires. On compte 56 individus poursuivis, mais la plupart (45) seront condamnés à des peines importantes.

Un exemple : la cour d'assises de Brabant (1919-1922) ²²

Forgée sur des chiffres peu explicites et utilisés comme arguments du débat politique, la statistique ne dispense pas de recourir à des études sur les archives judiciaires. Dans le cadre d'une enquête en cours portant sur l'ensemble des procès d'incivisme devant les juridictions civiles et militaires, nous nous limitons à l'analyse de la plus importante cour d'assises du pays, celle du Brabant. Pour mesurer l'impact de la guerre et de l'immédiate après-guerre, nous avons élargi l'étude à la période 1913-1922²³. Sur l'ensemble de la période 1913-1922, 500 individus seront jugés en assises. 47 % seront jugés pour des crimes et délits de droit commun. Les atteintes aux biens (vols avec ou sans violence) et les atteintes aux personnes (homicides qualifiés et viols) constituent l'essentiel du travail ordinaire d'une cour d'assises. En revanche dans l'immédiate après-guerre, s'ajouteront à ce profil ordinaire, 216 individus jugés pour crime contre la Sûreté de l'État. Ils représentent 43 % des individus jugés durant la période 1919-1922 ²⁴.

Un premier indicateur de la répression est le taux de condamnation. Celui-ci est élevé (plus de 80 %), comme on peut s'y attendre en cour d'assises ²⁵. Il n'est pas étonnant que ce taux soit supérieur (plus de 90 %) pour les affaires d'incivisme, car la majorité des affaires jugées par contumace relèvent de cette catégorie et l'on sait que la contumace entraîne automatiquement la condamnation à la peine maximale prévue pour l'infraction. Cette analyse est confirmée sur l'ensemble de la période 1913-1922. Le taux de condamnation pour les infractions de « droit commun » atteint 84 % (1913-1917) et 82 % (1919-1922).

Ainsi sur le plan de la décision, le seul effet visible est un taux de condamnation supérieur (90 %) pour les crimes politiques, explicable en grande partie par le nombre plus élevé d'accusés jugés par contumace.

Les crimes contre la Sûreté de l'État sont-ils plus sévèrement réprimés que les crimes de droit commun ? La réponse est nuancée, car la

²² Le détail de l'analyse est présenté dans ROUSSEAU X. et VAN YPERSELE L., « La répression de l'incivisme en Belgique, (1918-1922) au travers des procès de la Cour d'assises de Brabant et de la presse francophone bruxelloise », in VAN YPERSELE L. (éd.), *Imaginaires de guerre : l'histoire entre mythe et réalité* (coll. « Transversalité », III), Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2003.

²³ Les données ont été réparties en deux périodes comparables : 1913-1917 soit 5 années complètes, et 1919-1922 soit 4 années auxquelles on peut ajouter le rattrapage de l'année 1918.

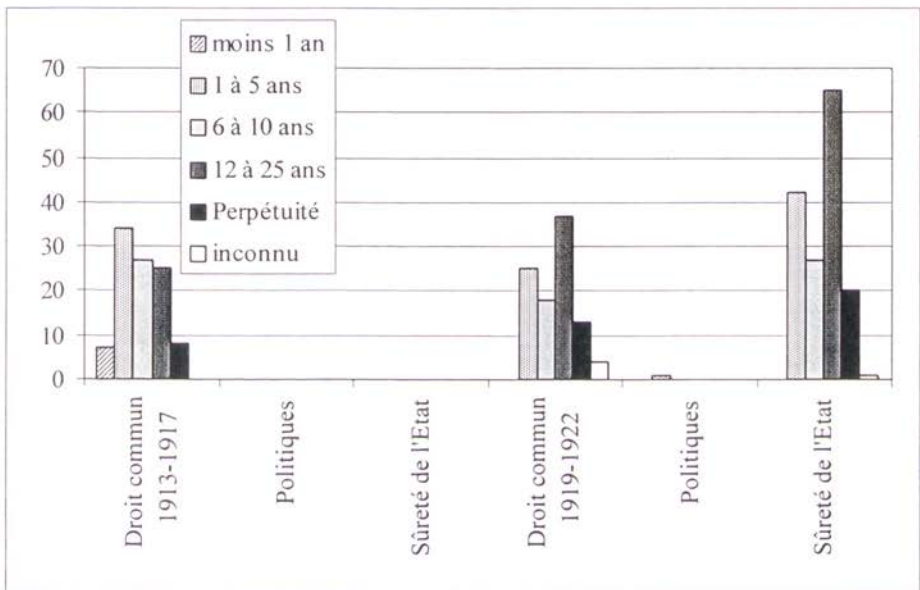
²⁴ AE Anderlecht, Cour d'assises de Brabant, 371, rôle des causes en état d'être jugées.

²⁵ Le processus de décriminalisation de certains contentieux (notamment le vol) et une meilleure sélection des affaires amenèrent un déclin continu du nombre d'individus jugés devant cette juridiction extrêmement symbolique.

distribution des peines prononcées entre les deux périodes montre une aggravation dans le prononcé des sanctions, quelle que soit la nature de l'infraction.

La comparaison des deux périodes est éclairante. Le taux d'acquittement passe de 17 à 11 %. La peine de mort bondit à 20 %. Les peines classiques comme les travaux forcés et la réclusion (71 % des décisions en 1913-17) cèdent la place à la détention ordinaire (38 %) et extraordinaire (4 %). La détention extraordinaire fait son apparition. L'emprisonnement de courte durée demeure minoritaire. L'analyse du quantum de la peine confirme cette tendance. Une diminution des peines légères (inférieures à un an) et moyennes (de 6 à 10 ans) s'accompagne d'une augmentation des peines longues (de 12 à 25 ans et la perpétuité).

Figure 6 : La gravité des peines d'emprisonnement devant la cour d'Assises de Brabant (1913-1922)



Bref, s'il existe une répression plus dure au sortir de la guerre, elle porte sur l'ensemble des crimes jugés aux assises. La peine de mort en offre l'exemple le plus net. De 1913 à 1917, 2 peines de mort sont prononcées en Brabant, pour homicide. De 1919 à 1922, la cour prononce 70 peines de mort. Parmi elles, 47 pour « atteinte à la Sûreté de l'État », mais 18 pour homicide

et 5 pour vol accompagné de meurtre. Éliminons les accusés jugés par contumace²⁶ et tenons-nous aux procès contradictoires : la cour d'Assises prononce 30 peines de mort pour crime « politique » mais 22 pour crimes « de droit commun »²⁷. Autrement dit, l'augmentation des condamnations capitales, constatée en 1919-1920 est le produit de deux facteurs : la présence d'affaires d'incivisme mais également un durcissement des sanctions à l'égard des violences mortelles, produit d'une culture de guerre et d'une sensibilité plus marquée à la valeur de la vie humaine.

Ces analyses préliminaires confirment le jugement porté par Michel Deckers sur le caractère relativement modéré de la répression de l'activisme. Soulignant dans son analyse des actes d'accusation brabançons que le ministère public s'est limité aux faits, il relève aussi le caractère symbolique de la répression en cour d'assises. Aucune des peines de mort n'est exécutée, les procès par contumace sont provisoires et les amendes rarement perçues dans leur intégralité²⁸. Certes, le ministère public eut beau jeu de stigmatiser les activistes à Bruxelles ; certes les magistrats bruxellois ont pu commettre des fautes de procédure ; certes les membres du jury ne furent sans doute pas indemnes du climat de vengeance. Ce climat ne paraît cependant pas spécifique aux affaires d'incivisme. Dans les affaires de droit commun, la lecture des dossiers confirme le durcissement des peines d'emprisonnement : mieux valait être jugé pour homicide en cour d'assises en 1913 qu'en 1920. Le poids des représentations à la sortie de la guerre pesait particulièrement sur la justice rendue par les citoyens.

2. Les représentations des « mauvais Belges »

2. 1. Vocabulaire utilisé

Le vocabulaire utilisé par les journaux francophones pour parler de la « répression » des inciviques est assez pauvre. On trouve essentiellement les formules telles que : « châtiment, épuration, nettoyage » ou « grand coup de balai ». Mais, même restreint, ce vocabulaire suggère qu'il faut faire place nette. Il faut éliminer ou jeter hors du corps social tous ceux qui apparaissent comme des éléments sales, impurs et indignes, tous ceux qui font honte à la Belgique et à ses valeurs ; bref, ceux qui ont trahi l'image de la Patrie l'ont

²⁶ De par leur absence, ceux-ci subissent une procédure sans jury et encourrent le maximum de la peine.

²⁷ En effet, 30 des 47 condamnations pour « atteinte à la Sûreté de l'État » sont contradictoires. En revanche, seule une condamnation pour crime de droit commun – un homicide – sur la période 1913-1922 est prononcée par contumace.

²⁸ DECKERS M., *op.cit.*, pp. 177 et ss.

souillée ou corrompue. La répression tant réclamée par nos journaux²⁹ apparaît donc comme une mesure d'hygiène nationale. La Patrie est à la fois une maison qu'il faut délivrer de la vermine qui la hante et un corps atteint d'une maladie honteuse qu'il faut vaincre.

Par contre, pour parler des inciviques réels ou soupçonnés, les journaux utilisent un vocabulaire d'une étonnante richesse. On trouve pêle-mêle : « traître, félon, Judas, mouton, mouchard, dénonciateur méchant, misérable, indésirable, accapareur, profiteuse, affameur, mercanti, mauvais Belge, bochophile, emboché, flamingo-boche, aKtivist, aKtiboche, etc ». Tous ces termes touchent le domaine de la trahison envers la Patrie et les accointances, voire l'amitié, avec l'Allemagne.

On peut, cependant, distinguer plusieurs registres au sein de ce vocabulaire foisonnant. Le premier registre est celui de la trahison comme telle : « félon, Judas, mouchard ». Il s'applique à tous les inciviques, mais plus particulièrement aux ignobles espions et aux vils dénonciateurs. Un deuxième registre souligne le lien presque naturel avec l'ennemi : « emboché, bochophile, aKtivist ». L'amitié avec l'occupant est en soi une trahison de la Patrie opprimée. Un troisième registre enfin souligne l'enrichissement : « fournisseurs honteux, accapareurs, affameurs ». Ceux-là ont trahi les souffrances du peuple belge. La Patrie est sous-entendue, mais présente. Ce dernier registre est particulièrement présent dans un journal comme *Le Peuple*, ce qui n'étonnera personne, mais également dans les dénonciations anonymes. Alors que, dans les dénonciations signées, la référence à la Patrie trahie est presque toujours explicite.

Bref, trois figures différentes peuvent être dégagées. D'abord, l'ignoble espion, cet infâme traître à la solde des Boches qui n'a pas hésité à livrer ses héroïques compatriotes, c'est-à-dire l'âme même de la Patrie. Cette figure, quantitativement peu importante aussi bien dans la réalité que dans la presse, est toutefois la plus odieuse aux yeux de l'opinion publique. Une deuxième figure est celle l'activiste, ce boche de l'intérieur. La réprobation dont il est l'objet est marquée par l'évidence. Nul besoin, pour les journaux,

²⁹ Face aux débordements de violences « populaires » en novembre et décembre 1918, les journaux restent ambigus : d'un côté, ils disent comprendre l'exaspération des populations, mais de l'autre ils ne cessent de rappeler que l'on ne peut se faire justice soi-même. En effet, dès la fin de la guerre (et même avant), on assiste un peu partout en Belgique à des débordements : à Bruxelles, Liège, Seraing, Jemappes, Tirlemont, Tongres, Namur, Ostende, etc., des vitrines sont saccagées, des fermes brûlées, des hommes molestés et des femmes rasées. Les foules (parfois avec l'aide des soldats) s'en prennent donc aux biens, mais aussi aux personnes : essentiellement les « profiteurs de guerre », mais aussi les activistes. Toutefois, à partir du moment où la machine judiciaire entre en scène, ces violences disparaissent. Cf. ROUSSEAU X. et VAN YPERSELE L., *La répression de l'incivisme en Belgique...*

de s'étendre outre mesure sur leurs agissements : l'activiste mérite évidemment d'être sévèrement châtié. La dernière figure est celle du profiteuse de guerre. Quantitativement la plus importante, c'est bien la figure contre laquelle les journaux et les citoyens francophones s'acharnent le plus³⁰, parce qu'on craint qu'elle n'échappe à la justice. C'est aussi eux qui sont les cibles privilégiées des violences populaires qui se déchaînent, dès le départ des troupes allemandes un partout en Belgique. Mais ces figures, pour distinctes qu'elles soient, s'enchevêtrent largement : l'activiste est un profiteuse, le profiteuse un traître à la Patrie, le dénonciateur aussi...

2. 2. *La figure de l'incivique en général ou la trahison de la Patrie*

Quel que soit le motif d'inculpation (économique ou politique) et quel que soit le type d'inculpé (dénonciateur, activiste ou accapareuse) les journaux mettent en scène la figure de l'incivique à partir d'un imaginaire où la Patrie règne en maître.

Certes, aux yeux de nos journaux francophones, les « activistes » sont les inciviques par excellence. Toutefois, il faut remarquer que les accapareuses, affameuses et autres profiteuses économiques, sont eux aussi présentés comme des traîtres, bien plus que comme de simples enrichis. Ils ont trahi l'image de la belle solidarité des « vrais » Belges, inébranlablement dressés contre l'ennemi malgré la souffrance, la faim et le deuil. Or, ce sont les sacrifices consentis par « tous » les « vrais » Belges pendant l'occupation qui ont fait l'héroïsme de ce peuple martyr. L'acceptation des souffrances est toujours présentée comme un devoir patriotique, c'est-à-dire une façon de combattre pour l'indépendance du pays et le triomphe de la Civilisation. Dès lors, c'est bien la Patrie qui a été trahie par les inciviques, puisqu'ils ont préféré leur intérêt personnel au bien commun, leur propre confort à la solidarité dans la souffrance et à la participation au martyr héroïque.

Cette figure de l'incivique fonctionne comme un véritable stéréotype, reflet assez éloquent des mentalités de l'époque. Pour parler des inciviques, les journaux recourent essentiellement aux dépositions des témoins à charge ainsi qu'à l'acte d'accusation et aux réquisitoires de l'avocat général lors du procès. Or, les témoignages repris par la presse vont quasi tous dans le même sens : le prévenu était un « grand ami » des Allemands. L'amitié ou la familiarité avec l'occupant est déjà un crime dans un univers où le Bien et le

³⁰ 25% des informations livrées par les journaux francophones de Bruxelles concernent les activistes, alors que 50% de ces informations traitent des accapareuses ; en outre, les plaintes de particuliers quant au laxisme de la justice publiées dans les journaux concernent essentiellement les accapareuses (38%) et très accessoirement les activistes (6%).

Mal sont clairement opposés. D'ailleurs, aucun doute n'est permis : les « bochophiles » manifestaient leur amitié en allant « acclamer les envahisseurs » ou simplement en étant « tenancier d'un café qui arborait les couleurs allemandes »³¹. Mais ce qui frappe une population qui a vécu dans la pénurie pendant quatre ans, ce sont les avantages en nourriture. Les « amis des Boches » mangent et font la fête avec l'occupant ! On a affaire à un véritable mythe du festin. « Il vécut dans la familiarité des Allemands, fit avec eux des fêtes, jouit de faveurs diverses »³², lit-on dans *L'Étoile Belge* à propos d'un commerçant³³. *Le Peuple*, dans son acharnement contre les Coppée, titre dès 1919, en première page : « Pendant que le peuple gémissait sous l'oppression, M. Évence Coppée faisait bombance avec les Allemands »³⁴. Les inculpés pour fournitures à l'ennemi ont tous fait de plantureux bénéfices, de gigantesques fortunes et des repas gargantuesques. Cette image se retrouve également dans les dépositions de témoins à charge des dossiers de la cour d'Assises du Brabant. Ainsi, par exemple, dans l'affaire dite « des brasseurs », un témoin déclare : « Durant l'hiver 1918, M. et Mme S. ont reçu à leur table des Allemands³⁵. Ils ne sont partis que vers 11h – 11h30, tous étaient ivres, (...) le fumoir et le salon étaient dans un état indescriptible après leur départ (...) Des bouts de cigares traînaient, des chaises renversées, des bouteilles et des verres sur tous les meubles (...) je n'ai jamais révélé ce que j'ai vu »³⁶.

Par ailleurs, dans les dossiers concernant les fournitures à l'ennemi, l'acte d'accusation stipule souvent que l'accusé fréquentait les bars et les cafés peuplés d'officiers allemands, preuve de son amitié pour l'occupant : « Cet homme faisait fortune et allait dépenser tous son argent dans les cabarets avec les Allemands »³⁷. Sans compter qu'on ajoute régulièrement que l'accusé avait une maîtresse connue pour ses bonnes relations avec l'occupant³⁸.

Véritable image inversée du malheur quotidien vécu par la population, le festin apparaît bien comme l'ultime signe d'infamie. Toutes les

³¹ *Le XX^e siècle*, 18 mars 1919, p. 2.

³² *L'Étoile Belge*, 24 août 1919, p. 3.

³³ Même idée, deux plus tard, dans *Le Soir*, 17 mars 1921.

³⁴ *Le Peuple*, 9 mars 1919, p. 1.

³⁵ Il s'agit des membres allemands de la Centrale des orges, instituée par von Bissing le 20 juillet 1915.

³⁶ AE ANDERLEICHT, cour d'Assises de Brabant, 1919, Affaire C. M. – A. S. – J. C. (fourniture à l'ennemi), Dossiers 5b, pièce 227, Déposition de témoin à charge. Il s'agit du témoignage d'Y. W., gouvernante des enfants des époux S. impliqués dans l'affaire des Brasseurs.

³⁷ AE ANDERLEICHT, cour d'Assises de Brabant, 1921, Affaire L. V. A. maître de sucreries à Haeren (fournitures et secours à l'ennemi), Dossier n°29.

³⁸ AE ANDERLEICHT, cour d'Assises de Brabant, 1924, Affaire L. H. (fournitures et dénonciation à l'ennemi), Dossier n°42.

fêtes, publiques ou privées, sont symboliques et politiques dans la mesure où elles manifestent pour la société où elles adviennent l'existence et l'importance d'une famille ou d'un groupe³⁹. Au plan anthropologique, les fêtes sont des moments où peuvent se manifester toutes les représentations fantasmées de la société concernant la subsistance et la fécondité, à travers l'inversion des normes, la surabondance et la sur-affirmation de son existence⁴⁰. Dans nos récits et témoignages, le repas avec l'occupant, symbole de convivialité et d'amitié, représente l'évidence de l'intimité avec l'ennemi, témoigne d'une fraternité et manifeste une communauté de nature ou de cœur. Le festin, symbole d'abondance et de joie, est souvent accompagné de scènes d'ivresse et de débauche. Il est alors l'injustice par excellence, l'image même de la trahison du malheur commun, l'inversion du deuil et de la faim. C'est bien dans cet imaginaire vécu que s'enracinent les violences populaires de novembre et décembre 1918, les revendications de l'opinion publique par la suite et l'acharnement de la presse francophone à l'encontre des « profiteurs », « affameurs » et autres « mercantis ». Il est indéniable que, du côté francophone, leur impunité est beaucoup plus mal ressentie que celle des activistes.

En outre, dès qu'un inculpé a des liens familiaux avec les Allemands, cet élément est relevé comme une preuve de sa culpabilité : c'est par nature et par le sang qu'il appartient à la race infâme⁴¹. On assiste à un rétrécissement de l'identité belge. Les « mauvais Belges » ne sont pas de vrais Belges, mais des « Boches » : l'espion liégeois Douhard⁴² a une « mère allemande », d'autres sont « nés de père allemand »⁴³, d'autres encore ont « épousé une Allemande » ; ce qui ne plaide jamais en leur faveur. Autrement dit, ces individus sont mauvais par nature, c'est-à-dire définitivement et irrémédiablement. Ils doivent donc être éliminés. *Le Soir* résume parfaitement cette idée lorsqu'il écrit : « Ce qui naît Boche reste Boche... et un Boche camouflé est plus dangereux que tout autre »⁴⁴.

D'ailleurs, le projet de loi sur la déchéance de la qualité de Belge de certaines catégories d'inciviques, déposé par Vandervelde le 2 juillet 1919, est

³⁹ Voir à ce sujet : BAKHTINE M., *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.

⁴⁰ CORBIN A., GEROME N. et TARTAKOWSKY D. (dir.), *Les usages politiques des fêtes aux XIX^e – XX^e siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1994, p. 15 et 425.

⁴¹ Cf. *Le Soir*, 14 mars 1919.

⁴² Joseph Douhard, belge né à Herstal en 1874, plombier zingueur, agent de la police allemande à Liège, voir infra.

⁴³ Par exemple : AE ANDERLECHT, cour d'assises de Brabant, 1920, Affaire L. S. et consorts (crime contre la sûreté de l'État), Dossier n°12, acte d'accusation.

⁴⁴ *Le Soir*, 28 avril 1919.

voté à l'unanimité et sans discussion le 20 juillet 1921⁴⁵. Ce rétrécissement de l'identité belge, lié à l'expérience de guerre, se manifesterait également dans les restrictions apportées à la naturalisation en Belgique durant l'entre-deux-guerres⁴⁶.

2. 3. *Les activistes et autres Flamboches...*

Les activistes sont des traîtres, c'est évident. Traîtres à la Patrie, à l'État, à la population flamande qui, elle, a souffert pour rester unie sous l'oppression, les activistes doivent être châtiés. Cette évidence est, au départ, partagée par la majorité de la population belge. En témoignent, notamment, les violences « populaires » de novembre et décembre 1918 à leur rencontre dans les villes et villages de Flandre : Anvers, Ostende, Tongres, etc. Les activistes, d'ailleurs, sont les seuls à avoir été publiquement flétris par le Roi-Soldat en personne dans son discours du Trône du 22 novembre 1918 : « Les menées de ceux qui, à l'heure poignante où l'existence et l'avenir du pays étaient en question, avaient pour but de consommer sa ruine ne peuvent faire l'objet d'une amnistie. Les populations flamandes ont déjà elles-mêmes flétri ces menées, mais les coupables devront subir les rigueurs d'une juste répression ».

Si, au départ, une partie du mouvement flamand a encouragé la répression des activistes, c'est qu'entre le choix des activistes – la collaboration – et le choix des passivistes – la loyauté –, le fossé semble irréparable. Pourtant, dès le début des années '20, la répression des activistes sera au centre de la radicalisation du mouvement flamand et prendra une place tout à fait démesurée dans les mémoires collectives, comme dans l'historiographie.

Le décalage entre la réalité de la répression des activistes et la virulence des polémiques qui dominent tout l'entre-deux-guerres est de plus en plus souligné par les récentes recherches sur le sujet⁴⁷. Les réticences du gouvernement belge face aux revendications flamandes, le refus de principe d'une université flamande à Gand et de régiments flamands unilingues dans

⁴⁵ Ce projet stipule que « sur la poursuite du ministère public, est déclaré déchu de la qualité de Belge, le Belge par option ou par naturalisation qui a manqué grièvement à ses devoirs envers la Belgique ou ses Alliés pendant la guerre » (*Annales parlementaires*, 20 juillet 1921, p. 2248).

⁴⁶ Cf. CAESTACKER F., *Alien policy in Belgium, 1840-1940. The Creation of Guest Workers, Refugees and Illegal Aliens*, New York-Oxford, Berghahn Books, 2000.

⁴⁷ WILS L., VOS L. et HERMANS T., *The Flemish movement*, Cambridge, 1992 ; DECKERS M., *Van verraders tot martelaars...*, *op.cit.* ; GOTOVITCH J. et KESTELOOT C. (dir.), *Collaboration et répression, un passé qui résiste*, Bruxelles, Labor, 2002.

l'armée, sans compter le rôle de la presse francophone⁴⁸, ont fini par susciter des sentiments antibelges et à faire des activistes « des martyrs de la cause flamande »⁴⁹. On oubliait, dès lors, la politique relativement modérée du gouvernement en matière de répression, évoquée plus haut : moins de 300 activistes ont été condamnés, auxquels toutefois il faut ajouter les fonctionnaires révoqués. Ainsi, aux crispations francophones répondit la radicalisation du mouvement flamand ; à la mémoire francophone de l'occupation, la mémoire flamande d'une répression injustement sévère.

Mais, toutes ces recherches restent focalisées sur la seule répression des activistes, sans la replacer dans l'ensemble de la répression. Or, l'analyse de la presse francophone de Bruxelles montre que, dans l'immédiat après guerre (1918-1921), la répression des activistes n'est pas leur principale obsession, ni celle des populations francophones : 25% des informations livrées par la presse concernent les activistes, alors que 50% de ces informations traitent des accapareurs ; en outre, les plaintes de particuliers quant au laxisme de la justice publiées dans les journaux concernent essentiellement les accapareurs (38%) et très accessoirement les activistes (6%). Toutefois, le ton adopté par ces journaux francophones, dans les comptes rendus de procès d'activistes comme dans les articles d'opinion, passe rapidement de l'évidence de la trahison activiste à l'instrumentalisation de la figure de « l'aKtivist » pour refuser toute légitimité aux revendications flamandes. Le stéréotype du « flamboche » se met alors en place.

Au lendemain de l'Armistice, les journaux – conformément au discours du Trône – condamnent les activistes qui « ont jeté dans la foule le germe de la haine et de la division »⁵⁰, tout en les distinguant du peuple flamand qui a magnifiquement fait son devoir... Les activistes ne représentent pas la Flandre⁵¹. Ils ont même sali la cause flamande tout entière. Et *L'Étoile*

⁴⁸ J. Gotovitch, Ch. Kesteloot et A. Colignon soulignent le rôle de la presse francophone qui ne cesse d'associer toute revendication flamande à l'occupant et à sa *Flamenpolitik*. La loi sur l'emploi des langues en matière administrative, adoptée en juillet 1921, est immédiatement appelée loi « von Bissing » et tout proposition d'une université flamande à Gand assimilée à l'université « von Bissing » (GOTOVITCH J et KESTELOOT C. (dir.), *Collaboration et répression, un passé qui résiste...* 2002, p. 142). Mais, il faudrait analyser les extraits de presse francophone repris dans les journaux flamands. Cela permettrait d'analyser l'impact de la vision méprisante et injurieuse de certains articles francophones sur les lecteurs flamands.

⁴⁹ WILS L., VOS L. et HERMANS T., *op.cit.*, p. 22.

⁵⁰ *L'Étoile Belge*, 14 septembre 1919, p. 2.

⁵¹ Aux yeux de *La Libre Belgique*, 10 janvier 1919, p. 2, par exemple, les activistes ne bénéficient d'aucune circonstance atténuante : « ils sont des joueurs qui ont joué la carte de la victoire des Boches et qui ont perdu ». Maintenant, ils doivent payer. Par ailleurs, beaucoup d'articles insistent, notamment lors du procès Borms, sur la condamnation des activistes par le peuple flamand, comme dans *Le Soir*, 9 septembre 1919.

Belge de citer le 11 septembre 1919 en première page un journal flamand, le *Handelsblad*⁵², à propos du procès Borms,⁵³ pour montrer que même les Flamands condamnent l'activisme : « Quoi qu'on en dise, le procès Borms est devenu le procès des activistes. Et nous disons que pour le mal qu'il [l'activisme] a fait à la cause flamande, pour toutes les turpitudes qu'il a commises soi-disant au nom de la cause flamande, pour toutes les bassesses dont il s'est rendu coupable, et à l'aide desquelles il a traîné dans la boue notre bon et honnête renom flamand, ce n'est pas une mais dix condamnations à mort qu'il méritait »⁵⁴.

Toutefois, le journal francophone qui se réjouit de l'opinion de son confrère reste méfiant et appelle à la plus extrême vigilance. Car l'activisme dépasse de loin la collaboration avec l'ennemi, c'est un danger pour l'existence même de l'État belge⁵⁵. Or, entre Boches et Bochophiles, il n'y a guère de différence : les activistes, c'est l'engeance infâme et sacrilège à l'intérieur de la Patrie, un complot contre le gouvernement national⁵⁶. Le combat se déplace donc de l'extérieur vers l'intérieur, mais sans changer de

⁵² Le *Handelsblad* est un journal anversois créé en 1844 (quotidien à partir de 1848) par un imprimeur hollandais établi à Anvers, J.P. Van Dieren. Au départ, c'est une gazette commerciale, maritime et portuaire. Unioniste jusqu'en 1857, il devient un ardent défenseur des communautés chrétiennes contre la « loi des couvents » (il a alors 25 000 abonnés). À partir de 1885, la correspondance avec Bruxelles est assurée par A. Delmer. En octobre 1914, lors de l'entrée des troupes allemandes à Anvers, le journal arrête sa parution. Il reprend le 3 novembre acceptant la censure ; toutefois, lorsque l'occupant exige la publication de nouvelles tendancieuses, le journal se saborde. À l'Armistice, il reprend sa parution. En 1929, le journal tire à 90 000 exemplaires. En 1934, le journal tourne autour des 40 000 exemplaires. Il arrête à nouveau pendant la seconde guerre mondiale et se fait absorber, en 1958, par *De Standaard*. Voir à ce sujet : CAMPE R., DUMON M. et JESPERS J.-J., *Radioscopie de la presse belge*, Verviers, Marabout, 1975, pp. 262-266.

⁵³ Auguste Borms (1878-1946), homme politique nationaliste flamand. Professeur d'Athénée lié au mouvement flamand dès le début du siècle, partisan de l'Union sacrée contre l'envahisseur en août 1914, il fut vite gagné à l'activisme. Il collabora à la flamandisation de l'université de Gand et au Conseil de Flandre. Condamné à mort en 1919, il voit sa peine commuée en détention à vie. Libéré dès 1921, il est élu représentant d'Anvers en 1928 ; mais son élection est invalidée. Durant la Seconde Guerre mondiale, il collabore à nouveau avec l'occupant. En 1946, il est à nouveau condamné à mort et, cette fois, exécuté.

⁵⁴ *L'Étoile Belge*, 11 septembre 1919, p. 1.

⁵⁵ *Ibid.* : « Il ne suffira point à la presse flamande qui veut rester belge de flétrir les activistes qui ont trahi devant l'ennemi. L'activisme, tel qu'il se manifeste après la guerre dans certains milieux et dans certains groupes, peut et doit être considéré, au point de vue belge, comme un complot continu contre la sûreté et l'existence de l'État ».

⁵⁶ Cf. *Le Matin*, 8 septembre 1919, p. 2, à propos du procès Borms : « ... un crime au-dessus, et de beaucoup, de la norme de la criminalité habituelle : la trahison de la Patrie, l'atteinte préméditée à sa forme gouvernementale. (...) il y avait complot actif, prémédité, en partie exécuté avec l'ordre de l'ennemi ».

nature. C'est bien « l'extirpation complète du virus activiste »⁵⁷ que réclament ces journaux.

Les procès des activistes comme Auguste Borms, Pierre Henderickx⁵⁸ et autres sont largement couverts par la presse francophone de Bruxelles. Les articles offrent des descriptions détaillées de l'atmosphère « tragique » qui règne lors de ces procès, relèvent l'importance du public venu assister au procès et font le portrait peu flatteur des traîtres présents. Ces longues descriptions ne sont toutefois pas accompagnées d'articles d'opinion à part entière ; contrairement au procès du grand industriel, Évence Coppée, et celui du député socialiste d'Anvers, Gaspar Jamar⁵⁹. En outre, contrairement à l'affaire Douhard, aucun jury ni aucun comité ne se mobilisera pour réclamer l'exécution de la peine de mort des activistes.

Toutefois, dès le printemps 1919, les journaux francophones (exception faite du *Peuple*) vont associer activisme et flamingantisme. Aux yeux de *La Nation Belge*, par exemple, le flamingantisme d'après guerre n'est qu'une nouvelle forme de l'activisme pendant la guerre : pour preuve, le programme des flamingants est le même que celui du traître Borms ! Le journal doute, d'ailleurs, de la sincérité des flamingants lorsqu'ils condamnent les activistes, ces frères siamois⁶⁰.

À cette idée simple et efficace, vient s'en ajouter une autre : celle de l'intime connivence qui existe, sous l'occupation déjà, entre activistes et passivistes. Jusqu'en 1920, les débats parlementaires ne s'étaient pas vraiment intéressés à l'activisme⁶¹. Mais, en janvier 1921, Huysmans⁶² et Doms⁶³, deux

⁵⁷ Expression utilisée par *La Métropole*, 25 novembre 1918, p. 1.

⁵⁸ Pierre Henderickx (1867-1949), catholique anversois, docteur en droit. Il est fonctionnaire à la Chambre des Représentants de 1899 à 1906 ; fondateur de la revue estudiantine *Ons Leven* (1877) ; conseiller communal à Anvers de 1903 à 1911 et de 1912 à 1919 ; et représentant de l'arrondissement d'Anvers de 1906 à 1919.

⁵⁹ Gaspar Jamar (1876-1940), journaliste socialiste. Il est conseiller communal à Courtrai en 1895 et à Borgerhout en 1932. Représentant de l'arrondissement d'Anvers en 1919, jusqu'à sa démission le 17 juin 1920 ; il est réélu le 5 avril 1925, mais l'élection est invalidée le 29 avril ; enfin, réélu de 1929 à 1940. En 1920, il avait été accusé d'avoir dénoncé un héroïque agent de renseignement, Arthur Pannecoucke (*La Nation Belge*, 13 mars 1920, p. 3).

⁶⁰ *La Nation Belge*, 21 avril 1919, p. 1 : « Du bout des lèvres, ils blâment les activistes d'avoir accepté des Boches la réalisation de leur programme, mais ce sacrifice fait aux exigences de l'opinion publique, ils réclament exactement les réformes que Borms et ses complices avaient commencé d'appliquer à l'administration de notre pays (...) Travailler en ce sens, c'est donc faire le jeu de nos pires ennemis et accomplir une œuvre essentiellement antipatriotique ». Notons une différence entre les activistes dont les intentions étaient parfaitement conscientes et les soldats frontistes « égarés » et « perdus » : les uns sont irrécupérables, tandis que les autres peuvent être éclairés et remis dans le droit chemin...

⁶¹ Lors de la session 1918-1919, seuls le daensiste Fonteyne et le ministre de la Justice Émile Vandervelde avaient évoqué l'opportunité de distinguer les « petits » des « grands » activistes.

socialistes flamands, interpellent le gouvernement sur la sévérité de la justice vis-à-vis de certains activistes qui « de bonne foi ont commis une erreur politique »⁶⁴ et sur l'opportunité de leur accorder le bénéfice de mesures de clémence. Immédiatement, le député libéral, A. Buysse⁶⁵, leur répond en comparant la politique flamingante menée par les deux députés en Hollande pendant la guerre à celle des activistes en Belgique occupée⁶⁶. En outre, on reprochera à ces passivistes d'avoir souhaité la paix pendant la guerre. Or, il semble bien que rêver de paix soit déjà un crime ou du moins une preuve d'antipatriotisme. En effet, tout qui n'a pas désiré l'écrasement total de l'Allemagne ou cru au jusqu'au boutisme allié est déjà suspect de trahison envers la Patrie.

Bref, assez rapidement, c'est tout le mouvement flamand qui, amalgamé à l'image de l'Allemand détesté, est présenté et/ou perçu comme une menace mortelle pour l'avenir de la Patrie. Dès lors, la haine sacrée du Boche doit englober, selon nos journaux francophones, l'ensemble des flamingants. Le stéréotype d'une Flandre « embochée » perdurera et se renforcera durant tout l'entre-deux-guerres, au point d'occulter les figures du profiteur et du dénonciateur qui, pourtant, avaient beaucoup plus ému les populations au sortir de la guerre.

Lors de la session 1919-1920, il n'y a qu'une seule mention concernant le cas de l'activiste Hainaut qui s'était suicidé en prison.

⁶² Camille Huysmans (1871-1968), homme politique socialiste. Docteur en philologie germanique, il fut bourgmestre d'Anvers de 1933 à 1940, député de Bruxelles puis d'Anvers de 1910 à 1965, plusieurs fois ministre et Premier ministre en 1946-1947. Esprit indépendant, il soutint le mouvement flamand et fut secrétaire (1905-1922) puis président (1939-1944) de la II^e internationale socialiste. En 1916, dans un discours prononcé à Harnem, il affirmait que la II^e internationale n'était pas morte et qu'elle pouvait encore jouer un rôle dans la préparation de la paix. Lui-même s'offrait comme intermédiaire entre ses camarades français et allemands. Émile Vandervelde répondit à ce discours avec netteté en affirmant que le gouvernement de Berlin ne se confondait pas avec les rares socialistes allemands qui luttèrent pour une paix juste et qu'il fallait donc poursuivre la lutte. À Rotterdam, Huysmans, sans rien retrancher de son premier discours, ajouta toutefois qu'il approuvait la résistance de la Belgique et qu'une paix prématurée était hors de question. Voir à ce sujet : HAAG H., *Le comte Charles de Broqueville...*, op. cit., p.394-395; LIEBMAN M., *Les socialistes belges (1914-1918). Le POB face à la guerre*, Bruxelles, Vie ouvrière, 1986.

⁶³ Edmond Doms (1873-1940), professeur et député socialiste de Louvain de 1919 à 1936.

⁶⁴ *Annales parlementaires*, 18 janvier 1921, p.339. Cette demande est appuyée par le catholique flamand, Frans Van Cauwelaert.

⁶⁵ A. Buysse (1864-1926), député libéral de Gand-Eecklo de 1909 à 1921 et de 1924 à 1926.

⁶⁶ *Annales parlementaires*, 23 janvier 1921, p. 392.

2. 4. L'infâme espion

Parmi les différentes catégories d'inciviques, il en est une qui suscite la haine viscérale tant de la presse que de la population : ceux qui vendirent à l'ennemi leurs héroïques compatriotes, passeurs d'hommes et agents de renseignements au services des Alliés, ne méritent aucune clémence. Ces dénonciateurs de « héros » sont clairement distingués des innombrables petits dénonciateurs médiocres. S'ils sont peu nombreux, la place accordée par la presse à leur procès est énorme et les réactions des populations, virulentes. Ce qui est d'autant plus compréhensible que l'on se trouve à l'époque même où ces héros sont glorifiés au travers de funérailles nationales posthumes⁶⁷ et de monuments à leur mémoire⁶⁸.

Le plus célèbre de ces traîtres est incontestablement Joseph Douhard⁶⁹. Ce Belge, né à Herstal, était un agent de la police allemande chargé de dénoncer les organisations de passage à la frontière hollandaise et les espions patriotes. À la suite de ses dénonciations, 23 personnes ont été fusillées, 8 sont condamnées à mort, et de nombreuses autres emprisonnées. Le 11 juin 1921, il est reconnu coupable par le jury de la cour d'assises de Liège qui réclame l'exécution de la peine capitale ; chose extraordinaire puisque la peine de mort n'est plus appliquée en Belgique. Immédiatement, des comités se forment, en vain, pour appuyer la demande du jury. Une requête des Prisonniers politiques et Déportés de Flandre occidentale est adressée au Roi afin qu'il « n'use point de son droit de grâce en faveur du monstre Douhard »⁷⁰. Le journal bruxellois, *La Nation Belge*, qui consacre une dizaine d'articles à cette affaire, appuie lui aussi cette demande : « La peine de mort est immorale, déclarent quelques braves illuminés. En vérité ce

⁶⁷ Le 30 mai 1919, à Schaerbeek, les funérailles posthumes de Gabrielle Petit et de deux autres héros du civisme, Aimé Smekens et Matthieu Bodson, attirent une foule considérable. La présence du cardinal Mercier (qui fera l'éloge funèbre), du Premier ministre Delacroix, de la Reine Elisabeth (qui dépose sur les cercueils des héros la Croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold), des représentants des corps constitués et de diverses associations, ainsi que de deux mille prisonniers politiques, fait de cette cérémonie un événement national relayé par l'ensemble de la presse nationale tant flamande que francophone. Le 18 juillet 1919, à Liège, ce sont les funérailles « nationales » des frères Louis et Anthony Collard, les jeunes martyrs de la « Dame Blanche ».

⁶⁸ Voir à ce sujet : TIXHON A. et VAN YPERSELE L., « Du sang et des pierres. Les monuments de la guerre 1914-1918 en Wallonie », dans *Cahiers d'Histoire du Temps Présent*, Bruxelles (CEGES), 2000, n°7, p. 83-126.

⁶⁹ Figure célèbre à l'époque, Douhard est cité dans plusieurs ouvrages tout au long de l'entre-deux-guerres, dont : MIR J., *Mémoires d'un condamné à mort (1914-1918)*, Paris, Plon, 1926 ; BARDANNE J., *L'Intelligence Service en Belgique*, Paris, Editions Baudinière (collection « La Guerre Secrète »), 1934.

⁷⁰ Des extraits de cette requête sont publiés dans *La Nation Belge*, 19 juin 1921, p. 1.

qui serait immoral, ce serait de laisser en vie, contre la volonté du jury et le vœu de la population liégeoise, un abominable individu qui a tout fait pour mériter sa suppression pure et simple »⁷¹.

L'affaire Douhard est certes un cas extrême, mais pas unique. D'autres agents à la solde de l'occupant, comme Maurice Thielens⁷², sont condamnés en assises. Or, à ces procès, le public est toujours nombreux, les témoins sont applaudis et l'émotion particulièrement forte. Il est vrai que la présence de victimes héroïques porte l'ambiance tragique à son comble. Tous ces agents se distinguent par leur zèle à servir l'occupant, leur méchanceté naturelle et leur redoutable efficacité à fournir les poteaux d'exécution : « Des quantités de malheureux tombèrent ainsi dans les filets de nos bourreaux et subirent d'affreux martyrs (...). Il se distingua par l'ardeur qu'il mettait à servir ses maîtres et la méchanceté froide et calculée qu'il exerça contre ses compatriotes »⁷³. En outre, du 26 août au 7 septembre 1919, le procès de Gaston Quien, ce Français accusé d'avoir dénoncé Edith Cavell, est couvert par l'ensemble de la presse francophone qu'elle soit bruxelloise ou liégeoise, alors que ce procès a lieu devant le conseil de guerre à Paris⁷⁴.

L'agent à la solde des « Boches » qui n'hésite pas à dénoncer ses héroïques compatriotes est la figure la plus odieuse, la plus veule et la plus ignoble ; car c'est l'âme même de la Belgique héroïque qu'il a livrée au poteau.

Conclusion

Statistiques officielles, archives judiciaires et presse aident à dresser les premiers contours de cette répression d'après-guerre. À la répression de la collaboration politique – l'activisme flamand –, s'ajoutent les jugements envers la collaboration économique des industriels, envers les bénéfices des

⁷¹ *La Nation Belge*, 8 juillet 1921, p.1.

⁷² Maurice Thielens, né en 1873, d'origine hollandaise et naturalisé belge depuis 1912, est arrêté à la gare de Visé le 7 janvier 1920 par la gendarmerie et condamné à mort par la cour d'Assises de Liège, le 18 février 1921. Il aurait été en relation avec un autre traître, Emile Delacourt (condamné à mort par contumace, dans l'affaire Coulon, en décembre 1922). Tous deux auraient dénoncé Elise Grandprez et sa famille. Elise et son frère Constant sont fusillés, ainsi que le facteur André Grégoire, le 8 mai 1917 à la Chartreuse de Liège. Voir à ce sujet : HARDY A., *L'Ardenne héroïque (L'affaire Grandprez - Grégoire)*, Paris-Bruxelles, 1920.

⁷³ *Gazette de Liège*, 14 mars 1920, p. 2.

⁷⁴ Gaston Quien, surnommé « double mètre » à cause de sa haute taille, est finalement condamné à mort par quatre voix contre trois. Le conseil de guerre prenant acte de l'infime majorité introduit un recours en grâce en faveur du condamné (*Le XX^e Siècle*, 7 septembre, p. 2).

profiteurs de guerre et la dénonciation. Si l'activisme cristallise les contradictions de l'État pour les élites francophones comme pour le mouvement flamand, les ambiguïtés de la collaboration économique posent des problèmes au monde patronal, comme aux petits indépendants ou aux travailleurs. La haine des profiteurs créée par la presse ou les témoignages judiciaires souligne la cassure entre la petite bourgeoisie urbaine, le monde paysan et les classes ouvrières. Quant aux dénonciations, elles brisent l'icône d'une victimisation collective ou d'une résistance uniforme et révèlent les stigmates laissés par l'Occupation dans la vie des communautés locales.

Avec des nuances selon les journaux flamands ou francophones, mais aussi entre la presse de la capitale et les organes régionaux, la presse « libérée » se fait aussi l'écho très sensible d'une demande de justice propre à la sortie de guerre. On y voit, démarche comparable chez d'autres belligérants, la Justice comme vertu essentielle à l'aune de laquelle évaluer la souffrance de guerre. En revanche, l'insistance à transformer l'institution judiciaire en temple de la restauration de l'autorité bafouée paraît une spécificité belge. Enfin l'exaltation des héros et des martyrs s'écrit en contrepoint de la stigmatisation des « mauvais Belges » comme une image à double face de la Nation. Car l'armée victorieuse ne peut cacher une société civile ébranlée pour longtemps dans ses certitudes par l'expérience de la première Occupation.

L'activisme entre condamnation et réhabilitation ¹

Christine VAN EVERBROECK

1. Introduction

La question flamande, c'est-à-dire l'obtention par les Flamands de leurs droits à l'égal de ceux des francophones, hante la vie politique belge depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle. Mais elle connaît une nette accélération suite à la Première Guerre mondiale pour tenir peu à peu une place grandissante sur la scène publique. Cette évolution est, entre autres, illustrée par le développement du nationalisme flamand. Ce dernier puise ses racines dans deux phénomènes nés durant la guerre : le mouvement revendicatif des soldats flamands au front, le *frontisme*, et l'*activisme*, politique de collaboration avec les Allemands. Si de nombreuses études ont déjà été consacrées au nationalisme flamand, il nous a semblé intéressant de nous pencher sur la place particulière des activistes dans le développement du mouvement flamand dans l'entre-deux-guerres. Il s'agit de déterminer si leurs personnalités ont été à la hauteur de leurs ambitions et si, après avoir joué un rôle de précurseurs, ils ont continué à animer et dominer le mouvement flamand. Pour répondre à cette question, il faut dissocier l'importance des activistes et l'impact de l'activisme sur le mouvement flamand, la condamnation des uns s'accompagnant souvent de la réhabilitation de l'autre. Pour cerner ces différents enjeux, il a fallu dépouiller les très riches archives de l'AMVC (*Archief en Museum van de Vlaamse Cultuurleven*) et de l'ADVN (*Archief en Documentatiecentrum voor het Vlaams-nationalisme*) à Anvers, ainsi que la presse de l'époque, les débats parlementaires, les relations de discussions au sein des partis politiques. Nous nous efforcerons au cours de cet article de donner un résumé des résultats obtenus au cours de notre recherche. Les notes bibliographiques ne reprennent que quelques-unes des sources employées.

¹ Cet article se base sur ma thèse (non publiée) défendue à l'ULB en 1998 et intitulée « L'activisme entre condamnation et réhabilitation. Influence de l'activisme et des activistes sur le développement du nationalisme flamand dans l'entre-deux-guerres ».

2. *Qui sont les activistes?*

En 1914, ne respectant pas la « trêve de Dieu » appelée par les partis politiques, notamment en ce qui concerne la question des langues, certains flaminguants, désespérant de ne jamais se faire entendre par le gouvernement belge, décident de s'adresser à l'ennemi pour la réalisation de leurs griefs. Les Allemands les encouragent vivement, car ils voient dans l'exploitation du différend flamand-wallon une manière d'affaiblir la Belgique. Ils instaurent donc une *Flamenpolitik* visant à contenter les griefs flamands dans la mesure où ceux-ci ne nuisent pas à leur politique d'annexion de la Belgique. Ces collaborateurs, appelés désormais *activistes* en opposition avec les *passivistes*, Flamands loyaux qui se rangent aux côtés du gouvernement belge, se recrutent au sein d'une nouvelle génération – ils ont entre 20 et 40 ans – issue majoritairement de la fonction publique (enseignants, juristes, fonctionnaires, ...), des professions libérales (médecins, avocats, ...) ou indépendantes (journalistes, industriels, commerçants, ...), active au niveau local ou régional, avant tout impliquée dans la lutte culturelle (les *Wetenschappelijke Congressen*, l'*Algemeen Nederlands Verbond*, le *Davidfonds*, ...) plutôt que sur l'avant-scène politique (à quelques rares exceptions près, tels Adelfons Henderickx et Leo Augusteyns², ils n'ont pas de mandats politiques). Les Allemands les soutiennent et financent leurs différents groupes. Le geste le plus spectaculaire, qui en convaincra d'ailleurs plus d'un à finalement s'engager dans la voie de l'activisme, est l'ouverture d'une université flamande à Gand en octobre 1916, une aspiration au cœur du mouvement flamand. L'aventure se poursuit avec la création d'un Conseil de Flandre, sorte de parlement flamand sans réelle représentation populaire en dépit d'« élections » organisées en février 1918, la constitution d'un gouvernement flamand (le premier en janvier 1917, le second en février 1918) et enfin le dédoublement des ministères en départements wallons et flamands (d'octobre 1916 à mars 1917). Mais lorsque le Conseil de Flandre proclame bravement l'indépendance de la Flandre en décembre 1917, les Allemands y mettent vite le holà. Quand en octobre 1918, l'offensive alliée sonne le glas de

² Adelfons Henderickx, 1867-1949, avocat, député catholique d'Anvers, il œuvre pour la flamandisation de la vie publique et de l'enseignement. Il s'engage dans l'activisme durant la Première Guerre mondiale. Il ne sera pas membre du Raad van Vlaanderen et souhaite garder l'unité et l'indépendance de la Belgique. Après la guerre, il devient membre du parti frontiste et s'opposera au VNV. Il est suppléant de Borms lors de l'élection de ce dernier en décembre 1928. Mais privé de ses droits, il ne peut pas siéger au Parlement.

Leo Augusteyns, 1870-1945, fonctionnaire de la ville d'Anvers et député libéral flaminguant de cette même ville. Durant la Première Guerre mondiale, il s'engage dans l'activisme, dans la tendance modérée refusant la scission de la Belgique. Condamné à trois ans de prison après la guerre et exclu du parti libéral, il s'inscrit au parti frontiste. Dans les années 30, il s'oppose à la dérive autoritaire du VNV.

l'occupation allemande, l'heure de la retraite a également sonné pour les activistes. Beaucoup fuient en Allemagne dans les fourgons de l'armée allemande, munis de sauf-conduits, ou vers les Pays-Bas en empruntant des chemins clandestins. D'autres restent en Belgique, incapables de tout quitter ou confiants en une justice belge qui saura reconnaître le bien-fondé de leurs actions³.

Si l'activisme en tant que mouvement politique est un échec en raison de sa confiance dans l'Allemagne finalement vaincue et en raison de son absence quasi totale de soutien populaire, il marque néanmoins une rupture et un tournant dans le mouvement flamand qui ne peut pas ignorer l'aventure activiste et qui doit soit la refuser en bloc soit tenter de la récupérer. C'est la difficulté de choisir entre une franche condamnation et une réhabilitation effaçant toutes les fautes qui va hanter le mouvement flamand durant toute l'entre-deux-guerres.

3. La répression

Dès le discours du roi Albert devant les Chambres réunies, le 22 novembre 1918, les choses sont claires : les traîtres seront poursuivis et punis avec sévérité. Le 8 avril 1917, le gouvernement belge en exil a publié deux arrêtés-lois contre les activistes, qui visent à punir les traîtres ayant aidé à la réalisation des plans de l'ennemi et déclarant nulles les réformes institutionnelles décrétées par les Allemands. La justice est donc dotée des armes qui lui permettent de sévir. Mais la rue bien souvent n'attend pas la répression officielle pour manifester bruyamment son soulagement de ne plus vivre sous la domination allemande et sa haine des traîtres. Plusieurs maisons d'activistes sont mises à sac et incendiées. Des rumeurs font même état de bombes prêtes à exploser et d'activistes assassinés. Tout le mouvement flamand est pris pour cible, même les Flamands loyaux sont qualifiés de traîtres. Devant les exagérations de certains qui n'hésitent pas à mettre activistes et passivistes dans le même sac, les Flamands loyaux réagissent. Parmi eux, Frans Van Cauwelaert, Aloïs Van de Vijvere et Alfons Van de

³ MOMMAERTS H., « Herinneringen aan de afwikkeling van het Vlaams Aktivisme in 1918 en daarna », in *Wetenschappelijke Tijdingen*, 1968-5, col. 315-326; WILS L., *Flamenpolitik en aktivisme; Vlaanderen tegenover België in de Eerste Wereldoorlog*, Louvain, Davidsfonds, 1974; *Archives du Auswärtiges Amt*, Abt. A. Beziehungen zu den Niederlanden. Die Vlämische Bewegung in Belgien. Microfilms conservés à la RUG, Bibliothèque des manuscrits, 619/2, vol.16, Belgien nr 63 ; *Politisches Archiv des Auswärtiges Amtes*, Bonn, Politische Abteilung II, Belgien, 1920-1945, Dossier 70302.

Perre⁴ tiennent une retentissante interpellation devant la Chambre, les 14, 15, 21 et 22 mai 1919, pour rappeler les griefs légitimes des Flamands et le sort peu enviable des soldats flamands au front, pour dénoncer la suspicion intolérable dans laquelle est tenu tout ce qui est flamand et pour évoquer les promesses du Roi quant à l'ouverture d'une université flamande, promesses faites dans son discours du 22 novembre 1918. La répression impose la démission d'office de tous les fonctionnaires et agents de l'État membres du Conseil de Flandre ou professeurs à l'université de Gand ainsi que ceux qui sont restés à leur poste après la séparation administrative. Les administrations font de même avec ceux qui ont signé un manifeste, participé à des réunions ou tenu des conférences devant des cercles activistes. Les parisi politiques mettent sur pied des jurys d'honneur pour vérifier l'honorabilité de leurs membres qui pourraient être convaincus d'activisme. Là aussi les expulsions se multiplient. Les étudiants qui ont fréquenté l'université de Gand après sa flamandisation sont interdits d'études supérieures en Belgique⁵.

Dès janvier 1919, les premiers procès se déroulent devant les cours militaires, parfois en l'absence des suspects en fuite. À partir du 10 avril 1919, date de la levée de l'état de siège, les procès se tiennent devant les juridictions civiles. Jusqu'en 1922, les condamnations se succèdent allant de la peine de mort (jamais exécutée), aux peines d'emprisonnement (à perpétuité, à 25, 20, 15, 10, 5 ans et moins) et aux travaux forcés. Très peu d'inculpés sont libérés au terme de leur procès. La majorité des activistes se sont soustraits à la justice belge et vivent en exil en Allemagne ou aux Pays-Bas. Ils ont tout laissé derrière eux : travail, maison, famille, amis. D'abord aidées financièrement par les Allemands (jusqu'en avril 1919), des familles entières, avec 2, 4 voire 6 enfants, sont obligées de recommencer une nouvelle vie dans un autre pays. Les professions libérales, comme les médecins, doivent

⁴ Frans Van Cauwelaert, 1880-1961, homme politique catholique et leader flamant loyal à la Belgique, il défend le programme minimum qui veut aboutir à une totale égalité de droits entre Flamands et Wallons (flamandisation de l'enseignement, de l'administration, de l'armée, de la justice). Il s'opposera toujours à toute idée de scission et de fédéralisme.

Aloïs Van de Vijvere, 1871-1961, avocat, député catholique et plusieurs fois ministre, flamant, il tente, durant la Première Guerre mondiale, d'intervenir auprès du Roi Albert I^{er} pour améliorer le sort des soldats flamands. Il tente, lui aussi, de réaliser le programme minimum.

Alfons Van de Perre, 1872-1925, médecin et homme politique catholique, flamant modéré, il condamne l'activisme tout en ne condamnant pas ses auteurs dont beaucoup ont ses amis. Ils peuvent compter sur son aide après la guerre, ce qui lui vaut une campagne de presse haineuse de la part de ses amis politiques.

⁵ VANACKER D., *Het activistisch avontuur*, Gand, Stichting Mens en Kultuur, 1991; AMVC, dossier Activisme; Archives du Palais royal (APR), Bruxelles, Cabinet du Roi Albert, fasc. 283, Intérieur, revendications flamandes; BASSE M., *De Vlaamse beweging van 1905 tot 1930*, Gand, 1930-1932, T.2 ; *De Vlaamse Interpellatie*, 14-15-21-22 mai 1919, *De Sindaard*, 1919.

repasser des examens pour valider leur diplôme afin de pouvoir exercer. D'autres doivent vivoter de leçons particulières ou d'emplois peu en accord avec leurs diplômes ou leur formation. Pour eux qui avaient reçus des postes et des rémunérations, des responsabilités politiques durant la guerre, la chute est dure. Pour ne pas parler des femmes et des enfants qui doivent assumer en silence, car nulle part dans les sources on entend leurs voix, les conséquences des actes de leur mari et père⁶.

Si la répression fut plus administrative que pénale – il y eut moins de condamnations devant les tribunaux que de mesures administratives –, elle choqua par la sévérité excessive de certains jugements, par l'inégalité entre les procès tenus devant les cours militaires et ceux devant les assises, par la détresse des familles privées de revenus, de toit et parfois de chef de famille. Ces motifs jouèrent un rôle non négligeable dans le retournement de l'opinion publique flamande, peu à peu convaincue de la nécessité d'une amnistie. Si, à l'issue du conflit, l'opinion est unanime à condamner l'activisme, très vite des divergences apparaissent devant la répression et l'amalgame qui consiste à vouloir condamner l'ensemble du mouvement flamand. L'opinion publique flamande est désormais prête à reconnaître que les activistes ont peut-être agi pour de nobles motifs⁷.

4. Les premières manœuvres d'amnistie

L'écœurement devant les déviations de la répression est très utilement exploité et récupéré par le mouvement en faveur de l'amnistie. Assez étonnamment, compte tenu de l'atmosphère survoltée de l'immédiate après-guerre, les premières manifestations en faveur de l'amnistie apparaissent très tôt, dès 1920-1921. La sévérité des procès, la qualité de certains accusés, la mise en cause de la Belgique montrée du doigt pour son obstination à ne pas

⁶ VAN EVERBROECK C., « Les activistes flamands exilés aux Pays-Bas et en Allemagne après la Première Guerre mondiale », in MORELLI A. (éd.), *Les émigrés belges*, Bruxelles, EVO, 1998, pp. 264-274.

⁷ À propos des différents procès, les archives de l'AMVC conservent la relation imprimée de plusieurs d'entre eux : August Borms, Roza de Guchtanaere, les professeurs à l'université de Gand, les membre du « gouvernement flamand », Anna Mortelmans, Adelfons Henderickx, etc. Les archives judiciaires ayant souvent été brûlées au cours de la Seconde Guerre mondiale, il faut se référer à ces relations publiées dans un but de propagande mais qui reprennent généralement de façon assez complète les documents officiels.

Pour l'opinion publique, il faut se référer à la presse de l'époque : les journaux francophones opposés à l'activisme : *Le Soir*, *Le Matin*, *La Métropole*, etc. ; les quotidiens néerlandophones également contre l'activisme : *De Nieuwe Gazet*, *Het Handelsblad*, *De Eenheid*, *Gazet van Antwerpen*, etc. ; la presse néerlandophone nuancée voire favorable à l'activisme : *De Standaard*, *Het Laatste Nieuws*, *Ons Vaderland*, *De Schelde*.

reconnaître les droits des Flamands, les souffrances endurées par les familles, conduisent certains à revendiquer un pardon, une grâce. Les premiers à se mobiliser en faveur de l'amnistie sont les activistes eux-mêmes, des nationalistes flamands, des étudiants, des femmes touchées dans leur famille ou leurs amis par la répression (Le Comité des Dames pour l'amnistie). Pour eux, l'amnistie doit effacer les fautes légères commises par des idéalistes et apporter l'apaisement aux familles déchirées. Ils sont souvent eux-mêmes les premiers concernés par une amnistie qui les réhabiliterait. Ils recherchent non seulement la reconnaissance de leurs actes mais aussi la restitution de leurs biens et ils réclament des indemnisations pour les dommages subis. À la même époque, en 1921-1924, quelques personnalités issues des partis traditionnels, tels les catholiques Alfons Van de Perre, Prosper Poulet, Frans Van Cauwelaert et les socialistes Camille Huysmans et Edmond Doms⁸ réclament également la clémence. Ils prennent tous soin de faire le tri entre les traîtres impardonnables et les idéalistes, des faibles dignes de pitié. Ils appellent à la clémence au nom de l'apaisement souhaité, estimant que les peines sont disproportionnées par rapport aux crimes et que l'État belge a outrepassé ses droits en ruinant les familles. Tous espèrent ramener au bercail les brebis égarées. Ces prises de position de quelques personnalités tranchent sur l'attitude prudente de leur parti respectif et se heurtent au credo inébranlable du parti libéral qui se résume comme suit : pas de pardon pour les traîtres. Fort de l'appui ou du moins de la bienveillance de ces personnalités flamingantes qui ne craignent pas de se découvrir, le mouvement en faveur de l'amnistie gagne du terrain. À partir de 1925, les associations culturelles, les conseils communaux et provinciaux flamands votent des motions d'amnistie; les manifestations de rue se multiplient, la presse flamande estime aussi que le temps est venu du pardon et de l'oubli⁹.

⁸ Prosper Poulet, 1868-1937, avocat, professeur à la faculté de droit de Louvain, député catholique, plusieurs fois ministre, combat l'activisme durant la Première Guerre mondiale tout en plaidant pour une université flamande et la flamandisation de la vie publique en Flandre. Camille Huysmans, (Kamiel), 1871-1968, député socialiste de Bruxelles puis d'Anvers où il devient l'une des figures dominantes du flamingantisme, dont il soutient des positions très avancées par rapport à la ligne de son parti. Il est ainsi un ardent défenseur de l'amnistie pour les activistes.

Edmond Doms, 1873-1940, député socialiste de Louvain, très proche de Camille Huysmans dont il adopte le flamingantisme. Il le suit dans la demande d'amnistie pour les activistes. Il se bat pour la flamandisation de l'université de Gand.

⁹ AMVC, Archives Antoon Jacob J122 ; Wies Moens M6864 ; Cyriel Rousseu R777 ; Lodewijk Scharpé S255 ; Frans Van Cauwelaert, dossiers 34 et 74 ; Herman Van Puymbrouck P9746 ; Herman Vos V851 ; Archives générales du royaume (AGR), P.V. des conseils des ministres 1914-1940 conservés sur microfilms. Voir différentes interpellations à la Chambre : Hubin le 17/02/1920, A.P.Ch. s. 1919-1920 ; Huysmans et Doms le 18/01/1921, A.P.Ch. s. 1920-1921 ; Staf Declercq le 15/11/1922, A.P.Ch. s. 1922-1923 ; ROEFS F., *Le problème de*

Même si on accorde aux activistes d'être des idéalistes fourvoyés, punis avec une sévérité excessive, on ne leur pardonne pas d'avoir fait le mauvais choix. On veut l'amnistie par charité ou humanité et surtout par calcul politique pour couper l'herbe sous le pied des nationalistes flamands qui se servent de ces "martyrs" pour leur propagande.

5. *L'action des activistes pour leur propre réhabilitation*

En Belgique, les activistes essaient de se faire entendre sur le plan politique. Les modérés ou les plus réalistes vont tenter de noyauter le nouveau parti nationaliste flamand, le *Vlaamsch Front*, qui se veut l'émanation du mouvement revendicatif des soldats flamands au front. L'activisme a bien du mal à se faire admettre au sein du parti. Fournissant une partie des éléments dynamiques au parti frontiste, les activistes y seront mal accueillis par les anciens combattants qui sont à la base du *Vlaamsch Front*. Car si tous s'accordent à approuver les buts des activistes : faire progresser coûte que coûte la lutte flamande, beaucoup désapprouvent la collaboration avec les Allemands. Les déchirements entre anciens combattants et activistes radicaux, qui préfèrent la révolution à la lutte parlementaire, président à la naissance du parti frontiste et préfigurent les conflits futurs au sein du nationalisme flamand. Les activistes présents au sein du parti doivent s'y faire tout petits, comme en témoignent les jurys d'honneur, le refus d'accepter leur présence sur les listes électorales, la dérobade face à l'acceptation pure et simple de l'héritage activiste. Sur le front de l'amnistie, le parti frontiste reste donc d'abord très en retrait. Il n'ose pas officiellement prendre la défense des activistes; il laisse agir des personnalités périphériques, tel Antoon Jacob, ou des radicaux, tels Robrecht De Smet ou Boudewijn Maes¹⁰ – ce dernier fait scandale à la Chambre en 1921 en exigeant une amnistie sans condition. Les

l'amnistie entre les deux guerres, Bruxelles, ULB, mémoire de licence, 1974-1975; DENECKER G., *Sire, het volk mort. Collectieve actie in de sociale geschiedenis van de Belgische straat, 1831-1940*, Gand, RUG, thèse, 1993-1994.

¹⁰ Antoon Jacob, 1889-1947, professeur de langues germaniques, réfugié aux Pays-Bas en 14-18, il prend, avec René De Clercq, la rédaction de *De Vlaamsche Stem* et lui imprime une direction activiste. Ce qui leur vaut à tous les deux d'être rayés de l'enseignement. Condamné à 5 ans de prison, il refuse toute mise en liberté conditionnelle et inspire le mouvement d'amnistie depuis sa prison. Il poursuit une carrière académique en Allemagne où il devient un adepte du national-socialisme.

Robrecht De Smet, 1875-1937, prêtre, entretient des contacts avec les milieux activistes durant la Première Guerre mondiale. Depuis les Pays-Bas où il habite depuis 1924, il participe activement au mouvement flamand le plus extrémiste.

Boudewijn Maes, 1873-1946, bien qu'ayant combattu l'activisme durant la Première Guerre mondiale, devient député frontiste de Gand en 1919 et ardent défenseur de l'amnistie. Il devient vite une personnalité assez marginale.

activistes doivent agir hors du parti, en s'investissant dans différents comités d'entraide pour faire pression sur l'opinion publique¹¹. Étonnamment discrets face aux déclarations courageuses, dans le contexte de l'époque, d'un Huysmans, d'un Doms ou d'un Van Cauwelaert, les nationalistes flamands vont ensuite se signaler tout au long des débats par leur extrémisme et leurs outrances. Si, en 1922 encore, Staf De Clercq rend hommage à ceux qui ont simplement voulu appliquer la loi, tout en ne masquant pas leur manque de clairvoyance politique, par après, les nationalistes flamands se distingueront par des discours violents où ils glorifient la politique des activistes, leur idéalisme absolu, leur sacrifice total au bonheur de la Flandre. Ils en font des martyrs qu'ils brandissent à la face d'une Belgique pour laquelle ils n'éprouvent que de la haine. Et même si certains, tel le député frontiste Hendrik Borginon¹², tentent de défendre une opinion plus modérée, le ton est donné. En exigeant une amnistie complète, sans condition, avec restitution de tous les droits, des salaires, des pensions et des réintégrations assorties d'indemnisations, ils fournissent des arguments aux irréductibles opposants à l'amnistie. Ils entretiennent une agitation qui dessert souvent par sa violence l'amnistie recherchée¹³.

Hors de la Belgique, les activistes exilés, principalement aux Pays-Bas – ceux réfugiés en Allemagne, moins nombreux, se battent avant tout pour leur survie dans un pays ravagé par la crise économique et les crises politiques – ne voient évidemment pas la situation de la même manière. Privés de réelle tribune politique et de présence sur le terrain, ils se dispersent dans des micro-organisations ou se regroupent derrière le journal *Vlaanderen*, organe des extrémistes qui jettent l'anathème sur tout ce qu'accomplit le parti frontiste au nom de la nécessaire pureté idéologique qui doit refuser toute compromission avec le système parlementaire. Les exilés sont souvent aigris par une vie faite de difficultés matérielles et déçus du manque de mobilisation

¹¹ AMVC, archives Robrecht De Smet S6882; Vlaamsch Front F4809; Jef Goossenaerts G563; Leo Augusteyns A475;

FONTEYNE S., *Geschiedenis van de geheime frontbeweging*, Anvers, Wilda, s.d.; VAN HEES P. et WILLEMSSEN A.W., *Geyl en Vlaanderen. Brieven en notities*, Anvers-Utrecht, Coll. Mens en Tijd, De Nederlandsche Boekhandel, 1973;

VANDEWEYER L., « De eerste barsten in het Vlaamse Front », in *Wetenschappelijke Tijdingen*, XLIV, 2, 1985, pp. 78-94.

¹² Hendrik Borginon, 1890-1985, avocat et homme politique, participe au mouvement frontiste durant la guerre 1914-1918. Il est très actif dans le nationalisme flamand dont il déplore la dérive autoritaire, dans les années 30.

¹³ Interventions de Joris Van Severen le 25/07/1924, A.P. Ch. S. 1923-1924 ; le 17/02/1925, A.P.Ch. s. 1924-1925 ; avec Staf Declercq le 29/11/1928, A.P.Ch. s. 1928-1929 ; Ward Hermans le 24/02/1931, A.P.Ch. s. 1930-1931, interventions lors de la discussion de la loi d'amnistie de 1937 les 19 et 20/05 et le 2/06/1937, A.P.Ch. s. 1936-1937.

de la Flandre en regard des sacrifices qu'ils ont consentis. Ils tentent de mobiliser l'opinion mondiale à leur combat. En 1927, ils lancent une pétition internationale en faveur de l'amnistie qui recueille quelque 200 signatures dans 13 pays d'Europe, aux États-Unis et en Afrique du Sud. Si cette pétition embarrasse le gouvernement belge, son effet est annulé par la publication, la même année, des « Archives du Conseil de Flandre » par la Ligue nationale pour l'Unité belge. Cette publication, fort opportune, montre clairement l'inféodation des activistes aux Allemands¹⁴.

L'amnistie est aussi un excellent argument électoral pour le parti frontiste qui voit le triomphe de cette politique avec l'élection partielle de Borms en décembre 1928. En effet, au cœur du combat pour l'amnistie et la réhabilitation, il y a une figure qui se détache : celle d'August Borms, membre du Conseil de Flandre, « ministre » de la Défense nationale (*Nationaal Verweer*). Jugé en septembre 1919 par les assises du Brabant, au cours d'un procès où il se pose en seul dépositaire de l'activisme, il est condamné à mort sans que la sentence soit exécutée. Il sera enfermé durant dix ans à la prison centrale de Louvain. August Borms, personnalité sans grande envergure, doté d'un certain talent d'orateur, mais dénué de tout sens politique, a été utilisé et abusé par les nationalistes flamands qui l'ont hissé au rang de symbole. Il a servi à la réhabilitation des activistes, mais aussi de repoussoir aux adversaires de l'amnistie. Sur son nom, se sont cristallisés haines, peurs, indignations et admiration, culte, démesure. Manipulé par ses "amis", vilipendé par ses adversaires et ennemis, il sera employé même par les Allemands qui, en 1940, à l'heure de la deuxième collaboration, le nomment à la tête d'une commission de dédommagements des activistes. Sa victoire à l'élection partielle d'Anvers en décembre 1928 est vécue comme un jour de gloire par les activistes qui se croient enfin compris, justifiés, réhabilités. Mais cette victoire, pourtant suivie d'une première loi d'amnistie, ne leur rendra pas le poids politique qu'ils rêvent d'avoir¹⁵.

¹⁴ Archives des Affaires étrangères, Dossiers activisme, B257 et 11.979 ; RUG, Gand, Bibliothèque des manuscrits, archives H. Meert Hs III/27 et ses archives à l'AMVC, M386 ; Archives du Auswärtiges Amt, Abt. A. Beziehungen zu den Niederlanden. Die Vlämische Beweging in Belgien. Microfilms conservés à la RUG, Bibliothèque des manuscrits, 619/2, vol.16, Belgique nr 63 ; DE BRUYNE A. et VAN MOERBEKE T., « 44 brieven van Robrecht De Smet aan Jules Charpentier », in *Verschaeviana*, Jb. 1984 ; WILS L., *De Groot-nederlandse beweging 1914-1944. Ontstaan, wezen en gevolgen*. Colloquium over de geschiedenis van de Belgisch-Nederlandse betrekkingen tussen 1815 en 1945, Gand, Erasmus, 1982 ; VAN HEES P., « Vlaamse activisten als politieke vluchtelingen in Nederland tijdens het interbellum », in *Tijdschrift voor Geschiedenis*, 1987-3, pp. 394-411.

¹⁵ AMVC, archives August Borms B745, Vlaamsch Front F4809 ; *Borms, een leven van liefde en trouw*, Bruxelles, Collectie Den Vaderlandt getrouwe, Boekengilde Brederode, 1951 ; DIERICKX J., *Borms, Were Di*, s.d. ; VANDEWEYER L., « De politieke rol van Borms tussen

6. Les deux lois d'amnistie

Une première loi de clémence en janvier 1929 suspend les poursuites et permet aux exilés de rentrer. Une deuxième loi d'amnistie en juin 1937 complète la première, tout en veillant à éloigner de la vie publique les activistes les plus lourdement condamnés. Les débats au Parlement, qui se doublent de manifestations de rue, de polémiques dans la presse, de débats publics, donnent une bonne image de la lente réhabilitation de l'activisme et de la marginalisation progressive de ses acteurs. Les opinions fracturent les familles politiques affaiblies par le clivage linguistique.

Le parti libéral n'a jamais varié d'un cheveu de sa position initiale : les activistes sont des traîtres qui ont vendu leur pays à l'ennemi, ce sont des profiteurs, des agitateurs qui, loin de se repentir, poursuivent leur politique anti-belge. Ils leur dénie en bloc tout idéalisme, toute soif de justice. Ils ne voient que des vendus, des misérables sans foi ni loi, dont ils ne pourront jamais oublier ni pardonner les actes méprisables qu'ils opposent aux sacrifices des soldats et des patriotes fusillés par les Allemands. Le temps n'effacera pas leur haine. Pour les libéraux, la flétrissure doit rester, car l'amnistie est, à leurs yeux, une véritable prime à la trahison. Les libéraux flamingants tenteront bien de marquer leur différence en se mobilisant en faveur de l'amnistie, mais ils ne parviennent pas à faire entendre leur voix minoritaire¹⁶.

Au sein du parti catholique, plusieurs flamingants dans le sillage de Frans Van Cauwelaert, se prononcent très rapidement en faveur de l'amnistie. Sans approuver ou réhabiliter l'activisme, ils considèrent que nombre d'activistes sont des idéalistes, des gens inoffensifs dont les nationalistes flamands se servent pour alimenter leur propagande anti-belge. Le groupe catholique flamand se heurte à ses collègues francophones qui refusent d'accorder l'oubli à ces êtres méprisables qui ne se repentent pas. Si, en 1929, le parti s'accorde sur la loi de clémence, en 1937, chaque groupe

1918 en 1933 », in *Verschaeviana*, j.b. 1989, pp. 81-117; BORMS A., *Tien jaar in den Belgischen kerker*, Anvers, Regenboog, 1930; *Trouw totterdood. Borms 1878-1946. Een huldeboek*, s.d.

¹⁶ Les archives du parti libéral se trouvent au *Vlaams liberaal archief* à Gand et au *Centre Paul Hymans* à Bruxelles.

ALBERT G., *Vijftig jaar Liberalisme in Vlaanderen*, Anvers, Antigoon, 1963; HASQUIN H. et VERHULST A., *Het Liberalisme in België. Tweehonderd jaar geschiedenis*, Bruxelles, Delta, 1989; DE GRAEVE T., *Vlaamse liberalen en Liberale Partij tegenover de Vlaamse beweging, 1914-1940*, Gand, RUG, mémoire de licence, 1984-1985.

linguistique campe sur ses positions entraînant la division du parti sur cette question¹⁷.

Le parti socialiste, hormis quelques grandes voix wallonnes (Louis de Brouckère, Emile Vandervelde, Hubin, ...), est dans son ensemble favorable à l'amnistie. Pour réparer les injustices de condamnations trop lourdes, à l'exemple d'autres pays qui ont accordé l'amnistie, afin d'oublier le passé et de préparer l'avenir, les socialistes se prononcent en faveur de l'amnistie. Ils s'abstiennent en 1929, estimant la loi incomplète, mais ils votent la loi de 1937. Ils présentent les activistes comme des idéalistes poussés à agir par ceux qui n'ont jamais voulu accorder ses droits à la Flandre, mais aussi comme des exaltés sans grande vision politique, auxquels il ne faut pas accorder trop d'importance et dont il ne faut surtout pas craindre les agissements¹⁸.

Les flamingants catholiques et socialistes font peu à peu une subtile distinction entre mauvais et bons activistes. Les premiers ne méritent aucune indulgence; les seconds sont considérés certes comme des idéalistes, mais surtout comme des égarés, des faibles sans vision politique, des marionnettes manipulées, plus dangereux en prison ou en exil qu'en liberté. Les tenants de l'amnistie prédisent d'ailleurs qu'une fois libérés et de retour en Belgique, les activistes retomberont dans l'oubli et l'anonymat dont les a tirés la guerre. Tout en minimisant les hommes, les leaders flamands des deux grands partis, poussés par les nationalistes flamands, intègrent néanmoins, en douceur, l'essentiel du programme activiste dans leur propre politique (autonomie de la Flandre mettant en cause le statut unitaire de la Belgique).

Les nationalistes flamands, par contre, glorifient sans retenue les activistes, leur rendant des hommages appuyés, les annexant à leur parti, plus par provocation que par véritable reconnaissance politique. Car même au sein du parti nationaliste flamand, les activistes doivent se contenter de jouer un rôle périphérique, via les journaux qui se concurrencent les uns les autres, via

¹⁷ GERARD E., *Documenten over de katholieke partijorganisatie in België (1920-1922, 1931-1933)*, Louvain, Cahiers du Centre interuniversitaire d'Histoire contemporaine, Nauwelaerts, 1981; GERARD E., *De katholieke partij in crisis. Partijpolitiek leven in België (1918-1940)*, Louvain, Kritak, 1985; BEAUFAYS J., *Les partis catholiques en Belgique et aux Pays-Bas (1918-1958)*, Bruxelles, Centre universitaire de droit public, 1973; VAN HAVER G., *Onmacht der verdeelden. Katholieken in Vlaanderen tussen democratie en fascisme 1929-1940*, Berchem, 1983; AMVC, archives Frans Van Cauwelaert, dossier katholieke Vlaamse kamergroep, 1912-1939; KADOC, archives L. Delvaux et A.E. De Schrijver.

¹⁸ CLAEYS-VAN HAEGENDOREN M., *25 jaar Belgisch socialisme. Evolutie van de verhouding van de Belgische Werkliedenpartij tot parlementaire democratie in België van 1914 tot 1940*, Anvers, 1967; SCHMOOK G., « Camille Huysmans, internationalistisch flamingant in de staat België », in *Bijdragen tot Camille Huysmansonderzoek*, 1971.

des organisations sans grand impact. Ils n'ont pas réussi à s'imposer aux organisations politiques, culturelles, sociales, aux mouvements de jeunesse. Au sein du VNV, les activistes, au contraire des anciens membres du frontisme tels Hendrik Borginon ou Jeroom Leuridan, n'ont pas leur place. Ils doivent céder du terrain à une nouvelle génération (Tony Herbert, Paul Beeckman, Hendrik Elias,¹⁹ ...) qui s'est formée dans le mouvement estudiantin, qui n'a parfois pas même vécu la guerre et qui ne connaît de l'activisme que l'épopée qu'on en raconte. Pour le VNV, l'activisme fait partie de l'histoire, mais il n'y a pas d'activistes dans les instances dirigeantes. L'activisme reste un symbole qu'il faut honorer, dont on doit se souvenir pour mieux s'en servir²⁰.

7. Conclusion

Si l'activisme a bouleversé les données du mouvement flamand en le forçant à abandonner son attitude romantique pour privilégier l'action, en

¹⁹ Jeroom Leuridan, 1894-1945, volontaire de guerre en 14-18, il organise des cercles d'étude pour ses camarades du front. Critique envers l'activisme, il se radicalise sous l'influence de Cyriel Verschaeve. Après guerre, il est membre des VOS, l'organisation flamande d'anciens combattants, de tendance nationaliste flamande et membre du IJzerbedevaartcomité. Il devient une des figures dominantes, avec Joris Van Severen, du nationalisme flamand en Flandre occidentale. Il est cofondateur de l'hebdomadaire *de Westvlaming*. Il est très proche du doctrinaire Robrecht De Smet. Il rejoint le VNV dont il devient un parlementaire. Il collabore durant la Seconde Guerre mondiale.

Tony Herbert, 1902-1959, leader estudiantin, ses prises de position en faveur de la flamandisation de l'enseignement lui valent l'exclusion de l'université de Louvain. Membre influent du VEV, l'association économique flamande, il s'engage politiquement dans le nationalisme flamand et devient un des fondateurs du VNV. Mais il quitte le parti pour se rapprocher des milieux catholiques conservateurs.

Paul Beeckman, 1900-1978, ayant entamé ses études à l'université flamandisée de Gand durant la Première Guerre mondiale, il poursuit, avec retard, ses études de droit à Louvain dont il devient un des leaders estudiantins les plus engagés dans le flamingantisme. Ses positions nationalistes flamandes lui valent d'être renvoyé de l'université. Il devient un membre très actif du VNV oeuvrant à un rapprochement avec les catholiques flamands.

Hendrik Elias, 1902-1973, historien et avocat, fils d'un activiste, il s'engage dans un nationalisme flamand très anti-belge. Dans les années 30, il devient un des fondateurs du VNV. En 1942, à la mort de Staf Declercq, il lui succède à la tête du parti. Sa collaboration lui vaut une condamnation à mort changée en emprisonnement à vie. Au bout de 14 ans, il est libéré de prison. A sa sortie, il publie de nombreux ouvrages de référence sur l'histoire du mouvement flamand.

²⁰ DE WEVER B., *Greep naar de macht. Vlaams-nationalisme en nieuwe orde, het VNV 1933-1945*, Tielt, Lannoo en Perspectief, 1994 ; ID., *Staf De Clercq*, Bruxelles, Grammens, 1989 ; AMVC, archives VNV, V 34597, Vlaamsch Front F4809 ; CEGES, microfilms des archives allemandes se trouvant à Moscou, dossier I.1.4.4, Kriegsgeschichtliche Forschungsanstalt, 545/2/30.

élargissant sa vision essentiellement culturelle pour investir la scène politique et le débat public, les hommes initiateurs de cette réforme n'ont pas su s'imposer. Leurs divisions, leur lutte pour la survie matérielle après la Première Guerre mondiale, leur manque de vision politique, l'absence de leaders ayant une réelle stature politique les ont empêchés d'avoir un véritable destin national.

L'amnistie a permis aux activistes de revenir au pays, mais ne leur a rendu ni droits, ni biens, ni emploi; elle n'a pas facilité leur réintégration dans la vie civile et politique. De même, elle n'a pas véritablement servi leur réhabilitation, elle les a plutôt projetés sous une lumière crue, dévoilant des personnalités sans grandeur. Si leurs motivations sont comprises et acceptées et leur action pardonnée par une grande partie de l'opinion flamande, les hommes eux-mêmes ne sont pas réhabilités. La majorité de l'opinion publique flamande est assez condescendante à leur égard: au mieux, elle les prend en pitié; au pire, elle les méprise. Mais pour d'autres, libéraux francophones et fraternelles d'anciens combattants en tête, rien n'est oublié ni pardonné. La nomination, fin 1938, quand la montée des périls menace nos frontières, d'un ancien activiste, le Dr. Martens à l'académie flamande de médecine, empoisonne la vie politique belge. Manifestations de rue, pétition au roi, démission du gouvernement et élections anticipées montrent clairement qu'une partie de l'opinion publique n'accepte toujours pas l'amnistie. Entre les deux camps, le compromis semble impossible, creusant peu à peu le fossé qui déchire la Belgique unitaire. Et le choix, en 1940, de nombreux activistes de collaborer une seconde fois avec les Allemands, rend leur condamnation irréversible aux yeux de beaucoup, même de ceux qui avaient compris et pardonné leur geste en 1914-1918.

Entre espoir et désillusion. Le retour des sinistrés dans les régions dévastées après la Première Guerre mondiale

Sven CARNEL

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, les premier et second gouvernements Delacroix décident de prendre en main l'œuvre de redressement du pays. Sur le plan international, la Belgique prend part aux négociations réglant les indemnités de guerre qui doivent servir à la restauration économique du pays et à la reconstruction des territoires dévastés. Pensant disposer d'une assurance de remboursement, l'État accorde, pour la première fois dans l'histoire, le droit aux réparations des dommages de guerre à l'ensemble des sinistrés belges. Pour ce faire, le gouvernement met en place des organismes chargés de veiller à l'application de ce principe. Malgré cette reconnaissance, la reconstruction des régions dévastées s'effectue avec lenteur. Pour résoudre ce problème, les ministères de l'Intérieur, des Affaires économiques et de l'Agriculture, prennent en charge la reconstruction. À la tête de ces ministères, se succèdent, Charles de Broqueville, Henri Jaspar, Jules Renkin, Albert Ruzette et Aloïs Van de Vyvere. Ces principaux décideurs, tous catholiques, ont présenté de nombreuses solutions qui n'ont pas toujours rencontré les succès escomptés. Il est évident qu'aucun antécédent en la matière ne put servir de base aux ministres chargés d'organiser rationnellement la reconstruction du pays. L'un des premiers problèmes à résoudre était celui du retour des réfugiés et leur installation dans les « Régions dévastées ».

La Belgique étant totalement désorganisée au lendemain du conflit, le gouvernement souhaite encadrer le retour des quelques centaines de milliers de réfugiés afin, notamment, de ne pas aggraver les problèmes de ravitaillement¹. Aucune structure n'est en mesure de les accueillir ou de les loger et les régions sinistrées de Flandre occidentale sont jonchées de matériel militaire. L'organisation du droit à la réparation – bien que l'État ait légiféré en la matière bien avant l'Armistice – ne permet pas encore aux sinistrés de percevoir rapidement les indemnités auxquelles ils ont droit. Pour toutes ces raisons, les réfugiés ne peuvent rentrer chez eux sans laissez-passer et la priorité est donnée aux personnes exerçant un métier utile pour la

¹ TALLIER P.-A., « Les réfugiés belges à l'étranger durant la Première Guerre mondiale », dans MORELLI A. (éd.), *Les immigrants belges*, Bruxelles, 1998, pp. 36-37.

reconstruction nationale. Dès lors, le retour des réfugiés s'effectue au compte-gouttes, et de nombreux hommes rentrent seuls au pays pour préparer l'arrivée de leur famille. Beaucoup de sinistrés ne savent toutefois pas ce qui les attend. Tout au long de la guerre, les réfugiés ont pensé pouvoir regagner leur habitation dès la fin des hostilités. Des témoins, sinistrés de la ville d'Ypres, signalent que l'espoir qu'ils avaient nourri s'est rapidement mué en désillusion. Ils ont cherché en vain leur rue pour ne trouver qu'un monticule de gravats, seul vestige de leur demeure². Le projet avorté de préserver des « zones de silence » dans les régions dévastées mina également le moral des réfugiés. Ce plan, défendu par les Britanniques³, fut abordé lors d'une réunion du conseil des ministres en janvier 1919, lors de laquelle le roi Albert I^{er} se demanda « s'il n'y aurait pas intérêt à maintenir dans leur état certaines localités dont la reconstruction est impossible sur leur emplacement actuel »⁴. Il insiste sur la nécessité qu'il y a au point de vue historique de conserver intact l'aspect de certains champs de bataille, de maintenir certaines installations militaires, des abris, des moyens de défense, qui intéresseront le monde entier. Charles de Broqueville, ministre de l'Intérieur, lui répondit que dans cet ordre d'idée, Ypres, Dixmude et Nieuport devraient être conservées à l'état de ruines. C'est le cas en France, dans la région de Verdun, où plusieurs villages n'ont pas été reconstruits. Cette idée est toutefois vite abandonnée car, une fois les citoyens revenus, il est impossible de les « écarter ».

1. La gestion du retour des réfugiés

Il faut attendre juillet 1919 pour que le gouvernement encourage le retour des réfugiés, notamment par l'octroi d'une « prime de retour dans la zone dévastée »⁵, d'une indemnité de première installation et la mise en place progressive d'administrations compétentes pour les matières liées aux dommages de guerre et, de manière générale, à la reconstruction nationale. Ce

² BAERT K., « De terugkeer. Aspecten van de herbevolking van Ieper na 1918 », dans BAERT K., BAILLIEUL J.-M., e.a., *Ieper. De herrezen stad*, Ypres, 1999, pp. 9-20.

³ DENDOOVEN D., « This is Holy Ground! Van ruïnestad over zone de silence tot Menenpoort: Britse plannen voor Ieper na de Eerste Wereldoorlog », dans BAERT K., BAILLIEUL J.-M., e.a., *op.cit.*, pp. 97-124.

⁴ AGR, *Compte rendu du conseil des ministres*, séance du 6 janvier 1919, pp. 1-2.

⁵ Il s'agit d'une subvention journalière de 1 fr. 50 par personne adulte et de 1 franc par enfant de moins de 16 ans. Cette prime diminuera rapidement dès juin 1920. Cf. « Introduction historique. L'Office des Régions dévastées et son cadre historique », dans NEUMANN C., NOTEBAERT A. et VANDEN EYNDE W., *Inventaire des archives de l'Office des Régions dévastées*, A.G.R., Bruxelles, 1986, pp. 9-28. Cf. « Arrêté royal du 23 juillet 1919, Office des Régions dévastées, Prime de retour dans la zone dévastée (moniteur du 12 septembre 1919) », dans SERVAIS J., *Pasinomie*, 5^{ième} Série, t. X (1^{er} volume), Bruxelles, 1919, p. 300.

retour dans les régions dévastées est également facilité par l'arrivée tant attendue de baraquements du *Fonds du Roi Albert*. En effet, dès 1915, le gouvernement belge établi au Havre envisagea des dispositions pour pallier le problème du manque de logements qui se poserait indéniablement dans les régions sinistrées au lendemain du conflit. Le nombre d'habitations détruites atteignit une ampleur telle que de nombreux réfugiés à l'étranger se retrouveraient sans-abri au lendemain de la guerre. Après d'abondantes discussions, le gouvernement se montra favorable à la construction de baraquements provisoires destinés, d'une part, à loger les sinistrés sans-abri restés en Belgique occupée ainsi que ceux réfugiés à l'étranger et, d'autre part, à héberger les sinistrés qui reviendraient sur le territoire belge après la guerre pour reconstruire leur habitation. La construction de ces logements provisoires devait permettre de ramener au plus vite une activité économique dans les régions dévastées et donner une impulsion à la reconstruction⁶. Dans cette optique, le gouvernement crée donc, par l'arrêté-loi du 23 septembre 1916, le *Fonds du Roi Albert (F.R.A.)* qui est rattaché au ministère de l'Intérieur. Ce nouvel établissement public, institué pour une période de dix années, est chargé de la construction et de la mise en place des baraquements et de leur location aux communes et aux sinistrés. L'arrêté-loi prévoit pour le financement, un premier versement de dix millions et la garantie de l'État dans le cas où le Fonds se serait trouvé dans l'obligation d'emprunter. Néanmoins le gouvernement ne parvient pas à tenir ses engagements. Faute de moyens financiers à accorder à des fins autres que ceux destinés à la guerre, il ne débloque que 600.000 francs. Le *F.R.A.* fait alors appel à la générosité internationale et organise des collectes à l'étranger⁷. À cette fin, le fonds publie une brochure exprimant sa requête et y adjoint un bulletin de souscription. Véritable outil de propagande, l'organisme y présente également les missions, reformulées, qui lui sont dévolues : « pour que renaisse l'ancienne prospérité, il faut que sortent de leurs cendres les villes et villages détruits par l'envahisseur barbare et que, tout d'abord, un abri soit assuré à ceux qui ont fui devant la dévastation et l'incendie de leurs demeures ». Toutefois, les fonds récoltés, notamment grâce aux importants dons du *Belgian Relief Fund*⁸ et de la *Croix-Rouge américaine*⁹, ne lui permettent pas de réaliser son programme.

⁶ SMETS G., « Les Régions dévastées et la réparation des dommages de guerre », dans MAHAIM E., *La Belgique restaurée*, Bruxelles, 1926, p. 112.

⁷ Surtout aux États-Unis.

⁸ Cf. TALLIER P.-A., *Inventaire des documents relatifs aux réfugiés belges à Middlesbrough "Belgian Relief Fund Middlesbrough Local Committee" (1914-1919)*, Bruxelles, AGR, 1998 (IRTL, n° 482). Les archives du *Belgian Relief Fund*, (London), proprement dites, ne sont pas encore ouvertes à la recherche.

2. La crise du logement

En 1919, soit trois années après sa création, le *F.R.A.* présente un bilan mitigé : seuls quelques centaines de baraquements rapatriés de France et des Pays-Bas, où les commandes ont été effectuées, abritent les sinistrés des régions dévastées¹⁰. Ce chiffre est dérisoire si l'on considère que le nombre minimum d'habitations détruites par la guerre ou rendues inhabitables est estimé à 75.000¹¹. La situation est dramatique. Les réfugiés sont éparpillés dans les communes partiellement dévastées et logent dans des conditions lamentables, ... ils manquent de tout ! À cela s'ajoutent les problèmes avec l'armée britannique toujours cantonnée en Flandre occidentale. En effet, nombreux sont les réfugiés qui se sont emparés de matériaux situés en zone de combat pour construire un refuge alors que l'armée britannique revendique la possession de ces biens considérés comme butin de guerre. Les autorités britanniques ont d'ailleurs menacé ces réfugiés de procéder à l'évacuation forcée des baraques que ces derniers ont, tant bien que mal, construites. La crise est tangible. Pour y remédier, Charles de Broqueville dépose, en 1919, un nouveau projet de loi sur le rapatriement des réfugiés visant à répondre aux attentes de ces derniers. Il sera voté à l'unanimité. Depuis la fin de l'année 1919, les habitants, sous-entendu ceux qui ont un logement, sont désormais tenus de pourvoir, moyennant indemnité assurée par l'État, au logement des sans-abri originaires des régions dévastées qui ont été évacués, réfugiés puis rapatriés.

En France, les conditions du retour et de logement dans les régions dévastées ne sont guère plus réjouissantes. Pour David de Sousa : « Le village provisoire, îlot humain au cœur d'un paysage rasé, reste (...) sillonné de routes approximatives en terre battue où la marche des sinistrés est entravée par les ornières par temps secs, engluée dans la boue par temps de pluie. Dans chacun de ces îlots le regard remarque quelques baraquements plus importants (...) : l'église et l'école »¹². En Belgique, de nombreux baraquements ont également été destinés à l'exercice du culte ou à l'enseignement. Les

⁹ La Croix-Rouge américaine est également très active dans les régions dévastées de France. Cf. DE SOUSA D., *La reconstruction et sa mémoire dans les villages de la Somme (1918 – 1932)*, Woignarue, 2002, p. 62. Les Archives générales du Royaume conservent des archives sur la *Croix-Rouge américaine*. Cf. TALLIER P.-A., *Inventaire des archives de l'Œuvre d'assistance temporaire aux Belges réfugiés en France (Aide de la Croix-Rouge américaine à Paris) (1914-1924)*, Bruxelles, AGR, 1998 (IRTL, n° 474).

¹⁰ GOBYN R., « La crise du logement et le problème du logement provisoire en Belgique après la Première Guerre mondiale », dans SMETS M. (éd.), *RESURGAM. La reconstruction en Belgique après 1914*, Bruxelles, 1985, p. 174.

¹¹ GOBYN R., *op. cit.*, p. 173.

¹² DE SOUSA D., *op. cit.*, p. 54.

administrations communales en ont aussi bénéficié pour gérer leur commune et accomplir les lourdes tâches administratives que l'État leur confie dans l'immédiat après-guerre. Les architectes, si utiles à la reconstruction, logent également dans ces habitations de fortune. Toutefois, ces derniers sont souvent montrés du doigt par la presse car la pénurie de logement est importante et de nombreuses familles sinistrées restent sans abri. Pour pallier le problème du logement dans les régions dévastées de France et de Belgique, des « Nissen huts » sont achetés aux Britanniques en 1919 mais cela ne comble pas la demande et beaucoup de sinistrés préfèrent rester à l'étranger tant qu'ils n'ont pas l'assurance de trouver un hébergement dans les zones détruites. Malgré les différentes mesures prises en leur faveur, les sinistrés sont grandement mécontents et, en Belgique, ils s'organisent souvent en fédération, que ce soit à Dinant ou à Ypres, pour dénoncer leurs conditions de vie désastreuses (villages de baraquements sans eau, insalubrité, maladies, ..., et conditions de location des constructions provisoires inacceptables). Ronny Gobyn déclare d'ailleurs, à ce propos, que « ces groupements de baraques ressemblaient plus à des colonies pénitentiaires ou à des camps militaires qu'à des noyaux dont devait surgir une nouvelle vie sociale et économique »¹³. Ces hameaux portent même des noms tels que « Matadi » à Dinant. Au problème de logement s'ajoute une petite criminalité. Les rixes dans les régions dévastées sont fréquentes, notamment entre les autochtones et le « Chinese labour corps » de l'armée britannique, chargé de nettoyer les zones de combat. Toutes ces tensions sont palpables lors des visites des ministres et des parlementaires dans les zones détruites et elles les mettent souvent dans des situations embarrassantes. À propos des habitations provisoires, le Premier ministre Delacroix a, lors d'un voyage en Flandre occidentale au cours de l'été 1919, « partout constaté un mécontentement général, contre les lenteurs du *Fonds du Roi Albert*. Quantité de communes ont demandé des abris sans avoir jamais rien obtenu »¹⁴. Le Premier ministre déclare d'ailleurs qu'il est bon que le *Fonds du Roi Albert* soit en mesure de prouver ce qu'il a fait ... Charles de Broqueville, ministre compétent, se charge de régler le problème et interpelle le directeur général du Fonds. Il lui fait part de son mécontentement, de son impression d'un parfait laisser-aller, et pire encore, il constate que la manière dont les travaux sont conduits est – pour reprendre le terme exact – « un scandale! ». Le directeur se défend et invoque les sérieuses difficultés liées au remontage des baraquements usagés. Il lui signale que beaucoup d'éléments sont manquants ou en mauvais état (vitres brisées, toitures

¹³ GOBYN R., *op. cit.*, p. 175.

¹⁴ AGR, Archives de Charles de Broqueville, n°619, *Procès verbal de la séance du conseil d'administration du Fonds du Roi Albert* (21 août 1919).

endommagées, etc.)¹⁵. Bref, ce n'est plus du provisoire démontable, c'est du jetable après premier usage! Les sinistrés s'expriment et la presse s'insurge contre l'attitude du gouvernement et surtout contre l'(in)activité du *Fonds du Roi Albert*! Exemple : sans cesse l'hebdomadaire de la Fédération des sinistrés de l'arrondissement d'Ypres, *La Région d'Ypres*, publie des articles qui attaquent ouvertement les administrateurs du Fonds. Certains députés prennent également le parti des sinistrés. Citons simplement les propos du représentant libéral de l'arrondissement d'Ypres à la Chambre, Max Glorie, concernant les baraquements provisoires – qui le deviennent de moins en moins, d'ailleurs – : « en été, m'a-t-on dit, on y rôtit ; en hiver, on y gèle, et quand il pleut, on peut sortir son parapluie »¹⁶. Le mécontentement est généralisé dans ces villes et villages tels que Nieuport, Comines, Ypres¹⁷ ou encore Dinant. Le *F.R.A.* s'en défend et Camille Joset, qui rédige un texte à la mémoire de l'activité de l'organisme, avance que « pour arriver au couronnement de l'Œuvre, il fallut faire abstraction des critiques si peu justifiées et hélas trop souvent accueillies sans contrôle par la petite presse locale, et continuer avec sérénité, sang-froid et opiniâtreté, la noble et grande mission confiée au *Fonds du Roi Albert* »¹⁸.

3. Entre économie et gaspillage

L'œuvre du *F.R.A.* fut néanmoins insuffisante. Le gouvernement belge en exil, bien intentionné, ne lui a pourtant jamais donné les moyens financiers nécessaires pour remplir la tâche qui lui était assignée, à savoir : « pourvoir aux nécessités les plus immédiates de l'habitation dans les régions de la Belgique dévastées par les événements de la guerre »¹⁹. Un rapport de Raphaël Verwilghen, directeur du Service de la Construction de l'*Office des Régions dévastées* – autre institution emblématique chargée de la reconstruction nationale – mentionne que « les 11.000 baraques construites par le Fonds Albert ont coûté au total 150 millions à l'État »²⁰! Ceci

¹⁵ AGR, Archives de Charles de Broqueville, n°619. *Réponse à la note remise par Monsieur le ministre Baron de Broqueville au conseil d'administration du Fonds du Roi Albert (24 octobre 1919).*

¹⁶ « Aux Chambres », dans *La Région d'Ypres*, 21 mai 1921, p. 5.

¹⁷ Pour le retour des sinistrés à Ypres, voir BAERT K., « De terugkeer. Aspecten van de herbevolking van Ieper na 1918 », dans BAERT K., BAILLIEUL J.-M., *op. cit.*, pp. 9-20.

¹⁸ C. JOSET, *Une grande oeuvre de guerre belge. Le Fonds du Roi Albert*, Bruxelles, 1925, p. 29.

¹⁹ GOBYN R., *op. cit.*, p. 184.

²⁰ VERWILGHEN R., *De heropbouw van steden en dorpen*, 1923, p. 9. Camille Joset présente, quant à lui, le chiffre de 110 millions de francs dépensés par le *F.R.A.* sur les 160 mis à sa disposition. Cf. C. JOSET, *op. cit.*, p. 18.

s'explique, en partie, par l'augmentation des prix des matériaux de construction qui étaient en quantité insuffisante dans les régions dévastées. De plus, les actions menées par le *F.R.A.* après la guerre telles que le rachat des dommages de guerre et l'augmentation des loyers ne l'ont pas rendu très populaire. Circonstance atténuante, l'*Office des Régions dévastées* intervenait directement dans la gestion des baraquements, leur mode d'attribution et leur emplacement. L'expérience des habitations provisoires est donc en partie un échec dans le long processus de reconstruction du pays.

4. Après l'échec... l'échec

Des décisions sont prises dès la fin de l'année 1919 pour enrayer la crise du logement qui sévit dans les régions dévastées. Une des premières mesures adoptées par le gouvernement est l'attribution à l'*Office des Régions dévastées* de nouvelles fonctions en matière de logement. Un service de construction est créé en son sein en décembre 1919 en vue de construire 2.000 fermes et 2.000 habitations ouvrières. « De nombreuses maisons louées de ce type risquaient en effet de n'être jamais reconstruites parce que les propriétaires voulaient utiliser les dommages de guerre à d'autres fins »²¹. En outre, cette initiative permettait aux agriculteurs des régions dévastées de reprendre rapidement leurs activités et de contribuer ainsi à la relance économique. Ces dispositions furent accueillies avec beaucoup d'enthousiasme par la population des régions dévastées. Toutefois, cette entreprise débouchera également sur un échec car, avec les nouvelles élections du 19 novembre 1919 et l'arrivée de Jules Renkin, qui succède à Charles de Broqueville au poste de ministre de l'Intérieur, le projet est abandonné. Seules quelques constructions furent réalisées.

Parallèlement à cette initiative, de Broqueville a apporté, avant l'arrivée de Renkin, d'autres solutions pour enrayer la crise du logement en s'intéressant aux logements n'ayant pas trop souffert de la guerre. Les magasins communaux, qu'il a mis en place pour fournir des matériaux aux entrepreneurs, permettent d'envisager de nouvelles perspectives dans cette optique. Les autorités communales peuvent désormais prélever 10 % sur le prix de vente des matériaux stockés dans ses magasins²². Ce bénéfice doit alors permettre de constituer un capital grâce auquel des avances peuvent être accordées aux sinistrés désirant restaurer leur immeuble légèrement

²¹ GOBYN R., *op. cit.*, p. 179.

²² NEUMANN C., « Introduction historique. L'Office des Régions dévastées et son cadre historique », dans NEUMANN C., NOTEBAERT A. et VANDEN EYNDE W., *op. cit.*, pp. 20-21.

endommagé²³. Ce mode de financement ne sera que rarement adopté au regard de ses faiblesses et notamment du capital offert fort restreint. En effet, les autorités communales ne parvinrent pas à réunir, dans un délai raisonnable, les avances sollicitées, avec les seuls 10 % qu'elles prélevaient. À ce rythme, plusieurs années se seraient écoulées avant d'obtenir l'avance nécessaire! Les immeubles légèrement endommagés sont rares dans les régions dévastées, ce qui explique également la marginalité de ce type d'avances. Bref, cette politique est également mal adaptée pour diminuer la crise du logement, elle permet tout au plus aux communes de participer activement à l'œuvre de la reconstruction de leur parc immobilier.

5. Entre provisoire et définitif : le semi-définitif

Après l'échec des ces deux dernières solutions dans les régions dévastées, les initiatives pour résoudre le problème de la crise de logement prennent une nouvelle orientation. Le ministre de l'Intérieur Jules Renkin, propose, en 1920, la construction d'habitations semi-définitives. Par arrêté ministériel, il accorde la somme de 3.000 francs, sous forme de matériaux de construction, à tous ceux qui désirent une habitation semi-définitive dans une commune dévastée²⁴. Ce système présente un triple avantage : les sinistrés ont l'occasion de participer activement à la reconstruction plutôt que de rester dans l'attente de baraquements qui n'arrivent pas en quantité suffisante ; ce subsidie n'est pas déduit des dommages de guerre sauf si les matériaux utilisés pour la construction sont durables ; enfin, ce système constitue une alternative appropriée à la longue attente de l'indemnité de dommages de guerre qui doit être fixée par les Tribunaux pour dommages de guerre. Pour construire ces habitations semi-définitives, les communes reçoivent des « primes d'autoconstruction » par l'intermédiaire de l'*Office des Régions dévastées* et les habitants qui ont souscrit à ce type d'habitation peuvent se procurer les matériaux nécessaires dans les magasins communaux²⁵. Les principaux

²³ Ministère de l'Intérieur. Office des Régions dévastées, *Bulletin de l'Office des Régions dévastées*, 15 août 1919, pp. 115-124.

²⁴ Ministère de l'Intérieur. Office des Régions dévastées, « Subsidie pour construction d'habitation semi-définitive », dans *Bulletin de l'Office des Régions dévastées*, Bruxelles, mars 1920, pp. 155-157; Ministère des Affaires économiques. Office des Régions dévastées, *Restauration et reconstruction d'immeubles, construction d'habitations semi-définitives : coordination des instructions applicables à partir du 15 avril 1921*, Bruxelles, 1921, p. 21.

²⁵ Sur la prime de reconstruction, voir PAREZ R. et HEUGENBAERT A., « Le problème de la reconstruction de Warneton après la guerre de 1914-1918 et la vie des rapatriés », dans *Mémoires de la Société d'histoire de Comines-Warneton et de la région*, t. VIII, fasc.2, Comines, 1978, pp. 428-430.

acquéreurs sont des agriculteurs qui les utilisent comme étable, grange ou tout simplement comme habitation.

Deux possibilités s'offrent aux sinistrés, soit de bâtir ces habitations semi-définitives suivant leurs propres plans soit de les bâtir à partir d'une ossature standardisée fournie par l'*Office des Régions dévastées*²⁶. L'inconvénient de ces squelettes est qu'ils sont coûteux et que la prime de 3.000 francs allouée est insuffisante pour cet achat. Mais, comparé à l'œuvre du *Fonds du Roi Albert*, le système des constructions semi-définitives apparaît, dans l'ensemble, comme un succès dans la lutte contre la crise du logement. Un article du journal *Midi*, quotidien de Bruxelles, repris dans *La Région d'Ypres*, déclare toutefois que « de nouveaux millions furent engloutis dans cette entreprise étatiste » et ajoute « ce qui saute aux yeux, c'est que l'argent consacré à tout ce provisoire eût pu être autrement bien employé, s'il avait été distribué aux sinistrés dès le lendemain de l'Armistice »²⁷. Malgré ces critiques contre le semi-définitif, cette initiative a contribué à améliorer le sort des sinistrés qui logeaient dehors ou dans des baraquements du *Fonds du Roi Albert* et dont le confort reste à démontrer!

6. Les institutions se meurent et la crise demeure

Officiellement, le *Fonds du Roi Albert* est dissous le 5 janvier 1925²⁸ alors que sa mission aurait dû se terminer en 1919. Il faut pourtant un certain temps avant que les liquidateurs du Fonds ne vendent les baraquements encore en location. Au cours de l'année 1926, les liquidateurs ont établi une liste détaillée, par commune, des baraquements qu'ils doivent vendre aux meilleures conditions²⁹. Les liquidateurs donnent donc la possibilité aux locataires ou aux communes sur le territoire desquelles sont placées les constructions de racheter l'habitation provisoire. En cas de refus, c'est l'expulsion des locataires et ce alors que la crise du logement est encore bien présente dans les régions dévastées! Ceux-ci protestent mais sont, dans plusieurs cas, assignés au tribunal et mis à l'amende. Avant l'expulsion, toute une procédure d'intimidation est mise en place : augmentation et même doublement ou triplement de loyer, menace d'expulsion, dépôt de plaintes, ...

²⁶ Ministère de l'Intérieur. Office des Régions dévastées, « Service de constructions. Constructions d'habitations semi-définitives », dans *Bulletin de l'Office des Régions dévastées*, Bruxelles, octobre 1920, p. 669.

²⁷ « Dans la presse », dans *La Région d'Ypres* (supplément), 30 juillet 1921, p. 5.

²⁸ « Arrêté royal du 5 janvier 1925, Bienfaisance de guerre, Fonds du Roi Albert, dissolution (Moniteur des 2-3 février 1925) », dans SERVAIS J., *Pasinomie*, 5^{ième} Série, Bruxelles, 1925, p. 7.

²⁹ AGR, archives du F.R.A., farde n° 3.

Ce sont finalement les communes qui ont mis, dans de nombreux cas, la main au portefeuille pour acheter les baraquements que les sinistrés occupent toujours, dans l'attente d'un logement définitif³⁰. Le *Fonds du Roi Albert* est un de ces nombreux exemples dans la liste des institutions qui ont rencontré moult difficultés pour accomplir la tâche qui leur est confiée. Avec des organismes tels que l'*Office des dommages de guerre*, l'*Office des Régions dévastées*, les Tribunaux des dommages de guerre, l'État a souhaité intervenir directement dans la reconstruction nationale. Malgré ce déploiement administratif, sa politique en matière de logement ne rencontre pas le succès escompté. Du provisoire au définitif, en passant par le semi-définitif, le logement des sinistrés n'est pas toujours de qualité ni suffisant.

Si, sur le plan budgétaire, l'intervention de l'État dans la reconstruction nationale fut un relatif succès, sur le plan organisationnel, il en fut tout autre. La mauvaise gestion des premiers enjeux, tel le logement des sinistrés de retour de l'exil, a ralenti le bon déroulement de la reconstruction nationale. Ce problème fut considéré avec trop de légèreté. La politique en matière de logement est décousue et les revirements fréquents. Le résultat est désolant, de nombreux sinistrés logent dans des conditions pénibles sans qu'une solution à court terme les satisfasse. Au retour, le manque de logements est donc un des plus gros problèmes que rencontrent les sinistrés, mais il n'est pas le seul. La pénurie des denrées alimentaires, d'eau potable, l'impossibilité de cultiver des terres qui sans cesse ont été bombardées, l'épidémie de grippe espagnole, l'élaboration lente de nouveaux plans d'aménagement et d'alignements sans lesquels il est impossible de bâtir et, enfin, l'absence d'autorités communales sont également des obstacles à franchir pour reconstruire les régions dévastées. Les témoignages écrits qui subsistent dans les dossiers de l'*Office des Régions dévastées* conservés aux Archives générales du Royaume nous renseignent sur les conditions de vie de quelques sinistrés à leur retour. Mais, il reste là un vaste champ d'étude non exploré.

Enfin, parallèlement aux actions des institutions publiques, des organismes privés, tels la Croix-Rouge américaine, le Comité national de Secours et d'Alimentation (CNSA), l'Aide au Village, le Comité d'assistance aux sinistrés des régions dévastées, ..., apportent également une aide non-négligeable et réconfortante aux populations sinistrées des régions dévastées. Grâce à ces derniers, de nombreuses communes ont bénéficié d'un soutien en

³⁰ À Comines, par exemple. Cf. BOURGEOIS H., « Le problème de la reconstruction provisoire à Comines-Belgique, Houthem et Bas-Warneton après la Grande Guerre », dans *Mémoire de la Société d'histoire de Comines-Warneton et de la région*, t. VIII, fasc. 2, Comines, 1978, pp. 372-373.

matériel et en nourriture. Un véritable élan de solidarité a unifié la Belgique dans l'immédiat après-guerre et lui a permis de panser les blessures profondes que la guerre lui a infligées.

Henri Pirenne face à l'Allemagne de l'après-guerre ou la (re)naissance du comparatisme en histoire

Peter SCHÖTTLER

Il ne fait pas de doute que la Première Guerre mondiale marqua une césure dans la vie d'Henri Pirenne. Mais les conditions exactes et les conséquences intellectuelles de ce bouleversement sont moins connues qu'il ne paraît à première vue, si bien que l'image que nous en avons est largement tributaire d'une historiographie ancienne et répétitive. Or, pour celle-ci, il semblait toujours évident que le rapport du grand historien à l'Allemagne après son retour de déportation était marqué d'un « anti-germanisme virulent »¹. Dans les pages qui suivent, je voudrais contribuer à la rectification de cette vision en apportant quelques éléments d'information et quelques arguments qui laissent penser que Pirenne portait un regard beaucoup plus sobre et serein sur « l'Allemagne » et « les Allemands » qu'on a voulu le dire. J'irais même jusqu'à évoquer l'hypothèse que la révolution historiographique dont Pirenne fut un des porte-parole ne pouvait s'accomplir que sur cet arrière-fond de critique « positive » de l'Allemagne provoquée par la Grande Guerre.

Henri Pirenne – faut-il le rappeler ? – était un excellent connaisseur de l'Allemagne et de l'histoire allemande ; dans le monde francophone seul Marc Bloch pourrait lui être comparé². Elève de Godefroid Kurth à Liège, il avait poursuivi ses études à la fois à Paris, à Leipzig et à Berlin. Dans la capitale du Reich il avait non seulement suivi les cours des sommités de l'époque (Waitz, Bresslau, Schmoller, etc.), mais aussi fait la connaissance de très nombreux historiens allemands, professeurs ou étudiants, avec lesquels il entretiendra pendant des années une correspondance régulière. Ses amitiés berlinoises étaient notamment liées au « Akademischer Historischer Verein »

¹ VERHULST A., « Marc Bloch and Henri Pirenne on Comparative History. A Biographical Note », in *Revue belge de philologie et d'histoire*, 79, 2001, p. 510.

² Pour la biographie des deux historiens, cf. LYON B., *Henri Pirenne. A Biographical and Intellectual History*, Gand, E. Story, 1974; FINK C., *Marc Bloch: A Life in History*, Cambridge, Cambridge UP, 1989. Sur leurs rapports à l'Allemagne cf. également mes articles : « Henri Pirenne, historien européen, entre la France et l'Allemagne », in *Revue belge de philologie et d'histoire*, 76, 1998, pp. 875-883 ; « Marc Bloch und Deutschland », in Peter SCHÖTTLER (éd.), *Marc Bloch - Historiker und Widerstandskämpfer*, Francfort/Main, Campus, 1999, pp. 33-71.

dont il fut un membre assidu et fort populaire et dont il portera même, aux grandes occasions, l'uniforme³. Cette fidélité, proclamée et confirmée par de nombreuses lettres dans les Archives Pirenne, trouvera sa prolongation dans le fait que son fils aîné, Henri-Edouard, fera lui aussi des études à Berlin et y rejoindra la même association.

Jamais, probablement, un futur grand historien francophone, n'était aussi bien intégré à la vie académique allemande, ne possédait autant de contacts parmi ses collègues d'outre-Rhin et ne jouissait d'une telle reconnaissance, au-delà même des différents « camps » qui ne cessaient de s'opposer dans des querelles de « méthode ». Il est symptomatique que Pirenne, d'une part, était sollicité par Karl Lamprecht pour rédiger une *Histoire de Belgique* à paraître dans sa collection « Allgemeine Staatengeschichte » (ainsi commença en effet ce projet monumental dont le premier volume paraîtra d'abord en allemand), tandis que d'autre part, un des adversaires les plus farouches de Lamprecht, Georg von Below, l'invita peu après à rejoindre le comité directeur de la nouvelle *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte* destinée à devenir la première revue internationale d'histoire économique et sociale⁴. Bref, Pirenne qui était membre du *Verein der Historiker Deutschlands* et qui participera à de très nombreux « Historikertage » (congrès nationaux des historiens allemands)⁵ faisait figure, pendant une quinzaine d'années non seulement d'interlocuteur et de médiateur privilégié entre le monde historiographique francophone et germanophone (« Sie sind in ganz Deutschland hochgeschätzt als einer der heilsamen und notwendigen Vermittler zwischen deutscher und französischer Wissenschaft », lui écrivait Schmoller en 1909⁶), mais aussi de « bon Belge » en titre, au point d'attirer à lui des honneurs habituellement réservés aux plus âgés : en 1909, il sera consacré docteur *honoris causa* de Leipzig et, en 1911, de Tubingue⁷.

Avec l'attaque allemande de la Belgique survint un retournement paradoxal : celui qui semblait le « meilleur ami » de Allemagne, devint un « ennemi » si dangereux que le gouvernement du Reich le fit emprisonner et

³ Cf. la photographie dans: *L'Appel. Hebdomadaire libéral étudiantin gantois*, no. 15, 11 mai 1912 ; Archives de l'Université Libre de Bruxelles (ULB), archives Pirenne (26 PP), dossier « Manifestation de 1912 ».

⁴ Sur ces historiens et leurs projets, cf. CHICKERING R., *Karl Lamprecht. A German Academic Life (1856-1915)*, Atlantic Highlands N.J., Humanities Press, 1993 ; CYMOREK H., *Georg von Below und die deutsche Geschichtswissenschaft um 1900*, Stuttgart, Steiner, 1998.

⁵ Archives de l'ULB, archives Pirenne, dossier « activités scientifiques diverses ».

⁶ *Ibid.*, dossier « correspondance générale 1908-1909 », lettre de Schmoller à Pirenne du 3 janvier 1909.

⁷ *Ibid.*, dossier « docteur honoris causa de Leipzig ».

déporter au fin fond de la Thuringe. Pourtant, l'historien n'avait ni pris les armes, ni organisé un réseau clandestin, mais seulement refusé de se conformer aux nouveaux statuts universitaires octroyés par l'occupant et stipulant notamment l'enseignement en néerlandais.

Ainsi Pirenne, de savant, même très connu, devint par la force des événements un vrai « intellectuel », c'est-à-dire un personnage qui se mêle de choses publiques bien au-delà de sa spécialité. À partir de 1916, presque toute son action, aussi bien dans la solitude de la déportation que dans le vacarme des grandes cérémonies de l'après-guerre, sera marquée par une nouvelle forme d'engagement : Pirenne-l'historien se dédoublera en Pirenne-le-Belge, et même en Pirenne-l'Européen face à un monde, certes anéanti et dépassé, mais toujours déchiré par les nationalismes.

Dans cette conjoncture, l'historien, qui revenait d'Allemagne, rendit publique les leçons que la guerre et l'occupation lui avaient enseignées. À de nombreuses reprises il parla non seulement de la Belgique et de son identité historique, mais aussi de l'Allemagne qu'il croyait maintenant mieux comprendre. Puis, au-delà de ce « dépôt de bilan », il esquaissa un programme positif, l'histoire universelle et la méthode comparative, dont il se fera dorénavant l'avocat. Un avocat d'une stature exceptionnelle, puisque Pirenne, que sa déportation avait rendu mondialement célèbre, devint dès 1919 une des figures centrales de la communauté scientifique internationale (président de *l'Union académique internationale*, du *Congrès international des sciences historiques* de Bruxelles, du *Comité international des sciences historiques*, etc.). Notamment vis-à-vis du monde universitaire américain et des grandes fondations d'outre-Atlantique, Pirenne joua un rôle décisif lorsqu'il s'agira de lancer des projets nouveaux et/ou de définir les règles de conduite de la communauté scientifique internationale, à commencer par la fameuse question de la « participation allemande ». On pourrait le montrer dans le détail à propos de la convocation du Congrès de Bruxelles, mais aussi, pour prendre un exemple particulier, à propos du projet d'une nouvelle *Revue internationale d'histoire économique et sociale* lancé au même moment par Lucien Febvre et Marc Bloch⁸. En effet, contrairement à une pseudo-évidence colportée par beaucoup d'auteurs, Pirenne ne s'opposa jamais d'une manière stricte et irrévocable au « retour » des savants allemands et autrichiens ; et de

⁸ SCHOTTLE P., "Französische und deutsche Historiker-Netzwerke in den kriegsjahren am Beispiel der frühen «Annales»", in BOZARSLAN H. (éd.), *Regards et Miroirs. Mélanges Rémy Leveau*, Leipzig, Universitätsverlag, 1997, pp. 213-226; "Geschichtsschreibung in einer Trümmerwelt. Reaktionen französischer Historiker auf die deutsche Historiographie während und nach dem Ersten Weltkrieg", in SCHOTTLE P., VEIT P. et WERNER M. (éd.), *Plurales Deutschland - Allemagne plurielle. Festschrift für Etienne François - Mélanges Etienne François*, Göttingen, Wallstein, 1999, pp. 296-313.

même, la revue préconisée par Febvre et Bloch, et dont Pirenne se faisait l'avocat auprès du CISH et des fondations américaines, ne devait nullement exclure toute participation allemande. Le vrai problème était différent : où et comment trouver, et comment faire participer des historiens germanophones qui ne seraient pas des représentants attirés du « pangermanisme » ou de ses avatars ?

Cette subtile dialectique au-delà de tout ressentiment nationaliste – et donc de tout « anti-germanisme virulent » – peut se lire et pourrait être reconstituée à partir des travaux et des notes de la main de Pirenne depuis son arrestation en 1916. Les matériaux disponibles sont d'une grande richesse : journaux intimes, lettres, notes manuscrites, publications d'après-guerre, etc. Mais malheureusement l'état des recherches « historico-philologiques » sur Pirenne est encore à l'état embryonnaire. En effet, aucun des grands livres n'a fait l'objet d'une édition critique qui noterait les variantes, les sources utilisées, les allusions, etc. (Nous allons voir dans un instant l'importance de ce genre d'enquête.) Même les deux ouvrages posthumes, *Histoire de l'Europe* et *Mahomet et Charlemagne*, édités dans la hâte, n'ont jamais fait l'objet d'une vérification et d'une réédition critique à partir des manuscrits originaux. Sans parler, une fois de plus, du projet avorté d'« œuvres complètes »⁹ ou « choisies », pourtant fort limité et resté à l'état de fragment (deux volumes parus)¹⁰. Enfin, 95% de la correspondance de Pirenne est restée inédite, et la version publiée de son « Journal de guerre », éditée en 1976 par Bryce et Mary Lyon, ne couvre que les six premiers mois du séjour forcé en Allemagne¹¹.

Mais cette situation décevante ne doit pas cacher d'autres possibilités, ouvertes sans plus attendre. Concernant l'Allemagne, il suffit de parcourir les nombreux textes dans lesquels Pirenne a thématisé soit la guerre et son séjour, soit les leçons qu'il en tirait, pour se rendre compte qu'une interprétation cohérente en est parfaitement possible. En voici la liste :

- « Le pangermanisme et la Belgique » in *Bulletin de la classe des lettres et des sciences morales et politiques*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 1919, pp. 341-373;

⁹ Cf. Henri Pirenne. *Hommages et souvenirs*, Bruxelles, Nouvelle société d'éditions, 1938, p. 69.

¹⁰ Cf. les plans conservés dans les Archives Pirenne, dossier « publications posthumes ».

¹¹ LYON B. et LYON M. (éd.), *The „Journal de Guerre“ of Henri Pirenne*, Amsterdam, North Holland, 1976.

- *Souvenirs de captivité en Allemagne*, Bruxelles, 1921 (brochure); également dans : *Revue des Deux Mondes*, 55, 1919/1920, pp. 539-560 et 829-858;
- *La nation belge et l'Allemagne*, Gand, 1920 (brochure);
- *L'Allemagne moderne et l'Empire romain du Moyen âge*, Gand, 1921 (brochure);
- *Ce que nous devons désapprendre de l'Allemagne*, Gand, 1922 (brochure);
- *De la méthode comparative en histoire*, Bruxelles, 1923 (brochure); également dans *Compte rendu du V^e Congrès international des Sciences historiques...*, Bruxelles, 1923, pp. 19-32;
- *La Belgique et la guerre mondiale*, Paris/New Haven, 1928 ;
- « La tâche de l'historien » in *Le Flambeau*, 14, 1931, n^o. 8, pp. 5-22.

À ces textes, il faut ajouter les ouvrages savants dont la thématique n'exclut pas un transfert de pensée vers l'actualité :

- *Histoire de Belgique*, 7 vol., Bruxelles, 1932 (1^{ère} édition du 1^{er} tome : 1900; traduction allemande : 1899) ;
- *Les villes du Moyen âge. Essai d'histoire économique et sociale*, Bruxelles, 1927 (1^{ère} éd. : *Medieval Cities*, Princeton N.J., 1925) ;
- *Histoire de l'Europe. Des invasions au XVI^e siècle*, Bruxelles, 1936;
- *Mahomet et Charlemagne*, Bruxelles, 1937.

Enfin, il faut citer les matériaux biographiques publiés, tel que correspondances, notes ou journaux intimes. Pour notre sujet, trois éditions sont particulièrement importantes (malgré leur imperfection dans le détail) :

- *The 'Journal de Guerre' of Henri Pirenne*, éd. par Bryce et Mary Lyon, Amsterdam, 1976;
- « Réflexions d'un solitaire », éd. par Bryce Lyon, Mary Lyon et Jacques-Henri Pirenne in *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, 160, 1994, pp. 177-250;
- *The Birth of 'Annales' History: The Letters of Lucien Febvre and Marc Bloch to Henri Pirenne (1921-1935)*, éd. par Bryce et Mary Lyon, Bruxelles, 1991.

Il existe également quelques correspondances publiées pour la période d'avant-guerre (avec Godefroid Kurth, Maurice Prou, Karl Lamprecht, etc.)¹². Une édition complète et annotée de la correspondance entre Pirenne, Lamprecht et Ernst Bernheim est annoncée, mais pas encore parue¹³.

Bien entendu, il m'est impossible d'examiner ici tout cela dans le détail. Je me limiterai à quelques observations basées sur des exemples concrets. L'idée générale, qui se détache notamment du discours à l'Académie (1919) et des trois discours d'*Ouverture solennelle des cours* à Gand (1920-1922), peut se résumer de la manière suivante : l'agression allemande contre la Belgique (et les autres peuples européens) n'était pas le fruit du hasard, mais la conséquence directe d'une idéologie, le « pangermanisme », qui depuis longtemps dominait la politique allemande et embrouillait les esprits d'une population fortement « disciplinée ». Les professeurs d'université, et notamment les historiens, qui se profilaient comme *praeceptores germaniae* avaient fortement contribué à élaborer et à inculquer cette idéologie. Celle-ci implique d'une part un nationalisme exacerbé, mettant en cause la souveraineté des pays voisins, comme la Belgique, et d'autre part une vision raciale, voire raciste, de l'histoire dont les conséquences n'étaient pas seulement politiques, mais aussi psychologiques, voire pathologiques. Bref, par rapport à la plupart de ses voisins, l'Allemagne était un pays « arriéré » et anti-libéral, dont le parlementarisme cachait mal l'autoritarisme des structures et des mentalités.

Contre cette politique, et cette vision de l'histoire, Pirenne développait une approche qui avait certainement, à l'époque, un fort accent patriotique. Mais la Belgique qu'il évoquait « face à la tyrannie pangermaniste » était surtout un modèle, un idéal-type (et comme tout idéal-type elle ne coïncidait pas tout à fait avec la réalité). En effet, pour Pirenne, la Belgique était le meilleur exemple d'un État libéral et d'une « nation élective ». Face à l'idéologie « allemande » de la « nation élue », il esquissait un humanisme « occidental » formant la seule alternative raisonnée : « Non, il n'y a pas de race élue, de race prédestinée par la nature, et le sang de nos veines n'a rien de commun avec les idées que nous professons. La civilisation est l'œuvre commune de l'humanité toute entière ; elle n'est le monopole de personne. Comme le commerce des marchandises, celui des idées suppose le

¹² RION P. (éd.), « La correspondance entre Godefroid Kurth et Henri Pirenne 1880-1913 », in *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, t. 152, 1986, pp. 160-255 ; LYON B. (éd.), « The Letters of Henri Pirenne to Karl Lamprecht (1894-1915) », *ibid.*, t. 132, 1966, pp. 161-231.

¹³ Karl Lamprecht, *Briefwechsel mit Ernst Bernheim und Henri Pirenne*, éd. par Luise Schorn-Schütte en coll. avec Maria E. Grüter et Charlotte Beiswingert (*Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 16-3-1999).

jeu perpétuel des échanges. Malheur à la nation qui se replie sur soi-même, ne prétend rien devoir qu'à son génie propre et ne voit, dans les influences étrangères, qu'une cause fatale d'abâtardissement. [...] S'il est incontestable que l'on rencontre dans les profondeurs mystérieuses de l'inconscient, des prédispositions caractéristiques, celles-ci des gens du Nord, celles-là des gens du Midi, et qui se révèlent et s'expriment au moyen des arts, il est impossible, en revanche, d'établir un rapport quelconque entre les idées et les races. Ce qui détermine partout l'activité nationale, ce sont les circonstances, les besoins, la situation géographique, les destinées historiques, un trésor commun de souvenirs et de traditions, et, plus encore peut-être, des influences qui ont agi sur elle, et qui l'ont appelée à réagir. Pas plus qu'il n'y a de race pure, il n'y a de culture nationale indépendante. Tout peuple est un syncrétisme, et l'originalité de chacun d'eux est faite de la substance de tous les autres. Au fond, la nature humaine est partout la même, et les modalités qu'elle présente de peuple à peuple ne découlent point des génies divers de ces peuples, mais de l'éducation collective qu'ils tiennent de leur histoire »¹⁴.

La même critique et le même programme se retrouveront, souvent à la lettre, dans les autres textes évoqués ci-dessus. La conséquence majeure, concernant l'histoire en tant que discipline, pouvait à la fois se formuler de façon négative – « désapprendre de l'Allemagne » – ou positive : pour dépasser les nationalismes et comprendre les « individualités nationales » il faut se placer sur le terrain de l'histoire universelle et pratiquer la comparaison : Seule la « méthode comparative [...] est capable de faire éviter à l'historien les pièges qui l'entourent [...]. Par elle, et par elle seule, l'histoire peut devenir une science et s'affranchir des idoles du sentiment. Elle le deviendra dans la mesure où elle adoptera pour l'histoire nationale le point de vue de l'histoire universelle. Dès lors, elle ne sera pas seulement plus exacte, elle sera aussi plus humaine »¹⁵.

Dans cet appel, certains aujourd'hui ne voudraient voir qu'un discours « de circonstance », voire même de l'hypocrisie¹⁶. Rien ne serait plus faux, et plus injuste. La preuve peut en être apportée à plusieurs niveaux : biographique, scientifique, politique. La clé d'une telle recherche nous est fournie par un des documents les plus étonnants de l'historiographie du XX^e siècle : les « Réflexions d'un solitaire ». Car dans ces trois cahiers de notes de 1917/18, dont Cinzio Violante, à juste titre, a souligné

¹⁴ « Le pangermanisme et la Belgique », *op.cit.*, p. 355.

¹⁵ *De la méthode comparative en histoire, op. cit.*, p. 13.

¹⁶ VERHULST A., *op.cit.*, p. 510.

l'importance¹⁷, Pirenne remet non seulement en cause les interprétations dominantes de l'historiographie allemande, mais aussi sa propre pratique de l'histoire. En effet, au fil de ses méditations, nous sommes les témoins d'une auto-problématisation qui produit, dans les circonstances exceptionnelles de la solitude de Creutzburg-an-der-Werra, une ouverture intellectuelle : « Jusqu'ici, [...] on fait surtout de l'histoire nationale. Les vices de cette méthode sautent au yeux. En voici quelques-uns : 1. Danger de prendre pour *national* ce qui est *général*. [...] 2. Danger de prendre pour *national* ce qui ne provient que d'une *différence chronologique dans le développement* [...]. 3. Danger de prendre pour *national* ce qui est *emprunt* [...]. 4. Danger de prendre pour *national* ce qui est influence de l'action de l'*État* (discipline). 5. Danger de prendre pour *national* ce qui est un résultat économique [...]. 6. Danger de prendre pour *national* ce qui est le fait d'une *classe* particulière [...]. 7. Danger surtout de reporter au passé l'action de certains facteurs actifs à une autre époque [...] et de leur accorder la valeur d'une constante [...]. 8. Et la réciproque étant vraie, danger de prendre pour *général* ce qui n'est que *local*. 9. Danger de prendre pour *jeune et primitif* ce qui est *vieux et décadent*. – Il serait facile d'accumuler ici les exemples. On verrait alors que les prétendus *caractères nationaux* se rapportent presque toujours à des phénomènes humains universels [...] »¹⁸.

L'universalisme et le comparatisme du Pirenne de l'après-guerre portent la marque de ce renversement méthodologique. Mais d'une façon significative, la démonstration la plus frappante en est fournie non pas grâce aux discours programmatiques déjà cités, mais grâce à son œuvre principale, *l'Histoire de Belgique*, que, dès son retour, Pirenne remet sur le chantier pour une révision complète. Si l'on compare, en effet, les éditions tardives avec les éditions originales – ce que personne, à ma connaissance, n'a encore jamais fait – on se rend compte que l'auteur, page par page, n'hésite pas à s'appliquer à lui-même les préceptes qu'il avait élaborés durant sa déportation. Ainsi, tous les passages dans lesquels, avant 1914, il avait utilisé lui-même la notion de « race » sont modifiés. En voici quelques exemples tirés du premier tome : les « postes avancés » des colons germaniques, « disséminés au milieu d'hommes de race étrangère »¹⁹, deviennent « disséminés au milieu d'hommes de langue latine »²⁰ ; la civilisation médiévale, « œuvre commune des deux grandes

¹⁷ VIOLANTE C., *La fine della „grande illusione“. Un storico europeo tra guerra e dopoguerra, Henri Pirenne (1914-1923). Per una rilettura della "Histoire de l'Europe"*, Bologne, 1997 ; cf. le compte rendu de Pierre Toubert in *Le Moyen Age*, 107, 2001, pp. 317-320.

¹⁸ « Réflexions d'un solitaire », *op.cit.*, pp. 192-193.

¹⁹ PIRENNE H., *Histoire de Belgique*, Bruxelles, Lamartin, 1900, p. 12.

²⁰ ID., 5^e édition revue et corrigée, Bruxelles, Lamartin, 1929, p. 17.

racés, romane et germanique, qui se partagent leur territoire »²¹, devient une « œuvre commune de deux nationalités »²². D'autres passages sont même entièrement supprimés et réécrits pour souligner que « rien n'est plus différent d'une guerre de races que la colonisation franque »²³, etc. Bref – et bien qu'il faille souligner que le mot « race », au début du siècle, était souvent utilisé d'une manière polysémique, sans toujours indiquer une perspective « raciste »²⁴ –, Pirenne s'appliqua à effacer dans ses textes d'après-guerre toute référence ethnique ou raciale qui pouvait subsister ou apparaître dans son œuvre. Peut-être est-ce pour cela, que ces grands discours d'après-guerre, même les plus solennels, sont aujourd'hui encore tellement « lisibles ».

C'est ici qu'il faudrait revenir sur la fameuse « thèse de Pirenne » concernant la rupture causée par la poussée de l'Islam²⁵. Même si cette thèse semble déjà se dessiner dans les travaux d'avant-guerre, ce n'est que durant sa captivité en Allemagne que Pirenne repense entièrement le passage de l'antiquité au Moyen âge. Son gros manuscrit sur l'histoire de l'Europe, inachevé et provisoire, en est le produit le plus remarquable. En effet, dans la foulée de son examen de conscience, l'historien y développe une nouvelle interprétation « comparative » de l'histoire européenne. Et celle-ci voudrait, à chaque fois, remettre à sa place les « Germains » dont l'importance et l'impact auraient été systématiquement surestimés par l'historiographie traditionnelle, surtout allemande.

C'est à partir de ce recentrement de l'histoire européenne que Pirenne développera, après son retour, dans ses fameux articles sur « Mahomet et Charlemagne » et « Mérovingiens et Carolingiens » ainsi que dans ses conférences de Princeton (*Medieval Cities*), sa nouvelle conception qui allait provoquer tant de débats : « Sans l'Islam, l'Empire franc n'aurait sans doute jamais existé, et Charlemagne, sans Mahomet, serait inconcevable »²⁶.

Cette hypothèse hardie a suscité de grandes controverses. Mais qu'elle ait été « falsifiée » à bien des égards par les recherches historiques et archéologiques ultérieures, qui ont transformé nos connaissances du monde

²¹ 1^{ère} édition, p. 27.

²² 5^e édition, p. 35.

²³ 5^e édition, p. 18.

²⁴ REBERIOUX M., « Le mot 'race' au tournant du siècle », in *Mots*, 33, 1992, pp. 53-58.

²⁵ Cf. notamment : LYON B., *The Origins of the Middle Ages. Pirenne's Challenge to Gibbon*, New York, Norton, 1972; HODGES R. and WHITEHOUSE D., *Mohammed, Charlemagne and the Origins of Europe. Archeology and the Pirenne Thesis*, Ithaca, Cornell UP, 1983; DESPY G. et VERHULST A. (éd.), *La fortune historiographique des thèses d'Henri Pirenne*, Bruxelles, 1986, etc.

²⁶ PIRENNE H., *Les villes du Moyen âge*, Paris, PUF, 1971, p. 22.

urbain et méditerranéen de l'antiquité et du Moyen âge²⁷, ne devrait pas vraiment étonner. Car n'est-ce pas là le signe même du progrès scientifique ? Ce qui semble intéressant dans notre contexte, par contre, est la réaction virulente des historiens allemands et autrichiens qui polémiquèrent durant des années contre le « discrédit » que Pirenne aurait jeté sur le monde germanique²⁸. Rappelons également que, durant la période nazie, certains historiens de Bonn eurent l'idée étonnante de faire traduire *Mahomet et Charlemagne* sous un titre qui en renversait la thèse : *Geburt des Abendlandes. Untergang der Antike am Mittelmeer und Aufstieg des germanischen Mittelalters*, et en y ajoutant des notes de bas-de-page destinées à « corriger », sans le dire, les idées de l'auteur²⁹. Et à la mort de Pirenne, un de ces historiens, Franz Petri, ne trouvera pas mieux que de souligner que malheureusement l'historien belge n'avait « jamais compris l'essence même de l'être allemand (*das innerste Wesen des Deutschen*) et d'une science allemande luttant pour son attachement au peuple (*einer um Volksverbundenheit ringenden deutschen Wissenschaft*) »³⁰.

Aujourd'hui, tout cela appartient, bien entendu, aux *tempi passati*. Nul historien sérieux ne défend plus le primat du « germanisme », et même l'image que nous avons des Européens du Nord au cours de ces siècles reculés ne correspond plus à celle qui prédominait dans l'entre-deux-guerres. Toute projection des États nationaux du XIX^e siècle sur le Moyen âge nous est devenue suspecte³¹. Ce qui semble controversé, tout au plus, c'est la façon dont il faut percevoir et rendre compte de cette mutation historiographique : comme une profonde rupture idéologique – ou bien comme une lente « défanatisation » quasi-naturelle, sans responsabilités individuelles de part et d'autre.

Par son œuvre et son action, Henri Pirenne a beaucoup contribué à cette évolution. En lançant ses appels répétés contre le nationalisme et le racisme en histoire, il ouvrait la voie à une pratique universaliste de la science qui était encore, dans l'entre-deux-guerre, un projet nouveau et difficile. Le retour en force des vieux mythes dans la *Wissenschaft* allemande, dès les

²⁷ Cf. le livre cité de Hodges et Whitehouse.

²⁸ Cf. p. ex. KIENAST W., « Henri Pirennes ,Histoire de l'Europe », in *Historische Zeitschrift*, 157, 1938, pp. 527-537.

²⁹ Cf. SCHOTTLER P., « Henri Pirenne... », *op.cit.*, p. 878.

³⁰ PETRI F., « Henri Pirenne », in *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 28, 1935, p. 410.

³¹ Cf. les travaux de Karl Ferdinand Werner (« La 'conquête franque' de la Gaule. Itinéraires historiographiques d'une erreur », in *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 154, 1996, pp. 7-45) et Patrick Geary (*The Myth of Nations : The Medieval Origins of Europe*, Princeton, Princeton UP, 2003).

années 1920 et a fortiori sous le nazisme, allait encore une fois lui donner raison.

Wie was nu de vijand ? De constructie van de “Duitser” bij het aflijnen van ongewenste vreemdelingen (1918-1919)

Frank CAESTECKER

De Eerste Wereldoorlog heeft de “nationalisering” van het oorlogsvoeren ingeluid. De oorlog was geen strijd meer tussen heersers, maar tussen naties. Deze gedaanteverandering van de oorlog gaat gepaard met een collectieve oorlogscultuur waarin de natie waarmee men in oorlog is wordt verketterd. De scheidingslijn tussen goed (de geïdealiseerde natie) en kwaad (het gediaboliseerde, vijandige volk) wordt vlijmscherp. Door de dreiging vanwege de vijand wordt de liberale rechtsstaat die de rechten van het individu verdedigt opgeschorst. De liberale consensus rond de bescherming van het individu wordt verdrongen door de bescherming van de natie¹. De zwart-wit tegenstelling tijdens de oorlog verdwijnt niet noodzakelijkerwijze met de wapenstilstand. Ondanks de vrede kunnen de collectieve voorstellingen van de oorlog overleven en de staat nog steeds opvorderen om de vijand te vernietigen.

In deze bijdrage wordt een eerste aanzet gegeven tot een analyse van de mate waarin de extreem-nationalistische polarisatie eigen aan de moderne oorlog werd afgezwakt en zelfs afgezworen bij het beëindigen van de oorlog. De culturele demobilisering zoals Horne dat noemt wordt in deze bijdrage bestudeerd aan de hand van de houding van de Belgische politieke elite en samenleving in de onmiddellijk na-oorlogse jaren ten opzichte van de nog in het land verblijvende “Duitsers”, de vijand van de Eerste Wereldoorlog².

¹ FARCY J., *Les camps de concentration français de la Première Guerre mondiale*, Paris, 1995. MORTON D., *Silent Battle: Canadian Prisoners of War in Germany, 1914-1919*, Toronto, 1992. PANAYI P., “Dominant Societies and Minorities in the Two World Wars”, in PANAYI P. (ed.), *Minorities in Wartime. National and Racial Groupings in Europe, North America and Australia during the Two World Wars*, Oxford and Providence, 1993, pp. 3-23. PANAYI P., *The Enemy in our Midst: Germans in Britain during the First World War*, Oxford, 1991.

² HORNE J., “Introduction”, in *Démobilisations culturelles après la Grande Guerre. 14-18 - Aujourd'hui - Today - Heute*, Paris, 2002, 5, pp. 43-53. Wij spreken hier over “Duitsers” als een politieke notie die de vijand benoemt. “Duitsers” is, zoals alle vijandsbeelden een vage notie met onduidelijk contouren en staat los van Duitsers als een sociale groep die op basis van juridische, linguïstische of culturele kenmerken wordt gedefinieerd. Duitser wordt in dit artikel vooral aangewend om zij die de Duitse nationaliteit hebben, aan te geven. “Duitser” in tegenstelling tot Duitser is een uiterst zwaar geladen en ééndimensionaal negatief begrip.

Blijft de collectieve oorlogscultuur intact tijdens deze jaren of worden Duitsers op individuele basis gerehabiliteerd? Sluit België terug aan bij zijn negentiende-eeuwse liberale consensus rond de bescherming van het individu waarin elkeen onschuldig was tot het tegendeel bewezen of werden Duitsers, louter omwille van hun nationaliteit of herkomst collectief verantwoordelijk gesteld voor de offers en het lijden van de oorlog?

1. Duitsers in België voor en tijdens de Eerste Wereldoorlog

De Duitsers die tijdens de bezettingsjaren in België verbleven waren niet uitsluitend Duitsers die zich in het kielzog van het Duitse leger in België hadden gevestigd. Reeds voor 1914 telde België heel wat immigranten uit het Duitse Rijk.

In de tweede helft van de 19^{de} eeuw was er binnen Europa een vrij verkeer van personen. Al wie in zijn levensonderhoud kon voorzien werd verwelkomd. Dit liberale immigratiebeleid, samen met de sterke Belgische economie en haar oriëntatie op het Duitse Rijk verklaart de migratiestroom uit Centraal-Europa. Bij de volkstelling van 1910 telde men 57.010 inwoners van België als zijnde onderdanen van het Duitse Rijk³.

Tijdens de Eerste Wereldoorlog werden deze vooroorlogse inwijkelingen uit het Duitse Rijk door de Duitse militaire autoriteiten gedwongen zich achter de bezetter te scharen. In maart 1915 werden alle in België verblijvende Duitse mannen van 17 tot 45 jaar ingelijfd in het leger, sommigen konden dit vermijden door zich te melden voor het bezettingsbestuur⁴.

Centraal in deze studie staat het overheidsbeleid ten opzicht van de Duitsers en in het bijzonder hun verblijfsrecht.

³ Voor deze immigratiestroom en hun vestiging in België zie SCHREIBER J., *L'immigration juive en Belgique du moyen âge à la première guerre mondiale*, Bruxelles, 1996. DEVOS G., "Inwijking en integratie van Duitse kooplieden in Antwerpen in de 19de eeuw", in THIJS A. K. L. en SOLY H. (ed.), *Minderheden in Westeuropese Steden*, Brussel, 1995, pp. 135-153. DEVOS G. en GREEFS H., "The German Presence in Antwerp in the Nineteenth Century", in *IMIS-Beiträge*, nr.14, 2000, pp.105-128. In deze bijdrage behandelen we de lotgevallen van het veel kleinere aantal burgers van andere vijandige staten zoals Oostenrijk-Hongarije, Bulgarije en Turkije niet. Ook de specifieke problematiek van de Belgen van Duitse herkomst komt hierbij niet aan bod, zie hiervoor CAESTECKER F., *Alien Policy in Belgium, 1840-1940. The Creation of Guest workers, Refugees and Illegal Aliens*, Oxford, 2000, pp. 58-59.

⁴ VRINTS A., "Die 'Klippen des Nationalismus'. De Eerste Wereldoorlog en de ondergang van de Duitse kolonie in Antwerpen", in *Bijdragen tot de Eigentijdse Geschiedenis*, nr.10, 2002, pp. 7-42.

Het beslechten van de oorlog in het voordeel van de geallieerden zorgde logischerwijze voor hevige onrust onder de Duitse gemeenschappen in België. De Duitsers die zich aan de zijde van de bezetter hadden geschraagd vreesden de rekening gepresenteerd te krijgen. Het wapenstilstandsverdrag op 11 november 1918 maakte dat de Arbeiders-en Soldatenraad in Brussel op 12 november alle machtsaspiraties in België opgaf. Het handhaven van de orde werd een bevoegdheid van de Belgische autoriteiten en de Duitse militairen dienden België te verlaten binnen een termijn van veertien dagen. De Duitse gezagdragers en troepen hadden reeds tegen 14 november Brussel verlaten, massaal verlieten ook Duitse burgers die zich voor of tijdens de Eerste Wereldoorlog in België hadden gevestigd, het land⁵.

2. Het interneren van “Duitsers”, 1918-1919

De Duitsers die er bij de machtswisseling niet in geslaagd waren of niet wensten België te verlaten werden onmiddellijk het mikpunt van een repressief beleid. De rechterlijke macht nam autonoom een aantal maatregelen: elke onderdaan van een vijandige staat tegen wie iets ten laste werd gelegd werd gearresteerd. Enkel indien ze een loyaliteitsgetuigschrift konden voorleggen die onderschreven werd door eerbare burgers werd hen de arrestatie bespaard⁶.

Met de terugkeer van de politieke autoriteiten werd een duidelijke beleidslijn uitgetekend. Een uitzonderingsvreemdelingenwetgeving geldt voor de duur van de oorlog – het KB van 12 oktober 1918 – schorste elke bescherming op die vreemdelingen genoten op basis van de negentiende-eeuwse liberale vreemdelingenwetgeving. De Minister van Justitie, de socialist Emile Vandervelde onder wiens bevoegdheid het vreemdelingenbeleid viel, werd absolute macht toegekend over het verblijf van vreemdelingen. Alle vreemdelingen moesten zich aanmelden bij de gemeentebesturen⁷.

⁵ SIEBEN L., “De novemberdagen van 1918 te Brussel: revolutie en ordehandhaving”, in LEFEVRE P. en DE GRUYSE P. (ed.), *Van Brialmont tot de Westeuropese Unie*, Brussel, 1988, pp. 155-177 en VRINTS A., *op. cit.*, p. 18.

⁶ *XX^e siècle*, 27.12.1918. Deze regeling werd hevig bekritiseerd zie *XX^e siècle*, 6.12.1918/1, *Le Soir*, 5.12.1918/1, 23.2.1919.

⁷ Parlementaire handelingen Senaat (verder PHS), 27.12.1918. Koninklijk Besluit (verder KB) van 12.10.1918. Belgisch Staatsblad (verder BS), 13-19.10.1918, p. 829.

De Duitse onderdanen die zich aanmeldten bij de gemeenten werden aangemaand vrijwillig het land te verlaten⁸. Elke Duitse onderdaan die gediend had in het vijandige leger of zijn medewerking had verleend aan het bezettingsbestuur, ook als dat gedwongen was of als de betrokkene voor het beëindigen van de oorlog zijn dienst had verlaten werd geïnterneerd met het oog op uitwijzing. Deze internering (zie tabel 1) gebeurde vooral in de stedelijke gevangenissen, maar zo werden, bijvoorbeeld in Brussel ook in de kazerne van de cavalerie, de Duitse school en het *Gesellenhaus* “vijanden” opgesloten⁹. De verantwoordelijke Minister van Justitie, Emile Vandervelde stelde zelfs tot in het Parlement dat hij begrip had voor medewerking van Duitsers aan het bezettingsbestuur, want zo konden onderdanen van het Duitse Rijk een inlijving in het leger vermijden of gewoonweg eten op de plank hebben. Zijn begrip veranderde niets aan de onverbiddelijke beslissing om al deze personen het verder verblijf in België te ontzeggen. Zonder uitzondering werden deze Duitse onderdanen over dezelfde kam geschoren, zij werden als vijanden bestempeld¹⁰.

Deze duidelijke beleidslijn leidde tot de internering van een duizendtall vijanden enkel en alleen in Brussel. In januari 1919 werden vele in Brussel geïnterneerde “Duitsers” overgeplaatst naar een interneringskamp in Adinkerke¹¹. Een aantal geïnterneerden werden in de daaropvolgende maanden vrijgelaten daar het beleid afstand nam van het simplistische oorlogsdelen. Een rechtlijnige, blinde uitzuivering van het land van al wie ook maar als Duitser kon beschouwd worden werd afgewezen. Heel wat Duitsers werden omwille van diplomatieke en humanitaire redenen niet langer als vijand beschouwd¹².

2.1. De nieuwe en oude bondgenoten onder de Duitsers

Bij de massale arrestaties eind 1918 werd er geen onderscheid gemaakt tussen de onderdanen van de vijandige staten. Begin 1919 werd uit de vijand een aantal groepen gelicht die onder de bescherming van België

⁸ Vandervelde, Note pour la Sûreté Publique, 26.3.1919. Archief Dienst Vreemdelingenzaken (verder ADVZ), 214.

⁹ PHS, 27.12.1918. Deze bron vermeldt niet of er ook buiten Brussel “Duitsers” werden opgesloten.

¹⁰ PHS, 27.12.1918. Dienstnota's, 6.12.1918. ADVZ, 214.

¹¹ Met de oprichten van dit kamp wensten de Belgische autoriteiten onder meer de overbevolkte gevangenis van Vorst te ontlasten. PHK, 15.1.1919. Ook zouden er 2.000 plaatsen beschikbaar gemaakt zijn in Merksplas. *Le Soir*, 9.1.1919.

¹² De virulent patriottische pers klaagde de zogenaamde bescherming aan die de “Duitsers” kregen van hooggeplaatste Belgen, zie bijvoorbeeld *Le Soir*, 9.1.1919.

vielen. Het verdrag van Versailles dat het zelfbeschikkingsrecht honoreerde en de multinationale rijken van Centraal-Europa opsplijste in natie-staten maakte dat de collectieve schuld van onderdanen van de vijandige staten zich beperkte tot zij die zogenaamd tot de kern van deze staten behoorden. De inwoners van Malmédy, de Elzassers uit Elzas-Lotharingen, de Denen uit Noord-Sleeswijk, de Polen uit Oost-Pruisen werden zo, alhoewel zij tijdens de oorlog onderdanen waren van de vijandige staten, bondgenoten van de geallieerden.

Het Belgisch beleid ten opzichte van de in België verblijvende vreemdelingen werd grondig gewijzigd door deze nieuwe geo-politieke realiteit. Dat deze bondgenoten het vijandige leger of de bezettingsadministratie hadden vervoegd werd vergoelijkt. Deze personen waren, ondanks zichzelf, onderdanen van het Duitse Rijk en zij hadden zich niet kunnen onttrekken aan hun gedwongen inlijving in de Duitse strijdkrachten. Hun activiteiten tijdens de bezetting werden geminimaliseerd want zij behoorden, weliswaar toen enkel virtueel, tot bevriende naties¹³. De identificatie van deze personen gebeurde via speciaal daar toe opgerichte commissies. Een commissie belast met het identificeren van de Elzassers van Franse origine woonachtig in België had tegen maart 1919 reeds 300 niet-vijanden geïdentificeerd onder de onderdanen van het Duitse Rijk. Toen moesten onder meer de commissies voor de Polen en de Pruisische Walen nog samengesteld worden¹⁴.

De verantwoordelijke Minister van Justitie, Emile Vandervelde nuanceerde verder het beeld van de Duitsers als vijand. Hij wees er op dat er Duitsers waren die al lang in België verbleven en zelfs gehuwd waren met Belgische vrouwen en dat vele van deze Duitsers een integraal en loyaal deel van de Belgische gemeenschap waren. Soms had hun zoon of schoonzoon gediend in het Belgische leger tijdens de oorlog. Deze Duitsers moesten gevrijwaard worden van de repressie tegen de vijand¹⁵.

¹³ "Races libérées par suite de la guerre. Techniquement Allemands...contre leur gré ils ont été libérés par la guerre" Emile Vandervelde in PDK, 1919-1920, nr. 438. Vandervelde, Note pour la Sûreté Publique (verder SP), 6.12.1918 en 26.3.1919. ADVZ, 214.

¹⁴ De criteria waarop deze commissies zich baseerden zijn ons onbekend, maar de commissie tot identificeren van de Elzassers zou elkeen die had meegewerkt met de bezettende macht geweigerd hebben als Elzassers van Franse herkomst te catalogeren. Note concernant l'exécution des instructions contenues dans les dépêches de Monsieur le Ministre du 11 Janvier 1919. Vandervelde aan de burgemeesters, 11.1.1919. ADVZ, 214.

¹⁵ *XX^e siècle*, 27.12.1918.

2.2. De onmogelijke verwijdering van de “Duitsers”

De internering en het aandringen op vrijwillig vertrek van de “Duitsers” waren tijdelijke noodoplossingen daar deze ongewenste vreemdelingen onverwijderbaar waren. Onmiddellijk na de bevrijding van België waren nauwelijks transportmiddelen beschikbaar en kort daarop werd zelf de grens met Duitsland gesloten. De Belgische militaire veiligheid vreesde immers dat de uitwijzing van deze ongewenste vreemdelingen de vijand zou kunnen versterken¹⁶. De transit door het door het Belgische leger bezette deel van Duitsland werd afgewezen. Ook verbood de geallieerde legerleiding in Duitsland de transit van treinen met uitgewezen Duitsers door het bezette deel van Duitsland. De uitgewezenen mochten zich daarenboven ook niet vestigen in het door de geallieerden bezette deel van Duitsland¹⁷.

De enige alternatieve terugkeerroute voor deze ongewenste vreemdelingen was via Nederland. Deze terugkeer naar het niet-bezette deel van Duitsland via Nederland vereiste een reispas, slechts begin 1919 konden Duitse onderdanen een reispas verwerven door een verzoek in te dienen bij de Spaanse en Nederlandse consulaire autoriteiten in Brussel, die in overleg met de Belgische autoriteiten beslisten of het opportuun was betrokkene een reispas toe te kennen¹⁸.

2.3. De vijand ontsnapt ons

Deze nuances in de repressie van Duitsers zette heel wat kwaad bloed bij zij die aanstuurden op een blinde wraak op de vijand. Dat de Elzassers, Polen... nu plots geen “Duitsers” meer waren werd met ongeloof

¹⁶ Zij zouden immers propaganda kunnen maken tegen België of spioneren in het voordeel van hun land. PHS, 27.12.1918. *Le XX^e siècle*, 27.12.1918/1.

¹⁷ Minister van Justitie aan Minister van Arbeid, 8.2.1919. ADVZ, 214. ROLAND H., *Die deutsche literarische 'Kriegskolonie' in Belgien, 1914-1918. Ein Beitrag zur Geschichte der deutsch-belgischen Literaturbeziehungen 1900-1920*, Bern-Berlin, 1999, p. 108.

¹⁸ *Le Soir*, 8.1.1919. Op verzoek van von der Lancken, het hoofd van de Politische Abteilung in Brussel namen Van Vollenhoven, de Nederlandse consul, en de Villalobar, de Spaanse consul, de Duitse en Oostenrijkse belangen in België waar. Zij moesten er over waken dat de in België achtergebleven Duitse onderdanen en krijgsgevangenen niet ten prooi zouden vallen aan een eventuele volkswoede. Tijdens de bezetting waren beide diplomaten de behartigers van de Belgische belangen en zetelden zij als minister-protecteur in het Nationale Hulp- en Voedingskomiteit. VAN VOLLENHOVEN M. W. R., *Les vraies ambassades. Considérations sur la vie, souvenirs d'un diplomate*, Brussel-Paris, 1954, pp. 379-380. Note concernant l'exécution des instructions contenues dans les dépêches de Monsieur le Ministre du 11 Janvier 1919. ADVZ, 214.

onthaald¹⁹. Dat de “Duitsers” die gediend hadden in het Belgische leger tijdens de geallieerde veldtocht en hun familieleden collectief werden gevrijwaard van uitwijzing werd bekritiseerd als een lichtzinnige uitzondering. Deze soldaten zouden geen goed voorbeeld geweest van Belgisch patriottisme, integendeel onder hen waren er spionnen die zich doelbewust hadden laten arresteren door de vijandige legers²⁰. Massaal werd er kritiek gespuut op de Belgische overheid en de verantwoordelijke minister Emile Vandervelde dat ze geen werk maakten van de zuivering van het land. Zelfs de impasse waarin de verwijdering van de vijand zich bevond kon op weinig begrip rekenen²¹.

Het klimaat rond het dossier van de verwijdering van de vijand was duidelijk gepolariseerd. Vandervelde met zijn genuanceerde benadering van deze problematiek moest oproeien tegen een hatelijke stroom. Vandervelde werd aangeklaagd als vriend van de “Duitsers”. Deze hevige druk op Vandervelde maakte dat hij zich gedwongen zag zijn patriottisme te bewijzen. “Duitsers” moesten snel uit het land verwijderd worden. De Belgische regering wendde zich direct tot maarschalk Foch opdat de Duits-Belgische grens zou geopend worden om de ongewenste gasten te repatriëren²². Tegelijkertijd moest een actiever beleid de op wraak beluste bevolking duidelijk maken dat de overheid de “Duitsers” louter gedoogde tot hun uitwijzing uitvoerbaar was.

3. De “Duitsers” worden geselecteerd, gecontroleerd en gerepatrieerd

Op 11 januari 1919 gaf de Minister van Justitie, Emile Vandervelde instructies aan de lokale autoriteiten om de greep op de ongewenste vreemdelingen te verstevigen. De lokale autoriteiten werden opgeroepen elke mannelijke onderdaan van Duitse nationaliteit tussen 16 en 60 jaar twee maal

¹⁹ Note concernant l'exécution des instructions contenues dans les dépêches de Monsieur le Ministre du 11 Janvier 1919, ADVZ, 214.

²⁰ Magnette in PHS, 27.12.1918. Lemonnier in PHK, 13.1.1919.

²¹ Minister van Justitie aan Minister van Arbeid, 8.2.1919. ADVZ, 214. PHK, 13.1.1919. De virulente nationalistenviseerden met Vandervelde als eerste socialistische minister tegelijkertijd de democratisering die de Eerste Wereldoorlog meebracht. *Le XX^e siècle*, 27.12.1918/1. *Le Soir*, 3.1919. ROLAND H., *op.cit.*, p. 108.

²² Alhoewel Vandervelde in het Parlement stelde dat hij een positief antwoord kreeg van Foch op zijn vraag van 7 januari om de “Duitsers” te kunnen repatriëren via de Duits-Belgische grens, klopt dit niet. Masson, de Minister van Oorlog had, op vraag van Vandervelde Foch gecontacteerd, maar een maand later had hij nog steeds geen antwoord gekregen. Minister van Justitie aan Minister van Arbeid, 8.2.1919. ADVZ, 214. PHK, 13.1.1919.

per week op te roepen bij een lokaal controle-bureau²³. Ook personen die schijnbaar hun oorspronkelijke Duitse nationaliteit hadden verloren en zich statenloos verklaarden moesten opgeroepen worden. Dat het om slechts schijnbare staatlozen ging stemde veelal niet overeen met de juridische realiteit. Vele emigranten uit het Duitse Rijk hadden hun Duitse nationaliteit verloren gezien de Duitse nationaliteitswet tot 1913 voorzag dat alle emigranten die geen contact met het land van oorsprong onderhielden na 10 jaar verblijf in het buitenland hun Duitse nationaliteit verloren. Vele gemeenten besloten, desondanks op de identiteitskaarten van deze staatlozen van Duitse herkomst de Duitse nationaliteit te vermelden. Deze éézijdige beslissing leidde tot heel wat conflicten en de arrondissementscommissaris van Verviers klaagde dat zelfs «des soldats ayant fait la guerre dans nos rangs, ont vu infliger à leurs parents la nationalité allemande sur leur carte d'identité»²⁴.

De meldingsplicht, tweemaal per week, beoogde een overzicht te krijgen van de personen die in aanmerking kwamen voor uitwijzing ten einde, zodra dit materieel mogelijk was deze snel te verwijderen. Tegelijk riep Emile Vandervelde de lokale autoriteiten op alle verdachte vreemdelingen te arresteren. Zo moesten de lokale autoriteiten de Duitse onderdanen die zich onttrokken aan de controle onmiddellijk arresteren. Ook Duitse onderdanen die hadden gediend in het Duitse leger, die hun medewerking hadden verleend aan de Duitse politieke politie, handel hadden gedreven met de vijand of die zich hadden ingeschakeld in de burgerlijke administratie van het bezette land moesten geïnterneerd worden. Ook Duitse vrouwen die gediend hadden in de burgerlijke administratie van het bezette land moesten gearresteerd worden. Vandervelde preciseerde dat de lokale autoriteiten bij deze beslissing tot internering vooral hun aandacht moesten toespitsen op de Duitse onderdanen die zich in België hadden gevestigd in het kielzog van het bezettingsleger.

De lokale autoriteiten voerden de maatregel tot controle van alle vijandige onderdanen met enthousiasme uit. In Groot-Brussel moesten niet alleen de mannen, maar ook de vrouwen zich twee maal per week melden²⁵. Het aantal arrestaties door lokale autoriteiten was evenwel minimaal. Een arrestatie door de lokale autoriteiten impliceerde een opsluiting in de

²³ Eventueel kon deze controle later uitgebreid worden tot vrouwen. Minister van Justitie aan de burgemeesters, 11.1.1919.

²⁴ Rapport de M. le commissaire d'arrondissement de Verviers. Annexes à l'Exposé de la situation administrative de la province de Liège, 1921, p. 33.

²⁵ Note concernant l'exécution des instructions contenues dans les dépêches de Monsieur le Ministre du 11 Janvier 1919. ADVZ, 214.

arrondissementsgevangenis. Begin februari 1919 waren slechts enkele tientallen vijandige onderdanen gearresteerd door de lokale autoriteiten. Indien de centrale autoriteiten instemden met de beslissing van de lokale autoriteiten volgde een overplaatsing naar een interneringskamp. De scherpe discrepantie tussen het enthousiasme onder de lokale autoriteiten voor de controle van de “vijand” en het geringe aantal arrestaties kan enkel wijzen op de neutrale houding tijdens de bezetting van vele van deze personen. Blijkbaar kon, naast het hebben van de nationaliteit van een vijandige staat niet meer worden ingebracht tegen deze “Duitsers”.

Tabel 1: Geïnterneerde Duitse staatsburgers, 12.1918-8.1919²⁶

	Gevangenis			Interneringscentrum				
	Groot Brussel	Antwerpen	Luik	Kazerne van de cavalerie	Merkspas	Adinkerke	Gesellen-haus	
12.1918	751 (Vorst)			100			120 ♂	80 ♀
4.2.1919	25	4	14		25	436♂+69♀	70♂	7 ♀
4.1919					203♂+46♀			
8.1919					15♂+1♀			

3.1. Duitsers loyaal aan België

Tegelijkertijd met een meer actief beleid vanwege de Belgische autoriteiten tegen de “Duitsers”, preciseerde Vandervelde wie de niet-vijandige Duitsers waren. Vandervelde had reeds bij zijn terugkomst uit ballingschap een genuanceerd beleid ten opzichte van de Duitsers bepleit. Een belangrijke bondgenoot in het afwijzen van een blinde wraak op de Duitser was de katholieke kerk. Aartsbisschop Mercier en de bisschop van Luik Rutten schreven Vandervelde in maart 1919 aan om religieuzen van Duitse nationaliteit te vrijwaren van uitwijzing. Binnen zijn pleidooi om Duitse religieuzen te vrijwaren van uitwijzen wees Rutten een blinde wraak tegen de Duitsers af als een repressie eigen aan barbaarse regimes, hij bepleitte een repressief beleid dat enkel de schuldigen zou treffen.

« La Belgique gagnera plus devant l’opinion du monde civilisé, en se montrant juste qu’en frappant aveuglement innocents et coupables.

²⁶ In deze cijfers zijn een klein aantal Oostenrijks-Hongaarse staatsburgers inbegrepen. Voor deze tabel zijn de bronnen in chronologische volgorde: PHS, 27.12.1918; Note concernant l’exécution des instructions contenues dans les dépêches de Monsieur le Ministre du 11 Janvier 1919, ADVZ, 214; ADVZ, 38b.

Plus elle s'éloignera de la manière barbare dont ses ennemis ont traité leurs victimes, plus elle augmentera son droit à l'admiration des peuples²⁷ ».

Vandervelde stemde met de teneur van dit schrijven in en verwees naar deze brieven in zijn pleidooi voor een gerichte repressie. Hij kaderde dit pleidooi voor een genuanceerde behandeling van de Duitsers in België binnen zijn visie op het na-oorlogse Europa: «La fidélité aux principes pour lesquels les démocraties ont lutté exige maintenant qu'elle sache reconnaître le droit des vaincus»²⁸.

Vandervelde stelde vier categorieën van onderdanen van vijandige staten vrij van uitwijzing. Alhoewel Duitsers aanvaardde hij, gezien hun loyale of neutrale houding tijdens de oorlog, hun blijvende aanwezigheid in België:

- De Duitse religieuzen: Vandervelde weigerde de Duitse religieuzen collectief vrij te stellen van uitwijzing, maar de meerderheid van hen kon toch in België blijven. Religieuzen van Duitse nationaliteit die zorgen verleenden konden vrijgesteld worden van uitwijzing, alsook de leden van gesloten orden. Religieuzen die onderwijs verstrekten vielen niet onder de uitzonderingsregel, zij werden uitgewezen²⁹.
- Het Duitse dienstpersoneel: De vele interventies van bemiddelde Belgen ten voordele van hun huishoudelijk personeel van Duitse nationaliteit hadden eveneens succes. Duitse dienstbodes konden vrijstelling van uitwijzing verkrijgen indien hun diensten noodzakelijk waren of zij reeds lang in België verbleven³⁰.
- De ingezetenen Duitsers: In België geboren vreemdelingen of reeds lang in België gevestigde vreemdelingen die geen enkele relatie onderhielden met hun land van herkomst konden eveneens op clementie rekenen. Ook Duitse onderdanen die diensten hadden

²⁷ Citaat uit Rutten aan Vandervelde in *Le Soir*, 23.3.1919/2. Ministerraad, 20.3.1919.

²⁸ Vandervelde in een toespraak voor Le Jeune Barreau in *Le Soir*, 23.3.1919/2.

²⁹ Ministerraad, 20.3.1919. Vandervelde, Note pour la Sûreté Publique, 26.3.1919. ADVZ, 214. *Le Soir*, 23.3.1919.

³⁰ Vandervelde, Note pour la Sûreté Publique, 26.3.1919. Note concernant l'exécution des instructions contenues dans les dépêches de Monsieur le Ministre du 11 Janvier 1919, ADVZ, 214. *Le Soir*, 23.3.1919.

verleend aan de geallieerden of van wie de zonen hadden gevochten in het Belgische leger konden gevrijwaard worden van uitwijzing³¹.

- De Duitse vrouwen van Belgische origine: Vrouwen die door hun huwelijk met een Duitse onderdaan de Belgische nationaliteit hadden verloren konden eveneens op clementie rekenen, maar enkel als ze weduwe waren of feitelijk of de jure gescheiden waren. Slechts onder deze voorwaarden konden deze ex-Belgen gevrijwaard worden van uitwijzing.

Individueen die onder de uitzonderingsclausules vielen werden vrijgesteld van uitwijzing, maar de gemeentepolitie of de Rijkswacht moest een rapport opstellen over hun houding tijdens de bezetting. Bij het minste kritiek op hun gedrag tijdens de oorlog moest de internering en uitwijzing volgen³². De wraaklustige pers kon deze vrijstellingen weinig waarderen en kwam met voorbeelden aandragen waar een dergelijke vrijstelling allesbehalve gewettigd leek³³.

3.2. De “vrijwillige” en dwangmatige terugkeer van “Duitsers”

Reeds aanvang 1919 keerden enige welstellende personen van Duitse origine op “vrijwillige” basis en op eigen kosten, via Nederland naar Duitsland terug³⁴. Wanneer eind januari 1919 de Nederlandse autoriteiten hun goedkeuring verleenden aan de groepsgewijze transit van Duitse onderdanen konden de “Duitsers” nu collectief door de Belgische overheid worden gerespatieerd³⁵. Op 22 februari 1919 vertrok uit Brussel een eerste repatriëringstrein met 126 personen, een tweede trein volgde op 25 februari. Op 28 april 1919 verliet een laatste trein met 106 Duitsers België. Deze personen hadden zich allemaal aangemeld bij de plaatselijke autoriteiten als kandidaat voor een enkele reis Duitsland³⁶. Kort daarop droeg Vandervelde de burgemeesters op om alle Duitse onderdanen die het land moesten verlaten,

³¹ Vandervelde, Note pour la Sûreté Publique, 26.3.1919. ADVZ, 214. *Le Soir*, 2.3.1919/1 berichtte dat vele Duitsers zich aandienden bij het kabinet van Vandervelde met hun zonen in het uniform van het Belgische leger.

³² Vandervelde, Note pour la Sûreté Publique, 26.3.1919. ADVZ, 214.

³³ Voor bijvoorbeeld verraders onder de Duitse religieuzen zie *Le Soir*, 14.2.1919/1.

³⁴ Note concernant l'exécution des instructions contenues dans les dépêches de Monsieur le Ministre du 11 Janvier 1919, ADVZ, 214. ROLAND H., *op. cit.*, pp. 107-108.

³⁵ De Nederlandse autoriteiten tolereerden slechts groepsgewijze transporten ten einde te vermijden dat deze uitgewezenen zich in Nederland zouden vestigen. Note concernant l'exécution des instructions contenues dans les dépêches de Monsieur le Ministre du 11 Janvier 1919, ADVZ, 214.

³⁶ Nota Vandervelde, 15.2.1919. ADVZ, 214. *Le Soir*, 23.2.1919 en 30.4.1918. ADVZ, 38B.

maar daaraan nog geen gevolg hadden gegeven te arresteren. De dag na hun arrestatie moesten deze Duitsers, onder begeleiding van de Rijkswacht met speciale treinen naar het niet-bezette Duitsland vertrekken³⁷.

Het terugkeerbeleid van Emile Vandervelde leidde tot de terugkeer van 9.000 personen, althans volgens de gegevens van de gemeentelijke administratie. Negenduizend personen schreven zich uit bij de Belgische gemeenten in 1919 en 1920 met als bestemming Duitsland, een derde daarvan waren geboren in België³⁸. Deze 9.000 personen trokken naar Duitsland, hetzij op eigen houtje, hetzij in repatriëringstreinen. 8.000 Duitsers verbleven nog in België eind 1920, van wie 5.046 vrouwen. Dit sterke overwicht van vrouwen was een nieuw element dat een breuk betekende met de evenwichtige sekse-verdeling binnen de vooroorlogse Duitse gemeenschappen in België.

Conclusie

In de onmiddellijk na-oorlogse periode verdween met de militaire demobilisatie de blinde haat tegen de “Duitsers” niet plots. Dat het overleven enkel mogelijk was ten koste van de “Duitsers” bleef in het onmiddellijk na-oorlogse België een integraal bestandsdeel van een wijdverbreid collectief wereldbeeld. Persorganen zoals *Le Soir* en *Le XX^e siècle* voeden deze haat met het ontzeggen van elke menselijkheid aan hun “Duitsers”. “Duitsers” moesten definitief uit het land verwijderd worden. Deze maatschappelijk druk om het land te “zuiveren” bleef niet zonder gevolg.

Het Belgische terugkeerbeleid dat de Minister van Justitie, de socialist Emile Vandervelde gestalte gaf leidde volgens de gegevens van de gemeentelijke administratie tot de “terugkeer” van 9.000 “Duitsers”. Voor

³⁷ Eind maart 1919 wenste Emile Vandervelde reeds dat alle nog in België verblijvende Duitse onderdanen geïnterneerd zouden worden met het oog op hun dwangmatige uitwijzing, maar blijkbaar is deze beslissing nog met een maand uitgesteld want Vandervelde richt zich slechts in een rondschriven van 10 mei 1919 aan de burgemeesters. Note pour la Sûreté Publique, 26.3.1919. Vandervelde aan de burgemeesters, 7.5.1919, ADVZ, 214. De uitvoering van deze beslissing is nog geen onderwerp van onderzoek geweest. De statistiek betreffende de uitwijzing gepubliceerd in het statistisch jaarboek van 1919 vermeldt expliciet dat de uitwijzing van Duitse en Oostenrijkse onderdanen niet is opgenomen in deze cijfers.

³⁸ 6201 in 1919, waarvan 1759 geboren in België. Jaarlijks emigratiecijfers in *Statistisch Jaarboek van België*. De volkstelling van december 1920 telde 7.960 Duitsers woonachtig in België en een paar duizend personen die de nationaliteit hadden van een nieuwe staat gerezen uit de ruïnes van het Duitse Rijk. Slechts een derde van de 57.010 onderdanen van het Duitse Rijk verblijvend in België bij de volkstelling van 1910 zouden zo begin 1919 volgens de volkstelling en de emigratiecijfers nog in België verbleven hebben.

drieduizend onder hen betekende dit, volgens deze gegevens het, veelal gedwongen verlaten van hun geboorteland. Deze kwantitatieve gegevens wijzen op een ingrijpende, maar niet blinde “zuivering” van de vooroorlogse migrantengemeenschappen in België afkomstig uit het Duitse Rijk.

Het terugkeerbeleid moest de “Duitsers”, een onduidelijk omschreven groep – een vaagheid eigen aan het oorlogsdenken – tot een administratief werkbare categorie ombuigen. Deze technische vereiste zette reeds een eerste demper op het terugkeerbeleid, maar belangrijker was dat Emile Vandervelde bereid was sommigen die een juridische band hadden met de vijandige staat voor uitwijzing te vrijwaren. Vandervelde wilde in de lijn van zijn liberaal ideeëngoed enkel de schuldigen uitwijzen. Bij het verfijnen van wie onder het terugkeerbeleid viel beriepen de beleidsvoerders zich op de staatsgrenzen van Duitsland na Versailles. Naast deze uitzonderingen ingegeven door diplomatieke overwegingen legde Emile Vandervelde ook humanitaire accenten die binnen de overwonnen natie bepaalde categorieën de gunst van het verder verblijf in België toekenden. Emile Vandervelde was niet de enige architect van dit relatief genereus beleid. Werkgevers en geestelijke leiders die in de bres sprongen voor hun “Duitsers”, samen met het verzet en het gelobby van de betrokkenen zelf maakten het de verantwoordelijke Minister duidelijk dat zijn pleidooi voor een waardig uitwijzingsbeleid uitzonderingen vergde. Emile Vandervelde weerstond de druk van de straat om de “Duitsers” hard aan te pakken en aanvaardde een meer genuanceerde benadering van zij die door een juridische band verbonden waren met de vijand. Het doordrukken van dit relatief gematigd uitwijzingsbeleid en de wijze waarop dit vorm kreeg wijst op een demobilisering van de geesten in België.

Dit betekent niet dat het uitwijzingsbeleid onmiddellijk na de Eerste Wereldoorlog een liberale rechtsstaat waardig was. De uitgewezen “Duitsers” werd veelal slechts hun afkomst ten laste gelegd. Dat de socialist Vandervelde, ondanks de humanitaire accenten die hij legde toch de wraak van het slachtoffer centraal stelde en niet de individuele schuld van de dader, was een verloochnening van zijn intellectuele wortels in het 19^{de} eeuwse liberalisme. Een dergelijk principieel oordeel gaat echter voorbij aan de context waarin deze politicus zijn beleid moest vormgeven. De normen van een liberale rechtsstaat zijn te hoogstaand om tijdens een proces van culturele demobilisatie de maatstaf te zijn. De oorlogscultuur met haar ontkennen van enige menselijke waarde aan de vijand staat immers mijlenver van het liberalisme.

2. Mémoire - Herinnering

Rapport de Laurence VAN YPERSELE

La mémoire de la Grande Guerre en Belgique est particulièrement intéressante tant par sa complexité initiale que par son évolution contradictoire. Pour aborder ce sujet dans sa complexité et ses paradoxes, les contributions dont il est ici question s'interrogent à la fois sur les *acteurs* de ces mémoires, sur les *contenus* et *vecteurs* de transmission des différentes mémoires et sur leurs *effets* en termes de pratiques socio-politiques.

1. Introduction

Tenter de retracer l'évolution de la mémoire de la Grande Guerre, c'est analyser l'ensemble des représentations que les contemporains se sont faits de cet événement et les usages de ce passé dans la durée¹. Autrement dit, la mémoire est prise comme une composante des représentations collectives d'un groupe et par là de son identité. En effet, la mémoire interprète et reconstruit la réalité passée pour permettre une compréhension de soi et du monde, assurer des valeurs communes imposant des comportements et garantir une estime de soi (au prix, parfois, de distorsions, d'inversions ou d'occultations). En tant qu'elle sélectionne certains éléments plutôt que d'autres, la mémoire est faite d'oublis ; en tant qu'elle est socialement partagée, la mémoire se veut consensuelle et suppose un travail d'homogénéisation des souvenirs. Son enjeu n'est pas l'événement comme tel, mais le sens qu'il contient pour la collectivité, sa cohésion, son identité présente.

Si donc la mémoire collective assure une identité à cette collectivité en l'enracinant dans la durée, encore faut-il s'interroger sur la notion de « collectivité ». Au-delà des débats sur les rapports entre l'individuel et le

¹ Pour reprendre les termes de Maurice Halbwachs, « la mémoire collective est saisie comme une reconstruction, un remaniement des représentations du passé par les groupes et les sociétés, à partir de leurs besoins présents : l'histoire de la mémoire collective est une histoire des usages du passé dans les présents successifs » (HALBWACHS M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Alcan, 1925 ; rééd., Albin Michel, 1994).

collectif, la distinction entre mémoire « vive » et mémoire « officielle »² me paraît plus pertinente pour l'historien. On entendra par mémoire « vive » l'ensemble des représentations socialement partagées d'un passé, les souvenirs de l'expérience vécue et transmise tels que des individus et des groupes en sont porteurs. La mémoire est ici un effet du passé, un poids qui ne passe pas, une trace de l'expérience qui peut résister aux discours dominants. À l'inverse, on entendra par mémoire « officielle » les représentations du passé d'un groupe en tant que groupe. Passé publiquement commémoré, institutionnalisé, pris en charge par des autorités, la mémoire est alors choix du passé en fonction du présent, elle autorise des manipulations de l'histoire, jusqu'au déni, et implique des politiques de mémoire ou d'oubli. Monuments aux morts, cérémonies officielles, manuels scolaires et autres lieux de mémoire participent de cette mémoire « officielle ».

Ces deux types de mémoires peuvent se confondre et se renforcer, se différencier ou s'opposer. Les interactions entre ces différents niveaux de mémoire sont donc complexes. Une mémoire niée peut tantôt résister ouvertement, tantôt devenir une mémoire souterraine, transmise oralement, capable de resurgir³ parfois brutalement, comme l'indique l'expression de « retour du refoulé ». À l'inverse, la mémoire d'une partie de la population peut être glorifiée et devenir le symbole de l'identité « nationale ». Les différentes stratégies de mémoires – du « droit au souvenir » au « devoir de mémoire »⁴ et de la glorification des « héros » à la reconnaissance des « victimes » – méritent donc une attention toute particulière. C'est tout le problème des usages et mésusages, us et abus de la mémoire. Dans les années 1990, on a vu apparaître des conflits de mémoire entre de multiples minorités (Tziganes, Juifs, homosexuels, etc) dont chacune revendiquait une souffrance « incomparable » et « unique ». Ces dérives de la mémoire ont été dénoncées dès 1995 tant par des historiens⁵ que par des philosophes et sociologues⁶.

² Cf. LAVABRE M.-Cl., « La mémoire fragmentée. Peut-on agir sur la mémoire ? », dans *Cahiers français*, n° 303, juillet-août 2001, p. 9.

³ Les travaux de Philippe Joutard sur la révolte des Camisards cévenols, par exemple, ont montré la persistance d'une mémoire souterraine de cette révolte et de sa répression, qui ne s'exprimera officiellement que dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, mais qui explique les haines persistantes entre différentes communautés cévenoles. JOUTARD P., *La légende des camisards, une sensibilité au passé*, Paris, Gallimard, 1977.

⁴ Pour reprendre le titre de l'article de BARCELLINI S., « Les politiques de la mémoire. Du droit au souvenir au devoir de mémoire », dans *Cahiers français*, n° 303, juillet-août 2001, p. 24.

⁵ BEDARIDA F., « La mémoire contre l'histoire », dans *Esprit*, n° 193, juillet 1993, pp. 7-13 ; ID., « La Shoah dans l'histoire », dans *Esprit*, n° 235, août-septembre 1997, pp. 217-228 ; ID., « L'historien régisseur du temps ? Savoir et responsabilité », dans *Revue historique*, n° 605, janvier-mars 1998, pp. 3-24 ; ROUSSO H., *La hantise du passé*, Paris, Les éditions Textuel, 1998 ; JOUTARD P., « La tyrannie de la mémoire », dans *L'Histoire*, n° 221, mai 1998, p. 98

Tous se sont inquiétés de cette course à la « victimisation » des communautés. Or, ce problème apparaît dès l'entre-deux-guerres en Belgique à propos des massacres de civils : Tamines et Dinant revendiquent chacune un « martyr incomparable ». Face à cette véritable « concurrence » entre les victimes qui mène à des « abus de mémoire », les historiens ont insisté sur la nécessité d'une ré-historicisation critique de la mémoire et de ses enjeux politiques, communautaires, identitaires, vis-à-vis de la dérive inquisitoriale ou ritualisante de la mémoire laissée à elle-même. Mais ces dérives mémorielles ont surtout suscité une réflexion plus approfondie sur la mémoire et ses usages.

Car force est de constater qu'aujourd'hui le « devoir de mémoire » envers les victimes du passé s'est substitué au « droit au souvenir » des anciens combattants. Or, entre ces deux attitudes vis-à-vis de la mémoire, les différences ne sont pas négligeables... Le « droit au souvenir », tel qu'il a été revendiqué par les combattants des deux guerres mondiales, était finalement une demande de reconnaissance de la « grandeur civique »⁷ de leur engagement vis-à-vis de la Patrie, de la Liberté, de la Démocratie, etc. Autrement dit, il s'agit d'une mémoire héroïsante. Notons que ce ne sont pas les personnes qui sont sacralisées, mais les valeurs auxquelles ces personnes ont sacrifié leur vie et auxquelles la communauté s'identifie à travers une dette de reconnaissance. Le « droit au souvenir » implique donc la participation des communautés aux cérémonies commémoratives hautement ritualisées. La présence des autorités locales ou nationales, des Associations, des fanfares et des enfants des écoles forme l'espace public de reconnaissance autour du monument aux morts. La musique, les discours, l'appel des noms et la minute de silence forment un rituel qui sacralise les valeurs qui fondent l'identité du groupe, tout en risquant d'alimenter la haine ou le mépris de l'adversaire d'hier. Tout autre est le « devoir de mémoire » qui triomphe aujourd'hui. Ce dernier, en effet, ne s'adresse plus à des héros, mais à des victimes. La reconnaissance réclamée n'est plus celle d'une grandeur liée à

⁶ CHAUMONT J.-M., *La concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance*, Paris, La Découverte, 1997 ; TODOROV T., *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1995. Des pratiques mémorielles d'aujourd'hui, Tzetan Todorov dégage deux dérives majeures : d'un côté, la sacralisation de la mémoire qui retranscrit l'événement hors du temps et fait écran au présent et, de l'autre, la banalisation de la mémoire qui utilise de façon excessive la comparaison au passé, au point que le sens de celui-ci se noie dans l'insignifiance (Tout dirigeant politique qui inquiète est traité de « nouvel Hitler » et toute idéologie qui dérange est rejetée parce que « fasciste »).

⁷ Pour reprendre la typologie élaborée par BOLTANSKI L. et THEVENOT L., *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

l'existence d'une collectivité, mais d'une offense⁸ et d'un crime imprescriptible liés à la conscience universelle. Au fond, il s'agit d'une demande de Justice des victimes par rapport à des bourreaux ; présentée souvent comme un préalable indispensable à toute réconciliation⁹. L'appel à la mémoire, dans cette optique, se fait moins à travers des cérémonies communautaires qu'au travers des médias, des musées, expositions et conférences, ainsi que devant les tribunaux. En effet, le « devoir de mémoire » n'implique pas une dette de reconnaissance, mais une dette de mémoire : désormais, c'est la mémoire elle-même qui est sacralisée.

Comment est-on passé d'une mémoire à l'autre ? Aujourd'hui différentes disciplines se penchent sur cette question dont les enjeux sont d'une brûlante actualité¹⁰. Or, il me semble que la mémoire de la Grande Guerre en Belgique mérite une attention particulière dans la mesure où elle tente de gérer à la fois la mémoire des héros et celle des victimes. On se demandera donc : qui se souvient ? de quoi se souvient-on ? comment s'en souvient-on ?

2. *La mémoire de la Grande Guerre en Belgique*

Les six contributions, ici présentées, mettent en évidence les caractères propres de cette mémoire tant au plan du contenu, que de

⁸ Tout en réclamant la reconnaissance de l'offense, la plupart des victimes refusent que cette offense apparaisse comme une humiliation (pourtant vécue) et cherchent souvent à la parer de la « gloire de l'innocence absolue ». Ainsi, la gloire du héros est liée à un acte et celle de la victime à un non-acte. Voir à ce sujet les remarquables analyses de CHAUMONT J.-M., *op. cit.*, 1997.

⁹ Mais on peut parfois se demander si la réconciliation ou l'apaisement entre victimes et bourreaux est le but réel ou un prétexte pour légitimer la demande de justice, voire de réparations (morale et/ou matérielle).

¹⁰ Historiens, philosophes, juristes, politologues et psychologues se demandent comment, aujourd'hui, gérer la mémoire de traumatismes collectifs pour amener à un apaisement ou une réconciliation entre victimes et bourreaux d'un même pays (Chili, Ruanda, Afrique du Sud, ex-Yugoslavie), d'une métropole et de sa colonie (France et Algérie, Belgique et Congo), de deux anciens pays ennemis (France et Allemagne) ? Face au nécessaire travail de mémoire pour arriver à la réconciliation, quelle est la place du politique, celle de la justice et celle de l'histoire ? Cf. MILOS P., *L'historien et les usages de la mémoire au Chili*, communication au colloque « L'historien dans la vie publique. L'historien face à la mémoire, à la justice et au politique », UCL, Louvain-la-Neuve, 13 décembre 2002 ; ROSOUX V., « Pièges et ressources de la mémoire dans les Balkans », dans *IEE – Document*, n°28, novembre 2002, 36 p ; STORA B., *La gangrène et l'oubli*, Paris, La Découverte, 1991 ; ROSOUX V., *Le recours au passé en politique étrangère. La politique étrangère de la France à l'égard de l'Allemagne et de l'Algérie, de 1962 à nos jours*, Thèse de Doctorat présentée à l'Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2000.

l'importance respective des différents acteurs et de ses évolutions contradictoires.

Dès avant la fin de la guerre, la mémoire belge a glorifié la Belgique héroïque à travers l'image du combattant (le front) et martyr à travers l'image des civils (le pays occupé). Seule la Belgique en exil, assimilée dans l'opinion de la majorité aux embusqués honnis et autres planqués, est exclue de la mémoire collective. À ces différentes expériences, il faut ajouter le problème linguistique qui connotera l'expérience de guerre, aussi bien au front qu'en pays occupé ou en exil et aura une influence extraordinaire sur l'évolution des mémoires de guerre.

2.1. Les spécificités de la mémoire belge

En Belgique, on le sait, il n'y a pas de déni de mémoire concernant les civils comme dans le Nord de la France¹¹ : la loi du 14 juillet 1919 concernant la reconnaissance des « morts pour la Patrie », s'attache aussi bien aux civils qu'aux militaires. Par ailleurs, les romans étudiés par Madeleine Frédéric et les deux films de 1921 et 1928 analysés par Leen Engelen mettent en scène le pays occupé, ses difficultés, ses souffrances, ses espoirs. Sur les monuments aux morts, dans les manuels scolaires, la presse, etc, la Belgique occupée a également une place tout à fait remarquable. Bref, tous les supports et vecteurs de transmissions de la mémoire collective exaltent la Belgique « héroïque et martyr » à travers différentes figures : le soldat héros du front (qui reste la mesure même de l'héroïsme), le martyr héroïque fusillé par l'occupant (agent de renseignement ou passeur d'hommes) et les victimes des massacres d'août 1914 ou des déportations¹². Autrement dit, dès le départ, la mémoire belge de la Grande Guerre a des spécificités enracinées dans une expérience de guerre particulière, mais aussi exaltée comme telle par la propagande alliée dès le début du conflit.

Cette mémoire héroïque et martyr va cependant connaître une évolution impressionnante.

¹¹ BECKER A., *Oubliés de la grande guerre, humanitaire et culture de guerre (populations occupées, déportés civils, prisonniers politiques)*, Paris, Noësis, 1998.

¹² La figure du déporté ouvrier peut prendre un aspect héroïque lorsqu'il est représenté brisant ses outils, mais plus généralement il apparaît comme une pure victime accablée ou exsangue.

2.2. L'évolution de la mémoire

Au sortir de la guerre, comme partout, la Belgique se couvre de monuments aux morts. Mouvement spontané et général qui ne surprend pas les autorités si l'on en croit le commentaire d'un fonctionnaire de l'Administration des Beaux-Arts, cité par Stéphanie Claisse. Quels que soient les débats au sein du monde politique, force est de constater que le contrôle de l'État sur la mémoire est quasi nul. Au départ, pourtant, le gouvernement pense en terme « national » plutôt que « local ». Dès novembre 1919, l'idée d'un monument national aux « braves ayant donné leur sang pour la défense de la Belgique » est émise par l'administration bruxelloise et débattue au Parlement. En 1920, Henry Carton de Wiart estime que cette proposition arrive trop tard et apparaît comme une contrefaçon de ce qui a été fait en France et en Angleterre. Son avis est approuvé par l'ensemble du Conseil des ministres. Finalement, ce projet ambitieux ne verra jamais le jour : en 1922, sous la pression des anciens combattants, le Parlement se rallie à l'idée d'inhumer un soldat belge inconnu sous la colonne du Congrès. La Belgique s'alignait donc sur les pratiques mémorielles des Alliés. L'histoire de ce monument « virtuel » pour anecdotique qu'elle paraisse est intéressante à plus d'un titre. D'abord, elle montre la faiblesse des autorités nationales comme acteur de mémoire. En cet immédiat après-guerre, les « mémoires vives » se situent au plan local et sont infiniment plus productives que la « mémoire officielle ». Ensuite, le contraste entre l'hommage national au Soldat Inconnu – anonyme et tardif – et les hommages nationaux aux héros civils – plus individualisés et plus rapides – est frappant. En effet, Gabrielle Petit reçoit des funérailles nationales posthumes à Schaerbeek le 30 mai 1919, Philippe Baucq le 15 juin 1919 à Bruxelles, etc.

À cet égard, la contribution de Leen Engelen sur le culte à Gabrielle Petit est éclairante. Contrairement à Edith Cavell dont le martyre fut célébré par la propagande alliée dès sa mort pendant la guerre, Petit devra attendre la fin du conflit pour faire l'objet d'un véritable culte national (notons toutefois que, pendant la guerre déjà, plusieurs messes sont organisées à sa mémoire¹³).

¹³ Les premières manifestations organisées en son souvenir s'étaient déroulées pendant la guerre : le 1^{er} mai 1916, une liturgie solennelle est célébrée pour le repos de son âme à l'Église Notre-Dame-Aux-Riches-Clares à la demande du syndicat national des employés ; le 31 mars 1917, un service anniversaire est organisé par sa sœur Hélène Petit en la paroisse Saint-Gilles à Bruxelles ; et le 22 décembre 1918, une cérémonie plus imposante est préparée une nouvelle fois par le syndicat national des employés (cf. *Le Courrier de l'Escaut*, 31 mai 1919). Gabrielle Petit n'est pas la seule à avoir reçu des hommages funèbres pendant l'occupation. Ainsi, par exemple, un service funèbre à la mémoire de Philippe Baucq est organisé en l'église de la rue Victor Hugo quelques jours après son exécution, le 12 octobre 1915. La foule – beaucoup plus nombreuse que pour G. Petit – déborde de l'église. En outre, une annonce de décès, intitulée

Les récits tant écrits que cinématographiques connurent un succès aussi massif qu'immédiat. Au point que tous les héroïsmes civils semblent condensés dans cette héroïne nationale. En effet, lorsque l'on compare les récits sur Gabrielle Petit à ceux d'autres héros civils comme Philippe Baucq, Franz Merjay, Elise Grandprez, etc, on constate qu'une même trame narrative se dégage, au moins jusqu'en 1925. Les activités menées par ces patriotes restent toujours dans le vague et ne sont jamais au centre du récit ; contrairement aux soldats dont l'action d'éclat qui provoquera leur mort prend la première place. Si la différence entre les récits des héros civils et ceux des soldats est incontestable, il n'est pas évident que cette différence puisse se réduire à une interprétation en termes de genre où l'on oppose à la virilité militaire une féminité civile. D'abord, les héros civils sont presque systématiquement appelés « soldats de l'intérieur ». Ensuite, si la mort héroïque du soldat est liée à une action d'éclat qui prend une place narrative plus importante que la mort elle-même, je me demande si ce n'est pas parce que la mort réelle des soldats (avec les corps déchiquetés, l'anonymat, les tombeaux de boue, etc) est à l'opposé des canons de l'héroïsme, sujet tabou, mémoire occultée. Les héros civils, par contre, meurent en héros ; car ce qui fait d'eux des héros, ce n'est pas tellement leurs actions dont on ne sait pas grand-chose, mais bien leur façon de mourir¹⁴. Tous, ou presque, meurent comme Gabrielle Petit, à moins que ce ne soit l'inverse. Il y a d'abord l'arrestation et le procès inique où l'héroïne retourne l'interrogatoire en réquisitoire contre l'infâme barbare (elle a trouvé des mains coupées dans la poche d'un soldat allemand) et affirme le sens de sa lutte (par amour pour son pays et son roi). Il y a ensuite la prison avec un moment « d'agonie morale » (moment où le héros se détache de ses derniers liens avec le monde terrestre, soit ses liens familiaux) et le refus de livrer ses complices (pas tellement par amour des compagnons mais bien pour que le combat continue et que la Patrie triomphe). Il y a enfin la fière marche vers la mort acceptée, le refus du bandeau et le cri « Vive la Belgique, vive... ». Et cette mort héroïque suscite l'admiration des bourreaux eux-mêmes. Le parallèle avec la mort du Christ est particulièrement frappant.

Notons que de 1918 à 1925, la haine de l'ennemi est synonyme de patriotisme. On retrouve, par exemple, cet amalgame dans *Le village envahi* de Sander Pierron (1920), analysé par Madeleine Frédéric : « Dans les écoles, aux enfants tout d'abord on enseignera à haïr l'infâme trinité qui est en ce monstre [le Kaiser] fourbe, impie et blasphémateur. (...) Et ses paroles

« A la pieuse mémoire de Philippe Baucq assassiné par les Teutons le 12 octobre 1915 », est distribuée en dépit de la censure (cf. DE RUDDER A., « La Résistance belge » dans LYR R. (éd.), *Nos héros morts pour la Patrie*, Bruxelles, éd. Van der Elst, 1920, p. 149).

¹⁴ La plupart des récits, d'ailleurs, commencent et se terminent par leur mort.

répandront dans le cœur des élèves le germe de la haine et y éveilleront le culte des héros ».

À partir de la fin des années vingt, on assiste incontestablement en Belgique à une certaine démobilisation des esprits. Ainsi, par exemple, le roman de Constant Burniaux, *Les désarmés*, dont parle Frédéric, a pour but avoué « de ruiner la réputation de la guerre dans l'esprit des enfants ». Il s'agit d'un dialogue entre un oncle et son neveu orphelin, l'oncle voulant lui apprendre « à détester la guerre ». Or, ce roman paraît en 1930. Quant au culte de Gabrielle Petit, Leen Engelen met bien en relief l'évolution entre le film de 1921¹⁵ et celui de 1928¹⁶. Désormais, c'est la guerre elle-même qui est accusée. La haine du Boche proclamée dans le premier film s'efface au profit du seul attachement à son pays. Le film de 1928, d'ailleurs, se termine sur le mot PAX. On pourrait ajouter que les manuels scolaires belges de cette époque remplacent l'exaltation de la haine de l'ennemi par celle des valeurs démocratiques et de la SDN. Les massacres de civils d'août 1914, magistralement étudiés par Horne et Kramer¹⁷, passent donc au second plan ; ce qui suscitera dans des villes comme Dinant des mémoires souterraines figées, mais entretenues de génération en génération. Cette démobilisation, pour réelle qu'elle soit, doit cependant être nuancée. Soutenue par les autorités nationales et partagée par certains, elle suscite aussi des résistances : toute une série de récits plus ou moins romancés mettant en scène des héros civils, espions ou passeurs d'hommes, sont publiés à cette époque pour lutter contre la montée des idées pacifistes. C'est le cas, entre autres, du livre de Martial Lekeux, *Passeurs d'hommes*, publié en 1931¹⁸.

Lorsque, à la fin des années trente, la Deuxième Guerre mondiale s'annonce, c'est la remobilisation des esprits. Manuels scolaires, livres, romans réaffirment la grandeur des héros morts pour la Patrie, la Démocratie, la Paix menacée par les fascismes... Ce n'est pas un hasard, si le roman de

¹⁵ *La Libre Belgique et l'héroïne Gabrielle Petit* d'Armand Du Plessy.

¹⁶ *Femme Belge* de Francis Martin

¹⁷ HORNE J. et KRAMER A., *German Atrocities 1914. A History of Denial*, New Haven – London, Yale University Press, 2001.

¹⁸ Dans sa préface, l'auteur, franciscain et ancien combattant, est clair : « Aussi bien tout ce qui est de la guerre est bon à rappeler. Oui, je connais le concerto en si bémol qui monte du camp des rêveurs hallucinés : « la guerre est une infamie (...) ». Je suis un pacifiste convaincu. (...) Quand la Société des Nations sera-t-elle prête à assurer notre sécurité ? Nul ne saurait le dire. Ce qui est sûr, c'est que ce ne sera pas l'an prochain. Or, l'an prochain peut-être nous serons attaqués ! Dans ces conditions il serait criminel d'éteindre une flamme qui sera alors d'une urgente nécessité (...). Tant que la guerre est possible, les livres de guerre sont bon. » (LEKEUX M., *Passeurs d'hommes. Le drame de la frontière 1914-1915. Sur les documents de Raoul Jacobs du Service d'Espionnage et de Recrutement*, Paris, Éditions Saint-Michel, 3^e éd., 1931, pp. 8-9).

Robert Goffin, *Chère Espionne !*, paraît en 1938. L'héroïne, pleinement autonome, sacrifie à sa mission patriotique, son rôle de mère, ses amants et sa réputation. D'autres romans datant de la même époque, comme ceux de Laurent Lombard¹⁹, mettent en scène des espions héroïques. À la différence de l'immédiat après-guerre, ce n'est plus la mort qui est au centre de ces récits, mais l'engagement des héros, leur efficacité, leur participation à la Victoire... La mort peut en être la conséquence, mais elle n'est plus inéluctable.

Ainsi, la mémoire de la Belgique héroïque et martyre suit une évolution assez conforme à l'évolution de la politique internationale. Mais, cette mémoire, si elle ne nie pas l'expérience des civils, occulte celle des exilés et celle des flamingants loyalistes. En effet, il est extraordinaire de constater la quasi absence de héros flamands dans le panthéon dit « national ». Pourtant, nombre de Flamands s'étaient engagés dans les réseaux de renseignements au prix de leur vie ; d'autres, comme Buerbaum et son *Vrije Stem*, ont lancé des feuilles clandestines ; d'autres encore, tel Louis Franck à Anvers, ont lutté contre l'activisme²⁰. Même, les poètes de guerre flamands ne prendront pas vraiment place dans la mémoire de guerre, comme le montre Geert Buelens. Cette occultation et ces absences mériteraient une analyse à part entière. Sans doute, ces poètes flamands sont peu nombreux et surtout peu novateurs au plan littéraire (exception faite de Paul Van Ostaïjen). De Pillecyn et Simon, le caporal Boens ou August Van Cauwelaert participent au culte du sacrifice pour la Patrie, témoignent des souffrances du soldat et de l'horreur de la boue. Sans doute aussi, contrairement aux poètes anglais, ils ne sont pas tombés au champ d'honneur, ce qui n'a pas facilité leur postérité. Mais plus fondamentalement, leurs poèmes témoignent d'une double loyauté, à la fois vis-à-vis de la Belgique contre l'occupant et vis-à-vis des Flamands contre l'État belge. Or, après guerre, les francophones brandiront l'engagement activiste pour freiner toute revendication flamande et n'hésiteront pas à amalgamer tout le mouvement flamand à la figure détestée de « l'aKtiboche ». Dès lors, les Flamands, déçus par le mauvais vouloir de l'État belge et heurtés par le mépris des francophones, pourront voir les activistes comme des sortes de prophètes, le loyalisme envers l'État belge comme un leurre et la répression des activistes comme une injustice envers le

¹⁹ LOMBARD L., *Face au peloton*, Paris, 1937, 224p ; Stavelot, « Vox Patriae » (coll. historique 1914-1918), 1938, 176 p. ; ID., *Le tragique destin de M.82*, Stavelot, « Vox Patriae » (coll. historique 1914-1918), 1938 ; ID., *Les Exploits du Commissaire Radino*, Stavelot, « Vox Patriae » (coll. historique 1914-1918), 1939, 174 p.

²⁰ Voir à ce sujet : VRINTS A., *Bezette Stad. Vlaams-nationalistische collaboratie in Antwerpen tijdens de Eerste Wereldoorlog*, Bruxelles, A.G.R. (Studies over de Eerste Wereldoorlog, 5), 2002.

peuple flamand. La mémoire du double combat des loyalistes flamands n'aura plus sa place. D'ailleurs, certains écrivains, dont Cyriel Verschaeve, vont se radicaliser et aller jusqu'à s'engager dans la collaboration avec l'occupant nazi. Ainsi, les mémoires de guerre en Belgique se sont séparées... Les poésies flamandes de la Grande Guerre sont à compter parmi les oubliés de ce conflit ! Pourtant, si ces œuvres ne méritent pas vraiment de figurer en bonne place dans l'histoire de la littérature, elles n'en demeurent pas moins des documents importants sur la Première Guerre mondiale en Belgique. Reste à les étudier dans cette optique... Reste aussi à approfondir les différentes mémoires de Guerre en Flandre, car la mémoire dite « nationale » semble *in fine* surtout francophone.

Les cantons de l'Est offrent un autre cas de mémoire dont l'évolution très particulière est analysée par Andreas Fickers. Dans les cantons de l'Est, la mémoire collective s'est moins focalisée sur l'expérience de la guerre que sur les conséquences politiques de ce conflit, c'est-à-dire le Traité de Versailles et la résolution de l'article 34 ordonnant une « consultation populaire » (qui fut une supercherie). De 1918 à 1925, un régime provisoire de type « colonial », pour reprendre les mots de Fickers, est installé par le gouvernement belge, empêchant toute expression de la mémoire vive des populations et établissant une sorte d'amnésie officielle. De 1925 à 1940, l'hommage aux morts allemands et l'appartenance belge entraînent une mémoire dédoublée dont le plus bel exemple se trouve sur les monuments aux morts portant les noms de soldats morts pour le Reich mais représentés par un soldat en uniforme belge ! Entre mémoire officielle et mémoire vive, les oppositions ne sont pas transcendées par un discours chrétien même laïcisé : le rêve de résurrection cachant pour beaucoup l'espoir d'un retour au Reich. C'est après la Seconde Guerre mondiale, une fois l'horreur du régime nazi mise à jour, que la communauté germanophone entrera dans une phase d'assimilation à l'État belge au prix de nouvelles occultations²¹.

2.3. Les effets de la guerre sur la société belge

Un dernier aspect, important lorsque l'on s'attache à l'analyse de la mémoire comme système de représentations collectives, se situe au niveau des effets de réel. Il s'agit de s'interroger sur les enjeux, les pratiques et les

²¹ Fickers montre l'importance des instrumentalisation politiques de la mémoire. Ainsi, par exemple : dans les années septante, les politiciens de la communauté germanophone de Belgique n'hésitent pas opérer un renversement du discours mémoriel en affirmant que les cantons de l'Est ont beaucoup souffert par leur situation géographique, mais qu'aujourd'hui cette même situation est une chance, celle d'un carrefour européen !

instrumentalisations de la mémoire, sur les écarts entre discours mémoriels et réalités socio-politiques issues de la guerre.

Ainsi, Madeleine Frédéric montre combien les romans de guerre francophones s'acharnent à nier toute émancipation de la femme au sein de la société d'après-guerre. On ne trouve dans les romans de l'entre-deux-guerres aucune remise en question des rapports homme / femme, aucun écho des revendications féministes, aucun changement dans le monde du travail et de l'instruction, quand bien même dans la réalité quotidienne ces changements sont amorcés. Les femmes de ces romans restent cantonnées dans des rôles traditionnels : séduction et dévouement. La guerre doit être une parenthèse. Le constat est frappant. Mais cela pose la question de l'identité des auteurs. Est-ce que les auteurs qui choisissent la guerre comme cadre romanesque et, par là, entretiennent la mémoire ont un profil spécifique ou un vécu de guerre particulier ? En outre, comment intégrer l'importance dans la mémoire de guerre de femmes héroïques comme Gabrielle Petit ou Edith Cavell (deux modèles héroïques, par ailleurs, bien différents) ?

Dans un autre registre, Andreas Fickers évoque la collaboration massive des cantons de l'Est lors de la Seconde Guerre mondiale en la liant à l'évolution du sentiment d'appartenance collective. La mémoire dédoublée de la Grande Guerre dans les années trente mène à la collaboration de ceux qui rêvent d'un retour à la mère patrie allemande. Mais la nature du régime nazi et la répression qui s'abat sur les cantons de l'Est après la Deuxième Guerre susciteront un certain désir de s'assimiler à la Belgique²².

Enfin, l'étude minutieuse de Kenneth Bertrams sur « la science en cage » est un bel exemple des effets de la guerre sur une réalité : le rapprochement entre universités et industries, sciences et patronat. Ni rupture ni continuité, mais plutôt accélération d'un mouvement quasi inéluctable. Surtout, Bertrams démontre que la guerre a été l'occasion pour les universitaires et les industriels (mais dans une moindre mesure) de se saisir de cette problématique présente avant la guerre par « le biais d'une rhétorique du retard et de l'évidence. Retard de la Belgique en ce domaine et évidence fournie par la guerre de ce retard ». À travers le cas de l'UCL et celui du Conseil National Belge de Recherches, cette communication montre aussi comment les jeux d'intérêt particulier, les hommes et les réseaux relationnels ont joué en ce domaine. Instrumentalisations de la mémoire et acteurs de

²² L'expression « assimilation forcée », utilisée par Fickers, me paraît occulter le consentement à l'assimilation, consentement superficiel sans doute, né de la volonté de se démarquer du nazisme et non de l'Allemagne, mais consentement tout de même.

terrains s'entrecroisent sans cesse pour opérer des changements et aboutir à des réalités nouvelles.

Bref, les six contributions de cette partie prouvent que les recherches sur la mémoire de la Grande Guerre en Belgique sont riches, diversifiées et prometteuses. Il ne reste qu'à souhaiter que les champs de recherches ouverts par ces chercheurs soient poursuivis et approfondis dans l'avenir.

Pouvoir(s) et mémoire(s)

L'État belge et les monuments aux morts de la Grande Guerre

Stéphanie CLAISSE

Au sortir de la Grande Guerre, la Belgique n'échappe pas à la "manie de commémorer" qui s'empare des pays belligérants¹. Quel est, précisément, le rôle du gouvernement belge en matière de commémoration aux niveaux national et local ? Quelle politique mémorielle va être développée par la Belgique ? En se penchant sur quelques desseins de monuments, il est possible de saisir les interactions qui surgissent, les enjeux de mémoire qui se profilent, les identités qui coexistent à divers échelons de pouvoirs.

Grand est le désir de graver le(s) souvenir(s) de la guerre dans la pierre. Vingt jours après l'Armistice, un habitant de Watermael propose au gouvernement belge d'ériger, à Bruxelles, un Arc de Triomphe national pour commémorer « la victoire de notre Roi et de notre armée. Tous les héros et personnages illustres de l'Entente se trouveraient groupés autour de ce monument dont la splendeur devrait être sans précédent »². L'analyse faite dès décembre 1918 par le fonctionnaire de l'Administration des Beaux-Arts en charge de ce dossier est visionnaire : « Il faut s'attendre à voir se dresser un certain nombre d'honnêtes citoyens qui proposeront au gouvernement des idées de ce genre. Je crois que le gouvernement n'aura pas à susciter des projets de monuments commémoratifs. Ces projets surgiront d'eux-mêmes ; il en a surgi déjà ; espérons, sans oser l'affirmer, qu'il y en aura de beaux ou de satisfaisants dans la masse »³. Ce fonctionnaire a raison. En effet, l'État belge n'aura pas à insuffler un mouvement commémoratif ; ce dernier sera spontanément généré par la population⁴. C'est ainsi que, parallèlement aux

¹ Un monument est, par exemple, érigé dans le cimetière de Feluy en 1916. Cependant, la quasi-totalité de la Belgique étant occupée, cette érection durant le conflit constitue une exception.

² A.G.R., Administration des Beaux-Arts. Ancien Fonds, n° 100A, dossier 53. M. Vanvaerenbergh. Érection Arc de Triomphe pour glorifier S.M. le Roi et l'armée, Lettre de L. Vanvaerenbergh, le 31/11/1918.

³ A.G.R., Administration des Beaux-Arts. Ancien Fonds, n° 100A, dossier 53. M. Vanvaerenbergh. Érection Arc de Triomphe pour glorifier S.M. le Roi et l'armée, Note pour monsieur le Ministre, le 31/12/1918.

⁴ Les citoyens belges ne seront pas les seuls à faire des suggestions. En 1920, un Anglais résidant à Bruxelles prendra lui aussi la plume « to suggest for your consideration the erection of a statue representing a Belgian soldier "en tenue de campagne" on the large stone courtyard

souhaits d'un monument national, les requêtes pour les monuments communaux vont littéralement exploser.

1. *Mémorial : du national au local*

Le 4 février 1919, le ministre de l'Intérieur, Charles de Broqueville⁵ et le ministre de la Guerre, Fulgence Masson⁶, déposent à la Chambre des Représentants, au nom du Gouvernement, un projet de loi (comportant 4 articles) relatif à la commémoration et à la glorification des morts et condamnés à morts pour la Belgique au cours de la Grande Guerre. En inscrivant leurs noms sur de « vrais *registers* de la gloire » qui devraient être déposés au Palais de la Nation (articles 1 et 2), il s'agit de rendre un hommage national non seulement aux soldats mais également aux civils⁷. Le Palais de la Nation est, aux yeux du gouvernement, l'endroit idéal pour conserver ces registres⁸. Le diplôme que recevront les familles (article 3) constituera pour celles-ci un souvenir précieux. Enfin, l'article 4 prévoit l'érection d'un monument commémoratif dont la nature et l'emplacement seront déterminés ultérieurement. Ce monument « s'impose dans un pays où chaque génération a marqué dans le sol les grands événements de son temps. Les Chambres voudront qu'il soit digne de son noble objet. Dans toute notre histoire on chercherait vainement des héros plus glorieux que ceux de la résistance à l'Allemagne, résistance prolongée, douloureuse, couronnée, enfin, par la plus magnifique victoire qui auréola jamais nos drapeaux ». Ce projet de loi

in front of the Palais des Nations facing the Park in the rue de la Loi – with an appropriate short inscription such as "La Belgique reconnaissante 1914 –1919 (sic) Liège l'Yser ». A.G.R., Administration des Beaux-Arts. Ancien fonds, n° 99C, dossier 1240. Érection d'un Monument Commémoratif au Palais des Nations Bruxelles, Lettre de E.D. M. Hooper à Jules Destrée ministre des Beaux-Arts, le 11/05/1920.

⁵ Charles de Broqueville (1860-1940), baron puis comte ; deux fois chef de cabinet, huit fois ministre. Du 21/11/1918 au 2/12/1919, il est ministre de l'Intérieur. Sa biographie pour les années 1910-1940 est minutieusement retracée par HAAG H., *Le comte Charles de Broqueville, Ministre d'État, et les luttes pour le pouvoir (1910-1940)*, Louvain-la-Neuve-Bruxelles, 1990.

⁶ Fulgence Masson (1854-1942). Homme politique libéral. Représentant de Mons de 1904 à 1933, il est ministre de la Guerre de 1918 à 1920 puis ministre de la Justice de 1921 à 1925.

⁷ « Les noms des non-combattants qui auront succombé à la suite d'actes de violence commis par l'ennemi, soit dans l'exercice de fonctions publiques, soit dans l'accomplissement de leur devoir citoyen ; Les noms de ceux qui ont été condamnés à mort pour les mêmes motifs » dans Documents. Chambre des Représentants, n°60. Projet de loi, p. 254.

⁸ « Les représentants du pays se feront les gardiens fidèles de ces archives, dont l'existence portera tant de leçons. Dans ce lieu même de leurs séances, ils aimeront à posséder le mémorial qui témoignera d'un passé dont la Belgique voudra chaque jour être digne » dans Documents. Chambre des Représentants, n°60. Exposé des motifs, p. 254.

semble tellement aller de soi que Charles de Broqueville, lors de l'exposé des motifs, juge tout autre développement inutile.

D'emblée, le gouvernement se propose donc de rendre un « hommage national » aux soldats et à certaines catégories de civils en inscrivant leurs noms sur des registres et en érigeant un monument. Si l'intention de glorifier les civils est notifiée dès le départ dans le projet de loi, il reste que ces civils viennent après les soldats et sont officiellement désignés comme « non-combattants », c'est-à-dire définis par opposition aux soldats... De plus, l'État belge ne glorifie pas tous les civils ; il oublie par exemple d'évoquer le cas des prisonniers et des déportés. Par ailleurs, le choix du Palais de la Nation comme dépositaire de ces registres « de la gloire » n'est pas un acte anodin. Il s'inscrit dans la vision d'une guerre pour le Droit et la Justice. Confier les noms des « héros que la Patrie veut honorer » aux Chambres législatives, c'est les instituer gardiennes de la mémoire officielle. Si le gouvernement belge ne se préoccupe, au départ, que de la mémoire sur le plan national, il va très vite être sollicité par les communes. Dans quelle mesure l'État va-t-il ou non s'impliquer dans l'hommage local ? Cette question suscitera moult débats.

Lors du Conseil des Ministres, le 24 février 1919, Charles de Broqueville signale que le ministère de l'Intérieur fait l'objet de demandes de subsides de la part des communes qui veulent ériger des monuments commémoratifs de la guerre⁹. Le ministre des Affaires économiques, Henri Jaspar, considère qu'il ne faut pas favoriser l'érection de ces monuments communaux. L'État en érigea un. Le ministre des Chemins de fer, Marine, Postes et Télégraphes, Jules Renkin, abonde dans ce sens et ajoute même qu'il suffirait juste, au niveau local, d'apposer des plaques commémoratives. En revanche, le Premier ministre, Léon Delacroix juge qu'il ne faut pas écarter à priori toute idée de monument ni de subside. Finalement, le conseil des Ministres décide de centraliser toutes ces questions au ministère de l'Intérieur. Sur quoi, la séance est levée. Dans les délibérations au sein du Conseil des Ministres, la question des monuments aux morts est donc considérée simultanément sur les plans national et communal. Au vu de la décision prise, les deux options sont assurément liées. C'est parce que le gouvernement veut ériger un monument national qu'il n'intervient pas dans le financement des monuments locaux¹⁰.

⁹ A.G.R., Conseil des Ministres, Séance du 24 février 1919.

¹⁰ Au-delà des considérations politiques sur l'opportunité de financer ou non les monuments locaux, il est évident que la situation financière de l'État belge au sortir de la guerre est pour le moins préoccupante. Ce qui explique sans doute le pragmatisme du ministre des Affaires économiques qui refuse de subsidier ces monuments.

Si, dès février 1919, le gouvernement ne refuse pas catégoriquement de subventionner les mémoriaux communaux, il plaide néanmoins pour la pose de plaques commémoratives qui lui semblent davantage appropriées (et moins coûteuses !)¹¹. La circulaire du Ministère de l'Intérieur adressée aux gouverneurs de provinces en mars 1919 s'inscrit dans cette visée : « Sans écarter a priori toute intervention de l'État, il a été estimé qu'il convenait de ne point favoriser la multiplication des monuments et qu'il était préférable, en général, de perpétuer le souvenir des victimes de la guerre, par des plaques commémoratives »¹².

Le 5 mars 1919, Paul Terlinden présente à la Chambre des Représentants le rapport de la section centrale sur le projet de loi relatif à la commémoration et à la glorification des morts et condamnés à morts pour la Belgique au cours de la Grande Guerre¹³. Ce rapport insiste, d'une part, sur la reconnaissance nationale à donner aux « Disparus »¹⁴ que sont les prisonniers civils et militaires et les déportés (oubliés dans la première mouture du projet de loi déposé en février 1919) et d'autre part, sur le fait de rendre cet hommage sur tous les points du territoire. C'est ainsi que la section centrale préconise non seulement la création d'un registre communal afin de conserver les extraits des registres nationaux, mais ajoute également, à l'article 4 (concernant l'érection d'un monument commémoratif national), la proposition suivante : « Dans chaque commune du pays il sera érigé une plaque ou un monument commémoratif consacrant les noms de ceux qui figureront au registre communal »¹⁵. Deux semaines plus tard, Henry Carton de Wiart¹⁶ propose d'ajouter un article 3 bis indiquant que les noms des morts et

¹¹ A.G.R., Conseil des Ministres, Séance du 24 février 1919. Cette question de subsides aux communes ne sera plus abordée au sein du Conseil des Ministres.

¹² A.G.R., Administration des Beaux-Arts. Ancien Fonds, n° 99C, dossier 773. Commission royale des Monuments et des Sites. Plaques commémoratives de la guerre. Monuments de guerre (questions générales), copie de la circulaire du ministère de l'Intérieur aux gouverneurs de provinces, le 27 mars 1919.

¹³ Présidée par Emile Tibbaut (catholique), la section centrale est composée de quatre hommes politiques catholiques (Joseph Verachtert, Louis Ooms, Edmond Duysters, Paul Terlinden) d'un libéral, Emile Braun, et de Léon Troclet (POB).

¹⁴ Notons que le statut de ces « Disparus » reste flou puisque les propos de la section centrale suggèrent qu'il peut y avoir des suspects parmi cette catégorie. La section centrale « regrette la quasi-impossibilité qu'il y a de distinguer et de n'inscrire au registre de la Gloire que ceux qui en sont dignes, en clouant, en même temps, au pilori, ceux des "disparus" qui, peut-être actuellement, cachent à l'étranger leur ignominie et leur honte ».

¹⁵ Documents. Chambre des Représentants, n°87, séance du 5 mars 1919, p. 314.

¹⁶ Henry Carton de Wiart (1869-1951), Catholique. Représentant pour l'arrondissement de Bruxelles de 1896 à 1951. Ministre de la Justice de 1911 à 1918, il devient ministre d'État en 1918. Il est Premier ministre et ministre de l'Intérieur de novembre 1920 à décembre 1921.

condamnés à morts seront inscrits par les soins et aux frais de l'État, sur les murs intérieurs du Palais de Justice de Bruxelles¹⁷.

Dans son rapport complémentaire présenté le 4 juin, la section centrale signale que des « considérations d'ordre pratique » (ce point reste vague) l'ont engagée à modifier ses premières observations. Ainsi, « il lui a semblé préférable d'abandonner à l'initiative des communes, l'érection d'une plaque ou d'un monument glorifiant les noms de leurs habitants inscrits sur les deux registres communaux prévus par la loi »¹⁸. Ces modifications recueillent l'approbation du gouvernement. Le surlendemain, c'est au tour de Hendrik Marck et consorts de présenter un nouvel amendement portant sur l'entretien – par les communes mais aux frais de l'État – des tombes des combattants et non-combattants¹⁹.

Le 11 juin 1919, le projet de loi est débattu à la Chambre. Au texte initial de l'article 4 concernant l'érection d'un monument national, le député socialiste Victor Ernest, propose d'ajouter un amendement précisant la participation de l'État pour l'érection des monuments communaux : « Des subsides couvrant la totalité de la dépense seront accordés aux Administrations communales qui apposeront sur un bâtiment public une plaque portant les noms des habitants inscrits sur les deux registres communaux prévus par la loi. Des subsides d'au moins 50 p. c. de la dépense totale seront accordés aux communes qui édifieront des monuments dans le même but de glorifier les morts héroïques pour la Patrie »²⁰. Le ministre de l'Intérieur, Charles de Broqueville, juge cet amendement inutile dans la mesure où il existe un poste du budget des Sciences et des Arts permettant d'intervenir lorsque le monument présente un caractère artistique. De plus, « le projet de budget de l'Intérieur contient une demande de crédit afin de pouvoir subsidier les communes qui veulent faire exécuter des plaques commémoratives »²¹. À la question de savoir si l'État interviendra pour tout monument, quelle qu'en soit l'importance, le ministre de l'Intérieur réplique que seuls les monuments qui ont un caractère artistique pourront faire l'objet

¹⁷ *Documents. Chambre des Représentants*, N° 180, séance du 5 juin 1919. L'amendement est signé par Henry Carton de Wiart, Jules Destrée (socialiste), Emile Tibbaut, Paul Terlinden, Maurice Lemonnier (libéral), Eugène Hanssens (libéral).

¹⁸ *Documents. Chambre des Représentants*, session de 1918-1919, N°473, séance du 4 juin 1919, p. 540-541, Rapport complémentaire, fait, au nom de la section centrale, par M. Terlinden.

¹⁹ L'amendement est signé par H. Marck, Edouard Pecher, Victor Ernest et R. de Kerchove d'Exaerde.

²⁰ *Documents. Chambre des Représentants*, n°186, séance du 11 juin 1919.

²¹ *Annales parlementaires de Belgique. Chambre des Représentants*, séance du 12 juin 1919, p. 1104-1105.

d'un subside. Et Charles de Broqueville de réitérer l'argument déjà invoqué par le gouvernement lors du conseil des ministres de février : puisque l'État élèvera un monument général pour la commémoration et la glorification de tous les morts du pays, il est normal que les communes qui veulent ériger leur propre monument prennent celui-ci en charge. Victor Ernest ayant retiré son amendement, les derniers articles sont adoptés et la loi promulguée un mois plus tard.

La loi du 14 juillet 1919 relative à la commémoration et à la glorification des morts et des condamnés à mort pour la Belgique au cours de la Grande Guerre²² témoigne du profond désir de commémorer la guerre sur le plan local et national²³. La commémoration est d'abord nationale. Les trois premiers articles concernent les registres nationaux, qui seront déposés au Palais de la Nation et sur lesquels figureront « les noms des combattants ayant servi sous les plis du drapeau belge et morts pour la Belgique au cours de la guerre 1914-1918, les noms des noms-combattants qui auront succombé à la suite d'actes de violence, commis par l'ennemi, soit dans l'exercice de fonctions publiques, soit dans l'accomplissement de leur devoir de citoyens », ainsi que les noms de ceux qui ont été condamnés à mort pour les mêmes motifs. Les familles recevront un diplôme attestant l'inscription sur ces registres. La commémoration se veut aussi locale puisque le pendant des inscriptions dans les registres nationaux se retrouvera dans les registres communaux (art. 7). Les communes devront, en outre, dresser un second registre avec les noms des « prisonniers civils et militaires, des déportés et de tous autres citoyens belges, domiciliés dans la commune qui auront succombé soit par le fait des violences physiques de l'ennemi, soit comme victimes des violations du droit des gens et des lois de la guerre ». Dans l'article 4, communes et gouvernement interviennent conjointement dans l'entretien des tombes communales qui le seront « au frais de l'État ». À travers les articles 5 et 6, l'État belge affirme son intention d'inscrire les noms des morts et condamnés à mort sur les murs intérieurs du Palais de Justice de Bruxelles et d'élever un monument commémoratif aux héros de la Grande Guerre sans préciser de quels héros (militaires et civils ?) il s'agit.

²² « Loi du 14 juillet 1919 », dans *Moniteur belge*, 1^{er} août 1919, pp. 3667-3668.

²³ En France, la loi du 25 octobre 1919 relative à la commémoration et à la glorification des morts pour la France au cours de la Grande Guerre (*Journal Officiel* du 26 octobre 1919, p. 11910) considère également les obligations qui relèvent de l'État et celles qui relèvent des communes. Les quatre premiers articles concernent l'échelon national, les articles 3, 5, 6 l'échelon communal et les relations entre pouvoir national et communes. Cfr. HERVE P., *Le deuil, la Patrie, construire la mémoire communale de la Grande Guerre, l'exemple du département de la Vienne*, Thèse de doctorat d'Histoire contemporaine, Université de Poitiers, 1998, t. I, p. 176.

Les rôles étatique et communal semblent délibérément répartis par le législateur. Selon cette loi, les obligations des communes en matière de commémoration se résument donc – imitant l'État sur une plus petite échelle – à conserver la copie des noms de leurs héros repris sur les registres nationaux, établir des registres reprenant les noms des héros « de seconde zone » et entretenir les tombes des héros aux frais de l'État. Seule légère tentative de contrôle du législateur sur les monuments communaux, le dernier article de la loi stipule : « les communes qui décideraient l'érection d'une plaque ou d'un monument commémorant les noms des habitants figurant aux registres nationaux et communaux, seront tenues de respecter la classification établie par la présente loi ».

Suite aux débats parlementaires de juin 1919, aucune intervention étatique en vue de financer les monuments communaux n'est prévue par la loi. Contrairement à la France qui verse son *prorata*, il n'est pas question, pour l'État belge de subsidier tous les monuments des communes qui en feront la demande mais seulement ceux présentant un caractère artistique²⁴. C'est ainsi que quelques subsides sont octroyés par les ministères afin d'aider certaines communes à ériger leur mémorial.

Plusieurs ministères sont directement ou indirectement concernés par la question des monuments. Si le ministère de l'Intérieur centralise la majorité des dossiers, d'autres ministères peuvent intervenir ponctuellement²⁵. Le ministère de la Justice, responsable des cultes, a un droit de regard sur les plaques commémoratives ou les monuments érigés dans les églises²⁶. Il arrive que le ministère de la Défense intervienne lorsque l'armée est directement concernée. Quant au ministère des Sciences et des Arts, d'abord sollicité

²⁴ En France, l'article 5 de la loi du 25 octobre 1919 relative à la commémoration et à la glorification des morts pour la France au cours de la Grande Guerre précise que : « Des subventions seront accordées par l'État aux communes, en proportion de l'effort et des sacrifices qu'elles feront en vue de glorifier les héros morts pour la patrie. La loi de finances ouvrant le crédit sur lequel les subventions seront imputées règlera les conditions de leur attribution ». (*Journal Officiel* du 26 octobre 1919, p. 11910).

²⁵ Cette situation complexe ne facilite pas l'étude de la politique de subvention de l'État en la matière. Et ce, d'autant plus que certaines archives, comme celles du ministère de l'Intérieur ont disparu. La synthèse qui suit se base essentiellement sur les archives de l'Administration des Beaux-Arts du ministère des Sciences et des Arts.

²⁶ Le 30 octobre 1919, le ministre de la Justice envoie une note aux gouverneurs de province pour rappeler aux administrations fabriciennes « qu'aucun placement de plaques commémoratives ou de monuments ne peut être effectué dans les églises, sans l'autorisation du Ministre de la Justice, requise par l'art. 73 du décret du 30 décembre 1809 ».

directement par les communes, il est ensuite prié par le ministère de l'Intérieur de rendre un avis sur le caractère esthétique des projets présentés²⁷.

Dans l'ensemble, le gouvernement éprouve toujours quelque réticence à octroyer des subsides. D'autant plus que les moyens financiers sont limités, et que – reconstruction de la Belgique oblige – les matériaux font défaut. En témoigne cette circulaire du ministère des Sciences et des Arts adressée en avril 1920 aux gouverneurs de provinces. Intitulée « le souvenir se garde dans les cœurs », elle s'insurge contre la prolifération de monuments et prie les communes de raison garder : « N'y a-t-il pas dans ces dépenses somptuaires, un singulier oubli des difficultés exceptionnelles de notre situation financière ? Ne serait-il pas plus sage de ne rien précipiter, de remettre les cérémonies à des temps où nous pourrions nous y consacrer sans accroître la détresse générale ? Le souvenir se garde dans les cœurs, mieux que dans le marbre ou l'airain, et je suis persuadé que tous ceux qui en sont dignes vivront dans la reconnaissance du pays. Quoi qu'il en soit, je voudrais que vous appeliez l'attention des administrations communales et des comités organisateurs, sur la nécessité de ne pas escompter toujours le concours de l'État »²⁸. Cet appel à la raison résonne d'autant plus dans le désert qu'il s'adresse à des gens touchés par le deuil et aux yeux desquels ériger un monument aux morts semble être un besoin vital. Malgré les réserves exprimées par les ministères, des subsides vont néanmoins être alloués par l'Administration des Beaux-Arts.

Ce n'est pas un hasard si la majorité des subsides octroyés par l'Administration des Beaux-Arts le sont entre 1919 et 1923. Cette période – en Belgique comme en France – correspond à « l'âge d'or » des monuments aux morts. Au total, pourtant, le nombre de subsides accordés (une trentaine sur plus de 150 dossiers traités) est fort réduit. En fait, l'Administration des Beaux-Arts ne disposant annuellement que d'un crédit total de 70.000 francs pour l'ensemble des monuments, la circonspection s'impose. L'intervention de l'État sera forcément chiche et drastiquement donnée. Même lorsqu'un

²⁷ L'Administration des Beaux-Arts du Ministère des Sciences et des Arts avait acquis, bien avant la guerre, une expérience en matière de monuments puisqu'elle octroyait les crédits pour la réalisation de monuments aux hommes illustres. Cette allocation, basée sur l'aspect esthétique, permettait aux communes d'orner leurs places de monuments remarquables qui devaient – outre la glorification des personnages – éduquer la population en lui donnant « le goût du beau ».

²⁸ A.G.R., Administration des Beaux-Arts. Ancien Fonds, n° 99C, dossier 773. Commission royale des Monuments et des Sites. Plaques commémoratives de la guerre. Monuments de guerre (questions générales), copie de la circulaire du ministère des Sciences et des Arts aux gouverneurs de provinces, avril 1920.

membre de l'Administration des Beaux-Arts fait partie d'une commission pour l'élaboration d'un monument, aucun subside n'est promis.

En définitive, la subvention de l'État demeure une exception et, dans ce cas, elle ne couvre qu'une faible partie des frais – pas même le tiers des dépenses totales initialement évoqué par Charles de Broqueville. Dans ces conditions, la plupart des communes devront se débrouiller seules pour payer leur monument (ce qui, par ailleurs, leur laisse toute liberté...).

2. Monument aux héros ou au soldat inconnu : même combat ?

Dès novembre 1919, l'administration bruxelloise étudie un projet de mémorial établi par l'architecte Joseph Van Neck et le sculpteur Paul Dubois, « inspiré par les événements douloureux dont a souffert notre pays & destiné à glorifier les restes des braves qui offrirent leur sang pour la défense de la Belgique »²⁹. Avant de prendre une décision, la Ville de Bruxelles désire savoir si, en principe, l'État lui accorderait une intervention extraordinaire vu le caractère national de ce monument à élever au cimetière de Bruxelles. Le ministère répond que cette question ne pourrait être tranchée que par le gouvernement.

Le 23 novembre 1920, Alphonse Carpentier, sénateur libéral pour l'arrondissement de Liège, soumet au Sénat une proposition tendant à faire exhumer les restes d'un soldat inconnu qui seraient inhumés solennellement le 21 juillet 1921 à la place des Martyrs³⁰. Quelques jours plus tard, le 2 décembre, Louis Piérard, député socialiste, propose à la Chambre des Représentants que les restes non identifiés d'un soldat belge tué au cours de la guerre 1914-1918 soient exhumés afin d'être placés dans un sarcophage à Bruxelles.

Ces nouvelles suggestions ne semblent pas au goût du gouvernement belge. Lors du Conseil des Ministres du 6 décembre 1920, Henry Carton de Wiart, Premier ministre et ministre de l'Intérieur, juge les propositions faites au Sénat et à la Chambre au sujet de l'érection d'un monument au soldat inconnu complètement « décalées » : « ces propositions qui constituent une

²⁹ A.G.R., Administration des Beaux-Arts, Ancien Fonds, n° 99C, dossier 800. Ville de Bruxelles. Mémorial aux Soldats morts pour la Patrie. Guerre 1914-1918, Lettre de l'Administration communale de Bruxelles, 6^e Division B. N° 12772/721-5 au ministre des Sciences et des Arts, le 6/11/1919.

³⁰ Lors de cette séance, le sénateur libéral Alphonse Carpentier dépose une motion d'ordre pour signaler que si un projet similaire va être exposé à la Chambre par Louis Piérard (socialiste) – « *Je l'en félicite. Cela prouve que cette idée généreuse fait son chemin* » –, il en a la primeur, le texte de sa proposition ayant été remis au greffe du Sénat le 10 novembre.

contrefaçon de ce qui a été fait en France et en Angleterre, arrivent trop tard et que le gouvernement doit s'en tenir à l'exécution de la loi du 14 juillet 1919 relative à la commémoration et à la glorification des morts et des condamnés à morts pour la Belgique, au cours de la Grande Guerre »³¹. Le conseil se rallie unanimement à son avis. Dans l'esprit du gouvernement, la commémoration des héros belges à Bruxelles ne saurait être une pâle copie de ce qui s'est fait dans les capitales alliées ; l'érection du monument aux morts national prévu dans la législation demeure une priorité.

Les Commissions réunies de la Défense nationale et de l'Intérieur chargées d'examiner la question de la glorification d'un soldat belge inconnu, établissent un compromis entre les vues des parlementaires et celles du gouvernement en suggérant de réunir les deux projets « et d'en faire un ensemble qui réalisera une intention pieuse à laquelle nul ne saurait s'opposer »³².

Le 4 février 1921, au Sénat, Alphonse Carpentier lui-même va se rallier à l'avis de ces Commissions puisqu'il propose de fusionner sa proposition de loi avec le projet du gouvernement sanctionné le 14 juillet 1919 : « En présence de la situation financière du pays, l'on m'a fait comprendre qu'il était difficile de songer à édifier un monument spécial au soldat inconnu. Dans ces conditions, il est tout indiqué que les restes du héros anonyme aillent reposer dans le monument important que l'État doit élever en vertu de la loi susmentionnée »³³. Lors des débats qui s'ensuivent, Monseigneur Keesen, sénateur catholique pour la province du Limbourg, saisit l'occasion pour mettre en exergue le financement des monuments locaux. Selon lui, la question du monument national et celle des monuments communaux sont, en effet, indissociables : « Un monument somptueux, élevé au milieu de la capitale, est une grande œuvre patriotique, qui portera ses fruits, mais il ne suffit pas. Il faut que dans chaque localité se dresse un monument existant qui a des garanties de durée. Il suffirait d'encastrier dans les murs intérieurs de l'église paroissiale une plaque de marbre portant les noms des habitants de la paroisse tombés au champ d'honneur »³⁴. Au-delà des querelles politiques et de l'aspect confessionnel de la proposition³⁵, la position du sénateur Keesen s'avère marginale. À trois reprises, on lui fait

³¹ A.G.R., Conseil des Ministres, procès-verbal, séance du 6 décembre 1920.

³² *Documents. Sénat*, Session de 1920-1921, N° 26, séance du 29 décembre 1920, p. 22.

³³ *Annales parlementaires de Belgique. Sénat*, séance du 4 février 1921, p. 155.

³⁴ *Annales parlementaires de Belgique. Sénat*, séance du 4 février 1921, p. 156.

³⁵ Eugène Keesen (1841-1923) a notamment été chanoine honoraire de l'Evêché de Liège et prêtre domestique du Pape. Sa proposition d'apposer, dans les églises, des plaques commémoratives qui seraient subsidiées par l'État belge, évoque la question complexe des relations Église-État.

remarquer que beaucoup de communes possèdent déjà leur monument. Aux yeux des autres élus, demander à l'État de subsidier ces mémoriaux paraîtrait quelque peu saugrenu. Les discussions se poursuivent et l'idée d'inhumer un soldat inconnu sous le monument national fait son chemin.

La semaine suivante, le projet transmis par le Sénat, en un article unique, annonce que les restes d'un soldat belge inconnu mort au champ d'honneur au cours de la Grande Guerre, seront exhumés et transportés à Bruxelles, pour être inhumés solennellement dans le Monument commémoratif qui sera élevé par l'État en vertu de l'article 6 de la loi du 14 juillet 1919. À ce stade, les projets d'un monument national et la glorification d'un soldat belge inconnu ne font effectivement plus qu'un.

Fin juillet 1921, le ministre de l'Intérieur, Henry Carton de Wiart, propose de reporter l'examen de la question après les prochaines élections³⁶. En mars 1922, c'est le nouveau ministre de l'Intérieur et de l'Hygiène, le vicomte Berryer³⁷, qui rappelle au Conseil des Ministres qu'aux termes de la loi du 14 juillet 1919, un monument doit être élevé par l'État aux héros de la Grande Guerre. Une commission a été instituée par Henry Carton de Wiart pour examiner la question. Le Conseil des Ministres décide d'organiser un concours auquel tous les artistes seraient appelés à participer. Le type de monument et son emplacement seraient choisis par l'auteur. La somme à ne pas dépasser serait fixée par le ministre de l'Intérieur et de l'Hygiène. Ceci ne constituerait qu'un avant-projet. Enfin, le conseil décide que les restes d'un soldat belge inconnu mort au champ d'honneur durant la Grande Guerre seraient inhumés sous le monument commémoratif³⁸.

Au conseil de cabinet du 22 septembre 1922, la question du monument du Soldat inconnu et celle du monument commémoratif aux Héros de la guerre sont discutées séparément. Pour le ministre de l'Intérieur et de l'Hygiène, le gouvernement, s'il est obligé par une loi d'élever un monument commémoratif où figureraient les noms de tous les morts, n'est, en revanche, lié par aucune obligation légale en ce qui concerne le monument du soldat inconnu. Cependant, les divers emplacements possibles pour l'inhumation du soldat inconnu ont été proposés par la ville de Bruxelles. Le Square du Palais de la Nation et le parc ont, d'emblée, été écartés vu leur position dans la zone neutre, *ce qui pourrait amener certains conflits pénibles en cas de troubles*³⁹.

³⁶ *Annales parlementaires de Belgique. Chambre des représentants*, séance du 20 juillet 1921, p. 2266.

³⁷ Paul Berryer (1868-1936). Catholique. Sénateur pour l'arrondissement de Liège entre 1908 et 1936, il est ministre de l'Intérieur et de l'Hygiène de décembre 1921 à mars 1924.

³⁸ AGR. Conseil des Ministres, procès-verbal, séance du 27 mars 1922, p. 8.

³⁹ AGR. Conseil des Ministres, procès-verbal, séance du 22 septembre 1922, p. 14.

Restent le Cinquantenaire, la Place Poelaert ou la Colonne du Congrès. Cette dernière option est défendue par Berryer : « On y édifierait, entre les deux lions de bronze qui encadrent la porte du monument, une dalle en relief, de manière à ce que l'on ne passe pas au-dessus pour entrer dans la Colonne du Congrès. L'avantage de cette solution est qu'elle permet d'avoir un monument définitif pour le 11 novembre »⁴⁰. Au terme de ce débat, le ministre de l'Intérieur et de l'Hygiène est chargé d'organiser la fête du 11 novembre et de demander au Roi de bien vouloir y prononcer un discours. Un peu plus tard, le ministre des Affaires économiques demande à saisir le Conseil de la question du monument commémoratif de la guerre. À ses yeux, arrêter l'emplacement du futur monument est urgent. Il suggère la place Rogier, devant la Gare du Nord car elle est très fréquentée. De cette manière, les noms de tous les morts de la guerre gravés sur le monument, pourraient être lus par tous les passants. Le Vicomte Berryer déclare qu'il faut renoncer à graver les noms de tous les morts ; ce projet s'avérant inexécutable. Il propose qu'un concours qui comprendrait à la fois le projet architectural et l'emplacement soit ouvert. « Pour cela il manque une donnée essentielle : le prix. Que peut-on y mettre ? 500.000 francs ? Un million ? »⁴¹ Certains membres du conseil rejettent l'idée d'un concours et préféreraient s'adresser à un artiste de renom tels Egide Rombaux, Jules Lagae ou Victor Rousseau. Cependant, aucun nom d'artiste belge ne faisant l'unanimité, il n'est finalement pris aucune décision ni au sujet de la somme à consacrer au monument, ni au sujet du choix de l'artiste.

Lorsque les discussions reprennent à la Chambre en octobre 1922, divers amendements sont présentés. Si le gouvernement se rallie, *in fine*, aux propositions concernant le Soldat inconnu, c'est qu'il ne peut reporter indéfiniment l'inauguration d'un lieu de mémoire national. Attendu que le monument commémoratif prévu par la loi du 14 juillet 1919 « qui aura pour objet d'exalter, de glorifier le courage et l'abnégation de l'Armée, ainsi que la résistance de la population civile pendant l'occupation ennemie, ne pourra être édifié avant plusieurs années »⁴², le gouvernement propose, dans un premier temps, de faire procéder à la translation du corps du Soldat inconnu le 11 novembre 1922⁴³. Le Sénat et la Chambre votent alors la loi du

⁴⁰ *Ibid.*, p. 15.

⁴¹ *Ibid.*, p. 17.

⁴² *Documents. Chambre des Représentants*, session de 1921-1922, N° 437, p. 944.

⁴³ Notons que la date officielle de la commémoration de la Grande Guerre a changé. En Belgique, la fin du conflit est symbolisée par la « joyeuse entrée » du roi Albert à la tête de ses troupes à Bruxelles, le 22 novembre 1918. Si cette date demeure symbolique pour les Belges, c'est pourtant l'anniversaire de la journée du 4 août 1914 (date de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Belgique) qui, selon la loi du 19 juillet 1919, sera célébré chaque année

7 novembre 1922 annonçant l'inhumation solennelle d'un Soldat inconnu au pied de la Colonne du Congrès⁴⁴.

Le 11 novembre 1922, à travers l'inhumation du Soldat inconnu, hommage est rendu à tous les soldats belges, comme le souligne le discours du roi Albert⁴⁵. Au lendemain de cette cérémonie, le projet du monument national semble tomber dans l'oubli.

En 1925, c'est la ville de Bruxelles qui remet à l'ordre du jour la question du Monument aux morts national en demandant une intervention de l'État. Le cabinet du ministre de l'Intérieur, transmettant au ministère des Sciences et des Arts la lettre de la Ville de Bruxelles, conclut que l'affaire peut attendre « jusqu'au moment où la situation internationale et financière sera définitivement réglée et que l'opinion publique manifeste le désir de voir se réaliser la décision de 1919 »⁴⁶. Et l'Administration des Beaux-Arts, d'abonder dans ce sens : « En effet par l'inhumation du Soldat inconnu au pied de la Colonne du Congrès et par l'inauguration, dans la très grande majorité des communes du Pays, de Monuments locaux consacrant la mémoire de citoyens tombés pour la Patrie, l'opportunité immédiate d'une commémoration collective de tous les héros de la guerre dans la Capitale n'est plus évidente »⁴⁷. Revirement de situation, c'est à présent la multiplication des monuments aux morts communaux qui justifie l'abandon du projet de monument national ! En somme, si l'état financier ne permet pas au gouvernement d'intervenir, la loi de 1919 semble bien éloignée de ses préoccupations premières.

Évoquée une troisième fois au sein du conseil des ministres le 7 janvier 1929, la question de l'érection d'un monument aux héros de la guerre n'est toujours pas tranchée. En 1932, le ministre des Sciences et des Arts demande à son administration où en est le dossier. La conclusion du

comme fête nationale. Ce premier choix, plus marqué par le viol de la neutralité belge et l'invasion allemande que la victoire finale, est revu trois ans plus tard. La loi du 21 juillet 1922 stipule que l'anniversaire du 11 novembre 1918 sera désormais célébré chaque année comme Fête Nationale.

⁴⁴ *Moniteur belge*, 10 novembre 1922, p. 7574.

⁴⁵ « Ce témoignage de respect que, dans un élan de reconnaissance, la Belgique apporte à ce grand mort, va à tous ceux qui dorment leur dernier sommeil à Liège, à Namur, à Anvers, sur l'Yser, dans les Flandres », dans *Le Patriote illustré*, n°47, 19 novembre 1922, p. 738.

⁴⁶ A.G.R., Administration des Beaux-Arts. Ancien Fonds, n° 99C, dossier 800. Ville de Bruxelles. Mémorial aux Soldats morts pour la Patrie. Guerre 1914-1918, Lettre du Cabinet du ministre de l'Intérieur N°A.3906 à M. Nolf, ministre des Sciences et des Arts, le 14/02/1925.

⁴⁷ A.G.R., Administration des Beaux-Arts. Ancien Fonds, n° 99C, dossier 800. Ville de Bruxelles. Mémorial aux Soldats morts pour la Patrie. Guerre 1914-1918, Lettre du ministère des Sciences et des Arts à M. Poulet, Ministre de l'Intérieur, le 11/09/1925.

directeur général de l'Administration des Beaux-Arts semble reléguer l'érection du monument national aux calendes grecques : « Cette affaire dort. La Commission ne s'est plus réunie depuis plus d'un an. Il semble qu'il faille souhaiter qu'elle n'aille pas plus loin. Elle dépasse la mesure des talents dont nous disposons »⁴⁸. Dans les années trente, l'idée d'ériger un monument national aux héros de la Grande Guerre est tombée dans l'oubli. C'est que le contexte national et international a changé ; d'autres priorités émergent. Déjà, une autre guerre se profile à l'horizon.

3. Conclusion

En définitive, l'histoire tourmentée de ce monument « virtuel » qui ne sera jamais érigé par l'État belge nous conduit à nous interroger sur cette volonté (portée ici essentiellement par le gouvernement et les parlementaires) de commémorer la Grande Guerre sur le plan national.

Si, dès le départ, la Belgique veut glorifier les combattants et les non-combattants, les morts et les condamnés à morts, surgit vite la difficulté de définir les destinataires de cette reconnaissance. Certaines catégories de civils comme les prisonniers et les déportés peuvent apparaître suspectes. Honorer des « disparus » qui cachent peut-être à l'étranger « leur ignominie et leur honte » serait abject. Quels sont les civils dignes d'être élevés au rang de héros ? Sous quelles formes l'hommage national doit-il être rendu aux civils et aux militaires ? Ces questions, charriant d'importants enjeux de reconnaissance, seront au cœur de revendications durant l'entre-deux-guerres.

Tandis que les communes érigent spontanément leur monument, l'État se perd en atermoiements. Au fil du temps et une fois l'exaltation retombée, les hommes politiques semblent se heurter, prosaïquement, aux exigences du quotidien et à l'état désastreux des finances. Quoi qu'il en soit, le monument national n'apparaît pas comme une priorité assez forte que pour les amener à dépasser ces difficultés.

Par ailleurs, remarquons que la Belgique, si elle essaie au départ de se démarquer de la France et de l'Angleterre (en refusant d'imiter la forme des hommages rendus par ces pays au soldat inconnu), va finalement, faute de temps, se résoudre à suivre leurs exemples. La population belge, elle, se contente apparemment de la cérémonie du 11 novembre 1922. Si les monuments communaux s'inscrivent dans un réel besoin de commémorer

⁴⁸ A.G.R., Administration des Beaux-Arts. Ancien Fonds, n° 99C, dossier 800. Ville de Bruxelles. Mémorial aux Soldats morts pour la Patrie. Guerre 1914-1918, Note pour le ministre, le 10/02/1932.

« ses » morts; en revanche, l'érection d'un monument national – qui n'est réclamé que par la ville de Bruxelles – ne déchaîne pas les passions. Le soldat inconnu incarne, somme toute, une image de la mémoire nationale qui coexiste avec celles des mémoires locales. Dans cette optique, les complexités des interactions entre pouvoirs et mémoires – tant sur le plan national que local – restent à explorer...

**Over de martelaars en helden van de Groote Oorlog :
de heldenverering en herdenking in de Belgische fictiefilms
uit het interbellum.**

Case study: De martelares Gabrielle Petit in de Belgische speelfilm¹

Leen ENGELEN

Inleiding

De embryonale Belgische filmsector werd in 1914 gefnuikt door de Duitse bezettingsmacht. Materiaal en manschappen werden opgeëist voor de oorlogsinspanning, de censuur werd ingevoerd en Franse, Britse en Amerikaanse producties werden van de markt geweerd. Hierdoor zagen niet alleen de meeste cinema's zich genoodzaakt tijdelijk hun deuren te sluiten, maar viel ook de filmproductie stil. Na de wapenstilstand namen enkele Belgen de draad van de filmproductie terug op. Er was geen sprake van een echte filmindustrie zoals die op dat moment in de buurlanden en de Verenigde Staten opgang maakte. Filmproductie bleef beperkt tot individuele initiatieven van enthousiaste liefhebbers. Naast volkse kluchten, drama's en historische open werd in de jaren '20 ook een heel aantal films geproduceerd over de Eerste Wereldoorlog. Het merendeel van deze films zijn staaltjes van rabiaat patriottisme. Vooral evocaties van de bezetting van het land en het verzet van de Belgische burgers zijn in deze films erg populair, echte gevechtsscènes komen nauwelijks voor. Hoewel het gaat om fictiefilms stellen we vast dat de films vaak reële gebeurtenissen als uitgangspunt nemen: de mobilisatie, Duitse gruweldaden en brandstichtingen, de opmars naar Antwerpen. Ook heroïsche episoden uit het oorlogsverleden worden in de verf gezet: het maken en verspreiden van de ondergrondse krant *La Libre Belgique*, het werk van *passeurs* in de grensstreken, de oversteek van de *Atlas V*. In de films werd tevens vaak hulde gebracht aan reële oorlogshelden. Bepaalde namen komen hierbij steeds terug: Gabrielle Petit, Yvonne Vierslet en caporal Trésignies. Elk van deze namen verwijst naar een specifiek type held: een spionne, een onschuldig burgerslachtoffer en een soldaat. Zij hebben met elkaar gemeen dat zij de vijand recht in de ogen keken terwijl ze moedwillig hun leven offerden voor het vaderland. Deze opoffering staat in het centrum van de

¹ Ik ben grote dank verschuldigd aan mevrouw Gabrielle Claes, conservator van het Koninklijk Film Archief (K.F.A.), Brussel, en aan mevrouw Clementine De Blicq, verantwoordelijke voor de visionering van het beeldmateriaal in het K.F.A.

cultus die na de oorlog rond deze martelaars ontstond en die op haar beurt stevig in de *culture de guerre* ingebed was. Namen als Gabrielle Petit, Edith Cavell, korporaal Trésignies en Philippe Baucq lagen op ieders lippen. In boeken, artikels, pamfletten en prentkaarten werden zij geestdriftig gehuldigd; debatten in Kamer en Senaat omtrent de officiële herdenking leverden eretekens, officiële begrafenissen, standbeelden en gedenkplaten op. Ook speelfilms maken deel uit van deze cultus en kunnen dan ook in het licht hiervan geanalyseerd worden.

In deze paper gaan we dieper in op de films over Gabrielle Petit. Na een korte introductie van de speelfilms in kwestie en de cultus rond Gabrielle Petit, zullen twee aspecten van de cinematografische representatie van deze martelares van naderbij bekeken worden: de representatie van haar spionageactiviteiten en de representatie van haar martelaarschap². Omwille van de tijdspanne die verloopt tussen beide films (1921-1928) kunnen we ten slotte nagaan in welke mate deze films een nieuwe betekenis aan de martelaarscultus geven en zodoende actieve krachten of stille getuigen zijn van processen van culturele mobilisatie en demobilisatie in het naoorlogse België.

1. *La Libre Belgique et l'héroïne Gabrielle Petit* (1921) & *Femme belge* (1928)

Het leven van de oorlogsmartelares Gabrielle Petit was in de jaren 1920 een geliefd thema in de Belgische speelfilm. Ondanks de beperkte speelfilmproductie verschenen er in deze periode twee films over deze nationale heldin: Armand Du Plessy's *La Libre Belgique et l'héroïne Gabrielle Petit* (1921) en Francis Martins *Femme belge* (1928). De analyse van deze twee Belgische films toont aan dat deze speelfilms integraal deel uitmaakten van de Petit-cultus, die rond 1922 haar hoogtepunt bereikte.

*La Libre Belgique et l'héroïne Gabrielle Petit*³ werd uitgebracht in januari 1921. De film is opgebouwd uit vijf delen die anekdotisch van aard zijn en relatief los van elkaar staan. Daarenboven is de film voorzien van een proloog over het begin van de oorlog: de inval van de Duitse troepen en de installatie van de bezettingsmacht onder leiding van Von der Goltz en diens

² Deze paper is een ingekorte versie van een artikel dat nog verschillende andere aspecten van de cinematografische representatie van Petit als spion-martelaar behandelt. Hierin komen o.a. het vrouwelijke counterdiscours en het religieuze discours in de Petit-films aan bod.

³ In verschillende advertenties en recensies wordt de film aangekondigd onder de titel *La Libre Belgique et l'héroïne Gabrielle Petit*. Wij zullen in onze tekst steeds verwijzen naar l'héroïne Gabrielle Petit.

opvolger, Freiherr Von Bissing. Een epiloog over de wapenstilstand sluit de film af: documentaire beelden tonen het vertrek van de Duitse troepen op 11 november en de blijde intrede in Brussel van het Belgisch leger en koning Albert op 22 november. Door verwijzingen naar data en sleutelmomenten (bijvoorbeeld de opvolging van Von der Goltz door Von Bissing) en door het gebruik van documentair materiaal (bijvoorbeeld documentaire beelden van de begrafenis van Von Bissing), pretenderen de proloog en de epiloog een zekere historische precisie die we ook in het gedeelte over Petit terugvinden. Dit staat echter in schril contrast met de episodes over *La Libre Belgique* die anekdotisch en illustratief van aard zijn. In realiteit was Petit slechts zijdelings bij *La Libre Belgique* betrokken; in de film wordt haar aandeel echter geromantiseerd en uitvergroot. Het verhaal rond *La Libre Belgique* enerzijds en het verhaal over Petit anderzijds zijn met elkaar verbonden door het benadrukken van Petits engagement in de verspreiding van de krant. Hierdoor wordt de overgang gemaakt naar haar spionageactiviteiten, haar arrestatie, haar rechtszaak en haar executie. Na de executie volgt in het laatste deel van de film een korte terugkoppeling naar *La Libre Belgique*. Door middel van tussentitels stelt de regisseur dat de krant ondanks de dood van Petit en ondanks de grote inspanningen van Von Bissing en Von Falkenhausen⁴ uit haar as herrijst. Om de gebrekkige coherentie tussen de verschillende delen te compenseren werd in de film veelvuldig gebruik gemaakt van tussentitels⁵. Dat de film ondanks het fragmentarisch karakter een groot succes was, suggereert dat de toeschouwers reeds met de verhalen vertrouwd waren en de lacunes in het verhaal bijgevolg moeiteloos konden aanvullen.

Op het ogenblik dat de film in de zalen kwam, had de cultus rond Petit haar hoogtepunt bereikt. Hoewel Petit niet het hoofdthema van de film is, kan deze toch in het licht van deze herinneringscultus bekeken te worden. De film is in beperkte mate auto-referentieel en bezigt een meta-discours over de Petit-cultus door een verwijzing hiernaar in te lassen: de executiescène werd opgenomen aan de *tir national* van Brussel. Een tussentitel expliciteert dit: “cinématographiée sur les lieux mêmes de l’exécution”. Rond 1920 had deze locatie de status van bedevaartsoord verworven en maakte dus ook deel uit van de cultus rond Petit.

⁴ Zijn naam wordt in de tussentitel fout gespeld als “Falkenhouzen”.

⁵ In de versie die het K.F.A. momenteel bewaart zijn de tussentitels hoofdzakelijk in het Frans gesteld, slechts enkele tussentitels verschijnen in beide landstalen. De Duitsers ‘spreken’ gebrekkig Frans (imitatie van Duits accent). Mogelijk bestonden er van deze film ook tweetalige kopieën, dit werd echter niet expliciet geadverteerd (wat voor de meeste films waarvan tweetalige kopieën bestonden wel het geval was).

Naar aanleiding van de tiende verjaardag van de wapenstilstand maakte de succesvolle Belgische regisseur Francis Martin (°1905) eveneens een film “à la gloire de la grande fusillée Gabrielle Petit”. *Femme Belge* wordt met een vertraging van enkele maanden afgewerkt en komt in april 1929 in verschillende Belgische zalen. In deze film is Petit – zoals de titel al laat vermoeden – het centrale personage. Deze “groote oorlogsfilm” draait volledig rond haar persoon en vertelt het leven van Petit vanaf de eerste oorlogsdagen waarin zij als verpleegster dienst neemt in het Rode Kruis tot aan haar dood in april 1916. Hoewel de Petit-cultus in 1928 reeds over zijn hoogtepunt heen was, schrijft ook *Femme belge* zich in de typische herinneringspraktijk uit de onmiddellijk naoorlogse periode in. Het verhaal van Petit is daarenboven in de film als het ware ingebed in de herinneringcultus rond haar persoon: zowel in de eerste als in de laatste scène verwijst de regisseur expliciet naar de naoorlogse herdenking. In de eerste scène zien we in een reeks van Brusselse stadsbeelden een shot van het standbeeld van Petit dat daar in 1923 werd onthuld. Onmiddellijk na deze beelden keert de film door middel van een tussentitel terug naar 1914; in feite is heel de film een flashback, een terugkijken naar de vrouw van het standbeeld die actief was in de getoonde omgeving (Brussel). Op het einde van de film verwijst Martin terug naar de naoorlogse periode. Op Allerzielen herdenkt haar doopmeter haar overlijden door het neerleggen van bloemen aan haar standbeeld in Doornik. De twee dimensies van de heldencultus komen hier naar boven: rouw en hulde; verdriet en zegepraal.

2. *Gabrielle Petit: Doornik 1893 - Brussel 1916*

Gabrielle Petit werd op 20 februari 1893 geboren in een Doorniks middenklasse gezin. Op jonge leeftijd verloor ze haar moeder en werd door haar vader in een internaat geplaatst. Vanaf haar zestiende jaar werkte zij als naaister, dienstster en als verkoopster in Brussel. In het voorjaar van 1914 leerde zij haar verloofde kennen, de beroepsmilitair Maurice Gobert. Tijdens de eerste dagen van de oorlog vertrok Maurice naar het front en meldde zij zich als verpleegster bij het Rode Kruis. Maurice raakte tijdens de eerste oorlogsweken gewond en keerde terug naar bezet België. Na zijn genezing maakte het paar plannen om gezamenlijk de Nederlandse grens over te steken. Maurice vertrok alleen; Petit ging hem achterna maar veranderde in juli 1915 haar plannen nadat zij in de Britse havenstad Folkestone door de British Intelligence Service gerekruteerd werd. Gedurende twee weken kreeg zij te Londen een speciale opleiding voor spoorwegspionage. Vanaf augustus 1915 was Petit zeer actief in België. Ze doorkruiste het hele land en nam hierbij diverse schuilnamen aan (o.a. Hélène Legrand). De Duitse contraspionage kreeg lucht van haar activiteiten en maakte twee politieofficieren, Pinkhof en

Petermann, vrij om haar in de gaten te houden. In januari 1916 werd zij in een hinderlaag gelokt en vervolgens gearresteerd. Op 3 maart 1916 werd ze ter dood veroordeeld wegens spionage. De straf werd voltrokken op 1 april 1916 op de *tir national* te Brussel.

Niets wijst er op dat tijdens de oorlog veel ruchtbaarheid gegeven werd aan haar terechtstelling. De bevolking werd door middel van aanplakbiljetten post factum officieel op de hoogte gebracht. Er kwam geen publiek protest na de executie⁶. Die geringe belangstelling stond in haarscherp contrast met de aandacht die in het interbellum, zowel op politiek als op cultureel vlak, aan haar besteed werd. In mei 1919 kreeg zij een officiële staatsbegrafenis. Bij deze gelegenheid ontving zij uit de handen van koningin Elisabeth postuum het Ridderkruis van de Leopoldsorde. Ook de Belgische senaat nam een aantal maatregelen teneinde haar in de herinnering eeuwig te laten voortleven: het plaatsen van een gedenkplaat in de Senaat, de verspreiding van een boekje over haar leven en martelaarschap in gezinnen en schoolbibliotheken, de conservatie van haar geboortehuis en het oprichten van een standbeeld.

In het begin van de jaren '20 verschenen in België minstens vijf monografieën over de jonge heldin. Verschillende van deze werken – die veelal hagiografisch van aard waren – verschenen zowel in het Frans als in het Nederlands. Daarnaast was haar levensverloop ook het thema van een zestal toneeldrama's en gedichten en van een muziekstuk voor strijkers en piano. In verschillende huldeboeken over de Belgische onafhankelijkheid of over België tijdens de Eerste Wereldoorlog werd er een hoofdstuk aan haar gewijd. Ook in schoolboeken voor geschiedenisonderwijs en jeugdboeken werd zij vermeld en als voorbeeld gesteld. We kunnen besluiten dat Petit in de jaren '20 een echte nationale heldin was. Uit bovengenoemde werken blijkt dat de cultus rond het martelaarschap van Petit voornamelijk aan het gewone volk appelleerde en dit zowel in Wallonië als in Vlaanderen. Deze cultus kende een klassiek patroon eigen aan de herinnering van een zeer specifieke categorie van martelaars: vrouwelijke spionnen⁷. Deze martelaarsverering, die in de naoorlogse periode nog geruime tijd het discours van de *culture de guerre* bleef hanteren, werkte door het achterwege blijven van een nieuwe betekenis voor het martelaarschap de culturele demobilisatie tegen. Hoewel de cultus rond Petit reeds rond 1923 over de climax heen was, was er rond 1928 sprake van een heropleving.

⁶ DE WEERDT D., *De vrouwen van de Eerste Wereldoorlog*, Stichting Mens en Cultuur, Gent 1993, p. 190.

⁷ PROCTOR T., *Female Intelligence: Women and Espionage in the Great War*, New York University Press, New York, 2003.

3. In de marge van de herinnering: *Petits* spionageactiviteiten

In verband met de eigenlijke spionageactiviteiten van Petit zijn beide films fragmentarisch en eerder vaag: verschillende spionageactiviteiten komen aan bod, maar er zit geen coherente structuur in de elkaar opvolgende gebeurtenissen. Daarenboven wordt er relatief weinig verteld aan deze activiteiten besteed.



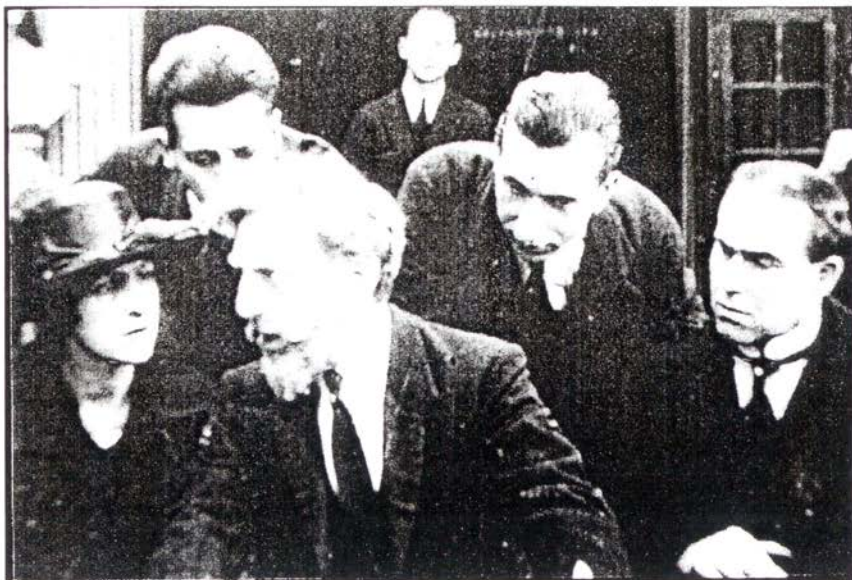
Poster voor de film *La Libre Belgique et l'héroïne Gabrielle Petit*. Armand Du Plessy, 1921
(© Koninklijk Film Archief – Cinémathèque royale).

In het boek *Female Intelligence: Women and Espionage in the Great War* (2003) gaat Tammy Proctor na hoe vrouwelijke spionnen gerepresenteerd werden in de contemporaine en naoorlogse herinnering⁸. Zij stelt vast dat dit volgens een vast stramien gebeurt. Een van de steeds weerkerende elementen is dat voornamelijk het martelaarschap en de executie van de vrouwelijke spionnen-martelaars benadrukt werden. Aan hun eigenlijke spionageactiviteiten werd zeer weinig aandacht besteed. Dit

⁸ Proctor focust op vrouwen die tijdens de Eerste Wereldoorlog in Noord Frankrijk en België werkten voor de British Intelligence.

stramien is zeer duidelijk terug te vinden in de cultus rond Petit en in de hier besproken speelfilms. Conform de *cultures de guerre* werd in dit stramien de opoffering centraal geplaatst. De herdenking van vrouwelijke spionnen-martelaars verschilt grondig van de herdenking van soldaten-martelaars. Wanneer soldaten op het slagveld een belangrijke actie stelden en hierdoor de dood vonden, werd naast het martelaarschap ook de intrinsieke opoffering van de heroïsche daad zelf benadrukt. Verklaring hiervoor is dat deze daad doorgaans aansloot bij de cultus van mannelijkheid, eigen aan de oorlogscultuur. Soldaten onderscheidden zich door hun vaderlandse plicht op een viriele en heroïsche wijze te vervullen. De vrouwelijke spionnen voerden tijdens het uitvoeren van hun taken vaak mannelijke activiteiten uit. Deze roloverschrijding werd in de naoorlogse periode maatschappelijk niet meer gewaardeerd. Bijgevolg werd in de herinnering weinig aandacht besteed aan hun verwezenlijkingen.

La Libre Belgique et l'héroïne Gabrielle Petit focust op activiteiten van Petit die verband hielden met de clandestiene krant. Aan de rol die zij in werkelijkheid in deze organisatie gespeeld heeft kan getwijfeld worden. Ze wordt niet vermeld in *Le Livre d'Or* van de medewerkers van de krant en ook in de memoires van de betrokkenen komt zij nauwelijks aan bod. Petit wordt in de film voorgesteld als waarheidsminnend en oprecht, dit is ook haar motivatie voor de medewerking die zij aan de krant verleent. In een eerste scène geeft ze een exemplaar van de krant aan een ouder echtpaar, dat een blad aan het lezen is dat onder de Duitse censuur verschijnt. Deze reageren duidelijk opgetogen: “cela fait plaisir de connaître la vraie vérité”. Vervolgens wordt Petit door Duitse contraspionnen geschaduwd, maar ze weet haar achtervolgers af te schudden: “et la meute se met aux trousses de la bonne Gabrielle”. Ondanks het feit dat de Duitsers haar zichtbaar op het spoor zijn, gaat de jonge vrouw niet voorzichtiger te werk. Een roemruchte episode uit de verzetsromantiek wordt nu opgevoerd: Petit brengt *La Libre Belgique* tot op het bureau van gouverneur-generaal Von Bissing! Hoewel dit verhaal aan de verbeelding is ontsproten, komt het in heel wat literatuur over de krant of over de jonge heldin voor. In de film bezoekt Petit in rouwkledij de *Kommandantur*. Zij geeft een “brief” (*La Libre Belgique* verpakt als liefdesbrief) aan een naaste medewerker van Von Bissing. Deze belooft de brief persoonlijk aan zijn chef te geven. Petit maakt zich uit de voeten en de soldaat wordt uitgescholden door een woedende Von Bissing. Met deze gedurfde heldendaad wordt het gedeelte over het werk van Petit afgesloten. De film van Du Plessy toont hoe Petit de Duitsers steeds verder uitdaagt en uiteindelijk hiervoor uiteindelijk gearresteerd wordt.



Still uit de film *La Libre Belgique et l'héroïne Gabrielle Petit*.
Gabrielle Petit (vrouw met hoed) met de oprichters van de *Libre Belgique*
(© Koninklijk Film Archief – Cinémathèque royale).

Femme Belge daarentegen beperkt zich niet tot Petits aandeel in de verspreiding van *La Libre Belgique*, maar verhaalt meerdere korte episodes die het volledige scala van Petits clandestiene activiteiten illustreren: de registratie van vijandelijke troepenbewegingen in het etappegebied, het versturen van de notities via postduiven of koeriers, het over de grens voeren van jonge mannen die de geallieerde troepen wilden vervoegen en het bespioneren van Duitse militairen in het *Gezellenhaus*. In Brussel was Petit actief onder de schuilnaam Hélène Legrand. De centrale inlichtingendienst kwam haar echter op het spoor en twee vrouwelijke detectives zetten de achtervolging in. Petit slaagde erin hen af te schudden, maar niet lang daarna viel zij definitief in een Duitse hinderlaag. In al deze episodes is Petit het centrale personage. Verschillende nevenpersonages maken duidelijk dat zij in haar werk op de hulp van verschillende niet bij naam genoemde medewerkers kan rekenen: “een Vlaamsche jongen, naamloze held” zorgt voor de verzending van de inlichtingen met behulp van postduiven en een spion verkleed als bedelaar waarschuwt haar wanneer zij achtervolgd wordt.

We stellen inderdaad vast dat noch in de films, noch in de hagiografische en biografische literatuur rond Petit veel aandacht aan haar eigenlijke spionageactiviteiten besteed werd. Omtrent de ruim zes maanden

dat ze voor de Engelse inlichtingendienst werkte, zijn weinig primaire bronnen beschikbaar⁹. Enkele hedendaagse historici trachtten de gemedieerde constructie die het leven van Petit doorheen de representatie geworden is, te ontdoen van spionageromantiek, maar stelden toch vast dat het zeer moeilijk is feiten van fictie te scheiden¹⁰. Veel ‘feiten’ werden aangedikt of gecreëerd in de hagiografische literatuur uit de jaren '20: auteurs refereerden voortdurend aan elkaar, gegevens werden overgenomen en gingen een eigen leven leiden.

4. De ultieme opoffering: *Petits Martelaarschap*

In tegenstelling tot de spionageactiviteiten, staan Petits rechtzaak, gevangenschap en vooral haar executie in de herinneringscultus in het algemeen, en in beide films in het bijzonder, centraal. In de literatuur wordt dit geïllustreerd doordat verschillende auteurs naar Petit verwijzen als “la grande fusillée”¹¹, ook het standbeeld in Brussel is significant omwille van de referentie naar haar dood in het onderschrift: “je leur montrerai comment une femme belge sait mourir”. Deze leuze getuigt zowel van haar instemming en het vrijwillige karakter van haar opoffering als van haar misprijzen voor de vijand. Twee elementen die de kern van de *culture de guerre* uitmaken. Het is duidelijk dat Petit een groot deel van haar naoorlogse roem aan haar tragische levenseinde dankte. Proctor stelt vast dat vrouwelijke spionnen die in de loop van de oorlog als gevolg van hun taken de dood vonden, in de herinnering in het algemeen meer aandacht kregen dan de vrouwen die gelijkaardige activiteiten deden, maar het er zonder kleerscheuren van af brachten. Volgens John Horne en Alan Kramer¹² was martelaarschap het meest voor de hand liggende culturele model voor de herdenking van nationale trauma's, i.c. Duitse wredeheden. Audoin-Rouzeau¹³ voegt hier aan toe dat het martelaarschap tevens een van de enige manieren is waarop de Duitse barbarij vorm kon krijgen in de herinnering. Petit kan inderdaad gezien worden als de representant van alle vrouwen die door toedoen van de vijand een

⁹ Een overzicht van de voorhanden bronnen vinden we in: DELOGE A., *Gabrielle Petit. Sa vie et son œuvre*, Veuve Ferdinand Larcier, Bruxelles, 1922 en RONVAUX P., *Gabrielle Petit: la mort en face*, ed. Illustra, Izegem, 1994.

¹⁰ RONVAUX P., *op. cit.*; DE WEERDT D., *op. cit.*, pp. 190-200; DE SCHAEPDRIJVER S., « Les dangers de l'idéalisme. Souvenirs contestés de l'occupation allemande en Belgique », in *14 / 18 Aujourd'hui, Today, Heute*, nr. 5 (*Démobilisations culturelles après la Grande Guerre*) (Noesis) Péronne, 2002, pp. 114-127.

¹¹ BAILLY A., « La Grande fusillée », in BAILLY A., *P'tit Belge*, Association des écrivains belges, Bruxelles, 1919; DELOGE A., *op. cit.*, p. 72.

¹² HORNE J. en KRAMER A., *German Atrocities. A History of Denial*, Yale University Press, London, 2001, pp. 302-316.

¹³ AUDOIN-ROUZEAU S. en BECKER A., *1914-1918. Understanding the Great War*, Profile Books, Londen, 2002, p. 164.

gewelddadige dood stierven voor hun vaderland. In zijn religieuze vorm vereist martelaarschap “no personal qualification other than the violent sacrifice of the innocent for the cause”¹⁴, een voorwaarde waaraan Petit moeiteloos voldoet. Door het vaak brutale gedrag van de Duitse soldaten was er zeker geen tekort aan civiele martelaars die hun lot stoïcijns en met heroïsche vaderlandsliefde ondergingen. Petit verschilde in essentie niet van andere vrouwelijke spionnen-martelaars, haar zaak genoot echter een grotere nationale resonantie. Dit kan te wijten zijn aan haar jeugdige leeftijd (Petit was 23 toen zij gefusilleerd werd). In Frankrijk, en in België in mindere mate, bestond er een traditie van jeugdig patriottisme die terugging tot de Franse revolutie. De patriottische daadkracht van de jeugd gold als vergelding voor de Duitse aanvallen op vrouwen en kinderen voornamelijk tijdens de eerste oorlogsmaanden¹⁵.



Still uit de film *La Libre Belgique et l'héroïne Gabrielle Petit*.
 Executie van Gabrielle Petit op de Nationale schietstand te Brussel
 (© Koninklijk Film Archief – Cinémathèque royale).

¹⁴ HORNE J. en KRAMER A., *op. cit.*, p. 309.

¹⁵ Zie bijvoorbeeld: DE MOFFARTS P., *Un enfant belge fusillé à Lille. Léon Trulin*, Desclée, De Brouwer en Cie, Bruxelles, 1923.

Rond de gevangenschap en executie van (vrouwelijke) martelaars circuleerde een repertorium gerecycleerde en geromantiseerde verhalen, die naargelang het geval in meerdere of mindere mate bij de realiteit aansloten. Deze verhalen waren slechts mogelijke concrete vormen van de essentie van het martelaarschap: stoïcijnse opoffering uit liefde voor een bepaalde zaak, i.c. het vaderland. Dezelfde verhalen vinden we dan ook bij verschillende martelaars terug. In de hagiografische literatuur over Edith Cavell wordt beweerd dat een van de schutters op haar executie weigerde te schieten en hiervoor zelf de doodstraf kreeg. Ditzelfde verhaal vinden we terug in sommige biografieën van Petit. Philippe Baucq, die samen met Cavell veroordeeld en gefusilleerd werd, weigerde volgens de overlevering geblinddoekt te worden. Ook dit verhaal vinden we in de histories rond Petit terug. Zowel de films als de literatuur putten in hun representatie van de laatste levensmaanden van Petit (haar gevangenschap en executie) uit dit repertorium: haar schijnproces, haar stoïcijnse houding voor het executiepeloton, haar vermeende laatste woorden, de manier waarop zij haar laatste dagen doorbracht – gesprekken met haar zuster en haar doopmeter, brieven aan goede vrienden en familie, gesprekken met haar bewakers, haar laatste biecht en gebed, haar laatste ochtendtoilet – is in de diverse representaties tot in de puntjes beschreven. Om de echtheid van de verhalen te staven wordt verwezen naar Petits correspondentie met intimi en naar mondelinge verslagen van bevoorrechte getuigen. Zo verwijst Cyrille Van Overbergh¹⁶ expliciet naar zijn bronnen: “God heeft niet toegelaten dat zooveel moed in stille vergetelheid zou begraven worden. De muren harer cel hebben gesproken, haar kruisbeeld heeft zijn geheim veropenbaard, eenige harer briefjes zijn ons toegekomen; wij kennen de vertrouwelijke mededeelingen aan hare zuster en meter gedaan, en ten slotte heeft hare bekoorlijkheid en de waarheid, aan den aalmoezenier, aan een der rechters en aan haren bewaker, de doorslaande bewijzen geleverd”.

Op basis hiervan worden Petits “exacte” frasen in bijna alle *récits* aangehaald. Zelfs in de annalen van de senaatszitting van 2 juli 1919 werd zij geciteerd. Zowel *La Libre Belgique et l'héroïne Gabrielle Petit* als *Femme Belge* geven het verhoor tijdens de rechtzaak quasi woordelijk weer. De dialogen, die in beide films opvallend gelijklopend zijn, lijken te zijn overgenomen uit het huldeboekje van Cyrille Van Overbergh¹⁷. Diverse andere auteurs baseerden zich op deze tekst¹⁸. De informatie i.v.m. haar

¹⁶ VAN OVERBERGH C., *De nationale heldin Gabrielle Petit*, Katholieke Werking Brussel, Brussel, 1920, p. 22.

¹⁷ *Idem*.

¹⁸ Bijvoorbeeld: SEVENS T., *Gabrielle Petit. Vaderlandsch gedicht en levensschets*, L. Opdebeck, Anwerpen, 1920.

proces is wellicht afkomstig van de aalmoezenier in kwestie, dhr. Leyendecker¹⁹. Door de grote overeenkomsten in de tussentitels vertoont het beeld dat we van Petit krijgen in beide films grote gelijkenissen. Petit wordt naar voor geschoven als een vrome en onverschrokken patriot die haar rechters te woord staat met door vaderlandsliefde ingegeven arrogantie. Op de vraag waarom zij de inlichtingendienst vervoegde antwoordt zij in *La Libre Belgique et l'héroïne Gabrielle Petit*: “par haine contre votre régime audieux et surtout par mon amour pour mon Pays et mon Roi” (in *Femme Belge* wordt dit: “uit liefde voor mijn land en mijnen koning”). Ze stopt haar minachting voor de Duitsers niet onder stoelen of banken: ze weigert verdedigd te worden door een Duits advocaat en noemt haar proces “een rechtvaardigheidsparade”. De rechtbankscène is door de oppositie van de eigen natie en de vijandige natie in beide films een zeer duidelijke vertolking van de oorlogscultuur. Dit illustreert dat er zelfs in 1928 weinig weerstand bestond tegen dit soort polarisering. De dynamische cameravoering in *Femme Belge* is in dit verband significant omdat de scène op die manier ook formeel naar een symbolische climax gebracht wordt. Een vlotte montage van shots van Petit die afgewisseld worden met shots van haar rechters (close ups en extreme close ups van individuele rechters of een long shot van een de lange tafel waaraan ze allen plaats hebben genomen) maken de scène tot een veerkrachtig geheel. Petit heeft een arrogante uitdrukking op haar gezicht. De rechters spotten op hun beurt met haar onverschrokkenheid. De montage en het expressieve gebruik van camera-afstand geven de scène een stuwende dynamiek die culmineert in het gratieaanbod van de rechter: “Uw leven gered voor enkele inlichtingen over uw inrichting”. De camera blijft focussen op het gezicht van Petit die het aanbod in overweging neemt; even valt de stuwende beweging naar het hoogtepunt van de scène stil. Dan roept Petit gedetermineerd uit: “NOOIT!”. Deze uitroep is het culminatiepunt van haar vaderlandsliefde. Haar offer is totaal: ze weigert de vijand om gratie te verzoeken en tekent hiermee definitief haar doodvonnis. Hoewel deze scène in *La Libre Belgique et l'héroïne Gabrielle Petit* op narratief niveau naar hetzelfde punt toewerkt, wordt dit niet weerspiegeld in cameravoering of montage. In de scène die hier op volgt in *Femme Belge* krijgen we een heel ander beeld van de heldin: door het eindeloze wachten op de uitvoering van het vonnis – er verstreek een maand tussen haar proces en haar executie – slaan de vertwijfeling en de eenzaamheid toe. Haar isolement wordt gevisualiseerd in een wazig shot waarin ze temidden van een witte mist verschijnt met een kruisbeeld in de hand. Het beeld van de sterke en overtuigde heldin wordt echter in de

¹⁹ DELOGE A., *op. cit.*, pp. 195-196.

volgende shot onmiddellijk hersteld: Petit hervat de moed en begint uit volle borst te zingen en geeft zo nogmaals aan dat ze niet klein te krijgen is.

In de literatuur wordt beschreven hoe Petit de ochtend van haar executie alle hulp van Duitse militairen afslaat: ze weigert een helpende hand bij het verlaten van de auto en wil zonder blinddoek voor het executiepeloton verschijnen. Als motivatie hiervoor zegt zij: "je leur montrerai comment une jeune fille Belge sait mourir". Vervolgens staat zij oog in oog met het executiepeloton en roept "Vive la Belgique! Vive le... [Roi]" en valt dood neer. Deze informatie is gebaseerd op de getuigenis van een medegevangene Abbé Mussche, van haar Duitse aalmoezenier Leyendecker en van een soldaat uit het executiepeloton. De meeste contemporaine auteurs gingen niet kritisch met deze getuigenissen om. Enkel Arthur Deloge²⁰ trok de getuigenis van de aalmoezenier (voornamelijk i.v.m. de vraag of Petit al dan niet geblinddoekt was) in twijfel omdat deze ook onwaarheden verteld had over de executie van Edith Cavell, waarbij hij eveneens als aalmoezenier optrad. Deze kritische noot was echter onvoldoende om in latere representaties een aantal fabels de wereld uit te helpen. Beide films selecteerden kritiekloos een aantal klassieke details om het verhaal van Petits executie te vertellen. In *La Libre Belgique et l'héroïne Gabrielle Petit* weigert zij de blinddoek en zegt: "Respectez au moins le dernier vœux d'une femme qui va mourir!" In een reverse shot zien we het executiepeloton dat klaarstaat met het geweer in de hand. In een tussentitel wordt naar hen verwezen als "les assassins". Petit roept: "vive la Belgique, vive le ..." en valt vervolgens op de grond. In *Femme Belge* wordt het incident met de blinddoek weggelaten (zij verschijnt wel zonder blinddoek voor het peloton). Haar ultieme misprijzen voor de Duitsers wordt hier duidelijk doordat zij hulp weigert bij het uit de wagen stappen. In deze film zegt zij inderdaad "Ge gaat zien hoe een Belgische vrouw weet te sterven!".

De opoffering – die de kern uitmaakt van de *cultures de guerre* – staat dus centraal. In beide films neemt de opoffering ook in andere scènes dan deze van de executie, een centrale plaats in. In *La Libre Belgique et l'héroïne Gabrielle Petit* deed Petit aan het einde van de rechtszaak – wanneer haar doodvonnis reeds vaststond – er nog een schepje bovenop door haar betrokkenheid bij de clandestiene krant met fierheid te bekennen: "je l'ai apporté jusque chez Von Bissing, c'est vrai, et je m'en vante; car ce journal est devenu l'âme vivante et invincible de la Patrie envahie!" Door deze terugkoppeling wordt het nogmaals duidelijk dat niet Petit, maar wel *La Libre Belgique* het hoofdthema van de film is. Door te verwijzen naar de clandestiene krant, die er ondanks alle tegenstand, opnieuw bovenop komt, wordt in de film een concrete zin aan het offer van Petit en andere martelaars

²⁰ *Idem*, p. 196.

gegeven. Zij zijn de prijs die België betaalt om zich van de bezetter te ontdoen. In de epiloog van de film wordt nog één maal benadrukt dat de offers van “les Belges restées au pays” niet voor niets zijn geweest: de terugtocht van de Duitsers (die voor de gelegenheid letterlijk als *cochons* worden voorgesteld)²¹ is het ultieme bewijs van de onoverwinnelijkheid en onsterfelijkheid van België. Het feit dat de regisseur het martelaarschap van Petit in zijn film betreft was enigszins ambigu. Philippe Baucq – die nu in de film niet meer dan een verwijzing krijgt²² – heeft in *La Libre Belgique* in het bijzonder en in het verzet in het algemeen, een veel belangrijker rol gespeeld dan Petit. Dit indiceert dat vrouwelijke martelaars een centralere plaats in de herinnering krijgen dan mannelijke martelaars. Het was de plicht van de man om het vaderland met wapens te verdedigen. De sublieme mannelijke opoffering situeerde zich dan ook voornamelijk op het slagveld. Na de oorlog correspondeerde aan de dood op het slagveld een heel andere herinneringspraktijk: de cultus van de onbekende soldaat.

Ook in *Femme Belge* is opoffering een centraal concept. Wanneer ze dienst neemt in de *British Intelligence Service* wordt Petit gewaarschuwd voor de gevaren die deze taak inhoudt. Zij antwoordt hierop “die loopbaan betekent voor mij volslagen toewijding aan het vaderland” en geeft hiermee haar offerbereidheid aan. Na haar arrestatie weigert ze de namen van haar medewerkers te noemen en zo haar vrijheid te verkrijgen; tijdens de hieropvolgende rechtzaak weigert zij voor de tweede maal gratie in ruil voor inlichtingen en tekent hiermee haar doodvonnis. Aan haar missie offert zij ook haar liefde op. Zij verkiest het vaderland te dienen boven het samen zijn met haar verloofde. Dit wordt in de film twee maal benadrukt. Hoewel dit haar zichtbaar triest stemt, dringt zij er in de film op aan dat Maurice na zijn ontslag uit het lazaret via Nederland terug de Belgische troepen zal vervoegen. Even later kiest zij er zelf voor hem niet te vervoegen, maar “zonder haare verloofde op de hoogte van hare plannen te brengen dienst te nemen in de inlichtingendienst”. De opoffering van Petit wordt hier op oneigenlijke wijze in de verf gezet. Volgens Deloge²³, die zich hiervoor baseerde op een mondeling verslag van Maurice Gobert zelf, werd de verloving reeds in juni 1915 door Maurice verbroken. De jongeman vertrok alleen naar Nederland en was op dat ogenblik in de overtuiging dat zijn verloofde hem aan de Duitsers had willen verraden. De manier waarop de

²¹ Cochon was een scheldwoord dat de Belgen voor de Duitsers gebruikten (zie ook: WHITLOCK B., *op. cit.*, p. 329).

²² Na de executiescène wordt het martelaarschap verbreed naar dit van Miss Cavell, Philippe Baucq en “trente-neuf autres victimes de la lâcheté allemande” (hiermee worden de 39 andere Belgen bedoeld die op de Tir National te Schaarbeek geëxecuteerd werden).

²³ DELOGE A., *op. cit.*, pp. 38-74.

feiten in de film verdraaid werden, duidt op een verregaande incorporatie van de oorlogscultuur. Maurice speelt in *Femme Belge* tot aan het einde van Petits leven een belangrijke rol²⁴. De scenarist legt hier in de synopsis de nadruk op: “Gebruik makend van de zeldzame vrije oogenblikken die haar taak haar liet, trok Gabrielle Petit, heelemaal alleen met haar gedachten soms de eenzame dreven van het bosch langs. En daar, [...] gingen haar gepeinzen naar den Yzer toe, waar haar verloofde in den modder der loopgraven, gedreven door eenzelfde liefde voor het land, ieder oogenblik den dood trotseerde”²⁵.

Deze scène komt echter niet in de film voor. Hier komt Maurice op een later tijdstip op het voorplan: gedurende meer dan een maand wacht Petit in haar cel te Sint Gillis op de uitvoering van het vonnis. Zij ontvangt een brief van Maurice die blijkbaar niets over haar arrestatie en veroordeling heeft vernomen. Een double exposure van Maurice aan het front en Petit in haar cel, maakt duidelijk hoe zwaar de eenzaamheid en het gemis voor beiden weegt. Door haar pertinente weigering gratie te vragen, verkoos Petit nogmaals het vaderland boven de hereniging met haar geliefde. Het idealisme dat hieraan ten grondslag ligt is eindeloos en reikt tot in de dood. In de epiloog van de film – die zich afspeelt na de Wapenstilstand – wordt de opoffering van Petit gesublimeerd en eschatologisch geduid. Beelden van oorlogskerkhoven worden gevolgd door de leuze: “uit het offer van de helden die onder een eenvoudig kruis rusten wordt België herboren”. Het offer van de Belgische bevolking wordt, evenals in *La Libre Belgique et l'héroïne Gabrielle Petit*, in teleologisch perspectief geplaatst: de oorlog is een louterende ervaring en België herreist als een feniks uit haar as. Door de pijnlijke oorlogservaring worden het Belgisch patriotisme en de Belgische ziel gezuiverd en, conform de nationale lotsbestemming, naar een hoger niveau getild. Parallel wordt ook de ziel van Petit gezuiverd; doordat zij haar leven offert voor het vaderland bereikt zij de status van nationale heldin. Haar dood brengt als het ware de natie weer tot leven. Door de verbinding van de opofferingsidee met de idee van oorlog als ultieme innerlijke loutering voor het individu en de natie,

²⁴ Deloge (*op.cit.*, pp. 38-74) probeert duidelijkheid te scheppen over de relatie tussen Petit en Maurice. Hij baseert zich hiervoor op een verklaring van Maurice Gobert zelf. Deze is er van overtuigd dat Petit hem bij de Duitsers heeft willen verraden. Volgens Deloge is dit een misverstand, hij zet de situatie recht “nous avons démontré que la grande fusillée resta digne, nous ne dirons pas de l'affection d'un fiancé aimant, mais au moins de l'estime d'un soldat belge: la terrible adversaire des Boches n'a point voulu livrer son Maurice entre les mains de nos ennemis” (p. 72).

²⁵ EHLING E., « Het werk van den Belgischen verwezenlijker Francis Martin », in *Cinema*, 1929, s.p.

hanteert de film opnieuw het discours eigen aan de gemobiliseerde oorlogscultuur²⁶.

5. *Evaluatie: 1921-1928: demobilisatie van de oorlogscultuur in « Femme belge »?*

Hoewel tussen de productie van beide films verschillende jaren liggen, schrijven zowel *La Libre Belgique et l'héroïne Gabrielle Petit* als *Femme Belge* zich in de Petit-cultus in. Deze cultus is daarenboven stevig verankerd in de oorlogscultuur. *Femme belge* bleef vasthouden aan een gepolariseerd en selectief beeld van de strijdende partijen: de Duitsers werden afgeschilderd als onmenselijke brute beesten die jonge, vrome, patriottische vrouwen liquideerden. Dat deze vrouwen vaak niet onschuldig waren en inderdaad strafbare feiten en vaak zelfs doden op hun geweten hadden, werd ook in deze film uit de herinnering geschrapt²⁷.

In de internationale politiek werden echter grote inspanningen gedaan om dit discours te demobiliseren en nieuwe betekenissen te geven aan de voorbijge oorlog. Met de oprichting van de Volkenbond in 1919 was de voorzichtige aanzet voor collectieve veiligheid, en bijgevolg een Europese détente, gegeven. De aan Duitsland opgelegde herstelbetalingen zorgden echter voor problemen en leidden in 1923 tot een Frans-Belgische bezetting van het Ruhr-gebied. Eind 1923 trok België zich uit het Ruhr-gebied terug, wat leidde tot een economische en diplomatieke heroriëntatie op Groot-Brittannië. Tegen 1925 was er – na jaren van grote politieke instabiliteit – stilaan sprake van een nieuw Europees machtsevenwicht. Dit werd gereflecteerd in het Locarnopact. Het belangrijkste onderdeel hiervan was het zogenaamde Rijnpact, waarin de westelijke grenzen tussen Duitsland en Frankrijk en Duitsland en België werden vastgelegd en door alle partijen verzekerd. België verwierf hierdoor ter vervanging van zijn neutraliteit opnieuw een internationaal statuut. De uitwerking van de Volkenbondfilosofie culmineerde in 1928 in het Briand-Kellogg Verdrag. Meer dan zestig landen (waaronder Duitsland) ondertekenden de tekst waarin internationale arbitrage aanvaard werd bij beslechting van interstatelijke conflicten. Dit verdrag stelde oorlog als middel voor conflictoplossing buiten de wet. Doorheen de jaren twintig vond een geleidelijke politieke en economische herintegratie van

²⁶ VON DER DUNK H.W., *De verdwijnende hemel. Over de cultuur van Europa in de twintigste eeuw. (Deel I)*, Meulenhoff, Amsterdam, 2001.

²⁷ Stéphane Audoin-Rouzeau (*op. cit.*, pp. 8-9) wijst in dit verband op een tendens die we ook in de herinneringspraktijk rond de soldaten uit de Grote Oorlog terugvinden: “Dans la conscience mémorielle, mieux vaut-être victime qu’agent de souffrance et de mort. Celle-ci, toujours reçue, toujours anonyme, n’est jamais donnée: on en est, toujours, la victime”.

Duitsland plaats. Om analoog een mentaliteitsverandering te verwezenlijken, dienden de geallieerde staten zich soepel op te stellen t.a.v. Duitsland. De diabolisering van de voormalige vijand werd een halt toegeroepen en de herinnering aan de Duitse invasie en bezetting werd naar de achtergrond verdrongen. Er vond een omwenteling plaats in de visie op de oorlog: de maatschappelijke aanvaarding en instemming met het conflict in 1914 evolueert in de loop van de jaren '20 tot een verwerping van oorlog op zich. Hierbij wordt het oorlogsenthouziasme van 1914 onterecht quasi volledig op conto van de propaganda geschreven²⁸. België slaagde er op politiek, diplomatiek en economisch vlak in de Volkenbondprincipes te volgen. Voor de noodzakelijke massale mentaliteitsverandering, d.i. de volledige demobilisatie van de oorlogscultuur, werd anno 1928 de politieke stabiliteit nog niet betrouwbaar genoeg geacht. Zolang de Belgen de indruk hadden dat aan de andere kant van de Rijn de eeuwenoude pangermaanse idee nog steeds leefde, zouden ze niet overtuigd zijn van een blijvende Europese vrede: “en dépit du Traité de Versailles, de la Société des Nations, de Locarno, du pacte Kellog, on se demande si l'on reverra pas des jours de sang et de feu. Pourquoi? La raison en est simple: parce que l'on constate tous les jours, malgré les plus rassurantes paroles, que la psychose pangermanique, génératrice de la guerre mondiale, sévit toujours de l'autre côté du Rhin”²⁹.

Toch sluit de film ook – zij het in beperkte mate – aan bij de Europese ontspanning en het Briand-Kellogg verdrag. In de epiloog van de film geeft Martin het martelaarschap een nieuwe betekenis. De opoffering van Petit wordt niet langer louter geïnterpreteerd in termen van heroïek en vaderlandse plicht. Petit wordt nu gezien als slachtoffer van de nieuwe vijand, nl. de oorlog zelf. De tussentitel “Een kruis was bij de anderen gekomen” wordt gevolgd door een beeld van drie kruisen boven op een berg. De religieuze symboliek is evident. Op de berg Golgotha offerde Jezus zijn eigen leven ter verlossing van de mensen. Dit beeld gaat over in een beeld van een oorlogskerkhof. Het martelaarschap van enkele singuliere helden, i.c., wordt hier op dezelfde lijn geplaatst met het martelaarschap van honderden soldaten. De film vertoont hier opvallende overeenkomsten met de eindscène van Abel Gance's anti-oorlogsfilm *J'accuse* (1918). Hier geen uit de dood terugkerende

²⁸ AUDOIN-ROUZEAU S. en BECKER A., *op. cit.*, pp. 159-171; COOLSAET R., *België en zijn buitenlandse politiek. 1830-1990*, Van Halewyck, Leuven, 1998, pp. 233-261; DUROSELLE J.-B., *Histoire diplomatique de 1919 à nos jours*, Dalloz, Paris, 1985, pp. 12-135; HORNE J., « Locarno et la politique de démobilisation culturelle: 1925-1930 » in *14 / 18 Aujourd'hui*, Today, Heute, nr. 5, *Démobilisations culturelles après la Grande Guerre*, Noësis, Péronne, 2002, pp. 72-87.

²⁹ « La psychose pangermanique », in *1830-1930 La Patrie Belge*, Les Éditions Illustrées du “Soir”, Bruxelles, 1930, pp. 157-158.

soldaten die de oorlog willen stoppen, maar wel beelden van kerkhoven met honderden dezelfde kruisen. Soldaten marcheren d.m.v. *double exposure* over de zerken. Hierop volgt het woord PAX. Martin verandert (kortstondig) van discours. De Duitsers zijn niet langer de vijand, de oorlog zelf is de vijand geworden. Hij vertolkt hier een pacifistische boodschap en sluit daarmee aan bij demobiliserende tendenzen in de samenleving.

Femmes et enfants dans la guerre : le regard des récits de fiction

Madeleine FRÉDÉRIC

La littérature belge relative au conflit de 14-18 constitue un champ d'investigation particulièrement riche, même s'il est encore trop souvent négligé par rapport à la production française : la production de l'entre-deux-guerres comprend une très grande variété d'écrits en prose ne relevant pas de la fiction : œuvres d'historiens, littérature personnelle (mémoires, journaux, souvenirs...), essais. Le théâtre et la poésie sont également représentés, et sans doute les témoignages de Maeterlinck ou de Verhaeren ont-ils assez bien survécu à l'épreuve du temps. En revanche, la veine romanesque est encore trop souvent méconnue, non seulement à l'étranger, mais même en Belgique.

Elle comporte pourtant des œuvres nombreuses et intéressantes, dont certaines ont une réelle valeur littéraire. Qui plus est, elle vient battre en brèche un certain nombre d'idées reçues concernant le premier conflit mondial. Ainsi elle corrige d'emblée la perspective exclusivement franco-centriste d'un Jean Norton Cru qui, dans son inventaire des *Témoins*¹ de 14-18, contribue à conforter la vision « classique » du conflit, centrée sur la guerre des tranchées. Or la situation de la Belgique est tout à fait originale de par sa partition entre zone des combats – de nos jours encore trop souvent le seul angle à être connu du public – et zone occupée. La vie quotidienne au temps de l'occupation allemande retient l'attention de bon nombre d'auteurs belges et, assez curieusement, elle n'a jamais réussi à concurrencer la vision belligérante, imposée il est vrai par une masse nettement supérieure de témoignages de combattants. La prise en considération des sources belges devrait permettre d'élargir l'horizon du lecteur trop souvent conditionné par la perspective franco-centriste – une perspective tronquée d'autant plus étonnante d'ailleurs que le Nord de la France connaît une situation tout à fait comparable à celle de la Belgique, dès lors qu'un certain nombre de villes et de villages seront envahis par les Allemands.

Un autre apport du corpus belge est qu'il remet directement en question l'option de départ de Jean Norton Cru qui est d'« exclure les récits des civils, des non-témoins »². En Belgique occupée, cela n'a guère de sens de

¹ NORTON CRU J., *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Étoiles, 1929.

² NORTON CRU J., *Du témoignage*, Paris, Éditions Allia, 1997, p. 19.

dire que les civils sont des non-témoins de la guerre : bon nombre d'ouvrages publiés dans l'entre-deux-guerres le montrent à suffisance. Bien sûr, une large part est faite au récit des combats : invasion de la Belgique, résistance puis retraite de l'armée belge, front de l'Yser, victoire alliée et reconquête progressive du territoire ; mais un nombre de pages tout aussi considérable est réservé aux civils. L'avancée allemande jette d'ailleurs pêle-mêle sur les routes réfugiés et combattants : plusieurs auteurs s'attardent sur ce thème. L'exode de la population vers la France et surtout vers l'Angleterre retient également leur attention, de même que les conditions parfois difficiles de l'exil en terre anglaise. Mais c'est essentiellement la vie quotidienne sous l'occupation qui se trouve mise sous les yeux du lecteur. La réhabilitation des civils comme témoins apporte incontestablement un éclairage tout à fait neuf sur le conflit et fournit l'occasion de découvertes parfois surprenantes ; tel le roman de Georges Linze, le seul à relater la vie d'un enfant à l'heure allemande³. À ce titre, il vient en quelque sorte compléter celui d'Alix Pasquier, *Dans les ténèbres*, qui évoque la difficile existence d'une femme seule dans Bruxelles occupée⁴. Cette réhabilitation procure même de précieux et indispensables compléments aux publications françaises, dans la mesure où l'un de nos romanciers, Jean Tousseul, met en scène les civils français chassés, en cours de conflit, des départements du Nord par les Allemands et qui trouvent refuge en Belgique occupée⁵.

1. Les femmes

Une première étude, consacrée au traitement des personnages féminins dans les récits de fiction,⁶ a fait apparaître un discours particulièrement frileux et rétrograde dans une période d'ébullition pourtant : le décalage est constant entre la réalité et la fiction. La femme émancipée : celle qui travaille, fait grève, participe désormais à la vie politique, ne pénètre pas, semble-t-il, une littérature où les rôles féminins de séduction (perversité / ingénuité), de dévouement (presque toutes, elles *soignent*) ne dérogent pas réellement à la trame "classique" de l'avant-guerre (Marie ou Eve, ange ou démon); quand ils n'épousent pas une vision familialiste.

Pour un premier essai visant à nuancer cette affirmation, cf. FREDERIC M. et LEFEVRE P. (éd.), *Sur les traces de Jean Norton Cru*, Bruxelles, Musée royal de l'armée, Centre d'histoire militaire, 2000 (collection « Travaux », 32).

³ LINZE G., *Les enfants bombardés*, Bruxelles, Renaissance du Livre, 1936, rééd., Bruxelles, Labor, 2002.

⁴ PASQUIER A., *Dans les ténèbres*, Paris, Eugène Figuière et Cie, 1920.

⁵ TOUSSEUL J., *La rafale*, Bruxelles, Les éditions de Belgique, 1933.

⁶ FREDERIC M., « Emancipation et aliénation féminine : de l'univers de la fiction », dans *Cahiers d'histoire du temps présent*, 4, 1998, pp. 11-42.

On constate qu'à aucun moment, le rôle réel des femmes pendant la guerre (travail, alimentation, par exemple) ne donne lieu, dans cette veine romanesque, à une remise en cause des rapports entre homme et femme, à une époque où, dans la réalité quotidienne, celle-ci s'amorce cependant. Ainsi, l'accent mis sur les études – source pourtant d'émancipation – est-il résolument négatif, comme en attestent les réactions des protagonistes masculins face aux aspirations intellectuelles de leurs compagnes, dans *La sanglante parenthèse* de Guy d'Albigny (1930)⁷. Deux cousines s'y opposent, en un portrait contrasté jusqu'à la caricature : Irène, « l'éternel féminin », et Jeanine, l'intellectuelle qui rêve d'émancipation ; la leçon finale est tout sauf progressiste : les femmes émancipées, ne sont que source de malheur, pour les autres, mais aussi pour elles-mêmes (dans la compétition amoureuse des deux cousines, c'est Jeanine qui restera finalement sur le carreau).

Parfois, sans aller jusqu'à un bilan aussi négatif, l'apport de la formation intellectuelle se ramène en définitive à une étape presque obligée dans un long processus de maturation suivi d'une inévitable rentrée dans le rang. Le roman de Raoul Bouillerot et Julienne M. Moulinasse, *Le cœur vendange*, publié en 1932⁸, met en scène une grande famille de viticulteurs bourguignons, les Chaudenet. Dans une galerie de figures féminines effacées et soumises, deux femmes tranchent cependant : Mme Lucile, qui gère le domaine viticole avec ses deux frères en capitaliste humaniste et éclairée et Nadine qui, à la mort de ses parents, sera élevée conjointement par son grand-père et Lucile. Elle entreprend des études d'histoire, puis une thèse de doctorat. La guerre venue, elle s'engage comme infirmière et demande à être envoyée en première ligne, où elle sera blessée. Elle fonde alors une revue féminine, dont elle prend en charge la rubrique politique. La polémique qui l'oppose désormais à son cousin Bernard, par journaux interposés, va passionner le public ; elle verra le triomphe de Nadine, dont la thèse devient en outre un succès de librairie. La réconciliation familiale amènera un dénouement pour le moins prévisible : le mariage de Bernard et Nadine, qui scelle le triomphe de la tradition. Pour ce qui touche à notre thème, le bilan est une nouvelle fois bien décevant : cette âme trempée et généreuse, cette brillante universitaire et polémiste de talent, qui a connu son heure de gloire dans les milieux intellectuels et artistiques parisiens, finit elle aussi – comme bon nombre de ses consœurs romanesques – par réintégrer la norme sociale et conjugale, respectant en cela, il est vrai, ce qui lui tenait lieu de credo

⁷ D'ALBIGNY G., *La sanglante parenthèse*, Gand, Imprimerie "Les invalides réunis", 1930.

⁸ BOUILLEROT R. et MOULINASSE J.-M., *Le cœur vendange*, Bruxelles, Les Éditions de Belgique, 1932.

« féministe » : « qu'est-ce que la femme, sinon la base de la famille, la pierre angulaire du foyer, l'ordre et la sécurité de la maison? »⁹.

Il serait intéressant de faire la part autobiographique des choses : dans quelle mesure, effectivement, Nadine n'incarne-t-elle pas tout ou partie des ambitions (déchues?, rencontrées?) de J.-M. Moulinasse, une femme raisonnablement émancipée pour son époque (régente, directrice d'école, essayiste, romancière, archéologue diplômée, fondatrice et directrice d'une revue) ?

D'une manière générale, les échos réservés au féminisme sont pour le moins dissonants : l'une ou l'autre suffragette exaltée fait bien une – toujours courte – apparition, dans *Les civils* (1919 et 1920) d'Abel Torcy¹⁰, par exemple (par chance, un bout d'océan nous préserve de la contagion), de même que le cortège habituel de vieilles filles – moches et méchantes, voire folles – et donc implicitement féministes parce que laissées pour compte : Torcy ne se prive pas d'en croquer quelques-unes, tout comme Maurice Gauchez, dans *V.D.G.* (1936)¹¹.

Au-delà des personnages féminins, le regard porté sur les personnages masculins – et le type de relations qu'ils entretiennent avec les femmes – est révélateur d'un espoir de statu quo, de retour à une distribution logique : mariage, norme, rentrée dans le rang, présentée comme une issue heureuse et souhaitable de ce qui ne serait (fort heureusement) qu'une parenthèse romanesque : Nadine et Bernard Chaudenet sont exemplaires à cet égard, mais ils ne sont pas les seuls. Deux romans de Henri Davignon : *Jan Swalue* (1919) et *Aimée Collinet* (1922)¹², nous semblent pouvoir être traités simultanément, dans cette perspective, tant ils nous paraissent symétriques et complémentaires. Si le titre du premier semble privilégier la figure de Jan, une figure féminine va très rapidement se tailler une part égale à la sienne : Madge Nidington. Jeune fille libre et moderne, elle n'hésite pas à bousculer les castes flamandes, en faisant inviter Jan Swalue au château de Maerescamp, donnant ainsi l'impulsion nécessaire à une carrière mondaine que lui interdisait jusqu'alors son statut de bourgeois. C'est elle encore qui prendra l'initiative de leur « flirtation ». Enfin, émancipée, elle l'est au point d'obliger son mari à la suivre en Angleterre. Pourtant, le départ de Jan pour le front puis sa mort vont opérer en elle un retournement radical : la femme active et décidée, qui

⁹ BOUILLEROT R. et MOULINASSE J.-M., *op.cit.*, pp. 159-160.

¹⁰ TORCY A., *Les civils. I L'exode*, Bruxelles, Oscar Lamberty éditeur, 1919 ; TORCY A., *Les civils. II L'exil*, Bruxelles, Oscar Lamberty éditeur, 1920.

¹¹ GAUCHEZ M., *V.D.G.*, Bruxelles, Éditions de l'UFAC., 1936.

¹² DAVIGNON H., *Jan Swalue*, Paris, Plon, 1919 ; DAVIGNON H., *Aimée Collinet*, Paris, Plon, 1922.

avait pris sur son mari un ascendant indéniable¹³, qui avait « cru le conquérir et l'annexer »¹⁴, se voit soudain « humble et petite »¹⁵, puis : « pantelante et désolée, pauvre petite chose frêle, sans voix, sans force et si désespérée devant l'avenir d'une guerre qui lui paraît tout à coup monstrueuse et inutile »¹⁶. Peu à peu, pourtant, avec la certitude de sa maternité prochaine va s'insuffler en elle : « une force ancienne, venue des siècles écoulés, identifiée à la race libre et à l'âme du peuple intangible [...] dont l'étrangère subit sans y penser l'action généreuse et conquérante »¹⁷.

Toutefois, dans la perspective qui est la nôtre, il nous faut bien déchanter : alors que nous croyions tenir enfin un contre-exemple, c'est l'inverse qui se produit : une jeune anglaise émancipée à l'origine va se trouver insensiblement mais sûrement ramenée par la guerre au modèle le plus traditionnel, voire le plus conservateur : mère au foyer, dans un foyer brugeois – catholique et hyperconservateur – qui représente en outre un retour en arrière par rapport au modèle originel anglais – c'est du moins ce que tout le début du roman tendait à démontrer. En définitive, le retour de Madge à Bruges correspond bel et bien à une rentrée dans le rang : elle vient combler le maillon qui manquait à la chaîne : servante (Mitje Sonnekin) – nonne (Mère Barbe Donse) – épouse (veuve de guerre et future mère de surcroît) – ville (Bruges, incarnation du patrimoine catholique et flamand) – patrie. Dans cette Belgique martyre, cela valait bien le sacrifice de son autonomie ...

Aimée Collinet s'impose comme le contrepoint du roman précédent, mettant à l'avant-plan une jeune femme, wallonne, cette fois. Stavelotaine d'origine, Aimée Collinet a fui la Belgique au moment de l'invasion allemande. Elle vit dans les environs de Londres avec ses grands-parents et une cousine à héritage. En août 1917, âgée de 19 ans, elle s'engage comme typiste à Londres. Elle s'éloignera définitivement de la cellule familiale en épousant Guy Stanhope, un jeune officier canadien. Après trois semaines de mariage, son mari est tué lors d'une mission aérienne en Allemagne. Une amie, veuve de guerre comme elle, emmène Aimée au château de Kippington, où elle apporte aide et réconfort à des officiers souffrant de chocs nerveux. Un patient lui ayant permis de retrouver la trace de sa mère, infirmière en France d'abord, puis en Belgique, elle décide de rejoindre celle-ci dans la zone des armées. Elle bouclera définitivement le cercle en retournant à Stavelot et en y ramenant sa mère. Délaissant de plus beaux partis : un jeune officier de

¹³ DAVIGNON H., *Jan Swalue*, Paris, Plon, 1919, p. 121.

¹⁴ DAVIGNON H., *op.cit.*, p. 197.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ DAVIGNON H., *op.cit.*, pp. 238-239.

¹⁷ DAVIGNON H., *op.cit.*, p. 240.

l'Intelligence Service, un Malmédien résistant de la première heure ou encore un fils de famille, elle préfère se dévouer au foyer Misonne, dont la mère est morte d'épuisement : Désiré – déporté deux ans en Allemagne pour avoir refusé de livrer sa marchandise à l'ennemi – et ses sept enfants.

Ainsi, au fil de la lecture, l'impression d'avoir affaire à un véritable diptyque ne cesse de se confirmer : *Jan Swalue* en constitue le premier panneau, à la fois par la date de publication et par la chronologie des événements qu'il relate, dès lors qu'il a pour cadre la Belgique occupée et martyre ; le second est illustré par *Aimée Collinet* : publié trois ans plus tard, il nous mène jusqu'à la libération de la Belgique et l'annexion des cantons rédimés. Dans le premier, une jeune femme anglaise, veuve d'un soldat belge tué sur l'Yser, vient s'installer à Bruges, ville natale de son mari ; dans le second, une jeune femme stavelotaine, veuve d'un soldat canadien anglais, revient dans sa ville d'origine avec les armées de libération et se consacre au soutien du veuf et de l'orphelin. Pour Aimée, comme pour Madge, l'indépendance n'aura qu'un temps : celui de son célibat et de son engagement à Londres comme typiste, celui de son veuvage ensuite – de son bénévolat à Kippington, puis de son engagement comme infirmière aux armées. Indépendance d'ailleurs ne veut nullement dire émancipation, dans le cas de cette jeune femme tour à tour typiste, garde-malades, infirmière, puis quelque chose comme aide-familiale auprès de la famille Misonne – de l'infirmière des corps à l'infirmière des âmes en quelque sorte. En définitive donc, et malgré la force d'une personnalité que tous s'accordent à reconnaître, Aimée se voit confinée dans un rôle éminemment maternel : mère de substitution auprès des soldats – atteints nerveusement d'abord, physiquement ensuite – mère de substitution encore auprès des enfants Misonne.

Dans le portrait contrasté de l'homme et de la femme, on relèvera également la dichotomie persistante : courage viril / faiblesse féminine. La figure de Julianne Restier, mise en scène par Alix Pasquier, est tout à fait emblématique de ce déséquilibre. Le roman *Dans les ténèbres* (1920) s'attache à suivre la trajectoire d'une jeune femme durant les premières années du conflit (d'août 1914 à février 1916), trajectoire qui correspond en fait à une chute progressive jusqu'à la compromission finale : cette veuve d'un officier de carrière, mort héroïquement sur le front de l'Yser, devient la maîtresse d'un officier allemand. Tout au long des pages, c'est le portrait d'une femme faible qui s'élabore sous nos yeux : jouet des circonstances, elle est incapable d'infléchir le cours d'une existence qui la laisse pourtant insatisfaite. De la sorte, si la figure centrale du roman est une femme, celle-ci s'avère en fait passive et velléitaire. Mais il y a plus : les rares sursauts d'énergie qu'elle connaît lui viennent exclusivement de personnages

masculins : son mari, dont le départ à la guerre, dans les toutes premières pages du roman, la livre à la solitude et à la mélancolie, à quoi viennent encore s'ajouter des ennuis d'argent ; son père, dont elle apprend qu'il a été fusillé par les Allemands, lors du sac de Louvain ; René Lesterny, un héros éminemment positif qui, sous le couvert d'un emploi à la « Commission for Relief of Belgium », favorise en fait l'évasion des volontaires belges vers la Hollande – dénoncé par un traître, il sera lui aussi fusillé par les Allemands ; enfin, le père Jaroux, qui, victime d'une dénonciation anonyme, sera arrêté et contraint de faire un an de prison pour détention de publications prohibées. En revanche, les personnages féminins qu'elle croise apparaissent comme autant de pôles négatifs, non désireux ou incapables de l'aider, voire opposants malgré eux : une belle-mère égoïste et impitoyable, image même des profiteurs de guerre, une amie ramenée par l'incendie et le pillage de Louvain à « une peur d'enfant » et, stade ultime, son amie Sylvine, qui précipitera sa déchéance en la jetant dans les bras de l'Occupant. La guerre est ici incontestablement facteur d'aliénation de la femme – aliénation allant jusqu'à la compromission définitive avec l'ennemi. Dénouement d'autant plus frustrant que Julienne bénéficiait pourtant de mentors éminemment patriotiques : un mari combattant et un ami résistant, tombés héroïquement pour la Patrie, un vieillard emprisonné « pour avoir répandu des écrits d'agitation anti-allemande »¹⁸. Le titre se trouve dès lors justifié au plan de l'émancipation féminine également.

Même quand la femme est forte, c'est en raison de circonstances exceptionnelles ; le retour à la normale entraîne une rentrée dans le rang (Madge Nidington, Aimée Collinet, Nadine Chaudenet...), une entrée dans les ordres (Christiane Durieu, l'amie de Nadine, incroyante au départ pourtant), voire plus radicalement encore la mort (Gine Aubigny).

Cette dernière protagoniste est au centre du roman de Robert Goffin, *Chère Espionne !*¹⁹, où elle incarne indéniablement une femme forte et courageuse. À cent lieues de la velléitaire Julienne Restier, Gine Aubigny nous est décrite comme une figure rayonnante, voire envoûtante ; d'une ambiguïté profonde et qui perdurera jusque fort tard dans le roman – ce que favorise d'ailleurs la forme judicieuse de la narration : bâtie comme un long récit rétrospectif fait par l'un des protagonistes essentiels (Jean Bernesault), entrecoupé de retours à l'actualité opérés par le narrateur (Robert) et relayé par le troisième protagoniste d'un triangle amoureux (von Falkenstein).

¹⁸ PASQUIER A., *op. cit.*, p. 225.

¹⁹ GOFFIN R., *Chère espionne ! Roman de l'amitié franco-belge*, Paris, Les éditions de France, 1938.

La personnalité quelque peu insaisissable de Gine Aubigny s'élabore ainsi par touches contradictoires. Cette belle amazone, que Jean Bernesault a rencontrée un jour aux Enfants Noyés, va le subjuguier aussitôt. Il ne tarde pas cependant à découvrir d'étranges zones d'ombre dans la personnalité de cette femme, qui lui a pourtant rendu son amour : ainsi ses absences régulières, motivées par des obligations familiales, camouflent en fait des rendez-vous galants avec l'ennemi. La personnalité de Gine va dès lors devenir beaucoup plus trouble aux yeux de Jean, d'autant que les ragots vont bon train dans le village : prostituée ou femme entretenue, maîtresse d'un vieux monsieur à monocle – qu'elle dit être l'ambassadeur d'un pays étranger, mais qui se révélera être le général allemand von Falkenstein, gouverneur général du Brabant – elle deviendra rapidement l'objet de la vindicte populaire.

Révolté par la duplicité de sa dulcinée, Jean partira pour le front, où il s'illustrera dans de brillantes missions aériennes. Très longtemps, rien ne viendra corriger cette impression négative, qu'accentue encore l'aveu, toujours retenu, de sa maternité prochaine des œuvres de Jean, dont celui-ci ne prendra connaissance que fort tard –, tout comme le secret militaire qui semble entourer sa personne et que le général Dumont emportera dans la tombe. Incontestablement, cette rocambolesque histoire d'amour, d'espionnage et de mort a tous les ressorts d'un passionnant roman d'aventures.

La version contradictoire, disculpant définitivement Gine, n'interviendra qu'à la toute dernière extrémité, après la libération de Bruxelles et le retour de Jean au pays. Le professeur Grosclaude, organisateur d'une filière d'évasion de volontaires vers la Hollande, en même temps que d'un réseau d'espionnage particulièrement efficace, révèle à Jean toute l'ampleur du sacrifice de Gine : agent de renseignements au service des Alliés, elle a épargné des milliers de vies humaines à la France et à la Belgique, acceptant de passer pour traître aux yeux des siens et même de Jean ; elle sera finalement emprisonnée et exécutée par les Allemands peu de temps avant la victoire. Le fils de Gine Aubigny et de Jean Bernesault, né le 14 février 1916, sera reconnu, en octobre 1918, par le général von Falkenstein, qui s'expatrie avec lui aux U.S.A., où il vivra désormais sous le nom de Jerry Falk. Ainsi l'ambiguïté de Gine perdure au delà de sa disparition : Jean, qui connaît la vérité par une lettre de Gine, la révèle des années plus tard à Jerry, qui se suicide ; le général von Falkenstein, devenu Willy Falk, fait au narrateur Robert le récit de la fin de Gine : « Gine Aubigny n'était pas une espionne »²⁰, « [...] aucune preuve de sa qualité d'espionne n'avait été apportée. [...] Ma patrie, que j'aime toujours, a eu tort. Et voilà [...] pourquoi Gine Aubigny,

²⁰ GOFFIN R., *op. cit.*, p. 235.

fusillée à cause de ses relations avec moi, fut considérée par les Belges comme une héroïne nationale ! »²¹. Cette version des faits inspire au narrateur la réflexion suivante : « Je pensais à Gine Aubigny dont la mémoire était partagée entre deux hommes pour lesquels elle était restée la grande femme de leur vie. Je réfléchissais, en regardant au loin la forêt de Soignes, à cette sorte d'auréole romantique que l'ex-général allemand et Jean Bernesault gardaient à cette créature extraordinaire »²².

Ce tout dernier échantillon de notre corpus vient dès lors corriger sensiblement la vision pour le moins décevante qui nous est livrée de la femme dans la production romanesque des années 20 et 30.

On l'a vu, les personnages de femmes actives pendant la guerre sont quasi toujours cantonnées dans des fonctions on ne peut plus traditionnelles : épouses sortant plus ou moins de l'ombre, infirmières ou bénévoles dans des organisations d'aide aux victimes ; leur émancipation, si elle intervient, n'est jamais que passagère : Madge Nidington, Aimée Collinet, Lysiane de Kastéric dans *Amour et patrie*, Lucienne Fontanet dans *Les civils*²³ ... toutes opéreront un même retour au foyer (conjugal ou maternel). Les figures « hors norme » restent l'exception : trois sœurs suffragettes chez A. Torcy, une universitaire brillante chez M. Moulinasse ; mais les premières sont restées vieilles filles, la seconde réintègre la norme, choisissant in fine de perpétuer les valeurs bourguignonnes et familiales ; elle rejoint dès lors la lignée précédente et peut faire sien le constat d'Aimée Collinet : « Nous nous sommes réencadrées dans des habitudes et des traditions ».

Gine Aubigny est bel et bien le seul personnage féminin de notre corpus à rester maître de son destin, d'un bout à l'autre de l'intrigue et ce, en dépit de son amour pour Jean et même de sa maternité : son devoir de patriote passe avant ses qualités de mère et d'amante. Sans doute la date de publication du roman, 1938, n'est-elle pas étrangère à ce message résolument patriotique ; l'urgence pourrait bien expliquer ce cas unique dans notre corpus d'une émancipation totale de la femme : à la veille d'un nouveau conflit, toutes les énergies doivent être mobilisées ; aussi la femme, jusqu'alors confinée – fût-ce tardivement – dans ses foyers, est-elle susceptible de devenir enfin un héros de roman à part entière.

²¹ *Ibidem*, p. 239.

²² *Ibidem*, p. 240.

²³ FREDERIC M., *op.cit.*

2. Les enfants

L'examen du thème des enfants dans la guerre confirme l'intérêt des sources belges²⁴ ; mais, dans le même temps, il vient renforcer encore le constat pessimiste tiré au point précédent : dans la majeure partie des sources consultées, les enfants sont généralement relégués au second plan.

Si le narrateur se focalise sur l'un d'eux, il s'agit toujours d'une vision fugace, comme dans les scènes de départ à la guerre : l'enfant n'y occupe jamais seul le premier plan ; il n'y est ramené que par et dans son rapport au combattant²⁵. Le plus souvent, les enfants sont pris dans de vastes mouvements de foule : de manière assez prévisible, les plus fréquemment représentées sont les scènes d'exode ; telle la retraite d'Anvers, qui mêle indifféremment civils et militaires²⁶ ; tel encore le bombardement de Termonde²⁷ ; l'exode jette aussi les fuyards sur les mers, à destination de Calais²⁸ ou de l'Angleterre²⁹.

Au fil du conflit, les villages belges hébergeront à leur tour d'autres fugitifs : les familles françaises du département du Nord, déportées par les Allemands, qui viennent de redresser leur front d'Arras au sud de Laon³⁰.

Les enfants n'échappent pas aux atrocités commises par les Allemands ; Carl Suzanne se souvient : « [d'] un prisonnier teuton [sur lequel] on trouva deux mains d'enfants coupées »³¹.

À l'exception de ce témoignage direct, il est important de souligner que, dans les autres sources consultées, il s'agit toujours de discours rapportés, non de faits vécus par le locuteur. Ainsi l'une des réfugiées en partance pour l'Angleterre relate à Jan Swalue les exécutions commises dans son village : un de ses enfants sera abattu sous ses yeux et son mari sera porté disparu³². Les massacres hantent les premières et les dernières pages de *La rafale* de Jean Tousseul : l'invasion de la Belgique, tout comme la retraite

²⁴ À ce propos, voir FREDERIC M., « Lecture : Les romans belges relatifs à 14-18 : plaidoyer contre un oubli », dans LINZE G., *Les enfants bombardés*, Labor, 2002.

²⁵ PASQUIER A., *op. cit.*, p. 19 et PIERRON S., *Le village envahi. Lise et Dominique*, Paris, Georges Crès et Cie., 1920, p. 179.

²⁶ SUZANNE C., *La grande bourrasque. Recueil de contes et récits de guerre*, Bruxelles, Librairie Albert Dewit, 1920, pp. 16-17.

²⁷ PIERRON S., *op. cit.*, pp. 356-357.

²⁸ TORCY A., *Les civils. I L'exode*, p. 207

²⁹ DAVIGNON H., *Aimée Collinet*, p. 2.

³⁰ TOUSSEUL J., *op. cit.*, p. 139.

³¹ SUZANNE C., *op. cit.*, p. 41.

³² DAVIGNON H., *Jan Swalue*, pp. 166-171.

allemande quatre ans plus tard, s'accompagnent des mêmes scènes d'horreur³³.

Pourtant la vie poursuit son cours, parfois même au milieu des décombres : « Des enfants remuent [les] débris encore fumants [de leur maisonnette détruite] pour y trouver des billes »³⁴.

À proximité immédiate du champ de bataille, un moulin offre un asile à des fugitifs : « Les gamins, en nous voyant aller et venir dans nos chemises de nuit, s'amuse de nos attitudes ; ils pouffent de rire, mais cachent leur tête sous la couverture pour étouffer leurs exclamations »³⁵.

En Belgique occupée, les enfants apprennent à cohabiter avec l'envahisseur. Dans *La rafale*, les Bavares qui occupent le village donnent aux enfants de la soupe et du chocolat ; ils iront jusqu'à adopter un adolescent dont le père et le frère ont été exécutés aux premiers jours de l'invasion et dont la mère est morte peu après³⁶.

Les pages les plus nombreuses sont consacrées à la réorganisation de la vie quotidienne, rendue nécessaire par la mobilisation des pères et des frères aînés. Pour les femmes laissées seules souvent avec de tout jeunes enfants, il s'agit désormais de survivre au quotidien. Les enfants doivent aider aux travaux des champs : rentrer le grain³⁷, cueillir le houblon³⁸, récolter les pommes de terre³⁹.

L'évocation de l'exil belge en Angleterre nous donne l'occasion de voir que là aussi, les enfants sont mis à contribution : « Son fils, dès le premier jour, était parti pour la guerre. M. Brand y avait envoyé tous les jeunes hommes de son usine, où des vieux, des femmes, des enfants l'aidaient tant bien que mal »⁴⁰.

La question de la scolarité en temps de guerre retient également l'attention de nos auteurs. Sander Pierron l'aborde à différentes reprises et y consacrera tout un chapitre (chapitre XI), véritable réquisitoire contre les pratiques de l'Église, qui profite de l'envoi de l'instituteur au front pour

³³ TOUSSEUL J., *op. cit.*, p.25, 31, 63 et 229.

³⁴ PIERRON S., *op. cit.*, p. 455.

³⁵ PIERRON S., *op. cit.*, pp. 381-383.

³⁶ TOUSSEUL J., *op. cit.*, pp. 86-89.

³⁷ PIERRON S., *op. cit.*, pp. 191-194, 230-231.

³⁸ *Ibidem*, pp. 305-306.

³⁹ *Ibidem*, p. 333.

⁴⁰ TORCY A., *Les civils. II L'exil*, p. 133.

accaparer ses élèves, « tout en empochant les subsides de la commune et de l'État »⁴¹.

Jean Tousseul énumère les multiples causes qui entraîneront tour à tour la fermeture de l'école ou sa désertion : réquisition par les troupes⁴², absentéisme des enfants qui n'ont plus de quoi s'habiller ni se chausser⁴³, épidémie de grippe⁴⁴, manque de charbon⁴⁵.

Sander Pierron s'interroge sur ce que l'on pourra enseigner aux générations futures :

« Dans les écoles, aux enfants tout d'abord on enseignera à haïr l'infâme trinité qui est en ce monstre fourbe, impie et blasphémateur [Guillaume II]. Le maître conduira ses disciples sur les chemins où ont marché ses troupes et où le sang des nôtres a tant coulé que le temps n'en pourra entièrement effacer les traces. Et il montrera les ruines, et il dénombrera les tombes, et il dira : Tout cela fut perpétré en l'année 1914 par Guillaume II, roi de Prusse, empereur allemand. Et ses paroles répandront dans le cœur des élèves le germe de la haine et y éveilleront le culte des héros⁴⁶ ».

Deux ouvrages pourtant se détachent de l'ensemble. Le livre de Constant Burniaux, *Les désarmés*, est dédié à son fils et a pour but avoué « de ruiner la réputation de la guerre dans l'esprit des enfants »⁴⁷. Il se présente d'entrée de jeu comme un dialogue du narrateur avec son neveu, Paul, orphelin de père. À la différence du reste de notre corpus, l'enfant s'y trouve tout à coup projeté au rang d'interlocuteur privilégié et même de témoin, pris en quelque sorte par la main et emmené par son oncle sur le champ de bataille, afin de l'impliquer plus étroitement dans la poursuite de son objectif de départ : lui apprendre « à détester la guerre »⁴⁸.

Les épisodes de la guerre que le narrateur choisit de privilégier sont dès lors ceux qui fonctionnent le mieux dans l'univers de référence d'un enfant. Ainsi il évoque un soldat qui raconte une histoire aux petits-enfants de la fermière chez qui il loge⁴⁹, avant de se faire tuer, quelques mois plus tard. Il

⁴¹ PIERRON S., *op. cit.*, pp. 468-469.

⁴² TOUSSEUL J., *op. cit.*, p. 13.

⁴³ *Ibidem*, p. 116.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 126 et 165.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 165.

⁴⁶ PIERRON S., *op. cit.*, p. 295.

⁴⁷ BURNIAUX C., *Les désarmés*, Paris-Bruxelles, Éditions de "La Gaule", 1930, Avertissement.

⁴⁸ BURNIAUX C., *op. cit.*, p. 63.

⁴⁹ *Ibidem*, pp. 69-73.

dépeint longuement l'école abandonnée, où désormais, « dans la classe des petits bien sages, on met les morts !... » ; il parachève toutefois son tableau par quelques touches plus colorées : des grains de blé qui ont germé dans la classe, des oiseaux qui entrent par la fenêtre et chantent « pour remplir toute l'école, pour remplir le ciel, pour couvrir la voix du canon »⁵⁰.

Sa dénonciation des ravages de la guerre fait entendre un écho unique dans notre corpus, dès lors qu'elle englobe belligérants et civils, tous camps confondus :

« [Ces obus] ont tué, blessé ou rendu invalides des millions de papas et de frères. Ils ont même tué ou blessé des mamans, des petits enfants !... et des deux côtés !

Ce sont de pareilles paroles qu'on devrait graver sur la tombe de ceux qui sont morts, car ce sont peut-être les premières qu'ils nous diraient s'ils devaient revenir »⁵¹.

La scène finale, dans laquelle il doit apprendre aux siens la mort de son frère Jean, s'achève sur une demande pressante adressée à son neveu et qui renoue avec l'avertissement initial : « Réfléchis à ce que je t'ai raconté. Questionne-moi encore, questionne-moi le plus souvent possible, après avoir réfléchi. Et n'oublie rien, car si tu oublies la guerre qui a tué ton papa, cette guerre reviendra pour te tuer ou pour tuer ton fils ! »⁵²

Tout à fait surprenant dans notre corpus est le témoignage de Georges Linze, *Les enfants bombardés*, dès lors qu'il est le seul à mettre en scène un narrateur enfant, à Liège pendant la guerre. L'ouvrage n'est cependant pas autobiographique, comme l'auteur prend soin de le préciser : « Quant au fond même, si tout est historiquement vrai, sinon vraisemblable, qu'on ne crie pas à l'autobiographie »⁵³.

À l'encontre de ce que laisseraient escompter les témoignages précédents, la guerre est pour ces enfants d'abord le bonheur du jeu et de la découverte ; la déroute de l'armée belge leur livre un véritable trésor de guerre : un pantalon, un képi, des bretelles – que le père du narrateur s'empresse de brûler –, des vivres, des pansements, des cartouches, même un fusil⁵⁴, amenant ce constat pour le moins étonnant : « Des richesses échouent à nos pieds, cadeaux mystérieux et magnifiques, déposés derrière les haies,

⁵⁰ *Ibidem*, pp. 91-95.

⁵¹ *Ibidem*, p. 35.

⁵² *Ibidem*, pp. 219-220.

⁵³ LINZE G., *Les enfants bombardés*, Bruxelles, Renaissance du Livre, 1936, rééd., Bruxelles, Labor, 2002, p. 135.

⁵⁴ *Ibidem*, p. 55.

dans la rue, dans les trous : des sacs, des capotes, des baïonnettes, et ce butin éphémère nous ravit. La guerre nous comble vraiment. Des bonheurs nous caressent »⁵⁵.

La guerre, ce sont aussi les rêves d'héroïsme, au moment de la résistance de Liège et même après la chute de la ville. Lorsqu'un espion vient trouver refuge, pendant quelques jours, sous le toit du narrateur, le mystère se teinte d'appréhension⁵⁶.

Mais la guerre, c'est aussi l'expérience quotidienne de la faim, elle appelle des solutions de fortune : consommation des animaux domestiques, vol⁵⁷, soupe populaire⁵⁸.

Fait beaucoup plus grave, la guerre entraîne la perte des valeurs anciennes :

« Ceux qui étaient nos maîtres et que nous admirions, nous les avons vus se sauver, hésiter, faiblir, trembler, d'un coup diminués comme des nains ; la même catastrophe nous a atteints et je sens bien qu'en face d'elle notre attitude ne fut pas la moins digne. Le premier obus nous a révélé le monde mieux qu'on n'avait jamais su, et nous fûmes oubliés dans notre brusque naissance.

Continuons donc notre seconde croissance »⁵⁹.

Le nouvel ordre qui se met en place ne laisse pas d'être inquiétant :

« Nous visitons des villages détruits. Quelques maisons ont échappé aux flammes. Nous ne jouons pas dans les ruines où nous piétons de la vaisselle cassée, des linges et des photos. [...]

Des civils sont enterrés dans un pré. La tombe n'est qu'un tas de glaise. Mais que doit dire le propriétaire ? Au bord du chemin, un képi sur une croix de bois. Plus à gauche, les corps restèrent où ils tombèrent, il a suffi de combler la tranchée. La rapidité de ces actes nous instruit : en plein pré ! au bord de la route ! dans la tranchée même ! et pas la moindre tristesse. Pour nous ce que nous voyons est l'ordre, ni plus ni moins, l'ordre des choses parmi lesquelles nous grandirons »⁶⁰.

⁵⁵ *Ibidem*.

⁵⁶ *Ibidem*, p. 84.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 79.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 85.

⁵⁹ *Ibidem*, p. 65.

⁶⁰ *Ibidem*, pp. 67-68.

Les modèles anciens sont définitivement balayés par ce que l'enfant expérimente au quotidien :

« Et les hommes nous étaient donnés en modèle ! Devenir un homme ! Tu deviens un homme ! Quand tu seras un homme ! Toujours homme, homme, homme ! Nous devenons des hommes...

Les voilà, plus ignobles que des bêtes, plus féroces qu'elles. Les vérités qui veulent me soutenir et que je sens hésiter parfois sur mon épaule, comme un bras ami, reculent chaque fois et m'endolorissent. Les hommes se tuent, s'affament, se mutilent, ils se refusent le pain, la propreté. Il est impossible que je leur ressemble jamais, impossible que je change à ce point, je voudrais me tenir au sol, m'agripper aux plantes, aux meubles, pour ne pas grandir, au secours ! au secours ! pour ne pas souffrir ! »⁶¹

L'enfant découvre la haine et l'envie de tuer ; il a perdu tout repère : « Ce qui s'opposait aux enfants, les haies, les portes, les murs, le sol, ce qui délimitait le monde permis et sa figure immuable, défile devant nous, mutilé avec une sauvagerie, qui nous laisse pantelants mais malgré tout admiratifs ... »⁶². Même l'école a perdu toute signification : « J'entre dans l'école avec dégoût. Les professeurs parlent et rien de leur éloquence ne m'atteint. Pas un sourire ne descend jusqu'à moi. Nous sommes en présence comme des ennemis et nous ne nous comprenons pas. Parfois un geste m'apprivoise quelques minutes, un regard scrutateur s'unit au mien, mais le contact est imparfait et éphémère. Je déserte, victime de l'apathie générale »⁶³.

La mort elle aussi a changé, comme l'atteste l'absence de réaction du narrateur, à l'annonce du décès de Mathilde, son amour d'enfance :

« Les morts n'étonnent plus. Nous avons tant de peine à vivre et nous avons tous l'air un peu morts.

Et ces campagnes d'hommes que l'on fauche, été comme hiver, ces tas de soldats tués dont se vantent les communiqués du front et chaque interview des généraux, sont bien plus importants.

Mathilde est si simple, si petite à côté d'eux... »⁶⁴.

⁶¹ *Ibidem*, pp. 88-89.

⁶² *Ibidem*, p. 68.

⁶³ *Ibidem*, p. 86.

⁶⁴ *Ibidem*, p. 95.

L'impact sur les enfants est profond et durable, même la paix revenue, et le roman s'achève sur ce constat terrible du narrateur :

« Nous étions des enfants si doux, entre des mères si douces et des pères si simples. On nous a saccagés. Tout ce que nous nous préparions à croire fut pourri, tout ce qui parlait, a menti, tout ce qui soutenait, a trahi, toutes les victoires furent salies et pourtant, nous ne pouvions rien oublier.

Ne nous a-t-on pas bombardés, nous, les enfants ? Des flammes infernales n'ont-elles pas bondi vers nous, vers notre chair sacrée,

Je crois bien que nous nous battons toujours contre elles, et que plus d'un meurent encore, de les avoir frôlées.

Mais dites, quelles sont ces mains désespérées qui emplissent déjà l'avenir ?

Et quel est ce désir que nous avons de tout briser, de tout créer ? »

En définitive, l'ouvrage de Georges Linze est incontestablement celui qui, dans notre corpus, cerne le mieux cette « défloration de l'âme » dont parlait un grand invalide de guerre et que Stéphane Audoin-Rouzeau prend soin d'épingler dans les toutes premières pages de son étude⁶⁵. Ce n'est sans doute pas un hasard si ces témoignages datent tous deux des années trente.

3. Conclusions

Ainsi donc, si l'on perçoit une différence sensible entre la production des années 20 et celle des années 30, notamment pour ce qui touche aux thèmes de la guerre et du patriotisme, au point que certains auteurs réclament même de leur public un autre type de lecture, on est cependant forcé de constater qu'une question au moins reste étrangère à cette évolution : celle de l'émancipation féminine. Les romans, même quand ils sont écrits par une femme, semblent offrir une très grande résistance à la réalité du moment. Ils s'avèrent tous plus ou moins imperméables aux idées novatrices montantes : travail, instruction et autonomie féminines, rééquilibrage des rapports homme - femme, impact des revendications féministes... La vision de la femme reste éminemment traditionnelle : substitut maternel (infirmière, garde-malade, compagne douce et effacée dans le malheur...), maîtresse ou putain, la marge

⁶⁵ AUDOIN-ROUZEAU S., *La guerre des enfants : 1914-1918. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993, p. 11.

de manœuvre est pour le moins étroite. Les romans ne se font guère l'écho d'une situation en train de basculer lentement, mais sûrement. L'émancipation, lorsqu'elle intervient, n'a jamais qu'un temps et est purement conjoncturelle. Une fois le conflit terminé, la femme qui a pu occuper l'avant de la scène doit impérativement s'effacer (intégrer ou réintégrer le foyer conjugal) ou disparaître de ce monde (que ce soit par son entrée au noviciat ou par son élimination physique pure et simple).

De même, nous sommes confrontés à une stabilité désolante pour ce qui touche au traitement des personnages enfantins, relégués quasi toujours au second plan. Deux exceptions seulement ont pu être relevées : au tournant même des années 30, Constant Burniaux nous livre un émouvant plaidoyer contre la guerre ; dans *Les enfants bombardés*, la démarche résolument novatrice de Linze se traduit aussi bien dans le choix d'un mode de narration particulièrement adéquat pour rendre sensible une perception enfantine du conflit que dans le traitement de notre thème : l'auteur démonte sans ménagements cette « défloraison de l'âme » subie par les enfants de la Grande Guerre.

Like seeds in the sand. On (the absence of) Flemish War Poets

Geert BUELENS

1. *O Majesty, there are (no) Flemish War Poets*

“And then there is the First World War. [...] Well, this theme is absent from Dutch-language poetry from the Netherlands – we know why: the Dutch were spared from the Great War, thank goodness. More strikingly, apart from Van Ostaijen’s work, it is also largely absent from Flemish Dutch-language poetry, despite the fact that Ypres and Passchendaele are as widely known as Verdun or the Marne”¹. The Brussels-based poet and writer Geert van Istendael wrote this in the summer of 2002 and he was not the first one to make this observation. Already in 1920, the poet and soldier of the Great War Filip de Pillecyn lamented in *Vlaamsche Arbeid*: “We don’t have any war-literature”². It is indeed rather peculiar that a country so central in the history of the First World War seems to have produced so little war poetry. Or has it and have we just forgotten about it? This article tries to give an inventory of Flemish First World War verse³ and it also tries to examine whether the

¹ VAN ISTENDAEL G., “Dichter op de rand van zijn taal. Giuseppe Ungaretti gebloemleesd”, in *De Standaard der Letteren*, June 13 2002, p. 7: “En dan is er de Eerste Wereldoorlog. (...) Welnu, dat thema is in de Nederlandstalige poëzie uit Nederland afwezig – we weten waarom, de grote oorlog bleef Nederland goddank bespaard. Vreemder is het dat ook in de Nederlandstalige poëzie uit Vlaanderen zo weinig te vinden is – Van Ostaijen niet te na gesproken – terwijl Ieper en Passendale toch in één adem genoemd worden met Verdun of de Marne”.

² DE PILLECYN F., “Wij hebben geen oorlogsliteratuur”, in *Vlaamsche Arbeid* (10), 1919-1920, p. 87.

³ The inventory can be found in the Appendix. Earlier attempts are to be found in ELEBAERS K. (K.E.), “Van Vlaamsche Letteren aan den IJzer. Dichtkunst”, in *Dietsche Warande en Belfort*, 1919, nr. 1, pp. 64-81; GIJSEN M., “Literatuur in het bezet gebied. De ontwikkelingsgang der jongste letteren”, in *Vlaamsche Arbeid* (10), nr. 8-9, 1920, pp. 277-287 (reprinted in GIJSEN M., *Verzameld werk*, volume 5, Amsterdam’s Gravenhage/Rotterdam, 1977, pp. 660-676); SABBE M., “Vlaamsche Oorlogsliteratuur”, in LYR R., *Onze Helden, gestorven voor het Vaderland*, Brussel, 1922, pp. 282-285; VAN HAUWAERT O., “Vlaamsche Oorlogsliteratuur”, in VAN HAUWAERT O. (ed.), *Vlaamsche oorlogsliteratuur. Bloemlezing*, Gent, 1924, pp. 5-40; MULS J., *Driejaarlijksche wedstrijd in de Nederlandse Letterkunde (XVe tijdvak) 1918-1920. Verslag van den keurraad*, (offprint from *Verslagen en Mededeelingen der Koninklijke Vlaamsche Academie*), Gent, 1926, pp. 12-19; VAN CAUWELAERT A., *De Vlaamsche Jongeren van Gisteren en Heden 1910-1927*, Antwerpen/Eindhoven, 1927, pp. 8-10; LISSENS R.F., *De Vlaamse Letterkunde van 1780 tot heden*, Amsterdam/Brussel, 1953, pp. 139-141; SCHEPENS L., “De literatuur. De poëzie”, in *Stille getuigen 1914-1918. Catalogus van de tentoonstelling Kunst en geestesleven in de frontstreek*, Brugge, 1964, pp. 35-37; MUSSCHOOT A.M., “Verloop van Van Nu en Straks 1903-1916”, in RUTTEN M. &

absence of any/other/canonized war poetry can be explained in the light of the history of Flemish activism and nationalism on the one hand, and evolutions within the literary system on the other.

1.1. Filip de Pillecyn and Cyriel Verschaeve: *sacrifice yourself*

It is strange that De Pillecyn should make a case about the absence of Flemish war literature, because he himself was an active poet during the war. In the same year in which the article “We don’t have any war-literature” appeared, he published a volume of war poems, together with Jozef Simons, *Onder den hiel* (*Under the Heel*). Both his and Simons’s poems reinforce the image people have about Flemish Great War literature. Formally, they are neither innovative nor remarkable; they are rather soulless expressions of the anger, militancy, sense of duty, fear of death and pain that are part of any war. They also reflect a central virtue that was under fire more than ever before during the First World War: the sense of self-sacrifice of young men who hoped their death would generate new life. This classical *topos* resonated in this period in a new way, because this war was waged within a culture that was dangerously fascinated by sacrifice and death, as Modris Eksteins convincingly argues in *Rites of Spring*⁴. Also in De Pillecyn’s work we recognise a death-wish that Eksteins explicitly associates with German culture. Unlike the Germans, however, this Flemish author was not convinced of the superiority of his own culture, but he shared with them the typical combination of idealism and a romantic contempt for life. In his poem “Triumphs”, he applauds “all those who favoured death so rich / over this poor life”. Yet, the rest of the poem suggests a different interpretation. Perhaps the poet just meant that the war made people’s lives so poor that they were better off dead but this does not seem to be the central idea either. He wanted the clarions to call for all those who “saw, suffered, stayed”, for all those who despite the war rhetoric “performed their simple daily duties, / who cherished life so sweet / even though their day was poor / because they loved and suffered”⁵. No, this De Pillecyn had no absolutist adoration for death. He

WEISGERBER J. (ed.), *Van Arm Vlaanderen tot De voorstad groeit. De opbloei van de Vlaamse literatuur van Teirlinck-Stijns tot L.P. Boon (1888-1946)*, Antwerpen, 1988, pp. 258-262; KAMMELAR R., SICKING J. & WIELINGA M. (ed.), *Het Monster van de oorlog. Nederlandse liedjes en gedichten over de Eerste Wereldoorlog*, Amsterdam, 2004, pp. 19-47. For a study of Flemish prose on the First World War, see DEFLO F., *De literaire oorlog. De Vlaamse prozaliteratuur over de Eerste Wereldoorlog*, Aartrijke, 1991.

⁴ EKSTEINS M., *Rites of Spring: The Great War and the Birth of Modern Age*, Boston, 1989, passim.

⁵ DE PILLECYN F. en SIMONS J., *Onder den hiel*, Tiel, 1920, p. 49: “Om allen die den rijken dood verkozen / Boven dit schaamle leven!” – ‘zagen, leden, bleven’ – ‘hun simpele dagtaak

is as ordinary as his fellow countrymen: moderate in tone and opinion and always willing to embrace life. This does not mean, however, that he was not keen on any political changes in his country.

Whereas – still according to Eksteins – the rest of Europe only had vague ideas about the purpose of their sacrifice (spiritual purification, renewal of life), the Flemish soldiers had a very clear focus point. De Pillecyn's possible sacrifice must be understood in this light: "If I were slain, think only of the sound more clear / that emerging from all I wrote, all I said / makes the growing song of our future richer"⁶. His life and death would not have been in vain, because his words (as a poet and as a militant member of the Flemish nationalist Fronters' movement) would be building blocks for a new future. The poet here articulates a desire that is found most succinctly in these famous verses by Cyriel Verschaeve: "Here their bodies lie / like seeds in the sand / hope for harvest / O Flanders"⁷. This poem by Verschaeve first reached a wider audience when it was anthologised in *Mis- en Gebedenboek van den Vlaamschen Soldaat* (*The Flemish Soldier's Mass and Prayer Book*) in 1917. In 1948 it was used as the epitaph for the Ysercrypt in Dixmude – making it the best-known verbal Flemish War Memorial. These lines do not yield to the overall feeling of senselessness that was to dominate collective memory of the Great War after 1918. Verschaeve is even more affirmative than De Pillecyn: even the death of those who were no writers or activists – those who died in silence – made sense. None of the Flemish boys, Verschaeve suggested, died in vain. Significantly, their sacrifice is compared to "seeds": next generations will be able to reap what they sowed.

Crucially, however, what they will reap is not – what one might expect in the context of a war – victory and peace in their time. What is called the "Fronters Testament" within the Flemish Movement also attests to the fact that their struggle was not only about peace ("Nooit Meer Oorlog" / "No more war"), but also about Flemish "self-rule" ("Zelfbestuur") that was to be extorted from the Belgian authorities by a united Flemish Movement ("Godsvrede", "God's peace", implying the end of internal quarrels).

deden, / En 't leven zoet / al was hun dag ook schraal, / Wisten te prijze' om wat zij liefde' en leden".

⁶ DE PILLECYN F. en SIMONS J., *op. cit.*, p. 39: "Wanneer ik vallen moest, denkt dan alleen / dat uit mijn woord, uit wat ik schreef en zei, / 't groeiende lied der toekomst rijker zij / aan zuivren klank".

⁷ VERSCHAEVE C., *Woord en gedachte*, Hasselt, 1966, p. 30: "Hier liggen hun lijken / als zaden in 't zand / Hoop op den oogst, / o Vlaanderenland." See also Ward Hermans: 'Reaper reap and sheaf the grain / this year's harvest is promising: / harvest is ripe in Flanders!'; HERMANS W., *Gedichten van liefde en strijd*, Tielt, 1919, p. 12: "Maaier maai en bind de schoven. / De oogst, die zal dit jaar beloven: / De oogst gaat rijp in Vlaanderenland!".

When trying to understand Flemish WWI poetry, it is essential to realize that it is not (only) about fighting the Germans, but (also) about a domestic enemy, the state of Belgium. (Some) Flemish soldiers were fighting a double struggle: they were fighting for the liberation of Belgium within Europe and for the liberation of Flanders within Belgium. This necessarily makes my story a very complex one and this complexity did not stimulate the canonization of this poetry (cf. *infra*).

1.2 Paul van Ostaijen: time and poems out of joint

The rhetoric of sacrifice we find in De Pillecyn and Verschaeve would remain characteristic of Flemish nationalist poetry for many decades. The reaction of Flemish poets to the death of Herman van den Reeck (a nationalist student, who was shot by the Antwerp police during a forbidden rally on July 11, 1920) is typical: more than twenty poems of remembrance were published, and most of them claim that new life can only be guaranteed by the sacrifice of others⁸. Only one poet sees it differently: in Paul van Ostaijen's "In Memoriam Herman van den Reeck" a sense of metaphysical salvation prevails. Unlike his colleagues, Van Ostaijen does not believe in heroism and unconditional combativeness⁹. This mode also determines the form of his poem: the shattering of youthful life is mirrored by short, cut-up lines. This formal awareness makes Van Ostaijen an atypical Van den Reeck-remembrance poet, just as it makes him an atypical war poet. He seems to have been the only Dutch-speaking poet who realized that a time out of joint needed poems that were out of joint as well. The famous lay-out of his *Bezette Stad* (1921, *Occupied City*) also reflects this view: while this volume's rhythmical typography may have been intended by the poet as a sort of musical score to help the reader when reading it out loud¹⁰, the scattered distribution of the words on the page, the use of typographic spaces and different font types and sizes also serves to express the book's critical stance towards modern culture. The world has fallen to pieces, and as far as Van Ostaijen is concerned all that is left of high and low culture can be demolished as well: "NIHIL / that is the word / destruction / God religion metaphysics

⁸ JANSSENS M., "Het geval Herman van den Reeck in de Vlaamse expressionistische poëzie", in ID., *Woorden en waarden. Essays over literatuur*, Brugge / Nijmegen, 1980, pp. 186-206. BUELENS G., *Van Ostaijen tot heden. Zijn invloed op de Vlaamse poëzie*, Nijmegen / Gent, 2001, pp. 131-143.

⁹ BUELENS G., *op. cit.*, p. 132.

¹⁰ VAN OSTAIJEN P., *Verzameld werk. Proza. Besprekingen en Beschouwingen*, Amsterdam, 1979, pp. 155-160.

churches art brothels spirit / don't talk nonsense / destroy"¹¹. Some of the first reactions to this book of poetry were highly critical but already during the deliberations for the State Prize, one member of the jury, Jozef Muls, called *Bezette Stad* "the only complete volume on the war, monumental in its density. No other poet has given us a more powerful and comprehensive image of the war, as it was seen, felt and experienced in an occupied city, in Antwerp"¹². Van Ostaijen's formal experiment was officially acknowledged and despite the continuing critical dismissal of *Bezette Stad*¹³, this acknowledgement has supported the final canonization of this work.

Although he was the only one to put his intentions into practice, Van Ostaijen was not really the only poet who realized that new times begged for new forms. In the article mentioned earlier the very same Filip de Pillecyn alleged that the Flemish war poets failed because their poems missed the beat of their time: "No, this time does not have the same rhythm as earlier days. And this new rhythm cannot be heard in the works our Flemish poets brought home from the Yser"¹⁴. According to their colleague, the Flemish soldiers who started writing poems during the war had failed to find the adequate form. They used meter, lines, motives and imagery that were passed on to them from ancient times and that, consequently, could not produce poems "to which time is really permanently linked"¹⁵.

1.3 Daan Boens: a poet so unfit as to fit

De Pillecyn halfheartedly makes an exception for one fellow poet: corporal Boens seems to have succeeded in writing a few poems "that encompass their day and age". Noticeably, De Pillecyn suggests that Boens has been able to do so because, technically speaking, he was the least gifted of all the Flemish war poets: "the end rhyme of each stanza is almost always

¹¹ VAN OSTAIJEN P., *Verzameld werk. Poëzie. Bezette Stad en Nagelaten Gedichten*, Amsterdam, 1979, no page numbers: "NIHIL / dat is het woord / vernietiging / God godsdienst metafiziek kerken kunst bordelen geest / lig nou niet te klessen / vernietigen".

¹² MULS J., *op. cit.*, p. 19: "het eenig volledig dichtwerk over den oorlog, monumentaal in zijne gebondenheid. Geen ander dichter heeft krachtiger algemeener beeld gegeven van den oorlog zooals die gezien, gevoeld, ondervonden werd in een bezette stad, in Antwerpen".

¹³ BUELENS G., *op. cit.*, pp. 283, 321, 323, 388, 426, 494-5, 664, 711, 764, 768-9, 788 and *passim*.

¹⁴ DE PILLECYN, F., *op. cit.*, p. 92: "Nee, deze tijd had dezelfde ritmen niet als de vorige jaren. En die [sic] ritme klinkt niet door in het werk dat onze vlaamsche dichters van den IJzer hebben medegebracht".

¹⁵ DE PILLECYN, F., *op. cit.*, p.87: "waaraan de tijd in werkelijkheid blijvend verbonden ligt".

disappointing, he is too rough and his technique is not fully developed”¹⁶. De Pillecyn's paradoxical argument is that Boens is Flanders' best equipped war poet precisely because he is not able to produce a well-made rhyme. However, the forms Boens used in his first war volume *Van glorie en lijden* (1917, *Of Glory and Suffering*) hardly seem to suit the new times: more than a hundred pages of sonnets, which are all dedicated – in the first poem – to the brothers who have given their lives “For the eternal, great and beautiful: independence”¹⁷. Whether the poet is referring to Belgian or Flemish independence remains unclear in this book. In many of the poems (pp. 16, 49, 81, 82, 101, 102, 109) he shows himself to be a loyal Belgian and in his lines on heavily afflicted cities, he laments the fate of Liège or Charleroi no less than that of the Flemish cities Louvain and Malines. In his poem “Flanders”, he aligns himself with the “Kerels”-mythology that was proclaimed by nineteenth century writers like Hendrik Consience and Albrecht Rodenbach: it is an ultra-romantic celebration of the unremitting heroism of the freedom-loving Flemish people. In none of his poems, however, does Boens strike a militant or revolutionary note. His poems are rather stereotypical, with a predominantly sentimental and anecdotal content and their form is not remarkable either. Boens is quite obviously influenced by the Dutch school of the 1880s – which can hardly be called a modernist, let alone fashionable, style when trying to emulate it forty years later.

The same can be said about his next volume, the 1918 book *Menschen in de grachten* (*People in the Trenches*). Again more than a hundred poems – a number that suggests that Boens's work can perhaps best be understood as a kind of war diary in rhyming stanzas. In this second volume, however, the poet no longer avoids horrible details. This different approach is manifest in the title as well: no more glory or heroism, but people in the mud. Whereas his first book also attested to his sense of melancholy and quiet and fragile happiness, Boens now completely falls prey to estrangement and pain. In these new poems, bodies are being torn apart, limbs are covered with pustules and the soldiers' singing no longer comes from the fresh voices of clever and combative boys, but is meant to avoid “painful and embarrassing crying”¹⁸. This volume can be read as a journal filled with details about the daily life of the Belgian Great War soldiers. At the same time it is, however, much more than a rhyming report. At the end of the day, this is all about death.

¹⁶ *Ibidem* : “die den tijd in zich hebben vastgeklonken” – “het eindvers van elke strophe is bijna telkens een ontgoocheling; hij is veelal hard en techniek is bij hem nog in wording”.

¹⁷ BOENS D.F., *Van glorie en lijden. Sonnetten uit de loopgraven aan de IJzer*, Kamp van Hardewijk, 1917, p. 9: “Voor't eeuwig groote en schoon: zelfstandigheid”.

¹⁸ BOENS D., *Menschen in de grachten*, Nieupoort, 1918, p. 9: “van smart niet dwaas te weenen”.

We go and hear, fiercely cannons driving
 loudly raging to that waste land place over there
 the horses are snorting, and the wheels are cutting
 past our body: this is the pageant of murder¹⁹.

Despite the fact that Boens has never been considered a prominent Flemish poet²⁰, these war poems earned him a literary reputation of sorts. August Vermeylen, respectfully, called them “stinging”²¹ and a well-nigh lyrical Jozef Muls argued that “[t]he complete monstrous undertakings in and around the trenches are captured in these poems. They are lyric and epic at the same time and very impressive indeed. The life among corpses, the urine in the mud, the killing and dying: in the poet’s fearful mind, they are all spawning hallucinations about his own death, his rotting corpse, his fingers that burn with human blood”²².

1.4 August van Cauwelaert: an angry, but loyal unionist, and a Flemish nationalist and traditionalist all the same

Besides De Pillecyn, yet another soldier-poet voiced his opinion on the poor quality of Flemish war literature. According to August van Cauwelaert – the brother of the prominent, Flemish catholic politician Frans van Cauwelaert – this was due to the intense emotions the soldiers had had to endure. In the introduction to his anthology *De Vlaamsche Jongeren van Gisteren en Heden 1910-1927* (*Flemish Youngsters from Yesterday and Today 1910-1927*) he wrote: “emotions, when too violent and too manifold, can strike the poet with numbness and impotence”²³. A remarkable argument,

¹⁹ BOENS D., “Nacht”, in *op. cit.*, p. 14: “Wij gaan en hooren, woest, kanonnen rijden / met luid geraas naar ’t gindsche brakend oord; / de paarden brieschen, en de wielen snijden / voorbij ons lijf: ’t is de optocht van den moord”.

²⁰ Boens is not present in anthologies like *Nieuwe geluiden. Een keuze uit de poëzie van na den oorlog* (COSTER D. (ed.), Arnhem, 1924) or *Soms tussen tulpen. Poëzie uit Vlaanderen en Nederland 1916-1945* (VAN HERREWEGHEN H. & SPILLEBEEN W. (ed.), Leuven, 1997).

²¹ VERMEYLEN A., *Van Gezelle tot Timmermans*, Amsterdam, 1923, p. 94: “snerpende verzen”.

²² MULS J., *op. cit.*, p. 15: “Heel het onmenselijk bedrijf in en om de loopgraven heeft hij vastgesteld in zijn verzen. Het is lyrisch en episch tegelijk en van een geweldigen indruk. Het leven met de lijken, het plassen in het slijk, het moorden en het sterven brengen den dichter tot hallucinaties waarin hij zich dood waant en reeds een rottend lijk of met angst het vergoten menschenbloed op zijn vingers voelt branden”.

²³ VAN CAUWELAERT A., *De Vlaamsche Jongeren van Gisteren en Heden 1910-1927*, Tielt, 1927, p. 8: “de ontroering, wanneer ze te geweldig en te veelvoudig is, kan een dichter slaan met verdooving en onmacht”.

since it seems to imply that the war experiences of the Anglo-Saxon War Poets or those of Giuseppe Ungaretti, August Stramm or Guillaume Apollinaire were less intense or baffling. Van Cauwelaert gives another explanation that seems more to the point: “is it not curious that none of the young Flemish writers [...] who really fought in the frontline have accepted the modernist forms”²⁴. Indeed, the Flemish war poets were no modernists. As far as Van Cauwelaert was concerned, they most consciously cherished tradition, because it could restore in them a sense of balance and harmony they had lost during the war. It is a plausible explanation²⁵, but this choice – with hindsight – has made them less interesting as poets.

Of course, this judgment is not shared by everyone. Jef Rombouts, who fought as an officer in the Belgian army during the First World War himself, called the very same August van Cauwelaert “the highest representative of war poetry and war literature in our Dutch literature 1914-1918”²⁶. During those four years, Van Cauwelaert underwent an evolution that is similar to that of war poets from other countries²⁷: “a first period of stirred up rhetoric passion: patriotism and resistance; which was followed by a period of repentance [...] triggered by the poet’s injuries [Van Cauwelaert was

²⁴ VAN CAUWELAERT A., *op. cit.*, p. 9: “is het niet bevreemdend althans dat van al die jonge Vlaamse letterkundigen [...] die werkelijk in het vuur hebben gestaan, niet een den vorm, waarin het ‘jongste streven’ zich openbaarde, heeft aanvaard”.

²⁵ Compare with this echo of Van Cauwelaert’s theory: “these [British] poets were not modernists. Yet perhaps because of this, the more traditional poetry concerning war produced a greater shock upon both readers and writers in Britain, if only because British culture had been so little affected, for good or ill, by that modernist anxiety which, before the war, had taken hold of European culture. Even so, after the War, the shock had to be absorbed if a culture was to survive. And perhaps that absorption may be perceived as part of steadiness of control”. SILKIN J. en McDUFF D., “Note to the Second Edition”, in SILKIN J. (ed.), *The Penguin Book of First World War Poetry*, London 1996, p. 13.

²⁶ ROMBOUTS J., *August van Cauwelaert en zijn Tijd*, Antwerpen/Brussel/Gent/Leuven, 1951, p. 31: “de hoogste vertegenwoordiger van de oorlogspoëzie en oorlogsliteratuur in onze Nederlandse Letteren 1914-1918”. André Demedts makes a similar assesment: “Only Van Cauwelaert’s *Liederen van Droom en Daad* [*Songs of Dream and Action*] surpass dull mediocrity”. DEMEDTS A., *De Vlaamse poëzie sinds 1918. Ie Deel: studie*, Diest, 1945, p. 110: “Alleen Van Cauwelaert’s *Liederen van Droom en Daad* steken boven de grauwe middelmaat uit”. And so does Lissens: “these *Liederen van Droom en Daad*, a bit artificial as they may seem but completely in tune with the intense passions of the time, are the best Flemish war-inspired poems”. LISSENS R.F., *op. cit.*, p. 140: “[de] ietwat geforceerde, maar geheel in overeenstemming met de hevige gevoelens van de tijd geschreven *Liederen van droom en daad* (1918), de beste verzen die door Wereldoorlog I in Vlaanderen werden geïnspireerd”. More than thirty years later, Musschoot still agrees: “the most important poems [...] inspired by the war”. MUSSCHOOT A.M., *op. cit.*, p. 259: “de belangrijkste verzen [...] geïnspireerd door de oorlog”.

²⁷ Compare with this outline on the back cover of Jon SILKIN’s *Penguin Book of First World War Poetry*: “Silkin traces the changing mood of the poets - from patriotism through anger and compassion to an active desire for social change”.

hit by a mortar-shell in April 1916, gb]; finally, he called for a brotherhood of man, in order to terminate this war-murder in the future”²⁸. One poem that was tellingly excluded from Van Cauwelaert's *Liederen van Droom en Daad* (1917, 1918, 1919; *Songs of Dream and Action*) is very revealing in this context. In “To our Government”, an unusually enraged Van Cauwelaert makes it abundantly clear that Flemish soldiers are fighting a double war (against the German army and against the Belgian authorities): “First these villains from the Rhine get what they deserve / then, dancing on the drum and flute, we kick / out those shameless gentlemen of Le Havre [Belgian authorities in exile, gb]”²⁹. It is unclear whether his influential, *passivist* and unionist brother Frans asked him to leave out this poem or whether August himself came to consider these lines as a politically incorrect and inappropriate exaggeration. The point I would like to make, however, is that despite their diverging political and poetical positions, the traditionalist and *passivist* Van Cauwelaert holds the same views as the modernist and activist Van Ostaijen, who wrote in *Bezette Stad*: “the occupation ends / the occupation begins” (“de bezetting houdt op / de bezetting begint”). After the German occupation, these Flemish nationalists also wanted to get rid of the Belgian administration. This was by no means the general view in the country (Elebaers points out in 1919 that for most poets “their love of Flanders [...] had been the most solid stronghold of their love for Belgium”³⁰), but in the political struggle in the aftermath of the war, it was a position that would be defended ever more passionately, especially after the activists teamed up with the Fronters’ movement.

²⁸ ROMBOOTS J., *op. cit.*, p. 31: “een eerste periode van opgezweept rhetorisch gevoel: de vaderlandsliefde en het verzet; daarop volgde een periode van inkeer, van humane bezinking, geleid bij deze dichter door zijn verwonding; ten slotte, de roep om de grote broederschap onder de volkeren, ten einde de oorlogsmoord voortaan uit te schakelen”.

²⁹ VAN CAUWELAERT A., quoted in ROMBOOTS J., *op. cit.*, p. 21: “Voor onze Regeering”: “Eerst krijgen de Rijnlandsche schurken hun loon, / dan drijven we op ’t dansen van trommel en fluit / de schaamteloze Heeren van Havere er uit”.

³⁰ ELEBAERS K., *op. cit.*, p. 71: “hun liefde tot Vlaanderen [...] de sterkste vesting van hun liefde tot België”. René de Clercq’s war poetry provides an interesting case in this respect. *De Noodhoorn* (1916, *The Bugle of Distress*) starts with a powerful “To Flanders” and it includes a clear indictment of the Belgian government [“To those in Le Havre when they forgot that Flanders is also a part of Belgium” / “Aan die van Havere toen zij vergaten dat ook Vlaanderen in België lag”] and a poem dedicated to the activist hero August Borms. But it also includes an eight-page tribute to King Albert, in which the poet asks his sovereign to hear the Flemish demands. Love for the King and love for Flanders were by no means mutually exclusive. But what is meant by the subtitle *Vaderlandsche Liederen (Patriotic Songs)*? For more on De Clercq’s shifting positions during the war, see DE SCHAEPPRIJVER S., *De Groote Oorlog. Het koninkrijk België tijdens de Eerste Wereldoorlog*, Amsterdam/Antwerpen, 1997, pp. 270-272.

2. Flanders vs. Belgium

In the remembrance of a war in which they were all victims, the Belgian and the Flemish side collided. Van Ostaijen's 1925 review of the fourth edition of father R.V. Mortier's *Grafrijmpjes voor onze gesneuvelde jongens* (1924, *Verses on the Tombs of our Boys who Fell*) shows this quite clearly. Although the reviewer leaves no doubt that this book was intended as an "answer to the acts of hostility from the [Belgian] government" against the Flemish, he can find in it no "other patriotic stance but that of the [Belgian] state"³¹. He cannot but regret this, because as far as he is concerned the Belgian government did not at all deserve this Flemish loyalty after the war: "Until 1918 one could still differ in opinion vis-à-vis this issue of loyalty to Belgium; the events from 1918 until today have proven those who were disloyal – Van Sante and Charpentier, who deserted from the army – right, not those who were loyal and who were killed in action"³². According to Van Ostaijen, in retrospect, those Flemish soldiers should not have fought for Belgium. Apparently, it makes no difference that they had in the first place been fighting the German enemy. The Flemish people were oppressed by the Belgian state, which was at war with another state (Germany). There was no need for the Flemish people to be loyal to an oppressing state.

Once again, this intricate situation seriously hampered the collective recollection of the war in Belgium. Very substantial parts of Flemish war verse – and most explicitly so the extremely sharp war poems of Fronters-soldiers Pieter van Rossem and Ward Hermans – voice a very clear hostility towards Belgium and a combative lament on the fate of Flanders. Feelings of reservation, let alone hatred, towards the German invaders are hard to find. When the dead brothers in arms of these poets are remembered in these lines, outsiders could very easily assume that they were killed by Belgian fire...

3. Why we forgot to remember

In an appendix to this article, a relatively long list of Flemish WWI verse is included. A question that comes to mind when one looks at this list is: why have we forgotten about these poems (apart from *Bezette Stad*, which is not a Front-volume)? It seems clear that we did indeed forget them: while

³¹ VAN OSTAIJEN P., *Verzameld werk. Proza. Besprekingen en Beschouwingen*, Amsterdam, 1979, p. 246: "antwoord op daden van vijandschap van deze [Belgische] regering" – "andere vaderlandse strekking dan de staatse".

³² *Ibidem*: "Tot 1918 kon men betreffende loyaliteit tegenover de belgische staat van mening verschillen; de geschiedenis van 1918 tot heden heeft de deloyalen – Van Sante en Charpentier die deserteerden, – niet de loyalen die sneuvelen gelijk gegeven".

every French, German, Italian or English anthology of 20th Century poetry includes poets like Guillaume Apollinaire, August Stramm, Giuseppe Ungaretti or Wilfred Owen, Flemish war poetry is completely absent from all the recent Dutch and Flemish anthologies I checked. Tom Lanoye's recurrent remark that he intended his *Niemand's land* (2002, *No Man's Land*, adaptations of English war poems) as an attempt to provide Flanders with a literary memoir of WWI, confirms that this country has no *collective* recollection through poetry in this respect. In the following six hypotheses, I will try to explain this:

3.1. Literary evolutions

In recent canon-formation and literary historiography, modernism is seen as the most prominent artistic and intellectual concept and sensibility of the first decades of the 20th Century. The rather old-fashioned Flemish war poems are not “modern(ist)” at all and they are, consequently, no part of the canon. University curricula and anthologies tend to select works from what is considered to be the heyday of a particular current in literary history. If authors, magazines or trends have been influential they will be included. For the more classicist or symbolist poetry in Flanders, to which most war verse can be said to belong, a periodical like *Van Nu en Straks* (1893-1901) is selected. For early 20th Century literature *De Boomgaard* (1909-1911) is picked out, because it is seen as a precursor of modernism³³. Ironically, the war years are considered to be some kind of interbellum, years of silence that are followed by the “modernist breakthrough”³⁴, the expressionist magazine *Ruimte* and the innovative work of Van Ostaijen, Wies Moens, Gaston Burssens and Victor J. Brunclair that mark a new era in Flemish literature. From the poetic production of the war years, only Van Ostaijen's early volumes (*Music-Hall*, 1916 & *Het Sienjaal*, 1918³⁵) are included in this storyline. The war poems by Van Cauwelaert, Boens and Fritz Francken, which are not modernist at all, are only mentioned in passing³⁶.

³³ WEISGERBER J., *De Vlaamse Literatuur op onbegane wegen. Het experiment van 'De Boomgaard' 1909-1920*, Antwerpen, 1956.

³⁴ HADERMANN P., *De modernistische doorbraak*, in RUTTEN M. & WEISGERBER J. (ed.), *op. cit.*, pp. 271-364.

³⁵ For more on the poems in these volumes that refer to the war experience, see GIJSEN M., *op. cit.*, p. 280 (on *Music-Hall*) and BUELENS G., *op. cit.*, pp. 76-79 (on *Het Sienjaal*).

³⁶ One important exception is MUSSCHOOT, in a book that is the latest attempt at a general overview of Flemish literary history (RUTTEN M. & WEISGERBER J. (ed.), *op. cit.*). She does devote a chapter to the Front generation. André DEMEDTS in his *De Vlaamse Poëzie sinds 1918* (1945) – the first history of Flemish poetry dealing with the war period – does not treat the

3.2. *Mixed loyalties*

In other respects as well, political and cultural developments contributed to the fact that Flemish war verse failed to become part of the canon. The function of Flemish war poetry differed dramatically from, for instance, that of the British. The Great War had an unprecedented impact on British culture and politics. It shocked the central ideas and codes that were associated with Englishness (values like honour and courage) and it is considered, even today, as a turning point in the history of British culture. The poetry that came to be associated with the Great War functioned not only as a means of private mourning, it was officially used and widely distributed in order to recreate a sense of unity³⁷. Of course the war had come as a shock to the Belgians as well, but afterwards it was not the great factor of reconciliation and reunification it could have been – and which it to a certain extent was during the war, as many of the poems demonstrate – due to the very complex political situation in the country. Not only Belgium itself was divided (Dutch-speaking versus French-speaking), the Flemish Movement too suffered from internal divisions³⁸. Especially the post-war coalition of the Flemish activists (who were considered by most people as collaborators and traitors) with the Frontiers' movement (who were war heroes) and the

war poets as a generation. He only devotes substantial attention to Boens. Demedts starts in 1918 and thus seems to consider the end of the war as the beginning of a new literary era. He does not, however, make clear how. Most likely, he considered the end of the war as no more than a political fault line and he talked about post-war poetry without drawing any poetical conclusions from that war. And he was not the only one. In this respect, the following quote from an essay written by F.V. Toussaint van Boelaere as an educational brochure for a broadcast by the Flemish radio in 1936 seems typical: "Eventually, the opinion held in many circles that the war – with its glow, its suffering, its triumphs – would shock the foundations of our literature has been proven wrong: the immense war, that would leave heavy marks in so many fields, has had no notable influence on literature's inner development". TOUSSAINT VAN BOELAERE F.V., *De Vlaamsche Letterkunde sinds 1914* (PROGRAMMABROCHURES VAN HET N.I.R. NEDERLANDSCHE REEKS, Nr 8), Brussel, 1936, p. 3: "Het is inderdaad gebleken dat de nochtans in vrij uitgebreide kring heersche opvatting dat de oorlog met zijn roes, zijn leed en zijn triomfen de literatuur in haar diepste fundamenteën zou schokken, falikant is uitgelopen: op de innerlijke ontwikkelingen van de literatuur heeft het geweldige oorlogswerk, dat op andere gebieden zulke diepe sporen na zou laten, geen noemenswaardigen invloed uitgeoefend".

³⁷ FUSSELL P., *The Great War and Modern Memory*, Oxford, (1975), 2000, pp. 315-335; EKSTEINS M., *op. cit.*, chapter three; BARLOW A., *The Great War in British Literature*, Cambridge, 2000, p. 8.

³⁸ In the review of Mortier mentioned before, Van Ostaijen states that "the war has revealed many disagreements within Flemish consciousness" and he disappointedly concludes: "So many things have happened since the war that Flemish nationalists now can talk to other Flemish nationalists without understanding one another". VAN OSTAIJEN P., *Verzameld werk. Proza. Besprekingen en Beschouwingen*, pp. 244 & 246: "welke grote verschillen de oorlog legde in het vlaams bewustzijn" – "Zoveel is er dan sedert de oorlog gebeurd dat vlaamsgezinden tot andere vlaamsgezinden kunnen spreken zonder dat zij elkaar verstaan".

increasing antagonism between Flemish and Belgian nationalism³⁹ made the remembrance of the war in Flanders very complicated. Van Ostaijen's largely enthusiastic review of father Mortier's "Tomb-verses" makes that clear as well. What did these poems intend to commemorate? The war against Germany and *Pro Patria*, or the internal struggle within Belgium? Both categories produced poems with this purpose (as is testified by many official Belgian and illegal Front-publications). In the course of the 20th Century everything connected to culture and literature became entangled in the Belgian debates between the Flemish and the Walloons, which led to the contemporary situation in which there is no official cultural agency – apart from the Royal Army Museum – to commemorate "Belgium" and its war-suffering⁴⁰.

3.3. *The Second World War*

Immediately after the First World War, a cultural system was developed in Flanders that started to commemorate Flemish (war) history, but in the thirties and forties that system disqualified itself. The collaboration of important factions of the Flemish Movement during WWII has discredited Flemish nationalist poetry and poets to a very large extent⁴¹. A central figure in Flemish expressionist poetry like Wies Moens did not lose his place in literary history due to his wartime dealings, but his reputation was nonetheless severely damaged. Other hard-liners like the WWI-poets De Pillecyn, Verschaeve, Van Rossem and Hermans did lose their canonic status. De Pillecyn still has a reputation as a novelist today, but his colleagues (and Moens, for that matter) are now only part of the Vlaams Blok-related Flemish nationalist literary sub-system.

³⁹ DE SCHAEPPDRIJVER S., *op. cit.*, pp. 302-304.

⁴⁰ There are no signs of an Industry of Remembrance or a National Memorial in Belgium, apart from the recent *In Flanders Fields* museum in Ypres, which certainly is no "Belgian" shrine, but deliberately opted for an international orientation. Again, the situation in Britain is totally different. Fussell talks about the "British obsession with the Great War" (FUSSELL P., *op. cit.*, p. 337) and about the many ways in which "daily life could be said to commemorate the war still" (p. 315).

⁴¹ BUELENS G., *op. cit.*, p. 430. Van Ostaijen, a convicted activist, died in 1928. His posthumous fate consequently could not be damaged by the Flemish collaboration in the Second World War.

3.4. *Britain as an exception*

Although I mentioned French, German and Italian war poets, this does not imply that these countries do have a “canonized” collective poetry memory of the First World War. Said poets (Apollinaire, Stramm, Ungaretti) are known as modernists, rather than as poets of the Great War. Only in the English-speaking world do we find a canonized generation of War Poets and is the war treated as a distinct period in literary history⁴². Again, this is due to the special status of the Great War in Britain⁴³ and perhaps also to the fact that – despite the impact of T.S. Eliot and Ezra Pound – traditional and, especially, elegiac verse still dominates the British literary scene. Consequently, the main formal characteristics of the War Poets (traditionalism and a preference for the elegy) are perfectly in tune with the overall literary taste in Britain today, which guarantees their place in the canon⁴⁴. Because we tend to focus on English literature, we also tend to see our lack of canonized war poets as exceptional, but I would suggest that Britain itself is the exception.

3.5. *Flemish war poets are forgotten because they survived*

English literature is also exceptional in this respect because so many talented poets (Rubert Brooke, Charles Sorley, Edward Thomas, Isaac Rosenberg, Wilfred Owen) died during the war. It may sound cynical and disrespectful, but had Boens, Francken or Van Cauwelaert died on the battlefield, they most likely would have secured themselves a more central place in the canon. This has to do with the James Dean-effect in our culture: dying timely (and preferably violently) gives an artist a headstart in the race for eternal glory and artistic immortality. The total death toll was a factor as well. By commemorating their (well-known) poets that fell, the British nation metonymically commemorates the one million anonymous victims they suffered during the Great War.

⁴² Cf. BUELENS G., “De schoonheid van een verbrand gezicht. Lyriek en de ‘Groote Oorlog’”, in GYSSELS K. & BEKERS E. (ed.), *Rechtvaardige oorlogen of zinloze slachtpartijen? Opstellen over literatuur en oorlog*, Leuven/Voorburg, 2004, pp. 11-19.

⁴³ FUSSELL P., *op. cit.*, passim; BARLOW A., *op. cit.*, p. 8 & passim.

⁴⁴ This, of course, can be discredited as a circular argument. Reasoning the other way around, current literary taste could also be attributed to the success of the (very influential) War Poets. See also *supra*, note 25.

3.6. The “quality”-question

Scientifically speaking it is impossible to claim, let alone prove that the Flemish war poets are forgotten because they were just not good enough to be remembered. In their own day and age, some of them (De Pillecyn, Van Cauwelaert) were considered as leading writers, whereas Van Ostaijen – who today is by far the most widely read and studied poet of that era – was seen as an outsider in every respect. Interbellum poetics and esthetics differed greatly from ours. Even so, it is striking that literary historians of that period treat these poets (who were working within the then central neo-classicist style) as marginal figures. Vermeyleen – who did not like Van Ostaijen at all⁴⁵ – in the 1938 edition of his *Van Gezelle tot heden* devoted five lines to Van Cauwelaert and Boens, two to De Backer and none to the war poems of Thans, Francken, Hermans et al; Van Ostaijen's work receives almost two pages.⁴⁶ In his 32-page introduction to the history of Flemish literature since 1914, Toussaint Van Boelaere does not mention the war poets Boens, Francken and Thans at all. Franz De Backer and Filip De Pillecyn are mentioned as prose-writers only, Van Cauwelaert only as the author of the religious *Liederen voor Maria* (*Songs to Mary*). Van Ostaijen, on the other hand, gets more than one page.⁴⁷ This not only puts into perspective the alleged neglect of Van Ostaijen during the interbellum, it also suggests that even in their own time the war poets were seen as, at best, second-rate authors. That fame, evidently, did not stimulate their canonization either.

4. Conclusion & Suggestions for further research

There may be various reasons for the collective amnesia, but that does not imply that Flemish (c.q. Belgian) war verse is not interesting enough to be studied. The attention that has been devoted internationally to the *public* function of British war poetry suggests a new line of research for the study of Belgian war verse. The time seems to have come to reconsider that poetry, not because of its intrinsic literary qualities (because they seem very limited indeed) nor because of the impact it has had on literary evolutions (that influence is marginal as well). These poems are important because they are historical documents. Apparently, poetry was important enough to be used as propaganda at the time – which is remarkable in itself. These poems were part

⁴⁵ BUELENS G., *op. cit.*, p. 235.

⁴⁶ VERMEYLEEN A., *De Vlaamsche Letteren van Gezelle tot Heden*, Amsterdam, 1938, pp. 131-3 (on Thans, Van Cauwelaert, De Backer and Boens), & 137-9 (on Van Ostaijen).

⁴⁷ TOUSSAINT VAN BOELAERE F.V., *op. cit.*, pp. 15 (on De Backer), 21 (on De Pillecyn), 24-25 (on Van Ostaijen), 28 (on Van Cauwelaert).

of the official Belgian propaganda and the often illegal Flemish war propaganda. Poems were printed in newspapers, journals, magazines, pamphlets and anthologies. This poetry is obviously not a form of autonomous literature, nor is it a romantic expression of individual feelings, passions and desires. The genre is used here to communicate *collective* emotions and ideas, such as patriotism and the horror of war, or as ever more unremitting attempts to make sense of the carnage.

The starting point for further research could be Elizabeth Marsland's *The Nation's Cause* – a book on the social and political function of English, German and French WWI-poetry. She does devote some attention to French-speaking Belgian poets, noting that these poems differ from those of their counterparts from France: "Not only do Belgian patriotic poets devote their loyalty specifically to the culture of Belgium or Flanders, but the verse as a whole has a distinctive character"⁴⁸. It would be interesting to study in what ways it is distinctive and how Dutch – and French-speaking WWI – verse contributed to (Flemish or Belgian) attempts at nation-building, the analysis of which would require a whole book.

Appendix. Inventory Flemish World War I Poetry

[anonymous (ed.)], *Mis- en Gebedenboek van den Vlaamschen Soldaat*, Brand, Bussum, 1917, 180 pp.

[anonymous (ed.)], *Oorlogspoëzie overgenomen uit "De Vrije Stem"*, Nationale Drukkerij, Mechelen, [1918], 90 pp.

DE BACKER Franz, *Van Wee en Glorie*, Delille, Maldegem, 1923, 59 pp.

BERNAERTS Jan & HEYMAN Hendrik (ed.), *Oorlogspoëzie. Verschenen in 1914 en 1915 en onuitgegeven gedichten*, Port Villez, 1916, 218 pp.

BOENS Daan F., *Van glorie en lijden. Sonnetten uit de loopgraven aan den Yser*, Bandteekening door A. Pierre, uitgegeven en ingeleid door Dr. P.H. De Keyser, Drukkerij van de Werkschool, Kamp van Hardewijk, [1917], 127 pp.

BOENS Daan F., *Mensen in de grachten. Werk gedegen in de loopgraven*, Juul Filliaert, Nieupoort [sic], 1918, 99 pp.

BOENS Daan F., *De Verrijzenis. Werk gedegen in de loopgraven aan den IJzer 1917-1918*, Opdebeek, Antwerpen, 1920, 96 pp.

BOENS Daan F., *Veertien-Dertig. Het boek van mijn geslacht. Keur van nieuwe en vroegere gedichten*, De Sikkkel, Antwerpen, 1930, 120 pp.

BURSSSENS Gaston, *Verzen*, Bulens, Mechelen, 1918, 63 pp.

⁴⁸ MARSLAND, E.A., *The Nation's Cause. French, English and German poetry of the First World War*, London & New York, 1991, p. 30.

- BURSENS Gaston, *De Yadefluit*, Nederlandsche Boekhandel, Antwerpen, 1919, 60 pp.
- BURSENS Gaston, *Liederen uit de Stad en uit de Sel*, Nederlansche Boekhandel, Antwerpen, 1920, 42 pp.
- CAMMAERT Edmond, *Oranje blanje bleu*, Leuven, 1919, 78 pp.
- VAN CAUWELAERT August, *Liederen van droom en daad*, C.A.J. van Dishoeck, Bussum, 1918, 108 pp.
- DE CLERCQ René, *De zware kroon. Verzen uit den oorlogstijd*, Van Dishoeck, Bussum, 1915, 58 pp.
- DE CLERCQ René, *De Noodhoorn. Vaderlandsche Liederen*, Dietsche Stemmen, Utrecht, 1916, 63 pp.
- DE CLERCQ René, *Vaderlandsche Liederen*, Vlaamsche Drukkerij, Anderlecht, 1917, 48 pp.
- VAN DAELEN Siska, *Uit dagen van nood*, Lectura, Antwerpen, 1921, 64 pp.
- FRANCKEN Fritz, *Het Heilige Schrijn. Deze verzen werden geschreven aan 't front, in de sectors van Ramscappelle, Pervyse, Boesinghe, Merckem, Steenstraete*, Juul Filliaert, De Panne, 1918, 98 pp.
- FRANCKEN Fritz, *De vijf glorierijke wonden*, Filliaert, De Panne, 1919, 110 pp.
- GRAULS A.W., *Het jonge Vlaanderen. Bloemlezing uit het werk der jongere Vlaamsche dichters*, (samengesteld door A.W. Grauls, met eene inleiding van Jozef Muls), De Ronde Tafel, Antwerpen, 1923, 131 pp.
- HAMMENECKER Jan, *Oorlogsgetijden*, Wils, St Amands, 1919, 44 pp.
- VAN HAUWAERT Oscar (ed.), *Vlaamsche oorlogsliteratuur. Bloemlezing*, Vanderpoorten & C^o, Gent, 1924, 175 pp.
- HERMANS Ward, *Gedichten van liefde en strijd*, Lannoo-Maes, Tielt, [1919], 135 pp.
- MORTIER R.V., *Grafrijmpjes voor onze gesneuvelde jongens*, Filliaert, De Panne, 1918, 78 pp. / Standaard, Brussel, 1920², 1920³, 1924 - vierde uitgaaf, herzien en merkeliijk uitgebreid, 130 pp.
- [NOBELS August], *'Ontploft!!' van 't 4^e Linierregiment, opgevoerd in de schuur van het Pachthof van der Eecken, te Elzendamme (Linde) aan den IJzer, 1915. Liederbundel uit de Piotten-revue*, Vlaamsche Kermis, St. Niklaas, 1922, 35 pp.
- VAN DEN OEVER Karel, *Verzen uit oorlogstijd (1914-1919)*, Teulings, 's-Hertogenbosch, 1919, 112 pp.
- VAN OSTAIJEN Paul, *Music-Hall. Verzen*, Gust Janssens, Antwerpen, 1916, 128 pp.
- VAN OSTAIJEN Paul, *Het Sienjaal*, Het Sienjaal, Antwerpen, 1918, 74 pp.
- VAN OSTAIJEN Paul, *Bezette Stad*, Het Sienjaal, Antwerpen, 1921, [no pagination, 154 pp.]
- PEETERS Edward, *Gedichten, Proza en Liederen-Album doorheen de Oorlogsjaren 1914-1918 tot op heden*, Gust Janssens, Antwerpen, s.a., 127 pp.
- DE PILLECYN Filip & SIMONS Jozef, *Onder den hiel*, Lannoo-Maes, Tielt, [1920], 58 pp.
- DE POOTER Fons, *Voor vrijheid, recht en eer. Oorlogspoëzie*, Opdebeek, Antwerpen. 1919, 43 pp.

VAN RAEMDONCK Frans, *De Zielezang [van Frans van Raemdonck]*, De Landtsheer, Temsche, 1922, 127 pp. [= second edition of: SYLPHE Joris, *De Zielezang [van Joris Sylphe]*, De Landtsheer, Temsche, 1919, 135 pp.]

VAN ROSSEM Pieter, *Verzen van Elegast*, Ons Vaderland, Den Haag, 1920, 98 pp.

DE RUDDER Renaat, *Grachtblommekens*, De Landtsheer, Temsche, 1922, 163 pp.

SIMONS Jozef, *Oorlogs-Vlaanderen*, Vermaut, Kortrijk, 1921, 111 pp.

(+ see under DE PILLECYN & SIMONS)

SYLPHE Joris: see under VAN RAEMDONCK

THANS Hilarion, *Verloren Stroom*, Sint Franciscus Drukkerij, Mechelen / R.Kath.

Boek-Centrale, Amsterdam, 1920, 222 pp., 1928², 303 pp.

VANSINA Dirk, *Louteringsvuur*, Buschmann, Antwerpen, 1920, 59 pp.

+ mentioned in *Stille getuigen, 1914-1918: kunst en geestesleven in de frontstreek* (p.36), but not found in Royal Library in Brussels nor in the main University Libraries:

DE NAYER Leo, *Oorlogspoëzie*.

DE WINDE J. [a.k.a. LISERON Juul], *Granaatscherven*, 1917.

De la « Sibérie de la Prusse » aux « Cantons rédimés » : L'ombre diffuse de la Grande Guerre dans la mémoire collective des Belges germanophones¹

Andreas FICKERS

1. Introduction

Dans la littérature scientifique, la Grande Guerre occupe la place d'un événement crucial pour l'Europe moderne. En Allemagne s'est répandue la notion de « Urkatastrophe »². Cet exposé veut apporter un éclairage différent sur le thème de la « culture de guerre ». Il s'intéresse aux phénomènes de transposition d'un événement historique dans la mémoire collective³ d'une petite région qui a directement été frappée par les conséquences politiques de la guerre. Pourtant, à la différence du reste de la Belgique, les commémorations relatives à la Grande Guerre se pratiquent peu. Les « lieux de mémoire vivante » sont rares⁴; les monuments aux morts de la guerre mènent une existence silencieuse. D'où vient donc cette différence dans la perception et dans l'interprétation de l'importance de la Grande Guerre entre le discours historique dans les Cantons de l'Est et le reste de la Belgique? À mon avis, il s'agit d'un processus de surdétermination constante du sens historique, d'un processus de réinterprétation continue du passé. Cette réinterprétation dépend de facteurs politiques, scientifiques, linguistiques et

¹ Je remercie le Dr. Hans Ruland (Raeren) et Lorenz Paasch (Saint-Vith) pour leur aimable soutien en matière de sources ainsi que Willy Sarlette (Weywertz) pour ses corrections. Sous le titre "Gedächtnisopfer. Erinnern und Vergessen in der Vergangenheitspolitik der deutschsprachigen Belgier im 20. Jahrhundert" l'auteur vient de publier un article apparenté en langue allemande. Voir le journal en ligne *Zeitenblicke*: <http://www.historicum.net/zeitenblicke/2004/01/fickers/index.html>

² Dans une perspective "classique", voir SCHOELLGEN G., "Finis Europae? Der Erste Weltkrieg als Wendepunkt der europäischen Geschichte", in *Das Zeitalter des Imperialismus*, München, 1994, pp. 84-98. La dimension culturelle de la Grande Guerre est bien décrite chez GEYER M., "Gewalt und Gewalterfahrung im 20. Jahrhundert – der Erste Weltkrieg", in SPIKE R., ULRICH B. (éd.), *Der Tod als Maschinist. Der industrialisierte Krieg 1914-1918*, Bramsche, 1998, pp. 240-257 ainsi que chez FERGUSSON N., *The Pity of War*, London, 1998.

³ Voir WINTER J., *Sites of Memory, Sites of Mourning. The Great War in European Cultural History*, Cambridge University Press, 1998.

⁴ Les travaux de Pierre Nora ont déclenché un véritable boom de la littérature sur la mémoire. J'ai essayé d'employer quelques-unes de ces théories dans l'article "Von der Bewältigung überwältigt? Über Nutzen und Nachteil der Historie für Ostbelgien", in LEJEUNE C., FICKERS A., CREMER F., *Spuren in die Zukunft. Anmerkungen zu einem bewegten Jahrhundert*, Büllingen, 2001, pp. 77-87.

sociaux. Dans ce processus de mémoire communicative, on peut distinguer cinq phases pour la région germanophone de Belgique :

- 1) 1918-1925 : la phase coloniale ;
- 2) 1925-1940 : la phase de dédoublement ;
- 3) 1940-1945 : la phase totalitaire ;
- 4) 1945-1973 : la phase de l'assimilation forcée ;
- 5) 1973-2003 : la phase d'émancipation.

Selon moi, chaque phase coordonne des modèles dominants dans la manière dont on se rappelle la Grande Guerre. La mémoire culturelle et communicative dans chacune de ses phases fut dominée par des groupes sociaux ou politiques qui ont tenté d'instaurer leur interprétation du passé comme mémoire « officielle » et d'instrumentaliser à des fins politiques leur interprétation de l'histoire.

L'exposé est structuré en trois parties. Avant d'entrer dans les détails historiques des cinq phases susmentionnées (deuxième partie), on proposera quelques réflexions sur la nature de la mémoire et on précisera les différentes notions de mémoire. Ces spécifications linguistiques sont nécessaires pour une discussion plus précise de la manière d'interpréter le rôle qu'a joué la Grande Guerre dans le discours politique des Belges germanophones. Cette introduction théorique sera suivie de l'analyse des cinq phases d'interprétation, toujours combinée avec des exemples historiques concrets. À la fin de l'exposé seront présentées quelques réflexions sur la place de la mémoire de la Grande Guerre dans le processus d'une recherche d'identité culturelle et politique des Belges germanophones.

2. *Souvenir, mémoire culturelle et mémoire communicative*

La littérature scientifique sur la mémoire – aussi bien individuelle que collective – est devenue immense⁵. Il est pourtant indispensable d'effectuer quelques remarques sur la manière dont la notion de mémoire est utilisée. Dans un premier temps, il s'agit de différencier deux concepts : celui du souvenir (*Erinnerung*) d'un côté et de la mémoire (*Gedächtnis*) de l'autre. De

⁵ Un bon aperçu de cette littérature se trouve chez FRITZSCHE P., "The Case of Modern Memory", dans *The Journal of Modern History*, nr. 73 (2001) fasc. 1, pp. 87-117. Pour une position critique du "memory-boom" voir WINTER J., "Die Generation der Erinnerung. Reflexionen über den "Memory-Boom" in der zeithistorischen Forschung", in *Werkstatt Geschichte*, nr. 30 (2001), pp. 5-16.

nombreuses études psychologiques, neurobiologiques et historiques ont démontré le caractère constructif du « souvenir ». Se souvenir, c'est réactiver des traces de mémoire dans un contexte actuel. L'acte individuel de se souvenir est donc un processus constructif de création d'histoire personnelle, et le résultat de ce travail – l'événement dans sa dimension mémorielle – n'est que partiellement comparable avec l'événement historique⁶. C'est exactement cette différence entre souvenir personnel et événement historique qui est à la base des « tensions » entre les témoins et les « professionnels de la mémoire » que sont les historiens⁷. Cela devient d'autant plus clair quand on prend en compte le fait que le processus du souvenir est étroitement lié au phénomène de l'oubli. L'historien Egon Flaig constate que « si on se souvenait de tout, plus rien n'aurait de sens. Sans l'oubli, la vie au plan individuel n'est pas possible et la culture au plan collectif ne peut exister »⁸.

On imagine facilement à quel point le phénomène appelé « mémoire collective » – basé sur de nombreux souvenirs personnels – représente une construction sociale difficile à mettre en relation avec des « faits » historiques. Et pourtant, c'est cette « mémoire collective » qui peut développer une force suggestive et déterminer la conscience historique d'un groupe social et l'interprétation culturelle de faits historiques. Partant du concept des « cadres sociaux de la mémoire » de Maurice Halbwachs, l'interprétation de la mémoire comme facteur social, culturel et politique d'une société est devenue un fait universel. Pourtant, la notion de « mémoire collective » – utilisée dans le sens de Halbwachs, c'est-à-dire comme sujet collectif – a été maintes fois critiquée comme étant une transposition illégitime d'un fait psychologique à un corps social⁹. Il s'agit donc, comme le constate Robert Frank dans son

⁶ Sur la dimension constructive du souvenir voir SCHACTER D., *Searching for memory: The brain, the mind, and the past*, New York, 1996; MARKOWITSCH H., *Dem Gedächtnis auf der Spur: Vom Erinnern und Vergessen*, Damstadt, 2002; SINGER W., "Wahrnehmen, Erinnern, Vergessen: Über Nutzen und Vorteil der Hirnforschung für die Geschichtswissenschaft" (Eröffnungsvortrag des 43. Deutschen Historikertages in Aachen), in *Frankfurter Allgemeine Zeitung* du 28.09.2000, p. 10. Une théorie interdisciplinaire de la mémoire se trouve chez WELZER H., *Das kommunikative Gedächtnis. Eine Theorie der Erinnerung*, München 2002.

⁷ Voir HOCKERTS H.G., "Zugänge zur Zeitgeschichte: Primärfahrung, Erinnerungskultur, Geschichtswissenschaft", in *Aus Politik und Zeitgeschichte*, nr. 28, 2001, pp. 15-30.

⁸ FLAIG E., "Soziale Bedingungen des sozialen Vergessens", in *Vorträge aus dem Warburg-Haus*, Bd. 3, Berlin, 1999, pp. 31-100, ici pp. 93f.

⁹ Voir REINHARDT D., "Kollektive Erinnerung" und "kollektives Gedächtnis. Zur Frage der Übertragbarkeit individualpsychologischer Begriffe auf gesellschaftliche Verhältnisse", in WISCHERMANN C. (éd.), *Die Legitimität der Erinnerung und die Geschichtswissenschaft*, Stuttgart, 1999, pp. 87-100; ainsi que BRUMLIK M., "Individuelle Erinnerung – kollektive Erinnerung. Psychosoziale Konstitutionsbedingungen des erinnernden Subjekts", in LOEWY H., MOLTSMANN B. (éd.), *Erlebnis, Gedächtnis, Sinn. Authentische und konstruierte Erinnerung*, Frankfurt a.M. / New York, 1996, pp. 31-46.

étude sur la « mémoire empoisonnée », de mettre en relation les souvenirs personnels et la mémoire collective : « Si Halbwachs a raison de nous expliquer qu'il n'est de mémoire que collective, tant l'individuelle est marquée par les cadres que lui assigne la société, il n'en est pas moins vrai qu'en dernière analyse, c'est l'individu qui se souvient : sans écho dans le plus grand nombre de consciences individuelles, la mémoire socialement encadrée risque d'être un cadre vide dont la durée de vie serait comptée »¹⁰.

Plusieurs propositions terminologiques ont été faites pour préciser les différents porteurs de mémoire collective. Je me réfère ici aux travaux de Jan Assmann, qui a proposé de distinguer deux formes de mémoire collective : la mémoire culturelle et la mémoire communicative¹¹. La mémoire communicative est la mémoire « vivante », portée par les contemporains. Elle est donc constamment influencée par des groupes sociaux et toujours en débat. La mémoire culturelle, par contre, est fortement structurée : elle est « cérémonialisée » ou ritualisée. Ses supports ne sont pas seulement les contemporains, mais aussi les monuments, les traditions ou les rites. Mais, comme l'admet Otto Gerhard Oexle dans son article sur la « memoria et la culture de mémoire dans l'Europe ancienne et contemporaine », ces deux formes de mémoire collective se mêlent parfois dans un même contexte mémoratif, comme le montrent les fêtes commémoratives pour les morts. C'est donc ce mélange de formes mémoratives, qui constitue la culture mémorative d'un pays, d'une communauté religieuse ou d'une association de vétérans de guerre¹². Appliqué à l'objet de cet exposé, il s'agira donc :

- de dénommer les différents supports de mémoire communicative pendant chaque phase de réinterprétation ;
- d'analyser ce discours mémoratif à la base d'exemples de mémoire culturelle (monuments, traditions, publications) ;
- d'offrir une interprétation historique de l'importance de cette culture mémorative pour la genèse d'une identité culturelle des Belges germanophones au vingtième siècle.

¹⁰ FRANK R., « La mémoire empoisonnée », in AZEMA J.P., BEDARIDA F. (éd.), *La France des années noires*, tome 2: *De l'occupation à la libération*, Paris, 2000, p. 545.

¹¹ ASSMANN J., *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, München, 1999.

¹² OEXLE O.G., « Memoria und Erinnerungskultur im Alten Europa – und heute », in ESCUDIER A. (éd.), *Gedenken im Zwiespalt. Konfliktlinien europäischen Erinnerns*, Göttingen, 2001, pp. 9-32.

3. La mémoire en litige: Les cinq phases de réinterprétation

Dans le supplément « Vom Krieg und Daheim » (De la guerre et chez soi) du quotidien Eupenois « Eupener Nachrichten » du 15 février 1915 se trouve le premier article nécrologique intitulé « Der im Weltkriege zuerst den Heldentod gestorbene Eupener aktive Soldat : Jakob Ponten » (Jakob Ponten : le premier soldat Eupenois mort héroïquement à la Grande Guerre) [voir Annexe 1]. C'est avec Jakob Ponten, mort le 28 Août 1914 en France, que commence la commémoration publique des morts de la Grande Guerre dans les cercles d'Eupen et Malmédy – cercles appartenant au Royaume prussien depuis le Congrès de Vienne en 1815. Entrés dans la guerre avec un grand enthousiasme et une ferveur nationaliste sans précédent, les deux cercles allemands à la pointe occidentale du Reich étaient bientôt les premiers témoins de la nouvelle dimension prise par cette première guerre totale de l'histoire. La région frontalière compte très vite une vingtaine de victimes civiles. À Baelen, situé à quelques kilomètres d'Eupen, 17 civils, dont une fille de treize ans et deux femmes, sont tués dans la nuit du 8 au 9 Août¹³.

La psychose des franc-tireurs, analysée de manière si clairvoyante par Marc Bloch dans son article « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre »¹⁴, coûtera la vie à 6.000 civils belges dans le premier mois de la guerre. Le journal « Eupener Nachrichten » témoigne de cette psychose dans son article « Eupen beim Einzug der Deutschen nach Belgien » (Eupen lors de l'entrée des Allemands en Belgique), qui date du 31 octobre 1914: « Le comportement de la population civile était dangereux pour nos troupes. D'une manière malicieuse elle participait aux combats – jusqu'à un certain point, même les femmes s'y oubliaient. Postées en embuscade, la population a même tiré sur des médecins, soldats sanitaires et blessés »¹⁵. Il ne s'agit cependant pas ici de récapituler les événements de la période de guerre, mais d'analyser les supports et contenus de la mémoire collective de la

¹³ Voir RULAND H., « Belgien: Zeitgeschichte und Erinnerung an zwei Weltkriege in einem komplizierten Land. Beobachtungen aus der Randposition des deutsch-belgischen Grenzraumes », in *Bildungswerk der Humanistischen Union NRW* (éd.), *Gemeinsames Erinnern an den Nationalsozialismus? Gedenkort und Geschichtsprojekte in den Niederlanden, Belgien und Nordrhein-Westfalen*, Essen, 2000, pp. 22-38; ainsi que JOHANNSON R., *Small state in a boundary conflict. Belgium and the Belgian-German Border 1914-1919*, Lund, 1988.

¹⁴ BLOCH M., « Falschmeldungen im Krieg. Überlegungen eines Historikers », dans SCHOETTLER P. (éd.), *Marc Bloch: Aus der Werkstatt des Historikers. Zur Theorie und Praxis der Geschichtswissenschaft*, Frankfurt a.M. / New York, 2000, pp. 187-211.

¹⁵ « Gefährlich für unsere vorgehenden Truppen war das Verhalten der Zivilbevölkerung. Heimtückisch beteiligte sie sich am Kampf, selbst Frauen vergaßen sich soweit. Aus dem Hinterhalt feuerte die Bevölkerung auch auf Ärzte, Sanitätssoldaten und Verwundete ».

Grande Guerre chez les Allemands des deux cantons devenus belges après le Traité de Versailles.

3.1 La phase coloniale (1918-1925)

Dans l'immédiat après-guerre, le contenu des souvenirs personnels ainsi que la mémoire collective de la Grande Guerre dans les deux cantons d'Eupen et de Malmédy se sont fortement distingués du contenu des commémorations en Allemagne et en Belgique : ce n'est pas la guerre elle-même qui a fait l'objet du discours commémoratif, mais les conséquences politiques de cette guerre. C'était le Traité de Versailles et la résolution de l'article 34, ordonnant une « consultation populaire » sur le futur statut des deux cantons, qui dominait le climat politique. Cette « consultation populaire » n'était pas un plébiscite sous l'autorité de la Société des Nations – comme le prévoyait le concept de libre disposition des peuples de Wilson –, mais une sorte de « possibilité de protestation » contre la décision des Alliés. La transition du territoire à la Belgique était *de facto* une affaire classée. Le résultat de cette « Consultation populaire » (seules 271 personnes sur environ 34.000 ayant le droit de vote se sont inscrites sur les listes de protestation), dont l'historiographie moderne a démontré à plusieurs reprises le caractère pseudo-démocratique¹⁶, a été officiellement accepté par la Société des Nations en septembre 1920.

Déjà en septembre 1919, le gouvernement belge avait adopté un décret sur le statut politique des deux cantons, prévoyant l'établissement d'un régime provisoire qui devait « faciliter » l'intégration des « frères et sœurs retrouvés » au sein de l'État belge. À la tête de ce « régime provisoire » se trouvait le général Herman Baltia, qui avait effectué une bonne partie de sa carrière militaire au Congo. Il prit ses fonctions le 10 janvier 1920, doté de pouvoirs absolus, unissant dans son mandat le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. Ses expériences coloniales semblaient le prédestiner à ce poste. Dans une lettre à Baltia, le Premier Ministre Delacroix écrivait : « Prenez soin que tout marche sans problème et que les coûts restent raisonnables. Vous serez comme le gouverneur d'une colonie qui est directement en contact avec la

¹⁶ Pendant les négociations à Versailles, l'État belge a dû renoncer pas à pas aux conceptions généreuses de réparations pour les dommages de guerre faites pendant la guerre. À la fin des négociations, le petit territoire d'Eupen et de Malmédy symbolisait une sorte de « point of no return » pour la délégation belge déjà fortement critiquée par la presse belge. Voir par exemple les dissertations de BANNING J.P.D., *Gebiedsovergang en zijn gevolgen, getoest aan de praktijk van de inlijving van Eupen-Malmedy door België*, Schaesberg, 1949; PABST K., « Eupen-Malmedy in der belgischen Regierungs- und Parteienpolitik 1914-1940 », Sonderdruck der Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins, nr. 76, Aachen, 1964; DOEPGEN H., *Die Abtretung des Gebietes von Eupen-Malmedy an Belgien im Jahre 1920*, Bonn, 1966.

patrie »¹⁷. Une des premières actions du gouverneur – symbolique du point de vue « politique de mémoire » – était le démontage d'un monument de guerre prussien à Malmédy !¹⁸

En raison de la censure de la presse établie par le gouvernement Baltia, toute discussion publique sur l'organisation et le résultat de la consultation était réprimée¹⁹. C'est cette censure – maintenue jusqu'à la fin du gouvernement Baltia en mars 1925 – qui est à la base d'une sorte d'amnésie officielle de la mémoire collective de la Grande Guerre pendant la « phase coloniale ». Même si la question d'Eupen-Malmédy a trouvé un large écho dans la presse belge et étrangère, les discours « indigènes » sur la Première guerre mondiale et le Traité de Paix furent pratiquement étouffés. C'est seulement après l'abrogation du « statut colonial » qu'un discours commémoratif a pu lentement se développer.

Si les habitants d'Eupen-Malmédy n'avaient pas eu eux-mêmes la possibilité de former une mémoire communicative, ils auraient été « victimes » d'une « politique historique » de la part d'historiens et d'hommes politiques belges. Une des principales voix de cette politique était celle de l'historien Pierre Nothomb qui créa en décembre 1918 le « Comité de Politique Nationale ». Ce Comité avait pour but de sensibiliser le peuple belge aux revendications territoriales. C'est ici qu'est née la notion de « Cantons rédimés », faisant des habitants des cercles d'Eupen et de Malmédy des Belges de la première heure, arbitrairement « déconnectés » de la « terre francophone » par les Prussiens en 1815²⁰. Après de longues années d'oppression, la « Wallonie prussienne » pouvait enfin retourner au sein de la mère-patrie²¹. Comme souvent dans l'histoire, les historiens se sont faits

¹⁷ Voir CREMER F., MIESSEN W., *Spuren. Materialien zur Geschichte der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens*, Eupen, 1995, introduction, p. 9.

¹⁸ Voir CREMER F., « *Verschlussache Geschichte. Über den Umgang mit der eigenen Vergangenheit* », in LEJEUNE C., FICKERS A., CREMER F., *op. cit.*, p. 18.

¹⁹ Sur la situation de la presse dans l'entre-deux-guerres: CHRISTMANN H., *Presse und gesellschaftliche Kommunikation in Eupen-Malmedy zwischen den beiden Weltkriegen*, München, 1974.

²⁰ LANG M., « Une expression impropre qui a la vie dure: « Les cantons rédimés » », in *Folklore Stavelot - Malmédy - St. Vith*, année 49-51 (1970-1972) nr. 34-36, pp. 6-10. Le mot rédimé vient du latin *redimere* (racheter). Dans le contexte religieux, on parle de « rédimmer les pécheurs ». « Après avoir été vengé et rédimé par la collectivité des chasseurs, le mort doit-être incorporé à la société des âmes » (Claude Lévy-Strauss, in *Petit Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris 1981, p. 1634). C'est exactement dans cette interprétation de Claude Lévy-Strauss que se dévoile toute la symbolique politico-religieuse du terme « Cantons rédimés ». Les autorités belges avaient-elles l'espoir que les germanophones allaient se rédimmer par le repentir?

²¹ Voir LEJEUNE C., *Die deutsch-belgischen Kulturbeziehungen 1925-1980. Wege zur europäischen Einigung?*, Köln/Weimar/Wien, 1992.

esclaves ou même promoteurs d'une « politique historique », avec le but de construire une « légitimation après-coup » pour des raisons politiques²². La création de « cette petite Alsace-Lorraine belge » (Jacques Bariéty)²³ était mentalement chapeautée par l'argumentation de Georges Clemenceau aux négociations de Versailles, où celui-ci s'était référé aux adresses de réunions napoléoniennes pour « démontrer » la tendance pro-française des Rhénans²⁴.

Comme l'a dit Maurice Lang, la notion de « Cantons rédimés » a eu la vie dure. Un exemple instructif de cette politique fut publié en 1930 par l'ancien sénateur et membre de la Commission des Affaires Étrangères, Albert Renard. Dans son ouvrage « Paix ou guerre? Eupen-Malmédy, Alsace-Lorraine, l'Anschluss, Pays-Bas et Belgique », accompagné d'une préface de Raymond Poincaré, Renard dévoilait son interprétation de la question d'Eupen-Malmédy : « Allons, nos amis, nos compatriotes, nos mécontents, enfants terribles d'Eupen, de Malmedy et de Saint-Vith, soyons sérieux – tout de même, un moment arrive où il faut l'être! Soyons donc sincères, francs et raisonnables. Non pas « l'Allemagne au-dessus de tout », mais bien la vérité avant tout. Sans justice, point de paix... Eh quoi! Vous vous plaignez! [...] Depuis que vous êtes redevenus ou devenus Belges, vos affaires sont meilleures qu'au temps où vous étiez Allemands. Malgré les fameux gendarmes, vous faites partie de l'État le plus libre du monde [...] Malgré tout, vous êtes, enfin! des citoyens libres. Retenez que, si vous objectez la question des langues, on vous répondra qu'après tout la chose sera, avec un peu de bonne volonté, facilement arrangée; et que, si vous avez été un peu bousculés dans vos habitudes, la liberté engendre souvent le désordre [...] vous êtes de cette Belgique de l'honneur au lieu d'être toujours de cette Allemagne du crime de 1914 »²⁵.

Renard lui-même n'aurait certainement pas imaginé que cette identification des « enfants terribles » avec « l'État le plus libre du monde » se réaliserait de manière miraculeuse quelques dizaines d'années plus tard...

²² Voir WOLFRUM E., *Geschichte als Waffe. Vom Kaiserreich bis zur Wiedervereinigung*, Göttingen, 2001; BIZIERE J.-M., VAYSSIERE P., *Histoire et historiens. Antiquité, Moyen Âge, France moderne et contemporaine*, Paris, 1995; SCHULZE W., OEXLE O. G. (éd.), *Deutsche Historiker im Nationalsozialismus*, Frankfurt a.M., 1999.

²³ BARIÉTY J., « Le projet de rétrocession d'Eupen-Malmedy par la Belgique à l'Allemagne, et la France (1925-1926). Un cas d'utilisation de l'arme financière en politique internationale », in *Actes du colloque de Metz: Les relations franco-belges de 1830-1934*, Metz, 1975, pp. 325-349.

²⁴ Voir SMETS J., « Der Rhein, Deutschlands Strom, aber Frankreichs Grenze. Zur Rheinmythologie in Frankreich und Deutschland vom Mittelalter bis zum 20. Jahrhundert », in *Jahrbuch für westdeutsche Landesgeschichte*, nr. 24 (1998), p. 29.

²⁵ RENARD A., *Paix ou guerre? Eupen-Malmedy, Alsace-Lorraine, L'Anschluss, Pays-Bas et Belgique*, Bruxelles 1930, p. 119f.

3.2 La phase de dédoublement (1925-1940)

La nouvelle dimension de la Première Guerre mondiale – que traduit notamment le nombre exorbitant de victimes – a provoqué dans toutes les nations concernées une nouvelle réflexion sur le type de commémoration. Comment rendre hommage à ses millions de morts, souvent impossibles à identifier. Les masses de victimes de cette première « guerre industrialisée » – où la mort est apparue comme un « machiniste »²⁶ – posaient un problème pour le « mode démocratique » de la commémoration qui s'était établi lors de la Révolution Française. Reinhart Koselleck a décrit ce processus de sécularisation de la mémoire culturelle sur la base de plusieurs études relatives aux monuments aux morts. Selon Koselleck, jusqu'au XVIII^e siècle, les soldats figurent partout sur les monuments à la victoire, mais non sur les monuments aux morts; ceux-ci étant réservés aux princes et aux nantis! L'entrée dans la modernité est ainsi accompagnée d'une double modification des monuments aux morts : 1° Le déclin de l'interprétation chrétienne de la mort laisse le champ libre à des interprétations purement politiques et sociales; 2° À la « fonctionnalisation » s'ajoute la démocratisation: le combattant individuel devient susceptible de faire l'objet d'un monument²⁷. Cette tradition démocratique se manifeste dans les milliers de monuments aux morts de la Grande Guerre, présents dans chaque quartier de ville ou place de village en Belgique. Même pour le problème des morts inconnus, une forme de mémoration « adéquate » a été trouvée : les monuments au soldat inconnu²⁸. Comme les monuments aux morts de la Grande Guerre occupent une place au premier rang dans la mémoire culturelle de la Première guerre mondiale, il semble nécessaire de considérer de plus près les « Cantons redimés » d'Eupen, Malmédy et Saint-Vith²⁹.

Sous le gouvernement Baltia, toute initiative de commémoration autre que religieuse était strictement interdite. À partir de 1925, maintes initiatives pour la construction de monuments aux morts ont vu le jour. Pourtant, ces initiatives étant politiquement influencées : comment rendre hommage aux

²⁶ Voir le titre d'un catalogue d'une exposition du musée de culture industrielle à Osnabrück: SPIKER R., ULRICH B. (éd.), *Der Tod als Maschinist. Der industrialisierte Krieg 1914-1918*, Bramsche, 1998.

²⁷ Voir KOSELLECK R., "Les monuments aux morts, lieux de fondation de l'identité des survivants", in *L'expérience de l'histoire*, Paris, 1997, pp. 135-160.

²⁸ Sur les monuments au « soldat obscur » voir par exemple ACKERMANN V., "Ceux qui sont pieusement morts pour la France... Die Identität des Unbekannten Soldaten", in KOSELLECK R., JEISMANN M. (éd.), *Kriegerdenkmäler in der Moderne*, München, 1994, pp. 281-314.

²⁹ Sur les monuments de la Première Guerre mondiale voir BECKER A., *Les monuments aux morts. Mémoire de la Grande Guerre*, Paris, 1989.

morts – c'est-à-dire aux soldats allemands – sans vexer les autorités belges? Même si le discours politique de la fin des années vingt fut marqué d'une certaine radicalisation des positions pro-belges et pro-allemandes, la construction d'un monument aux morts de la guerre avait une dimension symbolique qui allait au-delà de la rhétorique nationaliste quotidienne³⁰. Selon Koselleck, les monuments proposent une double identification : une identification pour les morts (comme héros, victimes, martyrs, camarades etc.) ainsi qu'une identification pour les survivants (*mortui viventes obligant*). « Au-delà de la commémoration, c'est la question de la justification de cette mort qui est posée »³¹. C'était précisément cette obligation d'identification des survivants qui posait problème au niveau politique. La « mort pour » est toujours fondée après-coup, elle est un acte d'interprétation du passé par les contemporains. Les monuments aux morts reflètent ainsi la culture mémorative d'une nation, d'un pays ou d'un village – ils sont des symboles de la mémoire culturelle.

À quel point les monuments aux morts reflètent-ils la polarisation de la population entre un groupe pro-belge et un groupe pro-allemand ? Ceci peut être montré de manière exemplaire dans un cas bien précis : l'inauguration du monument de guerre à Eupen le 1^{er} novembre 1931³². Les trois journaux germanophones d'Eupen, « Eupener Nachrichten », « Eupener Zeitung » et « Grenz-Echo », consacrèrent leurs premières pages à l'événement du dimanche de Toussaint. Même si ces journaux diffèrent dans leurs tendances politiques, le ton des reportages est semblable : ce sont le deuil des morts et l'exhortation à la paix qui dominent les discours des porte-parole (Curé et Bourgmestre). Pourtant, il s'agissait d'un événement politique de première importance : toutes les associations de vétérans de guerre y avaient présenté leurs drapeaux ; les pompiers, toutes sortes d'associations et les représentants de l'autorité militaire défilaient dans le convoi funèbre ; sur le cimetière, tous les tombeaux étaient ornés de couronnes de laurier...

³⁰ La radicalisation du discours politique est décrit en détails chez CHRISTMANN, DOEPGEN et PABST, *op. cit.*

³¹ KOSSELLECK R., « Les monuments aux morts... », *op. cit.*, p. 137.

³² Un inventaire complet des monuments aux morts de la première ainsi que de la deuxième guerre mondiale a été réalisé par Lorenz Paasch, professeur d'histoire au Collège Episcopal de Saint-Vith. La somme totale des monuments aux morts dans les cinq communes de l'Eifel (Amel, Büllingen, Bütgenbach, Burg-Reuland, St.Vith) compte 409 monuments! Le nombre des soldats morts pendant la première guerre mondiale s'élève à environ 1.000 personnes. Je remercie Lorenz Paasch d'avoir mis à ma disposition tout le matériel rassemblé par lui et ses élèves. Sur l'importance des monuments aux morts comme source dans l'enseignement voir SCHNEIDER G., « Kriegerdenkmäler als Unterrichtsquellen », in PANDEL H.-J., SDHNEIDER G. (éd.), *Handbuch Medien im Geschichtsunterricht*, Schwalbach, 1999, pp. 525-579.

Un article des « Eupener Nachrichten » du 31 octobre, annonçant l'inauguration du monument, fait part de la dimension politique de l'événement [voir Annexe 2]. Dans un style rempli de métaphores politico-religieuses, l'article témoigne de la symbolique culturelle accordée à ce monument : « Couchés dans le silence – n'y a-t-il pas de promesse consolatrice là-dedans? C'est alors que la mort devient un sommeil vital, que les morts ne sont que des dormeurs, attendant dans leur dernière demeure la clarté du matin, qui les ressuscitera et qui leur donnera une nouvelle force [...] Notre deuil n'est pas sans espoir. Notre cœur est rempli d'un deuil chrétien qui se nourrit d'une croyance en la résurrection et à la réunion dans l'éternité. Les croix sur nos tombeaux sont le signe de notre espoir, sont l'emblème de notre amour et le prix de notre délivrance et libération »³³.

Le texte de cet article correspond parfaitement à l'analyse de Reinhart Koselleck qui a constaté que la fonction des monuments aux morts peut être interprétée comme un signe de sécularisation : ce qui était autrefois la mission d'une messe religieuse est devenue la tâche d'un culte politique aux morts : « L'espoir chrétien que l'âme de chacun sera sauvé dans l'au-delà est pris en charge par l'autorité politique, qui a le devoir de se souvenir de chaque mort. [...] L'espoir de l'au-delà est transformé en espoir profane, la promesse d'éternité est temporalisée »³⁴. Pour une grande partie des Belges germanophones de l'entre-deux guerres, l'espoir – articulé dans la langue symbolique des monuments aux morts – était la « réunion » avec l'Allemagne, le fameux retour au Reich (« Heim ins Reich »). La « croyance en la résurrection » fut changée en « croyance en la réunification »!

La période de 1925 à 1940 est donc une phase de dédoublement dans le sens psychologique du mot. Les Belges germanophones ont vécu une double crise de modernisation : la crise économique partagée avec le reste du monde et une crise de « conscience nationale ». C'est cette deuxième crise qui se manifeste dans le discours mémoratif ainsi que par l'apparence des monuments aux morts. L'exemple le plus significatif de ce dédoublement de la conscience nationale se traduit dans le monument aux morts du village de Raeren [voir Annexe 3]. Le monument porte les noms d'une vingtaine de morts du village – tombés pour la patrie (allemande) – mais le soldat à genoux porte un uniforme de l'armée belge! Le monument de Raeren peut donc être interprété comme une tentative de réconciliation ou d'un effort d'intégration

³³ “Unseren Kriegstoten zum Gedenken – anlässlich der Einweihung des Ehrenmals auf dem Ehrenfriedhof zu Eupen”, in *Eupener Nachrichten*, Nummer 251, Samstag, 31. Oktober 1931. Les journaux se trouvent aux Archives d'État à Eupen.

³⁴ KOSELLECK R., “Einleitung”, in KOSELLECK R., JEISMANN M. (éd.), *Der politische Totenkult. Kriegerdenkmäler in der Moderne*, München, 1994, p. 14.

de la population de Raeren à l'État belge. Réconciliation non seulement entre les deux nations mais aussi entre les habitants du village eux-mêmes, séparés en deux groupes : l'un pro-belge, l'autre pro-allemand. Lors de l'inauguration du monument aux morts de la paroisse de Herbesthal le 29 novembre 1929, le bourgmestre Schmitz exprimait cette aspiration par ces paroles: « Faites apprendre à vos enfants la langue que parle ce grand symbole pour qu'il y règne enfin la vraie paix, non seulement entre les nations, mais aussi entre les habitants d'un seul et même pays ou d'une même commune! »³⁵.

3.3 La phase totalitaire 1940-1945

Le régime fasciste hitlérien mit fin à ces idées pacifistes. L'entrée des troupes allemandes le 10 mai 1940 et la réunification des territoires d'Eupen-Malmédy avec le Reich étaient perçues comme une « libération » par une grande partie de la population. « L'Anschluss » avait été mentalement préparé par les diverses actions de la « Heimattreue Front » (« Le front des fidèles au pays natal »), de fait une organisation nazie qui avait rassemblé 45,2% des voix aux dernières élections parlementaires de 1939³⁶. Dans la presse allemande, la réunification d'Eupen-Malmédy avec l'Allemagne fut fêtée comme une révision du « Diktat » de Versailles et comme le retour souhaité des frères et sœurs perdus. Il ne semble guère productif d'examiner en détail le discours mémoratif pendant la phase de la Deuxième Guerre mondiale, puisqu'il est clair que toutes les déclarations officielles de cette période ne reflètent que les paroles nazies suffisamment connues. Par contre, c'est la période d'après-guerre qui va connaître une réinterprétation très nette du rôle de la Première guerre mondiale dans la mémoire communicative des germanophones.

3.4 La phase de l'assimilation forcée

Cherchant à définir la politique du gouvernement belge envers les « Cantons rédimés » pendant la période de l'entre-deux-guerres, on pourrait parler d'une politique d'intégration qui visait à incorporer les territoires

³⁵ « Lehret Eure Kinder die Sprache verstehen, welche dieses große Wahrzeichen redet, auf dass endlich wahrer Friede und wahre Versöhnung wiederkehren, nicht nur unter den Völkerstämmen, sondern auch unter den Bewohnern ein- und desselben Landes, wie aber auch derselben Gemeinde ». Voir *Eupener Nachrichten*, 29.11.1929, p. 2.

³⁶ Sur les actions de la « Heimattreue Front » et le « Verein für das Deutschum im Ausland » voir KARTHEUSER B., *Les années 30 à Eupen-Malmedy: regard sur le réseau de la subversion allemande. Première partie de la documentation historique "Walter, SD à Tulle: la tragédie du 9 juin 1944"*, Saint-Vith, 2001.

d'Eupen-Malmédy dans l'État national. Après 1945, cette politique d'intégration fit place à une politique d'assimilation forcée. Celle-ci s'est manifestée sous deux formes : 1° une conduite beaucoup plus rigide des autorités belges pendant la phase de l'épuration; 2° un mouvement d'assimilation venant des Belges germanophones eux-mêmes. La période de l'immédiat après-guerre fut caractérisée par une vague d'émotions anti-allemandes qui se traduisit entre autres dans une politique d'épuration très rigide³⁷.

Plus intéressants du point de vue des questions principales de cet exposé sont les efforts d'assimilation des germanophones, surtout quand ils étaient liés à une réinterprétation de l'histoire, comme ce fut le cas dans de nombreux discours du bourgmestre de la ville d'Eupen, Hugo Zimmermann. Lors d'une visite du Ministre des victimes de guerre civiles, Pauwels, à Eupen le 7 avril 1945, Zimmermann exigeait : « Tous les Eupénois veulent – d'une manière ouverte et honnête – penser belge et sentir belge »³⁸. Dans le premier numéro du journal « Grenz-Echo » d'après-guerre, Zimmermann déclarait : « Ce 20 septembre 1920 était un grand jour et restera un grand jour dans l'histoire d'Eupen: le retour définitif à la Belgique »³⁹. Les déclarations de Zimmermann présentent une démonstration persuasive du rôle politique que peut jouer la « mémoire officielle » pour un groupe social.

« La fonction de la mémoire officielle, celle des autorités qui s'expriment par des discours ou à travers des commémorations », écrit Robert Frank, « est précisément de donner une unité à cet ensemble hétérogène, agité de forces centrifuges. C'est elle qui donne ou refuse le droit de cité aux mémoires de groupes. Mémoire structurante, elle est particulièrement sélective, et son choix du passé est mis au service de sa fonction de base : assurer l'union et maintenir l'identité de la communauté dont les autorités ont la charge – la cité, la nation »⁴⁰.

L'historien germanophone Freddy Cremer a analysé de près ce discours de mémoire officielle, mettant en lumière le nouveau « dogme » de la mémoire officielle après 1945 : l'assimilation forcée à l'État belge et

³⁷ Des enquêtes sur l'activité politique durant la guerre furent menées contre 25% de la population, 1.503 personnes furent condamnées (soit 2,41% de la population; la moyenne en Belgique était de 0,64%). De plus, 1.346 personnes furent expatriés – ils étaient, dans la langue des années cinquante, les « inciviques ». Plus de 250 instituteurs durent quitter leur profession. Un bon aperçu sur cette période peu étudiée se trouve chez CREMER F., MIESSEN W., *Spuren...*, op.cit., pp. 12-29. Voir aussi MAXENCE P., *Les atouts gaspillés ou le drame des Cantons de l'Est*, St. Nicolas, 1951.

³⁸ Voir *Grenz-Echo* du 7 avril 1945.

³⁹ Voir *Grenz-Echo* du 24 mars 1945.

⁴⁰ FRANK R., « *La mémoire empoisonnée...* », op.cit., p. 555.

l'acceptation du modèle belge de l'interprétation de l'histoire⁴¹. Ce que vingt ans de politique d'intégration belge n'avaient pas pu provoquer fut réalisé en quatre ans de politique nazie : « l'auto-assimilation » des Belges germanophones à l'État belge ! La possibilité de se « débarrasser » du passé nazi par un effort d'assimilation était une alternative séduisante pour la grande majorité de la population d'Eupen-Malmédy. Cet effacement s'est réalisé sous la forme d'une amnésie de la mémoire culturelle: le silence est devenu le mode prédominant de la mémoire communicative !⁴² Psychologiquement, cet effacement n'était qu'un refoulement. Malheureusement, la tendance à refouler un passé déplaisant reste présente jusqu'à nos jours. La « mémoire officielle » des germanophones, représentée par les organes politiques de la Communauté Germanophone, se caractérise encore aujourd'hui par une sélectivité stupéfiante.

3.5 La phase d'émancipation (1973-2002)

Même si le silence sur les « années noires » des Cantons de l'Est reste jusqu'ici le mode dominant de la mémoire communicative, il semble nécessaire d'intégrer une dernière phase dans le processus « d'invention des traditions » : la phase d'émancipation à partir de 1973⁴³. Le choix de l'année 1973 comme tournant de la mémoire collective est forcé mais la naissance du « Rat der deutschen Kulturgemeinschaft » (RdK) (Conseil de la communauté culturelle allemande) peut être interprétée comme la date symbolique d'une renaissance tardive de confiance de soi chez les germanophones⁴⁴. Cette

⁴¹ CREMER F., "Von den « inciviques » zu den « Modellbelgiern ». Als man den aufrechten Gang wieder lernen musste", in LEJEUNE C., FICKERS A., CREMER F., *op.cit.*, pp. 99-116.

⁴² Malheureusement, le silence n'a pas seulement été le mode prédominant de la mémoire officielle, mais fut suivi aussi par la « mémoire savante », représentée par les trois associations d'histoire régionale. Celle de Saint-Vith (*Zwischen Venn und Schneifel*) compte plus de 2.500 membres et elle est l'association la plus grande de ce type en Belgique.

⁴³ Voir HOBSBAWN E., "Die Erfindung von Tradition" (The invention of tradition), in CONRAD Ch., KESSEL M. (éd.), *Kultur & Geschichte. Neue Einblicke in eine alte Geschichte*, Stuttgart, 1998, pp. 97-120.

⁴⁴ En 1980, le « Rat der deutschen Kulturgemeinschaft » fut rebaptisé en « Rat der deutschsprachigen Gemeinschaft ». L'adjectif « allemand » fut donc remplacé par l'adjectif « germanophone ». Dans le débat parlementaire qui avait précédé le changement de nom, le socialiste Bernd Eicher plaidait : « Notre spécificité n'est pas 'allemande' mais la langue allemande. [...] Afin de faciliter l'oubli, j'exhorte les membres du Conseil de ne pas voter pour la notion de 'Communauté allemande', mais pour la notion de 'Communauté germanophone' ». Voir les comptes rendus du Conseil, période de 1979-80, séance du 30 juin 1980, p. 396. Cette discussion sur l'appellation de la Communauté semble parfaitement correspondre à ce que Egon Flaig a appelé « Gedächtnisopfer » – un « sacrifice de mémoire ». L'oubli est conditionné par une volonté politique ! Voir FLAIG E., "Soziale Bedingungen des kulturellen Vergessens", *op. cit.*, pp. 38f.

dernière phase se caractérise par un discours mémoratif qui a inventé pour les germanophones un nouveau rôle dans l'histoire : celui de « victimes »⁴⁵. Victimes des fantaisies impérialistes d'un Guillaume II, victimes de la politique de réparation, victimes des agressions hitlériennes et victimes d'une épuration belge. Dans cette « logique de victimes », les habitants des Cantons de l'Est sont réduits à des « objets », à des « jouets » de la grande politique sur laquelle on n'a jamais eu la moindre influence. Du point de vue des porteurs de la mémoire communicative – en premier lieu les politiciens –, la logique de cette perspective de « victimes de l'histoire » est facile à comprendre : elle réduit les sujets actifs en objets passifs et élimine ainsi la question embarrassante de la responsabilité de l'individu. Un exemple instructif de cette « logique de victimes » nous est donné par une communication du Ministre-Président de la Communauté Germanophone, Karl-Heinz Lambertz. À l'occasion du « Jour de la Communauté Germanophone » le 15 novembre 2000, Lambertz résumait l'histoire des Cantons de l'Est en une dizaine de lignes : « La génération de nos pères, grand-pères et arrière-grands-pères et –mères a appris à ses dépens ce que signifient des changements frontaliers. À cause du Traité de Versailles, ils ont dû changer de patrie et ne pouvaient articuler leur opinion qu'en s'inscrivant dans des listes. La deuxième guerre mondiale avec ses nouveaux décalements de frontières était liée à de nouvelles souffrances indicibles pour notre région. Aucun de nos ancêtres n'aurait pu pressentir que ce serait un jour cet emplacement frontalier qui se révélerait comme chance, même comme atout ? Pour nous, les enfants, les petits-enfants et les arrière-petits-enfants, l'appartenance à la Belgique et l'emplacement au carrefour de quatre pays, cultures et langues se dévoile comme un vrai coup de chance de l'histoire »⁴⁶.

L'interprétation de l'histoire que nous offre le Premier Ministre n'est pas seulement une preuve de cette « logique de victimes » ; elle témoigne encore d'une instrumentalisation de l'histoire à des fins politiques. Ces dix lignes reflètent une étrange logique qui fait penser à l'opération mathématique de la multiplication de deux chiffres négatifs, dont le résultat est positif. Traduit dans une formule cela donnerait :

(Victimes de Versailles) x (Victimes de la 2^{ème} GM) = coup de chance de l'histoire!

⁴⁵ Voir FICKERS A., « *Von der Bewältigung überwältigt? Vom Nutzen und Nachteil der Historie für Ostbelgien* », in LEJEUNE C., FICKERS A., CREMER F., *op. cit.*, pp. 77-85.

⁴⁶ Exposé du Ministre-président Karl-Heinz Lambertz, source: www.dg-live.be

Comme l'a dit Micha Brumlik dans son étude sur les facteurs psychosociaux dans le processus de la construction individuelle du souvenir : la volonté de sincérité est la condition nécessaire pour une vraie connaissance !⁴⁷

4. Conclusion

La mémoire de la Grande Guerre a subi une constante réinterprétation. Pour les habitants des Cantons de l'Est, la mémoire communicative et culturelle de la Grande Guerre se caractérise par une tension entre deux interprétations concurrentes : celle de la nouvelle patrie, dont la politique historique se traduisait dans la notion de « Cantons rédimés », et celle de l'ancien pays natal, qui avait comme leitmotiv la révision du Traité de Versailles⁴⁸. Comme l'a montré le discours sur les monuments aux morts, cette tension s'est manifestée dans une conscience historique dédoublée. L'expérience de la Deuxième guerre mondiale et une politique d'assimilation forcée ont radicalement changé la culture mémorative dans les Cantons de l'Est. Contrairement aux autres Belges, la Deuxième guerre mondiale est devenue le moment crucial de la mémoire officielle des germanophones, même si le mode dominant de la mémoire communicative était le silence. D'où résulte une constatation étrange : cette identification indirecte avec le discours mémoratif de l'Allemagne (la Deuxième guerre mondiale comme point crucial de l'histoire) a accéléré l'assimilation des germanophones à l'État Belge. Les germanophones ont accepté de « sacrifier » en partie leur mémoire afin de pouvoir plus facilement s'identifier avec l'État Belge.

⁴⁷ BRUMLIK M., « *Individuelle Erinnerung – kollektive Erinnerung...* », *op.cit.*, p. 34.

⁴⁸ Wolfgang Schivelbusch vient de publier une étude fascinante sur les différents modes de la « culture de la défaite ». Il y constate une différence entre la culture de la défaite en France après la guerre de 1870/71 et en Allemagne après la Grande Guerre. En France, selon la thèse de Schivelbusch, le leitmotiv de la culture de défaite était l'idée de « revanche », en Allemagne ce fut l'idée de la « révision ». Voir SCHIVELBUSCH W., *Die Kultur der Niederlage. Der amerikanische Süden 1865, Frankreich 1871, Deutschland 1918*, Berlin, 2001.

Annexe 1 : Supplément « Vom Krieg und Daheim » du quotidien Eupenois « Eupener Nachrichten » du 15 février 1915 contenant l'article nécrologique intitulé « Der im Weltkriege zuerst den Heldentod gestorbene Eupener aktive Soldat : Jakob Ponten ».

Der im Weltkriege zuerst den Heldentod gestorbene
Eupener aktive Soldat.



Jakob Ponten,

Musikfeller im Inf.-Regt. 66, geboren 8. September 1892,
gefallen in Frankreich am 28. August 1914.

Er war der einzige Sohn!

Es tobt der große Weltkrieg; blutigrot
bleibt seine Spur sich durch zerstampfte Lande,
Und harten Griffes zerreißen Not und Tod
Des Herzens heil'ge, starkgeword'ne Bande.
So manche Mutter sah den Einzigen scheiden . . .
Das Kind, daß sie in Vangem großgezogen,
Das froher Hoffnung dann Erfüllen gab,
So treue Liebe reichlich aufgewogen;
Dem Auge Sonne und der Hand ein Stab!
Verloren nun: Ein „V“, ein schrecklich „I“
Stand hinter seinem Namen —: Angst und Weh!
Verloren ihn, den heiliggeliebten Einen:
Wir achten keines Schmerzens lindend Belnen.
Doch, deutsche Frau, es blieb dir eine Stätte,
Wo du den Einzigen Teuren wiederfindest,
Wo du das Band, das traute, süße, bindet
Zu einer demanistarken, ew'gen Kette! —
„Vermißt“? — Vor Gott, der mächt'gen Armes ist,
Wring deinen Gram in felsenfestem Goffen,
Dem stand noch stets der große Himmel offen,
Der tilgt dir auch das bange Wort „Vermißt“. —
Und „Tot“? — „Dann geh' zu dem, der heil und küßt,
Der einstens Wund und Weh erbarmend trug
Und heiligte, da man ihn härter schlug,
Als je ein Menschenberg die Qual gefühlt.
Vor deinem Gotte wißt du stark und still,
Dein Kind, verklärt von ihm als Held, steigt nieder.
Und küßt dir sel'gen Mund die nassen Lider.
Und flüstert leise: „Mutter, wie Gott will!
Ich bin am Ziel, für's Vaterland gefallen,
Weil mich mein Kaiser, und dann Gott gerufen;
Und selig sich' ich nun an seines Thrones Stufen,
Viel Mütterlein, für dich und alle, die noch wallen,
Den Weg zu Gott und meinem ew'gen Glücke!“

Annexe 3 : Monument aux morts du village de Raeren.



**« Mettre la science en cage » au service de l'industrie nationale :
les tentatives de l'Université de Louvain
et du Conseil National Belge de Recherches**

Kenneth BERTRAMS

1. Introduction

Parmi les différents phénomènes du vingtième siècle dont la Première Guerre mondiale peut être considérée comme la « matrice », celui du rapprochement entre, d'une part, le monde de la science et de l'université et, de l'autre, le milieu des industriels et du patronat, occupe une position ambiguë¹. Longtemps marginalisé par l'historiographie, le sujet est principalement évoqué comme une évidence de principe. Certes, le témoignage des contemporains et l'ampleur des développements institutionnels axés sur la recherche industrielle (laboratoires, départements de liaison science-industrie) dans la foulée de la production militaire confirment globalement cet état des choses. Cependant, le constat de disparités nationales ne peut être éludé. Le cas de la Belgique, qui a payé un lourd tribut à la guerre, est manifestement exemplaire à cet égard. Il y règne une tension permanente entre le champ des possibles induit par le discours et la timidité des réformes autorisées par les circonstances générales.

L'objectif de ce texte est d'évaluer, à l'aune de deux exemples relativement indépendants mais dont la confrontation révèle des analogies surprenantes, l'impact estimé des « besoins de l'industrie » sur les milieux scientifiques et universitaires, durant et immédiatement après la guerre. Dans un premier temps, il s'agira d'observer les initiatives prises par une série d'acteurs de l'université de Louvain pour rapprocher la formation des ingénieurs et des chimistes des exigences professionnelles. Le périple d'une institution qui n'aura jamais vu le jour, le Conseil National Belge de Recherches, est présentée dans un second temps, afin d'éclairer son ancrage non seulement dans les réflexions stratégiques sur l'alliance science-industrie mais aussi dans l'horizon ultime du ressentiment envers l'Allemagne et les scientifiques allemands. En final, plusieurs questions seront rapidement posées. Elles ont trait à la signification de la guerre comme situation

¹ Nous tenons particulièrement à remercier Brigitte Van Tiggelen pour l'apport de ses remarques.

d'opportunité ou de blocage, comme temps de rupture ou de continuité et, en dernière instance, à sa force de légitimation.

2. *L'université et le « monde extérieur » : une perspective locale*

L'invasion allemande porte un rude coup à l'Université Catholique de Louvain (U.C.L.). À la suite de l'incendie de la bibliothèque et des Halles de l'université, dans la nuit du 25 août, une grande partie du corps professoral se disperse². Malgré l'illusion d'une fin rapide, qui avait amené les autorités académiques, menées par le recteur Paulin Ladeuze, à afficher des avis dans les églises annonçant la reprise des cours de l'exercice 1914-1915 « aussitôt que possible »³, la situation ne se désamorçait pas. L'idée, un moment évoquée, d'élaborer un enseignement en collaboration avec l'Université Libre de Bruxelles (U.L.B.) sera rapidement balayée : les auditoriums resteront fermés jusqu'à la fin de la guerre. Lors de l'une des réunions organisées par le recteur en compagnie des professeurs pendant la guerre, celui-ci plaide pour une adaptation de l'éducation aux « nouveaux besoins de la Patrie, pour lui permettre de se dégager dans tous les domaines de la servitude de l'étranger »⁴. Il mentionne brièvement les initiatives respectives des ingénieurs et des chimistes.

² Malgré les invitations répétées des autorités rectorales de Cambridge, de l'Institut catholique de Paris ou d'Utrecht à transférer les activités de l'UCL, le recteur Paulin Ladeuze refuse catégoriquement. Il autorise cependant les réponses individuelles des professeurs, effectuées à titre personnel. Au total, trente-cinq d'entre eux vécurent à l'étranger durant le conflit, huit autres faisaient partie de l'armée belge (« Réunions du corps professoral de l'université tenues à Louvain pendant la guerre [réunion du 24 décembre 1914] », in *Annuaire de l'Université Catholique de Louvain, 1915-1919*, p.128, n° 1). Les destinations d'exil varient selon les opportunités : nombreux se rendent à Cambridge, Oxford ou Paris mais aussi dans les environs d'Utrecht, où l'encadrement des étudiants faits prisonniers au camp d'Amersfoort après la reddition d'Anvers par une série de professeurs d'universités belges donne naissance, le 18 janvier 1915, à ce qu'on a appelé l'Université belge d'Amersfoort. Le corps professoral y est composé de 10 Belges (sur un total de 29) pour 91 étudiants. Fin 1915, le camp est dissout et les étudiants dispersés dans diverses universités néerlandaises. (Voir COLLARD F., *L'Université belge d'Amersfoort*, Utrecht, 1915).

³ « Réunion du 24 décembre 1915 », in *Annuaire U.C.L., 1915-1919*, p. 134, n. 1. Paulin Ladeuze (1870-1940), orientaliste de formation, fut recteur magnifique de l'U.C.L. de 1909 à sa mort. Pour de plus amples renseignements sur sa personnalité, voir la notice rédigée par DESCAMPS A.-L., *Biographie Nationale*, t.XXXIX, coll. 541-563.

⁴ « Réunion du 23 décembre 1916 », in *Annuaire U.C.L., 1915-1919*, pp. 163-164.

2.1. Itinéraire illégitime d'une « utopie » : l'usine-école

La création des Écoles Spéciales à l'U.C.L. en 1866 donne une nouvelle impulsion à la destination professionnelle des ingénieurs. Jusqu'à la loi du 10 avril 1890, complétée par celle du 3 juillet 1891, seules les Écoles Spéciales des universités de Liège et de Gand étaient habilitées à fournir le contingent des corps techniques de l'État, respectivement des Mines et des Ponts et Chaussées. Sans pouvoir bénéficier des grades légaux qui sanctionnaient l'accès aux fonctions publiques, les ingénieurs diplômés des universités libres – la fondation de l'École Polytechnique de l'U.L.B. date de 1873 – devaient se rabattre sur l'industrie. En mettant fin au monopole de Liège et de Gand, la réforme de 1890-1891 provoque simultanément une surpopulation des effectifs dans les sections légales et un revirement de la masse des diplômés vers le secteur privé⁵. Dans un contexte où l'offre dépasse la demande, les réformes sont jugées unanimement nécessaires ; elles doivent répondre à la fois scientifiquement à la menace de dévalorisation professionnelle des ingénieurs universitaires et concrètement aux appels pressants émanant du monde de l'industrie. Les enjeux d'identité professionnelle, de savoir et de savoir-faire sont inextricablement mêlés.

Pourtant, le débat d'idées n'est pas neuf. À la veille de la guerre, l'Union des ingénieurs de Louvain (U.I.L.) sous la houlette de Nestor Deulin⁶ a obtenu du recteur la promesse de revoir le programme du grade scientifique et de généraliser la complémentarité du travail de laboratoire, « qui permet seul de saisir tous les côtés des problèmes étudiés et prépare directement l'élève à la pratique industrielle, en le familiarisant avec les difficultés expérimentales courantes ». Le projet conçu prévoyait la construction de laboratoires et de musées de mécanique et des mines, dans le droit sillage de ce qui avait été réalisé pour l'Institut électromécanique achevé 10 ans auparavant et largement financé par les Coppée, Empain et Beernaert⁷.

⁵ HALLEUX A., « Quelques réflexions sur (...) l'enseignement technique supérieur en Belgique », Conférence faite à Charleroi le 15 mars 1917 devant l'Association des Ingénieurs sortis de l'Ecole de Mons. AKUL, Archives Ladeuze, IX/23, farde 7. Spécialiste de l'électricité, Halleux (1869-1956) a été professeur à l'École des Mines de Mons et à l'Université Libre de Bruxelles.

⁶ Nestor Deulin, président des *Usines et Aciéries Allard*, administrateur-délégué des *Charbonnages Elisabeth* (où il siège aux côtés d'Alfred Nerinx, professeur de droit à l'UCL) et administrateur d'une série de sociétés de charbonnages dans le giron de la Société Générale, préconisait dès 1911 un retour au système antérieur à 1890 par l'adoption d'un grade scientifique d'ingénieur unique, d'une durée de cinq ans combinant formation générale et spécialisation à partir de la 3^{ème} année.

⁷ AKUL, Archives Ladeuze, IX/18, U.I.L., *Note relative à la création de laboratoires et de musées de mécanique et d'exploitation des mines aux Ecoles Spéciales*, Louvain, 1913.

La guerre ne permit pas au projet de Deulin de voir le jour. Le recteur Ladeuze se vit même contraint de puiser dans le capital destiné à cet effet, afin de régler les émoluments des professeurs et des employés. Malgré le soutien du Crédit Anversois qui garantit l'accès aux comptes courants de l'Université durant le conflit, la situation financière de l'institution demeurait précaire. Le crédit sans intérêt de 500.000 francs que Jean Jadot, gouverneur de la Société Générale et diplômé des Écoles Spéciales de Louvain, consentit au recteur, fit l'effet d'un véritable ballon d'oxygène⁸. C'est à la même époque, en octobre 1916, que le président de l'U.I.L., Auguste Bonnevie, et Victor Defays⁹, industriel et professeur à l'École Centrale des Arts et Manufactures (ECAM), soumettent à Ladeuze leur projet de réorganisation des Écoles Spéciales auquel ils avaient discrètement consacré plusieurs mois de travail.

Bien que Defays tente d'inscrire le projet dont il est le véritable initiateur et défenseur dans le sillage des réformes antérieures, l'originalité de ses revendications saute aux yeux. Arguant de l'excessive liberté dont jouissent les élèves ingénieurs et du caractère abstrait de leur formation, Defays suggère purement et simplement l'annexion, au sein des Écoles Spéciales qu'on aura pris soin de séparer administrativement de la Faculté des sciences, d'une usine de construction mécanique, où les étudiants fourniraient constamment du travail manuel au milieu des ouvriers. Cette « usine-école », dont la vocation pédagogique n'a d'égal que sa finalité commerciale, est orientée vers la construction mécanique « parce qu'il faut bien prendre une sorte d'industrie, et que celle-là, à la différence d'autres, est réalisable à Louvain, et qu'enfin dans toutes les industries on a besoin de machines et d'électricité »¹⁰. Le recteur Ladeuze, intrigué par les arguments de Defays, n'en est pas moins lucide. Il prend le temps de consulter et apprend que non seulement la section de Charleroi de l'U.I.L. (dont fait partie Neulin) mais aussi les frères Jadot ont préalablement émis de sérieuses critiques vis-à-vis

⁸ AKUL, Archives Ladeuze, Journal du recteur, X4-15, tome 1, folio 130 (24 octobre 1916) ; Jadot comptait par là dissuader Ladeuze de souscrire un emprunt aux Pays-Bas et de spéculer sur les changes (ibidem, f.116 [16 septembre 1916]).

⁹ Victor Defays (1871-1957), diplômés des Écoles Spéciales de Louvain en 1893, crée plusieurs sociétés de fabrications métalliques dont il devient administrateur (la Magnéto Belge, la Société des Appareils Râteau,...). C'est grâce à son ami de promotion, Paul Daubresse, professeur à l'ECAM et aux Écoles Spéciales de l'UCL, qu'il rencontre le recteur Ladeuze peu avant la guerre. Celui-ci le nommera titulaire de la chaire de métallurgie en 1919, succédant à Honoré Ponthière, assassiné par les Allemands en 1914. En 1933, Defays décide de se consacrer prioritairement à ses occupations industrielles et ne conserve qu'un seul cours consacré au rôle social des ingénieurs (*Annuaire U.C.L., 1957-1959*, tome 2, pp. 32-34).

¹⁰ AKUL, Archives Ladeuze, Journal du recteur, X4-15, tome 1, ff.130-133 (24 octobre 1916).

du projet. À une « fausse pratique », autant « pas de pratique du tout », va jusqu'à asséner Jules Jadot¹¹.

Outre la rivalité des approches, l'origine des critiques doit aussi s'interpréter en termes d'influences : Defays fait partie de ces personnages que la guerre a subitement mis sur le devant de la scène, position qu'ils n'auraient pas occupée d'ordinaire. Il apparaît comme un *outsider* au regard des intimes du recteur qui entendent bien le lui rappeler. Ladeuze, qui instruit à charge et à décharge, admet le bien-fondé des propos et est sensible aux éventuelles implications budgétaires, financières, pédagogiques et « éthiques » de l'école-usine sur l'université. Au même moment, en France, la science industrielle théorisée par Henri Le Chatelier, qui combine exigence scientifique et orientation industrielle, continue de faire des émules¹². Un fait extérieur va venir étayer les propositions de Defays : le recteur apprend que le duc d'Arenberg est prêt à mettre son parc situé à Heverlee à la disposition de l'université pour une période qui reste à définir. Or cet espace conviendrait parfaitement au projet défendu par l'ingénieur.

À la suite d'une rencontre avec le cardinal Mercier, qui approuve globalement le plan « tout en reconnaissant que M. Defays est un peu idéaliste »¹³, le recteur privilégie l'introduction immédiate de l'usine-école, quitte à remettre à la fin de la guerre l'annexion des laboratoires et des salles de cours¹⁴. L'audace de Ladeuze se heurte derechef au cénacle des personnalités d'influence et notamment à André Dumont, qui estime, comme d'autres, qu'une usine de production cadre mal avec les objectifs de l'université¹⁵. En revanche, il se montre particulièrement intéressé à l'idée de

¹¹ AKUL, Archives Ladeuze, IX/32, Note sur la « Réorganisation des études aux Écoles Spéciales de Louvain », 26 juillet 1916. Ingénieur de l'U.C.L., administrateur de plusieurs sociétés coloniales, Jules Jadot (1873-1953), frère puîné de Jean, sera notamment le premier président du comité de direction de la nouvelle SNCB en 1926 (voir sa notice rédigée par KURGAN-VAN HENTENRYK G., dans ID., JAUMAIN S. et MONTENS V. (eds.), *Dictionnaire des Patrons en Belgique. Les hommes, les entreprises, les réseaux*, Bruxelles, 1996, pp. 385-386).

¹² Voir notamment LETTE M., « Science industrielle et seconde industrialisation en France. Une proposition d'organisation rationnelle des relations entre la science et l'industrie, 1880-1914 », in ID. et ORIS M. (eds.), *Technology and Engineering*, Turnhout, 2000, pp. 61-79.

¹³ AKUL, Archives Ladeuze, Journal du recteur, X4-15, tome 1, ff.155-155 bis (23 février 1917).

¹⁴ La réforme des programmes continue à être approfondie sous l'impulsion de l'U.I.L. et du professeur Daubresse ; les débats qui eurent lieu durant la guerre seront exploités dans la loi du 21 mai 1929 (grade unique d'ingénieur civil avec la reconnaissance des spécialisations en neuf grades légaux).

¹⁵ Célèbre professeur d'exploitation des mines, à l'origine du bassin houiller de la Campine, André Dumont (1847-1920) côtoie Jean Jadot, le baron Coppée et Nestor Deulin au Conseil d'administration des Charbonnages André Dumont-sous Asch, dont il est demeuré

développer des laboratoires d'essais (l'idée d'un Institut d'essais industriels avait germé au sein de l'U.I.L. autour de 1910). Dumont se souvient à ce propos qu'un atelier était annexé à l'École des Mines de l'université de Liège, où son père enseignait la géologie. Après s'être renseigné¹⁶, Ladeuze, tourmenté par d'autres soucis, va négliger le projet qu'il conditionne désormais au règlement de la question du parc – bloquée à la suite de l'intervention du gouverneur von Falkenhausen¹⁷.

L'attitude pragmatique de Ladeuze n'en traduit pas moins une crainte certaine à l'idée de s'aliéner les sensibilités du corps professoral tout entier eu égard à la validité scientifique de l'usine-école. L'objet du reproche est fondé : entre l'expérience liégeoise des années 1840-1870 et la situation des Ecoles Spéciales de Louvain en 1916, un écart « épistémologique » s'est creusé ; le laboratoire s'est substitué à l'atelier, l'organisation scientifique à l'empirisme des manipulations. Néanmoins, derrière le masque de la scientificité et des détails logistiques, c'est bien plus le « lobbying » autour de Ladeuze que l'incongruité des mesures elles-mêmes qui a fait obstacle. L'exemple suivant le prouve *a contrario*, tout comme il pourra fournir un second éclairage sur les causes de l'élan pour les relations entre université et industrie.

2.2. Le doctorat en chimie appliquée ou les « leçons de la guerre »

Dans le courant du mois de mai 1916, Ladeuze fait la rencontre de Gustave Snoeck, administrateur-délégué du Crédit Anversois, institution bancaire avec laquelle l'U.C.L. gère la plupart de ses transactions financières. Celui-ci expose au recteur ses craintes quant aux conséquences de la guerre sur le plan économique. Outre la faible productivité de l'industrie belge à prévoir, il lui fait savoir que l'Allemagne, partenaire commercial privilégié du pays, ne jouera plus ce rôle à l'issue du conflit. Or, s'il est un secteur qui est à la fois en pleine mutation à travers les recherches militaires et qui sera

administrateur-délégué. Ses connaissances parmi les industriels sont nombreuses, ne fût-ce que par sa position de président honoraire de l'U.I.L. qu'il a co-fondée en 1872. Le professeur d'électricité, Edgar Gillon, se demande quant à lui s'il ne « serait profitable de diminuer ce nombre [d'heures réservées à l'enseignement manuel] au profit des laboratoires » et des travaux pratiques.

¹⁶ Il s'appuie essentiellement sur l'ouvrage d'Alphonse Leroy (*L'Université de Liège depuis sa fondation*, Liège, 1869, coll.1028-1030) conservé à la bibliothèque de la K.U.L., dans lequel une note manuscrite originale du recteur s'était glissée.

¹⁷ AKUL, Archives Ladeuze, IX/29, lettre de Defays à Ladeuze (26 octobre 1917) ; Journal du recteur, X4-15, tome 5, f.11 (4 février 1918). Après la guerre, les biens du duc furent mis sous séquestre mais l'université put acquérir le château et, par l'intermédiaire du comte de Grunne, disposer des terrains adjacents. La construction des Écoles Spéciales démarra en 1924.

sérieusement affecté par la guerre, c'est bien le secteur de la chimie. Snoeck suggère ni plus ni moins la création d'un Institut de chimie industrielle à établir à Louvain, en étroite relation avec l'université ; il souligne non seulement le rôle stimulant des banques à cet égard et l'impact favorable qu'il pourrait avoir sur l'enseignement des chimistes et éventuellement des ingénieurs¹⁸.

Les enjeux d'un tel institut dépassent le cadre strict de la chimie. Du point de vue symbolique tout d'abord, l'idée équivaut à se confronter à la force d'organisation allemande sous l'angle des relations entre science et industrie¹⁹. Plus généralement, et le recteur Ladeuze n'en est pas dupe, l'université entre dans une nouvelle ère, où la philanthropie désintéressée va céder le pas à une forme élaborée – bien qu'encore largement non-systématique – de coopération basée sur l'intérêt mutuel. Le double mécanisme de compétition, inter-universitaire et inter-industrielle, implique tout autant la mise à niveau des universités que la mise à contribution des industries. Enfin, si l'idée originale de Snoeck se cantonne aux « essais industriels », elle ne se confond pas avec le schéma du recteur Ladeuze qui tend à promouvoir, dès la fin de l'année 1917, la recherche de nouveaux produits en relation avec la formation scientifique et technique des futurs dirigeants des usines chimiques²⁰.

Le cheminement réflexif de Ladeuze s'explique par deux événements : l'arrestation de Snoeck en novembre 1916 par les Allemands et surtout l'intervention de Pierre Bruylants, chargé de cours en chimie, fin 1917. Comme son collègue Gustave Delmarcel, Pierre Bruylants fait partie de la jeune génération des chercheurs en chimie appliquée de l'U.C.L. qui voient

¹⁸ AKUL, Archives Ladeuze, Journal du recteur, X4-15, tome 1, ff. 84bis-85bis (2 mai 1916). Sur le rapprochement entre chimistes et ingénieurs et la création d'un statut d'« ingénieur chimiste » des suites de la guerre en Angleterre et en France, voir MACKIE R., « « But What is a Chemical Engineer ? » : Profiling the Membership of the British Institution of Chemical Engineers, 1922-1956 », *Minerva*, 38, 2, 2000, pp. 171-199 et MacLEOD R., « L'entente chimique : l'échec de l'avenir à la fin de la guerre », dans *Le sabre et l'éprouvette. L'invention d'une science de guerre 1914/1939* (14-18 Aujourd'hui-Today-Heute, n°6), Paris, 2003, pp. 135-151.

¹⁹ Ce point n'échappe à personne et sûrement pas aux ingénieurs de l'U.I.L. exilés en France qui se réunissaient régulièrement. Au cours de l'une des causeries, un ingénieur souligne ce point : « Ce qui frappe le plus quand on jette un coup d'œil d'ensemble sur l'industrie allemande et particulièrement sur son industrie chimique, c'est l'organisation incroyable des directions administratives et surtout scientifiques, c'est l'unité d'action, la collaboration étroite et quotidienne entre l'usine et le laboratoire. » (« Réunion des 18-19 juin 1916 – Causerie sur l'industrie chimique allemande », in *Bulletin des réunions en France de l'U.I.L. (1915-1917)*, p. 47).

²⁰ AKUL, Archives Ladeuze, VIII/1, Notes du recteur adressées oralement à Josse Allard [4 mai 1918].

dans le « modèle allemand » de la collaboration science-industrie une donnée fondamentale de leur travail²¹. Dans l'esprit tracé par son père²², il étudie durant la guerre, pour le compte de la société française des Produits chimiques et salpêtres, les matières colorantes. Dès son retour, il s'attèle à la mise sur pied d'un Institut de chimie appliquée qui aurait un rendement concret avec le marché important de l'industrie alimentaire. Pour garantir la participation des industriels, il n'hésite pas à utiliser le réseau paternel : il entre en relation avec Raymond Raeymaeckers, président des Industries chimiques de Wilsele dont son père est administrateur et s'efforce, à travers lui, de contacter les familles Beauvin et Wittouck dont les ramifications dans le secteur alimentaire sont très étendues²³. Finalement, il critique vigoureusement le projet de Snoeck qui n'assurerait qu'une « clientèle d'ingénieurs » sans favoriser l'éclosion « de chimistes capables de recherches nouvelles »²⁴.

En quelques mois seulement, Bruylants a su trouver une oreille attentive auprès du recteur, dont la préférence penchait naturellement vers cette approche. Car, premièrement, en amont du processus d'expertise, Ladeuze insiste sur l'effort à consentir pour développer la recherche de nouveaux produits et de nouvelles méthodes, indépendamment des problèmes de production mais en gardant en vue leur industrialisation éventuelle. Dans ce sens, l'institut idéal serait celui dans lequel, « l'industrie "mette la science en cage" pour la forcer à lui révéler quelque jour des voies nouvelles »²⁵.

²¹ Pierre Bruylants (1886-1950), docteur en sciences chimiques, part se spécialiser au laboratoire d'électrochimie d'Aix-la-Chapelle avant d'être nommé professeur de chimie industrielle à l'UCL. Comme son père, il collaborera fréquemment avec la Raffinerie tirlémontoise, mais c'est avec la firme Gevaert qu'il nouera la relation la plus solide, officialisée par son engagement à la direction des laboratoires généraux en 1942. Gustave Delmarcel (1886-1923), ingénieur de formation, se trouve à Oxford pendant l'occupation ; il a prodigué de nombreux conseils à l'industrie chimique durant sa brève carrière académique (*Annuaire U.C.L., 1920-1926*, pp.CXCV-CCVI et *ibid., 1949-1950*, pp. LII-LXX).

²² Gustave Bruylants (1850-1925), ancien assistant du célèbre chimiste Louis Henry, obtient une chaire à l'École de Pharmacie. Dès 1895, il part « en croisade » contre les édulcorants synthétiques et entame parallèlement une carrière de consultant dans l'industrie sucrière, notamment auprès de la Raffinerie tirlémontoise. Président de l'Académie Royale de médecine de Belgique, il est également administrateur des Industries chimiques de Wilsele, dont Josse Allard, président du Crédit Anversois, assure le service financier.

²³ Raymond Raeymaeckers est le beau-frère de Victor Beauvin dont le neveu, Lucien, est administrateur-délégué de la Raffinerie tirlémontoise à la suite du décès de Franz Wittouck en 1914. Pour les familles Beauvin et Wittouck, voir les notices respectives de DUTRIEUE A.-M. et WUNDERLEE M., dans KURGAN G. et al. (eds.), *Dictionnaire des Patrons, op.cit.*, pp. 37-38 et 670-672.

²⁴ AKUL, Archives Ladeuze, Journal du recteur, X4-15, tome 5, f.12 bis (23 novembre 1917) ; *ibid.*, f.17 (7 décembre 1917).

²⁵ AKUL, Archives Ladeuze, VIII/1, Notes du recteur adressées oralement à Josse Allard [4 mai 1918].

Ladeuze utilise l'expression à dessein : la référence n'est plus allemande mais américaine, elle traduit aussi le déplacement du centre de gravité de la collaboration science-industrie. Deuxièmement, il met l'accent sur la formation de chimistes spécialisés, afin de faire face aux difficultés croissantes de l'« industrialisation de la science ». Enfin, l'institut projeté doit être davantage que lié à l'université, mais être fondamentalement universitaire. Ces principes constituent la genèse du programme de doctorat en chimie appliquée et rencontrent presque point par point les suggestions émises par Pierre Bruylants²⁶.

Présentant le programme du nouveau doctorat, le recteur fait allusion au « grand secret de la force industrielle et militaire de l'Allemagne »²⁷. Exception faite de son appel au mécénat, il demeure plus discret quant aux implications industrielles du projet. Par réalisme ou cynisme, Ladeuze note dans son journal qu'« évidemment, à notre point de vue, il ne serait pas nécessaire d'avoir à l'Institut de chimie industrielle ni des essais industriels à faire, ni même des recherches plus originales et de plus grande envergure destinées à aiguiller l'industrie dans de nouvelles voies » et que « nos professeurs Bruylants » ont initialement fort négligé le concours financier des industriels. Or celui-ci est primordial et, soutient Ladeuze, va jusqu'à remplir la condition objective de la « juxtaposition » dans le même Institut « et de l'Ecole universitaire, et de la station de recherches industrielles »²⁸. Autant dire que l'expertise et la recherche industrielles sont le prix à payer pour l'aide financière du « monde extérieur ».

Du point de vue universitaire, la collaboration entre l'université et le monde de l'industrie semble résulter autant d'un « principe de réalité » irrémédiable que d'un processus plus sournois d'amplification d'un discours dans « l'air du temps. » Ladeuze est conscient de la nécessité de régulariser l'aide privée afin de rendre l'université compétitive ; son attitude vis-à-vis de l'école-usine semble même anticiper la participation de l'industrie. Pourtant, à travers ses écrits personnels, sa méfiance vis-à-vis de l'ingérence industrielle éventuelle est perceptible : l'université ne fait pas partie du « monde extérieur ». Cette ambivalence traduit un décrochage de la rhétorique des « besoins de l'industrie » par rapport aux motifs sous-jacents – l'autonomie de l'université *et* le maintien de sa position dans un champ compétitif. Dans les

²⁶ AKUL, Archives Ladeuze, VIII/1, Rapport de P. Bruylants sur la création du doctorat en chimie appliquée [1918]. L'auteur précise que ce nouveau grade de chimiste est « approprié aux besoins de l'industrie belge ».

²⁷ « Discours d'ouverture de l'exercice 1919-1920 [rapport sur l'exercice 1919], prononcé le 18 novembre 1919 par Monseigneur Ladeuze », in *Annuaire U.C.L., 1920-1926*, pp. 519-520.

²⁸ AKUL, Archives Ladeuze, Journal du recteur, X4-15, tome 6, f.6 (4 mai 1918).

Académies, l'instrumentalisation de l'« importance de la science » pour s'attirer les faveurs de l'industrie est tout aussi profonde, mais elle s'y déploie avec un arrière-fond politique beaucoup plus ancré.

3. Les illusions du Conseil National Belge de Recherches : une perspective nationale

3.1. Préoccupations internationales

Très rapidement dans le cours du conflit, les scientifiques de tous bords ont été mis à contribution pour servir l'intérêt de leur patrie. Le recrutement des chimistes dans les départements de recherche des ministères nationaux de la Défense a notamment relevé de la stratégie militaire, dès l'instant où les premiers gaz ont été utilisés. Mais la production d'armement au gaz – production de faible quantité mais dont les conséquences physiques et symboliques demeurent élevées – n'occupait qu'une part restreinte des chimistes allemands attelés, pour bon nombre d'entre eux, à confectionner les dérivés alternatifs de l'*Ersatzindustrie* du pays. Des deux côtés, cependant, la perspective d'une collaboration des scientifiques à des fins militaires, que la guerre franco-prussienne avait largement suscitée, s'est faite naturellement, pour ne pas dire avec entrain²⁹.

C'est avant tout de ce point de vue que le choc émotionnel sera lourd pour la communauté scientifique qui comptait une forte présence allemande en son sein. L'Allemagne avait été le moteur principal des réunions savantes « transnationales » dont la Belle Époque était coutumière et avait su développer, particulièrement à travers l'Association Internationale des Académies fondée au tournant du siècle, un espace d'échanges très efficaces entre savants³⁰. Plus fondamentalement, le rôle de l'État impérial dans la création d'institutions scientifiques – du *Physikalisch-Technische Reichsanstalt* (1886) aux instituts de la *Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft* (1912) – va favoriser le jeu de synergies entre universités, *Technische Hochschulen* et

²⁹ Voir, entre autres, WHITEMORE G.F. Jr., « World War I, Poison Gas Research and the Ideals of American Chemists », *Social Studies of Science*, 5, 1975, pp.135-163 ; HABER L.F., *The Chemical Industry, 1900-1930. International Growth and Technological Change*, Oxford, 1971 (pp.184-218). Plus récemment, JOHNSON J.A., *The Kaiser's Chemists: Science and Modernization in Imperial Germany*, Chapel Hill, 1990 et ID., « The Academic-Industrial Symbiosis in German Chemical Research, 1905-1939 », in LESCH J.E. (ed.), *The German Chemical Industry in the Twentieth Century*, Dordrecht, 2000, pp. 15-56.

³⁰ SCHRÖDER-GUDEHUS B., « Caractéristiques des relations scientifiques internationales, 1870-1914 », in *Cahiers d'histoire mondiale – Journal of World History*, 10, 1966, pp. 161-165.

firmes industrielles³¹. D'une certaine manière, l'internationalisation et l'institutionnalisation de la science dans les années 1880-1914 résultent de l'accroissement de sa nationalisation : la science est à la fois considérée comme une vitrine politique et un enjeu économique.

Pour la plupart des pays, c'est sous la bannière de l'organisation que va s'effectuer la rencontre entre l'université, l'industrie et l'État. Les liens épisodiques et interpersonnels entre unités scientifiques et entreprises industrielles qui avaient prévalu jusque-là présent vont se coordonner et s'institutionnaliser selon les lignes du modèle allemand, qui agit par raffermissement progressif ou émulation réactive³². Les deux exemples qui incarnent cette dernière tendance sont la France et la Grande-Bretagne. Les États-Unis, plus habitués au rapprochement entre scientifiques et universitaires, vont suivre le premier schéma. Malgré cet état des choses, l'initiative américaine du regroupement apparaît comme dépendant principalement d'un seul homme, l'astrophysicien George Hale. Après avoir été préalablement écarté par le Secrétaire d'État à la Défense, Hale consulte et rassemble tous azimuts pour convaincre Wilson de créer le *National Research Council* (NRC) – ce qui sera chose faite le 19 avril 1916, bien avant l'entrée en guerre des États-Unis. Conçue à l'origine pour réunir universitaires, industriels, militaires et politiques afin de coordonner « scientifiquement » les efforts de guerre, le projet du NRC va rapidement faire tache d'huile. De leur côté, les Allemands profitent de l'adhésion de leurs grands savants à l'effort de guerre – de Fritz Haber à Emil Fischer, en passant par Max Planck – et de la permanence de leurs interfaces pour mettre sur pied la *Kaiser-Wilhelm Stiftung für kriegstechnische Wissenschaft* dont le poids n'a pas eu l'effet escompté³³.

Au Royaume-Uni, sous l'impulsion de la *Royal Society of London* par l'entremise de son Secrétaire, le physicien Arthur Schuster, se crée un

³¹ Sur le P.T.R., voir CAHAN D., *An Institute for an Empire: The Physikalisch-Technische Reichsanstalt, 1871-1918*, Cambridge, 1989.

³² TURNER J., « The Politics of 'Organised Business' in the First World War », in ID. (ed.), *Businessmen and Politics. Studies in Business Activity in British Politics, 1900-1945*, London, 1984, pp. 33-49; MacLEOD R., « The chemists go to war: the mobilization of civilian chemists and the war effort, 1914-1918 », in *Annals of Science*, 50, 1993, p. 458. Pour une comparaison utile et précise entre les cas allemands et anglais, voir MARSCH U., *Zwischen Wissenschaft und Wirtschaft. Industrieforschung in Deutschland und Großbritannien, 1880-1936*, Paderborn, 2000, spécialement pp. 302-323.

³³ KEVLES D.J., « George Ellery Hale, the First World War, and the Advancement of Science in America », in *Isis*, 59, 1968, pp. 427-437; ID., « 'Into Hostile Political Camps': The Reorganization of International Science in World War I », in *Isis*, 62, 1971, pp. 47-60; RASCH M., « Wissenschaft und Militär: Die Kaiser-Wilhelm Stiftung für kriegstechnische Wissenschaft », in *Militärgeschichtliche Mitteilungen*, 1991/1, pp. 73-120.

Department of Scientific and Industrial Research (DSIR) après de nombreux attermoissements. En son sein, de nombreuses compétences seront assumées par une commission spéciale composée de scientifiques et d'industriels – l'*Advisory Council on Industrial Research*³⁴. La réaction française, en revanche, se fait moins précise. Scientifiques et politiques conviennent conjointement des symptômes dont souffre le pays – le retard flagrant par rapport à ses voisins quant à l'application des sciences expérimentales au développement de l'industrie – mais ne peuvent s'accorder sur l'attitude à adopter. Si la France s'est « adaptée, techniquement et industriellement, au défi chimique lancé par l'Allemagne »³⁵, elle n'en a pas moins tardé à produire une réponse globale. Finalement, un laboratoire national de physique et de mécanique chargé de poursuivre des recherches d'utilité industrielle sera mis en place sous la direction et le contrôle de l'Académie des sciences, mais ses compétences et son rôle demeurent limités³⁶.

Dans l'établissement des premiers contacts scientifiques interalliés, le rôle de George Hale est encore à souligner. Après avoir tenté de sauvegarder les organisations internationales d'avant-guerre et s'être heurté au veto des Français et des Belges – encore émoussés par l'*Aufruf an die Kulturwelt*, le tristement célèbre Manifeste des 93 intellectuels allemands –, il germe le projet de fédérer les nouveaux conseils nationaux de recherche. Sa mission est complexe : il doit louvoyer entre la haine des pays aux prises avec l'Allemagne et les vues conciliatrices de Wilson. À ce titre, il contacte Georges Lecointe, l'astronome belge qu'il a côtoyé lors de nombreux congrès d'astrophysique³⁷. Celui-ci accepte de l'aider et rédige une brochure dans ce sens. Néanmoins, *Les relations intellectuelles internationales d'après-guerre*, que Lecointe achève fin 1917, ne répond pas aux attentes de Hale et de

³⁴ VARCOE I., « Scientists, Government and Organised Research in Great Britain, 1914-16: The Early History of the DSIR », in *Minerva*, 8, 1970, pp.192-216; MacLEOD R. and ANDREWS K., « The Origins of the DSIR: Reflections on Ideas and Men, 1915-1916 », in *Public Administration*, 48, 1970, pp. 23-48.

³⁵ AUDOUIN-ROUZEAU S., « Les gaz, nouvelle frontière de l'horreur », in BECKER J.-J. et al. (eds), *14-18, La Très Grande Guerre*, Paris, 1994, pp. 90-91.

³⁶ Mentionné dans la brochure de LECOINTE G., *Projet de création d'un Conseil National Belge de Recherches*, Bruxelles, 1919, pp. 6-10.

³⁷ Georges Lecointe (1869-1929), diplômé de l'École Militaire, participe à plusieurs missions scientifiques pour le compte du gouvernement belge dont la fameuse expédition du *Belgica* en Antarctique. En 1900, il est nommé directeur de l'Observatoire royal d'Uccle. En août 1914, il reprend volontairement du service en qualité de major d'artillerie. Fait prisonnier aux Pays-Bas, il parvient par la suite à rejoindre l'Angleterre et la France. Il est élu correspondant (1911) puis membre (1919) de la Classe des Sciences de l'Académie (COX J.-F., « Notice sur Georges Lecointe », in *Annuaire de l'Académie Royale de Belgique*, 1959, t.CXIX, pp. 1-32).

Schustler³⁸. Le point de vue qu'y développe Lecoigne est en effet sans concession vis-à-vis des « bourreaux des professeurs Pirenne et Frédéricq ». Lors de la première Conférence des Académies des Sciences interalliées, tenue à Londres en octobre 1918, les délégués britanniques et américains étaient encore parvenus à contenir, dans le texte final, le *revanchisme* des délégués français et belges. La chose ne fut plus possible dès la deuxième réunion qui eut lieu à Paris quinze jours après l'Armistice. Il fut décidé de se réunir l'année suivante à Bruxelles pour porter le Conseil International de la Recherche (C.I.R.) sur les fonts baptismaux³⁹.

3.2. Entre ressentiment et progrès économique : le Conseil National Belge de Recherches

À la grande différence des réunions de Londres et de Paris, l'assemblée constitutive du C.I.R. soulignait d'entrée comment « la guerre a fait apparaître d'une façon péremptoire les liens étroits qui unissent la Science au développement économique et industriel des Nations ». Le spectre de l'Allemagne, bien entendu, hantait toujours les salles et plus que jamais celles du Palais des Académies de la rue Ducale ravagées par les soldats allemands. Mais, par l'entremise du gouvernement et du Comité Central Industriel (C.C.I.), une série de capitaines d'industrie participaient à la manifestation⁴⁰. Le ministre des Sciences et des Arts, Alphonse Harmignie, pouvait exposer à leur attention un discours taillé sur mesure dans lequel considérations scientifiques, économiques et politiques étaient étroitement associées. Le désastre de la situation industrielle belge au lendemain de la guerre était une donne fondamentale qui ne manquerait pas d'être exploitée. Alors que la plupart des pays de l'Entente – Grande-Bretagne et États-Unis en tête – avaient profité de la guerre pour trouver des substituts aux produits et

³⁸ LECOINTE G. et DE GUCHTENAERE H., *Les relations intellectuelles internationales d'après-guerre*, Bruxelles, 1919 [décembre 1917]. Pour la réception de la brochure auprès des Alliés, voir SCHRÖDER-GUDEHUS B., *Deutsche Wissenschaft und Internationale Zusammenarbeit, 1914-1928. Ein Beitrag zum Studium kultureller Beziehungen in politischen Krisenzeiten*, Genève, 1966, pp. 106-107.

³⁹ Le choix de Bruxelles préfigurait la tournure nationaliste qu'allaient prendre les débats du C.I.R. dans les années à venir. Voir GREENAWAY F., *Science International: A History of the International Council of Scientific Unions*, Cambridge, 1996.

⁴⁰ Archives Générales du Royaume (A.G.R.), Fonds Administration de l'enseignement supérieur (T 038), Conseil national de la recherche, 1919-1925 (453), Henri Jaspar (ministre des Affaires Économiques) à Alphonse Harmignie (ministre des Sciences et des Arts), 25 juin 1920. Y participent notamment Alexandre Galopin (FN-Herstal), Gustave Trasenster (Ougrée-Marihaye) et Fernand Courtroy (ingénieur-conseil).

procédés qui dépendaient de l'Allemagne, la Belgique, entièrement occupée, ne put se livrer à cette forme d'innovation imposée⁴¹.

Pourtant, en juillet 1919, la Belgique ne disposait toujours pas de son propre Conseil National de la Recherche. Lecointe savait que cette situation risquait de s'avérer paradoxale s'il voulait obtenir des instances du C.I.R. que Bruxelles demeurât le siège de l'organisation et que le projet pût consister en une fédération de conseils nationaux – mesures avalisées par la suite. Il rédigea dans ce sens un vibrant plaidoyer pour la constitution du Conseil National Belge de Recherches (C.N.B.R.) dont le contenu et les réactions qu'il engendra permettent de mesurer l'ampleur de l'évocation des liens science-industrie et le niveau de sa réception dans le monde politique. La stratégie de Lecointe reposait sur la combinaison de trois piliers : premièrement, l'horizon du ressentiment allemand qui restait une valeur sûre de l'argumentaire ; deuxièmement, la thématique de « la lutte industrielle et économique », des motifs de l'immaturité de la production belge et du rôle des laboratoires dans l'« industrialisation de la science » (il emploie le même terme que Ladeuze) ; troisièmement, le mouvement international et le sens de l'histoire qui, dans le sens que leur donnait Lecointe, prenait des allures de fait accompli et d'« obligation morale » pour la Belgique. Résumant son édifice rhétorique, l'astronome pouvait conclure : « Le pays commettrait une nouvelle erreur s'il prétextait l'état de ses finances pour ne pas assurer son avenir industriel à l'aide des moyens perfectionnés dont les autres nations vont faire usage »⁴².

Au sein du gouvernement, les partisans d'une politique de recherche scientifique ambitieuse affrontaient les avocats de l'austérité et du « réalisme » budgétaire. Prenant appui sur ses relations avec les industriels du C.C.I., le ministre des Affaires Économiques, Henri Jaspar, proposait d'étendre les attributs du C.N.B.R. en lui intégrant un « Office National des Recherches », doué de personnification civile et financé par fonds public, qui non seulement disposerait de laboratoires techniques propres destinés à alimenter l'industrie tout en étant accessibles aux chercheurs mais serait aussi habilité – idée originale – à octroyer des bourses de recherche « aux meilleurs éléments sortants de l'université » en leur inculquant le « goût de la recherche scientifique »⁴³. Il engagea sur ce projet une correspondance avec son

⁴¹ Voir les remarques judicieuses de DUKE R.F.H., *Report on the economic situation of Belgium at the end of 1921*, [1922], cité dans DE KERCHOVE de DENTERGHEM Ch., *L'industrie belge durant l'occupation allemande, 1914-1918*, Paris-New Haven, 1927, p. 263.

⁴² LECOINTE G., *Projet de création...*, op.cit., p. 25.

⁴³ AGR, Administration de l'enseignement supérieur (T038), 453, H. Jaspar à A. Harmignie, 5 janvier 1920 ; *ibid.*, H. Jaspar à Léon Delacroix (Premier ministre et ministre des Finances), 1^{er} juin 1920. Voir aussi KHAIRI S., *Le F.N.R.S. (1928-1971). Un aspect de l'organisation de la*

homologue aux Finances et Premier ministre, Léon Delacroix, dont le scepticisme à l'égard du Conseil ne faisait aucun mystère. Optant pour un système « victorien » de récompense en aval, celui-ci laissait au secteur privé le soin de gratifier « ceux qui [apportaient] les solutions »⁴⁴.

Le secteur industriel était, quant à lui, enclin à apporter sa contribution à la reconstruction de l'édifice scientifique. En témoignait l'élan de solidarité, finement orchestré par les recteurs des universités libres, pour permettre à leurs établissements techniques de se doter d'un équipement moderne. Autour de Jean Jadot, des personnalités telles que Félicien Cattier, Émile Francqui, Édouard Empain, Michel Levie et Armand Solvay composèrent le comité « Bruxelles-Louvain » qui allait amasser en quelques mois plus de 5 millions de francs pour chacune des universités en novembre 1921, somme qui venait s'ajouter au reliquat de la *Commission for Relief in Belgium* (C.R.B.). L'appel de fonds distribué à tous les grands industriels du pays reprenait les grandes revendications de la nouvelle alliance promue par les recteurs et certains savants⁴⁵. Du côté des pouvoirs publics, dans la foulée des sessions du C.I.R. et du don de la C.R.B., les débats se focalisaient sur l'orientation à insuffler à la coopération science-industrie, dont la pertinence faisait unanimité. Ministres et députés hésitaient entre la revalorisation de l'enseignement technique moyen, le développement d'un institut central

recherche belge, mémoire de licence inédit (ULB), 2000, pp. 29-36. L'implication de Jaspar est à rapprocher de ses entretiens précoces – dès 1915 – avec Francqui sur la question (cf. RANIERI L., *Emile Francqui ou l'intelligence créatrice, 1863-1935*, Paris-Gembloux, 1985, p. 293).

⁴⁴ « Pour le déclarer sans ambages, je n'ai pas une foi absolue dans les effets vraiment utiles à attendre de la coopération officielle d'un grand nombre de savants, industriels et fonctionnaires techniques qui, classés en groupes d'après les grandes branches de la science, auraient pour mission de rechercher les questions à étudier dans des laboratoires largement conçus à établir et à entretenir aux frais de l'État, en vue de renseigner et de conseiller, d'après les résultats obtenus, nos industriels sur les progrès à réaliser dans leurs usines sous tous les rapports : outillage, méthode de travail, choix de matières premières, etc. » (AGR, Administration de l'enseignement supérieur (T038), 453, L. Delacroix à Fernand de Wouters (collaborateur de Jaspar), 15 juin 1920). Pour le système « victorien » de récompense accordée aux scientifiques établis, voir MacLEOD R., « Of Medals and Men : a Reward System in Victorian Science, 1826-1914 », in *Notes and Records of the Royal Society of London*, 1971, 26, pp. 81-105.

⁴⁵ Parmi les mesures, on trouve : l'« établissement de programmes en fonction des besoins de l'industrie, réduction de l'enseignement verbal, extension considérable des exercices d'application et des travaux de laboratoire, de façon à assurer solidement la base scientifique des connaissances indispensables à l'ingénieur. » AKUL, Archives Ladeuze, IX/6, IX/18 et IX/20 ; Archives de l'Université Libre de Bruxelles, Ancien Secrétariat (02 BC), 6222/2 ; VAN KALKEN F. (dir.), *L'Université de Bruxelles: 1909-1934*, Bruxelles, 1934, p. 30.

supérieur des sciences appliquées ou la promotion accordée aux « embryons d'instituts annexés aux universités »⁴⁶.

4. Conclusion

Quelques années avant la création du Fonds National de la Recherche Scientifique (F.N.R.S.) et principalement du fait de la guerre, la science semble décroissée. Les différents exemples utilisés dans cet article tendent à démontrer les mécanismes par lesquels le discours sur la collaboration entre science et industrie s'est posé et progressivement imposé. Car si la Première Guerre mondiale a bel et bien provoqué une accélération de la rencontre science-industrie, elle a plus manifestement encore été l'occasion propice pour les protagonistes de l'université et, dans une moindre mesure, de l'industrie de se saisir de la problématique par le biais d'une rhétorique du retard et de l'évidence. Retard de la Belgique dans le domaine et évidence fournie par la guerre de ce retard. Le prolongement avec les manifestations d'exaspération de l'avant-guerre est ainsi établi, à la nuance près que celles-ci sont, pour ainsi dire, neutralisées et légitimées par la guerre : le rapprochement science-industrie au sein l'université a revêtu les traits d'un caractère péremptoire qui autorise toutes les formes d'instrumentalisation stratégique, et dans un premier temps au niveau discursif⁴⁷.

Cette assimilation n'est pas que rhétorique, elle servira de tremplin aux réformes des structures et de financement de la recherche scientifique belge dans les années 1920. Dans la mise en place du F.N.R.S., les sciences appliquées sont d'autant plus intégrées qu'elles profitent d'un climat favorable à l'application de la science, largement suscité par le conflit. Progressivement, l'université en fera sa chasse gardée, au nom du redéploiement de la « science pure », contrepoint de positionnement de la « science utile ». Lignes de continuité – réformes des programmes d'ingénieur, appropriation universitaire des laboratoires – et de rupture – pratiques de financement de la science, systématisation des rencontres entre universitaires, industriels et politiques – se déploient sans grand fracas en référence à 1914.

⁴⁶ Voir l'animation des débats à la Chambre, *Annales Parlementaires*, 11 septembre 1919, pp. 1550-1552.

⁴⁷ Voir les similitudes avec le cas britannique (et l'importance du rôle joué par des revues scientifiques comme *Nature*) : HULL A., « War of words: the public science of the British science community and the origins of the Department of Scientific and Industrial Research, 1914-1916 », in *British Journal for the History of Science*, 1999, 32 (4), pp. 461-481.

Belges : 26

Etrangers, 12

Les auteurs

Michaël Amara est Aspirant FNRS-ULB (2000-2004). Il termine une thèse consacrée aux réfugiés belges à l'étranger durant la Première Guerre mondiale. Il est actuellement attaché au CEGES où il collabore au projet d'études sur la participation éventuelle d'autorités belges à l'identification, aux persécutions et à la déportation des Juifs en Belgique pendant la Seconde Guerre mondiale.

Kenneth Bertrams est Chargé de recherche du Fonds National de la Recherche Scientifique. Il a récemment soutenu à l'Université libre de Bruxelles une thèse de doctorat portant sur les relations entre les universités belges et le monde de l'industrie (1880-1970) qui sera publiée prochainement. Il prépare actuellement à la Columbia University de New York un projet de recherche consacré aux relais technocratiques européens et américains.

Geert Buelens is Assistant Professor of Literary Studies at Antwerp University. He has published "Van Ostajen tot heden : Zijn invloed op de Vlaamse poëzie" (2001) as well as numerous articles about modernist poetry, Flemish culture, and literature & the Great War. He also did the literary research for Tom Lanoye's World War One-poetry adaptations 'Overkant' (2004).

Frank Caestecker is Doctor in de geschiedenis van het Europees Universitair Instituut te Firenze (Italië). Hij werkte als onderzoeker aan de Vrije Universiteit Brussel, de Universität Osnabrück, de Economische Hogeschool Brussel en is sinds 01.01.2002 verbonden aan het Studie- en Documentatiecentrum Oorlog en Hedendaagse Maatschappij (SOMA). Hij publiceerde vooral over immigratie en het beheer van immigratie, ondermeer "Belgian Alien Policy, 1830- 1940. The creation of Guest Workers, Refugees and Illegal Aliens" (Berghahn books, Oxford/New York, 2000).

Sven Cernel est Licencié en Histoire contemporaine (ULB, 2000), agrégé, diplômé en archivistique ainsi qu'en sciences et technologies de l'information. Attaché scientifique aux Archives générales du Royaume (2002-2004) et assistant chargé d'exercice en méthodologie et exercices de communication et multimédia (ULB, 2002-2004). Il est actuellement, Document Management Officer auprès de la Commission européenne.

Stéphanie Claisse est Assistante de recherche à l'UCL. Sa thèse porte sur les mémoires et mémoriaux de la Grande Guerre en Belgique. Ses contributions traitent notamment de la reconnaissance et des représentations des déportés ou des espions de 14-18. Son principal ouvrage, *La mémoire de la Guerre 1914-1918 à travers les monuments aux morts des communes d'Etalle, Habay, Léglise et Tintigny* (Archives Générales du Royaume, Études sur la Première guerre mondiale, n°7, Bruxelles) est paru en 2002.

Emmanuel Debruyne est Licencié en histoire (UCL, 1998). Il est actuellement attaché au CEGES où il collabore au projet d'étude sur la participation éventuelle d'autorités belges à l'identification, aux persécutions et à la déportation des Juifs en Belgique pendant la Seconde Guerre mondiale. Il achève également une thèse de doctorat portant sur les services de renseignements en Belgique occupée.

Sophie de Schaepdrijver a étudié l'histoire à Bruxelles, Florence (Institut universitaire européen) et à Amsterdam, où elle a obtenu son doctorat en Histoire urbaine en 1990. Son deuxième ouvrage, *De Groote Oorlog: het koninkrijk België tijdens de Eerste Wereldoorlog* (1997) a obtenu le prix de la Libre Parole (« Arkprijs van het Vrije Woord ») en 1999 (Traduction française, légèrement revue: *La Belgique et la première guerre mondiale* (2004). L'auteur a enseigné aux universités d'Amsterdam (Vrije Universiteit), Groningen, Leiden, et à la New York University. Depuis 2001, elle enseigne l'histoire moderne européenne à la Pennsylvania State University (États-Unis).

Luc De Munck is Licentiaat politieke en sociale wetenschappen en Licentiaat communicatiewetenschappen (K.U.Leuven). Hij studeerde ook informatie- en bibliotheekwetenschappen aan de U.I.A. en archivistiek aan de VUB. Hij was vrij assistent aan het Centrum voor Vredesonderzoek van de K.U. Leuven, waar hij voornamelijk onderzoek verrichtte over het Belgisch vredes- en veiligheidsbeleid. Sinds 1983 werkt hij voor het Rode Kruis; als archivaris heeft hij o.a. gepubliceerd over de rodekruiswerking tijdens de Eerste Wereldoorlog.

Dominiek Dendooven is sinds 1998 als Wetenschappelijk Medewerker verbonden aan het *In Flanders Fields Museum* te Ieper. In die hoedanigheid (mede-)verantwoordelijkheid over meerdere tentoonstellingen en publicaties van het museum over allerhande aspecten van de Eerste Wereldoorlog. Auteur van verschillende artikels en boeken, onder meer over de wederopbouw van

Ieper, het herdenken van de oorlogsdoden en de inzet van het Indische leger in Vlaanderen. Werkt momenteel aan een doctoraat over de samenleving achter het front van de Ieper Salient en de relatie tussen de plaatselijke bevolking en de militairen.

Leen Engelen studeerde aan de Faculteit Sociale Wetenschappen van de Katholieke Universiteit Leuven en de University of Ulster at Coleraine. Na haar licenties communicatiewetenschappen werd ze Assistente aan het Departement Communicatiewetenschap van de K.U. Leuven waar zij specialiseerde in film en historische representatie. Sinds 2001 is zij Aspirant van het Fonds voor Wetenschappelijk Onderzoek Vlaanderen. Momenteel werkt zij aan een doctoraatsproject over de verbeelding van de Eerste Wereldoorlog in de Belgische speelfilm uit het interbellum.

Andreas Fickers a soutenu en 2002, après des études d'histoire, de philosophie et de sociologie à Aix-la-Chapelle et Reims, une thèse intitulée: « Politique de la grandeur versus "Made in Germany". L'analyse de la controverse PAL/SECAM - essai d'une histoire politico-culturelle de la technique ». Depuis 2003 il est Assistant Professor à l'Institut voor Media en Representatie de l'Université d'Utrecht aux Pays-Bas.

Madeleine Frédéric enseigne les littératures française et francophone contemporaines à l'Université Libre de Bruxelles. Au nombre de ses publications, on retiendra : *Entre l'Histoire et le roman : la littérature personnelle* (éd., 1992), *La stylistique française en mutation* (1997), *La relation de voyage : un document historique et littéraire* (coéd. avec S. Jaumain, 1999), *Sur les traces de Jean Norton Cru* (coéd. avec P. Lefèvre, 2000), *Que se passe-t-il ? Événements, sciences humaines et littérature* (coéd., 2004).

José Gotovitch est Professeur d'Histoire contemporaine à l'Université Libre de Bruxelles (ULB). Il dirige le Centre d'Études Guerre et Sociétés contemporaines (CEGES).

Eliane Gubin est historienne et enseigne l'Histoire de la Belgique contemporaine à l'Université libre de Bruxelles. Auteure de nombreux ouvrages, elle dirige le Groupe interdisciplinaire d'Études sur les Femmes (GIEF).

Paul Hodges is a Postgraduate researching British Atrocities in the First World War, particularly the killing of prisoners or potential prisoners, under the supervision of Prof Joanna Bourke (An Intimate History of Killing et al) at Birkbeck College, University of London. He hopes to finish his doctoral thesis in 2005.

John Horne est Professeur d'Histoire européenne moderne et contemporaine à Trinity College, Dublin et membre du Comité Directeur du Centre de Recherche de l'Historial de la Grande Guerre à Péronne. Son dernier livre (avec Alan Kramer) est *German Atrocities, 1914. A History of Denial* (2001), traduit en allemand en 2004, est en cours de traduction en français. Il travaille actuellement sur une histoire culturelle et sociale de l'expérience française pendant la Grande Guerre.

Catherine Jacques est historienne et Assistante à l'ULB. Elle prépare une thèse de doctorat sur les mouvements féministes en Belgique de l'entre-deux-guerres jusqu'aux années 1960. Elle a co-dirigé *Le Siècle des Féminismes*, publié aux éditions de l'Atelier en 2004. Récemment elle a publié trois articles, en collaboration avec Valérie Piette portant sur les relations de genre au Congo belge.

Serge Jaumain est Professeur d'Histoire contemporaine à l'ULB où il dirige le Centre d'études canadiennes et co-dirige le Centre interdisciplinaire de recherches sur l'histoire de Bruxelles (CIRHIBRU). Ses recherches portent principalement sur l'histoire socio-économique des XIX^e et XX^e siècles. Il travaille plus spécifiquement sur les relations belgo-canadiennes, l'histoire de la grande distribution et l'étude des guides de voyage. Auteur et éditeur de nombreux ouvrages sur l'histoire de Belgique et du Canada, il vient d'éditer, en collaboration avec Kenneth Bertrams, *Patrons, gens d'affaires et banquiers. Hommages à Ginette Kurgan-van Hentenryk* (Bruxelles, Le Livre Timperman, 2004, 481p.).

Chantal Kesteloot, Docteure en histoire (ULB), est Chef de travaux au CEGES et collaboratrice scientifique à l'ULB. Elle a essentiellement publié sur l'histoire du mouvement wallon, l'enjeu bruxellois, la question des identités et la mémoire de la guerre. Elle est l'auteure de *Au nom de la Wallonie et de Bruxelles français. Les origines du FDF*, Bruxelles, Complexe, 2004.

Christina Kott vit à Paris. Docteur de l'EHESS (histoire et civilisations) en 2002 (sujet de la thèse : "Protéger, confisquer, déplacer. Le service allemand de préservation des œuvres d'art (Kunstschutz) en Belgique et en France occupées pendant la Première Guerre mondiale, 1914-1924"), elle occupe actuellement un poste d'Assistante temporaire d'enseignement et de recherche (ATER) à l'Université du Havre.

Alan Kramer B.A., M.A. (Newcastle upon Tyne), Dr. Phil., (Hamburg), Fellow of Trinity College, Dublin. Senior Lecturer in Modern European History. Co-author of *German Atrocities, 1914. A History of Denial* (2001).

Benoit Majerus est Docteur en histoire de l'Université Libre de Bruxelles, il vient de soutenir sa thèse sur l'histoire de la police pendant les Première et Deuxième Guerres mondiales à Bruxelles. Il a récemment publié en collaboration avec Luc Keunings et Xavier Rousseaux "L'évolution de l'appareil policier en Belgique (1830-2002)", in HEIRBAUT Dirk, ROUSSEAUX Xavier, VELLE Karel (éd.), *Histoire politique et sociale de la justice en Belgique de 1830 à nos jours*, Brugge, 2004, pp. 271-317.

Godelieve Masuy-Stroobant est Professeure à l'Institut de démographie de l'Université catholique de Louvain. Ses études sur les inégalités sociales en santé et mortalité infantile en Belgique et en Europe, l'ont amenée à élargir ses champs d'intérêt vers l'histoire et l'épidémiologie. Elle a tout récemment coordonné avec Perrine C. Humblet, un ouvrage collectif : *Mères et nourrissons. De la bienfaisance à la protection médico-sociale, 1830-1945*, Labor, 2004, où la guerre de 14-18 occupe une position charnière dans la mise en place de notre système de protection maternelle et infantile.

Valérie Piette est Docteure en histoire, actuellement première assistante en histoire contemporaine à l'Université libre de Bruxelles. Ses recherches portent principalement sur l'histoire des femmes et l'histoire du genre, en Belgique et au Congo.

Dr. Rainer Pöppinghege, Lecturer at the University of Paderborn (Germany) since 1998, recent publications about the history of the media and particularly on PoW-magazines in World War I.

Dr. Tammy Proctor is Associate professor of history at Wittenberg University in Springfield, Ohio, USA. Her latest book, *Female Intelligence: Women and Espionage in the First World War* (2003) expands upon the material discussed at this colloque.

Pierre Purseigle est diplômé de l'Institut d'Études Politiques de Lyon et Besse Research Scholar à Pembroke College, University of Oxford. Co-fondateur de l'International Society for First World War Studies, il vient de publier avec Jenny Macleod, *Uncovered Fields: Perspectives in First World War Studies*, Leiden – Boston, Brill, 2004. Ancien élève de l'Université de Californie, Berkeley et de l'Université de Toulouse, il prépare actuellement un doctorat européen consacré aux processus de mobilisation sociale en France et en Grande-Bretagne.

Kai Rawe studied history, German literature and philosophy at the Ruhr-Universität Bochum and the University of Strathclyde, Glasgow. Masters Degree in 2000, dissertation on national monuments in imperial Germany, PhD in 2004, thesis on forced labour in the coalmining industry of the Ruhr during WWI, to be published in 2005.

Hubert Roland est Chercheur qualifié du FNRS et Chargé de cours à l'UCL, où il enseigne la littérature allemande. Auteur de *La 'colonie' littéraire allemande en Belgique 1914-1918* (Labor/Archives et Musée de la Littérature, 2003) et spécialiste de l'histoire des relations littéraires et culturelles belgo-allemandes. Editeur de *Carl-Einstein-Kolloquium 1998. Carl Einstein à Bruxelles: dialogue par-dessus les frontières* (Peter Lang, 2001) avec Roland Baumann.

Christoph Roelf, M.A. Studied the subjects New History, Economic History and Political Science at the Heinrich-Heine-Universität Düsseldorf from October 1992 till July 1999; founder and co-organizer of the graduate initiative "Düsseldorf history graduates congress" 1999–2001. Since 2000 doctoral thesis at the Düsseldorf university about the subject "German occupation policy in Belgium during the First World War" (Supervisor: Prof. Dr. Gerd Krumeich).

Xavier Rousseaux, Docteur en histoire, spécialiste d'histoire de la criminalité, de la justice et de la régulation sociale dans la longue durée. Coéditeur de HEIRBAUT D., ROUSSEAU X., VELLE K. (éd.), *Politieke en sociale geschiedenis in België van 1830 tot heden. Histoire politique et sociale de la justice en Belgique de 1830 à nos jours*, Bruges, La Charte-Die Keure, 2004 et avec L. van Ypersele de « La répression de « l'incivismisme » en Belgique au travers de la presse Bruxelloise francophone et des procès de la Cour d'assises de Brabant (1918-1922) » in VAN YPERSELE L. (ed.), *Imaginaires de Guerre : l'histoire entre mythes et réalités*, Louvain-la-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, 2003, pp. 253-302 (Collection

Transversalités n° 3).Travaille actuellement à une étude sur la répression de la collaboration en Belgique après la Première Guerre mondiale.

Christoph Schmidt-Supprian completed a BA in History and English Literature in Trinity College Dublin (2000). He is currently completing a Ph.D. thesis on the German occupation of Antwerp in the First World War, under the supervision of Dr. Alan Kramer in the Modern History Department of Trinity College Dublin.

Peter Schöttler, Directeur de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique à Paris (Institut d'histoire du temps présent) et professeur associé à l'Université Libre de Berlin. Spécialiste de l'historiographie franco-allemande et de l'histoire du nazisme. Parmi ses publications : *Lucie Varga, une historienne autrichienne aux « Annales »*, Paris, Le Cerf, 1991 ; *Geschichtsschreibung als Legitimationswissenschaft 1918-1945*, Francfort, Suhrkamp, 1997 ; *Marc Bloch - Historiker und Widerstandskämpfer*, Francfort, Campus, 1999.

Jens Thiel studied History and Cultural Sciences at the Humboldt-University Berlin and in Ghent. 2003 Doctoral thesis on Deportation and Forced Labour in occupied Belgium in World War I. Currently scholar in a program of history of sciences of the Deutsche Forschungsgemeinschaft at the Humboldt-University. Previous publications on political and cultural history of the 19th and 20th century.

Luc Vandeweyer studeerde geschiedenis aan de Katholieke Universiteit Leuven waar hij promoveerde tot doctor in de wijsbegeerte en letteren. Hij bestudeert in het bijzonder de impact die de oorlogen in de twintigste eeuw hadden op de Belgische samenleving en publiceerde hierover tientallen artikelen en verscheidene boeken.

Christine Van Everbroeck, Docteur en Histoire de l'ULB, est responsable du service éducatif du Musée royal de l'Armée à Bruxelles. Ses recherches portent sur l'histoire du nationalisme flamand dans l'entre-deux-guerres.

Laurence van Ypersele. Chercheur qualifié du FNRS et professeur à l'UCL. Elle travaille actuellement sur les mémoires de la Grande Guerre en Belgique.

Antoon Vrints studeerde geschiedenis aan de universiteiten van Antwerpen en Gent. Hij is sinds 2001 aan het Studie- en documentatiecentrum Oorlog en Hedendaagse Maatschappij (SOMA) verbonden in het kader van het

onderzoeksproject "Geweld en wereldoorlog". Hij publiceerde over het activisme, de Duitse minderheden in Antwerpen en de lokale oorlogshistoriografie.

Lode Wils, Emeritus Hoogleraar aan de KU Leuven. Van zijn hand verschenen onder andere "Honderd jaar Vlaamse Beweging" (drie delen), "Flamenpolitik en aktivisme. Vlaanderen tegenover België in de Eerste Wereldoorlog", "Van Clovis tot Happart", "Vlaanderen, België, Groot-Nederland. Mythe en geschiedenis" en een veeldelige biografie van Frans van Cauwelaert.

Table des matières

Avant propos	5
Voorwoord	7
Remerciements	9
Introduction	11
I. Une société sous la botte ? / Een samenleving « onder het juk » ?	23
1. <i>Communauté imaginaire – Imaginaire gemeenschappen</i>	25
Verslag van L. WILS.....	25
B. MAJERUS, « L'âme de la résistance sort des pavés mêmes »? Quelques réflexions sur la manière dont les Bruxellois sont entrés en guerre (fin juillet 1914 - mi-août 1914).....	33
A. VRINTS, “Moffen buiten!”. De anti-Duitse rellen in augustus 1914 te Antwerpen	47
Ch. KESTELOOT, Séparation administrative et Première Guerre mondiale : le patriotisme et la Belgique des militants wallons.....	65
S. DE SCHAEPDRIJVER, An outsider “inside”: the occupation diary of Georges Eekhoud.....	79
L. VANDEWEYER, Zuilvorming tijdens de eerste wereldoorlog	97
2. <i>Vivre l'occupation – De bezetting beleven</i>	109
Rapport de S. DE SCHAEPDRIJVER.....	109
T. M. PROCTOR, Soldiers Without Uniforms: Women's Intelligence Work in Occupied Belgium, 1916-18	117
E. DEBRUYNE, Les services de renseignements alliés en Belgique occupée	131
E. GUBIN, Les femmes dans la “ résistance ” civile en 1914-1918.....	145
G. MASUY-STROOBANT, Les enfants et la guerre	157
C. JACQUES & V. PIETTE, Une grande bataille : sauver l'enfance	171
L. DE MUNCK, De werking van het Belgische Rode Kruis in bezet gebied tijdens de Eerste Wereldoorlog.....	183

<i>3. Les Belges en Allemagne – De Belgen in Duitsland</i>	199
Report of A. KRAMER.....	199
R. PÖPPINGHEGE, Belgian Life behind German Barbed Wire	207
K. RAWE, Working in the Coal Mine : Belgians in the German War Industry of the Ruhr area during World War I.....	221
J. THIEL, Forced Labour, Deportation and Recruitment. The German Reich and Belgian Labourers During the First World War	235
<i>4. Les Allemands en Belgique – De Duitsers in België</i>	247
Rapport de P. SCHÖTTLER	247
Ch. SCHMIDT-SUPPRIAN, German Economists and the “Antwerp Question” during the First World War	255
Ch. ROOLF, German scientists in Belgium at the First World War between occupation policy and planning of plundering cultural assets – the case example of palaeontology	271
Ch. KOTT, "Inventorier pour mieux contrôler?". L'inventaire photographique allemand du patrimoine culturel belge, 1917-18	283
H. ROLAND, Les avant-gardes internationalistes, la guerre et l'occupation : une mise au point.....	301
G. CONVENTS, Film en de Duitse inval en bezetting in België 1914-1918. Of op welke wijze de overheid film als machtsinstrument ontwikkelde.....	315
II. Gallant Little Belgium. La Belgique en guerre dans le monde 1914-1918 / België internationaal	331
<i>1. Regards – Beeldvorming</i>	333
Rapport de Ch. KESTELOOT.....	333
S. JAUMAIN, Un regard original sur la Belgique en guerre : <i>Le Devoir</i> de Montréal (1914-1918)	343
P. HODGES, The plight of Belgium and the British soldier	367
D. DENDOOVEN, The Multicultural War in Flanders.....	377
J. HORNE, Belgian intellectuals and the German invasion, 1914-15	391
<i>2. Réfugiés et solidarité – Vluchtelingen en solidariteit</i>	405
Rapport de J. GOTOVITCH.....	405
M. AMARA, Les réfugiés belges de la Première Guerre mondiale. De l'action humanitaire à la participation à l'effort de guerre	411
P. PURSEIGLE, Les mobilisations sociales à l'épreuve de l'exil belge. Étude comparée France – Grande-Bretagne	429

III. L'après-guerre : mémoire et contentieux / De naoorlogse herinnering en verwerking.....443

1. Contentieux – Verwerking.....445

Rapport de J. HORNE	445
X. ROUSSEAU & L. VAN YPERSELE, Pratiques et représentations de la répression de l'« incivisme » en Belgique après la Première Guerre mondiale	453
Ch. VAN EVERBROECK, L'activisme entre condamnation et réhabilitation	481
S. CARNEL, Entre espoir et désillusion. Le retour des sinistrés dans les régions dévastées après la Première Guerre mondiale	495
P. SCHÖTTLER, Henri Pirenne face à l'Allemagne de l'après-guerre ou la (re)naissance du comparatisme en histoire.....	507
F. CAESTECKER, Wie was nu de vijand? De constructie van de "Duitser" bij het aflijnen van ongewenste vreemdelingen (1918-1919).....	519

2. Mémoire – Herinnering.....533

Rapport de L. VAN YPERSELE	533
S. CLAISSE, Pouvoir(s) et mémoire(s). L'État belge et les monuments aux morts de la Grande Guerre	545
L. ENGELEN, Over de martelaars en helden van de Grootte Oorlog : de heldenverering en herdenking in de Belgische fictiefilms uit het interbellum. Case study : De martelares Gabrielle Petit in de Belgische speelfilm.....	561
M. FRÉDÉRIC, Femmes et enfants dans la guerre : le regard des récits de fiction	579
G. BUELENS, Like seeds in the sand. On (the absence of) Flemish War Poets	597
A. FICKERS, De la « Sibérie de la Prusse » aux « Cantons rédimés » : L'ombre diffuse de la Grande Guerre dans la mémoire collective des Belges germanophones,	615
K. BERTRAMS, « Mettre la science en cage » au service de l'industrie nationale : les tentatives de l'Université de Louvain et du Conseil National Belge de Recherches	635

Les auteurs.....653

Table des matières.....661

Études sur la Première Guerre mondiale

numéros déjà parus (n^{os} 1-10)

- JANSSENS P., *Belgische veldhospitalen tijdens de Eerste Wereldoorlog*, Bruxelles, AGR, 2001 (n^o 1).
Publ. 3636 / 7.5 euro (beschikbaar/disponible).
- FRANCOIS A., *Les événements du mois d'août 1914 à Dinant. Essai sur la genèse d'un massacre et réflexions autour de la culture de guerre*, Bruxelles, AGR, 2001 (n^o 2).
Publ. 3638 / 9 euro (beschikbaar/disponible).
- ALEXANDRE S., *Mémoire d'une "Cité martyre". Le massacre de Tamines du 22 août*, Bruxelles, AGR, 2001 (n^o 3).
Publ. 3639 / 10 euro (beschikbaar/disponible).
- CARNEL S., *La reconstruction des régions dévastées après la Première Guerre mondiale: le cas de Neuve-Église*, Bruxelles, AGR, 2002 (n^o 4).
Publ. 3859 / 9 euro (beschikbaar/disponible).
- VRINTS A., *Bezette stad. Vlaams-nationalistische collaboratie in Antwerpen tijdens de Eerste Wereldoorlog*, Bruxelles, AGR, 2002 (n^o 5).
Publ. 3895 / 16 euro (beschikbaar/disponible).
- DE MAESSCHALCK K., ENGELÉN C., MARX M., PERSOONS E., *Oorlogsmonumenten 1914-1918 in Vlaams-Brabant*, Bruxelles, AGR, 2002 (n^o 6).
Publ. 3932 / 9 euro (beschikbaar/disponible).
- CLAISSE S., *La Mémoire de la guerre 1914-1918 à travers les monuments aux morts des communes d'Etalle, Habay, Léglise et Tintigny*, Bruxelles, AGR, 2002 (n^o 7).
Publ. 4009 / 12 euro (beschikbaar/disponible).
- COOL K., *Het leven van de Vlaamse krijgsgevangenen in Duitsland in de Eerste Wereldoorlog*, Bruxelles, AGR, 2002 (n^o 8).
Publ. 4010 / 9.5 euro (beschikbaar/disponible).
- TALLIER P.-A., BOIJEN R. (red.) (préface par/woord vooraf door VAN OVERSTRAETEN D. et/en LEFEVRE P.), *La Belgique et la Première Guerre mondiale. État des sources - État de la recherche. Actes du colloque des 8 et 9 novembre 2001 (Musée royal de l'Armée, salle 14-18). België en de Eerste Wereldoorlog. Bronnen - Stand van het onderzoek. Acta van het colloquium van 8 en 9 november 2001 (Legermuseum, zaal 14-18)*, Bruxelles, AGR, 2002 (n^o 9).
Publ. 4022 / 13 euro (beschikbaar/disponible).
- DETOURNAY C., *La Grande Guerre sous le regard de l'élite tournaisienne occupée. Contribution à la culture de guerre*, Bruxelles, AGR, 2003 (n^o 10).
Publ. 4177 / 13 euro (beschikbaar/disponible).

